



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

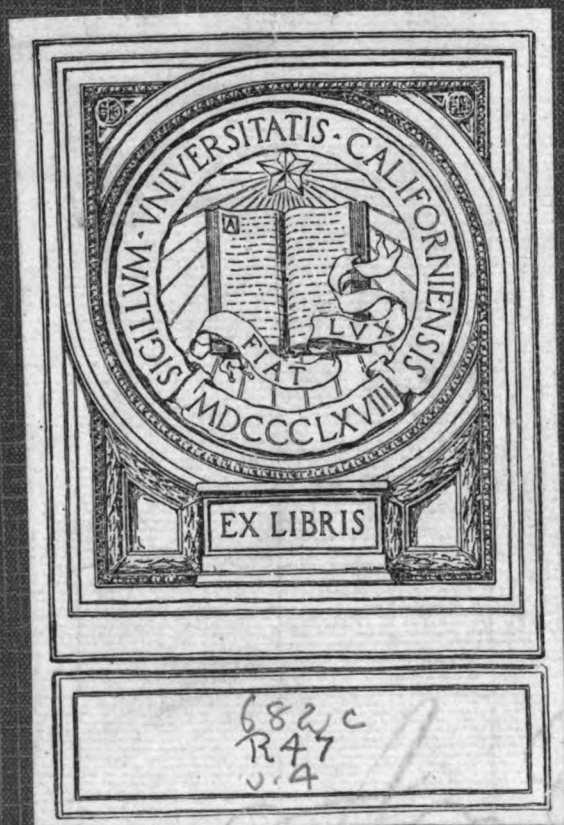
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue germanique

Université de Lille,
Université de Lyon,
Université de ...



[REDACTED]

Revue germanique

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

QUATRIÈME ANNÉE. — 1908.

UNIV. OF
CALIFORNIA

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6°.

ॐ नमो
अर्जुनाय

UN AMI DE NIETZSCHE FRANZ OVERBECK¹

Au mois de juin 1903 est mort à Bâle le professeur de théologie Franz Overbeck, bien connu des spécialistes de l'histoire ecclésiastique pour ses études sur l'Église primitive et pour sa brochure : « *Ueber die Christlichkeit der heutigen Theologie* », dont la hardiesse fit quelque bruit, il y a de cela une trentaine d'années. Chez ceux qui ont lu Nietzsche, le nom d'Overbeck évoque d'autres souvenirs. Ce sont les années du professorat de Nietzsche à Bâle, les enthousiasmes wagnériens, les voyages de Bayreuth, les premières *Intempestives*. On sait par les lettres de Nietzsche au baron de Gersdorff et à Erwin Rhode combien étroitement Overbeck avait été mêlé à sa vie. Au sujet de leur intimité elle-même, qu'une correspondance de treize années resserra davantage par la suite, on ne sait aujourd'hui que peu de chose. A la vérité, Overbeck avait voulu qu'il en fût ainsi. Vivant à Bâle dans une retraite recueillie, il s'était toujours, et malgré bien des sollicitations, refusé à livrer à la publicité une correspondance qu'il regardait comme un dépôt sacré. C'est beaucoup plus tard seulement, et au seuil de la vieillesse, qu'il se décida à aborder en un « monologue écrit » ce qu'il avait coutume d'appeler « le problème Nietzsche », c'est-à-dire l'histoire ou plutôt la psychologie de son amitié pour Nietzsche.

La *Neue Rundschau* a publié ce mémoire². Nous ne le résumerons pas parce qu'il vaut la peine d'être lu dans l'original. Nous parlerons simplement de celui qui l'écrivit, et nous chercherons à faire connaître l'homme que Nietzsche a appelé « le plus sérieux, le plus sincère et le plus simplement aimable des hommes et des chercheurs qu'on pût souhaiter comme ami ». Les lecteurs de

1. Au moment où nous mettons cette étude sous presse, on nous annonce l'apparition d'un volume : « *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft* ». Nach ungedruckten Documenten u. im Zusammenhange mit der bisherigen Forschung dargestellt von Carl Albrecht Bernoulli. 1^{er} Band, mit Portrait und drei Beilagen. Jena. Diederichs 1908. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette importante publication.

2. *Neue Rundschau*, Berlin, Fischer; Febr., März 1908.

Nietzsche prendront quelque intérêt à s'arrêter devant la figure d'Overbeck. Les esprits curieux de la pensée religieuse allemande rencontreront dans la vie du théologien plus d'un élément digne de retenir l'attention. Car, en l'exposant, on se trouve retracer à la fois une page de la vie de Nietzsche et un chapitre de l'histoire du protestantisme allemand.

..

Overbeck, de par son origine cosmopolite, était exceptionnellement préparé à devenir ce que Nietzsche a appelé un « bon Européen ». Né en 1837 à Pétersbourg, d'un père allemand, protestant, naturalisé anglais, et d'une mère française et catholique, il avait fait sa première éducation dans un internat de France, à Saint-Germain-en-Laye. « Il y porta, dit M. Carl Albrecht Bernoulli¹ dans le nécrologue qu'il consacra à la mémoire de son maître Overbeck, un habit bleu et des pantalons jaunes, et, en 1848, y chanta la Marseillaise en chœur avec les autres élèves. » Il y apprit la langue française, et garda de cette première éducation cosmopolite un respect des formes nobles du cosmopolitisme qui, comme il l'a écrit plus tard, « ne signifie nullement une façon de se détacher de son propre peuple ».

Après la Révolution de 48, sa famille se fixa en Allemagne, à Dresde. Là, dans la fameuse « Kreuzschule », une des écoles humanistes les plus célèbres et les plus anciennes d'Allemagne, Overbeck termina son instruction. A l'âge de dix-neuf ans il quitta l'école pour faire des études de théologie à Göttingen, à Leipzig et à Berlin. Pourquoi Overbeck choisit-il de toutes les disciplines précisément celle-là ? M. C. A. Bernoulli explique son choix par l'honnêteté bourgeoise de sa famille, orientée vers tout ce qui est humainement bon, et par une certaine indifférence d'Overbeck vis-à-vis de la religiosité, qu'il aurait considérée « comme un état d'âme inoffensif, peu susceptible d'entraver le développement de l'esprit ».

A Leipzig, Overbeck retrouva un de ses amis de la « Kreuzschule », Heinrich von Treitschke, et se lia avec lui d'une amitié étroite, qui ne se desserra que bien plus tard, lorsque Treitschke essaya en vain de faire partager à son ami ses illusions fanatiques sur le caractère

1. *Der Samstag*. Basler Wochenschrift, Juli 1905.

bienfaisant des guerres. Overbeck ne sut et ne voulut jamais s'associer aux manifestations bruyantes que provoquait une victoire dans laquelle il craignait, à juste titre, de voir sombrer quelques-unes des qualités maîtresses de son peuple. Il perdit à cette obstination, sinon l'amitié de Treitschke, au moins son intimité, mais il y gagna celle de l'auteur des *Intempestives*. Il ne put, en effet, ni réussir à concilier les deux amitiés, ni rapprocher les deux amis. Nietzsche, mis en présence de Treitschke, se montra affable. Treitschke ne cacha pas son antipathie. Lorsque Nietzsche envoya à Treitschke sa seconde *Intempestive*, Treitschke ne répondit même pas. Et plus tard, en 1879, quand Overbeck ne sut trouver un mot élogieux pour l'*Histoire de l'Allemagne au XIX^e siècle* que son ami de jeunesse lui avait adressée, celui-ci alla jusqu'à lui écrire : « Tu n'as pas été juste en ne trouvant que quelques paroles dédaigneuses pour mon Histoire. Ton malheur, c'est ce Nietzsche saugrenu (*dieser verschrobene Nietzsche*) qui tire tant de vanité de ses idées intempestives et qui, cependant, est dévoré jusqu'à la moelle par le plus actuel des vices du temps, la folie des grandeurs. » Cette appréciation de Treitschke se trompait de date. Les convictions d'Overbeck étaient anciennes. Dès l'époque de leurs longues promenades sur les routes de la campagne saxonne et dans les montagnes de l'Allemagne centrale, Overbeck avait des doutes; et, à haute voix, il les criait, à l'oreille dure de son ami (Treitschke fut sourd de bonne heure). A cette époque Nietzsche ne lui était même pas connu de nom.

En 1864, sur les instances de son ancien maître Friedrich Hase, Overbeck se fixa comme *Privat-docent* à Iéna. Il y déploya, dès son arrivée, une activité scientifique des plus fécondes. Ses cours sur les évangiles synoptiques, ses études de patristique, ses recherches sur l'histoire des apôtres et les lettres pastorales furent très remarqués. Aussi, lorsqu'en 1869 la chaire de professeur agrégé à la Faculté de théologie de l'Université de Bâle devint vacante, songea-t-on au jeune et très érudit *Privat-docent* d'Iéna, dont l'esprit libéral et la sincère critique historique étaient déjà honorablement connus dans la théologie contemporaine.

Au printemps de 1870, Overbeck quitta l'université thuringienne pour celle de Bâle et, dans un fragment de Mémoires placé en tête de son livre sur la théologie chrétienne, il se dit douloureusement ému

à l'idée d'abandonner avec Léna et avec sa chaire de *Privat-docent* « un paradis véritable ! Il se dit en proie au pressentiment obscur d'avoir, désormais, à enseigner plus qu'il ne savait, d'avoir à redevenir un élève tout en exerçant déjà la maîtrise ». Et, cependant, Overbeck n'allait pas à l'étranger sans un bagage scientifique assez lourd. Le jeune professeur sortait d'une école. Et cette école était celle qu'on appelle l'école de « Tübingue ».

Pour mieux comprendre l'attitude d'Overbeck devant la théologie protestante, après trois années d'intimité avec Nietzsche et au moment où il commença à voir clair en lui-même, il nous faut jeter un regard sur l'état de la théologie protestante pendant les années qui précédèrent sa nomination à Bâle.

La théologie libérale, issue de l'école de Schleiermacher, cette théologie qui avait fondu l'image traditionnelle de Jésus-Christ dans le creuset de la conscience pieuse « in dem frommen Selbstbewusstsein », et par là avait indirectement préparé la désagrégation du dogme protestant que l'école critique avait achevée ensuite, elle était morte, dès avant 1848, par les bons offices du ministère Eichhorn. Morts aussi les rejetons tardifs de l'ancien rationalisme, les Wegscheider, les Gesenius, les Röhr, etc. La jeune génération s'était détournée de ce qu'elle appelait une doctrine dépassée. Mais au lieu de suivre les critiques de l'école de Tübingue, elle s'était retournée vers le passé. La majorité s'était ralliée au drapeau de l'orthodoxie et bientôt de l'hyperorthodoxie qui, grâce à la protection des gouvernements réactionnaires, relevait la tête. Ce second réveil de la réaction en Allemagne peut, si nous en croyons l'étude de Strauss sur la théologie de son temps¹, être datée de 1839, année du centenaire de la naissance de Schiller, qui fut aussi l'année de la mort de Humboldt. Ces deux dates furent, en effet, une occasion pour l'orthodoxie de marquer toute sa haine contre l'esprit classique dont Schiller et Humboldt avaient été des représentants. Le langage tenu par les orthodoxes, à l'occasion des fêtes de Schiller, comme devant la tombe de Humboldt, témoigne de la profonde décadence dans laquelle était tombée la théologie allemande. S'il est vrai qu'il y eut encore, parmi les pasteurs de cette époque,

1. Vorrede zum Ulrich von Hutten.

des âmes qui préféreraient l'enfer peuplé des Schiller, Goethe, Humboldt, au ciel du Hofprediger Hoffmann et de Hengstenberg, des esprits avides de vérité et capables de la dire, il y eut en ligne contre eux une phalange serrée et décidée à lutter désespérément contre une recherche scientifique suspecte de menacer les dogmes de l'Église. Pour opposer une digue à ce flot réactionnaire, des hommes comme Rothe, Schenkel, Bluntschli avaient fondé, quelques années avant, le « Protestantenverein ». Mais la théologie professionnelle se désintéressa de leur association. On se rappellera toujours la fameuse « affaire Schenkel », l'excommunication pour ainsi dire plébiscitaire prononcée par la théologie allemande contre l'auteur d'une vie de Jésus, teintée de libéralisme. L'attitude prise par Strauss dans son écrit « *Die Halben und die Ganzen* » n'avait d'ailleurs été nullement faite pour seconder le libéralisme d'église qui, pendant les années soixante, se trouva donc en fort mauvaise posture.

La théologie universitaire n'offrait pas un spectacle plus consolant. L'étude de détail était pour ainsi dire abandonnée. On s'épuisait en combats stériles et en disputes sur les mots. Une faible minorité seulement parmi les maîtres continuait courageusement sur le christianisme et sur son histoire les savantes recherches que Christian-Ferdinand Baur avait poursuivies avec tant d'éclat. La plupart des professeurs de l'époque s'étaient abandonnés au courant orthodoxe. Quant au tiers parti des demi-libéraux, s'ils avaient relégué au second plan les doctrines distinctives des principales églises protestantes, ils n'étaient cependant jamais parvenus à comprendre d'une manière scientifique la religion en général dans ses origines psychologiques et la religion positive dans ses origines historiques. Nous ne mentionnerons pas les « Confessionnels », les Stahl, les Vilmar, les Kahnis et leurs théories que Hausrath a qualifiées de « fossiles », ni la « théologie du consentement universel », Consensus Théologie, qui, dans ses efforts pour concilier les résultats de la science moderne avec la tradition, avaient abouti à des mythes, tels que l'« homme central », de Dorner, la « Unsündlichkeit Christi » de Ullmann, ou la « chute préhistorique » de Müller. Ce sont là des pages peu édifiantes de l'histoire de la pensée religieuse en Allemagne. Nous dirons simplement qu'il y eut stagnation générale et

qu'il subsista juste deux centres vivants au milieu de l'inertie générale de la théologie protestante universitaire. Ces deux centres furent, d'un côté Tübingue où les disciples de Baur continuaient sur les origines du christianisme une forte tradition de travail, et Heidelberg, où la critique de l'Ancien Testament représentée par Hitzig avait donné ses meilleurs ouvrages; de l'autre côté la petite université de Iéna, où Friedrich Hase et Rückert avaient groupé autour de leur enseignement une jeunesse matériellement désintéressée et curieuse de vérité.

Au moment où Overbeck quitta sa chaire de Iéna pour celle de Bâle, le parti libéral, la « Reforme partei » Suisse, l'alliée du « Protestantenverein », qui lui avait offert cette chaire, croyait trouver en lui un défenseur du christianisme libéral. Il convient de dire qu'à ce moment l'école de Tübingue, dont Overbeck se recommandait, n'était cependant plus ce qu'elle avait été autrefois. Elle ressemblait non point à un navire en marche, mais, selon le mot d'Overbeck, « à une épave dont l'équipage se composait d'un maître, mort dix ans auparavant, et d'un petit groupe de disciples, dont la plupart avaient cessé de collaborer au travail de navigation et dont l'un — (Ritschl) celui auquel était réservé l'avenir — se disposait à percer les flancs du navire ». Overbeck sentit l'insécurité de cette position théorique de l'école. Néanmoins il ne songeait pas encore à l'abandonner. Quoiqu'il n'eût pas connu Baur, mort l'année où il termina ses études, et quoiqu'il professât une certaine antipathie contre sa philosophie religieuse, fondée sur celle de Hegel et de Schleiermacher, Overbeck se sentait cependant son disciple « dans un sens un peu vague ou allégorique ». Dans le fait, il se croyait son obligé, parce que Baur avait été le premier à revendiquer pour la théologie le droit à une étude strictement historique des écrits évangéliques, et le droit à une rectification du dogme appuyée sur les résultats de la recherche critique. Dans son discours inaugural à Bâle, qui eut pour sujet « Les origines et la légitimité de la critique purement historique des écrits du Nouveau Testament », Overbeck se plaçait encore, comme l'École de Tübingen, sur un terrain théologique, revendiquait pour la critique sa place dans la théologie protestante, assignait à la théologie la tâche « de réaliser l'harmonie intérieure entre notre foi et notre

conscience scientifique ». A un élève qui lui posa la question de savoir si une critique qui déplacerait les prémisses historiques du protestantisme primitif était nécessairement hostile à la religion protestante, il répondit négativement. « Le souvenir des biens inestimables de foi pure et de reconnaissance profonde que nous devons à ses premiers adeptes », les « attaches morales qui nous lient au protestantisme », lui semblèrent la meilleure défense que le critique pût avoir contre le doute ¹.

Si Overbeck entra en fonctions avec le ferme projet de remplir sa tâche en critique consciencieux, il n'était, d'autre part, nullement disposé à prendre part aux luttes politiques et religieuses, ni à être un militant de la cause du libéralisme théologique, bien qu'à son insu, les autorités bâloises l'eussent choisi pour ce rôle. Et cependant Overbeck ne devait pas rester non plus le savant exclusivement attaché à sa besogne d'historien de l'Eglise. Si les faits de dehors ont pu demeurer sans répercussion sur cette nature d'élite, faite d'une rare probité scientifique, alliée à une délicatesse de conscience presque exagérée, il y a eu une autre influence qui l'orienta dans une voie bien plus radicale que celle qu'avaient rêvée pour lui les membres du conseil académique de la bonne ville de Bâle. Ce facteur important fut l'amitié de Nietzsche, de l'ami d'élite qu'il rencontra, comme dit Overbeck, citant un vers du Dante,

« Nel mezzo del cammin »

c'est-à-dire à mi-chemin de la vie.

Voici comme il raconte lui-même les débuts de son amitié avec le philosophe : « Tout ce que je savais de cet homme extraordinaire — extraordinaire aussi dans sa façon de supporter le malheur — se réduisait à quelques racontars qui, depuis 1869, couraient les universités allemandes et me promettaient un jeune collègue nommé professeur avant même d'avoir passé son doctorat. Sans savoir encore que la marche lente de ma pensée était précisément ce qui me distinguait le plus de Nietzsche, j'étais certain à l'avance que moi, l'agréé promu selon les règles, je n'égalais pas pareille agilité dans les arènes universitaires. » Ces paroles ne nous

1. *Franz Overbeck von Professor Eberhard Vischer. Kirchenblatt für die reformierte Schweiz, 8 Juli 1905.*

montrent pas Overbeck disposé à une intimité cordiale avec son nouveau collègue. Le hasard se chargea de les rapprocher. Un ami s'était acquitté du soin de trouver à Overbeck un logement. Le sort voulut que son choix s'arrêtât sur un appartement situé au n° 45 du Schützengraben, dans la maison où logeait Nietzsche, la fameuse « Baumannshöhle », célèbre aujourd'hui.

Bientôt, après les premiers mois de voisinage, l'habitude s'établit entre les deux collègues de prendre en commun leur repas du soir. « Au commencement, raconte Overbeck, ces réunions étaient limitées par les obligations professionnelles multiples de l'un et de l'autre. Peu à peu, elles devinrent plus fréquentes et plus longues. Peu à peu, nous devinmes des inséparables. » Overbeck était bon pianiste. Ils firent beaucoup de musique en commun, et l'on causait. « Quand nous étions ensemble, la matière de nos conversations était fournie en minime partie par les connaissances théologiques de Nietzsche, en majeure partie par la mauvaise humeur que nous inspiraient les événements d'Allemagne, que nous suivions de loin, et enfin par les innombrables questions que l'on se pose à notre âge, quand on a vécu jusque-là sans se connaître et que les cœurs s'ouvrent ». Cependant Overbeck se défend d'avoir d'emblée compris l'homme qui déjà à cette époque « s'était mis en route pour le grand voyage d'exploration de soi-même ». Il se défend aussi de l'avoir suivi à l'aveuglette. Mais il ajoute tout aussitôt que « la richesse autocratique de la pensée nietzschéenne l'avait invité à s'orienter plus clairement dans sa propre science, comme elle le poussa à répondre à l'invitation de collaborer à l'œuvre de critique de son époque, invitation que Nietzsche adressait à tous ses amis ».

Voilà pour Overbeck. Écoutons maintenant Nietzsche parler de son ami. En août 1872, il écrit à Gersdorff : « Nous formons un groupe agréable, l'excellent Overbeck, Romundt et moi ». Et un peu plus tard : « Overbeck partage ce radicalisme dont je ne puis me passer chez mes amis. A Pâques il en donnera une preuve : une lettre ouverte à Paul de Lagarde¹. La foule des questions importantes et déci-

1. Le livre de P. de Lagarde auquel Nietzsche fait allusion, a été réimprimé dans les *Deutsche Schriften*, 2^e Abdruck, Göttingen, 1891. C'est le mémoire : *Ueber das Verhältniss des deutschen Staats zu Theologie, Kirche und Religion*. Overbeck prend en effet cette publication comme point de départ de son étude. Voir la préface de la 1^{re} édition de la *Christlichkeit*

sives que nous avons traitées dans nos conversations au courant de l'année est très grande. » Quelles furent ces conversations ? Il n'est pas difficile de s'en rendre compte si l'on se rapporte à l'ouvrage qu'Overbeck publia au printemps 1873 chez l'éditeur de la première *Intempestive*, et que Nietzsche avait annoncé à Gersdorff dans une lettre du 5 avril où il écrit : « Au premier étage de notre maison le Professeur Overbeck, notre très cher ami et allié, travaille à un pamphlet, « einer Brandschrift », « *Die Christlichkeit der jetzigen Theologie*¹ », Notre maison aura un jour une détestable réputation (berüchtigt) ». Nietzsche fit relier les deux ouvrages jumeaux, la première *Intempestive* et le mémoire d'Overbeck, dans un même volume et inscrivit sur la première page la dédicace suivante :

Ein Zwillingsspaar aus einem Haus
Ging muthig in die Welt hinaus,
Welt-Drachen zu zerreißen.
Zwei-Väterwerk! Ein Wunder wars!
Die Mutter doch des Zwillingsspaars
Freundschaft ist sie geheissen!

Et il ajouta ce post-scriptum : « Der eine Vater dem andern ! ».

L'ouvrage d'Overbeck, eut sur la vie de son auteur une influence décisive. Ce fut une *Intempestive* aussi. Par ce petit livre il rompit à tout jamais avec la théologie universitaire allemande. Lorsque, trente ans plus tard, Overbeck fit rééditer sa « *Christlichkeit der heutigen Theologie* », il l'accompagna d'une préface qui contient ce fragment autobiographique, cette « confession », que nous avons déjà citée à plusieurs reprises. « Nietzsche, — y dit-il, en parlant de la genèse du volume, — a collaboré à mon écrit. » A vrai dire il n'entend pas affirmer par là que Nietzsche ait matériellement participé à l'élaboration du livre qui fut un défi jeté à la théologie protestante de l'époque. Il veut simplement indiquer par là que Nietzsche, s'il n'en fut un des pères spirituels, — Overbeck avait assez de richesse intellectuelle pour vivre de ses propres ressources — il en fut cependant le collaborateur moral. Car ce petit écrit n'est pas autre chose que le résultat d'une critique comparée des diverses tendances de la théologie de leur temps, entreprise en commun par les deux amis. Le livre de Strauss « *Der alte und der neue Glaube* » avait fourni à Nietzsche la

1. *Christlichkeit der Theologie*. Naumann, Leipzig, 2^e Auflage, 1903.

matière de sa première *Intempestive*. Il donnait à Overbeck le sujet d'un chapitre de son volume.

Nous nous abstiendrons de faire l'analyse de cet écrit « de guerre et de paix ». La *Christlichkeit* d'Overbeck est un ouvrage dont l'intérêt, même à plus de trente années de distance, est à peine diminué. Écrit avec sobriété et puissance, non seulement il résume admirablement l'état de la théologie de l'époque, mais même il renferme des pensées d'une grande finesse, des observations très neuves sur le christianisme primitif. C'est un travail de maître, et dont l'idée fondamentale peut se résumer en ceci : Il ne peut y avoir de théologie chrétienne. Car toute critique historique est, par la force des choses, appelée à détruire la religion qu'elle prend pour objet — la religion chrétienne plus que toute autre. Pensée que Schopenhauer avait formulée un jour en disant : Les religions sont les enfants de l'ignorance qui ne survivent pas longtemps à leur mère », et que Henri Heine exprime, dans un de ses aphorismes, lorsqu'il écrit : « Les théologiens tuent le bon Dieu, on n'est jamais trahi que par les siens ».

Si, au moment de son apparition, l'ouvrage d'Overbeck fut fort remarqué et cependant peu compris, c'est en partie pour la raison suivante : La critique de l'auteur part d'une conception de la religion fondamentalement différente de la conception courante. La religion est pour lui non pas une foi, un assemblage de dogmes, une croyance ni même un ensemble d'idées spéculatives ou morales. La religion est pour Overbeck une « *Weltanschauung* », une façon de sentir et de concevoir la vie. Or il conçoit la conception chrétienne du monde d'une façon toute schopenhauerienne. La doctrine de l'ascétisme, le renoncement au monde forment pour lui l'essence même du christianisme. La vie monacale lui apparaît comme la manifestation la plus caractéristique de cette conception chrétienne. Il voit, tout comme Schopenhauer, le centre, le cœur du christianisme, dans la doctrine de la chute, de la perversité de notre état naturel, de la corruption de l'homme, dans la négation de la vie. Son christianisme est bien un pessimisme religieux, « sombre jusqu'au suicide », selon le mot d'Alfred Dove¹. Et il est encore une religion hostile à toute

1. *Im neuen Reich*, 3^{ter} Jahrgang. 1873, Leipzig, Hirzel. — Ein Theologe wider Willen —.

science et à toute culture. « Miné par la science, le christianisme va vers sa fin », avait écrit Schopenhauer au xv^e chapitre des *Parerga*. On pourrait mettre ce mot en tête de la *Christlichkeit* d'Overbeck.

L'auteur du volume a, nous le voyons, sensiblement évolué. Il n'assigne plus à la théologie la tâche « de réaliser l'harmonie intérieure entre notre foi et notre conscience scientifique ». Bien au contraire. Il s'en prend à la théologie tout entière, à celle d'autrefois comme à celle de son temps, aux apologistes comme aux libéraux. Il leur reproche aux uns et aux autres de détruire le Christianisme par la manière injustifiable et abusive dont ils entendent concilier l'inconciliable : la foi et la science. Et, chose curieuse, en même temps qu'il fait le procès de la théologie de son époque, Overbeck, avec une rare clairvoyance, combat déjà les tendances du courant théologique moderne représenté aujourd'hui par M. Harnack et son école. Overbeck, l'historien de l'Église primitive, l'homme à la conscience intellectuelle incorruptible, ne voulut jamais reconnaître dans le christianisme de l'élève de Ritschl une religion conforme au christianisme historique des premiers siècles. Selon lui le théologien qui croit retrouver dans la foi des premiers chrétiens ses propres aspirations et celles de l'âme moderne s'abuse étrangement sur la nature du christianisme. Et il écrit à ce sujet cette parole singulièrement profonde et dans laquelle se révèle toute la probité de sa nature : « Das Christentum ist eine viel zu erhabne Sache, als dass in einer, im Ganzen ihm entfremdeten Welt, dem Einzelnen so leicht gestattet sein sollte, sich ohne weiteres damit zu identificiren ».

Quel fut en tout cela l'apport de Nietzsche ? Ou bien, pour mieux poser la question, lequel des deux amis reçut davantage de l'autre ? Il faudrait, pour répondre à cette question, faire un examen approfondi de l'œuvre nietzschéenne, travail qui dépasserait le cadre de cette étude. Nous croyons, pour notre part, que Nietzsche, dans sa période bâloise, est beaucoup plus débiteur d'Overbeck qu'on ne l'a jusqu'ici admis. Les connaissances théologiques que Nietzsche tenait de ses origines pastorales étaient presque nulles. La grande importance du fait religieux, du fait chrétien, la psychologie de ce fait, tout cela lui a été ouvert par Overbeck ; et déjà dans sa première *Intempestive* il lui est redevable. De la seconde *Intempestive*, « Vom

Nutzen und Nachtheil der Historie für Leben », parue quatre mois après la *Christlichkeit*, et où Nietzsche précise à merveille le rôle néfaste des théologies vis-à-vis des religions dont elles se font les apologistes, on peut dire qu'elle forme la paraphrase lyrique de l'ouvrage de son ami.

Mais, après tout, pourquoi poser la question de priorité, rechercher ce qui appartenait à l'un ou à l'autre ? Ne vaut-il pas mieux voir en les deux amis deux esprits assez riches pour apporter chacun sa part individuelle dans des œuvres qui sont en même temps très parentes et très distinctes — ne serait-ce qu'au point de vue de la forme, où Nietzsche sut dépenser une somme beaucoup plus grande d'éloquence lyrique ?

La parenté intellectuelle entre Nietzsche et Overbeck n'a pas été, d'ailleurs, sans frapper un observateur contemporain. Nous avons retrouvé dans la *Reform*, l'organe du parti libéral de la théologie suisse, un article paru en 1873, sous le titre de « Zwei seltsame Käuze¹ ». Il a été écrit par le pasteur Lang, l'auteur bien connu d'un *Essai de dogmatique chrétienne*. Lang rapproche de façon fort amusante la *Straussade* de Nietzsche de la *Christlichkeit* d'Overbeck. S'il n'entre pas à fond dans le sujet, il discerne cependant assez clairement le lien spirituel entre ces deux écrits et se réjouit — en bon chrétien — de toutes ces hérésies scandaleuses, parce qu'elles procureront du renfort à son parti, représentant du « vrai christianisme ».

Quoi qu'il en soit de l'impression produite par son livre, le fait est que, du jour où il le publia, Overbeck fut rayé de la liste des candidats aux chaires de théologie allemandes, malgré la haute estime qu'on professait pour ses études spéciales. Overbeck resta à Bâle jusqu'à la fin de ses jours.

En 1876 Nietzsche résigna ses fonctions et quitta Bâle. Les deux amis se retrouvaient en été, soit à Sils, en Engadine, soit à Zurich, soit à Bâle². La correspondance fut très suivie — à preuve les lettres de Nietzsche, au nombre de plus de 200, qu'Overbeck a léguées à la bibliothèque de Bâle. Ces lettres pourraient être publiées. Elles forment, d'après le jugement de ceux qui les connaissent, non pas

1. *Reform, Zeitstimmen aus der Schweizer Kirche*, 11^{er} Jahrg., 1873.

2. Voir : Ida Overbeck. *Erinnerungen an Friedrich Nietzsche*, März, 15^e Heft, 1907.

une correspondance dans l'acception courante du mot, mais quelque chose comme un monologue, le monologue d'un homme qui a passé par des épreuves tragiques. Overbeck en parlait rarement. Et, le faisait-il, c'était pour ajouter « Was hat da ein armer Mensch leiden müssen! »

C'est vers la Noël 1888 que les lettres de Nietzsche révélèrent à Overbeck la folie de son ami. Il partit alors pour Turin et ramena Nietzsche à Bâle. De ce voyage, Overbeck a laissé le récit dramatique dans une série de lettres, écrites à Peter Gast et qui ont été publiées¹ par M. Carl Albrecht Bernoulli.

De quelle nature a été l'amitié de ces deux hommes? Jusqu'à quel point le théologien Overbeck a-t-il pu suivre la pensée nietzschéenne, et comprendre, après Nietzsche l'Intempestif, Nietzsche le théoricien de la morale surhumaine? Les souvenirs déjà cités plus haut, et qu'Overbeck rédigea quelque temps avant sa mort, donnent à cette question une réponse très curieuse. Ils nous montrent le douloureux conflit qui s'éleva dans l'âme de leur auteur entre l'amitié, désireuse d'admirer sans réserve, et la conscience intellectuelle, inexorable. Ces souvenirs sont un document indispensable pour les biographes de Nietzsche. Ils offrent plus d'un jugement historiquement et moralement remarquable. Overbeck était historien. Et c'est en historien scrupuleux qu'il retrace le portrait de son ami. Ce portrait ne ressemble pas, trait pour trait, à celui que traça de Nietzsche sa sœur. Mais une femme, même une sœur, connaît-elle jamais un homme comme le connaîtra son ami? On en a voulu à Overbeck de sa franchise. Il savait, en écrivant ces souvenirs, qu'ils susciteraient des polémiques. Ceci explique le silence qu'il observa, se vie durant, sur celui qu'il aimait en ami dévoué et fidèle.

Si Overbeck fut l'ami — et le meilleur ami de Nietzsche — il ne fut jamais son adepte au vrai sens du mot. Pour lui, le vrai Nietzsche fut le Nietzsche des *Intempestives*, le critique radical, avec lequel il avait un culte commun, le culte de la véracité. Il considérait, au contraire, l'idéal nietzschéen, le surhumain comme la pire des méprises, sa division des hommes en forts et en faibles, en maîtres et en esclaves, comme la fantasmagorie la plus vide que l'idéalisme

1. *Neue Rundschau*, janv. 1906.

eût enfantée, grâce à une construction historique, laborieuse mais fausse.

Après le départ de Nietzsche, la vie d'Overbeck resta, ce qu'elle avait été auparavant, une vie toute de travail, entièrement consacrée à son professorat. Cette charge lui fut lourde. Ne lui infligeait-elle pas le plus pénible des devoirs, ce devoir du silence auquel songe Mephisto lorsqu'il dit à Faust :

Was willst du dich, das Stroh zu dreschen plagen?
Das Beste, was der wissen kannst!
Darfst du den Buben doch nicht sagen.

Les travaux personnels d'Overbeck furent prodigieux. Seuls ses intimes en connaissent toute l'étendue. Dans sa bibliothèque, les manuscrits s'amoncelaient. Il traduisit, pour son usage personnel, tout Clément d'Alexandrie, tout Tertullien. Ses travaux sur Eusèbe rempliraient, à eux seuls, un in-folio. Et cependant il a peu publié. Mais parmi ses écrits quelques-uns passent pour des chefs-d'œuvre, certaines de ses trouvailles, telles que la détermination du rôle de la gnose dans l'évolution de l'Église primitive sont devenues la propriété de la théologie protestante contemporaine.

Quant aux rapports d'Overbeck avec les archives de Weimar, ils furent courtois, mais froids. Il se tint loin du culte dont on entourait la mémoire de son ami. « Nietzsche, avait-il coutume de dire, s'est toujours considéré comme l'homme d'un avenir encore lointain. » La réclame prématurée, entreprise autour du philosophe et de son œuvre, lui parut dangereuse. Il craignait, de la part du public, la réaction d'un oubli d'autant plus rapide que l'engouement aurait été plus vif. Fut-il perspicace en cela? L'avenir nous le dira.

I. TALAYRACH.

UN DIFFÉREND LITTÉRAIRE

ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

LES « SCÈNES HISTORIQUES DE LA RENAISSANCE » PAR LE COMTE DE GOBINEAU

Il est assez facile d'expliquer l'étonnante renommée que notre compatriote, le Comte de Gobineau, a conquise en Allemagne au cours de ses dernières années si l'on relit son *Essai sur l'inégalité des races humaines* et les autres ouvrages de sa main qui procèdent de la même inspiration. Ces livres font en effet de l'aptitude civilisatrice le privilège exclusif de la race aryenne dans l'antiquité, puis, après le début de l'ère chrétienne, le monopole de la famille germanique, qui est le plus pur rameau de cette noble souche. Il est vrai que Gobineau, philosophe de la race, se montre nettement pessimiste dans ses prévisions d'avenir et ne présage que des destins sans gloire aux fils dégénérés des Germains. Mais, après les événements de 1866 et de 1870, des mains adroites et avisées sont venues parer d'un décor éclatant, couronner de perspectives optimistes et souriantes l'édifice sourcilieux autant qu'imposant dont il avait, d'une main ferme, cimenté les assises et les murs. Comment donc l'*Essai sur l'inégalité* n'aurait-il pas été lu avec enthousiasme par nos voisins de l'Est dès qu'ils ont reconnu le parti qu'ils en pouvaient tirer pour appuyer leur ambition conquérante ?

Et pourtant, chose singulière, l'*Essai sur l'inégalité des races* n'est pas aujourd'hui le plus populaire des ouvrages de Gobineau en Allemagne ; ce privilège n'appartient pas davantage à ses *Nouvelles asiatiques*, si spirituelles, à ses *Religions dans l'Asie Centrale*, le moins fantaisiste de ses écrits et celui que la France a le mieux accueilli jadis. Son chef-d'œuvre, à l'avis de ses lecteurs d'Outre-Rhin, serait une production de ses dernières années, la *Renaissance, Scènes historiques*¹, où les mots d'Aryen et de Germain ne sont

1. Paris, Plon, 1877.

jamais prononcés, où le problème de la race n'est pas même effleuré. C'est ce livre dont les éditions se succèdent et dont la critique allemande s'occupe le plus volontiers pour le porter aux nues. — Cependant, l'opinion française, depuis quelque temps intéressée à son tour par la philosophie historique de Gobineau et devenue bientôt attentive aux théories de l'*Essai*, se montre presque universellement rebelle, comme nous allons le voir, aux séductions de la *Renaissance*; elle a même prodigué à l'Allemagne les objections et les avertissements sur ce point. Peine perdue! l'élan est irrésistible et la *Renaissance* semble en voie d'être placée définitivement par nos voisins au rang des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

N'y a-t-il pas là un curieux problème de psychologie collective? Nous l'avons abordé nous-même, il y a quelques années ¹, avant que les éléments de sa solution fussent aussi nombreux, aussi favorablement groupés qu'ils le sont aujourd'hui. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à revenir sur ce sujet afin d'élargir et d'amender notre précédent verdict. Aussi bien, l'obstination serait-elle inexcusable en pareille matière, car l'influence d'un livre est le criterium de sa valeur, aux yeux de l'historien des idées. Puisqu'il est désormais incontestable que les *Scènes historiques* de la *Renaissance* exercent en Allemagne une action esthétique et morale, il faut pénétrer les motifs de cette action et, sinon en justifier, du moins en expliquer la persistance inattendue.

I

Gobineau écrivait le 23 avril 1873 à son ami Prokesch-Osten dans ce style vivant, mais négligé et quelquefois impropre, dont il fait trop fréquemment usage ² : « Je suis absorbé dans le xvr^e siècle italien. Je tente une chose nouvelle, je crois, et c'est d'en faire un livre que je ne peux comparer qu'à une grande fresque murale, qui en donnera ou devra du moins en donner le sens dans ce qu'il a non pas de spécial et en quelque sorte d'archaïque, mais de générale-

1. Voir le premier volume de notre *Philosophie de l'Impérialisme : Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, Paris, Plon, 1903, p. 352 et suiv.

2. Passage cité par le Dr L. Scheman dans la préface de sa traduction de *La Renaissance* (Reclam, Leipzig, p. 27).

ment et constamment humain. Tous les personnages seront naturellement strictement historiques et l'unité de cette œuvre d'art, qui ne sera pourtant pas de l'histoire, mais comme une moelle de l'histoire, et qui commencera vers 1490 pour finir vers 1560, sera établie par le développement des idées d'isonomie italienne, de haine pour les étrangers, d'aspirations artistiques et scientifiques infinies, et l'échec et la chute dans le marécage du xvii^e siècle. » Ces phrases tracent le programme de la *Renaissance*, qui fut publiée quatre années plus tard. Le livre, divisé en cinq parties, dont les titres sont *Savonarole*, *César Borgia*, *Jules II*, *Léon X* et *Michel-Ange*, est dédié à Madame la Comtesse de la Tour, née Brimont, qui recueillit plus tard l'héritage littéraire de l'auteur et contribua grandement à la réparation tardive dont sa mémoire a bénéficié. C'est le seul ouvrage de Gobineau qui ait obtenu une récompense académique, le prix Bordin, en 1878. Camille Doucet, alors secrétaire perpétuel de l'Académie Française, présenta au lauréat, dans son rapport annuel, un compliment quelque peu banal : « Avec des mots et des personnages historiques, dit-il, M. de Gobineau a composé une série de tableaux qui ont leur mérite, leur grâce et leur charme et dont l'ensemble constitue une lecture agréable et intéressante¹ ». Tel serait donc parfois le baptême officiel des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, à l'heure de leur naissance radieuse ? Depuis lors, et durant vingt ans, nul ne parla plus de la *Renaissance* en France. Les deux biographies de Gobineau placées en tête de la deuxième édition de son *Essai sur l'inégalité* (1884) et de son poème d'*Amadis* (1888) ne consacrent qu'une ligne aux *Scènes historiques*.

En Allemagne, au contraire, Heinrich von Stein en donnait dès janvier 1881² une étude chaleureuse dans la revue de Richard Wagner, les *Bayreuther Blaetter*, et, peu après il empruntait de

1. Cité par M. R. Dreyfus dans les vivantes conférences qu'il a publiées sous ce titre : *La vie et les propriétés du comte de Gobineau*, 1905.

2. Stein cite de nouveau le livre de Gobineau dans son étude du mois de juillet sur *Shakespeare Juge de la Renaissance*, et il rattache en décembre de la même année un article sur J.-J. Rousseau à ses présentes considérations sur la *Renaissance*. Le 21 janvier 1883, à la veille de sa mort, Richard Wagner écrivait à son jeune disciple au sujet de l'ouvrage que ce dernier allait publier sous le titre de *Helden und Welt*, qu'il s'était visiblement inspiré pour la forme de ce travail de l'*Abélard* de Rémusat et surtout des *géniales* scènes historiques de celui que le grand musicien appelle déjà *notre* Gobineau (Gobineau était mort depuis quelques mois).

Gobineau la forme du dialogue historique pour son livre intitulé : *Les Héros et le monde* (Helden und Welt). Puis, dans les mêmes *Bayreuther Blaetter*, de 1891 à 1894, le Dr. Schemann, le président actif de la *Gobineau-Vereinigung* et, après Wagner, l'instigateur du mouvement gobinien en Allemagne, publia la traduction de l'ouvrage, qui fut éditée par la Maison Reclam de Leipzig dans sa bibliothèque universelle en 1896¹. La préface dont il accompagna cette traduction résonnait comme un hymne débordant de ferveur. La *Renaissance* (avec le poème posthume d'*Amadis*) était donnée dans ces pages pour la plus puissante des créations artistiques de l'écrivain français, pour une œuvre dont la force dramatique est exceptionnelle et la langue d'une pureté toute classique. Le traducteur estimait dès lors que, transportés sur la scène, ces dialogues seraient capables de produire une impression grandiose, une émotion de tous points égale à celle que suscitent les drames historiques de Shakespeare : prophétie qui s'est réalisée jusqu'à un certain point par la suite, car des sociétés d'amateurs ont représenté à Vienne, à Leipzig et à Berlin la dernière partie des *Scènes historiques*, celle qui est intitulée *Michel-Ange*, après qu'elle eut été adaptée aux nécessités de la scène par M. Ferdinand Gregori; et l'on assure que le succès de ces tentatives fut considérable².

M. Schemann exposait ensuite dans sa préface l'influence de l'ouvrage français sur la pensée de Richard Wagner; à son avis, le maître aurait puisé à cette source la conception de son livre intitulé *Religion et Art*, une des plus importantes professions de foi du grand musicien au cours de ses dernières années. Nous avons jadis discuté cette assertion dans notre livre sur Gobineau et nous ne nous y arrêterons pas davantage³. Il nous suffit de rappeler ici que la préface de M. Schemann fut le véritable manifeste du parti gobinien en Allemagne et que ce manifeste est une glorification de la *Renaissance* : car la traduction de l'*Essai*, qui ne vint que quelques années

1. Depuis lors le Dr Schemann a révisé soigneusement ce premier travail et donné en 1903 une nouvelle édition plus luxueuse, qui en est à son quatrième tirage.

2. Voir le huitième compte-rendu de la *Gobineau-Vereinigung*, Freiburg i. B., 1907.

3. P. 12. Suivant notre opinion, il y eut concordance de vues mais non emprunt de la part de Wagner, et c'est peut-être d'ailleurs ce que M. Schemann veut dire dans le passage que nous signalons ici.

plus tard, fut annoncée d'une façon moins retentissante. Et bientôt le Dr. E. Kretzer, dans son excellente biographie de Gobineau, s'associait sur ce point aux conclusions de son compatriote.

Cependant, l'attention de la France ne pouvait manquer d'être attirée bientôt par le bruit que soulevait, au delà de nos frontières, la renommée d'un Français dont sa patrie avait déjà oublié jusqu'au nom ! Au cours d'un voyage aux eaux de Bohême, un critique excellent, M. André Hallays, entendit prononcer ce nom avec éloge, le fixa dans sa mémoire et, pour charmer les loisirs d'une journée pluvieuse, dirigea de ce côté sa flânerie intellectuelle, toujours ingénieuse et féconde ¹. Il rapporta des impressions assez mélangées de cette exploration littéraire. Les *Nouvelles asiatiques* le séduisirent par leur ton spirituel et dégagé ; l'*Essai* lui parut une œuvre de poids ; la *Renaissance* seule ne parvint point à le conquérir ; il jugea que l'auteur « avec une vive intelligence des passions et des mœurs de l'Italie du xvi^e siècle, prête à tous ses personnages un style uniforme et terne qui convient mal au dramatique du sujet. » Ce sont, poursuivait-il, de beaux croquis, mais seul un coloriste peut nous donner l'image de la Renaissance italienne. Puis ce genre, la scène historique, qui n'est ni le roman, ni l'histoire, ni le théâtre, a toujours un peu l'air d'un exercice de composition scolaire. Au total, cette dernière lecture avait donc été, pour M. Hallays, une désillusion.

Le second Français qui parla de Gobineau, et cette fois dans un fort gros volume, ce fut l'auteur des présentes lignes ; il s'associa au jugement du critique des *Débats*, quant au mérite littéraire des *Scènes historiques* ; pour lui aussi les séductions de la *Renaissance* demeurèrent, à ce moment, lettre close, car il avait cru relire quelques-unes des pages les plus vieilles du théâtre de 1830, feuilleter la *Maréchale d'Ancre* de Vigny ² ou l'*Angelo* de Victor Hugo ³. Il s'étonna donc que nos voisins de l'Est, en dépit de l'effort séculaire de leurs grands érudits, se trouvassent si pauvres en vues ori-

1. Voir le *Journal des Débats* du 6 octobre 1899.

2. Il serait facile d'ailleurs de noter plus d'une analogie de caractère entre Gobineau et Vigny.

3. Nous avons alors écrit, en faisant allusion à la métaphore de Gobineau dans sa lettre à Prokesch-Osten : « Cette fresque est une grisaille ». Mais il serait plus juste de dire : une gravure en couleur à la manière de Deveria ou de Tony Johannot.

ginales sur l'époque de la Renaissance que la synthèse hâtive d'un diplomate français, dépourvu de toute compétence spéciale en cette matière, leur fut une source féconde de plaisirs intellectuels et, en quelque sorte, une révélation nouvelle. C'était parler des dieux avec irrévérence. En dépit de sa bienveillance pour le premier exégète français de son héros, M. le Dr. Schemann se montra naturellement fort scandalisé d'une pareille attitude ¹. Par un jeu du hasard, notre livre lui parvint à la même heure qu'une série d'éloges hyperboliques tirés de la presse allemande et consacrés à sa seconde traduction, revue et corrigée, des *Scènes historiques* : coïncidence qui non seulement lui assurait une consolation précieuse, mais lui rendait moins intelligible encore notre réserve et notre dédain. Il n'avait pas tort, à tout prendre, car notre examen avait été trop sommaire; et si, aujourd'hui encore, nous restons assez loin de son diapason, du moins avons-nous discerné plus clairement la mélodie subtile qui berce l'âme de ses compatriotes sous la fanfare romantique du gentilhomme gascon. Notre désaccord est donc moins irréductible désormais.

Au surplus, la France elle-même avait, au lendemain de notre réquisitoire, procuré à Gobineau un éloquent avocat qui s'empressa de combattre nos conclusions et mit opposition au classement de l'affaire. M. Edouard Schuré, dont on sait la haute valeur philosophique et le brillant talent d'écrivain, consacra dans la *Revue bleue* des 13 et 20 juin 1903 une étude au *Génie de la Renaissance d'après Gobineau* ². Après avoir résumé nos conclusions critiques sur l'œuvre gobinienne, il ajoutait : « Je souscris volontiers au jugement de M. Seillière, sauf sur un point. J'abandonne sans regret à la raillerie gauloise l'*Amadis*, épopée diffuse en vers médiocres et l'*Alexandre*, cette tragédie de collégien que Gobineau lui-même ne voulut pas publier. Je ne proteste qu'en faveur des *Scènes historiques de la Renaissance*... Si ce livre n'est pas un chef-d'œuvre parfait, c'est du moins une mine d'idées, et, à sa manière, une création de génie. J'essayerai de le prouver ». — M. Schuré exposa que Michel-Ange, — le seul personnage qui figure dans les cinq parties du livre et

1. Voir son étude sur notre livre dans la *Beilage zur Münchener Allgemeinen Zeitung*, 9 juillet 1903.

2. Cette étude a été réimprimée par l'auteur dans son volume intitulé : *Précurseurs et Révoltes*, Paris, 1904.

dont l'évolution morale en fasse, jusqu'à un certain point, l'unité, — s'est donné pour tâche d'associer les doctrines de l'Évangile à celle de l'hellénisme platonicien dans une synthèse supérieure. Au principe incomplet de la renaissance par l'art, il a joint celui de la régénération par l'âme. — C'est à peu près, sur le livre français, la conception de M. Schemann et de l'école wagnérienne. — Cette foi superbe dans l'âme et dans sa vertu régénératrice est, à vrai dire, une exception dans la pensée de Gobineau, car elle est en contradiction avec sa théorie exagérée et décourageante de la race, avec le pessimisme décidé qui assombrit presque tous ses écrits. Ne lui en sachons que plus de gré, conclut M. Schuré, d'avoir voulu, en un jour d'inspiration, exprimer cette noble foi à travers les grandes figures de ses *Scènes historiques* ! Et il y a, certes, une large part de vérité dans cette appréciation, comme nous le montrerons mieux tout à l'heure.

En notant au bas d'une de ses pages que quelques personnes distinguées surent apprécier Gobineau de son vivant, dans sa propre patrie, M. Schuré ajoutait : « Il faut citer au premier rang M. Albert Sorel. L'éminent auteur de *l'Europe et la Révolution* serait à même de nous donner de son ancien ami le plus vivant des portraits en même temps que de porter sur l'ensemble de son œuvre un jugement définitif ». Peu après, le pénétrant historien répondait à cette invitation, car il prit occasion de notre ouvrage sur Gobineau pour donner dans *le Temps* du 22 mars 1904 un ingénieux portrait de son ancien ami. Toute biographie psychologique consacrée dans l'avenir à l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races* devra tenir compte de ce témoignage précieux ; mais M. Sorel n'exprima aucune opinion sur *la Renaissance*, en dépit de l'appel de M. Schuré ; il était d'ailleurs visiblement entravé dans la liberté de son appréciation publique par le souvenir de son affection pour Gobineau et par les relations cordiales qu'il conservait avec les plus proches parents de l'écrivain.

Le 15 juin 1904, M. Jacques Morland publiait, dans la *Revue des idées*, un article fort nourri sur Gobineau, article dont il fit peu après la préface de ses *Pages choisies*¹ dans l'œuvre du comte ; il

1. Paris, 1905.

s'exprimait ainsi au sujet des *Scènes historiques* : « C'est, de toutes les œuvres de Gobineau, l'une des plus estimées en Allemagne, alors que sa forme fragmentaire et dialoguée lui nuira toujours en France ¹. Mais on y trouve des pages qui sont parmi les meilleures que l'auteur ait écrites : quelques-unes devaient attirer bientôt l'attention de Nietzsche et exercer sur lui une grande influence. » Nous pensons pour notre part que les articles de Gobineau et sur Gobineau qui parurent dans les *Bayreuther Blätter* entre 1881 et 1883 ont surtout attiré l'attention de Nietzsche sur l'écrivain français : or l'un d'eux, sorti de la plume d'Heinrich von Stein, est en effet consacré à la *Renaissance*; mais le ton de cette étude est aussi peu nietzschéen que possible, et il n'est nullement prouvé que l'auteur de *Zarathustra* ait jamais lu les *Scènes historiques*. Au contraire, il résulte des souvenirs de sa sœur qu'il avait connu dès le temps de son séjour à Bâle, c'est-à-dire avant 1877, l'*Essai sur l'inégalité des races* et, à notre avis, cet ouvrage, seul, agit sur la dernière période de sa pensée consciente ². Si quelques pages de la *Renaissance* font penser à l'immoralisme provocant du *Crépuscule des idoles* ³, il ne faut pas oublier que cet immoralisme est un des produits naturels de l'état d'âme romantique et s'est donc maintes fois exprimé sous des formes diverses au cours de l'âge contemporain ⁴. Il y a là coïncidence et analogie de tempérament bien plus vraisemblablement qu'emprunt, au sens propre de ce mot.

Enfin durant l'hiver 1904-1905, M. Robert Dreyfus donnait à l'École des Hautes Études sociales les vivantes conférences qu'il publia peu après sous ce titre : *La vie et les prophéties du comte de Gobineau*. Après avoir résumé le sentiment des premiers critiques de Gobineau, en Allemagne et en France, au sujet des *Scènes historiques*, M. Dreyfus ajoutait ⁵ : « Pour moi, je m'étais d'abord senti de fortes résistances à l'admiration. Mais j'ai souvent repris ce livre.

1. Ce dernier membre de phrase a disparu de la préface des *Pages choisies*.

2. Nous l'avons démontré dans le second volume de notre *Philosophie de l'Impérialisme, Apollon ou Dionysos* (Plon, 1905).

3. En particulier le dialogue entre Alexandre VI Borgia et sa fille Lucrèce dans la première partie de l'ouvrage. De même le début du roman de Gobineau, *Les Pléiades*, dont il est encore moins probable qu'il ait été lu par Nietzsche.

4. Voir sur ce sujet le quatrième volume de notre *Philosophie de l'Impérialisme*, dès à présent paru en langue allemande sous ce titre : *Die Romantische Krankheit*, Berlin, 1908, dans la traduction de M. d'Oppeln-Bronikowski.

5. P. 299.

Et s'il m'est arrivé de sentir encore mon élan arrêté par d'évidentes défauts de composition et de forme, — d'être irrité parfois par une surabondance fâcheuse, — à chaque reprise la force concentrée et resplendissante de certaines pensées, l'intelligence et la beauté de certains fragments m'ont émerveillé davantage. » Le critique citait ensuite un passage du livre, mais non sans s'être « permis d'y faire çà et là des coupures, de le réduire et d'en élaguer tout ce qui lui parut un peu boursoufflé et trainant, afin de montrer, comme en un raccourci, les beautés propres de l'œuvre ». Et peut-être en effet ne manqua-t-il souvent à l'auteur de la *Renaissance*, pour être goûté dans son pays natal, qu'une collaboration discrète et avisée.

Malgré cette nouvelle adhésion, — d'autant plus flatteuse qu'elle avait été d'abord plus hésitante, — la *Renaissance* n'a pas recruté jusqu'à présent de nombreux admirateurs en notre pays. Le retour d'opinion qui avait commencé à se marquer, après notre livre, comme nous venons de le rappeler, — mais qui s'accrut beaucoup sous l'influence de l'exposé plein d'aisance et de bonne grâce par lequel M. Dreyfus venait au devant des esprits nonchalants — n'a pas grandement profité aux *Scènes historiques*, car l'*Essai* connut presque seul les honneurs de la critique et de la discussion ; et la nécessité d'une réimpression, qui s'est imposée déjà pour quelques-uns des écrits de Gobineau, ne s'est pas encore fait sentir pour ses dialogues italiens.

Si la France demeure rebelle aux exhortations des partisans de la *Renaissance*, l'Allemagne, en revanche, n'a nullement prêté l'oreille aux avertissements de prudence et de sang-froid qui lui arrivaient des bords de la Seine. Seul, M. Karl Gjellerup, collaborateur de la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*¹, osa quelques considérations sagaces : « Les Français, écrit-il, sont un peuple dont le goût procède d'une très ancienne culture esthétique. Aussi montrent-ils bien d'autres exigences que nous-mêmes à l'égard d'une œuvre de l'art. Sur ce point, ils ne prennent pas facilement des vessies pour des lanternes. N'ont-ils pas d'ailleurs sous la main les originaux dont la *Renaissance* de Gobineau fut une imitation ? Qu'on rapproche

1. Cité dans l'ouvrage du Dr F. Friedrich, dont nous allons parler, p. 273.

seulement ces *Scènes historiques* du *Lorenzaccio* de Musset! Il faudrait être abandonné de toutes les Muses pour ne pas discerner alors, tant bien que mal, qu'on a devant les yeux, ici, une œuvre de poète, là, l'ouvrage d'un érudit qui s'essaye à la poésie! » Constatons que cette objurcation est restée sans écho, et que M. Gjellerup a parlé dans le désert.

Hier encore, le Dr. Fritz Friedrich consacrait à notre compatriote un ouvrage vraiment impartial dans le détail, quoique très sympathique dans son inspiration d'ensemble¹; or ce savant, qui critique décidément la tragédie d'*Alexandre*², sérieusement l'*Essai sur l'inégalité*, et durement l'*Histoire des Perses*, témoigne à la *Renaissance* une infatigable indulgence. Il y signale bien de nombreuses inexactitudes historiques, mais il se refuse, avec raison, à en faire grief à l'auteur, et le livre demeure à ses yeux l'une des plus fidèles, l'une des plus grandioses synthèses de la Renaissance qui aient jamais été réalisées. — Enfin, le Dr Schemann, dans un récent opuscule³ sur *la Collection Gobineau à l'Université de Strasbourg*, s'est plu à reproduire en héliogravure le fac-similé de la dernière page manuscrite de la *Renaissance*. Il écrit que les familles allemandes choisissent désormais cet ouvrage avec prédilection pour faire en commun des lectures à haute voix. Des conférenciers, des artistes dramatiques se sont donné pour mission d'en vulgariser les attrait. Et tout porte à croire que c'est là un début seulement. Aujourd'hui que le théâtre s'enfonce de plus en plus dans la platitude et dans la fange, conclut le savant publiciste de Fribourg, des représentations solennelles comme celles dont Vienne, Leipzig et Berlin ont eu récemment la primeur, doivent prendre chaque jour une importance plus considérable dans la vie intellectuelle de l'Allemagne. Gobineau a laissé de quoi célébrer dignement ces fêtes de l'esprit et de l'âme; sa *Renaissance* a conquis en dix années une situation unique dans la littérature contemporaine!

1. *Studien über Gobineau*, Kritik seiner Bedeutung für die Wissenschaft, Leipzig, 1906. M. Friedrich, qui nous juge trop sévère pour Gobineau, polémique souvent contre nous, mais il adopte en fin de compte la plupart des conclusions de notre livre, — exception faite pour notre jugement sur *La Renaissance*.

2. Voir son article dans la *Beilage zur Münchener Allg. Zeitung*, 31 août 1901.

3. *Die Gobineau-Sammlung*, Strassburg, Truebner, 1907, p. 5.

II

Nous l'avons dit, si, à de tels succès, il est nécessairement une raison suffisante, on ne saurait la chercher, comme nous l'avons fait jadis pour l'*Essai* et pour la plus grande partie de l'œuvre gobinienne, dans la direction de l'impérialisme de race. Rappelons en effet le jugement, plutôt sévère, que Gobineau porta sur la Renaissance italienne, au temps de sa foi intacte dans la supériorité du sang aryen et germain¹. Le sang lombard, écrivait-il, après avoir été introduit dans la péninsule par l'invasion barbare, recula insensiblement, au cours du moyen âge, devant la lente ascension de la romanité, peu à peu réveillée de sa torpeur. Certes, bien qu'à l'état évanouissant pour ainsi dire, ce noble sang vint fournir encore une partie de sa vitalité et sa sève à la « renaissance », ainsi qu'on nomme, à si juste titre, la résurrection néfaste des éléments romains qui formaient les assises ethniques de l'Europe occidentale. Mais l'impulsion latine demeura néanmoins prépondérante dans ce soulèvement inattendu de l'écorce sociale : on vit en effet les instincts politiques s'assouplir, les forces gouvernementales se concentrer, le bien-être et le luxe préoccuper exclusivement les esprits, et ce sont là des caractères malsains qui n'échappent pas au regard d'un germaniste avisé ! L'Italie remonta donc au premier rang par sa culture : on n'y jura plus que par les Latins et les Grecs, « ces dernier compris bien entendu à la façon latine ». On redoubla de haine pour tout ce qui sortait de ce cercle : on ne voulut reconnaître ni dans la philosophie, ni dans la poésie, ni dans les arts les contributions fournies par la pensée germanique. Ce fut une croisade impitoyable et frénétique contre l'œuvre accomplie depuis un millier d'années : on « pardonna à peine au christianisme ». — En revanche, lorsqu'il fallut passer de l'abstraction à la pratique sociale, quand il fut question de gouvernement, on dut reconnaître la nécessité de l'inspiration germanique pour équilibrer la tendance foncièrement anarchique de la latinité ressuscitée. Par une formule d'une magnifique ironie, l'*Essai sur l'inégalité des races* affirme que

1. Voir notre livre sur Gobineau, p. 125.

l'Italie se trouva bientôt trop romaine pour servir la cause romaine et « passa la main à la France », sa plus proche voisine, qui gardait encore quelque cohésion, grâce à la vigueur de ses éléments Francs !

A vrai dire, rien ne contredit expressément ces interprétations ethniques de l'*Essai* dans les *Scènes historiques*, mais il n'est fait allusion nulle part à l'influence de la race, et une disposition nouvelle se fait jour dans l'esprit de l'auteur : c'est la sympathie empressée dont il prodigue à présent les témoignages aux représentants de la latinité ressuscitée, à ces artistes éminents de l'époque, qui ne jurent que par les « Grecs et par les Latins », en particulier à Michel-Ange, ce platonicien passionné. Les Français gardent à ses yeux le privilège du courage, sans doute, mais sont traités de barbares et écartés de l'horizon intellectuel du lecteur. — Il y a donc quelque chose de changé dans le point de vue de Gobineau. Entraîné, en effet, par sa théorie de la race vers le pessimisme le plus amer, il a éprouvé, au seuil de sa vieillesse, le besoin de réagir contre la morne tristesse de sa doctrine historique. Il a tenté de créer à son usage et d'offrir à ceux qu'il reconnaît pour ses égaux par la hauteur de l'âme, une religion consolatrice ; il a rêvé d'une foi capable de procurer à ses adeptes un espoir de triomphe et peut-être d'immortalité dans quelque sphère différente de celle où se déroulait, autour de lui, la réalité ennemie. — Or, romantique de tempérament autant que d'éducation, il s'abandonna par instinct dans cette heure de crise morale aux suggestions ordinaires du mysticisme romantique ; et, parce que ses préférences et tout son passé théorique lui interdisaient de se rallier au mysticisme social de la démocratie grandissante, il alla tout droit au mysticisme esthétique, à la religion de l'Art. Tel est, en effet, le refuge ordinaire de ceux de nos contemporains que leur origine et leur intérêt ne conduisent pas aux convictions du socialisme romantique ¹.

Gobineau se sentait d'autant plus attiré vers le pôle esthétique de la morale contemporaine que, fatigué de la production littéraire par l'indifférence de ses concitoyens, il s'était tourné vers la sculpture et avait reporté une partie de ses ambitions dans ce domaine : l'art devait dès lors perdre entièrement à ses yeux cet aspect

1. Voir, sur ces dispositions de l'âme contemporaine, le quatrième volume de notre Philosophie de l'Impérialisme.

demi-nègre qui le rendit tout d'abord suspect au poète épique des destinées de la race blanche. En outre, instruit, grandi par l'expérience et par les épreuves de sa vie difficile, il pénétra profondément de morale stoïcienne le mysticisme de la beauté dont il attendait la paix du cœur; il en fit de la sorte, — malgré quelques rechutes dans les étroitesse de sa pensée première, — une fort noble doctrine assurément, la plus haute que puisse formuler la morale sentimentale, et un enseignement digne en tout point de servir d'aliment aux âmes généreuses.

Par malheur, cette doctrine a le défaut d'être présentée dans les *Scènes historiques* sous une forme insuffisamment originale et châtiée pour notre goût français. En sorte que, d'une part, l'inspiration du livre n'étant pas fort nouvelle mais seulement puisée à la source banale du mysticisme romantique, l'exécution, d'autre part, n'offrant point les vertus de maîtrise qui seraient capables de nous séduire, la France reste indifférente devant cette œuvre de bonne volonté morale. — Tout au contraire l'Allemagne, — moins gênée que nous-mêmes par les insuffisances de la forme dont elle ne saurait saisir les nuances dans une langue étrangère à son oreille, et, il faut bien le dire, plus désireuse parfois que notre pays de la nourriture de l'âme, — goûte avec délices dans les *scènes historiques* un aliment moral dont les principes lui semblent réconfortants, tandis que la saveur ne lui en paraît nullement fade ou vulgaire. C'est ce que nous allons essayer d'éclaircir davantage en cherchant à dégager de notre mieux l'inspiration de la *Renaissance*.

III

La première partie du livre, qui s'intitule *Savonarole*, pourrait porter en sous-titre, à la mode de jadis : ou de l'échec de la régénération chrétienne à l'aurore du xvi^e siècle italien. — Certes, le Frère Jérôme n'a rien encore d'un esthète, et son remède aux maux de son époque est d'une tout autre sorte que la religion de l'art. Il abhorre l'inspiration païenne, la réhabilitation de la nudité grecque : « N'avez-vous jamais ouï parler, dit-il, de ce qu'ils appellent l'amour de l'art et qui n'est, en réalité, que la honteuse appétence du vice? »

Son vœu est de voir le siècle qui commence s'avancer régénéré par la foi du Christ vers les ondes sans fin de l'éternité. Par malheur, son esprit est étroit autant que sa volonté est droite : c'est pourquoi, exaspéré par l'hostilité opiniâtre de Rome, il se laisse entraîner dans les voies de la violence. Bientôt ses discours se remplissent de damnations et de tortures ; son influence se montre fatale à l'ordre public. Dans Florence, les vauriens de la rue arrachent les bijoux des riches marchandes sous prétexte de faire œuvre pie : tandis que les commères et les écoliers vont dénoncer au conseil des Huit leurs époux ou leurs pères, pour insuffisante assiduité aux offices de la religion.

Aussi les hommes de bon sens, les représentants de la culture intellectuelle de l'époque se prennent-ils à secouer la tête devant le fanatisme grandissant du moine et de ses adeptes. Vous allez beaucoup trop loin, proteste Lucas Signorelli lorsque certains artistes, ses confrères, jettent au vent pinceaux ou ciseaux parce que le salut vaut mieux que le talent, la palme des élus plus que la couronne du génie ! Et Torrigiani, qui écrasa dans un geste fameux le nez de Michel-Ange, apostrophe en ces termes les nouveaux iconoclastes : « Je suis meilleur chrétien que vous ! Par Bacchus, croyez-vous que les délices du monde ont été créés pour qu'on les piétine. Vous êtes des singes de perfection malfaisante, des monstres d'absurdité. Vous recommencez de peindre, comme il y a cinquante ans, des bonnes femmes en façon de fuseau, sans poitrine et sans hanches. Et vous avez l'impudence de vous intituler mes frères ! Attendez un peu de savoir dessiner un torse comme moi pour vous poser comme mes cousins ! Mes frères sont morts. C'étaient les artistes de l'ancienne Rome ! » Voilà du bon Gobineau ! La verve gasconne de l'auteur se donne libre carrière, et l'on évoque ici, malgré soi, en dépit du sujet plus sérieux, la philosophie historique d'Alexandre Dumas père ; l'on songe à tel chapitre animé des *Trois Mousquetaires* ou de la *Dame de Montsoreau*, avec lesquels rivalisa jadis l'auteur de *Nicolas Belavoir*¹.

Au surplus, Savonarole marche, comme on le sait, vers la défaite et vers le supplice. Vaincu, il reconnaît enfin qu'il s'est trompé. Il

1. Roman d'aventures en quatre volumes, publié par Gobineau, sous le pseudonyme d'Ariel des Feux, en 1852 et 1853.

avait cru le bien aussi facile à réaliser qu'à discerner; c'est pourquoi il a fini par servir la cause céleste avec les moyens du diable. L'Église romaine, appuyée sur sa vieille expérience du cœur humain, avait raison contre cet hérétique, égaré par ses chimères. Parce qu'il estima que la « *candeur* est mieux qu'une abstraction pure ou tout au plus une faculté spéciale à quelques âmes isolées », il a « posé de *fausses prémisses*, et s'est abusé sur la *vraie nature des hommes* ». En d'autres termes, ce mystique chrétien a cru, avant les romantiques de notre âge, à la *bonté naturelle* de ses concitoyens. Or c'est là une conception que supporte bien le parchemin des livres, que renvoient avec sonorité les échos de la chaire ou de la tribune, mais qui conduit aux abîmes dès qu'on en fait une maxime du gouvernement des peuples. Les hommes sont, dit crûment Gobineau par la bouche de son Machiavel¹, de « tristes bêtes » et le populaire ne s'applique à la chose publique que pour molester les honnêtes gens et porter au pinacle les voleurs ou les assassins.

Ce n'est donc nullement par un retour au mysticisme social de la primitive Église que l'Italie secouera le joug de l'étranger et chassera les tyranneaux qui l'oppriment pour marcher sans entraves dans la voie de la liberté et du progrès. Gobineau fut toujours plus chrétien de tradition que de cœur, et, sans regret, il se détourne du héros de sa première action dramatique. Sous son impulsion les personnages de son livre vont s'engager dans une autre voie : les plus clairvoyants d'entre eux, ceux qui, d'abord, accompagnaient de leurs vœux la tentative mystique de Savonarole, portent leur espoir vers l'autre pôle du romantisme moral. Ils veulent essayer de l'individualisme extrême, faire appel au génie politique dégagé des entraves de la morale, au scélérat fort en un mot. C'est la conception de Machiavel et c'est la mission de César Borgia. — Écoutons Alexandre VI donner préalablement à sa fille Lucrèce une leçon de sur-humanité romantique. Le pape commente avec complaisance le dernier crime de son fils : il explique que César a tué le premier mari de sa sœur, don Alphonse d'Aragon, simple fils naturel du roi de Naples, pour la faire bientôt duchesse de Ferrare. César a eu tort dans la forme, soit, mais il raisonnait juste dans le fond, car la

1. P. 145.

grande loi du monde c'est de vivre, de *grandir*, de développer ce qu'on a en soi de plus énergique et de plus haut; c'est de s'efforcer sans cesse à monter vers une sphère plus large, plus aérée, plus haute. Il n'est, ma fille qu'une considération digne de vous, conclut ce chef de famille dénué de scrupules : je veux dire l'élévation de la maison Borgia et votre élévation à vous-même !

Nourri dès le berceau de ces maximes, César essaiera de les mettre en pratique sur un plus vaste théâtre que celui de la curie romaine. Il rêve le sceptre de l'Italie dont il ferait l'unité à son profit, mais tout autant, s'il faut l'en croire, au profit du petit peuple dont il sert les intérêts en frappant les maîtres qui l'exploitent. C'est le prétexte de tous les démagogues césariens. La série des dialogues qui retracent cette carrière aventureuse ont de la vie et du mouvement : Gobineau a donné quelque puissance dramatique à l'épisode, si joliment conté par Machiavel, du « *bellissimo inganno* », du stratagème magnifique, grâce auquel les condottieri, rivaux de César, furent dupés et étranglés par lui dans Sinigaglia. — Les projets du Valentinois échoueront cependant parce qu'il est empoisonné en même temps que son père dans la vigne du cardinal Corneto et se trouve dangereusement malade à l'heure de l'action décisive, qui mettrait entre ses mains le pape nouveau et les destinées de la péninsule.

Le programme de César est repris en partie par Jules II de la Rovere; mais cet homme remarquable se fait pardonner ses violences politiques par son enthousiasme pour les choses de l'art. Il pousse Michel-Ange et Bramante à décupler leur activité productive car il est vieux et n'a que peu de temps devant lui pour réaliser les merveilles dont il rêve. « Arrivé plus tôt à la tiare, dit-il joliment par la plume de Gobineau, j'écouterais peut-être vos raisons, et ne vous demanderais pas tant de hâte. Et encore, non !... J'exécuterais davantage ! » Entraîné par cette impulsion dominatrice, Raphaël commence dès lors à dégager la morale esthétique qui sera la conclusion du livre : « Qui nous a donné, dit-il, à nous autres artistes, une telle valeur, une telle vertu, cette puissance qu'on ne vit jamais ? Ce ne peut être que le dieu de la beauté. L'univers, transformé par nos mains, sera renouvelé : nous aurons réussi à expulser sinon tout le mal, au moins ce qu'il y a en lui de plus hideux.

N'est-ce pas vrai ce que je sens? La passion qui me transporte pourrait-elle me tromper? A quoi me servirait-il de la ressentir? Pourquoi le ciel, dont certainement elle émane, me l'enverrait-il si elle devait demeurer stérile? » Lucrèce Borgia s'associe de loin à cette mystique profession de foi. Après avoir bravé, dans sa paisible cour de Ferrare, l'orage dont fut écrasée sa famille, elle professe, en dépit des leçons de son père, la même philosophie apaisée : « Il n'existe de grand en ce monde, dit-elle, que l'amour des arts, l'amour des choses de l'esprit, l'amour de ceux qu'on aime, et quand, en outre, la vie, dans son cours, vous a porté sur un de ces plateaux où les fleurs deviennent plus rares et les horizons plus sévères, peut-être trouvera-t-on encore du plaisir à considérer sagement certaines choses éternelles dont on a moins de souci dans la première jeunesse! »

Le pontificat de Jules II marque donc le point culminant de la Renaissance, au jugement de Gobineau. Ce pape est le souverain qui a le plus dignement accompli sa mission de pasteur des peuples, le plus utilement travaillé pour sa part à réaliser l'idéal esthétique dont Michel-Ange viendra, vers la fin du livre, dérouler devant nos yeux les perspectives grandioses. Perspectives de rêve, car le grand artiste parlera dès lors en patriote découragé, en champion attristé par l'échec trop évident de sa cause. Une pénible expérience lui a imposé cette conviction que seuls les hommes de génie, les individus d'exception tels que lui-même sont capables de toucher un instant du front l'empyrée. — En effet, voici Léon X sous la tiare et déjà décline, avec le Médicis, la grandeur artistique et morale de l'Italie. Le peintre de la Sixtine a des paroles amères contre le successeur indigne de son grand protecteur pontifical : « Vous êtes un bavard, Granacci, dit-il à son disciple et collaborateur; vous êtes un aveugle incapable de comprendre la mesquinerie de ce qui vous charme, la profonde débilité des gens qui vous ravissent et qui valent si peu. Le pape Léon X n'aime pas les arts : il aime le luxe, et c'est fort différent! Tout ce qui brille et lui attire des louanges lui semble digne de sa protection. Pour lui, les arts sont des instruments de vanité. Quant à ce qu'ils expriment, il ne s'en soucie guère. Le premier des mortels qui pratiqua le luxe a peut-être commencé à aplanir la route par laquelle les arts sont venus dans le monde : mais le second a renversé les arts pour mettre à leur place

la boursoufflure et le mensonge. Jules II, mieux inspiré, ne concevait que l'imposant et n'admettait que la force. Ce qu'il demandait à ces artistes, c'était de grands monuments, de vastes fresques, des toiles immenses. Il ne pensait qu'au gigantesque, comme il convenait à l'âme impérieuse qui fut la sienne ». J'ai tout perdu, conclut l'homme de génie, en perdant ce noble maître, mais l'art, je dis le *céleste*, l'art qui est né de la Vénus Uranie et non de la déesse libertine des carrefours, cet art-là a plus perdu encore !

C'est le propre du romantisme moral que de condamner ce qui l'entoure au nom d'un prétendu passé qu'il pare à son gré des couleurs de l'illusion mystique, en faveur d'un avenir qu'il rêve modeler sur ses propres dispositions afin d'y régner sans partage. Richard Wagner, amené aux mêmes convictions par une ambition pareille et par un tempérament de même sorte, s'est reconnu sans peine dans le Michel-Ange de son ami français. Écoutez ce dernier accommoder de toutes pièces les plats « bourgeois » de la Renaissance. On les voit désormais engager leurs rejetons dans la carrière artistique, comme ils les eussent fait vingt ans plus tôt juristes ou tabellions, c'est-à-dire uniquement en vue des profits du métier. Les artistes dînent chez les cardinaux, reçoivent de bonnes commandes, parviennent à tout par l'application et la méthode. « C'est uniquement l'habitude qui nous manque, dit l'un de ces précurseurs de M. Prudhomme. Le Père Philippe, le confesseur de ma femme, m'a répété cent fois que si, dans ma jeunesse, on me l'avait appris, je ferais certainement d'aussi gros bonshommes en marbre que maître Buonarrotti lui-même ! »

Voici des cardinaux qui se rendent à une fête préparée chez Augustin Chigi, le richissime banquier siennois. On se propose de célébrer cette fois un sacrifice à la déesse Vénus avec des colombes, du laitage, des fleurs, des sonnets, des madrigaux, force vers saphiques et adoniques en grec, latin, et langue vulgaire. Il n'y aura pas un des rites accomplis en cette circonstance qui le soit sans l'autorité de quelque bon auteur et le pape doit être présent à la cérémonie sous un masque. L'un de ces princes de l'Église, le Sadolet, semble un Renan sous la pourpre, — un Renan qui serait demeuré à Saint-Sulpice par insouciance et par scepticisme accompli : — et Gobineau avait beaucoup pratiqué ce grand char-

meur¹. Épicurien décidé pour sa part, Sadolet excuse l'ascétisme chez autrui en ces termes ironiques : « Il n'est pas mauvais qu'un maître fou quelconque, en cherchant au fond de sa cellule des aventures spirituelles, se mette au pain et à l'eau et se flagelle à tour de bras. Outre que de pareilles frénésies plaisent au bas peuple en maintenant la tradition des anachorètes de la Thébaidé, successeurs des honnêtes Corybantes et de tous les Isiaques qui se sont plus à se fouetter eux-mêmes depuis que le monde est monde, cela sert plus tard de raison pour bâtir de belles églises en porphyre, en marbre, sous l'invocation du saint homme et faire en son honneur d'admirables peintures, des statues d'une beauté merveilleuse ; finalement de créer de riches bénéfices pour des ecclésiastiques qui n'ont rien de commun avec leurs saints ». De même que Renan vieillit souhaitait de vivre pour voir l'évolution morale de l'Empereur Guillaume II, Sadolet se plaît à observer les premiers pas de Charles-Quint, ce jeune homme dont on ne sait rien encore et qui tient en ses mains le sort de l'Europe. Car voici qu'arrivent du fond de l'Allemagne des bruits de disputes et de violences. Un certain Martinus Lutherus a protesté là-bas contre la corruption romaine et contre le commerce des indulgences. Or Léon X se montre assez disposé à la paix : il est prêt à bien des concessions doctrinales pour apaiser l'opinion du Nord. Toutefois, il ne peut tolérer qu'on tarisse la source des revenus de l'Église. Qui payerait dès lors les frais de ces splendeurs artistiques ou mondaines dont se pare la Ville éternelle ? Et la scission irréparable se prépare.

Charles-Quint mûrit cependant pour tenir le rôle du César que doivent nécessairement acclamer tôt ou tard les démocraties romantiques, dépourvues de prévoyance et de sagesse. Il vient « remettre de la discipline », en d'autres termes écraser toute velléité d'indépendance au sein de la malheureuse Italie. Il ne veut ni réformes ni améliorations d'aucune sorte ; il prétend « continuer le vieux monde avec ses mérites défunts, sa décrépitude active » : c'est le maintien et le triomphe de cette incapacité et de cet avilissement qu'il a résolu d'assurer. Que tout soit désormais commandement et soumission : L'Italie, infatuée de sa science et de la beauté de ses travaux,

1. Voir notre étude sur l'Impérialisme germaniste dans l'œuvre de Renan. *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. et 15 nov. 1906.

a trop longtemps crié, mené grand bruit, plaqué les noms les plus retentissants sur les folies les plus absurdes, parlé à tort et à travers de vérité, de justice et de liberté¹. Ces abus vont prendre un terme! Telle est du moins la volonté du César allemand! — Mais il échouera dans sa tentative, aussi bien que les grands artistes qui ont tenté avant lui de plus nobles efforts pour assurer le salut de leur patrie. Il n'étouffera ni l'hérésie, ni l'esprit d'indiscipline, ni leurs suites, car l'énergie la plus âpre ne saurait « repousser les eaux des torrents par dessus les pentes déjà descendues ». Sous son règne la décadence de l'art progressera plus vite encore qu'au temps de Léon X. L'on verra bientôt Corrège morigéné par un moine ignorant, et Titien payant l'Arétin pour dénigrer un jeune rival dont la concurrence gêne le peintre officiel de la république vénitienne.

IV

C'est devant ce spectacle de décadence morale et de prostitution artistique que Michel-Ange, parvenu aux limites extrêmes de l'âge, tirera la conclusion de l'ouvrage et tracera la règle morale dont la Renaissance n'aurait jamais dû s'écarter. Chose frappante, comme il l'avait fait dans ses *Pléiades* en dessinant les types de Bullet et de Nore, puis dans son *Amadis* en dressant le chevalier Florizel à côté du héros de ce poème, Gobineau semble s'être peint lui-même vers la fin de ses *Scènes historiques* en deux attitudes différentes, afin de fournir à ses lecteurs une image plus exacte de sa mobile physiologie morale. Il incarna d'une part dans Michel-Ange l'aspect pour ainsi dire théorique de sa propre personnalité, ses aspirations les plus hautes et son idéal sans compromission; d'autre part, en Nicolas Machiavel les considérations plus humbles qui avaient guidé sa vie pratique et fait de lui un fonctionnaire de la deuxième république française, du second Empire, enfin de la troisième république — toutes formes de gouvernement abhorrantes à ses convictions les

1. Ces pages de la *Renaissance* sont remplies d'allusions à la situation politique de la France et de l'Europe vers 1875. Sur les idées politiques de Gobineau à cette époque de sa vie, consulter les pages qu'il rédigea vers 1877 sur *La troisième République et ce qu'elle vaut*, et que le Dr Schemann vient de publier. Strasbourg, Trubner, 1907.

plus inébranlables! — Peut-être même le connétable de Bourbon, dont l'auteur de la *Renaissance* a cherché à expliquer en historien de son sang-froid les aberrations antipatriotiques, prononce-t-il dans ce livre quelques paroles que son interprète s'était senti tenté de murmurer tout bas aux heures sombres d'une carrière diplomatique et littéraire, si souvent traversée de déboires. « Je sais, dit le grand seigneur dévoyé, que cette maxime tend de nos jours à s'implanter que l'homme doit tout subir, l'injustice, la cruauté, l'insulte, tout accepter en baissant la tête quand ces indignités sont infligées par des gens en pouvoir de remuer les fils de la creuse et ridicule marionnette qu'on appelle la Patrie.... Ce sont des préceptes d'esclaves, d'ilotes, de misérables qui ont perdu les deux tiers de leur virilité. Un homme a le droit de recevoir autant qu'il donne ¹. »

Machiavel en tous cas parle certainement pour Gobineau dans les *Scènes historiques*, et s'il est plus fidèle à son pays que le connétable, il n'est pas moins amer dans ses accusations contre le sort : « Tandis que j'étais maintenu au dernier rang, dit-il, et que je voyais constamment reculer le terme de mes plus légitimes espérances, à tout moment, je me sentais l'épaule froissée : on me jetait de côté... C'était le premier drôle venu, un coquin, un âne bête, un homme sans talent, sans conscience, sans *naissance*, pressé et qui passait devant. Cependant on m'accablait de compliments. Je remplissais des missions tantôt difficiles, tantôt dangereuses : je les remplissais bien : on ne s'en étonnait pas, mais le flot des laquais passait toujours et d'autres laquais me disaient : Restez où vous êtes! J'y suis resté toute ma vie et je crois que l'humiliation, l'écœurement, le dégoût, l'indignation qui m'ont griffé dans tous les coins du cœur m'ont été encore plus sensibles que la pauvreté. » Jeune, le secrétaire de la Seigneurie de Florence avait cru à l'enthousiaste Savonarole et à son mysticisme social, un peu plus tard, au César sorti de la maison Borgia ¹ « M. de Valentinois a échoué, poursuit-il. Aujourd'hui, il est de mode de le traiter comme le plus épouvantable des monstres, bien qu'en fait de cruautés particulières ou générales, il n'ait jamais rêvé la moitié des inutilités sanglantes exécutées par Charles-Quint. Mais l'esprit des gens est ainsi fait qu'il lui faut,

1. Sur le véritable Machiavel voir la belle étude de M. Ch. Benoist, Paris, 1907.

pour porter les crimes d'une époque, un certain nombre de boucs émissaires : naturellement, il ne choisit pas les pires des loups, il prend ceux qui ont le moins de défense, ceux que les chiens ont déjà dépecés et étranglés, parce que, avant tout, lui-même, il est lâche! » Ainsi devait penser de Napoléon III vers 1876 notre ministre à Stockholm, sur le point d'être mis de côté par le gouvernement issu du 4 septembre.

Machiavel reste donc au total « ravi de voir à plaisir comment ce monde de méchants, de fous, de sots, d'égoïstes qui l'ont tenu au rang d'un subalterne effacé, a si bien travaillé pour lui-même que le plus honteux des esclavages ne sera bientôt plus sur son corps que le haillon couvrant la plus irrémédiable des misères. Gloire à Dieu! ¹... le monde italien vivra, mais parfaitement déshonoré! » Après la disparition prochaine de Michel-Ange, le dernier des grands artistes de la grande époque, il ne restera plus que ses copistes qui le copieront mal : puis viendront les singes, qui transformeront l'élan vers le ciel en gambades ridicules, et tout sera dit : « Je ne suis qu'un grabeleur d'idées, poursuit l'historien florentin, et le fait prouve que je n'ai été qu'un rêveur. Il y a loin de voir juste à créer vrai... J'ai compris ce qu'il fallait essayer de produire : j'ai montré ce qui était désirable. L'a-t-on fait exécuter? Non. Que reste-t-il de moi? Un pauvre homme courbé en deux qui va disparaître, et tout sera dit. Tant mieux : rentrons à la maison! »

Mais, il faut s'empresse de le redire, le Machiavel des *Scènes historiques* (de même que le Bullet des *Pléiades*) n'est pas tout Gobi-neau, loin de là, et c'est pourquoi ce dernier a suscité, au cours de sa carrière, non seulement les dédains mal justifiés et peut-être les antipathies actives dont se plaint le diplomate de Florence, mais aussi des amitiés chaleureuses et des admirations fidèles. Au pessimisme final de l'homme de pensée s'oppose dans la *Renaissance*, comme dans l'âme de son auteur, l'optimisme serein de l'homme d'œuvres. A de grands artistes, à des gens de cœur tels que Michel-Ange, il sied d'aimer la patrie puisqu'ils seront payés de retour au moins par la vénération de la postérité. Et voici que, dans une méditation dialoguée qui clôt le livre, le poète des *Sonnets* vient

1. Cette interjection inattendue est une réminiscence du langage persan, familier à notre ancien ministre près du Shah.

exposer à la belle et bonne Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, une philosophie tout autrement consolante que celle dont nous entretenait le moraliste du *Prince*. Sa jeunesse a connu la passion désordonnée de la gloire et de la beauté. Il criait alors à Granacci, dans une apostrophe véhémence¹ : « Comment, toi, un artiste, tu te places devant l'œuvre d'un autre, tu l'admires et tu n'en es pas jaloux ! Tu ne te déchires pas la poitrine avec rage, et tu ne maudis pas le jour où cet *ennemi* a trouvé, saisi ce qui est à toi ? » — Ce fougueux servant de la Muse professe désormais un mysticisme esthétique apaisé, corrigé par la pratique de la vie, un *Platonisme* de la plus noble sorte : il est avide de vivre une autre existence ; il a soif de la liberté complète de son être, faim de ce qu'il croit deviner dans l'au-delà. Ce n'est pas la mort que le grand vieillard sent venir, c'est la vie, une vie dont on n'aperçoit ici bas que l'ombre et qu'il va bientôt posséder tout entière. Les plus vertueux des hommes ne furent-ils pas les Zeuxis, les Polyclète, les Phidias ? Oui, les parfaits artistes sont d'aussi grands convertisseurs que les philosophes ou les saints. Si la marquise de Pescaire a su s'élever par un effort persévérant vers le bien, à la radieuse perfection morale qu'on admire en elle, son vieil ami peut se rendre cette justice qu'il a suivi une voie parallèle. Il a fait, lui aussi, quelque bien en ce monde, il ose se comparer à Vittoria et il espère pouvoir « monter sur des ailes pareilles vers une égalité parfaite de récompenses » dans la vie éternelle. Jadis morose, impatient, irritable et jaloux, il a conquis sur le tard la plénitude, la fraîcheur du regard, la netteté, la véritable connaissance de lui-même et d'autrui. Le ciel l'avait, dit-il, doté à sa naissance « d'une énergie disproportionnée à son tempérament », et c'est là une conviction commune à tous les tourmentés de l'âge romantique, qui prennent si volontiers leurs faiblesses pour des forces mystérieuses et leur maladie pour surabondance de santé. Mais celui-là du moins a su guérir ces ardeurs dévorantes et conquérir la grande paix. C'est pourquoi il se trouve plus jeune que jamais dans sa vieillesse et sent, vers le soir de la vie, un souffle d'optimisme invincible caresser son front redressé. Ce qui va disparaître avec le dernier des grands hommes de la

1. P. 247.

Renaissance, conclut-il, ne disparaîtra pas tout entier. « Les champs peuvent se reposer et rester quelque temps en jachère, car la semence est dans les guérets : le brouillard peut s'étendre, le ciel gris et terne se couvrir de buées et de pluies. Le soleil est là-haut... Qui sait ce qui reviendra ! »

Telle à peu près sera plus tard la conclusion d'*Amadis*, cette suprême « chanson de geste » dont Gobineau portait vers le même temps dans son esprit la préoccupation et le plan : telle, en somme, la philosophie de son roman des *Pléiades* : un mysticisme esthétique, pénétré de stoïcisme courageux. Sans doute, la sérénité de ce stoïcisme est incomplète, car mainte explosion d'amertume inguérissable ou de rancune mal comprimée vient déranger l'attitude étudiée du sage, et rompre, par un geste nerveux, les plis de sa toge patricienne. Nous devons pourtant saluer dans son tardif équilibre moral une acquisition rare, une harmonie qu'il n'est pas donné à tous nos contemporains d'atteindre. Il professe assurément la plus haute doctrine à laquelle se puisse rallier, au cours de l'âge romantique, un esprit rebelle aux conceptions de l'utilitarisme rationnel et conscient.

Résumons-nous. Parce que les *Scènes historiques* sont une sorte de confession personnelle, présentée sous le voile de la synthèse historique, parce qu'elles racontent avec verve les aventures intellectuelles d'un penseur fort représentatif de son époque, parce qu'enfin ces aventures ont conduit l'auteur aux mêmes conclusions qu'une âme sœur de la sienne en romantisme moral, en mysticisme esthétique, — celle de Richard Wagner, — ce livre a conquis la sympathie persistante de nos voisins d'Outre-Rhin. Tel est, à notre avis, le sens de l'exégèse qu'en ont fourni tour à tour Heinrich von Stein et le Dr Schemann, — exégèse qui paraît avoir été acceptée sans réserve par la plupart de leurs compatriotes. — Sachons comprendre leur partialité, quand même nous ne nous sentirions pas disposés à la partager.

Faut-il espérer, en revanche, que la France, enfin vaincue dans ses résistances dernières, accorde bientôt à son tour quelque popularité à la *Renaissance*? Nous avons dit pourquoi nous n'osons le prévoir. L'auteur a revêtu d'une forme dès longtemps démodée

parmi nous des vues qui sont dépourvues d'originalité¹, sinon de grandeur : ce n'est pas assez pour conquérir l'opinion publique, trente ans indifférente. Aux yeux de ses concitoyens, Gobineau restera vraisemblablement l'homme d'une idée, qui, certes, n'est pas plus nouvelle que la religion de la beauté, mais qu'il a du moins renouvelée par la ténacité de son exégèse : la mission civilisatrice d'une race élue et prédestinée. Cette semence a connu sur un terrain étranger la fécondité et l'épanouissement qu'elle ne pouvait rencontrer parmi nous à l'époque où elle fut jetée au vent de l'esprit moderne. Il n'est pas à supposer qu'elle retrouve jamais l'occasion de pousser des racines dans notre sol. Mais, sans doute, apportera-t-on de temps à autre parmi nous ses rejetons ou ses boutures : nos psychologues les examineront alors d'un œil curieux, et certains originaux feront peut-être des tentatives de greffe, qu'ils ne sauraient mener à bien sous notre climat. — Tel est le destin probable d'un des « déracinés » les plus notables du dernier siècle : destin assez enviable à tout prendre, si l'on songe que la concurrence est âpre sur le marché de la gloire et qu'on doit s'estimer heureux d'y récolter quelques profits. Ceux qui prétendraient fonder sur des assises littéraires ou morales la renommée posthume de Gobineau dans sa patrie vont nécessairement à des désillusions, et à des échecs. Peut-être même leur excès de zèle risquerait-il de nuire à une cause qui fut si brillamment gagnée par ses premiers avocats, quant au point principal du litige.

ERNEST SEILLIÈRE.

1. On trouve dans la *Revue des Deux Mondes* de 1857, — l'année même où Quatrefages discutait dans ce recueil *L'Essai sur l'Inégalité* — une étude de Henri Delaborde, le futur secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, sur *Benvenuto Cellini*, où sont développées des idées fort analogues à celles qui font le thème de *La Renaissance*, — en particulier le déclin de l'art désintéressé devant les progrès du luxe.

NOTES ET DOCUMENTS

DES MAIZEAUX EN ANGLETERRE

(D'après des manuscrits inédits du Musée britannique).

Pierre Des Maizeaux, biographe de tant d'illustres écrivains, n'a pas eu de biographe lui-même. Les maigres informations qu'on donne sur lui dans les biographies françaises ne sont pas même correctes ¹, et cependant les matériaux ne manquent pas pour reconstituer l'histoire de sa vie. On a constaté, il y a longtemps, l'existence de sa correspondance dans les 9 volumes de la Bibliotheca Birchiana au Musée britannique (Mss. 4281-9); on y a même puisé des renseignements précieux sur les réfugiés protestants de l'époque; mais les documents qui se rapportent à Des Maizeaux, enfouis dans le dernier de ces volumes, ont été négligés par les investigateurs français ².

Cette ignorance de l'homme et de son œuvre laisse une lacune sensible dans l'histoire de ce que M. Texte a appelé *cosmopolitisme*

1. Le *Grand Dictionnaire Larousse*, par exemple, dit que Desmaiseaux (*sic*) est né en 1666, qu'il était *secrétaire* de la Société royale, que le *Mélange curieux* de 1706 est son meilleur titre littéraire.

Or, c'est en 1673 qu'il est né, et il n'était pas secrétaire mais « fellow » de la Société royale. Le *Mélange curieux* ne formait qu'une suite de peu d'importance relative aux *Œuvres mêlées de Saint-Evremond* de la même année (5 vol. in-12, Amst., 1706).

On se trompe aussi en disant que « l'annotateur Silvestre, venu après Desmaiseaux, n'a fait que copier ce dernier ». Des Maizeaux dit lui-même : « Nous publiâmes de concert les œuvres de M. de Saint-Evremond » en ajoutant que Silvestre (qui fut l'ami intime de St-E. pendant quarante ans) avait fourni l'explication de plusieurs endroits. (Avertissement des *Œuvres de St-E.*) Quant à la Vie de Saint-Evremond, celle de Silvestre porte la date du 1^{er} avril 1705, celle de Des Maizeaux du 15 novembre 1705.

2. En Angleterre, M. Leslie Stephen a tiré de ces manuscrits l'excellent résumé de la vie de Des Maizeaux qu'il donne dans le *Dictionary of National Biography*. M. C. A. Agnew a puisé à cette même source de précieux renseignements sur Des Maizeaux et ses coreligionnaires. (Voir *Protestant Exiles from France*.) M. Gustave Masson a publié, dans le *Bulletin de la Société du Protestantisme*, des lettres écrites à Des Maizeaux par Bernard et d'autres réfugiés, mais il ne dit presque rien du sujet de notre esquisse.

littéraire ; car Des Maizeaux ne mérite pas seulement notre attention comme biographe de Saint-Évremond, de Bayle, de Boileau et de quelques écrivains anglais, mais aussi comme représentant de ce mouvement de propagande qui préparait la voie à un Voltaire ou un Montesquieu. Il est le journaliste typique de l'époque, avide de s'informer et d'informer autrui. Citoyen de la république des lettres, franchissant les frontières pour amasser et distribuer partout les nouvelles littéraires, il entretenait avec les lettrés de tous les pays de l'Europe une correspondance active.

A l'aide des lettres écrites de sa propre main et des documents authentiques mêlés à sa correspondance, essayons de donner une esquisse de sa vie.

Un certificat, appuyé de deux autres témoignages, nous apprend qu'il est né à Paillat (Pailhat?) en Auvergne — où son père était pasteur protestant — en 1673 (et non pas 1666 comme on le dit dans les biographies)¹. Les persécutions qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes ayant chassé la famille jusqu'à Avenches en Suisse, son père l'envoya à l'université de Berne pour étudier la théologie, dans l'espérance qu'il deviendrait, selon les paroles du pasteur, « son successeur fidèle pour réédifier les murailles de Jérusalem abattues ». Le jeune proposant étudie cinq ans à Berne et quatre ans à Genève. Son travail assidu lui vaut les louanges de ses professeurs : sa conduite chrétienne « édifie le troupeau » ; et par « deux propositions qu'il a rendues avec beaucoup d'approbation » il fait concevoir à ses auditeurs « l'espérance qu'il sera un jour un bon instrument à la main de Dieu »².

Muni des meilleurs certificats, il quitte Genève au mois d'avril 1699, avec l'intention de chercher fortune en Hollande ou en Angleterre. C'est en Hollande apparemment qu'il rencontre Bayle, et celui-ci le recommande à lord Shaftesbury³. Grâce à la protection de ce

1. Ms. 4289, f. 336, etc.

2. *Ibid.*, f. 83, certificat daté le 9 mai 1695.

3. A. A. Cooper, comte de Shaftesbury, auteur des *Caractéristiques* (1671-1713).

Plusieurs de ses lettres à Des Maizeaux sont conservées dans cette collection (Ms. 4288, f. 95, 98, etc.).

En 1701, il lui écrit : « You may depend on my kindness and continuation of friendship to you... Be free with me as with a friend for I intend you should use me so. »

seigneur, il trouve un emploi en Angleterre comme précepteur de jeunes gens de qualité; il s'insinue aussi dans les bonnes grâces de Saint-Évremond pendant les dernières années de la vie du philosophe, il lui fournit des livres, s'intéresse à ses écrits, et obtient de lui la permission, refusée à d'autres, de publier ses œuvres.

Ces nouveaux intérêts et la société de libres penseurs dans laquelle Shaftesbury l'introduit lui font oublier sa résolution de continuer ses études théologiques; ce qui inquiète fort son père. Le vieux pasteur de soixante-seize ans ne se lasse pas de lui rappeler que « votre mère et moi vous avons consacré à Dieu », et de son lit de mort il lui envoie un dernier avertissement : « Mandez-lui qu'il demande bien pardon à Dieu de bon cœur de ce qu'il n'a pas voulu suivre mes saintes exhortations ». Sa mère, elle, non moins pieuse, mêle aux remontrances attristées des conseils de santé et d'économie; elle est fière aussi de savoir qu'il s'est fait de « grands amis », et d'entendre parler de ses « beaux ouvrages ». En bon fils, il lui envoie de temps en temps des secours; et les dernières lettres de la mère sont pleines de reconnaissance pour sa bonté¹.

Des lettres de Bernard et d'autres réfugiés nous laissent voir assez distinctement combien dès le commencement de son séjour en Angleterre il s'éloigne des doctrines rigides de sa jeunesse. Il effraye le prudent éditeur des *Nouvelles de la République des Lettres* par ses contributions, trop hardies pour le goût hollandais, et par ses attaques contre les théologiens orthodoxes². « Nous ne vivons

1. Voici le peu que nous savons des parents de Des Maizeaux : Son père écrivait son nom Louys Desmaiseaux; il était pasteur en Auvergne depuis 1660 : inculpé, selon Haag, en 1685, d'avoir dit dans un sermon que chez les Romains le nom de roi était odieux, tout en exhortant ses frères à honorer leur souverain, et ajoutant : « Il est comme un bon père qui châtie ses enfants et ne laisse pas de les aimer ». Il est mort à Avenches le 12 décembre 1701, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Sa mère signe son nom A. Dumonteil. Elle est morte vers 1723.

Parmi les curiosités orthographiques de ces manuscrits Des Maizeaux, sont les lettres mendiante de sa cousine Barghon. En voici un échantillon : « Vostre Chere me me d'y letat de vostre santé Jan loue Leternel et le prie qu'il vous comble de ses plus presieuses benediction et vous fasse la grasse de prosperé dans toutte vos anteprise quand a moy mon cher cousin depuis vostre depar Je nay eu que perte de mais Bien. »

2. Des Maizeaux avait été recommandé à Bernard par De la Motte comme « l'homme le plus instruit de ce qui passe de curieux dans la république des lettres ». Parmi les contributions aux *Nouvelles de la République des Lettres* que l'éditeur avait dû adoucir sont celles de novembre 1700 et d'août 1701. Des Maizeaux avait critiqué assez sévèrement le style des écrivains sacrés, disant « qu'ils n'étaient pas capables de châtier leur style ».

plus, Dieu merci, sous l'inquisition des Visionnaires et des Zélés », répondit Des Maizeaux, en réclamant une liberté entière dans cette république où « chaque membre dans une parfaite indépendance ne reconnaît d'autres lois que celles qu'il se prescrit à lui-même ¹ ».

Son esprit tant soit peu sceptique lui attirait l'amitié de Bayle qui a « une haute idée de ses lumières » et profite de l'érudition curieuse de Des Maizeaux pour corriger ou amplifier plusieurs articles de son dictionnaire. Il encourage son jeune ami à publier en Angleterre les écrits philosophiques qu'il lui a soumis, car, dit Bayle, « l'Angleterre est le pays du monde où les profonds raisonneurs métaphysiques et physiques, assaisonnés d'érudition, sont le plus goûtés et à la mode; et il n'y a point de pays où il soit plus de votre intérêt d'être connu qu'en celui-là ».

Bien que Des Maizeaux ait, déjà en 1702, acquis par ses écrits un nom célèbre dans la république des lettres, ce n'est pas cependant comme penseur qu'il mérite notre attention. Ses *Réflexions sur le système de Leibnitz*, qui paraissaient à Bayle « très belles, ingénieuses, bien raisonnées et pleines d'érudition ancienne », ne semblent guère faites pour lui attirer les mêmes louanges aujourd'hui ².

Un rôle mieux adapté à ses forces était celui de fournir des matériaux aux autres et de faire valoir les idées des fortes intelligences qui l'entouraient. En suivant les conseils de Bayle, de « jeter ses yeux sur quelque grand du monde » capable de lui être utile comme patron, il s'est fait connaître entre autres à Addison, Halifax

Bernard lui reproche cette critique « d'écrivains inspirés par le Saint-Esprit »; « on ne parle pas ainsi en Hollande », ajoute-t-il.

1. Préface aux *Lettres de Bayle* (1729).

2. Elles parurent en 1700 dans l'*Histoire critique de la République des Lettres*, t. XI, p. 52; et firent ensuite partie du *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, etc.* (1719). On peut juger par l'extrait suivant du mérite de ses réflexions métaphysiques (Préface du *Recueil*, p. xxxiii). « Qu'il me soit permis de faire ici une remarque au sujet de l'Existence, qui ne sera peut-être pas inutile. On dit que l'Existence est une perfection, c'est-à-dire une réalité; et on la compte parmi les propriétés ou les attributs qui constituent l'essence ou la nature d'une chose qui existe réellement ou d'une chose qui n'est que possible. S'il s'agit d'une chose qui n'est que possible, il est évident que l'Existence d'une telle chose n'est rien de réel ni de positif; c'est un pur être de raison, une simple possibilité d'être quelque part. S'il s'agit de l'Existence d'une chose qui existe en effet, cette Existence peut être considérée : ou comme distincte et séparée de la chose qui existe, et alors ce n'est qu'une idée abstraite, une chimère qui ne subsiste que dans notre esprit; ou comme n'étant pas distincte de la chose qui existe, et dans ce cas-là l'Existence est la chose même existante avec tous ses attributs, toutes ses qualités, et toutes ses propriétés. Ainsi de quelque manière que l'on considère l'Existence, elle n'est point une perfection. »

et Collins¹. Ses rapports avec ce dernier commençaient en 1703 et continuaient jusqu'à la mort de Collins en 1729.

Des Maizeaux s'emploie à lui découvrir sous la poussière des bibliothèques des matériaux pour ses discussions sur le libre arbitre, fait connaître ses œuvres à l'étranger, et n'ayant garde de s'oublier, met, pour son compte, à profit l'amitié de l'écrivain anglais. Il laisse même un peu trop percer sa façon d'entendre l'amitié. « Il est mon *ami*, écrit Des Maizeaux à quelqu'un qui a appelé Collins son *patron*, et je suis très sensible à son amitié. Sa bibliothèque m'a été d'un grand secours lorsque je composais mes remarques sur les lettres de Bayle. » Et c'est de cet ami que plus tard il trahira la confiance, en vendant les manuscrits laissés à sa garde. Pour rendre justice à Des Maizeaux, ajoutons qu'il se repentit de ce manque de foi et restitua « les gages du péché² ». Et longtemps après il écrit à un ami commun que la douleur et la honte de sa conduite en cette affaire l'accompagneront jusqu'à la mort.

Un autre trait assez déplaisant chez Des Maizeaux est l'absence de scrupules avec laquelle il mange à deux râteliers. En même temps qu'il s'associe au travail des libres penseurs, il cherche à s'attirer la faveur de la cour en se prétendant fort attaché à l'église protestante; et ce citoyen indépendant de la libre république des lettres écrit même un pamphlet politique pour « découvrir les machines des ennemis de la succession protestante³ ». Mais, malgré les grands services qu'il se vante d'avoir ainsi rendus au gouvernement, malgré

1. Anthony Collins, philosophe (1676-1729). Auteur du fameux discours sur la liberté de penser (*Discourse on Freethinking*, 1713).

2. « Je comprends, écrit-il à un ami commun (1730), que j'ai commis un crime détestable. Je suis persuadé que j'ai trahi les secrets d'un homme qui pendant vingt-six ans m'a donné des preuves continuelles de son amitié et de sa confiance. Je suis convaincu que j'ai agi contrairement à la volonté et aux désirs de l'ami que j'ai perdu et qui m'était dévoué... enfin que j'ai abandonné ce qui m'est plus cher que la vie, l'honneur et la réputation... Je vous envoie les 50 guinées reçues que je regarde maintenant comme les gages du péché, et je vous prie de les remettre à Mme Collins, qui, je l'espère de sa justice et de son équité, annulera la transaction. » Mme Collins garda apparemment les manuscrits et les guinées, mais la suite de l'histoire reste obscure.

3. Le pamphlet se trouve à la Bibliothèque Nationale sous le titre « *Lettre d'un Gentilhomme de la Cour de St-Germain....* Contenant un mémoire touchant les moyens d'établir le Prétendant sur le Trône de la Grande Bretagne. Trouvée à Douay après la prise de cette place. Cologne 1710. » (Nc 1776.) La traduction anglaise portait le titre de *Lethe*. En Irlande « on fit une grosse affaire à l'imprimeur »; entendez que la brochure fut brûlée par le bourreau.

les relations importantes qu'il s'était faites, il se trouve à ce moment dans une situation précaire. Une maladie des yeux le contraignit à cesser tout travail suivi, et en 1710 il est réduit à la nécessité de demander des secours. Grâce à l'appui d'Addison, nous le voyons, il est vrai, recevoir une pension de 1 000 francs par an sur la liste civile d'Irlande (1710); mais il avait beau assiéger les favoris de la fortune de lettres suppliantes et de flatteries outrées; il ne recueillait guère qu'honneurs stériles. Il devint (en 1720), comme Silvestre et St-Hyacinthe, membre de la Société Royale, « l'illustre corps, dit-il, pour lequel j'ai et j'aurai toute ma vie une vénération toute particulière ». Le roi Georges I lui conféra le titre de Gentleman of H. M. Privy Chamber (1722); il remplissait aussi les fonctions de « Commissaire de la loterie ». Ses livres, dit-il, étaient bien reçus, mais les maigres gages qu'il tirait des libraires ne suffisaient pas à ses besoins, et toute sa vie telle qu'il l'a dépeinte dans ses lettres n'était qu'une longue lutte contre la pauvreté.

Quelques années avant sa mort il écrit à un de ses *patrons* pour demander des secours, et se plaindre du peu de reconnaissance que son zèle infatigable pour la famille royale et pour le bonheur public lui avait valu¹. Il attribue à son dévouement à ses livres l'oubli dans lequel il est tombé. Et maintenant, ajoute-t-il, à l'âge de plus de soixante-six ans et après quarante années dans ce royaume, « je me trouve accablé par les infirmités qui résultent d'une vie sédentaire.... J'ai presque perdu l'usage de mes jambes et de mes mains, et ma femme étant également malade nous sommes laissés dans l'abandon. Notre condition est à tel point misérable que si je

1. « After having shewed on all occasions my zeal for ye Royal family, and ye publick welfare, while I was wholly devoted to my books, and striving to subsist myself and family by means of my small stockd of learning, together with ye aforesaid pension, I neglected improving ye interest I had in some persons of distinction in power who would have procured me a complete subsistence for ye time to come.

And now ye diseases and infirmities incident to studious and sedentary persons coming upon me and being no longer capable of a steady labour or application, having almost lost ye use of my leggs and hands, and my wife being likewise sickly et infirm; I say after above forty years tay in this kingdom and being upwards of 66 years old, I have ye misfortune to find myself and family destitute of a sufficient livelihood, and in a most distressed condition; insomuch that should I happen to dye to-morrow, my poor Wife and Child must go a begging in ye streets: a dreadful prospect the thoughts of which overwhelm me with grief night and day, and are more painfull than ye fits of ye gravel and rhumatism I am tormented with. » [Birch Ms. 4289, f. 268; sept. 1739.]

mourais demain, ma pauvre femme et mon enfant seraient obligés de mendier dans les rues. Une perspective si horrible m'accable de douleur plus que les attaques de rhumatisme et de gravelle qui me tourmentent. »

La lettre est apparemment restée sans réponse, mais quelques bons amis, — parmi eux son premier élève, devenu maintenant comte de Macclesfield, — soulagèrent ses dernières années et lui permirent de s'éteindre en paix, le 11 juillet 1745¹.

Des écrits où sa vie s'enfouit, plusieurs gardent encore une importance considérable, — malgré leur sécheresse de style, — à cause des renseignements curieux qu'ils contiennent. Un seul, la *Vie de Chillingworth*, a été réimprimé dernièrement, mais ses autres biographies sont encore des sources indispensables pour l'histoire littéraire.

Ayant publié la correspondance de Bayle, il voulut être l'émule du maître, et faire, lui aussi, un dictionnaire historique et critique; les vies de Hales et de Chillingworth en étaient des spécimens. Mais le loisir et l'argent manquant, il laissait aux autres la réalisation de son idée, et la *Biographia Britannica* qui parut cinq ans après sa mort peut être considérée, en quelque sorte, comme son ouvrage. Pour gagner sa vie, il lui fallait s'atteler, pour les libraires, à des traductions, comptes rendus de livres nouveaux, catalogues, et autres besognes qu'il trouvait au-dessous de son génie. Son fort, disait-il, c'était les *recherches curieuses*. La nécessité, d'ailleurs, l'a rendu plus utile qu'il ne pouvait le croire.

Ses contributions aux journaux littéraires, si peu attrayantes qu'elles nous paraissent aujourd'hui, étaient bien accueillies alors, et éveillaient à l'étranger une vive curiosité pour la littérature anglaise. Témoin le succès de la *Bibliothèque Raisonnée* (1728-53) et de la *Bibliothèque Britannique*, revues trimestrielles, auxquelles il collaborait.

L'avertissement de la première est comme le manifeste du cosmopolitisme littéraire :

« Toutes les Bibliothèques Nationales ont le défaut d'une espèce d'uniformité.... En Allemagne, on cultive beaucoup la jurisprudence,

1. Voir *Gentleman's Magazine*, Vol. XV, 1745.

et les compilations y sont extrêmement à la mode. En Angleterre, toutes les professions se mêlent de théologie. En France, on épluche des phrases, on compare les poètes, on s'émancipe à juger des nouvelles galantes, etc. Il est donc inévitable que ces goûts de terroir dominant dans les Bibliothèques germaniques, anglaises et françaises. »

Suit une plaidoirie en faveur d'un Journal Universel, tel que celui qu'on offre aux lecteurs, « où l'on ferait entrer ce qui se produit de meilleur dans toute l'Europe. Il y aurait au moins cette unité variée qui fait partout le beau. »

En même temps que Des Maizeaux envoyait à l'étranger les nouvelles littéraires d'Angleterre, il tenait le public anglais au courant des récentes publications françaises par ses traductions : les œuvres de Saint-Évremond, le Dictionnaire de Bayle, le Télémaque de Fénelon.

Ajoutons à la liste de ses œuvres ses éditions de Locke et de Toland, sa vie de Saint-Évremond¹, celles de Boileau et de Bayle, sa traduction française de l'histoire du Japon par Kämpfer, son recueil d'Ana², et nous aurons passé en revue tout ce qui porte son nom.

Des Maizeaux n'est pas un de ces écrivains qui se révèlent dans leurs ouvrages. La science pure, ou ce qu'il croit tel, l'enthousiasme; aussi présente-t-il les faits tout secs, sans ombre d'ornementation personnelle. Même dans sa correspondance intime on ne découvre que le travailleur patient, méthodique, qui va fouillant partout pour vérifier une date, établir l'authenticité d'une œuvre, éclaircir un passage obscur. Ou bien c'est le valet de libraire, qui, plutôt que de lutter, selon son expression, pot de terre contre le pot de fer, se résigne aux conditions ridicules relevées d'injures grossières³. Pis encore, on le voit trop souvent se confondre en

1. « Il n'y a rien de plus poli ni mieux tourné que vos mémoires sur la vie de M. de St-Évremond », lui écrit Bayle. Voltaire, d'ailleurs, pense bien autrement : « Un nommé Des Maizeaux » a fait imprimer les œuvres, dit-il, « avec la vie de l'auteur qui contient seule un gros volume; et dans ce gros volume, il n'y a pas quatre pages intéressantes. » Et de la vie de Bayle il dit qu'elle ne devait pas contenir six pages. (*Œuvres*, éd. Houssiaux, IV, 16, 53.)

2. Scaligerana, Thouana, etc. (1740).

3. Des Maizeaux recevait 1 franc par page pour ses traductions et 3 guinées par trimestre pour ses nouvelles littéraires, ce qui rapportait à peu près 2 sous par ligne.

Et avec cela on l'accusait d'envoyer des « nouvelles de fort ancienne date », de vouloir se faire payer deux fois pour la même chose, et de retarder la

courbettes devant les grands, et prodiguer avec une excessive impartialité ses louanges à droite et à gauche.

Heureusement, il a conservé avec soin les lettres de ses correspondants, et l'on y trouve, non seulement des renseignements précieux sur l'histoire littéraire de l'époque, mais aussi des indices qui nous laissent deviner l'homme sous un jour meilleur, et nous permettent d'entrer dans l'intimité des habitués de l'Arc-en-Ciel (Rainbow Coffee House). On y voit Des Maizeaux âme des réunions ; sans lui, écrit un de ses compagnons d'exil, tout languit, « plus de cabaret, plus de joie, plus de ces conversations dégagées de tous préjugés où nous nous abandonnions quelquefois lorsque vous étiez parmi nous ».

Aux dîners littéraires, il est « convive-né », dit-on ; tout le monde, selon Barbeyrac, admire son esprit, sa pénétration, et son bon goût. Aussi de tous côtés s'adresse-t-on à lui pour des renseignements. Son café est un bureau pour tous d'informations, et pour plusieurs, de placement. C'est ainsi que le réfugié Abbadie déniché une place de valet, et quand il est renvoyé pour ne savoir pas sonner du cor de chasse, c'est à Des Maizeaux que de nouveau il s'adresse. Qu'il s'agisse d'un jeune homme persuadé qu'on « n'a qu'à aller en Angleterre pour attraper quelque chose », ou d'une jeune fille « qui cherche à entrer en qualité de danseuse sur un des théâtres de Londres », Des Maizeaux est également à leur disposition.

Ses compatriotes le regardent comme un homme qui sait et peut tout. Voltaire même oublie momentanément son mépris, pour lui demander un service. Camusat et St-Hippolyte soumettent leurs ouvrages à sa critique. On s'adresse à lui pour savoir « si le temple de Janus a été ouvert deux ou trois fois », on lui demande des renseignements sur un remède pour la cécité ou sur les marbres de la Grèce.

La place considérable qu'il occupait parmi les hommes de lettres anglais est suffisamment démontrée par les assurances d'amitié que lui donnent Addison, Shaftesbury et Hume ¹.

livraison des mémoires parce qu'il avait été payé à l'avance ; d'être enfin un auteur « capable de mettre les libraires à l'hôpital ».

1. Plus touchantes, pourtant, que les formules de politesse qu'ils lui adressent sont les témoignages d'affectueuse amitié d'un pasteur anglican, qui, « enterré » à la campagne sans autre société que ses pensées, *and a little female dog of nine colours* », se plaît à rappeler les jours heureux passés autrefois dans la société de Des Maizeaux.

Dans sa société, dit un de ses correspondants illustres, l'évêque Warburton, on jouissait de cette même satisfaction qu'éprouvent les curieux envoyant la scène d'une grande action du passé. « Car, ajoute-t-il, je revoyais vivement en esprit tous les épisodes du monde des lettres où je sais bien que vous jouez depuis si longtemps un rôle brillant. Les comptes rendus des journaux, bien qu'ils soient unanimes à vous louer, ne pouvaient que faiblement représenter ces trésors de sincérité et d'humanité qui ont gagné mon estime et ma vénération. »

C'est toutefois en termes assez différents qu'il écrit à d'autres :

« Presque tous les biographes avant Toland et Des Maizeaux sont vraiment d'étranges et insipides créatures ; j'aimerais pourtant mieux lire la plus mauvaise de leurs biographies que d'être obligé de parcourir la vie de Milton (par Toland), ou celle de Boileau (par Des Maizeaux). Il y a là une suite si lourde et pesante de citations sans fin, de passages sans intérêt, que le procédé nous en donne véritablement la nausée. Ce Français sans goût et verbeux accepte pour principe que toute vie doit former un livre, et le malheur est que ce qui semble manquer au livre c'est la vie. »

Si la postérité a été presque aussi sévère que « l'évêque gladiateur » pour le mérite littéraire de Des Maizeaux, ce n'est pas cependant une raison d'oublier l'importance de son rôle, rôle de vulgarisation d'autant plus considérable, peut-être, en vertu même de cette infatigable médiocrité.

W. M. DANIELS.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et littérature allemandes.

SUR

QUELQUES OUVRAGES ET DISSERTATIONS SUR JEAN PAUL

PUBLIÉS DANS LES DIX DERNIÈRES ANNÉES

Jean Pauls Jugend und erstes Auftreten in der Literatur. Ein Blatt aus der Bildungsgeschichte des deutschen Geistes im 18^{ten} Jahrhundert, von Dr FERDINAND-JOSEPH SCHNEIDER, Berlin B., Behr's Verlag, 1905.

M. F.-J. Schneider a déjà publié une étude sur la vieillesse de Jean-Paul (*Jean Pauls Altersdichtung Fibel und Komet.*, Berlin, Behr, 1901), qui fut très remarquée et qui méritait de l'être à tous les égards. Quatre ans après il fait paraître un ouvrage nouveau sur la jeunesse de Richter : « La partie biographique de mon livre va jusqu'à la fuite de Leipzig (1784), l'étude de l'histoire littéraire jusqu'à sa première publication (1783) » (Introduction p. IX). C'est donc aux vingt premières années de la vie de Jean-Paul qu'est consacré cet énorme volume de 369 pages.

L'auteur n'a pas épargné sa peine et il a dépensé à la préparation de son œuvre une somme de travail considérable. Il a fait un pèlerinage aux lieux où Jean-Paul a passé sa jeunesse. Il y a consulté les archives et interrogé les personnes qui avaient pu recueillir des souvenirs sur leur illustre compatriote ; il a même fouillé le grenier du gymnase de Hof et y a découvert une pièce concernant la famille Richter et qui n'a aucune importance.

Mais surtout il est allé lire tous les manuscrits de Jean-Paul, que gardent un certain nombre de bibliothèques. Il dit lui-même dans son Introduction (p. 7) : « En ce qui concerne la partie historique de mon livre, je me suis efforcé, partout où c'était possible, de remonter aux manuscrits. Dans ce but j'ai étudié le « Nachlass » de Jean-Paul à la bibliothèque royale de Berlin, le matériel de ses études aussi bien que sa correspondance, qui est considérable. Ma reproduction des lettres du poète à sa mère est basée sur les originaux qui se trouvent à Weimar dans l'Archive de Goethe et de Schiller ; je cite la correspondance avec Vogel d'après les originaux qui

sont au British Museum de Londres. » Ces paroles m'avaient causé une grande joie. J'étais convaincu que j'allais me trouver en face d'une foule de documents inédits, ou, tout au moins, de corrections de la correspondance déjà publiée. J'ai eu une profonde désillusion. Presque toutes les lettres sur lesquelles M. Schneider documente son histoire ont déjà été publiées, soit dans « *Wahrheit aus Jean Pauls Leben* », soit dans les volumes 62 et 63 des œuvres complètes de Richter (éd. de 1837), soit dans les « *Denkwürdigkeiten aus dem Leben von Jean Paul Friedrich Richter* », publiées par Förster (1663-1683). Une note au bas de la page indique seulement qu'elles se trouvent manuscrites dans telle ou telle bibliothèque.

Les textes ne sont donc pas reproduits, même lorsqu'ils n'ont pas été publiés encore, ils sont analysés, et trop souvent paraphrasés. Ces analyses sont souvent coupées par des digressions et par exemple la lettre de Jean-Paul à sa mère du 27 janvier 1783 se retrouve en trois fragments pages 242, 247 et 251.

Un exemple curieux montre quelles transformations M. Schneider fait subir à ses textes. *Wahrheit aus meinem Leben* page 1 commence ainsi : « Ce fut en l'année 1763 que vint au monde, le 15 février, la paix de Hubertsbourg et quelque temps après elle Jean Paul Frédéric Richter, — et ce, dans le mois où avec lui vinrent encore la lavandière jaune et la grise, le rouge-gorge, la grue, la poule d'eau et maints autres oiseaux des marécages, à savoir en mars, — et ce, le jour du mois où, si l'on avait voulu couvrir son berceau de fleurs, la cochléaria et le tremble commençaient leur floraison, ainsi que le mouron, à savoir le 21 mars, — et ce, à l'heure la plus matinale et la plus fraîche du jour, à savoir à une heure et demie du matin; mais ce qui met le comble à tout, c'est que le commencement de sa vie fut aussi celui du printemps de cette année. » Voici ce que ce passage devient sous la plume de M. Schneider (p. 11) : « L'histoire a souvent observé que la naissance d'hommes importants coïncidait avec des événements remarquables (? ?). Lorsque le temple de Diane à Ephèse fut détruit par un incendie, Alexandre le Grand entra dans la vie, et la chaude journée de la bataille navale de Salamine donna aux Grecs un de leurs] grands poètes dramatiques. Mais lorsque Jean Paul naquit, les anges chantaient leur *Gloria* dans les airs; car la torche d'une guerre de sept ans s'était éteinte et le printemps apportait la paix désirée à l'humanité dans l'attente. »

Cette rhétorique et ces paraphrases sont assez fréquentes chez M. Schneider et ne contribuent pas peu à allonger son volume.

Ce qui est bizarre aussi c'est que, autant il cite avec soin ses sources, lorsqu'il peut y ajouter l'indication d'un manuscrit, autant il s'en dispense lorsque cela lui est impossible. Ainsi de la page 166 à la page 170 le développement de M. Schneider est basé sur *Wahrheit III*, p. 6 à 76, qu'il reproduit même parfois littéralement dans son texte, pages 257 à 293, reposent sur le volume 63 des œuvres, de la page 19 à la page 42 et les

pages 293 à 303 correspondent au même volume 63 de la page 223 à 346.

Quelquefois il ne regarde pas suffisamment sa source et il dit des choses étranges, comme à la page 12. Parlant d'un grand-père de Jean Paul, il raconte, comme *Wahrheit* page 8, que le vieux patriarche bénit son petit-fils dans son agonie et ajoute : « ce moment solennel, où le berceau et la tombe se touchèrent (toujours la paraphrase pompeuse) resta inoubliable pour Jean Paul. » Or, M. Schneider l'avait dit lui-même, Jean Paul avait alors cinq mois. Il eut été un enfant prodige si à cinq mois il s'était rendu compte de la nature du geste que fit le vieillard sur sa tête et surtout s'il en avait gardé la mémoire. Dans son autobiographie Richter dit seulement qu'il y a *pensé* souvent, probablement parce qu'on lui avait raconté plus tard l'histoire de cette bénédiction.

Je me suis occupé jusqu'ici exclusivement de la biographie proprement dite. Mais il y a autre chose encore dans l'ouvrage de M. Schneider. Dans le 5^e et le 6^e chapitre du 1^{er} livre et dans le deuxième du second livre, il étudie la formation intellectuelle, religieuse, philosophique de Jean Paul et ses premiers essais littéraires, ce qui représente environ 150 pages, c'est-à-dire près de la moitié de l'ouvrage. Il est évident que ces volumineuses études nuisent au portrait de Jean Paul, il y est comme enfermé en une forêt trop drue et sa figure ne s'en détache pas claire et vivante. Et cependant je regretterais vivement tout ce que nous donne M. Schneider dans ces parties, s'il venait à supprimer ces chapitres. Il y procède avec la même conscience et le même labeur, que j'ai déjà loués au début. Avant d'aborder les études et les travaux de Jean Paul, tels qu'ils sont notés dans ses cahiers, il expose tout le mouvement religieux et philosophique de l'époque, depuis Ernesti et Semler jusqu'au moment où le jeune Richter commence à lire les ouvrages que lui a prêtés Vogel. M. Schneider les a relus après lui et nous en donne des analyses claires et intéressantes, il nous montre comment se forment les idées du futur écrivain sur Dieu, sur la tolérance, et en général sa conception philosophique. Il s'interrompt un instant, p. 202, pour nous faire connaître un petit roman sentimental, *Héloïse et Abélard*, où se manifeste l'influence du Sigwart de Miller. De même, avant d'entrer dans l'étude des satires de Jean Paul, il nous fait l'histoire du genre en Allemagne. Toutes ces parties savantes et critiques du livre sont remplies de choses excellentes : faits et appréciations. Il est encore regrettable qu'il n'indique pas où trouver ces dissertations qu'il juge avec tant de talent et qui sont presque toutes dans le 62^e, le 63^e et le 65^e volume des œuvres (1826-1838). Mais c'est là une très légère tache dans cet ensemble presque parfait. Il est impossible de faire une analyse de ces chapitres, la matière y est trop abondante. Mais je ne puis qu'engager ceux que ces questions intéressent à les lire. Ils seront sûrement satisfaits et remercieront M. Schneider, comme moi.

Jean Pauls Flegeljahre. Materialien und Untersuchungen. VON KARL FRAYE, (Palæstra LXI), Berlin, 1907.

Comme l'indique le titre, l'ouvrage de M. Fraye se compose de deux parties. Les matériaux, ce sont les cahiers de Jean Paul, qui étaient jusqu'alors inédits. Loin d'imiter M. Schneider, l'auteur nous donne la plus grande partie de ces cahiers, en accompagnant de commentaires chacune des tranches qu'il nous sert. Dans la seconde partie, il tire les conclusions des documents qu'il nous a fait connaître, et, élargissant un peu son sujet, nous donne des éclaircissements sur d'autres œuvres de Jean Paul qui par la conception et l'exécution, se rapprochent des *Flegeljahre*.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu un texte aussi pénible que la première partie de cet ouvrage. Ça n'avance pas, l'auteur est obligé à chaque instant de revenir sur ses pas et ne réussit pas toujours à être clair. Il s'en plaint lui-même et montre parfois un certain dépit contre sa matière. La faute en est plus à Jean Paul qu'à M. Fraye. C'est un indicible chaos que ces cahiers de Richter. Au début il ne songe qu'à donner une suite au Titan. Ce n'est qu'au bout de quelques années que le nouveau roman commence à se détacher du précédent. Les personnages qui sont destinés à y jouer un rôle sont très nombreux. Beaucoup disparaissent et font place à d'autres, ou tout au moins changent plusieurs fois de caractère et de nom. Quant au héros du roman, c'est d'abord Jean Paul lui-même, avec son double caractère, son réalisme et son idéalisme, son ironie et sa sentimentalité; puis Richter se dédouble et nous avons deux héros : Jean Paul et son sosie. Enfin apparaissent les deux personnages qui seront chargés de représenter chacune des faces de ce double caractère : Walt et Vult. Ils sont tout d'abord très vagues, comme leurs comparses. Le romancier cherche dans ses souvenirs et aussi, hélas! dans ses cahiers les traits qui les personnifieront. La seule chose dont le poète ne s'occupe point pendant longtemps, c'est le cadre même du roman, les aventures au milieu desquelles il fera vivre les personnages qu'il a créés. Les matériaux qu'il a accumulés sont beaucoup trop considérables. Il faut élaguer maintenant et c'est à l'inspiration du dernier moment que Jean Paul demanda enfin un plan, qui sera forcément défectueux.

Ce qui a compliqué la tâche de M. Fraye c'est qu'il s'est attaché à suivre dans leur ordre chronologique les cahiers où Jean Paul note son travail. Richter divise la préparation de ses *Flegeljahre* en quatre périodes, séparées par des intervalles plus ou moins longs. M. Fraye a rendu sa tâche plus difficile encore en subdivisant la première période en deux. La répétition fréquente devenait ainsi inévitable. Pouvait-il à ce plan en substituer un autre? J'avoue que j'ai cherché et n'ai point trouvé.

Dans la seconde partie, M. Fraye n'étant plus empêtré dans le pêle-mêle confus des cahiers, nous inonde de lumière et nous dit les choses les plus intéressantes. Nous lisons maintenant avec le plus vif plaisir une étude très approfondie sur Jean Paul. Il nous montre d'abord la place qu'occupent

les Flegeljahre au milieu des autres œuvres de Jean Paul, en quoi ils en diffèrent, en quoi ils leur ressemblent. A ce propos il étudie à quel degré de culture personnelle et artistique est alors parvenu Richter. Un beau chapitre sur le Titanesque en montre la grandeur et les faiblesses. Puis vient une série de chapitres sur le caractère fragmentaire des œuvres de Jean Paul, — sur sa façon de travailler et sa théorie littéraire — sur la composition — sur Jean Paul conteur — sur la peinture des caractères — sur les digressions et la manière dont le poète mêle sans cesse son « moi » à l'action. Il traite de la peinture objective de ce « moi », des paysages et enfin du style. Ce dernier chapitre où M. Fraye se répète, car il a déjà à plusieurs reprises parlé du style de Jean Paul, est un peu inférieur à ceux qui précèdent. Il est brusquement interrompu. On dirait vraiment que l'auteur se sauve, harassé.

Il manque donc une conclusion et un jugement général sur Jean Paul.

S'il me faut formuler moi-même un jugement sur le travail de M. Fraye, je dirai que je le considère malgré tout} comme le meilleur de tous ceux qui ont été écrits sur Jean Paul dans la période dont je m'occupe. C'est assurément celui dont j'ai tiré le plus de fruits. L'auteur connaît admirablement Jean Paul et toute la littérature qui s'y rapporte. Et ce n'est pas pure érudition; les rapprochements qui ouvrent de nouveaux horizons sur est écrivain compliqué, sont nombreux et presque toujours justes et féconds, et dans ce livre qui, en apparence, se limite aux Flegeljahre, nous avons une caractéristique de Jean Paul romancier et conteur, depuis la Loge Invisible jusqu'aux dernières œuvres, telle qu'elle n'existe nulle part.

J'ai encore quelques menues observations à présenter. M. Fraye, à la page 180, après avoir cité ce passage d'une lettre de Jean Paul à Jacobi : « Jetzt bin ich durch Weimar und mein Studium ganz über die Gränzen und Forderungen der Poesie im Klaren. », ajoute : « ainsi Jean Paul le dit lui-même : c'est Weimar qui a fait son éducation » et, en note, il reproche à Nerrlich d'avoir exagéré l'opposition entre Goëthe et Schiller d'une part et Jean Paul de l'autre. Je ne crois pas qu'il soit possible d'exagérer l'antipathie réciproque de Schiller et de Richter. Le Weimar dont il s'agit ici, où il a fait son éducation, c'est la cour et surtout la duchesse Amélie, c'est Knebel, c'est madame de Kalb, ce sont Herder et Wieland, et c'est aussi le théâtre et Corona Schröter.

A plusieurs reprises M. Fraye fait observer avec raison que Jean Paul emploie souvent l'épithète *romantisch*. Mais il est impossible de tirer de là une conclusion au point de vue de ses rapports avec les deux écoles romantiques et encore moins d'en tirer un argument pour faire de lui un « romantique ». *Romantisch* a chez Jean Paul des sens multiples et qui ont déjà induit en erreur plus d'un parmi ceux qui ont étudié ses doctrines littéraires. Il l'emploie tout d'abord dans la signification qu'il avait en français bien avant les théories romantiques et j'en prends un exemple

dans M. Fraye lui-même (p. 178) : « Gehe sogleich aus einem romantischen Hain zurück, wann du darin weinen musst ». Mais le plus souvent « romantisch » est pour Jean Paul purement et simplement l'adjectif de roman ; il signifie : ce qui appartient au roman et peut être traduit par romanesque dans toutes ses nuances. Ainsi dans la phrase, où M. Schneider lui aussi (Jean Pauls Altersdichtung, p. 80) veut voir une preuve du romantisme de Richter : « das Unenthehrlichste im Roman ist das Romantische » veut dire sûrement : ce qu'il y a de plus essentiel dans le roman, c'est le romanesque. Cette signification est évidente dans le passage de la préface de la deuxième édition de la Loge Invisible où il appelle son ouvrage : « meinen romantischen Erstling », mon premier né dans le genre du roman. L'étonnement qu'éprouve M. Fraye à voir Jean Paul parler « vom romantischen Wilhelm Meister », étonnement qu'il manifeste par un point d'exclamation, tombera, s'il veut bien comprendre « romantisch » au sens habituel que lui donne Richter.

M. Fraye dit encore (p. 204, note 1) que la Loge Invisible commence par une scène grotesque, la partie d'échecs dont l'enjeu est la main de la jeune fille de la maison, et que cela tient à la conception que se fait Jean Paul du romantisme. Un peu plus bas l'éducation sous terre est également traitée de romantique. Or la bizarrerie des parents de l'héroïne est inspirée de Sterne et des parents de Tristram Shandy. Jean Paul en a besoin pour nous rendre vraisemblable « l'éducation sous terre ». Mais celle-ci n'a rien à faire avec le romantisme ; l'idée en est venue tout droit de Rousseau. Déjà en 1763, un Français qui n'avait d'ailleurs ni imagination, ni romantisme, avait dans « l'Élève de la nature » raconté une éducation du même genre, inspirée par le même Rousseau ¹.

Enfin M. Fraye me reproche (p. 522) d'avoir dit que dans le Tristram Shandy il n'y a que des marionnettes. Il est possible que je l'ai dit et possible aussi que j'ai eu le tort de le dire, mais ce n'est pas à la page 267.

Siebenkäs und Abu Telfan, von KARL FRAYE, Deutsche Heimath, *Blätter für Literatur und Volkstum*, Siebenter Jahrgang, 1903, Heft 8 n. 4).

M. Fraye a publié ce petit article sur le Siebenkäs de Jean Paul et l'Abu Telfan de Raabe quatre ans avant son grand travail sur les Flegeljahre. Il est charmant, plein de bonne humeur et souvent spirituel. Il n'a point de peine à montrer combien les deux romans se ressemblent dans leur conception et leurs caractères et il en profite pour faire un éloge enthousiaste des deux écrivains. Mais, ce qui est surtout intéressant pour nous c'est que cet article nous explique une particularité du livre sur les Flegeljahre. Ce qui y est remarquable, en effet, c'est l'impossibilité de

1. *L'élève de la Nature*, 1^{re} édition 1763. L'auteur, qui ne s'est pas nommé, s'appelle Gaspard Guillard de Beaurien. Une nouvelle édition « augmentée d'un volume et ornée de figures en taille douce » a paru en 1771. Elle m'a été communiquée par M. Legouis.

conclure. Dès que l'analyse des cahiers faite par M. Fraye, semble aboutir à une critique sévère des procédés de Jean Paul, il s'arrête tout net et tourne court. Dans le Siebenkäs et Abu Telfan, il termine par un récit fait à Wilhelm Müller par la « bonne Rollwenzel : « quand enfin il s'arrachait à son travail et descendait l'escalier, il oscillait à droite et à gauche, et, sans qu'il le remarquât, je marchais devant lui, pour qu'il ne se fit pas de mal. Ah Dieu ! les gens s'imaginaient alors qu'il avait trop bu ». M. Fraye ajoute : « C'est ainsi qu'il faut nous représenter Jean Paul, trop riche, incapable de se dompter lui-même et de se maîtriser. Nous lui laisserons passer alors beaucoup de choses et nous ne remarquerons plus ses faiblesses qu'à demi ». Et c'est parce qu'il aime beaucoup Jean Paul que dans les Flegeljahre M. Fraye s'arrête ainsi, quand il va le trouver en faute.

Jean Paul Friedrich und E. T. A. Hoffmann (A study in the Relations of to Jean Paul Romanticism), by ROBERT HERNON FIFE, Reprinted from the Publications of the Modern Language Association of America, XXII, 1.

Ce travail est une bonne dissertation où le sujet indiqué dans le premier titre est traité avec une grande clarté dans un petit nombre de pages (32). Le second titre fait naître des espérances qui ne sont pas réalisées. Les rapports de Jean Paul avec le romantisme en général sont une trop grosse question pour qu'il soit possible de la discuter dans un cadre aussi étroit.

M. Fife commence par résumer en une ou deux lignes l'opinion qu'on trouve dans quelques histoires générales de la littérature allemande sur l'affinité entre les deux écrivains. Il constate en passant que, malgré la préférence marquée des Français pour Hoffmann, les historiens de la littérature allemande en France, placent Richter sur le même pied que l'auteur des contes fantastiques ; comme il n'en cite que deux, MM. Heinrich et Bossert, son observation est sans portée.

Puis il entre dans son sujet et devient fort intéressant, non pas parce qu'il nous dit des choses nouvelles, mais parce qu'il écrit dans un fort bon style. C'est d'abord « les figures bizarres de Jean Paul et Kreisler ». Il expose ensuite l'influence *considérable* exercée par le Siebenkäs et les Flegeljahre, et surtout par le Titan sur les premières œuvres de Hoffmann. Chez tous deux le « moi » est double, et de l'opposition de ces deux « moi » naît le Weltschmerz.

Maintenant, sous le titre de « Motifs de moindre importance communs aux deux auteurs », il nous donne des observations ingénieuses sur la similitude de la note ironique et des procédés du style ; il montre combien souvent Jean Paul et Hoffmann se ressemblent, sans vouloir affirmer que cette ressemblance soit uniquement le résultat d'une influence de Richter sur son jeune rival. Elle peut être la conséquence d'une analogie de

tempérament ou des idées générales qui régnaient à l'époque, comme par exemple les théories du magnétisme.

En somme l'ironie et le style d'Hoffmann ont commencé par être une imitation étroite de Richter, mais il s'est bientôt dégagé de lui. C'est la conclusion d'Ellinger (E. T. A. Hoffmann, sein Leben und seine Werke); c'est celle à laquelle aboutissent presque tous ceux qui étudient l'influence exercée par l'auteur du Titan sur les jeunes contemporains d'Hoffmann.

Einfluss der deutschen Literatur auf die englische am Ende der achtzehnten und im ersten Drittel des neunzehnten Jahrhunderts, von ERNST MARGRAF, Leipzig, 1901.

C'est une série d'études concises sur William Taylor, Matthew Gregory Lewis, Walter Scott, Coleridge, Wordsworth, Southey, De Quincey, Crabbe, Robinson, Thomas Campbell, Thomas Moore, Byron, Shelley, Carlyle, Bulwer, Disraeli. Deux de ces écrivains seulement sont des disciples de Jean Paul, De Quincey et Carlyle. Pour le premier, M. Margraf montre combien profonde est l'influence de Richter sur lui et, comme le Dr Christoph dont nous parlerons tout à l'heure, il estime que l'écrivain anglais est resté au-dessous de son modèle. Quant à Carlyle, il reconnaît aussi une influence sérieuse sur les conceptions, mais surtout sur le style, contre-balancée toutefois par celle de Goethe, que Carlyle admirait beaucoup aussi.

Ueber den Einfluss von Jean Paul Friedrich Richter auf Thomas de Quincey, von Dr FRIEDRICH CHRISTOPH, 1899, Hof.

M. Christoph commence son travail par un rapide exposé des relations entre la littérature allemande et l'anglaise, esquisse ensuite une caractéristique non moins rapide de Jean Paul. Il est étrange qu'il ait oublié Raabe dans le nombre de ceux qui ont subi l'influence de Richter. Il arrive enfin à De Quincey, dont il résume la biographie en insistant surtout sur son amour du mystique et du mystérieux. Il passe ensuite en revue dans un ordre qui n'est pas heureux le style de De Quincey et celui de Jean Paul, les « Extra-blätter » et les digressions, les rêves et les descriptions, les éléments rythmiques dans la langue, l'humour, la construction, les figures (métaphores et comparaisons), et enfin les visions et les rêves. A l'aide d'exemples heureusement choisis, il prouve en quelle étroite dépendance de Quincey se trouve de son modèle aussi bien dans sa pensée que dans son style. Il y a une seule chose que de Quincey n'imité point, et il s'en vante : ce sont les suppressions extraordinaires que se permet parfois Jean Paul. M. Christoph en cite l'exemple suivant : « So ging der ganze Vormittag unter fehlerlosem Stimmen vorüber und beide Notarien zum Essen ».

Il y a dans cet exposé, toujours clair et concluant, d'excellentes remarques. Ainsi Jean Paul fait un très grand usage de l'inversion, et commence généralement ses phrases par autre chose que par le sujet. Naturellement

de Quincey en fait autant; mais M. Christoph fait observer avec raison que ces sortes d'inversions sont assez fréquentes en allemand et qu'on en entend même dans la langue familière; il n'en est pas de même en anglais, ce qui donne à la prose de de Quincey quelque chose de contraint et d'affecté, et souvent la rend obscure. Nous apprenons, chemin faisant, des choses aussi intéressantes sur Jean Paul que sur de Quincey. Il y a notamment une analyse minutieuse du style de Richter, qui, quoique forcément incomplète, est tout à fait bonne.

M. Christoph conclut ainsi : De Quincey n'est pas un plagiaire au sens, rigoureux du mot. S'il lui arrive quelquefois de ressembler par trop à son modèle, c'est parce qu'il en est imbibé. Mais il est incontestable que dans l'histoire littéraire on ne trouve pas un second exemple d'une imitation aussi fidèle et aussi constante.

Sterne, Hippel und Jean Paul (Ein Beitrag zur Geschichte des humoristischen Romans in Deutschland), von JOHANNES CZERNY (Forschungen zur neueren Literaturgeschichte hrg. von Dr Franz Muncker), Berlin, 1904.

C'est une étude ingénieuse de la question formulée dans le titre. Malheureusement le plan est défectueux : il amène, surtout à la fin, des répétitions et parfois un peu d'obscurité.

Les deux premiers chapitres (I. sur Laurence Sterne; II. Sterne en Allemagne) forment une sorte d'introduction générale à la dissertation proprement dite; ils n'apportent rien de nouveau sur les questions qui y sont traitées et ne sont en somme qu'un résumé de la littérature de ces questions que M. Czerny semble d'ailleurs bien connaître.

Le troisième chapitre (Théodore Gottlieb von Hippel) est le meilleur de tout ce livre. Le portrait de l'homme que M. Czerny défend avec assez de bonheur contre les attaques dont il fut l'objet, est vivant et caractéristique. L'analyse des deux romans de Hippel est d'une grande clarté et met bien en lumière leurs défauts et leurs qualités, et surtout leur originalité. Je regrette seulement que l'auteur ait passé aussi rapidement sur les idées religieuses de Hippel. Il y reviendra au cinquième chapitre, mais ce qu'il nous y expose est encore insuffisant. Or c'est par leurs convictions religieuses que Jean Paul et Hippel se ressemblent le plus, ils sont tous les deux des Anklärer mystiques, des rationalistes sentimentaux.

Le quatrième chapitre est intitulé : Jean Paul's Beschäftigung mit Sterne und Hippel. Il débute par une digression inutile : M. Czerny fait en effet un tableau de la littérature allemande au moment où paraît la Loge Invisible (1793) et en particulier des relations de Jean Paul avec les classiques et les romantiques, et regrette qu'il ne se soit point mis sous la direction de Goethe et de Schiller. En admettant que la chose fût possible, je ne vois vraiment pas ce que Jean Paul eût gagné à la remorque des classiques, il eût perdu sa personnalité, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intéressant en lui. Mais il n'y avait place pour aucune crainte ou aucune espérance à ce

point de vue. Quand Richter vint à Weimar pour la première fois, il était grisé par son succès. Même si Herder ne l'avait pas accaparé (Herder, der Jean Paul gefangen nahm), il n'aurait accepté de personne une critique ou un conseil.

Rentrant dans son sujet avec son cinquième chapitre, M. Czerny cite les passages des œuvres où Jean Paul nous parle de Sterne et de Hippel; il démontre que sa conception de l'humour est identique avec celle de l'auteur du *Tristram Shandy*. Richter le prend pour modèle. Et c'est ici qu'un certain désordre commence à se faire sentir. Hippel étant lui-même l'élève de Sterne, il est difficile de distinguer ce que Jean Paul doit à l'un plutôt qu'à l'autre. Ils ne sont pas seuls d'ailleurs à servir de modèle à l'auteur des « *Procès Groënlandais* », à côté d'eux il y a Swift que M. Czerny a complètement oublié. Il y a beaucoup d'exagération dans sa peinture de l'influence de Sterne; la plus grande partie des romans sentimentaux de Jean Paul sont originaux; c'est lui d'ailleurs qui en est le héros.

Dans les dernières pages c'est maintenant un pêle-mêle d'idées et de faits, où nous avons du mal à nous guider; toutefois, chemin faisant, nous rencontrons de bons passages comme la caractéristique des idylles (p. 82), la réflexion sur les inconvénients qu'a toujours l'imitation, sans parler d'intéressantes comparaisons avec Gœthe et Schiller.

Jean Paul als Quelle von Thomas Carlyle's Anschauungen und Stil. Inaugural Dissertation zur Erlangung der Doctorwürde der hohen philosophischen Facultät, vorgelegt von HENRY PAPE, Rostock, 1904.

Après tant d'études sérieuses sur Jean Paul, nous avons aussi à signaler un travail d'un ordre tout à fait inférieur, de M. Pape. Il connaît un peu Carlyle, bien qu'il n'ait pas lu la biographie de John Nicol, dans les *English Men of letters*, qui lui eût fourni cependant de nombreuses et utiles indications. Il connaît encore moins Jean Paul; il a lu tout au plus le *Quintus Fixlein* et peut-être le voyage de Schmelzle à Flätz. Il ne cite que deux sources allemandes : J. Müller et Nerrlich, et encore celui-ci deux fois seulement.

M. Pape nous expose d'abord les ressemblances dans la vie extérieure des deux écrivains : tous deux ont été élevés à la campagne, dans un milieu triste; tous deux ont commencé de bonne heure leurs études à l'université, ils ont été plus ou moins professeurs et se sont vus condamnés à écrire pour avoir de quoi vivre. Tous deux furent vénérés par les femmes et tous deux finalement furent oubliés.

Ce sont ensuite les ressemblances de caractères : même désir de perfectionnement, même acharnement au travail; ils lisent énormément et amassent beaucoup de notes et d'« extraits ». *Beide Dichter hatten einen vornehmen Familiensinn!* ce qui est intraduisible. Après avoir été incrédule, Jean Paul n'eut de cesse qu'il ne se fit un nouveau système religieux (?). A son exemple qu'il suit consciencieusement, Carlyle part du doute pour se

créer ensuite un système religieux. Tous deux regardaient comme leur devoir de répandre dans le peuple les hautes idées et « de même que leur but était idéal, idéale aussi fut la manière dont ils le poursuivirent ». Il y a un même motif qui les a guidés, c'est un noble combat pour la liberté. Ils méprisent également la mode (Jean Paul a souffert tout au contraire pour l'avoir suivie) et tous les deux détestent la rime. Jean Paul n'a jamais sollicité une fonction publique, Carlyle aurait bien voulu en obtenir une, mais n'y put réussir. — Jean Paul n'a jamais aimé, Carlyle a fait un mariage qui n'est point d'amour. « Or c'est une vérité psychologique bien établie que l'homme s'attache aux natures qui ont une affinité avec la sienne et suit leurs traces, surtout quand, comme ici, le destin a formé les » *« äussern Verkettungen »* d'une façon semblable. Donc Carlyle devait être forcément un imitateur de Jean Paul.

M. Pape examine ensuite « die Beschäftigung Carlyle's mit Jean Paul » c'est très court, mal informé et la plus grande partie est consacrée à l'histoire du mariage de Carlyle; ce mariage ressemble beaucoup à celui de Quintus Fixlein, ce qui démontre encore l'influence exercée sur lui par Richter.

Il expose maintenant la nature de l'influence de Jean Paul sur les idées et sur le style de Carlyle. Il n'est presque pas une phrase de ce développement qui ne soit accompagnée d'une indication de source, ce qui ne l'empêche pas d'être superficiel. Les répétitions sont fréquentes, et M. Pape annonce à chaque instant ce dont il parlera plus tard. Il a découvert une Sturm-und-Drangzeit germanique qui commence on ne sait quand et a l'air de n'être pas terminée. Elle est caractérisée 1° par l'éveil d'une vie sentimentale exagérée (Ossian, Rousseau); 2° par le retour à la nature, après qu'on a rejeté les chaînes (Rousseau) et par la recherche de l'originalité.

Mais le passage le plus étrange de cette dissertation est celui où Jean Paul est accusé de n'être qu'un plagiaire : « Jean Paul's-Werke wimmeln geradezu von fremden Brocken; or comme le poète écossais avait depuis son enfance comme principe de se former à l'aide des autres, il adopta cette particularité de Richter, de prendre aux autres ce qui était utile à son propre but ».

Sur quoi M. Henry Pape fonde-t-il cette accusation de plagiat « d'emprunter aux autres ce qui est utile à son propre but » ? Il a, comme toujours, sa source et la cite, et cette fois c'est Nerrlich (Jean Paul, sein Leben und seine Werke, Berlin, 1889, page 127). Or, que dit Nerrlich ? A partir de la page 126, il analyse la satire : *Ueber die Schriftstellerei*, que Jean Paul écrivit alors qu'il était étudiant à Leipzig. Dans une première partie Richter représente comme inspiratrice de la *Schriftstellerei* : la faim, la soif, la maladie, puis, c'est Nerrlich qui parle; dans la seconde partie, Jean Paul recommande la « *Vielschreiberei* » et il donne les moyens pour y arriver. Il conseille de ne laisser perdre aucune idée, fût-elle la plus insignifiante du monde, il exhorte « vom Gehirn jeden Ansatz eines Einfalls

abzukratzen, et recommande de *faire le plus d'emprunts possible aux autres*. M. Pape n'a pas compris l'ironie amère de ces conseils du satirique. Je ne vois pas d'excuse à ce contre-sens.

Die Tagebücher des Grafen August v. Platen, aus der Handschrift des Dichters herausgegeben von G. V. LAUBMANN und L. V. SCHEFFLER, Stuttgart, Verlag der. I. G. Cottaischen Buchhandlung Nachfolger; I, Bd. 1896, II^{er} Band, 1898.

Le journal de Platen contient des remarques intéressantes sur les ouvrages de Jean Paul qu'il a lus, c'est-à-dire sur le plus grand nombre d'entre eux : *Dämmerungen für Deutschland* — Doktor Katzenberger's Badereise — *Das Gespräch der beiden Janusgesichter in der Neujaurnsnacht* — *Hespérus* — *Titan* — *Vorschule der Esthetik*. Mais c'est surtout sur les *Flegeljahre* qu'il s'étend, il en est particulièrement enthousiaste. Il est curieux de voir cette admiration du grand artiste pour l'écrivain fantasque et sans goût qu'était Jean Paul.

Platen a fait deux visites à Richter. La première à Erlangen, la seconde à Bayreuth où il le vit chaque jour, du 27 au 30 décembre 1823. Il en parle avec beaucoup de sympathie et nous donne de précieux détails sur sa vie et sur sa famille.

Je me permets de laisser là Jean Paul et de sortir de mon sujet pour signaler le peu de soin que les éditeurs semblent avoir apporté à leur tâche. La table analytique est inexacte. On chercherait en vain quelque chose sur Jean-Paul à la page 138. En revanche le passage où Platen raconte comment il passa la soirée à l'« Harmonie » de Bayreuth, assis à côté de l'écrivain admiré, sans avoir su trouver l'occasion de lui parler (vol. II, p. 224) n'est pas indiqué dans la table. Même inexactitude en ce qui concerne Mme de Staël.

Mais, ce qui est plus grave, c'est la façon dont le texte français est reproduit. Par deux fois Platen s'est servi de notre langue pour rédiger son journal. Son français est souvent joli et d'une tournure spirituelle. Mais il est fort incorrect. Platen est radicalement brouillé avec la grammaire. Il confond obstinément l'imparfait et le passé défini, il commet les fautes d'accord les plus graves. Toutefois il se trouve dans le texte publié des erreurs dont Platen évidemment n'est pas responsable, et qui proviennent d'une mauvaise lecture des éditeurs.

Par exemple, vol. I, p. 115, nous lisons : « Je *fus* la lecture de quelques pièces » ; un peu plus loin : « nous *fûmes* encore une visite à... » Il est évident que Platen a écrit *fis* et *fimes*. A la page 275 on lit : « nous nous *entre-tiennes* » et à la page 277 : « nous nous *entretiennes* encore sur quelques sujets ». Il suffit d'écrire *iennes* et *inmes* l'un au-dessus de l'autre d'une écriture un peu rapide pour voir combien il est facile de les confondre. L'accent circonflexe dont Platen orne tous les prétérits est ici caractéristique, et pour moi il est hors de doute que Platen a écrit : *entretinmes*.

A la page 125, ligne 9 : « O reverrez, jours délicieux ! » On ne peut hésiter à penser que Platen a écrit : revenez, et cet exemple est d'autant plus caractéristique que, dans mon écriture, il serait souvent facile de confondre n avec deux rr.

Page 126 : s'avait pour savait.

A la même page : chaque *bien* d'herbe pour chaque brin d'herbe. A la page 123 : « Il faut de nouveau partir, à ce que je crois en Tyrole, *et* peut-être y résider ».

Même si Platen, écrivant vite au fil de sa pensée, avait nettement écrit *et*, il eut fallu le remplacer par *et*.

A la page 122 on trouve *répand* pour répond.

Je pourrais multiplier ces exemples ; mais, après tout, n'ayant pas le manuscrit sous les yeux, je risquerais de me lancer dans une aventure périlleuse.

J. FIRMERY.

Livres récents sur Hamann.

H. WEBER. *Neue Hamanniana*, Munich, 1905.

H. WEBER. *Hamann und Kant*, Munich, 1904.

R. UNGER. *Hamanns Sprachtheorie im Zusammenhang seines Denkens*, Nördlingen, 1905.

J. G. HAMANN. *Sibyllinische Blätter* (éd. Unger). *Erzieher zu deutscher Bildung*, Band V, Jena u. Leipzig, 1905.

Hamann devait profiter de la popularité dont jouit depuis une dizaine d'années le romantisme allemand. Non pas que les romantiques s'en soient directement inspirés. F. Schlegel en a parlé, mais il ne semble guère que les autres l'aient connu autrement que par Goëthe et Jean Paul. Herder semble avoir totalement oublié le maître de sa jeunesse et ne lui a pas fait la moindre place ni dans l'*Adrastea* ni dans les *Briefe zur Beförderung der Humanität*. Au XIX^e siècle, après l'édition de Rothe, il n'a guère été lu et médité que par des théologiens, et plus exactement par un petit groupe, une petite chapelle de fidèles. L'excellente bibliographie de M. Unger (H's Sprachtheorie, p. 264-272) nous montre que les historiens de la philosophie et de la littérature ne lui consacraient que quelques pages. Encore était-ce pour en faire une charge, pour le couvrir de ridicule et presque d'odieux comme Gervinus (*Gesch. d. deut. Dicht.*, IV, 487-503), ou, en passant, à propos de ses rapports avec les gloires incontestées du XVIII^e siècle, comme les biographes de Kant et de Herder. D'autre part, Hamann ne cessait d'avoir son groupe de fidèles. Hugo Delff, son biographe dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, s'en inspirait visiblement et publiait des extraits de ses œuvres et de sa correspondance ; un anonyme le donnait en modèle aux jeunes gens

allemands (Jünglingen deutscher Art gewidmet). Et après tous ces efforts, après ceux encore de Gildemeister, de Petri, de Poël, on restait fort éloigné d'une intelligence véritable et complète de ce bizarre et problématique auteur.

M. Weber reconnaît lui-même que les documents et lettres inédites qu'il publie sous le titre de *Neue Hamanniana* ne résoudre pas tous les problèmes ni ne satisferont tous les curieux. Ces documents lui ont été fournis par les héritiers de Rothe, le premier éditeur de Hamann, qui avait soustrait à la publication bon nombre des lettres dont il disposait et qui avait fait dans les autres des coupures plus ou moins explicables, plus ou moins justifiées, le plus souvent sans grand détriment du sens, mais en nous privant (ce qui est très grave dans une correspondance dont on tient à connaître le ton et l'esprit) de passages bien caractéristiques (comme N. H., p. 126-7). Ce que la publication de M. Weber nous offre, c'est, comme il le dit lui-même (p. vii), de nouvelles lumières sur le Hamann des années 1752 à 57, qui écrit en un français parfumé et précieux des lettres fort honnêtes à la jeune femme de son ami, fait de longues citations de Gresset et se montre en somme un jeune homme studieux, d'une légèreté un peu forcée et sans trace de mysticisme; sur ses rapports avec son bienfaiteur Berens après son retour de Londres; sur son mariage enfin, cette *Gewissensehe* dont les motifs profonds devront, paraît-il, nous rester éternellement mystérieux. Pas un mot, on le voit, sur son séjour à Londres. Il est étonnant qu'aucune lettre de cette époque où, éloigné de tous ses amis et de sa famille, sa correspondance devait être particulièrement active, ne se soit conservé. Cette lacune dans la biographie de Hamann est comblée, il est vrai, jusqu'à un certain point, par les *Gedanken über meinen Lebenslauf* qu'il écrivit aussitôt après sa crise et dont le langage est assez clair. Mais nous serions curieux de savoir au juste quelles furent ses aventures de Londres, et là-dessus la publication de M. Weber ne nous apprend rien.

La première partie (lettres p. 3 à 101) en est ordonnée chronologiquement. La seconde (Regesten, p. 103 à 167) est un peu confuse. M. Weber a voulu réunir sous des titres connus « Hamanns Hauswesen, Herder, Kant » des lettres, des fragments de lettres, des compléments à l'édition Rothe; ces fragments, parfois minuscules, se suivent imperturbablement malgré les trois ans, les cinq ans, les huit ans qui les séparent. Les renvois à l'édition Rothe sont constants. Le livre n'est pas lisible sans elle... Du moins trouvons-nous dans cette seconde partie de jolies scènes d'intérieur dans la famille de Hamann, des renseignements sur sa situation matérielle et sa carrière de fonctionnaire (p. 153-9), enfin (p. 159-67) un long *Pro Memoria* qu'il rédigea en 1787 pour obtenir sa retraite. — M. Weber a pu ajouter des lettres échangées après la mort de Hamann entre son fils, Jacobi et un autre admirateur, le pasteur et superintendant Des Marées.

La publication des *Neue Hamanniana* est postérieure d'un an au livre de M. Weber sur *Hamann et Kant*; M. Unger a pris, pour le sien, connaissance de

ces lettres inédites, mais n'y a rien trouvé qui touchât à son sujet. On aurait tort de lui reprocher de ne s'être pas assez étroitement tenu à ce sujet. L'état très imparfait de notre connaissance de Hamann ne lui permettait guère d'exposer sa théorie du langage sans esquisser, au moins rapidement, les principes fondamentaux de sa pensée. C'est ce qu'il fait dans la première partie de son travail (p. 24-125), qui en est la plus intéressante assurément et la plus contestable. C'est d'abord (p. 24-44) une psychologie de Hamann, où l'on trouvera bien quelques traits un peu forcés mais qui, justifiée, étayée par de très nombreux renvois aux textes, répond en somme à l'idée que l'on se fait d'ordinaire du Mage du Nord. M. Unger expose ensuite les idées fondamentales de Hamann sous ces trois titres : Philosophie de la Religion — Théorie de la Connaissance — Philosophie de l'Histoire. On voit ce qu'il y a de schématique dans une pareille disposition. Et, de remplir ce tryptique hégélien, n'est-ce pas vraiment trop demander d'un homme qui ne s'est jamais donné pour un philosophe et que l'on vient de représenter comme M. Unger l'a fait dans le chapitre précédent? Il semble aussi que l'idée de « Religionsphilosophie », toute abstraite et contemporaine d'une incrédulité savante et triomphante, jure singulièrement avec la foi si ardente, si simple, si personnelle et que M. Unger a d'ailleurs fort bien caractérisée, d'un croyant intransigeant comme Hamann. Mais — je m'empresse de le dire — la rigidité des titres ne s'étend pas au corps des chapitres. On y trouvera des aperçus séduisants, des pages définitives, comme p. 46 à 67 où l'auteur essaie d'établir ce que Hamann doit au piétisme après avoir averti (note p. 47) que l'influence piétiste sur le développement de son esprit a été, de part et d'autre, exagérément affirmée et contestée. Il y a là, sur l'interprétation biblique, des rapprochements convaincants entre des passages de Hamann et les traités d'herméneutique sacrée des théologiens piétistes de Halle. Peut-être cette étude aurait-elle gagné à être complétée par un examen des rapports de Hamann à l'orthodoxie luthérienne, de même qu'au chapitre sur la théorie de la Connaissance il me semble qu'il n'est pas encore assez parlé, ni dans le livre de M. Unger, ni dans celui de M. Weber, de ce que Hamann a pris aux philosophes anglais dont il n'a cessé de se dire le disciple. Mais, comme on voit, l'auteur est entré dans de précieux détails, et, s'il conclut son chapitre (p. 80-81) d'une manière assez vague en situant Hamann, sans le ranger ni parmi les mystiques ni parmi les panthéistes, entre le néo-platonisme et la mystique médiévale d'une part, les systèmes de Schleiermacher, de Schelling et de Schopenhauer de l'autre, c'est sans doute qu'en pareille et si flottante matière, par trop de précision et de rigueur on risquerait de trahir et de défigurer la pensée qu'on expose, mais c'est aussi peut-être que M. Unger n'a pas suffisamment examiné les concepts dont il se sert et particulièrement ceux de Mysticisme et de Panthéisme, qu'il ne nous a pas averti du sens qu'il attache à chacun de ces mots, qu'il a négligé enfin ces précautions logiques, ces élucidations préliminaires qui peuvent bien paraître

oiseuses et pédantesques et sans lesquelles pourtant il n'y aura jamais ni élaboration soignée ni communication complète de la pensée.

Les deux chapitres suivants, consacrés à la Théorie de la Connaissance et à la Philosophie de l'Histoire de Hamann, prêteraient aussi à l'éloge et à la contradiction. Mais il est temps de conclure l'examen de cette première partie et de dire que, si elle mérite notre gratitude pour les faits intéressants qu'elle apporte et notre estime pour l'effort qu'elle représente de réduire en système une pensée aussi fuyante que celle de Hamann, elle est une preuve surtout de la vanité de cet effort, des dangers auxquels il peut exposer et des minces résultats auxquels il ne peut qu'aboutir.

Le deuxième partie, qui traite proprement de la théorie du langage de Hamann, se divise, après une introduction biographique et bibliographique, en trois sections dont la première examine en 2 chapitres les questions générales de l'essence et de l'origine du langage (p. 136-87), la deuxième traite en un chapitre unique de la Morphologie (p. 187-212) et la troisième expose en 2 chapitres la double fonction intelligible et poétique du langage (p. 212-254). — Pour qui connaît par expérience l'obscurité de Hamann, ce plan si lumineux sera un tour de force, une victoire de la lumière sur les ténèbres. Et, en effet, s'il suffisait de superposer le jour à la nuit pour transformer le chaos en cosmos, M. Unger nous aurait dit le fin mot non seulement de la théorie du langage, mais de toute l'obscur et informe pensée de son auteur. Car, dans cette partie encore, outre la disposition élégante de la matière, on trouve une étude minutieuse de tous les documents qui peuvent servir à comprendre Hamann. Ainsi le chapitre consacré à la Morphologie contient une énumération et une caractéristique, parfois des extraits des grammaires françaises que Hamann a pu consulter, depuis la « Précéllence du langage français » de Henri Estienne jusqu'à la « Mécanique des langues » de M. Pluche (Paris, 1751).

Dans un chapitre final (p. 255-263), M. Unger, tout en affirmant que l'étude de sa théorie du langage est la plus sûre clé à l'intelligence de Hamann, reconnaît que le sort de cette théorie n'a pas été brillant. Toute la moderne philosophie du langage repose sur les deux postulats de la solidarité organique et de la spontanéité. Ces postulats à leur tour supposent que l'âme humaine est sinon une activité pure, du moins éminemment active. Or, Hamann ne cesse d'affirmer le contraire. Pour élargir la part du Créateur, il diminue passionnément celle de la créature, et, tandis que les croyants d'aujourd'hui ne comprennent guère l'action divine autrement que comme une discrète influence sur l'âme humaine, Hamann est à tel point un croyant d'hier et d'avant-hier qu'il ne conçoit aucune action humaine sans impulsion mécanique, choc matériel pour ainsi dire, action volontaire et immédiate de Dieu.

Comme M. Unger a fort bien vu et noté en termes excellents ce côté caduc et démodé, mais si important, de la pensée de Hamann, on pourrait s'étonner qu'il l'ait jugé digne de prendre place dans cette série de vivants et modernes

esprits dont l'éditeur Diderichs, de Iena, a entrepris, avec le tact et le goût que l'on sait, de publier des extraits. Mais il faut se rappeler qu'à la page 258 de son livre, M. Unger avait reconnu — ce qui est incontestable — que, « dans certains domaines, comme ceux de la religiosité (ce que M. Unger appelle Religionsphilosophie) et de l'esthétique, Hamann avait semé des germes intellectuels qui se sont montrés féconds ». Cette vue a présidé au choix de M. Unger. Et ce choix paraît très judicieux. Tout au plus pourrions-nous regretter de n'y pas trouver certaines lettres. Mais il contient l'essentiel et le plus clair surtout de ses œuvres : cette autobiographie, ces confessions qu'il intitula *Gedanken über meinen Lebenslauf*, les *Sokratische Denkwürdigkeiten*, l'*Æsthetica in Nuce*, puis des fragments empruntés aux différentes œuvres et qui en portent le titre et la date, concernant les questions esthétiques, philologiques (lato sensu) et, sous le titre de « Babel und Golgotha », religieuses. Il était curieux de voir comment M. Unger se tirerait de son rôle ingrat d'éditeur d'un auteur qui prête si peu aux fantaisies amoureuses des bibliophiles et quelle toilette il lui ferait faire pour l'introduire dans une collection comme celle des « Erzieher zu deutscher Bildung ». Il a d'abord supprimé presque toutes les notes de Hamann, ces notes parasites qui obscurcissent le sens plutôt qu'elles ne l'éclairent et qui souvent empiètent sur le texte et le refoulent au sommet de la page, ces notes tout entières composées d'interminables et disparates citations, semées de pointes et de bouffonneries, ces notes sur lesquelles il y aurait tant à dire encore et qui ont peut-être contribué à lui gagner certains fidèles comme elles contribuent aujourd'hui à lui donner son caractère irritant et attirant à la fois. Puis, M. Unger a fait, en nous avertissant par quelques points, des coupures. J'en ai compté une douzaine dans l'*Æsthetica in Nuce*, variant de quelques mots à des 3 ou 4 pages de l'édition Rothe. Enfin, dans une préface alerte et éloquente, M. Unger a, sans trop préciser pourtant, insisté sur ce qu'il trouve de moderne dans Hamann.

Nous disions que le livre de M. Weber est antérieur à sa découverte des lettres qu'il a publiées dans les *Neue Hamanniana*. Ainsi s'explique qu'il nous donne, par cette dernière publication, le moyen de corriger la date qu'il fixait (p. 17 de son *Hamann und Kant*) à la première rencontre des deux grands hommes de Königsberg. Il situait cette entrevue au début de juillet 1759. Or une lettre du 28 juillet 1756 (N. H., p. 36) la fait remonter à juillet 1756. Cette erreur est de celles que l'on sera exposé à commettre sur la biographie de Hamann tant qu'une bonne part de ses œuvres restera inédite et d'un accès difficile. Malgré son apparente gravité, cette erreur de trois ans n'est d'ailleurs que d'un poids léger. Car si Hamann a bien connu Kant en 1756, et donc avant de partir pour Londres, il n'en reste pas moins vrai que les deux hommes n'eurent pas avant 1759 de rapports suivis et que cette date marque, en même temps que le début, le point extrême de leur rapprochement. De cette année date la lettre à Kant du 27 juillet, dont M. Weber fait (p. 25-30) une si pénétrante analyse, les

Sokratische Denkwürdigkeiten, adressées à Berens et à Kant, et les deux lettres si curieuses par lesquelles Hamann répondit à Kant qui lui avait demandé sa collaboration à une « Physique pour les enfants ». Ces trois documents ont permis à M. Weber de caractériser dans ses trois premiers chapitres (p. 14-45), d'une manière également fine, précise, définitive, le rapport de ces deux génies si divers. L'amitié de Kant, comme l'admiration de Goethe, a été pour les fidèles de Hamann une autorité au nom de laquelle ils exigeaient un respect sans borne pour leur idole. Cette tendance est très nette déjà chez Gildemeister; elle se révèle avec une naïveté touchante dans une brochure (Hamann als Pädagog p. G. Schawaller, Königsberg, 1888²) que je signale uniquement parce que la bibliographie d'ailleurs si complète de M. Unger n'en fait pas mention. M. Weber a fort bien montré de quelle nature furent ces rapports entre le mystique un peu sauvage et le philosophe mondain; aussi expansif l'un, que l'autre réservé, ils rappellent ces éternels contrastes de tempéraments que l'histoire sans cesse renouvelle, où deux natures, en raison même de leur différence radicale, semblent d'abord s'attirer, qui se séparent ensuite et se repoussent parfois avec courroux, parfois avec dépit. Un dépit, une rancune de ce genre se découvre chez Hamann, bien que M. Weber n'ait pas voulu trop y insister, au moment du succès et de la gloire de Kant.

Mais je passe les autres occasions qui mirent en rapport les deux hommes et en conflit les deux esprits, remarquant que M. Weber les suit de très près, avec un soin vigilant, et que, dans sa deuxième partie (p. 105-186), il trouve moyen d'esquisser comme une philosophie de Hamann sans faire d'ailleurs à sa pensée trop de violence systématique. L'important est de savoir quelle idée se fait M. Weber de son auteur, et c'est ce qu'il nous apprend (p. 108-9). On ne considère Hamann, dit-il, que comme un adversaire de la philosophie des lumières et l'on n'en saisit ainsi que le côté négatif. M. Weber entend montrer dans Hamann, 1^o un des ancêtres du réalisme qui domine aujourd'hui la pensée, 2^o un des premiers de ceux qui, délivrés de l'intellectualisme et de l'utilitarisme, se sont opposés à tout traitement matérialiste de la pensée (*Entseelung des Denkens*) et dépassé leur siècle. M. Weber ne semble pas s'apercevoir que, dans sa première proposition, il avance un paradoxe. Je crains que le réalisme de Hamann ne soit d'un genre très particulier et qu'il ne demande une assez longue explication. Quoi qu'il en soit, et ne pouvant ici discuter une pareille question, je reconnais que M. Weber a, par son étude si profonde, le droit d'avoir sur son auteur son idée. Cette idée est reprise et étendue à la fin du volume (*Schlussbetrachtungen*). M. Weber ne se demande pas ce que Hamann devrait ou pourrait nous être. Il sait trop combien d'obstacles s'opposent à ce que le Mage du Nord devienne jamais un auteur populaire ou seulement classique. Il nous montre ce qu'en fait et dès aujourd'hui le protestantisme a gardé de sa doctrine, à savoir le sens historique et une piété qui s'écarte également du piétisme étroit et du rationalisme banal. Ainsi Hamann

représente, à côté de Kant, une tendance légitime de l'âme humaine; il en a développé une pousse plus forte et plus gaillarde que la critique de la Raison Pure de son illustre compatriote, plus résistante et plus viable que la philosophie du sentiment de son ami Jacobi ou que la doctrine imprécise de son disciple Herder. C'est donc par une véritable apothéose de Hamann que finit cet ouvrage apparemment si dépourvu de passion, d'une écriture si limpide, d'une méthode si sûre et si simple. Ce livre aurait plu au Mage du Nord autant, plus peut-être, par sa méthode que par ses conclusions. Cette méthode d'opposition et de contraste est très ingénieuse, et c'est peut-être la seule applicable à un sujet aussi complexe que Hamann. On pourra bien dire qu'elle fut inaugurée par Gildemeister dans ses *Hamann-Studien* (Hamanns Leben u. Schriften, 6^e vol.). Mais comparez ses 20 pages sur Hamann et Kant au travail de M. Weber et vous verrez qu'il n'y a entre le chapitre de l'un et le livre de l'autre rien de commun que le titre.

Je n'ai pas besoin de dire que les deux volumes de M. Unger et de M. Weber sont peut-être ce qu'on a publié de plus important sur Hamann et que, depuis l'édition de Rothe, rien n'aura tant servi à la faire comprendre.

JEAN BLUM.

Quelques livres sur Bismarck.

I. — ÉCRITS ÉMANANT DE BISMARCK.

L'année n'a point été féconde en documents de la main même de Bismarck. Après la richesse des publications dans l'époque de la vieillesse de l'ex-chancelier et la période qui a suivi immédiatement sa mort, la stérilité commence, et il est à craindre qu'elle ne dure. Il est certain que les *Pensées et Souvenirs* du prince ne sont point complets dans les deux volumes publiés en 1899, qu'un troisième volume est rédigé où Bismarck exposera à sa manière ses démêlés avec l'empereur Guillaume II et reprendra l'ensemble de son action. Mais, depuis la mort des deux fils du grand homme, tous les documents de la famille et spécialement ce troisième volume sont, raconte-t-on, entre les mains de la princesse Herbert de Bismarck, qui juge encore prématurée l'heure de les livrer au public. De cette armoire bien close, il ne sort que des morceaux isolés, qui ne contiennent point de révélations bouleversantes : les *Hamburger Nachrichten* du 18 septembre 1907 ont donné une lettre inédite de Bismarck à son fils Herbert, en date du 29 octobre 1886, où apparaît une fois de plus le tendre père de famille qui doublait l'homme de fer; on y perçoit, également, le projet du chancelier de former son fils comme son successeur. « Il n'y a personne, écrivait-il, qui, dans l'état de choses actuelles, connaisse aussi bien que toi mes opi-

nions et mes desseins, et je ne saurais trouver quelqu'un qui te remplaçât auprès de moi. » Plus importante est la note qu'ont publiée le 6 novembre 1906 les *Leipziger Neueste Nachrichten*; c'est un « projet des explications confidentielles à donner sur les motifs de ma retraite », que le prince rédigea pour justifier sa conduite; pendant les dernières années de son gouvernement, il joua, dans ses relations avec la Russie et l'Autriche, un jeu de bascule diplomatique qui le portait tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ses voisines; l'empereur était hostile à cet équilibre instable, et avait eu connaissance de rapports du consul allemand à Kiew sur les préparatifs stratégiques de la Russie; le chancelier n'avait point donné à son maître communication complète de ces documents, et un incident éclata à ce sujet entre les deux hommes, des explications s'ensuivirent, où se manifesta leur dissentiment sur la politique étrangère de l'empire; la note publiée par le journal saxon a cette importance de bien établir que le conflit du chancelier et de l'empereur se porta plus sur les affaires étrangères que sur la politique intérieure, et spécialement davantage sur les relations avec la Russie que sur les mesures de protection pour les ouvriers industriels. Le lendemain de cette publication, le 7 novembre, l'agence Herold a communiqué à la presse une lettre de Guillaume II à son chancelier, où le monarque se montrait fort impressionné par les rapports du consul de Kiew, et porté plus à l'alliance autrichienne qu'à un rapprochement avec la Russie; c'était l'opposé des intentions du chancelier, ce fut la cause principale de sa retraite.

Parmi les historiographes de Bismarck, M. H. de Poschinger est un de ceux qui l'ont fréquenté de plus près : on sait qu'il a édité une bonne part des papiers du grand homme, et notamment les célèbres rapports de Francfort. De ses longues conversations avec le chancelier, M. de Poschinger a tiré déjà de nombreuses publications, mais il a retrouvé dans ses papiers quelques paroles inédites qu'il a livrées dans le *Hannoverscher Kurier* du 26 juin 1907. Phrases négligemment lancées dans les confidences du soir, dans « l'olympique repos » des dernières années; pour les juger il faudrait les remettre dans leur place historique, à côté des événements qu'elles visent, et peut-être serait-il nécessaire de les passer au crible critique dont M. Lenz usa pour les *Pensées et Souvenirs*; signalons-y, néanmoins, la constante préoccupation du chancelier de concilier à la Prusse l'attachement des tout-petits princes, pour les opposer aux moyens, d'une indépendance plus récalcitrante; le kronprinz qui fut le malheureux empereur Frédéric voulait, au contraire, « dévorer » ces petits; et Bismarck de lui répondre : « Un de vos ancêtres fit une agape avec des princes wendes, après avoir vaincu d'autres princes. A la fin du repas, il les fit tous décapiter. Trois mois après, il était chassé. » Citons enfin cette profonde pensée du chancelier, bien sortie d'un homme d'État : « Je ne me prétends pas infaillible, et je conviens que j'ai fait maintes fautes; mais mon bonheur fut que mes adversaires en ont commis de plus grandes ». Et il sut en profiter; c'est le commencement de la sagesse politique.

II. — MÉMOIRES, SOUVENIRS ET PAPIERS.

En face des rares autographes de Bismarck se dressent nombreux et importants les récits de ses contemporains. Il est vraisemblable que ces récits se multiplieront encore, et nous en avons déjà indiqué ici la cause fort naturelle : le légitime orgueil d'avoir pris part à l'une des grandes œuvres de l'histoire pousse tous les collaborateurs de l'empereur Guillaume à raconter leurs travaux et leurs impressions; déjà l'épopée napoléonienne avait été l'objet de Mémoires innombrables, plus nombreux encore seront les récits sur la grande période allemande; pour un bon patriote, il y a tout plaisir à rappeler sa participation, grande ou modeste, aux exploits nationaux. Cette année le régiment des Souvenirs est précédé par un document de premier ordre, les *Denkwürdigkeiten* du prince Clovis de Hohenlohe-Schillingsfürst¹ : c'est un des plus beaux morceaux d'histoire qui aient paru dans les vingt dernières années, le plus important de tous les mémoires sur l'Allemagne contemporaine; nous l'avons déjà signalé en 1906, mais avant que le volume eût paru, et d'après les extraits communiqués aux revues; la publication des deux tomes a donné une impression de l'ensemble plus exacte et plus grande. Le prince Clovis a passé dans sa patrie aux premières places, président du Conseil en Bavière, ambassadeur à Paris, statthalter en Alsace-Lorraine, chancelier d'Allemagne; il avait donné l'impression d'un homme réservé, fin, timoré par excès de correction, porté plus au respect qu'à la critique. Mais sa finesse, qui était grande, cachait son indépendance, qui demeurait intérieure; s'il parlait avec prudence, il écoutait avec soin, il jugeait avec clairvoyance, il écrivait pour lui-même avec hardiesse. Son œuvre est abondante, d'une richesse pittoresque qui tantôt amuse et tantôt instruit; on y a cherché du scandale, et ceci passera, on y trouve de l'histoire, et qui restera. Sur trois périodes, son livre est de première importance : les années de travail intérieur et pénible qui ont suivi pour l'Allemagne la guerre de 1866 et précédé celle de 1870, les relations franco-allemandes de 1874 à 1883, la double crise des chanceliers de 1890 à 1894. Chacune de ces phases mériterait une étude critique : indiquons simplement les grandes lignes de la première.

La Bavière s'était engagée avec une énergique lenteur dans la guerre contre la Prusse; elle subit avec mauvaise humeur un traité qui lui enlevait quelques districts et quelques millions de thalers et lui imposait l'alliance de son vainqueur. Le président du Conseil, M. von der Pfordten, avait manifesté tant d'hostilité à la Prusse qu'il n'était guère possible de lui laisser le gouvernement alors que l'ancien ennemi devenait ami. Il n'était point davantage possible de confier le pouvoir à un partisan de la Prusse, car le peuple bavarois, encore indigné de sa défaite, se montrait très mal-

1. *Denkwürdigkeiten des Fürsten Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst*, 2 vol. in-8, 1906, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart et Leipzig.

veillant envers son bienveillant vainqueur. Il fallait un homme nouveau, sans passé politique, souple, habile aux compromis et aux voltes, aimable et sceptique : le roi Louis s'adressa au prince Clovis, il ne pouvait trouver mieux. Trois années durant, M. de Hohenlohe fut sur la brèche, on allait écrire sur l'escarpolette, et, à lire les 250 pages consacrées par lui à cette période, on a l'impression d'un élégant patineur qui glisse sur une glace trop mince et risque sans cesse de couler à fond. En s'avancant en âge, le cabinet Hohenlohe voyait s'accroître les difficultés : le particularisme croissant du peuple et du parlement bavarois, la poussée de la Prusse, le rapprochement de la France et de l'Autriche. En février 1870, le prince Clovis se retira, discrètement, sans éclat, laissant le pouvoir à un bon patriote bavarois, le comte Bray, bien hostile à la Prusse, et qui eut le privilège de partir avec elle en guerre et de signer en novembre le traité qui amoindriait singulièrement l'indépendance de sa monarchie. Le prince Clovis parut alors comme un précurseur, un bon Allemand de la veille indiqué pour les grandes situations dans l'empire; et très naturellement, sans effort apparent, par politesse de bon ton, il se laissa envoyer à l'ambassade impériale en France. Sa finesse était exquise. Son livre est un beau livre.

Le quatrième volume des *Souvenirs* du prince Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen, cousin du prince Clovis, termine l'ouvrage, et c'est le plus important de la série¹. Général de brigade et commandant l'artillerie de la garde au commencement de la campagne, le prince a pris la part la plus active aux combats autour de Metz, notamment à la bataille de Saint-Privat, dont il fait un récit détaillé et fort intéressant. Il a conduit le feu d'artillerie pendant le court siège de Sedan, et son action y fut telle, que le roi Guillaume le chargea de diriger l'artillerie d'investissement autour de Paris : on sait à quelles difficultés cette opération était exposée, quelles critiques elle a rencontrées parmi les militaires et les civils; la question du bombardement et des causes de ses retards, toujours discutée, est ici traitée par la personne la plus compétente, et ce nous semble la partie la plus durable du volume. Le prince de Hohenlohe-Ingelfingen ne manque pas de relever, joliment, sans lourdeur, les démêlés de Bismarck avec les généraux et les prétentions du chancelier à l'art de conduire la guerre. « C'est le propre des grands hommes, écrit-il, d'être fiers de leurs faiblesses, Frédéric le Grand de sa poésie, Goethe de sa connaissance des couleurs, Bismarck de sa stratégie. » Mais, sous l'ironie polie, on sent la même amertume et la même colère que ressentaient tous les généraux envers Bismarck, et Bismarck envers les généraux.

On en rapprochera avec intérêt les lettres que le comte Paul Hatzfeldt adressait à sa femme pendant la guerre de 1870-71². Le comte Paul

1. Prince Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen, *Aus meinem Leben*, t. IV, 1870-71 in-8; Berlin, Mittler und Sohn, 1907.

2. Comte Paul Hatzfeldt, *Feldzugsbriefe*, in-8, Leipzig, Schmidt et Günther, 1907.

Hatzfeldt avait été longtemps secrétaire d'ambassade à Paris, il était rompu à toutes les finesses de la langue française, c'est pourquoi Bismarck l'emmena pendant la campagne de France dans sa suite, non comme interprète, car le chancelier savait le français presque aussi bien que l'allemand, mais comme traducteur et rédacteur des pièces en langue française; à ce titre, le comte Hatzfeldt a participé à tous les actes diplomatiques et ses lettres méritaient d'être conservées. L'existence du chancelier pendant la campagne de France était déjà bien connue par les révélations de deux collaborateurs, Busch, le confident si heureusement bavard¹, et Abeken, l'homme de confiance². Sans contenir de révélations, les lettres du comte Hatzfeldt renferment de nouveaux détails sur l'épopée qui conduisit Guillaume et son chancelier de Berlin à Versailles : on y lira notamment avec intérêt les récits de la journée de Sedan, des négociations de Versailles, et quelques morceaux joliment trroussés, comme la visite du chancelier au lycée de Bar-le-Duc; si Hatzfeldt savait bien le français, il écrivait l'allemand de fort élégante manière.

Bismarck n'eut point que des adorateurs, il rencontra quelques adversaires et deux d'entre eux, MM. Windthorst et Geffcken, ont soulevé cette année leur pierre tombale pour parler par l'intermédiaire de leurs propres amis. M. Windthorst a été pendant vingt ans le guide de l'opposition catholique et guelfe, le chef incontesté du Centre, aux Parlements; son rôle a été considérable, car cet ancien ministre du Hanovre, jadis fonctionnaire modèle, s'était mué en un tacticien parlementaire de premier ordre, d'un flair subtil dans les combats de la tribune, souple à se dégager, sachant recevoir sans engager l'avenir : il a, sagement, préparé et amené l'enlèvement du Kulturkampf. Les mémoires de M. Windthorst, s'ils existent, n'ont point été publiés; mais le vieux député a laissé de nombreux papiers et fait maints récits dont déjà M. Knoppf avait tiré un excellent volume³; M. Hüsgen a repris la biographie du parlementaire dans un ouvrage qui a eu du succès et qui venait à son heure⁴; le débat, en effet, est toujours engagé, toujours renouvelé sur un des points obscurs et importants de la vie de Bismarck, la visite de Windthorst, le 14 mars 1901, qui fut le prétexte d'une discussion bien plus profonde entre l'empereur et le chancelier. Cette année même, plusieurs amis intimes de Windthorst ont reproduit les confidences du vieux parlementaire⁵; les partisans de Bismarck ont répliqué; de ce débat est venue la lumière et un seul point reste dans

1. Busch, *Le comte de Bismarck et sa suite pendant la campagne de France; Tagebuchblätter; Mémoires de Bismarck*, etc.

2. Abeken, *Ein schlichtes Leben*, biographie tirée des papiers du discret conseiller, 1 vol. in-8, Berlin, 1898.

3. J. Knoppf, *Ludwig Windthorst*, 1 vol. in-8, Dresde, 1898.

4. Hüsgen, *L. Windthorst*, 1 vol. in-8, Cologne, 1907.

5. Dr Martin Spahn, *Ueber das deutsche Zentrum*, dans la revue *Kultur und Katholicismus*, janvier 1907. Cf. un article de la *Kölnische Volkszeitung*, du 7 novembre 1906.

l'ombre : l'initiative de l'entretien car chacun des deux intéressés a affirmé que l'autre avait eu la première idée de cette conversation. Il semble qu'en réalité cette idée vint, non de Bismarck, mais de son entourage ; le chancelier sentait compromise sa situation, et si gravement qu'il était indispensable pour la maintenir de recourir à tous appuis et compromis. Le 25 janvier 1890, après le Conseil de Couronne ; il reçoit la visite de M. Helldorff, chef des conservateurs ; mais les élections de février ont confirmé à Windthorst sa place maîtresse au Reichstag ; dans le naufrage du prince, quelque fidèle, Bleichröder ou tout autre, peut-être même la princesse de Bismarck, imagine de recourir à l'arbitre parlementaire ; cette combinaison ne pouvait réussir ; en sortant de la chancellerie, Windthorst confie à ses amis : « Je viens du lit de mort politique d'un grand homme ».

Moins importante a été l'action de Geffcken : elle eût pu l'être autant si l'empereur Frédéric III avait vécu : confident du kronprinz, M. Geffcken était désigné pour devenir son ministre ; la maladie et la mort de l'impérial martyr l'écartèrent du pouvoir ; il crut de son devoir de publier, dans la *Deutsche Rundschau* de septembre 1888, le Journal du prince royal pendant la campagne de France ; on se souvient de son emprisonnement et de son acquittement. Retiré à Munich, où il mourut dans un incendie, M. Geffcken avait un ami autrichien qui a veillé soigneusement à la réputation de sa mémoire et a envoyé d'Agram de précieuses indications tant sur la vie de Geffcken que sur le Journal du kronprinz¹. D'après ce récit « les pages les plus sensationnelles n'ont point été publiées,... le Journal est conservé en lieu sûr, et sera donné en temps utile ». Puisse ce temps utile arriver avant notre décès à tous.

Trois autres discussions de presse ont apporté au public des documents nouveaux. L'une a porté sur le projet de rencontre entre Gambetta et Bismarck : déjà, on s'était à plusieurs reprises demandé si les deux hommes d'état n'avaient pas eu un secret entretien ; M. Joseph Reinach, dans deux articles du *Temps*, avait démontré que son grand ami n'avait jamais vu le chancelier de fer, et la correspondance de Bismarck avec le comte Henckel de Donnersmarck, publiée par le prince Herbert², avait corroboré cet avis. Néanmoins M. Francis Laur a envoyé en août deux lettres au *Times* pour raconter d'après les confidences de Mme Léon l'entretien qui aurait eu lieu à Varzin en 1881 entre Bismarck et Gambetta ; les amis des deux intéressés ont protesté avec énergie contre ces révélations, et un historien anglais, M. Sidney Whitman, qui fréquenta la famille Bismarck, a transmis au *Times* une réplique pour contester l'existence de l'entrevue : le récit de M. Laur ne doit donc être reçu que jusqu'à preuves plus serrées.

La seconde discussion, toujours ouverte et pour longtemps, est relative à

1. *Frankfurter Zeitung* du 1^{er} novembre 1906.

2. *Aus Bismarcks Briefwechsel*, 1902.

la question des alliances françaises en juillet 1870 : c'est un beau sujet d'article pour l'été; en juillet 1906, le *Giornale d'Italia* a publié une lettre de Victor Emmanuel à Napoléon III, et le *Corriere d'Italia*, pris de zèle, a donné divers documents curieux. En juillet 1907, le *Giornale d'Italia* a livré quelques extraits des mémoires du comte Nigra, qui fut longtemps ambassadeur d'Italie en France; on y relèvera un récit fort important de l'empereur Guillaume sur ses entretiens à Ems par Benedetti.

Un autre ambassadeur, le vicomte de Gontaut-Biron, continue la publication de ses Mémoires d'outre-tombe. La mort en avait interrompu la rédaction, mais l'éditeur du premier volume, M. André Dreux, a repris la plume du diplomate et a fort habilement tiré de ses papiers intimes de véritables *mémoires*¹. Les dernières années de l'ambassade de M. de Gontaut-Biron furent plus difficiles encore que les premières, car il avait été « pris en grippe » par un chancelier qui avait les haines tenaces; l'attitude religieuse de l'ambassadeur français, ses relations avec l'impératrice et quelques grands ultramontains, surtout la renaissance de la patrie française, avaient excité dans l'âme de Bismarck une colère qu'il exhala jusque dans son tombeau. La crise de 1875 porta cette animosité au comble; c'est encore ici un des points contestés dans l'histoire franco-allemande, et la publication de M. André Dreux vient très excellemment compléter les pièces du procès; il le faut juger, après trente ans écoulés, avec impartialité; le parti militaire en Allemagne désirait la guerre, Bismarck moins, l'empereur nullement; le chancelier voulut pressentir ce que dirait l'Europe au cas d'un nouveau conflit sur les Vosges, il voulut donner un coup de sonde diplomatique, et souleva l'alerte de 1875; les protestations de la Russie et de l'Angleterre le renseignèrent sans doute possible; il se retira avec prudence et colère. Mais il conserva, pour le trop perspicace ambassadeur de France, un ressentiment qui ne s'atténua point, et, lorsque M. de Gontaut-Biron fut rappelé en France, en décembre 1877, il manifesta sa joie avec autant de force que l'empereur Guillaume ses regrets.

Le troisième débat porte sur une question encore plus brûlante pour les Allemands, les causes mêmes de la démission de Bismarck. Les *Grenzboten* ont publié en janvier 1907 le récit d'un entretien de l'ex-chancelier avec M. Otto Kæmmel, directeur du gymnase de Leipzig; M. Münz a donné dans la *Neue Freie Presse* du 10 mars 1907 une justification de la conduite, lors du départ de Bismarck, de Bettlicher, qui fut son ami, et M. Friedrich Haussmann a repris toute la question dans la revue *März* en août 1907; nous l'avons déjà dit, c'est mal poser la question que la placer sur un différend unique, la question du socialisme et des lois de protection; la politique étrangère prit une place au moins aussi importante dans le débat entre les deux hommes, et le fond même de leur différend, c'était une lutte pour l'autorité.

1. André Dreux, *Dernières années de l'Ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron*, 1 vol. in-8. Paris, Plon, 1907.

III. — ÉTUDES HISTORIQUES.

Aucune biographie nouvelle de Bismarck n'a vu le jour dans l'année, mais deux sont annoncées pour paraître prochainement. L'une, — ou plutôt le troisième volume de l'une, — sera publiée en France en même temps que ces lignes¹, et je suis le seul à n'en pouvoir parler, sauf pour dire que c'est le dernier terme de l'ouvrage. L'autre est une « Histoire du prince de Bismarck en descriptions séparées² », qui paraîtra à Berlin sous la direction de M. G. Penzler, l'éditeur des *Kaiser- und Kanzler-Briefe*; les auteurs présentent toute garantie de compétence, car ils comptent parmi les historographes les plus connus du chancelier, MM. de Poschinger, Biese, Georg Schmidt, Valentin de Bismarck, etc. Il est à présumer que le chancelier ne sera point attaqué par eux de trop vive façon.

Quelques intéressantes monographies ont été publiées en Allemagne. M. Gustav Wolf a repris dans un entier volume les années de jeunesse de Bismarck, de 1815 à 1850³; il a fait un fort judicieux emploi des matériaux déjà dans le commerce et en a ajouté quelques-uns inédits, notamment sur les années d'étude à l'institution Plainann, qui furent les heures radieuses d'une jeunesse qui compta peu de sourires. Son récit est fort complet, mais on l'eût désiré davantage encore sur la famille du chancelier; on sait combien Bismarck a tenu de sa lignée, sinon par le sang (il ne faut pas abuser de la théorie des antécédents physiologiques), au moins par les souvenirs, le respect des traditions; il parlait sans cesse de ses ancêtres, longtemps borna l'idéal de sa vie à les imiter et, pour le saisir tout entier, il faut le placer dans cette race puissante et dure dont il fut le splendide représentant. M. Wolf a fort bien remis en action la vie un peu obscure de Bismarck comme cultivateur à Kniefhof et Schönhausen, de 1839 à 1847, où se prépara sa puissante intelligence, et l'auteur expose dans tous ses détails la situation et la vie parlementaire de Bismarck jusqu'à son départ pour Francfort.

Dans un intéressant article de la *Deutsche Rundschau*, en décembre 1906, M. Max Lenz a étudié les relations de Guillaume et Bismarck en 1863; le sujet était digne d'un travail approfondi; on sait que, dans les premières années de son gouvernement, Bismarck eut souvent à lutter contre le roi, qui résistait à une politique si paradoxale que le monarque la croyait capable de le mener avec son ministre à l'échafaud. Ce n'est qu'en 1879, et sur la question des alliances étrangères, que le vieux souverain eut son dernier conflit avec son chancelier.

1. Paul Matter, *Bismarck et son temps*, Tome III; *Triomphe, Splendeur et Déclin*. Félix Alcan.

2. *Geschichte des Fürsten Bismarck in Einzeldarstellungen*, édité par M. Johannes Penzler, en fascicules, à paraître chez Trewendt, Berlin.

3. Gustav Wolf, *Bismarcks Lehrjahre*, 1 vol. in-8, Dieterich (Weicher), Leipzig, 1907.

M. Ludwig Bamberger a eu l'idée heureuse de reprendre, pour les contrôler les uns par les autres, les divers documents parus depuis la mort de Bismarck ¹, notamment les *Pensées et Souvenirs* du prince et les *Tagebuchblätter* de Maurice Busch; il voit avec raison dans les Mémoires du chancelier une œuvre fort caractéristique de sa manière politique, mais nous ne saurions être d'accord avec l'auteur lorsqu'il proclame ces deux volumes un « monument historique »; de l'« histoire » contenue dans les *Pensées et Souvenirs*, M. Max Lenz a fait raison avec une respectueuse vigueur; c'est un « document psychologique », ajoute M. Bamberger, et ici il est dans le vrai.

M. Regensberg continue son histoire populaire de la guerre de 1870-71 ². Les fascicules 2 et 3, consacrés à la préparation de la guerre et à l'entrée en campagne, présentent les mêmes qualités de précision militaire et d'enthousiasme national que le précédent : c'est une bonne lecture pour les Allemands patriotes et curieux des exploits de leurs frères.

En France, plusieurs volumes ont paru, qui touchent à l'histoire du chancelier allemand. Dans leur beau volume sur *Rome et Napoléon III*, MM. Émile Bourgeois et Clermont ont consacré le tiers de l'ouvrage aux dernières alliances de l'Empire et à la question romaine (1869-1870) ³; ils ont revu, aux sources mêmes, les documents déjà produits et en présentent plusieurs inédits : il semble bien établi, désormais, que les alliances, dont M. de Gramont parlait en juillet 1870, s'étaient bornées à quelques conversations platoniques et qu'une difficulté s'opposait sans remède à un rapprochement étroit et fructueux de la France avec le royaume d'Italie, la question romaine. M. Jacques Bainville a étudié *Bismarck et la France* d'après les Mémoires du prince Clovis de Hobenlohe, ceux du vicomte de Gontaut-Biron, une biographie récente du chancelier, etc.; il y a dans son livre un style mordant et incisif, quelques jugements de verve gauloise, beaucoup de lecture, mais non moins de paradoxe.

Dans un charmant volume, plein d'inédit, M. Hansen a exposé l'*Ambassade à Paris du baron de Mohrenheim* d'après les papiers de l'éminent diplomate. M. Hansen, qui est aimable et insinuant, connaît des hommes puissants dans tous les pays, et est au courant de maints secrets; à propos de la formation de l'alliance franco-russe, l'auteur donne des renseignements fort intéressants, et qui paraissent exacts, sur le renouvellement de la Triple en 1887, l'engagement personnel des trois souverains, les conven-

1. Ludwig Bamberger, *Bismarck Posthumus*, 1 vol. in-16, Berlin, Bus, 1906.

2. Regensberg, 1870-71; II. *Die Vorbereitung zum Kriege*; III. *Die Einmarschkämpfe*; Franck, Stuttgart, 1907.

3. Emile Bourgeois et E. Clermont, *Rome et Napoléon III (1849-1870). Etude sur les origines et la chute du second Empire*, 1 vol. in-8, Paris, Colin, 1907.

4. Jacques Bainville, *Bismarck et la France*, 1 vol. in-16, Paris, nouvelle Librairie nationale, 1907.

5. Jules Hansen, *Ambassade à Paris du baron de Mohrenheim (1884-1898)*, 1 vol. in-8. Paris, Flammarion, 1907.

tions militaires qui ont précisé le contrat diplomatique. M. Hansen ajoute, et ceci encore est nouveau, qu'à la même époque l'Angleterre se rapprocha de la Triple Alliance jusqu'à *presque* y adhérer; ce *presque* ne fut point dépassé, la prudence britannique resta sur la réserve; le cabinet de Saint James ne paraît point s'en être mal trouvé.

Nous ne pouvons que signaler ici l'excellent ouvrage de M. Henri Lichtenberger sur l'*Allemagne moderne*, dont un compte-rendu détaillé paraîtra dans la Revue. A l'instar de divers ouvrages d'Outre-Rhin, M. Lichtenberger a voulu dresser le bilan de l'Allemagne au XIX^e siècle, esquisser l'évolution économique, politique, intellectuelle, artistique de l'Allemagne moderne. Son livre, très nourri de faits et de réflexions, donne un tableau large et sincère d'une des périodes les plus difficiles à dépeindre qui furent jamais ¹.

Faut-il parler des innombrables discours, toasts et poésies que chaque anniversaire de la naissance ou de la mort du grand chancelier fait éclore? S'ils ne dépendent point de l'histoire, ils ont leur place dans la psychologie nationale, et l'on y remarquera la déformation singulière qu'y subit l'âpre figure du chancelier. L'homme du conflit et de la guerre de 1866 y paraît comme un bon parlementaire, respectueux des volontés nationales, tout occupé de la renaissance allemande dans le goût de 1848. Déjà Cherbuliez avait parlé du lion rugissant changé en bon gros chat de portière. Nous verrons un jour le chancelier de fer transformé en bon Allemand, buveur de bière, un peu rêveur, très honnête. Et on croira l'avoir fait plus grand.

PAUL MATTER.

GOTTFRIED VON STRASSBURG : *Tristan*, herausgegeben von Karl Marold, Dr Phil. und Professor am königl. Friedrichskollegium zu Königsberg-i-Pr. I. Teil. Text, mit 2 Tafeln (Teutonia, 6. Heft). Leipzig. E. Avenarius, 1906. In-8°, LXVI-282 pp., 10 M.

Enfin, nous possédons une édition critique du *Tristan* de Gottfried. M. Marold travaille depuis longtemps à cette œuvre dépourvue d'attraits mais nécessaire. Il s'est appliqué à reconstituer, autant que possible, le texte authentique de Gottfried, et il a donné les variantes utiles des manuscrits. Les médiévistes auront à l'avenir, grâce à lui, un instrument de travail qui jusqu'ici leur a fait défaut.

La disposition typographique n'est pas des plus heureuses, le texte étant très compact et sans aucune interruption, ce qui en rend la lecture moins commode qu'elle ne l'est dans les éditions de Bechstein, etc. Il faut reconnaître cependant que M. Marold a atténué cet inconvénient en donnant en

1. Henri Lichtenberger, *L'Allemagne moderne, son évolution*, petit 8°, Paris, Flammarion, 1907.

tête de chaque page un titre particulier. L'étude des manuscrits est très attentive et a abouti à des résultats neufs.

Ce volume n'est que la première partie d'un travail complet. Dans un second tome M. Marold fournira un commentaire au texte publié maintenant.

F. PIQUET.

MAX BAUER : Die deutsche Frau in der Vergangenheit. Mit zahlreichen Bildern. Berlin, Verlagsbuchhandlung Alfred Schall, 1907. In-8°, 436 pp., 6 M.

C'est un chapitre, et qui compte parmi les plus importants, de l'histoire de la civilisation que M. Bauer a voulu écrire. Dans ce livre, où il expose le « devenir » de la femme depuis l'époque des Germains jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'auteur s'adresse — il le déclare expressément — non aux spécialistes, mais à tous les esprits cultivés. Il est donc entendu que nous avons là un ouvrage de vulgarisation, auquel on ne lui demandera pas les fortes qualités que présenterait l'œuvre d'un savant. On ne saurait d'ailleurs contester qu'il offre des mérites qui lui assureront la faveur du grand public. Les faits signalés sont assez nombreux pour assurer une documentation intéressante; ils ne le sont pas trop cependant et ne risquent pas de noyer les idées. Les anecdotes sont fréquentes et choisies parmi celles qui peuvent piquer l'attention. De nombreuses références, rejetées à la fin du volume, permettent des lectures complémentaires sur des points intéressants. Enfin le livre est écrit avec verve et agrément.

Mais à ces qualités se mêlent quelques défauts dont quelques-uns naissent des qualités elles-mêmes. La chaleur avec laquelle M. Bauer expose ses idées devient parfois de la passion. Il est fâcheux qu'un livre qui devrait être d'une scientifique « objectivité » et impartialité se ravale à devenir un plaidoyer ou un réquisitoire. Transporter dans le passé les passions du présent et nourrir les polémiques contemporaines de faits séculaires ne devrait pas être l'œuvre d'un historien. Des considérations comme celles qu'on trouve p. 247 : « *Es gibt nichts Graurnvoller...* » et p. 258 : « *Die Katholiken geiferten...* » ne peuvent qu'éveiller la défiance du lecteur, qui se demandera si l'auteur de ces lignes n'a pas, dans la masse des documents qui s'offraient à lui, choisi ceux qui justifient une thèse plutôt que ceux qui permettent une vue exacte des choses. M. Bauer n'a certes pas été jusque-là. Mais il reconnaîtra que parmi les faits anciens qu'il invoque il s'en trouve qu'il a signalés à cause de leur piquant, et non de leur valeur documentaire, et c'est là encore le défaut d'une qualité. Que M. Bauer n'ait pas fait la critique des témoignages apportés, on ne saurait le lui reprocher. On lui reprochera par contre quelques inexactitudes. Il eût fallu s'abstenir d'apprécier les Walkyries, qui sont des êtres mythologiques, comme des femmes. Il est aventureux de faire une place parmi les femmes « alle-

mandes » à Frédégonde et Brunehaut, dont la rivalité est contée en trois pages (43-46), de même qu'à d'autres héroïnes, qui sont des Germanes mais non des Allemandes. On devine que M. Bauer ne connaît qu'imparfaitement la vie du XII^e et du XIII^e siècle : sa description ne reflète pas toujours ce que, en l'état des documents, nous devons croire être la réalité. M. Bauer donne d'ailleurs une preuve convaincante de l'à-peu-près de son travail en disant à propos de la présence des femmes aux bains des hommes : « La reine Isolde prépare un bain à son Tristan » (p. 119). C'est justement chose remarquable que, dans le poème français imité par Gottfried dans son *Tristan*, Isolde assiste au bain de Tristan et que le poète allemand ait omis ce trait. Il est évident que M. Bauer n'a pas encore reconnu que dans les poèmes allemands imités du français il convient de distinguer, parmi les traits de mœurs, ceux qui se trouvent dans la source et ceux qui ne paraissent que dans l'imitation ; sans cela il aurait vu que l'épisode du jugement de Dieu (p. 69) ne peut valoir que comme illustration de mœurs françaises (à la condition encore que l'épisode soit l'œuvre d'un poète français), mais ne prouve rien à l'égard de l'Allemagne.

Enfin il faut regretter aussi que M. Bauer ait trop souvent cédé à son penchant pour la phrase. Une plus grande simplicité eût été de mise dans un sujet où l'éloquence n'a rien à voir.

F. P.

WOLFGANG GOLTHER : *Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neuen Zeit*. Leipzig, S. Hirzel, 1907. In-8°, 465 pp., 8,50 M.

Il y a trois parties dans le livre de M. Golther.

1^o L'auteur démontre que la légende de Tristan, telle qu'elle se présente dans les versions qui nous en sont conservées, n'a pas été constituée par un groupement de récits indépendants qu'auraient réunis divers auteurs. Elle a été au contraire pensée et écrite par un seul et très grand poète ; et, de cette œuvre, qui formait une harmonieuse unité, sont nées par remaniement les versions de Bérout, Thomas, Eilhart, etc. Cette thèse est connue des lecteurs de la *Revue germanique*. Elle leur a été exposée à propos d'un ouvrage de M. Bédier sur le même sujet ¹. Les légères réserves faites alors subsistent malgré les nouveaux arguments de M. Golther. Mais il n'est pas contestable que la thèse en soi ne paraisse assurée.

2^o M. Golther s'attache à montrer les traits caractéristiques des versions médiévales de *Tristan* et cherche la raison des divergences qu'elles présentent.

3^o Enfin, sont passées en revue les œuvres modernes dont le sujet est la légende de Tristan : épopées et poèmes dramatiques. M. Golther, avec finesse et goût, analyse et apprécie ces adaptations. Il s'attache surtout

1. Voir *Revue germanique*, II (1906), p. 377 et suiv.

— et y réussit excellemment — à faire mieux comprendre et aimer le poème si profond de Wagner.

Le livre de M. Golther marque une date dans la *Tristan-Forschung*. Ici sont réunis une très grande quantité de renseignements que devront connaître tous ceux qui auront à s'occuper de la légende de Tristan. Assurés et soigneusement triés, ces renseignements ont coûté beaucoup de recherches, de temps et de réflexion. L'honneur de M. Golther reste grand d'avoir démêlé un écheveau fort embrouillé.

F. P.

Paul Gerhardts Lieder und Gedichte herausgegeben von WILHELM NELLE. Gustav Schloëssmann's Verlagsbuchhandlung (Gustav Fick), Hamburg, 1907. Petit in-8°, LXI-418 pp., relié 4 M.

Paulus Gerhardts geistliche Lieder, von PHILIPP WACKERAGEL. Neu bearbeitet und herausgegeben von W. Tümpel, 9^{te} Auflage. Gütersloh, C. Bertelsmann, 1907. In-12, 40-479 pp., relié 3 M.

Paul Gerhardt, seine Lieder und seine Zeit. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Dichtung und der christlichen Kirche. Auf Grund neuer Forschungen und Entdeckungen von HERMANN PETRICH. 2^{te} verm. und verb. Auflage. Gütersloh, C. Bertelsmann, 1907. Petit in-8°, XIV-240 p., 3 M.

L'année 1907 a ramené le troisième centenaire de la naissance du poète Paul Gerhardt. A cette occasion il a été démontré que l'auteur des *Cantiques* tient une grande place non seulement dans les histoires de la littérature mais aussi dans la pensée et le cœur de l'Allemagne. Nombreuses sont les publications qui ont paru au cours de cette année et qui sont destinées à glorifier Gerhardt. Chaque semaine apporte la sienne : article de périodique, opuscule ou volume. Les éditeurs Schloëssmann et Bertelsmann, qui se sont fait une spécialité de la poésie religieuse, ne pouvaient manquer de s'associer à la commémoration du pasteur-poète. De leurs presses sont sorties deux éditions — l'une nouvelle, l'autre revue — des poésies de Gerhardt.

L'édition de M. Nelle est d'un format plus ample, de caractères plus gros, précédée d'une introduction plus abondante et offre un texte plus moderne. En outre elle se distingue par une disposition nouvelle des poèmes, elle en signale la date de composition et en recherche l'origine.

L'édition de M. Tümpel, qui est une revision de celle de Wackernagel, est plus élégante comme format et comme disposition typographique. L'introduction est brève et limitée à l'exposition du conflit religieux qui empoisonna une partie de la vie de Gerhardt. Le texte est plus conservateur : M. Tümpel a maintenu des formes telles que *Haupt*, *du sollt*, parce qu'elles se trouvent parfois à la rime et que, s'il était désirable de les garder là, il était nécessaire, pour ne pas rompre l'unité du texte, de les conserver par-

tout¹. Enfin M. Tümpel donne un petit glossaire contenant les mots obsoletés, ou dont le sens a varié, avec leur traduction en allemand moderne. Cette addition sera utile aux lecteurs peu accoutumés à l'allemand ancien.

En même temps que les poésies de Gerhardt, la maison Bertelsmann vient d'offrir au public une deuxième édition de l'étude que M. Petrich a publiée l'an passé sur Paul Gerhardt. Il y a en vérité peu de chose à dire sur la vie du poète, qui est fort mal connue. Ce qu'on sait avec quelque précision, ce sont les circonstances de la querelle religieuse qui mit aux prises le luthérien convaincu qu'était Gerhardt avec les réformés et leur chef, le Grand Électeur, Frédéric Guillaume. A la suite de cette lutte, Gerhardt dut, on le sait, résigner ses fonctions de pasteur et, plus tard, s'expatrier. Cet incident de la vie de Gerhardt a été conté avec beaucoup de clarté et de charme par M. Petrich. S'il n'a pu nous renseigner très exactement sur la biographie du poète, qu'il a cependant complétée, M. Petrich a donné un tableau plein de vie, et parfois brillant, de la société dans laquelle vécut Gerhardt et de ses mœurs. Il a étudié — peut-être un peu hâtivement — l'écrivain, son talent et sa diction. Enfin une très utile bibliographie d'ouvrages consacrés à la vie et aux œuvres de Gerhardt est fournie sous forme de références à la fin du volume. Le livre de M. Petrich sera lu avec plaisir et avec fruit par tous ceux qui voudront connaître l'un des maîtres de la poésie religieuse allemande, celui que beaucoup opposent à Luther.

F. P.

ERNST MARTIN : *Der Versbau des Heliand und der altsächsischen Genesis* (Quellen und Forschungen, 100. Heft). Strassburg, K. J. Trübner, 1907. In-8°, 80 pp., 2,40 M.

Ce livre de l'éminent professeur de Strasbourg a pour objet d'élucider quelques points relatifs à la métrique de la poésie germanique. M. Martin a étudié et scandé avec soin plusieurs passages du *Heliand*. Cet examen l'a conduit à établir quelques règles qui complètent ou modifient celles qui avaient été formulées jusqu'ici. Il a surtout porté son attention sur la dernière partie du vers, dont il semble bien qu'il ait définitivement déterminé la structure. On trouvera aussi dans cet ouvrage consciencieux d'utiles distinctions et définitions, des observations générales sur la façon dont se déclamaient les poèmes épiques anciens, enfin la reproduction d'un important article de Schmeller, qui est peu ou point accessible.

F. P.

1. C'est, en effet, un inconvénient de l'édition de M. Nelle que tantôt, pour la rime, la forme ancienne persiste, ex. *geschicht* (*geschieht*) : *nicht* (page 152), tantôt la modernisation du mot entraîne une inexactitude de rime, ex. : *ausgelöschet* (forme archaïque : *ausgescheset*) : *wäschet* (p. 123).

L'Allemagne moderne, son évolution, par HENRI LICHTENBERGER.
1 vol. Paris, E. Flammarion, 1907.

Le livre de M. Henri Lichtenberger nous apporte sur l'Allemagne moderne, sur les diverses manifestations de son activité et de sa pensée, une étude d'ensemble où l'abondance et la sûreté de la documentation ne menacent jamais la force ni la clarté de la synthèse.

La charpente même de l'œuvre, organique et robuste, annonce autre chose que de vaines dissertations idéologiques : elle se fonde sur la *vie* même du peuple allemand, sur son activité laborieuse, sur sa volonté élémentaire de richesse et de puissance. Ces larges assises économiques supportent l'édifice politique de l'empire ; aux constructions de la volonté nationale se superposent les créations du sentiment et de la pensée ; enfin la beauté artistique achève et pare le monument.

Dès le début nous sommes captivés par l'idée qui dominera cette belle étude de philosophie de l'histoire : l'Allemagne, au XIX^e siècle, s'est trouvée le théâtre d'un vaste conflit entre l'esprit religieux, la culture traditionnelle, l'idéalisme toujours fidèle à lui-même, — et l'esprit de science et de technique, l'élan d'une force renouvée, pratique, entreprenante, ou, pour employer une heureuse formule de M. H. L., le *rationalisme volontariste*.

Mais, en face des multiples aspects de ce problème, le peuple allemand recherche les compromis habiles et patients, plutôt qu'il n'affectionne les décisions radicales ; il répugne aux solutions extrêmes, il aspire à un état d'équilibre toujours plus complexe et plus stable à la fois.

Voici d'abord, dans le domaine du travail et de la richesse, l'incoercible ascension vers la puissance économique, le triomphe éclatant de l'utilitarisme rationnel : le régime de l'entreprise capitaliste, qui se définit par la libre concurrence, permet un essor gigantesque de l'activité nationale. De pays agricole qu'elle était au commencement du siècle passé, l'Allemagne devient de plus en plus pays industriel, contrainte à ce titre d'avoir recours à l'étranger pour assurer sa propre subsistance, mais possédant en revanche une somme de plus en plus imposante de forces et de revenus, réalisant toujours davantage cette *domination* rationnelle de l'homme sur les choses qui paraît être la fin suprême de l'humanité moderne.

Et pourtant, le régime de la concurrence tend d'ores et déjà à se limiter lui-même ; parallèlement à la poussée vers la prééminence économique et sociale s'accroît de jour en jour la tendance à *discipliner* le régime anarchique de l'entreprise individuelle, à réglementer la vie économique de la nation, à fonder une solidarité sociale plus étroite.

Sur le terrain politique, l'effort réaliste et l'effort idéaliste ne s'excluent pas davantage : bien plus, ils se complètent l'un l'autre et concourent ensemble à la grandeur nationale. Si, dans la première moitié du siècle, la volonté politique de l'Allemagne se dépense en une aspiration hautement idéaliste, mais pratiquement impuissante, vers l'unité et la liberté ; si, après 1848,

c'est la conception réaliste qui l'emporte avec Bismarck et si, depuis 1870, elle ne cesse de s'affirmer par la politique « nationaliste » ou « impérialiste » de l'Empire allemand, par le pangermanisme mondial et par cette soif d'expansion qui prend sa source « dans la volonté de puissance exaltée de la nation elle-même » ; si, à l'intérieur, les partis politiques évoluent nettement dans le sens du réalisme économique, se « socialisant » jusqu'à devenir, à peu de chose près, de véritables « syndicats d'intérêts économiques » ; si l'on doit enfin reconnaître qu'un nouvel idéalisme politique se fait jour actuellement, et se manifeste par un double effort vers la culture nationale et vers la paix sociale : ces apparentes oscillations de la volonté allemande ne lui enlèvent rien de son unité. A travers des alternatives d'aspirations idéalistes et de réalisations pratiques, elle ne se laisse pas détourner d'une évolution *organique*, dont le premier stade fut l'*unité* nationale, dont le second est l'*expansion* mondiale, dont le troisième, entrevu déjà, s'annonce comme l'épanouissement d'une haute *culture* sociale.

Cette culture semble devoir être fondée, conformément aux tendances les plus intimes de la race, sur un compromis entre le nouveau rationalisme impérialiste, et l'idéalisme à base *religieuse* dont l'Allemagne moderne ne s'est pas départie.

Le xix^e siècle ne marque pas, en effet, un recul sensible de l'esprit religieux. Bien plus, le pur traditionalisme d'Eglise, représenté par le catholicisme romain, renaît et progresse : non seulement il brise, à l'intérieur même de l'Eglise, les tendances réformistes, mais, depuis le *Kulturkampf* jusqu'aux récentes victoires du Centre catholique, il tient vigoureusement tête à l'État prussien, et ne laisse pas entamer l'adage populaire : « Katholisch ist Trumpf ».

Quant au protestantisme, bien que souffrant d'une antinomie redoutable entre le libre idéalisme religieux et la tradition positive de l'Eglise officielle, il réalise, au cours du siècle dernier, un grand effort de conciliation et de synthèse, et tente de donner, d'abord par le « rationalisme » de l'ère des lumières, puis surtout par l'idéalisme kantien, « une interprétation d'ensemble de l'univers tout à la fois strictement scientifique et profondément religieuse ». Et s'il peut assumer cette tâche, c'est que l'esprit protestant, ramenant la foi à un « état de conscience que chaque individu doit vivre », à un ensemble d'émotions subjectives, laisse à la recherche scientifique son entière indépendance.

La pensée libre connaît les mêmes problèmes et répond aux mêmes besoins. — D'une part, le réalisme pratique s'y affirme par les doctrines matérialistes, qui doivent leur grand crédit sur les masses à leur prétention de représenter la philosophie scientifique par excellence. — D'autre part l'esprit religieux trouve dans le positivisme, dans le culte de la *vérité* à tout prix, son ultime manifestation, mais infiniment spiritualisée et libérée de toutes ses attaches traditionnelles. — Enfin, le pessimisme, dont

la « sombre marée montante » menace la seconde moitié du XIX^e siècle, constitue lui aussi — à en croire Frédéric Nietzsche — une survivance de l'instinct religieux : mais il est bientôt « guéri », ou plutôt dépassé, par un culte ardent de la vie toujours *sainte*, et par une volonté de puissance plus intrépide que jamais.

On peut se demander pourtant — et la troisième partie du livre de M. Henri Lichtenberger se termine par cette analyse passionnément intéressante de l'« état d'âme » de l'Allemagne contemporaine, — on peut se demander jusqu'à quel point la conception « agonale » et « tragique » de l'existence telle que l'a éperdument chantée le Prophète du Surhomme, répond aux aspirations les plus profondes de l'Allemagne d'aujourd'hui ; jusqu'à quel point le radicalisme nietzschéen pourra satisfaire, soit l'Allemagne pratique et positive, amie des solutions moyennes et des compromis provisoires dans le domaine de l'activité comme dans celui de la pensée, soit l'Allemagne néo-romantique qui semble incliner à nouveau vers ce mysticisme religieux dont l'Antichrétien fut l'irréconciliable ennemi. On ne sait, en un mot, si l'opinion moyenne allemande ne préfère pas, à l'intransigeance radicale de Nietzsche, à la lutte sans merci contre les puissances anciennes, la souveraine tolérance, le bel équilibre intellectuel et moral, la merveilleuse possession de soi du Sage de Weimar.

Mais la « vie selon Goethe » est inséparable de la culture artistique. Or, le régime de l'entreprise capitaliste ne menace-t-il pas la religion de la Beauté, jadis toute-puissante ? N'exige-t-il pas une culture pratique plutôt qu'esthétique ? N'a-t-il pas « industrialisé » déjà l'école et le livre ? Le rationalisme volontariste ne s'attaque-t-il pas en même temps à la foi religieuse et au culte de l'Art ?

Les apôtres de la Beauté cessent eux-mêmes d'attribuer à la création artistique une valeur absolue : de plus en plus ils tendent à considérer l'Art comme un *adjuvant de la Vie*, à lui donner pour tâche véritable d'ennobler et de parfaire l'existence.

Bien plus, jusque dans l'intimité de l'œuvre d'art s'est insinuée une nouvelle table des valeurs — celle des représentants de l'entreprise capitaliste. Au romantisme, d'abord hellénisant, puis national et religieux, se sont opposées les tendances réalistes : de sorte que le naturalisme littéraire entreprend la conquête des masses de pair avec le socialisme économique et le matérialisme philosophique.

Malgré les triomphes du réalisme et les excès impressionnistes, malgré le péril souvent proclamé d'une « décadence » artistique, un intelligent effort vers une formule nouvelle d'Art *synthétique* entretient en Allemagne l'espoir d'une renaissance du classicisme goethéen. Ce n'est point seulement l'art « des œuvres d'art » qui aspire à ce renouveau d'harmonie et d'équilibre : dans les arts plastiques et dans les métiers d'art eux-mêmes, la collaboration de l'intelligence technique et du goût artistique tente incen-

samment de créer des formes à la fois rationnelles et esthétiquement satisfaisantes.

En résumé, si la formidable Volonté de Puissance du peuple allemand a, sans contestation possible, pris le pas sur ses aspirations idéalistes vers la culture désintéressée, elle tend non moins évidemment, par un perpétuel souci de continuité historique, par une série de compromis entre les solutions radicales, à se discipliner et à s'ordonner. De sorte que, dans tous les domaines, une conception *solidariste* fait contrepoids à la conception *agonale* de la concurrence illimitée entre les hommes et entre les doctrines.

Le cadre de ces comptes rendus nous interdit malheureusement d'entrer dans le détail des questions multiples que soulève une étude si vivante, si riche d'idées et de faits. Toutes ces questions sont posées et résolues par M. Henri Lichtenberger dans un remarquable esprit d'équité : ni les préférences du sociologue et du penseur, ni celles de l'artiste, ni celles du Français ne font tort à l'impartialité de l'historien. Ce tableau précis et vaste, objectif et sincère nous fait admirablement connaître la puissance et la culture allemandes jusque dans leurs éléments intimes : à nous d'en tirer, pour reprendre une expression de l'auteur, « un exemple et un avertissement ».

HENRY BAUËR.

R. Bastian. — *Deutsche Balladenbibel, für die höheren Schulklassen Frankreichs.*

Entre tous les genres poétiques, le genre si nettement germanique de la ballade est peut-être celui qui compte le plus de productions capables de nous donner une idée profonde et variée des divers éléments du caractère allemand. C'est le plus populaire, le plus pur de toute influence étrangère et le moins infecté de soucis d'art, celui où se sont le mieux fixées les traditions mythiques et historiques du peuple allemand, ses conceptions morales et ses émotions religieuses, sa conscience nationale et son sentiment de la nature. De là les nombreux recueils que feuillette au long de ses classes l'écolier allemand, que l'homme fait rouvrira encore et dont il s'assimilera si bien le contenu que le grondement de l'orage lui remettra en mémoire tel refrain de Schwab, et les vapeurs qui tournaient sur les marais comme des fantômes telle strophe de Droste-Hülshoff. Puisqu'il a été enfin décidé que l'écolier français puiserait des notions sur l'âme allemande autre part que dans le *Laocoon* et la *Fiancée de Messine*, on peut louer Bastian d'avoir accompli une œuvre urgente en publiant ce recueil qui va de Bürger à Dehmel et Avenarius. L'auteur se recommande dans son choix de la méthode du professeur Lichtenberger; quelques poetæ minores qui se glissent parmi les grands représentants du genre, excusent

leur présence par leur popularité et, puisque c'est chose commune que de voir une époque ou un peuple s'enthousiasmer pour des vers exécrables exprimant le sentiment ambiant, on peut un instant oublier la valeur esthétique pour la valeur documentaire. De ce point de vue il y aurait peut-être quelques lacunes chez Bastian; n'est-ce pas une poésie connue que « Der Glockenguss zu Breslau » de Wilhelm Müller. Mais du présent recueil les élèves de nos lycées tireront d'utiles renseignements, et, selon mon expérience, leurs professeurs aussi, à l'occasion.

A. T.

F. Piquet. — *Précis de phonétique historique de l'allemand accompagné de notions de phonétique descriptive.* Paris, Klincksieck, 1907, in-12 (xv-240 p., 2 fig., 1 carte en couleurs). [*Nouvelle collection à l'usage des classes. Seconde série, V.*]

Depuis longtemps déjà, dans la nouvelle collection à l'usage des classes que publie la librairie Klincksieck, figurait un *Précis historique de phonétique française* de M. Bourciez, dont le succès considérable n'était pas dû seulement à la compétence et au talent de l'auteur, mais encore à l'utilité que présente la matière même de l'ouvrage. L'histoire de la langue française, en effet, a pour condition nécessaire la connaissance de la phonétique française; beaucoup de problèmes en apparence insolubles, de phénomènes obscurs ont trouvé leur solution ou leur explication dans les lois phonétiques. Il en est de même pour l'allemand, et, d'une manière générale, pour toutes les langues. Le nouveau livre de M. P. est donc de nature à rendre, non seulement à ceux qui étudient l'allemand, mais encore à ceux qui l'enseignent, des services considérables, si l'auteur s'est acquitté de sa tâche comme il convient.

Or, il nous faut, dès maintenant, rendre cette justice à l'auteur que jamais il n'a perdu de vue ce caractère d'utilité pratique que devait avoir son ouvrage; et l'heureuse association de l'exactitude scientifique la plus scrupuleuse et de la préoccupation pédagogique n'est pas une des moindres qualités de son livre.

La première partie traite de l'« Origine et l'Évolution de l'allemand ». On pourrait l'estimer superflue dans un *Précis* de phonétique, et les grands ouvrages savants, comme ceux de Brugmann ou de Wilmans, supposent connues les matières exposées dans ces chapitres préliminaires. Mais il ne pouvait en être de même dans un ouvrage d'enseignement, destiné à un public non encore initié à l'histoire de la langue allemande. Si l'on veut que l'élève puisse suivre avec profit l'histoire d'un son depuis l'indo-européen jusqu'à l'allemand moderne, en passant par le germanique primitif, le gotique, norrois ou anglo-saxon, l'ancien haut allemand, et enfin le moyen haut allemand, il faut lui expliquer tout d'abord ce que sont ces

langues diverses, à quelle époque et dans quel pays elles ont été parlées, quels en sont les caractères fondamentaux. De même, le rôle considérable qu'ont joué, dans la formation de la langue moderne, les dialectes de l'ancien et du moyen haut allemand, imposait à l'auteur une étude de ces dialectes. Il s'y est livré aux chapitres III et IV, illustrés, de la manière la plus heureuse, par la carte des dialectes allemands qui figure en tête du volume.

La deuxième partie est consacrée à des notions de phonétique descriptive ou physiologique. L'auteur a cru nécessaire, au § 16, d'en justifier la présence dans son *Précis*. A notre avis, cette justification était inutile. De même qu'une étude des dialectes allemands était nécessaire pour que les dénominations de bas francique, francique rhénan, francique oriental, de ripuaire et de mosellan, ancien saxon et haut saxon, frison, alemannique et souabe, etc., etc., fussent autre chose que de simples vocables sans signification précise, de même, si l'on veut que l'élève se reconnaisse au milieu des voyelles, semi-voyelles, sonantes et consonnes, nasales et orales, gutturales et palatales, liquides et occlusives, labio-labiales et labio-dentales, douces, fortes, aspirées, affriquées, explosives, continues, spirantes, etc., etc., il faut lui montrer à quelle position exacte des organes vocaux correspond chacune de ces catégories, qu'il connaisse, par suite, ces organes vocaux eux-mêmes. Car ces nombreuses catégories qui ont été établies dans les sons de la voix, bien loin d'être arbitrairement multipliées, correspondent au contraire à des phénomènes physiologiques précis, dont la connaissance devient chaque jour plus approfondie, et permet de découvrir des lois nouvelles, d'expliquer des phénomènes restés longtemps impénétrables. On peut dire que les études de phonétique expérimentale, dont l'abbé Roussetot a été l'initiateur et reste toujours le représentant le plus autorisé, sont devenues la base indispensable des études de grammaire comparée; il n'était donc pas possible, dans un *Précis de phonétique allemande* qui est, en réalité, une phonétique comparée des divers dialectes allemands, à la fois dans l'espace et dans le temps, de ne pas exposer sommairement les phénomènes principaux de la phonétique physiologique. Pour ne prendre que quelques exemples frappants entre cent autres, au lecteur qui, dans la 2^e partie du *Précis*, aura appris que les lettres *e* et *i* ont des lieux d'articulation très rapprochés l'un de l'autre, le phénomène de l'élévation tonique de *e* à *i*, exposé au § 57 (*ventus-Wind*; *medius, Mitte*; *Berg-Gebirge*), apparaîtra comme tout à fait naturel; de même, lorsqu'il saura que les sons *i* et *ü*, d'une part, *ei* et *eu*, d'autre part, résultent d'une position à peu près identique des organes vocaux, il ne s'étonnera pas d'apprendre que, dans certains dialectes, on prononce *Hite* pour *Hüte*, *Stihle* pour *Stühle*, qu'il existe des doublets comme *wirken* et *würken* et que, chez certaines poètes, *Freude* puisse rimer avec *Heide*; enfin, la mutation si importante et si caractéristique de *u* du mha. en *o* dans l'allemand moderne (*Wunne-Wonne*; *begunnen-begonnen*) cesse d'être pour lui un phénomène arbitraire et sans

motif, lorsqu'il sait que *o* et *u* ont des lieux et des modes d'articulation presque identiques, tandis qu'il est physiologiquement impossible que *o* se transforme en *i* par exemple.

La troisième partie, qui est naturellement de beaucoup la plus développée (p. 75 à 230), est celle qui donne son titre à l'ouvrage. Elle expose l'histoire des sons vocaux en allemand, depuis l'indo-européen jusqu'au haut allemand moderne. Dans sa Préface, l'auteur signale avec modestie que son exposé ne renferme « rien qui ne soit connu, et, il faut l'espérer, assuré ». Des ouvrages de ce genre ne sont pas, en effet, destinés à exposer des recherches de détail ou des hypothèses récentes, que l'expérience n'a pas encore consacrées; ils ne doivent donner que les faits les plus certains, et sur lesquels l'accord est à peu près unanime. Mais si, à ce point de vue, le *Précis* de M. P. n'avait pas à rechercher l'originalité, il se distingue cependant par quelques traits qui en font, pour le lecteur français, un guide précieux et nouveau.

Tout d'abord, si l'auteur avait voulu se rendre la tâche plus facile, il aurait pu, pour chaque exemple qu'il invoque à l'appui des règles formulées, ne donner que les deux formes extrêmes, le point de départ et le point d'aboutissement, la forme indo-européenne et la forme actuelle. Pour des raisons de clarté et des motifs d'ordre pédagogique, il a préféré, chaque fois, mettre sous nos yeux, en un bref résumé, l'histoire de chacun des mots cités en exemple, en donnant les formes qu'il a revêtues successivement en indo-européen, gotique (ancien saxon ou norrois), aha., mha., et enfin en allemand moderne. Non seulement le lecteur est ainsi maintenu en contact ininterrompu avec l'ancienne langue, dont il risquerait autrement d'oublier les formes et les principaux caractères, mais encore cette image d'ensemble de la destinée d'un mot, ainsi présentée en un raccourci frappant, est par elle-même un puissant élément d'intérêt, et répand la vie dans un sujet aride. Pour ceux qui savent quel puissant secours le professeur de langues vivantes peut trouver dans l'étymologie et la sémantique, le livre de M. P. sera doublement le bienvenu : en raison, tout d'abord, de la méthode d'exposition que nous venons de louer, en raison, ensuite, de l'index des mots de l'allemand moderne cités au cours de l'ouvrage, et qui permet, en un instant, de faire l'histoire de chacun d'eux.

C'est surtout dans le latin que l'auteur va choisir les exemples qui lui permettent d'attester l'état de l'indo-européen. Le latin étant connu de la plupart des lecteurs à qui s'adresse ce *Précis*, il y a là, sous le rapport de l'enseignement, un mérite qui doit être mis en relief; se préoccupant, d'ailleurs, de ceux à qui le latin serait inconnu, l'auteur s'est attaché à choisir, toutes les fois que cela lui était possible, des mots latins qui ont survécu dans des mots français.

Parmi les dialectes germaniques, c'est le gotique que M. P. a adopté pour lui demander des exemples attestant les formes du germanique. Il en

expose les raisons dans sa Préface (p. vi), et elles sont trop convaincantes pour qu'il soit utile de les discuter.

A la fin de l'ouvrage figurent en appendice des tableaux qui représentent, l'un les principales mutations des voyelles et diphtongues, de l'i. e. au nha.; l'autre, au contraire, l'origine des sons du haut allemand moderne, en remontant, par le mha., l'aha., et le gotique, jusqu'à l'i. e.; un troisième nous montre les deux mutations consonantiques; un quatrième, enfin, range les verbes forts par séries apophoniques. Deux index, l'un des mots de l'allemand moderne déjà mentionné ci-dessus, l'autre des mots français cités au cours de l'ouvrage, terminent ce dernier de la manière la plus heureuse et la plus commode pour le lecteur.

L. MIS.

Hegels theologische Jugendschriften, nach den Handschriften der Kgl. Bibliothek in Berlin, herausgegeben von DR HERMAN NOHL. Tübingen. I. T. B., Mohr, 1907.

Nous savions par les extraits que les biographes de Hegel en avaient donnés, qu'un certain nombre de manuscrits, encore inédits, de Hegel étaient conservés à la Bibliothèque de Berlin. La publication intégrale de ces documents s'imposait avec d'autant plus de rigueur que les fragments publiés par Rosenkranz, Haym, Zeller, Mollat et dernièrement par M. Roques, avaient été choisis un peu au hasard, sans que les manuscrits eussent été soumis, au préalable, à un examen critique approfondi, déterminant l'ordre chronologique de leur genèse. Ce travail, M. Nohl vient de le faire. Grâce à la découverte d'un système de pagination de la main même de Hegel, M. Nohl a pu donner une édition critique de tous les écrits théologiques du jeune Hegel.

L'intérêt qui s'attache à cette publication est de premier ordre. Les travaux de jeunesse de H. non seulement sont importants pour l'intelligence de son système, mais encore possèdent leur valeur propre en tant que contribution à une phénoménologie de la métaphysique. La pensée de l'auteur n'est point encore enserrée par les entraves de la méthode dialectique. Elle évolue librement autour de deux grands problèmes historiques : la vie de Jésus et la religion chrétienne. L'auteur traite son sujet en historien rationaliste qui met la raison et la morale à la base même de ses recherches, en théologien humanitaire pour qui le dogme biblique n'est plus l'objet, mais l'expression de la foi religieuse d'une époque. Progressivement, au cours de ses développements, il arrive à prendre conscience de lui-même, à donner à sa pensée une forme originale et définitive. Il fait assister, pour ainsi dire, le lecteur aux premières étapes de son évolution psychologique.

M. Nohl donne tous les travaux et fragments de travaux théologiques des

années 1790-1800 à l'exception de quelques sermons et de quelques notes sans importance. La préface contient un fragment d'autobiographie de H. qui fixe un point controversé jusqu'à présent : à savoir que trois études parues dans le *Kritisches Journal* : « Über das Verhältniss der Naturphilosophie zur Philosophie überhaupt », « Über die Konstruktion in der Philosophie » et « Rückert und Weiss » et attribuées par certains auteurs à H., sont en réalité de Schelling.

Les *Theologische Jugendschriften* forment un volume de 405 pages, divisé en cinq parties : 1° Cinq fragments, réunis sous le titre de « Volksreligion und Christenthum » ; 2° La vie de Jésus ; 3° Un essai sur « La positivité de la religion chrétienne » ; 4° Un travail de 100 pages sur « L'esprit du Christianisme et sa destinée » ; 5° Un fragment de système, daté de l'année 1800, et auquel semble se rapporter le passage souvent cité de la lettre à Schelling¹. Haym et Rosenkranz ont cru devoir rattacher ce même passage à un autre fragment de système, beaucoup plus considérable, dont ils ont donné des extraits et qui serait, d'après M. Nohl, postérieur à l'année 1800.

Nous ne saurions, dans un court compte rendu, donner une idée de l'importance du recueil présenté par M. Nohl. Nous renvoyons le lecteur au beau travail que M. Dilthey a consacré aux œuvres de jeunesse de H.² et qui met très nettement en lumière les phases successives parcourues par la pensée de H. jusqu'au moment où elle reçoit, dans le fragment de système de l'année 1800, sa première forme réfléchie.

Pour faciliter la lecture des *Theologische Jugendschriften*, M. Nohl a cru devoir retoucher l'orthographe de l'original, ainsi que sa ponctuation. Nous le regrettons. Cette œuvre de jeunesse, si éminemment vivante, y perd une part de son originalité. Elle se présente sous une forme légèrement modernisée. Nous aurions préféré y retrouver les « Schwäbicismen » de l'auteur, un peu de cette « Schwabenart » dont F. T. Vischer disait avec justesse qu'elle a l'aversion de la « Naturlose Sprachkultur. »

I. TALAYRACH.

E. Kayka. Kleist und die Romantik (Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, hrsg. von Dr Franz Muncker, Band XXXI). Berlin, 1906, 204 S. Mk. 5.

Henri de Kleist est le contemporain des romantiques allemands ; il a

1. « Dans mon développement scientifique, parti des besoins inférieurs de l'humanité, il a fallu que je fusse amené de force à la Science, et l'idéal de ma jeunesse a dû recevoir une forme réfléchie, se transformer en un système ». (Lettre à Schelling, écrite à la date du 2 novembre 1800.)

2. Die Jugendgeschichte Hegel's von Wilhelm Dilthey, Berlin, 1903, Georg Reimer.

fréquenté aux environs de la vingtième année les salons berlinois où Schlegel avait donné le ton ; il a été en relations personnelles avec Tieck, Brentano, Arnim, Adam Müller ; ses œuvres ont été réunies et publiées après sa mort par Tieck comme celles de Novalis l'avaient été par Tieck et Schlegel ; dans son œuvre dramatique la plus vivante, dans sa *Catherine de Heilbronn*, il évoque le monde de la chevalerie, fait intervenir le merveilleux, et rend sensible dans des scènes de somnambulisme le mystère de la vie subconsciente ; il a atteint l'âge de trente-cinq ans sans pouvoir jamais plier son individualité aux conditions de la vie réelle ; incapable de gagner sa vie, déçu dans son ambition, misérable et désespéré, il a cédé à ce vertige du suicide avec lequel Frédéric Schlegel avait joué, et qui avait un moment attiré Novalis.

Voilà bien des raisons de l'affilier au romantisme, et la question : Kleist est-il un romantique ? a été souvent posée. Nul ne trouvera que M. Kayka ait eu tort d'y consacrer une étude de plus de 200 pages.

Cette question n'est en effet pas sans importance pour le poète lui-même : bien des traits de son caractère, bien des aspects de son œuvre se colorent d'une teinte différente, suivant qu'on est disposé à voir en lui un fils du jour, ou un enfant de la nuit. Elle est très importante pour le romantisme : si on lui incorpore Kleist, le romantisme allemand a eu son poète dramatique ; sinon, il reste justement sous le coup de la sentence infamante : n'a pas su produire d'œuvre dramatique viable. La même question se pose d'ailleurs pour d'autres poètes, pour Heine en particulier, pour Lenau. Elle se pose au sujet d'autres écoles : le rationalisme allemand du XVIII^e siècle grandit ou se rapetisse singulièrement selon qu'on y rattache ou qu'on en exclut Lessing ou Kant.

Ce qui rend ces problèmes particulièrement délicats, c'est qu'ils sont à deux termes, et que ces deux termes se conditionnent réciproquement. Pour définir historiquement le romantisme, il faut savoir quels sont les romantiques ; pour savoir quels sont les romantiques, il faut avoir une définition du romantisme. Si, en arrêtant les termes de notre définition, nous songeons à Kleist, d'elle-même cette définition s'élargira de façon à pouvoir l'accueillir ; si nous n'avons pas songé à lui, elle se trouvera trop étroite pour lui faire place.

Faut-il conclure que la critique, dans les questions de cet ordre, tourne dans un cercle vicieux ? Non, mais que, comme la science en général, elle doit user alternativement de l'analyse et de la synthèse, de l'induction et de la déduction. Faut-il décider que mieux vaudrait rayer du vocabulaire de la critique ce mot de romantisme sur lequel on a tant de peine à s'entendre ? Plusieurs l'ont proposé, et M. Kayka demande à son tour qu'on ne l'emploie plus que dans un sens strictement historique. Mais Schiller proposait aussi de rayer de la langue le mot « beauté », qui ne laisse pas d'être interprété aussi de bien des façons. « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Raison, que de bêtises on dit en ton nom ! Si l'on

voulait supprimer tous les mots sur lesquels on n'est pas d'accord, il y en a bien d'autres encore qu'il faudrait proscrire, Dieu par exemple, vérité, progrès... et tous ces mots supprimés, on ne serait pas plus près de s'entendre, à moins qu'on ne trouve le moyen de s'entendre sans l'aide du langage.

Continuons donc à parler du romantisme, et des romantiques, et de ceux qui peuvent être ou ne pas être considérés comme des romantiques. Faisons-le sans parti pris s'il nous suffit d'être utile, avec des partis pris vigoureux si nous avons le bonheur d'en avoir, et si nous voulons être éloquent et émouvant.

M. Kayka a des partis pris vigoureux. Romantique est pour lui synonyme d'artificiel, d'impuissant, de dégénéré, de sadique même. Kleist est pour lui le type de la puissance créatrice et de la santé. Il lui importe de démontrer non seulement que ce grand poète ne doit rien à cette clique, mais qu'il n'a rien de commun avec elle. Il a donné à son plaidoyer le tour le mieux fait pour intéresser et pour émouvoir : celui d'une apologie très pressante et souvent éloquente.

Il fait voir d'abord comment s'est formée la personnalité de l'homme et du poète, et montre que le romantisme de l'école de Schlegel n'a eu presque aucune part dans cette évolution. Le seul homme qui ait eu de l'influence sur l'esprit du jeune Kleist, c'est Wünsch, le professeur à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, dont l'étudiant suivit les cours en 1799-1800. Wünsch concilie un piétisme sincère avec un rationalisme éclairé; M. K. dégage de ses *Entretiens cosmologiques pour la jeunesse* beaucoup des idées qui ont déterminé le caractère de l'activité de Kleist. C'est en 1801 seulement, durant son séjour en Suisse, que le poète fut initié par le fils de Wieland à la doctrine romantique; il n'en retint que la tendance qui s'accordait avec son propre instinct : la volonté de fusionner dans l'art le caractéristique et le beau, le moderne et l'antique. Ses relations ultérieures avec les romantiques, à Dresde et à Berlin, ont été toutes superficielles; seul Adam Müller a eu sur lui de l'influence, et seulement sur ses idées politiques. La question des rapports extérieurs entre Kleist et le romantisme paraît élucidée autant que les documents le permettent, et la critique doit prendre acte sur ce point des conclusions de M. Kayka.

Il n'en est pas de même, me semble-t-il, de la parenté intime, de la parenté d'inspiration, de doctrine, de caractère. Dans les discussions qui s'y rapportent, plus délicates que les précédentes, et où fatalement les impressions personnelles interviennent, M. K. me paraît s'être laissé entraîner trop loin par sa sympathie pour Kleist, par son antipathie pour les romantiques, et par son désir de séparer complètement la cause de l'un de celle des autres.

Sans doute il a raison quand il montre le poète préoccupé de donner à ses œuvres l'unité de ton, la cohérence interne que l'ironie romantique se plaît à rompre. Mais cette ironie est pour Schlegel un expédient, dont

l'artiste use pour rappeler que son œuvre n'est qu'une manifestation finie, et par conséquent imparfaite, de son interprétation individuelle de l'infini. Kleist semble bien avoir conçu lui aussi l'œuvre d'art comme une révélation de ce qu'il y a de plus particulier dans un individu, et M. K. rappelle, p. 117 et p. 150, des définitions qui ont un accent tout semblable à celles de Schlegel.

Le théâtre de Kleist est assurément en grande partie plus plastique et vivant qu'aucune des œuvres de la première école romantique. Mais il ne l'est pas plus que certaines parties des *Gardiens de la couronne*, ou de bien des contes d'Arnim, de Brentano, et même de Hoffmann. D'ailleurs, la vérité des caractères même les plus vivants de ce théâtre est d'une outrance toute subjective : elle fait illusion dans le monde d'exaltation et d'hyperboles que le poète a conçu avec tant de force, mais elle a quelque chose de factice, et ne résiste pas à un examen attentif. M. K. affirme que dans *Catherine de Heilbronn* tout se justifie psychologiquement : « überall herrscht die psychologische Motivierung » ; il y a pourtant, là comme ailleurs, des contradictions internes, des inconséquences, qui montrent que le poète n'a présente aux yeux que la scène qu'il traite, qu'une situation isolée, et non pas un ensemble vivant de sa vie propre. Il se laisse aller, inconsciemment ou malgré lui, je veux bien, à l'arbitraire avec lequel certains romantiques jouent de parti pris. Il y a bien entre eux et lui une différence, mais elle n'est pas aussi absolue que le prétend M. Kayka.

Au point de vue moral de même, M. K. est très soucieux de montrer qu'il n'y a aucune parenté entre Kleist et les romantiques, et là encore il me semble qu'il dépasse la vérité dans les deux sens.

Beaucoup des anecdotes dans lesquelles Kleist apparaissait comme un amoureux bizarre ne reposent sur aucun témoignage sérieux, et après M. Erich Schmidt et Rahmer, M. K. écarte à bon droit ces légendes. Il n'en reste pas moins vrai que Kleist a été plus incapable qu'aucun romantique d'un amour normal. Et la hantise du suicide ? Sans doute elle apparaît grossie et comme caricaturée dans des anecdotes également controuvées. Mais d'autres témoignages subsistent, que M. K. ne discute nulle part sérieusement. Et le fait n'en demeure pas moins que Kleist a fini par succomber à une attraction dont il avait plus d'une fois ressenti le vertige.

M. Kayka explique cette mort volontaire par la détresse matérielle et morale à laquelle des événements indépendants de sa volonté avaient réduit le poète. Dans la succession de ces événements je ne peux pas, même après l'ingénieux plaidoyer de M. K., ne pas voir en partie un effet de la difficulté que Kleist éprouvait à se plier aux conditions de la vie réelle. Or cette difficulté, ou ce refus de l'individu de s'adapter aux conditions de la vie réelle et sociale, a toujours été considéré comme un des traits caractéristiques du subjectivisme romantique. A cet égard, Kleist est plus romantique que la plupart des romantiques, il l'est bien plus que les Schlegel, qu'Arnim, Eichendorff et même Hoffmann.

Ce parti pris d'indulgence pour l'un et de sévérité pour les autres nuit à la démonstration de M. Kayka. Si son étude paraît avoir élucidé la question des rapports extérieurs entre Kleist et le romantisme, il n'en est pas de même de celle des affinités intimes entre le poète et ses contemporains. Cette question-là, qui est la plus importante, reste ouverte. Il faudra attendre qu'elle soit reprise par un critique moins partial, et plus attentif aux nuances.

Cette passion d'ailleurs, soutenue par une documentation très solide, anime le plaidoyer de M. Kayka et le rend, dans la dernière partie surtout, très attrayant. Après l'avoir lu, on peut continuer, je crois, à voir dans Kleist un proche parent des romantiques, mais on le connaît mieux et on l'aime davantage. N'est-ce pas là au fond le résultat que l'auteur avait le plus à cœur ?

I. ROUGE.

D' Max Glass. *Klassische und romantische Satire.* Eine vergleichende Studie. Stuttgart, Strecker und Schröder, 1905, vi u. 92 S.

Classicisme et romantisme sont en Allemagne contemporains. Ils se constituent dans un même milieu, avec des éléments souvent identiques. Ils combinent ces éléments de façon diverse, mais la différenciation croissante qui en résulte laisse subsister entre eux une certaine parenté. Cette parenté se reconnaît surtout aux traits communs d'un idéalisme semblable. Elle se manifeste aussi dans le fait qu'ils ont eu les mêmes adversaires. Classiques et romantiques se sont parfois combattus. Ils ont plus souvent fait front, sous des drapeaux différents, contre un ennemi commun : l'esprit étroit et plat du rationalisme utilitaire.

M. Glass n'a pas cherché à démêler les sentiments un peu différents qui ont pu inspirer une même hostilité ; il n'a pas tenu compte non plus de l'évolution de ces sentiments. Il se borne à passer en revue les adversaires communs, et à rapprocher des Xénies de Schiller et de Goethe les fragments des Schlegel, les inventions ironiques de Tieck, les quolibets de Brentano qui s'attaquent soit aux mêmes collectivités (en particulier au « Philistin », représentant du « public », p. 17-23), soit aux mêmes individus [en particulier Nicolai (23-35), Klopstock (42-43), Wieland (43-46), Jean Paul (46-49), Voss (50-52)]. Ces rapprochements peuvent suggérer maintes remarques intéressantes. M. Glass en a lui-même dégagé quelques-unes, en particulier sur la technique de la satire chez les classiques et les romantiques (p. 9-17).

I. R.

Aus der Jugendzeit. Erinnerungsblätter von JULIUS RODENBERG, Berlin, Paetel, 1907.

Si nous recommandons au lecteur le petit volume dans lequel M. Julius Rodenberg vient de réunir d'aimables souvenirs d'enfance, ce n'est point qu'il renferme le récit d'événements importants ou extraordinaires. Ce sont, simplement, les mémoires d'un homme profondément attaché au sol où il naquit, au paysage qui servit de cadre à sa première jeunesse, au milieu familial où furent formés son esprit et son cœur. Il y a dans ce petit livre des tableaux d'un pittoresque délicat, d'une observation directe et juste, tracés dans un style simple, plein d'émotion discrète. L'intérêt du volume n'est cependant pas là. Il se trouve ailleurs. Toutes ces bonnes gens de Rodenberg, petite ville perdue dans le fin fond de l'ancienne Hesse électorale : bourgeois, artisans, paysans, qui furent les amis et compagnons d'enfance de l'auteur, sont les représentants d'une Allemagne disparue. A les voir vivre et évoluer entre leurs poteaux frontière, peints en blanc et rouge, gardés par le fier lion hessois que vainquit depuis lors l'aigle prussien, on revit une page d'histoire. Page modeste à la vérité — car sur cet échiquier que fut la carte géographique de l'Allemagne d'alors, la place occupée par la patrie particulière — « das engere Vaterland » — de l'auteur fut exigüe. Mais l'histoire de l'Allemagne est faite d'un ensemble d'histoires particulières, comme sa vie sociale est faite de beaucoup de vies sociales distinctes. Et c'est précisément parce que les quelques pages de M. Rodenberg ont été écrites sans préoccupations d'ordre politique aucunes, sans parti pris tendanciel aucun, qu'il en ressort un enseignement, sinon direct, au moins très utile.

M. Julius Rodenberg est issu d'une honorable famille de commerçants israélites. Il retrace avec un soin touchant les portraits des siens, braves gens, secourables à leur prochain, et dont la vie, toute de devoir, ne connut de meilleures joies que les affections familiales et le bon voisinage. On se plaît parfois — tant en deçà qu'au delà du Rhin — à représenter la race juive comme un agent dissolvant de toute tradition politique, religieuse, et sociale. Rien de moins vrai cependant. Il y a, précisément, chez le Juif un élément conservateur très accusé, constitué par son esprit religieux et son culte de la famille. Certes, comme toutes les grandes races, la race juive réunit des contraires, et il serait facile de trouver des exceptions à la règle, de citer des juifs chez lesquels la conscience sociale s'est manifestée dans le sens opposé, c'est-à-dire dans le sens non-traditionnaliste. Mais c'est de la moyenne juive que nous parlons ici, de la bourgeoisie israélite affranchie qui, pendant ce dernier siècle, a travaillé pour l'œuvre sociale de l'Allemagne. C'est à elle qu'a pensé Gustave Freytag lorsqu'il a écrit : « Les Juifs ont été nos amis, nos alliés, nos collaborateurs dans tous les domaines de la vie réelle et idéale de notre pays. » Et en cela il n'a pas eu tort.

I. TALAYRACH.

Griechische Lautlehre auf etymologischer Grundlage, von FRANZ STÜRMER, Halle a/S., Verlag des Waisenhauses.

L'auteur veut réformer l'étude du grec et il part du principe incontestable que la mémoire retient plus facilement ce que l'esprit comprend. Aussi veut-il donner une base scientifique à l'étude de la déclinaison, de la conjugaison, ou passage des formes homériques à celles de l'idiome attique. Il n'a, ce me semble, qu'un tort, c'est d'expliquer toutes les variations des voyelles et des consonnes par la grammaire comparée; cela est excessif et la mémoire des enfants, au lieu d'être soulagée, s'en trouverait accablée. Il fallait se contenter de donner les lois les plus générales et d'une application fréquente. L'auteur oublie l'adage : « Qui trop embrasse mal étreint ».

HENRI WEIL.

Langue et Littérature anglaises.

William Blake.

WILLIAM BLAKE. — **Mysticisme et Poésie**, par P. Berger, docteur ès lettres (thèse), 482 p. 8° Paris. Société française d'imprimerie et librairie, 1907.

WILLIAM BLAKE, **le Visionnaire**, par François Benoit, Paris, H. Laurens, 4° de 76 p. illustré (Mémoires et travaux de l'Université de Lille).

The Letters of William Blake, Together with his Life by F. Tatham, ed. by A. G. B. Russel, London, Methuen et Co, 8° de 237 p. illustré.

Deux ouvrages importants et qui se complètent parfaitement l'un l'autre, sont venus depuis l'année dernière pour mettre l'œuvre de Blake à la portée du public français, et un intéressant recueil de lettres, avec une Biographie jusque-là inédite précise encore la figure du poète et peintre visionnaire sur lequel les documents contemporains sont si rares.

Nous nous occuperons d'abord de l'ouvrage de M. Berger. A notre avis Blake, malgré la valeur singulière de quelques-uns des dessins dont il illustre lui-même ses œuvres, reste avant tout un poète, qui s'est vu contraint par ses visions à donner une forme visible à ce qu'il ne pouvait exprimer par les mots, qui y a réussi souvent, parce que son métier de graveur lui mettait entre les mains un outil dont il savait se servir, mais trop préoccupé du sujet, de l'idée, pour pouvoir être appelé un pur artiste. Son art est une langue, mais une langue symbolique expressive d'idées plus encore que de formes.

Le premier reproche qu'on pourrait faire à M. Berger (s'il faut commencer par les reproches pour rendre ensuite pleinement justice au travail accompli) c'est d'avoir presque entièrement négligé, je ne dirai pas le côté artistique, c'était son droit, mais l'information qu'apporte souvent l'illustration inséparable du texte, au symbolisme de Blake. Sûrement il a vu, dans les

originaux ou au moins en reproduction, presque tous les dessins de Blake, mais il ne se sert presque jamais de cette connaissance qu'il ne peut manquer d'en avoir.

Ainsi le Los de Blake est certainement, entre autres choses, une personification du Soleil, mais l'anagramme de Sol n'en serait pas une preuve suffisante si nous n'avions l'illustration reproduite par M. Benoit (p. 70). M. Berger, s'il ne pouvait évidemment illustrer son livre, aurait dû y mettre plus de renvois à des illustrations aujourd'hui assez accessibles dans diverses reproductions.

Au point de vue historique, nous lui reprocherons également sa méthode. Ne pas chercher à montrer en détail comment Blake a été ou n'a pas été le produit de son temps et de son milieu, le considérer plutôt comme une personnalité unique, tombée par hasard, comme il l'aurait dit lui-même, » du monde de l'éternité dans celui de l'espace et du temps (p. 1) » ce serait un plan si singulier pour un ouvrage de critique qu'en réalité M. Berger n'a pu s'y tenir, qu'il ne nous a pas donné seulement une exposition aussi systématique qu'il l'a pu des idées de Blake, une image aussi vivante que possible de sa poésie mais une étude sur le mysticisme poétique, personnifié dans Blake. Et pour cela il faut bien savoir ce qui dans Blake appartient à Blake et ce qui est de son siècle et de ses prédécesseurs mystiques. Il ne s'agit pas de savoir ce qu'il pensait de lui-même (on pourrait alors se contenter de le lire) mais de ce qu'il faut penser de lui.

L'effort admirable du livre de M. Berger, qui ne cache pas sa prédilection pour son auteur, c'est précisément de nous avoir montré dans le chaos obscur de cette œuvre ce qu'il y a de poésie éternelle et même de pensée claire et vivante. Il s'est placé au centre, il n'en est pas assez sorti peut-être, mais il l'a si profondément pénétrée qu'il réussira à la faire aimer.

Dans l'étude historique qu'il est obligé de donner, nous trouvons plus d'abstraction qu'il n'en aurait fallu. Après avoir identifié la Révolution avec le culte de la raison et le classicisme (p. 6), M. Berger est obligé de reconnaître implicitement qu'il y avait du romantisme dans la Révolution ou, si l'on veut, de la Révolution dans le romantisme (p. 12). Quand M. Berger dit encore que Blake, avant la naissance même du romantisme, était allé plus loin que le romantisme même, c'est sur le terrain de l'histoire que nous voudrions encore le ramener. Blake est-il bien le seul à admirer le moyen âge et le gothique, de son temps? Nous renvoyons M. Berger aux études sur Percy, sur Walpole et Anne Radcliffe, sur le retour à Spenser et à Chaucer. Il nous paraît aussi faire trop petite place, dans cette partie de son livre, à l'influence de Bœhme, de Law, de Swedenborg, sur laquelle il est obligé de revenir plus loin.

Blake n'est pas seulement un mystique, c'est un érudit du mysticisme. De temps en temps un mot vient nous éclairer sur ses lectures, mais il est certain qu'on pourrait retrouver davantage dans les écrits de ses prédécesseurs. Quoique Blake soit un visionnaire, on ne peut pas non plus négliger

les événements et les écrits contemporains, qu'il interprétait à sa façon. P. 157, dans un extrait de *Vala* (composé à partir de 1797), nous trouvons une allusion évidente au livre de Malthus (1^{re} éd., 1798), dont M. B. ne tient pas compte. Cependant quelques-uns des passages les plus caractéristiques de Blake semblent bien être une réponse à Malthus.

Nous croyons que le « système moral » de Blake : toute restriction est un mal (p. 208), s'éclairerait beaucoup si on y voyait une réaction contre la renaissance du christianisme vers la fin du XVIII^e siècle.

Dans la partie psychologique M. B. a laissé aussi un peu de confusion faute d'avoir voulu employer les termes les plus courants du vocabulaire philosophique.

Il est évident pour nous que Blake croyait ses visions vraies d'une vérité supérieure et idéale, mais non *objective*. Il savait que tout cela se passait dans son esprit, il était visionnaire, non pas fou, comme le montre toute sa vie (cf. p. 59). Ainsi la question de la *réalité* des visions paraît n'avoir pas de sens.

Le travail d'exposition systématique et d'explication des idées de Blake dans le livre de M. Berger est des plus remarquables. Sans doute il doit beaucoup à MM. Ellis et Yeats, qu'il cite souvent d'ailleurs, mais il a fait œuvre personnelle sur bien des points. On n'arrivera jamais à lire couramment les livres prophétiques de Blake, bien des pages resteront incompréhensibles, mais on arrive à saisir les points essentiels de la doctrine.

L'explication du symbolisme géographique est des plus intéressantes et n'avait jamais été poussée aussi loin. M. Berger montre très bien comment la langue symbolique était devenue naturelle pour Blake qui ne se souciait plus du tout du lecteur non initié qui d'ailleurs ne viendra jamais à lui. On peut se demander peut-être si quelques exemples n'auraient pas suffi et si cette exposition systématique de Blake (p. 107 et suiv.) n'est pas un peu longue.

Le grand mérite du livre de M. Berger, c'est l'intelligence et l'amour du poète qu'il étudie et qui sans doute l'a attiré vers le penseur. Cette qualité, elle est évidente à chaque page dans des traductions poétiques qui feront beaucoup pour gagner des lecteurs à Blake, et dans une sympathie générale répandue dans toute l'œuvre qui sait distinguer entre l'étrange et l'accidentel, et ce qui est humain et vivant. A ce point de vue, le livre est parfait et on regrette presque qu'une étude aussi attachante que celle que M. B. a faite des *Songs of Innocence and of Experience*, et de toute l'œuvre poétique de Blake, soit obligée de se présenter dans la compagnie peu attirante de la philosophie hermétique.

Nous avons dit que les traductions de M. B. étaient presque toujours parfaites. Cependant il a traduit deux fois un vers très important de l'*Évangile Éternel* :

Thou art a man; God is no more.

Comme s'il y avait *God is not more*. Cette formule signifie pour nous : dès l'instant que tu te connais comme homme, Dieu n'existe plus. C'est ce qui fait comprendre l'affirmation de la p. 191 : « Je suis le Christ, et vous aussi, et tout le monde ». Blake est chrétien, mais pense que le christianisme vrai n'a aucun rapport avec celui qui est enseigné, que l'Évangile éternel n'est pas dans l'Évangile tel qu'il est interprété. En religion comme en morale, sa doctrine est le pur individualisme (pp. 63, 110).

Nous avons un peu perdu de vue avec M. Berger que Blake était un dessinateur et un peintre. L'ouvrage de M. Benoit, illustré avec tout le luxe et le soin désirables, est un complément indispensable pour le lecteur qui veut se faire une idée exacte de cet étrange et puissant esprit qui à créé presque autant dans le domaine des formes que dans celui des idées.

Sans négliger l'interprétation symbolique des dessins et peintures de Blake, M. Benoit en a parlé surtout en historien de l'art. Son ouvrage, qui ne comporte pas, comme celui de M. Berger, de références et de bibliographie, est un livre de vulgarisation, mais de la plus intelligente et la plus savante. Dans une série de chapitres, il étudie l'Homme, l'Intellectuel et l'Artiste, qu'il n'était peut-être pas nécessaire de séparer, car ce qu'il y a de plus frappant dans Blake c'est justement la pénétration et la correspondance des moyens d'expression. Il n'y a pas de doute que nous sommes là en face d'un automatisme psychologique analogue au cas célèbre décrit par M. Flournoy (*Des Indes à la planète Mars*) que M. Benoit rappelle très ingénieusement. Le sujet de M. Flournoy, comme Blake composait des poésies illustrées d'après ses visions. La seule différence c'est qu'il n'avait aucun génie, poétique ni graphique.

Le génie graphique de Blake est difficile à définir. Le dessin est tantôt correct jusqu'à la froideur, tantôt d'un emportement et d'une hardiesse dans le mouvement qui rappellent Michel-Ange. Y eut-il influence, dans une planche comme celle du Jugement Dernier ? M. Benoit n'en décide pas. On aurait aimé aussi quelques renseignements sur les pseudo-classiques autour de Blake, comme Flaxman et Fuseli, mystiques aussi et qui ont pu avoir sur son dessin une influence. La passion de Blake pour la ligne est peut-être due à la nécessité d'un symbolisme défini, sinon clair. Les formes sont comme des mots, dont le sens n'est pas arbitraire. Il serait intéressant de savoir s'il y eut aussi pour Blake un symbolisme des couleurs. Malheureusement on ne pourra jamais l'étudier dans des reproductions. Celle que M. Benoit donne du livre de *Thel* paraît être faite, entre parenthèses, sur un mauvais exemplaire, quand on la compare à celle du *Portfolio* (1895).

Écrit avec vivacité et esprit, avec une intelligence profonde du sujet, illustré avec beaucoup de soin, l'ouvrage de M. Benoit est la meilleure monographie sur l'œuvre complet de Blake qui ait paru depuis celle de Richard Garnett dans le *Portfolio*. Ce serait en même temps la meilleure introduction au grand ouvrage de M. Berger.

Enfin M. A. G. B. Russell a fait une œuvre très utile en réunissant en un volume presque tous les documents biographiques que nous possédons sur William Blake. On souhaiterait qu'il eût été plus loin, et qu'il eût pu y joindre les précieux extraits du journal de Crabb Robinson, dont les éditions sont devenues rares. En tout cas la vie inédite de Blake par Tatham valait la peine d'être publiée et contient des renseignements intéressants. Notons dans l'Introduction que M. Russell nie absolument qu'il existe de faux dessins de Blake par Tatham. La biographie de Tatham confirme l'influence de l'art gothique rapportée par Malkin. Il y a aussi des détails sur ses procédés de peinture et sur la nature de ses visions, qui lui interdisait apparemment de dessiner d'après nature, ce qui explique bien des choses.

Les lettres de Blake publiées dans ce volume sont caractéristiques pour l'histoire de sa pensée. Il y parle de ses visions comme quotidiennes et familières et n'altérant en aucune façon sa tranquillité d'esprit (p. 62, 69). Sa critique d'art est intéressante à rapprocher de la Préface au catalogue de 1809. Il cite plusieurs fois Michel-Ange et les Grecs comme ses maîtres. Parmi les contemporains son admiration pour Romney est à noter (p. 165, 171). En général la lecture de ces lettres confirme entièrement ce qu'ont dit les contemporains de l'élévation morale de Blake qui ne peut être soupçonné d'avoir rien eu d'un charlatan. A partir de 1808, elles sont rares et assez insignifiantes. Parmi les illustrations, il faut citer la reproduction du masque de Blake moulé pendant sa vie, et l'aquarelle originale du Jugement Dernier, avec le commentaire de l'artiste.

JOSEPH AYNARD.

Richard Ackermann. *Percy Bysshe Shelley; der Maun, der Dichter und seine Werke.* — Dortmund, Fr. Wilh. Ruhfus, 1906, Mk. 5.

Ce livre est, et veut être, un ouvrage de vulgarisation, basé d'ailleurs sur les meilleures sources. La vie de Shelley y est racontée très succinctement, en huit chapitres, bourrés de faits, de dates, de chiffres, de noms propres, dont l'aridité n'empêche pas le charme d'aventure et de rêve toujours frissonnant, propre à cette mystérieuse existence, de se dégager pour le lecteur. Chaque chapitre est coupé en deux parties, la dernière toute consacrée à une analyse des œuvres, avec indications de sources, et, de ci, de là, quelques couples de vers en traduction. C'est en somme un livre très semblable à celui qu'il n'y a pas bien longtemps, H. Richter consacrait au poète (Weimar-Felber, 1898). Il n'offre point les quelques inexactitudes qu'on a pu relever chez son aîné, et il présente la même matière, souvent même enrichie par les découvertes et les travaux récents, dans un ordre plus simple, et sous une forme plus dense. Mais ici encore on n'admira pas sans réserves l'humilité scientifique de ces travailleurs qui « après s'être plongés pendant vingt

ans » dans l'étude d'une œuvre et d'une vie comme celles de Shelley, se résignent à publier un excellent recueil, mais enfin un recueil de fiches, et un instrument de travail plutôt qu'un travail original.

En effet, le fait brut est ici partout, avec une sûreté et une précision louables à coup sûr, mais, si l'on y songe bien, assez faciles et assez inutiles : car n'est-il pas vrai, hélas ! que pour Shelley, plus encore que pour d'autres, le fait biographique, ce résidu matériel des multiples hasards qui ont dispersé et oblitéré souvent les vestiges d'une existence, est aussi peu éclairant qu'il est aisément accessible ? Sans doute, par exemple, le chiffre des dettes contractées par Shelley, pour venir en aide à cet éternel impécunieux qu'était Godwin, nous montrera bien la générosité du poète ; mais la nature spécifique de cette générosité, ce dévouement voulu, un peu froid, et coupé par instants de fières irritations, ce mélange de reconnaissance intellectuelle et d'étonnement, presque de révolte morale, que le disciple ressentait pour un maître qui le comprenait si mal et qui l'exploitait si bien, cela nous échappera ; peut-être les chiffres ont-ils pris la place que quelques extraits de lettres auraient dû occuper. Assurément, auprès des chiffres, l'évaluation de la portée, du sens intime de ces passages, est d'une mise en formule difficile et précaire ; elle ouvre la porte à cet impressionnisme dont on se défie et dont on fait bien de se défier. Mais ne faut-il pas s'y livrer un peu tout en s'en défiant ? L'impression n'est-elle pas, dans le stupide éparpillement des acquis concrets, le seul moyen de traduire le mouvement et de suggérer la vie ? La science qui ne relève que les expressions les plus exactement pondérables d'une activité humaine n'est guère qu'une science de nomenclature, une science d'état-civil, à laquelle il faut bien entendu pouvoir se référer, mais qu'il faut aussi tâcher de dépasser si l'on veut faire œuvre vivante et progressive. Un peu semblable à l'hypothèse qui, dans les « sciences exactes » mêmes, vient suggérer les passages subtils qui animent le donné, l'impression personnelle, le témoignage d'un contact direct, vient seul fondre ces cristallisations, disconnexes et inintelligibles, en un continu qui s'ouvre, s'épanouit, se fane et meurt, comme les réalités humaines. Ce contact direct et personnel, il semble qu'une étrange pudeur ait empêché M. A. de nous le trahir.

On éprouve quelque dépit à voir un homme comme l'auteur de ce livre, dont les travaux de détail ont depuis longtemps prouvé qu'il est sur le continent l'un des Shelleyens les plus avertis et les plus attachés¹, consacrer tant de pages à nous dire ce qu'il a relevé sur Shelley, et presque aucune à nous confier ce qu'il pense de Shelley ; tant de pages à nous montrer sur quel canevas il faut reconstruire cette existence, dessiner ce progrès, et presque aucune à nous indiquer comment lui-même conçoit cette recon-

1. Rappelons surtout : *Quellen, Vorbilder, Stoffe zu Shelley's poet. Werken*, 1890. — *Epipsychidion und Adonais*, 1900. — Articles et comptes rendus dans les *Englische Studien*.

struction et ce dessin. Chaque lecteur devra les tenter, pour son propre compte, à mesure qu'il avancera dans ce pullulement documentaire. Mais à coup sûr M. A. n'est pas si modeste qu'il ne s'estime après tant d'années de recherches patientes et de lectures enthousiastes, plus capable de réussir dans la tentative que « l'homme dans la rue, *the man in the street* » ou même « l'homme dans l'université » auxquels son livre s'adresse.

Quelques menus rapprochements de faits, ingénieux en eux-mêmes, auraient gagné à être soutenus par cette trame d'interprétation psychologique : telle la distinction de deux périodes dans la vie de Shelley à Eton (semblable à celle qu'on a faite pour la vie de Byron à Harrow), p. 13; telle encore la supposition que Shelley, revenant *seul* d'Edimbourg, en automne 1813, songeait déjà à vivre séparé de sa femme, p. 100. De même les permanences des motifs littéraires que M. A. a justement relevées avec soin — comme nul encore ne l'avait fait — auraient pris un relief singulier, si, osant interpréter ses données, l'auteur avait montré comment la vie même du poète a souvent été une inlassable répétition, un renouveau obstiné de foi, d'espérance, d'amour, que les désillusions ne fauchaient que pour leur permettre de renaître.

Signalons, au point de vue purement documentaire où l'auteur a voulu se placer : 1^o p. 42 : que le plagiat dans l'œuvre de jeunesse de *Victor and Cazire*, inaperçu par le Dr Garnett, a été découvert depuis : cf. la seconde édition de M. Hutchinson, 1905 (l'édition Hutchinson manque à la bibliographie); 2^o p. 85 : que l'incident de Tanyralt a été nouvellement expliqué et peut-être tiré au clair dans un article du *Century Magazine*, octobre 1905.

Très peu de fautes d'impression : Lewes pour Lewis, p. 137. — Rododaphne pour Rhododaphne, p. 156. — Autgenommen pour aufgenommen, p. 364. Le type adopté est remarquablement large et clair. Deux belles reproductions des portraits bien connus de Shelley et de Mary ornent l'ouvrage. La « bibliographie choisie » qui le termine est excellente.

A. KOSZUL.

Liste chronologique des œuvres de William Hazlitt, par JULES DOUADY.
— Paris, Hachette, 1906, ix-53 p. in-8 (thèse complémentaire).

M. Douady nous a donné ici un bon instrument de travail. Il n'a pas eu à le créer de toutes pièces; les recherches de M. Waller, l'éditeur de Hazlitt, permettaient de grossir, sinon de compléter les deux listes chronologiques partielles déjà existantes (par W. Carew Hazlitt et A. Ireland). Tout en reconnaissant ces obligations, l'auteur nous avertit que sa propre liste lui a coûté des mois de travail; et nul ne songera à s'en étonner, car il apporte une large contribution à la bibliographie de Hazlitt. Vingt essais ou articles nouveaux (publiés dans la *London Weekly Review*, l'*Atlas* et le *Monthly*

Magazine) sont ajoutés à son œuvre; une discussion intéressante et serrée des cas douteux y fait rentrer également plusieurs articles rejetés par M. Waller; en revanche, M. Douady se prononce contre l'admission de plusieurs autres. Enfin, dans la très grande majorité des cas, ses recherches personnelles à travers les périodiques et la littérature du temps lui ont permis de fixer, non seulement l'année, mais le mois de la publication, parfois aussi la date de la composition des articles. Il insiste avec raison sur l'importance d'une chronologie aussi minutieuse, étant donné le lien étroit qui existe entre l'œuvre de Hazlitt et les fluctuations de sa vie sentimentale. Les renseignements ainsi amassés permettent de se représenter d'une façon précise l'activité littéraire de Hazlitt dans son ensemble; ils seront indispensables à quiconque en voudra faire une étude systématique. — La liste de M. Douady est présentée avec beaucoup d'ordre et de clarté; on regrettera seulement qu'un index ne nous facilite pas la recherche d'un numéro à travers la série extrêmement copieuse des écrits énumérés.

L. CAZAMIAN.

Nicolas Denisot du Mans (1515-1559), essai sur sa vie et ses œuvres, par l'abbé CLÉMENT JUGÉ. — Le Mans, Bienaimé-Leguicheux; Paris, Lemerre, 1907. 1 vol. in-8° de VIII-164 p.

Le sujet de cet ouvrage (thèse complémentaire de doctorat) ne rentrant pas dans notre champ d'études, on n'en parlerait pas ici s'il n'était peut-être utile d'y relever au moins une erreur grave sur un point qui touche la littérature anglaise et la nôtre. Parlant d'un recueil de vers à la mémoire de Henri II, auquel collabora Denisot¹, M. Jugé nous dit (p. 128-129) : « Nous savons qu'il [Denisot] traduisit en vers élégiaques... une épitaphe composée en anglais ». Il cite ensuite les douze vers de Denisot, et, en note, le premier vers de l'original anglais prétendu. Si la pièce est réellement traduite de l'anglais, on voit tout de suite, bien que M. Jugé ne s'en soit pas avisé, l'intérêt qu'elle présente. C'est, ni plus ni moins, la première version française d'un texte littéraire anglais, une version antérieure d'un demi-siècle à toute autre qui nous ait été conservée : Denisot devient l'introducteur des lettres anglaises chez nous, et le premier de nos écrivains qui ait su l'anglais.

Tout cela malheureusement ne résiste pas au plus sommaire examen. En feuilletant le recueil de 1560, on voit au premier coup d'œil (et l'avis au lecteur le déclare), que les « épitaphes » de Henri II en diverses langues, celle de Denisot comme les autres, et aussi l'anglaise, ainsi qu'une autre en

1. Le recueil, dont M. Jugé semble attribuer la composition à Denisot, et qu'il dit « préparé pour l'impression » en octobre 1559, est en réalité d'Utenhove et² comme en témoignent les vers à la mémoire de J. du Bellay, ne peut être antérieur à l'année 1560.

anglais d'Écosse, sont toutes des versions d'un même original de N. Utenhove, en langue hébraïque, par où s'ouvre le volume. Si, comme il est probable, quelques-uns des collaborateurs ignoraient l'hébreu, ils se sont inspirés de la version grecque ou de la latine qui suivent immédiatement. Il n'y a aucune raison pour que Denisot, non plus qu'aucun de ses émules (entre lesquels se trouve J. du Bellay) ait imité la pièce anglaise; et rien absolument ne nous montre que, pendant son séjour en Angleterre, il se soit plus inquiété d'apprendre l'anglais que les autres Français de son temps qui ont voyagé outre-Manche.

On pourrait relever dans le même ouvrage d'autres erreurs sur les choses d'Angleterre, avec lesquelles l'auteur est évidemment peu familier. Un passage mal compris d'Ascham y donne lieu à des considérations trop générales et injustifiées sur « l'enthousiasme des jeunes filles anglaises » du xvi^e siècle « pour leur maître et leurs études » (p. 56-57); il est fait mention des « idées puritaines » vers l'année 1547; un mot illisible d'un texte anglais est expliqué de façon inadmissible (p. 149). Sur ces méprises et autres semblables, il est inutile de s'arrêter, car le lecteur, qui s'en aperçoit tout de suite, les redresse aussitôt; la première, au contraire, ne se révèle qu'après un petit travail de vérification. Ajoutons, pour être juste envers l'auteur, que les passages consacrés aux choses anglaises sont la moindre partie de son livre, et que ses connaissances sont plus solides et plus sûres dans le reste, qui est le principal, mais qui se trouve hors de notre domaine.

A. BARBEAU.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Bibliographie des ouvrages.

A) **Bibliographie.** — **Morgen.** — *Wochenschrift für deutsche Kultur*, begründet und hrsg. v. W. LOMBART, G. BRANDES, H. V. HOFMANNSTHAL, Berlin, Marquardt, 07. 20 m. jährlich.

Jahres-Verzeichnis der an den deutschen Schulanstalten erschienenen Abhandlungen. XVIII: 1906. Berlin, Behrend, 07. 12 m. — MEYER, R. M. *Grundriss der neueren deutschen Literaturgeschichte*. 2. Vermehrte Auflage. Berlin, Bondi, 07. 5 m.

B) **Histoire de la civilisation.** — *Deutsches Leben der Vergangenheit in Bildern*. 1. Lfg. Iena, E. Diederichs, 07. 1,50 m. — EICHHOLZ, P. *Das älteste deutsche Wohnhaus. Ein Steinbau des IX. Jahrhunderts*. Strassburg, Heitz, 07. 4 m. [*Studien zur deutschen Kuntgeschichte*, 84. H.]. — BURKHARDT, C. A. H. *Die Entstehung des Parks in Weimar*. 2., Verb. Aufl. Weimar, Böhlau, 07. 0,80 m.

C) **Langue et métrique.** — SUTTERLIN, L. *Die deutsche Sprache der Gegenwart*. (Ihre Laute, Wörter, Wortformen und Sätze). 2. Aufl. Leipzig, Voigtländer, 07. 7 m. — BECK, C. *Die Ortsnamen der fränkischen Schweiz*. Erlangen, Junge, 07. 2 m. — HINTNER, V. *Ein Beitrag zum deutschen Wörterbuche*. Brixen, Weger, 07. 2 m. — ZITELMANN, E. *Der Rhythmus des fünffüssigen Jambus*. Leipzig, Teubner, 07. 1,80 m. [Aus: *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*.].

D) **Littérature allemande: 1. Histoire de la littérature. Époques, écoles, thèmes particuliers.** — BIESE, A. *Deutsche Literaturgeschichte*. 1. Bd. von den Anfängen bis Herder. München, Beck, 07. 5,50 m. — SONNENFELS, A. *Dichterinnen und Freundinnen unserer grossen Dichter*. Berlin, Tetzlaff, 07. 5 m. — JOACHIMI-DEGE, M. *Deutsche Shakespeare-Probleme im 18. Jahrh. u. im Zeitalter der Romantik*. Leipzig, Haessel, 07. 6 m. — POETZSCH, A. *Studien zur frühromantischen Politik und Geschichts-Auffassung*. Leipzig, Voigtländer, 07. 3,60 m. [*Beiträge zur Kultur- und Universalgeschichte*, 3. H.]. — SCHMIDT, O. E. *Fouqué, Apel, Milwitz. Beiträge zur Geschichte der deutschen Romantik*. Leipzig, Dürr, 08. 5,40 m. — ENGEL, E. *Das jüngste Deutschland*. Leipzig, Freytag, 07. 1,20 m. — ARNOLD, R. F. *Das moderne Drama*. Strassburg, Trübner, 08, 6 m. — GOLTHER, W. *Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neuen Zeit*. Leipzig,

Hirzel, 07. 8,50 m. — TIMM, B. *Die Polen in den Liedern deutscher Dichter*. Lissa, Eblecke, 07.

2. **Recueils: légendes, poésies lyriques, etc.** — GRAEF, H. *Deutsche Volkslieder Eine ästhetische Würdigung*. Leipzig, Verl. f. Literat., 07. 3 m. — *Kinder- und Volkslieder, Reime und Sprüche aus Stadt und Kanton Schaffhausen*. Gesammelt von S. Hrsg. v. P. FINK, Zürich, Schultess, 07. 1,60 m. — *Volkswörter und Volkslieder aus dem Wiesentale*. Gesammelt von O. MEISINGER. Freiburg, i. B., Bielefeld, 07. 2,50 m. — *Natursagen. Eine Sammlung naturdeutender Sagen, Märchen, Fabeln und Legenden*. Hrsg. v. O. DÄHNHARDT. 4. Bd. *Sagen zum Alten Testament*. Leipzig, Teubner, 07. 8 m. — WILHELM FRDR. *Deutsche Legenden und Legendare. Texte u. Untersuchungen zu ihrer Geschichte im Mittelalter*. Leipzig, Hinrichs, 07. 8 m.

3. **Auteurs et ouvrages particuliers.** — ANZENGRUBER. — KINZEL, K. *Anzengruber als Dramatiker*. Leipzig, Engelmann, 07. [Vortragsstoffe für Volks- und Familienabende, 20. H.].

Beowulf. — RIES, J. *Die Wortstellung im Beowulf*. Halle, Niemeyer, 07. 10 m.

Burgsdorff, W. v.: *Briefe an Brinkmann, Henriette von Finckenstein, W. v. Humboldt, Rahel, Fr. Tieck, Ludwig Tieck, und Wiesel*. Hrsg. v. A. F. COHN. Berlin, Behr, 07. 3,50 m. [*Deutsche Literaturdenkmale des 18. u. 19. Jahrh.*, 139.].

Dalberg. — ALAFBERG, F. *Wolfgang Heribert von Dalberg als Bühnenleiter und als Dramatiker*. Berlin, Ebering, 07. 4,50 m. [*Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie*, 32.].

Eichendorff's, J. Frhr. v. *Werke*. In 4 Bdn. Mit. e. Einleitg. von R. v. GOTTSCHALL. Leipzig, Hesse, 07. 2,50 m. — CASTELLE FRDR. *Ungedruckte Dichtungen Eichendorff's. Ein Beitrag zur Würdigung des romantischen Dramatikers*. Münster, Aschendorff, 07. 1,80 m.

Feuchtersleben's, Ernst v., Ausgewählte Werke, 5. Teile in 4 Bdn Hrsg. v. R. GUTTMANN. Leipzig, Hesse, 07. 2 m.

Goethe. — *Faust mit Einleitung und fortlaufenden Erklärungen hrsg. v. K. J. SCHÖRRER*. 1. Th. 5. Aufl. Leipzig, Reisland, 07. 4 m. — BAUMANN, LINA. *Die englischen Uebersetzungen v. Gæthes Faust*. Halle, Niemeyer, 07. 3 m. — SCHÜDDEKOPF, CARL. *Gæthes Tod. Dokumente und Berichte der Zeitgenossen*. Leipzig, Insel-Verlag, 07. 4 m. — *Gæthe: Liebesorakel. Ein Handbuch für Liebende*, Hrsg. v. RUD. HEYNE. Weimar, Grosse, 07. 3 m. — KJÖLENSON, H. *Nachfolge Gæthes*. Gotha, Wöpke, 07. 3 m. — PELTZER, A. *Gæthe und die Ursprünge der neueren deutschen Landschaftsmalerei*. Leipzig, Seemann, 07. 1,20 m.

Greff. — BUCHWALD, RHD. *Joachim Greff. Untersuchungen über die Anfänge des Renaissance dramas in Sachsen*. Leipzig, Voigtländer, 07. 3,60 m. [*Probefahrten*. 11 Bd.].

Greif. — KOSCH, W. *Martin Greif in seinen Werken*. Leipzig, Amelang, 07. 2,50 m.

Grisebach. — MUELLER, G. *Eduard Grisebachs literarische Tätigkeit. Ein bibliographischer Versuch.* Wiesbaden, Deffner, 07. 2 m.

Gryphius. — HARRING, W. *Andreas Gryphius und das Drama der Jesuiten.* Halle, Niemeyer, 07. 5 m. [Hermæa, 5. Bd.].

Haushofer. — HEY, O. *Max Haushofer, der Dichter.* Stuttgart, Cotta, 07. 1 m.

Hebbel. — FRENKEL, J. *Friedrich Hebbels Verhältnis zur Religion.* Berlin, Behr, 07. 2,50 m. [Hebbel-Forschungen, n° 2.]. — HORNEFFER, E. *Hebbel und das religiöse Problem der Gegenwart.* Iéna, Diederichs, 07. 1,50 m.

Heine. — FEUCHTWANGER, L. H. *Heine's « Rabbi von Bacherach ». Eine kritische Studie.* München, Lindauer, 07. 2 m.

Heinse, Wilh. *Ardinghello und die glückseligen Inseln.* Hrsg. v. C. SCHÜDEKOPF. 2. Aufl. Leipzig, Insel-Verlag, 07. 6 m.

Hesler, H. v. — *Dichtungen des deutschen Ordens, I. Die Apokalypse Heinrichs v. Hesler, aus der Danziger Handschrift hrsg. v. K. HELM.* Berlin, Weidmann, 07. 12 m. [Deutsche Texte des Mittelalters, Bd. 8.].

Hoffmann's, E. T. A. — *Sämtliche Werke in 15 Bdn.* Hrsg. mit einer biograph. Einleitz. v. E. GRISEBACH. Neue, um die musik. Schriften. verm. Ausg. Leipzig, Hesse, 07. 6 m.

Hoffmann von Fallersleben. — *An meine Freunde. Briefe.* Hrsg. v. H. GERSTENBERG. Berlin, Concordia, 07. 6 m.

Hofmannsthal, Hugo von. — *Der weisse Fächer. Ein Zwischenspiel.* Leipzig, Insel-Verlag, 07. 20 m.

Jakobi. — ISENBERG, K. *Der Einfluss der Philosophie Charles Bonnets auf Friedrich Heinrich Jakobi.* Borna; Stuttgart (Karls gymnasium), Selbstverlag, 07. 1 m.

Klinger. — HEYNE, HILDEG. *Max Klinger im Rahmen der modernen Weltanschauung und Kunst. Leitfaden zum Verständnis Klinger'scher Werke.* Leipzig, Wigand, 07. 1,20 m.

Lessing. — HAAR, G. *Parenthesen zu Lessings « Laokoon ».* Hanau, Clauss et Feddersen, 08. 1,50 m. — HOROWITZ, A. *Beiträge zu Lessings Philosophie.* Bern, Scheitlin, 07. 1 m. [Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte, 55. Bd.]. — KUNDT, E. *Lessing und der Buchhandel.* Heidelberg, Winter, 07. 2,40 m.

Luther. — MUELLER, K. *Luther und Karlstadt. Stücke aus ihrem gegenseitigen Verhältnis, untersucht.* Tübingen, Mohr, 07. 6 m.

Nibelungenlied. — MUTH'S, R. v., *Einleitung in das Nibelungenlied.* 2. Aufl. Hrsg. m. des Verfassers Nachträgen und mit literar. Nachweisen bis zur Gegenwart. v. J. W. NAGL. Paderborn, Schöningh, 07. 8 m.

Nietzsche. — BÉLART, H. F. *Nietzsche und R. Wagner. Ihre persönlichen Beziehungen, Kunst- und Weltanschauungen.* Berlin, Wunder, 07. 2 m. — GRAMZOW, O. *Kurzer Kommentar zum Zarathustra.* Charlottenburg, Bürkner, 07. 3 m.

Schlaf, Johannes. — *Der « Fall » Nietzsche. Eine « Ueberwindung ».* Leipzig, Thomas, 07. 7 m.

Probst, P. *Dramatische Werke. Eingeleitet u. hrsg. v. E. KREISLER.* Halle, Niemeyer, 07. 1,80 m. [*Neudrucke deutscher Literaturwerke des 16. u. 17. Jahrh., 219-221.*].

Rückert. — WILLMS-WILDERMUTH, AGNES. *Friedrich Rückert, der Dichter des deutschen Volkes und der deutschen Familie, Ein Lebensbild.* Stuttgart, Steinkopf, 07. 4 m.

Schelling. — ADAM, M. *Schellings Kunstphilosophie. Die Begründung des idealistischen Prinzips in der modernen Aesthetik.* Leipzig, Quelle et Mayer. 07. 3 m. [*Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte, 2. Heft.*].

Schiller. — BARTELS, R. *Zu Schillers « Das Ideal und das Leben ».* Halle, Buchh. d. Waisenh., 07. 1 m.

Schleiermacher. — WICKERT, R. *Die Pädagogik Schleiermachers in ihrem Verhältnis zu seiner Ethik.* Leipzig, Thomas, 07. 3 m.

Stifter. — WEYDE, J. *Adalbert Stifter als Erzieher. Vortrag.* Prag, Calve, 07. [*Sammlung gemeinnütziger Vorträge, 347.*]. — SAUER, A. *Adalbert Stifter. Rede.* Prag, Calve, 07. [*Sammlung gemeinnütziger Vorträge, 346.*].

Storm. — SCHUETZE, P. *Theodor Storm. Sein Leben und seine Dichtung. 2. Aufl. hrsg. v. E. LANGE.* Berlin, Paetel, 07. 6 m.

Tilo v. Kulm. — *Dichtungen des deutschen Ordens, II. Tilos von Kulm Gedicht Von siben Ingesigeln, aus der Königsberger Handschrift hrsg. v. K. KOCHENDÖRFFER.* Berlin, Weidmann, 07. 3,60 m. [*Deutsche Texte des Mittelalters, IX. Bd.*].

Uhland. — HAAG, H. *Ludwig Uhland. Die Entwicklung des Lyrikers und die Genesis des Gedichtes.* Stuttgart, Cotta, 07. 3 m.

Wieland. — RIDDERHOFF, K. *Sophie von La Roche und Wieland. Progr.* Hamburg, Herold, 07. 2,50 m.

L. MIS.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

I. — Livres nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — *Catalogue of the Mss. in Trinity Hall, Cambridge University Press, 5 s.* — *English Quotations, with Index, by Robinson Smith, Routledge, 7 s. 6.* — *Proceedings of the British Academy 1905-6, Oxford University Press, 25 s.*

LANGUE ET MÉTRIQUE. — a) EN GÉNÉRAL. — *The Oxford English Dictionary, vol. VI, Niche — Nywe, by W. A. Craigie, Frowde, 5 s.* — *Fr. Rösener, Die französischen Lehnwörter im frühneuenglischen, Diss. Marburg.* — *H. S. West, The Versification of King Horn, Diss. Johns Hopkins.*

b) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *F. Dusenchoen, Die Präpositionen æfter, æt und be in der altenglischen Poesie, Diss. Kiel.* — *O. Nicolai, Die Bildung des Adverbs im Altenglischen, Diss. Kiel.* — *K. Schiebel, Die Sprache der altenglischen Glossen zu Aldhelms Schrift « de laude virginis », Diss.*

de Göttingen. — *W. Stolz*, Vokalismus der betonten Silben in der altnord-humbrischen Interlinearversion der Lindisfarner Evangelien, I, Diss. Bonn. — *W. Berbner*, Sprache und Heimat des altenglischen Schriftbûc, Bonn, Hanstein, 4 m. — *H. Dunkhase*, Die Sprache der Wulfstanschen Homilien, Diss. Bonn. — *H. Cornelius*, Die altenglische Diphthongierung durch Palatale im Spiegel der me. Dialekte, Halle, Max Niemeyer, 6 m. — *W. Marufke*, Entstehungsort-und-Zeit des Marienhymnus « On god Ureison of ure Lefdi », Diss. Breslau.

LITTÉRATURE. — a) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *The Cambridge History of English Literature*, ed. by A. W. Ward and A. R. Waller, vol. I, Cambridge University Press, 9 s. — *J. A. Robinson*, An unrecognized Westminster Chronicler (a continuator of Higden, 1381-94), Frowde, 1 s. 6. — *A. Tobler*, Chaucer's influence on English literature, Diss. Zürich. — *La Plainte d'Amour*, poème anglo-normand publié pour la première fois par Joh. Vising, Göteborg.

b) XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — *F. B. Gunmere*, The popular ballad, Constable, 6 s. — *T. E. S. Clarke and H. C. Foxcroft*, A Life of Gilbert Burnet, Cambridge University Press, 15 s. — *W. E. Bohn*, The development of Dryden's literary criticism, Baltimore, 1 dol. — *L. E. Lockwood*, Lexicon to the English poetical works of Milton, Macmillan, 12 s. 6. — *W. Riedner*, Spensers Belesenheit, I, Leipzig, Deichert, 3 m. 20. — *L. P. Smith*, The Life and Letters of Sir H. Wotton, Frowde, 25 s.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — *J. Püschel*, Das Leben der Vornehmen Englands im 16-17. Jahrhundert (surtout d'après Ben Jonson). Diss. Halle. — *W. Reinicke*, Der Wucherer im älteren englischen Drama, Diss. Halle. — *D. Garrick*, Some unpublished correspondence, edited by G. P. Baker, Constable, 31 s. 6. — *Robert Laneham's Letter* (Queen Elizabeth at Kenilworth, 1575), ed. by F. J. Furnivall, Chatto and Windus, 5 s. — *P. Alvor*, Der heutige Stand der Shakespeare-Frage, Hannover, Ad. Sponholtz. — *C. Bleibtreu*, Die Lösung der Shakespeare-Frage, Leipzig, Thomas, 3 m. — *H. Corson*, An Introduction to the study of Shakespeare, 4 s. 6. — *A. Dorrinck*, Die lateinischen Zitate in den Dramen der wichtigsten Vorgänger Shakespeares, Diss. Strassbourg. — *F. Lederer*, Die Ironie in den Tragödien Shakespeares, Diss. Berlin, aussi chez Meyer und Müller, 2 m. — *W. L. Rushton*, Shakespeare's legal maxims, Liverpool, H. Young. — *J. Strasser*, Shakespeare als Jurist (sur le Merchant of Venice), Halle, Thiele, 0 m. 60. — *M. J. Wolff*, Shakespeare, der Dichter und sein Werk, vol. II, Munich, Beck, 6 m. — *D. Mac Carthy*, The Court Theatre 1904-7, Bullen, 2 s. 6. — *Fl. T. Shore*, Sir Ch. Wyndham (Stars of the stage), Lane, 2 s. 6. — *A. B. Walkley*, Drama and Life, Methuen, 6 s.

d) XVIII^e SIÈCLE. — *A. Symons*, William Blake, Constable, 10 s. 6. — *W. R. Barker*, Catalogue of Chatterton Mss. in the Bristol Museum of antiquities, 6 d. — *E. Eckhardt*, Beobachtungen über den Stil in Erasmus Darwins poetischen Werken, Diss. Greifswald. — *R. Kleuker*, Johnsons Verhältnis zur

französischen Literatur, Diss. Strasbourg. — W. *Uhrström*, Studies on the language of Samuel Richardson, Uppsala, 3 kr. — E. V. *Lucas*, A Swan and her Friends (Anna Seward), Methuen, 12 s. 6. — Fr. *Heinrich*, Laurence Sterne and Edw. Bulwer, Diss. Leipzig. — W. H. *Mullens*, Gilbert White, a lecture, Witherby, 2 s. 6.

e) XIX^e SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — St. *Brooke*, Studies in poetry (Blake, Scott, Keats, Shelley), Duckworth, 6 s. — F. W. *Chandler*, The Literature of roguery, Constable, 12 s. — O. *Elton*, Modern Studies (Spenser, Shakespeare, Tennyson, Swinburne, Meredith, etc.), Arnold, 7 s. 6. — H. *Maynadier*, The Arthur of the English poets, Constable, 6 s. — G. *Saintsbury*, The later 19th century, Blackwood, 5 s. — H. *Allingham and D. Radford*, Wm. Allingham, a diary, Macmillan, 12 s. — Dr. *John Brown*, Letters, Black, 10 s. 6. — F. *Zampini-Salazar*, La vita e le opere di Robert ed Elisabetta B. Browning, Roma, Società typ. nazionale, 5 l. — J. *Aynard*, La Vie d'un Poète, Coleridge, Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Sir G. O. *Trevelyan*, Marginal notes by lord Macaulay, Longmans, 2 s. — *Sturge Henderson*, George Meredith, Methuen, 6 s. — St. *Phillips*, New Poems, Lane, 4 s. 6. — F. M. *Hueffer*, The Pre-Raphaelite Brotherhood, Duckworth, 2 s. — *Edw. Stanley*, Letters from, before and after Waterloo, Unwin, 14 s. — P. *Jellinghaus*, Tennysons Harold, Münster, Schöningh, 2 m. — L. C. *Ingleby*, Oscar Wilde, Werner Laurie, 12 s. 6. — *Oscar Wilde*, Art and Morality, ed. by Stuart Mason, J. Jacobs, 6 s. — D. W. *Rannie*, Wordsworth and his circle, Methuen, 12 s. 6.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — a) DES ORIGINES AU XVIII^e SIÈCLE. — J. *Loserth*, Studien zur Kirchenpolitik Englands im 14. Jahrhundert, 2^e partie : Die Genesis von Wiclifs Summa Theologiæ, Wien, Holder, 2 m. 70. — Sir Cl. R. *Markham*, King Edward VI, an Appreciation, Smith Elder, 7 s. 6. — H. N. *Birt*, The Elizabethan religious settlement, Bell, 15 s. — Mrs. A. *Richardson*, The Lover of Queen Elizabeth, Robert Dudley earl of Leicester, 1533-88, Laurie, 12 s. 6. — H. P. K. *Skipton*, The Life and Times of Nicholas Ferrar (1592-1637), Mowbray, 3 s. 6. — W. C. *Whetham*, Life of Colonel Nathaniel Whetham (the Civil Wars), Longmans, 8 s. 6. — N. A. *Brisco*, The Economic policy of Robert Walpole, Columbia University Studies, 6 s. — A. von *Ruville* (translated by H. J. Chaytor), Wm. Pitt, earl of Chatham, 3 vol., Heinemann, 30 s. — R. *Davies*, English society of the 18th century in contemporary art, Seeley, 7 s. — H. *Bleackley*, The story of a beautiful Duchess (Elizabeth Gunning), 1733-90, Constable, 21 s. — A. M. W. *Stirling*, Coke of Norfolk and his Friends, 1754-1842, Lane, 32 s. — L. *Melville*, Bath under Beau Nash, 15 s. — J. *Brenan and E. P. Stathan*, The House of Howard, 2 vol., Hutchinson, 24 s.

b) XIX^e SIÈCLE. — HISTOIRE POLITIQUE. — The Duke of *Argyll*, Passages from the past, 2 vol., Hutchinson, 24 s. — A. C. *Benson and Viscount Esher*, The Letters of Queen Victoria (1837-61), 3 vol., Murray, 63 s. — W. *Langenbeck*, Englands Weltmacht vom 17. Jhdt. bis auf unsere Tage, Leipzig,

Teubner, 1 m. — *H. O. Newland*, The Model Citizen (Manual of British Institutions), Pitman, 1 s. 6. — *J. Castell Hopkins*, The Canadian Annual Review of public affairs, 1906 (sixth year of issue), P. S. King, 15 s. — HISTOIRE SOCIALE. — *Earl of Halsbury*, The Laws of England (en 20 vol. environ), vol. I, Butterworth, 25 s. — *A. E. Lauder*, The Municipal Manual (of English Local government), King, 3 s. 6. — *W. Toynbee*, Vignettes of the Regency (George IV), Ambrose, 6 s. — *A. Ransome*, Bohemia in London, Chapman and Hall, 6 s. — HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. — *F. K. Aglionby*, The Life of Edw. H. Bickersteth, Bishop and poet, Longmans, 6 s. 6. — *G. A. Cobbold*, Why I am an Anglo-Catholic, Mowbray, 1 s. — *D. C. Lathbury*, Gladstone (Leaders of the Church), Mowbray, 3 s. 6. — *The Letters of S. R. Hole*, dean of Rochester, ed. by G. A. B. Dewar, Allen, 15 s. — *E. G. Sandford*, Frederick Temple, an Appreciation, Macmillan, 4 s. — *W. Crane*, An Artist's Reminiscences, Methuen, 18 s. — *J. H. Bridges*, Essays and Addresses, Chapman and Hall, 12 s. 6. — *Frederick Harrison*, The Philosophy of Common Sense, Macmillan, 7 s. 6. — *Pr. Mulford*, The Gift of understanding, a second series of essays, Wellby. — IRLANDE, ECOSSE ET AMÉRIQUE. — *J. C. O'Hanlon and E. O'Leary*, History of the Queen's County, vol. I., Dublin, Sealy Bryers, 20 s. — *J. Watson*, The Scot of the 18th century, Hodder and Stoughton, 7 s. 6. — *W. G. B. Murdoch*, The Spirit of Jacobite Loyalty (1745), Edinburgh, Brown, 2 s. 6. — *A. C. Shelley*, John Harvard and his times (1607-38), Boston, Little, 2 dol. — *Sir G. O. Trevelyan*, The American Revolution, part, III, Longmans, 12 s. 6.

II. — Réimpressions.

LITTÉRATURE. — a) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *J. Zupitza*, Alt- und mittlenglisches Uebungsbuch, 8^e ed., Wien, Braumüller, 6 m. 80. — *Bischof Waerferths von Worcester*, Uebersetzung der Dialoge Gregors des Grossen, ed. R. P. Wülker (Bibliothek der ags. Prosa, V. Band, II Abteilung), Hambourg, Grand, 8 m. — *W. Gadaw*, Neue Ausgabe des me. Eule und Nachtigall, I, Diss. Berlin. — *W. Wagner*, Sawles Warde, Kritische Textausgabe, Diss. Bonn. — *Wm. Caxton*, The Booke of Curtesye (c. 1477), Fifteenth Century Facsimiles, Cambridge University Press, 10 s. — *Wynkyn de Worde*, Sermo die lune in Ebdomada Pasche, by Richard Fitz-James, même collection (c. 1495), 15 s.

b) XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — *Thomas Campion*, Poetical Works (in English), ed. by P. Vivian, The Muses Library, Routledge, 1 s. — *Drayton*, Minor Poems, ed. Brett, Tudor and Stuart Library, Frowde, 5 s. — *Eliot*, The Governour, Everyman's Library, Dent, 1 s. — *Evelyn*, Diary, même collection. 2 vol. à 1 s. — *G. Gascoigne*, The Posies, vol. I, Cambridge University Press, 4 s. 6. — *Hakluyt's Voyages* (en 8 vol.) vol. I-II, Dent, à 1 s. — *Fynes Moryson*, The Itinerary (en 4 vol.), vol. I-II, Glasgow, Mac Lehosé, à 12 s. 6.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — *Beaumont and Fletcher* (en 10 vol.), vol. V,

Cambridge University Press, 4 s. 6. — *G. Chapman*, All Fooles and The gentleman Usher, ed. T. M. Parrott (Belles-Lettres Series), Heath, 2 s. 6. — *Heywood*, A Woman killed with Kindness, *Marlowe*, Faustus (Old English Plays), Griffiths, 2 vol. à 6 d. — *Rowe*, The Fair Penitent and Jane Shore ed. S. C. Hart (Belles-Lettres Series), Heath, 2 s. 6. — *W. G. Boswell-stone*, Shakespeare's Holinshed, Chatto and Windus, 10 s. 6. — *D. H. Madden*, The Diary of Master Wm. Silence, a study of Shakespeare and of Elizabethan sport, Longmans, 6 s. 6. — *Shakespeare*, Anthonie and Cleopatra, ed. Furness (Variorum edition), Lippincott, 18 s., Cymbeline (Renaissance edition), Harrap, 7 s. 6; Love's Labour's Lost, ed. F. J. Furnivall, Chatto and Windus, 2 s. 6; Pericles, Harrap, 7 s. 6. — *W. Smith*, The Hector of Germanie (1625), ed. L. W. Payne, University of Pennsylvania, 1 dol. 25. — *Bram Stoker*, Reminiscences of Henry Irving, Heinemann, 6 s.

d) XVIII^e SIÈCLE. — *Wm. Collins*, Poems, ed. Stone, Frowde, 2 s. 6. — *Boswell's Johnson*, ed. Ingpen, 2 vol., Pitman, 21 s. — *Ch. Johnstone*, Chrysal or the Adventures of a Guinea, ed. Baker (Early Novelists), Routledge, 6 s. — *Pope's Odyssey*, Cassell, 2 s.

e) XIX^e SIÈCLE. — *Leslie Stephen*, Hours in a Library, Studies of a Biographer, English Literature and society in 18th century, Essays on Free-Thinking, 10 vol., Duckworth, 60 s. — *J. A. Symonds*, Essays, 3rd ed., Smith Elder, 7 s. 6. — *G. Borrow*, The Bible in Spain, Lavengro, Wild Wales, Romano Lavo-Lil, Romany Rye, Zincali, 6 vol., Murray, à 2 s. 6. — *S. T. Coleridge*, Ancient Mariner and Christabel, ed. A. Eichler, Wiener Beiträge. Braumüller, 5 m. — *Ch. Dickens*, Life of, by J. Forster, Frowde and Chapman and Hall, 2 s. 6. — *G. Eliot*, Romola with notes by Dr. Guido Biagi, 2 vol., Unwin, 10 s. — *Keats*, Poetical Works, Globe edition, Macmillan, 3 s. 6. — *Ruskin*, Library Edition, vol. XXXI; Aratra Pentelici, Ariadne Florentina, Art and Pleasures of England, Love's Meinie, Val d'Arno, 5 vol., Allen, à 2 s. 6. — *R. L. Stevenson*, Works, vol. XVII-XX, Cassell, 240 s. les 20 vol. — *Wordsworth and Coleridge*, Lyrical Ballads (1798), 2nd ed. by T. Hutchinson, Duckworth, 3 s. 6.

f) SÉRIES. — *New Universal Library*, Routledge, 1 s. le vol. : Ainsworth, Windsor Castle; Cavendish, Life of Wesley; Longfellow, translation of Divine Comedy; Newman, Apologia; Ramsay, Reminiscences of Scottish Life and Character; Alex. Smith, A Summer in Skye. — *The World's classics*, Frowde, 1 s. le vol : Gibbon, Autobiography; Ruskin, Time and Time, The Crown of Wild Olive. — *The People's Library*, Cassell, 8 d. ou 1 s. 6 le vol. : Dickens, Christmas Books; T. Hughes, Tom Brown's Schooldays; etc.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — HISTOIRE POLITIQUE. — *J. Mac Carthy*, A short history of our own Times, Chatto and Windus, 6 s. — HISTOIRE SOCIALE. — *Henry VIII*, Love-Letters of, Griffiths, 1 s. — *S. Lee*, Great Englishmen of the 16th century, Constable, 6 s. — *W. Cunningham*, The Growth of English Industry and Commerce in modern Times, 4th ed., Cambridge University Pres, 17 s. 6. — HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. —

Lancelot Andrewes, Private Devotions of, translated by J. H. Newman and J. M. Neale, Allenson, 2 s. 6. — *R. Baxter*, The Saints' Everlasting Rest, Grant Richards, 7 s. 6. — *Th. Ken*, The Practice of divine Love, Mowbray, 1 s. 6. — *Wm. Law*, translation of Boehme's Supersensual Life, Allenson, 1 s. — *H. Jennings*, The Rosicrucians, their rites and mysteries, 4th ed., Routledge, 7 s. 6. — *E. Clodd*, Pioneers of Evolution from Thales to Huxley, Cassell, 5 s. — *L. Stephen*, The Science of Ethics, Smith Elder, 7 s. 6.

Littérature comparée.

Livres et brochures. — ALLODOLI, ETT., Giovanni Milton e l'Italia, Prato, 1907. — ANSFELD, FR., Die deutsche anakreontische Dichtung des 18. Jhts., ihre Beziehungen zur französischen und zur antiken Lyrik. Strassburg, 1907. — BALDEENSPERGER, F., Études d'histoire littéraire [Comment le XVIII^e siècle expliquait l'universalité de la langue française, Young, Bürger, en France : les définitions de l'humour]. Paris, 1907. — BAUMANN, L., Die englischen Uebersetzungen von Goethes Faust. Halle, 1907. — BONARDI, C., Enrico Heine nella letteratura italiana avanti la « rivelazione » di T. Massarani. Livorno, 1907. — DANIELS, W.-M., Saint-Evremond en Angleterre. Thèse Paris, 1907. — ECKERT, K., Die dramatische Behandlung der Ermordung des Herzogs A. de Medici durch seinen Vetter Lorenzino in der englischen Literatur. Diss. Königsberg, 1907. — GAROFALO, R., Idee sociologiche e politiche di Dante, Nietzsche e Tolstoj. Palermo, 1907. — GOLThER, W., Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neueren Zeit. Leipzig, 1907. — GOYAU, G., Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande [et sa fortune littéraire au temps du Romantisme]. Paris, 1907. — HAUSCHILD, G.-R., Das Verhältnis von Goethes Romeo und Julia zu Shakespeares gleichnamiger Tragödie. Frankfurt a. M., 1907. — HINSTORFF, C.-A., Die Archives littéraires de l'Europe und ihre Stellung zu deutschen Literatur. Progr. Frankfurt a. M., 1907. — JOACHIMI-DEGE, M., Deutsche Shakespeare-Probleme im 18. Jhdt. und im Zeitalter der Romantik. Leipzig, 1907. — KALISCHER, E., C.-F. Meyer in seinem Verhältnis zur italienischen Renaissance. Diss. Berlin, 1907. — KLENKER, R., Dr. S. Johnsons Verhältnis zur französischen Literatur. Diss. Strassburg, 1907. — KÖNIG, ED., Ahasver der ewige Jude, nach seiner ursprünglichen Idee und seiner literarischen Verwertung betrachtet. Gütersloh, 1907. — MEIER, E. VON, Französische Einflüsse auf die Staats- und Rechtsentwicklung Preussens im XIX. Jahrhundert. Leipzig, 1907. — MUONI, G., La leggenda del Byron in Italia. Milano, 1907. — SAINTSBURY, G., The later nineteenth century (Periods of European Literature, XII). Edinburgh, 1907. — SCHMIDT, W., Der Kampf um den Sinn des Lebens. II : Rousseau, Carlyle, Ibsen. Berlin, 1907. — SCHWARTZ, F.-H., Nicholas Rowe, *The fair Penitent*. A contribution to literary analysis, with a side-reference

to Richard Beer-Hofmann, *Der Graf von Charolais*. Bern, 1907. — TORRI, M., Roma nella poesia francese e tedesca del sec. XIX. Parma, 1907. — VAGANAY, H., Le Rosaire dans la poésie. Essai de bibliographie. Mâcon, 1907.

Articles de périodiques. — ARMSTRONG, E.-K., Chateaubriands America, *Publ. of the Mod. Lang. Association of America*, XXII, 2. — BALDENSBERGER, F., Goethe et Hugo juges et parties. *Merc. de France*, 1^{er} sept. 1907. — BARWICK, G.-F., Recent English literature in Spain. *The Library*, juillet 1907. — BATT, M., The German story in England about 1826. *Modern Philology*, oct. 1907. — BOBÉ, L., Grossherzog C. A. von Sachsen-Weimar und H. C. Andersen, *Deutsche Rundschau*, juillet 1907. — BONARDI, C., Heine e Carducci. *Riv. mensile di lett. ted.*, 1, 5, 1907. — BRECHENMACHER, J.-K., Friedrich der Grosse und der Müller von Sans-Souci, *Zs. für d. d. Unterricht*, XXI, 4-5, 1907. — CALDANA, G., Giudizi di P. B. Shelley sui poeti italiani. *Nuova Antologia*, 16 juin 1907. — CHARLIER, G., De Pope à Lamartine, *Revue de Belgique*, décembre 1906. — CUNLIFF, J.-W., The influence of Italian on early Elizabethan drama. *Mod. Philology*, IV, 4, 1907, — Id., Italian prototypes of the Masque and Dumb show. *Pub. of the Mod. Lang. Ass. of America*, XXII, 1. — DAFFIS, H., Goethe und « Hamlet ». *Voss. Ztg. Beil.*, n° 41, 1907. — DURAND, W., De Quincey and Carlyle in their relation to the Germans. *Pub. of Mod the Lang. Assoc. of America*, XXII, 3. — FASOLA, C., L. Tieck in Italia. *Riv. mensile di lett. tedesca*, I, 5, 1907. — GEBAUER, C., Das französische Element im Theaterleben Magdeburgs während der Fremdherrschaft. *Gechichtsbl. für Stadt und Land Magdeburg*, 41, 2, 1907. — GOEBEL, J., Longfellow als Vermittler deutscher Geisteskultur. *Hamb. Correspondent, Beilage Amerika*, n° 36, 1907. — GRAEVENITZ, G. VON, Italien in Goethes Leben vor der italienischen Reise. *Tägl. Rundschau*, nos 199, 200, 202, 1907. — HARRIS, CH., The English comedians in Germany before the Thirty Years'war : the financial side. *Publ. of the Mod. Lang. Ass. of America*, XXII, 3. — ISCHER, R., Ein Beitrag zur Kenntnis von Wielands Uebersetzungen. *Euphorion*, XIV, 2, 1907. — KARPELES, G., Heine und die Polen. *Pester Lloyd*, 1907, n° 152. — KASTNER, L.-E., The scottish sonneteers and the French poets. *Mod. Lang. Rev.*, oct. 1907. — KETTNER, G., Lessing und Shakespeare. *Neue Jahrb. für das Klass. Altertum*, X, 4. — KILIAN, E., Schreyvogels Shakespeare-Bearbeitungen, *Jahrb. d. d. Shakespeare Ges.*, 1907. — KRAUSS, R., Zur Geschichte des Schauspiels am Württemberg. Hofe bis zum Tode Karl Alexanders : Französische Komödianten. Württemberg. *Vierteljahrshefte für Landesgeschichte*, XVI, 4, 1907. — KUNTZE, F., Der Schmetterling in der Litteratur. *Voss. Ztg., Sount-Beil.*, n° 24, 1907. — LANDAU, M., Die feindlichen Brüder auf der Bühne, *Bühne und Welt*, IX, 17-18. — LEDERER, M., Zu Antonius und Kleopatra in Deutschland. *Jahrb. d. d. Shakespeare-Ges.*, 1907. — LIENHARD, F., Klopstock und Rousseau. *Weg nach Weimar*, III, 1907. — LONGO, T., Uhland in Italia. *Riv. mens. di lett. tedesca*, I, 6, 1907. — LUDWIG, A., Ein Dramenentwurf Uhlands und seine spanischen Quellen [Bernardo del Carpio]. *Archiv*, CXIX,

1-2, 1907. — MEISELS, S., Carlyle und Goethe. *Die Wage*, X, 21. — MEYER, J.-J., Hindu chips for readers of Goethe. *Mod. Philology*, V, 1, 1907. — MOREL, L., Werther au théâtre en France. *Archiv*, CXVIII, 3-4, 1907. — ID., Les principales traductions de Werther et les jugements de la critique (1776-1872). *Ibid.*, CXIX, 1-2, 1907. — MORIZE, A., Samuel Sorbiere et son « voyage en Angleterre » (1664). *Rev. d'Hist. litt. de la France*, 1907, n° 2. — PINOT, V., Les sources de « l'Orphelin de la Chine » [entre autres *Oro-noko* de Mme Behn]. *Rev. d'Hist. litt. de la France*, n° 3, 1907. — PLATZHOFF-LEJEUNE, ED., Die ausländische Literatur in den französischen Schulen. *Voss. Ztg.*, 1907, n° 279. — PRIEBSCH, R., Zur Wertschätzung von Wielands Oberon in England. *Archiv*, CXVIII, 3-4, 1907. — RANSMEIER, J.-C., Heines Reisebilder und L. Sterne. *Archiv*, CXVIII, 3-4, 1907. — RIGAL, E., Victor Hugo et Byron. *Rev. d'Hist. litt. de la France*, n° 3, 1907. — ROTH, G., Le théâtre classique français en Angleterre. *Rev. universitaire*, 15 juillet, 1907. — TOURNEUX, M., Carlyle jugé par Michelet. *L'Amateur d'autogr.*, janv. 1907. — VERT, FR., Platens Nachbildungen aus dem Divan des Hafis und ihr persisches Original. *St. z. Vgl. Lit.*, 7, III, 1907. — WEILEN, A. VON, Laube und Shakespeare, *Jahrb. d. d. Shakespeare Ges.*, 1907. — WILMOTTE, M., L'influence allemande en Belgique [surtout économique]. *Rev. de Paris*, 1^{er} oct. 1907. — ZENDRINI, P., Eine deutsche Carducci-Uebersetzung [B. Jacobson]. *Pester Lloyd*, 1907, n° 149.

Revues allemandes.

DAS LITERARISCHE ECHO

1907. 1. August. — J. HART : Zweierlei Aesthetik [1^{re} partie]. — BESPRECHUNGEN. 1. *Junge Lyriker*, v. A. F. KRAUSE [Rend compte de récents recueils lyriques]; 2. *Nordische Erzähler*, v. C. HOFFMANN [Rend compte de récents romans danois]. — ÉCHO DER ZEITUNGEN [Articles signalés et analysés : *Aus der Frühzeit des Romans*, par J. ETTLINGER (*Der Tag*); *das Fischer-Jubiläum*, par R. KRAUSS; — sur Béranger. — ÉCHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Bühne und Welt*, *Deutsche Rundschau*, *Hochland*, *Süd-deutsche Monatshefte*, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*. — ECHO DES AUSLANDS [Lettres de France, d'Italie]. — KURZE ANZEIGEN. — NOTIZEN. — NACHRICHTEN. — 15. August. — J. HART : *Zweierlei Aesthetik*, II. — BESPRECHUNGEN [Comptes rendus de romans sur la psychologie du lycéen; — comptes rendus d'ouvrages sur l'histoire du théâtre, de poèmes dramatiques, etc.]. — ECHO DER ZEITUNGEN [Articles signalés et analysés : de Dehmel sur l'art et la critique, de Eick sur K. May, sur la question des Nibelungen, par John, les journalistes parisiens, par K. E. Schmidt, etc.]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Aus fremden Zungen*, *Eckart*, *Die Gegenwart*, *Kunstwart*, *Neue Jahrbücher für das Klas-*

sische Allertum, ... und deutsche Literatur, Oesterreichische Rundschau, Zeitschrift für den deutschen Unterricht]. — ECHO DES AUSLANDS [Lettres de la Suisse française, d'Amérique, de Hollande]. — KURZE ANZEIGEN. — NACHRICHTEN. — ZUSCHRIFTEN. — DER BÜCHERMARKT. — 1. September. — K. N. GOLDSCHMIDT : *Essai und Aphorismus*. — K. F. NOWAK : *Hugo Salus*. — *Autobiographische Skizzen* : *Hugo Salus*. — BESPRECHUNGEN. 1 : *Hebbel-Forschungen*, par K. ZEISS; — *Ein neuer Van Eeden*, par ANSELMA HEINE. — *Probe und Stüche. Gedichte von HUGO SALUS*. — ECHO DER ZEITUNGEN [Articles signalés et analysés : de Jul. Hart sur « Kunstschaffen und Kunstgeniessen (der Tag) »; de A. Paul sur « la Fondation Nobel », de divers sur Gustav Pfizer, etc.]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revue analysées : *Deutsche Monatsschrift*, *Gottestminne*, *Morgen*, *Preussische Jahrbücher*, *Velhagen und Klasings Monatshefte*]. — ECHO DES AUSLANDS [Lettres de France, d'Italie]. — KURZE ANZEIGEN. — NACHRICHTEN. — DER BÜCHERMARKT. — 15. September. — P. BEKKER : *Dichterkomponisten*. — G. FALKE : *Wilhelm Holzamer*. — A. VON ENDE : *Amerika und seine Erzähler*. — W. HOLZAMER : *Lyriker und Halblyriker* [Comptes rendus de divers recueils lyriques récents]. — A. GEIGER : *Der Weg zur Form* [Compte rendu de l'ouvrage composé sous ce titre par Paul Ernst]. — ECHO DER ZEITUNGEN [Articles reproduits ou analysés : *Die modernen Präziösen*, par O. KNAPP; étude sur Wilbrandt, Trojan, par WITTMANN]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN. [Revue analysées : *Eckart*, *Die Gegenwart*, *Die Grenzboten*; *März*, *Die Schaubühne*]. — ECHO DES AUSLANDS [Lettres d'Angleterre, Norvège, Amérique]. — KURZE ANZEIGEN. — 1. Oktober. — H. SPIERO : *Der Dichter und die Politik* [Coup d'œil rapide, trop rapide, sur les poètes allemands qui se sont, dans leurs œuvres, préoccupés du sort de leur pays]. — K. MARTENS : *Franz Wedekind* [Défend ce poète contre le reproche d'immoralité, Wedekind est essentiellement bon, honnête, et moral]. — BESPRECHUNGEN. 1. *Neue Novellenbücher*, par K. H. STROBL. 2. *Der Fall Hofmannswaldau*, par J. ETTLINGER. 3. *Becquers Legenden*, par J. V. WIDMANN. — *Italien und wir* [Comptes rendus de divers ouvrages sur l'Italie]. — ECHO DER ZEITUNGEN [Principaux articles analysés ou cités : sur Goethe, W. Holzamer, Poesie und Tendenz]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revue analysées : *Das Blanbuch*, *Duheim*, *Deutsche Rundschau*, *Kunstwart*, *Nord und Süd*]. — ECHO DES AUSLANDS. [Lettres de France, d'Italie, de Russie]. — ECHO DES BÜHNEN. — KURZE ANZEIGEN [Comptes rendus de romans, recueils lyriques, etc.]. — NACHRICHTEN. — *Der Büchermarkt*. — 15. Oktober. — P. MAHN : *Maupassant als Journalist*. — E. PERNERSTORFER : *Poeten und Techniker*. — H. V. GUMPPENBERG : *Tristan und Isolde* [A propos du récent ouvrage de Golther]. — *Jean Paul — Studien* [Comptes rendus de divers ouvrages récents sur Jean Paul]. — AD. MÜLLER — GUTTENBRUNN : *Moderne Schauspiele*. — ECHO DER ZEITUNGEN. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revue analysées : *Morgen*, *Die neue Rundschau*, *Zeitschrift für Bücherfreunde*]. — ECHO DES AUSLANDS [Lettres d'Angleterre et d'Amérique]. — ECHO DER BÜHNEN. — KURZE ANZEIGEN. — *Nachrichten*. — Zu-

schriften. — *Der Bückermarkt*. — 1. November. — P. MAHN : *Maupassant als Journalist*, II. — H. FRANCK : *Wilhelm von Scholz*. — *IM SPIEGEL* (Esquisse autobiographique de W. von Scholz). — *BESPRECHUNGEN* [1. Alte deutsche Schwänke, p. H. W. FISCHER; 2. Neue Frauenromane, par P. NEUBURGER]. — *ECHO DER VEITUNGEN* [Nombreux articles sur Sudermann, à l'occasion de son 10^e anniversaire]. — *ECHO DER ZEITSCHRIFTEN* [*Die Hilfe, die Frau, die Gegenwart, Hannoverland, Kunstwart*]. — *ECHO DES AUSLANDS* [Lettres de France, d'Italie, de Suède, de Grèce]. — *ECHO DER BÜHNEN*. — *KURZE ANZEIGEN*. — 15. November. — L. HIRSCHBERG : *Verschollene Hoffmanniana* [Fragments inédits d'Hoffmann et souvenirs inédits de Lyser sur Hoffmann]. — *BESPRECHUNGEN*. [Comptes rendus. 1. De l'édition scénique du Faust par Witkowski; 2. De : *Deutsche Dichter seit H. Heine*, par K. Henckell; 3. Du roman de F. Philippi : *Adam Notmann*; 4. D'une histoire de la littérature anglaise de R. Wülker; 5. Des ouvrages esthétiques de Lienhard. — *ECHO DER ZEITUNGEN* [Principaux articles cités, signalés ou analysés : sur Nietzsche et Spitteler, Goethe et Hamlet, etc.]. — *ECHO DER ZEITSCHRIFTEN* [Revue analysées : *Die neue Gesellschaft, Die Grenzboten* (article intéressant sur les relations de Goethe et de S. Boisserée), *Die Kultur, Quickborn* (publie des lettres inédites de Klaus Groth)]. — *ECHO DES AUSLANDES*. [Lettres de Hollande, Danemark, Amérique]. — *ECHO DER BÜHNEN*. — *KURZE ANZEIGEN*. — *NACHRICHTEN*. — *DER BÜCHERMARKT*.

L. MIS.

Süddeutsche Monatshefte. Unter Mitwirkung von J. HOFMILLER, FR. NAUMANN, H. PFITZNER, H. THOMA, K. VOLL, hrsg von P. N. COSSMANN; München.

Les *S. M.* ont, depuis leur apparition il y a quatre ans, fait à côté des questions sociales et artistiques une large place à la littérature. On y a vu paraître successivement des lettres écrites d'Italie par Fr. Th. Vischer, et sa correspondance avec C.-F. Meyer, un journal inédit de Pichler, une comédie de Rüderer, une correspondance de Cornelius et de Wagner, des nouvelles de Ganghofer, de Hesse et de Hegeler, le dernier roman de R. Huch, des documents inédits sur Lichtenberg, des souvenirs de Hans Thoma et divers autres articles. Les derniers numéros de 1907 achèvent la publication des Mémoires du compositeur R. von Hornstein, qui renferment d'intéressants détails sur les cercles artistiques et musicaux de Munich, de Vienne et d'ailleurs avant et après 1870, sur le séjour de Wagner à Munich, et sur une visite de Hornstein à Bayreuth. Willy Lang consacre un article au comte Keyserling [décembre]. Ganghofer met en scène dans sa comédie « Das Recht auf Treue » une femme de peu de tête entre deux fantoches, le mari et l'amant [novembre]. Ebstein publie une série de lettres et billets de Bürger, entre autres sur ses éditions de 1778 et 1789, et sur l'installation de Bürger comme professeur à Göttingue [octobre]. A Hans von Müller nous devons 13 lettres de Hoffmann à Härtel, le directeur de la maison d'éditions musicales dont Hoffmann avait ouvert une agence à Bamberg

[décembre]. L. Holzer prend à partie son ancien collaborateur au *Nietzsche-Archiv*, L. Horneffer, à propos de sa brochure « Nietzsches letztes Schaffen ». Holzer tient la publication intégrale des manuscrits proposée par Horneffer pour impossible et plutôt nuisible qu'utile à la renommée de Nietzsche [octobre]. Horneffer répond que tout vaut mieux que de lire un Nietzsche truqué et falsifié par ses éditeurs [novembre]. On ne peut que souhaiter aux S. M. de persévérer dans la voie suivie jusqu'ici et de continuer à offrir au public une lecture instructive et variée.

A. T.

Revue scandinaues.

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal). Fasc. 7, 1907. — W. Prior : Juli 1807 (Canning et les causes de l'expédition anglaise en 1807). — A. Røenberg : General Støessel (Notes par un ancien officier de marine à Port-Arthur. Incapacité, orgueil, arbitraire du général. La ville livrée aux Japonais et non prise par ceux-ci). — P. O. Ryberg-Hansen : Legende og Historie (A propos du livre de Joh. Jørgensen sur saint François d'Assise). — Chr. Melbye : Teosofien (Dans le combat entre la religion et la science beaucoup se tournent vers la théosophie. Celle-ci opposée à l'irreligion de l'avenir. Mais cette dernière est scientifique et vivante; l'autre, reposant sur de vieux livres et des hallucinations, est exclusivement passive). — Wieth-Knudsen : Danmark og den europæiske Ligevægt (Que c'est en Danemark que l'Allemagne cherche à regagner ce que la diplomatie européenne lui a fait perdre ailleurs). — Dora Overgaard : Gulspurv (Nouvelle).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal). Fasc. 8, 1907. — Osceola : Eneboerne (Nouvelle fantastique). — G. Lambek : Den offentlige Mening (De l'opinion publique envisagée comme un organe social dont il faut faire l'éducation). — Alfr. Ipsen : En amerikansk Naturdyrker (Henry-David Thoreau et la nature). — H. Matthiesen : Efteraar (Poésie). — J. Normann : Moderne Sceneinstruktion (Du rôle de Laube, Fechter, la troupe de Meiningen, Antoine, Bloch et Stanislawski dans le progrès de la mise en scène). — R. J. Nielsen : Fra Hovedstaden (Poésie). — R. Eriksen og Chr. Melbye : Teosofien (Réponse au précédent article et réplique). — V. V. : Folkets Tjenere (En politique comme en littérature tout le monde flatte le peuple et nul n'ose lui dire la vérité).

Fasc. 9. — E. Henriksen : Edvard Brandes (L'homme politique et le journaliste). — A. G. Chatter : Irland for Öjeblikket (Parmi ses nombreux ennemis l'Islande n'en a pas de plus grand que l'émigration). — A. A. Bjørnbo : En videnskabelig Bedrift (Étude par le Prof. Heiberg du manuscrit d'Archimède nouvellement découvert par le Prof. H. Schöke, de Königsberg). — Bjørnstjerne-Bjørnson : Freden og fredsvennerne (Les amis de la paix à La Haye devraient commencer par appliquer la maxime : Ne fais pas aux

autres ce que tu ne voudrais qu'on te fit à toi-même). — Thit Jensen : *Det gaar Sagn!*... (Nouvelle). — J. C. Normann : *Moderne Sceneinstruktioi*. (Suite de l'article précédent). — W. R. Prior : *Engelsk Syn paa dansk Udenrigspolitik* (En cas de guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre, le Danemark serait sacrifié). — H. Nielsen : *Bjærnson-Fest* (Bjærnson le cœur de la Norvège et la Norvège en son développement plus riche que le Danemark).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal). Fasc. 10, 07. — C. N. Starcke : *Radikal Politik* (La société existe pour l'individu; le développement de la personnalité garantit le progrès social). — Gerh. Schjelderup : *Edv. Grieg* (cache sous son originalité les aspirations de tout un peuple; sa délicatesse exquise). — Sigurd Ibsen : *Ukendte Magter* (Nous ne savons rien du monde où nous vivons. Ne serions-nous pas que des marionnettes dont des puissances inconnues tirent les ficelles?). — J. Borus : *Gøthe og Kvinderne* (Importance de la femme dans la vie de Gøthe; l'épisode de Sesenheim au point de vue de sa production littéraire). — Leonid Serafimovitch : *Mellem Rorene* (nouvelle).

Fasc. 11. — Fr. Poulsen : *Antikken og vi* (Que l'antiquité est pour nous une réserve de germes féconds). — Kn. Ferlov : *F. Brunetiere og Kritikken* (son objectivité scientifique; a continué Taine en le perfectionnant; sa théorie de l'évolution). Fz. Vetterlund : *Svensk Nutids lyrik* (Karlfeidt le meilleur poète lyrique de la Suède actuelle). — Th. Klaveness : *Underbevisethed* (Dédoublement de la personnalité; les rêves). — Johan Borup : *Gøthe og Kvinderne* (suite. Mme de Stein a été pour Gøthe, homme mûr, ce que Friedericke Brion avait été pour Gøthe jeune homme). — J. Bing : *Ibsens Ungdomsdigning* (Intime union de l'œuvre et de la vie).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). Fasc. 6, 1907. — V. Almquist : *Artur Hazelius* (Souvenirs biographiques sur le célèbre ethnologue, fondateur du musée-vivant de Skansen). — Gurli Linder : *Skansen* (Historique et description). — A. Romdahl : *Nordiska museet* (Une promenade à travers le Musée du Nord). — Carl Behrens : *Det Kgl. Theater i Kjöbenhavn* (Tendance à composer un répertoire national). — G. Ullmann : *Octave Mirbeau*. Fasc. 7. — A. Gaußlin : *Ferdinand Fagerlin* (Biographie et caractéristique du peintre). — V. Ekelund : *Tre dikter*. — Mildred Thorburn : *Goldramin* (Nouvelle). — Sigrid Platen : *Rahel Varnhagen* (Sa vie et sa place dans la société allemande au début du XIX^e siècle).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). Fasc. 8, 1907. — Osvald Sirén : *Michelangelos Medici-grafvaardar* (Bien qu'inachevés les mausolées de Michel-Ange à San-Lorenzo de Florence sont parmi les chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne). — G. Hallström : *En Syn* (Poésie). — Per Hallström : *Dockan* (Nouvelle). — Sigrid Platen : *Rahel Varnhagen* (Suite du précédent article).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). Fasc. 9, 1907. — A. Jensen : *Svenskarn i Prag* (comment, en 1648, les Suédois s'emparèrent d'un quartier

de Prague). — E. Sjögren : Edv. Grieg (souvenirs). — Ett samtal med konung Karl XIV Johan (Conversation avec Bernadotte le 19 oct. 1819, d'après des notes de Malla de Montgomery). — W. Hülphers : Sagan om mannen som flydde för monen (nouvelle). — T. Fogelqvist : Ungsvensk lyrik (Caradère anti-social de la jeune poésie lyrique; l'art une religion; panthéisme, symbolisme, quiétisme). C. Behrens : Strejftog i ny dansk Literatur (La littérature danoise contemporaine : incertitude, manque de direction).

Fasc. 10. — N. Söderblom : Henric Schartau (célèbre prédicateur suédois 1725-1825), dont les notes et lettres appartiennent à ce que la littérature ecclésiastique a produit de plus remarquable). — Hugo Gyllander : Tre dikter (Poésies); — Selma Lagerlöf : Grofälls flykt (nouvelle). — Jens Tkus : Edvard Munch (le mieux doué et le plus célèbre des peintres norvégiens actuels).

Samtiden (Kristiania, H. Aschehoug). Fasc. 6, 1907. — Sophus Bugge : Epilog til Kristiania videnskabselskabs halvhundredsaarsfest (Un souvenir à P. A. Munch et aux historiens et philologues, ses contemporains et élèves). — H. Eitrem : En situation i Wergelandsliv (Comment, en vue de se marier, le poète sollicita un pastorat et pourquoi il ne l'obtint pas). — A. Aubert : Den maleriske dekoration av San Francesco-kirken i Assisi (Que les fresques de Cimabue à Saint-François d'Assise sont le plus beau monument artistique de l'Italie au XII^e siècle).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug). Fasc. 7, 1907. — Sophus Bugge : Barndomserindringer (Trop courts souvenirs d'enfance). — B. Bjørnson : Freden og fredsvennerne (Même article que dans « Tilskueren »). — Hans E. Kinck : Giosué Carducci (Son enfance dans la Maremma. Poète savant : a cherché des formes nouvelles, mais dans les livres). — H. Eitrem : En situation i Wergelandsliv (Suite. Pensionné par le roi et honni par son parti, le poète reste fidèle à ses idées). — Moltke Moe : Breve og Dagbøger fra det nationale Gjennembrudds Tidsalder (Le journal d'Ivar Aasen, 1841).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug). Fasc. 8, 1907. — Or. Andr. M. Hansen : Maal striden (La question des langues en Norvège : danois ou dialectes; leur fusion semblerait plutôt naturelle). — Alexander L. Kielland : En utrykt skisse (nouvelle inédite). — Or. Axel Olrik : Folkemindesamlinger (que les collections de traditions populaires dispersées et en danger de se perdre devraient être centralisées). — Henrik Ibsen : Fire glemtede digte (Poésies inédites). — Hans E. Kinck : Giosué Carducci (suite. Son influence comme scalde national). — H. Eitrem : En situation i Wergelandsliv (donne un curieux aperçu sur la vie sociale à Kristiania aux environs de 1840).

L. P.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

LE PANTHÉISME DANS LA LITTÉRATURE FLAMANDE

Peu de régions en Europe ont conservé pour le culte traditionnel une vénération aussi totale que celle que l'on rencontre en Flandre. Tout le pays semble dominé par le catholicisme, tout y paraît respirer une atmosphère de foi soumise, presque aveugle. Il est certain que la profondeur du sentiment religieux est une des caractéristiques essentielles de la race, et l'on se rappelle que le mysticisme a inspiré dans le passé quelques écrivains de très grand mérite, dont le plus intéressant et le plus connu est Ruysbroeck l'Admirable.

Mais l'on se tromperait étrangement si, dans ce culte extérieur, on ne voyait que la manifestation d'un caractère dogmatique, autoritaire, tel que nous le révèle par exemple l'esprit du peuple espagnol.

Le sentiment religieux est resté vivant dans la race, mais si celle-ci a conservé son attachement au catholicisme, c'est parce qu'il était malgré tout le plus voisin de l'aspiration panthéistique du peuple¹ et le plus conciliant en ce qui concerne le besoin de joie, d'expansion. Et ce culte, il l'a toujours compris dans son aspect le plus tendre et le plus affectueux de la Vierge mère ou de l'enfant Jésus. Le caractère douloureux et dur que quelques races ont donné au catholicisme n'apparaît que comme un phénomène extraordinaire et même anormal. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les œuvres de Van Eyck, de Memling et du Quentin Metsys aux œuvres des Espagnols primitifs que nous montrent certains musées d'Espagne (Madrid et Valladolid entre autres).

C'est ce caractère vraiment mystique, mais très peu dogmatique en son ensemble qui, en entrant en contact avec une pensée plus ample, un niveau mental nouveau, s'est développé à son tour et a rayonné en ces derniers temps avec une force esthétique étonnante.

Anciennement déjà, en ces plaines de l'Escaut, s'était manifestée

1. M. Eugène Baie dans son *Épopée flamande* a très nettement compris cet esprit panthéistique du flaman.

une vie d'art puissante, d'une exubérance extraordinaire et surtout affranchie de l'esprit académique et traditionnel, un art profondément novateur et vivant; je veux parler de cette forte école de peinture dont les maîtres essentiels furent Rubens, van Dyck, Jordaens, Teniers et quelques autres. En leur œuvre aussi, qui succédait à l'art si complètement imbu de la foi chrétienne de Memling et de Quentin Metsys, mais où cependant apparaît déjà l'esprit d'observation d'un réalisme aigu, on sent un effort puissant pour découvrir la joie du monde, la force et la beauté de la nature, en d'autres termes, il s'y montre une tendance pour ramener le divin dans les choses réelles; et on saisit aisément la vérité de cette affirmation, bien que, le plus souvent, ces peintres aient conservé les sujets religieux traditionnels. On sent que pour l'art de cette époque le dogme chrétien ne suffit plus à engendrer les œuvres d'art, on perçoit sans peine que nous sommes maintenant aux antipodes de l'ascétisme que Roger Vander Weyden a tenté d'apporter d'Espagne. Rappelons-nous l'exubérance avec laquelle Rubens concevait la chair saine et luxuriante de ses gouges, le rire expansif des personnages de Jordaens, leur joie pleine et entière, le plaisir de vivre qu'expriment les personnages de cet artiste *formidable* que fut Teniers. Et non seulement l'homme dans sa vie entière apparaît dans leurs œuvres, vivant d'une forte vie animale, mais la nature tout entière y est comprise en notes luxuriantes de vie et de communion avec l'homme. Un ample polythéisme est la tendance profonde de cette époque, le panthéisme grec est plus voisin de leur aspiration que la foi chrétienne et il suffit pour s'en convaincre de comparer l'ampleur et la fécondité de l'art de Rubens lorsqu'il peint ses Vénus, ses Grâces ou ses Hercules, à la grandiloquence factice de ses scènes religieuses. Il est de fait que dans l'art de cette époque l'homme ne s'annihile plus devant l'inconnu; il ne tremble plus devant lui, mais au contraire il le recherche, il tente de le découvrir et de l'aimer.

Et peu à peu cet art vibrant d'audace et de spontanéité se rétrécit et s'affaiblit, devient imitatif et froid. La race est ballottée successivement au jeu des influences extérieures diverses, elle semble s'y soumettre et même abandonner toute tendance autonome. La France et l'Italie surtout l'hypnotisèrent, la dominèrent au point que, pendant une très longue période, tout Flamand un peu lettré

mettait son orgueil à copier, servilement même, ce qui était originaire du midi. Aussi, à part peut-être la peinture flamande d'il y a un siècle, ne peut-on rien trouver de plus pauvre que la littérature belge d'il y a cinquante ans; qu'elle se servit du français ou du flamand, c'était toujours le même manque d'élan et d'audace. Cette littérature est illisible à force d'être terne et elle n'intéresse même pas par la régularité de la forme : l'esprit académique étant totalement étranger à l'âme peu disciplinée de la race.

Mais peu après, deux écrivains profondément artistes l'un et l'autre se révélèrent, bien que l'œuvre de tous deux soit passée inaperçue tant en Belgique qu'ailleurs.

L'un d'eux fut Charles de Coster, l'auteur de deux livres réellement beaux et profondément originaux : les *Aventures de Tiel Uylenspiegel* et les *Légendes flamandes*. De Coster fut en rapports étroits avec les peintres et les sculpteurs de son époque, dont l'école aux tendances fortes s'épanouissait déjà avec Charles de Groux, J. Stobbaerts, Constantin Meunier, Félicien Rops et maint autre. Cette école vivait dans l'admiration profonde des anciens maîtres flamands et, en suivant la voie de leurs maîtres, conservait toute leur spontanéité propre. La Flandre était comprise et admirée à nouveau; le Flamand osa, comme par le passé, sentir pleinement suivant son tempérament fruste et énergique, dépourvu d'élégance et de grâce. En un mot il redevint sincère avec son milieu. Charles de Coster a fait revivre intensément l'âme de son pays dans la Légende de Tiel; l'esprit narquois de Breughel, la joie vivante de Jordaens et de Teniers y réapparaissent pleinement en une langue claire et originale, qui transmet au français la saveur du patois flamand. Comme esprit l'œuvre de De Coster est une révolte contre le fanatisme clérical, l'expression d'un besoin d'expansion libre de la vie tel qu'il nous apparaît dans son *Uylenspiegel*, manant joyeux et fils de manouvrier. Malgré le mérite esthétique, incontestablement très grand, de l'œuvre, celle-ci ne dénote pas encore cette communion profonde avec la nature que des œuvres plus récentes d'expression française ont traduite par la suite. Mais elle chanta la renaissance de la race et prépara l'avènement de l'art de Van Lerberghe, de Maeterlinck et de Verhaeren.

Ceux-ci, nous l'avons dit, ont germé sur la tradition flamande elle-

même, sur l'ancienne poésie épandue dans l'âme du Flamand, rêveuse et tendrement aimante de la nature, et c'est ce que nous désirons montrer en les comparant avec le plus grand poète de langue flamande, Guido Gezelle, dont l'œuvre réellement admirable et d'une poésie si profonde n'est malheureusement pas encore connue en France; nous citerons outre cet écrivain, quelques autres poètes, très intéressants croyons-nous, et moins connus encore.

Guido Gezelle, un ecclésiastique très lettré, écrivit dans la langue du terroir, le patois de la Flandre, et non pas en cette langue sèche et pauvre qu'ont voulu imposer certains écrivains flamingants.

Sa langue a un coloris et une richesse de nuances merveilleux, son âme de poète, si éminemment flamande, a senti et exprimé avec une sincérité complète la poésie de sa race.

Chrétien, Guido Gezelle l'est incontestablement, mais quel souffle panthéistique vient amplifier la notion que le dogme traditionnel lui a transmise, que de chaleur vivifiante dans sa pénétration de la nature, dans sa vision du monde des apparences, comme tout y prend une âme, en un mot comme toutes choses participent à l'essence divine, cette essence qui, identique à la nôtre, nous permet de communier avec le tout.

Qu'il chante les joies célestes que nous apportent la lumière ou la chaleur du soleil, les arbres ou les plantes, la terre féconde, les animaux, même les plus méprisables en apparence, tels que la limace ou l'araignée, tout pour lui est capable d'émotion et de pensée, tout subit le rythme grandiose de la vie qui l'entoure. Toute chose exprime la divinité : le gyrinus natans écrit mille et mille fois sur l'eau le saint nom de Dieu, le triste chant des roseaux est écouté par Dieu, et l'âme du poète qui reçut du même Dieu le sentiment comprend ce triste chant (*o't ruischen van het ranke riet*). Le monothéisme de Guido Gezelle est quelque peu semblable à celui de saint François d'Assise : Dieu pénètre tout, nous le voyons fleurir plein de beauté dans chaque fleur (*De zonne ryst.-Tijdkrans*), sa volonté et son cœur résident dans chaque petite racine, dans chaque feuille et dans chaque fragment (*waarom en kunnen wij niet.-Gedichten, gezangen en gebeden*); mais Dieu selon lui est surtout la source de toute vie, de la lumière et de l'amour. Ce qui rapproche surtout Gezelle du poète italien, c'est la conception animée qu'il a des choses : tout vit et est

capable d'amour. Pour moi, dit-il, la fleur parle un langage, pour moi l'herbe est vivante (*kleengedichtjes*), la lune est une amie (*o nachtelijk duyster.-Tijdkrans*), les arbres ressentent comme l'homme la joie de vivre (*De boom zien zwart*) ou bien comme lui éprouvent les tristesses de l'hiver (*Gewend-gewaagd-Dodemaand*). C'est là du réel et beau panthéisme. Notre époque a commencé à comprendre de nouveau, que notre être est frère de toute autre existence, qu'il n'y a pas d'abîme entre ce qui vit et, qui plus est, nous avons entrevu que tout ce que nous percevons est doué de vie, tantôt simple, tantôt complexe, parfois voisine de la nôtre, tantôt éloignée, au point que la plupart d'entre nous considèrent la matière comme morte et inerte.

Ce sentiment de la vie universelle, Gezelle l'avait profondément en lui, et il rayonne dans son œuvre tout entière.

Mais d'un autre côté, Gezelle est parent des grands peintres de sa race, pour lui comme pour eux, la lumière est sainte, elle est en quelque sorte le Dieu qui se révèle et en tous cas son image.

Quand Gezelle chante la lumière du soleil, c'est avec un amour profond et un enthousiasme fougueux. Le soleil est fréquemment comparé à Dieu; de même que l'âme se tourne vers lui, la plante s'élève vers le soleil, Dieu est la joie éternelle semblable à celle que nous donne le soleil ici-bas. Le soleil libère le cœur de ses soucis (*weldadig zonneweer*), le soleil est roi (*de koning is gekomen*). Il revient ainsi à l'un des grands mythes des religions primitives selon lesquels la lumière était le bien et la vie, l'obscurité étant le mal; le poète l'exprime en toutes lettres : l'hiver, son cœur est malade et sans air, le soleil peut seul le guérir (*vertijloosheid*), le vieux mythe de la lutte du soleil contre les nuages, il le retrouve aussi et il fait l'objet d'un des plus beaux poèmes de la fin de sa carrière (*zegepraal,-Laatste verzen*). Mais son adoration panthéiste comprend non seulement la source lointaine de la vie et de la joie, elle englobe toute la fécondité terrestre. Il n'est pas loin de célébrer le culte de la terre mère, au sein fécond et nourricier. Moeder aarde (la terre-mère) dort en hiver et rêve le rêve virginal de nouvelles roses printanières, elle rêve d'abondance (*Nieuwjaarmaand*), c'est elle qui répond au désir de vie de tout ce qui est à naitre. Elle souffre en hiver de ne pas recevoir les rayons de son amant le soleil.

Le vieux mythe est également repris comme concept esthétique par un poète récent, L. Buyst, dans ses *Lyrische zangen* (*Lentevorst*).

Il semble y avoir là un retour à la large poésie de l'antique fond religieux des cultes naturistes, qui étaient en quelque sorte des poèmes engendrés par la vision naïve et enfantine du monde, sincère et non déformée systématiquement. C'est conformément à cette vieille tradition religieuse profondément humaine et répondant d'ailleurs à un sentiment scientifiquement vrai, que se sont développés les paganismes et les diverses mythologies, et c'est encore elle qui se répercute dans la compréhension populaire du christianisme.

En Flandre surtout, la force de la foi chrétienne est d'avoir respecté cette source de la foi primitive, et c'est ainsi que nous voyons la poésie contemporaine remonter à ces éléments primordiaux pour féconder esthétiquement notre conception de l'univers si précise et si développée.

Pour Gezelle la vie est le fond même de la beauté; écoutons-le quand il chante sa Flandre aux terres fécondes et plantureuses : la beauté de la Flandre réside en ce qu'il n'y existe ni dans le sable, ni sur la maison ni nulle part un endroit, si petit qu'il soit, où rien ne vive, où n'apparaisse une fleur ou une feuille que l'on ne puisse aimer (*'t Græit.-Koornemaand*).

La vie est la source de la beauté et tout ce qui vit est digne d'être aimé. La sympathie du poète atteint les animaux et les plantes le plus généralement méprisés ou haïs. La limace ou l'araignée, même l'ortie tant honnie de tous, l'émeuvent par leur beauté; il décrit leur vie avec tendresse, en un mot, comme il le dit lui-même, il découvre des trésors dans toutes les œuvres de Dieu (*Niemands-vriend*). N'est-ce pas un sentiment à peu près semblable, bien que plus inconscient chez le savant que chez l'artiste, qui les porte tous deux à admirer et à chercher à comprendre tout ce qui existe, que ce nous soit utile ou nuisible, agréable ou antipathique. Le poète panthéistique comme le savant dépasse son sentiment personnel, il obéit à une vision plus vaste des choses que celle que peut nous donner notre petite individualité réduite à elle-même.

Non seulement Gezelle tente de pénétrer l'âme des choses et de la décrire, mais l'inconnu de ces mentalités étrangères le trouble et

l'inquiète; un inconnu se présente à lui et il s'interroge : le merle parle-t-il aux feuilles, au vent, aux étoiles? (*Hebtgij nog geluistert Herfstmaand*), le sansonnet voit-il des choses que l'homme ne voit pas, voit-il l'intérieur du cœur du poète aimer, haïr, vouloir, désirer ou se réjouir? (*Spreeuwen.-Laatste verzen*).

Tout cela, dira-t-on peut-être, sont métaphores de poète, et fleurs de rhétorique. Eh bien non! à aucun degré. Gezelle vit son sentiment, son art est vrai et vécu. Lisez la pièce où il implore notre pitié pour les arbres, pour que l'on ne les mutile pas (*Hebt meëlijen*), pour qu'on ne les blesse pas, qu'on ne les fasse pas souffrir, pour qu'enfin on leur laisse la liberté de croître suivant la main du Créateur qui vit en leurs flancs. C'est chaleureux et sincère, il le demande comme s'il demandait la faculté de vivre pour un enfant ou la liberté d'aimer pour une femme.

La sympathie pour les animaux et l'horreur de la brutalité à leur égard, Gezelle l'exprime dans une de ses œuvres en prose, *Van den Kleenen Hertog*, où deux des motifs déterminants du récit sont l'aversion qu'inspire au héros du petit drame, la brutalité envers les animaux.

Il est incontestable que de tous les poètes de langue flamande, Guido Gezelle est celui qui est entré le plus avant dans cette voie; d'autres que lui cependant, parmi les jeunes surtout, donnent des notes semblables. Ce qui est remarquable c'est l'universalité de cette aspiration vers la lumière, cet amour du soleil, la joie de l'univers. Le Flamand, qu'il soit poète ou sculpteur, est toujours peintre, la lumière et la couleur le frappent et l'émerveillent, et sous ce rapport Gezelle ne le cède en rien à Émile Verhaeren dont la puissance évocatrice de la couleur et de la lumière est connue de tous ceux qui ont lu quelques-unes des pages de ce poète.

Hilda Ram dont la tendance poétique générale porte surtout encore vers le calme, le repos, qui manifeste quelquefois aussi comme Gezelle, le désir de vivre loin de la vie active des villes et se réfugier soit dans la bruyère (*Gedichten.-de Heide*), soit encore dans le cloître, qui va même jusqu'à désirer la mort, chante néanmoins, sent sa mélancolie disparaître sous les joyeux rayons (*t'zonnestraaltje*) qui donnent la joie, la confiance, l'amitié, l'espoir le courage (*Decemberzon*); malgré le fond de mysticisme un peu puéril de cet auteur il

ressent, lui aussi, l'aspiration à la vie de toutes choses (*Een schoone Oktoberdag*).

Mais beaucoup plus caractéristique que Hilda Ram est W. Gijssels; l'âme du vieux Gezelle chante en lui, et il retrouve aussi cette poésie d'un panthéisme transparent quoique sous un voile chrétien. Dans une sorte d'hymne au soleil, il lui demande de verser le courage au faible qui ouvre son sein pour recevoir la lumière apaisante (*Zonopgang.-Wandelingen*); le soleil est un être d'espoir pour les tristes.

Cezar Gezelle, un neveu de Guido, dans certains de ses poèmes nous dit aussi que le soleil est le rire et la joie (*Onwelgevoelen.-Primula Vêris*), mais son chant est plus triste, plus déprimé que la poésie ample et vigoureuse de son oncle.

Un poète un peu plus ancien, Pr. Van Langendonck, a trouvé des notes vraiment mystiques en parlant du soleil : il vibre dans chaque chant, il vit dans toute vie, dans chaque fragment, et, cependant, il y vit tout entier (*De zon*).

Que ceci nous suffise. L'on voit aisément que les aspirations des anciens mystiques ont trouvé un écho, mais que le Dieu est devenu plus concret, plus matériel, et par suite plus voisin de notre vie.

W. Gijssels sent profondément l'unité de l'univers et de lui-même, il fait partie du grand tout « et plus beaux me paraissent le soleil, les étoiles, le monde et je sens que j'en suis une faible partie » (*Een zoen*); le lis d'eau est joyeux et sa joie naît de celle du poète (*Waterlelie*), une communion profonde existe entre tous les êtres.

Il comprend, tout chrétien qu'il est, que la nature elle aussi est un temple (*hoe strak ik*); temple où tout vit, où tout est animé et communique entre soi. — Rien ne mène une vie isolée, l'arbre, comme l'homme, aime son semblable, et deux arbres voisins sont des amoureux qui se parlent, et font regretter au poète de ne pouvoir les comprendre (*s'avonds*); l'arbre aussi a ses rêveries, les peupliers contemplent la nuit et pensent à ses jeux (*de Abeel*).

La source elle aussi chante les joies de vivre au soleil :

Mon cœur plein de jeunesse connaît la joie,
Et ne se souvient d'aucune douleur,
Ce sont des rayons du Soleil aimé,
Ce sont jours de sainte joie. (De Bronne).

Et autour de lui le poète cherche à pénétrer la vie de tout ce qui l'entoure, il interroge les plantes, les montagnes et surtout les eaux : la quiétude du lac le frappe et il se demande si sa vie peut être autre chose qu'un rêve perpétuel (*De vijver*) ; les vagues de la mer semblent raconter ses secrets (*zon en zee*).

Cette animation du pays est une note qui vibre partout dans la littérature flamande, c'est ainsi que, pour un autre poète, les vagues de l'Escaut chantent les chansons de la vie (*C. Eeckels.-De Schelde. (Vlaanderen, mars 1905)*), que pour un troisième le saule pleureur chante un chant de tristesse (*C. Gezelle. Primula veris.-Treurbeuk*) et que les arbres se racontent leurs rêves (*avondreede*) ; une même note se retrouve chez R. Declercq (*Vlaanderen, février 1904*), chez Herman Teirlinck (*mijn Heie II*), et chez J. Van Overeyde (*De Vijvers*), pour ne citer que ceux-là.

Nous n'étendrons pas davantage notre examen de la littérature de langue flamande ; nous pensons en effet avoir recueilli un nombre suffisant de notes assez explicites pour montrer qu'on y rencontre des germes évidents de ce panthéisme que les poètes flamands de langue française ont chanté en notes si sonores. En général, on peut dire cependant que ces derniers ont donné plus d'ampleur à cette conception, qu'ils ont été plus conscients de leur tendance, qu'ils ont eu une audace plus grande et se sont libérés davantage de la tradition chrétienne, l'on pourrait presque dire qu'ils ont plus pleinement retrouvé l'esprit de la race. Ils sont, à mon avis, à un stade ultérieur de l'évolution de la pensée, et la littérature flamande semble les suivre dans le mouvement.

La philosophie d'Émile Verhaeren est très complète, et chacun de ses recueils nous apporte un élément de la vision totale. Son amour de la lumière, il l'a exprimé à travers toute son œuvre ; joie, beauté, clarté ne font qu'un. Nous rappellerons simplement les quelques vers suivants, très caractéristiques :

Soyez remerciés, mes yeux,
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière ;
Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil ;
(*La joie. La multiple splendeur*).

Ce qui nous arrêtera davantage, c'est la profondeur avec laquelle

le poète sent la communion intime des êtres et des choses; son être s'étend à toute l'ambiance, les vies se confondent :

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre.
 Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,
 Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,
 Vous devenez moi-même étant mon souvenir.
 — Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge.
 Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe;
 Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,
 Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil;
 Ma volonté, pareille aux nœuds de votre écorce,
 Aux jours de travail ferme et sain, durcit ma force.
 — Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,
 De vrais baisers de flamme illuminent ma chair;
 Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,
 Je suis ivre du monde et je me multiplie
 Si fort, en tout ce qui rayonne et m'éblouit
 Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.

(La joie).

Jamais, quelques mystiques et quelques amants exceptés, on ne nous a révélé semblable désir de communier en dehors de soi, d'atteindre le fond d'une autre âme. Et ici cette âme, c'est la vie même répandue dans l'univers, c'est l'âme du grand Tout qui se révèle dans ce qui nous enveloppe, eaux, arbres, fleurs.

Et ce désir se réalise parfois; alors une véritable extase apparaît, où le sujet et l'objet se confondent et vivent de la même vie :

Je ne distingue plus le monde de moi-même,
 Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,
 Je suis le sol dont je foule les cailloux pâles
 Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale
 Ivre et fervent, hagard, heureux, sanglotant.

(Autour de ma maison. La multiple splendeur).

Mais entre tous nos états d'âme, la joie est celui qui porte le plus à l'expansion de notre être, à cette large symphonie entre notre conscience et le tout :

Car nous vivons toutes les fleurs,
 Toutes les herbes, toutes les palmes
 En nos rires et en nos pleurs
 De bonheur pur et calme.

(Les heures claires).

L'idéal du poète c'est d'étendre ses communions à tout, de sentir en son âme vivre tout l'univers; aucune barrière, aucune limite quelle que soit sa nature, ne peut poser d'obstacle à cette amplification, à ce rayonnement de l'âme :

O les rythmes fougueux de la nature entière
Et les sentir et les darder à travers soi !
Vivre les mouvements répandus dans les bois,
Le sol, les vents, la mer et les tonnerres ;
Vouloir qu'en son cerveau tressaille l'univers ;
(*L'en-avant. Les forces tumultueuses*).

Nous ne nous attarderons pas à évoquer ici les descriptions de même nature, que certains mystiques nous ont données de leurs efforts, pour atteindre un idéal lointain, mais nous dirons que des accents semblables se retrouvent dans Hughes de Saint-Victor, Sainte-Thérèse et Ruysbroeck.

L'amour de Verhaeren s'étend à tout, rien n'arrête l'expansion de son être. Il sait que notre âme n'est pas une entité, mais que les éléments qui la composent sont fournis par l'ambiance :

Tout est similitude, image, attrait, lien ;
Ainsi que les bijoux d'un bougeant diadème
Tout se pénètre et se mire, ô femmes, si bien
Qu'en vous et hors de vous, tout est vous-même.
(*A la louange du corps humain. La multiple splendeur*).

Il n'est pas moins explicite dans un autre de ses poèmes; la solidarité avec le monde est la condition d'une puissante vie.

L'idéal de la vie consiste « à admirer tout pour s'exalter soi-même ». Tel est le commencement de son poème à la vie, en voici la conclusion :

Aimer avec ferveur soi-même en tous les autres
Qui s'exaltent de même en de mêmes combats
Vers le même avenir dont on entend le pas ;
Aimer leur cœur et leur cerveau pareils aux vôtres
Parce qu'ils ont souffert, en des jours noirs et fous,
Même angoisse, même affre et même deuil que vous.
Et s'enivrer si fort de l'humaine bataille
— Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts,

Ou des groupements d'or des étoiles, là-haut —
 Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille
 Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,
 L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.
(La vie. La multiple splendeur).

Cette communion intime avec tout l'univers qui nous entoure exige nécessairement que celui-ci à son tour puisse communier avec nous-même, notre âme doit trouver un élément correspondant dans les autres choses, et celles-ci par conséquent doivent être animées, c'est-à-dire jouir d'une vie plus ou moins analogue à la nôtre. Cette animation de la nature n'est pas moins vivante dans l'œuvre de Verhaeren que dans celle de Guido Gezelle et des poètes de langue flamande.

Écoutons-le quand il parle des vieux chênes, tout imprégnés de la vie de la région où ils ont poussé, et exprimant son âme :

Les vieux chênes, rugueux et sinistres....
 Semblent de maux obscurs les mornes receleurs
 Car l'âme des pays du Nord, sombre et sauvage,
 Habite et clame en eux ses nocturnes douleurs,
 Et tord ses désespoirs d'automne en leur branchage.
(Les vieux chênes. Les soirs).

Verhaeren croit à la vie profonde de l'arbre et il peut, dit-il, l'aimer comme un homme ; il lui a consacré un de ses beaux poèmes, qui serait entièrement à citer. L'arbre lui inspire des accents d'amour intime, il fond sa vie propre avec la sienne :

Il semblait habité par un million d'âmes
 Qui doucement chantaient en son branchage creux.
 J'allais vers lui, les yeux emplis par la lumière.
 Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains,
 Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre
 D'après un mouvement énorme et surhumain ;
 Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale
 Avec un tel amour, une telle ferveur,
 Que son rythme profond et sa force totale
 Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur,
 Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample ;
 Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux.
(L'arbre. La multiple splendeur).

Le panthéisme de Verhaeren, comme celui de Gezelle, atteint les phénomènes dont la vie est la plus lointaine de la nôtre, le vent et les eaux par exemple :

Le vent porte en lui comme un grand cœur sacré
Qui bat, travaille, exulte ou pleure
Et qu'il disperse, au gré des saisons et des heures
Vers les bonheurs brandis ou les deuils ignorés.

(A la gloire du vent. La multiple splendeur).

Les mystiques ont donné çà et là quelques notes de ce genre, mais où Verhaeren s'éloigne considérablement d'eux tous, et où il est réellement de son époque, c'est dans le concept réaliste qu'il a de l'idéal de la vie. Cet idéal est placé nettement et expressément dans la vie elle-même, et non plus dans quelque ciel lointain ou dans quelque utopie théorique. Le présent lui-même renferme ce rêve, le poète le sent s'y développer et prendre corps :

Son âme (de la ville), où le passé ébauche
Avec le présent net, l'avenir encore gauche...

(L'âme de la ville. Les villes tentaculaires).

L'univers est en mouvement et son effort est fécond. L'homme de la ville surtout sent cet idéal qui s'engendre en lui, et la ville c'est l'artisan et le penseur, ces deux alliés pour la conquête du monde nouveau :

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.
Il est fumant dans la pensée et la sueur
Des bras fiers de travail, des fronts fiers de lucurs,
Et la ville l'entend monter du fond des gorges
De ceux qui le portent en eux
Et le veulent crier et sangloter aux cieux.

(L'âme de la ville. Les villes tentaculaires).

Cette aspiration de la ville, Verhaeren l'admire et l'aime, quels que puissent être les maux et les heures démentes qu'entraîne sa réalisation. Non seulement l'idéal est beau comme conception, mais plus encore le geste, l'effort puissant qui l'amène à la vie est splendide et tragique. Et en ces pages éparses où Verhaeren le décrit, il est l'âme sœur de cet autre poète de la plèbe, de ce splendide chantre

du travail que fut Constantin Meunier. Le poète, comme le sculpteur, découvre les beautés nouvelles dans notre vie ardente contemporaine; ils sont tous deux éminemment créateurs de la beauté : le port ou l'usine les intéressent au même degré, l'œuvre puissante et féconde de l'ingénieur présente pour eux des aspects d'art troublants.

Rappelons encore quelques vers du poète, et certes ils sont des plus beaux qu'ait produits la poésie lyrique moderne, c'est comme une évocation ou une paraphrase de l'œuvre de C. Meunier; après avoir magnifié l'énergie et l'effort des marins et des travailleurs du port, il passe à l'activité des travailleurs si caractéristiques de la vie moderne : mineurs, forgerons, lamineurs :

« Et vous encore, mineurs qui cheminez sous terre,
Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents
Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant
Cède sous votre effort obscur et solitaire;
Et vous enfin, batteurs de fer, forgers d'airain,
Visages d'encre et d'or trouant l'ombre et la brume,
Dos musculeux tendus ou ramassés, soudain,
Autour des grands brasiers et d'énormes enclumes,
Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel
Qui s'étend de siècle en siècle toujours plus vaste,
Sur des villes d'effroi, de misère et de faste,
Je vous sens en mon cœur, puissants et fraternels !.. »

Un pas encore : non seulement le poète les aime et les admire, mais il sent en eux les créateurs de la vie nouvelle, du monde plus beau qui se forme en couches sous-jacentes à celui dans lequel nous vivons. Voici :

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère,
Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts,
Serrant ses nœuds partout et rivant ses chaînons
De l'un à l'autre bout des pays de la terre !
O ces gestes hardis, dans l'ombre ou la clarté,
Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses,
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces
Pour imprimer quand même à l'univers dompté
La marque de l'étreinte et de la force humaines
Et recréer les monts et les mers et les plaines,
D'après une autre volonté.

(L'effort. La multiple splendeur).

L'effort, voilà ce qui est beau dans notre vie actuelle, lui seul est humain (*Soir. La Wallonie*, décembre 1890); lui seul surtout crée et engendre, lui seul peut nous amener à la terre promise, ou plutôt attirer à nous les horizons entrevus où nous porte notre désir. Voilà à mon sens la grande conception à laquelle l'art d'expression flamande fut étranger jusqu'ici. Quelques poètes, notamment M. X. de Meyere (*Gunlaug en Helga*), furent conscients de l'imminence d'un renouveau, mais celui-ci ne semble comprendre que la race flamande seule, c'est un espoir local sans compréhension large de la vie.

Verhaeren, croyons-nous, a été à la fois le poète le plus réaliste, et le plus panthéistique depuis Goethe, nul n'a pénétré aussi audacieusement que lui le sens de notre vie collective. Mais il l'a vue surtout sous son aspect de mouvement, en d'autres termes il en fut le poète tragique. Un grand poète flamand, Charles Van Lerberghe, a compris le panthéisme dans un sens essentiellement lyrique et son œuvre, bien que reposant sur les mêmes bases que celle de Verhaeren, a un aspect totalement différent. Tout revêt chez lui un aspect de quiétude, de paisible interpénétration de l'homme avec son semblable et avec la vie ambiante, le monde nouveau n'est plus péniblement atteint par l'effort tragique et par la tension monstrueuse des volontés, mais par l'apparition du prophète de la joie et de la paix. Il y a beaucoup d'idéalisme dans l'œuvre de Van Lerberghe, et peut-être à cause de cela même, a-t-il osé tenter de résoudre certaines questions, et non des moins angoissantes, qui se posent à l'esprit humain depuis l'effondrement des dogmes et des croyances traditionnelles. La prédication et le verbe sont encore pour lui les créateurs, et Pan lorsqu'il apparaît en Flandre dit qu'il nous faut aimer et respecter les bêtes comme des frères inférieurs; aimer et vénérer les plantes, toute la nature, tout ce qui vit, parce que tout est lui, Pan, sa chair et son sang même (*Pan*, Acte 3^e). N'y a-t-il pas ici interversion des rôles; n'est-ce pas plutôt parce que successivement notre sens moral et esthétique se sera étendu progressivement, de nos semblables aux vies les plus éloignées de la nôtre, que le symbole de Pan germera en notre esprit et en notre cœur? Pan est le Tout, et notre amour pour le Tout, s'il n'est pas une formule creuse, est purement notre amour pour toutes les choses du Tout. Pan est l'aboutissement

et non pas le moyen. Verhaeren est plus vrai et moins logicien. Mais nous ne chicanerons pas Van Lerberghe sur ce point. Son œuvre est trop belle et trop attrayante et nous croyons mieux faire en en dégageant quelques aperçus nouveaux sur la religion naissante, que nos poètes devinent et annoncent.

Van Lerberghe est panthéiste, il est conscient de sa foi et en adopte l'épithète. La « Chanson d'Ève » contient des visions étonnantes de mysticisme panthéistique, d'adoration profonde, ou même de fusion de l'âme avec le Grand Tout.

Ève naissante, déjà ingénument se pose cette question à la fois si simple et tellement profonde : « Les choses que je touche et que je vois n'êtes-vous pas mon être » ?

Qui peut me dire où je finis
Où je commence ?

Et quel philosophe peut se vanter jusqu'ici d'avoir donné une réponse péremptoire à cette question primordiale ? Mais Ève la résout sans peine en son âme naïve, son cœur voit plus loin que la logique des penseurs :

Ah ! que mon cœur infiniment
Partout se retrouve ! Que votre sève
C'est mon sang !
En un beau fleuve,
En toutes choses la même vie coule.

(*Chanson d'Ève. Premières paroles.*)

Et toujours l'âme et le cœur d'Ève s'élargissent, s'étendant aux vies innombrables qui composent l'univers, mais jamais la communion profonde de son âme et des choses ne se dissipe, jamais une scission n'apparaît, et en son amour si vaste et si naïf, elle sourit à tout. Et lorsque *l'autre* apparaît, c'est en lui qu'elle rêve et qu'elle pleure, et que son cœur bat.

Un résultat immédiat de cette conception, c'est une signification nouvelle de la mort de l'individu. Loin que celle-ci soit tragique ou triste, c'est une diffusion lente de la vie dans le milieu, de même que la naissance n'est qu'une sorte de concentration des vies élémentaires. Les vies ne sont qu'un rythme de diffusion et de concentration de l'âme universelle. Écoutons le chant de ses sirènes, sans

âme, ou plutôt qui ont pour âme l'élément universel qui vit, rêve et chante en elles toutes.

Nul comme Van Lerberghe, n'a compris la signification de la mort; c'est selon moi à la fois la plus belle page de philosophie et un des plus beaux chants poétiques qui aient paru. Extrayons-
ces vers :

Comme sous un baiser, les vagues à l'entour
S'apaisent, l'aube naît, une haleine se lève ;
La vivante lumière a dissipé le rêve,
Les yeux couleur de mer dans la mer sont épars,
La clarté de ses eaux s'est faite leur regard.
On grandit dans les eaux, comme une fleur qui s'ouvre,
On sent parmi la mer ses lèvres se dissoudre,
Ses mains s'étendre et sa chevelure qui fond,
Comme un flot d'or dans l'onde ou comme un long rayon,
On se sent une chose immense et qui respire
Qui s'abaisse et s'élève, que le Ciel attire,
Et qu'un souffle éparpille en écume de fleurs.
On est je ne sais quoi qui est toute la mer.
Et sans doute est-ce là ce qu'on nomme mourir.

(*La Tentation*).

L'auteur est bien pénétré de cette idée profonde que la vie ne se comprend pas sans la mort, que celle-ci n'est encore qu'un des moments de la vie, aussi beau et aussi poétique que la naissance; la mort est un état de régénération de la vie spécialisée d'un être dans la vie plus élémentaire du tout : la mort est féconde et renouvelle, dit E. Verhaeren¹.

Combien Van Lerberghe a dépassé en émancipation religieuse et en lyrisme poétique cet autre poète de l'école flamande, Maurice Maeterlinck. Bien qu'ayant élargi immensément son mysticisme primitif un peu grêle, et ayant renoncé, lui aussi, à chercher en ce monde une merveille plus belle que la vérité, ou du moins l'effort que l'homme fait pour la connaître, sa conception de la mort demeura soumise à un vague spiritualisme qui, d'ailleurs, reste diffus même dans ses dernières œuvres. Qu'on lise les quelques pages qu'il a écrites sur l'immortalité, on y verra surgir sous les apparences

1. Les forces tumultueuses. L'éternelle.

d'une critique sévère, comme un retour contraint vers cette idée traditionnelle que la vie terrestre est un bandeau qui nous *empêche* de voir la réalité plus haute, plus large, plus parfaite et plus durable.

Et cette espèce de défaillance, si nous pouvons l'appeler ainsi, est d'autant plus étrange que M. Maeterlinck appartient corps et âme à cette école panthéistique flamande si éminemment novatrice. Dans « le Double Jardin », dans « l'Intelligence des fleurs » et dans « la Vie des Abeilles », on trouvera des visions extrêmement puissantes de la vie des animaux et des plantes. Dans la première de ces œuvres nous trouvons cette idée si belle : « Les fleurs des champs représentent, en somme, un passé invariable, un désir obstiné, un sourire essentiel de la Terre. C'est pourquoi il est bon de les interroger. Elles ont évidemment quelque chose à nous dire » (*Fleurs des champs. Le double Jardin*). Selon lui les fleurs sont des êtres fraternels et proches, pleins d'imagination et de génie. C'est, me semble-t-il, dans « la Vie des Abeilles » qu'il a donné la vision la plus profonde et la plus exacte de la nature de la vie et peu d'écrivains, même scientifiques, ont affirmé avec autant de certitude que lui, qu'il est fort admissible qu'il y ait en d'autres êtres, une intelligence d'une autre nature que la nôtre, et que par suite, c'est une thèse discutable que d'affirmer que nous occupons le sommet de la vie sur notre terre (*La vie des Abeilles*, p. 43 et 107). Or, ce sont là exprimées en termes précis et clairs, les bases mêmes de la foi panthéistique, à laquelle nous ramène surtout le concept d'évolution.

M. Maeterlinck lui aussi, a suivi une voie d'évolution semblable aux autres poètes flamands; son panthéisme est né de l'amplification de son mysticisme primitif, son pessimisme si torpide dans ses « Serres chaudes » qui ne contiennent que des chants de tristesse un peu morbides, des attentes éplorées de la lumière (*Heures ternes, Ame de nuit*), son pessimisme, disions-nous, s'est ravivé en un optimisme réel, et il admet lui aussi, que jamais nous n'avons eu autant de motifs d'espérer, il a vu que nous vivons des jours féconds et décisifs. Et il ajoute qu'il est probable que nos descendants nous envieront l'aube que nous traversons sans la connaître (*Les rameaux d'olivier*). Il est étrange de voir, après cela, ce poète se heurter si durement à la Conception de la mort.

Cette vision panthéistique du monde a surtout une influence sur

notre idéal de la vie. Loin de nous poser comme fin à désirer l'existence anémiée de l'ascète sacrifiant la vie d'ici-bas à celle de l'autre monde, ou de l'être de pure raison, pâle, sec autant que sentimental, la littérature flamande a retrempé son idéal aux sources premières de toute vie puissante, l'animal robuste et sain. La partie animale de l'homme — pour employer ce terme dans sa signification courante — n'est plus considérée, ainsi que le font les spiritualistes, comme une partie inférieure, méprisable et quelquefois mauvaise de notre être; elle a au contraire sa beauté profonde. L'idéal n'est plus de se dégager de l'animalité pour vivre une pure vie spirituelle, mais de développer harmoniquement tout notre être.

Les sens ont reconquis leur attrait et déployé leur poésie. Ce fut un thème courant pour les vieux maîtres de peindre en une harmonie la joie de chacun d'eux; que d'œuvres anciennes ayant pour sujet les cinq sens, celles de Teniers, Van Tilborgh, Molenaer, Dusart, pour ne citer que ceux-là.

Nos poètes admirent l'homme sain et plantureux, pouvant déployer une vie, une volonté et une activité intenses, capable de large joie et de colère violente, mais surtout apte à l'effort.

Sous ce rapport Verhaeren est frère des peintres de sa race qui, en grand nombre, ont magnifié la nature rutilante de vie dans les plantes et les animaux : tels H. Boulenger et Franz Courtens peignant les végétations luxuriantes de vie et de couleur, ou Verweé et Stobbaerts nous donnant les animaux aux carnations si lourdes et si belles.

Et tous sont de leur pays, de cette Flandre féconde, où les hommes, les chevaux, les bœufs sont d'une surabondance de chair inconnue en tout autre coin du monde.

Dans le domaine littéraire, Verhaeren ne sera pas seul à chanter les gars et les gouges fougues et sensuels de sa terre natale. Demolder, C. Lemonnier et G. Ecckhoud, ces trois vigoureux prosateurs, leur ont payé leur tribut d'hommage et le romancier flamand Stijn Streuvels lui aussi, a révélé avec une sympathie admirative les coins ignorés de leur vie. Mais ceux-ci sortent de notre cadre actuel et Verhaeren presque tout seul nous servira de guide.

Cependant Georges Ecckhoud a donné quelques rares poèmes, où il chante son amour de la force et de la vigueur; il a très bien

décrit l'admiration ravie de la Flamande pour l'homme fort et musclé et en revanche celle du Flamand pour sa gouge charnue à la croupe puissante et aux seins opulents (*Pol de Mont.-Modernités*). Georges Rodenbach même, ce poète grêle de la Flandre mystique, a eu des velléités de retour à la poésie solide et vivante de la vie plébéienne. Il existe de lui un poème où il chante le vieux cabaret flamand qui si souvent inspira Teniers et Van Craesbaeck, et il exprime son admiration pour la fille du baes, une paysanne blonde et rouge : une gouge. Tout est évidemment empreint de quelque fadeur, rappelant les réminiscences de Madou et de Brackeleer de l'ancien art flamand.

Dans un poète de langue flamande, M. Léonce du Catillon, nous trouvons décrite avec plus d'animation la vie débordante des Kermesses (*Doerenkermis.-Vlaanderen-juin 1904*).

Mais combien Verhaeren s'est réjoui de cette plantureuse vie flamande, de cette vie qui a inspiré les œuvres de Teniers, d'Adrien Breuwer, de Jordaens, de Jan Steen, cette vie de volupté et de joie, aux mangeurs goulus et aux buveurs solides, aux commères lourdes de corps et aux chairs rebondies, cette vie au rythme immense, allant du labeur ardu et tuant pour tous autres, à la joie formidable, forcenée, rejetant sous sa fougue déchaînée le souci, la misère et la douleur cette joie qui est le moment d'expansion, d'épanouissement le plus caractéristique de la personnalité.

Verhaeren est plébéen et comprend la beauté de cette vie sincère et féconde de la plèbe, il sent que la source de l'art et de la beauté est là, parce que rien de conventionnel, de faux et de factice ne s'y mêle, que leur vie, quelque grossière ou rugueuse qu'elle soit, s'exprime en un geste plein, libre et fort. D'ailleurs le poète sent profondément sa parenté d'artiste avec les vieux maîtres de son pays.

Il peint ses paysans sans tendance à les aristocratiser, il voit la beauté en leur vie réelle et il les dépeint noirs, grossiers, brutaux ; car ils sont tels (*Les Paysans. Les Flamandes*.)

Leurs actes sont beaux parce qu'ils expriment la vie puissante de la race et parmi leurs actes, surtout l'amour charnel à la sensualité brutale, la folie sensuelle créatrice de la vie est d'une splendeur particulière et prend même le caractère d'un symbole. Gars et filles sont taillés pour le rut, leur vie débordante en leurs chairs

robustes est mûre pour répandre la vie. Et Verhaeren, en tant que mâle de sa race, résume en ces femmes de Flandre son propre idéal :

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,
 Votre œil miroitant d'or, votre gorge fleurie,
 Nous vous magnifions, femme de la patrie
 Qui concentrez en vous notre idéal charnel.
 (*Aux Flamandes d'autrefois. Les Flamandes*).

L'amour que peint Verhaeren est aux antipodes de l'amour mystique et purement cérébral ; la sensualité, même violente et brutale, a reconquis ses droits à la beauté ; il l'aime et la chante à pleins poumons, car cet amour-là est grand, et sur cette communion des deux êtres vient s'harmoniser une joie religieuse panthéistique :

Nous serons doux et fraternels, étant unis.
 Tout ce qui vit nous chauffera de son mystère ;
 Nous aimerons autant que nous-mêmes la terre ;
 La nature et l'instinct, la mer et l'infini.
 (*L'amante. Les Forces tumultueuses*).

Et a-t-il tort en ceci ? N'est-ce pas l'amour des sexes et peut-on prétendre sérieusement que celui-ci ait une base dernière autre que la volupté ? N'est-ce pas, dis-je, l'amour des sexes qui sert de point de départ, de type en quelque sorte, à l'amour des êtres ; Vénus la génératrice n'est-elle pas, ainsi que l'a vue le poète antique, celle qui donne le repos et la paix, qui fait régner l'harmonie et l'union ?

Non pas que cette sensualité soit en elle-même un idéal, Verhaeren n'a jamais dit cela, mais elle a un rôle essentiel et est éminemment créatrice de sympathie et d'affection profondes. Car en tout et partout si Verhaeren aime dans l'homme la bête puissante et formidable il n'en aime pas moins la tendresse en amour et l'immense effort intellectuel qui sert d'outil à l'évolution du monde : pour lui — « l'homme qui pense est un héros silencieux » (*Les forces tumultueuses*).

C'est la vie dans sa totalité qu'il chante, son idéal est formé de l'ensemble de toutes les possibilités de notre vie, et l'ampleur de son art est tel qu'il tente de les magnifier toutes en leurs gammes étendues.

D'ailleurs, cette sensualité en apparence grossière crée pour l'être un moment sacré de communion avec l'univers qui l'enve-

loppe; le poète décrit en ces termes les amours d'un gars et d'une fille de la terre immortelle de Flandre :

Vous concentrez en vos deux cœurs, la vie
 Qui s'est, depuis quels jours, depuis quels temps,
 Obstinément, nourrie et assouvie
 Aux lisières du sol flamand ;
 La dune rude et sa large lumière,
 Les champs bordés de buissons roux,
 Les petits clos et les pauvres chaumières
 S'aiment en vous ;
 Ils vous ont faits ce que vous êtes :
 Toi, gars rugueux, taciturne et brutal,
 Toi, fille saine, éclatante et replète,
 Comme un bouquet du clos natal ;
 Ils connaissent mieux que vous-mêmes
 Les mots jaillis de vos sens affolés :
 C'est eux jadis qui les ont révélés
 A ceux qui s'aiment.

(*Amours. La guirlande des dunes*).

L'amour a pris ici le caractère d'un sentiment essentiellement religieux, nous dirions même plus, il devient en quelque sorte le symbole de la foi panthéistique. Décrivant son propre amour, Verhaeren affirme non seulement la sympathie de l'homme pour le milieu, mais aussi la communion réciproque : l'univers devient une harmonie totale où tout n'est qu'amour :

Tout ce qui vit autour de nous,
 Sous la douce et fragile lumière,
 Herbes frêles, rameaux tendres, roses trémières
 Et l'ombre qui les frôle et le vent qui les noue
 Et les chantants et sautillants oiseaux
 Qui follement s'essaient,
 Comme des grappes de bijoux
 Dans le soleil,
 Tout ce qui vit au beau jardin vermeil,
 Ingénument, nous aime ;
 Et nous
 Nous aimons tout.

(*Les Heures d'après-midi*).

Combien toute cette poésie est aux antipodes du sentimentalisme,

tout y est viril et rude, et l'expression en tons rutilants répond parfaitement à l'idéal qui anime le poète. Les mots cherchent la couleur ardente et saturée, les sonorités puissantes; le rythme est heurté quelquefois, ce sont les gestes d'un homme plus habitué à admirer des rustres qu'à fréquenter des salons élégants.

Mais sous l'écorce rude, sous sa sensualité hautement exprimée, sous son verbe sonore, que de tendresse se révèle; si le poète n'est pas sentimental il sait cependant trouver en son âme de mâle des accents de douceur infinie, de lyrisme éperdu lorsqu'il chante la femme qui lui a apporté la paix et la clarté (*Les heures claires*). La femme aimée est le symbole le plus proche, l'intermédiaire le plus immédiat pour la communion religieuse avec les cœurs des autres et avec le monde entier qui se résume dans le sentiment des amants.

L'union du caractère violent et réaliste avec une tendresse profonde, surtout envers la femme, est une tradition de l'art flamand. Memling, Gérard David, Quentin Metsys, Hugo Vander Gaes, les Van Eyck, notent avec une vigueur inouïe le caractère brutal de certains types de leur époque et donnent une douceur infinie à leurs vierges et aux saintes; Rubens lui-même, si violent en tout, a exprimé maintes fois en ses toiles, son amour soit pour Isabelle Brant ou pour Hélène Fourment. Il en est de même en ce qui concerne l'amour de la Flandre elle-même. Si les poètes ont célébré son caractère fougueux, actif et son âme en révolte, ils ont trouvé très souvent des accents d'une tendresse incomparable pour en chanter la poésie douce et intime, le rêve charmant et infiniment délicat qu'inspire au poète sa ville aimée. Rodenbach célèbre le mysticisme de Bruges, Max Elskamp le caractère frais et ingénu d'Anvers, comme Maeterlinck évoque Gand, comme Grégoire de Roy et G. Marlow nous apportent l'amour si profond et si émouvant de leurs petites villes à l'agonie.

C'est un rythme immense que celui que nous offre cette poésie, oscillant entre l'amour du mystère et le réalisme le plus vibrant, allant de l'âme tendre et ingénue, semblable à celle de l'enfant, à la volonté puissante de l'homme qui, en pleine conscience, magnifie l'effort gigantesque qui appelle l'humanité entière vers l'idéal de bonheur qu'il a découvert en germe dans la vie contemporaine.

L'ensemble de la poésie flamande, de même que la sculpture et la peinture d'ailleurs, a passé de la période de la mélancolie et de la tristesse à un optimisme véritable. Pessimiste et teinté d'un romantisme sentimental et sans force, tant que la fécondité de l'effort populaire contemporain n'a pas éclairé sa conception de l'avenir, aussi longtemps que le poète ne cherche la beauté que dans le souvenir du passé mort dont les villes flamandes ont conservé le charme si profond, cet art retrouve l'expression d'une joie exubérante, un optimisme réel, dès que le poète peut donner toute expansion à son âme de démocrate et de plébéen.

Plus que les hommes des autres races, le Flamand est resté voisin de la vie active et saine, et ne s'est guère enthousiasmé pour les raffinements aristocratiques. La bourgeoisie et la noblesse belges s'étaient nourries de la littérature française et l'écrivain de langue flamande n'écrivait que pour le pauvre ou pour l'homme peu lettré. Le romantisme bourgeois, comme le remarque M. A. Vermeylen, n'eut presque pas d'écho en Flandre et ce fut une tendance dont la littérature n'eut pas à se dégager.

Dès que l'idéal de la vie germa dans l'âme du prolétaire, celle-ci fut comprise avec intensité par les artistes, non pas en tant que tendance théorique, mais comme possibilité d'auréoler d'idéal leur propre conception de l'existence rude et foncièrement mystique. Aussitôt qu'une note d'art plébéen apparut en France, chez Courbet, Millet, Daumier et dans quelques pages de V. Hugo, elle fut comme une lueur pour les penseurs des Flandres. Courbet compris et admiré ici plus que partout ailleurs, et à sa suite nos artistes osèrent à pleine voix exprimer le rêve inhérent à leur milieu. Et ils osèrent bruyamment : toute hésitation et toute idée d'imitation disparurent. Ils furent de leur race et lancèrent dans le monde la vision esthétique qui sera peut-être la plus novatrice du siècle.

La race flamande osa la première en son âme plébéienne, fruste, saine, robuste et indisciplinée, éloignée infiniment du désir de plaire à une aristocratie, donner dans l'art son appel à la vie, appel magnifiant l'effort et le travail autrefois servile et dégradant et qui maintenant, par contre, apparaît comme essentiellement fécond et créateur, elle retrouva aussi comme ses ancêtres, le caractère esthé-

tique des joies débordantes ou des passions fougueuses de gens vigoureux et incultes.

Et son rêve si souvent perdu dans les lointains mystiques, redescendant sur terre s'y féconda pleinement; il devint une croyance gigantesque et profondément religieuse en la grandeur et l'efficacité de l'effort séculaire de l'homme et répondit pleinement à la déclaration esthétique qui figure au début d'une de nos principales revues d'art : L'art est une action éternellement spontanée de l'homme sur son milieu pour le transformer, le transfigurer, le conformer à une idée toujours nouvelle « l'Art moderne », idée qui répondait entièrement à l'idée directrice de la revue philosophique si novatrice pour son époque que fut « la Société nouvelle ».

L'art belge me paraît être le premier qui ait nettement dévoilé dans l'activité contemporaine l'idéal qu'elle renferme, qui, en d'autres termes, à vu sous un jour indubitablement esthétique les espoirs que l'ouvrier avait entrevus, et la morale qui était née sous l'effet du sentiment de solidarité engendré par le travail de la grande industrie. C'est le rêve du prolétaire que l'art flamand a compris et magnifié, ce rêve créateur de la religion nouvelle dont l'aube déjà s'annonce, et qui, si même nous ne pouvons encore la comprendre en toute son ampleur, nous dit cependant déjà qu'elle sera exclusivement de ce monde, largement humaine et qu'elle rayonnera avec une vision plus nette, plus scientifique et plus aimante sur tout ce qui vit et même sur tout ce qui existe. Car le panthéisme est la foi à laquelle l'humanité est toujours revenue dans ses moments d'activité féconde.

De même que le christianisme est né du syncrétisme des tendances philosophiques de son époque, de la poésie populaire et des débris des religions agonisantes, la foi nouvelle que la science et l'art contemporains découvrent, semble à son tour reprendre et amplifier certains fragments des religions qui agonisent. D'autre part elle se retrempe au vieux fond panthéistique et même mystique que l'humanité a toujours conservé, mais elle aussi se laisse profondément influencer par la conception révolutionnaire des penseurs d'avant-garde, qui ont d'ailleurs simplement analysé et exposé en théories, ce qui était né en quelque sorte spontanément dans les âmes sous l'action de notre activité industrielle.

Que l'on ne me reproche pas de n'avoir cité en témoignage de notre idée qu'un nombre restreint d'artistes, d'en avoir éliminé certains dont la réputation est incontestablement méritée.

Je parle de ceux qui, comme MM. Giraud, Gilkin, Séverin, Gille, Maubel, sont de parfaits ciseleurs de vers, tendant à arriver à cette pureté de rythme et de lignes qu'admirent professeurs et dilettante. Ils sont en un mot plutôt artistes que poètes, ciseleurs de bijoux, mais leur vision est sage et inoffensive.

C'est un art que toute époque a connu, art de salon et de raffinement, mais sans envergure et sans grande fécondité. Les artistes qui ont suivi cette voie représentent à mon avis bien plus le passé que le présent ou l'avenir.

PAUL HERMANT.

RAHEL VARNHAGEN MORALISTE

SON CARACTÈRE.

Rahel n'a laissé que des lettres et quelques pages de journal intime.

Elle définit elle-même la lettre : un portrait de la personne dans l'instant où elle écrit ¹. Ce mot ne convient à nul mieux qu'à elle-même. Elle se flattait que ses lettres fussent incompréhensibles pour tout autre que pour elle et son correspondant ², mais elle n'est point si secrète et si dissimulée que sa personnalité ne s'en dégage, libre et vivante.

Quant à ses aphorismes ils traduisent sa vie intérieure; leur réunion forme comme le portrait de son âme.

Si nous joignons à ces documents les lettres que lui adressaient ses amis et les témoignages de ceux qui l'approchaient, nous arrivons à la connaître dans toute sa complexité.

*
**

Rahel est avant tout une femme d'une sensibilité extrême, et c'est presque toute sa définition.

Elle écrit à Varnhagen (9 avril 1813) : « *Du kennst mein ganzes Wesen; es wird nur vom Herzen bewegt, und dies nur von Dingen, die auch daher kommen...* » Ce mot pourrait servir d'épigraphe à son œuvre : il la caractérise tout entière.

Pour elle, non seulement le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, mais la raison applaudit toujours au cœur ³. Elle pouvait parler ainsi, car elle était naturellement portée au bien, et

1. Lettre à Oelsner du 27 déc. 1821.

2. Lettre à David Veit du 2 avril 1793.

3. Lettre à Urquijo, 1802.

dès sa seconde année, elle nous le dit elle-même, c'est son cœur qui la guidait dans sa vie morale.

C'est par le cœur seulement que se forma son être intérieur. Elle déplore un jour la tyrannie de ce cœur qui dirige tout en elle et l'empêche de s'appliquer à l'éducation de son caractère; elle ajoute : « *was hätte ich für eine Erziehung haben müssen, wenn ich nur hätte leidlich werden sollen!*¹ ».

Il est vrai que son éducation consista surtout à n'être point une éducation.

Rahel perdit son père de bonne heure et cette mort fut pour elle une délivrance. Sa mère, nature faible et sans grande intelligence, semble-t-il, ne joua jamais un grand rôle dans sa vie. Rahel ne connut pas l'amitié et l'aide d'un frère ou d'une sœur plus âgée, elle était l'aînée des enfants de sa famille. Elle ne fut guère aimée par les siens dans son enfance; sa sensibilité vive et tendre était sans cesse refoulée et blessée. Elle souffrait sans se plaindre, « aus Unschuld, Scheu, Liebenswürdigkeit und Jugend »², mais elle en garda la marque toute sa vie : « elle sentait en elle quelque chose de brisé ».

Une enfance malheureuse peut tourner un cœur sensible vers la haine; elle peut aussi le tourner vers la tendresse. Jean-Paul a là-dessus un joli mot : « Wird deine Jugend gemartert und beraubt, so blüht sie dir im Alter noch; wie der Rosenstock, dem im Frühling die Blätter ausgerissen werden, im Winter Rosen trägt ». Rahel resta bonne; en elle la douleur trouvait un sol fertile, les épreuves la régénéraient et lui donnaient une nouvelle ardeur. Loin de nourrir contre ceux qui auraient dû l'aimer une rancune passionnée, elle ne se préoccupait sans cesse que d'expliquer, d'excuser les défauts de son entourage.

Sa sensibilité devint une bonté vigoureuse et active qui aimait à se répandre en bons offices sur les hommes, et son cœur avait les délicatesses qu'ignorent ceux qui n'ont pas éprouvé une grande douleur.

Elle se rendait bien compte de cette influence de la douleur sur son caractère, elle en connaissait le prix, par suite elle ne la craignait pas. C'est ainsi qu'ouverte à toutes les impressions, à tous les senti-

1. Lettre à Fouqué du 14 déc. 1809.

2. Lettre à Varnhagen du 18 déc. 1808.

ments, toujours prête à souffrir, mais aussi à jouir, elle garda toute sa vie cette surabondance du cœur qui faisait sa richesse intérieure, le plus grand charme, la fraîcheur, la jeunesse de sa personnalité.

Elle était d'un tempérament tout entier dominé par les nerfs, d'une impressionnabilité extrême, sensible aux moindres changements du temps et de l'atmosphère.

Si l'on considère qu'elle eut une enfance délicate, qu'elle subit plusieurs maladies, on comprendra qu'elle ait pu écrire ces mots : « *Unsere Gesundheit ist der Inbegriff, die Bedingung, die Art der Möglichkeit unsers ganzen Daseins*¹ ».

Son état d'âme a une influence directe sur le physique. Un trait seulement : lors de ses fiançailles avec Finkenstein, elle jouit pendant quatre jours d'un bonheur sans nuage et tout naturellement cette remarque vient au bout de sa plume : « *Meine Gesundheit ist artig seit vier Tagen*² ».

Mais inversement le moral est sous l'influence immédiate du physique. Ses sens affinés sont comme une intelligence concrète : « *O! gesegnet, tausendmal gesegnet, liebe Sinne! Mit euch vernimmt man selbst*³! » s'écrie-t-elle un jour.

Cette disposition malative la livrait à mille influences qui donnaient à sa pensée cette allure prime-sautière, cet aspect changeant et multiple qui la rendent difficile, sans doute, mais intéressante à saisir.

« *In meiner Lebensgeschichte soll Wetter und meine Gesundheit vorkommen*⁴. »

Rien de si vrai que ces quelques mots. Rahel n'est point comme Pascal qui avait « ses brouillards et son beau temps au dedans de lui ». Elle sait fort bien pourquoi elle fait précéder ses lettres d'une notice sur la « *physionomie* » du temps, et elle a soin d'avertir ses amis : c'est pour expliquer le désordre, le décousu de ses discours et souvent toute la direction de sa pensée⁵. Les effets produits par cette sensibilité d'impressionniste sont des plus curieux et souvent jolis. Il semble parfois que des rayons furtifs se glissent entre les

1. Lettre à Karoline von Humboldt du 30 mars 1814.

2. Lettre à sa belle-sœur, été 1799.

3. Lettre à Frau von Froberg, été 1806.

4. Lettre à Varnhagen du 19 juillet 1823.

5. Lettre à Oelsner du 27 déc. 1821.

volets mi-clos de sa croisée et viennent semer entre les lignes des paillettes d'or miroitant; ou bien il pleut, la « *Wetternotiz* » nous l'apprend, quant à Rahel : « *tout pleure* » en elle. — Alors que la sève printanière gonfle à les faire éclater les jeunes bourgeons du Tiergarten, de gros soupirs viennent mourir dans des phrases qui commencent par un o! et finissent par deux points d'exclamation : phrases que Rahel appelle ses « *explosions* ».

Le temps propice ne suffit pas. Rahel écrit avec ses nerfs. Elle ne peut écrire que dans un certain état d'« inflammation » intérieure. Elle n'a pas de plan, elle compte sur l'inspiration, sur l'excitation, sur l'enchaînement spontané des pensées : « *Hab ich nun eine schlechte Feder — die mich noch mehr irritirt — oder bin nervenzitternd bis zur Bläue — welches nach der ersten Seite statt hat — erhitzt, so wird Phrase, Wort, Ausdruck, Form und Reihe der Gedanken, Periode, Ton des Ganzen, davon affizirt; Kurz, holprig fliessend, gelinde, streng, scherzhaft, ruhig : je nachdem! Und beinahe immer brech ich mitten im Ergufs, ihn selbst, oder seinen Ausdruck ab*¹ ».

Et non seulement son style et sa pensée sont ainsi changeants et mobiles, son caractère, son âme l'étaient aussi, suivant qu'elle se sentait forte ou abattue, gaie ou mélancolique.

Si la sensibilité de Rahel se développa de fort bonne heure, son esprit fit également preuve de précocité.

Son intelligence était très vive et ouverte, essentiellement réceptive et aimant à travailler, à examiner elle-même les idées que lui fournissait le monde extérieur.

Rahel s'est souvent plainte de ce que dans sa jeunesse on ne lui apprit rien. A l'en croire, elle ne reçut même point d'enseignement religieux. Ce qui est vrai, c'est que tout ce qu'elle sut jamais, elle ne le dut qu'à elle-même. Elle déplore surtout cette indigence où les siens laissèrent grandir sa jeune intelligence, parce que, prétend-elle, elle l'empêche de rien apprendre. En effet, il lui manquait une base solide de principes essentiels qui permettent ensuite quelque étude poussée plus avant.

Cependant, tout ignorante qu'elle fût, elle était très curieuse, ce

1. Lettre à Frau von Grotthuss, déc. 1824.

qui prouverait au contraire, qu'elle était fort instruite. Elle aimait la lecture avec passion. Elle lut un peu à tort et à travers, des ouvrages presque exclusivement littéraires ou philosophiques, ces derniers surtout dans la seconde partie de sa vie. Elle en lit aussi « qui sont du Nord, et qui sont du Midi ». Elle se passionne tour à tour ou tout ensemble pour Homère, Shakespeare, les classiques allemands, les romantiques; elle entend assez bien le français pour goûter Racine, Pascal, Mme Guyon, Rousseau, Mirabeau — bref, elle lit énormément; mais ce qui importe le plus, c'est la façon dont elle lit.

Elle reconstitue la personnalité de l'écrivain, l'état d'esprit qui le portait à écrire ou dans lequel il écrivait. Elle cherche avant tout la pensée fondamentale autour de laquelle viennent se grouper toutes les parties de l'œuvre; cette pensée est-elle belle? elle lui est garant de la beauté du tout. Et toujours elle cherche en elle-même la vérité de ce qu'elle lit.

Elle avait un don très heureux : c'était d'entreprendre ces lectures avec une âme nullement prévenue, nullement sceptique, mais jeune et fraîche, mais avide de « chercher l'homme ».

Rien n'exprime plus justement cet état d'esprit que ces paroles qu'elle prononça sans doute un jour après une heure de bienfaisante lecture : « Verstorbenen grossen Männern danke ich ihre Bücher, ihre Aussprüche, ihre hinterlassenen Schätze und ihren Anbau mit thränendem Dank, als Briefe an mich ! »

Elle se montre bien par là femme passionnée, qui apprend avec son cœur plus qu'avec son esprit, car c'est bien avec le cœur, « durch das belebende, lebendige, rege, gesunde Herz ² », qu'elle apprend, qu'elle dit qu'il faut apprendre. Aussi se pénètre-t-elle tout entière de ses lectures, elles deviennent sa propre substance. De là une facilité exceptionnelle pour comprendre et s'assimiler les ouvrages, les idées les plus disparates.

Cependant elle n'eût point été femme si elle n'avait eu quelque idole.

Elle vénérât Fichte. « Er hat mein bestes Herz herausgekehrt,

1. Lettre à H. Steffens du 6 sept. 1825.

2. Lettre à Varnhagen du 20 juillet 1815.

befruchtet, in Ehe genommen¹ » : c'est ainsi qu'elle exprime l'influence qu'il eut sur elle.

Mais le culte de sa vie entière, son « dieu », comme elle aimait à l'appeler, l'ami le plus fort et le plus fidèle, le directeur infailible de sa conscience, le Maître vénéré qui la réconciliait avec l'humanité², c'était Goëthe. C'était une fête pour elle quand paraissait une nouvelle œuvre de Goëthe. Elle le lisait et le relisait avec amour.

Varnhagen avait publié en 1820 une partie de l'œuvre mystique d'Angelus Silésius, il devint rapidement un des favoris de Rahel. Dès 1813 elle avait commencé à lire Saint-Martin, elle se passionna pour lui à tel point qu'il semble parfois supplanter Goëthe. Cependant dans les dernières années de sa vie elle se prit encore d'un goût très vif pour le Saint-Simonisme.

Le plus clair de son éducation fut peut-être qu'elle grandit comme en une « forêt » d'hommes.

Fille d'un riche³ commerçant juif de Berlin, elle se trouva par cela même au centre d'une société des plus variées qui se donnait rendez-vous dans le salon de ses parents : des princes, des hommes politiques, des étrangers, des actrices, des hommes de lettres y fréquentaient. Rahel y fut remarquée et estimée pour la vivacité de son esprit, la sûreté de son jugement et la puissance de son amitié. Le commerce des gens distingués et instruits resta toute sa vie une de ses passions dominantes et il exerça une influence considérable sur la formation de son esprit.

Il contribua sans aucun doute à développer en elle cette largeur d'idées, cette absence de préjugés et aussi cette ouverture de cœur qui la rendent si sympathique.

Des lectures ainsi faites et des relations mondaines aussi diverses auraient pu lui être fatales, mais son originalité qui était puissante ne se laissa pas étouffer ni détourner. Elle sut garder en elle sa droiture et sa bonté d'âme qui reposaient sur l'oubli de soi, le respect des droits et la recherche du bonheur d'autrui.

Nous savons déjà que Rahel est toute sensibilité; elle se laisse

1. Lettre à L. Robert du 3 févr. 1807.

2. Lettre à Varnhagen du 22 juillet 1808.

3. Rahel ne jouit de la fortune que pendant son enfance. Plus tard sa famille fut ruinée.

diriger par son cœur et elle a une certaine défiance de la raison. Elle n'aime guère non plus le raisonnement : tout chez elle, idée ou jugement, se traduit sous forme de sentiment. Elle se dit elle-même en communion intime avec la nature¹; en face des choses elle éprouve une émotion qui la renseigne sur leur conformation et leur valeur.

Elle ne se sent point adroite à construire des théories abstraites; pourtant, faire œuvre d'idéaliste est pour elle le degré le plus parfait de la pensée. Pour y atteindre elle explique elle-même qu'elle commence par se procurer ces idées générales en procédant du particulier au général; ce n'est qu'alors qu'elle peut procéder du général au particulier. Ces opérations successives se font d'ailleurs dans son esprit avec la rapidité de l'éclair et apparaissent ainsi comme des idées spontanées².

Rahel remarque : « die Art meines Geistes ist unschuldig; gradaus sind seine Strahlen, sie wissen nicht was sie beleuchten werden³ ». Elle fait preuve en effet d'une complète impartialité dans l'observation des objets environnants. Les élans de son cœur passionné n'arrivent même pas à altérer son bon sens.

Elle a de plus un principe qui l'aide à reconnaître la nature véritable des choses, et qu'elle formule ainsi : « *Liebe, rechtes Durchdringen, gehört zum Sehen und Erkennen*⁴ ». De là aussi l'absence des préjugés qui entravent, dessèchent l'intelligence.

Rahel aime comparer, combiner les résultats de ses observations. Elle s'efforce toujours de trouver des rapports entre ses idées, de les grouper autour d'une impression dominante, d'en former un ensemble cohérent et harmonieux.

Elle a peu d'idées par elle-même, mais elle vit largement des trésors amassés par d'autres. Elle prend par exemple un texte, particulièrement propre à donner le branle à ses pensées; puis page par page, ligne par ligne, elle le commente. Elle part de l'idée qu'on lui donne, la développe, la morcelle, la travaille à sa façon. Son commentaire lui est surtout prétexte à méditation; c'est de cette façon qu'elle arrive à se faire des idées à elle.

1. Lettre à Varnhagen du 5 nov. 1808.

2. Lettre à F.-L. Lindner du 23 nov. 1818.

3. *Id.*

4. Lettre à Varnhagen du 8 déc. 1808.

A l'étude des livres elle préférait encore celle des âmes. Elle avait un penchant naturel à l'analyse psychologique et surtout à l'analyse intérieure. Son éducation n'avait nullement contribué à l'enrayer. Sa vie intérieure était riche; elle se savait intéressante et s'en rendait d'autant mieux compte qu'elle était supérieure à la moyenne de ceux qui l'entouraient. Malgré la bonté de son cœur elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver un dédain romantique pour les « bourgeois »; elle a parfois des phrases cruelles sur son entourage : *ich bin ja wie unter eine Horde wilder Tiere gestossen, die alle nichts sind als fressender, verzaehrender, personifizirter Mangel* ¹ ».

On se demande si c'est la même Rahel qui en 1813 soignait à Prague les soldats blessés, avec un courage infatigable, une tendresse de mère, un dévouement de tous les instants, un oubli de soi héroïque.

Presque toute sa vie elle se plaignit d'être « *incomprise* » et « *délaissée* ». Le fut-elle vraiment autant qu'elle veut bien le dire? Les lettres de ses amis respirent une estime, une admiration, une affection très réelles. Elle fut malheureuse en amour parce qu'étant femme et forte elle aimait des hommes de caractère faible. Finkenstein, Urquijo qui ne la valaient pas et l'abandonnèrent lâchement — mais en amitié elle se dédommagea largement — elle eut des amis, de vrais amis : le prince Louis Ferdinand, David Veit, Bokelmann, Alexandre von der Marwitz, Fouqué, Brinckmann, pour ne point nommer Varnhagen, qui la comprenaient, et étaient dignes de son amitié. On peut donc conclure de sa part à une exagération qui s'explique en partie par sa grande délicatesse de sentiment et sa vive sensibilité.

Quoiqu'il en soit les circonstances contribuèrent à développer en elle le goût de l'analyse intérieure. Souvent ce goût mène à l'orgueil. Rahel a conscience de ses qualités; elle le dit à qui veut l'entendre. Ce serait presque de l'orgueil, si elle avait l'esprit moins juste; et certes, ses amis n'étaient pas pour la rendre plus humble. Il leur arrivait souvent de l'accabler en toute sincérité de louanges hyperboliques, dans le genre de celle-ci qui est de Varnhagen : « *ich sprach von Dir als der dritten Lichtgeburt der jüdischen Nation, die*

1. Lettre à Varnhagen du 20 fév. 1809.

*erste und zweite sind Christus und Spinosas der Zeit nach. Du aber dem Inhalte nach die erste*¹ », ou de lui adresser des lettres tournées en jolis madrigaux comme celle du comte de Gualtieri² dont le passage suivant mérite d'être cité à titre de curiosité :

« Vous êtes la personne du monde la plus singulière, il n'appartient qu'à des âmes privilégiées de vous aimer, et cependant elles ont cela souvent de commun avec les plus communes; vous amortissez les sens lorsqu'on est près de vous, et vous avez tout ce qu'il faut pour les éveiller; vous semblez ne dire jamais rien de saillant, et cependant personne ne dit rien comme vous, ou plutôt vous ne dites jamais rien comme les autres; vous paraissez être à la portée de tout le monde, et personne n'est à votre portée; on vous croirait savante, et vous ne savez rien, ou plutôt vous savez tout sans rien savoir; vous méprisez toutes les vertus et vous les avez toutes, vous les exercez sans effort, et pourtant c'est un mérite de votre part de les pratiquer; votre élévation vous met au-dessus d'elles, et vous vous abaissez jusqu'à elles; les sots vous trouvent de l'esprit, parce que vous leur en donnez, et les gens d'esprit vous en trouvent, quoiqu'ils paraissent sots à côté de vous; — comment faites-vous donc? êtes-vous une fée, un esprit follet, une sainte, un revenant, un être supérieur, qui se joue des pauvres mortels? »

Heureusement Rahel trouvait aux abus possibles de l'analyse intérieure un correctif puissant dans son humilité qui lui venait de sa connaissance de la nature humaine et de ses idées religieuses; elles lui faisaient rapporter à Dieu tout le bien qu'elle trouvait en elle. Ils se trouvaient d'autre part heureusement contre-balancés dans sa vie par un oubli de soi constant, un besoin d'activité désintéressée.

« *Alles in mir, und auch aus mir, ist ein Wahres, organisches lebendiges Ganzes*³ », reconnaît Rahel. Dans un tempérament comme le sien les émotions se fondent, les sentiments se rapprochent, s'influencent réciproquement et forment un état d'âme harmonieux. Toutes ses facultés sont dans un rapport étroit; il y a au fond de son âme une « musique » éternelle. Elle se sent d'accord avec elle-même⁴.

1. Lettre de Varnhagen à Rahel du 27 mai 1810.

2. Du 23 août 1798 (L'original est en français).

3. Lettre à Varnhagen du 28 déc. 1803.

4. Lettre à Fouqué du 14 déc. 1809. — L. à Frau von Froberg du 14 sept. 1810. — L. à Al. von der Marwitz du 8 juillet 1812.

En résumé : une sensibilité dominante, un cœur naturellement porté au bien et à la bonté, qui dirige tout en elle — de préférence à la raison — même l'esprit; celui-ci, réceptif, curieux, intuitif, doué d'une imagination concrète, examinant tout avec amour : tel nous apparaît dans ses grands traits le caractère de Rahel.

*
**

Ses idées générales sont l'expression de ce caractère. Rahel étudie l'humanité moins dans les livres, moins dans les autres hommes qu'en elle-même. Elle est mobile, changeante, ses idées le sont aussi. Elle note ses impressions, elles sont intéressantes, toujours vraies, mais elles n'appartiennent qu'à l'heure qui les produit¹. Ses idées suivent surtout ses lectures. Il serait intéressant et curieux de noter en détail — elle a des réminiscences singulièrement voisines de l'original parfois — ce qu'elle doit à Goethe, à Tieck, à Fr. Schlegel, bref à tous ceux qu'elle a lus, et ils sont nombreux. La même question se pose au sujet des mystiques et du Saint-Simonisme.

Sa curiosité, son besoin de pénétrer la fin des choses, son talent d'observation et son goût pour les idées générales, lui donnent un tour d'esprit de moraliste. Elle n'a pas de système : sa conception du monde est toute sentimentale; ce qui en fait l'unité, c'est sa personne.

*
**

SA NOTION DE LA VIE.

Rahel réalisait en elle-même son idéal : « l'âme aimante », c'est-à-dire celle qui éprouve toujours le besoin d'aimer, même avant d'avoir un objet à aimer.

Dans son cœur il y avait place pour l'humanité tout entière. Elle était essentiellement sociable; elle parlait à des gens de toutes les classes et tous pouvaient lui parler.

Son imagination très vive des situations, des sentiments, la rendait accessible à la sympathie, à la pitié. En disant : *ich liebe die*

1. Varnhagen von Ense, Tagebücher, X, 300.

Menschen; sie sind alle wie von meinem Fleisch und Blut; so zuckt es mir, wenn einem von ihnen was ist ¹ », elle faisait preuve de la même sympathie sensible et féminine que Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « Quand vous toussiez, j'ai mal à votre poitrine ».

Son âme, par sa délicatesse, était très clairvoyante. D'autre part sa bonté naturelle, sa tendresse pour tous les êtres sensibles la disposaient à une très grande indulgence. Il est un principe qui la guidait et qu'elle vante souvent : c'est par l'amour et l'indulgence seuls, qu'il nous est possible de comprendre les hommes ². Ce qu'elle jugeait avant tout c'était non point tant leurs actions que les mobiles de ces actions ³. Définir ce que chacun sentait, ce qui manquait à chacun, c'est la science dont elle se faisait gloire ⁴.

S'il est une chose dont Rahel soit pénétrée, c'est de la misère de l'homme.

Il n'est point dit que l'homme soit sot ou méchant ; mais les circonstances le pressent et l'induisent en erreur ; il ne sait pas se défendre, et il agit mal ou sottement ⁵. Et voilà qu'aux yeux de Rahel les méchants mêmes deviennent innocents ⁶. L'homme n'est pas coupable, il n'est que malheureux. Ceux qui agissent mal sont des malades ; il faut les plaindre ⁷. La bonté est chose toute naturelle à l'homme ⁸. Seule, Rahel bonne, et consciente de sa bonté, pouvait dire : « Dass keiner glaubt, dass er schlecht sei, ist der grösste Beweis, dass es kein Mensch ist » ⁹ ».

L'esprit de l'homme est infini, sans doute, mais partout le monde extérieur le borne : « *Unbedingt — von innen, bedingt — von aussen* », tel est son état ¹⁰. Ce qui le borne, l'entrave, c'est, dès la naissance, l'éducation, le milieu, qui empêchent ses facultés innées de se développer, qui lui en donnent de factices, sans qu'il ait la force suffisante pour réagir ¹¹.

1. Paroles du 26 mai 1825 rapportées par Varnhagen.

2. Lettre à Fouqué du 31 déc. 1811. — L. à Ern. Robert du 15 janv. 1814.

3. Lettre à Ernestine Robert du 10 août 1813.

4. Lettre à Brinckmann du 9 mars 1799.

5. Varnhagen-Tagebücher, XI, 208.

6. Lettre à Varnhagen du 21 oct. 1815.

7. Lettre à Frau von Fouqué, fév. 1813.

8. Lettre à Varnhagen du 3 sept. 1813.

9. 28 août 1818.

10. 20 janv. 1832.

11. 1^{er} janvier 1820.

L'homme est misérable, parce que la somme de ce qu'il peut savoir et apprendre est dérisoire ¹. Tout existe déjà; mais l'homme ne peut reconnaître les choses qu'au prix d'efforts pénibles, et toujours ce qu'il ignore est infini, auprès de ce qu'il sait ². Le plus souvent ses entreprises échouent et lorsqu'il est en pleine activité, la mort le surprend et réduit tout à néant ³.

La souffrance est son partage en ce monde. Il est incompréhensible et cruel qu'un être doué d'intelligence puisse y être soumis ⁴. Elle renaît toujours de nouveau et augmente avec l'existence; rien ne peut l'adoucir, ni la paix, ni la science, ni même l'amitié ⁵. Il n'y a point de consolation, sans cela le malheur n'existerait pas ⁶.

L'homme croit se diriger librement alors que c'est la destinée qui dirige tout en lui ⁷. Cette destinée n'est pas autre chose que son caractère, c'est-à-dire le mélange et le jeu combinés de toutes ses facultés et de tous ses dons, facultés et dons auxquels il lui est impossible de rien changer ⁸. Il ne peut même pas les mettre en œuvre comme il le voudrait. Il ne peut vivre selon ses intimes convictions ⁹. Il n'a pas le droit de dire ce qu'il désire, ce qui lui manque — il ne peut se soustraire aux préjugés, aux exigences de la société dont les institutions ne reposent que sur des mensonges, car elles ne sont plus en rapport avec l'état de ses idées. Essaie-t-il de lutter? il est à un tel point sous la dépendance de sa nature physique imparfaite, il est si faible, si dispersé dans ses efforts qu'il ne peut conquérir cette vigoureuse indépendance d'esprit qui devrait être l'état normal de tout homme et qui n'est le fait que de quelques « génies ¹⁰ ».

Non seulement l'homme quant à sa vie intérieure est déterminé et impuissant, mais une sorte de fatalité extérieure vient encore s'opposer à ses efforts.

1. Lettre à Auguste Brede du 10 sept. 1823.

2. Automne 1799. — Aus Rah. Herzensl., p. 112.

3. Lettre à David Veit du 15 déc. 1793.

4. Lettre à Karoline von Woltmann du 26 mars 1818.

5. Lettre à M. Th. Robert du 29 mars 1815.

6. Lettre à Frau von Grotthuss du 19 déc. 1814.

7. Lettre à D. Veit du 25 janv. 1794.

8. Berlin 1806. B. d. And., I, 284/5. — Lettre à Custine du 17 déc. 1816.

9. Lettre à Varnhagen du 8 déc. 1808.

10. *Id.* du 26 août 1815.

Rahel se vantait d'avoir un talent tout particulier pour comprendre la vie¹.

Il ne faut pas oublier qu'elle avait des goûts aristocratiques et qu'elle n'était pas riche : elle en souffrait ; qu'elle nourrissait un idéalisme amoureux d'indépendance que blessaient fréquemment les réalités de la vie. Aussi rien d'étonnant à une vue pessimiste de l'existence.

La vie est mauvaise, noire, impénétrable² : « *wie von Glatteis, glatt, kalt, unten Wasser, im Wasser Tod* »³. Elle aime surtout comparer la vie à un torrent impitoyable. L'homme est emporté, c'est en vain qu'il se débat, jouet impuissant au milieu des ondes. Elles lui permettent parfois de cueillir au passage une branche fleurie, puis elles le précipitent contre les écueils. Ils ne peut en modifier le cours⁴.

Il a beau s'efforcer de changer sa situation, partout il est oppressé. Il est comme le malade qui s'agite dans son lit pour trouver une position plus supportable, il n'en reste pas moins malade⁵.

Jamais il ne peut dire qu'il est dans un état conforme à son choix ou qu'il y est entré librement⁶.

Tout ce qu'il aime ou admire meurt ou s'éloigne de lui comme feraient des hôtes passagers⁷. Bref, il y a dans la vie peu d'instantanés qui méritent qu'on souffre le reste⁸.

Pourquoi l'homme serait-il obligé de vider jusqu'à la lie le calice des souffrances ? La douleur lui fait injure, quand il en est par trop accablé, quand il sent le besoin de se rapprocher de l'infini, il n'a rien de mieux à faire que de quitter la vie. Puisqu'une fièvre, une pierre tombée d'un toit ont le droit de nous envoyer dans l'autre monde, à plus forte raison avons-nous le droit de disposer de notre existence. Et puis il serait absurde que l'homme acceptât de vivre jusqu'à une haute vieillesse en voyant décroître ses facultés. Il est permis de ne pas souffrir cette indignité. Et voilà pourquoi Rahel compre-

1. Lettre à Varnhagen du 27 fév. 1812.

2. *Id.* du 14 avril 1809.

3. Lettre à M. Th. Robert du 2 avril 1815.

4. 23 février 1801. Buch. des And., I, 231. — Lettre à Custine du 17 sept. 1817.

5. Lettre à Auguste Brede du 13 janv. 1816.

6. *Id.*

7. Lettres à Varnhagen du 5 nov. 1808, à M. Th. Robert du 12 mars 1815.

8. Lettre à Pauline Wiesel du 9 déc. 1819.

nait et trouvait légitime le suicide de Henri de Kleist, le suicide en général ¹.

Quant au monde, c'est un chaos où les masses humaines s'agitent selon des lois éternelles et donnent aux siècles une physionomie différente, tels les éléments de l'atmosphère qui par leur combinaison et leurs mouvements produisent le temps ².

Non seulement les hommes mais tout ce qui est matériel obéit à des lois. Le principe de toutes choses est une volonté ³ et une volonté qui s'exerce indépendamment de l'homme, malgré lui et contre lui. Il n'a que faire de chercher dans la nature l'écho de ses sentiments : elle est muette, insensible ⁴. Elle ignore l'homme; elle est son adversaire, mais c'est sans le savoir; elle n'est donc pas coupable envers lui, mais il n'a pas non plus de devoirs envers elle ⁵.

Rahel semble donc avoir du monde une conception des plus pessimistes. Elle lui arrachait souvent des soupirs et des plaintes mélancoliques comme celle-ci : « *Mir kommen von jeher alle Menschen wie Frühlingsblüten vor, die der frühe Wind abweht, untereinander wirrt; keine weiss wie sie fällt, die wenigsten tragen Früchte, die Jahrzeit geht ihren Gang; die Menschen sehen es ganz für ihre Rechnung an, und haben meist genug zu leben* ⁶. »

Cependant la mobilité de sa constitution, la rapidité de sa pensée, l'amènent à des vues contradictoires qui ne se présentent point sous forme d'évolution, mais coexistent très bien dans son esprit.

Elle a en effet son système des bons jours — qui est optimiste, celui-là — et qui correspond peut-être davantage à sa véritable nature impressionnable à l'excès et facilement abattue, mais toujours élastique et vigoureuse au fond.

Voici alors ce qu'elle pense.

Sans doute l'homme n'est qu'un atome en face de l'univers qui l'opprime, mais il est grand par la conscience qu'il a de lui-même ⁷.

L'homme est déterminé; il n'y a pas de libre arbitre. Il est vrai que nous agissons d'après des lois préexistantes — il est vrai que

1. Lettre à Alexandre von der Marwitz du 23 déc. 1811.

2. Lettre à Ernestine Robert du 15 janv. 1814.

3. 8 mai 1821. — B. des And., III, 43.

4. Lettres à Varnhagen du 20 mai 1813; — à Kar. v. Woltmann du 17 juil. 1814.

5. 23 avril 1823. — B. des And., III, 95.

6. Lettre à Rose du 14 mars 1801.

7. Lettre à Varnhagen du 28 mai 1812.

notre volonté n'est pas libre puisque tout ce que nous pouvons désirer est déterminé en nous, nous constitue nous-mêmes. Mais reconnaître ces lois, c'est faire acte de volonté. Les accepter, c'est faire acte de volonté libre. Conclusion que Rahel pose ainsi : « *Der-gefesselte Wille allein ist frei* »¹.

L'homme se rend compte que ce qu'il ignore est infini, mais dans ce qu'il sait il y a déjà de l'infini : pensée fortifiante, qui doit encourager à vivre².

Quant à la vie elle-même, sans doute elle est mauvaise, et accable l'homme de souffrances ; mais Rahel connaissait la douleur, celle-ci lui était salutaire ; les circonstances de la vie ne lui souriaient guère mais elle y trouvait une sorte d'édification ; aussi rencontre-t-on dans ses lettres, à côté de plaintes amères, bon nombre d'apologies de l'état des choses. La souffrance est féconde : elle nous révèle la vérité³, éclaire notre cœur, nous donne des forces, rend notre âme plus sensible à la beauté, à la bonté, à la souffrance des autres, au bonheur, et avant tout elle nous purifie⁴. « *Düngen Sie mit Verzweiflung, — aber sie muss echt sein, — und Sie werden vortreffliche Ernte haben* »⁵, » tel est le conseil que Rahel donne à un ami.

La vie tout entière n'est elle-même autre chose qu'une purification. C'est une tâche, une épreuve qui nous est imposée pour nous rendre meilleurs⁶.

Ces idées de Rahel se trouvent si parfaitement résumées dans ce mot de Schopenhauer, qu'il pourrait être d'elle-même : « *Das Leben stellt sich dar als ein Läuterungsprocess, dessen reinigende Lauge der Schmerz ist* »⁷.

Toute joie, toute jouissance d'ailleurs ne nous sont pas refusées, puisqu'il nous reste toujours la consolation du beau et du bien⁸.

La vie exige qu'on la comprenne, qu'on en cherche le sens profond : et surtout il faut savoir vivre.

Les hommes ne sont vraiment malheureux que parce qu'ils sont

1. 1^{er} déc. 1825. — 4 avril 1824.

2. Automne 1799, aus Rahels Herzensleben, p. 112.

3. Lettre à Karoline von Humboldt du 26 juillet 1813.

4. L. à Marianne Meyer du 27 juin 1812 ; — à Ludwig Robert du 3 fév. 1807.

5. 24 mars 1800.

6. Lettre à Varnhagen du 20 avril 1813. — L. à Moritz Robert du 19 juil. 1810.

7. Die Heilsordnung, III, 735.

8. Lettre à Marianne Meyer du 27 juin 1812.

blasés, parce que leurs sens sont émoussés, et cela parce qu'ils n'empêchent pas leur imagination de se représenter l'avenir. Celui-ci devient-il le présent, il est déjà pour eux le passé. D'où vient qu'ils ne sont que médiocrement affectés par les événements les plus importants ¹.

Ce qu'il faut, c'est vivre : « *nicht immer neue Austalten zum Leben machen* » ! Il faut savoir saisir le « positif » de la vie : il consiste à vivre les choses à mesure qu'elles se présentent, à jouir pleinement du présent ².

Les événements ne sont après tout que ce que nous les faisons ; les attendre sagement, et n'intervenir que lorsqu'ils apparaissent favorables à nos desseins, c'est en quoi consiste l'art de la vie ³.

Est-il donné à l'homme de connaître le bonheur ?

Rahel en voit quatre éléments : l'innocence, la jeunesse, l'amour, la réalisation du désir.

Pour ce qui est de l'innocence et de la jeunesse, on n'en sent tout le prix que lorsqu'on ne les a plus ⁴. Être innocent c'est ignorer le véritable malheur. Le malheur est déprimant ; s'abandonner au désespoir et maudire la faculté de souffrir, c'est perdre l'innocence ⁵. Cela est une première définition, mais elle n'est pas très concluante, puisque le bonheur ne dépend point tant de l'état d'innocence où l'on se trouve, qu'inversement. Mais Rahel en donne une autre, d'après laquelle l'innocence consiste à n'avoir qu'une expérience et des connaissances imparfaites ⁶. Notre état ici-bas n'est donc pas autre chose. Nous avons alors pleinement conscience de cette innocence et nous pouvons en jouir ⁷.

Personne ne veut vieillir, mais personne ne veut mourir jeune ⁸, vérité que Rahel n'a pas été seule à formuler. Il nous est difficile de renoncer au bonheur. Lorsque enfin nous sommes contraints de nous y résigner, la vieillesse apparaît brusquement et nous perdons

1. 1799. Buch des And., I, 191.

2. Lettre à Rose Robert du 15 mars 1818.

3. Lettre à Custine du 1^{er} nov. 1818.

4. L. à Alex. von der Martwitz du 8 juillet 1812 ; — à Varnhagen du 8 nov. 1817.

5. 26 fév. 1820. Buch des And., III, 17-8.

6. Lettre à Frau von Boye-Mitte Juli., 1800.

7. 1818. Baden-Buch des And., II, 540.

8. *Id.*

9. 15 nov. 1822. Buch des And., III, 80.

alors la faculté d'éprouver le bonheur ou le malheur¹. Rester jeune, c'est donc garder un cœur toujours sensible et vivant et là est le bonheur. Quant à la puissance affective, elle n'exige point d'autres qualités que celles-là.

Au fond nous sommes faits de désirs : leur réalisation, la possession, la jouissance donnent le bonheur. Un désir réalisé est une bénédiction qui reconforte l'âme, dont les bons effets se multiplient à l'infini. C'est une faveur rare, il faut savoir en jouir doublement. Nous avons déjà vu qu'un cœur capable de jouir était la condition du bonheur. Or un tel cœur a besoin de désir, celui-ci de la possession. Mais que pouvons-nous posséder, sinon cette seule faculté de jouir ? Le bonheur consiste alors à ne pas espérer tout ce qu'on désire, mais à toujours désirer quelque chose².

Rahel nous disait bien que l'homme est malheureux de venir malgré lui dans un monde mal fait ; mais, dit-elle maintenant, « consentir » est sublime, et peut-être avons-nous consenti à venir passer sur cette terre une vie de misère. Nous sommes ainsi réconciliés en partie avec la souffrance qui nous paraissait injuste. Nous avons acquis par là le germe de perfections plus grandes dans des existences futures plus clémentes et une personnalité qui fait notre grandeur³.

Les idées de Rahel sur la nature et la condition de l'homme aboutissent donc à ceci : nous sommes imparfaits et malheureux puisque nous vivons, mais nous avons le sentiment de la perfection et d'une existence supérieure. Par l'esprit nous nous élevons au-dessus de notre condition terrestre et nous en rétablissons l'ordre et l'harmonie.

Pour le monde, Rahel procède de la même façon.

Le monde lui apparaît sous un aspect chaotique et embarrassé⁴. Mais au-dessus de lui, elle reconnaît des lois qui le régissent, lois infiniment justes et infiniment bonnes.

L'homme n'a rien à voir à ces lois ; comme la goutte d'eau dans la mer, il n'est rien dans son temps⁵. Il ne peut influencer la destinée de son pays. Hommes d'état, législateurs ou savants ne

1. 14 fév. 1801. Buch des And., I, 230.

2. Lettre à Frau von Boye du 15 avril 1801.

3. Été 1812. Buch des And., II, 54-5.

4. 24 mars 1800. — Lettre à Frau von Zielinski du 25 sept. 1831.

5. 8 janv. 1820.

peuvent qu'aider la marche d'un peuple, l'éclairer sur les obstacles et les moyens de les surmonter mais non point lui assigner une direction : c'est à la nature, au climat d'en décider ¹.

Tout en ce monde change et se renouvelle. Mais ce n'est pas une simple répétition, c'est un progrès constant qui s'accomplit. Tout dans la nature est essentiellement perfectible ou le devient ².

Le mal est tout négatif ³ et c'est le bien qui gagne de plus en plus en expansion. Qu'il s'agisse de l'homme : savoir, force de tout genre, moralité, bonheur ; qu'il s'agisse des institutions sociales : mariage, communautés, lois : Rahel est pénétrée de l'idée d'un progrès nécessaire ⁴. Cette idée, elle la nourrit toute sa vie et toujours s'y attache davantage, si bien qu'en 1832, un an avant sa mort, elle écrivait :

« Ich bin die tiefste Saint Simonistin. Nämlich *mein ganzer Glaube ist die Überzeugung des Fortschreitens, der Perfectibilität, der Ausbildung des Universums, zu immer mehr Verständnis, und Wohlstand im höchsten Sinn; Glück und Glück bereitung.* »

En résumé Rahel ne croit pas que l'homme soit né mauvais ; elle croit que malgré leur apparence et leurs manifestations les choses ont une raison d'être qui est bonne ; elle croit à la perfectibilité et au progrès : nous pouvons donc conclure qu'elle est optimiste.

*
**

Rahel croit en Dieu, car dans un monde tel qu'elle le conçoit, il est nécessaire ; puis elle croit en lui par tempérament.

Elle définit l'absolu : « *das in sich selbst Begründete, seinen eignen Daseinsgrund Verstehende* ⁵ ». Or nous ne connaissons rien d'absolu, mais comme nous sentons la nécessité d'une cause et d'une force initiales, nous les supposons en Dieu — esprit suprême, raison supérieure, qui conçoit tout : lui-même, nous, la nécessité, l'être, les relations ⁶.

Nous sommes bornés et ne connaissons que nos limites, mais notre

1. Lettre à Varnhagen du 28 oct. 1817.

2. Lettre à M. Th. Robert du 2 mai 1814.

3. Lettre à Gentz du 23 nov. 1831.

4. Lettre à Ludwig Robert du 5 fév. 1816.

5. 5 nov. 1819.

6. Lettre à M. Th. Robert du 5 déc. 1818.

esprit par un don inné est capable de se figurer un esprit infini¹. Notre raison, d'autre part, exige l'existence de Dieu; car s'il n'était pas, le monde serait absurde². C'est Dieu qui est à l'origine de tout. Notre âme surnaturelle est une parcelle détachée de son âme infinie pour devenir elle-même un tout divin³. C'est lui qui nous a prêté notre individualité, qui a mis en nous la conscience, premier germe de la volonté⁴, et la raison qui nous aide à reconnaître cette individualité.

Les lois qui gouvernent le monde, c'est de Dieu qu'elles émanent. Il est le Dieu souverain qui tient dans sa main le cœur des rois⁵, le juge rémunérateur qui venge les fautes des parents sur les enfants jusqu'à la troisième génération⁶, qui punit les hommes en leur envoyant la guerre⁷ et les épidémies.

Mais une punition suppose une faute et l'on se rappelle que Rahel tient l'homme pour moins coupable que malheureux. Son Dieu serait-il un Dieu méchant? Là encore sa façon sentimentale de concevoir les choses et son optimisme doivent triompher.

Voici en effet ce qu'elle pense.

Nous ne pouvons comprendre le but que Dieu se propose en nous; mais il est une chose dont nous sommes sûrs, c'est que son dessein dépasse notre faible intelligence, que ses vues sont infiniment bonnes, quelle que soit la façon dont elles apparaissent à nos yeux.

Bref nous comprenons Dieu quand nous reconnaissons qu'il est bon⁸.

Rahel croyant à un Dieu bon, ne peut accepter certaines théories. Comment admettre par exemple un péché originel⁹? Sans doute l'homme a fait sur la terre une chute qui l'a brisé, dont il ne peut se relever: il est « un dieu tombé »; mais il n'est point responsable de cette chute, non plus que d'avoir goûté au fruit de l'arbre de la science, car la curiosité n'a rien de coupable. Et voici comment

1. Lettre à M. T. Robert du 5 déc. 1818.

2. *Id.*

3. Été 1812. Buch des Andenkens, II, 54/5.

4. 15 oct. 1829. Buch des Andenkens, III, 400.

5. Lettre à Varnhagen du 20 avril 1813.

6. *Id.* du 27 sept. 1815.

7. *Id.* du 2 sept. 1813.

8. *Id.* du 31 mai 1819.

9. Lettre à M. Th. Robert du 5 déc. 1818.

Rahel résume sa pensée : « Ein Südenfall ist es nicht : ein Emancipirungsfall viel mehr ¹ ».

Et Dieu principe suprême de toutes choses est en tout ; est uni à tout. C'est dans la nature entière qu'il se révèle à nous : dans la terre, les couleurs, les formes, les âmes ². Voilà ce que pense Rahel, aussi elle aime tout : la nature, la verdure, les fleurs, les hommes. C'est cette conception panthéiste de Dieu qui lui fait voir un temple dans toute la création : « *Wer nicht in der Welt wie in einem Tempel umhergeht, der wird in ihr keinen finden* ³ ».

De temple, elle n'en connaissait pas d'autre. Elle ne rendait à son Dieu aucun culte extérieur ; elle ne pratiquait aucune religion.

Il faut, dit-elle, qu'une religion soit ou révélée dogmatiquement ou prouvée par des miracles ⁴.

En fait de révélation elle n'en admet point d'autre que celle qui a lieu dans l'âme humble et attentive, qui entre directement et mystérieusement en rapport avec Dieu lui-même ⁵.

Quant aux miracles elle n'y croit pas toujours. Parfois la guérison inespérée d'un ami, un événement heureux la transportent de joie, elle en remercie Dieu comme d'un miracle ⁶. Mais le plus souvent elle pense qu'il n'y a de miracles qu'en nous, que nous nommons ainsi ce que nous ne connaissons pas : « *Es gibt nur Verwunderung, aber keine Wunder. Alles, was endlich geschieht, muss geschehen können; also hört das Wunder auf mit dem Faktum selbst* ⁷. »

Quant aux différentes formes de religion, voici ce qu'elle en pense : une crise dans l'histoire du monde donne aux âmes un élan vers le ciel ; elles en rapportent une religion. A chaque crise, nouvelle religion. Si bien qu'une forme de religion n'est qu'une forme accidentelle, destinée un jour à être remplacée par une autre ⁸ et qui doit être remplacée quand elle n'est plus en rapport avec l'état des esprits ⁹.

1. Lettre à W. Willisen du 11 nov. 1825.

2. Lettre à Al. von der Marwitz du 3 déc. 1811.

3. *Id.* du 9 avril 1812.

4. 8 fév. 1832.

5. Lettre à Fouqué du 31 déc. 1811.

6. Lettre à Karoline de Humboldt du 18 sept. 1813.

7. 13 janvier 1800-1826. Buch des And., III, 248.

8. Lettre à Alex. von der Marwitz du 17 mai 1811.

9. 2 janv. 1810. Buch des And., I, 457.

Il est un trait du caractère de Rahel qui doit influencer plus que toutes les autres ses convictions religieuses : c'est son mysticisme.

Il lui faut un Dieu d'amour qui soit un père ¹, un ami de tous les instants, qui l'aime ², en qui elle s'abandonne avec délice, qui reçoive les effusions de son cœur, qui la visite, la console ³, écoute, exauce ses prières ⁴. Et Rahel décrit ainsi ses rapports avec Dieu : « *wir sind auf einem ganz vertrauten Fufs.... ich lehne mich ordentlich an ihn an, und schlummere so zu Füfsen ein wenig, so unten an seinem Mantel!* » ⁵

Rahel croit fermement au pouvoir irrésistible de la prière ou même de simples souhaits qui, ayant leur place dans l'harmonie des choses, ont peut-être aussi leur effet ⁶.

Rahel ne pousse pas le mysticisme jusqu'à ses extrêmes limites : dédain des créatures, abolition de toute volonté propre. Son amour pour Dieu ne lui inspire au contraire que l'amour de l'humanité, et sa soumission à la volonté de Dieu ne devient pas une passivité inactive.

La religion de Rahel est surtout une religion du cœur. Un panthéisme mystique : telle est sa croyance ; être prêt à reconnaître que tout est bien ⁷, s'incliner devant les desseins secrets de Dieu avec une confiance entière et soumise ⁸ : c'est là toute sa religion. Et tout cela dans son âme est fondu harmonieusement, pénétré d'amour, de tendresse, enveloppé d'une piété mystique.

De la nature de son cœur et de son idée de Dieu procèdent ses idées sur la mort.

Elle aime, et ne peut s'imaginer que ce qu'elle aime n'existe plus. Ses amis disparaissent-ils ? elle pense toujours à eux, parle d'eux, se représente leurs pensées, leurs sentiments comme s'ils vivaient encore.

Quelquefois cependant l'idée de la mort la saisit, la pénètre

1. Lettre à Custine du 16 janv. 1817.

2. Lettre à Varnhagen du 7 janv. 1814.

3. Lettre à Karoline von Humboldt du 26 déc. 1813.

4. Lettre à Varnhagen du 13 janv. 1809.

5. Baden 1818. Buch des And., II, 541.

6. Lettre à Brinckmann du 4 août 1795.

7. 19 juin 1824.

8. Lettre à Varnhagen du 12 nov. 1810 ; — à Frau von Fouqué, févr. 1813 ; — à Frau von Grothuss du 2 févr. 1814 ; — à M. H. Robert du 10 avril 1815. — 1824. Buch des And., III, 112.

d'épouvante. Elle lui apparaît alors comme une limite noire, impénétrable ¹; nul rapport n'est possible avec l'être aimé, la douleur la plus déchirante, l'amour le plus violent ne peuvent parvenir jusqu'à lui ². Rahel qui pense que la souffrance fait injure à l'homme s'irrite encore bien davantage, quand elle voit que l'homme peut être un beau jour emporté comme une fleur flétrie, sans que par sa volonté il lui soit possible de s'y opposer ³. Toute cessation brusque et violente lui paraît pénible, parce qu'elle amène l'idée de quelque chose d'imparfait, d'inachevé ⁴.

Rahel haïssait l'incertitude, et si elle n'aime pas la mort c'est surtout pour cette raison ⁵. Elle ne cherche d'ailleurs pas à se représenter l'au-delà, il ne peut être que différent de tout ce que nous pourrions imaginer.

L'enseignement et la consolation qu'elle tire de l'idée de la mort c'est ceci : la mort n'est qu'un moment, mais un moment capital de la vie; pas plus que notre origine nous ne pouvons la comprendre. Or c'est en Dieu que nous trouvons la raison de ces choses; la pensée de la mort doit donc nous rapprocher de Dieu ⁶.

* *

L'homme est une œuvre d'art, il est tout à la fois « *Stoff, Künstler und Werkstatt* » : la réalisation de cette œuvre d'art c'est là sa tâche ⁷.

Chaque homme agit d'après son caractère qui est déterminé : il n'est donc pas possible que les actes de l'un servent de modèle à l'autre ou qu'une même règle soit applicable à tous ⁸ : la morale ne peut être que tout individuelle.

En quoi consistera maintenant cette morale individuelle?

L'homme est né bon, il lui faut donc agir conformément à sa nature ⁹. Mais cette nature il faut la connaître; et comme elle

1. Lettre à Varnhagen du 24 août 1815.

2. Lettre à Alex. von der Marwitz du 1^{er} juin 1814.

3. Lettre à Varnhagen du 30 avril 1810.

4. 1799. Buch des Andenkens, I, 191.

5. Lettre à David Veit du 17 déc. 1793.

6. Lettre à Frau von Grotthuss, déc. 1824. — Lettre à Auguste Brede du 27 juil. 1831.

7. Lettre à Bokelmann du 20 août 1801.

8. Lettre à Ernestine Robert du 15 janv. 1814.

9. L. à M. Th. Robert du 5 déc. 1818.

court le risque d'être étouffée dès l'enfance ou sans cesse contrariée par la vie et ses événements malheureux, il faut l'affranchir.

Tout homme, par cela même qu'il existe, a une originalité propre. Il ne tient qu'à lui d'en prendre conscience¹. Malheureusement, la plupart des hommes sont trop indifférents pour s'en préoccuper; c'est qu'il leur manque la vertu essentielle : *es gibt nur Eine Tugend, eine Eigenschaft, die ist Mut*².

Pour définir sa nature il faut voir clair en soi, se rendre compte de ses souhaits qui au fond sont en nous la véritable voix du bien³. Il faut suivre l'inspiration du cœur, qui ne se trompe jamais : la vraie sagesse est celle qui en vient, toute autre est suspecte⁴.

L'honnêteté intellectuelle, la sincérité sont indispensables. Il est nécessaire d'apprendre à penser avec courage, sans crainte des résultats, sans accepter des axiomes tout faits : « *der geist muss fleissig sein, und die Rechenschaft ehrlich* »⁵. »

La vraie sincérité aime la vérité non point parce qu'elle flatte, mais pour la vérité elle-même⁶ : c'est elle qui nous aide à faire de nos qualités des talents, qui donne à l'âme force et noblesse : « *Ebenmass, wahre Schönheit in den Seelengliedern* »⁷. »

Quand, par la sincérité, l'honnêteté, la clairvoyance vigoureuse du cœur, l'intelligence courageuse, nous possédons notre personnalité, agir selon notre nature, c'est-à-dire suivre notre bonne volonté instinctive, ce n'est point être vertueux, c'est être innocent. « *Tugend ist ein Pflaster, eine Narbe, eine Operation* »⁸, l'innocence seule est belle, et c'est elle qu'il faut retrouver.

Dans cet état d'innocence, vouloir et devoir ne sont plus alors qu'une seule et même chose⁹. Dans l'âme où cet état est réalisé, tout est moral. « *Alles ist Recht, wenn man nur ehrlich ist und sich Verwirrung abwehrt* »¹⁰ : c'est à quoi Rahel devait nécessairement aboutir.

1. Lettre à Frau von Horn du 11 oct. 1829.

2. Lettre à Pauline Wiesel du 16 mai 1812.

3. Lettre à Frau von Fouqué du 23 mars 1812.

4. Lettre à Alex. von der Marwitz du 9 janvier 1812.

5. 3 janv. 1820. Buch des And., III, 3.

6. Lettre à Urquijo du 4 déc. 1803.

7. Lettre à Varnhagen du 7 juillet 1815.

8. 1811. Buch des Andenkens, I, 488.

9. 25 nov. 1822. Buch des And., III, 82.

10. 7 févr. 1824.

Après qu'on se connaît soi-même, il reste à connaître ce qui nous gêne, ce qui nous entrave, afin de pouvoir ensuite le combattre ou y résister utilement.

Cela revient à chercher la vérité; non plus seulement en soi, mais autour de soi, c'est-à-dire la conformation réelle des choses¹. Pour cela il faut examiner, comparer, juger, déterminer les rapports des objets entre eux, ce qui demande une intelligence vive et impartiale, bref, les mêmes qualités que pour se connaître soi-même.

Et quand il s'agit maintenant de lutter, ce qui importe, c'est la force. « *Kraft ist alles* »², dira maintenant Rahel. L'homme doit donc supprimer en lui toute cause de faiblesse et acquérir tout ce qui donne la force.

Il est une chose entre toutes qui nous permet d'exercer nos talents, d'utiliser les facultés de notre esprit : le savoir³, et surtout parmi les sciences, les sciences positives. Rahel ne perd point de vue qu'en fait de connaissances spéculatives nous sommes extrêmement limités; ce qui nous donne l'avantage sur nos semblables ou nous laisse derrière eux, ce sont les connaissances positives⁴. Le savoir mène à la conviction, or l'amour est une conviction⁵; et l'amour est une force, car par lui nous possédons les autres.

Quand l'homme est maître de lui-même et qu'il est fort, il ne lui reste plus qu'à suivre sa voie, à travailler avec un courage⁶ toujours confiant. Rahel a le culte des héros, des volontés fortes; Napoléon surtout la transporte d'admiration. Mais la volonté peut s'exercer de diverses façons. Elle peut produire de grandes actions mais elle est aussi dans le renoncement, la modération.

Il faut comprendre que des choses importantes auxquelles nous attachions beaucoup de prix ne peuvent se réaliser⁷. Il faut savoir quitter toute ambition sociale exagérée, descendre au besoin d'un échelon ou deux, si nos efforts doivent en être plus profitables à nos semblables⁸. Nous ne sommes pas maîtres de nos désirs, mais il

1. 25 février 1829. Buch des And., III, 321.

2. Lettre à David Veit du 18 nov. 1793.

3. *Id.* du 3 janvier 1794.

4. *Id.* du 18 nov. 1793.

5. 18 mai 1882. Buch des And., III, 68.

6. 20 avril 1821. Buch des And., III, 39.

7. Lettre à Varnhagen du 30 août 1815.

8. Lettre Pauline Wiesel du 19 janv. 1816.

nous est possible de les modérer ¹. L'homme est « infini dans ses vœux », mais il est misérable devant la nature : reconnaître, accepter sa faiblesse; c'est en cela que consiste la résignation, qui n'est pas sans grandeur.

Un homme qui sait tirer parti de ses dons quels qu'il soient et qui en a toujours le désir ², qui ne se laisse ni détourner ni aveugler par les événements de la vie, qu'ils soient heureux ou malheureux; dont toutes les qualités, seraient-elles contradictoires, sont également développées ³ : tel est à peu près l'idéal de Rahel ⁴.

Mais l'homme n'a pas pour unique devoir de cultiver son « moi » ou d'en assurer l'indépendance : il n'a pas le droit d'ignorer celui des autres hommes.

Notre personnalité est limitée par celle des autres, et par là elle prend conscience d'elle-même. Il nous faut donc traiter les autres comme nous nous traitons nous-mêmes ⁵. La première vertu sociale est la justice ⁶.

L'homme ne pourrait vivre sans un compagnon, un témoin de sa vie intérieure ⁷; il a le besoin inné de se communiquer à des êtres semblables à lui, de les comprendre ⁸. Comme l'instinct profond de sa nature est aussi bien un devoir, la sociabilité devient elle-même un devoir : « *Mitteilung ist unser Wesen : daher unsre Pflicht* ⁹. »

La société est favorable à la moralité dont la condition essentielle est la connaissance de soi-même; et le meilleur moyen d'atteindre à cette connaissance, c'est de connaître les autres ¹⁰. Puis le bien est contagieux, on ne peut voir de belles actions sans éprouver le désir d'en accomplir soi-même.

Cette conception de la sociabilité et de la société fait que Rahel en revient toujours à ceci : les hommes de cœur noble, de volonté droite, devraient se réunir, former une communauté d'élite. Leurs efforts combinés seraient assez puissants pour avoir à la longue

1. Lettre à Urquijo, 1804.

2. Lettre à Frau von Froberg du 14 déc. 1807.

3. Lettres à Varnhagen du 20 déc. 1808 et du 11 janv. 1812.

4. Lettre à Fouqué du 14 sept. 1809; — à Varnhagen du 20 déc. 1813.

5. 1828. 11 janv. — Buch des And. III, 319.

6. Lettre à Ernestine G. du 22 mai 1816.

7. Lettre à Frau von Fouqué du 23 mars 1812.

8. Lettre à Karoline Gräfin von Schlabrendorf du 23 nov. 1827.

9. Lettre à Frau von Froberg du 18 sept. 1810.

10. *Id.* du 14 sept. 1810.

raison des institutions vicieuses; leur action toute pacifique irait s'élargissant toujours davantage; par eux se trouverait réalisée la régénération du monde¹.

La science de l'homme pour arriver à la science du moi; la science du moi pour réaliser la moralité, la société aidant : telle apparaît en résumé la philosophie morale de Rahel.

*
* *

L'amour est une force nécessaire, nous disait Rahel; si nous comprenons les hommes, c'est par lui seul; il est une des conditions du bonheur.

Bref, l'amour est la clef de voûte de sa conception du monde.

Nous devons à l'humanité entière charité, indulgence, amour en un mot. Mais il est des sentiments plus spéciaux, amitié, amour au sens étroit du mot. Il importe de savoir de quelle façon Rahel les comprend; enfin le rôle que la femme peut, d'après elle, remplir dans la société par ses sentiments.

L'amitié comme l'amour est une conviction. Quand on aime, les sens, le cœur, l'intelligence sont entièrement sous le charme de la personne aimée².

Ce qui caractérise l'amitié ce sera donc : l'estime réciproque, la confiance illimitée, une franchise qui peut tout dire³, un dévouement désintéressé. Entre amis l'on peut accepter un service sans en rendre, en rendre sans en exiger en retour. Nos amis sont ceux que nous traitons comme nous-mêmes, aussi sévèrement et durement, et parfois avec une tendresse sans égale⁴.

Mais ils sont avant tout, ceux qui partagent nos idées, nos convictions. Ici le mot de Goethe revient constamment à l'esprit de Rahel : « *Freunde! Gleichgesinnte* ⁵! »

C'est pourquoi Rahel veut que deviennent amis ceux qui vivent ensemble⁶. Mais non pas ceux-là seuls. Nous avons vu qu'elle était

1. 28 mars 1814; — L. à Varnhagen du 2 déc. 1808; — à Marwitz du 17 mai 1811. — à Varnhagen du 30 avril 1811.

2. 2 déc. 1812. Buch des And., II, 67. — 16 déc. 1824.

3. Été 1825. Buch des And., III, 209.

4. Lettre à David Veit du 21 mars 1795.

5. 16 déc. 1824. Buch des And., III, 175. — L. à Fr. von R. du 22 août 1827.

6. Lettre à Varnhagen du 16 mai 1811.

mystique en religion, elle l'est dans toutes ses affections. Elle croit à « l'âme sœur ». Elle pense qu'il y a des hommes faits de telle sorte qu'ils doivent nécessairement se rencontrer et s'aimer¹; leur vie jusque-là n'est qu'un voyage l'un vers l'autre, les circonstances les aident à se trouver.

L'amour aux yeux de Rahel ne diffère guère de l'amitié. Elle l'a connu, avec ses joies, ses douleurs, ses orages, ses bienfaits, elle s'avoue elle-même de bonne grâce sous le joug du dieu qui porte carquois.

Elle était honnête, moins par vertu que par tempérament, ce qui sans doute diminue un peu son mérite mais éclaire suffisamment sa conception de l'amour.

L'objet aimé, dit-elle, est toujours supposé infiniment parfait puisqu'il a pu nous convaincre entièrement; plus il est parfait, moins il excite le désir de la possession; le véritable amour est tout idéal et surnaturel : autre que platonique il est vil et méprisable².

Un tel amour suppose aussi que celui qui aime, est « *bon, simple et pur* ». On ne peut aimer que quand on est vertueux³.

C'est pourquoi l'amour est toujours fidèle. Un cœur fort et pur qui seul peut aimer, ne saurait être autrement.

Fidélité et amour ne font qu'un. La jalousie est donc chose absurde. Ceux qui aiment, par cela même qu'ils aiment, sont incapables d'infidélité; comment pourraient-ils supposer l'infidélité de ceux qui les aiment? Être jaloux, c'est n'aimer pas⁴.

Aimer est le besoin le plus irrésistible de notre nature; or notre nature est notre loi. L'amour est une conviction, et nous devons agir selon nos plus intimes convictions, il est donc toujours légitime : Rahel ne fait pas de distinction entre l'amour dans le mariage et l'amour libre.

Comme aimer est la véritable vocation de la femme⁵, de ce point de vue s'expliquent ses idées sur la situation que lui fait la société.

1. Lettre à Varnhagen du 3 janv. 1814; — à D. Veit du 2 avril 1801.

2. Lettre à Fouqué du 29 nov. 1811.

3. Lettre à Urquijo, 12 — 1804. — Lettre à Urquijo, 1802; — au même, 1804; — au même du 5 janv. 1804.

4. Lettres à Urquijo du 4 janv. 1804; — du 12 — 1804; — 19 déc. 1805. B. des A., I, 281. — Lettre à Varnhagen du 6 nov. 1808.

5. Lettre à Urquijo, 1804.

Rahel n'a ni haine ni mépris pour les femmes de mœurs peu sévères, elle était l'amie de Pauline Wiesel, fréquentait des actrices et blâmait fort les dames de la haute société qui faisaient de la vertu féminine un privilège de leur caste ¹.

Bien au contraire, elle admire les femmes qui ont le « *courage* » d'aimer uniquement la vérité, de vivre selon leur cœur, qui sont trop fières pour afficher une vertu qu'elles ne pratiquent pas. Mais celles-là sont « *en dehors de la société* » ². Et Rahel s'élève contre cette société dont les préjugés s'opposent au développement normal de la nature et des facultés féminines, dont les conventions, sous prétexte d'empêcher une fille légère de se mal conduire, entravent la liberté d'une honnête fille ³; qui ne laisse aux femmes d'autre ressource que la vanité, la coquetterie, le mensonge ⁴.

La femme n'est pas libre dans le mariage tel qu'il existe dans la société actuelle. Rahel dit un jour qu'il est dans l'ordre que la femme s'oublie elle-même complètement pour ne vivre et ne travailler que pour son époux ⁵ — mais c'est à Varnhagen qu'elle le dit —; à part cette concession échappée dans un moment de tendresse conjugale, elle est bien plutôt d'avis qu'une femme est opprimée quand elle doit représenter dans la société une épouse, une femme de fonctionnaire par exemple ⁶, quand elle ne peut suivre ses propres goûts intellectuels.

Ce qui manque à la femme en un mot, c'est la liberté : liberté sociale, morale ou intellectuelle.

L'inclination du cœur seule lie et rend les liens sacrés; et elle ne peut souffrir aucun lien quand elle n'existe pas ou n'existe plus. La justice sociale qui prétend réunir deux êtres dont l'un n'aime pas, est abominable : Weg mit der Mauer! weg mit dem Schutt! Der Erde gleich sei dies Unwesen gemacht ⁷.

Le mariage, tel que le reconnaît pour seul légitime la société, est immoral et rend l'homme immoral. Aussi Rahel le déconseille-t-elle

1. 28 février 1830.

2. Lettre à Pauline Wiesel du 12 mars 1810; — an die Gräfin^{***}, 11 oct. 1808.

3. Lettre à Brinckmann du 25 oct. 1793.

4. Lettre à Rose du 22 janvier 1819.

5. Lettre à Varnhagen du 27 oct. 1814.

6. Lettre à Pauline Wiesel du 8 juin 1826.

7. Printemps 1832.

à ses amis qui la consultent¹, elle dit elle-même : « Von mir be kommt nie ein Kind die Einwilligung zum Heiraten² ».

Le mariage véritable aux yeux de Rahel consiste non en un lien indissoluble consacré par une cérémonie civile ou religieuse, mais en une libre union de deux cœurs où règnent la douceur, l'indulgence, la bienveillance, l'impartialité³. Ce qui est nécessaire avant tout, c'est la liberté⁴. Chacun doit pouvoir dire à l'autre tout ce qu'il pense, et aucun des deux n'a le droit d'exiger de l'autre une admiration, un respect qu'il n'éprouve pas⁵. Il faut qu'il y ait liberté jusque dans la fidélité conjugale. Rahel écrit à Varnhagen : « *Ich bin Dir treu, aus Lust, Liebe, und der gelassensten Wahl*⁶ ». Mais elle veut aussi la liberté de Varnhagen : « *Ich habe keine Forderung uber Dich*⁷ ». Et elle considérait leur union comme le mariage idéal.

Non seulement il faut à la femme la liberté dans le mariage mais elle doit s'affranchir de toute dépendance vis-à-vis de l'homme.

Frédéric Schlegel dit quelque part que tant que les hommes seront grossiers les femmes seront coquettes. Rahel retourne les choses : tant que les femmes resteront sottement soumises, les hommes seront grossiers⁸.

La femme doit avoir le droit d'exercer librement ses talents sans être tenue d'en rendre compte à l'homme ou de s'excuser auprès de lui, et cela en particulier lorsqu'il s'agit d'une femme écrivain⁸. Est-ce à dire qu'elle doive rivaliser avec l'homme? Nullement. Il est certain que son esprit ne pourra s'occuper que de matières essentiellement féminines ; son désir d'indépendance dans le travail est donc des plus légitimes.

Rahel revendique les droits de la femme, mais elle ne méconnaît pas ses devoirs. Le seul rôle qu'elle reconnaisse conforme au cœur féminin, est un rôle d'union, de paix, de charité.

1. Lettre à Custine du 6 mai 1817.

2. 15 février 1817.

3. Lettre à Varnhagen du 20 juin 1808.

4. Lettre à Rose du 30 déc. 1815.

5. Lettre à Varnhagen du 31 oct. 1808.

6. 24 sept. 1808. — La célébration officielle de son mariage n'eut lieu qu'en 1814. Mais cette pure formalité ne changeait rien à ses idées. Elle se considérait comme unie à Varnhagen aussi bien avant qu'après et lui était de même, puisqu'en 1813 déjà il lui avait offert de porter son nom.

7. 20 août 1823.

8. 9 janv. 1820 ; — 20 août 1823.

Sorte d'agent d'union, excitant, encourageant les talents, la femme doit être plus noble, plus secourable, plus intellectuelle que l'homme¹, et l'aider de bons conseils accompagnés de douceur, de tendresse².

Ce rôle s'élargit encore quand les hommes font la guerre. Toutes les femmes d'Europe devraient alors s'unir et n'avoir d'autre pensée que d'aider sans distinction tous ceux qui souffrent. Tandis que les hommes combattent pour la liberté, c'est aux femmes qu'il incombe de guérir, de reconstruire ce qu'ils ont blessé ou détruit³.

Mais la plus belle tâche que Rahel puisse assigner à une femme, c'est d'être mère, et de faire l'éducation de l'enfant.

C'est à la mère surtout que l'enfant appartient : Jésus n'avait qu'une mère⁴. Toutes les mères devraient être aussi honorées que la mère du Christ⁵; c'est à elles que devraient revenir le gouvernement et la fortune des familles⁶. L'on nommerait aux enfants un père « idéal »; ils seraient entièrement confiés aux soins de leur mère.

Rahel se nommait elle-même « une mère sans enfants⁶ ». Elle les adorait et songeait souvent à ce qu'elle aurait été pour eux, si elle en avait eu : leur meilleure amie, leur plus intime confidente, leur camarade de jeu, « *in Musik, Wetter, Gesellschaft, Putz, Leben, Gedanken*⁷ ». Une telle mère serait, dit-elle, « *Gothes Statthalter auf Erden*⁷ ». L'éducation des enfants était pour elle une question passionnante.

Les neuf mois que l'enfant passe avec sa mère avant sa naissance décident déjà de son avenir⁸. Qui mieux que sa mère saura ensuite guider ses premiers pas? L'enfant est tout innocence, toute bonté, parce que son humeur belliqueuse ne s'attaque qu'aux jouets qu'on lui abandonne⁹. Déjà en lui, parle l'instinct profond, ce que Rahel appelle « *das innerste Herz* », « *wie ein Keimblattehen in einer Mandel, so zart*¹⁰, il faut l'y rendre attentif : c'est la tâche de sa mère.

1. Lettre à Varnhagen du 17 février 1814.

2. *Id.* du 6 juin 1810.

3. Lettre à Kar. von Humboldt du 7 sept. 1813; — à Varnhagen du 4 oct. 1813.

4. 17 mai 1820.

5. *Id.*

6. Lettre à Varnhagen du 13 janv. 1809.

7. *Id.* du 18 déc. 1808.

8. Lettre à Alex. von der Marwitz du 8 juillet 1812.

9. Lettre à Varnhagen du 27 février 1812.

10. *Id.* du 8 déc. 1808.

Les enfants n'ont guère de besoins intellectuels : il faut les faire naître, tout en se gardant bien de leur apprendre les choses avant d'avoir excité en eux la curiosité de ces choses elles-mêmes¹.

Il est nécessaire de donner aux enfants les moyens de se débrouiller plus tard dans le monde. C'est pourquoi il faut autant que possible développer leurs talents naturels et les aider à en acquérir de nouveaux, avec cette réserve toutefois qu'on ne doit jamais leur faire violence. Rahel dit en effet que le seul don que nous puissions faire aux enfants, c'est de ne pas mettre obstacle au libre jeu de la volonté qu'ils apportent en naissant². Il ne faut donc les empêcher d'accomplir que les actes qui auraient inévitablement pour eux des suites funestes corporelles ou autres. A part cela, qu'ils agissent avec leurs propres forces, tombent et se relèvent eux-mêmes puisque aussi bien la vie n'est pas douce et leur ménage nombre de déboires.

S'il est une nécessité que Rahel reconnaît pouvoir être imposée aux enfants, c'est celle d'apprendre à fond au moins un métier, autant que possible manuel, dont ils puissent se nourrir plus tard.

Rahel aimait, on le voit, l'éducation pratique. Elle revient à ceci : faire prendre conscience à l'enfant de son individualité et lui donner la force. Et cela n'est pas autre chose que son idéal moral.

La femme, par son amour, mère et éducatrice, forme la jeunesse, prépare ainsi la moralité et le progrès. C'est donc à elle que reviendra le plus beau rôle dans la régénération du monde.

..

Par sa sensibilité, sa susceptibilité très vive, sa bonté, sa tendresse pour tous ceux qui souffrent, ses sentiments religieux, son goût pour les salons et son absence d'ambition, Rahel est une âme toute féminine.

Elle est femme aussi en ce sens que sa pensée, incapable de créations de génie, peut cependant s'élever jusqu'aux plus hautes régions de la spéculation humaine.

1. Février 1832. *Buch des And.*, III, 352/3.

2. Lettre à David Veit du 10 mars 1794.

Sa richesse de cœur et sa droiture d'esprit lui font une individualité complexe mais toujours limpide, qui unit la maturité de l'expérience à la vivacité vigoureuse de la jeunesse.

Ce qui nous frappe surtout en elle, c'est l'accord profond qu'il y a entre son caractère et ses idées.

Telle quelle était : se connaissant elle-même et n'agissant jamais que d'après sa plus intime conviction, elle réalisait son idéal — ou plutôt, c'est parce qu'elle était ainsi et qu'elle en sentait tout le prix — qu'elle conçut cet idéal moral.

Femme et faite pour aimer, cherchant toujours à réaliser le bien en elle-même et autour d'elle, elle n'en pouvait concevoir la réalisation que par l'amour, et comme par elle dans son milieu, dans le monde entier par la femme.

Ses théories n'étaient pas purement fictives. Sa vie en était la constante application.

Elle est très captivante, très digne de respect et d'admiration à cause de cela, puis, elle était si bonne, qu'on ne peut faire autrement que de l'aimer.

En 1831, pressentant peut-être sa fin prochaine, elle écrivait à son frère ces mots qui la dépeignent tout entière et sont la plus belle louange qu'on puisse lui adresser : « *Wenn ich sterben muss, denke : sie hat alles gewusst, weil sie alles kannte, nie etwss war, nichts beabsichtigte, und alles durch nachdenken siebte, und in Zusammenhang brachte; sie verstand Fichte, liebte Grünes, Kinder, verstand Künste, der Menschen Behelf, wollte Gott helfen in seinen Kreaturen. Immerdar, un unterbrochen; und dankte ihm für diese ihre Beschaffenheit.* »

ANGÈLE PONCHONT.

CATHERINE II ÉLÈVE DE SHAKESPEARE

Ce n'est pas une traduction des « Merry Wives of Windsor » que la comédie *Voilà ce que c'est que d'avoir un panier et du linge*, et nous aimons à croire qu'un sentiment sincère de modestie et d'insuffisance inspira le sous-titre : « libre, mais faible adaptation de Shakespeare ». Nous n'insisterons pas, après tant d'autres, sur l'impression pénible que provoque toujours chez le pieux admirateur des chefs-d'œuvre, le spectacle des « imitations » ou « adaptations », où la fantaisie présomptueuse d'un auteur taille, ajoute, déforme, avec la secrète conviction d'avoir embelli son modèle. Nous pourrions toutefois rechercher si les changements introduits sont dus aux nécessités de la scène russe ou à l'infériorité du jugement de l'auteur.

Le titre russe est emprunté à une exclamation de Ford dans la dernière scène de l'acte II : « This'tis to have linen and buck-baskets ! » L'action se déroule à Saint-Petersbourg ; Falstaff devient Jakov Vlasievitch Polkadov, Fenton Fintov, Shallow Chalov, Slender Lialioukin, Page Papin, Ford Fordov, Evans Vanov, le Docteur Caius Kajou, et l'universelle ¹ Mrs Quickly se mue en la marchande française Mme Kiéla. Mrs Page reçoit l'harmonieux prénom d'Akouline.

Certes Catherine II s'est bien gardée de négliger ce ressort comique d'une infaillible action dans tous les temps, et qui est la mise à la scène d'étrangers parlant et prononçant grotesquement la langue nationale, mais ne voulant pas que le moindre ridicule effleurât un prêtre, elle a remplacé le jovial pasteur Gallois par le laïque Vanov, compère de Shallow et Slender, et elle a déversé sur Mrs Quickly devenue la française Kiéla le ridicule, que Shakespeare

1. « One mistress Quickly, which is in the manner of his (Dr Caius') nurse, or dry nurse, or his cook, or his washer and his wringer » (I, 2).

avait — avec combien d'indulgente bonhomie — attribué à Evans. Falstaff-Polkadov a subi une curieuse métamorphose. L'ivrogne « flamand », la baleine au ventre gonflé de tonnes d'huiles échouée à Windsor, est devenue un élégant petit-maitre, toujours habillé, coiffé, chaussé à la dernière mode, et qui après un voyage en « Europe », ou « Erlope » ainsi qu'il le dit, et un séjour en France, est revenu plein de dédain pour ses compatriotes, conscient d'une supériorité qu'il affirme en mêlant à ses propos des parallèles désobligeants entre les coutumes française et russe, en émaillant ses discours de phrases françaises. « Chez nous à Paris, » dit-il avec la désinvolture de Ivanouchka dans le *Brigadier* de Fonvizine; et l'on songe à la phrase fameuse : « Tous ceux qui ont été à Paris ont le droit, en parlant des Russes, de ne pas se compter comme tels, parce qu'ils sont déjà plus Français que Russes ¹ ». Catherine a sans doute jugé plus vraisemblable de prêter à un séducteur professionnel des manières plus distinguées, elle s'est dit que le public ne comprendrait pas que le monstrueux Falstaff prétendît au rôle de Don Juan, et qu'un mari pût être jaloux de lui : Polkadov se jette aux pieds de Fordova comme Ivanouchka aux pieds de la Conseillère; il déclame en un jargon de ruelle, ce dont Falstaff se disait incapable ²; et devant ce pâle fantoche on se prend à regretter la trogne enluminée et la barbe de bouc de sir John, son gros rire secouant ce « portly belly » qu'arrosèrent tant de gallons de « sack », son imperturbable sang-froid, et jusqu'au cynisme de ses actes et de ses paroles. Certes le Falstaff des *Merry Wives* n'a plus la verve pétillante et la prompte riposte du Falstaff d'Henri IV, la dupe de Mrs Page n'a pas la fertilité d'imagination, la haute virtuosité, la philosophie originale du joyeux compagnon de Hal; mais quelque épaissi que soit son esprit, il anime encore la pièce, il est le centre et la joie des yeux, il est la vivante incarnation de l'ivrognerie et de la luxure; sa large face de Silène, où s'épanouit la bonne humeur, appelle moins l'indignation que le rire, et quand le bain, les coups et les brûlures ont été le juste salaire de ses entreprises, c'est sans

1. *Brigadier*, acte III, scène 3.

2. Come, I cannot cog, and say thou art this and that, like a many of these lipping hawthorn buds that come like women in men's apparel, and smell like Buckler's-bury in simple time (III, 3).

étonnement que nous voyons ses bourreaux lui pardonner généreusement¹. Polkadov n'excite que le mépris. Évidemment Catherine, en en faisant un dandy gallomane, a poursuivi le même but que Fonvazine dans le personnage d'Ivanouchka, elle a voulu jeter le ridicule et le discrédit sur une éducation, qui par son extravagant esprit d'imitation, et son asservissement aux modes d'occident, allait à l'encontre des efforts clairvoyants de l'impératrice pour dégager et affirmer la nationalité russe. Le rôle de la marchande française Kiéla, entremetteuse rouée, et qui s'exprime en un amusant galimatias franco-russe², égratignait encore le prestige français. On y perdait malheureusement tout le pittoresque du personnage de Mrs Quickly, affairée et obséquieuse, suprêmement habile dans ses gestes et ses protestations de sincérité, sa feinte sympathie pour ceux qu'elle trompe, sa verbosité de femme du peuple.

Nous ne nous arrêterons pas à relever tous les changements de détail introduits par la traductrice; l'impuissance à rendre non seulement les jeux de mots, mais même les plaisanteries de terroir et certains traits qui peignent un caractère³, l'exagération de certains effets comiques dont le grossissement même compromet l'humour. L'emphase lyrique de Falstaff comparant Mrs Page à une région de Guyane, « toute or et abondance », et rêvant de faire des deux femmes ses Indes orientales et occidentales, devient dans la traduction russe une plate comparaison; tout le discours suivant qui dans Shakespeare éclate comme une orgueilleuse sonnerie de victoire⁴, s'abaisse dès la seconde phrase de Polkadov, dans une énumération prosaïque et insipide des différents secrets de mode rapportés de

1. Mrs Page :

Good husband, let us every one go home,
And laugh this sport o'er by a country fire;
Sir John and all.

(Acte V, sc. 5.)

2. V. Lebedev (Roussky Viestnik, 1878, 3) a remarqué très justement que, par une étrange inconséquence, dans la scène 6 de l'acte V, Kiéla, habillée en sorcière, parle en un russe très pur. C'est aussi Kiéla qui récite les vers russes, « zelenya, biélya », composés sans doute par Khrapovitzky.

3. Lialioukin demande à Papin s'il est vrai que sa chienne s'est blessée. Papin répond : « Elle ne s'est pas blessée, on l'a blessée. » Cette phrase n'a aucun intérêt. Au contraire dans Shakespeare, Slender demande « Comment va votre levrier roux? J'ai entendu dire qu'il a été battu à la course à Cotsale », et Page, piqué dans son amour-propre de chasseur, réplique : « On n'a pas pu en juger, Monsieur. — Vous ne l'avouerez pas, vous ne l'avouerez pas », ricane Slender.

4. Sail like my pinnace to these golden shores... Rogues, hence, avaunt!

Paris. La lettre de Falstaff, traduite dans son sens général, mais dépouillée de toutes les finesses de forme qui en font le charme et l'esprit, paraît grossière et inepte. Les personnages secondaires, que le génie de Shakespeare avait su marquer d'une personnalité originale, ne sont plus dans la pièce de Catherine que d'incolores silhouettes. Reconnaît-on dans Pikov l'ardent Pistol, au verbe pittoresque et théâtral, jurant de seconder Nym, « ce Mars des mécontents »?

L'Hôte, aussi « mine Host of the garter », joyeux compagnon, facétieux, fort en gueule, mais serviable, avec son gros bon sens, de la vraie lignée de l'hôte du Tabard à Southwark, « bold of his speche, and wys,... eek therto right a mery man¹ », est dans l'œuvre russe réduit à un rôle insignifiant; Catherine est incapable de camper ces types ou d'en goûter l'humour; aussi a-t-elle fait dans la pièce de nombreuses coupures, parmi lesquelles la plupart des scènes où apparaissait l'Hôte.

L'épisode comique du « duel » entre Catus et Evans, et dont l'Hôte tient les fils, est supprimé, et cette suppression qui tarit une source de gaieté et de bonne humeur, rend de plus inintelligibles certaines situations; l'extraordinaire gaieté de l'hôte, que Papin attribue à l'ivresse ou à la bourse bien garnie, s'expliquait naturellement dans Shakespeare par la pensée du bon tour joué au pasteur Gallois et au médecin français. — D'autres scènes, et en général les plus pittoresques, sont omises : scène du vol des chevaux, scène à l'auberge de la Jarretière, scène entre Falstaff et Pistol et qui mettra en lumière la déloyauté de Falstaff, scène où Mrs Quickly vient persuader Falstaff d'accepter un troisième rendez-vous, scène charmante de l'examen de latin de William Page élève d'Evans, en présence de sa mère et de Mrs Quickly... et que d'autres sont tronquées et mutilées, celle où Mrs Quickly fait guetter son maître et chante ses louanges devant John Rugby, celle où la même Mrs Quickly rapporte si adroitement à Fenton les propos d'Anne Page, et celle où elle détaille si éloquemment à Falstaff les qualités de Mrs Ford... et tout l'acte V, si joliment fantastique, avec son décor de songe d'une nuit d'été, ce souffle de la nature assoupie,

1. Chaucer, *Canterbury Tales*, The Prologue, vers 755-757.

ses rondes de faux lutins sous le clair de lune, l'épreuve du feu, et comme conclusion le chœur de railleries accablant l'infortuné satyre, et la flèche du Parthe que lui décoche Ford ¹. Même des personnages aussi effacés que Fenton et Anne Page ont dans Shakespeare quelques traits, quelques mots qui leur donnent une personnalité. Catherine l'a ignoré en ne traduisant pas les vers où très honnêtement et virilement Fenton confesse à Anne qu'il l'avait d'abord courtisée « for money's sake » et la jolie réflexion d'Anne : « Oh le monde de défauts vils et laids qu'embellit un revenu de 300 livres ² ! »

Les monologues ont été réduits à quelques lignes ou omis; et si l'on songe que les monologues shakespeareiens sont non des artifices de métier ou des tirades de rhétorique, mais la matérialisation de la pensée des personnages, dévoilant les secrets rouages de leurs actions, les replis de leurs caractères, le jeu de leurs sentiments, et que Shakespeare y a versé à pleines mains selon le cas, l'esprit le plus alerte, la philosophie la plus profonde ou le lyrisme le plus haut, on comprendra tout ce qu'a perdu l'adaptation russe. Que ce soit Fordov-Ford ou Polkadov-Falstaff, Catherine ne leur laisse jamais le temps de méditer et de penser tout haut; plus vite! toujours plus vite! Il semble que l'impératrice ait voulu mener une action dramatique comme une campagne de guerre; il ne faut ni trainards, ni rêveurs, ni batteurs de buissons. Militairement, l'auteur dramatique, coupe, taille, et l'infortunée comédie devient semblable à ces arbres ébranchés, mutilés, dont la barbarie savante d'un jardinier a fait une morne colonne où les oiseaux ne se posent plus.

Les rares additions — car il y en a quelques-unes en regard des innombrables suppressions — ne témoignent pas du goût le plus sûr; certes les passages où Falstaff se plaint que ses serviteurs ne parlent ni français ni allemand, où il énumère les nouveautés rapportées de Paris, sont dus à la conception nouvelle de son caractère; mais qu'Anne Page ait le nez long, que Kiéla-Quickly compare la générosité de Fenton à la laderie du docteur qui ne lui a promis en paiement, que des pilules, que chaque mot de Lialioukin-Slender soit accompagné d'un hi! hi! hi! niais, ce sont là des innovations

1. Sir John : « To master Brook you yet shall hold your word, for heto-night shall lie with Mistress Ford. »

2. What a world of vile ill-favoured faults
Looks handsome in three hundred pounds a year!

qui grossissent la farce et rendent plus large le fossé entre le modèle et l'imitateur.

Et cependant, malgré ces défauts, ces faiblesses, il faut, en se reportant à l'année 1786, et à l'état du théâtre russe inféodé à la tradition française, savoir gré à Catherine d'avoir cherché dans Shakespeare alors encore si passionnément discuté en France, un modèle, et un modèle qu'elle vénère, si nous interprétons le sous-titre de la traduction comme un hommage d'autant plus spontané et méritoire que le nom de Shakespeare n'avait encore paru sur aucune traduction russe, Soumarokov ayant pillé Hamlet sans citer le nom de l'auteur.

Ce n'était d'ailleurs qu'un prélude. Lorsque Catherine, durant l'été de 1786, écrivit la première de ses « représentations historiques » : « De la vie de Rurik », elle ne laissa pas à ses lecteurs le soin de rapprocher son œuvre de celle du grand dramaturge anglais et elle ajouta en sous-titre : « Imitation de Shakespeare, sans l'observation des règles ordinaires du théâtre ». De même que Shakespeare avait ressuscité l'histoire d'Angleterre, Catherine évoquait les temps mémorables de l'histoire de Russie. Audacieusement elle choisissait l'époque fameuse où la Russie, divisée, victime de l'anarchie et du désordre, demande, en un rare et courageux aveu d'impuissance, que des chefs étrangers viennent la gouverner. Catherine sait merveilleusement prévenir les susceptibilités nationales et « présenter » l'histoire. Gostomysl, prince de Novgorod, étant à la mort, réunit les « Anciens » des Slaves, des Krivitches, des Tchoudes, etc., et leur commande d'envoyer des messagers aux Varègues pour prier ses trois petits-fils Rurik, Sineous et Trouvor, nés du roi finnois Ludbrat et de sa fille Oumila, de venir gouverner le pays. Ludbrat et Oumila reçoivent la députation slave, se font exposer la situation critique de la Russie, et après mûre réflexion, autorisent leurs trois fils, revenus d'une expédition longue et victorieuse en Occident, à se partager la succession de Gostomysl. Rurik, Sineous et Trouvor s'installent en Russie ; une expédition est projetée contre les Kazars de Kiev ; mais Rurik doit réprimer des désordres fomentés à Novgorod par Vadim, petit-fils et pupille de Gostomysl, qui avait espéré recueillir la succession de son grand-père. Vadim est fait prisonnier ; Edwina, femme de Rurik, intercède en sa

faveur; Rurik, conquis par la mâle hardiesse de Vadim, lui accorde son pardon et lui jure fidélité.

Ce résumé suffit à montrer que les règles ordinaires du théâtre avaient été délibérément abandonnées; la scène passe de Novgorod en Scandinavie, de Scandinavie aux rives du Volkhov; mais si Catherine II ne s'est pas émancipée jusqu'à réunir dans le même acte des pays différents, elle n'a pas craint de varier les décors des scènes; c'est tantôt un camp au bord de la mer, tantôt un palais, tantôt le port même où abordent les navires ramenant les princes varègues; puis les rives du Volkhov que frange un lointain bois de chênes.

Nous sommes loin de l'uniforme et glaciale majesté du palais des tragédies classiques. L'idée pittoresque de donner comme décor le bord de la mer et de faire aborder des navires avait heureusement servi Shakespeare¹.

L'unité de temps a naturellement le sort de l'unité de lieu, et nous pouvons en dire autant de l'unité d'action, la moins tyrannique pourtant de toutes les unités. Si nous ajoutons que de nombreuses scènes n'ont que quelques lignes, et que la pièce est écrite en prose²; nous aurons constaté l'influence de Shakespeare sur la charpente de « Rurik ». La trace de Shakespeare apparaît aussi dans certaines situations qui évoquent — faiblement sans doute — les chroniques anglaises, et dans quelques traits donnés aux personnages. Gostomysl mourant et ordonnant sa succession est une ombre pâle de Henri IV, la révolte de Vadim, préparée dès l'acte I, a quelque parenté avec les rébellions dans « Henri IV »; Vadim a l'impétueuse bravoure et l'insolence de Hotspur; le pardon magnanime de Rurik est un geste shakespearien; ainsi Bolingbroke pardonne à Carlisle et à Aumerle. Le rideau tombe sur les paroles de Rurik ordonnant l'expédition contre Kiev, qui devait être suivie de la campagne contre les Grecs : ainsi Henri V, à l'issue du couronnement, annonçait l'expédition contre la France.

Les victoires anglaises sur le continent flattaient l'orgueilleux

1. 2^d part of Henri VI (IV, I), par exemple.

2. Et pour cause. L'impératrice n'écrivait pas de vers : Ségur avait entrepris de lui expliquer les règles de la métrique; les résultats furent si pitoyables que l'impériale élève renonça vite à ses velléités poétiques; Ségur n'avait jamais rencontré d'oreille aussi rebelle à l'harmonie des vers.

patriotisme britannique; Shakespeare en a fait le sujet de plusieurs chroniques; il semble que Catherine ait été inspirée par le même sentiment en plaçant dans la bouche de Rurik le récit de sa triomphale campagne de France.

Il n'est pas jusqu'aux personnages de femmes qui dans leurs rôles de mère tendre, d'épouse aimante et de femme pitoyable à l'infortune, ne passent comme dans les chroniques shakespeariennes, tel un chant pur et doux parmi les rumeurs guerrières.

Il est manifeste aussi que Catherine II a voulu prêter à Rurik les qualités qui font les grands princes; la bravoure, l'esprit politique, l'équité, la générosité, et que c'était un idéal qu'elle proposait à l'admiration nationale, tout ainsi que Shakespeare exaltait Henri V, son héros favori.

Mais là s'arrête notre parallèle; le pousser plus avant serait faire injure à Shakespeare; le mot « imitation » placé en sous-titre par Catherine serait déjà une sotte impertinence s'il ne trouvait son excuse dans l'époque : en vérité cette pauvre esquisse hâtivement faite¹ est ridicule à côté des fresques géniales du Maître, avec leur éclatant coloris et leur intensité de vie... Les personnages de Rurik ne sont pas des hommes, ce ne sont pas même des « emplois », ce sont des ombres sur toile, et de la coulisse l'auteur leur prête une voix, sa voix. Aussi les maximes morales et les préceptes abondent; l'impératrice ne voulait pas seulement apprendre l'histoire à ses sujets, elle essayait aussi de les édifier. Faut-il ajouter foi au récit de la princesse Dachkov rapporté par Makarov², et d'après lequel Catherine aurait pensé que les savants anglais, s'intéressant à l'origine normande de Rurik, apporteraient peut-être quelque lumière précieuse pour l'histoire du peuple russe? La princesse est mieux inspirée lorsqu'elle revendique pour l'auteur de « Rurik » la gloire d'avoir la première en Russie, en pleine mode pseudo-classique, lu, apprécié et essayé de faire connaître Shakespeare. Au reste si Shakespeare a le parrainage de Rurik, c'est surtout au mépris des unités qu'il doit cet honneur : la lettre à Grimm, du 24 sept. 1786, est explicite³ :

1. Le 7 août 1786, Krapovitzky recopie le 1^{er} acte, le 24 août le 3^e, le 28 le 4^e et le 1^{er} septembre le 5^e. Le 4 octobre la pièce est envoyée pour corrections à G. A. Potemkin, et le 8 pour lecture à P. V. Zavadovsky.

2. Répertoire, 1844.

3. Cité dans l'édition de Pypine (Acad. des Sciences, 1901).

« ... Les faiseurs de Comédies font présentement des pièces historiques à l'imitation de Shakespeare, *que nous avons lu en allemand traduit par Eschenburg*¹; neuf tomes sont déjà gobés; les pierres gravées nous servent par-ci, par-là, pour le costume. Une des pièces historiques suivra de près : le « Chaman », qu'on joue ce soir. *Or ces imitations de Shakespeare sont très commodes*, parce que n'étant ni comédies ni tragédies et n'ayant d'autre règle que celle du tact... *je les crois susceptibles de tout* : il n'y a à éviter que l'ennuyeux et l'insipide; les nôtres auront l'exactitude historique, autant qu'elle ne sera pas choquante, beaucoup de spectacles, de belles âmes et de beaux sentiments; quand ceux-ci viendront à propos, le moins de montre d'esprit de l'auteur qu'il sera possible, la majesté du sujet et des situations de personnages fort intéressantes.... »

Khrapovitzky² témoigne du peu d'estime professé pour les unités par Catherine qui demandait pourquoi, alors qu'on pouvait faire tenir vingt-quatre heures en une heure et demie, il serait interdit d'y faire tenir deux ans.

Aussi, satisfaite de sa première tentative, l'impératrice écrivit tout d'une haleine³ : « Les débuts du gouvernement d'Oleg » accompagnant le titre de la même formule par laquelle elle avait placé Rurik sous le patronage de Shakespeare. Oleg chargé de la régence pendant la minorité d'Igor, fonde Moscou, entre à Kiev qu'abandonne Oskold converti au christianisme, préside au mariage d'Igor et Prekrasa à Kiev, se dirige avec 2 000 barques par le Dnieper et la Mer Noire sur Constantinople, impose au « tsar » grec Léon un tribut et un traité de commerce, et suspend à une colonne de l'Hippodrome, le bouclier d'Igor légué à l'admiration de la postérité. Rurik par sa concision ressemblait à un canevas de drame. Oleg est un véritable livret d'opéra, avec ballet et divertissements. La représentation un peu naïve de la fondation de Moscou, où les prêtres apportent solennellement à Oleg la première pierre et commentent le vol des oiseaux, la cérémonie où les boïarines parent de riches vêtements

1. L'impératrice ne savait pas l'anglais.

2. Dnevnik, 21 sept. 1786.

3. Le 8 sept. 1786 Khrapovitzky, recopie l'acte I, le 19 l'acte II, le 22 l'acte III, le 25 l'acte IV, et s'il recopie seulement le 5 octobre l'acte V, c'est que l'impératrice avait été occupée à se documenter dans l'*Encyclopédie* au sujet des cérémonies et des jeux.

la rougissante fiancée Prekrasa, tandis que dansent et chantent des jeunes filles, le cortège magnifique du prince Oleg se rendant au temple, le retour aux sons éclatants d'une marche nuptiale, le festin dans le somptueux palais de l'empereur grec, les danses des nymphes de Flore et de Pomone, au rythme d'une « très agréable musique » ¹, les jeux de l'hippodrome font plus songer à Quinault qu'à Shakespeare. Cependant Shakespeare qui ne hait pas le bruit des fanfares, les exhibitions somptueuses des pompes royales, a sans doute sa part de responsabilité dans cette débauche de pittoresque. On sent un louable effort pour sortir de la grisaille pseudo-classique, et chercher la couleur locale. Le succès n'est que partiel, le langage et les sentiments des héros rappellent plus les traditions du xviii^e siècle que la barbarie slave du x^e; il est permis aussi de se demander quel plaisir a pu faire au varègue Oleg, la représentation d'un fragment de l'*Alceste* d'Euripide; mais on doit admirer Catherine d'avoir, malgré son origine allemande et l'imperfection de ses facultés poétiques, compris le charme exquis des chants populaires russes, et d'avoir enveloppé de leur harmonie fraîche et candide, la scène gracieuse où les « svakhi » ² et les compagnes de Prekrasa entourent et parent la pudique fiancée ³.

Il faut aussi savoir gré à Catherine d'avoir, à l'exemple de Shakespeare, introduit parmi la majesté des princes des personnages d'humble condition; voici des soldats qui échangent leurs impressions sur le passage des bandes hongroises; l'un d'eux émet l'avis qu'on ne devrait pas leur permettre de traverser les montagnes; son compagnon le rappelle vite au respect de l'autorité. « Ce n'est pas à nous à juger, nous ne connaissons pas toutes les circonstances.... Nos princes savent ce qu'il faut faire⁴. » Catherine avait voulu glisser une leçon, elle a en même temps inconsciemment mis en relief un

1. Indication scénique.

2. Les courtières de mariage.

3. Ces chants si populaires parmi les grandes familles russes, qui avaient leurs chœurs de serfs, ont été empruntés par Catherine à quelques-uns de ces nombreux recueils ou « piésenniki » publiés dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

M. Bezsonov a retrouvé le chœur « perekatno krasno solnychko... » sous le n° 33 dans le piessenik de M. D. Tchoulkov (1770-74), et le chœur « po siénetchkam, siénetchkam » dans le piessenik de I. E. Schnor, avec d'insignifiantes variantes.

4. II, 1.

trait du caractère slave. Plus loin deux bourgeois s'abordent sur une place de Kiev : le premier tient à la main et montre au second un papier décrivant l'ordre du cortège princier, dont ils attendent le passage, avant la cérémonie nuptiale; le cortège parait, le premier bourgeois le commente à haute voix; cette scène est inspirée directement de l'Henri VIII de Shakespeare. Deux « gentlemen » venus pour assister à la procession du couronnement de « the Lady Anne », se rencontrent, se saluent en termes analogues et le premier grâce au même stratagème du papier explique et commente le spectacle¹. Mais si le procédé est shakespearien, les acteurs ont une physiologie bien russe. C'est bien un bourgeois de Kiev que ce brave homme illettré qui nous divertit par ses questions un peu naïves, sa hâte comique à aller charrier ses biscuits; ce n'est pas encore là le réalisme intense du charretier de « Henri IV », mais c'est le divorce définitif avec la majestueuse convention du pseudo-classicisme qui régnait souverainement en Russie. Nous pensons aussi que la scène fameuse d'Hamlet a pu donner à Catherine II l'idée d'intercaler une représentation théâtrale dans sa pièce.

Le style dans lequel est écrit Oleg n'a malheureusement pas plus que Rurik bénéficié de l'influence shakespearienne : c'est toujours la même prose concise et sèche de mathématicien ou de législateur; à peine découvre-t-on une phrase où l'imagination de Catherine se hausse péniblement à une comparaison, grêle arbrisseau, auprès de la

1. Cf. dans Catherine.

1^{er} bourgeois. — Bonjour, frère.

2^e — Bonjour.

1^{er} — Tu es venu évidemment ici pour la même raison que moi ?

2^e — Je suis venu voir la procession du grand prince se rendant du palais au temple pour le mariage.

1^{er} — C'est aussi pour cela que je suis venu.

2^e — Quel est ce rouleau que tu as là à la main ?

1^{er} — Je me suis procuré au Palais une liste indiquant l'ordre des personnages dans la procession au sortir du Palais.

Cf. Shakespeare (*Henri VIII*, IV, 1) :

1st gentleman. — You are well met once again.

2^d — So are you.

1st — You come to take your stand here and behold

The Lady Anne pass from her coronation ?

2^d — 'Tis all my business...

May I be bold to ask what that contains

That paper in your hand ?

1st — Yes : 'tis the list.

Of those that claim their offices this day.

By custom of the coronation... etc.

floraison luxuriante du maître. « L'homme est comme une boule, le bonheur et le malheur jouant entre eux la lancet de coin en coin aux murs de la chambre.... Celui là seul n'en souffre pas dans l'âme qui a en lui assez de force pour que sa vaillance ne soit pas affectée par un chagrin extraordinaire, ou ne s'oublie pas dans une joie démesurée. » Est-il besoin de faire remarquer que l'image, déjà rapetissée par le mot « chambre », s'arrête court, et que l'auteur, soit impuissance créatrice, soit habitude d'esprit, l'a oubliée dans la seconde partie de la phrase. En vérité Ségur avait raison de dire que l'impératrice, toute occupée de politique, ne trouvait pas d'images pour incarner ses rêves.

Oleg était à peine achevé que Catherine entreprenait une nouvelle « adaptation libre de Shakespeare » : la comédie « Le Prodigue ¹ », inspirée par Timon d'Athènes; elle supprimait le décor grec sans préciser toutefois le lieu de la scène, appelant le héros « Tratov », c'est-à-dire le Dissipateur. La disparition des scènes où était ressuscitée la vie grecque, avec son Sénat et ses guerres civiles, influe sur la structure de la pièce et sur le détail de l'intrigue : un tassement se produit et les divisions shakespeariennes s'écroulent. Les deux premiers actes de « Timon » sont fondus en un dans « Le Prodigue », et plus on avance, plus la fantaisie de l'adaptatrice se donne libre cours.

Dépouillée de l'illusion historique, sans trouver en échange un milieu qui la « situe » la pièce ressemble plus à une « moralité » en quarante-cinq tableaux qu'à une étude de caractère et à la réalisation plastique d'une pensée philosophique. Tratov est un prodigue, qui après avoir épuisé sa fortune par sa magnificence et sa générosité, et jeté un vain appel à ceux qu'il a obligés, se voyant traqué par la meute de ses créanciers, s'enfuit et gagne la campagne où plein de haine pour les hommes, il creuse la terre, dans une forêt,

1. Le journal de Khrapovitzky indique que cette pièce fut composée en novembre et décembre 1786.

Le 23 novembre a été lu le commencement du *Prodigue*, et le 11 décembre Krapovitzky recopiait le 4^e acte. L'acte V n'existe que dans l'autographe de l'impératrice, et il est inachevé. Le 1^{er} décembre Khrapovitzky dit aussi avoir fait deux chœurs. Nous n'en avons pas le texte : Pypine émet l'hypothèse qu'ils se rapportent à l'acte III, scène 1. Cette hypothèse nous paraît d'autant plus vraisemblable qu'à cette date Khrapovitzky venait de recopier l'acte II et que dans la scène I, on trouve par deux fois l'indication scénique « La musique joue et le chœur chante ».

pour demander sa nourriture au sol; son ami Bragin ¹, qui par suite d'un accident se promène dans le bois avec ses trois sœurs, Taïsia, Larisia, Aménaïde, l'aperçoit, le reconnaît et lui offre ses services et son aide pécuniaire. Tratov qui, en bêchant, vient de découvrir un trésor, refuse l'offre généreuse de Bragin et jette même des poignées d'or dans le tablier de Taïsia et Larisia ravies; seule Aménaïde refuse l'or de Tratov. Openka, le bouffon (qui dans la pièce russe joue le rôle du philosophe cynique 'Apemantus), survient, et conseille à Tratov de se marier, et il lui désigne Aménaïde qui se retire. Tratov proteste assez mollement; mais Bragin invite Tratov à l'accompagner à sa propriété; Tratov refuse, puis sur l'insistance de Bragin, confesse qu'il se marierait volontiers, s'il était assuré de trouver « bon cœur et bon caractère, fidélité, honneur et amitié unies à la beauté ». Bragin répond que s'il s'agit d'Aménaïde, ses désirs seront réalisés « s'ils ne déplaisent pas à sa sœur ».

C'est sur ces mots que se termine le brouillon impérial, et nous croyons ne pas émettre une hypothèse très audacieuse, en supposant que l'achèvement de l'acte V nous eût montré le Prodiges épousant la modeste et désintéressée Aménaïde, et se réconciliant par là, sinon avec tout le genre humain, du moins avec ce qu'il a de meilleur. Ce dénouement, si curieux et inattendu, pour qui a lu et compris Timon d'Athènes, montre mieux que de longs commentaires à quel point Catherine a méconnu son modèle. On peut comprendre qu'elle ait renoncé à imiter la hardiesse de Shakespeare qui fait paraître Alcibiade entre ses deux maîtresses; bien que cette apparition ait donné à Timon le texte de ses invectives les plus passionnées, mais dénaturer cet épisode et s'en servir pour une conclusion banale, voilà qui est quelque peu impertinent. Évidemment l'adaptatrice ne pensait pas être très audacieuse en s'éloignant ainsi du texte : que Timon meure ou qu'il se marie, ce n'était qu'une variante de dénouement, introduite pour les besoins d'un auditoire aimant que les choses « finissent bien ». Mais cette variante suffirait à condamner Catherine si hélas les pièces à conviction n'étaient déjà si nombreuses. Le Tratov de Catherine est un prodige sans caractère; loin de se venger de l'ingratitude de ses obligés par la scène du

1. L'*Alcibiade*, de Timon d'Athènes.

festin où, après leur avoir servi des plats d'eau chaude et rugi « un-cover, dogs and lap », il leur crache son indignation au visage, et les jette à la rue, il s'échappe comme un criminel, enveloppé dans le manteau de son intendant. Et devenu misanthrope, c'est très brièvement, et avec une louable modération qu'il se plaint de l'humanité.... C'est un Alceste qui rêverait à Eliante.... J.-J. Rousseau ¹ a soutenu fort justement qu'Alceste n'était pas un vrai misanthrope, puisqu'il n'avait que la haine des fripons et des flatteurs... Qu'aurait-il dit de Tratov si résigné et si calme? Catherine n'a pas mesuré la grandeur de Timon, elle n'a pas compris que la faillite de l'idéal, chez cet homme qui vivait dans un rêve et regardait la réalité à travers le prisme d'une illusion tenace, ait bouleversé de fond en comble son être; que plus haut se dressait la cime où la flatterie l'avait porté, plus vertigineuse devait être la chute; l'extrême haine devait suivre l'extrême amour; à l'aveuglement dans la bienveillance devait succéder l'aveuglement dans la misanthropie; l'homme qui aimait sans discernement haïra sans discernement, enveloppant l'humanité entière dans la virulence d'imprécations auprès desquelles celles de Camille font timide figure.

La portée de la pièce est donc faussée, et ce n'est pas le seul grief que nous aurions contre Catherine qui a ici, comme dans l'imitation des « Merry Wives », saccagé sans merci les beautés shakespeariennes, foulant aux pieds les plus belles fleurs, arrachant çà et là quelques pétales, vite ternis et froissés. Non, en vérité, Catherine n'était pas née poète, et qui, sinon un poète, peut traduire Shakespeare? Elle avait trop l'âme du XVIII^e siècle, encyclopédiste et raisonneuse : analyser, prouver, démontrer, c'était là l'orbite de son activité intellectuelle; joignez-y un esprit vif qui n'est pas l'humour, et vous aurez un ensemble de qualités rares et précieuses, mais étrangères à la poésie. Ces qualités trouvèrent leur emploi dans une adaptation de Sheridan qu'il est intéressant de contraster avec les imitations shakespeariennes ². C'est par une traduction allemande

1. Lettre à M. d'Alembert.

2. Un passage du journal de Khrapovitzky semble classer la comédie *Le Chaman Sibérien* parmi les imitations de Shakespeare. Le 14 juillet 1786, le secrétaire de Catherine écrit : « J'ai collationné avec l'original la comédie *Le Panier* tirée de Shakespeare », et le 16 « J'ai reçu aux mêmes fins, *Le Chaman Sibérien*. »

Les critiques russes, et parmi eux Lebedev, ont cherché en vain à quelle

intitulée « Die lästerschule » que Catherine connut « The school for Scandal »; le prix élevé de la traduction¹ fut compensé par le plaisir qu'elle éprouva à sa lecture, et qu'elle voulut communiquer à ses compatriotes, en entreprenant sans retard une « adaptation libre » russe... Mais le projet ne dépassa pas la cinquième scène, elle-même inachevée; aucun titre n'est annexé au manuscrit des archives, et Khrapovitzky mentionnant le 27 octobre 1787 la lecture du début de la comédie, intitulé « zloriétchivié » ou « klevelniki », c'est-à-dire les « médisants » ou les « calomniateurs ». L'impératrice fidèle à sa coutume avait encore donné des lettres de naturalisation aux personnages. Poustobaeva, Boltavniak, Evfrosinia, Troustlov, Troustlova, Iakov, Osip et Varlaam, Maroujnikov correspondaient à Lady Sneerwell, Snake, Maria, sir Peter Teazle, Lady Teazle Joseph, Charles et sir Oliver Surface... La liste jointe à la pièce est certainement incomplète; la scène V annonce l'arrivée de Mme Biélotchernova (Mrs Candour) qui n'est pas mentionnée sur la liste; au reste comment supposer que la traductrice eût omis les rôles de Rowley² et Moses, et les scènes joyeuses et à grand spectacle ou Charles Surface paraît entouré de ses amis?... Nous regrettons d'autant plus l'inachèvement de la pièce que jamais l'impératrice n'avait montré un tel souci de fidélité dans la traduction, et cela malgré la qualification « transposition libre ». Il est remarquable que cette version russe d'une version allemande d'une œuvre anglaise, rende assez exactement l'original pour que la comparaison des textes anglais et russes donne l'impression d'une traduc-

pièce de Shakespeare Khrapovitzky a fait allusion. Nos recherches personnelles ont eu le même insuccès. Nous ne voyons absolument rien de Shakespeare ni dans l'intrigue, ni dans les caractères, ni dans les dialogues du *Chaman*. Cette comédie à laquelle le héros Amban-Lai donne un caractère de farce, par ses gestes étranges et burlesques, ses aboiements, ses miaulements, ses gloussements, visait la Franc-Maçonnerie; les personnages qui coudoient le charlatan-escroc paraissent devoir à la tradition française les côtés les plus éclairés de leur grise personnalité : la trop mûre coquette Oustinia a l'illusion tenace de Bélise, Prélesta est une ingénue de Molière, la jolie petite scène entre son père et elle* confirme particulièrement cette impression, la suivante Mavra et le valet Prokofy ont la perspicacité et l'astuce de nos valets de comédies... Au reste il n'y a pas imitation; et bien que cette comédie ne soit pas de mœurs essentiellement russes, nous sommes d'autant plus convaincu de son originalité que le style en est beaucoup plus naturel, prime-sautier et léger, que dans les « traductions » de l'impératrice.

1. Deux cent roubles, ce qui parut cher à l'Impératrice.

2. Mentionné sous le nom de Tsiapkin.

*. IV, 7.

tion directe. Catherine n'est plus ici écrasée par le génie de Shakespeare, elle n'est plus égarée dans la forêt aux infinis jeux de lumière, aux voix mystérieuses, elle est dans l'atmosphère familière d'un salon, elle écoute les malins propos et les anecdotes scandaleuses, applaudit à la verve, rit aux traits d'esprit, suit les intrigues amoureuses qui s'ébauchent et se trahissent..., elle a pris la matière qui convenait à ses forces....

ANDRÉ LIRONDELLE.

NOTES ET DOCUMENTS

TH. HOBBS ET SAMUEL SORBIÈRE

Notes sur l'introduction de Hobbes en France.

Parmi les innombrables métiers auxquels cet extraordinaire bohème de lettres que fut l'érudit Samuel Sorbière¹ consuma sa vie agitée et brouillonne, — tour à tour théologien et médecin, régent de collège et philosophe sceptique, numismate et physicien, épigraphiste et historien, — l'un de ceux qui lui agréaient le plus était celui d'éditeur et de traducteur. « Plus curieux que savant et plus coureur qu'homme de cabinet »², il aimait à mettre la main sur les œuvres des auteurs en renom, pour en procurer ensuite des éditions de bonne vente, qui rendaient service tout ensemble aux belles-lettres qui lui étaient chères, et à sa bourse, qu'il préférait. C'est ainsi qu'on lui doit la publication des *Mémoires* du duc de Rohan et de la *Disquisitio metaphysica* de Gassendi, la traduction de l'*Utopie* de Thomas Morus, et surtout l'édition et la première traduction française du *De Cive* et du *Corpus Politicum* de Hobbes.

A l'égard de ces deux dernières publications, il est possible de rectifier quelques erreurs et de fixer quelques dates. Cette question n'est pas sans importance : les doctrines de Hobbes ont eu, au XVII^e siècle et au XVIII^e, une si profonde action sur la pensée philosophique en France, qu'il n'est pas indifférent de savoir dans quelles conditions précises son œuvre y a été introduite.

Et d'abord, quels furent les motifs de Sorbière ? — En premier lieu, sans doute, des conversations qu'il ne manqua pas d'avoir avec Hobbes lui-même lorsque, à son troisième voyage en France, il fréquenta familièrement chez Mersenne, Gassendi, du Prat et Martel, tous amis de Sorbière. Sur le souvenir de ces entretiens, Sorbière revient à plusieurs reprises, soit dans la *Relation de son voyage en Angleterre*, soit dans la *Lettre* où il adresse à Hobbes le règlement de l'Académie de Physiciens qui se tenait chez M. de Montmor³.

1. Cf. *Revue d'Histoire littéraire*, avril-juin 1907, p. 231-275, *Samuel Sorbière [1610-1670] et son voyage en Angleterre [1664]*; — *Bull. de la Soc. du Protest. franç.*, Nov.-déc. 1907; — *Zeitschr. f. franz. Spr. und Lit.*, 1908.

2. Baillet, *Vie de Descartes*, II, 167.

3. Dans *Lettres et Discours*, 1660, 4^e.

Il fut encore poussé par cette sorte de manie d'éditeur, qu'il avait, et qui lui fit jusqu'à sa mort rechercher à tout prix les manuscrits inédits, et en procurer des éditions : l'occasion s'offrit de « donner » du Hobbes à peu près inédit, il ne la négligea pas.

Enfin, Sorbière avait à céder à des sollicitations qu'il ne pouvait guère écarter, car elles venaient de Gassendi et de Mersenne. Le 23 avril 1646, Mersenne lui écrit d'Orléans, l'engageant, avec une amicale vivacité, à donner aux lecteurs français une version de « ce rare ouvrage *Du Citoyen* de l'incomparable M. Hobbes ». Et comme Sorbière était déjà connu de ses amis pour verser un peu « dans les doctrines de la sceptique et dans les bagatelles de l'époque », Mersenne s'assure que la lecture et la pratique de Hobbes le convertiront sans retard : « quand il aura vu cette noble philosophie démontrée aussi évidemment que les éléments d'Euclide,... il embrassera volontiers le parti des dogmatiques, dont il sera contraint d'avouer que les fondements sont inébranlables ». — « Ce livre vaut un trésor, lui dit-il, et il serait à désirer que les caractères dont on l'imprimera fussent d'argent. » — Trois jours après, Gassendi lui écrit une seconde lettre non moins pressante : « C'est un ouvrage hors du commun, et digne d'être lu de tous ceux qui ont le goût relevé au-dessus du vulgaire. Je vous assure, ajoute-t-il, que je ne connais personne qui pénètre plus profondément que ce rare auteur dans les matières qu'il traite,... ni qui manie plus adroitement des questions épineuses. »

Sorbière ne pouvait négliger de tels avis.

D'ailleurs, sa tentative allait venir parfaitement à son heure : le souvenir des visites de Hobbes en France était resté très vif. De toutes parts, soit par curiosité, soit par sympathie, on désirait beaucoup avoir d'abord une bonne édition latine de quelques-uns de ses traités, ensuite une traduction française. « Je voyais, dit Sorbière, que cet ouvrage était fort recherché des curieux ¹. »

Mersenne et Gassendi n'avaient été que les interprètes de l'impatience générale. Les rares exemplaires qui se rencontraient de l'édition de 1642 ne faisaient, dit Gassendi, « qu'augmenter plutôt qu'éteindre la soif des curieux », et il en voyait « une infinité qui en recherchaient de tous côtés sans en pouvoir recouvrer ». — C'est même tout Hobbes, et pas seulement le *De Cive* qu'on veut connaître : « Pressez l'auteur, lui écrit Mersenne, à ce qu'il ne nous cache plus son corps entier de philosophie, et que nous profitons de toutes ses belles pensées... S'il diffère davantage de les publier, il faudra certainement enfoncer son cabinet ou lui faire commandement, de par le roi, de permettre cette publication. »

Telles sont les circonstances qui ont déterminé ou favorisé l'intention de Sorbière. Dans quelles conditions furent donc publiés le *De Cive* et sa traduction ?

1. *Avis du traducteur*, 1651, ad f.

Avant 1642¹, Hobbes vient trois fois en France. En 1610, d'abord, avec le fils du duc de Devonshire : ils parcourent ensemble la France, l'Allemagne et l'Italie. — Il y revient en 1630, comme « travelling tutor » du fils de sir Gervase Clifton : de ce second voyage on sait seulement qu'il séjourna dix-huit mois à Paris, avec une brève excursion à Venise. — Enfin, aux derniers mois de 1636, et jusqu'au printemps de 1637, il revient sur le continent avec le deuxième fils du duc de Devonshire. Ce voyage se termine par un séjour de huit mois à Paris, où Hobbes entre dans la familiarité de Mersenne, de Gassendi et de plusieurs de leurs amis².

Dès ce troisième voyage, il commence à préparer le *De Cive* : il songe en effet à écrire « un petit traité tendant à montrer que puissance et droit étaient liés à la souveraineté par une connexion inséparable ». Une fois le traité composé, des copies manuscrites circulent dans l'entourage de Hobbes : « Bien que le livre fût inédit, diverses personnes en eurent des copies : on parla de l'auteur, et, sans la dissolution du parlement, sa vie était en danger³ ».

L'ouvrage est publié pour la première fois à Paris en 1642, en un petit volume in-4° portant au titre : « *Elementorum | Philosophiæ | Sectio tertia | De Cive.* | Pro. VIII, 15, *Per me reges regnant et legum conditores iusta decernunt | Parisiis, 1642.* [BN. R. 1971. Exemplaire de la Bibliothèque de Clerselier. — et Bibl. de l'Université : R. III, 16, 4°, avec une dédicace autographe et inédite de Hobbes à Digby.]

Il est très important de remarquer que l'ouvrage paraît *sans nom d'auteur*, et que, même dans l'entourage très proche de Hobbes, on n'a pas su que le livre lui appartenait. Le secret fut longtemps bien gardé, et les attributions les plus étranges se succédèrent : le nom même de Descartes fut prononcé, et, d'abord, cette hypothèse séduisit Sorbière : le 10 février 1643, il écrit à Martel : « Le P. Mersenne m'a montré le manuscrit d'un livre intitulé *De Cive*, en présence de Du Prat et de Digby. Le peu que j'ai pu lire en un quart d'heure me frappa merveilleusement. Je soupçonnais Descartes

1. *Thom. Hobbi Malb. philos. vita.* Carolopolis, 1682, 4°. — Robertson, *Hobbes*, London, 1886, et Tönnies, *Philosoph. Monatshefte*, 1887, p. 287. — Tönnies, *Hobbes Leben und lehre*, 1896, 8°, et la bibliographie de Ueberweg. Heinze, *Grundriss der Gesch. der Phil.*, 9^{te} Aufl. 1901, Berlin, 8°, t. III, p. 75.

2. Cf. *Vita carmine expressa* :

« Tempore ab illo
Inter philosophos et numerabar ego,
.....
Adfuit e Minimis Mersennus, fidus amicus
Vir doctus, sapiens, eximieque bonus,
Cujus scholis erat omnibus anteponenda cella.

3. Cf. *Considérations upon the Reputation, etc. of Th. H.*, 1662 [écrit en 1640].

Cf. G. Lyon, *La Philos. de Hobbes*, p. 11 : « M. Ferd. Tönnies a donné une édition qui semble être celle d'un de ces exemplaires inédits auxquels Hobbes faisait allusion. Cf. *The Elements of Law Natural and Politic.* edited by Ferd. Tönnies, London, 1889. » C'est sans doute une erreur typographique qui fait dire à M. Lyon que la première éd. du *De Cive* est de 1632. — Mais il donne ailleurs comme 1^{re} date de la traduction du *De Cive*, 1651, au lieu de 1649.

d'en être l'auteur, mais Descartes, à mes questions, répondit qu'il n'écrirait jamais rien touchant la morale; quel qu'en soit l'auteur, il sait des choses qui, à coup sûr, ne sont pas ordinaires¹ ».

Voilà un fait intéressant, et qui n'a pas été assez mis en lumière : tout le temps qu'a duré la préparation du *De Cive*, et au moins une longue année après sa publication, personne en France n'a su quel en était l'auteur. Mersenne seul était dans le secret, et la consigne qu'il avait reçue de ne le point dévoiler, il l'a observée avec un religieux scrupule. Cette timidité, Hobbes la montrera encore en 1647, lorsque Sorbière préparera son édition latine. — C'est que, vraisemblablement, il se rendait compte de toute la valeur de sa doctrine, de sa hardiesse incontestable et de sa nouveauté. C'est aussi que l'expérience l'avait averti, et qu'il se souvenait des tracasseries diverses dont, deux ans auparavant, les copies manuscrites des *Elements of Law* avaient été l'origine et l'objet. Des hostilités assez violentes pour que, un moment, il ait pu craindre pour sa vie, l'avaient assailli dans son propre pays : n'en avait-il pas de plus graves à redouter du pouvoir royal français, pour des idées dont la portée et les conséquences dépassaient singulièrement celles qui, déjà, avaient inquiété et irrité le gouvernement de Londres?

Le 8 juin, une nouvelle lettre de Sorbière à Martel² prouve l'ignorance où il était encore de l'auteur du *De Cive* : il y joint un très défavorable jugement sur l'ouvrage et en condamne formellement la doctrine.

Donc, vers le milieu de 1643, Sorbière : 1^o a pu rencontrer Hobbes à Paris et le connaître déjà; — 2^o a lu le *De Cive* mais en ignore absolument l'auteur; — 3^o en blâme sévèrement les théories.

La correspondance de Sorbière soit avec Martel soit avec Hobbes présente alors une lacune de deux ans.

Au début de 1645, nous trouvons une lettre de Sorbière à Hobbes où il lui demande son portrait, en même temps que, par l'intermédiaire de Martel, il espère obtenir ceux de Gassendi et de Mersenne. Ce portrait est presque certainement la belle estampe que Sorbière devait reproduire en tête d'une des éditions de sa traduction.

Durant ces années 1643-1646, Hobbes, de son côté, ne demeure pas inactif : l'édition primitive du *De Cive* n'étant destinée qu'à un très petit nombre d'amis, Hobbes en avait fait faire un tirage très restreint : en quelques semaines, les exemplaires en devinrent introuvables. Les curieux, au dire de Gassendi, les recherchaient avec ardeur, et si, dès l'épuisement du premier tirage, Hobbes n'en voulut point donner un second, c'est qu'il considérait cette édition comme provisoire, et destinée à être, à bref délai, corrigée et complétée³.

1. *Sorbière à Martel*, 10 fév. 1643. Descartes ignorait d'ailleurs le véritable auteur du livre [Cf. Baillet, II, 174].

2. BN. Ms. N. ac. I. 40353, f^o 56-57.

3. *Gassendi à Sorbière*, 28 avril 1648; *Vitae Hobbianae Auctarium*; p. 16. Bayle, art. *Hobbes*. Rem. B.

Dès 1642, il commence ce travail de revision et d'augmentation : et c'est alors que Sorbière intervient définitivement. Toutes ses notes, Hobbes les avait inscrites en marge d'un exemplaire de 1642. C'est cet exemplaire, « orné de sa propre main de notes marginales » [Gassendi], « enrichi d'annotations » [Mersenne]¹, « ultima authoris manu limatum » [Auctarium], — pourvu enfin d'une *Préface* de Hobbes, — que Sorbière réussit à se procurer en mars 1646, au moment où, revenant de son voyage de Languedoc et se dirigeant vers la Haye, il traverse Paris, et s'y arrête quelques jours².

Arrivé en Hollande, il a donc deux choses à faire :

- 1° Procurer la nouvelle édition latine du *De Cive* ;
- 2° Publier de ce texte, revu et complété, une traduction française.

* *

A. — L'édition latine paraîtra en 1647, après toutes sortes de mésaventures et de négociations qui rempliront les années 1646 et 1647³.

Le 16 mai 1646, l'éditeur est déjà au travail ; Sorbière, dès son arrivée en Hollande, a écrit à Hobbes une lettre que nous ne possédons pas, et où il prodiguait à la *Préface* du *De Cive* des éloges presque excessifs : le 16 mai, Hobbes lui répond que : 1° la seule utilité de ces compliments sera de donner au libraire confiance dans la bonne vente de l'ouvrage ; — 2° il faut se méfier des savants de l'Académie, et, par conséquent, mener le travail d'impression dans le plus grand secret, « tacite peragendum est » ; — 3° il faut éviter surtout que l'imprimeur ne se mêle d'aller, de son propre jugement, consulter des « docti » sur l'opportunité de la publication ; — 4° il faut se méfier aussi des approbations mitigées, de ceux qui « pleraque probant, reliqua improbant », et qui, au nom de quelques compliments amicalement accordés, s'arrogent le droit de la critique publique ; — 5° enfin [et de cette dernière précaution, quelles peuvent bien être les raisons ?] *il faut prendre garde que Descartes ne soit informé de la préparation de l'édition...* Hobbes ajoute qu'il va partir pour Montauban, chez Martel, vers les derniers jours du mois suivant (fin de juin 1646).

Presque en même temps, — le 21, — Sorbière écrit à Hobbes une courte lettre qui paraît s'être croisée avec la précédente : il lui dit la joie où sont tous les grands esprits de Hollande, Boswell, Johnson, Bornius, Regius, Heerebordius, depuis qu'ils attendent une édition de Hobbes. Tous les yeux, à l'en croire, sont tournés vers lui et vers Gassendi, depuis surtout que « la montagne en travail a accouché d'une souris », — c'est-à-dire depuis que Descartes a publié les *Principia*, en 1644.

1. *Lettres de Gassendi et de Mersenne*, avril 1646.

2. *Th. Hob. Malb. Phil. Vita*, donne, par une double erreur, pour l'apparition du *De Cive*, la date de 1646, — qui n'est ni celle de l'édition originale (1642), — ni celle de l'édition définitive de Sorbière [1647].

3. Cf. BN. Ms. N. ac. I. 10 353, f° 60 sqq. et index. — Dix-sept de ces lettres sont été utilisées par Tönnies, *Arch. für Gesch. der Philos.*, III, 1890, 58 sqq., 192 sqq.

La semaine suivante, Hobbes charge Sorbière d'aller chez Elzévier pour y faire modifier le titre de l'ouvrage : craignant qu'une « *Sectio Tertia* » d'un plus vaste ouvrage seulement annoncé ne décourage les acheteurs, il fait écrire *De Cive* tout court. Cette modification en entraîne une ou deux autres dans le corps même du texte, — assez minimes d'ailleurs, sauf au début du 1^{er} et du v^e chapitre.

La publication semblait donc très prochaine; or elle se trouve brusquement retardée de plusieurs mois. Il est notable que ce retard corresponde exactement à la date de l'admission de Hobbes à la cour du prince de Galles, où il avait mission de lui enseigner les mathématiques¹. Sorbière se fit-il scrupule de lancer dans la circulation un ouvrage dont le contenu pouvait exciter de violentes critiques, sinon les rigneurs du pouvoir, au moment même où l'auteur entrait en possession d'un titre officiel? Il se peut.

Il semble aussi qu'à cette même date, l'atelier de Louis Elzévier ait été débordé de besogne : la *Physique* de Regius devait fatalement amener des retards dans l'achèvement du *De Cive*, dont il poursuivait l'impression, à cause du grand nombre des figures et des planches, à cause surtout des remaniements et des corrections incessantes que l'auteur y apportait.

Le 10 septembre, Sorbière soumet à Hobbes une épigramme destinée à son estampe; le 1^{er} octobre, il écrit à Patin, louant Hobbes et son livre.

Le 4 octobre, Hobbes a enfin reçu une épreuve! le caractère lui plaît, et l'aspect général de l'impression, qui est fort correcte, sauf, à la page 147, l'erreur grave qui a fait écrire < claritas > pour < duritas >.

Le 22, nouvelles indications typographiques : à la page 48, aux lignes 19 et 23, il faudra supprimer les mots *quaerere* et *ergo* qui forment un non-sens, et dont la présence est d'autant plus inexplicable, qu'ils ne se rencontrent point dans l'exemplaire de Paris. L'erratum sera placé en tête du volume. — Durant novembre et décembre, les épreuves ne cessent de circuler entre Leyde et Saint-Germain. Aux premiers jours de janvier, il semble que rien ne s'oppose plus à la publication du livre : or, janvier passe, et le livre ne paraît point.

Vers février 1647, Hobbes commence à marquer de l'impatience : le 28, il écrit à Sorbière : « Ainsi donc, de semaine en semaine, j'attends : je n'ai pas voulu vous importuner, lettre sur lettre, car je sais que vous faisiez au plus vite. Mais voici trois mois passés depuis le moment où ce petit, tout petit livre pouvait fort bien être achevé. Je vous en prie donc, s'il y a quelque obstacle à l'impression, avisez-m'en au plus vite. »

Enfin, le 4 mars, Sorbière écrit à la fois à Hobbes et à Mersenne, et, pour Hobbes, il joint à sa lettre tout le premier cahier, la feuille de titre, le portrait de l'auteur, et l'inscription qui le désignait comme précepteur du prince de Galles. Hobbes y répond, le 22, par une lettre importante : que son portrait soit placé en tête de l'ouvrage, il y consent à la rigueur : mais

1. Cf. Robertson, p. 63.

il exige qu'on efface « *Serenissimo principi Walliae a studiis praepositus* ». — Et pourquoi ces suppressions? D'abord, il faut s'attendre à ce que sa doctrine fasse scandale un peu : et il tient à n'engager que lui seul. D'autre part, ce scandale, — s'il affectait d'afficher, pour ainsi parler, son caractère officiel, — pourrait lui créer toutes sortes de difficultés, pour son retour en Angleterre. — Enfin ce titre même est inexact, et, s'il est vrai que parmi plusieurs autres maîtres, il a mission de lui enseigner les mathématiques, il n'est pas, à vrai dire, son « précepteur » : il craindrait fort d'être accusé d'ambition maladroite. Il est désolé que tant d'exemplaires aient été déjà répandus à droite et à gauche. Mais, pour ceux qui sont encore aux mains des Elzéviros, il entend que l'on supprime ou l'estampe ou l'inscription, — mieux encore l'une et l'autre. Il faut l'obtenir absolument des Elzéviros, « *vel prece, vel pretio* », — « *pretio* », s'il leur paraît que l'ouvrage, une fois l'estampe supprimée, perde de sa valeur marchande. Enfin, il prie Sorbière de bien entendre, une fois pour toutes, que rien ne se doit imprimer, en tête du *de Cive*, qu'il n'ait ou écrit lui-même ou soigneusement contrôlé¹.

Répondant, le 15 avril, aux observations de Hobbes, Sorbière écrit à Mersenne que l'imprimeur, qui seul est coupable, a cru faire honneur à Hobbes en ajoutant ses « titres » à son nom, ne soupçonnant pas que cela pût lui nuire. Pour l'avenir il promet plus de prudence, et de s'abstenir désormais de toute « *superrogatio* » aux éditions qui lui seront confiées.

Aux environs du 15 avril, Hobbes tombe gravement malade, et ses amis craignent pour sa vie : d'avril à septembre, Sorbière s'abstient de l'importuner de détails sur l'apparition et la mise en vente du *de Cive* : mais l'ouvrage est paru, les exemplaires s'envolent rapidement, et le succès est fort grand.

Au milieu de septembre, le premier tirage est épuisé, et, pour la nouvelle édition qui s'impose, Sorbière serait fort aise de connaître les intentions de Hobbes. « Hier, lui écrit-il, Louis Elzévier m'est venu voir, pour m'informer qu'il ne restait pas un seul exemplaire de votre ouvrage. » Pourtant c'est par centaines qu'on le lui demande de tous les côtés. Il songe donc à en donner une nouvelle édition : « si vous avez quelque chose à y changer ou à y ajouter, faites-le moi parvenir ».

Hobbes, malade encore, se fait prier, semble même se désintéresser de la 2^e édition de son ouvrage, et il faut les pressantes instances de Sorbière, et l'amicale intervention de Mersenne pour que, le 27 novembre 1647, il se décide à envoyer en Hollande les corrections, surtout typographiques, qu'il veut apporter au second tirage. Sorbière lui avait demandé en même temps le manuscrit du *de Corpore politico* : l'ouvrage est achevé, mais il ne pense le lui pouvoir envoyer qu'aux environs des fêtes de la Pentecôte de l'année 1648.

1. Sorbière y avait en effet ajouté une épigramme latine de Bruno que Hobbes n'avait pu vérifier.

Il y a donc eu deux éditions latines du *de Cive* sous cette même date de 1647 :

1^o Édition contenant 20 ff. liminaires, le titre est gravé. Au verso, il y a ces vers *In effigiem Thom. Hobbii et in librum de Cive* que Hobbes tenait à faire supprimer : ils occupent encore le recto du f^o suivant, au verso duquel est gravée l'estampe de Hobbes. — Suivent 6 ff. de dédicace, 12 de *Préface*, l'*Index* et l'*Errata*. — Enfin 408 pp. de texte.

2^o Édition contenant 24 ff. liminaires, malgré la suppression du portrait et des vers de légende. — 403 pp. de texte.

Les deux éditions contiennent :

a) Un frontispice gravé, qui est la reproduction de celui de 1642, et représente des figures qui correspondent aux trois parties de l'ouvrage : « Liberté », « Empire », « Religion ».

b) Les deux lettres de Mersenne et de Gassendi d'avril 1646. La publication de ses lettres, non destinées à l'impression, est encore une initiative de Sorbière. Mersenne écrivait en effet à Sorbière quelques semaines plus tard : « Quaesio vero caveas ne verbulum epistolæ quod miseram in gratiam libri *de Cive* imprimatur, quippe quod libro nil prodesse, mihi plurimum nocere possit. »

Sorbière était donc venu au bout de la première partie de sa tâche : il lui restait la seconde, la traduction.

. :

B. — Il est vraisemblable que, au fur et à mesure que le travail d'impression de l'édition latine se poursuivait, Sorbière s'occupait de sa traduction. Nous n'avons pas, à l'égard de ce second travail, les mêmes documents précis que pour le premier. Cette traduction, qui est datée de 1649, parut aux environs de juin-août¹ : l'épître dédicatoire, du 20 juillet, est adressée à « Son excellence Mgr. Cornifldz Ullefeldt, seigneur d'Urop et de Saltoe, grand Maistre et conseiller du Royaume de Danemark, chevalier de l'ordre de sa Majesté, et envoyé extraordinaire vers Messieurs les États des Provinces-Unis des Pays-Bas ». — S'excusant de n'avoir à lui offrir qu'un ouvrage dont seuls « l'escorce et le langage » lui appartiennent, il tient à faire l'éloge de ce livre, qui « trouvera toujours l'approbation des politiques plus que celle des pédans », car « il est un ingénieux tissu de remarques que l'auteur n'a faites qu'après trente ans de réflexions ». Hobbes² est « un de ces trois qui composent le triumvirat des Philosophes de ce siècle... Hobbes, Gassendi et Descartes sont trois personnes que nous pouvons opposer à tous ceux dont l'Italie et la Grèce se glorifient. »

1. Elle devait avoir paru au 15 septembre, où Sorbière écrit à Isaac Vossius : « Nuper nos Gallice ejus librum *de Cive* reddidimus. » [BN. Ms. N. ac. lat. 40353, f^o 67.]

2. Cf. un autre éloge de Hobbes, *Grotius. Epist.* Amsterd. Blaeu, 1682, f^o, p. 951. Ep. DCXLVIII.

L'édition est un petit volume 8° : *Elémens philosophiques du Citoyen, où les fondemens de la société civile sont découverts par Thomas Hobbes et traduits en français par un de ses amis* [Amsterdam. De l'impression de Blaeu, 1649].

— En réalité, elle se présente sous trois formes identiques pour le texte, mais dont la disposition typographique est légèrement différente :

1^{er} État. — Le texte est divisé en deux parties, l'une de 246 p., l'autre de 144, précédées de 28 ff. liminaires. Cette première forme de l'édition est accompagnée d'un frontispice gravé, et de l'estampe de Hobbes.

2^e État. — Même disposition typographique, mais sur 4 feuillets marqués****, l'édition porte une dédicace de Hobbes à son ancien élève le comte de Devonshire.

3^e État. — C'est une réimpression, sans que le texte soit modifié. Mais le format est un peu agrandi, l'impression plus nette et plus soignée. L'estampe de Hobbes a disparu, ainsi que l'épître dédicatoire; la pagination se suit, de 1 à 448, et enfin, sur 13 p. non chiffrées, Sorbière introduit un *Advertissement du Traducteur adjousté après la publication de cet ouvrage*. Quelque intervalle de temps a dû s'écouler entre cette troisième impression et la précédente. — Il ajoute qu'« il est bien éloigné de soutenir les opinions qu'il a traduites », et qu'il a voulu seulement satisfaire la curiosité très vive des gens doctes, et provoquer des réfutations. Ce troisième état porte comme marque d'impression : « Amsterdam, Blaeu »¹.

Une quatrième édition paraît à Paris en 1651. La nouveauté en est l'addition au titre de l'épithète « bon ».

« *Elémens | philosophiques | du bon citoyen, | Traicté politique | où | les fondemens de la Société | civile sont découverts | par Thomas Hobbes | et | traduits en français par un | de ses amis*. A Paris, de l'imprimerie de la veuve Théodore | Pépingué et Est. Maucroy, | rue de la Harpe, proche St-Cosme. | M. DC. LI. | 8° 448 pp. — Pour le reste, c'est une réimpression du 3^e état de l'édition de 1649.

Pour compléter cette bibliographie, ajoutons :

1^o Que l'édition latine du *de Cive* est réimprimée deux fois du vivant de Sorbière, en 1637, in-12° chez Louis et Daniel Elzevier; — et en 1669, in-12°, chez Daniel Elzévier.

2^o Qu'en 1660, paraît une nouvelle traduction du *de Cive*, par le sieur du Verdus, sous le titre : *Les Elémens de la Politique de M. Hobbes, de la traduction du sieur de Verdus*. A Paris, chez Henri le Gras, 1660. Avec Privilège du Roi.

1. Nous avons un jugement intéressant de Conrart sur la traduction de Sorbière, dans les lettres inédites publiées à la fin du *Valentin Conrart* de Kerviler, p. 354 : « J'ai vu ici la traduction d'un livre latin fait par un M. Hobs (*sic*) qui traite de la politique d'une manière assez méthodique et judicieuse; le traducteur, qui se nomme M. Sorbière, a le stile beau et fleuri, et l'on voit bien qu'il a pris soin de le former sur celui des meilleurs écrivains que nous ayons aujourd'hui. Il est seulement un peu diffus, mais comme je crois qu'il est assez jeune, il se resserrera sans doute avec l'âge, comme font ordinairement les grands personnages. » [Conrart à Rivet, 3 février 1656.]

Le succès rapide obtenu par l'édition latine et la traduction française devait encourager Sorbière à continuer son travail d'éditeur. En 1650 avait paru à Londres le *Corpus politicum* ¹. Il en entreprend la version qu'il publie en 1652 ² — et non 1653 [Quérard], avec un très curieux frontispice représentant le « Corps politique » sous la forme d'un géant composé d'une multitude de petits hommes. — L'année suivante paraît une réimpression, privée du frontispice, de même format, mais en caractères plus gros.

Telles sont les circonstances de l'introduction en France des traités politiques de Hobbes.

ANDRÉ MORIZE.

M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, à Limoges, a entrepris il y a plusieurs années une bibliographie méthodique de tous les écrits publiés en français au XIX^e siècle sur l'Allemagne contemporaine. Son travail a pour objet d'aider à déterminer la manière dont les Français ont, au cours du siècle dernier, connu leurs voisins de l'Est, suivi leur évolution, présenté leurs destinées dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, économique et sociale. M. Leroux a dressé un catalogue sur fiches d'environ 900 ouvrages relatifs à cette question (abstraction faite des articles de revue); il en a lu près de 200, en consignant pour chacun en particulier le résumé de ses lectures. N'ayant pas le temps de donner à son travail la suite qu'il comporte, M. Leroux est prêt à céder cet important matériel à quiconque prendrait l'engagement de continuer et d'achever les recherches entreprises et d'en faire profiter le public dans un délai de peu d'années, en suivant le plan adopté par M. Leroux. Les divisions générales, telles qu'il les a établies, sont les suivantes :

- I. Le sol. Géographie et voyages.
- II. Généralités historiques. Annuaire, revues, ouvrages d'ensemble.
- III. Les hommes, les mœurs.
- IV. La vie économique.
- V. Les questions politiques et sociales.
- VI. Les institutions publiques.
- VII. Les croyances, les idées, les lois, les doctrines, etc.
- VIII. Les lettres, les sciences, les arts.
- IX. Les événements militaires et politiques.

1. *Corpus politicum vel elementa legis moralis et civilis*, London, 1650, 12°.

2. *Le Corps politique, ou les éléments de la loi morale et civile. Avec des réflexions sur la loi de nature, sur les serments, sur les pactes et les diverses sortes de gouvernements, leurs changements et leurs relations*, par Th. Hobbes. A. Leyde, chez Jean et Dan. Elzévier, 1652, 12°, 4 ff. lim. + 231 p. [Willems, n° 725].

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 8 décembre. — Communication de Mme Landolphe, professeur au Lycée Lamartine. *The Upton Letters and Beside Still Waters*, by A. C. Benson, Fellow of Magdalene College, Cambridge.

Mme Landolphe, qui avait pris pour sujet d'une communication précédente, les romans et le style de Frederick Benson, étudie les œuvres et la personnalité du frère aîné de l'auteur de *Dodo*. Elle souligne le contraste qui fait de ces deux frères les représentants de deux formes d'esprit si totalement opposées. Elle rappelle les conditions dans lesquelles *The Upton Letters* et *Beside Still Waters* ont été écrits ; elle extrait de ces ouvrages une biographie résumée d'Arthur Benson. — Elle fait suivre le court récit des faits de cette vie d'un exposé de la personnalité morale et intellectuelle que l'auto-biographie d'A. B. a si minutieusement et si sincèrement analysée. On peut, dans ces deux volumes, apprendre à connaître jusqu'en sa plus intime substance une âme humaine qui, pour des motifs divers, sollicite notre curiosité. Cette étude intro-inspective nous offre, d'une part, l'intérêt dramatique d'une individualité rendue vivante à force de précision et de vérité dans l'étalage de ses éléments intellectuels, sensibles et moraux. Elle nous met, en même temps, en face d'une intelligence d'élite, admirablement propre à nous fournir le type de l'Anglais, produit, en un certain moment de l'histoire, par une certaine forme d'éducation. Lors même que Benson paraît, et sans doute croit se distinguer le plus violemment des façons de penser conventionnelles, il reste en bien des points imbu de l'esprit de son temps ; jamais il ne nous présente de sa personne un portrait où ne s'affirment quelques-uns des caractères fondamentaux de l'âme anglaise.

L'intérêt d'une auto-biographie psychologique telle que jamais la littérature anglaise n'en a connu d'aussi courageusement sincère, n'est pas le seul que présentent ces volumes. Le subtil analyste est en même temps un observateur délicat et vibrant des choses de la nature et de l'art ; c'est un penseur qui, avec une absolue indépendance, a porté l'effort de sa réflexion sur toutes les grandes questions : religion, philosophie, transformations sociales, esthétique, éducation, etc. Mme Landolphe n'a pu qu'indiquer rapidement quelques-unes des solutions auxquelles s'est arrêté Benson. Elle a tenu, en terminant à signaler la haute valeur littéraire de cet écrivain, qui s'est proposé d'être « un artiste en mots » et qui, après tant d'autres, a ajouté à la littérature anglaise quelques pages extraordinairement brillantes de descriptions de paysages anglais.

L. M.

Séance du 12 janvier 1908. — Communication de Mme Talayrach : *Julius Bahnsen, l'HOMME ET L'ŒUVRE*. La communication de Mme Talayrach devant paraître *in extenso* dans le fascicule mai de la *Revue Germanique*, nous n'en donnons pas le compte rendu.

EXTRAIT DE LA SÉANCE DU 8 MARS 1908

Président : M. Robert Gauthiot, maître de conférences à l'École des Hautes Études, à Paris (Sorbonne).

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance. Après cette lecture, M. Ch. Andler demande la parole pour porter à la connaissance de l'assemblée, le fait de la mise sous séquestre du tome II du livre de M. Carl Albrecht Bernouilli sur *Franz Overbeck et Friedrich Nietzsche*. Cette procédure judiciaire a été mise en mouvement par une plainte de M. Peter Gast, ancien ami de Nietzsche et aujourd'hui employé au *Nietzsche Archiv* à Weimar. Elle est motivée, à ce que disent les journaux, par la reproduction, illégitime ou inopportune, de quatre lettres privées de M. Peter Gast. M. Andler déclare avoir lu en manuscrit le livre de M. Carl Albrecht Bernouilli. Il ne se souvient pas des lettres de Peter Gast, et croit pouvoir induire de là qu'elles sont insignifiantes, sûrement. Il appelle l'attention de la société sur ce qu'a de rigoureux l'intervention d'un particulier, qui pour quelques lignes de lui, sans valeur artistique et de très faible intérêt documentaire peut mettre en mouvement un mécanisme judiciaire capable d'entraver très réellement la liberté de la presse. M. Andler ne demande pas à la société de prendre parti pour ou contre le livre de M. Bernouilli. Chacun est le maître d'admettre ou de rejeter ses thèses. Mais ce livre représente l'effort littéraire et scientifique le plus considérable. Il est avéré que M. Bernouilli, malgré des intentions polémiques qu'il ne dissimule pas, et où on est libre de ne pas le suivre, a été de la plus véritable discrétion. M. Andler demande si l'on ne pourrait pas mettre à la disposition de l'avocat de M. Bernouilli le procès-verbal de la dernière séance, où la preuve de cette discrétion a été faite, en présence de connaissances aussi avertis que MM. Henri Lichtenberger, Victor Basch, Daniel Halévy, tous spécialistes notoires en matière nietzschéenne. Cette communication n'aurait pas d'autre but que de servir la cause de la vérité et de la liberté de la presse.

La proposition de M. Andler est adoptée à l'unanimité.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Aus den Tagen der Gotterdämmerung. Anzeichnungen eines Kämpfers ; Berlin u. Leipzig, H. Seemann.

Un petit recueil d'aphorismes attachant, d'une tonalité discrète, d'une pensée sympathique. Point très neuf, ni très original, mais qui décrit, semble-t-il, un état d'âme qui est celui de beaucoup de contemporains. Il s'y reflète une nature sincèrement religieuse mais qui constate que l'humanité traverse aujourd'hui un « interrègne religieux », qu'elle est devenue incapable de croire aux préceptes des religions positives, réfractaire, presque hostile même au christianisme. Si elle ne veut pas sombrer dans le matérialisme, il faut qu'elle se donne une fin, qu'elle tende vers un but non plus transcendant mais immanent, vers « ἄνθρωπος καλὸς καὶ ἀγαθός, l'homme idéal, le Surhomme ». Ses héros seront Jésus conçu comme l'annonciateur d'une religion d'amour et de beauté, comme un « génie », comme un « Européen » — mais aussi Goethe « qui devrait être le pain quotidien des Allemands » et Nietzsche qu'il faudrait goûter comme « un vin qu'on verse aux jours de fête et qu'on boit à l'avenir de notre race ». Elle s'efforcera vers la nature, vers l'amour, vers la vie ; elle adorera non point la « volonté de puissance » mais la « volonté de beauté » ; elle verra dans les Grecs le type humain le plus admirable qui ait jamais paru sur terre. Elle s'élèvera vers un « culte de la vie sainte et ardente », vers « une religion sans Dieu — pur scandale pour les chrétiens, et pour les Allemands pure folie ». — On parcourra volontiers ces aphorismes où se montrent distinctivement et l'influence de Nietzsche et l'effort pour réduire cette influence à une juste mesure et la concilier avec les tendances de l'idéalisme allemand d'aujourd'hui.

H. L.

Joseph Ludwig Reimer, Grundzüge deutscher Wiedergeburt ; Leipzig, Thüringische Verlagsanstalt, 1906.

M. Reimer est pangermaniste et entend fonder l'unité de la « Grande Allemagne » qu'il rêve sur la notion de *race*. On sait que l'anthropologie moderne distingue en Europe trois variétés principales de l'*homo sapiens* : le grand dolichocéphale blond aux yeux bleus et au teint clair ou *homo europæus*, le dolichocéphale petit au teint foncé ou *homo méditerranæus*,

enfin le brachycéphale à tête ronde, petit, foncé de teint, de cheveux et d'yeux ou *homo alpinus*. Or de ces trois races la première, le grand dolichocéphale blond qui prédomine chez les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Néerlandais, les Allemands et qu'on peut aussi appeler race germanique est la race civilisatrice par excellence : c'est à elle que nous devons à peu près exclusivement toute la culture européenne. Mais cette race supérieure recule lentement devant les progrès des races inférieures, elle est menacée dans son existence même. Il importe dès lors de veiller consciemment et systématiquement à sa conservation ou pour mieux dire à sa régénération. Pour cela il faut constituer un Imperium pangermanique. Or la France sous Napoléon a tenté de réaliser un Empire germanique de langue française : elle a définitivement échoué. C'est la Prusse (où l'élément germanique s'est conservé bien plus pur qu'en France) qui a conquis l'hégémonie dans l'Europe centrale et fondé un Empire de langue allemande. Mais cet Empire est trop étroit : sa base territoriale est insuffisante. Le but conscient de la politique allemande doit être la fondation d'une « Grande Allemagne » comprenant : 1° comme pays d'Empire, avec des droits identiques, l'Empire d'Allemagne, les autres contrées allemandes d'Europe, la Scandinavie, les Pays-Bas; 2° à titre de colonies *dépendantes* : les Romans de l'Ouest et du Sud-Ouest, les Slaves autrichiens de l'Ouest et du Sud; 3° l'Amérique du Sud jusqu'au fleuve Amazone (p. 33). La première phase de cette vaste action politique serait l'écrasement de la France auquel il faudrait procéder immédiatement, tandis que la Russie est militairement impuissante et que l'alliance anglaise ne peut servir de rien aux Français sur le continent (p. 34). La « Grande Allemagne » une fois constituée, le droit de citoyen allemand pourrait être accordé à tout individu *de race germanique* appartenant aux peuples non allemands annexés à l'Empire. Mais les non germains se verraient exclus à jamais des droits de citoyen. Et les unions fécondes entre germains et non germains seraient légalement interdites. En sorte que l'abâtardissement de la race germanique dolichocéphale se trouverait enrayé et sa suprématie sur les races inférieures solidement fondée. — La tâche que se donnent les pangermanistes n'est d'ailleurs pas uniquement politique. Ils entendent travailler aussi à une régénération sociale, hygiénique, religieuse de la société moderne. Et l'on pourra lire tout au long dans la brochure de M. R. le programme de réformes qu'il propose pour assurer cette régénération. — Nous ne méconnaissons pas les problèmes redoutables que soulève aujourd'hui, dans la pratique, la religion moderne de la « solidarité humaine ». La solution de ces difficultés se trouve-t-elle dans le développement d'un sentiment de solidarité fondé sur l'indice céphalique et d'un orgueil de race intransigeant? C'est bien douteux. L'hypothèse d'une Europe unie fondée sur l'hégémonie d'une aristocratie de dolichocéphales et l'asservissement par la force de la multitude des brachycéphales implique, semble-t-il, pour être réalisée des luttes nationales et sociales auprès desquelles les guerres du

premier Empire et les troubles de la Révolution ne seraient que des jeux d'enfants. Si la foi dans le pangermanisme devait se répandre et s'exalter en Allemagne ce serait, à n'en pas douter, un symptôme inquiétant pour la paix de l'Europe. Il ne semble pas, d'ailleurs, qu'il faille prendre ce « péril » au tragique pour l'instant. Nous n'en suivrons pas moins l'évolution de cette « religion » nouvelle avec un intérêt fait plutôt de curiosité que de sympathie. Il est à peine besoin d'ajouter que cet idéal aristocratique et « agonal » ne paraît pas appelé à trouver beaucoup d'adhérents dans notre France en majorité pacifiste, démocratique — et brachycéphale.

L. Woltmann. *Die Germanen in Frankreich.* Iena, Diederichs, 1907.

Je n'ai garde de confondre l'ouvrage aux allures toutes scientifiques de M. Woltmann avec la brochure de propagande de M. Reimer dont j'analysais tout à l'heure les tendances. Mais il n'en est pas moins certain que ce livre est une tentative pour établir scientifiquement un point important de la thèse pangermaniste. M. W. se propose de mettre en lumière l'influence capitale que la race germanique a exercée sur la civilisation française, de montrer en d'autres termes que l'élément blond et dolichocéphale que renferme la population de la France à côté de l'élément alpin ou méditerranéen constitue dans notre pays, une élite à laquelle nous devons le meilleur de notre culture. Les Français se donnent volontiers pour des « Gaulois » ou des « Latins » ; et affectent même un certain dédain pour les « barbares » germaniques qui conquièrent jadis la Gaule. A ces détracteurs du germanisme M. W. répond en établissant que les envahisseurs de race germanique n'ont pas seulement créé toute la civilisation de la France du Moyen Âge, mais que la « Renaissance » française est également leur œuvre et que la grande majorité des hommes de génie français descend de ces « barbares » méprisés. Le morceau capital de sa démonstration est l'étude anthropologique qu'il fait des traits de race chez 250 « grands hommes » en qui se résume, pour lui, le génie français. Par le dépouillement des témoignages contemporains, par l'examen des portraits et documents iconographiques de toute sorte M. W. s'applique à déterminer la taille, la forme de tête, la couleur du teint, des yeux, des cheveux de ces génies. Le résultat de ces investigations peut se résumer ainsi : les « génies » français appartiennent pour 70 à 75 p. 100 aux dolichocéphales blonds, pour 20 à 25 p. 100 à un type mixte, pour 5 p. 100 au type brun et brachycéphale. Or comme d'autre part le type dolichocéphale blond tend à s'affaiblir et disparaître en France, le diagnostic que porte en définitive M. W. sur notre pays est loin d'être rassurant. La nation française est entrée dans une période de dégénérescence biologique et anthropologique. Les traits physiques et psychiques de la race inférieure, du type brun à tête ronde tendent de plus en plus à prédominer parmi nous. La race germanique a perdu l'hégémonie politique

en France; l'ère des grands élans politiques et guerriers comme l'époque de Louis XVI ou celle de Napoléon semble close pour nous; l'élément germanique en décroissance s'est réfugié dans les sphères spirituelles et assure encore à la France, dans le domaine de l'art, la place éminente qu'elle a perdue, déjà, dans le domaine économique et politique. — Je n'ai garde de discuter ici une thèse que je n'ai nulle compétence pour apprécier. Je remarquerai simplement que, pour un profane, les recherches auxquelles se livre M. W. paraissent singulièrement aventureuses. Comment dresser une liste de 250 génies français qui ne soit pas singulièrement arbitraire? Comment déterminer avec une précision scientifique le type ethnique des grands hommes du passé d'après les documents iconographiques en général si insuffisants qui nous sont parvenus? Comment établir un lien entre la diminution de la natalité en France et la décroissance relative de l'élément dolichocéphale? Ces doutes et bien d'autres encore viennent à l'esprit lorsqu'on parcourt les ingénieux commentaires de M. W. ou la petite galerie de portraits qu'il a placée à la fin de son volume. Et je ne sais s'il réussira vraiment à convaincre ses lecteurs que c'est dans le fait de la « race » que nous trouverons la loi mystérieuse expliquant la production du génie et l'évolution ascendante ou descendante des peuples!

HENRI LICHTENBERGER.

A. Düringer. *Nietzsches Philosophie und das heutige Christentum.* Leipzig, Veit, 1907.

M. Düringer est de ceux qui séparent nettement, chez Nietzsche, l'homme et la doctrine, qui accordent leur respect ou plutôt leur commisération à l'homme mais combattent avec acharnement ses théories et sont convaincus du caractère anti-scientifique de ses élucubrations, de la perversité absolue de ses conceptions morales et sociales, du cynisme grossier de son fanatisme anti-chrétien (p. VIII). C'est, à ses yeux, une œuvre de salubrité publique que de combattre à outrance un penseur qui corrompt l'atmosphère spirituelle de notre époque, qui a ruiné moralement de nombreuses existences et a porté le trouble dans d'innombrables familles (p. 53). Et M. D., qui appartient à la magistrature s'acquitte de cette mission avec conscience et vigueur : il requiert avec sévérité contre le perturbateur de l'ordre public. Examinant l'évolution philosophique de Nietzsche, il conclut que ses aperçus les plus brillants sont toujours, en dernière analyse, des emprunts à d'autres penseurs, Burkhardt ou Stendhal, Stirner ou Lombroso, Darwin ou Haeckel, qu'il est un simple dilettante dont les artifices séduisent la jeunesse et fournissent une abondante matière aux dissertations des rhéteurs diserts du monde où l'on s'ennuie. Passant ensuite en revue les jugements de Nietzsche sur le christianisme, M. D. dénie bien entendu toute valeur aux expectorations de cet ennemi haineux de la reli-

gion et, s'étonne, à propos de l'Antichrétien, que « des hommes dont on ne peut pas dire précisément qu'ils aient l'esprit dérangé » s'obstinent à refuser de voir dans tel écrit de Nietzsche les fantaisies d'un aliéné. De même il expose et condamne les opinions de Nietzsche sur le catholicisme et le protestantisme et s'afflige notamment que parmi les protestants il se trouve quelques égarés qui veulent « perfectionner » le christianisme à l'aide des prédications de Zarathustra. — L'étude de M. D. n'a d'ailleurs rien d'un pamphlet. Elle se base sur une abondante collection de citations de Nietzsche consciencieusement rassemblées. M. D. procède objectivement; il ne condamne que sur textes. Et je crois qu'il ne serait pas facile de le convaincre d'inexactitudes positives. On peut donc trouver profit à le lire. Il y a certainement chez Nietzsche beaucoup d'opinions « subversives »; j'ajoute même que nombre de ces opinions, *prises dans leur sens littéral*, sont très vraisemblablement fausses et ne seront pas ratifiées par la postérité. Concluons-nous avec M. D. que Nietzsche est un malfaiteur intellectuel et que son succès est dû à l'ignorance et au snobisme du public? C'est là une solution qui me paraît d'une psychologie vraiment trop simpliste. Les raisons qui font de Nietzsche l'un des penseurs les plus passionnément discutés de l'époque présente me paraissent être plus profondes et plus sérieuses. Ces raisons M. D. ne se soucie pas de les rechercher et son livre ne nous aide en rien à trouver une *interprétation psychologique* satisfaisante des doctrines de Nietzsche et en particulier de son antichristianisme. Pour cette raison, aussi, il ne saurait guère contenter que ceux qui sont *a priori* persuadés qu'il n'y a rien de bon à tirer de Nietzsche ou qui se préoccupent surtout de la question toute *pratique* de savoir si l'influence de Nietzsche est actuellement utile ou funeste et applaudissent à tout ce qui peut ruiner cette influence sur la génération contemporaine.

HENRI LICHTENBERGER.

Georg Brandes. *Erinnerungen. Kindheit und Jugend.* München, A. Langens, 1907.

On lira avec agrément les souvenirs de jeunesse que nous offre aujourd'hui le célèbre critique danois. Ce ne sont guère que de courts récits, des anecdotes mises bout à bout mais racontées d'une plume alerte et facile. L'intérêt psychologique et documentaire ou la valeur littéraire de ces mémoires n'est pas, évidemment, de tout premier ordre; on n'y trouve pas le charme de ceux d'un Renan, d'un Anatole France, d'un Rosegger par exemple; et l'on ne peut pas dire qu'ils jettent un jour très nouveau sur telle ou telle époque d'histoire littéraire. Mais on goûtera la simplicité, l'absence de prétention avec laquelle l'auteur raconte son existence et décrit les milieux très divers qu'il a traversés, Copenhague, Hambourg, Berlin, Bruxelles, Paris, Genève, Londres, Rome, — les hommes illustres qu'il

a connus, Björnson ou Madeleine Thoresen, Taine ou Renan, Stuart Mill ou Philarète Charles, et une foule d'autres encore, — ou les grands événements dont il a été témoin, la guerre dano-prussienne ou les débuts de la guerre franco-allemande auxquels il assiste à Paris. Somme toute l'on écoute avec plaisir et sans un instant de fatigue un conteur très intelligent, d'esprit très ouvert, affranchi de beaucoup de préjugés, qui a beaucoup vu, côtoyé beaucoup de personnalités intéressantes, recueilli bien des impressions curieuses dont il nous fait part sans solennité aucune, sans pose fatigante.

H. L.

Chr. Mengers. *Der Kulturkampf in Vergangenheit und Gegenwart. Freie Gedanken eines deutschen Arbeiters, niedergeschrieben für Arbeiter aller Konfessionen.* Leipzig, O. Wigand, 1907.

Le titre même de cette brochure indique le genre d'intérêt qu'elle peut présenter. C'est la profession de foi d'un travailleur autodidacte, qui reconnaît d'ailleurs lui-même n'être pas du « dernier bateau », sympathique en somme au christianisme et en particulier à la personnalité de son fondateur, mais très anticlérical, prêt à reprendre le combat séculaire contre le pape et sa garde noire les Jésuites, plein de mépris pour le byzantinisme mais très disposé à admirer l'Empereur, fervent socialiste mais en même temps patriote convaincu. Comme document sur l'état d'esprit de l'ouvrier allemand d'aujourd'hui ce petit écrit peut avoir son intérêt.

H. L.

RUDOLF BARTELS. — **Zu Schillers « Das Ideal und das Leben ».** Halle a. S. 1907, 1 M.

Dans l'opuscule que je présente au lecteur, M. R. Bartels a prétendu donner du célèbre poème philosophique de Schiller une interprétation qui s'écarte de celle à laquelle se sont arrêtés la plupart des commentateurs. Tandis que, jusqu'ici, on a cru que l'intention de Schiller était « d'inviter les hommes à quitter la vie réelle et à se réfugier dans l'empire du Beau pour y oublier la réalité et pour y conquérir, en s'abandonnant aux belles œuvres de l'art et de la nature, l'équilibre de leurs facultés sensibles et intellectuelles », d'après M. Bartels, le poète proclame, au contraire, que « c'est dans et derrière toutes les dures réalités de la vie que git la beauté, que l'homme a la tâche propre de l'y chercher et la faculté de l'y trouver », et que, partant, le Beau n'est pas autre chose que « la vérité des objets réels ». En d'autres termes, tandis que pour la majorité des commentateurs, dans l'*Ideal et la Vie*, la beauté constitue, pour Schiller, une sphère séparée du monde réel, transcendante à ce monde, d'après lui, Schiller a soutenu que le Beau est immanent à la réalité et que l'activité esthétique

l'y découvre ou plutôt l'y crée, en convertissant la matière en forme pure, en abstrayant du réel tout ce qui le dépare et le souille, en transmuant la vie en apparence.

Que faut-il penser de cette interprétation ? Je la trouve, quant à moi, moins nouvelle que ne l'imagine M. Bartels et trop exclusive. Il est tout à fait hors de doute que, dans son dernier poème philosophique, Schiller a entendu séparer rigoureusement la sphère de la vie et la sphère du Beau, des formes pures, de l'idéal : il y demande à l'homme non pas de chercher dans la vie ce qui y échappe aux conditions dégradantes du réel, ce qui y est conforme à l'idéal, mais il l'invite expressément à rompre les entraves de la vie étroite et morne et à se réfugier dans la sphère de l'idéal. Mais il est certain aussi que tout lien n'est pas rompu entre ces deux sphères. En disant que « le regard doit se repaître de l'apparence », Schiller semble bien reconnaître, en effet, que c'est la vision esthétique qui crée cette apparence. De plus, si la beauté constitue un « royaume d'ombres silencieuses », et de schèmes immatériels, ce sont les ombres de la réalité et les schèmes de la vie. Les instincts divergents de l'homme s'y réconcilient et s'y fondent dans la grâce, mais ce sont toujours les instincts mêmes de l'âme vivante, bien que purifiés et transfigurés. Si, dans le royaume du Beau, la pensée est souverainement libre et annihile la divinité en l'absorbant, il s'agit toujours de la pensée humaine. Si, enfin, dans l'empire de la beauté, s'arrête le torrent de la douleur et se tarit le flot des larmes, il y subsiste « le sombre voile de la mélancolie » et l'Esprit s'y dresse dans une attitude de « valeureuse résistance », preuve manifeste que, même là, toute lutte n'a pas entièrement disparu.

Il y a donc dans la thèse de M. Bartels une part de vérité, mais il y en a une aussi dans celle qu'il combat. Ce qui explique le désarroi des commentateurs, c'est que la pensée de Schiller n'est pas nette. La beauté est bien en dehors de la vie et elle ne laisse pas cependant que d'y participer en quelque mesure. De plus et surtout, le rôle du contemplateur et du créateur artistique n'y est pas défini. Comment lui qui est plongé dans la vie réelle peut-il s'élever jusqu'à la sphère éthérée du Beau ? Schiller ne nous le montre pas et cette psychologie de la vision esthétique que M. Bartels découvre dans *l'Idéal et la Vie* ne s'y trouve nulle part.

Pour comprendre vraiment le poème de Schiller, il faut se rendre compte qu'au moment de la composition de *l'Idéal et la Vie* son esprit oscillait entre deux conceptions esthétiques. Il avait dépassé l'esthétique anthropologique et anthropocentrique qui triomphe dans les *Artistes* et les *Lettres sur l'Éducation esthétique*. Mais il n'était pas encore arrivé à cet idéalisme transcendant qu'il voulait cristalliser dans cette *Idylle* qu'il n'a pas osé écrire et qui était impossible d'écrire. Dans les *Artistes*, le Beau plonge par toutes ses racines dans la réalité, et Schiller y montre précisément par quel procès historique il se dégage de la nature, sans pourtant jamais perdre contact avec elle. Dans son *Idylle*, il voulait montrer que le Beau idéal

plane dans des régions éthérées, où s'est évanoui tout souvenir de la vie humaine, où est abolie toute trace de « l'ordure » du réel, où, seules, retentissent les harmonies des sphères, où scintillent, dans le plus lointain et le plus pur des empyrées, identiques et immuables, les essences éternelles des choses, les archétypes divins, les Idées platoniciennes. *La création de l'idéal*, écrivait-il, le 25 décembre 1795, à Humboldt, *n'est possible que par abstraction de toute réalité*. Dans *l'idéal et la Vie*, la conception des Artistes et celle de *l'Idylle* coexistent, sans que le poète cherche à les concilier. Le Beau lui apparaît déjà comme ce royaume « d'ombres silencieuses » où flotte, affranchie de toute tare terrestre, la forme pure. Mais dans ce royaume du silence vibrent encore les échos de la vie et, sous les voiles flottants dont l'idéal recouvre les formes, transparaissent encore, indélébiles, les traits de la nature et de l'humanité.

VICTOR BASCH.

GNÜTHER JACOBY. — *Herders und Kants Aesthetik*. Leipzig, Dürr, 1907; 5 M. 40.

Le très important ouvrage de M. Jacoby se subdivise en trois parties, dont la première est consacrée à des vues générales sur le système esthétique de Herder et de Kant, sur l'influence qu'ont exercée sur eux les contemporains et l'accueil que leur a fait la critique du XIX^e siècle; la seconde à une analyse ou plutôt à une interprétation très pénétrante de l'œuvre esthétique de Herder et notamment de la Kalligone; et la troisième enfin à une étude comparée de la méthode et des résultats de l'esthétique des deux grands antagonistes. Le centre du travail est l'étude interprétative de la Kalligone, qui occupe près de la moitié de l'ouvrage.

Ce qui fait l'originalité du point de vue de M. Jacoby, c'est qu'au lieu de partir, comme l'ont fait jusqu'ici la plupart des historiens de l'esthétique, de la Critique du Jugement pour examiner et condamner la Kalligone, c'est, au contraire, à la lumière de la Kalligone qu'il étudie la Critique du Jugement et qu'il en condamne la méthode et les propositions maîtresses. Tandis que Herder a bien compris que l'organe essentiel de l'esthétique est le sentiment, qu'il faut, dans ce sentiment, faire une large part au plaisir des sens, à l'agréable, qu'il est impossible de séparer, dans le domaine du Beau, la connaissance proprement dite de la sensation, le concept de l'image, la forme du contenu, l'harmonie extérieure de la perfection interne, et que le propre du phénomène esthétique réside précisément dans l'intime et mystérieuse fusion de ces éléments contraires, Kant, hypnotisé par l'esprit de son système, a donné de tous ces problèmes des solutions qui ne valent que dans l'hypothèse du bien fondé des postulats de la philosophie critique et contre lesquelles s'élève l'unanimité des esthéticiens psychologues de notre temps.

Telle est la thèse générale de M. Jacoby et j'aurais d'autant plus mau-

vaie grâce à la contester, qu'en ce qui concerne Kant, je l'ai soutenue moi-même, longuement et trop virulemment, dans un livre que l'auteur ne semble pas connaître, puisqu'il ne le cite nulle part, pas plus, d'ailleurs, qu'il ne cite le capital ouvrage de Hermann Cohen, ni, en dehors du travail de O. Schlapp, aucune des monographies récentes traitant de l'esthétique kantienne. En dépit pourtant de cet accord fondamental, j'aurais, si j'avais le loisir d'examiner de près le livre de M. Jacoby, de nombreuses objections à lui adresser. Avant tout, il me paraît contraire à la vraie méthode historique d'étudier une œuvre à la lumière d'une autre œuvre dont elle est absolument indépendante : c'est s'interdire dès l'abord de pénétrer vraiment la première, de partir des postulats sur lesquels elle repose, de reconstituer le réseau d'idées d'où l'œuvre a jailli et dans lequel il importe de le réinsérer. De plus peut-on vraiment soutenir que l'esthétique de Kant « ne lui appartient pas » et qu'il doit toutes ses idées à ses contemporains et notamment à Mendelssohn ? Est-il vrai ensuite que ce qu'il doit à Mendelssohn ce soit sa conception des rapports du Beau et de la perfection, et n'est-ce pas plutôt la reconnaissance par Mendelssohn (et par Tetens, que M. Jacoby a eu le tort de passer sous silence) du sentir comme faculté indépendante du connaître et du désirer qui a été l'un des points de départ des recherches kantiennees ? De même, est-il légitime de voir la divergence fondamentale entre Herder et Kant dans la solution contradictoire qu'ils ont donnée au problème des rapports de la forme et du contenu ? Kant a-t-il été vraiment formaliste intransigeant dans le sens de Herbart et de Zimmermann ? Nous ne le croyons pas. S'il est vrai que, pour lui, le sentiment esthétique par excellence est le sentiment harmonieux de l'imagination et de l'entendement, qu'il a séparé radicalement le sentiment du concept et affirmé que la finalité esthétique était sans fin, il n'est pas moins vrai qu'en faisant du Beau le symbole de la moralité, de la sphère esthétique l'intermédiaire entre le monde des phénomènes et le monde des noumènes, et de la présence de la beauté dans la nature un gage de l'intention qu'a eue l'intelligence suprême d'approprier cette nature à l'intelligence humaine, il a saturé, en fait, le Beau du contenu le plus riche. De même encore, M. Jacoby, en discutant l'universalité et la nécessité que Kant a prêtées au jugement esthétique, ne semble pas avoir vu la différence profonde établie par Kant entre l'universalité et la nécessité esthétiques et l'universalité et la nécessité logiques. De même enfin, dans l'analyse qu'a faite M. Jacoby du sentiment esthétique d'après Kant, il n'a pas distingué entre le sentiment jaillissant spontanément de l'appréhension de l'objet et toute une série d'autres sentiments logiques, métaphysiques et moraux, venant s'agglutiner au premier, et l'enrichir, et le rationaliser à tel point que sa prétention à être partagé universellement et nécessairement n'apparaît plus comme un défi à toute la psychologie critique. J'arrête là mes points d'interrogation et je résume mon impression en regrettant que M. Jacoby n'ait pas étudié plus profondément la Critique du Jugement. Il se serait

aperçu, s'il l'avait fait, qu'il est absolument illégitime de réduire cette œuvre si riche et si peu concordante à une formule unique, quelle qu'elle fût, que l'esthétique kantienne a été à la fois formaliste, idéaliste, rationaliste et sentimentaliste, et que c'est bien pour cela que tous les grands systèmes modernes, quelque contraires qu'aient été leurs points de départ, ont pu légitimement se proclamer les héritiers de la pensée de Kant.

Pour Herder, si je regrette que M. Jacoby ait passé trop rapidement sur les œuvres antérieures à la Kalligone et notamment sur le 4^e Sylve critique, j'ai plaisir à constater que son étude de la Kalligone est très complète, très consciencieuse et souvent très pénétrante. Sans doute, M. Jacoby, en étudiant l'esthétique de Herder, n'a pas su assez s'affranchir de la méthode et des résultats de l'esthétique contemporaine, il l'a construite plutôt qu'il ne l'a exposée, il y a trouvé des conceptions comme, par exemple, celle de la perfection « fonctionnelle », qui, de son propre aveu, ne sont pas proprement herdériennes et à la pensée de Herder, si riche, si jaillissante, si continuellement en fermentation, mais si bondissante, si sautillante, s'embarrassant sans trêve d'associations étrangères, s'engageant et s'attardant si volontiers dans des chemins de traverse et des sentes détournées, il a prêté un ordre, une marche logique, une rigueur et une continuité de développement dont elle est certainement dépourvue. Mais il n'en demeure pas moins qu'il a dégagé les éléments essentiels de cette pensée, qu'il les a légitimement rapprochés des recherches contemporaines, qu'il a bien montré que l'âme de l'esthétique herdérienne est bien cette faculté mystérieuse qu'a l'homme d'animer l'inanimé, de sortir de lui-même pour se prêter, pour se donner à ce qui n'est pas lui, et que son étude constitue un progrès certain sur celles que nous possédions jusqu'ici sur la théorie herdérienne du Beau, du Sublime et des Arts.

VICTOR BASCH.

R. W. F. Solger, Erwin. *Vier Gespräche über das Schöne und die Kunst.* Herausgegeben und eingeleitet von RUDOLF KURTZ. Berlin, Wiegandt u. Grieben (G. R. Sarasin). xxx-396 p., 10 M.

Solger, qui fut l'ami intime de Tieck, et qui se fit, dans sa chaire d'université à Francfort-sur-l'Oder, le défenseur et le propagateur des théories esthétiques du romantisme, eut jusqu'à sa mort prématurée (1819) la douleur de se voir méconnu de ses contemporains. La postérité ne l'a pas beaucoup mieux traité; la plupart des historiens de la littérature l'ont, volontairement ou non, négligé; seuls quelques philosophes et esthéticiens l'ont quelquefois cité et discuté. M. R. Kurtz a tenu, avec juste raison, à réimprimer cet *Erwin*, qui fut l'œuvre capitale de Solger. Les théories de l'école romantique y furent rassemblées et ordonnées, comme en une sorte de manuel, au moment même où la décadence du romantisme

devenait irrémédiable. Le livre, à son apparition, reçut l'approbation éclatante de Tieck (v. dans *Gundelfinger, Romantikerbriefe*, la correspondance de Tieck et de Solger pendant les années 1814 et 1815).

M. R. Kurtz, dans sa préface, vante surtout les qualités littéraires d'*Erwin*. L'ambition de Solger était de mériter le beau titre de poète. Il choisit, pour exposer son système, la forme du dialogue, avec le secret désir d'être un jour comparé à Platon. Il affecta d'écarter le vocabulaire philosophique, pour devenir plus accessible au grand public ; il rechercha dans chaque phrase la clarté, l'aisance et le nombre. Son style a une pureté qui révèle un fin connaisseur de la langue allemande et un habile ouvrier de lettres ; mais il lasse à force de noblesse soutenue ; il lui manque la passion et la vie.

Quatre amis, qui ne sont que des abstractions personnifiées, discutent dans ce livre sur la nature du beau et de l'art. Solger, abusant de la liberté du dialogue, se laisse entraîner à des redites innombrables et à des digressions sans fin. La clarté du développement y perd. Mais peut-être les idées de Solger ne sont-elles pas toujours parfaitement claires.

Sa théorie de l'art, et plus particulièrement sa théorie de l'ironie dans l'art — car il a été le premier à définir d'une façon systématique l'ironie — est une conséquence de sa théorie générale du monde. Ce que nous appelons nature, c'est le néant ; mais dans ce néant, dans ce non-être, l'être, c'est-à-dire Dieu, se dissout, s'anéantit, et, ce faisant, se révèle à la connaissance supérieure ; en s'anéantissant dans le fini, l'être divin se prouve. La religion, la morale, l'art ne sont que les diverses manifestations de cette « Selbstvernichtung » et de cette « Selbstoffenbarung ». Les deux premiers dialogues d'*Erwin* sont consacrés à montrer comment l'Idée divine, en se révélant dans l'apparence extérieure des choses, fait naître en nous le sentiment de la beauté.

Ces prémisses posées, il est plus aisé de comprendre ce qu'est l'ironie romantique. L'homme qui a su s'élever jusqu'à la connaissance supérieure perçoit partout dans le fini la révélation de l'Idée ; mais fatalement il perçoit aussi l'anéantissement de l'Idée au moment où elle se transpose dans l'existence terrestre et finie. Une douleur immense l'envahit à cette pensée. Mais il s'élève de lui-même au-dessus de cette douleur, en comprenant que l'Idée, justement parce qu'elle disparaît en tant qu'existence finie, se révèle en tant qu'Idée. Le regard de l'artiste saisit et domine d'une vue supérieure toute cette transformation et cet évanouissement de l'Idée ; et « ce regard qui plane au-dessus de tout, qui anéantit tout, nous le nommons Ironie ». (p. 387.)

Cette définition termine le quatrième entretien. C'est à cela que tendait tout l'effort de la minutieuse démonstration de Solger. Le chemin, avant de parvenir à ce point, est sinueux et long. Il y a pourtant intérêt à lire de près les développements de Solger et particulièrement les pages qu'il consacre aux divers genres littéraires, au conte, si prisé des romantiques, au

drame qui lui apparaît comme la forme la plus achevée de l'art. Car ce sont les propres théories de Tieck qui sont ici systématisées.

E. TONNELAT.

Ludwig Tieck. *Die Reise ins Blaue hinein*, sechs romantische Novellen, eingeleitet und hrsg. von Dr WILHELM MIESSNER. Berlin, Wiegandt u. Grieben, 1906, XX-372 p., 4 m. 50.

Les nouvelles de Tieck remplissent douze volumes. Il n'en a paru qu'une édition complète (1852), trop volumineuse et devenue trop peu accessible pour qu'aujourd'hui le grand public s'y reporte volontiers. M. Miessner réédite dans ce volume six nouvelles, dont la première donne son titre à l'ensemble. Cette publication est une preuve nouvelle de la faveur que portent aux poètes de l'école romantique les Allemands de la génération présente. Dans les premières pages d'une courte introduction, M. Miessner cherche à établir l'étroite parenté de la poésie et de l'art contemporains avec la poésie et l'art romantiques ; il faut regretter que ces quelques pages, un peu ambitieuses de ton, soient plutôt, à la manière même des romantiques, une suite d'aphorismes et de brillantes métaphores qu'une démonstration logiquement ordonnée.

Avec plus de précision M. Miessner note ensuite l'intérêt que présentent pour les historiens de la littérature allemande les nouvelles de Tieck. C'est Tieck qui, concurremment avec Goethe, a introduit en Allemagne ce genre de la nouvelle ; il ne s'y est adonné d'ailleurs qu'assez tard, dans la dernière partie de sa vie, après son installation à Dresde (1819).

La nouvelle était à ses yeux un genre littéraire distinct du roman et du conte. Son modèle était Cervantès, qui s'est souvent attaché à donner à ses nouvelles une signification moralisatrice ; la nouvelle, pensait-il, ne doit pas seulement conter pour conter ; sans être à proprement parler l'illustration d'une thèse, elle doit au moins s'ordonner autour d'une intention didactique. Par là elle est amenée à mettre en relief les ridicules des hommes et prend aisément un tour satirique.

C'est ainsi que Tieck, en prenant pour motif central de ses nouvelles les manies, les préjugés, les goûts littéraires ou les opinions philosophiques de ses contemporains, en est venu peu à peu, sans dessein préconçu, à tracer de la bourgeoisie allemande au temps de la Sainte-Alliance et de la Restauration, un portrait malicieux et vivant. C'est ce dont témoignent deux au moins des nouvelles contenues dans ce recueil, *das Zauberschloss* et *Abendgespräche*, qui réalisent assez bien le type de la nouvelle humoristique et didactique.

Toutefois, en dépit de la doctrine, les nouvelles de Tieck ne diffèrent pas essentiellement de ses contes. Certaines nouvelles n'ont aucune tendance moralisatrice ou satirique : *des Lebens Überfluss*, que M. Miessner a inséré

dans ce recueil, est du nombre, au témoignage de Tieck lui-même (Cf. Köpke, II, 234). D'autres, et en première ligne *die Reise ins Blaue hinein*, où Tieck s'ingénie à identifier l'âme de la nature avec l'âme de la poésie, rappellent, par leur emploi parfois gracieux et parfois puéril du merveilleux, les contes de la première période. Dans ce volume même M. Miessner a pu réimprimer, parmi des nouvelles écrites entre 1823 et 1839, un conte, *die Elfen*, extrait de *Phantasmus*, qui avait paru dès 1812. Le merveilleux est le fond même de la nouvelle intitulée *Pietro von Abano*, histoire d'un magicien italien. Ce goût du surnaturel, que Tieck a parfois raillé chez ses contemporains, chez Hoffmann, chez lui-même, demeure jusqu'au bout un trait caractéristique de sa nature ; il faut ici, dit M. Miessner, se faire une âme naïve d'enfant, pour le bien comprendre ; le malheur est que la naïveté de Tieck sent quelquefois l'appât.

Au total pourtant, ce recueil, d'un choix judicieux, est un livre de beau-coup d'agrément et propre à ramener à Tieck les lecteurs paresseux qu'effraie l'abondance de ses œuvres.

E. TONNELAT.

Romantiker-Briefe, herausgegeben von *Friedrich Gundelfinger* (E. Die-richts, Iena), xviii-512 p., 7 m.

En publiant ce choix de lettres, M. Gundelfinger a voulu, selon son propre témoignage, offrir au public une sorte d'histoire du romantisme allemand. De la volumineuse correspondance des frères Schlegel, de Caroline, de Novalis, de Schleiermacher, etc., il n'a voulu retenir que l'essentiel ; il a de propos délibéré supprimé tout ce qui ne lui a pas paru propre à éclairer le mouvement des idées, c'est-à-dire les nouvelles et réflexions relatives à des événements contemporains ou aux menus détails de la vie quotidienne, bref, tout ce que les biographes recherchent le plus diligemment.

Ce livre n'est pas destiné à devenir un instrument de travail ; il ne contient pas une ligne d'inédit. Mais on peut le recommander comme une excellente introduction à l'étude du romantisme. Je voudrais seulement faire une réserve sur sa composition : justement parce que le livre a été fait à l'intention des profanes et du grand public, il paraît regrettable que M. Gundelfinger ait tenu à s'effacer derrière ses auteurs et qu'il ait laissé au lecteur le soin de s'orienter lui-même et de se reconnaître parmi ces textes écourtés. Les lettres, dépouillées des détails personnels qui leur donnent l'accent et la vie, deviennent souvent des dissertations assez froides, dont l'importance et l'opportunité n'apparaissent pas assez nettement. L'ordre chronologique étant d'autre part strictement observé, il arrive que les correspondants les plus divers traitent au même moment de questions qui n'ont entre elles aucun rapport ; il en résulte quelque confusion et pour le lecteur un certain malaise. Puisque M. Gundelfinger ne voulait pas éta-

blir une édition critique, et se permettait de tailler dans le vif, il ne devait pas se faire scrupule de glisser entre les lettres quelques brefs éclaircissements, inutiles sans doute pour les connaisseurs, mais nécessaires au grand public. Les notes brèves rassemblées en quelques pages à la fin du volume ne sont pas suffisantes. Il y aurait eu avantage, semble-t-il, à suivre la méthode employée par M. R. Steig dans ses deux volumes sur Arnim et ses amis et à replacer chaque lettre dans le cadre des événements contemporains.

La préface écrite par M. Gundelfinger prouve qu'il eût été capable de s'acquitter de cette tâche à son honneur. Cette étude générale d'une vingtaine de pages sur l'école romantique a beaucoup de vigueur et de pénétration; elle contient une suite de courts portraits tracés d'une façon fort incisive; elle révèle un esprit original et clair.

M. Gundelfinger y a indiqué lui-même une des principales difficultés de son entreprise; pour que cette correspondance devint vraiment une bonne histoire documentaire, il eût fallu que tous les romantiques fussent également enclins à communiquer à leurs amis leurs idées, leur plans et leurs ambitions. Mais ils sont bien loin de se ressembler en ce point. Frédéric Schlegel, toujours en fermentation, toujours porté à régenter, à encourager, à discipliner ses amis et son frère, à leur assigner un rôle dans ses vastes entreprises littéraires, philosophiques ou religieuses, s'épanche sans fin en épîtres éloquentes; son frère par contre n'écrit guère et répugne à se livrer tout entier dans ses lettres; dans ce volume, où il est si souvent question de lui, c'est à peine si on le voit apparaître en personne.

Frédéric, Caroline et Novalis sont ici les personnages de premier plan, Caroline surtout. Elle apparaît comme l'héroïne de ce grave roman par lettres; elle a une autorité naturelle qui s'impose à tous ces hommes qui l'entourent. Le style de ses lettres est merveilleusement clair et souple, plus simple et plus expressif à la fois que celui de tous ses correspondants. Dès qu'elle a disparu, l'intérêt du livre décroît. Les cinquante dernières pages sont remplies par les discussions esthétiques de Tieck et de Solger. Elles ont beaucoup moins de vie que tout ce qui précède; mais elles restent très précieuses pour l'étude des doctrines romantiques.

E. TONNELAT.

Th. Storm's Briefe in die Heimat aus den Jahren 1853-1864, hrsg. von G. STORM. Berlin, K. Curtius, 1907.

La main pieuse à laquelle nous devons déjà quelques pages émues, — et d'une documentation pourtant précise — sur les « derniers moments de Th. St. » — vient de remettre aux amis du poète la liasse des lettres que celui-ci avait écrites, au cours de ses « années d'exil », à son père et à sa mère demeurés à Husum.

1. Gertrud Storm; Aus Th. St's letzten Stunden, *West il. d. Mtshefte*, oct. 1904.

En dépit de quelques insuffisances de mise en œuvre, sur lesquelles nous reviendrons, ces modestes écrits comblent, pour l'essentiel, une lacune.

Nous avons en effet, tant sur l'adolescence que sur la vieillesse de Th. St., tout un ensemble de données biographiques et de confidences. Pour la période intermédiaire, nous étions au contraire moins bien pourvus.

Quelques lettres à Ed. Mörike et quelques pages des « *Souvenirs* » de Pietsch constituaient nos sources. Elles nous permettaient, tout au juste, de suivre, dans ses grandes lignes, l'existence toute unie menée par St. à Potsdam (1853-1856) et à Heiligenstadt (1856-1864).

Désormais, nous disposons en quelque manière du « *Journal* » de l'exilé, mais d'un « *journal* » écrit sans y penser, sans apprêt ni complaisance d'auteur, au hasard des incidents les plus menus de la vie domestique.

Sur quelles bases St. essaya-t-il, la frontière du Schleswig franchie, d'asseoir son existence matérielle et celle de sa famille ? A quelles besognes bureaucratiques ingrates et rebutantes — et misérablement rétribuées — eût-il l'impression d'user le meilleur de ses forces ? Et comment, malgré la double rancœur d'une profession qu'il exècre et d'un milieu provincial dans lequel il n'arrive pas à s'acclimater, se reconforte-t-il en évoquant, dans ses *Nouvelles*, le charme de la patrie quittée ? Tel est le captivant intérêt de cette publication, dont G. St. a bien eu raison de penser qu'elle réjouirait tous les amis du poète.

D'autant plus qu'ils y voient toutes leurs inductions confirmées. Cette correspondance, — la plus véridique et la plus confiante qui se puisse penser, — n'altère pas d'une ligne la physionomie morale de Storm.

Il tient, — ainsi que nous le savions, — par de telles attaches, à son milieu natal, il en tire à ce point toute sa sève poétique, qu'il redoute de voir son talent s'étioier comme un arbre sans nourriture (p. 51, 61, 75, 92), pour peu que le Schleswig lui demeure longtemps fermé. Et cette indifférence à l'égard des aspects de nature étrangers à sa province, que nous avions déduite de l'étude de ses œuvres, il lui arrive de la formuler ici (lettre du 30 septembre 1860) en termes tout à fait formels.

Quant au malaise que lui procurent les procédés propres au « régime prussien », il s'exprime avec une énergie que les éditeurs — d'indiscrètes points de suspension nous en assurent — n'ont pas cru bon de nous laisser goûter tout entière.

C'est avec un frisson qu'il se sent pris, à Potsdam, dans cet engrenage impitoyable. A l'occasion d'un anniversaire royal (1859), il écoute avec des « sentiments d'aversion » l'hymne prussien, qui lui paraît traduire « un parti pris d'hostilité particulariste envers le reste de l'Allemagne » (p. 125). La morgue hautaine des hobereaux soulève, aux heures critiques, son cœur de démocrate. Et quand enfin la question des Duchés se pose une fois de plus, c'est d'un « Schleswig-Holstein autonome » qu'il rêve (p. 212), et ce n'est pas vers une « province prussienne » qu'il se hâte, au premier appel de ses compatriotes, dès février 1864, c'est vers un État libéré de la domi-

nation danoise et librement associé à la Confédération germanique.

Ainsi, durant cet exil qui lui parut à certaines heures d'autant plus amer que, malgré le surmenage professionnel auquel il se livrait, ses maigres émoluments l'assuraient à peine du nécessaire, Th. St. ne perdit de vue ni le génie propre, ni les destinées distinctes de sa terre natale. Il n'eut pas d'angoisse plus forte que de voir s'user, sous l'action du temps, les liens qui le rattachaient à elle.

Mais son activité littéraire d'une part, la conscience qu'il avait de la survie promise à ses œuvres (voir p. 127 quelques lignes touchantes sur *Immensee*), et d'autre part, les joies de la famille, cette vie du foyer dont il dit les douceurs avec une exquise délicatesse, et dont il observe les rites (Noël et les multiples anniversaires) avec une allégresse recueillie ; tout cela le maintint alerte et plein d'un espoir obstiné.

Si l'on s'attache maintenant à « l'inédit » du présent recueil, sa lecture n'est pas sans profit au point de vue de la genèse de la plupart des Nouvelles écrites par le poète à Heiligeustadt, ou peu après son retour à Husum.

C'est ainsi que nous y faisons la connaissance du peintre Sunde, l'original de Brunken de *Eine Malerarbeit* (« une âme belle dans un corps contrefait »), dont la personnalité singulièrement attachante captiva Storm pendant plusieurs semaines.

Ailleurs (p. 207) l'éditeur a pris soin de nous avertir, au moyen d'une note, du parti tiré par le poète, dans *Heute und ehedem*, d'une amusante aventure de voyage survenue à Constanze.

Il faut regretter que pareille disposition n'ait pas été jugée utile à la p. 214, où elle eût été de plus de prix. Tout un épisode de *Pole Poppenspäler*, celui de la rencontre inopinée de Lisei dans la « petite ville du centre de l'Allemagne », l'arrestation imméritée du vieux forain et sa libération par les soins du jeune apprenti, toute cette anecdote qui remplit douze pages de la nouvelle y est en effet esquissée par avance dans ses grands traits, non comme une fable (*Pole Poppenspäler* ne devait être écrit qu'en 1873-74), mais comme une aventure véridique, dont Hans, le second fils de Th. St. venait d'être, à Heiligenstadt même, le héros. Or, aucune note, aucune référence n'invite le lecteur à prendre garde. Cette identité du récit et de l'épisode méritait pourtant d'être signalée. Elle éclaire la méthode de travail de St., dans l'œuvre duquel, comme chez Goëthe, la « vérité » se fonde si intimement avec la « poésie ».

Nous le savions ; mais quel sûr commentaire des *Nouvelles* se dégage ainsi des lettres, et quelles précieuses « clefs » nous livrent-elles ! Le poète ne dit-il pas de *Im Schloss* (p. 180) : « Ce livre, c'est moi-même, plus encore que tout autre. » Et comment nous étonner si telle page du recueil (128-129) où s'exalte la joie du renouveau, contient des images qu'il nous souvient d'avoir goûtées dans les Poèmes (*Gedichte*, I, 84), ou si telle autre exprime l'attrait du souvenir avec une mélancolie si prenante qu'on la croirait extraite de *Abseits* ?

Aussi le livre gagnerait-il à être muni de plus de notes. En maints passages, leur absence constitue une lacune grave. Ailleurs elle laisse le lecteur dans l'embarras. Comment comprendre (p. 62-63) la lettre du 25 août 1855, si l'éditeur omet de mentionner que Storm revient de Souabe, où il a fait visite à Mörike?

Il y aurait un semblable avantage à ce que la première réédition, que nous souhaitons prochaine, s'accompagnât d'un index, même rudimentaire. Il comprendrait les titres des *Nouvelles*, auxquelles le poète fait de si fréquentes allusions, les noms des amis d'enfance de St. (Lena Wies, Ferd. Röse) dont il évoque la mémoire, ceux surtout des écrivains contemporains qu'il fréquente ou dont il apprécie les œuvres (Heyse, Fontane, Kl. Groth, Geibel, Freytag); Reuter, pour lequel il marque une admiration vive; d'autres encore, sans oublier Eichendorff, qu'il a vu à Berlin, et dans lequel il reconnaît un de ses maîtres (p. 35).

Enfin, il ne serait pas sans intérêt de détacher nettement du texte du poète, par une disposition typographique différente, les courts alinéas que G. St. y a intercalés (p. 123, 151, etc.) et qui ont pour objet, soit de nous rendre compte d'une solution de continuité survenue dans la correspondance, soit de nous renseigner sur telle ou telle circonstance non mentionnée dans les lettres.

Les quelques améliorations que nous recommandons à l'éditeur auront pour effet de rendre encore plus attrayante et plus profitable la lecture d'un livre, dont les admirateurs de St. saluent avec joie et avec gratitude la publication, puisqu'il les introduit plus que tout autre dans l'intimité de ce cœur droit et de ce libre esprit.

A. VULLIOD.

Richard von Muths Einleitung in das Nibelungenlied. 2. Aufl. Herausgegeben mit des Verfassers Nachträgen und mit literarischen Nachweisen bis zur Gegenwart von J. W. NAGL. Paderborn, F. Schöningh, 1907, in-8°, x-501 p., 8 M.

On comprend très aisément le désir qu'avait la maison Schöningh de donner une seconde édition du livre de Richard de Muth, publié par elle en 1877. Cette *Introduction au Nibelungenlied* est en effet une sorte de monument. On y voit quel était l'état des questions soulevées à propos de la grande épopée allemande il y a une trentaine d'années. A ce moment les « courages émus » n'étaient pas encore calmés. Les théories de Lachmann et de son école trouvaient encore des contradicteurs passionnés. Les Müllenhoff et les Muth rompaient des lances sans compter avec les Zarncke et les Bartsch. Aujourd'hui, si l'on distingue encore deux camps et si quelque irritation perce encore de temps à autre dans les appréciations des adversaires, la lutte au moins n'a plus son caractère aigu, et nombre de théories qui, autrefois, avaient la valeur de dogmes sont plus mollement défendues. Le

livre de Muth, écrit en pleine crise, constitue un document intéressant. Mais il faut se garder de croire qu'il soit une « introduction » impartiale à l'étude du *Nibelungenlied*. Il présente les arguments d'un parti plutôt qu'une vue d'ensemble de la question, et bien des opinions qu'il donne comme assurées sont maintenant abandonnées. Nul, je pense, ne s'aventurerait plus à prétendre que le passage du Danube par les *Nibelungen* « signifie l'entrée aux enfers » (p. 120) ni que bien d'autres traits dits mythiques le sont en vérité. De même la théorie des *lieder* a fait son temps, et sur l'origine de la légende on a actuellement un peu plus de lumières qu'à l'époque où écrivait Muth.

M. Nagl, qui s'est chargé d'éditer l'ouvrage aurait dû, s'il avait voulu le mettre au point, le refondre. Il ne l'a pas fait, par respect pour l'auteur sans doute, et aussi peut-être parce que la tâche eût été des plus lourdes. Il s'est borné à suggérer — comme corrections — la lecture d'ouvrages parus depuis la première édition et à incorporer au texte les notes laissées par Muth. Il ne faut cependant pas oublier de mentionner de nombreuses additions faites par M. Nagl à la bibliographie placée en tête du volume. La liste assurément n'est pas complète de tous les livres ou articles écrits sur la matière, et on s'étonne de n'y pas trouver des travaux tels que A. Heusler : *Lied und Epos in germanischer Sagedichtung*, Dortmund, 1905, ou J. Schmedes : *Untersuchungen über den Stil der Epen Rother, Nibelungenlied und Gudrun*, Kiel, 1893, ou les articles de M. Kauffmann dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*; mais il était évidemment très difficile d'échapper à plusieurs oublis, et l'énumération donnée facilitera beaucoup le travail de ceux qui auront à pénétrer dans le domaine, si tourmenté, du *Nibelungenlied*.

F. PIQUET.

Altbairische Grammatik. Laut-und Flexionslehre von Dr. J. SCHATZ, Professor a. d. Universität Lemberg. Göttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1907. In-8°, vi-183 p., 4,80 M.

De M. Schatz émanent d'importants travaux de philologie germanique. Il a été rendu compte ici même¹ d'une excellente édition des poésies d'Oswald de Wolkenstein publiée par ses soins. M. Schatz a aussi fait paraître une monographie d'un dialecte allemand, le dialecte d'Imst en Bavière, et c'est sans doute la nécessité de recherches sur l'histoire de ce dialecte qui a déterminé, ou fortifié, son projet d'une étude de l'ancien bavarois qu'il vient de nous donner.

Cette étude est telle qu'on la pouvait attendre d'un savant consciencieux et formé aux sévères méthodes de la philologie allemande moderne. Il s'agissait d'exploiter les ressources mises au jour pendant ces dernières

1. V. *Revue Germanique*, I, 1905, p. 353.

années — gloses; cartulaires et autres documents — ainsi que celles fournies par les monuments littéraires du bavarois ancien. A l'aide des matériaux recueillis il fallait édifier la grammaire du bavarois depuis les origines jusqu'au XI^e siècle environ. La grammaire qu'a écrite M. Schatz est étroitement dépendante de l'admirable grammaire de l'ancien haut-allemand de M. Braune. Elle en épouse exactement le plan. La phonétique et la morphologie se suivent, comme il convient. Dans la phonétique on trouve l'étude des voyelles en syllabe accentuées, brèves et longues (renseignements abondants et précis sur la diphtongaison de *ō*; à propos de la diphtongaison de *ī*, est-il juste de dire que *ī* est devenu « directement » — *zunächst* — *ei*?), complétée par celle des diphtongues et de la métaphonie (examen très attentif des exceptions à la métaphonie de *a*). Enfin paraît l'étude des voyelles en syllabe médiale ou finale, puis celle des consonnes (interprétation nouvelle de la mutation de *sk* en *sch*) et des sonantes¹.

Dans la morphologie on rencontre, suivant l'ordre accoutumé, l'exposition de la déclinaison du substantif (la quantité de l'*a* désinential du Nom. plur. des thèmes en *-o*, importante à connaître à l'égard des lois des finales, n'est pas indiquée dans les documents bavarois), de l'adjectif, du pronom et de la conjugaison du verbe.

Il y a quarante ans juste que Weinhold publiait sa *Bairische Grammatik*. Il était temps qu'un savant de notre époque, informé des récents progrès de la linguistique et appuyé sur les documents dernièrement découverts, vint donner au livre vieilli du regretté germaniste un remplaçant. C'est chose faite.

F. P.

Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des Deutschen Lehnworts, von FRIEDRICH SEILER. II. Teil. Von der Einführung des Christentums bis zum Beginn der neueren Zeit. 2. vermehrte und verbesserte Auflage. Halle a. S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1907. In-12°, XIX-263 p., 3,80 M.

En 1903 paraissait la seconde édition du premier volume de l'ouvrage consacré par M. Seiler à l'étude des mots étrangers passés en allemand. J'ai alors défini le caractère et constaté les mérites de ce livre². Le second volume vient à son tour d'être publié en deuxième édition. Il est, comme son aîné, un essai de montrer comment l'influence civilisatrice des pays romans, et surtout de la France, s'est exercée sur l'Allemagne dans le passé. Avec les articles d'importations furent introduits les mots étrangers qui les désignaient. L'étude de ces mots et de leur forme

1. Ce terme ne s'accorde pas, aux yeux de plusieurs linguistes, avec celui de *Sonorlauté*, adopté par M. Schatz. Il le faut cependant accepter ici, le mot *sonores* étant réservé en français à la traduction de l'allemand *stimmhaft*.

2. V. *Revue Germanique*, I, 1903, p. 359 et suiv.

renseigne donc sur l'endroit et l'époque où les objets eux-mêmes furent empruntés ou imités et parfois sur des circonstances de l'emprunt.

A la vérité cette étude a été faite déjà et les dictionnaires étymologiques disent le nécessaire. Mais M. Seiler — et c'est là l'originalité de son travail — a procédé déductivement, faisant l'histoire de la civilisation et l'éclairant par l'histoire des mots, de sorte qu'au lieu d'une aride nomenclature on possède une manière de récit suivi, de tableau complet. Aux lecteurs qui ne demandent qu'une information non documentée et sans preuves ce livre plaira et suffira. L'introduction en plaira aussi à ceux qui estiment que la campagne actuellement entreprise en Allemagne contre les mots étrangers va à l'excès. M. Seiler dit à ce propos les choses les plus sensées et les plus justes.

Il serait aisé de trouver des critiques à adresser à l'auteur d'un livre où tant de questions encore obscures sont effleurées. Voici quelques observations. Certaines étymologies données comme acquises ne sont pas assurées. Ex. : *nüchtern*, p. 12, *tanzen*, p. 118, *Keibe*, p. 171 (v. *Zeitschr. für deutsche Wortforsch.* VIII, p. 34). Il n'est pas certain que Gottfried de Strasbourg ait « pensé et senti en français », et c'est errer que croire que le *Tristan* « fourmille » de mots français (p. 109). M. Seiler parle à tort d'un cinquième « chant » du *Tristan* (p. 113), ce poème n'ayant pas été divisé en « chants » par son auteur. Il n'est peut-être pas sans inconvénient de dire que le moyen haut-allemand *platz* vient de *place*, le lecteur pouvant s'imaginer que le *tz* allemand a été substitué au son *s* français, alors que le Français du xii^e siècle prononçait comme l'Allemand moderne (V. aussi *Litze* « de lice », même p.). Enfin il est vraisemblable que *plan* et *plante* remontent non à *plan*, *plane*, mais à *plain* et à *plaigne* (p. 123).

La seconde édition du livre de M. Seidel est véritablement augmentée et corrigée. Un simple coup d'œil jeté sur les deux éditions laisse voir les progrès que réalise le nouveau volume offert à tous les lettrés qui désirent avoir quelque idée d'un chapitre important et intéressant de l'histoire de la langue allemande.

F. P.

Deutsches Wörterbuch, von FR. L. K. WEIGAND. 5. Auflage in der neusten für Deutschland, Oesterreich und die Schweiz gültigen amtlichen Rechtschreibung. Nach des Verfassers Tode vollständig neu bearbeitet von KARL VON BÄHDER, HERMANN HIRT, KARL KANT. Herausgegeben von Hermann Hirt. I. Lieferung. Verlag von Alfred Töpelmann (vormals J. Ricker) Giessen, 1907. 1,60 M.

Trop tard pour qu'elle puisse être étudiée avec soin nous parvient la première livraison de la 5^e édition du dictionnaire allemand de Weigand. Mais il suffit de la parcourir pour en comprendre le caractère et en apprécier le mérite. Trois choses sont offertes dans ce dictionnaire :

1° l'étymologie des mots allemands cités, et l'on sait que l'on peut s'en rapporter à M. Hirt du soin à ne donner que les étymologies les mieux démontrées; 2° l'époque de l'apparition première des mots dans la langue, renseignement qui est parfois de très haute importance et toujours nécessaire; 3° les mots étrangers les plus usités en allemand, indication qui manque dans les dictionnaires de Heyne et de Grimm et dont l'utilité est au-dessus de toute contestation.

Il est vrai d'autre part que le dictionnaire de Weigand ne fournit pas d'exemples et qu'il ne produit qu'un nombre restreint de composés. Mais aussi l'ouvrage ne doit pas être très volumineux. Il comprendra environ douze livraisons du prix de 1 m. 60.

F. P.

F. CHARMES, A. LEROY-BEAULIEU, R. MILLET, A. RIBOT, A. VANDAL, R. DE CAIX, R. HENRY, G. LOUIS-JARAY, R. PINON, A. TARDIEU. **Les questions actuelles de Politique étrangère en Europe.** Conférences organisées à la Société des anciens élèves de l'École libre des Sciences politiques, Félix Alcan, 1907. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine.*)

Ces conférences ne sont pas de simples exercices d'école destinés à récréer un auditoire d'élite. Elles s'adressent au grand public. S'il est vrai que les Français ignorent les questions de politique étrangère, ce n'est point faute d'éducateurs. Parmi ces éducateurs, il en est peu d'aussi avertis, d'un sens critique aussi aiguisé que ces conférenciers, formés à la bonne méthode par des maîtres tels que Boutmy, Sorel, Anatole Leroy-Beaulieu, Émile Bourgeois; au papotage des attachés d'ambassades, au reportage hâtif et naïf, a succédé l'étude scientifique, l'enquête sur place, la documentation.

C'est par ces qualités que ce volume se recommande et aussi parce qu'il vient à son heure. La France a, selon l'heureuse expression de M. Ribot, « élargi sa situation », elle l'a compliquée par là-même : aussi doit-elle suivre d'un œil attentif la vie de plus en plus mobile et inquiète des États partenaires ou rivaux; elle est intéressée à tous les problèmes économiques et sociaux qui se posent hors de ses frontières. Et c'est pourquoi les conférenciers tout en embrassant des champs d'observation divers et en apparence séparés, ont jugé les faits d'après ce que M. G.-L. Jaray appelle avec raison une « doctrine commune » qui est l'intérêt français.

M. Robert de Caix a, dans le titre au moins de son exposé, groupé autour de l'Angleterre « le système des ententes et alliances en Europe » comme si l'Angleterre était le maître pilier de ces édifices diplomatiques nouveaux. Mais ce qu'il raconte, c'est la conversion de l'Angleterre à l'amitié française : hostile à la France alliée de la Russie, à la France sa compétitrice en Égypte, à la France conquérante de la Tunisie et par là plus menaçante pour l'équilibre méditerranéen, à la France partie prenante en Afrique,

par quel miracle l'Angleterre est-elle devenue la toute cordiale et souriante Albion? La cause en est notoire, M. de Caix signale les mérites du rapprochement anglo-français : garantie de notre empire colonial et surtout de l'Indo-Chine, conservation de la paix en Europe, accords avec l'Italie et l'Espagne sous les auspices de l'Angleterre. M. R. Millet, qui a commenté les idées de M. de Caix, a tenu le langage d'un diplomate désabusé : il se défie des « systèmes » en politique, qui sont une manière de sentimentalisme ; « l'entente cordiale (1^{re} édition sous Louis-Philippe) » a-t-elle un gage de sécurité pour la France? M. Millet préconise la politique « réaliste », celle « des bons négociants qui traitent avec un client, puis avec un autre ». Et parmi ces autres clients le plus intéressant à coup sûr est l'Allemagne.

Mais peut-on causer avec l'Allemagne? M. André Tardieu conclut par l'affirmative, après l'examen remarquablement concis de « la politique extérieure de l'Allemagne » ou, plus exactement, de cette politique dont Guillaume II est le porte-parole, peut-être plus que l'inspirateur.

Cette politique a pour objectif l'isolement de la France, et après la conclusion de l'alliance franco-russe¹, une ingénieuse et parfois ingénue coquetterie pour se glisser en *tertius gaudens* entre les deux alliés. Puis brusque revirement : Guillaume II apparaît comme un assembleur de nuages ; c'est l'épisode marocain, dont M. Tardieu a révélé le mystère dans un livre qui reste un document d'histoire de première valeur. L'épisode tourne contre l'Allemagne ; rappelons ici que par sa fière polémique qui a réconforté l'opinion française au cours de la crise, le *Bulletin* du TEMPS n'a pas peu contribué à ce succès. Des colloques d'Algésiras est sorti — et c'est là l'échec le plus sensible à l'Allemagne — le rapprochement anglo-russe, publié en septembre 1907, mais que M. Tardieu avait annoncé (p. 77). Mais est-il bon que la France « se pare de sa victoire » diplomatique pour boudier à son tour l'Allemagne? Ne vaut-il pas mieux s'arranger, marchander? La liberté d'action au Maroc ne peut-elle s'acheter moyennant une avance de capitaux pour l'achèvement du chemin de fer de Bagdad? Cet accord, M. Tardieu affirme « qu'il est théoriquement possible et qu'il est désirable » (p. 87). Et M. Ribot se rallie à cette conclusion : « Nous pouvons causer avec tout le monde, avec l'Allemagne comme avec les autres nations » (p. 93).

On « causera » donc avec l'Allemagne, pour employer ce vocable désormais admis dans la langue diplomatique : MM. René Millet, Ribot, Tardieu se rencontrent ici dans l'expression du point de vue français.

1. Est-il vrai — et l'assertion est grave sous la plume d'un publiciste aussi informé et autorisé que M. Tardieu — qu'une des causes de la sympathie et du rapprochement entre la France et la Russie, ait été « le concours prêté par le gouvernement français au gouvernement russe pour l'arrestation de nihilistes qui conspiraient à Paris contre la vie de la famille impériale? » (p. 57). On peut heureusement invoquer des motifs plus nobles et plus dignes de l'un et l'autre gouvernement.

La France peut-elle se désintéresser de problèmes géographiquement plus lointains et de contrées avec lesquelles elle n'a pas comme avec l'Allemagne de contact immédiat et parfois douloureux? Il faut pour juger du point de vue français, les choses d'Autriche et de Hongrie, dominer, comme M. G.-Louis Jaray, son sujet, avoir observé presque au jour le jour le jeu si changeant des partis et pratiqué les personnages de cet imbroglio. Contre les augures de malheur qui prédisent la dissolution de l'organisme austro-hongrois à la disparition de François-Joseph, M. Jaray affirme la survivance de cette individualité : le conflit des nationalités ne provoquera pas le démembrement; c'est que le *deutschum* en Autriche — nous avons eu l'occasion de le remarquer ici¹, est un *deutschum* autrichien et non allemand; il est nationaliste et non séparatiste; et de même le slavisme des Tchèques, Polonais, Ruthènes, Serbes est un slavisme régional autonome, l'irrédentisme ne sévit que chez les Italiens anti-cléricaux. Le ciment de tous ces groupes ethniques c'est moins encore l'idée autrichienne que le catholicisme; et les dernières élections ont donné une majorité écrasante aux chrétiens sociaux et cléricaux : symptôme et garant de conservation. La France s'en applaudit moins pour l'Autriche que pour elle-même. C'est parmi nous la « doctrine commune » et comme le dit M. Jaray, « classique » que si l'Autriche-Hongrie n'existait pas, il faudrait l'inventer .. pensée que l'auteur a traduite en une péroraison saisissante : « L'Europe dans l'Autriche ce serait pour la France un nouveau Sedan ».

M. G.-L. Jaray a pénétré avec la même sagacité les choses de Hongrie : il a notamment dénoncé les secrets de l'agitation hongroise si mal connus; c'est un des chapitres les plus neufs de ce livre. En réalité, il se poursuit un conflit social entre les propriétaires — nobles ou *gentry* — et les paysans, conflit plus poignant peut-être que l'éternelle querelle entre les Magyars et les pauvres nationalités décapitées du royaume de Saint-Étienne. Quoiqu'il en soit, M. Jaray discerne avec sûreté — et ce n'est pas un mince mérite — cette complication de luttes de races et de luttes de classes dans la monarchie austro-hongroise.

M. René Pinon, s'attaquant à la « question de Macédoine et des Balkans » a posé avec une netteté magistrale les trois termes ou modes de la politique européenne en Orient : politique d'intervention, politique d'intégrité, politique de réformes. A laquelle de ces politiques la France doit-elle concourir? A celle des réformes assurément, mais comme gage de l'intégrité de l'Empire Ottoman; et cela, au risque de chagriner l'Angleterre et la Russie et l'Italie et les nations balkaniques, M. Pinon fournit à cette thèse des arguments persuasifs : outre le protectorat religieux auquel il attache peut-être trop de prix, les entreprises françaises où s'est absorbé un capital de deux milliards seraient compromises par un partage de la Turquie. Au même titre que l'Allemagne, la France doit agir en tutrice de l'Empire

1. *Revue Germanique*, 1^{re} année 1903, p. 699.

Ottoman, et peut-être les deux tuteurs pourraient se concerter pour administrer — ne disons point pour exploiter — les affaires de leur pupille. C'est encore à cette solution que M. Pinon se rallie (p. 206).

M. René Henry s'est chargé de la tâche, délicate entre toutes, de traiter « la question russe ». Il a été encouragé par M. Anatole Leroy-Beaulieu, à aborder cette « étude malaisée ». Il a bien divisé le sujet, interrogeant tour à tour le mouvement social, le mouvement national, le mouvement religieux, et menant son exposé jusqu'au cours de l'année présente¹. Quelles conclusions françaises M. René Henry tire-t-il de son examen? D'abord « que pendant un long délai, la France ne peut plus compter aussi pleinement que par le passé sur sa grande alliée terrestre », non seulement parce que celle-ci est matériellement affaiblie, mais aussi parce qu'elle cherche son confort moral, sinon financier, dans une sorte de communion autocratique et anti-polonaise avec la Prusse. Appréciation que confirme, avec son autorité particulière, M. Anatole Leroy-Beaulieu (p. 277). Aussi faut-il souhaiter l'avènement d'une Russie libérale et fédéraliste « portée à s'entendre non avec Berlin mais avec Paris ».

M. Anatole Leroy-Beaulieu dans une allocution où il a condensé toute sa connaissance des choses russes, a formulé, non sans scepticisme ni mélancolie, les mêmes critiques et les mêmes vœux : il condamne comme un anachronisme le régime autocratique et conseille aux Russes, et c'est la seule manière pour eux « de régénérer leur gouvernement », d'assainir leur administration, d'emprunter à l'Occident le régime parlementaire dont M. A. Leroy-Beaulieu ne méconnaît ni les vices ni les vertus. L'on voudrait que ces pages d'un ami éprouvé de la Russie fussent lues et méditées à Pétersbourg.

En attendant contentons-nous qu'elles soient lues et méditées en France, Un volume comme celui-ci — et c'est la justification de cette longue analyse — est un utile instrument d'éducation en matière de politique étrangère. La politique étrangère ne s'élabore plus dans le mystère des chancelleries : elle est un élément de la vie publique. Il importe donc qu'un peuple pour bien conduire ses affaires au dehors soit pénétré, au regard des problèmes extérieurs, d'une « doctrine commune », où se marient ses traditions ou son idéal avec ses intérêts matériels².

BERTRAND AUERBACH.

1. L'abondance des données excuse quelques négligences de style, p. 220 : vous *veniez de revenir*, p. 221 : *importations* plus *importantes*.

2. M. G.-Louis Jaray est le seul des auteurs qui indique la source de ses cartes et croquis.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

La *Malone Society* qui vient de se fonder sous la présidence de Mr. E. K. Chambers, et qui contient parmi ses membres des critiques aussi connus que MM. Pollard, Greg, Boas, etc., se propose de rendre accessibles les matériaux indispensables à l'étude du vieux théâtre anglais. Elle le fait au moyen de publications de drames rares, qui sont fournies aux souscripteurs au prix d'une guinée par an. Pour la 1^{re} année, 1907, cette Société publie quatre pièces anciennes : l'interlude de *Johan the Evangelist*; la moralité de *Wealth and Health*; la *Battle of Alcazar* de George Peele et l'*Orlando Furioso* de Robert Grenne. Ce début est engageant : nous avons là de fidèles réimpressions, ou plutôt des fac-similes. L'appareil critique est réduit à quelques pages où sont énumérées les éditions primitives et données les variantes. L'impression, le papier et l'aspect général des volumes sont remarquablement soignés.

La *Cambridge University Press*, qui s'est prise depuis quelques années d'une étonnante activité sous l'impulsion de Mr. A. R. Waller, multiplie de son côté les réimpressions littérales d'œuvres qui avaient trop souvent été retouchées par les éditeurs précédents. Au seul Mr. Waller nous devons déjà un Abraham Cowley complet, le *Hudibras* de Butler, les œuvres de Matthew Prior et les cinq premiers volumes d'une édition des pièces et poèmes de Beaumont et Fletcher qui en aura dix.

Dans cette même série, Mr. Moore Smith vient de faire paraître *Club Law*, comédie jouée à Cambridge vers 1600 et qui n'avait jamais été imprimée. L'appareil critique est ici plus complet que dans les réimpressions de la *Malone Society*; c'est une véritable édition savante; nous y trouvons une copieuse introduction, des notes abondantes et un index. La pièce elle-même, qui est une attaque des étudiants contre les bourgeois de Cambridge, forme un épisode curieux de la lutte séculaire entre *town and gown*, d'autant plus vive alors que les privilèges universitaires étaient plus exorbitants. Le début de la comédie (Acte I, Scènes I-III) manque malheureusement dans le manuscrit de la bibliothèque de St. John's College où elle a été retrouvée.

Mais la *Cambridge University Press* ne s'en tient pas à des réimpressions. Elle achève la publication d'une *Histoire moderne* en 12 volumes. Elle vient de faire paraître le premier volume d'une *Histoire de la Littérature Anglaise*, dirigée par MM. Ward et Waller, et bâtie sur le plan de l'*Histoire de la Langue et de la Littérature Française* de Petit de Julleville. Le volume paru (il y en aura quatorze en tout) va des origines au milieu du XIV^e siècle. Nous aurons à revenir sur cette importante entreprise.

E. L.

Living Authors. I. Poetry and Drama by Taco H. de Beer — Culemborg, 1907.

M. de Beer, membre de l'Académie royale flamande de Belgique, a entrepris de publier un recueil tout entier composé d'extraits d'auteurs anglais *vivants*. Il fait ressortir dans l'introduction la difficulté et le caractère unique de son entreprise, protestant contre l'habitude qui prévaut, surtout en Angleterre, de ne mettre entre les mains des étudiants que des écrivains déjà portés en terre. On pourrait lui reprocher un exclusivisme inverse; le hasard de n'avoir pas encore eu de funérailles n'empêche pas certains des poètes et des dramatises qui figurent dans son livre d'être déjà surannés. On se demande même pour quelques-uns s'ils ont jamais vécu. D'autre part, il est des disparus récents qui sont encore les lumières et les flammes d'aujourd'hui.

Mais remercions plutôt M. de Beer de ce qu'il nous donne et qui est neuf en effet. Chaque auteur a son introduction spéciale et sa bibliographie. On pourrait naturellement chicaner sans fin sur le choix des morceaux; affaire de goût. Cinquante-cinq pages consacrées à Mr. Pinero contre vingt-quatre à Bernard Shaw, c'est beaucoup, en vérité. Ce qui sera plus généralement regretté, c'est l'importance attachée par l'éditeur aux titres honorifiques. Il a un chapitre spécial, et en tête, hiérarchiquement, pour le *poète lauréat*; une table comparative des auteurs qui ont reçu et de ceux qui n'ont pas reçu de distinctions. Mais après tout, ce tableau est inoffensif et pourra même distraire un instant.

E. L.

ERNEST DIMNET. La Pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine. — Les lecteurs qui s'intéressent aux choses d'Angleterre seront reconnaissants à M. Dimnet pour ce livre remarquable. Les hommes dont il nous y parle, — Wiseman, Newman, le P. Tyrell, W. S. Lilly, William Barry, Wilf, Ward, occupent tous un rang important parmi les penseurs, et quelques-uns parmi les écrivains de l'Angleterre au XIX^e siècle. Le rôle de chacun dans la bataille des idées, les caractères particuliers de ces divers esprits, l'évocation dramatique, au moins pour ce qui regarde les plus célèbres, de personnalités d'élite, dans leur vie intellectuelle et sensible, voilà ce que trouveront les lecteurs de ce livre. Il est tout entier écrit d'une langue excellente, claire et vigoureuse, imagée mais toujours chargée de sens; il est inspiré d'un bout à l'autre par une largeur d'esprit, un souci de justice, une préoccupation de comprendre l'attitude mentale des adversaires, qui ne sont pas, il faut bien le dire, qualités banales dans les ouvrages de cet ordre.

Mais le livre n'est pas seulement une galerie de portraits et d'études destinée à nous faire connaître quelques Anglais éminents. Dans ces grandes figures du catholicisme britannique l'auteur voit les protagonistes

du mouvement de rajeunissement, de transformation ou d'évolution, comme on voudra l'appeler, qui tend à modifier quelques-unes des positions séculaires de l'église romaine.

Wiseman nous est montré comme le précurseur; Newmann, comme le philosophe, dont la profonde analyse de la foi établit la base solide de l'école nouvelle; Lilly, Tyrrell et Ward comme les critiques, les polémistes et les théologiens constructeurs qui ont développé et confirmé les vues de leur maître. M. Dimnet ne prétend pas que l'Allemagne et la France n'aient point apporté leur contribution à cet effort de la jeune pensée catholique; mais, à en suivre le développement dans cette Angleterre où il croit qu'il a pris naissance, il nous présente de tout le mouvement un exposé lucide et cohérent. L'ardeur de sympathie qu'apporte l'auteur à l'analyse et au jugement de ces idées donne à l'ouvrage une animation et une chaleur de vie qui en augmentent fort l'intérêt.

Exposer même les plus importantes de ces idées, résumer la philosophie religieuse de Newman, ou la doctrine de l'immanence du P. Tyrrell, nous n'y pouvons songer ici.

Un événement s'est produit, d'ailleurs, depuis l'apparition du livre, qui modifierait peut-être les conditions de la discussion. Pourrait-on parler du modernisme aujourd'hui comme avant la condamnation prononcée par Rome? Qu'advient-il de ce mouvement? C'est le secret de l'avenir. D'après leur propre doctrine les Modernistes peuvent ne voir dans la déclaration de l'évêque de Rome qu'une de ces formules toujours imparfaites, toujours destinées à être modifiées, par où s'exprime la vie d'une religion soumise, comme toute chose, à la loi de l'évolution. Si au contraire ils renoncent à propager leurs idées, et laissent à une autre époque la tâche d'imposer à la parole du Saint-Siège les modifications que le progrès des esprits aura rendues nécessaires, il en restera un regret à ceux qui, sans y être mêlés, observent du dehors cette lutte. Le talent et le savoir, l'intense conviction, la large tolérance, le respect de la science ou de la vérité qui animent cette phalange de croyants libéraux font honneur à la pensée de notre temps, et ne peuvent que faire bonneur à la communion romaine.

Beaucoup d'observations de détails mériteraient d'être relevées dans ce livre, pour montrer la richesse d'informations et la scientifique impartialité de l'auteur; très rarement un renseignement nous a paru douteux. Pourquoi cependant réunir le nom de Froude à celui de Newman en constatant chez eux l'alliance d'une culture séduisante avec « la religion la plus profonde »? (p. 235). Dès l'université Froude se déroba à l'influence de Newman; et n'est-il pas certain qu'après 1844 sa collaboration à la publication de *La Vie des Saints anglais* avait éteint sa foi?

LÉON MOREL.

Émile Legouis. — *Dans les Sentiers de la Renaissance anglaise* (Extrait de la *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes*). Paris, Didier, 1907, 68 p.

Un traducteur en vers, par le temps qui court, éprouve justement le besoin de s'excuser. M. Legouis s'acquitte de ce devoir en galant homme; mais sa componction ne va pas sans quelque malice. En nous offrant des fleurs choisies de poésie anglaise, il nous annonce qu'il nous les donne à peu près telles qu'il les a cueillies. « Si ridiculement petites seront les étiquettes mises sur les quelques fleurs qu'elles ne cacheront pas même leurs corolles. Il s'en faudra donc de beaucoup que la grâce sévère et instructive d'un jardin botanique soit ici atteinte. » Retenons l'avertissement, et prenons l'ironie comme il faut la prendre. Oui, il est des heures où l'on cherche, sur le rayon des poètes, l'édition sans notes. Quel grave esprit, féru de méthode, n'a éprouvé de ces détentes; n'a connu ce besoin salutaire de spontanéité et de rafraîchissement? Celui-là serait bien à plaindre, qui préférerait toujours les fleurs des herbiers à celles des champs. Suivons donc, d'un cœur léger, M. L. par les sentiers de la Renaissance anglaise. Il y fait bon, car c'est le printemps — la floraison éclatante d'une poésie et d'un peuple. A travers les parfums capiteux, passionnés, de l'époque Elisabéthaine; les odeurs plus légères du temps des Cavaliers, notre guide flâne, promeneur artiste, cueillant de-ci de-là, sans ordre rigoureux ni discipline imposée, tantôt une fleur des plus belles, tantôt un rameau entier. — Certes, voulant s'accorder une libre échappée de vacances, et sans doute aussi nous rappeler, discrètement, qu'à force de comprendre il ne faut pas oublier de sentir, M. L. ne pouvait choisir occasion plus heureuse, ni meilleur argument. La poésie lyrique de la Renaissance anglaise est de ces domaines que tous croient connaître, et que peu connaissent en effet. En Angleterre, mille raisons diverses éloignent d'elle le grand public; les lettrés seuls la lisent avec suite, et tous encore ne savent pas l'apprécier. En France, l'étudiant de métier est porté à la négliger; car ce jardin ne produit que des fleurs, on n'y récolte guère de thèses. Le philologue et le sociologue, craignant pour leur dignité — et peut-être, rendons-leur justice, pour les plates-bandes — ne s'y aventurent pas volontiers; aussi, bien que d'accès facile, est-il assez peu fréquenté.

Nous osons donc le promettre aux compagnons de M. L., à leur agrément s'ajoutera quelque profit. Sans y prétendre, tout en suivant, de Sidney à Herrick, le cours varié d'une production changeante autant que fertile, l'auteur nous révèle plus d'un petit chef-d'œuvre, nous enrichit de mainte impression neuve; et son commentaire, infiniment sobre et discret, dessine pourtant d'un trait sûr la physionomie de l'époque, l'originalité de chaque poète. — Que vaut enfin la traduction? Nous pouvons juger de sa fidélité, car les textes sont là, qui nous invitent à la comparaison, et doublent notre plaisir. C'est merveille de voir comme cette chose insaisissable, le ton, l'âme propre de chaque morceau, est infailliblement prise, et fixée en des mots nouveaux, dans une autre langue. Les rythmes, très souples et variés,

répondent chaque fois à la mesure de l'original. Elles ont bien du charme, les strophes passionnées de Sidney, les chansons mignardes de Carew, les impertinences de Suckling; mais rien ne surpasse, pour nous, en fidélité profonde ni en bonheur poétique, les morceaux traduits de Spencer. Il y a là, dans la dédicace du second livre, dans l'épisode du *Forgeron Souci*, mieux qu'une transposition — une récréation — dans une langue savoureuse sans effort et archaïque juste assez — de l'ample et magnifique déroulement d'images qu'aiment les fervents de la « Reine des Fées ».

L. CAZAMIAN.

Ch. Bastide, docteur ès lettres. — *John Locke. — Ses théories politiques et leur influence en Angleterre. — Les libertés politiques. L'Église et l'État. La Tolérance.* Paris. Ernest Leroux, 1907, 397 p., in-8.

On ferme ce livre avec un sentiment d'estime. Il impose le respect par la somme de travail qu'il représente, la conscience dont il est plein, le mérite de certaines pages. En même temps, il laisse l'impression d'une œuvre inégale et dont la conception n'est pas irréprochable.

La thèse de M. Bastide n'est point réellement une étude sur Locke, mais l'histoire des controverses relatives à la liberté politique et religieuse en Angleterre, de la Réforme au XIX^e siècle. Cette vaste — bien vaste — enquête s'appuie tout entière, il est vrai, sur l'homme dont les écrits et l'influence ont le mieux servi l'une et l'autre cause; mais cette disposition, légitime en soi, est ici dangereuse parce qu'elle n'est point parfaitement agencée. Faisant une étude générale, M. B., par une sorte de timidité, a voulu conserver l'apparence d'une monographie; et il ne nous donne ainsi franchement ni l'une ni l'autre. D'une part, isolant chez Locke le théoricien du philosophe, il laisse en dehors toute une moitié de son œuvre et de sa pensée; et d'autre part il écrit l'histoire du point de vue d'un individu. Comme toute thèse littéraire qui se respecte, la sienne débute par une biographie de 133 pages; et le récit, d'ailleurs sec, de cette existence assez terne, forme un étrange préambule aux huit chapitres généraux où nous est raconté le mouvement des idées politiques pendant deux siècles. Ainsi la figure de Locke est diminuée par l'enquête historique, et l'enquête historique est gênée par la prédominance excessive d'une seule figure. Si le cadre n'est là que pour le portrait, il est démesurément large; si c'est le cadre qui est le tableau, pourquoi lui donner forme de cadre? — L'objection n'est pas seulement, ni surtout, d'ordre esthétique. Comment comprendre les « Lettres sur la tolérance » ou le traité du « Gouvernement Civil », sans connaître chez Locke tout le penseur; sans relier sa doctrine politique et religieuse à l'ensemble de sa philosophie, à cette attitude d'esprit qui dessine d'un trait si net la figure intellectuelle de l'Angleterre moderne? On ne peut séparer l'empirisme psychologique du traité sur « l'Entendement

humain » de l'empirisme social du « Gouvernement Civil ». Et d'autre part, comment comprendre le triomphe graduel de la tolérance et de la liberté en Angleterre, sans étudier, parallèlement à la succession des théories, le jeu des grandes forces politiques et sociales? Or la méthode qu'a suivie M. B. lui interdisait d'élargir ainsi sa recherche dans un sens ou dans l'autre. Il a abstrait chez Locke un aspect de la doctrine, et dans l'histoire de l'Angleterre a isolé le mouvement d'idées correspondant. Mais ces deux abstractions auraient également besoin d'un support, et il ne suffit pas de les rapprocher pour en faire un tout solide. On regrette, en terminant, de ne connaître qu'à moitié Locke, et de comprendre imparfaitement le plus grand fait de l'histoire anglaise moderne.

En revanche, il est une chose que M. B. pouvait faire, et qu'il a bien faite : étudier toute la lignée des prédécesseurs et successeurs de Locke. C'est là qu'est l'intérêt et le mérite de son travail. Sur les grandes figures du mouvement, il ne jette point sans doute une lumière nouvelle; d'un Hooker, d'un Milton, etc., l'immensité de son enquête ne lui permet de tracer qu'une esquisse rapide. Mais où il nous instruit, c'est quand il touche aux figures secondaires, ordinairement ignorées; aux intermédiaires, dont plusieurs méritent mieux que l'oubli. Il n'a négligé aucune source importante d'information; a dépouillé un nombre considérable de pamphlets, sermons, traités dogmatiques; a serré de près les fluctuations de la controverse, entre les deux thèses extrêmes; et les matériaux qu'il nous apporte ne sont pas seulement abondants, mais parfois aussi précieux. Les figures de Halifax, de Proast, parmi les contemporains de Locke; de Hoadly, de Blackstone, après lui, apparaîtront pour la première fois à la plupart des lecteurs de M. B.; ils lui seront reconnaissants de les leur avoir fait connaître. Quant à Locke lui-même, on ne peut dire que ses doctrines politiques soient ici résumées d'une manière particulièrement neuve ou suggestive; mais ce que l'auteur nous expose de ses projets de réforme sociale (p. 119-120; Appendice I) aura pour beaucoup le mérite d'une piquante nouveauté.

C'est que, dans cette partie documentaire, où est le fort de son livre, M. B. est servi, on le sent, par ses goûts personnels et son érudition acquise. Il se meut à l'aise parmi les controverses religieuses du xvii^e siècle; et la connaissance générale qu'il a de l'histoire du protestantisme lui permet de rattacher avec précision, à plusieurs reprises, le mouvement des idées anglaises aux influences continentales. Le récit ingrat de ces polémiques où l'idée de persécution s'acharne à vivre, s'anime pour lui d'un intérêt qui n'est pas seulement historique; et l'on devine, sous l'impartialité de l'intelligence, un reste d'émotion contenue. C'est à cette nuance de son zèle scientifique, et à la discipline sobre et ferme de sa pensée, que M. B. doit ses meilleures pages; des résumés concis, des formules fortes, et une heureuse harmonie de ton, par endroits, entre la matière et la forme de son étude. Par exemple, le portrait qu'il trace de Locke n'est pas toujours aussi vivant qu'on pourrait le souhaiter, et la

figure de l'homme ne se dessine guère qu'à la fin de la biographie; mais Locke vieilli, jouant avec les enfants de Sir Francis Masham, a un air de vérité sympathique que M. B. a su mettre en relief, et dont il a rendu le charme austère dans la tonalité voulue.

Malheureusement il faut ajouter d'autres réserves à celle que nous avons d'abord faite. Comme l'ensemble, le détail du plan prête à la critique. L'auteur nous raconte le rôle politique de Locke (I, vi-vii) avant de nous avoir exposé sa doctrine (II, v-vi). Le manque d'équilibre dans la conception de l'ouvrage se fait sentir jusqu'en chaque partie. Les chapitres ne sont point composés, les développements ne sont pas organiques; le récit se traîne, piétine sur place, revient en arrière; une impression d'aridité se dégage invinciblement à la longue. Le style, parfois nerveux, est trop souvent gauche, entaché d'impropriété, d'incorrection même. Une certaine monotonie est la rançon fatale de la sincérité de l'auteur, de sa conscience toujours égale. Les négligences de la forme; les nombreuses fautes typographiques; les traductions inexactes et lâchées, sembleraient accuser dans l'exécution du travail une hâte et une légèreté qui s'accordent mal avec le ton de l'ouvrage et le tour d'esprit de l'auteur¹.

Tout cela n'a pas grande importance. L'essentiel, à nos yeux, c'est que le sujet n'est pas traité avec toute l'ampleur nécessaire. Une étude qui touche de si près à la nature intime de l'esprit anglais — l'étude des solutions qu'il a apportées au problème de la liberté politique et religieuse — réclamerait un fond de philosophie générale, qui pût donner à la recherche sa véritable perspective. On ne trouve pas ici le sentiment constant de la portée et de l'intérêt des problèmes, ni l'intuition vivifiante de l'originalité anglaise, sans lesquels l'enquête menée par M. B. perd beaucoup de sa signification

1. Exemples d'incorrections : « *désespérément* » (p. 53); « Cromwell désirait qu'aucun de ses « saints », dont l'individualisme religieux faisait un incomparable soldat, ne fût inquiété dans ses opinions » (p. 190); « On dirait que les premiers siècles du christianisme revivent *quand* (le « *when* » anglais!) l'agonie de l'Empire rendait possible », etc. (p. 10-11). — De négligences : « Sa répugnance de plus en plus croissante » (p. 100); « Aucune ville n'était plus *large* (libérale!) à cet égard qu'Amsterdam » (p. 86); « une ferveur calviniste qui les indisposa contre la cote mal taillée établie par la politique Elisabeth entre Rome et Genève » (p. 148). — De coquilles fâcheuses : « *antimoniens* » (p. 11); « la *curie* des honneurs lucratifs » (p. 101), etc. — De traductions inexactes : « Les libertés du peuple ne se perdent rarement que par négligence » (The people's liberties are seldom lost but through negligence), p. 122; « le soleil de ma vie se *cache* » (my sun is setting), p. 131; etc. — La Sorbonne eût pu s'offusquer de cette étrange métaphore : « Ainsi se rompit cette union mystique qui prétendait mettre entre les bras de son monarque absolu, comme une épouse parée, l'Angleterre tremblante et soumise. Avant de se donner, la femme débattrait désormais ses intérêts, exigerait des garanties..., » etc. (p. 301). — Faut-il voir de l'humour en cette phrase énigmatique, où M. B. nous rapporte qu'à Amsterdam, « un anabaptiste tenait la plus belle taverne » ? (p. 85); ou en cette autre : « Il se produisit une extraordinaire fermentation d'idées. On vit des hommes renoncer subitement à la foi politique qu'ils professaient depuis leur enfance » (p. 87). Si oui, c'est de l'humour trop subtil, et qui risque de passer inaperçu.

et de sa valeur. Et sans doute, il s'abriterait pour nous répondre derrière la stricte notion de l'histoire objective. Mais même du point de vue étroitement historique, le phénomène qu'il a étudié ne peut être compris sans faire intervenir plus largement les causes collectives et la psychologie sociale. C'est l'esprit même du peuple anglais qui évolue de Hooker à Paley; la transformation des croyances, et sans doute aussi leur affaiblissement, est la condition, peut-être la cause, du triomphe de la liberté religieuse. M. B. ne nous a pas assez montré de quelle manière, ni jusqu'à quel point, l'avènement de la tolérance est lié à celui du scepticisme.

Une étude définitive sur Locke, penseur et théoricien, reste à faire. Ce livre rendra de précieux services à qui voudra étudier les controverses auxquelles ont donné lieu, dans l'Angleterre moderne, les rapports de la conscience individuelle avec l'État. Et l'accueil sympathique qu'il a reçu de la critique anglaise prouve assez que le patient labeur dont il témoigne n'est point sans fruit.

L. CAZAMIAN.

P. Berger, docteur ès lettres. — *Quelques aspects de la foi moderne dans les poèmes de Robert Browning*. Paris, Société Française d'imprimerie et de librairie, 1907, 107 p., in-8.

On retrouve dans cette étude presque toutes les qualités qui valaient en même temps à l'auteur, pour sa belle thèse sur Blake, un très légitime succès — pénétration psychologique, sens de l'invisible, analyse serrée, systématisation vigoureuse; et cette sincérité comme cette élévation naturelle de la pensée qui rendent un livre sympathique et font deviner un homme.

Il y a pareillement ici, dans le maniement d'un sujet difficile, toute la conscience et toute la clarté désirables. M. Berger connaît à fond l'œuvre de Browning; il a su en extraire le contenu religieux, des affirmations positives jusqu'aux tendances les moins précises. Ces éléments divers sont réunis, classés, mis à leur place dans une construction progressive qui satisfait notre esprit sans leur faire en rien violence. Pour qui connaît l'obscurité tant de fois reprochée à Browning; le caractère peu systématique de sa doctrine et de ses poèmes, et la difficulté de toucher à ces questions très hautes et encore plus délicates, le présent travail, quelques réserves qu'il puisse appeler, fait honneur à son auteur et mérite notre reconnaissant accueil. — Ce n'est certes pas la première fois qu'on étudie chez Browning le penseur et l'apôtre; mais si M. B., avec une hardiesse peut-être excessive, s'est résolument affranchi des innombrables sermons laïques où l'Amérique comme l'Angleterre ont commenté l'Évangile selon Browning, la garantie qu'y perd sa recherche n'a jamais été plus secondaire. Esprit concentré, à l'attention fouilleuse, il a craint de se disperser en cette littérature stérile, et sans avoir le droit d'être affirmatif, nous lui donnerions cependant volontiers raison. Faite tout entière du contact intime et pro-

longé d'une pensée réfléchie avec la religion d'un poète philosophe, cette étude nous en apporte une connaissance vraiment complète et approfondie. Et l'exposition qu'elle en donne, claire, ordonnée, ferme et précise, est en même temps attachante par la grave et discrète émotion qui l'anime.

Il est malaisé de n'envisager un travail de ce genre qu'au point de vue scientifique; c'est à ce point de vue pourtant que nous voudrions nous placer, pour faire à M. B. les seules objections qu'il permette. — Et d'abord, l'attitude personnelle de l'auteur n'est pas assez définie. Elle ne pouvait être qu'absolument neutre, ou tout le contraire; elle cherche entre ces deux extrêmes un milieu bien difficile à tenir. Théoriquement, nous attendions de M. B. une étude de tout point objective; il serait faux de dire qu'il nous l'a donnée. Non seulement sa sympathie pour Browning, et dans une certaine mesure pour ses conceptions religieuses, imprègne tout le livre et en dirige visiblement la marche; mais il donne implicitement à ces conceptions une portée générale, en cherchant dans les poèmes de Browning « quelques aspects de la foi moderne ». Ce titre ne répond certes pas dans l'esprit de M. B. à une intention dogmatique; mais cette valeur représentative qu'il attribue aux conclusions du poète, n'étant nullement justifiée au cours de son étude par une analyse sérieuse des rapports entre Browning et le mouvement contemporain des esprits, ne peut s'expliquer que par une affirmation en quelque sorte personnelle, et d'ordre extra-scientifique. — D'autre part, nous eussions compris que, laissant de côté l'impassibilité de l'historien, bien chimérique en pareille matière, M. B. eût critiqué les idées de Browning en même temps qu'il les exposait, et nous eût dit exactement dans quelle mesure il les faisait siennes. Or il apporte à ce jugement de valeur une réserve incomplète, et que nous avons le droit de trouver inconséquente. En un mot, il nous livre trop ou bien pas assez de lui-même.

Ensuite, on pourrait lui reprocher de ne pas caractériser assez précisément la pensée de Browning, en la situant parmi les doctrines de notre temps. M. B., s'il faut tout dire, ne paraît point sentir les exigences habituelles de la froide histoire des idées. Le tableau qu'il trace de nos incertitudes présentes est d'une justesse morale et sentimentale irréprochable, mais philosophiquement d'une généralité vague. Nous serions tenté de conjecturer que M. B., esprit robuste et naturellement apte à manier les idées, méprise un peu la pure culture philosophique — la connaissance des théories et des problèmes. On ne s'expliquerait pas autrement que, traitant un sujet de ce genre, il se soit volontairement privé du secours que le vocabulaire technique, discrètement manié, pouvait en bien des cas lui apporter; qu'il ait négligé des rapprochements nécessaires entre les croyances de Browning et les théories contemporaines. Par exemple, nous montrer dans l'évêque Blougram l'ancêtre direct de nos « pragmatistes »; nous dire comment Browning, tout en repoussant par une sorte de scrupule esthétique cette conception utilitaire de la foi, s'en rapproche cependant au fond beaucoup plus qu'il ne le croit lui-même (p. 25, 86); enfin que sa doctrine est très

voisine de certain fidéisme intuitif très à la mode aujourd'hui, et pas seulement outre-Manche — ce n'eût point été charger l'exposition de quelques termes abstraits, c'eût été fournir au lecteur averti une mise au point utile.

Et cette inexpérience probablement volontaire du métier philosophique se traduit ici, ce qui est plus grave, par une certaine défaillance du sens critique. Tout bien pesé, nous oserons dire que M. B., dans la mesure où il l'apprécie, prend chez Browning le penseur un peu trop au sérieux. Il a sans doute un sentiment juste et fin du risque que l'on court toujours à chercher une doctrine cohérente dans l'œuvre d'un poète; il nous dit en commençant : « Si l'on voulait, en un seul mot, caractériser Robert Browning, on hésiterait sans doute entre les deux épithètes poète et penseur. Les poètes lui appliqueraient peut-être la seconde, les philosophes la première ». On ne saurait avoir plus spirituellement raison; mais M. B. ne paraît pas sentir jusqu'à quel point il a raison; son livre tout entier en fait foi. Par chacune de ses pages, sinon par ses conclusions fermes, il témoigne pour la pensée de Browning, sa vigueur et son enchaînement, d'un respect que nous ne pouvons nous empêcher de trouver exagéré. — Cette notice déjà longue nous interdit d'entrer ici dans le détail; disons du moins qu'à nos yeux il n'est pas juste de croire, comme le fait M. B., que les idées religieuses de Browning soient une construction forte — ni même en aucune mesure une construction. Série d'actes de foi et non de raisonnements véritables, elles n'ajoutent rien au pur mysticisme, qu'une vaine apparence de rigueur et de rationalité. Leurs conclusions, telles que M. B. les expose, sont le résultat prédéterminé d'une enquête fictive, à presque tous les moments de laquelle se produit une solution de continuité — une assertion gratuite (par exemple : pages 49, 51, 53, 61, 65, 66, 71, etc.). On pourrait dire que Browning aboutit au protestantisme libéral, duquel il était parti, et qui n'avait cessé un moment d'imprégner sa pensée.

M. B. pourrait, il est vrai, contester chacune de ces affirmations, auxquelles manquent les preuves; ou les accepter et nous demander en quoi elles détruisent l'intérêt des idées qu'il expose et l'utilité de sa recherche. Et c'est bien ici le fond du débat : à nos yeux, l'étude de M. B. n'eût pris toute sa légitimité et sa valeur, que s'il en eût fait plus nettement une enquête historique. Pour nous, le rationalisme religieux de Browning vaut surtout par son succès, comme indice psychologique, document social. En lui-même, il ne mérite guère qu'on s'y arrête. Pour nous apporter une philosophie religieuse; pour donner satisfaction non seulement aux besoins moraux et sentimentaux de notre âme, mais à tout notre être, il fallait un esprit vraiment nourri de toutes nos émotions et de toutes nos sciences; et cet esprit, Browning ne l'a pas été. Après lui avoir attribué cette érudition encyclopédique et cette qualité représentative de tout un siècle qu'eut Gœthe, M. B. nous avoue plus loin que Browning « a été très peu pénétré par l'esprit scientifique. On peut même se demander s'il a eu pleine conscience de la valeur de la science moderne ».... Il « semble

complètement ignorant des sciences physiques ou naturelles » (p. 42). Comment voir dès lors en lui « l'homme complet, tel que l'ont fait un milieu cultivé et une éducation soignée du XIX^e siècle, profond observateur, penseur solide, sans préjugés aveugles, » etc. ? (p. 5). Un tel homme peut avoir le génie moral, être un « prophète », exercer l'action psychologique d'un Tolstoï; il ne saurait être qualifié pour répondre aux incertitudes de notre pensée.

Nous eussions donc aimé voir M. B. analyser plus largement les origines, la formation, l'influence des doctrines religieuses de Browning; et en estimer plus exactement, comme la noblesse et la vertu morales, l'autorité philosophique. Mais il a fait de son livre une œuvre d'amour plus encore qu'une œuvre de science. Nous ne pouvons que lui demander pardon d'avoir soumis au contrôle de la froide raison une étude qui se réclame d'elle mais dont l'âme est un sentiment.

L. CAZAMIAN.

LITTÉRATURE SCANDINAVE

FINNUR JÓNSSON. *Den islandske Litteraturs Historie*. Copenhague, Gad, 1907. In-8° de 453 p.

M. le professeur Finnur Jónsson a, de 1894 à 1902, publié en 3 volumes une très complète Histoire de la vieille littérature islando-norvégienne, dont l'ouvrage ci-dessus annoncé n'est, pour ainsi dire, que la quintessence. Destiné principalement aux étudiants de l'Université, il ne sera pas moins utile au grand public curieux de s'initier rapidement et sûrement dans la connaissance d'une littérature qui a produit l'*Edda* et les poèmes des scaldes, les sagas et toute une moisson d'autres œuvres, religieuses ou profanes.

La littérature moyenâgeuse proprement dite, c'est-à-dire de la fin du VIII^e siècle à 1400 environ, y occupe naturellement la plus grande place, 400 pages sur 437. Elle se divise en trois périodes. De 800 à 1100, après les « thulir », auteurs probables des plus anciens chants eddiques, apparaissent les scaldes, dont l'étrange poésie s'épanouit de 1100 à 1300, en même temps que sont composées la plupart des sagas, véritables archives de la culture scandinave. De tout cela nous entendons, de 1300 à 1400, l'écho de plus en plus affaibli. Après 1400, c'est la décadence dont quelques pages suffisent à tracer l'esquisse. Il y a eu au XIX^e siècle une sorte de renaissance, mais sous l'influence danoise; et si le nombre est grand des Islandais qui écrivent aujourd'hui, ce sont des « utilitaires » plutôt que des poètes ou même des littérateurs.

L'intérêt de ce Manuel réside surtout dans les idées personnelles à l'auteur sur la civilisation norroise, l'époque des Vikings, les rapports de ceux-ci avec les Celtes et l'origine des chants de l'*Edda* : idées que, pour ma modeste part, je partage, en général, bien qu'elles soient très souvent tout à fait opposées aux opinions qui ont eu cours en ces dernières années.

LÉON PINEAU.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Bibliographie des ouvrages.

I. Langue. *Deutsche Wortforschung und Wortkunde.* Leipzig, Teutonia-Verlag, 07. 3,80 m. [*Teutonia. Handbuch der german. Filologie. Hrsg. v. A. v. SALTEN u. R. DOUFFET, 3. II.*]. — HEINRICH, T. *Zur Aussprache der Stosslaute in der neuhochdeutschen Schriftsprache (Ein Beitrag zur Aussprachfrage).* Progr. Berlin, Weidmann, 07. 1 m. — SCHLESSING, A. *Deutscher Wortschatz oder der passende Ausdruck. Praktisches Hilfs- und Nachschlagebuch in allen Verlegenheiten der schriftlichen und mündlichen Darstellung. 4. Aufl.* Esslingen, Neff, 07. 6 m. — SCHUMANN, C. *Der Wortschatz von Lübeck. Probe planmäss. Durchforschung eines mundärtlichen Sprachgebietes.* Strassburg, Trübner, 07. 2,50 m. [*Zeitschrift für deutsche Wortforschung, Bd. 9, Beiheft.*]. — *Wörterbuch der luxemburgischen Mundart.* Leipzig, Harrassowitz, 06. 8 m.

II. Histoire de la civilisation et histoire proprement dite. — BODE, W. *Amalie Herzogin von Weimar. 1. Das vorgöthische Weimar. 2. Der Musenhof der Herzogin Amalie. 3. Ein Lebensabend im Künstlerkreise.* Berlin, Mittler und Sohn, 08, 3 vol. 9 m. — GURLITT, C. *Die deutsche Kunst des 19. Jahrh. Ihre Ziele und Taten. 3., umgearbeitete Auflage.* Berlin, Bondi, 07. 10 m. [*Das neunzehnte Jahrh. in Deutschlands Entwicklung, II*]. — PASTOR, WILLY. *Aus germanischer Vorzeit. Bilder aus unserer Vorgeschichte.* Berlin, Worthner, 07. 4,50 m. — STROBL VON RAVELSBERG, FERD. *Metternich u. seine Zeit., 1773-1859. 2. Bd.* Wien, C. W. Stern, 07. 10 m. — WEISE, O. *Die deutschen Volksstämme und Landschaften. 3. Aufl.* Leipzig, Teubner, 07. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 16.*].

III. Histoire de la littérature. — AUSFELD, F. *Die deutsche anakreonische Dichtung des 18. Jahrh. Ihre Beziehungen zur französischen u. zur antiken Lyrik. Materialien u. Studien.* Strassburg, Trübner, 07. 2,40 m. [*Quellen u. Forschungen zur Sprach- u. Culturgeschichte der germanischen Völker. 101. H.*]. — HILLE, C. *Die deutsche Komödie unter der Einwirkung des Aristophanes. Ein Beitrag zur vergleichenden Literaturgeschichte.* Leipzig, Quelle u. Meyer, 07. 5,75 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, N. F. 2.*]. — KIPKA, KARL: *Maria Stuart im Drama der Weltliteratur vornehmlich des 17. u. 18. Jahrh. Ein Beitrag zur vergleichenden Literaturgeschichte.* Leipzig,

Hesse, 07. 10,80 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte*, IX.]. — RÖTTGER, K. *Die moderne Jesusdichtung. Eine Anthologie. M. e. religiösen u. literar. Einleitg. hrsg.* München, Piper, 07. 3,50 m. [*Die Fruchtschale*, 16.].

IV. Auteurs et œuvres. — A) Recueils. — *Briefe deutscher Frauen. Ausgewählt v. E. WASSERZIEHER.* Dresden, Ehlermann, 07. 5 m. — *Deutsche Frauenbriefe, aus zwei Jahrhunderten. Von EMIL BURGER,* Frankfurt A. M., Diesterweg, 08. 1,50 m. — *Meisterbriefe. I. Literatur. Aus der Frühzeit der Romantik. Hrsg. v. JONAS FRÄNKEL.* Berlin, Behr, 07. 2 m. *Romantiker-Briefe, Hrsg. v. FRDR. GUNDELFINGER,* Iena, Diederichs, 07. 7 m.

BENZMANN, H. *Moderne deutsche Lyrik. Mit. e. literargeschichtlichen Einleitung u. biogr. Notizen hrsg. 2. gänzlich veränd. Aufl.* Leipzig, Reclam, 07. 1,50 m. [*Universal-Bibliothek.*]. — BERTLING, C. *Frankfurter Sagen- und Geschichten-Buch.* Frankfurt a. M., Scheller, 07. 4 m. — HARTMANN, A. *Historische Volkslieder und Zeitgedichte vom 16. bis 19. Jahrh. Gesam-melt u. erläut. Mit Melodien, hrsg. von H. ABELE. Bd. 1. Bis zum Ende des 30 jährig. Krieses.* München, Beck, 07. 12 m.

B) Auteurs et ouvrages particuliers. — *Arnim, Bettina von. Geschich-ten. Hrsg. v. K. S. STROHL u. K. W. FRITSCH.* Berlin, Fontane, 08. 3,50 m.

Auerbach. — BETTELHEIM, A. *Berthold Auerbach. Der Mann, sein Werk, sein Nachlass.* Stuttgart, Cotta, 07. 8 m.

Berthold von Regensburg. — SCHÖNBACH, A. E. *Studien zur Geschichte der altdeutschen Predigt. 8. Stück. Ueber Leben, Bildung und Persönlichkeit Bertholds von Regensburg, II.* Wien, Holder, 07. 2,10 m. [Aus: *Sitzungsbe-richte d. k. Akad. d. Wissenschaften.*].

Bode, J. J. Chr. — WIIAN, J. *Johann Christoph Bode als Vermittler englischer Geisteswerke in Deutschland.* Prag, Bellmann, 06. 4 m. [*Prager deutsche Studien*, 3. H.].

Brentano's, Clemens. Frühlingskranz in Briefen, ihm geflochten, wie er selbst es schriftlich verlangte. Neue vollständ. Ausg. m. Einleitung von W. TIEMANN. 2 Bde. Leipzig, Insel-Verlag, 07. 6 m. — *RIESER, F. « Des Knaben Wunderhorn » und seine Quellen. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Volksliedes und der Romantik.* Dortmund, Ruhfus, 08. 16 m.

David, J. J. Gesammelte Werke. Hrsg. v. E. HEILBORN u. ERICH SCHMIDT. In 6 Bdn. Bd. 1. Gedichte. Das Höferecht. Bd. 2. Die Wiedergeborenen. Hagurs Sohn. Blut. München, Piper, 08. 12 m.

Dehmel. — FRANK, RUD. *Richard Dehmel.* Leipzig, M. Hesse, 07. [Muz Hesse's Volksbücherei, 400. Hft. *Moderne Lyriker*, III].

Eichendorff, J. v., und W. v. Eichendorff. Fahrten und Wanderungen (1802-1814). Nach ungedr. Tagebuch-Aufzeichnungen m. Erläuterungen. Hrsg. v. ALF. NOWACK. Gross-Strelitz, Wilpert, 07. 1,50 m.

Fontane, Thdr. Aus dem Nachlass. Hrsg. v. J. ETTLINGER. Berlin, Fontane. 08. 5 m.

Freiligrath, F. — VOLBERT, A. F. *Freiligrath als politischer Dichter.*

Münster, Schöningh, 07. 2 m. [*Münstersche Beiträge zur neueren Literaturgeschichte*, III.].

Freytag, G. — LINDAU, H. *Gustav Freytag*. Leipzig, Hirzel, 07. 8 m. — MAYRHOFER, OTTO. *Gustav Freytag und das Junge Deutschland*. Marburg, Elwert, 07. 1,20 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft*, 1.]. — ULRICH, P. *Gustav Freytags Romantechnik*. Marburg, Elwert, 07. 2,40 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft*, 3.].

Goethe. — BODE, W. *Goethes Lebenskunst* 5., vollständig umgearb. Aufl. Berlin, Mittler, 08. 3 m. — BOUCKE, EWALD A. *Goethes Weltanschauung auf historischer Grundlage. Ein Beitrag zur Geschichte der dynamischen Denkrichtung und Gegensatzlehre*. Stuttgart, Fromman, 07. 8 m. — MINOR, J. *Goethes Mahomet. Ein Vortrag*. Iena, Diederichs, 07. 2 m. — SCHREMPF, CHR. *Goethes Lebensanschauung in ihrer geschichtlichen Entwicklung. 2. Teil: Lehrjahre in Weimar, 1775-1786*. Stuttgart, Frommann, 07. 4 m. — SOMMER, R. *Goethes Wetzlarer Verwandtschaft*. Leipzig, Barth, 08. 1,50 m. — SPECK, J. *Der Entwicklungsgedanke bei Goethe*. Hanau, Clauss, 07. — STRECKER, R. *Religion und Politik bei Goethe. 6 Vorlesungen, hauptsächlich im Anschluss an Goethes Gespräche mit Eckermann*. Giessen, Roth, 08. 1,60 m. — *Goethe's Briefe an Charlotte von Stein*. Hrsg. von J. PETERSEN. 3 Bde. Leipzig, Insel-Verlag, 07. 7 m. — *Der junge Goethe. Goethes Gedichte in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Hrsg. u. erläutert v. EUGEN WOLFF*. Oldenburg, Schulze, 07. 3 m.

Gotthelf's, Jerem. (Alb. Bitzius), *ausgewählte Werke in 10 Bdn. Mit e. Biographie des Dichters u. m. Einleitgn. hrsg. v. ADF. BARTELS*. Leipzig, Hesse, 07. 5 vol. 10 m.

Grabbe's Werke in 7 Büchern. Mit Einleitg., nebst Wiedergabe e. neu aufgefundenen Fragments, sowie Vollendung der Bühnendichtung « Marius u. Sulla » v. PAUL FRIEDRICH. Berlin, A. Weichert, 07. 2 m.

Heermann, J. — HITZEROTH, C. *Johann Heermann (1585-1647). Ein Beitrag zur Geschichte der geistlichen Lyrik im 17. Jahrh.* Marburg, Elwert, 07. 4 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft*, 2.].

Hebbel, Fr. — *Der heilige Krieg. Friedrich Hebbel in seinen Briefen, Tagebüchern, Gedichten*. Hrsg. v. H. BRANDENBURG. München, Langewiesche-Brandt, 07. 1,80 m. [*Die Bücher der Rose*, 5.].

Heine. — H. *Heine-Kalender für 1908. 12 Gedichte v. H. Heine*. Wien, Munk, 08. 5,50 m. — KAUFMANN, M. *Heinrich Heine contra A. v. Platen und die Homo-Erotik*. Leipzig, Spohr, 07. 1 m.

Heliand. — MARTIN, E. *Der Versbau des Heliand u. der altsächsischen Genesis*. Strassburg, Trübner, 07. 2,40 m. [*Quellen u. Forschungen zur Sprach- u. Culturgeschichte der germanischen Völker*. 100. H.].

Herder. — SIEGEL, C. *Herder als Philosoph*. Stuttgart, Cotta, 07. 4 m.

Hoffmann's E. T. A., sämtliche Werke. Historisch-krit. Ausg. m. Einleitgn., Anmerkgn u. Lesarten von C. G. v. MAASSEN. 1. Bd. München, Müller, 08. 5 m.

Hofmannsthal, H. v. *Die prosaischen Schriften, gesammelt in 4 Bdn. 1. Bd.* Berlin, Fischer, 07. 3 m.

Immermann. — **CLÖVEKORN, JOS.** *Immermanns Verhältnis zum deutschen Altertum m. besond. Berücksichtg. seines Romanzenzyklus « Tristan u. Isolde ».* Münster, Schöningh, 07. 1,60 m. [*Münstersche Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, 4. H.*].

Kant. — **RIEHL, J.** *Kant und seine Philosophie.* Berlin, Seemann, 07. 1 m.

Kleist's, H. v., sämtliche Werke. M. e. Einleitg von F. BAADER. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 07. 3 m.

Jean Paul als Denker. Gedanken aus seinen sämtlichen Werken. Eingeleitet u. geordnet von S. FRIEDLAENDER. München, Piper, 07. 3 m. [*Die Fruchtschale, 15.*].

Jung-Stilling's Lebensgeschichte, von ihm selbst erzählt. Neu bearbeitet von einem seiner Ururenkel. Konstanz, Hirsch, 07. 1,50 m.

Greif, M. — **KOSCH, W.** *Martin Greif in seinen Werken.* Leipzig, Amelang, 07. 2,50 m.

Ludwig, Otto. — **SCHMIDT-OBERLÖSSNITZ, WILH.** *Otto Ludwig-Studien. I. Bd. Die Makkabäer. Eine Untersuchung des Trauerspiels und seiner ungedruckten Vorarbeiten nebst einem Ausblick auf Zacharias Werners « Mutter der Makkabäer ».* Leipzig, Dieterich, 08. 3,60 m.

Menzel. — *Briefe an Wolfgang Menzel. Hrsg. v. H. MEISNER und ERICH SCHMIDT. Mit e. Einltg v. R. M. MEYER.* Berlin, Literaturarchiv-Gesellschaft, 08. 10 m.

Meyer, C. F. — **KALISCHER, E.** *Conrad Ferdinand Meyer in seinem Verhältnis zur italienischen Renaissance.* Berlin, Mayer u. Müller, 07. 6 m. [*Palustra, 64.*].

Nibelungenlied. — **ABELING, T.** *Das Nibelungenlied u. seine Literatur. Eine Bibliographie u. vier Abhandlungen.* Leipzig, Avenarius, 07. 8 m. [*Teutonia, H. 7.*].

Nietzsche. — **REINER, J.** *Friedrich Nietzsche. Leben und Wirken. 4. Aufl.* Berlin, Seemann, 07. 1 m. — **BERNOUILLI, C. A.** *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft. Nach ungedruckten Dokumenten.* Jena, Diederichs, 08. 7,50 m.

Oswald. — **BAESECKE, GES.** *Der Münchener Oswald. Text und Abhandlung.* Breslau, Marcus, 07. 16 m. [*Germanistische Abhandlungen, 28. Heft.*].

Platen. — **TSCHERSIG, H.** *Das Gsael in der deutschen Dichtung und das Gsael bei Platen.* Leipzig, Quelle u. Meyer, 07. 8 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte. N. F., 1.*].

Reinbot von Durne. *Der heilige Georg. Nach sämtlichen Handschriften hrsg. v. C. v. KRAUS.* Heidelberg, Winter, 07. 10 m. [*Germanistische Bibliothek, III. Abtlg., 1. Bd.*].

Schelling, F. W. J. v. Werke. Auswahl in 3 Bdn. Hrsg. u. eingeleitet von OTTO WEISS. Leipzig, Eckardt, 07. 20 m.

Schiller. — **DEILE G.** *Freimaurerlieder als Quellen zu Schillers Lied « An*

die Freude ». Wortgetreue Neudrucke bisher noch unbekannter Quellen, m. e. Einleitg. « Ueber das Verhältnis der Freimaurer zu Schiller ». Ein Beitrag zur Erklärung des Liedes « An die Freude ». Leipzig, Weigel, 07. 3 m. [*Bibliothek litterarischer u. culturhistorischer Seltenheiten*, no 6.]. — *Marbacher Schillerbuch*, II. Hrsg. v. OTTO GÜNTTER. Stuttgart, Cotta, 07. 7,50 m. [*Veröffentlichungen des schwäbischen Schillervereins*, Bd. 2.]. — WEITBRECHT, CARL. *Schiller in seinen Dramen*. 2. Aufl. Stuttgart, Frommann, 07. 3,60 m. — WELTRICH, R. *Schillers Ahnen. Eine familiengeschichtliche Untersuchung*. Weimar, Böhlau, 07. 4 m. — WYCHGRAM, J. *Charlotte von Schiller*. Bielefeld, Velhagen u. Klasing, 07. 3 m. [*Frauenleben*, 6 Bd.].

Schleiermacher. — WEHRUNG, G. *Der geschichtsphilosophische Standpunkt Schleiermachers zur Zeit seiner Freundschaft mit den Romantikern. Zugleich ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte Schleiermachers in den Jahren 1787-1800*. Stuttgart, Frommann, 07. 2,50 m.

Schnitzler, A. — SALKIND, AL. *Arthur Schnitzler. Eine kritische Studie über seine hervorragendsten Werke*. Leipzig, Modernes Verlagsbureau, 07. 2,50 m.

Schopenhauer. — VOLKELT, JHS. *Arthur Schopenhauer. Seine Persönlichkeit, seine Lehre, sein Glaube*. 3., stark ergänzte Aufl. Stuttgart, Frommann, 07. 5 m. [*Frommann's Klassiker der Philosophie*, X.].

Schupp, J. B. — LÜHMANN, J. *Johann Balthasar Schupp. Beiträge zu seiner Würdigung*. Marburg, Elwert, 07. 2 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft*, 4.].

Stifter, A. — BERTRAM, E. *Studien zu Adalbert Stifters Novellentechnik*. Dortmund, Ruhfus, 07. 4 m. [*Schriften der literarhistorischen Gesellschaft Bonn*, III.].

Storm's, Thdr. *Briefe in die Heimat aus den Jahren 1853-1864*, hrsg. v. G. STORM. Berlin, Curtius, 07. 5 m.

Treitschke, H. v. *Ausgewählte Schriften*. 2 Bde. 3. Auflage. Leipzig, Hirzel, 07. 2,40 m.

Uhland, L. *Gedichte. Textrevision, Einleitung und Erläuterungen von HARRY MAYNC*. Berlin, Fischer, 07. 3 m. [*Pantheon-Ausgabe*].

Wackenroder. — DESSAUER, E. *Wackenroders « Herzensergießungen eines kunstliebenden Klosterbruders » in ihrem Verhältnis zu Vasari. Eine literarhistorische Untersuchung*. Berlin, A. Duncker, 07. 1 m. [*Aus: Studien z. vergleichenden Literaturgeschichte*].

Wagner, R. *Bayreuther Briefe. (1871-1883)*. Berlin, Schuster u. Löffler, 07. 5 m.

Walther von der Vogelweide: Gedichte. 7. Ausg. v. KARL LACHMANN. Besorgt v. C. v. KRAUS. Berlin, Reimer, 07. 4 m. — *Walther von der Vogelweide, aus dem Mittelhochdeutschen übertr., eingeleitet u. m. Anmerkungen versehen von R. ZOOZMANN*. Stuttgart, Greiner, 07. 2,50 m. [*Bücher der Weisheit und Schönheit*].

Wieland, Chr. M. *Ausgewählte Werke. Neue Taschenausgabe, eingeleitet*

von FRZ. DEIBEL. Leipzig, Insel-Verlag, 07. 3 vol. 15 m. — ERMATINGER, EMIL: *Die Weltanschauung des jungen Wieland. Ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung*. Frauenfeld, Huber, 07. 3,20 m.

L. MRS.

Langue et Littérature anglaises.

I. — Livres nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — *Transactions of the Bibliographical Society* (oct. 1904 — march 1906), vol. VIII, 10 s. 6. — *The Literary Year-Book*, 1908, 12th Annual volume, Routledge, 5 s. — *Year-Book of Scientific and Learned Societies of Great Britain and Ireland* (1906-7), 24th annual issue, Griffin, 7 s. 6.

LANGUE ET MÉTRIQUE. — a) EN GÉNÉRAL. — *The Oxford English Dictionary*, vol. VII, Polygenous-Premious, by Dr. Murray, Frowde, 7 s. 6. — O. Driedger, John Kings Deutsch-englische Grammatiken (1706-1802), diss. Marburg. — H. Harrison, Surnames of the United Kingdom, part. II, Eaton Press, 1 s. — F. Schnaar, Die englische Orthographie seit Shakespeare, diss. Marburg.

b) ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS. — J. Wright, Old English grammar, Frowde, 6 s. — A. Adams, The Syntax of the temporal clause in Old English Prose (Yale Studies in English, 32) New-York, H. Holt. — F. Lange, Syntax im ags. Byrhtnoth's Tod, diss. Rostock. — Rob. Dethloff, Syntax im ags. Daniel, diss. Rostock. — K. Oldenburg, Syntax im alteng. Judith, diss. Rostock. — P. Fritsche, Syntax in dem ae. Menologium, diss. Berlin, Ebering, 2 m. 40. — H. Cornelius, Altenglische Diphthongierung durch Palatale im Spiegel der me. Dialekte, diss. Göttingen. — W. Meyer, Flexionslehre der ältesten schottischen Urkunden, 1385-1440, diss. Göttingen. — Ad. Wetzlar, Laut- und Formenlehre und Glossar der Nordenglischen Homiliensammlung des Edinburger Royal College of Surgeons, diss. Freiburg. — G. Walz, Das Sprichwort bei Gower, diss. Munich. — H. Smith, Syntax der Wycliffe-Purveyschen Uebersetzung, diss. Marburg. — Hans Faltenbacher, Die romanischen Lehnwörter bei Caxton, diss. Munich.

LITTÉRATURE. — a) ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS. — G. Binz, Untersuchungen zum alteng. sogenannten Crist, Bäle. — Barbour, The Bruce, translated by G. Eyre Todd, Gowans and Gray, 3 s. 6. — Erik Björkman, G. Chaucer, Englands störste medeltids Skald, Stockholm. Alb. Bonnier, 3 m. 75. — N. E. Griffin, Dares and Dictys, diss. Johns Hopkins. — Wm. of Malmesbury, translated by F. Lomax, The Antiquities of Glastonbury, Talbot, 2 s. — G. Rüdiger, Zauber und Aberglaube in den englisch-schottischen Volksballaden, diss. Halle.

b) XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — *The Cornubian and West Countrie Annual*, n° 5, 1907-8 (Herrick as a Folklorist, Glastonbury and the Holy Grail, Coleridge at Nether Stowey), The Cornubian Press, 2 s. 6. — F. Wiener, Naogeorgus

im England der Reformationszeit (B. Googe), diss. Berlin. — A. Piehler, Th. Nash und seine Streitschriften, diss. Leipzig.

c) **DRAME ET SHAKESPEARE.** — G. M. G., *The Stage Censor*, an Historical Sketch (1544-1907). — E. Grieben, *Das Pagenmotiv im englischen Drama*, diss. Rostock. — R. Zender, *Die Magie im englischen Drama des elisabethanischen Zeitalters*, diss. Halle. — J. Bale, *Dramatic Writings*, ed. J. S. Farmer, *Early English Dramatists*. — A. Sander, *Thomas Heywoods Historien Edward IV (1, 2) und ihre Quellen*, diss. Iena. — O. Schröder, *Marlowe und Webster*, diss. Halle. — F. Helmecke, *Die Technik der Sprache in den Tragödien John Marstons*, diss. Halle. — F. Kabel, *Die Sage von Henry V bis zu Shakespeare*, chap. I-IV, diss. Berlin. — E. Reed, *The Truth concerning Stratford upon Avon and Shakespeare*, Gay and Bird, 4 s. 6. — Ch. M. Stopes, *Shakespeare's Warwickshire Contemporaries*, Gibbings, 7 s. 6. — S. Wood, *Shakespeare's Characters in twelve plays*, Gill, 2 s. 6. — F. Tischner, *Die Verfasserschaft der Webster-Rowley Dramen*, diss. Marburg. — P. Sanftleben, *Wordsworth's Borderers und die Entwicklung der nationalen Tragödie in England im 18^{ten} Jhdt.*, diss. Rostock. — C. Quaas, *Wm. Wycherley als Mensch und Dichter*, diss. Rostock. — *The Stage Year Book 1908*, Carson and Comesford, 1 s.

d) **XVIII^e SIÈCLE.** — W. Possehl, *Wm. Cowpers Stellung zur Religion*, diss. Rostock. — G. C. Macaulay, *James Thomson, English Men of Letters*, Macmillan, 2 s.

e) **XIX^e SIÈCLE.** — Wm. Stebbing, *The Poets: Impressions*, I, Chaucer to Burns, II, Wordsworth to Tennyson, 2 vol., Frowde, 8 s. — *The Dickensiana*, vol. III, ed. by B. W. Matz, Chapman and Hall, 4 s. — F. Winther, *Carlyle als litterarischer Kritiker*, diss. Fribourg. — M. Dugard, *R. W. Emerson, sa vie et son œuvre*, Paris. Colin, 7 fr. 50. — H. Saitzell, *Wm. Godwin und die Anfänge des Anarchismus*, diss. Heidelberg. — W. Jerrold, *Th. Hood, his Life and Times*, Alston Rivers, 16 s. — H. F. Lyte, *Poetical Works (devotional) 1793-1847*, Stock, 6 s. — M. I. Breme, *Christina Rossetti und der Einfluss der Bibel auf ihre Dichtung*, Münster, Schöningh, 2 m. 40. — Dean Farrar, *Ruskin as a religious teacher (1898)*, Fairbairns, 6 d. — W. S. Crockett, *Footsteps of Scott*, Foulis, 3 s. 6. — G. Wyndham, *Sir W. Scott, a speech*, Macmillan 1 s. — St. Mason. *Oscar Wilde, a bibliography of his poems*, Grant Richards, 6 s.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — a) **DES ORIGINES AU XVIII^e SIÈCLE.** — T. R. Holmes, *Ancient Britain and the Invasion of Julius Cæsar*, Frowde, 21 s. — S. Rietschel, *Die skandinav. und ags. Hundertschaft*, Weimar, Böhlau, 2 m. 40. — R. Kahle, *Der Klerus im me. Versroman*, diss. Strasbourg. — A. H. Powell, *The Ancient Borough of Bridgwater (à partir du XII^e siècle)*, 2 vol. Bridgwater, Page, à 10 s. 6. — J. M. Bulloch, *The House of Gordon (XIV^e-XV^e siècles)*, vol. II, Aberdeen, The New Spalding Club. — *Calendar of Patent Rolls: Edward III*, vol. IX (1350-4), Wyman, 15 s. — K. H. Vickers, *Humphrey Duke of Gloucester (1391-1447)*, Constable, 15 s. — J. Herkless and

R. K. Hannay, *The Archbishops of St. Andrews (à partir du xv^e siècle)*, vol. I, Blackwood, 7 s. 6. — A. E. Harvey, *Martin Bucer in England*, diss. Marburg. — *On Some Elizabethan Penances in the Diocese of Ely*, Transactions of the Royal Historical Society, vol. I. — M. Bouniatian, *Geschichte der Handelskrisen in England (1640-1840)*, Munich, E. Reinhardt, 7 m. — G. Thomason (1640-61), *Catalogue of the pamphlets, books, newspapers and mss. relating to the Civil War, Commonwealth and Restoration collected by*, 2 vol., British Museum, 30 s. — E. Vaughan, *Stephen Marshall, a forgotten Essex Puritan (d. 1655)*, Fairbairns, 2 s. 6. — W. L. Mackintosh, *Wm. Laud (Great Churchmen Series)*, Masters, 3 s. 6. — W. Kissenberth, *Antoine d'Hamilton*, diss. Rostock. — A. W. Wiston Glynn, *John Law, Financier and Statesman*, 10 s. 6. — W. Drummond Norie, *The Life and Adventures of Prince Ch. Edw. Stuart*, vol IV, Caxton Publishing Co., 7 s. 6. — A. Shield and A. Lang, *The King over the Water (James III)*, Longmans, 15 s. — E. Walz, *Hume's Verhältnis zur Erkenntnislehre Locke's und Berkeley's*, diss. Königsberg.

b) XIX^e SIÈCLE. — HISTOIRE POLITIQUE. — *The Reformers' Year-Book*, 1908, (formerly the Labour Annual, 14th year), Reformers' Press, 2 s. — O. Arnold Forster, *English Socialism of to-day*, Smith Elder, 2 s. 6. — Sir H. Drummond Wolff, *Rambling Recollections*, 2 vol., Macmillan, 30 s. — A. S. T. Griffith-Boseawen, *Fourteen Years in Parliament (1892-1906)*, Murray, 10 s. 6. — S. Low and L. C. Sanders, *The Reign of Victoria (Political History of England, vol. XII)*, Longmans, 7 s. 6. — C. J. O'Donnell, *The Causes of present discontents in India*, Unwin, 2 s. 6. — J. Redlich, translated by A. E. Steinthal, *The Procedure of the House of Commons*, 3 vol., Constable, 31 s. 6. — D. Schwann, *The Spirit of Parliament*, Alston Rivers, 3 s. 6. — H. Smith Williams, etc., *The Historians' History of the World*, Office of the Times, 25 vol. à 7 s. 6. — H. E. Egerton, *Canadian Constitutional development*, Murray, 10 s. 6. — HISTOIRE SOCIALE. — G. Lyster, *A Family Chronicle (1800-1850)*, Murray, 12 s. — Sir A. E. Pease, *The Diaries of Edw. Pease, the Father of English railways*, Headley Brothers, 7 s. 6. — W. M. Webb, *The Heritage of Dress (on the history of clothes)*, Grant Richards, 15 s. — HISTOIRE DE LA RELIGION. — *The Lambeth Conference of 1897*, Society for promoting Christian Knowledge, 2 s. 6. — IRLANDE, ÉCOSSE ET AMÉRIQUE. — F. J. Mac Donnell, *Ireland and the Home Rule Movement*, Dublin, Maunsell, 1 s. — J. E. Redmond, *Some Arguments for Home Rule*, Dublin, Sealy Bryers, 6 d. — D. Macmillan, *The Life of G. Matheson (Scotch preacher, d. 1906)*, Hodder and Stoughton, 7 s. 6. — J. Willcock, *A Scots Earl in Covenanting Times (9th Earl of Argyll 1629-85)*, Edinburgh, Andrew Elliott, 10 s. — E. L. Bogart, *The Economic History of the United States*, Longmans, 9 s. — J. Eaton, *Grant, Lincoln and the Freedmen (the Civil War)*, Longmans, 9 s. — A. R. Marble, *Heralds of American Literature (Franklin to Ch. Brockden Brown)*, Unwin, 6 s. 6. — A. Shaw, *Political Problems of American development*, Macmillan, 7 s. 6.

II. — Réimpressions.

LANGUE. — O. Jespersen, John Hart's Pronunciation of English (1569 et 1570), Heidelberg, C. Winter, 3 m. 20.

LITTÉRATURE. — b) XVI^e SIÈCLE. — Sidney's Apologie for Poetrie, ed. Churton Collins, Frowde, 2 s. 6.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — Beaumont and Fletcher, The Maid's Tragedy, Griffiths, 6 d. — Ben Jonson, Every Man in his Humour, Griffiths, 6 d. — Ten Brink, Shakspeare, Fünf Vorlesungen, Strasbourg, Trübner, 2 m. — Shakespeare, Errors, Arden ed., Methuen, 2 s. 6.; King John, Richard II Renaissance ed., Harrap, à 7 s. 6; Midsummer Night's Dream, Two Gentlemen, The Taming, Twelfth Night, Old Spelling ed., Chatto and Windus, à 2 s. 6.

d) XVIII^e SIÈCLE. — Wm. Blake, the Prophetic Books : Milton, Bullen, 5 s. — A. Dobson, Wm. Hogarth, Heinemann, 6 s.

e) XIX^e SIÈCLE. — Campbell, Poetical Works, Frowde, 2 s. — Coleridge, Biographia Literaria, with notes, ed. Shawcross, 2 vol., Frowde, 8 s. — G. Darley, Complete Poetical Works, Muses Library, Routledge, 1 s. — Hugh Miller, Selections, ed. Mackenzie, Paisley, Gardner, 3 s. 6. — Sir Lewis Morris, Works, Kegan Paul, 6 s. — Shelley, Poetical Works, ed. Hutchinson, Frowde, 2 s. 6. — Tennyson, Works, annotated by the Author, vol. I and II of Poems, Macmillan, à 4 s.

f) SÉRIES. — New Universal Library, Routledge, 1 s. le vol. : Addison, Spectator, vol. IV; Rob. Browning, Poetical Works, vol. II (Dramas); Hall Gaine, Cobwebs of Criticism. — The World's Classics, Frowde, 1 s. le vol. : Anne Brontë, Agnes Grey; Carlyle, John Sterling; Coleridge, Poems; Smollett, Gil Blas translated from Lesage; Trollope, the Three Clerks.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — Sir W. R. Anson, The Law and Custom of the Constitution, vol. II, part. I, 3rd ed., Frowde, 10 s. 6. — W. Tuckwell, Reminiscences of Oxford, 2nd ed., Smith Elder, 6 s. — John Hoppner, Essays on Art, Griffiths, 2 s. 6.

Revue allemandes.

Süddeutsche Monatshefte, 5^e année, n^o 1. Janvier 1908.

HANS PFITZNER : Zur Grundfrage der Operndichtung. (De l'importance fondamentale du poème dans le drame musical.) — JOSEF HOFMILLER : Hofmannstal. (Analyse et critique très élogieuse des œuvres théâtrales et poésies lyriques de Hugo v. Hofmannstal.) — HANS VON MÜLLER : E. T. A. Hoffmann als Musikschriftsteller für Breitkopf und Härtel 1809-1849. (Contient 19 lettres inédites de Hoffmann). — KARL VOLL : Die Altniederländer in der Münchener Pinakothek. — LULU VON STRAUSS UND TORNEY : Die Königin von Navarra (Essai sur les mémoires de Marguerite de Navarre).

— NORBERT JACQUES : *Der Kommunikant* (Fragment de roman). — RUDOLF HERMANN : *Naturkatastrophen und Koloniale Hilfeleistung in der Südsee* (Étude sur la colonisation allemande dans le Pacifique). — LITERATUR : Brèves analyses de livres nouveaux, entre autres du *Lustiges Komödienbüchlein* (Kasperltheater) de Franz Pocci et d'une réédition des *Irische Elfenmärchen* des frères Grimm; annonces de publications nouvelles sur Goethe, etc. — BILDENDE KUNST : HANS THOMA : *Über die « Maltechnischen Winke und Erfahrungen » von C. Gussow* (Bref article du vieux maître de Karlsruhe sur les procédés techniques du peintre). RUNDSCHAU, par Josef Ruederer (Revue rapide des événements de l'année 1907, d'un point de vue spécialement munichois).

N° 2. Février 1908.

GEORG HIRSCHFELD : *Der Unverbesserliche*, comédie en un acte (Une bande de rapins médiocres exploite, plus ou moins inconsciemment, un artiste de génie, ivrogne, qui semble condamné à une stérilité irrémédiable. Mais un amour dévoué de femme le sauve). — JOSEF HOFMILLER : *Von Dandies, Dandytum und Dandyverehrung in der Geschichte und bei Richard Schaukal* (Étude consacrée à un romancier épris d'élégance aristocratique, R. Schaukal. Anecdotes empruntées au livre de Jacques Boulenger « les Dandies »). — LULU VON STRAUSS TORNEY : *Die Königin von Navarra* (suite.) — JOSEPH SCHNITZER : *Legenden-Studien* : (Comment se forment, dans l'imagination populaire, les légendes des saints). — *Rundschau* : JOSEF HOFMILLER : *Lieber Simplizissimus!* (Critique assez vive du dessinateur F. v. Regniecek.) — PAUL BÜSCHING : *Vom Münchener Musikleben* (On ne fait rien pour retenir à Munich les grands musiciens et grands chefs d'orchestre).

E. T.

Die Propyläen, journal hebdomadaire, paraissant à Munich sous la direction de Eduard Engels.

Cette revue d'allure modeste est le supplément littéraire de deux journaux munichois, la *Münchener Zeitung* et la *Bayerische Zeitung*. Ses rédacteurs se proposent avant toute chose d'atteindre, de toucher directement le peuple. C'est donc une œuvre d'enseignement populaire. Les entreprises de cette sorte ne manquent sans doute ni en Allemagne ni en France; mais on n'en trouve guère qui, en cherchant à vulgariser des doctrines et des œuvres littéraires ou philosophiques, ne tombent dans la vulgarité. Les gens qui se font un métier d'écrire pour le peuple ont souvent tendance à simplifier les idées sous prétexte de les rendre plus accessibles; ils se font médiocres à plaisir, quand ils ne le sont pas naturellement. Mais simplifier, souvent c'est fausser. Les collaborateurs des *Propyläen*, parmi lesquels on compte un certain nombre de professeurs d'Université, montrent plus de probité à l'égard de leurs lecteurs. Ils voudraient leur communiquer le meilleur des recherches ou des connaissances contemporaines; ils s'appli-

quent donc à élucider les difficultés, non à les éluder. Leur succès prouve qu'ils ont eu raison de ne pas douter de l'intelligence du grand public : les *Propyläen* viennent d'entrer dans la cinquième année de leur existence.

Un trait me paraît surtout les distinguer des revues similaires ; c'est leur indifférence à l'égard des questions dites d'actualité. Il est logique, puisqu'elles prétendent exercer une action éducatrice, qu'elles refusent de flatter les goûts passagers ou les entraînements momentanés de la foule. Elles se détournent des controverses présentes pour expliquer le développement historique des idées et des systèmes. D'une façon générale, et s'il m'est permis d'en juger d'après le nombre restreint de numéros que j'ai sous les yeux (octobre à décembre 1907), les rédacteurs des *Propyläen* considèrent que le temps du romantisme a été dans la formation intellectuelle de l'Allemagne l'époque décisive ; ce fut une crise d'affranchissement et d'initiation : on rejeta les influences étrangères ou contraires au génie national pour créer une philosophie et un art proprement allemands. Bien que l'œuvre confuse, bouillonnante, souvent obscure des romantiques soit aujourd'hui, à de rares exceptions près, inconnue du grand public, c'est là que se trouvent tous les germes de la pensée allemande contemporaine, et c'est là qu'il faut enseigner au peuple allemand à aller les chercher. Aussi les *Propyläen* publient-elles, en même temps que d'assez nombreuses études sur les romantiques, des œuvres originales de ces derniers. Je relève dans le seul trimestre octobre-décembre 1907, une nouvelle de Novalis, une autre de Gaudy, une troisième de Eichendorff, et des lettres très vibrantes du peintre Otto Runge.

On peut ne pas approuver entièrement l'esprit dans lequel les *Propyläen* sont dirigées. Certains collaborateurs paraissent admirer les romantiques jusque dans ce qu'on a le droit d'appeler leurs erreurs : il y a eu dès le début dans le romantisme des principes de réaction, qui ne se sont que trop fâcheusement développés plus tard, et pour lesquels les *Propyläen*, semble-t-il, manquent de sévérité. Sans doute l'impartialité est-elle difficile à quiconque veut faire œuvre de propagande. Mais la méthode même qu'emploient ici des hommes compétents et consciencieux pour faire connaître au public d'aujourd'hui le travail intellectuel des générations antérieures mérite mieux que des éloges ; elle mérite d'être imitée.

E. TONNELAT.

Revue philologiques allemandes.

Zeitschrift für deutsche Philologie. T. XXXIX, fasc 3 et 4, octobre 1907.

ARTICLES ORIGINAUX. — K. LEHMANN : *Sachsenspiegel* I, 35 und das altnordische Schatzregal (le paragraphe I, 35 du *Sachsenspiegel* — Miroir des Saxons — a en vue les droits régaliens sur les trésors enfouis et non sur les métaux du sous-sol). — FR. KAUFFMANN : *Zur Geschichte des niedersäch-*

sischen Bauernhauses (l'ancienne habitation des paysans en Saxe était une construction comprenant aussi écuries et greniers). — G. NECKEL : *Zu den Eddaliedern der Lücke* (étude fixant la nature de quelques poésies, perdues aujourd'hui, du *codex regius*, ms. contenant l'Edda ancienne). — B. LUNDIUS : *Deutsche Vagantenlieder in den Carmina Burana* (examen des particularités de prosodie qu'offrent les poésies du ms. de Beuron et essai d'en déterminer l'origine).

MÉLANGES. — K. MAROLD : *Oskar Schade* (important article nécrologique sur le germaniste Schade, 1826-1906).

COMPTES RENDUS. — M. H. JELLINEK : *Friedrich von Schwaben*. — A. LITZMANN : *Die Melker Handschrift* (F. Panzer). — F. SEILER : *Die Entwicklung der deutschen Cultur im Spiegel des deutschen Lehnworts* (G. Binz). — J. HAMPEL : *Altertümer des frühen Mittelalters* (F. Kauffmann).

T. XL, fasc. 1, 1908.

ARTICLES ORIGINAUX : R. C. BOER : *Untersuchungen über die Hildesage* (première partie d'une étude sur l'origine de la légende de Hilde-Gudrun, vues nouvelles sur ce grand sujet). — W. FEHSE : *Der oberdeutsche vierzeilige Totentanztext* (examen de divers manuscrits contenant la Danse macabre et reproduction de textes). — E. GEIGER : *Bericht über die Verhandlungen der germanistischen Section der 49. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner zu Basel*.

COMPTES RENDUS. — TH. IRMISCH : *Beiträge zur schwarzburgischen Heimatskunde* (G. Ellinger). — A. BUGGE : *Die Wikinger. Uebertragung aus dem Norwegischen von H. Hungerland* (B. Kahle). — L. WILSER : *Die Germanen*. — L. WILSER : *Die Herkunft der Baiern* (Fr. Kauffmann). — C. PFEIFFER : *Otfrid, des Dichter der Evangelienharmonie im Gewande seiner Zeit* (G. Ehrismann). — G. BÖTTICHER und K. KINZEL : *Das Nibelungenlied im Auszuge nach dem Urtext* (J. Schmedes). — A. GÖTZE : *Die hochdeutschen Drucker der Reformationszeit* (W. Lucke). — E. KAYKA : *Kleist und die Romantik* (R. M. Meyer). — R. KLEINPAUL : *Das Fremdwort im Deutschen* (G. Ehrismann).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung. T. IX, fasc. 2, juillet 1907.

A. GÖTZE : *Meine Wenigkeit* (étude sur l'origine de cette formule de modestie). — H. SCHULZ : *Prellen* (mot bas-allemand, dont le sens est primitivement « faire rebondir », puis « passer à la couverture », enfin « berner, duper »). — F. KLUGE : *Lotse* (abréviation de *Lootsmann*, empruntée à l'anglais *loadsmen*). — F. KLUGE : *Verliess* (exemples nombreux éclairant le sens de ce mot). — F. KLUGE : *Duft und Dust* (la coexistence des formes *Vernunft*, *Vernuft* et *Vernunst* rend assurée l'unité d'origine de *Duft* et *Dunst*, et probable celle de *Duft* et *Dust*). — J. E. WULFING : *Er hilft uns frei aus aller Not* (le sens de *frei* dans cette phrase luthérienne serait non pas, comme on l'a cru, celui de « libres », donc « il nous délivre », ni celui de « par son bon vouloir », mais de « tout à fait »). — E. REICHEL : *Aus Johann Valentin Pietschs Gedichten* (citations de passages des poèmes

de Pietsch contenant des mots inconnus pour la plupart aux lexicographes). — H. J. WEBER : « *Grazie* » bei Winckelmann (distinction des sens de *Anmut*, *Würde* et *Grazie*, ce dernier se divisant en *niedere* et en *höhere Grazie* dont l'une est la grâce qui agit sur les sens et l'autre sur la raison). — H. TCHERSIG : *Aus Platens Gaselen* (citation de mots rares trouvés dans les *Gasele*). — R. F. ARNOLD : *Wortgeschichtliche Belege* (dates et circonstances de la création ou de l'emprunt des mots *Angströhre*, *Essay*, *Komité*, *Krawall*, *Pudding*, *Punsch*). — V. HINTNER : *Stirp*. — V. HINTNER : *Jutte*, *Juttn* (f. m.) *Käsewasser*, *Molken* (le mot *jutte*, qui manque dans le dictionnaire de Grimm et qui est très répandu dans la Haute-Allemagne, signifie petit lait et vient sans doute du celtique). — W. LEHMANN : *Nachtrag zu a. e. collon-crôh*. — F. KLUGE : *Karl Trübner* (quelques lignes nécrologiques sur l'éditeur strasbourgeois bien connu des germanistes).

T. IX., fasc. 3 et 4, 1907.

H. WEHRLE : *Volkstümliche Windnamen*. — H. SUOLAHTI-PALANDER : *Die althochdeutschen Deminutivbildungen auf inkilîn*. — H. SCHULZ : *Die Namen der Wochentage in der Sprache der Freiburger Urkunden und Protokolle*. — A. MAAS : *Die neuhochdeutschen Bezeichnungen für « Verfasser literarischer Werke »*. — A. HOLDER : *Lichtentaler Glossare* (liste de termes latins appartenant à la médecine ou à l'histoire naturelle accompagnés de gloses allemandes). — F. BRANKY : *Moderne Hundenamen*. — O. LADENDORF : *Schlagworte und Verwandtes*. — R. WINDEL : *Zur Sprache des Pennalismus* (remarques sur l'argot des étudiants dans la première moitié du XVII^e siècle). — W. FELDMANN : *Randyglossen zum « Ladendorf »* (citation et histoire de plusieurs *Schlagworte*). — W. FELDMANN : *Geflügelte Worte* (origine de citations devenues proverbiales, dont quelques-unes françaises). — A. KERN : *Miscellen*. — W. LEHMANN : *ahd. widillo = ir. fiothal*. — E. HOFFMANN-KRAYER : *Dass du bist!* — M. VASMER : *Sklave*. — F. KLUGE : *Allerlei Berichtigungen*. — E. WULFING : *Umfragen*. — Comptes rendus.

F. P.

Revues scandinaves.

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). Fasc. 11, 1907. — Klara Johanson : *Den romantiske Studenten* (Le voyage de Per Ulrik Kernell dans l'Europe méridionale, 1823). — Agnes Branting : *Drottning Margaretas Klädning* (Restes de vêtements de la reine Marguerite provenant de l'église de Roskilde et conservés au trésor de la cathédrale d'Uppsala). — Gustaf Björklund : *Kritik af Materialismen* (Fragment posthume contre les théories matérialistes). — Aug. Brunius : *Rudyard Kipling* (L'évolution littéraire de Kipling). — Ad. Hillman : *Spanska Theaterförhaallanden* (Notes sur l'état du théâtre en Espagne).

Fasc. 12, 1907. — Andreas Jynge : *Johan Sebastian Welhaven* (Biographie

et caractéristique du poète norvégien, rival de Wergeland, 1807-1873). — Verner von Heidenstam : *Om Stil* (De la nature du style et de ses variations). — N. Sjöberg : *Emalj-och Miniatyrmaaleren Pierre Signac* (Du peintre miniaturiste et émailleur P. S. établi en Suède pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle). — Ellen Key : *La multiple splendeur och Emile Verhaeren* (poète de la vie, réaliste et mystique à la fois). — John Landquist : *Heidenstam i Bjälboarvet* (H. le païen de la littérature suédoise : comment comprend-il le Moyen Âge et en quoi il se distingue de Strindberg).

Fasc. 4, 1908. — Karl Warburg : « *Det gaar an* » (L'amour et le mariage, en particulier dans le roman d'Almqvist, 1838). — *Dikter af Verner von Heidenstam*. — Carl Larsson : *Ett svenskt Pantheon* (Propose d'élever un panthéon suédois sur l'une des buttes du Vieil-Uppsala). — Carl G. Laurin : *Honoré Daumier* (Le plus grand caricaturiste qui ait existé). — Valfrid Ek. : *Hvem var räddest?* (Comédie).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug). Fasc. 9, 1907. — Dr. Bjarne Eide : *Den sjette sans* (Du don de seconde vue : quel en est l'organe?). — Sogneprest J. J. Jansen : *Tro* (Des bases et fonctions de la foi). — Jens Thüs : *Whistler og van Gogh* (Comparaison entre les deux artistes : le premier partisan convaincu de l'art pour l'art; le second travaillant pour les humbles et les déshérités). — Thomas P. Krag : *Fremmed* (Projet écrit en 1885 de « Ulf Ran »). — Dr. Gudmund Schütte : *International visits* (Du rôle des petites nations). — E. Givskov : *Fri konkurrence eller statssocialisme* (Pour celle-là contre celui-ci). — Moltke Moe : Continuation du *Journal d'Ivar Aasen*, 1844.

Fasc. 10, 1907. — Dr. Andreas Aubert : *Eter den norsk a kunstutstilling i Kjøbenhavn høsten 1906* (La Norvège en retard au point de vue artistique d'un demi-siècle sur le Danemark). — Prof. Alex. Bugge : *Sandhed og digt om Harald Haarfagre* (Les nombreuses légendes attachées au nom de Harald aux beaux cheveux témoignent de sa grandeur historique). — Fr. Paasche : *Welhaven paa Thorsø* (Souvenirs de Welhaven conservés à Thorsø). — Dr. Andreas M. Hansen : *Tidens Tanker* (La question laponne entre la Suède et la Norvège).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal). Déc. 1907. — V. Pingel : *Mens Kommissionen endnu sidder* (En cas de guerre anglo-allemande le Danemark pris entre les deux doit pouvoir se défendre lui-même). — Vold. Vedel : *Maal og Midler* (Ce ne sont pas tant les buts qui divisent les hommes que les moyens d'y arriver dans la vie moderne, trop souvent la fin justifie les moyens). — Hans Jager : *Anarkismens Fremtid i Danmark* (Il est facile de comprendre que la société actuelle repose sur une impossibilité mathématique). — Dr. L. V. Birck : *Produktionen og Forbruget* (Il s'agit de régler la production et la consommation : ce n'est pas l'anarchie qui en sera capable). — Erik Henrichsen : *N. Neergaard* (Deux catégories de politiciens : en habit et en jacquette. Neergaard, national-libéral en

habit, forme la transition à la démocratie). — Niels Møller : *Maria Stuart* (Les romans historiques de Matilda Malling). — Ove Jørgensen : *Ballettens Kaar* (De la nécessité de rajeunir le ballet).

Janvier 1908. — Six poésies de Jeppe Aakjaer. — Fr. Schiøtt : *Staten som Bygherre* (Du rôle de l'État architecte). — Vilh. Andersen : *Holbergdag* (A propos de l'anniversaire de Holberg, le 1^{er} déc., analyse de Jacob von Tyboe). — J. L. Heiberg : *Lidt byzantinsk Theologie* (Des querelles byzantines sur la question de savoir si le fils de Dieu est éternel comme le Père). — Léon Ehlers : *Amagertærklæder og Huenakker* (Mouchoirs d'Amager et coiffes paysannes). — H. O. Lange : *Vore Biblioteksforkold* (Il faudrait autour d'une bibliothèque centrale des bibliothèques de quartiers en dépendant).

LÉON PINEAU.

MODERN LANGUAGE NOTES

Baltimore, vol. XXII, n° 6, June 1907. — Articles originaux : W. G. HOWARD : *Schillers Einfluss auf Hebbel*. — A. MILLER : *The Sources of the Text of Hamlet in the Editions of Rowe, Pope and Theobald*. — J. M. MC. BRYDE : *Charms for Thieves*. — C. C. GLASCOCK : *The use of contrasts in Sudermann's Plays*. — L. A. FISHER : *Shakspeare and the Capitol*.

Comptes Rendus : CHATFIELD TAYLOR : *Molière*. — W. H. SCHOFIELD : *English Literature from the norman conquest to Chaucer*. — C. THOMAS : *An Anthology of German Literature*. — W. A. NEILSON : *Complete works of Shakspeare*. — *The King's English*. — J. C. COLLINS : *The Plays and Poems of R. Greene*.

N° 7, november 1907. — Articles originaux : A. S. COOK : *Miscellaneous Notes*. — H. M. BELDEN : *The Date of Coleridge's Melancholy*. — J. M. HART : *O. E. werg, werig; wergen*. — H. T. BAKER : *The Authorship of Pericles*. — S. W. CUTTING : *Fürbrechen : W. v. der Vogehweide 105-14*. — J. Q. ADAMS JR. : *R. Greene's what Thing is Loue?*

N° 8, décembre 1907. — Articles originaux : O. M. JOHNSON : *Origin of the vow motif in the white wolf and Related Stories*. — F. A. WOOD : *Etymological Notes*. — W. Y. DURAND : *A « Local Hit » in Edwards's Damon and Pythias*. — W. M. HART : *The Lady in the Garden*.

Comptes Rendus : M. TRAUTMANN : *Bonner Beiträge zur Anglistik. Heft. XVII*. — J. A. ROY : *Drake dans la poésie espagnole*. — A. BREWER : *The Love-Sick King edited from the Quarto of 1655*.

H. R.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD

JULIUS BAHNSEN

L'HOMME ET L'ŒUVRE¹

Au moment de préparer la communication que je me propose de vous faire aujourd'hui, j'ai entretenu du sujet un de nos amis — philosophe. Je lui disais que je n'entendais pas — comme Caro dans son *Histoire du Pessimisme au XIX^e siècle* — faire de Bahnsen le protagoniste d'une doctrine qui ne serait pas autre chose que la philosophie naturelle des peuples qui ne boivent que de la bière. J'ajoutai que résumer la doctrine de Bahnsen dans la formule : « L'absurdité est la loi suprême », me paraissait également insuffisant, d'autant que l'auteur de cette dernière formule, Auguste Burdeau, semblait s'être tenu à la lecture d'une monographie de Bahnsen, qui n'est qu'un simple essai d'appliquer à l'esthétique sa conception du problème universel. Bahnsen étant philosophe, et philosophe allemand, je me proposais d'étudier et l'homme et son système, la *Realdialektik*² qu'il a développée dans deux volumes.

A ce projet de travail, notre ami le philosophe me répondit à peu près ceci : « Vous voulez parler de Bahnsen. C'est un auteur intéressant que j'ai des raisons sérieuses d'estimer. Mais il a, comme tout philosophe allemand, son joujou dialectique, et, comme tous, c'est à ce joujou qu'il attache le plus d'importance. Or, son importance est à peu près celle d'un jouet de Nuremberg. Le travail à faire (et que les historiens allemands ne font jamais) est de dire ce qui reste de durable, de valable aujourd'hui, et de psychologie authentiquement observée, quand on a dévissé et jeté à la brocante tout ce matériel inutile. »

Cette remarque me laissa rêveuse. Mon étude, ou plutôt mon

1. Communication faite à la Société pour l'Étude des langues et littératures modernes. Séance du 12 janvier. Président : M. Victor Basch, Chargé de cours à la Sorbonne.

2. Der Widerspruch im Wissen und Wesen der Welt. Princip und Einzelbewährung der Realdialektik. 2 B^{de} Leipzig, Grieben, 1882.

projet d'étude portait-il vraiment sur la partie durable de l'œuvre de Bahnsen? Ne m'étais-je pas — en digne descendante d'une lignée de trois générations de hégéliens — laissé prendre au plaisir un peu futile de remonter une machine très savante, dont les rouages, fort compliqués, ne fonctionnaient qu'après des essais multiples, — et n'avais-je pas tort de me déclarer satisfaite lorsque, tout un travail d'horlogerie minutieuse accompli, j'arrivais à faire déclencher le mécanisme, à voir évoluer le monde et les hommes avec la régularité de marionnettes de Nuremberg? Cette fameuse « Realdialektik », ce système métaphysique est-il vraiment l'œuvre de Bahnsen dont il était utile que je vous parlasse?

Eh bien! — je ne puis vous en faire grâce. Car, si jamais il y eut philosophe conscient de ce que l'abstraction pure a d'insidieux, ce fut bien Bahnsen. Élève de Schopenhauer, il ne put considérer le concept que comme la *matière* en laquelle la philosophie coule sa connaissance. L'abstraction ne sera jamais pour lui que « *der Stoff, in welchen die Philosophie ihre Erkenntniss absetzt und niederlegt; jedoch nicht die Quelle, aus der sie solche schöpft; der terminus ad quem, nicht a quo* ». Partant, la philosophie ne sera point pour lui une théorie abstraite, détachée de la réalité ambiante des hommes et des choses. Elle sera, dans le sens le plus absolu du mot, un « *Gesinnungsglaube* », une foi, née des profondeurs de son individualité humaine, au même titre que naît la religion dans l'âme assoiffée de besoin métaphysique, — religion désolante, religion quand même, puisque Bahnsen en fut non seulement le confesseur et l'apôtre, mais encore le martyr.

La philosophie de Bahnsen n'étant donc ni le misérabilisme qu'en a voulu faire Caro, ni le résultat du froid calcul d'un dialecticien allemand d'observance hégélienne, mais bien une philosophie vécue, exposée dans une forme surannée si l'on veut, et cependant trop caractéristique pour la passer sous silence, il est nécessaire, avant d'en aborder l'étude, de connaître la vie de son auteur. C'est une vie singulièrement tragique, dont il nous a d'ailleurs laissé le récit dans un fragment autobiographique qui a été publié, bien après sa mort, par Rudolf Louis¹.

1. Wie ich wurde, was ich ward. von Julius Bahnsen. Aus dem Nachlass des Philosophen hrsg v. Rudolf Louis, Leipzig, G. Möller, 1905.

*
* *

C'est tout à fait au nord du Schleswig-Holstein, là où la petite rivière Wiedau sépare les gras pâturages des Frieses de la triste plaine des Jutes, « von dieser sich ossianisch dehnnenden Ebene », dans la petite ville de Tondern, que naquit Julius Bahnsen, en mars 1830. Son père, directeur du séminaire des deux Duchés, était issu d'une vieille famille de pédagogues. Bahnsen le décrit comme un homme d'une grande indépendance morale et intellectuelle, un combattant pour l'émancipation de l'école de la tutelle cléricale et pour l'autonomie individuelle. Grâce à son opposition vigoureuse, tous les essais de transformer en internats prussiens ou en casernes danoises les anciennes écoles libres du Schleswig échouèrent. C'est de ce père que Bahnsen hérita et de ce qu'il a appelé sa « Kampfesrüstigkeit », sa combativité inlassable, et de sa vocation pédagogique. Le mot du père, que « dans toutes les peines et misères de la vie son métier d'éducateur de l'enfance lui avait toujours été la plus noble récréation : die edelste Erholung », fut aussi vrai pour le fils. Et les peines et misères n'avaient pas été comptées dans la vie du père Bahnsen. Car, à côté des luttes qu'il eut à soutenir contre les haines réactionnaires des gens d'église, il eut bien d'autres souffrances à endurer : toutes les tristesses d'un second mariage malheureux, des discordes domestiques, dont souffrirent et lui et les enfants du premier lit. L'enfance de Bahnsen fut donc morose. A l'âge de quatorze ans, il quitta Tondern pour Schleswig où il termina ses études. Si l'on veut bien se rappeler qu'un Allemand, né en Schleswig avant 1864, avait deux langues maternelles à pratiquer : l'allemand et le danois, qu'étant élève du collège il avait, en outre, deux langues classiques à travailler, le grec et le latin, sans compter les langues modernes, le français et l'anglais, on s'expliquera l'acuité très prononcée du sens linguistique qui frappe dans les écrits de Bahnsen. Et l'on s'explique aussi un second élément de sa pensée. Très jeune déjà, et précisément par le commerce avec plusieurs langues à la fois, Bahnsen avait été invité à se rendre compte de ce qu'il y a de forcé, d'arbitraire, dans la fixation dogmatique des concepts par le langage. La

pensée lui paraissait plutôt comme une chose éternellement fluide qui « laverait, émietterait, rongerait tout ce qu'elle entoure et qui revendique une stabilité inébranlable ». Pour exprimer la pensée il ne trouvait que des mots, des concepts faits d'avance, avec lesquels il lui semblait qu'on chercherait en vain de saisir toute la réalité mouvante qui passe. Si, plus tard, Bahnsen se découvrira des affinités avec une psychologie pour laquelle l'abstrait n'exprime que des relations, pour laquelle les concepts ne sont que des symboles, les mots de purs succédanés du contenu réel de la pensée ¹, — une psychologie qui marque la réaction contre l'exagération de la valeur du rationnel, — c'est bien en partie dans ses commencements polyglottes qu'il faut en chercher l'explication. Ce qui nous apprend que si le cosmopolitisme mène au scepticisme en matière de politique, la « Vielsprachlichkeit » peut nous amener à un scepticisme d'un autre ordre et qui contesterait l'omnipotence de la logique verbale que Bahnsen appellera plus tard : « das bestenfalls nur Approximative ² ». De là à une philosophie qui regardera la conception logique du monde, telle qu'elle est transmise par l'abstraction, comme un simple intérim pédagogo-didactique, « eine exoterische Propädeuse, welche sich zur vollen Wahrheit etwa so verhält, wie die Sinnestäuschung eines Wilden zum copernicanischen System » ³, — il n'y a qu'un pas.

En 1848, à l'âge de dix-huit ans, Bahnsen commença ses études de philosophie à l'université de Kiel. Mais, déjà un an plus tard, il les interrompit pour s'engager dans le corps des volontaires qui allèrent combattre pour l'indépendance des Duchés et qui furent battus et désarmés à la bataille de Idstedt. Exilé de son pays natal, Bahnsen prit, en 1851, le chemin de l'Allemagne du Sud pour continuer ses études à Tubingue.

Inutile de vous rappeler ce qu'était l'université souabe pendant les années cinquante. Il suffira de vous dire que les maîtres de Bahnsen s'appelèrent : pour l'introduction à l'étude du Nouveau Testament Christian Ferdinand Baur, pour la philosophie des religions Reiff, pour l'histoire de la philosophie Schwegler, enfin, pour la littérature allemande F. Th. Vischer.

1. *Realdialektik*, t. I, p. 86.

2. *Id.*, p. 89.

3. *Loc. cit.*, t. I, p. 92.

Dans son « Histoire de la Métaphysique » Eduard von Hartmann affirme que Bahnsen aurait connu par Vischer la dialectique hégélienne avant d'avoir lu Schopenhauer. Cette assertion n'est vraie qu'à moitié. Bahnsen a lu, en effet, d'abord Hegel et ensuite Schopenhauer. Mais ses lectures philosophiques, en particulier sa connaissance de la philosophie hégélienne, remontent à une date antérieure à 1831. Lorsque, à l'âge de vingt-un ans, Bahnsen arrive à Tubingue, il a déjà parcouru la première étape d'une évolution philosophique qui, commencée chez Hegel, l'a conduit, sous l'influence des hégéliens de la gauche, bien au delà de celui-ci. Si l'on se rappelle que, ce que Bahnsen connut en fait de religion dans la maison paternelle, ressemblait davantage à des luttes de parti qu'à la substance du Christianisme, que son père, ses premiers maîtres, avaient été théologiens rationalistes, l'on comprendra comment il avait été amené de la religion à la philosophie. Tout d'ailleurs, pendant les années quarante, poussa les jeunes esprits vers elle. L'action exercée sur le mouvement intellectuel par la révolution de 1848 s'était fait sentir d'une façon fort vivante jusque dans la petite ville, perdue sur les bords de l'Eider, où Bahnsen avait fait ses classes. Ses années de Rhétorique et de Philosophie coïncidèrent avec la publication de la « Vie de Jésus » de Strauss, qu'on lisait à Schleswig et à Tondern aussi avidement que les ouvrages où Feuerbach et Bruno Bauer revisaient, en révolutionnaires, les fondements de la religion en général. Les bibliothèques publiques, les Cercles de lecture de Tondern, ne refusaient à leurs clients aucune des nouveautés littéraires de l'époque, qu'elle s'appelât « l'Unique et sa Propriété » de Stirner, ou les « Hallischen Jahrbücher » de Ruge. Le courrier de Copenhague — où l'on jouissait avant 1848 d'une liberté de presse beaucoup plus grande qu'en Allemagne — apportait aux esprits frondeurs du Schleswig le « Korsar », feuille consacrée à la chronique scandaleuse des cours. Rien d'étonnant que le jeune Bahnsen se soit senti très tôt ce qu'il appelle des « vellétés radicales », que, en fait de politique, comme en fait de religion, il se soit même trop tôt « fertig mit der Welt gefühlt ». En 1847, à l'âge de dix-sept ans, il résuma ses convictions philosophiques dans la phrase : « L'homme n'est qu'un néant pensant ». De 1849 à 1850 il rédigea une confession philosophique extrêmement significative pour son état d'esprit. Commenant parse

dire l'adepte fervent de Feuerbach, il s'en émancipe complètement un an après et déjà cherche à dépasser Hegel, à formuler contre son panlogisme les objections qu'il développera trente ans plus tard dans sa *Realdialektik*.

Je ne veux point m'arrêter longuement à cet écrit de jeunesse, conçu dans le plus pur jargon hégélien et où Bahnsen cherche à tirer les dernières conséquences du système. Nous savons que Hegel a développé dialectiquement l'ordre des choses ou l'ordre de la pensée, ce qui est tout un, en trois moments : thèse, antithèse et synthèse. Chez Hegel la négation réciproque de deux contradictoires est un résultat et non point une négation pure et simple. Elle devient, en tant que synthèse, affirmation concrète. De la négation d'une négation naîtra cet « universel concret » qui sera le dernier terme de la doctrine. C'est à ce dernier terme de la doctrine hégélienne que s'attaque le jeune Bahnsen. Avec une pénétration surprenante chez un adolescent, il suit jusqu'au bout l'esprit de la doctrine pour découvrir que ce prétendu dernier terme, qui nie toute la série de déterminations dont se compose le fini, n'est pas encore assez vide. Le nihilisme, le néant, lui semblent la conclusion logique du procès dialectique. Il réduit le mouvement dialectique à un simple *être* dialectique, c'est-à-dire il en fait un néant qui renfermerait les contradictoires qui, eux, loin de se concilier, s'anéantissent. Le fini, toujours contradictoire en soi, ne s'évanouit pas pour faire place à l'esprit. Bien au contraire, l'idée de l'absolu, l'idée de la perfection ultime absolue, paraissent à Bahnsen logiquement inconcevables. « La Liberté individuelle de Lafaurie, l'Unique de Stirner, l'Humanisme de Ruge, tous ces fantômes idolâtres qui prétendent à la vérité », il faut, dit-il, « en démontrer le néant ».

Arrivé à ce radicalisme extrême, le jeune Bahnsen se détourne de la spéculation à laquelle il reprochera plus tard d'avoir ankylosé le réel dans des formules en voulant construire l'absolu avec le concept. Et, pareil à plus d'un des adeptes de la jeune école, il se retourne vers le matérialisme. Il suit des cours d'Anthropologie. Sa thèse de doctorat est un « Essai de coordonner les trois formes fondamentales de l'esthétique d'après les données de la psychologie scientifique ». Vischer donna une appréciation très élogieuse de ce travail,

tout en faisant des réserves sur certaines idées très avancées, exposées sous une forme à laquelle il ne peut trouver comme excuse que « l'état d'amertume où la destinée politique de sa patrie particulière avait plongé le jeune auteur ». La thèse de Bahnsen a été perdue. Mais les termes mêmes du jugement de Vischer laissent deviner le caractère de ces idées avancées, qui, certes, n'ont rien de commun avec les premières convictions philosophiques de Bahnsen. Ce n'est que bien plus tard, et après avoir connu la doctrine de Schopenhauer, qu'il reviendra vers elles, qu'il creusera à nouveau l'idée de la « négativité comme loi du monde ».

Bahnsen entendit pour la première fois le nom de Schopenhauer à Tubingue. Ce fut son maître le psychologue Reiff, qui, un jour, en sortant du cours, lui parla « du vieil original et des paradoxes contenus dans son œuvre ». Bahnsen lut Schopenhauer, y trouva comme une révélation et à partir de ce jour devint son adepte fervent.

Cinq ans plus tard, alors que, pauvre précepteur dans une maison bourgeoise d'Altona, il revint au cours d'un voyage vers l'Allemagne du Sud, Bahnsen s'arrêta à Francfort dans le but de voir le grand homme.

L'accueil fut très cordial. Schopenhauer reçut le jeune inconnu avec une grande bonté. « Son œil de grand capitaine, dit Bahnsen, reposa sur moi avec beaucoup de douceur et de bienveillance humaines et s'enflamma d'une chaleur presque virginale lorsque — vrai prêtre de sa doctrine — il me répéta avec ardeur le mot de saint Augustin : *Utinam fiat, ut completus sit numerus Sanctorum.* » Bahnsen s'en fut avec l'impression d'avoir vu non seulement un génie de la pensée, mais encore un caractère d'une rare hauteur. « Et comme le fils fidèle se jure de ne jamais être indigne du père, comme le communiant enthousiaste revient de la sainte table où il a reçu la bénédiction, rempli du saint projet de ne jamais rien faire qui pût le rendre indigne des sacrements, ainsi, dit-il, je me sentais comme soulevé au-dessus de la terre — en route vers les félicités du Nirvana. » D'un coup toutes les facultés d'exaltation qui avaient, jusque-là, sommeillé dans la nature de Bahnsen, se trouvèrent réveillées. Le jeune professeur — car Bahnsen venait sur ces entrefaites d'être nommé professeur au collège de Anclam, petite

ville de Poméranie, — ne songea plus qu'à une chose : se rendre digne du maître. Malgré trente heures de cours par semaine et les devoirs de quarante élèves à corriger, il s'absorba si bien dans l'œuvre de Schopenhauer, que celui-ci lui dit un jour n'avoir, à part Frauenstädt, connu personne qui l'eût mieux pénétrée. C'est à Schopenhauer que Bahnsen dédia en 1858, pour son 70^e anniversaire, un petit mémoire « Ueber den Bildungswerth der Mathematik. » La lettre qui accompagna cet envoi est importante¹. Elle contient la preuve que, tout Schopenhauerien convaincu qu'il fût, Bahnsen n'abandonna pas son idée première de la « Negativitäts als Weltgesetz ». C'est à elle qu'il croit pouvoir ramener, comme à sa dernière conséquence, la doctrine volontariste du maître. L'allusion au travail personnel qu'il a en vue, est très discrète. « La question du rapport entre la volonté et les motifs, dit-il, me semble devoir offrir un point de départ des plus féconds pour un travail, qui ne serait, à la vérité, que l'élargissement d'une aile annexe de votre œuvre. Ce travail ne pourrait d'ailleurs être que le résultat de toute une vie de recherches, et, d'ici là, tous les développements, d'ordre critique ou apologétique, se rapportant aux autres parties de système, ne seraient à considérer que comme des prolégomènes. Ce n'est que comme résumé d'un travail d'ensemble que la négativité comme loi du monde pourrait être traitée et exposée de façon définitive. »

Il fallut à Bahnsen dix années de travail pour donner sa première œuvre, la « Charakterologie », fruit de ses méditations sur les rapports entre la volonté et les motifs, vingt-sept années, pour mener à bonne fin le travail dont il parle plus haut, c'est-à-dire la « Real-dialektik ». Ce seront des années d'un travail opiniâtre, désespéré, accompli — loin de tout centre intellectuel — dans une « Sibérie de la pensée », à Lauenburg en Poméranie, pauvre bourg dont le nom ne figure même pas sur une carte géographique scolaire et où cet esprit d'élite était condamné à passer toute son existence comme professeur de seconde dans une école qui n'était même pas un collège.

La « Charakterologie » de Bahnsen parut en 1867, deux ans avant la « Philosophie de l'Inconscient » de Hartmann, l'année même de

1. Ledwig Schemann Schopenhauer briefe Leipzig, 1893.

l'apparition de l' « Histoire du Matérialisme » de F.-A. Lange. Comme le livre de Lange fut le point de départ de ce mouvement agnostique qu'on appelle « die ethische Bewegung », le livre de Bahnsen fut l'avant-coureur d'une métaphysique volontariste, pluraliste, athée et d'un individualisme caractérologique, par lesquels tous ceux qui sont venus après lui ont été influencés.

Les recherches sur le rapport entre la volonté et les motifs avaient amené Bahnsen à la « Charakterologie ». De caractérologue il devint individualiste. Son individualisme fit de lui, nous le verrons tout à l'heure, un dissident de la doctrine schopenhauerienne, du monisme volontariste, de la « Alleinheitslehre », qui reconnaît dans le temps et l'espace, ces formes toutes subjectives de notre sensibilité, les seuls principes de l'individuation.

Il convient maintenant de s'arrêter un moment au système de Bahnsen, qu'on a appelé une synthèse des éléments négatifs et anti-thétiques de la philosophie de Hegel et de la métaphysique volontariste de Schopenhauer.

En effet, tout comme Schopenhauer, Bahnsen ira chercher l'absolu qui échappe aux lois subjectives du temps, de l'espace, de la causalité, c'est-à-dire à toute raison suffisante, non point par les procédés ordinaires de la pensée, assujettie à ce même principe de la raison suffisante. Tout comme l'auteur du « Monde comme Volonté et Représentation », il opposera l'intuition à la pensée, « Anschauung contra Denken ». Mais il conservera dans sa métaphysique volontariste l'idée de la « Negativität als Weltgesetz » qui est un élément emprunté à la dialectique hégélienne.

Toutefois le néant que Bahnsen trouve au terme du processus réaldialectique n'est point, comme dans la formule hégélienne, la quantité supprimée, l'indétermination absolue, où toute différence, toute opposition s'anéantit. Ce n'est pas, non plus, cette *Nihilenz* à laquelle le tout jeune Bahnsen avait cru devoir aboutir en prenant à la lettre la doctrine hégélienne. Pour l'auteur de la Realdialektik l'absolu est un zéro, dans le sens mathématique du mot. Il enveloppe deux termes opposés, l'un positif, l'autre négatif, et qui n'ont de sens, bien entendu, que l'un par l'autre. Le processus universel ne naîtra pas du mouvement dialectique verbal, engendré par la négation d'une négation devenant affirmation. La « Realdialektik »

de Bahnsen est, ne l'oublions pas, une *dialectique réelle et non verbale*. La contradiction est placée au cœur même de l'absolu, de la « Weltentität ». Et elle devient ainsi loi du monde, comme l'annonce le titre de l'ouvrage : « Der Widerspruch im Wissen und Wesen der Welt », « La contradiction dans la *connaissance* et dans l'*essence* du monde. » Si l'on a pu dire avec justesse que la doctrine kantienne de la liberté a été une des idées fondamentales d'où la pensée de Schopenhauer s'est acheminée, on peut mettre à la base de la *Realdialektik* de Bahnsen l'écrit kantien, daté de 1763, le « Versuch die Negativen in die Weltweisheit einzuführen. » Car, en distinguant l'opposition *réelle* de la simple *répugnance* entre pensées logiquement inconciliables, Kant a ouvert la voie à une philosophie pour laquelle toute dialectique exclusivement verbale est incomplète. Bahnsen revendique d'ailleurs lui-même ce parrainage illustre pour sa doctrine ¹.

Mais je ne veux pas insister davantage sur le « joujou dialectique » de notre philosophe. J'aurais peur de paraître abstruse à ceux d'entre vous qui ne se sont pas hasardés souvent dans les souterrains où se meut volontiers la métaphysique allemande. Je préfère attirer votre attention sur un autre côté du système de Bahnsen, et ceci parce qu'il offre un intérêt d'actualité. Je veux parler du caractère antilogique de sa doctrine. J'appellerai la doctrine de Bahnsen une doctrine de l'antilogicité. Et voici pourquoi : Les difficultés inhérentes à la métaphysique, les antinomies qu'elle soulève, les contradictions où elle tombe, viennent — selon Bahnsen — de ce que nous voulons tout expliquer, tout définir, arracher de force aux choses une forme de connaissance qui leur répugne essentiellement, devant laquelle elles se dérobent, passant, pour ainsi dire, à travers les mailles du filet logique que nous leur sous-tendons en voulant reconstituer la réalité, l'absolu, avec des concepts qui, fixes, faits d'avance, ne sont applicables — de droit — qu'au phénomène. Or, pour connaître l'absolu, la chose en soi, il n'y a qu'un moyen : le saisir au moyen de cette sympathie intellectuelle qu'on appelle intuition. A la méthode discursive, à l'étude successive des éléments de la réalité, Bahnsen opposera donc la vision intuitive de l'univers.

1. *Realdialektik*, t. I, p. 241.

La philosophie scientifique ne sera pour lui qu'un amas de formules sans unité, une débandade d'idées. Sa philosophie à lui sera l'opposée d'une dialectique verbale. Elle sera antilogique. Elle se donnera pour tâche de renverser le sens de l'opération par laquelle notre esprit procède habituellement. Y réussira-t-elle? J'en doute. Mais elle prétend y réussir. Elle croit pouvoir faire table rase des concepts avec lesquels la dialectique, le discours, a coutume d'opérer. Par un saut périlleux — qu'il appelle un *salto vitale* — Bahnsen se place d'emblée dans les profondeurs du *moi* original, incommunicable, seul objet d'intuition réelle, seule réalité donnée. Ce moi, c'est la volonté, le « *Wille* » schopenhauerien pour lequel la logique n'est qu'une écorce. Et ce *moi*, qui se sait en volition, non seulement prend conscience de sa réalité essentielle comme partie de la chose en soi, mais encore se sait une individualité éternelle.

Ce « *Selbstinnesein des Willenswesens* », c'est-à-dire l'acte par lequel la volonté prend conscience d'elle-même, constitue, avec le néo-positivisme ¹, l'essai le plus important de fonder notre connaissance de l'absolu, du réel, sur des bases autres que celles de la logique : Non seulement la forme de cette certitude est alogique — puisqu'elle a été acquise non point par une série de déductions logiques, mais par intuition, — mais encore le contenu que nous saisissons de la sorte aura un caractère réfractaire à la logique. La métaphysique de Bahnsen est donc une métaphysique antilogique.

Le néo-positivisme français de M. H. Bergson qui fit dans son premier ouvrage sur les *Données immédiates de la conscience* — paru en 1889, application de vues analogues aux principaux concepts de la psychologie : *l'intensité des sensations et la liberté des actes*, procède de la même école. Il y a toutefois une différence : M. Bergson, en mathématicien, y a été conduit par l'analyse du *temps homogène*, tel qu'il est défini en mathématique ou en astronomie, — alors que Bahnsen n'a jamais procédé autrement que par affirmations, par déductions, donnant ainsi raison à Schlegel lorsque

1. L'ancien positivisme ne croyait-il pas lui aussi que toute évidence spontanée est intuition pure, toute expérience contact immédiat du réel? Ne considérerait-il pas l'attitude du sens commun comme une ouverture au donné immédiat? Voir E. le Roy, Un positivisme nouveau, *Revue de Métaphysique* mars, 1901.

celui-ci écrit que « Tout système philosophique commence au milieu ».

Nous avons dit plus haut que son individualisme fit de Bahnsen un dissident de la vraie doctrine schopenhauerienne, pour laquelle la volonté est *une, indivise* dans son essence, et *universelle*. C'est que Bahnsen la dépouille de ce caractère d'unité intérieure qui d'après Schopenhauer, lui permettait d'atteindre par son anéantissement au Nirvâna, à la quiétude finale. Selon Schopenhauer, la volonté de vivre, qui est à la fois le principe de toute existence et de tout mal, peut être anéantie. L'abnégation, la pitié, la moralité, qui nous détachent de nous-mêmes et détruisent en nous le vouloir vivre, nous préparent au Nirvâna. Chez Bahnsen, au contraire, plus l'être s'élève vers la moralité, plus sa volonté devient autonome, plus il souffrira, sans jamais pouvoir espérer un répit. C'est que la volonté, chez Bahnsen, est désunie, divisée contre elle-même. Elle porte en son sein son contradictoire. Elle est à la fois *volonté* et *nonvolonté*. A la fois elle affirme et elle nie. Déchirée entre deux opposés qui éternellement s'entre-dévorent, elle aspire vainement à l'anéantissement final, au calme du Nirvâna.

La contradiction sera le principe, l'essence du monde. Contradiction partout : entre notre logique et l'absolu antilogique qu'elle veut étreindre, contradiction au cœur même de l'absolu. Et, non satisfait de la « *Zerspaltung* » intérieure de la volonté, Bahnsen la poursuit jusque dans ses objectivations. De la volonté *une, universelle*, partout identique à elle-même de Schopenhauer, il fait toute une pluralité de volontés individuelles, dont chacune renferme son contradictoire. Impossible, dès lors, dans la vie morale, de toucher jamais au but, d'arriver jamais à la délivrance. La volonté ne pourra réaliser son anéantissement. Tout vouloir trouvera éternellement en face de lui un « non vouloir ». Ces deux principes se solliciteront sans trêve ni fin, à l'infini.

C'est sur ces bases que Bahnsen édifia son système, la « *Realdialektik* » — l'œuvre à laquelle il travailla toute sa vie, loin du monde civilisé, dans son « coin d'araignée » — et qu'il ne vit pas paraître, car Bahnsen mourut quelques mois avant la publication du 2^e volume. C'est sur les bases de ce système que repose l'esthétique de Bahnsen, qu'il a développée dans les « *Monographies tirées des domaines*

annexes de la Realdialektik » et qui sont d'une grande et rare finesse d'observation. On peut, sans trop s'avancer, les compter parmi ce que la philosophie allemande des dernières trente années a produit de meilleur.

Dans le principal écrit « Du Tragique comme loi du monde et de l'humour comme forme esthétique du métaphysique¹ », Bahnsen nous montre le tragique comme étant l'art le plus voisin de la réalité. Si la volonté est, par nature et éternellement, divisée contre elle-même; si, dès lors, et par cela seul qu'elle existe encore, elle prouve son impuissance à s'anéantir, l'art, à la vérité, n'est que mensonge. Ne nous représente-t-il pas un monde harmonieux d'où le vouloir aurait disparu? Seul l'art tragique, qui prend pour objet la réalité même pour nous la montrer déchirée par d'effroyables conflits intérieurs, seule la tragédie est sincère. Car en elle apparaît cette division essentielle de la volonté, cette « *grundwesentliche Selbstentzweiung* » qui est le caractère propre de l'absolu. L'homme tragique est l'homme qui dans son vouloir, dans sa substance éthique, est déchiré sans espoir de réconciliation. L'impossibilité de concilier la chose voulue avec elle-même est le critérium du tragique. Deux motifs contradictoires tiraillent l'homme tragique dans deux sens opposés. Deux devoirs irréconciliables le sollicitent. Le *monologue* — cette forme choisie de préférence par le poète pour faire le spectateur confident d'une lutte intérieure qui se livre dans le cœur du personnage, — qu'est-il, si ce n'est un *dialogue* entre deux vouloirs, hostiles l'un à l'autre?

To be or not to be.....

Mais si le tragique est l'état d'une volonté divisée contre elle-même, entendez par là une volonté digne de ce nom et autonome. Car, pour ce qui est de nos désirs, de nos aspirations vers un bonheur positif et de leur échec inévitable, il n'y faut voir que la caricature du tragique — c'est là un domaine dont le pessimisme vulgaire s'est emparé depuis longtemps. Le tragique véritable n'apparaît que dans un être arrivé à la vie morale; il naît du conflit entre deux devoirs. Et la vie morale n'est qu'une suite de conflits pareils. Certainement,

1. Das Tragische als Weltgesetz und der Humor als Ästhetische Gestalt des Metaphysischen. Lauenburg i/P. Ferley, 1877.

l'homme du commun que guident la loi religieuse, la loi civile, les préjugés, ignore de tels combats. Pour toute détermination à prendre, une solution faite d'avance s'offre à lui. Mais ce n'est pas là le vrai être moral, car il ne s'est pas créé sa législation.

N'est digne de ce nom que celui qui a fui l'hétéronomie, qui a eu le courage de se demander s'il est un devoir, et quel il est. Il verra tout aussitôt commencer une lutte entre l'ancienne loi, si vénérable aux yeux des autres, et la loi nouvelle. C'est là un premier déchirement tragique. Et l'affranchi, le « coupable » aux yeux du vulgaire, sera saisi par ce qu'on appelle le bras de la justice, qui le ramène vers les autorités dont il s'est émancipé. L'expiation ne tarde pas de le marquer du sceau de Caïn — qui est parfois la marque du génie¹.

Dès lors, à chaque action nouvelle ce sera une nouvelle tragédie, — car qu'est-ce que de se créer un devoir si ce n'est tenir conseil avec soi-même — hésiter entre le pour et le contre? Enfin, et puisque la moralité commence par l'ignorance du devoir, il est encore inévitable que le « novice », le « nouvel être moral », se trompe et tombe dans les fautes — qu'il est pris entre les lacs des devoirs contraires....

Le conflit tragique n'est point un accident dans la vie morale — il en est la forme constante.

A ces développements sur le caractère essentiel du tragique, Bahnsen rattache de belles et fortes définitions du « triste » et du « sublime ». Il examine ensuite la conciliation telle qu'elle est souvent amenée par le poète, et en fait une platitude, un replâtrage, un manque de courage de la part de l'auteur qui ne veut pas convenir que, s'il y a des impondérables dans la vie sentimentale, il n'y en a pas moins parmi les forces éthiques. « Quelle erreur, dit-il, en citant un mot de Julian Schmidt, que de croire que tous les conflits moraux, sérieusement analysés par la raison, donnent un résultat sans reste! »

Dans un deuxième chapitre Bahnsen aborde la question du facteur « moiologique », de la destinée tragique, c'est-à-dire du rapport entre la volonté déterminée et les motifs. Cette question lui avait déjà, nous l'avons vu plus haut, fourni le sujet de ses études carac-

1. *Loc. cit.*, p. 24.

térologiques, parues en 1867. Est-il besoin de dire que pour un adepte de Schopenhauer, il ne peut y avoir « qu'unité métaphysique » entre la faute et la destinée. Tout bon romantique ne voit-il pas, comme jadis le vit Novalis « in Schicksal und Gemüth Namen eines Begriffs » ? Pour le déterministe décidé qu'est Bahnsen, le motif ne peut être qu'une pure apparence, toute phénoménale. L'effet et la cause que, en appliquant l'idée de causalité, nous considérons vulgairement comme se suivant dans le temps et l'espace, ne peuvent être que simultanés. Le *esse*, le *operari* et le *pati* sont enfermés dans le même cercle d'immutabilité. Et même de cette « liberté dans l'être », de la « *Freiheit im esse* » schopenhauerienne, dont on peut inférer une espèce de responsabilité, Bahnsen n'a que faire. Elle présuppose, selon lui, un point d'équilibre absolu, où $0 = 0$, où il n'y a point de motif, ni d'un côté, ni de l'autre. « Un tel équilibre, dit-il, du pour ou de contre — peu importe qu'il soit positif ou négatif — ne peut avoir pour résultat que l'inaction, et non point un acte qui en engendrera un autre¹. » Il convient cependant de dire ici que dans sa « Charakterologie » Bahnsen tout en étant aussi rigoureusement déterministe que dans son œuvre capitale, est cependant moins conséquent avec lui-même. Bahnsen y fait intervenir l'intellect dans les combats moraux, se servant de lui pour faire pencher la balance du côté du « meilleur »². Il y a là, évidemment, contradiction flagrante entre l'idée maîtresse du système et son application aux questions éthiques. Ce qui fait, à notre avis, de cet ouvrage de Bahnsen une œuvre inférieure à la Realdialektik et aux monographies, malgré le grand talent de psychologue et de moraliste qu'il y a dépensé.

*
**

Cependant, si le conflit tragique est au fond des choses, si l'être qui s'y abîme nous offre un raccourci du monde, comme un cristal unique nous révèle la structure du corps dont il fait partie, ce n'est point encore la vérité tout entière. La contradiction étant l'âme de l'univers, toute chose doit se compléter par son contradictoire. Or, le contradictoire du tragique est le beau. Dans le beau la volonté se

1. Realdialektik, t. I, p. 243.

2. Charakterologie, Leipzig, Brockhaus, 1867, t. I, p. 245.

trompe sur sa vraie nature. Pendant quelques fugitives secondes elle se berce du leurre d'être une, indivise, de posséder la félicité suprême, de jouir d'une paix idéale au sein d'un calme prémondial d'où le combat est absent. Elle s'imprègne du beau, se rassasie de ce qu'elle sait cependant n'être qu'une pure apparence dont la perception engendre la croyance, toute passagère, en la « réalisation existentielle de ce qui est *essentiellement* irréalisable », c'est-à-dire en la conciliation des contradictoires. Voici donc le beau, en quelque sorte, l'antithèse du tragique. Et, afin que la synthèse ne manque — elle qui concilie et compense, — nous voyons au-dessus des deux termes s'élever un troisième, l'*humour*. Dans le tragique la volonté avait reconnu le conflit qui lui est immanent. Dans le beau elle cherchait l'oubli. Dans l'*humour* elle synthétise. Elle donne la vérité sous forme d'apparence. Elle intellectualise le tragique et par là le dépasse. Par un effort surhumain le volontariste, l'individualiste s'élève dans la sphère de l'esprit pur — et rit. Ce n'est donc point au quiétisme qu'aboutit la doctrine de Bahnsen. Il saisit, à côté de la misère de l'existence, tout ce que ces tourments, cette tristesse, révèlent de grandiosement grotesque. Dans la lugubre mascarade qu'on nomme l'univers, il endosse, par-dessus le suaire, l'habit d'Arlequin, de celui qui rit pour ne point pleurer ¹.

Voilà donc un pessimisme nihiliste, arrivé à un degré d'intellectualisation de la vie humaine qui n'avait point encore été atteint avant Bahnsen. Dans ce petit écrit Bahnsen n'est plus ni schopenhauerien, ni antilogicien, il est l'intellectuel qui a su s'affranchir de tout — et de lui-même, et des choses de ce pauvre monde.

Je pense que, d'après ce que je viens de vous dire, vous avez pu vous convaincre de la distance qui sépare Bahnsen du pessimiste vulgaire, qu'on a pu, de droit, appeler un hyperesthésique. Non, le pessimisme de Bahnsen n'est point un geste de découragement ni de veulerie. C'est une doctrine de combat. Se savoir un fils de la terre, esclave de la nécessité de souffrir, et cependant ne point faiblir, ne point abdiquer aucune de ses revendications idéales, ne pas capituler devant l'inéluctable, ne jamais désertier le poste où la vie nous

1. Das Tragische als Weltgesetz, p. 31.

a placés. Si c'est là le dernier mot du pessimisme, on peut en être. C'est une doctrine qui n'amollit point le cœur qui l'a faite sienne. Elle le raffermirait. Elle lui souffle du courage dans la lutte. Et en même temps elle l'enrichit d'une grande douceur, lui inspire de l'amour pour le frère d'armes, dont il accepte au besoin, et délibérément, de supporter une part de fardeau « *pro parte virili* ».

Ce n'est point là cette vulgaire et plate pitié bourgeoise qui s'attendrit à l'aspect de la douleur, soit par sentimentalité, soit par crainte vague de voir arriver son tour de souffrir. Ce ne sera point tout à fait non plus la pitié schopenhauerienne, qui fait nôtres toutes les souffrances de la terre parce que notre personnalité n'est que phénomène et que sa différenciation d'avec d'autres individualités, son indemnité des souffrances qui accablent l'autre, ne reposent que sur le principe d'individuation. La pitié de l'individualiste est moins mystique, plus forte, plus spontanée, plus courageuse. Et celui qui, dans une société meilleure, voudra un jour poser la question d'une répartition équitable de l'« impôt en souffrance » fera bien de méditer l'éthique sociale, que notre pessimiste résume en ce mot du poète :

Der Menschheit ganzer Jammer fasst mich an.

*
*
*

Voilà pour la doctrine de Bahnsen.

Mais je croirais ne vous avoir rien dit si je ne vous parlais de la forme vraiment originale et unique, sous laquelle les pensées de Bahnsen sont présentées, de son style dont on a pu dire qu'il était « toute une langue à déchiffrer ». Pour l'étranger, pour tout lecteur qui n'est point absolument initié à tous les secrets de la langue allemande, qui ne connaît pas à fond la culture allemande, c'est en effet toute une langue à « traduire ». Rien de comique comme l'ahurissement de A. Burdeau devant un livre de Bahnsen, devant « ce style hérissé de formules hégéliennes, cette langue où les notions techniques et abstraites fourmillent à côté des images les plus étranges du monde : images tirées des sciences et surtout des théories les moins connues, images empruntées à la théologie la plus scolastique et aux mythologies les plus obscures, aux contes de fées,

à la vie de l'étudiant allemand, où les idées ne sont pas présentées de face, mais évoquées par l'intermédiaire d'associations les plus inattendues, les plus tortueuses, les plus personnelles ». Cette langue, lardée de citations empruntées aux Latins, aux Grecs, aux Français, aux Anglais! Nul n'excelle comme Bahnsen à se forger le mot qui traduira de la façon la plus « approximative » sa pensée. Ce n'est pas lui qui se serait jamais incliné devant l'autorité d'un dictionnaire de l'Académie, qui aurait jamais reculé devant un néologisme. Hardiment il se confectionne son outil. Il méprise la dialectique verbale et cependant il sait jongler avec les mots comme un hégélien. Et lorsque, par exception, le mot lui fait défaut, qu'aucune des langues invoquées ne lui offre le terme qui correspond à sa pensée, il a recours à ce qu'il appelle « das mystische Einverständniss », il se voile la face, comme l'acteur sur la scène, lorsqu'il renonce à traduire, par le jeu de la physionomie, toute la douleur ressentie par son personnage.

Oui, le style de Bahnsen est difficile et parfois abstrus. C'est le style d'un aristocrate de la pensée, d'un capitaliste de l'intellect, jaloux de ses richesses, de ses prérogatives, nullement disposé à s'encanailler, à descendre vers la plèbe de la pensée. Il n'écrit que pour ses pareils! Mais il sait aussi que « noblesse oblige. » Et toutes ces obscurités, ces originalités, ces caprices d'intellectuel raffiné et solitaire, sont rachetés amplement par la grande hauteur morale que dégage l'œuvre. Il y a dans les écrits de Bahnsen, non seulement un souffle de génie, mais encore un pathos éthique qu'on peut comparer, sans crainte d'exagération, à celui qui traverse les œuvres de Schopenhauer et de Nietzsche.

*
*
*

Je viens de nommer Nietzsche, et le moment vous semblera venu de s'arrêter à ce qu'on appelle les « influences », c'est-à-dire à la part d'idées que Nietzsche a pu emprunter à Bahnsen. Eh bien, j'y renonce. C'est là un jeu dangereux, d'autant plus dangereux que les sources où se sont alimentés l'un et l'autre philosophe, ont été les mêmes, qu'un certain nombre d'idées dont on fait volontiers la propriété exclusive de Nietzsche, ont été la propriété collective de toute une

époque. Je crois cependant que le travail de délimitation que je n'ose aborder ici, est à faire. Bahnsen était l'aîné de Nietzsche. Nietzsche a connu et possédé ses œuvres. Et ce n'est certes point un hasard, si E. von Hartmann, dans son « Histoire de la Métaphysique » parue en 1890, rapproche les deux penseurs dans un chapitre fort intéressant sur ce qu'il appelle « l'individualisme pluraliste et athée ». Il me semble toutefois que s'il y a des recherches à entreprendre, il ne faudrait point les limiter à la question de l'antilogicité. Il y a dans la dernière période de Nietzsche toute la doctrine du « retour éternel » à revoir, à relever les fils invisibles qui la rattachent aux idées de Bahnsen sur l'aseité et l'indestructibilité de la volonté, idées qui font de Bahnsen un adepte de la doctrine bouddhique de la *constance individuelle* qu'il appelle, dans sa langue savante, la *Metendynamose éternelle*.

D'ailleurs, si Nietzsche a connu l'œuvre de Bahnsen et en a parlé, de son côté Bahnsen a parfaitement connu celle de Nietzsche.

Et dans la « Realdialektik », et dans son étude sur le pessimisme de son temps, il y a des allusions à Nietzsche qu'il considère comme un apostat de la vraie doctrine, « einen metaphysiklos gewordenen Skeptiker, dessen Schriften in ein molluskenhaft Haltloses, skeptisch Dualistisches zerflossen sind ». Nietzsche n'est d'ailleurs guère plus tendre pour Bahnsen. N'est-il pas allé jusqu'à l'appeler « den alten Brummkreisel der sich mit Wollust sein Lebelang in seinem realdialectischen Elend und persönlichen Pech herumgedreht hat ».

Il conviendrait aussi de ne pas oublier de parler de Bahnsen et de E. von Hartmann, de ce qu'ils ont de commun, de ce qui les sépare. Mais cela nous entraînerait trop loin. Je dirai seulement que Bahnsen et Hartmann furent amis et se brouillèrent, que le premier fit contre le second une polémique acerbe et injuste, que Hartmann dans son « Histoire de la Métaphysique » s'est prononcé sur Bahnsen avec impartialité. Agir autrement vis-à-vis d'un homme sur lequel la destinée s'appesantit lourdement, eût d'ailleurs constitué un manque de générosité extrême de la part d'un ancien ami que la vie combla. Bahnsen, ce penseur profond, cet homme de combat, n'avait-il pas été condamné à passer sa vie dans un horrible trou de province, dans un milieu hostile à toute velléité d'indépendance intellectuelle. N'avait-il pas eu à lutter contre de misérables intrigues

de collègues jaloux, contre la haine de toute une meute de petits bourgeois méfiants, inquiets, soupçonneux devant la hauteur morale de ce pauvre professeur de seconde qui osa jeter, à pleines mains, les perles de sa pensée à des élèves qu'ils auraient préféré voir nourris d'aliments moins délicats !

Oui, Bahnsen, cet esprit d'élite fut, pendant trente-cinq ans, systématiquement oublié par ses hauts chefs dans son « trou d'araignée ». C'est que Bahnsen n'était pas Prussien, mais bien le « Schleswig-holsteiner » indépendant, franc parleur, qui a en horreur le « berolinisme », l'esprit à la fois « entêté, intolérant, ironique et tyrannique » du bureaucrate prussien. Et cependant Bahnsen eut pour grand chef un pédagogue de renom : Ludwig Wiese. Mais on ne lui pardonna pas, en haut lieu, certaine préface à la « Philosophie de l'Histoire »¹, écrite l'anniversaire de Sedan (1871) et qui respire des velléités par trop intempestives.

Bahnsen resta donc à Lauenburg, en Poméranie, où il mourut de la diphtérie en 1881, quelques mois avant l'apparition du second volume de la « Realdialektik ». On peut dire de lui qu'il mourut, ayant vidé jusqu'à la lie le calice de l'amertume.

Que reste-t-il de son œuvre ? Est-il vrai que son action est morte aujourd'hui, qu'il faille jeter à la brocante sa « Realdialektik » et ne conserver que sa « Charakterologie », et le « Bréviaire du Pessimiste » cet ouvrage anonyme qu'on attribue à Bahnsen, et dont je ne vous ai même point parlé, faute de temps ?

Je ne le crois pas. Car, si rien ne se crée, rien ne se perd en matière de pensée. De son système — démodé dans la forme — plus d'un élément survit. L'antilogicité — si étrange que cette assertion puisse vous paraître — est en somme une doctrine à la mode. Le néo-positivisme français, la philosophie de la contingence, en procède. Que le néo-positivisme français soit issu — par genèse directe — des travaux de Bahnsen ainsi que des ouvrages de ses amis Alfons Bilharz, Volkelt et autres sceptiques allemands, je ne veux pas aller jusqu'à l'affirmer. L'historien futur de la métaphysique le rangera néanmoins sous la même étiquette : « romantisme philosophique », — sans tenir compte du fait que l'Allemagne philosophique

1. Berlin, Carl Duncker, 1872.

d'aujourd'hui a momentanément abandonné ce courant d'esprit.

Mais si l'Allemagne philosophique contemporaine s'en est détournée pour revenir à d'autres doctrines, l'Allemagne littéraire en est peut-être plus près qu'il y a trente ans. Le lyrisme allemand, sous l'influence du romantisme remis à la mode, se complait aux formes voilées, aux apparences fluides, aux symboles flous, si chers à l'antilogicien. Parmi les poètes d'aujourd'hui plus d'un s'en va à la recherche de l'absolu, qu'il croit d'autant mieux étreindre que, sous ses mains, la réalité des corps s'évapore davantage. Et Bahnsen, s'il revenait sur terre, ne s'en plaindrait pas. Tout en se disant un élève du passé, il se savait un maître de l'avenir. N'est-ce pas aux jeunes compagnons de travail « *den jüngern Strebengenossen* », qu'il dédia son œuvre, sa « moisson », afin qu'elle leur serve de « semailles » ?

« *Seine Ernte zur Aussaat* ! »

I. TALAYRACH.

1. Dédicace de la *Realdialektik*.

LETTRES INÉDITES
DE THOMAS CARLYLE, JOHN MURRAY ET J.-D. AITKEN
A N.-H. JULIUS
AVEC UNE NOTICE SUR CE DERNIER

Dans une lettre de Mainhill, où il était retourné en mars 1825, à la suite de son préceptorat chez les Buller et de divers voyages, Thomas Carlyle écrit, le 22 mai de cette année, à celle qui, deux ans plus tard, devait devenir sa peu heureuse femme, Miss Jane Welsh, à Haddington : « *Crabbe Robinson hat written to me; I saw Sir W. Hamilton — (cf. à ce propos les *Reminiscences by Thomas Carlyle* édit. par J. A. Froude [London, 1881], I, 217) — (apparently among the best men I have ever met in Edinburgh), and Dr. Irving introduced me to Dr. Julius (Yooliooss) of Hamburg, who almost embraced me as a father, because I had written a *Life of Schiller* and translated a novel of Gæthe. Julius is a man of letters; as well as a Doctor, and a person of official dignity, being sent by his Government to investigate the laws of quarantine, which our parliament now meditates altering. I regretted that my previous arrangements hindered me from seeing him above an hour; but I liked him much, and he promised to write me his advice regarding these German books some time in Summer. So far all is well...* » Ce passage se lit au t. II, p. 321, des *Early letters of Thomas Carlyle* publiées à Londres en 1886 en deux volumes par M. Ch. Eliot Norton. M. Ch. El. Norton, voulant renseigner ses lecteurs sur Julius, a mis en note, au bas de la page et s. v. *Julius* : « *A widely-travelled scholar and philanthropist. He was in the United States in 1834-35, studying systems of prison discipline, to report on them to his government. His name occurs in the » *Life of Ticknor*, « whose » *History of Spanish Literature* « he translated into German ».*

Dans *Life, letters and journals of George Ticknor*, édités à Boston en 1876 en deux volumes par G.-S. Hillard, et où M. Ch. El. Norton semble avoir puisé les éléments de la notice ci-dessus, le nom de Julius se présente, en effet, deux fois : à la date du 14 octobre 1830, où Ticknor mentionne que Julius « *is going on vigorously with his translation at Hamburg, assisted, as he writes me, by notes from Wolf of Vienna and Huber of Berlin, and expecting to publish at New Year. Tieck writes me with much kindness about it* » (II, 260), et dix pages plus haut, où Ticknor écrit, de Boston, 25 janvier 1846, à Julius pour lui demander où il pourrait trouver en Allemagne de vieux livres espagnols, en particulier s'il pourrait acheter ceux de Tieck. On chercherait vainement, non seulement dans les œuvres et les lettres publiées jusqu'ici de Carlyle, mais dans aucune des études critiques parues sur lui jusqu'à cette date, une autre mention du docteur hambourgeois. L'ouvrage, cependant capital, de M. J. A. Froude : *Thomas Carlyle. A History of the first sixty years of his life, 1795-1835* (Lond. 1882, 2 vol.), où sont consignés quelques maigres détails (I, 296, 300, 355, 378, 386, 398) sur la genèse de *German Romance*, ignore son nom, de même que l'étude subséquente, et tout aussi importante, du même auteur : *Thomas Carlyle. A History of his life in London, 1834-1881* (Lond. 1884, 2 vol. rééd. en 1890), de même, enfin, que les *New Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle, etc.*, édités en 1903 à New York et Londres en deux volumes par Alex. Carlyle. L [eslie] S [tephen], qui a écrit l'article *Thomas Carlyle* au t. IX (1887) du *Dict. of nat. Biogr.* (p. 111-127), puis dans *The Encycl. Brit.*, XXVI (1902), p. 593-599, pas plus que ses prédécesseurs, ne mentionne Julius, et il est évident que ce nom est resté inconnu de tous ceux qui ont étudié ou écrit l'histoire de la formation intellectuelle de l'essayiste écossais. On me pardonnera, j'en suis sûr, avant de fournir la première preuve documentaire de l'importance du rôle joué par le docteur en médecine hambourgeois aux débuts de la production littéraire de Carlyle, de réunir sur sa personne et son œuvre quelques renseignements précis.

La vie de Julius fournit, une fois de plus, la confirmation de ce fait, si banal en même temps que si mélancolique, que la renommée littéraire posthume n'est que dans des cas relativement rares conditionnée par le mérite intrinsèque d'un écrivain, mais bien, en très

grande partie, par des hasards favorables et des contingences extérieures. L'homme qui a rempli une moitié du xix^e siècle, dans son pays et hors des frontières allemandes, du renom de son apostolat philanthropique, le correspondant recherché des sommités médicales les plus illustres et le conseiller de penseurs le plus en vue durant près de quarante années, l'érudit aux connaissances encyclopédiques n'a été gratifié par la tribu des faiseurs de gloire, en Allemagne, que d'une notice de quatre pages dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, XIV (1881), p. 686-689, dont l'auteur, homonyme d'un philosophe à la tragique destinée, Beneke, n'a pas assez distingué son apport personnel de ce qu'il avait emprunté à la nécrologie de Julius parue au n^o 265, 20 novembre 1862, sous la signature V., de la *Süddeutsche Zeitung*, ainsi qu'à l'article contenu au t. III, p. 513-517, du *Hamburgisches Schriftsteller-Lexikon*, recueil si méritoire de H. Schröder continué par A. H. Kellinghusen. Alors que des personnages qui n'ont guère réalisé au cours de leur existence que la besogne, humainement futile, de jouter avec des concepts et de ciseler de vaines phrases manquent rarement de complaisants biographes, la mémoire de ce noble apôtre du relèvement social, de ce savant avide de connaître, de cet infatigable littérateur gît actuellement dans le plus profond oubli, et je ne sais si elle obtiendra jamais en sa patrie le monument biographique qu'elle mérite. — Né le 3 octobre 1783, de parents israélites, à Altona — son père était banquier et fournisseur de l'armée — Julius-Heymann, dont la famille s'était établie en 1795 à Hambourg (ce qui lui permit de se considérer comme Hambourgeois), avait reçu une éducation particulière des plus soignées avant d'être envoyé à Berlin au Gymnase *zum grauen Kloster*. Destiné originairement à la carrière commerciale, il n'avait pas tardé à reconnaître que sa vocation véritable était celle de l'homme d'études, et s'était rendu, en 1805, pour y étudier la médecine, à l'Université de Heidelberg, d'où il passa, l'automne de 1808, à celle de Würzburg, où, le 11 février 1809, il fut reçu docteur en médecine et en chirurgie. Le 22 mai de la même année, cédant à une impulsion intérieure qui semble avoir été totalement désintéressée, il embrassait le catholicisme et recevait au baptême les deux prénoms nouveaux de Nikolaus Heinrich. Établi à Hambourg, il y exerce sa profession en qualité de médecin de district

de l'*Armenanstalt* et y rédige le *Vaterländisches Museum* fondé en 1810 par l'éditeur hambourgeois Fr. Perthes, mais qui, par suite de l'annexion de la cité hanséatique à l'Empire français, ne put aller au delà du 7^e fascicule. En 1813, la *hanseatische Legion* était formée contre l'oppresseur corse, et le *Liederbuch* paru cette même année à son usage contient de nombreuses poésies du docteur, qui fera la campagne avec ce corps en qualité de médecin d'état-major, pour, en 1815, à la reprise des hostilités, rentrer en service à titre d'adjudant d'état-major et donner tous ses soins aux ambulances. Dans cette première période de son existence, un fait est à relever, dont l'importance devait avoir sur la littérature européenne une portée certaine. C'est grâce à Julius que J. N. Böhl von Faber, qui vivait alors dans son domaine de Görslow sur le lac de Schwerin et se rendait quelquefois à Hambourg, passa, en août 1813, peu de temps avant de s'embarquer pour l'Espagne avec sa fille, la future Fernán Caballero, du protestantisme au catholicisme. Or, ce fut la conversion de Böhl, qui conditionna la direction ultérieure de son activité littéraire. Il est avéré, d'autre part, que si l'Espagne, et, dans une certaine mesure, l'Europe lettrée étaient parvenues à un commencement de saine compréhension de l'Âge d'or littéraire, en particulier du théâtre castillan dès les premières décades du XIX^e siècle, l'influence de Böhl von Faber, dont l'énergique campagne à Cadix contre les *afrancesados* n'a pas encore été étudiée avec la précision désirable, contribua puissamment à faciliter ce revirement, qui se préparait, d'ailleurs, dans quelques milieux, universitaires ou simplement bourgeois, d'érudition en Allemagne, grâce surtout au précurseur de Bouterwek, J. A. Dieze, et à Bouterwek, continuateur de Dieze¹. Je ne puis, malheureusement, insister ici comme il con-

1. Sur l'influence de Dieze, je me permets de renvoyer à mon prochain travail : *Contributions à l'étude de l'hispanisme de G. E. Lessing*, en cours d'impression. L'importance du rôle joué par Böhl von Faber et son correspondant zélé, Julius, en Allemagne n'est pas encore connue. M. A. Morel-Fatio, qui a, dans une contribution : *Fernán Caballero d'après sa correspondance avec Antoine de Latour*, réimprimée du *Bulletin hispanique* dans *Études sur l'Espagne. 3^e série* (Paris 1904), consigné sur Böhl von Faber quelques détails empruntés au *Versuch einer Lebensskizze von J. N. B. v. F.* publié à Leipzig en 1858 sans nom d'auteur — de même que plusieurs autres brochures (ainsi une biographie d'un autre hispanisant, Gries) — par Frau Elise Campe née Hoffmann, déclare avec raison, p. 299, que la troisième partie du *Pasatiempo crítico* de Böhl a « semé des idées fécondes » et « rompu avec d'anciens préjugés », mais personne ne semble savoir que le texte de ce que l'on est convenu d'appeler — car cette déno-

viendrait sur ce détail, si suggestif, — car, jusqu'à présent, c'est A. W. von Schlegel qui, dans l'opinion commune, passe surtout pour l'efficace instigateur du mouvement — et dois me borner à le marquer, sans commentaires.

L'aventure napoléonienne terminée — et Julius en conserva toute sa vie, malgré d'actives relations avec la France et sa nomination, dès 1834, à la dignité de membre de l'Institut, une amertume qui dégénéra à plusieurs reprises en gallophobie ouverte¹ — le docteur reprit à Hambourg ses habitudes de vie studieuse et de zèle professionnel à titre de médecin assistant de l'Hôpital. Mais cet homme extraordinairement doué savait concilier les activités les plus diverses. Un curieux monument de son éducation philologique est le grand in-8 paru en 1817 à Hambourg sous le titre de *Bibliotheca germano-glottica, etc.*, essai de systématisation de la littérature concernant les antiquités et les langues d'origine germanique, qui révélait déjà la possession, par l'auteur, d'une riche et rare bibliothèque. Je ne suivrai pas, dans ces courtes notes, Julius sur le terrain de la science médicale, et ne puis qu'indiquer, parmi ses diverses publications techniques de cette époque, la rédaction, de 1821 à 1833, avec le Dr G.-H. Gerson, d'un recueil qui a joui d'un crédit considérable et contient maintes contributions de sa plume : *Magazin der ausländischen Literatur der gesammten Heilkunde und Arbeiten des ärztlichen Vereins in Hamburg*, grand in-8². Depuis longtemps, Julius était hanté par l'idée de contribuer à l'amélioration, en Prusse, du régime des prisons. Il comprit que, pour arriver sur ce

mination est inadéquate — les *Pasatiempos* ne représente pas entièrement la pensée exacte de Böhl, même en s'en tenant à sa pensée imprimée, qui se trouve ailleurs, comme j'essaierai prochainement de le montrer à une autre place. D'autre part, tant que n'aura pas été mise à jour la correspondance entre Böhl et Julius — cf. à ce propos mon étude, en publication dans le *Bull. hisp.* depuis le n° 3 de 1907 : *Les premières productions littéraires de Fernán Caballero. Documents inédits* — il sera impossible de bien apprécier la portée de l'activité littéraire de Böhl et sa signification au point de vue de la littérature comparée. Cette correspondance, d'une importance extrême, paraîtra, je l'espère, sous peu. Il serait superflu de rappeler à des germanisants que, dans le *Robinson* de Campe, c'est Böhl qui a fourni le personnage de Johannes.

1. Cf. une curieuse preuve de cet état d'âme dans une note au chapitre sur Luzán dans la traduction de Ticknor, II, 341, note dont l'exagération manifeste est à corriger par le développement plus impartial de Cueto dans la *Bibl. de Autores Españoles*, t. 61, p. LV seq.

2. C'est de Julius aussi qu'est la traduction de l'ouvrage anglais de Geo. Cheyne parue à Leipzig en 1823, in-8, sous le titre : *der Weg Der Gesundheit*.

terrain à des résultats sérieux, une étude comparative personnelle des divers systèmes européens d'incarcération et de détention s'imposait, et se décida, en 1825, à vendre, à cette fin, peu avant son départ, sa rarissime bibliothèque. Le célèbre bibliophile et ex-censeur hambourgeois, que connaissent tous les dévots de Heine, F.-L. Hoffmann, ami de Julius et frère de Frau Campe, a, dans une précieuse brochure de 35 p. in-8 parue en 1864 à Hambourg : *Zur Erinnerung an Nikolaus Heinrich Julius, Doktor der Heilkunde, als Bücherfreund und literarhist.-bibliogr. Schriftsteller*, consigné quelques renseignements sur cette vente, qui produisit la misère de 1354 Thlr. et pour laquelle un catalogue spécial avait été imprimé, où les livres rares étaient marqués d'un seul, les livres très rares de deux *. C'est lors de son voyage dans les trois royaumes britanniques que Julius fit la connaissance personnelle de Carlyle, et c'est à leur brève entrevue à Édimbourg que se rapporte le passage de la lettre de ce dernier transcrit plus haut. A cette date, le futur philosophe de *Sartor Resartus*, encore à peine libéré des langes du théologien, n'était qu'un pauvre idéologue dyspeptique rêvant de se faire un nom comme vulgarisateur, en Angleterre, d'une littérature qu'il sentait consanguine et seule apte à purifier l'esprit anglo-saxon des mauvais ferments qu'y avait déposé le culte irréflechi et superficiel du XVIII^e siècle français compris à la manière puérile d'un Walpole. Son commerce avec la pensée allemande, hésitant et encore écolier, lui avait inspiré une médiocre élucubration, parue au numéro d'avril 1822 de la *New Edinburgh Review*, sur le *Faust* de Goethe, puis cette *Life of Schiller*, plus soigneusement compilée, publiée aux numéros d'octobre 1823, janvier, juillet, août et septembre 1824 du *London Magazine* de Taylor, et dont l'édition en volume, en 1825, sera réimprimée en 1845 à Londres avec une préface assez dédaigneuse (cf. p. 5-6), répétée sans modifications dans la réédition de 1869 (*Thomas Carlyle's Collected Works*), puis de 1874 et de 1893, après avoir été, en 1830, traduite en allemand avec la plus louangeuse des introductions par le vieux Goethe : *Thomas Carlyle's Leben Schillers aus dem Englischen eingeleitet durch Goethe* (Fkft. a. M. 1830). L'année où il vit Julius, Carlyle brûlait, dignement, sur l'autel de Goethe, dont il avait mis en anglais, un peu avant, en trois volumes, les *Années d'appren-*

tissage de Wilhelm Meister, le plus révérencieux des encens. Julius, si patriote, se sentit flatté d'avoir été, entre le Dieu de Weimar et son jeune acolyte, un intermédiaire efficace, et, comme leur correspondance était vieille déjà de plus d'une année — puisque, dans la première lettre ici publiée, il est fait allusion à une lettre de Julius de novembre 1823 contenant « une plus grande quantité d'information précise » que ne l'avait espéré Carlyle, en réponse à une demande antérieure, vraisemblablement à propos de l'article sur le *Faust* — cette entrevue dut, quoique si courte, être féconde en excitations intellectuelles et en précieux renseignements pour ce dernier. De son long voyage d'observation, dont Julius fut de retour en mars 1826, il subsiste un monument littéraire dans les *Vorlesungen über Gefängnisskunde oder über Verbesserung der Gefangenen, entlassener Sträflinge, etc., gehalten im Frühling 1827 zu Berlin, etc.*, et publiées à Berlin en 1828 avec 38 suppléments et 4 planches lithographiées. Elles étaient dédiées au *Kronprinz*, ce Prince de Prusse qui éveillait alors, et devait si misérablement tromper tant de joyeuses espérances de renouveau social. Traduites en français par l'avocat H. Lagarmite, avec des notes de Mittermaier, professeur à l'Université de Heidelberg, et du traducteur : *Leçons sur les prisons, etc.* (Strasbourg, 1831, 2 vol. in-8), elles exercèrent chez nous leur influence. Elles valurent, en tout cas, à leur auteur de rester à Berlin avec le mandat, purement honorifique et n'impliquant pas de rétribution fixe, d'inspecteur des prisons de Prusse. En 1827 également, Julius avait adressé, sous une forme modestement impersonnelle : *Die weibliche Fürsorge für Gefangene und Kranke ihres Geschlechts. Aus den Schriften der Elizabeth Fry und Anderer zusammengestellt* (Berlin, 1827, in-8), un chaleureux appel aux femmes allemandes en faveur des déshéritées morales et physiques de leur sexe. Son activité à Berlin, quoique dépourvue de ce panache officiel sans lequel on croirait, dans la pratique de la vie, que manque aux hommes de talent l'appoint social indispensable, ne lui valait pas moins la considération cordiale d'esprits aussi distingués que Savigny, Steffens, Raumer, Varnhagen von Ense, Neander, Hitzig et jusque de cette exaltée de Bettine von Arnim, dont la correspondance avec la sœur de Julius, Eugénie, — une lettrée qui lisait les grands classiques italiens dans le texte — est

restée insoupçonnée jusqu'à présent. Il éditait alors, en outre, les *Jahrbücher der Straf- und Besserungsanstalten, Erziehungshäuser, Armenfürsorge und anderer Werke christlicher Liebe*, qui parurent de 1829 à 1833 en 10 volumes à Berlin et méritent que leur éditeur soit qualifié de fondateur et de père de la science des prisons en Europe. En 1834, Julius se décida à faire pour les États-Unis d'Amérique ce que, dix années auparavant, il avait réalisé pour les pays alors représentatifs de l'Ancien Continent (Allemagne, Angleterre, France, Belgique et Pologne; cf. *F. A. Brockhaus in Leipzig, etc. hrgb. v. H. Brockhaus, II, [Lpzg. 1875], p. 431*) : à y aller étudier sur place les établissements d'instruction et de répression. D'après une lettre inédite de Bettine, que je possède et qui porte la suscription :

*An Doktor Julius
21 new Ormond Street, Bedford Row
London*

ainsi que le timbre postal anglais : *July 26, 1834* — elle fut écrite de Berlin, *Dorotheenstrasse, 31*, sans date — le docteur ne s'embarqua pas directement à Hambourg pour l'Amérique, et c'est grâce à la suscription de cette lettre qu'il m'a été possible de dater avec certitude le court billet suivant de Carlyle, installé, comme l'on sait, depuis le 10 juin 1834 à Londres dans le domicile qu'il occupera jusqu'à sa mort et qui est aujourd'hui le *Carlylemuseum* orné d'une statue de Carlyle par Böhm : 5 (aujourd'hui 24) *Great Cheyne Row, Chelsea 351*. Ce billet, qui ne porte pas de date, fait partie de la collection d'autographes réunie par Frau E. Campe et léguée par elle à la *Stadtbibliothek* de Hambourg, dont j'ai parlé déjà *Revue d'hist. litt. de la France*, 1907, n° 3, p. 532-534, et *Mercure de France*, 1^{er} février 1908 (*A propos de la collection d'autographes de la « Stadtbibliothek » de Hambourg*). Il démontre, je le crois du moins, que les relations de Junius avec Carlyle n'avaient pas été interrompues et cette particularité me fait regretter davantage que le hasard, qui m'a mis entre les mains les trois missives dont on va lire la teneur, n'ait pas été assez clément pour me faire découvrir, si toutefois elle existe encore, ce qu'il m'a été impossible de savoir, la correspondance complète de l'écrivain anglais avec le médecin hambourgeois. Voici la teneur de ce billet :

« To Mrs Austin,

5, Orme Square

Beys water.

5, Great Cheyne Row, Chelsea,

Thursday Morning.

My dear Mrs Austin¹,

I am very unfortunate. I was taken ill yesterday : a very severe fit (of a liver concern); worse than any I can recollect for the last ten years. This morning I am better again; yet still far from well, and must sit, some four-and-twenty hours, all wrapt in flannel fleeces, and as weak, in body and mind, as the Magpie you admired when I saw you last.

Will you give Dr. Julius my address; and say that I shall be very particularly disappointed if I do not see him soon. Tell him we break-fast at eight, and if he is the man for an early walk, a welcome here awaits him at the end of it.

*My wife dares not venture out alone; sends you her love and regrets.
always your's*

T. Carlyle. »

Les résultats du voyage américain de Julius sont condensés dans deux amples volumes in-8 de 514 et 502 pages, avec planches, parus chez F. A. Brockhaus à Leipzig en 1839 sous le titre : *Nord-Amerikas sittliche Zustände. Nach eigenen Anschauungen in den Jahren 1834*,

1. Julius était auprès de Mrs Sarah Austin — qui avait publié en 1833 des *Characteristics of Goethe from the German of Falk, von Müller and others* et était une personne fort attachée aux doctrines bibliques — l'envoyé de Bettine pour la supplier de ne rien mutiler, dans la traduction anglaise, de cette mystification que représentent les 3 vol., du *Goethe's Briefwechsel mit einem Kinde* et que Sainte-Beuve, qui ignorait la littérature allemande, a prise au sérieux au 2^e vol. des *Causeries du Lundi*. Dans cette curieuse lettre, Bettine n'en écrit pas moins : « Das Hauptverdienst dieses Buchs ist dass die Correspondenz wirklich geführt worden ist zwischen Goethe und einem Kinde was vorher die Feder noch nicht zu regieren wusste, dass dieses Kind sich allmählig so durch Goethe entwickelt hat; und nur wenn man das ganze beisammen hat löst sich eins und andre und rechtfertigt sich hierdurch, sollte man aber eins oder das andre ausmerzen, so würde sich immer das übrige um so schroffer stellen; ferner würde auch hier bei riskiert sein, dass sehr leicht eine vollständige Uebersetzung der unsrigen Schaden zufügen könnte, etc. etc. » Cette traduction projetée n'eut pas lieu et l'on sait qu'en 1839 parut en 2 vol. in-12 à Berlin, anonyme, la version anglaise : *Goethe's Correspondence with a Child. For his monument*, dont la dédicace — identique à celle de l'original allemand (1835) — du t. I, à Puckler, est datée d'avril 1834. Mais en 1838, dans *The Diary of a Child* — qu'elle affirme avoir rédigé elle-même en anglais — Bettine avait parlé, au *Preamble*, en termes couverts de l'échec du projet Austin, p. i et p. vii (avec une contradiction).

1835 und 1836, von Dr. N. H. Julius, qui furent écrits dans l'*Eremitage* du parc du *Syndikus* hambourgeois Sieveking, à Hamm près Hambourg. Une traduction partielle en français, sous le titre : *Du système pénitencier américain en 1836, suivi de quelques observations*, par V. Foucher, en fut publiée à Rennes et Paris en 1837, et j'ai également trouvé une analyse complète de l'ouvrage par Ch. Sainte-Foy dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1839. A son retour d'Amérique, d'où il rapportait la conviction — il ne la partageait pas précédemment — que le régime cellulaire était le seul régime efficace pour les prisons, Julius s'était arrêté en France et en Belgique. En 1840, à son avènement, Frédéric-Guillaume IV l'appelait de Hambourg à Berlin, pour, à titre d'attaché libre de cabinet, y collaborer à la réforme des prisons en Prusse. Il se mit aussitôt à l'œuvre. De 1842 à 1849, il édite avec Friedr. Noellner et Geo. Varrentrap à Francfort-sur-le-Mein (1842-44), puis Darmstadt (1845-46) et enfin, de nouveau, Francfort, des *Jahrbücher für Gefängnisskunde und Besserungsanstalten*. En 1844, il publie à Berlin, grand in-8 avec 2 pl. lith., des *Beiträge zur britischen Irrenheilkunde aus eignen Anschauungen im Jahre 1841*. Cette même année 1841, il avait illustré d'une préface et d'adjonctions la traduction de l'ouvrage suédois, par A. v. Treskow, du futur roi, alors prince royal, Oscar de Suède et de Norvège : *Ueber Strafe und Strafanstalten*, parue à Leipzig, grand in-8. En 1846, il compilera, sur les rapports du major anglais Jebb, son *Englands Mustergefängniss in Pentonville, etc.* (Berlin, grand in-8.) Néanmoins, aucun résultat pratique n'était venu couronner ces réalisations livresques. Sa situation irrégulière à l'endroit des cabinets prussiens, le fait que ses projets ne représentaient pas des élaborations directement ministérielles, d'une part, son manque d'initiative et de talent organisateur, de l'autre, semblent avoir été les causes de cet échec. Julius appartenait à cette classe de savants qui, transportés sur le terrain de la pratique, deviennent hésitants, perdent la netteté de concepts dont témoignent cependant leurs œuvres écrites. La révolution de 1849, en contraignant le roi de Prusse à restreindre au strict nécessaire son entourage, amena la mise à pied du pauvre docteur, que l'on renvoya galamment à Hambourg, nanti toutefois de force remerciements. Profondément désenchanté, mais non aigri, l'excellent homme passera les treize der-

nières années de sa vie dans la cité hanséatique, en sa demeure du *Herren-Graben*, vis-à-vis de la ruelle qui conduisait à la catholique *Kleine Michaelis-Kirche*, toujours très consulté et très écouté, en Allemagne et ailleurs, très laborieux, entretenant ponctuellement une nombreuse correspondance, excellemment soutenu par sa sœur, déjà mentionnée, une protestante à tendances piétistes qui a publié, sans les signer, plusieurs histoires et biographies édifiantes, en particulier de l'Anglaise Elisabeth Fry, et dont la mort, en 1861, lui porta un coup auquel il ne résista pas. Sans perdre de vue la littérature de sa spécialité et s'occupant avec une attention constante des choses médicales hambourgeoises — en 1826, il avait publié à Hambourg un volume, réimprimé en 1829 : *Beitrag zur ältesten Geschichte der hamburg. Medicinal-Verfassung nebst ungedruckten Urkunden des XV. und XVI. Jahrh.*; en 1855, il éditera au même lieu des *Zeugnisse deutscher Irrenärzte für die Nothwendigkeit einer besonderen Irrenanstalt und gegen einen Anbau an das Allgemeine Krankenhaus in Hamburg. Nebst einer Beigabe* — il tourna plus méthodiquement ses regards vers un domaine qui n'avait cessé de l'attirer depuis l'époque de ses études universitaires, où Görres lui en avait signalé l'importance, le domaine hispanique. Je n'ai pas à répéter ici certains détails que l'on trouvera dans mon étude précitée du *Bulletin hispanique*. Mais il serait difficile de taire l'œuvre capitale de Julius, la traduction qui a porté son nom et le maintient vivant dans les milieux romanisants internationaux. Que le commerce assidu, personnel d'abord, puis épistolaire, avec l'auteur de la *Floresta de rimas antiguas castellanias* et du *Teatro español anterior á Lope de Vega*, ouvrages dont il surveilla partiellement l'impression à Hambourg — la correction des épreuves du tome III de la *Floresta* fut faite par J. G. Keil — et dont il a légué les manuscrits originaux à la *Stadtbibliothek* de cette ville, n'ait pas peu contribué à maintenir éveillé en son esprit le goût de la littérature espagnole, voilà qui ne saurait être l'objet — et sa correspondance avec Böhl von Faber en fournira, s'il en était besoin, la preuve — d'aucun doute. Julius a été, du fait de ses relations suivies avec le consul hanséatique pour le royaume de Séville, le pourvoyeur littéraire, en matière de vieux livres espagnols, des Tieck — il ne connut personnellement ce dernier que dans l'automne

de 1833 : cf. la lettre qu'il lui adressa de Berlin, 23 février 1834, dans K. von Holtei : *Briefe an L. T.* (Breslau, 1864), II, 134-136 — et des Schlegel, mais même des hispanisants allemands de moindre crédit recouraient constamment, tel Léopold Schmidt, et, avant lui, son père F. W. V. Schmidt, ou encore J. G. Keil, l'éditeur de Calderón, à ses lumières bibliographiques ¹. Quand, en 1850,

1. Je publierai ailleurs prochainement des lettres de L. Schmidt et Keil à Julius concernant la littérature espagnole. Il appert d'une lettre de Keil, datée Leipzig 26 mars 1826, que Julius était en relations amicales avec le fameux déclamateur, puis professeur à Jéna, son compatriote O. L. B. Wolff. Cette lettre contient une assertion caractéristique : « Glücklich der Gelehrte, der in solchen Zeiten sich zu seinen Büchern flüchten kann ! » Keil y demande l'avis de Julius sur l'ordre à suivre pour son édition projetée, en 4 vol. in-4, des *Comedias* de Calderón, qui succéda à l'édition inachevée chez Brockhaus. D'une autre lettre de Keil, Leipzig, 11 mars 1827, il résulte que ce dernier, qui, lors de la correction des épreuves du t. III de la *Floresta* (qui fut imprimé en 1825 chez F. A. Brockhaus), s'était permis certaines modifications arbitraires, reçut l'ordre, lors de la réimpression de la première partie, en 1827, de respecter scrupuleusement le texte du manuscrit. « Ich hätte, écrit-il, ausserdem vielleicht manches geändert, um auch in der Schreibart mehr Gleichheit zu bringen, was ich jetzt nur bei den auffallendsten Verstössen gethan habe. » Ce singulier aveu montre combien injuste est le reproche adressé à Böhl, dont s'est fait l'écho atténué M. Morel-Fatio, *art. cit.*, p. 298, note 1 — après Salvá (*Catálogo de la Bibl. de Salvá*, etc. [Valencia, 1872] I, 119) et, mais dans une forme différente, Ticknor (*Cat. of the Span. library*, etc., publié en 1879 à Boston par J. L. Whitney, p. 424) — d'avoir « parfois remanié, sans en prévenir le lecteur, les textes anciens qu'il publiait ». Ces remaniements émanent en partie — sauf pour le *Teatro*, que je ne veux pas défendre — de ceux qui surveillèrent l'impression des volumes, publiés en Allemagne alors que leur auteur résidait au fond de l'Andalousie. Ce point est assez important et n'a pas encore été examiné documentairement, par suite de l'ignorance où l'on est actuellement de l'activité littéraire de Böhl. On ne semble pas, en effet, se douter — bien que Julius l'ait dit clairement à l'article biographique sur Böhl en appendice à sa traduction de Ticknor : « Diese (le ms. du t. I, (Hmbg. 1821), de la *Floresta*), durch ihre Deutlichkeit, Sauberkeit und Zierlichkeit ein treues Abbild des Wesens ihres Urhebers darbietende Foliohandschrift, sowie die seiner sämtlichen in Hamburg gedruckten spanischen Werke, habe ich nach dessen Tode der hamburgischen Stadtbibliothek als bleibendes Angedenken an ihren vaterlandsliebenden Verfasser übergeben... » — que la *Floresta* et le *Teatro* sont conservés à la *Stadtbibliothek* de Hambourg sous leur forme *originale*, indépendante des retouches que leur ont fait subir des intermédiaires, et qu'avant d'accuser Böhl de fantaisies philologiques, il eût fallu recourir à ces documents. Les trois volumes ms. de la *Floresta*, conservés sous la cote : hisp. 38-40, comptent respectivement 425, 445 et 445 p. de 31 1/2 sur 19 1/2 cm. Le premier a, à la page finale, cette note de Böhl : « Die Handschrift erfolgt in freien Bogen, so wie es der Setzer beim Drucken nöthig hat. Sollte sich kein Verleger finden, so trage ich die grösste Sorgfalt in Hinsicht der Handschrift auf. Ich habe nichts dagegen, dass selbe Freunden der spanischen Poesie als Schlegel, Gries, Keil, etc. zum Genuss mitgetheilt werde, wenn sie sich nemlich auf Ehre verpflichten nichts abzuschreiben. Zu diesem Endzwecke müssten die Bogen dann wenigstens geheftet werden. Es sind 101 Bogen. Cadix, den 5. Februar 1820. Böhl v. Faber. » Le second a les 13 pages finales écrites en majeure partie d'autre main que celle de Böhl. Le troisième a, collée à la fin, outre une liste d'errata émanant de Böhl, une lettre de celui-ci à Julius : « Puerto den 17. martij 1826. Versproche nermassen erfolgt hiemit, bester Freund! die Anzeige der Druckfehler der dritten Floresta, die leider in grösserer Anzahl

la détresse pécuniaire dans laquelle l'avait jeté une existence par trop désintéressée, et qui ne disparut, malheureusement trop tard, qu'à la mort de sa sœur, le força de vendre une seconde fois sa bibliothèque — vente qui lui rapporta 2 093 thlr. 10 gr. — la seule mention : *Spanische Romanzensammlungen* occupait, sur le catalogue imprimé à cette occasion, trente-trois numéros (n° 2 841-2 874). C'était, par suite, en toute connaissance de cause que Julius pouvait, au n° 108, 5 juillet 1851, des *Blätt. für liter. Unterhalt.* écrire le compte rendu élogieux de l'étude, parue à Vienne en 1850, de son ami Ferdinand Wolf : *Ueber eine Sammlung spanischer Romanzen in fliegenden Blättern auf der Universitätsbibliothek zu Prag*. Par quelles circonstances fut-il amené à traduire l'œuvre célèbre de Ticknor, c'est ce que je n'ai pu tirer complètement au clair, quoique j'aie des raisons sérieuses d'admettre que sa connaissance personnelle de l'auteur était très antérieure au voyage d'Amérique. Que la version de Ticknor par Julius ait été véritablement « epochemachend » pour l'Allemagne, c'est là un fait historique. L'école romantique, si elle avait contribué à populariser moins la connaissance que le goût de la littérature espagnole outre-Rhin, n'avait pas fait avancer fort sensiblement la notion scientifique de cette littérature — il fallait, d'ailleurs, que vint Gervinus pour que l'on se familiarisât avec le traitement de la littérature comme une science. Son point de départ avait été, en la matière, le plus malencontreux que l'on pût imaginer. Croyant trouver dans les productions, spécialement la littérature dramatique, des Espagnols ce qu'ils cherchaient vainement — et l'on sait s'ils s'y prirent à l'envers, dès l'origine, pour

*vorhanden sind, als in den vorigen. Finden Sie es schicklich, so mag die Anzeige der fehlenden Kommas wegleiben. Bei genauer Durchgehung dieser Sammlung habe ich mich aufs Neue von deren Trefflichkeit überzeugt. Der matten Stellen giebt es nur wenige. Die wenigen Kenner in meiner Umgebung loben diesen Band noch mehr als seine Brüder. Einer wünscht in der neuen Ausgabe die Gedichte mit Ueberschriften versehen zu erblicken. Bei den grösseren Stücken ginge dies wohl an : bei den Kurzen würde ich es störend finden. Dann auch würde die Ökonomie der Anordnung gestört werden, auf der (sic) ich mehr Fleiss verwandt habe als sichtbar ist... » [Le reste de la lettre contient des détails qui n'intéressent pas la littérature, sauf ce P. S. : « Mit N. 809 (welche ich auswendig weiss) beschwichtige ich manche schlaflose halbe Stunde. » — Ce n° 809 est l'éloge de la nuit, d'un anonyme : « Ay sombra alegre, noche venturosa! » (p. 192), dont Böhl a dit, aux *Fingerzeige für deutsche Leser*, à la fin du t. III de la *Floresta* : « Nichts geht über den melodischen Zauber dieser sanft melodischen Apostrophe », p. 5.] Le ms. du *Teatro Español anterior á Lope de Vega* (Hmbg. 1832), conservé sous la cote : *Hispan. 40*, a 221 feuilles écrites et mesure 25 sur 20 cm. Il est tout entier de la main de Böhl.*

comblent leurs desiderata — dans leurs productions nationales : l'équation de l'art et des conditions éthico-politiques de la nation, les romantiques allemands avaient dépouillé, à l'endroit de cette littérature, tout sens critique en exaltant étourdiment des écrivains dont l'œuvre constituait la négation la plus radicale des essentielles « vertus germaniques » en même temps qu'une menace grave au développement normal de la « culture allemande ». C'est ainsi que les tentatives des Schlegel, Werner, Hoffmann et *tutti quanti* perdaient toute valeur de durée du fait que ces écrivains, aveuglés par un amour de dilettantes et une fantaisie d'esthètes, au lieu d'apprécier la littérature espagnole d'après son contenu éthique, se bornaient à l'exploiter du dehors, commettant la confusion, que d'aucuns aiment à donner comme méridionale, entre la phraséologie brillante et la pensée philosophique. Hoffmann, qui n'alla pas, du moins, jusqu'à embrasser la foi dont Calderón semblait devoir, à cette époque, fournir à l'Allemagne la formule poétique, n'avoue-t-il pas sans malice son enchantement du succès remporté à Bamberg par la plus inhumaine des *comedias caldéroniennes* : *La devoción de la Cruz*¹, et ne regrette-t-il pas avec sincérité que l'Allemagne n'eût disposé de plus d'éléments catholiques pour que s'y popularisât cette œuvre ? Et si, en 1852, le critique des *Grenzboten* qui apprécia la traduction de Julius (n° 46, p. 278-280) déplorait avec raison que la tentative méritoire de Boutervek, si lamentablement continuée par Brinckmeier, n'eût pas abouti, que Schack lui-même fût contaminé, que les Schütz, les Zedlitz, *etc.*, eussent pu un moment espérer qu'ils acclimateraient sur la scène allemande la forme — et le contenu, encore que mitigé, — du drame espagnol ; si la critique anglaise ne sembla pas comprendre, travaillée par le venin du romantisme allemand, la véritable portée des trois volumes de Ticknor, je crois pouvoir à mon tour affirmer sans crainte d'erreur

1. Je me permets de renvoyer les germanisants qui ignoreraient la donnée de cette pièce au bon résumé contenu dans Ad. Schæffer, *Geschichte des spanischen Nationaldramas* (Lpzg. 1890), II, 22-23. Schæffer dit très justement que la tendance de cette *comedia* « muss... geradezu unsere Entrüstung herausfordern. » Mais un critique véritablement doué de sens historique n'accuserait pas trop Calderón d'avoir subi l'ambiance de son époque et surtout de sa profession. Sur le culte aveugle des romantiques allemands pour Calderón, on connaît les courtes remarques de R. Haym dans *Die romantische Schule*, réimprimées sans altérations à Berlin en 1906. Mais le mieux est encore de lire l'article : *Calderon in Deutschland*, dans les *Grenzboten* de 1854, n° 2.

que Julius, catholique un peu zélé et à demi mystique, ne soupçonna pas la signification culturelle de l'acte qu'il réalisait en permettant à son pays la lecture, aussitôt après son apparition, de la première histoire scientifique de la littérature espagnole.

Ferdinand Wolf, le plus zélé des hispanisants allemands durant les deux premiers tiers du xix^e siècle, a admirablement marqué, au n° 24, 11 juin 1853, des *Blätter für lit. Unterh.*, p. 553-558, — une critique anonyme, p. 821-822 du *Litteralisches Centralblatt für Deutschland 1852*, doit également émaner de lui, car elle résume ce qui a été exposé plus au long l'année suivante sous sa signature — les vices, assez graves, d'agencement de l'ouvrage paru, sous le simple titre de *History of spanish Literature*, en 1849 à New-York et à Londres, et dont l'auteur, George Ticknor (1791-1871) devait, curieux hasard, sa formation scientifique — il avait étudié à Göttingen, la première université allemande d'alors, près de deux ans — à Mme de Staël, dont un exemplaire de la réédition de Londres 1813 de *L'Allemagne*, œuvre échappée aux persécutions napoléoniennes dans des conditions que connaissent ceux qui ont lu *La Censure sous le premier Empire* de M. H. Welschinger (Paris, 1882) et *Mme de Staël et Napoléon*, de M. P. Gautier (Paris, 1903) — sur le seul exemplaire original de la première éd. de *L'Allemagne*, conservé à l'*Universitätsbibliothek* de Vienne, cf. M. M. Masson dans *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1907, n° 4, p. 729-730 —, lui avait appris à estimer et à vouloir connaître la culture germanique, qu'il s'appropriera merveilleusement et dont la discipline conditionna sa carrière scientifique ultérieure. Pendant les quinze années de son professorat de *Harvard College*, à Cambridge (Mass.), Ticknor avait posé les bases de sa science hispanique, et quand, en 1835, il eut cédé sa chaire à Longfellow, sa seconde tournée d'études en Europe, de 1835 à 1838, était surtout destinée à acquérir les livres espagnols qui lui manquaient — il n'en rapporta pas moins de 2 000 — pour l'ouvrage projeté, comme aussi maints manuscrits ou copies de manuscrits rares. De 1840 à 1849, il avait, de retour à Boston, lentement et patiemment élaboré le fruit de ses acquisitions et de ses découvertes, et, quels que fussent les défauts, — sensibles surtout aujourd'hui, après un demi-siècle de recherches et depuis que la littérature espagnole attire de plus en

plus de jeunes philologues romanisants avides de découvertes originales ou simplement de sujets de thèses de doctorat — de son œuvre, du moins donnait-elle pour la première fois le tableau littéraire d'une Espagne non contrefaite, exempte des ridicules surcharges de ses peintres méridionaux, comme aussi, à peu près, des déformations tendancieuses du puritanisme protestant¹. C'en était fait du mirage romantique et de la légende qu'avaient créée autour de l'âme castillane les panégyristes maladifs d'une époque dont les représentants littéraires n'étaient pas tous morts. Désormais, l'Espagne et ses productions intellectuelles ne seraient plus traitées que selon le procédé critique et historique, partant de l'analyse bibliographique exacte et non plus de lieux communs préconçus et d'un incontrôlable à-priorisme. Le complément, pour la littérature, de l'admirable ouvrage, aujourd'hui vieilli, de l'ami de l'auteur, W. H. Prescott, sur la période historique des Rois Catholiques, était assuré de la faveur du grand public par la vertu d'une langue sans prétentions ni recherches affectées, et il n'était pas jusqu'à cette allure philistine que décèle plus d'une fois l'exposition, mais qui ne tombe jamais dans l'outrance, qui ne fût un appât nouveau pour une génération à laquelle manquait encore trop le véritable sens philosophique de l'histoire. En acceptant, pour rendre accessible l'ouvrage de Ticknor au commun des lecteurs allemands, le Dr Julius, la librairie Brockhaus, outre qu'elle suivait très vraisemblablement un conseil de l'auteur lui-même, faisait preuve d'un fin discernement. En vérité, les deux volumes qui parurent en 1832, de xxx, 690, et xii, 867 p. grand in-8 : *Geschichte der schönen Literatur in Spanien. Deutsch mit Zusätzen hrsgb. von Nicolaus Heinrich Julius*, et furent mis en vente au prix de 9 Thlr., constitueraient à eux seuls un titre de gloire impérissable pour la

1. Dans le prologue, écrit par M. Menéndez y Pelayo, le critique littéraire espagnol académique justement célèbre, pour la traduction castillane (Madrid, s. a. [1901]) de *A history of spanish Literature* (London, 1898) de J. Fitzmaurice-Kelly — ouvrage dont une sèche version française a été donnée en 1904 par M. Henry-D. Davray (Paris, librairie A. Colin) — les reproches adressés à l'œuvre de Ticknor (p. xii-xiv) sont justement tempérés par les atténuations finales, et il suffit d'entendre M. Menéndez y Pelayo avouer (p. xiv) la dette des Espagnols à l'endroit de cette œuvre et confesser que n'eût-elle d'autre mérite que d'avoir suscité indirectement la *Historia critica de la literatura española* par Amador de los Ríos (Madrid, 1861-65, 7 vol. depuis les origines jusqu'à la fin du xv^e siècle), elle mériterait la reconnaissance nationale.

mémoire de Julius. Que l'on examine, pour se convaincre de la différence des méthodes, l'édition française de Ticknor par J. G. Magnabal, parue à Paris de 1864 à 1872 en trois vol. in-8, d'une incorrection typographique incroyable, soi-disant traduite de l'anglais, en réalité reproduite purement et simplement de la version castillane de l'ouvrage parue à Madrid de 1851 à 1856 en 4 vol., sans que le traducteur, un de ces hispanisants habiles dont le dangereux unilatéralisme exploitait comme un fief intangible une littérature qui fit bouillir sa marmite, semblât se douter de l'existence des adjonctions de Julius. Ces adjonctions grossissaient de presque un tiers l'œuvre originale. Non seulement Ticknor, qui préparait déjà la seconde édition de son *Histoire*, — la sixième a paru à Boston en 1888, mais c'est dans l'édition de 1863, en 3 vol., que déjà se lit la pensée définitive de l'auteur — avait fourni de notables adjonctions (par ex. le passage sur Luis de León), non seulement le traducteur avait tiré soigneusement profit des suppléments contenus dans les deux premières parties, correspondant au premier volume allemand — de la traduction espagnole (Madrid, 1851-52), et émanant surtout de son érudit ami Pascual de Gayangos ; non seulement avaient été discrètement mis à contribution le passage des *Recherches, etc.*, de R-P-A-Dozy (I, Leyde, 1849) sur le Cid (p. 320-706) ainsi que les documents nouveaux qu'apportaient la deuxième édition du *Romancero* de Durán, un disciple de Böhl (Madrid, 1849-51) et la publication, par Ochoa et Pidal, du *Cancionero* de Baena (Madrid, 1851), mais Julius n'avait négligé aucune occasion de compléter par des notes personnelles la richesse d'information de l'original et s'était, au surplus, assuré la collaboration de F. Wolf, auteur des 3. et 4. *Beilagen* — ce sera F. Wolf qui fournira plusieurs matériaux du *Supplementband*, édité par Ad. Wolf avec une préface de son père (Lpzg. 1867, VIII et 264 p. in-8 : cet ouvrage n'est malheureusement pas à la *Bibl. Nationale*), ce dernier laissait déjà entendre la nécessité à la fin de sa critique précitée des *Blätter für lit. Unterh.* 1853 — et avait écrit à son ami Böhl, mort le 9 novembre 1836 au Puerto de Santa Maria en Andalousie, une digne nécrologie dans la 11. *Beilage*¹. Que Ticknor ait

1. Sans doute l'ouvrage de James Kennedy : *Modern poets and poetry in Spain* (London, 1852), en deux parties avec des traductions, parut-il trop tard pour être

été fier d'avoir été présenté par le docteur de Hambourg à l'Allemagne, c'est ce dont fait foi leur correspondance inédite, dont je donnerai ici le dernier billet du savant américain, antérieur de quelques mois à la mort de Julius, et portant, de la main du secrétaire de ce dernier, la mention : *Answered 29th May 1862*. Il est, d'ailleurs, politiquement fort intéressant, d'autant plus que Ticknor n'a pas coutume de pécher par excès d'effusions dans sa correspondance et surveillance soigneusement, en général, sa plume.

« *Boston 17 March 62.*

My dear D. Julius,

You know, by the newspapers, how we go on with our insane civil war. The South is nearly ruined; its armies demoralized; its people suffering; its resources almost exhausted. But its hatred of the North remains still the same, and its determination to fight on is unbroken and unabated. The North, on the contrary, is little changed, thus far, in its condition, and is more and more resolved to conquer. That we should obtain, in substance, a victory over the South, without subjugating it or marching to the gulf of Mexico, I have never doubted. Our great preponderance in numbers, in wealth and in needful resources for war, have, I think, made this result sure from the first. But AFTER the strength of the South is broken, — what then? It is all dark to me. We can never, I think — whether we are one nation or two — be the same people in character or in our domestic or foreign relations that we have been. Our strongly diverging material interests and our insane hatreds will prevent this. No people, speaking the same language, have fought, in the spirit in which we are now fighting, since the days of the Greek republics.

I write to Perthes and Besser by this post and permit them to advise with you about trifles to be sent me, if you are well enough; but not, in

utilisé par Julius. Il eût permis de compléter la maigreur de l'ouvrage de Ticknor sur la littérature espagnole au début du XIX^e siècle. Notons qu'une prétendue *Neue Ausgabe* de Ticknor-Julius en 1867 n'était qu'une *Titel-Ausgabe*, détail qu'a ignoré le D^r R. Beer, *Span. Literaturgeschichte* (Lpzg., 1903), I, 142. La publication de la version de Julius fut louée comme il convenait par Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 oct. 1854, dans une excellente vulgarisation : *La littérature espagnole en Europe et ses historiens au XIX^e siècle* (p. 278-317) : « Ici, c'est M. le docteur Julius qui, dans une traduction savante, enrichit de notes et d'indications bibliographiques les pages de son modèle... » (p. 289). Au n^o du 15 avril 1851, on trouvera un article de P. Mérimée sur Ticknor.

any event to trouble you. You will, therefore, be good enough not to permit yourself to be troubled.

I have all Fernan Caballero's works — some given me by herself — and pleasant communications from her through a common friend. But she cannot send me a copy of the *PASATIEMPOS CRITICOS* of her father, nor have I ever seen one except Tieck's in 1835¹. If you can enable Perthes and Besser to procure one for me, I shall be heartily obliged to you.

We are all well and send you kindest regards. Mr. S. A. Eliot, Mrs. Ticknor's brother, died lately -- much mourned. Cogswell has resigned his place in the Astor Library and, substantially, appointed his successor, — Mr. Schroeder, formerly our minister in Sweden — the whole arrangement being Cogswell's, and as agreeable to him as any thing can be. Your other friends, I think, are « in statu quo ».

My new edition of the *History of Spanish Literature* (c'était la troisième éd. américaine) has been all stereotyped eight months and the *Life of Prescott* (elle ne parut qu'en 1864) written, but nobody wants to publish during the war.

Yrs. faithfully

Geo^e. Ticknor.

Dans sa correspondance avec Ticknor, le bon Julius nous apparaît, de nouveau, comme le pourvoyeur littéraire de l'hispanophile de Boston. J'ai démontré, dans mon article sus-mentionné du *Bulletin hispanique*, que s'il ne révéla pas à ses compatriotes l'existence du romancier Fernán Caballero, c'est que F. Wolf sut habilement profiter de sa candeur et de ses renseignements pour le devancer. Jusqu'à ses derniers jours, il ne cessa de s'intéresser à la production des hispanisants de son pays. J'ai retrouvé sa signature — un modeste J — à Hambourg dans la collection du *Hamburgischer*

1. Dans une autre lettre, également inédite, du 20 janvier 1861, à laquelle Julius fit répondre le 26 février, Ticknor dit : « *I want to get every thing that your friend Böhl y (sic) Faber printed in Spain, all that he printed in Germany I have. I have written to Perthes and Besser about it. I have all I want about the excellent Böhl y Faber's life. You have sent it to me.* » Sur ce que contenait, touchant Böhl von Faber, la bibliothèque de Ticknor, — il ne put avoir un exemplaire complet des *Vindicaciones de Calderón y del teatro antiguo español contra los afrancesados en literatura recogidas y coordinadas por D. Juan Nicolas Bohl (sic) de Faber, de la Real Academia Española* (Cadix, 1820) et je ne crois pas qu'il en existe actuellement en France un exemplaire complet — cf. Whitney, *op. cit.*, p. 41. Ce précieux *Catalogue*, qui n'est pas à la *Bibl. Nat.*, est à celle de la Sorbonne sous la cote s. s. b. 136. Le *common friend* mentionné plus haut était Guillaume Ficard.

Correspondent, cette feuille aujourd'hui déchue de son antique renommée mondiale, mais qui a joui, jusqu'au lendemain de la guerre franco-allemande, d'une diffusion et d'un crédit extrêmes, et dans une lettre inédite, datée *Bonn, 24 novembre 1857*, Leopold Schmidt, qui venait d'être, à la suite de la publication de l'ouvrage de feu son père : *Die Schauspiele Calderon's* (Elberfeld, 1857), nommé professeur extraordinaire à l'Université, remerciant Julius d'une semblable *Anzeige*, disait : « *Dass Sie zu Ihrer Recension eine Zeitung von so historisch bewährtem Rufe gewählt haben, wie der « Hamburger Correspondent » ist, konnte mir nur sehr willkommen sein : kommt dieser doch in viel mehr Hände als auch die gelesenste Zeitschrift* ». Quand Wilhelm Hosäus eut rédigé, en 1861, à Séville, sous les yeux de la fille de Böhl, sa traduction d'une partie des *Contes et poésies populaires andalous* qui forme le XVI^e volume (xxii .et 256 p.) de la collection des *Ausgewählte Werke* de Fernán Caballero publiés à Paderborn sous la direction de L. G. Lemcke, l'auteur de l'excellent *Handbuch der spanischen Literatur* (Leipzig, 1855-1856, 3 vol.), ce fut encore Julius qui recommanda l'ouvrage dans les colonnes du *Correspondent*, et je crois que c'a été son dernier article. Car son heure suprême avait sonné. Malgré qu'il eût conservé jusqu'à la mort sa sérénité d'optimiste et sa vigueur merveilleuse d'intelligence, dont le foyer, concentré au dedans — la lumière de ses yeux s'étant presque éteinte — resplendissait d'un éclat atténué et pieux, le vieux savant de Hambourg connut la tristesse d'un crépuscule morose et dut se demander plus d'une fois — en cet âge de sombre réaction où il s'éteignit — à quoi avaient servi tant d'ardeurs généreuses dépensées au service des puissants de ce monde, en lesquels il avait eu le grand tort de trop croire. Ses amis étaient ou décédés ou dispersés au loin. Une religiosité sincère lui adoucît les affres du grand départ. La composition de son testament absorba ses dernières énergies intellectuelles. Il léguait à des œuvres pieuses, catholiques surtout, mais aussi au *Rauhes Haus* et à d'autres institutions humanitaires protestantes le meilleur de sa fortune, que la mort de sa sœur avait, je l'ai dit, restaurée. La *Stadtbibliothek* de Hambourg, qui avait déjà reçu de lui quelques livres rares — elle possède un exemplaire de la traduction de Ticknor avec corrections manuscrites nombreuses de la main de

Julius — obtint une partie de ses manuscrits et sa collection internationale de chants populaires. Ce savant avait été un modeste. On fut stupéfait, après son décès, qui eut lieu le 20 août 1862, de trouver dans le désordre de ses papiers vingt-quatre décorations et ordres étrangers dont on n'avait pas un instant soupçonné l'existence, dont il n'avait jamais soufflé mot à personne. D'autres, par contre, avaient su profiter de sa bienveillance toujours accueillante. Que plusieurs aient tu ce dont ils lui étaient redevables, ce fut pour lui une douloureuse expérience, qui se renouvellera, d'ailleurs, éternellement tant qu'existeront d'aussi admirables et utiles caractères. Les lettres qui vont suivre, et dont celles de Carlyle surtout sont précieuses, ne représentant qu'un exemple entre cent du mode discret dont s'exerçait, sous tant d'aspects et dans tant de lieux divers, la direction intellectuelle de Julius. Carlyle lui doit très certainement le meilleur de sa science bio-bibliographique allemande et je crois que Goethe — cf. sa lettre si extraordinairement élogieuse dans Froude (*Th. C. A Hist. of the first etc.*, I, 399-405), ou mieux dans la *Correspondence between Goethe and Carlyle*, éd. par Ch. El. Norton (Lond. 1887), où le tableau est plus complet — eût dosé avec plus de parcimonie ses épithètes laudatives — en particulier touchant *German Romance* (Norton, p. 15) et on les retrouve en termes peu différents p. xiv de la préface à la traduction précitée de la *Life of Schiller* en 1830 — s'il se fût douté que l'érudition de son thuriféraire était si médiate et de provenance tellement impersonnelle. De même, j'aime à le croire, M. W. Y. Durand, qui, dans son article : *De Quincey and Carlyle in their relation to the Germans* (dans *Publ. of the modern lang. Assoc. of America*, t. XXII, n° 3 [sept. 1907], p. 521-530) trouve une « valeur critique remarquable » à plusieurs passages des Introductions de *G. R.* (p. 526). Je ne puis, d'ailleurs, partager l'enthousiasme courant en Allemagne sur la « valeur d'apostolat » de l'œuvre de Carlyle dans sa période de *Vermittler* littéraire (cf. p. ex. Wilh. Streuil : *Th. C. als Vermittler deutscher Litteratur und deutschen Geistes* [Zürich, 1895, vii et 146 p.] et surtout R. Preuss, qui a édité dans la *Deutsche Rundschau* d'avril et mai 1892 en traduction allemande les lettres de C. à Varnhagen conservées à la *Königl. Bibl.* à Berlin et les a réunies l'année suivante en brochure de 163 p. in-8 parue

chez les frères Paetel). Carlyle, sans argent et sans nom, faisait ce que font tous les débutants de lettres : il cherchait à percer, tout en gagnant sa vie. Il ne sera, j'imagine, pas sans intérêt de relire, dans la *Ztschft. f. vergl. Litgesch.* VI (1893), les *Beiträge zur Gesch. der Deutschen Lit. in England im letzten Drittel des 18. Jahrh.* de Th. Süpfle (p. 305-328), pour se convaincre que l'entreprise de Carlyle n'était pas sans précédents et que l'influence de Walter Scott dut être très sensible sur lui. Le hasard, qui m'a permis de mettre la main sur les trois missives jusqu'ici inconnues de Carlyle à Julius, permettra-t-il également à d'autres de trouver le reste de cette correspondance, qui n'a, espérons-le, pas été anéantie? Si oui, il me semble qu'il apparaîtra documentairement que ce fut encore Julius qui orienta Carlyle pour les articles sur la littérature allemande que ce dernier publia dans la *New Edinburgh Review*, la *Foreign Review*, la *Foreign Quarterly Review*, *Fraser's Magazine*, la *Westminster Review*, le *New Monthly Magazine* et la *London and Westminster Review*, durant la période de ses pénibles débuts. Mais dès maintenant, pour une seconde édition du *Dict. of nat. biogr.*, p. ex., il sera loisible de modifier les indications que L. S. a données page 114 sur les entreprises de traduction de Carlyle, représentées comme un labeur indépendant, et de rendre au Dr Julius la tardive justice qui lui est due.

I

LETRES DE CARLYLE A JULIUS.

Den Herren (sic) Dr. H. Julius, M. D., etc., etc. (sic).

zu Hamburg.

(Germany¹).

Mainhill, Ecclefechan, Scotland.

14th March, 1824.

My Dear Sir,

Your welcome and long-expected letter reached me safely in the end of last November. I could not but feel much obliged by your

1. Telle est la suscription de cette lettre, portant le cachet de Carlyle en cire rouge, le timbre postal ECCLEFECHAN. 326. C., deux autres timbres illisibles, et la mention du port payé. Julius y a mis la notice : *Beantwortet 4. April 1826, pr. Schiff* = 29. May d°. Cette dernière mention se rapporte aux livres demandés par C.

kind recollection of me; and I had besides to thank you for a greater quantity of distinct information on the subject of my inquiries than I had supposed it easy to comprise in so small a space. By dint of reading and investigation, in which I have been materially assisted by *Franz Horn* whom you recommended¹, I can now flatter myself with having obtained some tolerable view of this department of your Literature; and am proceeding in the fulfilment of my small enterprise with much steadier steps than formerly. Your goodness encourages me again to trespass on your time, for a piece of assistance, which I fear you will find it more difficult, tho' I trust not impossible, to give me.

This Book of « German Novelists » is already in the press; and about a third part of it printed. I design it to include the following names : Musäus, Fouqué, Tieck, Hoffmann, Maler Müller, Jean Paul; and the *fourth* volume to be occupied exclusively with Goethe and his *Wilhelm Meisters Wanderjahre*². Of these the first three names are nearly finished; and in a few days, for want of material, we shall be forced to commence with Goethe and the *fourth* volume, while the *second* is still uncompleted. My bookseller Tait wrote off, some three months ago, to Fleischer of Leipzig for the necessary books; but no tidings of them have yet reached us; and as they have to travel round by Cuxhaven and London, I begin to be very much afraid that our whole progress will be stopped by this misarrangement. It has

1. On voit que c'est donc grâce aux renseignements et aux recommandations bibliographiques de Julius qu'a été composé l'article *State of German Literature* au n° 92, octobre 1827, de *The Edinburgh Review*, réimprimé, I, p. 32 seq. des *Critical and miscellaneous Essays, collected and republished by Thomas Carlyle in five volumes* (London, 1850, réimpr. en 1893). Cet article est, en effet, construit entièrement sur les deux ouvrages suivants de Franz Horn : *Umriss zur Geschichte und Kritik der schönen Literatur Deutschlands während der Jahre 1790-1818* (Berlin, in-8, 1819, réimpr. 1821); *Die Poesie und Beredsamkeit der Deutschen von Luthers Zeit bis zur Gegenwart* (Berlin in-8, 3 vol. 1822, 23, 24; le 4^e volume, que Carlyle n'a pas mentionné dans la réimpression de 1840, parut en 1829). Ledit art. intéressa également Goethe de façon très vive (cf. Norton, *Corresp.*, p. 40) et cet intérêt rendit Carlyle très fier (*id.*, p. 45).

2. On sait que *German Romance*, paru en 1827 à Edimbourg, contient des traductions de : I, Musäus et La Motte Fouqué, II, Tieck et Hoffmann, III, J. P. F. Richter, IV, des *Wanderjahre* de Goethe, « now first published ». Les préfaces à ces traductions, où sont contenues les notices biographiques — dont Goethe écrivait à l'auteur : « Die vor den German Romances mitgetheilten Notizen über das Leben Musäus, Hoffmanns, Richters, etc. kann man in ihrer Art gleichfalls mit Beyfall aufnehmen; sie sind mit Sorgfalt gesammelt, kürzlich dargestellt und geben von eines jeden Autors individuellem Charakter und der Einwirkung desselben auf seine Schriften genugsame Vorkenntniss, etc. » (Norton, *Corresp.*, p. 15. Lettre du 20 juillet 1827) — ont été réimprimées dans les *Miscellaneous Essays* précités.

struck me that perhaps it might be in your power to remove this difficulty; for I learn from the Newspapers that the Elbe is now open; and there is a constant intercourse between your city and Leith. If it were not that I have already experienced your kindness, and have at present no other resource, I should scarcely have the face to make this proposal.

The books sent for from Leipzig form a long list; but if I had one or two of them in my possession, I could contrive to go on. The first and most indispensable is *Maler Müllers Werke*, a performance which I owe my knowledge of to you; which I now look forward to with high expectations; and of which I do not think there is a single copy in Britain. The next are Jean Pauls *Leben Quintins* (*sic*) *Fixlein* and *Reise des Feldprediger* (*sic*) *Schmelzle nach Flätz*¹; neither of which works is to be found either in London or Edinburgh; yet without one or both of them I see not how I am to manage. I have learned with real sorrow that this illustrious man is dead some months ago; Maler Muller (*sic*), you tell me, has also left us: « one by one the stars go out! » Of Hoffmann I have sent for the *Serapionsbrüder*, and the *Leben und Nachlass*: but if I had any sketch of his *Life*, there is one of the *Fantasiestücke in Callots Manier* now lying beside me, which might rescue my purpose in other respects.

Now am I not asking too much of you, when I request as an especial favour that you would have the goodness to call on any of your Hamburg Booksellers, Perthes or Nestler, or any other proper person; and direct him to send over these works by the *first* Leith smack, addressed to « Messrs. Tait, Booksellers, Princes-street, Edinburgh », who will pay the price punctually to any specified individual either in Edin^r or London. Of this, you may assure the Bookseller, there is not the smallest risk: nor indeed do I suppose

1. Ce titre, que Carlyle ne cite pas de manière bibliographiquement correcte, a été traduit comme il convenait dans *German Romance* — dont je n'ai que la réédition américaine (Boston, G. Munroe, 2 vol. in-18) sous les yeux — : *Army Chaplain Schmelzle's Journey to Flätz*. Le titre complet est : *Des Feldpredigers Schmelzle Reise nach Flätz mit fortgehenden Noten; nebst der Beichte des Teufels bei einem Staatsmanne*. On sait qu'il y a là deux histoires : la première, amusante, manifeste un humour parfois âpre, mais toujours sain; la seconde, au contraire, est une sanglante satire contre les mœurs des hauts fonctionnaires. — M. J. A. Froude en a fait, dans *Letters and memorials of Jane Welsh Carlyle* [London, 1883], I, p. 310, note : « Attila Schmelzle's Journey to Flätz », puis, *id.*, II, p. 182, note : « Jean Paul's Schmelzle ». I, 266, note 1, il anglicise « ZECHARIAH Werner. »

any hesitation will occur on this point; I have a catalogue of Nes-
tler's beside me, belonging to a Mr. Buchanan in Leith, with whom
he is frequently in the habit of dealing, and who is an intimate
acquaintance of these very Taits. The great point to be attended to is
speed : for, by almost the quickest conveyance, the packet is like to
be fully late enough. I shall enumerate the books I want, in more
distinct order :

1. Maler Müllers *Sämmtliche Werke*, in (I believe) 3 volumes, 1811.

2. J. P. F. Richters *Leben Q. Fixlein*. 2 volumes, 1801.

3. *Schmelzles Reise nach Flätz* . 1 volume, 1809.

4. Besides this, I must request of you to exercise your discrimina-
tion in procuring for me some Biographical account of these two
authors, if any such have yet appeared. It seems natural that in
many of your Reviews and Magazines and *Almanachs* some sketches
of these distinguished persons must have been published; from
which sufficient information might be derived. I hope also that it
may not be difficult for you to send me the pamphlet which you
reckon the best of these : my present information is of the most
defective sort; derived almost wholly from the *Conversations Lexikon*;
I know not even the date of their deaths; and the column of a news-
paper itself would be useful to me¹.

5. If there is any similar short sketch of Hoffmann's Life; any
review, for instance, of his *Leben und Nachlass* that could be easily
procured, it would be very acceptable. The date and place of his
decease you could perhaps, failing all this, send me in writing.

These biographical commissions will, I fear, occasion you the most
trouble; but to me they are also of the greatest importance. If my
project succeed, and these books be consigned, without loss of time,
to the « Hamburg and Leith Shipping Company », or any other

1. Le *Conversations-Lexikon* où Carlyle puisait alors le meilleur de sa science
littéraire allemande ne peut avoir été autre que celui de Friedrich Arnold
Brockhaus. Cet ouvrage, fondé par Löbel et Franke, avait paru, de 1796 à 1808
en première éd. en 6 parties pet. in-8, sous le titre : *Conversations-Lexikon mit
vorzüglicher Rücksicht auf die gegenwärtigen Zeiten*. En 1808, la propriété en
fut achetée par Brockhaus pour 1800 Thlr. La sixième édition parut en 1823-24
à Leipzig en 10 vol., complétés, de 1824 à 1826, par un t. XI et un t. XII, sous
le titre : *Neue Folge des C.-L.* Il semble que Carlyle n'ait eu à sa disposition
qu'une édition périmée. On trouvera l'histoire du C.-L. dans l'intéressant
volume : *Die Firma F. A. Brockhaus von der Begründung bis zum hundertjährigen
Jubiläum, 1805-1905* (Lpzg. 1905).

earlier conveyance, I should hope that they might be here in four or five weeks; and you would have the gratification of relieving me from a very awkward perplexity.

And now, my Dear Sir, allow me in conclusion, not to apologise for the burden I am laying on you, but to express my hope that some time or other it may be in my power to undertake some equivalent service for you. I am by no means without purpose or expectation of ever seeing you again : for it shall go hard with me, if I do not tread the *Deutschen Boden* yet, before all my travels be concluded¹; and then I trust it will be in my power to renew an acquaintance which promised to be so agreeable, and was so soon interrupted.

With sincere esteem, I am always,

My Dear Sir,

Truly Yours,

Thomas Carlyle.

P. S. I have been in Edin^r since your letter came : I did not fail to satisfy Dr Irving's inquiries after you by delivering him your compliments.

Can you inform me if there is a Merchant in Hamburg, named Thornton, an Englishman by birth; one of whose sons, Richard, attended the Edinburgh University? The question is of no importance : only I knew the young man while there, and could like to know that he is alive and happy.

21. Comley Bank, Edinburgh, 4th December 1826².

My Dear Sir,

The acknowledgement (*sic*) of your kind attention in regard to those Books you forwarded me into Dumfriesshire is a debt which

1. Sur ce voyage, dans l'été de 1852, — où Carlyle, assez désenchanté, vit Tieck à Berlin, mais ne mentionne pas Julius — *cf.* Froude, *Life in London, etc.*, II, 95 *seq.* Un second voyage de C. en Allemagne eut lieu, comme on sait, dans l'automne de 1858. Mais C. foulait alors le *Deutschen Boden* avec, au fond de l'esprit, le souci de se documenter pour l'*History of Friedrich II, called the Great*, qu'Althaus mettra, à Londres, en allemand, avec Heuberg, en 6 volumes, de 1859 à 1869.

2. Note de Julius : *Beantwortet 14. juni 27.* Il ne répondit donc à cette lettre qu'après avoir reçu la troisième, qui va suivre. On sait que l'adresse *Comley Bank*, à Edimbourg, fut celle de Carlyle durant les 18 premiers mois de son mariage. M. W. Y. Durand a reproduit (*art. cit.*, p. 526) la lettre de Carlyle,

for several months has lain heavy on my conscience. The more so, as Messrs. Perthes & Besser are still unpaid, and a pecuniary obligation is superadded to your other claims on me. Unable to discover any method of paying my little debt to your Booksellers, I had determined to postpone interfering with it at all, till the publication of my « German Romance » should enable me at the same time to transmit you a copy of that work, to which you had so kindly contributed your assistance. Happily Mr. Aiken (*sic*), whom I met with lately, affords me an earlier opportunity of transacting this necessary business; an opportunity the more gratifying, as the coming out of that same « German Romance » which has already lain printed almost three months, is still put off to an uncertain distance, the Publisher being seized with alarm at our late commercial distresses, and doubly and trebly anxious to catch « the right season » (when London is at the fullest) for sending it forth to the world. Mr Aiken has also been obliging enough to undertake settling with Messrs Perthes and Besser for me; so that now I hope the whole matter may be satisfactorily adjusted.

I will not weary you with thanks for your kindness in this affair; but only wish from my heart your own concerns may some time or other put it in my power to repay the service, and so shew you not in word but in deed what sense I entertain of it. *Also nichts mehr davon!*

Some singular fatality must have attended those book-packets : they came, *both together*, in the month of August; and the post-letter which you referred to has never come yet! I suspect it must have been the fault of the Custom House officers in Leith that the books were detained so long; a fault which I shall study to obviate in future negotiations; and the mail-letter must either have sunk at sea, or dropped thro' the fingers of our Hamburg or London Postmasters, a contingency not indeed to be obviated, but which is hap-

29 novembre 1827, à son frère, où le premier dit qu'il a prêté à De Quincey l'autobiographie de Jean-Paul, « which I got lately from Hamburg », mais il n'y est pas question de celui qui s'était donné la peine de lui procurer le livre, pas plus que, dans la lettre du 31 décembre 1837 — mais alors, c'est le littérateur, avec la fatale arrière-pensée de publicité possible, qui écrit — à Varnhagen (*Deutsche Revue*, t. LXXI, p. 99), Carlyle ne dira que le *Leben und Nachlass* de Hoffmann et le *Lebensabriss* de F. L. Zach. Werner publiés à Berlin en 1823 par E. Hitzig, lui avaient été facilités par Julius.

pily of rare occurrence. As it was, *Hoffmann* and the rest arrived about six weeks after copies of them had come from Leipzig; and what was doubly provoking, the *Life of Richter* was just *two days* later in coming to hand than the *Introductory Chapter on Jean Paul* in going to press! It is thus that the most cunning contrivances of mortals are dissipated into vanity, and gross officers of Customs can frustrate the most kind exertions of Friends! Yet I must beg you to pardon those Beotian persons, as I have long since done : they knew not the mischief they were occasioning, or the good they were preventing; and this proof of your obliging and really friendly attention to my wants was so valuable to me, that I could not but heartily thank the Leith *Douaniers* for transmitting it to me on any terms.

Of my Translations and Criticisms, which we have now agreed to distinguish by the title of « *German Romance : Specimens of its Chief Authors* », etc. I shall not at present trouble you with any further description; hoping in a few weeks to shew you the article itself; and with all my imperfections to gain from you the credit of at least having *wished* to do your countrymen justice. I have ventured also to prophecy that this merit will ere long be much more common than it is at present, or lately; for one of the most striking features of our present literary spirit, and as I think by no means the most unpromising one, is our decidedly increasing attention to German : I should suppose that within the last ten years (since the publication of madame de Stäel's (sic) *Allemagne*) the number of German scholars among us has increased fully tenfold; and to judge from actual appearances the increase is going on at present in a still more rapid ratio. In a few years, we shall know you, as you know us; and England will no longer disgrace itself by talking of Germany as unwisely as of Japan.

A proof of this fast increasing attention to German is the *four* Selections of German tales, which last year were all in the press at one time. Except mine, these works are all published; and if in general they meet with but a sorry reception, one can hardly deny that it is little worse than they merit; and even the absurdest of them must contribute to awaken curiosity, and promote a wider and juster survey of your Literature. You ask me the names of these my

brethren Translators : Roscoe came first (a son of Mr Roscoe's of Liverpool, the historian of *Leo X* and *Lorenzo di (sic) Medici*); he is said to be ignorant of German; and his Book is certainly bad; then came one (Cruikshank I have heard him called) with a Collection published by Whittaker in London, which I have never seen, or heard of except by the newspaper advertisement; and lastly a Mr Gillies has sent forth three volumes the other week in Edinburgh, with what merit or success I have not learned; tho' he himself (an unemployed Advocate of this city) has long been known as one of the most enthusiastic students of German, and as possessing the largest German Library of any man in Scotland or perhaps in Britain¹. This is a rivalry of trade with a vengeance! My poor Book, however, you will be happy to learn, is to a great degree uninterfered with by any of these vorks; and will be allowed to live its month or two, on its own legs without reference to them.

I was very much obliged by your copy of Dœring's *Jean Paul* and the manuscript sent along with it; which tho' too late for assisting my *printed* critical labours I perused with great interest. My curiosity indeed was rather excited than satisfied by the strange « string of shreds and patches », which Dœring calls a *Life*; but Richter is a subject of such attraction that any account of him however meagre was peculiarly welcome. If Otto's *Life of Richter* have a good reputation, and be already published, I could wish Mr Perthes would take the first opportunity of sending it to me : in this point I must beg you again to be my selector and judge.

What of Tieck's new Novel?² I can get no account of it in this country; no one even to say that he has ever heard of it. Tieck has

1. Le premier ouvrage des 3 compétiteurs de Carlyle dont il est fait ici mention s'intitule : *German Novelists* et comprend 4 vol. parus cette année 1826. L'auteur, Thomas Roscoe (1791-1871), est peut-être connu des hispanisants comme traducteur de Sismondi (*Literature of the South of Europe*, 1823, 4 vol.) et de la *Vie de Cervantes* par Navarrete (dans la *Family Library* de Murray, 1839), ainsi que de 3 vol. de *Spanish Novelists* parus en 1832. Je n'ai rien pu trouver à propos de Cruikshank. Peut-être y a-t-il une confusion avec G. Cruikshank, qui publia en 1824-26 des illustrations pour les *Kinder- und Hausmährchen* de Grimm? Le *Catalogue du Brit. Museum* n'a rien à ce propos. Quant au troisième ouvrage, c'est des *German Stories, selected from the works of Hoffmann, De la Motte-Fouqué, Pichler, Kruse and others* (1826, 3 vol.), par R. P. Gillies (cf. *Dict. of Nat. Biogr.* t. XXI [1890], p. 369-370) qu'il s'agit.

2. Sans doute l'*Aufbruch in den Cevennen* (1826), ce récit décousu et inachevé de la guerre des Camisards où l'on voulait voir, à l'époque, le modèle du roman historique, et qui fit, en réalité, sensation.

become one of my chief favourites : I read his *Genofeva* (sic) yesterday with no ordinary pleasure.

Which do you reckon the best literary Review in Germany? The Vienna *Jahrbücher* is the only one I find in Edin^r. In scientific Periodicals we are far richer : Schumacher ¹ etc. etc. are regularly received; your work among others is taken in at the College Library. Jörden's (sic) *Lexikon* I have long been in the habit of consulting; and I fully agree with your character of it ².

I was surprised to find that you had heard of the Edinburgh *Janus*, and still more that I had any hand in it. The concoctor of the whole scheme, I believe, was the Bookseller Boyd; and his contributors were gathered from all quarters where he could find them; in many cases unknown to all the world, in several cases, even to each other. *I had no hand in it whatever*; nor will you regret it much, when you learn that the enterprise has totally failed; the *Janus* never having made any way except by dint of what we call *puffing*. It is not to be repeated. The *Lights and Shadows of Scottish Life* are understood to be by Professor Wilson of this city; a wild exuberant genius, author also of the *Isle of Palms*, *City of the Plague* etc. etc., and believed in secret to be the great mainspring of *Blackwood's Magazine*. Have you seen the *Confessions of an English Opium-Eater*? I should think that as a Physician and man of Letters you would feel an interest in it : it was highly popular here some years ago; the Author is a man of real talent, and ruined by opium as he says. — It is quite certain that sir Walter Scott is publishing a *Life of Napoleon* : five volumes are already printed, and two more are to be ready forthwith. He is also writing another novel. About a year ago, his pecuniary affairs went to wreck, and from the bankruptcy of our chief Edin^r Bookseller he himself became bankrupt; but this seems to sit lightly on his spirits, and he is as gay and busy as ever. His *Napoleon*, it is expected, will be the great work of the winter.

But I must check my garrulity : for the sheet is nearly done, and

1. Sans doute les *Astronomische Nachrichten* de l'astronome A. C. Schumacher, dont le premier fascicule parut en 1823 chez Perthes et Besser à Hmbg. et que l'astronome de Bramstedt rédigea jusqu'à sa mort en 1850. C'était la meilleure revue technique de l'époque.

2. Il s'agit du *Lexikon Deutscher Dichter und Prosaisten* de K. H. Jördens paru à Lpzg. en 6 vol. de 1806 à 1812.

my time is done altogether. I have written in the greatest haste; for Mr Aiken could only give me the briefest warning; but I could not think of letting the opportunity pass without shewing that I wished to profit by it.

I shall desire much to hear from you by the return of Mr Aiken's packet : if not, it is probable I may write to you again before an answer arrive; for I must send you a copy of this « German Romance », so soon as it sees the light. I have still hopes of soon seeing you, and seeing Germany before I die !

Meanwhile, believe me always, with a true sense of your kindness, and the greatest desire to return it,

My Dear Sir,

Most faithfully your's

Thomas Carlyle.

Edinburgh, 21. Comley Bank,
15th April 1827¹.

My Dear Sir,

At length after long delays I send you this copy of my German compilation, which I beg of you to accept as a small acknowledgement of my obligations, and testimony of my regard. I hope it may still find you, tho' I hear you are at present not in Hamburg but in Berlin.

Mr Aitken informed me some time ago that you had thought of applying for the Professorship of Northern Literature in the projected London University; and afterwards that you had withdrawn in favour of Mr Repp, one of our Librarians. I can scarcely feel sorry that you are not to become a member of that Institution; which, hanging as it does at the mercy of accidents, and connected with none of the permanent establishments of the Country, can scarcely for a long while come to any solid good, nay may very easily, for all that has been done in it, dissolve into smoke, and pass away from the world. The managers of it are only a party; and this, however meritorious in other respects, by no means the most pleasant to act with; being mostly what we call *Radicals*, a class of men not unlike your German *Philistines*, only that with us they are

1. Note de Julius : Beantwortet 14. Juni 27.

more political than literary. They have long been engaged in pulling down; and this is their first attempt at building up. *Durum et durum non faciunt murum*. I have my own fears for their whole speculation, much as I could wish to see some such thing prospering, and settled on right principles.

In the event of Mr Repp's going to London, who knows but we might hope to see you established here in his stead! For your own sake also I should like it better, if you could accept of such a place. Edinburgh is a much more intellectual town than London; far cheaper too, and on the whole much more suited for a man of philosophic habitudes.

If you thought of such a thing, or of continuing your application for the London place, I might perhaps be able to give you some little furtherance in either case; and tho' little, it might be cheerfully accepted, for it would be cheerfully given. One way or other, I hope to see you settled in our Island: we are never without need of men like you; and to Germans especially we seem at all times disposed, when there is merit in the case, to hold out the right hand of brotherhood. If in any matter I can serve you, I shall entreat you as a favour to apply frankly.

We have no news here that can interest you. The political world is friendly and united to a degree that I have never witnessed before; the commercial world seems again gathering vigour; in the literary world there is nothing doing. Our Poets are silent and nothing is heard for the time but the chirping of a thousand thousand sparrows in the light printwork of the day. Southey is sunk in the « Catholic Question »; Milman has written a frosty « Dramatic Poem », which he calls *Anne Boleyn*. Scott is printing his *Life of Napoleon*, which is expected soon: he lately at a public meeting avowed himself the sole Author of the Waverly (*sic*) Novels; a secret which was already known to most part of the world. He is said also to be engaged in a new Novel, the scene of which is Edinburgh. Have you heard of Dugald Stewart's late volume of Philosophy? He is now our sole living Psychologist; an old man above seventy; emeritus Professor of moral Philosophy in this University; in all points a truly venerable person. His book is excellent *Caminphilosophie*, as you might call it; but Schelling, I doubt, would suspend it *naso adunco*.

I must again profess my desire to hear from you a whole packet of German news. The pleasure I should put in serving you I have already expressed.

With the best wishes, believe me always,

My Dear Sir,

Most truly your's

Thomas Carlyle.

II

LETTRES DE JOHN MURRAY A JULIUS

Dr. Julius M. D. .

etc. etc. etc. (*sic*)

Hamburgh.

Albemarle Street. London.
november 6th 1825 1.

Dr. Julius

Hamburg

Sir.

This letter will be accompanied by one to you from my friend and relative M^{rs} William Elliott, who allows me to use her name to you by way of introduction. I may perhaps flatter myself that my name is not wholly unknown to you, and I hope sincerely that we may become acquainted. The business on which I now communicate to you is of the greatest importance.

The active spirit of enquiry and the eager desire for knowledge by which the present age is so eminently distinguished, have made me sensible that means are wanting by which nations can communicate in mind and sentiment. A nation is no longer contented with knowledge of itself. It wishes to be informed of the conduct, the thought, the discoveries, the moral and political temperament of surrounding kingdoms. — I have determined therefore to establish a journal of the first importance and of a most peculiar nature. Its object will be to give a picture of the conduct of the whole world, of

1. Cette lettre n'a pas été expédiée par la poste. Julius y a mis la mention : *Beantwortet 21. Nov. 25.* Sur le malheureux projet de John Murray — il s'agit du journal *The Representative*, qui disparut en juillet 1826 après 6 mois d'une ignominieuse existence et qui coûta 26 000 £. à son fondateur, — cf. quelques renseignements à l'article *John Murray (1778-1843)* du *Dict. of Nat. Biogr.*, t. XXIX (1894), p. 393. Murray avait été conseillé par Disraeli.

the information of which I wish it to be the focus. Its object will be confined to no particular branch of knowledge or interest. Politics, literature, science, the arts, the progress of all nations will be its subject.

I am assisted in this great plan by the most eminent literary and political characters of my own country. Scarcely a name of importance can be mentioned, which will not assist me in this great labor. But I wish also to obtain the assistance of the men of genius of other countries, to establish a correspondence over the whole world. My endeavours have been hitherto very successful and actuated by these sentiments, it is that I now address you.

Your extraordinary learning and great talents have long been known to me, and there is no individual in the continent whose cooperation and correspondence I more earnestly desire than yours. May I flatter myself with the idea that I may be successful in obtaining them? May I hope that my journal may be rendered valuable not only by the literary and scientific information which passes under your own observation, but by that of all countries of which from the respect which you universally command, you become the repository? Finally may I hope that thro' the medium of my journal, the world may be instructed by Dr. Julius?

If I am successful in my wishes, it will be my pride and pleasure to acknowledge my sense of your kindness by every courtesy in my power, and if, which I much wish, you honor England with your company, I shall feel it equally my duty and my pleasure to introduce you to all our eminent literary characters. Pray favor me with an answer and believe me,

with the highest consideration,

Your faithful and obedient Servant,

John Murray

I have no wish to draw from you any political observations. Such is not my desire.

D^r Julius M. D.
Hamburgh.

London.
Albemarle Street. — Dec^r 15th 1825 ¹.

Dear Sir,

I have the pleasure of acknowledging the receipt of your most satisfactory letter, for which I feel exceedingly obliged to you. The plan of my new Journal is shortly this.

The Quarterly Review is fully employed in discussing at stated periods important questions in science, literature and politics, and enabling and assisting us to form correct and definite notions of agitated controversial questions, but means are yet wanting to give the Public the various intelligence on all subjects, and from all places, which hourly pour into this Kingdom. It occurred to me therefore that a more constant and continued appeal should be made to the public mind, and after the consideration of more than a year, I have determined the appeal shall be a *daily one*.

You may perhaps think this bold, but what can produce more influence upon society than a daily appeal to their passions, and what in my hands can produce, I trust, a more *beneficial* one? In the Quarterly Review I have founded, I believe I may safely assert, the most influential and most successful periodical publication which has ever yet been produced. The same principles which have distinguished that journal will render conspicuous, I hope, the one I am shortly about to commence. Having determined to address the public *daily*, I have also determined not to produce a mere newspaper. This journal is to be supported by the most illustrious literary, scientific and political characters of my own country, and I am most desirous of obtaining the co-operation of those of others, and its subjects will be universal, that is, an account, or discussion of every event, or question which can possibly interest the civilized world. I wish if possible to establish a journal which will represent, not merely a party in England, or even England itself, but every country. I have among other places established an active correspondence in every one of the new States of America. You have now an idea of

1. Cette lettre a été également remise à son destinataire par une autre voie que la poste. Elle porte la notice : *Beantwortet 27. Dec. 25.*

my views, I publish no prospectus, but the first number will give you perhaps more definite ideas. Would that I might flatter myself that in that number might appear some observations of Dr. Julius ! A correspondance upon German Literature appears to me most desirable, indeed, I could wish for nothing better. I most unaffectedly hope that you will honor England with your company next spring, and I should have the greatest pleasure in seeing you meet at my table our mutual and noble friend, the Translator of Faust.

The events which have excited the greatest sensation in the scientific world of late, have been the recent discoveries in Africa made in the years 1822, 1823 and 1824 extending across the G^t Desert, to the 10th degree of northern latitude, and from Konka in Bornou, to Sockatoo, the capital of the Sowdan Empire. The expedition consisted of 3 Englishmen, Major Denham, Captⁿ Clapperton, and Dr Oudney. The latter gentleman sank under the fatigues. The two officers succeeded in making the most brilliant and astonishing discoveries. New Nations in the interior of Africa enjoying a degree of civilization worthy of ancient Carthago received the adventurers. In some of these the royal Cavalry was clothed in complete armour of exquisite workmanship, to the amount of many thousands. — The travellers have returned laden with presents and curiosities and their narratives illustrated with many plates of peculiar novelty and interest will very shortly be submitted to the public. Clapperton has just left England upon another adventure into Africa. I am very much pleased to find you so warm an admirer of my *magnum opus*, the Quarterly Review. Mr Gifford has finally retired from the conducting of that Journal, after many years of most able management. The present Editor is Mr Lockhart, the son-in-law of Sir Walter Scott.

In the hope of hearing again from you very shortly, I am with great esteem, Dear Sir,

Your obliged and faithful Servant

John Murray.

Dr Julius

Hamburg.

III

LETTRE DE J. DAVID AITKEN A JULIUS.

Dr. Julius

Hamburg¹.Edinburgh 7th Sept. 1826.

My Dear Sir,

Having but a few days ago arrived in this place, you will be aware, that, what with the bustle of seeing old friends, and of domesticating myself again, I cannot have at present much leisure or composure of mind on sitting down to write. The journey which I have now happily brought to a close, has fully answered my expectations; and my health though not always equally steady, was on the whole sufficiently good to prevent any very important interference with my plans. The introductions you were so kind as to give me were highly serviceable, and I have no doubt would have been more so, if my stay in the different places had enabled me to make farther claims on the kindness of your friends. The partiality which I felt for the country has been increased (*sic*) by becoming better acquainted with it, and I shall continue to regard my stay in Germany with a warm interest. I succeeded in executing the plan I mentioned to you, and am happy that I followed your advice in going to Vienna. Not indeed that I found every thing to my liking in Austria; the passports and the police are a sore grievance, and there is an air of effeminacy in the capital which I do not relish. — There is much that is amiable in the Austrian character, but a little more reflexion and firmness would make it more estimable. It would be a puzzling thing to say where at this moment the german character is displayed to most advantage, or it might even be doubted whether it be anywhere very favourably exhibited. The Prussians are too frothy, and the Saxons too flat; the Austrians are too fond of pleasure and the Bavarians are not fond

1. Tel est le libellé de l'adresse de cette lettre, qui, comme les deux précédentes missives, n'a pas été envoyée par la poste. Julius y a mis la remarque : *Beantwortet 11. Oct. 26.* Sur John Aitken (1793-1833), l'éditeur de *Constable's Miscellany* et l'un des fondateurs de l'*Edinburgh Literary Journal*, cf. *Dict. of Nat. Biogr.* I (1885) p. 206. Je choisis cette lettre parce qu'elle nous donne les opinions d'un Anglais de moyenne culture et de tendances bourgeoises sur l'Allemagne de la bonne époque de copieuse et exubérante réaction dynastique.

enough of knowledge. A Swabian is a term of reproach with you; yet the Natives of Swabia are capable of persevering exertion, and are leal in heart; they are descendants (*sic*) of the Alemannic bards of old, and have made good their claim by producing a Schiller. In most of the minor and middle states there seems to be a want of character, unless it be in those eccentricities which Wieland has delineated in the « Abderiten », or which popular wit has lent to the renowned Krähwinkel. I like the Hannoverian accent and dialect fully, as much as any thing else; and I dislike almost every thing that appertaineth unto Westphalia except its hams. All this however is perfectly consistent with the favourable idea I entertain of german character in the Abstract. The unhappy division of the country, and the disadvantageous position into which all the parts of it are in consequence thrown, have caused, and will explain whatever is to be censured or regretted. In every district individuals are to be found superior to the circumstances in which they are placed; and at the same time there are national features uneffaced which are to be discovered everywhere in a greater or less degree of preservation. The stranger laments, and the native must do so with a deeper emotion, that those unfavourable influences have existed so long, and that they are not more likely to be soon remedied.

I find German literature quite the rage at present; no fewer than three translators were at work at the same time on the novellists. Your friend Carlyle has not yet published his, which it is probable will prove the best. What with the season, and what with the times, Edinburgh is very dull at present. There is no literary, and scarceley any other news. Dr. Barclay lately one of the most celebrated members of our medical school died the other day. Knox succeeds him as lecturer : he is a comparative anatomist of considerable merit. The great public, more particularly the agriculturist part of it, is at present stimulated out of its previous lethargy by the opening of the ports for foreign grain, and by the announcement of the early convocation of parliament. The crops here are said to be deficient in bulk, the whole of them has been reaped and housed some time ago, a very unusual thing in Scotland. As I have still some other letters to write I must bid you an abrupt adieu.

Write me as soon as you can make it convenient, and tell me the news of Hamburg since I left it, likewise especially if there is any thing new in German literature, of any interest.

Yours ever sincerely

J. David Aitken.

PS. My address is 35. George Street. I need not say that it will give me pleasure to be in any way serviceable to you here. D. A.

CAMILLE PITOLLET.

Paris, janvier 1908.

L'ÉVOLUTION MORALE DE SILAS MARNER

Analysant, dans la *Revue Latine* du 25 juillet 1907, un « Essai sur les passions » de M. Théodule Ribot. M. Émile Faguet écrit : « C'est sur les substitutions de passions à d'autres passions ou sur les transformations de passion que sont fondées dans le théâtre et dans le roman les *évolutions de caractère*, qui sont des choses admirables quand elles sont bien traitées, c'est-à-dire de telle sorte que le spectateur en saisisse facilement et bien la secrète logique¹ » Exemples : l'évolution d'Auguste dans *Cinna*, l'évolution de Silas Marner dans l'œuvre de George Eliot. Il remarque subtilement que, dans *Cinna*, Auguste passe de l'idée de vengeance à l'idée de se venger par la clémence, puis à l'idée de clémence. $A = B$, $B = C$, donc $A = C$, ce qui est une solution élégante, « une substitution précédée de transformation, et par conséquent très intelligible pour le public² ».

« George Eliot, dans l'admirable *Silas Marner*, a décrit, *sinon expliqué*³, une véritable substitution de passion. Silas Marner, après une condamnation imméritée et qui le stupéfie, devenu misanthrope, n'a de passion que l'avarice. Il voit avec bonheur son trésor de patient épargneur grossir dans la cachette où il l'enserme. Dans le même temps, *la même nuit, je crois*, son trésor lui est dérobé et un enfant abandonné lui tombe comme du ciel. *Il se prend pour l'enfant de la même passion qu'il avait pour son or (ceci non expliqué)*. Et avec l'amour qu'il a pour cet enfant, tous les sentiments d'humanité et même de pitié lui reviennent peu à peu (*ceci très bien déduit*)⁴ ».

Ce jugement ne laisse pas de surprendre quiconque a lu *Silas*

1. P. 399.

2. P. 399.

3. Dans tout ce passage, c'est nous qui soulignons.

4. P. 400.

Marner. Il est douteux que, dans son œuvre, le minutieux analyste et le patient écrivain qu'était George Eliot ait laissé inexpliquées beaucoup d'évolutions morales. Après Richardson, George Eliot est peut-être le romancier anglais qui a donné, avec la plus grande richesse de détails, toutes les raisons, tous les mobiles, toutes les circonstances qui peuvent rendre intelligibles la vie morale et la destinée de ses héros. Elle va, nous le verrons, jusqu'à noter les infimes commencements qui échappent à la conscience. Si nous avions la compétence de M. Faguet, nous dirions volontiers que l'évolution d'Auguste est explicable, sinon expliquée; et, avec un peu d'injustice, que l'évolution de Silas est expliquée, sinon explicable. Pour rendre compte de la première, il faut commenter, épiloguer, déduire; pour faire comprendre la seconde, il suffit presque de citer.

Et d'abord, Silas Marner n'est ni un Harpagon, ni un fesse-mathieu. Il entasse ses quelques guinées comme un autre collectionne des timbres-postes. Son avarice n'est guère qu'une innocente manie, ce n'est pas une de ces grandes passions qui « naissent avec la vie et tiennent au plus profond de notre tempérament » : elle est donc « probablement guérissable¹ ». Jeune homme, Silas est bon, aimant dévoué; c'est une nature confiante et sincère, simple jusqu'à la crédulité, mystique jusqu'à la superstition. A ce moment, il a une grande passion : l'enthousiasme religieux, et deux petites : son amour pour Sarah, sa fiancée; son amitié pour William Dane. Or William Dane est un abominable Tartuffe qui fait endosser à Silas la culpabilité d'un vol sacrilège dont lui-même est l'auteur; Sarah est une âme faible qui oublie Silas dans les bras de William; Dieu « n'est qu'un Dieu de mensonges, qui rend témoignage contre l'innocent² ».

Silas s'exile, que va-t-il aimer? Car encore faut-il qu'il aime quelque chose. C'est là sa passion fondamentale. Aimera-t-il ses nouveaux voisins? Mais les gens paisibles et routiniers de Raveloe sont soupçonneux, méfiants, hostiles aux étrangers. L'incident même qui aurait pu les gagner les aliène (avec quelques herbes, il avait soulagé la pauvre Sally Oates, abandonnée par le docteur

1. Art. cit., p. 391.

2. *Silas Marner*. Warwick edition, ch. 1, p. 23. « There is no just God that governs the earth righteously, but a God of lies, that bears witness against the innocent. »

Vrimble. Grand événement. Bientôt, on assiège la maison du prétendu médecin qui, au contraire de Sganarelle, refuse d'opérer et s'attire toutes les haines).

Voilà donc Marner seul, tout seul avec son travail, l'âme tout endolorie d'avoir aimé, d'avoir cru, d'avoir prié. Que faire dans sa solitude? Les prisonniers ne s'amuse-t-ils pas à aligner des traits sur un mur? Silas s'amuse donc à compter l'argent qu'il gagne, à en faire des piles et des tas : « chaque nouvelle guinée lui apporte une joie et enfante un désir¹ ».

Peu à peu ces guinées lui deviennent familières; elles le connaissent²; elles lui créent un monde, des êtres à aimer, à caresser; elles emplissent son imagination, sa pensée, son âme. Parmi ce petit peuple jaune et blanc, il a ses favorites : « C'étaient les guinées qu'il aimait le mieux, mais il ne voulait pas changer les pièces d'argent..... les couronnes et les demi-couronnes qui étaient son gain à lui, les fruits de son labeur : il les aimait toutes. Il les sortait pour en faire des tas où il baignait ses mains; puis il les comptait les rangeait en piles régulières, et sentait entre les doigts et le pouce leur contour arrondi : il songeait amoureusement aux guinées à demi gagnées par le travail sur le métier, *comme si elles avaient été des enfants près de naitre* : il songeait aux guinées cheminant avec lenteur pendant les années futures, pendant toute sa vie, qui s'étendait loin, loin devant lui, et dont la fin était toute cachée par d'innombrables journées de tissage »³.

George Eliot prend grand soin d'indiquer ce trait. Silas aime des créatures conscientes, vivantes; il aime son métier à tisser, qui lui parle et le connaît; il raccommode avec tendresse un vieux pot brun, inutile pourtant. Il a pour sa machine, la compagne docile et

1. 36. « Every added guinea while it was in itself a satisfaction, bred a new desire ».

2. Ch. II, 36. « He began to think it (the money) was conscious of him, as his loom was ».

3. 40. « He loved the guineas best, but he would not change the silver — the crowns and half-crowns that were his own earnings, begotten by his labour : he loved them all. He spread them out in heaps and bathed his hands in them; then he counted them and set them up in regular piles, and felt their rounded outline between his thumb and fingers, and thought fondly of the guineas that were only half-earned by the work in his loom, *as if they had been unborn children* — thought of the guineas that were coming slowly through the coming years, through all his life, which spread far away before him, the end quite hidden by countless days of wewing.

fidèle de toute sa vie, une vague affection conjugale; son avarice est une façon d'amour paternel. Sa fiancée l'a trahi, mais il a fondé une famille tout de même. La passion maîtresse, le besoin d'aimer des enfants, fleurit d'une floraison inattendue, mais suave encore en son étrangeté.

Or voici que, mystérieusement, pendant une de ces crises cataleptiques qui jouent un si grand rôle dans son existence, le trésor disparaît. C'est un effondrement : « En réalité, sa vie avait été une vie ardente, remplie par le but immédiat qui mettait une barrière entre lui et le vaste inconnu, l'inconnu sans joie. *Sa vie avait été une vie d'attachement*; l'objet autour duquel ses fibres s'étaient attachées n'étaient en réalité qu'une chose morte, sans racines : *il satisfaisait pourtant son besoin d'attachement*. Mais maintenant la barrière était renversée... le support arraché. Les pensées de Marner ne pouvaient plus se mouvoir dans leur ancien cercle et se heurtaient au vide, comme une fourmi laborieuse qui rentrant chez soi, trouverait un abîme à la place du chemin. Le métier était bien là, et la toile, et le dessin commencé; mais le trésor brillant, dans le trou, sous les pieds, était parti; parti l'espoir de le manier, de le compter; la soirée n'avait nul fantôme de volupté pour calmer la soif de sa pauvre âme. Penser à l'argent que son travail lui rapporterait maintenant ne lui donnait nulle joie, car sa maigre image ne servirait qu'à mieux lui rappeler sa perte; *et son espoir était trop cruellement frappé par ce coup inattendu, pour que son imagination pût s'arrêter à transformer en un nouveau trésor ce petit commencement*¹. »

1. Ch. x, 155-156. - But in reality it had been an eager life, filled with immediate purpose which fenced him in from the wide, cheerless unknown, *It had been a clinging life*: and though the objet round which its fibres had clung was a dead disrupted thing, *it satisfied the need for clinging*. But now the fence was broken down, the support was snatched away. Marner's thoughts could no longer move in their old round, and were baffled by a blank like that which meets a plodding ant when the earth has broken away on its homeward path. The loom was there, and the weaving, and the growing pattern in the cloth; but the bright treasure in the hole under his feet was gone; the prospect of handling and counting it was gone; the evening had no phantasms of delight to still the poor soul's craving. The thought of the money he would get by his actual work could bring no joy, for its meagre image was only a fresh reminder of his loss; and *hope was too heavily crushed by the sudden blow, for his imagination to dwell on the growth of a new hoard from that small beginning*. -

Voir aussi ch. xix, p. 272-273. - The disposition to hoard had been utterly crushed at the very fist by the loss of his long-stored gold: the coins he earned afterwards seemed as irrelevant as stones brought to complete a house suddenly buried by an earthquake; the sense of bereavement was too heavy

Il combla le vide avec de la douleur. Pourtant, dans sa détresse, il sent qu'il n'est pas complètement abandonné. Dès le soir de la catastrophe, un germe d'amour, de rédemption, avait levé, à son insu, dans l'âme affolée, obscurcie, du pauvre tisserand. Sa première pensée avait été d'aller crier sa détresse à l'auberge de l'Arc-en-Ciel. « La situation étrangement nouvelle dans laquelle il se trouvait confiant ses malheurs à ses voisins de Raveloe, assis à la chaleur d'un autre foyer que le sien, et sentant la présence de visages et de voix qui étaient sa plus proche promesse de secours, eut sans doute son influence sur Marner, en dépit de la préoccupation passionnée de sa perte. *Notre conscience enregistre rarement les débuts d'un phénomène, même intérieur* : la sève a circulé bien des fois avant que nous puissions découvrir la moindre trace d'un bourgeon¹. »

Quand il accuse Jem Rodney et que le vieux Macey lui répète : « Faut pas accuser les innocents, maître Marner, faut pas accuser les innocents », Silas a comme un réveil frissonnant de sa mémoire engourdie, et il cède à un mouvement de remords aussi nouveau, aussi étrange pour lui que tout ce qui vient de se passer².

George Eliot note par le détail tous les liens que le vol lui-même crée entre Silas et ses voisins. Et d'abord, si on lui a volé son argent, c'est donc qu'il n'est pas, comme on le chuchotait, en si bons termes avec le Malin. Il s'est laissé plumer comme le premier Jeannot venu. On le méprise un peu, mais on ne le craint plus guère. On a pour lui cette vague sympathie — faite de curiosité, d'émotion rassurée, de la joie intime d'être sain et sauf, du plaisir barbare de voir souffrir — dont on entoure les victimes d'un accident. C'est l'époque des générosités faciles, Noël, où l'on fait parfois plus de boudins, où l'on a plus de fricassée qu'on ne peut consommer. M. Crackenthorp va jusqu'à envoyer à la victime du vol un présent de pieds de

upon him for the old thrill of satisfaction to arise again at the touch of the newly-earned coin. »

1. Ch. VII, 114. — « This strangely novel situation of opening his trouble to his Raveloe neighbours, of sitting in the warmth of a hearth not his own, and feeling the presence of faces and voices which were his nearest promise of help, had doubtless its influence on Marner, in spite of his passionate preoccupation with his loss. *Our consciousness rarely registers the beginning of a growth within us any more than without us* : there have been many circulations of the sap before we detect the smallest sign of a bud. »

2. Ch. VII, p. 116.

cochons. Ceux qui n'ont rien à donner viennent tout de même faire conter à Marner son histoire¹.

Quand M. Macey vint lui apporter ses consolations un peu maladroitement, Silas ne pouvait s'empêcher de « sentir que le vieillard voulait être bon, le traiter en voisin² » ; quand Dolly Winthrop arriva à son tour chez Marner, « il ne montra nulle contrariété, comme il en aurait montré naguère en recevant une visite qu'il n'avait ni demandée, ni attendue. Alors son cœur était une cassette fermée à clef, gardienne d'un trésor intime : maintenant vide était la cassette et brisée la serrure. Lâché à tâtons dans les ténèbres, privé de tout soutien, Silas sentait inévitablement — c'était, il est vrai, un sentiment sans force et à demi désespéré —, que, si le secours venait, ce serait du dehors : et il éprouvait une légère émotion d'attente en présence de ses semblables, il avait vaguement conscience qu'il dépendait de leur bon vouloir³ ».

Pourtant, si rien d'extraordinaire n'arrive, cette seconde évolution sera longue, pénible, tant le tisserand reste abîmé dans sa douleur, tant les ressorts de sa vie semblent irréparablement brisés. Les paroles de consolation le fatiguent, et les lueurs de gratitude, d'amour, de confiance qui viennent de naître sont trop faibles pour éclairer et réchauffer sa pauvre âme enténébrée, grelottante. Il ne redeviendra pas avare, mais il ne retrouvera peut-être pas la faculté d'aimer, la passion : il vieillira sans joie et mourra sans regret. Lui-même avouera plus tard que son chagrin l'aurait sûrement conduit au tombeau⁴. Mais que son amour, par quelque hasard miraculeux, retrouve un objet, et Silas Marner est sauvé. Et si, comme le dit M. Faguet « un enfant lui tombe du ciel », George Eliot n'a-t-elle pas expliqué d'avance que Silas va l'aimer de toutes les forces de son être ?

1. Ch. x, p. 157-158.

2. Ch. x, p. 161. — « He had a sense that the old man meant to be goodnatured and neighbourly. »

3. Ch. x, p. 166. « ... he showed no impatience, as he would once have done, at a visit that had been unasked for and unexpected. Formerly, his heart had been as a locked casket with its treasure inside; but now the casket was empty and the lock was broken. Left groping in darkness, with his prop utterly gone, Silas had inevitably a sense, though dull and half-despairing one, that if any help came to him it must come from without; and there was a slight stirring of expectation at the sight of his fellow-men, a faint consciousness of dependence on their good-will. »

4. Ch. xix, p. 337. — « If you hadn't been sent to save me, I should have gone to the grave in my misery. »

C'est que, à toutes les fins de passion décrites d'après M. Ribot par M. Faguet, il faudrait en ajouter une autre : non pas, certes, la moins fréquente. *Nos passions meurent souvent parce que leur objet disparaît*. Cela est d'une telle évidence que l'on s'étonne de ne pas le voir mentionné. Combien de gens profondément épris, amoureux passionnément, cessent de l'être — et ne le redeviennent plus — quand l'épouse ou l'amante disparaît de leur vie ! De plus grands clercs que Silas, remarque George Eliot, ont agi tous de même, après avoir perdu la foi et l'amour : « seulement, au lieu d'un métier à tisser et d'un tas de pièces d'or, ils ont quelque érudite recherche, quelque projet ingénieux, quelque théorie savamment compliquée¹ ». Toutes les fois qu'une passion est liée à une existence objective, elle en dépend fatalement, parfois jusqu'à cesser d'être. La passion religieuse de Marner est anéantie quand son Dieu, souveraine justice, se nie lui-même en condamnant l'innocence. Son avarice s'enfuit avec son trésor.

Silas reste un grand mois l'âme vide. Son or lui fut volé un soir de novembre², et plus d'un mois après, la veille même du jour de l'an³, le miracle s'accomplit. Ce n'est donc pas « dans la même nuit » comme le « croit » M. Faguet que le trésor disparaît, que l'enfant arrive. Sourdement ont gémi déjà toutes les fibres qui avaient jadis attaché Marner aux humains : on lui a parlé de Dieu, d'espoir, de confiance, de bonté et tous ces mots si doux jadis ont eu dans son âme bouleversée un retentissement obscur. Déjà il s'est penché avec le besoin de rendre heureux vers un visage d'enfant⁴. A notre sens, il est important de remarquer avec quelle sollicitude George Eliot a préparé l'arrivée du blond Messie. Les temps sont mûrs. Silas s'est lamenté pendant de longues semaines, désespéré, brisé, las de vivre ; et chaque soir, à l'heure du crépuscule, il est venu sur le seuil de sa chaumière, dans l'attente confuse de quelque chose qui reviendra, peut-être.

Un nouvel accès le prend, ce soir-là, au moment où il allait fermer l'huis... Quand il se réveille, il va s'asseoir dans l'ombre près

1. Ch. II, p. 38. Cf. Eliot songe-t-elle à Herbert Spencer ?

2. Plus exactement le lendemain d'un soir de novembre, ch. III, p. 47.

3. Ch. XII, p. 229.

4. Ch. X, p. 172 et 173.

du foyer et se penche pour attiser le feu. Et voici qu'on dirait de l'or, là, par terre, en face de l'âtre.

« De l'or!... son or... rapporté aussi mystérieusement qu'il avait été enlevé! Il sentait son cœur battre violemment, et pendant quelques instants il fut incapable de tendre la main pour saisir le trésor rendu. Le tas d'or semblait luire et grandir sous ses regards fiévreux. A la fin il s'inclina, tendit la main; mais au lieu des guinées familières au contour dur et résistant, ses doigts rencontrèrent des boucles tièdes et souples. Complètement stupéfié, Silas tomba à genoux et se courba en deux pour examiner la merveille : c'était une enfant endormie, toute ronde, toute blonde, la tête blottie sous les boucles soyeuses. Était-ce sa petite sœur revenue dans un rêve... la petite sœur qu'il avait portée un an dans ses bras, et puis qui était morte alors qu'il était un petit garçon sans bas, sans souliers? Ce fut la première pensée qui jaillit dans la nuit de son émerveillement.

« Était-ce vraiment un rêve? Il se remit sur ses pieds, rapprocha les bûches, et, les couvrant de feuilles sèches et de menu bois, fit monter une flamme : mais la flamme, loin de disperser la vision, ne fit que plus distinctement éclairer la petite silhouette ronde de l'enfant, et ses vêtements fripés. Oui, l'enfant ressemblait beaucoup à sa petite sœur ¹. »

Ce n'était pas son or qu'il avait retrouvé, mais il n'eut pas le temps d'être déçu, il eut à peine le temps d'être surpris, tant le passé remonta soudain en vagues puissantes. C'était toute sa vie de jadis que cet enfant faisait surgir des ténèbres, les vieux frissons de

1. Ch. xii, p. 229-230. — Gold! — his own gold — brought back to him as mysteriously as it had been taken away! He felt his heart begin to beat violently, and for a few moments he was unable to stretch out his hand and grasp the restored treasure. The heap of gold seemed to glow and get larger beneath his agitated gaze. He leaned forward at last, and stretched forth his hand : but instead of the hard coin with the familiar resisting outline, his fingers encountered soft warm curls. In utter amazement, Silas fell on his knees and bent his head low to examine the marvel : it was a sleeping child — a round, fair thing, with soft yellow rings all over its head. Could this be his little sister come back to him in a dream — his little sister whom he had carried about in his arms for a year before she died, when he was a small boy without shoes or stockings! That was the first thought that darted across Silas's blank wonderment. Was it a dream? He rose to his feet again, pushed his logs together, and, throwing on some dried leaves and sticks, raised a flame; but the flame did not disperse the vision — it only lit up more distinctly the little round form of the child, and its shabby clothing. It was very much like his little sister. »

tendresse, les vieilles émotions mystiques, les actes de foi et d'espérance, les aspirations ferventes vers l'invisible au-delà. Cet enfant était un vivant message de sa vie lointaine : il apportait avec lui tout un monde de souvenirs étranges « comme de vieilles amitiés à jamais mortes¹. »

Cet enfant lui apparaît aussitôt comme le symbole de tout ce qu'il a chéri : ses jeunes affections ont engendré cette chair rose et tendre ; ses guinées ont fourni l'or des cheveux. Cet enfant est son bien, sa chose : il n'admet pas qu'on y touche ; il se fâche quand on lui parle de conduire l'enfant « à la paroisse » :

« Tant qu'ils ont pas prouvé qu'ils ont l'droit d'la prendre, j'la garde. La mère est morte, et, à ce qui parait, y a pas de père. C'est une sans famille, et j'suis sans famille. Mon argent est parti je n'sais où, et elle est venue de je n'sais où². »

Il ne sait que répéter cela³.

Il est d'ailleurs jaloux comme un vieux dogue. Quand Mrs. Winthrop lui propose de venir tous les jours soigner la petite :

« Merci, merci bien, dit Silas, avec un peu d'hésitation. Je s'rai bien content que vous m'disiez c'qui faut faire. Mais, ajoute-t-il avec difficulté... j'veux y faire moi-même ; autrement, elle va p't'être en aimer d'autres, et moi pas. J'ai pris l'habitude d'faire mon p'tit train-train... J'apprendrai. J'apprendrai⁴. »

Peu s'en faut qu'il ne garde Eppie avec la même âpreté qu'il mettait à garder son trésor. C'est le même homme et c'est la même passion. Silas le comprend si bien qu'à la fin de sa vie, quand on a retrouvé au fond d'une carrière le trésor volé, il dit à Eppie : « L'or ne m'dit plus rien. Je m'demande si ça pourrait m'reprendre... oui, ça m'reprendrait, je m'en doute, Eppie, si je v'nais à t'perdre. P't'être que j'croirais encore que j'suis abandonné, et que j'penserais plus comme l'bon Dieu a été bon pour moi⁵. » La chose semble

1. Ch. XII, p. 230.

2. Ch. XIII, p. 245. « Till anybody shows they've a right to take her away from me (I'll keep her). The mother's dead, and I reckon it's got no father. It is a lone thing, and I am a lone thing. »

3. Ch. XIII, p. 239-252-254.

4. Ch. XIII, p. 253. « Thank you kindly » said Silas, hesitating a little. « I'll be glad if you'll tell me things. But » he added uneasily... « but I want to do things for it myself, else it may get fond o' somebody else, and not fond o' me. J've been used to fending for myself in the house — I can learn, I can learn.

5. Ch. XIX, p. 337. « It takes no hold of me now, the money doesn't. I

presque claire pour Silas. L'enfant remplace l'or : l'or remplacerait l'enfant.

Il ne s'agit donc pas ici d'une « véritable substitution de passion » (ce qui importe peu) encore moins d'une substitution *non expliquée*. C'est une transformation que G. Eliot nous montre parfaitement naturelle, et dont elle nous donne toute la genèse.

Les conséquences de cette transformation sont vraiment, pour reprendre l'expression de M. Faguet « très bien déduites ». On connaît la manière précise, lucide, dont G. Eliot analyse la vie morale. On a moins souvent parlé de la régularité presque géométrique avec laquelle elle la reconstruit : la deuxième partie de *Silas Marner* en est peut-être, après *Romola*, l'exemple le plus significatif. Les suites de la « bonne action » de Silas s'ordonnent comme les corollaires d'un théorème. Comme tant d'autres psychologues et sociologues, G. Eliot semble avoir fini par croire qu'elle possédait vraiment les lois de la vie sociale. Étant donné tel acte, dans tel milieu, quel en sera le résultat ? Il n'est guère de problème humain — si angoissant fût-il — dont elle ne puisse trouver la solution au moyen de quelque formule. L'axiome fondamental est le suivant : « Faire le bien est la condition — nécessaire et suffisante — du bonheur. » Ce n'est pas le moment de préciser le sens de « bien » dans l'œuvre de George Eliot. Nous sommes en face d'un cas déterminé : l'adoption d'un enfant, d'une petite fille, par un vieux garçon, presque un vieillard.

Dans la réalité, cela pourrait ne pas bien tourner. Il y a même des chances, selon nous, pour que cela tourne mal. Un observateur pessimiste aurait pu montrer que l'amour exclusif et souvent maladroit de Silas courait le risque d'être récompensé par la plus noire ingratitude. La jolie Eppie, insupportable et tendrement aimée, eût laissé là le vieux Silas, pour suivre son véritable père, Godfrey Cass, l'homme le plus riche du village, chez qui elle fut devenue plus insupportable encore. Les enfants gâtés sont coutumiers du fait. Un romancier scientifique (?) à la Zola, féru de théories sur l'héré-

wonder if it ever could again. *I doubt it might*, if I lost you, Eppie. I might come to think I was forsaken again and lose the feeling that God was good to me. »

dité, eût peut-être fait d'Eppie — telle mère, telle fille — une dépravée ou une alcoolique, à la barbe de l'honnête Silas, ahuri comme la poule qui a couvé des canetons. Mais G. Eliot est invinciblement optimiste : pas de bonne action qui n'ait sa récompense. L'acte de Silas, une fois jailli hors de son cœur, acquiert une existence propre et ne peut plus être qu'un artisan de joie¹. Simple-ment supposer que Silas ait pu souffrir d'avoir été compatissant, eût été pour George Eliot un blasphème. Et voici les résultats de sa compassion.

Première conséquence. *Silas Marner reprend contact avec l'humanité*. Nous venons de voir des liens — bien fragiles encore, c'est vrai — se nouer entre Silas et les habitants de Raveloe dès le soir même du vol. Mais ces attaches forment bientôt un réseau complet qui enserre le vieux tisserand et le fixe dans la vie. M. Maurice Barrès appellerait sans doute cela un *enracinement*. Au rebours des malheureux jeunes gens qui s'arrachèrent au sol de la Lorraine, Silas, grâce à Eppie, réussit à se transplanter². « En cherchant ce dont Eppie avait besoin, en partageant toutes les influences qu'elle subissait, il en était venu lui-même à s'assimiler les formes de mœurs et de croyances qui étaient le moule où se coulait la vie de Raveloe³. » Il en vient à accepter humblement tout ce que les gens du village tiennent pour estimable ou opportun, toutes leurs habitudes morales, tous leurs préjugés. Il va même — sans grand plaisir d'ailleurs — jusqu'à fumer la pipe, parce que, dit-on à Raveloe, le tabac est bon pour les crises⁴. C'est un phénomène d'adaptation. Et ce phénomène, dans la pensée de G. Eliot, est tout à fait logique. Ce ne sont plus des guinées inertes — animées tout au plus d'une vie factice par la passion morbide d'un isolé — c'est un enfant, c'est un être vivant, humain, que Silas aime. La vie de Eppie va se passer

1. D'après la loi énoncée un peu partout dans l'œuvre de G. Eliot. Par exemple, *Silas Marner*, ix, 151. — « the orderly sequence by which the seed brings forth a crop after its kind. »

2. Nous devons ajouter que Dolly Winthrop — le porte-parole de G. Eliot — montre à Silas qu'il a tant souffert de la solitude précisément parce que, dans son désarroi, il a eu la faiblesse de quitter Lantern Yard, de se déraciner, xvi, 295. « And if you could but ha' gone on trustening, Master Marner, you wouldn't ha' run away from yor fellow-creatures and been so lone. »

3. xvi, 289-290. « By seeking what was needful for Eppie, by sharing the effect every thing produced on her, he had come himself to appropriate the forms of custom and belief that were the mould of Raveloe life. »

4. xvi, 289.

à Raveloe, il faut donc l'élever comme les autres enfants du village. Eppie sera baptisée comme les autres, vaccinée comme les autres. Elle ira à l'école avec les autres — cela en coûte bien un peu à Silas et il a essayé d'apprendre lui-même l'orthographe à Eppie, mais il a dû y renoncer — Marner s'efforce d'être un père comme les autres. Il dit à Dolly Winthrop : « J'veux faire pour la p'tite tout c'qui peut s'faire. Et tout c'qui est bien dans c'pays, si vous croyez que ça lui s'ra utile, je l'ferai, si vous me l'dites ¹. »

A vrai dire, Silas ne devient jamais très sociable. Il ne va guère vers son prochain. C'est plutôt le prochain qui vient à lui. « Déjà, depuis son malheur, les sentiments s'étaient adoucis à son égard : la suspicion et l'antipathie s'étaient fondues en une pitié méprisante pour ce pauvre être solitaire et détraqué. Mais à tout cela s'ajouta *une sympathie plus active* surtout de la part des femmes ²... » Tout Raveloe lui sait gré d'avoir recueilli la petite. Tout Raveloe s'intéresse à Eppie. Tout Raveloe se demande comment ce vieux garçon de Marner saura jouer son rôle de maman. Jadis, on le traitait comme un être bizarre, utile, mais inexplicable; maintenant il ne rencontre que visages souriants, il n'entend que paroles bienveillantes et fraternelles. Jadis, les enfants le fuyaient : ils s'approchent maintenant sans crainte, attirés et rassurés par Eppie ³. Comme la pluie, la « bonne action » a agi sur le terrain autant et plus que sur la plante. Et l'âme délicate de Silas trouve une terre meuble et hospitalière là où elle n'avait rencontré jadis que sécheresse et dureté.

Marner répond avec modération à cette universelle sympathie. Si l'on excepte Dolly Winthrop — et encore tremble-t-il à chaque instant qu'elle ne lui ravisse l'affection de son Eppie — on ne voit pas qu'il ait fait au village des amis vraiment solides, ni même des camarades. Il vit retiré, heureux d'être seul avec sa fille, jouissant en paix de cet égoïsme à deux, et les racines qu'il pousse à Raveloe ne sont ni profondes, ni envahissantes. Il demeure même assez dif-

1. xiv, 258. « I want to do every thing as can be done for the child. And whatever's right for it i' this country, and you thin'k ull do it good, I'll act according if you'll tell me. »

2. xiv, 249-250. « That softening of feeling towards him which dated from his misfortune, that merging of suspicion and dislike in a rather contemptuous pity for him as lone and crazy, was now accompanied with a more active sympathy, especially amongst the women. »

3. xiv, p. 270 et 272.

fèrent de ses voisins ; Eppie elle-même ne ressemble pas aux autres fillettes : plus fine, plus menue, elle n'a rien de la fille d'un paysan ou d'un ouvrier¹. Ces réserves faites, il reste pourtant que Silas Marnier *s'adapte* au milieu, et cela était nécessaire à son bonheur.

Deuxième conséquence. *Il retrouve peu à peu la foi*. Le baptême d'Eppie l'amène à l'église, où il n'avait pas encore mis les pieds. Il y est retourné depuis. Sans doute l'église de Raveloe ne lui rappelle que de très loin la chapelle de Lantern Yard. Mais l'émotion inefable que donnent les cérémonies religieuses — si différentes qu'elles soient — met dans la nuit de son âme la lueur d'une aube lointaine. Il reconnaît vaguement les choses familières qu'il a vues, jadis. Il lui semble sortir d'une prison, et tout son être frissonne à la fraîche clarté du matin². D'ailleurs, il est heureux maintenant, et G. Eliot nous assure que le bonheur pur et calme donne infailliblement la foi en la Providence³. Il se reprend donc à aimer ce Dieu qu'il avait méconnu, blasphémé, aux jours d'amertume. Le mensonge du sort qui condamna l'innocent reste une énigme obscure et troublante ; mais il y a l'enfant, l'enfant aux cheveux d'or qui a mystérieusement pris la place des guinées. Ceci rachète cela. Pour certaines âmes, toutes les joies inexplicables sont providentielles : pour Silas, la bonté de Dieu répare l'injustice passée⁴. Or Silas est un mystique, et la foi est une des conditions essentielles de son bonheur. Il ne peut pas vivre sans Dieu. Il marche maintenant vers la lumière, guidé par la main d'un enfant⁵. Cela dure des années et des années, pendant lesquelles les ténèbres se font de moins en moins épaisses,

1. xix, 341 ... « She does not look like a strapping girl come of working parents. »

2. xiv, 262. ... « his soul, long stupefied in a cold narrow prison, was unfolding too, and trembling gradually into full consciousness. »

3. xvi, 290. « The sense of presiding goodness which comes with all pure peace and joy.... »

4. xvi, 296. « That drawing of the lots is dark ; but the child was sent to me : there's dealings with us, there's dealings. »

5. xiv, 273. « In old days there were angels who came and took men by the hand and led them away from the city of destruction. We see no white-winged angels now. But yet men are led away from threatening destruction : a hand is put into theirs, which leads them forth gently towards a calm and bright land, so that they look no more backwards... »

Nous ne pouvons nous empêcher de songer ici à Georges Eliot elle-même. En effet, Lewes la regardait un peu comme sa rédemptrice, et cet amour qui scandalisa l'Angleterre avait été pour lui une rénovation morale. M^{re} Congreve a bien voulu nous raconter qu'elle avait, au début, les plus fortes préventions contre ce « bohémien » de Lewes. Un jour, il lui dit, en montrant Mary-Ann à

de plus en plus transparentes, jusqu'au jour où Silas comprend que la lumière ne s'éteindra plus ¹.

Troisième conséquence. *Silas renait à l'amour* en même temps qu'à la foi; à l'amour parfait, sublimé, auréolé de poésie ². Dans les premiers temps, quand il prenait l'enfant sur ses genoux il tremblait d'une émotion mystérieuse et comprenait confusément qu'il allait vivre d'une vie nouvelle, d'une vie toute ensoleillée ³. Il y a bien eu ça et là de petits nuages, et l'enfant gâtée a mis à l'épreuve la patience du doux Silas; mais elle ne l'a point lassée. Et ces quelques pages, où l'on nous raconte les petites escapades de l'enfant, sont parmi les plus frâches, les plus délicieuses du livre. Eppie devient bientôt une petite fille modèle qui « n'aime pas à être en défaut même pour les plus petites choses ⁴ ». Et le vieux Marnier sent chaque jour grandir en lui la puissance d'aimer.

Ce n'est pas à dire que Silas « retrouve peu à peu tous les sentiments d'amitié et même de pitié ». La formule est trop large. Silas ne sera jamais un apôtre : il est tout juste un peu plus sociable. Sa tendresse est égoïste et facilement effarouchée. Mais comme elle réchauffe sa vie! Bien avant Maeterlinck, G. Eliot a longuement parlé du Trésor des Humbles; de toute la joie que les pauvres gens ne savent pas dire, de toute la beauté qui couve sous les paroles vulgaires, parfois ridicules ou triviales. Les conversations de Silas et de sa fille sont toutes parfumées de ce qu'ils n'expriment pas. Cet amour rayonne autour d'eux. Il y a maintenant dans la chaumière un chat et un chien qui la remplissent d'une « heureuse joie animale ». C'est la nature surtout que Silas se reprend à chérir, maintenant que les frais émerveillements de Eppie réveillent peu à peu sa sensibilité d'antan. Pour plaire à Eppie, il écoute les oiseaux, il

quelques pas devant eux : « I know what a new birth is! » Il avait été sauvé par la main d'une femme, « qui l'avait doucement conduit sur une terre calme, sous un ciel serein ». Du moins, c'était là, à tous, leur agréable conviction.

1. xxi, 363. « Since ... I have come to love her as myself, I've had light enough to trusten by; and now she says she'll never leave me. I think I shall trusten till I die. »

2. xvi, 297. « Perfect love has a breath of poetry. »

3. xiv, 254. « Marnier took her on his lap trembling with an emotion mysterious to himself, at something unknown dawning on his life. »

4. xvi, 280. « She does not like to be blameworthy even in small things ». En cela, Eppie ressemble à G. Eliot; comme Mary-Ann, d'ailleurs, elle est supérieure à son milieu, et toutes deux ont des cheveux rebelles qui s'obstinent à friser et semblent être un symbole de leur indépendance d'âme.

regarde les fleurs. Il n'est pas jusqu'aux vieilles mouches de l'hiver, réchauffées par le printemps, avec lesquelles il ne se sente en sympathie¹. L'horizon de ses tendresses s'élargit, comme s'étend un paysage pour qui monte la côte. L'amour fait de Silas un poète.

Il faudrait sans doute avoir le cœur bien sec pour ne pas s'attarder au spectacle d'une telle félicité. Joie suprême : au jour où Godfrey Cass vient réclamer son enfant, Eppie se refusa absolument à quitter le seul père qu'elle ait connu jusqu'alors, et, Silas, encore tout frémissant d'effroi, de colère et d'indignation, ne peut s'empêcher de crier à Godfrey que c'est bien fait pour lui. C'est le bon Dieu lui-même qui lui a confié l'enfant. De quel droit ce bourgeois indigne vient-il séparer maintenant ce que Dieu a uni ? Ce n'est pas en disant : « c'est moi qui suis son père » qu'il fera changer leurs sentiments² ! — Évidemment toute la scène frise le mélodrame, où la distinction est si claire entre bons et méchants. Il arrive assez souvent ainsi que la morale de G. Eliot nuit à son art. — Le refus d'Eppie consacre la paternité de Silas. Puis le voyage à Lantern Yard, en lui montrant que tout son passé est bien mort, et que rien ne reste plus des injustices d'autrefois, le fixe pour toujours à Raveloe : « The old homés gone : I have no home but this now »³. Le voici à l'apogée du bonheur : et G. Eliot laisse prudemment tomber le rideau au moment où Eppie, la jeune épousée, entre son père et son mari, s'écrie « Vraiment, personne ne peut être plus heureux que nous. »

L'évolution morale de Silas Marner se termine là. Qu'on nous permette de nous répéter : toute la tendresse révélée dans les derniers chapitres, toute la foi, toute la poésie du vieux Silas, tout cela était contenu en germe dans le Silas qui nous est dépeint au début du livre ; tout cela s'était engourdi après les chagrins et les déceptions ; tout cela n'avait vécu que d'une vie menteuse, tant qu'il avait travaillé sans autre joie que l'espoir du gain, sans autre amour que celui des guinées ; tout cela prend soudain un développement merveilleux lorsque l'enfant remplace le trésor. — Pendant les courts

1. « 261. Eppie ... reawakening his senses with her fresh life, even to the old winter-flies that came crawling forth in the early spring sunshine, and warming him into joy because she had joy. »

2. Voir toute cette scène capitale au ch. XIX.

3. XXI, 364.

hivers du Midi on voit des rosiers pousser des boutons qui restent emprisonnés dans leur étroite gaine verte. Pour éclore, il leur manque un peu de pluie, de lumière et de chaleur. Parfois ils se fanent ainsi, sans beauté, sans parfum. Mais que la sève monte plus riche, et les liens sont brisés. La fleur trouve la force de vivre, d'embaumer et d'être belle. L'évolution de Silas Marner est toute semblable : *c'est un épanouissement longtemps retardé.*

LOUIS CHAFFURIN.

NOTES ET DOCUMENTS

PROJET D'ÉTABLISSEMENT D'UN THÉÂTRE ANGLAIS A PARIS (1823).

On connaît les troubles qui marquèrent en 1822 les représentations d'une troupe anglaise à la Porte-Saint-Martin, et l'accueil enthousiaste que trouva en revanche, en 1827 et 1828, à l'Odéon et à la salle Favart, une autre compagnie dont faisaient partie Kemble et Macready. Entre ces deux épisodes, et singulièrement près du premier, Paris faillit avoir un autre théâtre anglais, comme en témoigne le dossier ci-dessous (*Arch. nat. F⁷ 6949*). Il faut voir dans l'initiateur de cette affaire qui n'aboutit pas (cf. *Dict. of Nat. Biography*) à défaut de l'acteur William Joseph Smithson, malade depuis longtemps, son fils, le frère de Harriett Constance Smithson, la triomphante Desdemone de 1828, la future Mme Berlioz. Joseph Smithson, après l'échec de l'entreprise qu'il projetait à Paris, devait se contenter de faire connaître en France le répertoire anglais sur une scène plus réduite : il dirige en 1824 le théâtre anglais de Boulogne-sur-Mer, où sa sœur paraît, le 9 octobre, dans *Honeymoon* et les *Falls of Clyde*. Nul doute, si sa demande avait été agréée, que sa sœur n'eût fait partie de sa troupe : elle était à Drury Lane en 1823.

F. B.

1. *Joseph Smithson à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris.*

To His Excellence the Right Honorable Sir Charles Stuart, G. C. B.,
His Britannic Majesty's Ambassador, etc.

May it please your Excellency.

I take the liberty humbly to entreat your Excellency's interference with His Most Christian Majesty's Minister to grant me a Licence for the performance of a select Company of English Comedians in France under my management, and I pledge myself that the Talent and Respectability of the Performers shall not be unworthy of your Excellency's Patronage.

As your Excellency will probably be desirous of some reference with respect to my own Character, I beg leave to refer your Excellency to Mess. Holme, Trampton and Loftus of New Inn London,

who are enabled to give your Excellency such testimonials as I have no doubt will be deemed satisfactory.

I have the honor, etc., etc.

JOSEPH SMITHSON.

Theater Royal Drury Lane, oct. 9, 1823.

2. *L'ambassadeur d'Angleterre au directeur de la police
Franchet-Despercy.*

Paris, le 28 octobre 1823.

Monsieur,

Je viens de recevoir la lettre dont la copie est ci-jointe; et j'ose vous prier de vouloir bien m'honorer de la réponse que vous jugerez à propos de donner à la demande qu'elle renferme afin que je puisse la faire passer en Angleterre.

Agréez, Monsieur, l'assurance, etc.

CH. STUART.

3. *Opinion du chef de la 3^e division (Sciences, Beaux-Arts et Belles-Lettres) au ministère de l'Intérieur, en marge du document précédent.*

Il paraît impossible dans l'état actuel des théâtres de Paris de proposer au ministre d'accorder un privilège pour un spectacle anglais, Son Excellence ayant décidé que le nombre des entreprises théâtrales ne pourrait être accru sous aucun prétexte. Mais si le S^r Smithson voulait renouveler la tentative qui a été faite il y a quelques années par un comédien anglais, il obtiendrait probablement du ministre la permission de donner, *par voie de souscription*, des représentations *sur un théâtre déjà en activité*, pourvu qu'il eût pris des arrangements avec le directeur de ce théâtre, comme le S^r Thierney en avait pris avec le directeur de la Porte-Saint-Martin.

4. *Brouillon de la réponse du directeur de la police à l'ambassadeur d'Angleterre, en marge d'une première lettre biffée.*

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le... et celle du S^r Smithson qui y était jointe.

Je regrette que le nombre des théâtres de la capitale ne me permette pas d'accorder un nouveau privilège pour l'établissement d'un spectacle anglais qui serait dirigé par le S^r Smithson.

J'ai l'honneur, etc.

SOCIÉTÉ DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 9 février 1908.

La séance est ouverte à 10 heures du matin. Président : M. Paul Boyer, professeur de langue russe à l'École des langues orientales vivantes. M. Charles Andler, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, a la parole pour traiter de *l'état présent de la biographie de Nietzsche*.

La précaution initiale à prendre est d'établir un canevas des faits et des dates qu'on peut atteindre dans l'état présent de la documentation ; de dresser des *Regestes* de la vie de Nietzsche. On dispose de deux moyens d'information : 1° des documents, contemporains des faits eux-mêmes et émanés de Nietzsche, et des personnes avec qui il est en relations (ouvrages de Nietzsche, correspondances, etc.) ; 2° les dires ultérieurs des témoins de sa vie. Il faudra trouver des procédés de contrôle pour ces deux sortes d'informations. Ce sera l'intérêt méthodique de cette recherche.

L'orateur propose de prendre pour point de départ l'ouvrage de Mme Færster-Nietzsche intitulé : *Das Leben Friedrich Nietzsches, 1895-1905*. Il laissera de côté la tendance du livre, où se reconnaissent des maximes de morale prénietzschéenne et un certain besoin d'établir un compromis entre la philosophie de Nietzsche et le conservatisme « reichsdeutsch » de nos jours. Il ne se placera qu'au point de vue des faits biographiques et de leur relation à l'œuvre de Nietzsche.

La biographie de Nietzsche par sa sœur aura rendu des services tout à fait considérables, personne n'en disconviendra. M. Andler dresse le catalogue des sources dont elle s'est servie : les carnets de Nietzsche, son autobiographie intitulée *Ecce Homo*, les lettres publiées partiellement aujourd'hui (3 vol. parus de 1900-1905), les dépositions de quelques autres témoins de la vie de Nietzsche (Brenner, Ludwig Stein, Mlle Méta von Salis-Marschlii, G. Brandes, le Dr Paneth, etc.). Elle disposait en outre de documents encore inédits : la correspondance de Peter Gast avec Nietzsche, la correspondance entre Nietzsche et sa mère, entre Nietzsche et sa sœur. M. Andler montre qu'on peut calculer au jour près le temps que Mme Færster a passé auprès de son frère en diverses villes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, et qu'on peut délimiter, comme importance et comme nombre, les faits de la vie de Nietzsche dont elle a été effectivement le témoin.

Depuis elle d'autres témoins de la vie de Nietzsche ont déposé à leur tour, et son livre n'a pu utiliser leur témoignage. Ce sont : Carl Spitteler, Mme Wanda von Bartels, Julius Kaftan, Mme Ina von Miaskowski, Jules Piccard, Ludwig von Scheffler, avant tout Franz Overbeck, l'ami le plus intime de Nietzsche. On dispose en outre d'un certain nombre de lettres inédites de Nietzsche dont beaucoup semblent avoir été inaccessibles à Mme Færster. Les correspondances échangées entre les amis de Nietzsche

seraient à leur tour utilement éditées dans les passages qui concernent Nietzsche. Enfin un certain nombre de monographies concernant diverses personnalités éclairent d'un jour nouveau les relations de Nietzsche avec quelques contemporains éminents : ainsi la biographie d'*Erwin Rohde* par Crusius obligerait à compléter les tomes I et II de Mme Fœrster ; de même la 4^e édition de *Glusenapp : Das Leben Richard Wagners* ; enfin et surtout le livre nouveau de Carl Albrecht Bernoulli, intitulé *Overbeck und Nietzsche, eine Freundschaft*, dont le premier volume, seul paru, comprend encore la période du *Zarathustra*.

M. Andler s'arrête à ce dernier ouvrage, qui représente la tradition bâloise de biographie nietzschéenne, comme le livre de Mme Fœrster représente la tradition de Weimar. M. Andler prétend juger comparativement la valeur biographique des deux livres. Pour cela il essaie, à propos de certains épisodes principaux, de dresser le canevas biographique tel qu'on peut aujourd'hui l'établir. Il le superposera aux deux ouvrages, et constatera les coïncidences et les écarts. Son enquête porte : 1^o sur l'enfance de Nietzsche ; 2^o sur ses années de professorat à Bâle ; 3^o sur l'histoire de ses amitiés, notamment avec Franz Overbeck, avec Paul Rée et Mlle Lou Salomé ; 4^o sur sa vie extérieure durant les années 1882-88 ; 5^o sur ses rapports avec sa mère et sa sœur.

Le récit de l'enfance manque, comme il est naturel, dans le livre de Bernoulli, qui ne commence qu'avec les relations de Nietzsche et de Franz Overbeck. Ce récit de l'enfance restera la parure la plus durable du livre de Mme Fœrster. Mais il faut dire que la mère de Nietzsche n'en approuvait pas toutes les parties ; et on peut prouver par des documents qu'il y a eu dans l'adolescence de Nietzsche un chapitre de souffrance intime qu'on pourrait intituler « Die Leiden eines Knaben », qui n'est pas encore écrit.

Sur tous les autres points le canevas de M. Bernoulli est infiniment plus dense que celui de sa devancière. Il a élaboré tout ce qu'on peut savoir de source bâloise sur la vie mondaine et professorale de Nietzsche. On peut citer tel cas où il contredit victorieusement des témoins qui ont pu se croire oculaires tels que Ludwig von Scheffler. Mais la grande lacune de Mme Fœrster est de n'avoir pas tenu compte suffisamment de l'amitié de Nietzsche et d'Overbeck. Cette amitié doit être mise au premier rang. On peut établir dès maintenant ce que Nietzsche doit à Overbeck, intellectuellement, durant les années de leur *contubernium* à Bâle. On pourra établir un peu plus tard ce que lui a dû même le Nietzsche des dernières années (notamment à l'époque de l'*Antichrist*). La genèse de ses ouvrages pourra être bien plus complètement établie quand on saura comment Overbeck a fourni Nietzsche de livres et de conseils. Mais ce qui apparaît dès maintenant c'est la fidélité de cette amitié réciproque, et le dévouement inébranlable d'Overbeck pour Nietzsche. Il ne pouvait le suivre dans sa doctrine ; mais il prisait très haut son effort philosophique ; il le savait un artiste incomparable de la prose ; et en psychologue, lui-même très fin, savait assigner à Nietzsche la place qui

lui revient parmi les moralistes allemands et peut-être européens, et qui est la première. Le récit de la souffrance elle-même de Nietzsche pourra être fait d'une façon plus complète quand on disposera de tous les documents qui dorment chez Mme Overbeck. Personne peut-être autant que Franz Overbeck et sa femme n'a eu cette « commisération » clairvoyante « pour le génie », que Nietzsche a réclamée comme une condition de sa croissance.

M. Andler fait appel à partir de 1882 à des souvenirs qu'il a conservés du manuscrit que M. Bernoulli lui avait confidentiellement communiqué. Son tome II n'a pas encore paru. Sur les rapports de Nietzsche avec Paul Rée et avec Mlle Lou Salomé, le livre de Mme Fœrster est à défaire presque en entier; et il faudra réhabiliter une femme de haut talent, qui vers 1882 sans doute n'a compris entièrement ni l'attitude ni la pensée de Nietzsche (qui donc la comprenait?) mais qui a été la première à écrire sur lui (en 1894) un livre délicat, tendre, pénétrant, un livre sur lequel on peut faire des réserves, mais qui est un livre de réparation. On peut assez bien établir aujourd'hui la série d'états d'âme contradictoires où Nietzsche s'est trouvé à son égard, mais il ne faut pas oublier que Nietzsche s'est souvenu d'elle en fin de compte avec un grand regret, avec *Sehnsucht*, et qu'il lui a toujours reconnu de hautes qualités.

Pareillement l'histoire de ses relations avec sa mère et sa sœur a été une série de ruptures violentes et de réconciliations. La bonté innée, touchante et faible, l'emportait à nouveau toujours sur les emportements de la sévérité. Cette fluctuation violente faisait partie de son caractère. Il aurait été bon de ne pas faire sur ce point le silence.

Le livre de Carl Albrecht Bernoulli connaît-il tous ces faits? Il ne les énumère pas tous. La marche prudente de son récit et la finesse de son appréciation psychologique semblent prouver cependant que tous les faits lui sont connus, non pas par ouï-dire, mais par des documents de première main. M. Andler croit pouvoir établir que ces assertions sont contrôlables aux connaisseurs dès maintenant et le seront aux profanes un peu plus tard, et que M. Carl Albrecht Bernoulli complétera lui-même son récit le jour où il ne sera plus tenu par des considérations de discrétion. C'est ce qui permet en effet de dire avec M. Karl Joël de Bâle (*Frankfurter Zuteig* du 1^{er} février 1908) que le livre de M. Bernoulli constituera, pour tout l'avenir, un « complément critique » indispensable au livre de Mme Fœrster.

M. Andler se propose de s'exprimer ailleurs sur la valeur psychologique, philosophique et littéraire du livre.

Une discussion s'engage à laquelle prennent part surtout M. Daniel Halévy, hommes de lettres; M. Henry Lichtenberger, M. Victor Basch, professeurs à la Sorbonne, d'où il semble ressortir en effet que le livre de M. C.-A. Bernoulli marque un progrès notable de la biographie de Nietzsche.

La séance est levée à midi.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et Littérature allemandes.

LUDWIG GEIGER. *Das junge Deutschland. Studien und Mitteilungen.* Berlin. Schottlaender 1907.

Un ouvrage récemment paru de Ludwig Geiger vient nous apporter de nouveaux documents sur la jeune Allemagne et sur Börne. C'est aux Archives de Vienne, aux ministères de l'Intérieur et des Affaires étrangères que Geiger a puisé la plupart des renseignements qu'il nous transmet. Ils confirment ce que l'on savait déjà du rôle de l'Autriche dans l'histoire de la jeune Allemagne. La cour de Vienne surveillait de très près les esprits dangereux et s'entendait à merveille à recruter ses espions parmi les libéraux eux-mêmes. L'un des écrivains qu'elle sut ainsi s'attacher fut Beurmann qui a joué un rôle important dans l'histoire de Heine et de Börne. Beurmann a toujours passé pour libéral; il a écrit sur Börne en 1837 un livre qui semblait courageux, *L. Börne als Charakter und in der Literatur*; on ignorait jusqu'à ce jour que ce libéral se chargeait de renseigner le ministère viennois sur les actes et les pensées des hommes de l'opposition.

En même temps que Geiger nous donne les rapports signés de Beurmann il nous fournit les « fiches » de la plupart des écrivains libéraux; quelques-unes sont très intéressantes, particulièrement celles de Börne, Campe, Heine, Menzel, Pfizer, Rotteck, Uhland, Welcker. Non seulement elles contiennent des indications sur leur attitude politique mais aussi des jugements parfois très justes sur leur valeur littéraire et sur l'influence qu'ils exerçaient. Voici par exemple une partie de la « fiche » de Heine : « Incontestablement l'un des plus doués parmi les écrivains de l'Allemagne actuellement vivants, plus vaniteux encore que Börne et plus capable d'une action révolutionnaire, mais moins décidé que lui, voudrait peut-être faire volte-face comme Saphir, s'il n'avait peur de perdre par là sa popularité. »

Très instructif est un article que Geiger consacre à l'édition nouvellement projetée des œuvres de Börne; il nous éclaire sur la difficulté d'un travail vraiment critique. L'édition de Börne la plus connue et la meilleure (celle de 1862, en 12 volumes, chez Campe et Lœning) s'appuie sur deux éditions antérieures, celle de Campe (1829-1834) publiée par Börne, celle de Brodhag plus complète, publiée par ses héritiers. Il faut donc

avoir recours à ces éditions antérieures; or l'édition Brodhag est presque introuvable en son entier. Les manuscrits de Börne, auxquels ces premières éditions doivent être comparées dans la mesure du possible, ont été conservés sauf pour les huit premiers volumes de l'édition Campe. Quel moyen de contrôle aura-t-on pour ces huit premiers volumes? S'il s'agit d'un article publié antérieurement, ce qui est presque toujours le cas, il convient de se reporter au périodique où cet article parut. Mais quelques-uns de ces périodiques, comme les *Zeitschwingen* semblent avoir aujourd'hui complètement disparu. On voit par là combien une édition critique est chose longue et délicate.

Ce n'est pas tout. Convient-il de substituer le texte du manuscrit original au texte d'une première édition faite du vivant de l'auteur? Il semble que non, puisque l'auteur a lui-même surveillé la publication de son œuvre. Mais prenons garde à la censure qui a plus d'une fois forcé l'auteur à faire des coupures. On a par exemple les manuscrits des *Lettres de Paris*; ils sont plus riches que l'édition Campe; faut-il les donner intégralement dans le texte ou mettre simplement en note les parties supprimées? Geiger s'arrête à un moyen terme; ce qui a été supprimé par la censure sera rétabli dans le texte; ce qui a été supprimé par l'auteur sera donné dans les notes.

Autre question. La ponctuation des manuscrits sera corrigée. Cela va de soi, car Börne, comme la plupart des écrivains de son temps, n'avait nul souci des signes de ponctuation. Mais l'orthographe devra-t-elle être également corrigée et suivant quel principe? Au sujet de l'orthographe deux principes s'opposent aujourd'hui dans une édition critique : 1° le principe conservateur; c'est celui qui a été appliqué dans l'édition de Weimar où l'on maintient l'orthographe de Gœthe aux différentes époques de sa vie; 2° le principe libéral; c'est celui dont la *Säkularausgabe* de Gœthe ou de Schiller nous offre un exemple; à l'orthographe de l'auteur est partout substituée l'orthographe nouvelle. Il est un moyen terme; c'est celui qui a été employé par Werner dans son édition de Hebbel; on conserve l'orthographe de l'auteur, mais sans variations, en se basant sur celle qui lui est le plus habituelle. — De ces trois manières d'orthographier Geiger préfère la seconde : les œuvres de Börne seront publiées avec l'orthographe nouvelle, de même que le *Heine* édité par Elster.

La correspondance de Cotta et de Börne contenue dans ce volume de Geiger met bien en lumière certains défauts du caractère de Börne, sa paresse, sa négligence, son besoin d'argent. Börne n'était pas un de ces journalistes qui peuvent fournir régulièrement un article; toujours il manqua à ses engagements. Il faut même que Cotta ait eu pour son talent une bien grande estime pour avoir montré tant de patience. Cotta fait en 1819 à Börne une avance de 1 500 francs, et attend pendant des mois une ligne de manuscrit; pourtant en 1821 il se montre aussi généreux, d'ailleurs avec aussi peu de succès. Il ne se plaint pas dans ses lettres; les reproches,

quand il en fait par hasard, sont toujours modérés; le ton est amical; presque respectueux. Le désappointement de Cotta paraît avoir été très grand lorsqu'il apprit que Börne s'adressait à Campe pour la publication de ses œuvres; il fit valoir ses droits, mais cette fois encore avec beaucoup de modération; jamais il ne réclama le paiement d'une dette, jamais il ne lui arriva de menacer. Faut-il voir quelque prudence dans ces égards de Cotta pour Börne? Je ne le crois pas. Car Cotta connaissait assez Börne pour savoir que s'il pouvait pécher par négligence et par paresse il était incapable par esprit de représailles de jeter le discrédit sur sa maison.

Cotta joue dans cette correspondance un plus beau rôle que Börne. Geiger, en juge impartial, ne le cache pas. Par contre, dans un autre article, il défend avec vigueur Börne contre Heine. Reprenant le livre de Heine sur Börne il montre que Heine qui connaissait très bien Mme Wohl, savait combien étaient fausses toutes ses insinuations sur la moralité de l'amie de Börne. Heine s'est fait ici volontairement et sciemment calomniateur. Il grandit tous les jours à nos yeux comme poète, conclut Geiger avec sévérité, mais comme historien et comme homme, il est loin de gagner dans notre estime.

LUDWIG GEIGER. *Jean-Jacques Rousseau. Sein Leben und seine Werke.* Verlag von Quelle und Meyer in Leipzig, 1907.

Puisque nous parlons des travaux de Ludwig Geiger signalons un ouvrage sur Jean-Jacques Rousseau qu'il a publié dans la collection *Wissenschaft und Bildung*, dirigée par le docteur Paul Herre. C'est un livre à la fois scientifique et de vulgarisation. Geiger expose en ce petit volume de 130 pages tout ce que l'on sait aujourd'hui sur Rousseau, dont la vie et d'œuvre ont donné lieu récemment encore à tant d'appréciations diverses; il apporte ici les qualités d'impartialité et de clarté qui lui sont habituelles; l'analyse des œuvres est des plus précises, celle du *Contrat Social* par exemple, dont il est si difficile de donner la substance en quelques pages, est un modèle de netteté. Je n'éprouve qu'un regret à la lecture de ce livre, c'est que L. Geiger, puisqu'il vulgarisait en Allemagne l'œuvre de Rousseau, n'ait pas cru devoir ajouter un chapitre sur l'influence de Rousseau en Allemagne; on a beaucoup écrit sur ce sujet, mais on serait heureux d'avoir sur une question si complexe un clair aperçu d'ensemble, comme Geiger sait en donner.

J. DRESCH.

Quelques nouveaux ouvrages sur Hebbel.

H. K. BECKER : *Kleist and Hebbel, a comparative study* [the novels]. Chicago, Scott, Foresman and C°, 1904.

DR. J. FRENKEL : *Fr. Hebbels Verhältnis zur Religion* [Hebbel-Forschungen, Nr. II]. Behr, Berlin, 1907.

ERNEST HORNEFFER : *Hebbel und das religiöse Problem der Gegenwart*; Diederichs, Iéna, 1907.

W. VON SCHOLZ : *Hebbel* [die Dichtung, Bd. XXVIII]. Schuster u. Loeffler, Berlin u. Leipzig, 1905.

W. VON SCHOLZ : *Hebbels Dramaturgie; Drama u. Bühne betreffende Schriften, Aufsätze, Bemerkungen Hebbels*, gesammelt u. ausgewählt von W. v. Scholz [Deutsche Dramaturgie, Bd. I], Müller, München u. Leipzig, 1907.

E. O. ECKELMANN : *Schillers Einfluss auf die Jugenddramen Hebbels*, Diss., Straus, Heidelberg, 1906.

DR. A. PREHN : *Agnes Bernauer in der deutschen Dichtung*, Progr., Eiberhardt, Nordhausen, 1907.

J. HALLE : *Antiquariat*, München, Katalog 39 : N. 42, 42 a, 43.

L. GUÉRIN : *Fr. Hebbel* [*Le Siècle*, feuilletons du 8-29 avril 1907].

Becker étudie l'influence des nouvelles de Kleist sur celles de Hebbel. Ce pourrait être le premier chapitre d'un travail de plus d'étendue qui passerait en revue tout ce que Hebbel a emprunté de Kleist, non plus seulement dans ses nouvelles mais aussi dans ses drames. Car c'est là le point essentiel. Presque toutes les nouvelles de Hebbel ont été écrites ou tout au moins conçues pendant les cinq ou six ans qui précèdent ses premières productions dramatiques ou sont contemporaines de celles-ci; après 1831, sauf *die Kuh* nous n'avons plus que des remaniements d'esquisses antérieures. D'autre part nous savons par les lettres de Hebbel que, à Munich (1836-1839), une foule d'idées embryonnaires de romans ou de nouvelles tourbillonnaient dans son esprit; parfois il ébauchait un plan, un chapitre, mais presque tout est perdu et ce qui a été vraiment exécuté ne donne qu'une faible idée de ce qui est resté à l'état de germe. Dès les premiers drames cette ardeur inquiète de production cesse; Hebbel a découvert son chemin de Damas; comme il l'écrit plus tard, il commença par des nouvelles et trouva le repos dans le drame; il estime qu'elles ne furent que les timides essais d'un talent qui ne se comprenait pas encore lui-même et qu'elles offrent un intérêt psychologique plutôt que littéraire; elles ne sont en un mot qu'un stade de son évolution vers le drame et doivent être considérées de ce point de vue. Là est la raison profonde de l'influence des nouvelles de Kleist sur celles de Hebbel. De tous les autres novellistes qui ont inspiré Hebbel : Jean-Paul, Börne, C. W. Contessa, Hauff, Tieck, Hoffmann, Kleist se distingue par une qualité qui répond à une qualité encore latente dans l'esprit de Hebbel : le caractère dramatique de ses récits. Ce dernier point a été bien marqué par lui dans la partie la plus instructive de son travail (inner form). B. montre que la trame serrée de l'action, la concentration autour du héros, l'objectivité de l'auteur, la prépondérance donnée au développement psychologique

d'un caractère et la rigueur de ce développement constituent un ensemble de qualités que ne possèdent pas les romantiques ni les écrivains de la Jeune Allemagne, mais que possède Kleist dans ses nouvelles, et qui sont la marque du dramaturge. Ces qualités se retrouvent dans les nouvelles de Hebbel et, ce que n'ajoute pas B., elles entreront comme un élément important dans son système dramatique. B étudie encore les ressemblances extérieures entre les nouvelles des deux auteurs et ce qu'il dit du dialogue ou du peu de place accordé aux descriptions, se ramène à ce qui a déjà été dit du caractère dramatique de ces nouvelles. Le travail de B. d'ailleurs judicieux et recommandable, est un peu maigre; il semble n'avoir pas fait suffisamment usage des lettres et du journal de Hebbel pour situer les nouvelles dans l'ensemble de l'œuvre. Hebbel réfléchit souvent sur ses travaux en cours, sur ses intentions et sur le degré où il les réalise; parmi ses nouvelles, c'est *Schnock* qui est surtout l'objet de semblables réflexions. Il aurait été intéressant de montrer plus en détail que ne l'a fait B. comment dans cette nouvelle Hebbel modifie un sujet pris à Jean-Paul dans le sens de Kleist et par là dans un sens qui annonce sa philosophie dramatique postérieure. Il veut exposer ici comme il le fera dans ses drames « le conflit de l'individu avec la vie et l'univers », « saisir la vie dans ses racines », montrer à l'œuvre la force qui régit toutes les actions humaines, qui règle la conduite de Napoléon et de Schnock, du prince du Hombourg et du juge Adam; il tâtonne et essaie dans la nouvelle comique un système esthétique qu'il appliquera pleinement et consciemment au drame, mais comme il le répétera souvent, comédie et tragédie ne sont pas pour lui essentiellement distinctes et ne font que résoudre différemment le même problème. Ce système esthétique, il le dégage entre autres modèles, des œuvres de Kleist; à l'exemple de Kleist et à l'inverse des romantiques, il veut que chaque action du héros de la nouvelle soit « le résultat nécessaire d'une personnalité cohérente »; il veut une forme concise, sans digression, « la mise au premier plan du caractère et de la situation », toutes choses qu'il regrette de ne pas trouver dans Tieck, qu'il cherche aussi en vain dans Jean-Paul. C'est pour Kleist et contre les romantiques qu'il combat dans une préface que B. ne semble pas avoir utilisée¹. Enfin si B. avait étudié davantage l'état d'âme dans lequel Hebbel a écrit la plupart de ses nouvelles à Heidelberg et à Munich, il aurait pu signaler un rapport de plus entre Hebbel et Kleist et développer ses quelques remarques sur le « pessimisme » commun aux deux écrivains. La *Weltanschauung* de Hebbel dans sa jeunesse a été très voisine de celle de Kleist dans sa dernière période. Lorsque Hebbel lut en 1861 l'ouvrage de Wilbrandt sur Kleist,

1. *Werke* [R. M. Werner] VIII, 417 sqq.; à relever surtout la phrase : « Die Novelle sollte, statt der Herzens- und Geisteszerfaserungen worin sie sich mehr und mehr zu gefallen anfängt, die Begebenheit, die neue, unerhörte, bringen, und das aus dieser entspringende neue, unerhörte Verhältnis [des Menschen zu Leben und Welt] ». Remarquer aussi l'éloge des « altitalienischen Novellen ».

il y trouva des passages désespérés, comme il en écrivait, dit-il, de presque littéralement semblables dans son journal et ses lettres de Munich, de Hambourg et de Paris. Il n'est donc pas étonnant que ses nouvelles et ses premiers drames nous montrent partout les défauts du plan de l'univers « das Gebrechliche der Welteinrichtung », « die allgemeine Not der Welt » [Kleist]. Plus tard seulement il fit place à la « conciliation » dans son esprit comme dans ses drames, mais c'est qu'il avait dépassé « le degré de compréhension auquel Kleist s'arrêta et se suicida ».

Frenkel dans le second volume des *Hebbel-Forschungen* publiées sous la direction de R. M. Werner examine les rapports de Hebbel avec la religion. Par religion il faut entendre ici à peu près exclusivement le christianisme ; quelle place a-t-il occupée dans l'esprit de Hebbel et quels sentiments le poète nourrissait-il à son égard ? L'enfance de Hebbel a été profondément religieuse, quoique d'ailleurs son imagination poétique déjà très éveillée ait été la principale source de sa ferveur ; à Wesselburen sa lecture favorite sans cesse renouvelée, a été la Bible ; à Munich au temps où se forment et se fixent en lui les idées désormais directrices, dans ses lettres à Elise, on le voit soucieux de préciser sa position vis-à-vis du christianisme ; trois ou quatre de ses pièces, Genoveva, Herodes, les Nibelungen, et même Maria-Magdalena, selon Frenkel, montrent l'apparition ou l'évolution du christianisme, Moloch devait exposer la naissance du sentiment religieux en général et Christus de la religion chrétienne en particulier ; toute sa vie Hebbel s'est tenu au courant de ce qui paraissait pour ou contre le christianisme : il a lu Neander aussi bien que Strauss, Feuerbach et Moleschott et a consigné ses réflexions sur ses lectures dans ses lettres et son journal. A deux reprises enfin il a été amené à exposer systématiquement son opinion sur le christianisme, dans sa correspondance avec des gens profondément chrétiens qui avaient eux-mêmes soulevé cette question : avec le catholique Uechtritz et avec le pasteur protestant Luck. Nous sommes donc en présence d'un ensemble considérable de matériaux : lettres, fragments du journal, poésies, drames ; que s'en dégage-t-il ? F. trouve le point de vue de Hebbel résumé dans la réponse de Goethe à Lavater « ich bin kein Unchrist, kein Widerchrist, aber ein entschiedener Nichtchrist ». La raison de cette attitude est dans les convictions philosophiques de Hebbel que F. a à juste titre commencé par exposer brièvement : la conception panthéiste que Hebbel s'est formée de bonne heure de l'univers, de Dieu, de l'homme et de l'ordre du monde exclut aussi positivement la vérité de la révélation chrétienne que peut le faire par exemple le système de Spinoza dont F., se souvenant probablement d'un mot de Bamberg, signale souvent les ressemblances avec la métaphysique de Hebbel. Il n'y a pour Hebbel, comme pour Spinoza, qu'une religion et qu'une révélation : pour Spinoza la philosophie, pour Hebbel la poésie ; c'est dans un passage d'une lettre à Luck qu'il a le plus nettement exprimé son opinion sur ce point [Briefe, VI, 342]. Le christianisme n'est pour lui qu'une religion comme une autre, une doctrine histo-

rique dont on peut montrer la genèse, l'évolution et prévoir l'extinction ; il parle de la « mythologie » chrétienne et ne la considère même pas comme la plus belle et la plus profonde de celles qu'a produites le cerveau humain (lettres à Uechtritz, *passim*). Quant à l'Église chrétienne, catholique ou protestante, elle lui est odieuse, parce que hautaine et persécutrice, et après Lessing, il signale l'orgueil caché sous l'humilité chrétienne, l'orgueil de posséder seul la vérité et la manie féroce de l'imposer aux incroyants. Il admire d'ailleurs Christ mais en tant qu'il fut un homme de génie et reconnaît au christianisme, au moins dans son essence, une haute valeur morale. Le christianisme a été un facteur important, souvent bienfaisant, dans l'évolution de l'humanité, mais seulement un facteur, que l'art, la révélation suprême, doit s'assimiler comme les autres pour les dépasser tous. Le travail de F. témoigne, sinon d'une grande originalité, du moins d'une étude consciencieuse et intelligente de la question.

Ernst Horneffer avait longtemps, selon l'opinion courante, pris Hebbel pour un Epigone dont l'œuvre n'avait plus qu'une valeur historique lorsqu'un hasard l'amena à étudier ses drames et en général ses œuvres de plus près ; il reconnut alors la très grande signification de la morale de Hebbel pour le présent le plus immédiat et pour un long avenir. Hebbel ne lui apparut plus comme un Epigone mais au contraire comme un précurseur, un annonciateur et, étant donné les travaux antérieurs de Horneffer, on ne s'étonnera pas que le Messie dont Hebbel prépara les voies, ne soit autre que Nietzsche. C'est donc l'individualisme de Nietzsche dont H. cherche l'aurore dans Hebbel ¹. Il n'a pas de peine à en trouver des traces très nettes mais d'autre par il constate que dans Hebbel l'individualité sans mesure doit toujours se courber finalement sous le joug de la loi de l'univers, c'est pourquoi Hebbel lui paraît marquer seulement une transition ; comme un Janus il regarde à la fois « vers hier et vers demain » ; sa morale n'est pas entièrement affranchie du passé et n'annonce qu'à demi l'avenir. La vie de Hebbel que H. examine assez en détail, nous montre précisément une individualité tyrannique qui a brisé par d'incroyables efforts tous les obstacles à son développement. Parmi ses héros, il a créé Judith, Holoferne, Hérode, Marianne, Hagen, Kriemhild à son image ; mais nous les voyons succomber finalement devant une conception nouvelle du monde dont la forme la plus caractéristique est le christianisme, cette religion de la mortification de l'individualité contre laquelle Nietzsche a si furieusement combattu, en termes à peine plus violents que Hebbel dans quelques-unes de ses lettres H. n'examine guère que les trois pièces mentionnées plus haut et Maria-Magdalena où selon lui Hebbel a voulu montrer les maux qui résultent de la limitation de l'individualité. Le théâtre actuel, Ibsen en tête, a d'ailleurs mal compris la forte leçon de Hebbel et a cru devoir montrer à sa suite des désemparés, des résignés, des dégénérés. H. a mis en valeur avec ingénio-

1. Cf. Lublinski : *Hebbel u. Nietzsche* (Kunstwart, 1900).

sité et intérêt un côté de l'œuvre de Hebbel, mais un côté seulement, ou plutôt rien qu'une période de son activité littéraire. Selon lui Hebbel a perpétuellement hésité entre les droits de l'individu et ceux de la totalité dont l'individu fait partie, sans savoir jamais auxquels attribuer la prépondérance; de là, dans ses drames une absence de conciliation finale. Cela est vrai [et c'est Hebbel lui-même qui a fait le premier la distinction dans un passage bien connu] de ses œuvres avant 1850. Mais après cette date, lorsque vinrent pour Hebbel l'âge, l'aisance, une situation stable, le bonheur domestique, lorsque le café qu'il buvait le matin et le verre de bière qu'il vidait le soir l'émouvaient jusqu'aux larmes par le contraste de ce confortable avec le passé : le mystère du pantragisme de l'univers ne lui apparut plus comme absolument insoluble et ce ne fut pas en faveur de l'individu révolté qu'il le solutionna. Il arriva à cet optimisme spinoziste où, selon ses propres paroles, l'individu cesse d'être individu en étouffant l'égoïsme, en dégageant l'universel en lui, en comprenant la nécessité qui régit l'univers et en l'acceptant avec sérénité. Il s'occupa alors, à partir d'Hérode et de la Marianne, d'introduire aussi une conciliation dans ses drames, et, de quelque façon qu'il y ait réussi, il ne semble pas qu'on y trouve, comme le prétend H., « une contradiction mortelle » et angoissante, « l'empreinte de l'irréconciliabilité » qui fait chercher anxieusement à l'âme une délivrance et une solution. Le Hebbel de la seconde période est beaucoup plus proche de l'apaisement et de la résignation.

La petite monographie publiée par Scholz dans la collection « die Dichtung » n'est, je crois, dans la pensée de son auteur, rien autre chose qu'un essai, c'est-à-dire une série de réflexions et de remarques se groupant autour d'un point particulier et ne visant pas à épuiser le sujet. S. étudie à peu près exclusivement Hebbel du point de vue dramatique, c'est-à-dire s'il examine pour chaque pièce si « l'idée » à traduire a revêtu une forme dramatique. S. n'est pas souvent satisfait des résultats de cet examen; tantôt il estime que Hebbel n'a pas su dégager le côté dramatique de l'idée, tantôt il n'a même pas aperçu ce côté dramatique; et il y a enfin des cas où l'idée elle-même ne renfermait pas d'élément dramatique (par exemple Maria-Magdalena). En résumé, selon S., Hebbel a eu une conception plus profonde du problème tragique que les Grecs mais n'a pas su le souder aussi purement et logiquement qu'eux; il y a chez lui plus de finesse psychologique, plus d'individualisation des personnages, mais par même une tendance à l'épopée nuisible à la rigueur dramatique. Il reste beaucoup de remarques fines et justes dans le détail de ce que dit S., l'on sent l'homme qui s'est déjà occupé théoriquement et pratiquement de théâtre. Le second livre qu'il a publié, sur la « dramaturgie de Hebbel », montre que, du seul point de vue de l'art dramatique, il fait plus de cas des préceptes et des maximes de Hebbel que de ses drames, et que des principes et des réflexions de Hebbel il croit pouvoir tirer plus d'un chapitre d'un code dramatique valable pour l'époque actuelle. Le choix fait par

met en effet en valeur ce qu'il y a de plus solide et de plus durable dans les aperçus de Hebbel sur le théâtre. Ces deux volumes sont intéressants en somme, non pas tant parce qu'ils nous apprennent sur Hebbel, mais comme documents sur le développement dramatique de W. von Scholz lui-même, et, celui-ci étant pris comme représentant de la jeune génération, la principale utilité de ses deux études est de nous montrer [il serait facile de trouver encore d'autres exemples] comment la « Hebbelbewegung » agit non seulement dans le domaine de l'histoire littéraire mais encore influe sur l'art dramatique contemporain.

Eckelmann a consacré à l'influence de Schiller sur les premiers drames de Hebbel, ou plutôt de la *Jungfrau von Orléans* sur Judith, un travail consciencieux mais souvent confus en dépit de la rigueur schématique à laquelle il prétend en un endroit. Une lecture attentive de l'appendice où l'auteur a simplement collectionné les plus importants passages de Hebbel relatifs à Schiller donne une idée plus nette du point de vue de Hebbel que ne le font les développements d'E. Ce que Hebbel reproche en résumé à Schiller c'est de tourner le dos à la réalité parce qu'elle est de prime abord confuse et incohérente pour se transporter d'emblée dans le monde idéal où règne une harmonie préétablie ; il a manqué ainsi, selon Hebbel, au devoir essentiel du dramaturge qui est de découvrir et de faire voir dans le désordre apparent des phénomènes la loi qui les régit et de faire sortir ainsi par une transition insensible l'harmonie du chaos, l'idéal du réel ; car il n'y a pas un abîme infranchissable et une différence essentielle entre les deux mondes, comme on pourrait le croire d'après Schiller, mais partout dans l'incohérence et la fragmentarité du particulier doit apparaître la régularité et la continuité de l'universel. L'absence de motivation et de réalisme psychologique dans les drames de Schiller n'a pas d'autre source que ce défaut essentiel. Il ne se préoccupe pas assez à propos d'un personnage historique, Jeanne d'Arc ou Démétrius, de dégager l'influence du milieu sur l'individu ; Hebbel cherche au contraire à faire ressortir dans l'individu la loi qui gouverne son époque, l'élément qui le rend représentatif de son temps et de la crise que tous deux traversent ; les héros de Hebbel sont fortement enracinés dans la réalité historique ; ceux de Schiller se meuvent comme des ombres inconsistantes dans un monde de féerie illuminé de la lueur de feux de Bengale, selon une expression chère à Hebbel. C'est pourquoi les personnages de Hebbel agissent selon une nécessité inéluctable, du moins l'auteur s'en flatte ; ceux de Schiller arbitrairement. En ce qui concerne Jeanne d'Arc et Judith, l'idée des deux pièces est la même : l'individu qui se perd par sa « Masslosigkeit » ; la différence est dans la façon dont les deux héroïnes obéissent à la loi qui règle leur destin. Jeanne est consciente de sa mission divine, ce qui détruit l'unité de son caractère ; Judith marche à l'abîme les yeux fermés comme une somnambule, ce qui est essentiellement dramatique. Tels sont les principaux reproches que Hebbel fait à Schiller ; on trouve bien çà et là quelques

éloges mais il trouve en somme beaucoup plus à reprendre qu'à louer. Est-ce à dire qu'il ne doive rien à Schiller? Bien au contraire. Un des meilleurs juges en cette matière écrivait tout récemment : « Je suis convaincu que les idées de Schiller ont été la base de celles de Hebbel et qu'on peut en suivre la trace à travers toute la production de Hebbel. Celui-ci se les est approprié dans les années décisives de son développement et ne s'en est jamais complètement défait. Si variables que soient ses jugements sur Schiller en tant que poète, si différente que soit la voie qu'il suit dans sa pratique dramatique de celle suivie par le poète Schiller : le théoricien Schiller a laissé dans ses œuvres les traces les plus nettes. Malheureusement ce point n'a pas encore fait l'objet d'un travail particulier ¹. » Il y a donc lieu de distinguer entre la théorie et la pratique dramatique. Même au point de vue théorique il y a certainement de grandes différences entre l'esthétique de Schiller et celle de Hebbel ; cependant la première forme un élément sinon essentiel, du moins important de la seconde. Hebbel ne s'en est du reste pas très nettement rendu compte, son attention ne s'arrêtant pas à ce qu'il s'était trop profondément assimilé depuis déjà longtemps, pour se porter sur la mise en œuvre dramatique elle-même, telle que la pratique Schiller et qui était loin de le satisfaire. Un travail comme celui d'E. a justement le tort de ne pas pénétrer assez avant jusqu'au point où l'influence de Schiller se fait véritablement sentir.

Prehn reprend dans un programme du gymnase de Nordhausen en se limitant à O. Ludwig et Hebbel le sujet que Gessler avait traité l'année précédente dans un programme du gymnase de Bâle et avant eux Pétri dans une dissertation de Rostock ; il met en relief la différence connue entre les deux auteurs : O. Ludwig préoccupé avant tout de la psychologie et des caractères et Hebbel de l'idée du drame ; à noter cependant l'influence de Hebbel sur les dernières esquisses de Ludwig. Ce que P. trouve particulièrement à blâmer dans Hebbel c'est d'avoir laissé Albert de Bavière survivre à sa première femme, ce qui doit le conduire à en épouser une seconde.

Trois lettres inédites de Hebbel figurent dans le catalogue d'autographes de la Halle : l'une datée de Vienne, 8 mai 1851, et adressée à Genast l'acteur de Weimar, se rapporte à quelques représentations que Christine Hebbel désirait donner au théâtre de Weimar dans le courant de l'été [ces négociations n'eurent d'ailleurs pas de résultat, pas plus que celles engagées à la même époque avec Dingelstedt à Munich]. La seconde lettre, datée de Vienne, 7 juin 1861, est adressée à un des amis que Hebbel venait de voir

Weimar, en février, à l'occasion de la première représentation des *Nibelungen*, probablement W. von Gœthe ; Hebbel donne libre cours à son égoût de la vie politique autrichienne. La troisième lettre, de Vienne,

1. R. M. Werner, *Deutsche Literaturzeitung*, XXIX, Sp. 333. — Sur : Schiller et Hebbel, voir aussi : William Guild Howard in : *Publications of the Modern Language Association*, vol. XXII, p. 309-44.

23 mai 1862, à Marshall, secrétaire de la grande duchesse de Weimar, se rapporte au prochain départ de Hebbel pour Londres [cf. Briefe, VII, 154 sqq].

Sur Hebbel en France signalons une série de feuillets publiés par M. Guérin dans *Le Siècle*, sous le titre d'Essai de biographie psychologique ; il y a beaucoup plus de biographie que de psychologie, mais une biographie exacte, agréable à lire et qui donne bien un premier aperçu de l'existence de Hebbel.

A. TIBAL.

OTTO EDUARD SCHMIDT. **Fouqué, Apel, Miltitz. Beiträge zur Geschichte der deutschen Romantik.** Leipzig, Dürr'sche Buchhandlung, 1908 ; 220 p. 5 M. 40

Au commencement de l'année 1812, Fouqué, dont la gloire littéraire était alors à son apogée, reçut une lettre enthousiaste d'un admirateur inconnu, Karl Borromäus v. Miltitz. Il répondit aussitôt, en termes chaleureux. Ainsi commença une correspondance que les descendants de Miltitz ont conservée et que publie dans ce volume M. O. E. Schmidt. Une amitié enthousiaste, passionnée, unit bientôt les deux hommes, dont les goûts littéraires et les penchants religieux s'accordaient étroitement. Miltitz était poète et musicien surtout ; il composa des mélodies pour un grand nombre de poésies de Fouqué. Les lettres contenues dans ce recueil — on trouve parmi elles 53 lettres inédites de Fouqué, dont 52 adressées à Miltitz — traitent fréquemment de cette collaboration poétique et musicale. Mais elles renferment aussi des réflexions nombreuses sur les événements contemporains, sur les écrivains romantiques, sur les œuvres mêmes de Fouqué, et sur les influences qu'il reconnaît avoir subies, — p. ex. J. Böhme. — Elles présentent un intérêt d'autant plus grand que la correspondance de Fouqué est restée jusqu'à ce jour presque entièrement inédite. Les lettres de Fouqué à Miltitz cessent en 1824 ; insensiblement l'ardente amitié s'était refroidie.

Au château de Scharfenberg, près de Meissen, sur l'Elbe, où séjournait Miltitz, Fouqué rencontra quelquefois Johann August Apel, écrivain estimable qui s'était adonné avec ferveur à l'étude des rythmes poétiques. On lui doit la nouvelle d'où fut tiré le livret du *Freischütz*. Ce recueil contient 14 lettres intéressantes d'Apel à Miltitz et à Fouqué.

M. E. O. Schmidt a fait précéder les lettres inédites d'une introduction claire, précise, et agréablement présentée.

E. TONNELAT.

ALBERT POETZSCH. **Studien zur frühromantischen Politik und Geschichtsauffassung.** Leipzig, 1907, Voigtländer, VII-111 p., 3 M. 60.

Ce petit volume contient seulement le premier chapitre d'un ample travail où l'auteur se propose d'étudier dans le détail, et en marquant les

étapes de leur développement, les conceptions politiques et sociales des premiers romantiques. Avant d'aborder cette étude, il a voulu fixer le principe directeur et formateur de la pensée romantique, afin de pouvoir ensuite montrer que les théories sociales et politiques du romantisme, aussi bien que ses théories artistiques, font nécessairement partie d'un système logiquement ordonné. C'est dire qu'il a entrepris d'analyser, de juger et d'interpréter en cent pages toute l'œuvre de Novalis et des frères Schlegel. Et même, il a cherché à montrer dans quelle mesure les lois de la pensée romantique avaient été comme déterminées à l'avance par les penseurs de la génération précédente, et comment elles ont été définitivement établies par Fichte. Si bien que cette brochure contient une sorte de vue générale sur la naissance et le développement du romantisme. C'est faire l'éloge de M. Poetzsch que de dire qu'il n'a pas été écrasé par la tâche qu'il s'imposait. La pensée est nette et s'exprime avec autorité. Mais il s'est vu forcé de resserrer à l'extrême, de condenser en formules brèves, les théories de psychologie sociale et la philosophie de l'histoire des romantiques (c'est surtout Frédéric Schlegel qui est en cause); il lui a fallu parfois simplifier à l'excès et souvent affirmer sans prouver. Il n'est nullement certain que sa construction dogmatique soit inexacte ou arbitraire; mais elle n'est pas d'une évidente justesse. Le principe fondamental des doctrines romantiques, c'est pour M. Poetzsch « l'idée de l'organisme », l'idée de la mutuelle épendance de la vie de la nature et de la vie individuelle. Dans les chapitres suivants, il fera le départ des idées propres à chaque romantique, puis étudiera les idées romantiques sur l'organisation politique et sociale, le moyen âge, l'Église, l'idée de nationalité, etc. Ce sera l'essentiel du travail. Ce début permet d'attendre la suite avec confiance.

E. TONNELAT.

Langue et Littérature anglaises.

R. HUCHON. — *Mrs Montagu and her Friends (1720-1800)*, London, Murray, 1907. 300 p. 6 s. net.

On ne saurait trop se féliciter de la réforme qui a supprimé l'obligation de la thèse latine pour le doctorat ès lettres, quand on voit la « thèse complémentaire » prendre, comme ici, la forme d'un ouvrage important, écrit avec maîtrise par un Français dans une langue étrangère, accueilli par un lecteur étranger, et reçu favorablement par le public et les critiques étrangers. Ce livre, d'après le plan déjà adopté par M. H. dans son *G. Crabbe*, et appliqué ici à un moindre sujet, contient à la fois l'esquisse d'une personnalité intéressante en soi et rendue vivante par une description animée, et l'étude d'une œuvre littéraire, sans grande valeur intrinsèque, mais significative par le rôle qu'elle a joué à un moment de l'évolution du goût en Angleterre et en France. De plus, par les relations littéraires et mondaines

de Mrs Montagu, nous pénétrons dans l'intérieur d'un « salon » de Londres au XVIII^e siècle; et, par ses lettres, nous entrons en contact avec la vie anglaise à la ville et à la campagne, et même, à travers des impressions de voyage, avec la vie française.

Mrs Montagu appartient au monde des lettres par son *Essai sur Shakespeare* (1769). Au moment où elle l'écrivit, la renaissance shakespearienne avait déjà cause gagnée en Angleterre, grâce à l'appui décisif de Johnson (dans la Préface à son édition de Shakespeare de 1765), et grâce au talent de Garrick. De plus en plus les pseudo-classiques, détracteurs du grand dramaturge et défenseurs des règles selon Boileau et Rapin, perdaient du terrain, tandis que se formait un groupe, non pas sympathique certes à toutes les hardiesses des précurseurs du romantisme, mais capable d'admirer dans Shakespeare le sentiment de la nature, la peinture large et puissante de la vie, l'union vigoureuse de l'observation réaliste et de l'imagination, la profondeur de pensée et le prestige du style. Ces admirateurs s'émurent, lorsque Voltaire, avec l'autorité d'un nom fameux dans toute l'Europe, pensa écraser la renommée du « barbare de génie », qui lui portait ombrage, par son *Appel à toutes les Nations*. Mrs Montagu releva le défi. Elle fit de son *Essai* deux parties, dont l'une fut une défense de Shakespeare, sans originalité, mais renouvelant en temps opportun les jugements favorables au grand écrivain, et l'autre une attaque contre Corneille, qui ne parait ni exagérée, ni dénuée de pénétration à des lecteurs délivrés de la superstition des règles et de la manière noble. Elle relevait aussi les erreurs (volontaires ou non) de Voltaire dans sa traduction de quelques scènes de *Jules César* publiée dans le *Commentaire sur Corneille*. L'*Essai* fut remarqué et loué dans l'*Année littéraire* de 1774, et, après que la traduction de Letourneur en 1776 et l'explosion de colère de Voltaire dans sa *Lettre à l'Académie* eurent donné un nouvel aliment à la querelle, une édition en fut publiée à Paris en 1777 et courtoisement accueillie par l'*Année littéraire* et le *Mercur de France*. Il n'est pas impossible que l'intervention de « Miladi Montagu » ait été une des causes qui encouragèrent Letourneur à continuer sa traduction en dépit de la terreur que Voltaire faisait régner dans les lettres françaises. Villemain, écrivant son *Essai littéraire sur Shakespeare* en 1828, rappelait en quelques mots la valeur et le rôle de l'opuscule de la femme de lettres anglaise.

Mrs Montagu fit le voyage de Paris au moment même où se livrait la bataille qu'elle avait quelque peu contribué à déchaîner, et assista à la séance de l'Académie où d'Alembert lut la lettre de Voltaire. Les impressions de la voyageuse sont curieuses à plus d'un égard. Elle ne s'intéressa pas seulement à l'événement qui la préoccupait le plus, mais prêta attention à tout ce qui se passa dans cette séance solennelle de l'Académie, le 27 juillet 1776. Son jugement sévère — et mérité — sur deux poèmes de concours traitant des adieux d'Hector et d'Andromaque nous fait mesurer l'avance que l'Angleterre avait gagnée sur la France pour l'intelligence vraie de

antiquité, à l'époque où Cowper écrivait sa traduction d'Homère. Ayant prolongé son séjour à Paris pendant plusieurs mois, elle eut le temps de connaître notre pays et de former des opinions raisonnées. Elle admire la politesse, la culture, l'esprit des salons, et s'indigne de la saleté des rues et de la « vermine » des hôtels. Le théâtre, en dépit de l'infériorité à ses yeux du genre classique, est anobli par l'art des acteurs et par la plastique des mouvements et des gestes. Les gens du peuple, à son grand étonnement, ne portent pas dans leur manière d'être la trace de « l'esclavage » que fait peser sur eux l'état politique et social : ils sont gais malgré leur misère. A Paris, l'esprit lettré a pénétré jusque dans les rangs inférieurs de la société : on n'est pas jusqu'à la « coiffeuse » qui n'offre son tribut d'admiration à son « miladi » parce qu'elle est auteur.

Un trait qui la frappa en France, c'est l'éloignement qui tenait les classes séparées les unes des autres, et qu'elle observa surtout chez les domestiques, habiles et avisés, mais incapables d'attachement pour leurs maîtres. Cette remarque est précieuse douze ans avant la Révolution ; elle éclaire la différence d'état social entre notre pays et l'Angleterre, quand on la rapproche d'autres passages des lettres où Mrs Montagu se montre, sans pose ni ostentation, dans le rôle protecteur et patriarcal de noble dame aînée à l'égard de ses dépendants. Quand elle visite ses domaines, elle va vite à sa table ses fermiers et leurs familles et fait distribuer des vicualles et des vêtements aux journaliers et aux ouvriers de ses mines. A Londres même, le 1^{er} de mai, dans les salles de réception où se pressaient naguère la fleur de l'aristocratie et l'élite des lettrés, elle donne à dîner à des centaines de ramoneurs.

Des traits comme celui-là sont d'autant plus significatifs que Mrs Montagu était pas portée à la sentimentalité : elle est humaine et charitable pour accomplir les obligations que l'aristocratie anglaise s'est toujours reconnues à l'égard des classes inférieures. Elle n'appartient pas à la génération du dernier tiers du siècle, qui versait des larmes sur une fleur fanée et qui exaltait pour des passions en l'air. M. H. trace un portrait vigoureux de ce caractère tout intellectuel, où l'affection raisonnable joue un rôle, mais où la passion, où la dialectique déliée, alerte, mais sèche, exclut les élans du cœur et de l'imagination. Mrs Montagu se maria à un homme honorable et riche, de vingt-neuf ans plus âgé qu'elle, pour lequel elle éprouva tant qu'elle vécut un attachement « reconnaissant » ; elle ne fut empêchée de acquitter de ses devoirs de mère que par la mort prématurée de son enfant. Par l'équilibre, par le bon sens, par la défiance de « l'enthousiasme », elle représente bien le XVIII^e siècle pondéré et raisonneur, tandis que par le sentiment vrai de la littérature antique, par sa sympathie pour Shakespeare, par la faveur qu'elle accorda à Beattie et à Cowper, elle annonce timidement la renaissance de la pensée. Le salon littéraire qu'elle ouvrit en 1750 et qui fut fréquenté par des hôtes distingués jusqu'en 1798, n'était sans doute qu'un reflet affaibli des réunions brillantes de Paris où présidaient

Mme Geoffrin, Mme du Deffand ou Mlle de Lespinasse. Il était difficile d'assembler à Londres les plus grands esprits de l'Angleterre, qui, par indépendance, par goût de la campagne, par attachement à leur province natale, étaient dispersés aux quatre extrémités du Royaume-Uni. La vie de société n'a jamais tenu non plus en Angleterre la place qu'elle occupait en France au XVIII^e siècle. Mais c'est une intéressante tentative que celle de Mrs Montagu et d'autres femmes du monde, comme Mrs Vesey et Mrs Thrale, pour qui fut inventée l'expression de « Blue Stockings », qui nous est revenue ensuite : ces femmes d'esprit et de talent enlevaient, au moins quelques soirées par an, les hommes à l'ivroquerie des clubs et les femmes à la passion avilissante des « card-parties ». Par leur dignité, leur intelligence et leur savoir, elles conquièrent pour les femmes droit d'égalité parmi les beaux esprits, et relevèrent la femme auteur de la dégradation où elle était tombée du temps de Mrs Aphra Behn.

Le lecteur aimerait à pénétrer un peu plus avant dans les mœurs du temps, et, en lisant au bas des pages les nombreuses références à des « mémoires » et « correspondances », il se prend à regretter que d'aussi copieux documents n'aient pas servi à composer l'armature de l'ouvrage, au lieu d'en orner seulement les parties. Un tableau des sentiments, des jugements, des préjugés, des ridicules du grand monde, s'appuyant à la base sur le Spectateur et embrassant dans leurs grands traits les variations des goûts et des points de vue sociaux, aurait formé un fond solide à la description du salon de Mrs Montagu, comme le résumé de la question shakespearienne forme le complément instructif de l'analyse de l'Essai. M. H. aurait peut-être alors été amené à modifier la présentation d'un certain nombre de menus détails, qui auraient gagné à être fondus dans un ensemble.

Aussi bien, M. H. nous donne tant de choses et de si curieuses, qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas accepter la forme sous laquelle il lui a paru bon de les présenter. Les amitiés ou les relations de Mrs Montagu nous mettent en contact avec des poètes comme Young, Beattie et Cowper, des littérateurs comme Johnson et Lyttleton, des représentants de l'aristocratie comme la duchesse de Portland et lord Bath, des femmes de lettres comme Mrs d'Arblay et Hannah More. Outre les nombreux et intéressants emprunts faits aux correspondances et aux mémoires, M. H. a eu la bonne fortune de découvrir deux sources de documents inédits.

C. CESTRE.

Lyrical Ballads [by William Wordsworth and S. T. Coleridge]. Edited by THOMAS HUTCHINSON. — 2^e nd ed. 1907, London, Duckworth.

Voici une seconde édition de cet excellent petit livre; elle est, quelque invraisemblable que paraisse l'affirmation, plus parfaite encore que son aînée. L'éditeur a voulu remplir son rôle de manière plus simple et plus

ire : il a supprimé, comme étant trop personnels sans doute, un petit commentaire, d'ailleurs ému, qui en 1898 pouvait se lire en note (p. 247), un petit paragraphe d'excuses qui s'était glissé dans l'introduction; il se permet même plus tel mot pittoresque (*bell-wetheriom*) qui lui plaisait il y a neuf ans. De nouvelles précisions, d'autre part, ont été apportées : nous avons maintenant jusqu'à la lettre qui cotait la feuille, supprimée au dernier moment par les auteurs des *Ballades* (la feuille E, contenant Lewti); nous savons le nombre exact des pages du petit volume (214, pour « 210 environ »). Surtout la liste des éditions princeps est sensiblement accrue. Quelques appréciations, un peu vagues, ont été exclues : nous n'entendons plus parler, p. xxxii, des « ready-made elegancies, sonorous latiniques, poly-syllabic Grecisms » de l'école poétique combattue par Wordsworth. Une citation mal localisée, pourtant intéressante, de *Middlemarch*, a subi le même sort (« There is no general doctrine which is not capable of eating out our morality if unchecked by the deep-seated habit of direct fellow-eling with individual fellow-men »). Peut-être M. H. aurait-il pu nous dire exactement quels signes font penser à Wrangham comme auteur de cet article intelligent paru dans le *British Critic* sur les *Ballades*.

Mais le lecteur ne trouvera pas beaucoup de souhaits de ce genre à formuler. Ce petit livre a tout le charme d'antiquité d'un fac-simile (les caractères d'impression employés sont ceux de l'époque) et en même temps la noble richesse d'un apparatus très moderne. C'est un modèle du genre.

A. KOSZUL.

The Oxford English Dictionary, a New English Dictionary on Historical Principles — Polygenous — Premious; by Dr. Murray. Jan. I, 1908. Clarendon Press.

Le chassé-croisé continue des mots attribués au latin ou au grec par Skeat, au français par le *NED*, et vice versa, mais toujours la contribution française gagne en importance. Si *popular*, *precept*, *predetermine* (daté pourtant 1625 en anglais et 1530 en français), *preeminence*, *prefigure* (qui, de nouveau, sont deux mots plus anciens en français qu'en anglais), *prehistoric*, attribués au français par Skeat, sont tirés immédiatement du latin par le *NED*, d'autre part, *polytheism*, *ponder*, *porcine*, *possess*, *potation*, *prætor*, *predecessor*, *predilection*, *prehensile* (Buffon), empruntés au grec ou au latin selon Skeat, sont maintenant considérés comme des emprunts faits au français. Le *NED* voit à *ponent*, « le couchant », une origine italienne et non plus française.

Le Dr Murray hésite à attribuer au français ou au latin *posterior*, qui peut représenter un anglo-français* *posterior* = fr. *postérieur*, *predominate* qui peut venir du français comme *isolate* — ces deux mots venant du latin d'après Skeat — et *preliminary*, du français d'après Skeat, du français ou du latin moderne d'après le *NED*.

Lorsqu'on voit des formes se suivre comme *predestine* (c. 1380) et *predestinate* (c. 1450), on peut se demander si la seconde est bien un nouvel emprunt, fait au latin cette fois, comme le prétend le lexicographe, ou si l'on ne doit pas voir dans *predestinate* une modification du plus ancien *predestine*, du fr. *predestiner*, qui se conformerait, par l'adoption du fréquent suffixe *-ate*, à l'étalon du moment.

Comment se décider dans le cas de la plupart de ces mots savants? *Polyglot* est enregistré à la date 1643, le français *polyglotte* en 1639; *polygon* en 1656, le français *polygone* en 1611 (Cotgrave). Le *NED* se prononce pour l'origine grecque ou latine. Mais avant 1656 les Anglais n'avaient pas encore anglicisé ce dernier mot, qui était employé sous les formes latines *polygonum*, *polygonium*.

Le lexicographe distingue deux adjectifs *pregnant*. L'un représente le vieux français *preignant*, part. passé de *preindre*, antérieurement *priembre*, *prembre*, lat. *premere*, « presser », qui se trouve dans Cotgrave : « Preignant, pregnant, *pregnant*, *pithie*, *ripe*, *livelie*, *forcible*, *strong*; raisons *pregnantes*, *plaine*, *apparent*, *important*, *or pressing reasons* ». L'autre est le latin *praegnans*. Nous avons ces deux mots en français. Littré les confond dans le même article, mais le *Dict. Gén.* les distingue en *prégnant* et *preignant*.

Des mots existant en vieil anglais auraient été renforcés par leurs cognats français : tels, *port*, français *port* (de mer) et *post*, vieux français *post*, ^{xii^e} siècle dans Godefroy, « poteau ». Le dictionnaire, soit dit en passant, enregistre huit différents substantifs *port* et dix différents substantifs *post*.

D'où vient *prance*, « se cabrer », puis « se pavaner »? « La phonétique et l'orthographe de *praunse*, *pranse*, *praunce*, *prance*, suggèrent une origine française, mais aucun mot correspondant ni apparenté n'est enregistré en français. » D'autre part, « cf... le plus récent *prank* [« parer, attifer; faire des embarras »] dont l'identité de sens est remarquable, puisqu'il est difficile de regarder les formes comme équivalentes ». Retrouverions-nous ici la trace d'un ancien français * *pranche*, dont la forme septentrionale serait le Saint Polois *pranque*, « forfanterie, embarras », dans *faire des pranques*, d'où l'adjectif *pranqueux*, « faiseur d'embarras »? Le lexicographe anglais a ignoré ce mot qui est dans le *Lexique Saint Polois* d'E. Edmont.

Pour le verbe *prejudice*, nous pouvons citer un exemple plus ancien de plus d'un siècle. Il est vrai qu'il est français, ou mieux anglo-français. C'est celui-ci : « Vous poez plus *prejudicier* à vous-mesmes » *Year-Books of Edward III*, II, 493. Le premier exemple anglais, tiré des *Rolls of Parliament*, est de 1472-3, le nôtre est de 1342.

Popelinette, d'un aspect si français, est né en Angleterre. C'est le français *popeline* avec le suffixe français *-ette*.

N'est plus scandinave le verbe *pore*, dont « l'origine est obscure ». *Prate*, « babiller, jaser », n'est sans doute pas non plus attribuable à cette source. Inconnu avant le ^{xv^e} siècle, il est peut-être « une formation onomatopéique ».

Quant à la contribution celtique, elle diminue toujours. *Pool*, « mare », est du vieil anglais. *Posset*, *pot*, *pothor*, *potter*, verbe, sont « d'origine inconnue ou incertaine ».

J. DEROCQUIGNY.

Five thousand words frequently misspelt the correct spellings with the more common erroneous forms indicated, by WILLIAM SWAN SONNENSCHN, XIV, 304 pp. 1 sh. The Miniature Reference Library.

Ce petit volume est destiné à apprendre ou à rappeler l'orthographe correcte d'un certain nombre de mots anglais difficiles ou supposés tels.

Par orthographe correcte M. S. S. entend celle que consacre « le meilleur usage suivi par les meilleurs écrivains contemporains, limité par certaines règles générales conformes à l'histoire et à la structure des mots, le tout étant soumis au contrôle du sens commun ». Le but qu'il poursuit est de travailler à l'unification de l'orthographe anglaise, en prenant pour principe directeur la définition citée. But louable sans doute, mais principe auquel il semble bien difficile de rester fidèle, étant donné le nombre d'exigences auxquelles il prétend satisfaire. L'usage, l'histoire et le sens commun peuvent bien se trouver assez d'accord pour faire adopter une orthographe de préférence à une autre, et c'est par exemple le cas de *jail* que M. S. S. voudrait voir partout substitué à *gaol*. Mais ailleurs cet accord des trois facteurs n'existe plus et c'est le cas de *superintendent*, conforme à l'usage et à l'histoire, mais non au sens commun qui demanderait *superintendant*, d'après l'analogie de *intendant*. Comme il faut bien convenir que la langue est pleine d'illogismes pareils, M. S. S. se rallie dans les cas douteux au N. E. D., ce qui doit bien être la meilleure façon de fixer l'usage, mais non en respectant le sens commun, qui n'a souvent rien à voir en ces matières.

Le petit volume de M. S. S. pourra donc rendre service au point de vue de l'orthographe, pourvu qu'on y cherche plutôt l'usage que la conciliation d'exigences inconciliables. Sauf erreur d'ailleurs, il s'adresse à une catégorie trop peu lettrée pour que nous ayons à y insister beaucoup ici. Il peut être utile à tout le monde de se voir rappeler qu'on doit écrire : *for conscience*' (non *conscience's*) *sake*, mais, sauf erreur toujours, il est superflu de recommander aux anglistes de France de distinguer *coiffeur* de *coiffure*, ou *hungry* de *hungary*. Ils ne risquent guère non plus, que nous sachions, d'écrire *dandylion*, *batchelor*, *huzband*, *religeon*, au lieu de *dandelion*, *bachelor*, *husband*, *religion*. L'intérêt consisterait plutôt pour eux à retrouver dans les mots mal orthographiés telle ou telle tendance naturelle aux ignorants : dans *dandylion* la tendance à l'étymologie populaire, dans les deux mots suivants la recherche instinctive de l'orthographe phonétique, etc. A ce point de vue le livre est commode à consulter, les mots corrects étant écrits en caractères gras et les mots fautifs en italiques.

J. DELCOURT.

Grammaire comparée.

A. MEILLET. — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Deuxième édition corrigée et augmentée. Paris, Hachette, 1908; in-8°, xxvi-464 p.; 10 fr.

Bien qu'il s'agisse en fait d'une seconde édition, l'ouvrage de M. Meillet est présenté ici, aux lecteurs de la *Revue Germanique*, comme s'il venait de paraître pour la première fois. D'ailleurs, c'est bien la première fois que la Revue s'en occupe et que beaucoup de ses abonnés en entendent parler, et il faut qu'ils puissent en faire la connaissance autrement que par des allusions à des critiques antérieures et à des appréciations déjà tombées dans l'oubli. Cela est d'autant plus nécessaire que le nouveau livre de M. Meillet ne s'adresse pas du tout aux collègues de l'auteur, aux comparatistes de métier, mais au contraire à tous ceux qui ont besoin de posséder des notions précises sur la linguistique en général, et sur celle de l'indo-européen en particulier, sans pouvoir s'adonner cependant à l'étude de la grammaire comparée. Tout ce que contient l'*Introduction*, les linguistes le savent, et ce qu'ils y viennent goûter, ce n'est ni la sûreté de l'érudition, ni l'ingéniosité des hypothèses, — elles sont rigoureusement exclues, — mais la facture originale de l'ensemble, où se trahit la forte personnalité de l'auteur. En revanche, les connaissances réunies par M. Meillet dans son livre sont exactement celles dont il semble que désormais un grand nombre de personnes ne peuvent plus se passer, sans diminuer en même temps leurs moyens de travail et compromettre la sûreté de leur critique.

En effet, depuis que les disciplines historiques sont nées, il n'en est pas une, parmi celles qui concernent les institutions sociales et les hommes vivant en société, qui n'ait eu à tenir compte, d'une manière ou d'une autre, du langage. Chacun sait — et les linguistes savent malheureusement mieux que personne — comment on a mêlé les notions précises de la linguistique aux questions obscures relatives à la race, à l'ethnographie, à la religion des divers peuples. Tantôt on a prétendu tirer du langage des conclusions nouvelles sur les croyances populaires et sur les divinités, sur les mœurs des hommes, sur leurs usages et même sur leurs lois; tantôt on a été jusqu'à confondre, par une erreur trop répandue, la parenté linguistique et la parenté de race, substituant ainsi un concept scientifique à une classification obscure et empirique. Qu'est-ce à dire sinon qu'il est impossible en pareille matière de négliger le langage? C'est là un phénomène social trop universel, trop essentiel pour que l'on puisse en faire abstraction; non seulement il accompagne le développement de tous les faits sociaux, mais il les enveloppe, il les pénètre, il en est l'interprète fidèle et constant. Et de toutes les manifestations de l'esprit humain, aucune n'en traduit toute l'activité de manière aussi sûre et aussi complète. Le sociologue, quelle que soit sa spécialité, le psychologue, l'historien

des idées, des traditions, ou des usages d'un peuple *doivent* tenir compte du langage et l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* les intéresse tous.

Ils n'y trouveront pas, comme dans tel ou tel dictionnaire étymologique, comme dans les manuels admirables de M. Brugmann des renseignements de détail abondants et sûrs relatifs au vocabulaire, à la morphologie ou même à la syntaxe des langues indo-européennes. Ce n'est pas cela, d'ailleurs, dont ils ont besoin. Des renseignements de ce genre ne touchent pas au fond des choses; ils ne valent que par leur mise en œuvre; s'ils sont infiniment utiles et commodes pour ceux qui savent les utiliser, ils peuvent être singulièrement trompeurs et dangereux entre des mains inexpertes. Aussi le livre de M. Meillet est-il dépourvu de tout *index des mots considérés* ou *des matières traitées*; on n'y trouve qu'un *index des termes définis* au cours de l'exposé. C'est que la terminologie n'est pas de petite importance en matière scientifique, et qu'avant tout il convient de s'entendre quand on veut procéder selon une méthode rigoureuse. Or, c'est à l'exposé de cette méthode, de ses résultats acquis, et de sa portée exacte que le livre de M. Meillet est consacré en entier. Sous une forme plus précise encore que dans sa première édition, il présente le langage sous son aspect véritable, celui qu'observent ceux qui étudient les faits linguistiques en eux-mêmes, comme on fait pour les phénomènes physiques ou chimiques. Il montre comment l'observation du développement historique des langues est féconde en résultats, et comment, grâce aux conditions générales de leur existence, leur comparaison se trouve conduire à des conclusions précises. Puis, appliquant aux langues indo-européennes, qui sont les mieux connues, les principes généraux de la linguistique, M. Meillet en expose le système grammatical complet. Même il va jusqu'à indiquer dans un chapitre qui ne figurait pas dans la première édition du livre, comment les dialectes indo-européens, qui sont aujourd'hui des langues disparues, brisées à leur tour en dialectes nouveaux, ont entamé l'évolution qui se continue sous nos yeux, et qui a déterminé la diversité actuelle. Il n'est pas nécessaire, à ce qu'il semble, d'appeler à ce propos sur le livre de M. Meillet l'attention particulière de ceux qui étudient les langues germaniques. Il paraît évident qu'à côté de l'intérêt général, le même que celui des sociologues ou des psychologues par exemple, ils doivent trouver à l'*Introduction* un intérêt spécial puisqu'ils s'occupent de langues, et de langues précisément indo-européennes¹.

Fait pour servir de moyen d'instruction, le livre de M. Meillet est rédigé de façon à être intelligible à quiconque a étudié le grec. De plus tous les

1. Il convient pourtant de signaler ici, à titre de renseignement, que le *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand* de V. Henry a attendu **NEIZE** ans sa **SECONDE** édition, tandis que le *Précis de grammaire comparée du grec et du latin* du même auteur a eu, en **SEPT** ans (c.-à-d. en moitié moins de temps), **CINQ** éditions.

termes employés y sont définis avec le plus grand soin et avec une précision telle qu'il paraît difficile de jamais la surpasser. Enfin, aucune difficulté n'est esquivée, aucune question n'est évitée; à toutes il est répondu de la façon la plus claire, pour autant que la grammaire comparée peut le faire. Car, c'est là un trait essentiel de l'ouvrage, il reste tout entier rigoureusement scientifique, bien qu'il s'adresse à un public autre que celui des spécialistes. On n'y sent de concession à aucune préoccupation étrangère et l'on ne saurait d'ailleurs en attendre aucune d'un auteur qui écrit en tête de son livre : *à qui a le souci de la certitude et d'une rigueur scientifique, ce qui importe avant tout en pareille matière, c'est de savoir beaucoup ignorer*. D'ailleurs, c'est à la rigueur scientifique de l'*Introduction*, que les collègues mêmes de l'auteur se sont heurtés tout d'abord¹; d'un accord presque unanime ils ont signalé, lors de l'apparition de l'ouvrage, que l'on y considérait comme la seule réalité à laquelle la grammaire comparée ait affaire, les correspondances entre les langues attestées; et rien de plus. S'il est vrai que l'école linguistique française a reçu sa marque propre de M. de Saussure dont elle s'efforce de reproduire la méthode rigoureuse, c'était bien à l'un de ses meilleurs représentants qu'il appartenait de la mettre ainsi en pleine lumière, dans un ouvrage destiné à d'autres qu'aux spécialistes.

Encore une indication pour finir. On a marqué plus haut que l'*Introduction* n'est pas un répertoire de faits curieux que l'on peut consulter à loisir. C'est un livre qu'il faut lire en entier, du début à la fin, et qu'il faut lire lentement. Alors seulement il devient possible de saisir tous les liens qui en rattachent entre elles les différentes parties. Dans cet exposé d'un système linguistique donné tout se tient, comme dans le langage même. On n'en comprend vraiment les premières phrases que lorsqu'on en possède pleinement les dernières, tant il est vrai qu'à l'occasion du moindre détail c'est bien le système tout entier qui est en jeu.

R. GAUTHIOT.

1. Cf. par exemple, *Revue Critique*, 1903, 1^{er} semestre, p. 461 et suiv.; *Nyelvtudományi Közlemények*, vol. XXXV, fasc. 1, p. 101 et suiv.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Langue et Littérature anglaises.

I. — Livres nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — *The Bibliophile*, n° 1 (march 1908), Thanet House, London, 6 d. — *English Catalogue of Books 1907*, Sampson Low, 6 s. — *Reviewers' Review*, n° 1 (Monthly). — *E. Déprez*, Études de diplomatique française, 1272-1485, Paris, Champion, 5 fr.

LANGUE ET MÉTRIQUE. — a) EN GÉNÉRAL. — *Transactions of the Yorkshire Dialect Society*, part IX, vol. II, W. Byles, Bradford. — *W. Horn*, Historie neuenglische Grammatik, I. Lautlehre, Strasbourg, Trübner, 5 m. 50. — *Mitchell*, Significant Etymology, Roots of the English Language, 7 s. 6. — *Sweet*, The Sounds of English, Frowde, 2 s. 6.

ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS. — *Bosworth and Toller*, An Anglo-Saxon Dictionary, supplement, part I (A — Eorp), Frowde, 7 s. 6. — *Knörk*, Die Negation in der ae. Dichtung, diss. Kiel. — *W. Stolz*, Der Alismus der betonten Silben in der altnordh. Interlinearversion der lufarner Evangelien, Bonn, Hanstein, 3 m.

LITTÉRATURE. — a) ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS. — *M. Trautmann*, Cynewulfs Elene, Andreas und Runenstellen, Bonn, Hanstein, 5 m. — *W. von Sietmann*, Wanderer und Seefahrer im Rahmen der al. Odoakerdichtung, Leipzig, Springer, 3 m. 60. — *Capone Gino*, La Novella del Cavaliere (Chaucer's Knightes Tale) e la Teseida di G. Boccaccio, vol. I, Sassari, Capone. — *J. G. Osgood*, Pearl translated, Osgood, 1 dol.

XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — *F. Watson*, The Zodiacus Vitæ, an old schoolbook described, with quotations from translation by B. Googe, Wellby, 2 s. 6. — *J. Woodhull*, The Epic of Paradise Lost, 12 Essays, Putnam, 6 s.

DRAME ET SHAKESPEARE. — *W. Miksch*, Arden of Feversham, diss. Halle. — *G. Schöneich*, Der literarische Einfluss Spensers auf Marlowe, Halle. — *G. Duval*, Œuvres dramatiques de Wm. Shakespeare, traduction nouvelle, vol. I, Paris, Flammarion, 3 fr. 50. — *W. Hübner*, Der Vergleich bei Shakespeare, Berlin, Mayer und Müller, 3 m. — *R. G. Moselton*, Shakespeare as a dramatic thinker, New-York, Macmillan. — *E. Sieper*, Shakespeare und seine Zeit, Leipzig, Teubner, 4 m.

XVIII^e SIÈCLE. — *M.-P. Conant*, The Oriental Tale in England in the XVIII.

century, New-York, Columbia University Press, 2 dol. — *J. Marks*, English Pastoral Drama (1660-1798), Methuen, 5 s.

e) XIX^e SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — *W.-E. Brewster*, Modern English Literary Criticism, New-York, Macmillan. — *O. Wegelin*, Early American Poetry (1800-1820), New-York, Wegelin, 3 dol. — *L.-B. Campbell*, The Grotesque in the Poetry of Robert Browning, diss. Texas, 1907. — *A. Cooper*, J.-A. Froude, a lecture, E. Stock, 6 d. — *K. Gourg*, Wm. Godwin, Vie et Œuvres, Paris, Alcan, 6 fr. — *Th. Hardy*, The Dynasts, part III, Macmillan, 4 s. 6. — *G.-H. Clarke*, Some Reminiscences and early Letters of Sidney Lanier, Macon, Burke and Co. — *E.-J. Bailey*, The Novels of Geo. Meredith, a study, New-York, Ch. Scribner's. — *R.-H.-P. Curle*, Aspects of Geo. Meredith, Routledge, 6 s. — *F.-G. Stephens*, D.-G. Rossetti, Seely. — *B. Shaw*, The Sanity of Art, New Age Press, 1 s. — *Shelley*, Letters to Elizabeth Hitchener, Dobell, 5 s. — *B. Perry*, John G. Withier, a Sketch, Constable, 3 s. 6. — *S.-T. Pickard*, Life and Letters of Whittier, Boston, Houghton Mifflin. — *O. Wilde*, The Duchess of Padua, Methuen, 12 s. 6. — *W. Knight*, Letters of the Wordsworth Family (1787-1855), 3 vol., Ginn, 31 s. 6.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — a) DES ORIGINES AU XVIII^e SIÈCLE. — *E. Budde*, Die Bedeutung der Trinksitten in der Kultur der Angelsachsen, diss. Jena. — *P. Vinogradoff*, English Society in the XIth century, Frowde, 16 s. — *Sir F.-H. Ramsay*, The Dawn of the Constitution (1216-1307), Sonnenschein, 12 s. — *J.-C. Carrick*, Wycliffe and the Lollards, T. and T. Clark, 3 s. — *J.-A. Gasquet*, The Last Abbot of Glastonbury, Bell, 6 s. — *H.-J.-D. Astley*, Memorials of Old Norfolk (Skelton, Shadwell), Bemrose, 15 s. — *J.-A. Taylor*, Lady Jane Grey and her Times, Hutchinson, 16 s. — *P. Gibbs*, The Romance of G. Villiers, first Duke of Buckingham, Methuen, 15 s. — *J. Mackinnon*, A History of Modern Liberty, vol. III, the Struggle with the Stuarts (1603-47), Longmans, 15 s. — *S. Cowan*, the Royal House of Stuart, 2 vol., Greening, 42 s. — *S. and B. Webb*, English Local Government, from the Revolution to the Municipal Corporations Act, the Manor and the Borough, 2 vol., Longmans, 25 s. — *H.-D. Jones*, John Balguy, an English Moralist of the 18th century, Leipzig, Quelle und Meyer, 2 m. 60. — *M. Montgomery Campbell*, Records of stirring Times (1726-1822), Heinemann, 10 s.

b) XIX^e SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — HISTOIRE POLITIQUE. — *J. Ellis Barker*, British Socialism, Smith Elder, 10 s. 6. — *Earl of Cromer*, Modern Egypt, 2 vol., Macmillan, 24 s. — *Fabian Socialist Series*, 4 fascicules à 6 d., Fifield. — *J.-F. Hope*, A History of the 1900 Parliament, vol. I (1900-1), Blackwood, 7 s. 6. — *Independent Labour Party Year-Book*, 1908, id. — *H.-W. Lucy*, Memories of eight Parliaments, Heinemann, 8 s. 6. — *H. Macpherson*, A Century of political development, Blackwood, 3 s. 6. — *A Peel*, M. P., Reminiscences, Murray, 15 s. — *J.-D. Rees*, The Real India, Methuen, 10 s. 6. — *B. Villiers*, The Socialist Movement in England, Unwin, 10 s. 6. — *A. Watson*, A great Labour Leader, Thomas Burt, M. P., Brown Langham,

s. — *H.-G. Wells*, *New Worlds for Old* (on Socialism), Constable, 6 s. — *Wylie*, *The House of Lords* (Historical Sketches, n° 1), Fairbairns, 2 s. 6. HISTOIRE SOCIALE. — *A.-H. Hyamson*, *A History of the Jews in England*, Otto and Windus, 4 s. 6. — *St. V. Makower*, *Perdita* (Mary Robinson), chinson, 16 s. — *R.-B. de Monvel*, *Beau Brummel and his Times*, Nash, s. — *Lady L. Ridding*, *G. Ridding*, *Schoolmaster of Winchester and hop*, Arnold, 15 s. — *A.-L. Smith*, *Fred. Wm. Maitland*, Frowde, 2 s. 6. *Leaves from a Life* (in London Society), Nash, 10 s. 6. — HISTOIRE DE LA IGION. — *J.-E. Boggis*, *A History of St. Augustine's College, Canterbury*, ss and Jackman, 4 s. — *H.-H. Henson*, *The National Church*, Macmillan, — IRLANDE, ÉCOSSE ET AMÉRIQUE. — *T. Mathews*, *The O'Neills of Ulster*, lin, Sealy Bryers, 3 vol., 35 s. — *H. O'Donnell*, *Paraguay on Shannon*, olitical Priesthood, P.-S. King, 6 s. — *J.-K. Hewison*, *The Covenanters urch in Scotland*, 2 vol., Glasgow, J. Smith and Son, 32 s. — *C.-M. Geer* : *A. Fortier*, *The History of North America*, vol. VIII-IX, Philadelphia, rie. — *R.-W. Jeffery*, *The History of the Thirteen Colonies of North erica (1497-1763)*, Methuen, 7 s. 6.

II. — Réimpressions.

BIBLIOGRAPHIE. — *Dictionary of National Biography*, ed. Leslie Stephen Sidney Lee, vol. I (Abbadie-Beadon), Smith Elder 15 s.

LITTÉRATURE. — a) ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS. — *Be Domes Dæge*, H. Løhe, Bonn, Hanstein, 3 m. 40. — *Daniel and Azarias*, ed. Schmidt, n, Hanstein, 5 m. — *Exodus and Daniel*, ed. Blackburn, Belles Lettres ies, Heath. — *West-Saxon Psalms*, ed. Bright, même série, Heath, 2 s. 6. *W. P. Ker*, *Epic and Romance* (on Medieval Literature), Macmillan, 4 s. *Early English Text Society*, Original Series nos 131-4 (*The Brut*, John ham's Works, Register of Oseney Abbey, Coventry Lect Book), Extra ies nos 94-6 (*Respublica*, *Legends of Holy Grail*, *Mirk's Festial*).

b) XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — *John Leland*, *Itinerary*, ed. L. Toulmin Smith, ts IV and V à 12 s. 6, Bell. — *Fynes Moryson*, *Travels*, vol. III-IV à 12 s. 6, sgow, Mac Le hose. — *Sir W. Raleigh*, a Bibliography of by T. N. Brush- l, Exeter, Commin.

DRAME ET SHAKESPEARE. — *G. Farquhar*, Mermaid Series, Constable, 6. — *Jonson*, *The New Inn*, ed. G. B. Tennant, Yale University. — *Shakespeare*, *Errors*, ed. F. J. Furnivall, Old Spelling ed., Chatto and Win-, 2 s. 6; *The Shakespeare Classics* : Brooke's *Romeus and Juliet*, Greene's dosto, 2 vol. à 2 s. 6; *The Shakespeare Library* : *The Rogues and Vaga- ds of Shakespeare's Youth*, ed. Viles and Furnivall, même librairie. — *llth and Helth*, ed. Holthausen, Kiel, Lipsius und Tischer, 60 pf.

c) XIX^e SIÈCLE. — *Bret Harte*, *Poems*, Muses' Library, Routledge, 1 s. — *lley*, *Œuvres poétiques*, trad. Rabbe, vol. I, Paris, Stock, 3,50. — *Tenny- , Works*, annotated by the Author, vol. III-IV (*Enoch Arden*, *In Memoriam*

— The Princess, Maud), Macmillan, à 4 s. — *MarkTwain*, Works, vol. 24-5, Chatto and Windus. — *O. Wilde*, Works, 10 vol., Methuen, à 12 s. 6. — *Mary Wollstonecraft*, Love Letters to Gilbert Imlay, Hutchinson, 3 s. 6.

f) SÉRIES. — *New Universal Library*, Routledge, 1 s. le vol. : Coleridge, Lectures on Shakespeare; Hazlitt, Lectures on English Poets; Ruskin, Ethics of the Dust; Ecce Homo (Christ). — *The World's Classics*, Frowde, 1 s. le vol. : J. Austen, Emma; Rob. Browning, Poetical Works, vol. II; Burke, Works, vol. V-VI; Cowper's Letters selected; Marlowe's Faustus and Goethe's Faust I translated; Reynolds, Discourses; Ruskin, Unto this Last, Munera Pulveris.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — HISTOIRE SOCIALE. — *F. A. Gasquet*, The Black Death of 1348-9, Bell, 6 s. — *W. H. Wilkins*, Mrs. Fitzherbert and George IV, Longmans, 12 s. 6. — HISTOIRE DE LA RELIGION. — *W. B. Carpenter*, A Popular History of the Church of England, Murray, 2 s. 6. — *W. G. E. Rees*, The Parson's Outlook : Studies in clerical Life and character, Longmans, 2 s. 6. — IRLANDE ET ÉCOSSE. — *J. F. Mac Carthy*, Priests and People in Ireland, Hodder and Stoughton, 1 s. — *Th. Boston* (minister at Simprin and Ettrick 1699-1732), A General Account of my Life, même librairie, 7 s. 6

Revue des Revues.

Süddeutsche Monatshefte, mars 1908 (5^e année, n^o 3).

Lisa Wenger : Eine Heimkehr (Nouvelle) *Lulu von Strauss und Tormey* : die Königin von Navarra (fin). — *Helene Roff* : Niklas von Leyden (Légende rimée). — *Hans von Müller* : E. T. A. Hoffmann als Musikschriftsteller für Breitkopf und Härtel 1809-1819 (Résumé des résultats provisoirement acquis). — *E. T. A. Hoffmann über Gluck* (Réimpression d'un article écrit en 1810 par Hoffmann sur « Iphigénie en Aulide »). — *Hans Thoma* : Kunstbetrachtungen (Ces considérations, d'un caractère très général, sont, dit H. Thoma lui-même, « ein Lob auf die schönen Künste »). — *Wilhelm Zeiss* : Gastgeschenke (Réflexions et maximes). — *Drei Briefe von David Friedrich Strauss* (adressées à Hermann Kurz, ces lettres ont surtout trait aux études de mythologie). — *Robert Hallgarten* : Tanz (Poésie). — *C. Hegemann* : Vorgänge am Geldmarkt und die Diskontpolitik der Reichsbank. — *Friedrich Naumann* : Das Kulturwahlrecht (exposé clair du point de vue libéral).

Süddeutsche Monatshefte. 5^e année, n^o 4, avril 1908.

Hans Thoma : Wandern und Suchen (Hans Thoma apparaît ici en moraliste; ces pages, pleines d'humour, sont un véritable « essai » sur l'inutile agitation des hommes). — *Karl Flesch* : die Bildungsfrage als soziale Frage (Exposé des efforts faits en ces dernières années à Francfort pour développer

struction du peuple). — *Otto Helmut Hopfen* : « *Tedescamente* » (Nouvelle. La probité allemande opposée à la rouerie italienne). — *Karl von igel* : *Gedichte*. — *Josef Hofmiller* : *Wilhelm Busch* (Essai critique sur le caractère satirique des œuvres de W. B.). — *A. W. Heymel* : *Das Sammeln von japanischen Farbenholzschnitten*. — *Friedrich Naumann* : *Der ästhetische Mensch und die Politik* (Que la politique est aussi, en un certain sens, un art). — *Friedrich Hauser* : *Adolf Furtwängler, 1853-1907* (Étude sur la vie et l'œuvre de l'archéologue A. F.). — *Rudolf Blümel* : *Ueber Aufsteigen und Verfallen an den Königlichen bayrischen humanistischen Gymnasien* (Critique des examens de passage). — *Karl Voll* : *Der jüngste Münchener Prozess gegen unzüchtige Literatur* (Contre les pseudo-littérateurs qui éditent, sous prétexte de science, des œuvres pornographiques).

Les Documents du Progrès. — Revue internationale, paraissant tous les mois (Berlin, Paris, Londres), dirigée par le Dr Rodolphe Broda (abonnement : France, 10 francs; étranger, 12 francs; le numéro, 1 franc). Editeur Alcan, éditeur, Paris. — 2^e année; numéro de mars 1908 (édition française).

MAXIME GORKY : *Cynisme* (Lyrique condamnation des classes possédantes dirigeantes, que la transformation, historiquement inévitable, de la société inquiète dans leur égoïsme, et qui cherchent à l'entraver par un génie cynisme). — **WILLIAM T. STEAD** : *Le dimanche anglais* (Le dimanche anglais est une belle et noble institution; raisons pratiques et morales qui justifient; seul il assure le véritable repos hebdomadaire). — **PAUL DEHÈRE** : *Le socialisme comme religion* (Le socialisme domine les masses aussi fortement que l'Église; ses affinités étroites avec la religion). — **ARNOLD ENTSCH** : *Fidus* (Étude, accompagnée de gravures, sur le peintre Fidus). — **RODOLPHE BRODA** : *La crise universelle des religions* (De plus en plus les religions se rapprochent d'une conception scientifique du monde. La religion future sera fondée sur la science). — **CHARLES MALATO** : *Les Indiens sont esclaves au Mexique* (Exposé des cruelles conditions de vie faites au Mexique à l'indien ou travailleur agricole). — **Dr E. Delbet** : *La diffusion du positivisme*. — Chroniques consacrées aux progrès sociaux, religieux et scientifiques dans tous les pays du monde.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD

LA CONCEPTION DE L'HELLÉNISME

DANS GOETHE ET DANS FRÉDÉRIC NIETZSCHE

I

Nulle part le désir de logique harmonieuse et de belle sérénité, l'effort vers la lumière, le culte de l'art purificateur, nulle part le regret de l'Hellade classique n'a été plus intense et plus douloureux que dans l'Allemagne moderne — ou mieux, dans quelques grandes âmes passionnées de penseurs et de poètes allemands : sans doute parce que nulle part la réalité ne fut plus violente ni plus trouble, et le danger d'illogisme et de laideur n'exalta davantage les témérités héroïques.

Quel audacieux paradoxe, que ce Germain disciple de Rousseau, févreux et sombre, enthousiaste du moyen âge national et chrétien, guetté par le mysticisme, la révolte ou le désespoir, ce Werther angoissé, ce Goetz rebelle, devenu, dans notre culture européenne, l'évocateur et le représentant de l'antiquité lumineuse et calme ! S'il est un plus étrange défi, c'est la hardiesse de cet autre Allemand, romantique et chrétien dans l'âme, mais prophète d'une nouvelle morale païenne et d'une Renaissance classique : c'est, après l'Art goethéen, la Volonté grecque de Frédéric Nietzsche.

D'ailleurs, ni le poète ni le philosophe ne voient dans la Grèce un spectacle invariable, un modèle impassible et unique : tous deux y retrouvent les contradictions qui les déchirent, les puissances formidables qui les assiègent, les dangers qui les menacent — la même lutte ardente contre les monstres pour la conquête de l'harmonie rêvée. Et si l'Hellade leur tient profondément à cœur, c'est justement parce qu'ils en revivent l'effort tragique et le triomphe.

Aussi deux conceptions de l'Hellénisme, en apparence contradictoires, se sont-elles succédé dans l'œuvre et dans la vie de Goethe et de

Nietzsche. Tandis que l'auteur de *Prométhée* et celui de la *Naissance de la Tragédie* aiment dans le Dieu tragique et dans les Titans énormes, créateurs et martyrs, l'infini de la Volonté et l'infini de la Douleur, l'amant d'*Hélène* et le prophète de la *Volonté de Puissance* ont reconnu la suprématie de l'ordre et de la beauté, de l'Olympe et d'Apollon; et si la flamme de Dionysos n'a pas cessé de brûler dans les profondeurs de l'âme, elle ne sacrifie plus les volontés désespérées sur l'autel tragique : génératrice de vie, elle se confond avec la pure lumière d'Helios.

Ces deux aspects de la vie religieuse et artistique des Grecs, le Titanesque et le Dionysien d'une part, l'Olympien et l'Apollinien d'autre part, on peut être tenté de les qualifier un peu brièvement, soit, en se plaçant au point de vue métaphysique et moral, de conception pessimiste et de conception optimiste, soit, en les envisageant au point de vue esthétique, d'idéal romantique et d'idéal classique.

Mais le titanisme et le classicisme goethéens, comme les symboles nietzschéens de Dionysos et d'Apollon, débordent la formule d'art « classique » et la formule « romantique », et sont infiniment plus profonds, plus complets, plus humains que l'« optimisme » et que le « pessimisme » vulgaires. Goethe, Nietzsche demandèrent à la Grèce plus qu'un « idéal » : ils lui empruntèrent une provision de hardis essais, de réalisations accomplies, de modèles uniques; ils y trouvèrent, par delà leur époque et leur patrie, la plus parfaite synthèse des éléments opposés que l'humanité moderne se montre impuissante à coordonner dans l'harmonie d'une seule et multiple Culture.

I

Dans le plan d'études si vaste et si minutieusement ordonné auquel Goethe le père assujettit le jeune Wolfgang, les Grecs jouent un rôle assez effacé. Tandis que les langues modernes sont vite maîtrisées par l'enfant, tandis qu'il est bientôt capable de soutenir une conversation latine non sans éclat et sans vivacité, que ses études hébraïques et bibliques sont elles-mêmes poussées fort loin, sa connaissance de la langue et de la littérature grecques demeure très imparfaite. Hésiode et les poèmes orphiques ne le laissent pas

insensible : mais ils représentent pour lui, avec Job et Salomon, cette poésie mystique et religieuse que, tout enfant, Goethe préfère à la philosophie « des philosophes » et à la religion des églises ; il ne leur donne pas une place de choix dans son affection, il ne discerne pas encore en eux le génie propre de l'Hellade.

S'il rêve, contrairement aux intentions de son père, d'occuper une chaire d'Université, et de s'y préparer par l'étude des langues et de l'antiquité classiques, il voit seulement dans la carrière académique un moyen d'échapper à la terrifiante jurisprudence. C'est dans ce but qu'il entend à Leipzig, outre les savantes conférences de Gellert sur l'Esthétique, un cours du philosophe Ernesti sur l'*Orator* de Cicéron : mais il néglige presque complètement les Grecs. Et bien qu'il apprécie la souriante aménité de Wieland, bien qu'il célèbre avec enthousiasme le *Laokoon* de Lessing, bien que la lecture de Winckelmann persuade au jeune impétueux de débarrasser sa chambre d'étudiant de « plusieurs corbeilles » de poètes allemands, pour les échanger contre un petit nombre d'auteurs grecs, il ne faut pas s'exagérer l'importance de cette première révélation : son rêve de culture hellénique ne sort point du domaine des velléités ; sur les traces de Lessing, il se fait bien moins l'apôtre d'une conception artistique empruntée à l'Hellade qu'il ne recherche — lui, le peintre-poète — la nature propre de la peinture et de la poésie et leurs divergences fondamentales.

Quelle meilleure preuve de l'indifférence avec laquelle le soupirant de Kätchen Schönpkopf considérait encore la Beauté grecque, que cette visite rendue à dix-neuf ans aux collections d'art de la métropole voisine de Leipzig ! A Dresde, Goethe s'extasie devant les peintres néerlandais, il ne s'arrête pas aux Italiens de la Renaissance, il ignore complètement les œuvres de la statuaire antique rassemblées dans les pavillons du grand jardin. Et s'il a pris la ferme résolution de sacrifier à de plus dignes les auteurs allemands contemporains, ce ne sont point les Grecs qui retiennent enfin cet ardent disciple : ce sont Rousseau, Corneille et Shakespeare.

Ce dédain de l'antiquité classique s'accroît lorsque l'étudiant désenchanté, malade, rentre dans l'austère demeure paternelle où l'attendent de longues souffrances physiques et de terribles angoisses morales. Mlle de Klettenberg est devenue sa consolatrice : dans son

désarroi, il cherche un refuge auprès des mystiques et des Mages, il s'entoure de fourneaux et de cornues, interroge Paracelse, s'engage dans le labyrinthe de la médecine scolastique et de l'alchimie. Le docteur Faust est encore bien éloigné de partir à la conquête d'Hélène.

A Strasbourg, où le fils d'un bourgeois de Francfort prend nettement conscience, en face de la culture française, des sources *allemandes* de son génie, l'antiquité n'occupe d'abord pas une grande place dans ses préoccupations. L'art gothique et la poésie populaire trouvent en lui le plus fervent des admirateurs : le Munster synthétise à ses yeux toute la grandeur du moyen âge religieux, qu'il exalte dans son apologie enflammée d'Erwin de Steinbach.

Le brandon révolutionnaire apporté par Herder allume dans le jeune Goethe la révolte contre toutes les conventions et toutes les tyrannies : il se jette dans les bras de Rousseau, sacrifie sur l'autel de la Nature et du Génie, dévore Shakespeare et Ossian. Mais le culte de la Nature, s'il revêt la forme de l'extase mystique ou de l'utopie sociale, ne peut-il se confondre aussi avec l'ivresse des Satyres et la frénésie des Bacchantes ? la grandeur tragique, une fois révélée par Shakespeare, sera-t-elle méconnue dans Eschyle ? le Génie ne se retrouve-t-il pas dans le Héros antique ? le lyrisme ardent dont la chanson populaire déborde n'a-t-il pas jailli dans le Dithyrambe pindarique ? le *Sturm und Drang* ne voit-il pas dans Homère lui-même — au prix d'un contresens — un émule de Rousseau, un poète de la libre et primitive « nature » ? enfin la jeune école dont Herder est le chef ne reconnaît-elle pas aussi l'influence de l'helléniste Winckelmann ? — Goethe reprend donc avec entrain ses études grecques. Mêlant étrangement les impressions strasbourgeoises à celles de l'Iliade, il célèbre, dans les héros homériques, de « belles cigognes aux grandes et libres enjambées » (*schön gross und frei watende Störche*) — en termes, à vrai dire, un peu inquiétants !

S'il eut alors une première impression vivante du véritable Homère, ce n'est pas la chambre de Herder malade, ce n'est point Strasbourg qui la lui donna : c'est le jardin fleuri du presbytère de Sesenheim. Pour la première fois, un ciel plus limpide, une terre plus légère et plus parfumée l'invitent au rêve méditerranéen.

néen; pour la première fois il rencontre, en Frédérique Brion, une jeune femme simple de cœur, d'une gaieté spirituelle et franche, d'un charme alerte et spontané, Française un peu, et Grecque un peu, — radieuse esquisse de Nausikaa. « Tous les rêves de ton enfance ne sont-ils pas accomplis? » se demande-t-il souvent, lorsque ses yeux parcourent cet horizon de félicités. « Ne sont-ce point là les jardins enchantés dont tu avais la nostalgie? » Dans cet enchantement, dont bien vite sortira le dégoût, c'est Homère qui l'accompagne : un rayon du soleil grec dissipe, pendant l'éclaircie de Sesenheim, les brumes de la mélancolie ossianique...

Ne nous étonnons donc point qu'après avoir, lors de l'entrée solennelle de la reine Marie-Antoinette, admiré les Gobelins où sont reproduites les grandes œuvres de Raphaël, celui-là même qui sacrifiait, à Dresde, les Grecs aux Hollandais, contemple avec joie, en regagnant sa ville natale, les beaux moulages de sculptures antiques rassemblés à Mannheim.

*
* *

Dans l'âme de Werther, le vieil aède grec, même plié aux fantaisies d'Herder et de Rousseau, même condamné à prêcher l'utopique « retour à la nature », pouvait bien chanter comme une inutile berceuse — *ein Wiegenlied* : il ne pouvait satisfaire l'avidité de sa passion, il ne pouvait l'aider à *exprimer* toute la grandeur du drame qui le déchirait.

Que servent à Werther et à Gœtz, que servent au jeune poète tristement victime des tyrannies sociales, ou bien au héros impatient d'entrer en révolte contre elles, les brillantes fables homériques? Ils ne se soucient pas d'imposer aux forces tumultueuses qui les bouleversent la loi de la Mesure et de la Beauté : les divinités infécondes de l'Olympe grec, idoles sans amour et sans effort créateur, types idéaux d'une humanité sans force et sans bonté, lois rigides et glaciales d'un monde sans âme, ils ne peuvent que s'en amuser comme d'un spectacle puéril, ou les haïr de toute la puissance de leur passion, comme d'abominables et tyranniques dérisions. Si les Grecs n'ont rêvé, s'ils n'ont voulu que leur Olympe de belles abstractions, de formes éclatantes et vides, alors sans doute Gœtz le rebelle,

Werther le désespéré sauvage, Faust l'insatiable passionné n'ont rien qui ne s'oppose violemment à tout ce qui fut hellénique.

Mais l'Hellade ne tient pas tout entière sur les cimes de l'Olympe. Avant qu'Homère enveloppât la tragique destinée d'Achille du voile coloré où se brodent l'impassible beauté d'Héra, la majesté de Zeus, la froide sagesse d'Athéné, la grâce chatoyante d'Aphrodite et le labeur du patient orfèvre Hephaistos, Hésiode avait chanté l'épopée des Forces chaotiques, la tragédie des Titans; à l'ivresse d'un cœur désordonné, à l'exaltation d'une volonté jeune et sans mesure, les Grecs avaient donné la plus grandiose expression mythique dans les Géants, fils de la Terre ou fils de la Nuit. Ces Héros monstrueux nés dans l'imagination hellénique, les Sisyphe, les Atlas, les Prométhée, nous disent tous que le Désir, même surhumain, aboutit à la Douleur comme à sa fin naturelle, que la Force, même victorieuse, se heurte à l'implacable Nécessité, qui la brise. Pour avoir aimé et détesté, désiré, agi, Sisyphe roule à jamais le roc qui l'écrase, Atlas se courbe sous son éternel fardeau, Prométhée se consume sous la morsure sans cesse renaissante de l'isolement, de l'impuissance, de la rage, de la pitié : inutile révolte, inutile effort, éternel et vain martyr!

Les Titans, non seulement rappellent aux Grecs les souffrances et la grandeur d'un passé à demi voilé par la beauté et l'harmonie du présent, mais ne cessent pas, jusque dans leur défaite, de soutenir l'édifice du monde et de l'Olympe.

C'est dans leur Terre que plongent les puissantes racines du chêne de Dodone et du laurier de Delos; leur force et leur passion chantent dans le Dithyrambe — leur plainte s'exhale dans la Tragédie : en pleine Hellade « classique » et sous le règne incontesté des Olympiens, ils vivent dans Pindare et dans Eschyle.

Goethe ne s'est pas contenté de lire Eschyle et Pindare sur le conseil de Herder : c'est dans le Dithyrambe grec que le jeune « Docteur Goethe », avocat à Francfort ou stagiaire à Wetzlar, trouve l'écho de son hymne intérieur; c'est à Eschyle que le sauvage fiancé de Lili emprunte le porte-parole le plus formidable de la jeunesse enthousiaste, mais profondément blessée, dont les Gœtz, les Werther, les Faust, les Egmont sont les modernes interprètes : le Titan Prométhée. Enfin c'est encore au théâtre de Dio-

nysos que le *Stürmer und Dränger*, à demi désabusé de la « Nature » et du Génie, demande la caricature de ses maîtres... et de lui-même : dans le naturisme bestial du Faune Satyros et dans la noble rébellion du Titan démiurge, Faust-Méphisto et Goetz-Werther trouvent pour l'élan de leur désir, pour le chaos de leurs souffrances et de leurs voluptés, une double expression *grecque*.

Pour comprendre à quel point Prométhée et quelques ouvrages de moindre importance constituent, en même temps que la première philosophie goethéenne de l'Hellénisme, la synthèse de tout ce qui remplit le cœur et la vie du poète entre la vingt et unième et la vingt-cinquième années, pour sentir quelle attraction devait exercer sur lui la Grèce des Titans et de Dionysos, il nous faut d'abord écouter dans l'ensemble de son œuvre le Dithyrambe qui l'exalte et la Tragédie qui le déchire.

Le Romantisme des environs de 1773 consiste essentiellement dans le culte du Génie. Le génie ne connaît pas de puissance supérieure à sa Force, pas de loi capable d'enchaîner sa Liberté : il est la seule expression du Divin. Il n'a foi qu'en sa poigne d'airain pour assurer sa propre grandeur : il veut et il agit en dehors de l'ordre social et contre lui, dans l'orgueil de sa volonté maîtresse — il est, comme Goetz, valeureux et fier. — Mais il est avant tout *créateur* : l'ivresse de l'Amour comme l'ivresse de l'Art exaltent le besoin de produire et de se donner. Amères voluptés d'où jaillissent le marbre frissonnant de Werther et la grande conception de Faust, délicieuses tortures du « Parc de Lili », — de Prométhée façonnant l'âme de Pandora : autant d'affirmations de la Volonté créatrice. A la frontière des pays méditerranéens où il ne songe pas encore à descendre, de cette Italie qu'il ne *peut* encore aimer, Goethe trouve le symbole le plus grandiose de la Nature géniale. Dans les géants des Alpes, il n'aperçoit pas, comme ses contemporains, une terrifiante et vaine confusion : à la vue du Gothard, « comme devant toutes les grandes pensées de la Création, s'éveille dans l'âme ce qu'elle possède elle aussi de *force créatrice*. Elle déborde et balbutie dans la Poésie, elle jette sur le papier, en traits désordonnés, la violence de son adoration pour la Force créatrice, — Vie éternelle, sentiment universel et ineffaçable de ce qui est, et de ce qui fut, et de ce qui sera ! » Point de dithyrambe dionysien plus saisissant que

cette phrase à peine cohérente, griffonnée par celui dont le génie vient de créer l'immortel Werther, dont l'amour vient de créer la grand âme de Lili, vingt ans plus tard femme et mère héroïques.

Mais le Génie n'échappe pas à la fatalité du « paradoxe » humain dont gémissait Pascal. Bien plus, sa grandeur même lui fait doublement éprouver l'éloignement infini de l'absolu dont il tente la conquête; l'antinomie de l'idéal héroïque et de la bassesse du réel le déchire avec une inlassable cruauté; l'abîme qui sépare la création artistique de la création vivante l'humilie et le désespère; l'impuissance de l'amour à briser la fatalité le pousse vers la solitude, et vers la mort. « Je marche dans un désert où il n'y a point d'eau, — et la source où je bois, c'est mon propre sang », s'écrit Goethe en 1773. C'est à grand'peine qu'il s'arrache aux « vagues de la mort » : car la passion voisine avec le désespoir et la folie; l'amour, après l'enivrement passager d'une incomplète création, ne se réalise que dans le néant; Werther et les fervents de Dionysos savent que la Tragédie est le plus beau des Dithyrambes.

*
*
*

Ce n'est donc pas le hasard qui pousse Goethe vers Eschyle et vers les poèmes pindariques : de 1771 à 1775, aucune musique, aucune poésie (hormis Shakespeare) ne put trouver en lui un écho plus profond que la tragédie et le dithyrambe grecs. Lorsque, pour échapper à l'oppression des dossiers et de la jurisprudence, il arpente fiévreusement le Taunus et la vallée du Main, cherchant, dans de longues et violentes randonnées, à étourdir son impérieux Génie, à détourner les atteintes de la flamme intérieure qui le dévore, c'est la forme du Dithyrambe qui chante involontairement sur ses lèvres, ce sont des hymnes à la manière de Pindare, étranges et ardents, qu'il compose au rythme de la marche. La plupart de ces improvisations sont perdues, mais il nous reste ce magnifique *Wanderers Sturmlied*, que Goethe vieillissant accusait — bien à tort — d'être à demi « dément ». Sous une forme pindarique véhémence, pleine de cliquetis et de grondements, le Voyageur laisse éclater son orgueil, son impatience passionnée, sa terrible ironie — et son rêve audacieux. — Oui, c'est le dieu des tempêtes et de la pluie, c'est Jupiter Plu-

vius qui l'enveloppe et qui l'étreint : ce dieu-là, Anacréon, couronné de roses, environné de colombes, et Théocrite, au chant fleuri, aux lèvres de miel, ne le connaissaient pas ! Et pourtant, pourtant il sent auprès de lui le vol des Muses et des Grâces, auprès de lui qui plane, tel un Dieu, sur la terre et sur l'onde, ou plutôt, hélas !.... qui patauge dans la boue, fille de la terre et de l'eau : car les Grâces et les Muses cherchent, pour s'y réfugier, le foyer toujours ardent du Génie. « Celui que tu n'abandonnes point, Génie — dans le tourbillon de neige — tu l'enveloppes de ton ardeur. » Qu'a-t-il besoin, pour charmer et pour retenir le chœur divin, des faveurs de Phébus Apollon ? « Flamme intérieure, — feu de l'âme, — centre des choses — oppose ton ardeur — à Phébus Apollon ; — Glacial — son regard royal — se pose sur toi ; — Envieux, il éclaire la force du Cèdre, — qui pour verdir — ne l'a pas attendu. » Ainsi dans le cliquetis des chars, lorsque roue contre roue volait autour du but, lorsque bien haut claquait, dans l'ardeur de la victoire, le fouet des jeunes hommes, et que tourbillonnait la poussière, comme du haut des monts l'avalanche de cailloux se jette dans la vallée, ainsi, Pindare, se consumait ton âme — dans la flamme du péril, dans le feu du courage ! — « Celui que tu ne délaisses pas, Génie — ni la pluie, ni l'ouragan, — ne fait frissonner son cœur. — Celui que tu n'abandonnes pas, Génie, — face aux nuages, face aux tempêtes — il chantera — comme l'alouette — là-haut. — Celui que tu ne délaisses pas, Génie, tu l'élèveras par-delà la boue du sentier — sur des ailes de feu. »

« Démence » peut-être : mais belle et sainte démence. C'est encore elle qui enivrait le poète et brûlait ses entrailles lorsque, mêlant une fois de plus à l'inspiration dionysienne l'ironie du réel, il confondait avec un charme étrange et hardi le Temps maître de la Vie, Kronos souverain des Titans, et le « Schwager » qui guide à fond de train la chaise de poste où rêve et tressaille Goethe sur les flancs de l'Odenwald. L'Esprit éternel qui plane sur les monts, c'est ce même Génie dont il sent en lui la flamme. — « Au loin, de haut, superbe, le regard plonge tout alentour dans la Vie ! — De monts en monts — — plane l'Esprit éternel — révélant au cœur l'éternité de la Vie. » Plus vite ! Courage ! Vers l'ivresse suprême ! — Avant que le Soleil ne décline, Kronos, avant que la vieillesse ne m'enveloppe de ses

brumes, « Ivre d'un suprême rayon, — jette-moi, une mer de feu — bouillonnant au fond de mes prunelles, — jette-moi, ébloui et vacillant — au seuil de l'Enfer et de la Nuit. »

Sous la même forme grecque enfin — la forme de Pindare — Goethe donne à ce génie d'ivresse et de flamme, dans le *Chant matinal du Pèlerin*, son nom véritable, le nom de l'universel Amour : « Siffle, ouragan, — serpent aux mille langues, — autour de ma tête ! — Tu ne la feras point plier ! — Ploie donc — des têtes enfantines — arrachées à la lumière maternelle — du soleil ! — Amour partout présent ! — ton ardeur me pénètre ; — tu braves l'orage, — tu défies les dangers ; — tu as versé — dans ce cœur qui trop tôt flétrira — ta double flamme : — joie de vivre, — et bravoure ! »

Mais déjà nous entendons le Titan Prométhée braver les foudres de l'Olympe. Ne nous en étonnons pas : Prométhée n'est pas différent du Voyageur chantant dans la Tempête, ivre de son Génie ; il n'est autre que l'éternel Pèlerin, portant avec lui la brûlure de son amour, et son orgueilleux courage. Lui aussi clame le fier dithyrambe de l'Artiste dionysien : lui aussi, Génie fils de la Terre et maître du Feu, il défie l'inutile majesté des Dieux — froide lumière ou tempête impuissante. Cependant la grande voix du Rebelle ferait éclater la strophe pindarique — l'ode de vénération : aussi Goethe délaisse-t-il, en 1774, Pindare pour Eschyle, et le dithyrambe pour la tragédie dionysienne.

Et certes, le Prométhée gothéen ne renie pas la grandeur tragique de ses origines. Révolté, il n'a pas cessé de l'être : et sa révolte précède sa création. Les Dieux !! — Infinis, dites-vous ? Tout-puissants ?... Que peuvent-ils donc ? Peuvent-ils ramasser dans le poing du Titan l'immensité du ciel et de la terre ? Peuvent-ils étendre sa force et sa volonté jusqu'à en faire un monde ? — Peuvent-ils réaliser son impossible désir, — l'élever au-dessus de lui-même ? — Les Dieux !.... Il méprise leur indifférence et leur dureté : ont-ils jamais adouci la souffrance ? ont-ils allégé le fardeau de la misère ? ont-ils séché les larmes de l'angoisse ? Mais non : leur puissance n'est qu'un jeu, un jeu d'enfants incapables et méchants. Contre eux, sans eux, il travaille, il souffre, il aime... Il aime, et il souffre d'aimer. Car le magnifique symbole par lequel il enseigne à Pandora l'identité dernière de l'ivresse d'amour et de l'ivresse de mort, de l'infini et du néant, n'est

pas seulement un artifice : il sait que « l'instant qui réalise tout, tout ce que nous avons désiré, rêvé, espéré, redouté », l'instant où « tout en nous chante et frémit et tremble... et s'abîme dans la nuit » — c'est l'instant de la Mort.

Ainsi Prométhée, Génie rebelle, reste fidèle au sombre pessimisme de sa race; Titan, il ne dément point l'Erèbe qui l'a fait naître. Et pourtant il ne succombe pas. Il restera debout, sur cette Terre qui lui appartient, et si les Dieux escomptent sa perte, s'ils attendent qu'il s'effondre dans le Néant qui engloutit Werther, ils oublient que deux Forgerons éternels et tout-puissants, le Temps et le Destin, ont trempé sa volonté d'homme. « Aviez-vous cru peut-être que je haïrais la vie, que je fuirais aux déserts, parce que tous les rêves en fleurs ne mûrissent pas? » Le salut de Prométhée, comme celui de Faust, est justement dans l'insatiable génie qui le dévore, dans « la flamme sacrée du cœur » — faite de douleur et de volupté! Le foyer de l'âme, et le foyer terrestre, voilà ce que les Olympiens ne possèdent pas dans leur vaine et glaciale splendeur : voilà ce qu'à jamais ils envieront au fils de la terre. N'est-ce pas lui, ce feu terrestre que les Titans transmettront au jeune dieu Dionysos, ce feu de la vie que le héros du « *Sturmlied* » oppose victorieusement à l'insensible Phebus Apollon; — n'est-ce pas lui qui embrase le cœur de Pandora lorsqu'elle surprend les libres amours d'Arbar et de Mira, et frémit de tout son être?

Ah! cette ardeur initiale de la Vie, ce *Brennpunkt des Willens* que maudira — dans la spéculation! — le Goëthe d'entre les philosophes, Arthur Schopenhauer, et, pour tout dire en un mot, cette « impétueuse sensualité » (*unbändige Sinnlichkeit*) dont le jeune poète ne connaît que trop les extases et les affres : la farce qui la ravale au rang d'une bestialité misérable ne nous en montre-t-elle pas la violence mieux encore que ne le peut faire la tragédie même? Prenons garde de ne point confondre Satyros avec Prométhée, le Faune avec le Titan : mais gardons-nous aussi d'oublier que le Satyre est contemporain du Démiurge (1773) et que le Faune est le revers « humain, trop humain » du Titan! Apre caricature du *Sturm und Drang*, s'écrie-t-on, charge de Herder désormais « dépassé »! — Oui : mais dans le maître, et avec lui, le disciple s'est lui-même fouaillé; certaines caricatures sont plus précieuses que des portraits — et

nous ne sommes pas de ceux qui, par niaiserie sentimentale ou par nationalisme pudibond, prétendent émasculer Goethe. Le Faune est le frère inférieur du Titan : et la Terre les engendra tous deux. La foule, après l'avoir adoré comme son Dieu, reconnaît en lui une Bête méprisable — mais Psyché, sœur indigne de Marguerite... et pourtant *Psyché*! — s'est donnée à ce Dieu bestial : car sa voix brûle le sang, comme l'esprit du vin et l'ardeur du soleil. — Si nous voulons comprendre et la Grèce et nos grands Hellènes, n'enlevons donc pas à la Trilogie de Dionysos son indispensable couronnement : le drame satyrique! Souvenons-nous que l'ivresse tragique du Héros ne va pas sans l'ivresse bachique du Satyre, — qu'Eschyle en personne faisait parler les Faunes après les Titans : et reconnaissons dans le dualisme de Prométhée et du Faune déifié le plus puissant effort pour saisir la complexité paradoxale de la Tragédie hellénique.

Si nous nous y refusions, si nous n'entendions pas dans le chant séducteur du Satyre le pessimisme de la Force et de la Chair qui assaille le Titan lui-même dans son altière solitude (« Pour qui, mon cœur, la flamme de ta vie? — Œil d'aigle, qu'aperçois-tu? Tu reçois l'hommage de toute la nature; tout est à toi, — et pourtant tu es seul, et misérable! »), nous serions renseignés par une autre fantaisie goethéenne, qui appartient à l'année suivante 1774 : *Dieux, Héros et Wieland*. — Farce encore, dira-t-on! — Certes : mais les farces les plus audacieuses cachent les plus adroites prudenances. Et l'ironie dont les Grecs de Goethe écrasent ce malheureux Wieland — Hellène de salon — est assez ardente, formidable, souveraine, pour que nous sachions pertinemment que ces Grecs-là tiennent à cœur au cruel satiriste un peu plus que d'inutiles bouffons. Or, que nous disent-ils? — Ils nous déclarent ne pas se soucier de la « beauté » ni de la « délicatesse » dont prétend les affubler un rimailleur moderne; ils ne sont pas « beaux », mais grands et monstrueux; ils n'ont découvert nulle part dans le monde la « vertu » telle que l'entend le vertueux Wieland : ils ont *leur* vertu à eux, celle des héros et des demi-dieux, qui consiste à « *faire part de ce que l'on a* ». Peu importe après cela qu'Hercule distribue sa richesse sous forme de coups de poing, de témérités amoureuses, ou d'assistance fraternelle! Aux Wieland, « sa divinité n'est jamais apparue en rêve » : divinité que les pires frasques n'entament point.

Si ces évocateurs maladroits n'avaient pas « soupiré si longtemps dans le cachot de la morale », ils comprendraient que ce n'est point « prostituer » un demi-dieu que de le faire rouler sous la table — ou sur le foin près d'une jolie fille : après comme avant, il reste, tel Gœtz, *ein Kerl*. Après comme avant, les Conseillers Auliques se tiendront à distance respectueuse du « Monstre » : « Je n'ai rien de commun avec vous, Colosse ! Je m'attendais à trouver un homme robuste, de taille moyenne... ! » — Ayons donc la hardiesse de le reconnaître : la leçon de la farce concorde assez bien avec la philosophie du drame ; et le Faune et l'Hercule bouffons sont au Titan démiurge *au moins* ce que Pantagruel est au « Kraftgenies » de la Renaissance. Pour Hercule comme pour Prométhée, la seule raison de vivre est la volonté de créer, de donner et de vaincre : mais par-delà le bien et le mal, dans l'exaltation de cette *virtù* qui se moque de la « vertu ». Puis ils mourront dans la plénitude de leur être, dans la douleur et le ravissement, — *Wonn' und Wehe*. « Ivre d'un suprême rayon, — jette-moi, une mer de feu — bouillonnant au fond de mes prunelles, — jette-moi, ébloui et vacillant — au seuil de l'Enfer et de la Nuit. » Titan, Héros et Faune — tragédie, dithyrambe et drame satyrique : Trinité de Dionysos — ainsi te vou-lurent les Grecs !

Mais il est une forme de l'ivresse créatrice à laquelle n'accèdent pas le faune de la farce ni le demi-dieu cynique — et c'est la seule que ne ternisse point la souffrance. Le Génie poursuivi par l'angoisse pessimiste ne trouve de refuge inviolable que dans la joie supérieure de l'Artiste ; la sombre Volonté titanesque, volonté de vivre et volonté de souffrir, n'atteint la *Kάθαρις* de pureté qu'au prix de l'Œuvre qui sera sa vivante image : la Purification dionysienne, c'est l'Art tragique ; Pandora modelée par le Titan, Pandora fille du Démiurge, est aussi son bonheur et sa Rédemption. « Et toi, Pandora, Arche sainte de tous les dons — qui portent le bonheur — sous le vaste ciel, — sur la terre infinie : — toutes les délices qui m'ont guéri, — tout ce qui dans la fraîcheur de l'ombre — m'a revivifié, — tout ce qui dans le baiser printanier du soleil m'a ravi, — toutes les caresses dont les vagues attiédies de la mer — ont tendrement effleuré ma poitrine, — toute la pure lumière du ciel, — toute la tranquille félicité de l'âme que jamais j'ai goûtée — tout

cela, tout cela, Pandora, c'est toi ! » Et si la flamme du défi peut impunément briller dans son regard, si l'audacieux rebelle n'est point terrassé par la haine des dieux, c'est qu'il *donne*, comme eux, la beauté, — c'est qu'il dérobe le feu divin pour en faire une vie nouvelle. — « Debout ici-bas, je modèle des hommes — à mon image, — race qui sera mon égale, — faite pour souffrir, pour pleurer, — pour vivre et pour se réjouir — et pour ne point se soucier de toi, Zeus, — comme moi ! »

Ainsi le *miracle esthétique* sauve la volonté du Héros de la *négation* suprême. Dans l'art, et dans l'art seulement, la révolte ne se confond plus avec la destruction nihiliste. Par le génie, par le génie seul, la volonté de vivre, sans lui obscure et douloureuse, s'éclaire, se purifie, s'affirme dans une orgueilleuse *innocence*. Le Héros tragique se complait enfin dans l'œuvre qu'il a façonnée : il a accepté la vie *parce que* l'Artiste qui est en lui possède la force de la *recréer* spontanément.

Prométhée, plus même que Werther, Gœtz et Faust, est du *sang* de Goethe. Werther nous fait assister à ses angoisses — mais non pas à la régénération que l'artiste trouve précisément dans l'œuvre dont Werther est le héros... Gœtz, Egmont, sont déchirés eux aussi par l'irrémissible disharmonie de la volonté héroïque *privée* de la purification esthétique : discordance que le poète dépasse en les modelant à son image... Faust se brise lui aussi contre la fatalité de l'amour : tandis que son évocateur se délivre du poids de sa « faute innocente », en faisant vivre le Pécheur dans la Tragédie. — Prométhée seul nous présente à la fois la grandeur monstrueuse du Vouloir pessimiste et l'Harmonie retrouvée grâce à l'œuvre d'art : Prométhée seul personnifie le *Héros* et l'*Artiste* tragiques. Cette synthèse, violemment dissociée dès Torquato Tasso, la Grèce du dithyrambe et de la tragédie, la Grèce titanesque et dionysienne pouvait seule en offrir à Goethe le modèle et l'expression.

∴

Cependant le Démoniaque n'a-t-il pas été conduit aux sources de la vie par une Divinité qui l'aime ? La voix claire d'Athéné, fille de Zeus, ne parle-t-elle pas en lui ? Le Verbe raisonnable n'est-il pas

intimement uni, et pour l'éternité, à son Vouloir tumultueux? « Tu es à mon esprit — ce qu'il est à lui-même; — de toute éternité — ton Verbe m'apporte une céleste lumière! — Toujours il m'a semblé que mon âme se parlât — qu'elle se révélât à elle-même — et que des accords innés — retentissent spontanément en elle, — et qu'une Divinité s'exprimât, alors que j'avais cru parler; — et lorsque je pensais entendre une Divinité, — c'était moi — qui conversais avec moi-même. — Ainsi confondu avec toi, avec moi, — intime unité, — à jamais mon amour t'appartient! » — Minerve répond : « Et moi, pour l'éternité je te suis présente! »

Minerve, fille respectueuse du Maître divin, mais amante du Rebelle, tente l'impossible conciliation. A vrai dire, le fragment dramatique, brusquement interrompu, ne nous permet point d'affirmer qu'elle n'y eût pas réussi. Mais le dernier chant de l'Artiste révolté, son incomparable apostrophe aux dieux endormis; l'inutilité même de la soumission, puisque la Sagesse divine, puisque Minerve lui a donné la réalisation suprême de son désir, la *vie* pour ses créatures; enfin le triomphe tardif d'*Athene victrix* trente années plus tard, dans le nouveau drame de Prométhée, si différent du premier : tout nous autorise à mettre en doute son succès immédiat.

Où donc a-t-elle puisé cependant, dès 1773, sa force et son éloquence? Pourquoi se trouve-t-elle investie d'une mission conciliatrice, qui la place aux côtés du fougueux Titan comme une persuasive amie? — Et pourquoi reconnaît-il dès à présent, au-dessus des Titans comme des Olympiens, un inévitable maître : le Destin? — Raison logique et Destin : cette double limitation de l'Effort, acceptée par la Sagesse tragique de l'Hellade, est solennellement affirmée par le penseur auquel Goethe, de son propre aveu, doit l'essence de sa foi philosophique — par Spinoza. Spinoza, volonté profonde sans cesse menacée par la faillite nihiliste, réalise pour lui-même ce prodige de tourner vers la contemplation rationnelle toutes ses fiévreuses énergies, de supprimer l'élan du cœur par la tyrannie d'une impérieuse Logique, de réduire l'aspiration insatiable d'un vouloir tourmenté à l'ataraxie de la Connaissance pure, à l'indifférence de la Sagesse scientifique, aux délices austères de l'*amor fati*. Artifice grandiose d'un Schopenhauer mathématicien : qui s'impose le masque de la sérénité logique, comme Schopenhauer, le Spinoza

poète, cherchera dans la sérénité de la contemplation esthétique l'antipode de son vouloir ardent et sombre. — Ainsi le Titan, penseur harmonieux et fécond démiurge, est préservé du désespoir stérile et de la révolte nihiliste par la divine Sagesse, indissolublement unie à l'Art rédempteur; ainsi le jeune *Stürmer und Dränger*, attiré déjà par la Science, philosophie et poète avant tout, apprend à aimer, à l'école du grand Spinoza, la froide beauté de l'Ἀνίχνη, de la Θέμις grecque — de la *Loi*, — en même temps qu'il s'enivre de l'extase vivante à la source de l'Art dionysien : ainsi le Héros et l'Artiste n'atteignent les sommets qu'inspirés et dirigés par le Sage.

*
*
*

Un génie palpitant comme celui de Goethe ne devait pas adorer longtemps la Sagesse dans une abstraction — fût-elle l'abstraction spinoziste. — L'Artiste passionné, s'il ne se courbait point devant les divines Idoles, ne pouvait non plus se soumettre du fond du cœur à l'Idée du divin, avant qu'elle prit la voix harmonieuse et le charme sévère d'une sœur terrestre de Minerve. Cette humaine interprète du Divin, Goethe la trouva bientôt : et ce fut Charlotte von Stein.

Lorsque, six ans après avoir créé son *Prométhée*, quatre ans après avoir obéi à la nécessité intérieure qui le séparait de Lili (de toute sa jeunesse!) et l'entraînait à Weimar, Goethe conçut *Iphigénie*, il s'abandonnait au charme intense et tranquille de cette femme d'élite. Avec une naïve et sublime habileté, elle avait calmé (au prix du don d'elle-même?... mais que nous importe ce mystère?) l'effervescence de ce cœur; Eloa plus heureuse, elle avait imposé au Révolté l'abandon de son pessimisme tragique, le renoncement à son immense défi. Aimante et maternelle, énergique et prudente, elle avait préparé le Titan démesuré, le Satyre dionysien, l'Artiste romantique à recevoir le don le plus pur du génie hellénique : la *Mesure*.

Tout l'avait aidée dans sa grande œuvre éducatrice : depuis l'activité pratique de l'homme d'État, depuis ces exigences du Réel dont nous aurons bientôt à déterminer plus exactement le rôle — jusqu'à l'influence profonde exercée sur Goethe par les sciences de la nature.

Contentons-nous ici de rappeler deux manifestations typiques de ce nouveau sentiment du Divin dans l'existence du ministre de Weimar, disciple de Spinoza, amant de Mme de Stein, et depuis peu minéralogiste et géologue passionné : nous les trouverons dans son ascension du Brocken en 1777, et, l'année suivante, dans son deuxième voyage en Suisse. Au pied du Mont-Blanc comme devant les granits du Harz se précise sa nouvelle conviction : la nature, les montagnes elles-mêmes ne sont point nées dans les convulsions du feu, mais elles se sont lentement développées au cours d'immenses périodes géologiques. La création n'est pas un spasme révolutionnaire : elle est un long effort. Conviction « scientifique », parce que basée sur le fondement rationnel des sciences de la nature : mais dont la portée dépasse infiniment les hypothèses géologiques. En méditant sur l'énorme autel de granit, en adorant la grande nature muette, c'est sur l'âme humaine que médite le poète, c'est le dieu intérieur qu'il adore : car, pour lui, tout est Un. Mais laissons-lui la parole :

« Si l'on m'objectait que, seul, l'esprit de contradiction me fait passer de l'étude et de la description du cœur humain, de la plus jeune, de la plus complexe, de la plus mobile, de la plus changeante, de la plus impressionnable d'entre les choses créées, à l'observation du plus antique, du plus solide, du plus profond, du plus inébranlable des fils de la Nature : je ne craindrais pas ce reproche. Car on m'accordera volontiers que toutes les choses de la nature sont étroitement liées entre elles... Bien plus, on ne me refusera pas, à moi qui ai trouvé et qui trouve encore mainte souffrance dans l'inconstance des sentiments humains en moi-même et chez les autres, on ne me refusera pas la jouissance de ce calme sublime que donne, dans la solitude et le silence, le secret chuchotement de la grande nature... Solitude, me dis-je en contemplant ce pic dénudé, au pied duquel j'aperçois à peine dans le lointain quelques mousses étiolées, solitude, c'est toi qui étreins aussi le cœur de l'homme, lorsque son âme s'abandonne à la plus ancienne, à la première, à la plus profonde vérité... Ici, sur l'autel d'éternité, dont les fondements plongent au cœur de la Création, j'offre à l'Être suprême mon sacrifice. »

Rapprochons cet « hymne au granit » du dithyrambe qu'en 1774 l'âme du poète chantait devant le Gothard, monstrueux Titan :

n'est-ce point la même Religion, mais tout à l'heure frémissante d'extase et balbutiante d'ivresse, maintenant majestueuse et calme comme le Granit et comme la Vérité? — Mesure harmonieuse, Vérité sereine : dans la religion de l'amour et dans la religion de la nature s'annonce un *nouveau culte*.

*
* *

Cependant, cette fois encore Goethe n'avait point fait, vers la Méditerranée, vers l'Hellade de Phebus Apollon, le pas décisif : du haut des cimes alpestres, il avait dominé les deux horizons, Nord et Midi, Forêts hercyniennes et Flots tyrrhéniens — et puis il était redescendu vers la patrie de Faust et de Werther. C'est que le moment n'était point venu, — le temple intérieur n'était pas encore prêt. Le poète, qui rêvait de commémorer par un monument de pierre ces minutes uniques où la vision de deux mondes confondus avait éclairé le seuil de sa trentième année, où l'union du passé qu'il maîtrisait et de l'avenir qu'il travaillait à posséder s'était réalisée dans la grandeur de l'instant présent, le poète devait élever d'abord ce monument sur la cime, mais plus impérissable qu'une colonne de pierre : et ce fut son *Iphigénie*.

On l'a dit bien souvent : *Iphigénie*, œuvre apollinienne par la fiction, par la forme poétique, par le désir, est encore werthérienne d'inspiration ; et le drame, s'il s'épanouit dans la pure lumière d'Helios, plonge par ses racines énormes dans la terre d'où naquirent les Titans. C'est justement à cette synthèse du « pessimisme » tragique maintenant dépassé et de l'« optimisme » entrevu, à cette union du romantisme titanesque — du « Sturm und Drang » — et du classicisme olympien — de l'« Hellénisme », — à ce rapprochement des Forces chaotiques de la Terre et du Chant séraphique de la Beauté, de la Raison, de la Grâce, à ces épousailles rêvées d'Hélène et du Titan, que nous devons de posséder, dans le poème d'*Iphigénie*, la plus humaine, la plus parfaite des créations goethéennes — la plus *classique* au sens où Sainte-Beuve et Goethe lui-même voulaient que l'on entendit ce mot : par-delà le « romantisme » et le « classicisme » des écoles.

Oreste est le descendant et l'héritier — ainsi l'exige le mythe,

ainsi l'affirme la psychologie — d'une race monstrueuse. Il porte en lui toutes les souillures, mais aussi toute la grandeur d'une lignée surhumaine de Héros et de Réprouvés : en lui grondent et gémissent les Géants. — Mais, hélas ! dans le descendant misérable des Tantalides, les Titans, dieux et démons, sont réduits aux proportions humaines. « Certes, la poitrine puissante et la moelle robuste des Titans furent l'héritage assuré de ses fils et de ses petits-fils : mais la Divinité ceignit leur front d'un bandeau d'airain. Prudence, mesure, sagesse, patience se déroberent à leur regard farouche, à leur regard sinistre ; pour eux point de désir qui ne fût rage, point de rage qui n'éclatât en violences inouïes. » Le Rebelle n'est plus Prométhée : il est Tantale, humilié, insulté, précipité dans la Nuit, tandis que les Maîtres, les Dieux, gardent éternellement le sceptre d'or. « Mais eux, ils demeurent — assis en des fêtes éternelles — à leurs tables d'or. — Ils marchent d'une cime — à l'autre cime ; — et du fond des abîmes — monte vers eux l'haleine — des Titans étouffés, — fumée d'encens, — vapeur légère ! » — Le Rebelle est écrasé : le Démon n'est plus qu'un criminel et qu'un malade. Pliant sous le poids de son acte, affolé par le remords, victime pitoyable des Furies, destructeur insensé, il a perdu toute la noblesse majestueuse de l'Artiste, générateur de vie. L'enthousiasme sacré s'est fait démente meurtrière, la révolte, péché, et le défi, remords. Des Titans à l'assassin de Clytemnestre, souillé, banni, perdu : quelle déchéance, et quelle expiation !

Aussi, tandis que Prométhée, fort et sain, trouvait en lui-même sa rédemption, Oreste, impuissant et malade, ne peut accomplir son propre salut. Puisque la Souffrance titanesque ne se résout pas d'elle-même en Beauté vivante, puisqu'elle est devenue le Mal et la Laideur, il faut donc qu'elle soit rachetée du dehors par une déesse de vérité, de pureté, par cette Minerve jadis un peu froide, un peu abstraite — un peu inutile même aux côtés du Titan ? — maintenant confondue avec la frémissante Pandora, et pour tout dire devenue *femme*. Pure et véridique, Iphigénie accomplit l'œuvre miraculeuse : elle lave de l'ancienne souillure le criminel, le désespéré, le fugitif. Disons-nous encore que si l'idée même de la *Kάθαρσις*, et la fiction poétique du drame expiatoire sont bien *grecques*, le ressort même de la purification morale, cette pitié attendrie,

cette passion de véracité à tout prix, enfin toute cette *âme* d'Iphigénie paraît moins hellénique que moderne et chrétienne? Disons-nous que la souillure du sang versé, la vengeance des Erinnyes, la purification lustrale ne sont que des artifices sous lesquels se dissimulent le Pêché, le Remords, la Rédemption par la Charité? — Oui sans doute : Iphigénie est plus encore la *sœur* d'Oreste que la prêtresse virginale d'Artémis, forte plutôt par la tendresse et la vérité du cœur que par l'enivrante beauté païenne de celle qui la détrônera — d'Hélène la Grecque. Oui, pour que la noble chrétienne soit sacrifiée à un beau corps voluptueux, pour que Christiane Vulpius fasse oublier Charlotte de Stein, l'Olympe entrevu, non plus maudit, mais pas encore *aimé*, doit prendre forme, et couleur, et vie : Weimar doit s'effacer devant Rome, Naples et la Sicile doivent initier le Titan au charme de la mer bleue, au chant de l'Odyssée.

Que l'Apollinisme olympien reste, pour le poète d'*Iphigénie*, l'objet d'un désir à demi réalisé dans la forme artistique, mais qui n'a pas encore la force de renouveler la vie du cœur, nous en trouvons la preuve dans *Elpenor* et dans les *Oiseaux*, dans les petits poèmes de « forme antique », et surtout dans *Torquato Tasso*. — Tandis qu'*Elpenor*, légende chinoise transportée dans un cadre hellénique, n'emprunte guère à la Grèce que des noms de personnages, et peut-être (mais bien modernisée) l'idée que la souillure de la haine, la malédiction de la Νέμεσις, peut être effacée par l'amour purificateur; tandis que les *Oiseaux* cachent sous la fiction aristophanesque les préoccupations littéraires les plus actuelles; tandis que les petits poèmes de forme antique (ceux du moins qui précèdent le voyage d'Italie) mettent encore en scène, là où leur portée dépasse celle d'un jeu anacréontique, un Oreste languissant dans la solitude et la tristesse, implorant des Nymphes son bonheur, épiant au clair de lune la danse fantomale des Charites, « ronde muette aux rythmes mystérieux » : le poème de *Tasso* nous fait enfin franchir les Alpes, nous jette en pleine Renaissance, tout embaumée d'Hellénisme — et Tasso reçoit de sa Dame la couronne de lauriers! — Mais, hélas! il ne la garde point : son poème inachevé n'est pas encore digne de la consécration d'Apollon. Tasso, génie triste, démesuré, poussé par le destin vers un Néant plus terrible pour lui que la mort — puisqu'il perd son amour et qu'il perd sa couronne de poète, — Tasso est un

autre Oreste, maintenant capable de chanter sa douleur : « Dans la douleur la nature me laisse la parole et le chant pour clamer mon insondable misère : et si le martyr rend l'homme silencieux, à moi, un dieu m'a donné de dire ce que je souffre. » Banni, c'est loin de Ferrara — loin de Weimar — loin même de cette Princesse douloureuse et sévère — coupable ou sainte? — qu'il cherchera la guérison : « Où donc, où donc dirigerai-je mes pas, pour échapper au dégoût qui m'envahit, pour éviter l'abîme qui s'ouvre devant moi? » Un seul refuge peut s'offrir à lui : Rome — et si là-bas il n'achève point son poème, il sait qu'il ne l'achèvera jamais.

Ce prisonnier d'un amour stérile, ce poète esclave du réalisme, c'est l'amant de Madame de Stein, dévoré d'insatisfaction et de lassitude, c'est le ministre de Weimar, étouffé par le labeur pratique. Nous savons que, dans les années qui précèdent 1786, Goethe ne cesse d'être obsédé par l'attirance de la Méditerranée; qu'il ne peut « apercevoir un auteur latin, ni rien toucher qui évoque l'Italie, sans endurer les plus atroces souffrances »; qu'il retombe dans une crise terrible de nihilisme, et que la plainte de Tasso : « Est-elle tout entière éteinte, la force dont mon cœur débordait? Suis-je donc néant, rien que néant? » que cette plainte jaillit des entrailles de celui qui, en 1786, reproche à l'auteur de *Werther* de ne pas avoir conclu sa tragédie du suicide par le suicide réel! A vrai dire, cette crise où il se débat une dernière fois, c'est encore l'âpre combat de sa jeunesse, le long effort du Titan. — Génie criant son hymne dans la tempête, Héros tragique sauvant en lui le vouloir-vivre par la fiction artistique, Réprouvé avide de pureté, Banni que poursuivra le désespoir : du Voyageur pindarique au demiurge Prométhée, du Satyre dionysien au meurtrier frère d'Iphigénie, de la vingtième à la trente-septième année, partout, dans l'œuvre et dans la vie de Goethe, la même Ivresse du vouloir-vivre, le même formidable Génie, la même lutte contre le Désespoir et la Nuit, le même culte de l'Art créateur et purificateur; et partout de grands symboles empruntés au génie de l'Hellade titanesque et tragique.

II

Au delà des Alpes, Goethe découvre l'Hellade d'Homère. Non pas, nous l'avons dit, qu'il ne connaisse et n'aime depuis longtemps les chants épiques de la Grèce : mais ce n'est point d'eux qu'était venue, pour son génie, l'inspiration féconde, ce n'est pas en eux qu'il avait puisé le courage de vivre, la volonté de créer. Il n'avait guère entendu dans l'Iliade et dans l'Odyssée que la « berceuse » de Werther, il n'y avait trouvé qu'un repos d'un instant pour l'âme fatiguée de la convention sociale. « Homère », c'était pour lui, comme pour le XVIII^e siècle tout entier, le mot d'ordre d'une *tendance* morale : ce n'était point le *divin Homère*. Et voilà que, sous le ciel éclatant de l'Italie, sur les rives sonores et parfumées de la mer Tyrrhénienne, dans la beauté vigoureuse et souple du Midi, Homère devient pour le barde du Nord une « parole vivante », *ein lebendiges Wort*.

C'est Naples surtout, c'est la Sicile, Catane et Taormine, c'est tout ce splendide lambeau d'Hellade jeté au cœur de la Méditerranée, qui lui révèle les accords de la lyre apollinienne et l'éclatante beauté de l'Aphrodite grecque ; c'est l'Odyssée surtout, l'immortel poème de la mer bleue, qui se déroule devant lui dans toute sa magnificence. « Nous autres habitants des terres intérieures, nous sommes aussi séduits par l'Odyssée : mais c'est la partie morale du poème qui agit vraiment sur nous ; toute la partie descriptive, notre imagination la suit bien imparfaitement et bien péniblement. Dans quelle splendeur, au contraire, m'apparut ce poème, lorsque j'en lus les chants à Naples et en Sicile ! »

Dans cette course vers le Sud, admirable d'impatience, d'enthousiasme et de foi, où Goethe prend à peine le temps de marquer les étapes du pèlerinage, craignant qu'une destinée mauvaise ne lui refuse enfin l'accès de la ville promise, de Rome sainte entre toutes les villes : il a pourtant la sagesse de se préparer à l'initiation suprême en s'enivrant de beauté plastique. Partout il applique aux créations des peintres, des sculpteurs, des architectes, un criterium unique : celui de l'harmonie apollinienne. Il ignore ou maudit l'architecture chrétienne, il ne s'arrête pas à Donatello, comme n'étant

pas assez grec, il ne retient de Michel-Ange que la lumière de ses fresques, et repousse les puissantes créations de son romantisme titanique; et devant Palladio, qui représente pour lui le grand style grec de la Renaissance italienne, sa joie, sa reconnaissance, l'ardeur de sa foi nouvelle débordent en épanchements lyriques : Palladio lui « dessille enfin les yeux », déchire le nuage qui obscurcissait sa vue, achève sa grande et définitive *conversion*. N'oublions pas que Jakob Burkhardt, le seul érudit chez lequel Frédéric Nietzsche sente frémir le Génie grec, trouve justifié l'enthousiasme de Goëthe pour cette Carità de Palladio, grande œuvre inachevée que néglige la curiosité moderne! — Mais Palladio n'est qu'un élève de génie : devant les ruines de Pæstum et de Palerme, Goëthe calme enfin sa fièvre aux sources mêmes de la beauté grecque. Et toutes ces images divines se rangent peu à peu sous la suzeraineté d'Homère : l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, le buste colossal du Jupiter d'Otricoli, l'olympienne Junon Ludovisi, sa « première amante romaine », le ravissent comme des chants de l'Odyssée. Lorsque Raphaël lui découvre tout son trésor, il se figure « déchiffrer Homère dans un manuscrit à demi effacé ». — Et pour lui comme pour l'aède d'Apollon, sa lointaine patrie septentrionale se perd dans les brumes cimmériennes...



Préparé à la révélation de l'Anadyomène par les ruines de l'art grec et par l'Italie de la Renaissance, par Venise et par Rome, ébloui du rayonnement divin qui l'enveloppait sur les rives de Naples et de la Sicile, le poète de Prométhée ne pouvait s'arrêter à l'extase inféconde, à la contemplation passive : il devait *créer* à son tour la Beauté qu'il venait de reconnaître, *vivre* la Vie nouvelle dont il avait pénétré le sens.

Dès avril 1787, transporté dans le jardin merveilleux de Trinacrie pleine de belles formes et de rythmes sonores, Goëthe s'abandonne au ravissement de l'inspiration homérique : il ébauche ce fragment de *Nausikaa* dont le charme pénétrant nous fait maudire l'inconstance du poète.

Nausikaa, riense et farouche, jusqu'ici rebelle aux soupirants, se laisse prendre à la séduction de l'Étranger — du Banni — et ne lui

cache point sa naïve passion. Lorsqu'après avoir longtemps entretenu l'illusion nécessitée par la prudence, Ulysse révèle enfin son nom, sa patrie, sa famille, la raison de la jeune fille, nouvelle Ophélie brisée par la honte et le chagrin, menace de sombrer dans les ténèbres...

Cette fable devait, d'après Goethe lui-même, emprunter son caractère et sa tonalité spéciale au charme de la Mer et des Iles : et sans doute s'animait-elle du pressentiment des amours prochaines, des amours passagères de l'Étranger enlacé par les « Lianes romaines » ? — Cependant, cette fois encore, si la forme du trop court poème est illuminée par la radieuse vision homérique, si la fable elle-même n'a rien de contraire à l'esprit de l'Odyssée, le drame n'est pas absolument grec : dans Homère, Ulysse reste l'âme du récit, et lorsque le héros est arraché à l'amour de la gracieuse fille d'Antinoüs, nous n'avons point perdu de vue Ithaque ni Pénélope, nous ne devenons pas les témoins attendris et troublés du désespoir de l'Abandonnée; Goethe, au contraire, fait de la vierge malheureuse l'héroïne véritable, et place l'élément tragique, non pas dans la destinée d'Ulysse, mais dans la passion souffrante de Nausikaa. — N'entendons-nous pas un dernier écho du poème de *Iphigénie* — qui doit, ne l'oublions pas, ainsi que Tasso et que Faust lui-même, le meilleur de sa perfection poétique au ciel de l'Italie ? — A présent, la Rédemptrice souffre de se sentir délaissée par le Fugitif, sacrifiée à de lointaines aventures de Beauté, dont, elle le sait bien, — et Goethe ne l'ignore pas davantage, — son amour sortira meurtri, desséché, inutile... Pour elle, pour la Sainte de Weimar, Oreste, qui maintenant a pris l'assurance et le clair regard d'Ulysse, fait succéder à l'hymne de gratitude le chant mélancolique des adieux.

*
*
*

Mais il ne l'achève pas : car il lui faut, pour accomplir le rêve homérique, pour suivre jusqu'au bout la leçon des Grecs, et de Naples, et de Rome, non point seulement évoquer des figures harmonieuses et chanter l'hexamètre d'Apollon, mais aimer et vivre. « L'école des Grecs — restait encore ouverte : les années n'en ont point fermé le seuil. — C'est moi [Cupidon!], qui suis le maître,

maître éternellement jeune, et l'ami des jeunes hommes. — Hardi ! Fi des barbons et de leur sagesse ! Comprends-moi bien ! — Lorsqu'ils vivaient heureux, les Anciens étaient jeunes eux aussi ! — Vis donc heureux, et l'antiquité revivra dans ton cœur ! — Où prendras-tu la matière de nouvelles chansons ? — Laisse-moi te l'apporter : seul, l'amour t'enseignera le *grand style*. » Nous savons que Goethe fut bon élève : et si, lors de son premier passage à Rome, en janvier 1787, l'enthousiaste voyageur pouvait écrire à son amie lointaine : « Tu n'as qu'une rivale : une tête colossale de Junon ! » — la déesse descendit bien vite sur la terre. Car « aux temps héroïques, lorsqu'aimaient les dieux et les déesses, — le désir naissait du regard, et la volupté du désir. » — Faut-il à notre tour fermer les yeux sur le règne de « l'amour inférieur » dans la vie du poète ? Faut-il dissimuler pudiquement cette libre satisfaction d'une sensualité exubérante ? Ou bien nous réjouirons-nous de voir le « Barbare régner sur la chair d'une Romaine », dans l'esprit où lui-même nous invite à contempler le « magnifique spectacle » qu'offrent les places grouillantes de Naples : « sans leur imposer les règles policières de notre morale d'hommes du Nord, « *nordisch-moralischer Polizeimassstab* » ? Comprendrons-nous que c'est là, dans cette double jouissance de l'Art grec et de la Vie méditerranéenne, que l'idéaliste torturé de passion, d'ascétisme, de doute, de désespoir, trouve enfin « l'accomplissement d'une longue *Sehnsucht* de trente années » ? la guérison d'une dévorante langueur ? l'apaisement de l'effort titanique et la solution de l'énigme pessimiste ? — Solution parfois « humaine, trop humaine », mais humaine, et vraie. Hélas ! pourquoi d'autres génies tragiques n'ont-ils pas trouvé dans Rome et dans la Grèce l'olympienne sérénité grâce à laquelle le Titan de Weimar évita la catastrophe — mort ou démence — dont il fut *lui aussi* menacé ?... Mais quoi ! Ceux qui « jettent le voile » sur les Nuits romaines ont-ils mesuré la profondeur du *drame gœthéen* ?

S'il nous est impossible de comprendre quelle délivrance et quelle félicité le créateur de Werther et de Prométhée, d'Oreste et du Tasse trouve dans ce culte nouveau de la Grèce impudique et belle, culte où l'Art et la Vie se confondent dans la lumière d'un même et éblouissant Soleil, écoutons du moins le poète lui-même célébrer

la grandeur de ce culte sous le masque du badinage : « Sur le sol classique, me voici transporté d'enthousiasme et de joie; j'entends, plus claire et plus séduisante, la voix du présent comme celle du passé. Ici je me rends aux bons conseils : je feuillette sans me lasser les œuvres des Anciens, chaque jour avec un plaisir nouveau. Mais pendant les nuits Amour m'occupe d'autre façon; et si ma science reste incomplète, mon bonheur sera double. N'ai-je rien appris, en découvrant les formes d'un sein charmant, en suivant la courbe d'une belle hanche? Alors seulement je comprends bien le Marbre... »; du moins ne nous séparons pas avec Goëthe du ciel de Rome et de l'Hellade sans entendre l'hymne à Phébus qui jaillit de tout son être : « Oh! que je me sens heureux à Rome, lorsque je pense au temps où dans le Nord lointain m'enveloppait un jour grisâtre, où le ciel pesait sur mon front, bas et triste, où le monde gisait sans forme et sans couleur devant mes yeux lassés, où, cherchant la sombre route de mon âme insatisfaite, je m'abîmais silencieusement dans la contemplation intérieure. Maintenant l'éclat de l'éther limpide auréole mon front; maintenant Phébus, le Dieu, crée formes et couleurs. La nuit étoilée resplendit, elle retentit de chants mélodieux, et pour moi la lumière du clair de lune romain l'emporte sur le jour du Septentrion. »

De retour à Weimar, parmi les « brumes cimmériennes », Goëthe n'oublie pas la leçon de Naples et d'Homère. Réinstallé depuis quelques mois dans son austère patrie du Nord, le tout-puissant poète — Tasso dont la couronne de lauriers est à jamais reconquise — fait entrer dans sa demeure une belle enfant brune : Christiane Vulpius, celle-là même que l'excellente Frau Aja, moins prude que les commentateurs du poète, recevait dans son affection maternelle avec une charmante candeur. Et pour que la portée de cette hardiesse (qui dépasse un simple caprice sensuel) ne nous échappe point, le vieillard, se rappelant sans doute ses années de libre bonheur et d'indifférente sagesse, célèbre en 1830 (*Eckermann*, 14 février) l'art de vivre tel que le pratiqua Ninon de Lenclos, la belle amoureuse *grecque* : « L'équilibre intérieur qui lui était propre la tint toujours élevée au-dessus des passions dévorantes. Ninon s'entendit à vivre : il y en a peu qui l'égalent. » Hera dans l'Olympe, les Romaines opulentes et Christiane sur la terre, lui avaient à son

tour enseigné l'art de descendre en Cygne voluptueux le fleuve de sa destinée. Cette fois encore il se « délivre » du passé en achevant son poème d'*Iphigénie*, en publiant les créations lyriques de sa jeunesse : homme et poète, il entre avec sérénité, sous les auspices d'Aphrodite et d'Homère, dans la période « classique » de son œuvre et de sa vie.

*
* *

Homère avait guidé le pèlerin : il ne cessa plus d'appartenir étroitement à son idéal artistique. Dès 1789, Goethe reprend avec ardeur ses études grecques ; il écrit en 1793 (à Jacobi) : « Pour entreprendre quelque chose d'infini, je me suis remis à mon Homère ; j'espère ne plus manquer de rien jusqu'à la fin de mes jours » ; en 1794 la traduction de Voss donne une nouvelle impulsion à ses études homériques : il organise à Weimar des *Homerabende* consacrés à la lecture d'un chant de l'Iliade ou de l'Odyssée dans la traduction de Voss ; au printemps de 1795 paraissent les « Prolégomènes » de Wolff, qui ne manquent pas de révolter en lui le sentiment du poète ; au mois de juillet de la même année il traduit en personne l'hymne homérique à *Phébus Apollon*.

Le fruit de ce long et passionné commerce avec les poèmes épiques de la Grèce, nous le connaissons : c'est, en avril 1797, *Hermann et Dorothee* ; c'est, à la même époque, le grandiose projet et l'incomplète réalisation d'une *Achilleis*, suite de l'Iliade, et prologue de l'Odyssée ; c'est enfin et surtout, en 1800, le poème d'*Hélène*.

Les sources historiques et morales de l'idylle d'*Hermann et Dorothee* doivent être cherchées tout autre part que dans la poésie grecque : et nous aurons tout à l'heure l'occasion d'indiquer quelques-unes des préoccupations qui se mêlaient alors, dans l'esprit de Goethe, à l'enchantement hellénique. — Mais il est bien vrai que la netteté plastique, la sérénité toujours égale, la belle simplicité de la forme, portent le cachet du vers antique. L'auteur ne se trompait pas lorsqu'il disait trente ans plus tard (*Eckermann*, 18 janvier 1825) : « J'aime surtout ce poème dans la traduction latine : là, il me paraît plus noble, et me semble revenir, du moins en ce qui touche la forme, à ses origines ».

La même année 1797, Goethe se demandait, dans une lettre à

Schiller (du 23 décembre), s'il n'y aurait pas, entre l'Iliade et l'Odyssée, place pour un poème épique : il y travaillait dès le printemps de 1798, et se proposait une imitation consciente des récits homériques. Cette fois, d'ailleurs, nous ne nous arrêtons pas uniquement à la tendance artistique de ce fragment d'épopée : la philosophie de l'Hellénisme la conception du Héros, y prennent une valeur nouvelle. Une phrase prononcée quelques années plus tard à propos de ce fragment en est la meilleure interprétation : « Achille sait qu'il doit mourir : mais il tombe amoureux de Polyxène, et cet amour lui fait complètement oublier son destin. » Ainsi, pas plus que le Titan, le Héros d'entre les héros ne maudit la Mort prochaine et nécessaire : mais au lieu d'échapper au pessimisme par l'ivresse dionysienne de la Création, il s'étourdit par le rêve apollinien, il oublie sa destinée tragique dans la Contemplation — dans la séduction d'Aphrodite.

Non pas que l'Héroïsme n'ait plus que la valeur d'un mot, ou d'une inutile fiction : il a seulement cessé d'être le défi d'un Géant pour se parer de l'harmonieuse noblesse humaine; la révolte a dépouillé sa rudesse et sa laideur, elle a pris la beauté du sacrifice de soi, du sacrifice *consenti*. La destruction sauvage, l'âpre révolution, objet d'horreur pour les Dieux immortels, s'est soumise à la discipline de la belle guerre homérique dont se réjouissent les Olympiens. La Force ne s'exerce plus que « selon la divine mesure du chant magnifique des Muses » ; sur l'image apollinienne de la Vie les Charites seules répandent des charmes; ce sont elles, elles et la radieuse Hébé, qui présentent aux enfants d'Ouranos la coupe pleine, mais non pas débordante, de la Joie; ce sont elles qui font divinement palpiter le cœur du Héros : grâce à elles, « la main des Heures lui offre la plénitude de l'Éternité ».

Mesure, grâces, félicité sereine dans la gloire et dans l'amour : voilà ce dont jouira le Guerrier jusqu'à ce qu'il se sépare à jamais d'Helios. Car maintenant il déteste, avec les Dieux olympiens, l'arbitraire et le caprice, dans les paroles et dans les actes. La grandeur n'est plus de créer violemment une œuvre de défi : elle est de fonder l'ordre sur lequel tous se régleront. Le Héros accompli ne ressemble pas au Destructeur Arès; mais au Kronide Zeus, Bienfaiteur, Constructeur, Législateur. — Ainsi triomphe avec éclat, en

même temps qu'Apollon, les Charites et les Muses, cette divine Loi spinoziste, cette Juste Thémis antique sous laquelle Prométhée ne se courbait qu'avec la tristesse du Titan douloureusement dompté : « Car si élevés que nous soyons, des divinités éternelles la plus éternelle est la seule Thémis : elle seule doit durer et régner » — jusqu'au jour inévitable où la révolte longtemps maîtrisée des Titans l'emportera de nouveau, où le chaos des Forces remplacera pour la seconde fois l'empire de la Loi.

Cette alliance de la Beauté et de la Nécessité, c'est toujours Athénè qui la symbolise. Pourtant elle n'est plus la timide négociatrice du drame de Prométhée, accusée de trahison et menacée d'insuccès : elle ne parle plus en suppliante à son héroïque amant, mais en Protectrice souveraine — *Athene Victrix* !

Est-il surprenant que Goëthe n'ait pas tardé à délaisser son *Achilleis*, — entreprise téméraire malgré d'éclatants bijoux poétiques, — pour se lancer à la poursuite de l'héroïne de Beauté, qu'il venait d'apercevoir, sur les traces d'Homère, trônant dans Troie dont elle préparait la ruine ? — Hélène ne lui offrait-elle pas un symbole de l'Hellénisme apollinien plus net encore et plus triomphant que Polyxène, les Charites, Héra, Athénè ? — Hélène, reine de la Beauté grecque, comment n'eût-il point tenté de la faire conquérir par le moins Grec, par le moins Olympien, par le plus « Septentrional » et le plus « Allemand » de ses héros tragiques, par Faust lui-même ?

* *

Oui, le rapt d'Hélène la Grecque par Faust le Germain était difficile. Jusque-là, Goëthe ne s'était enhardi qu'à des pèlerinages sous le ciel grec, il s'était laissé guider à travers le temple de la fable par Eschyle, par Euripide, par Homère, il avait travesti son personnage *essentiel* — son docteur Faust — en Titans, en demi-dieux et en héros. Mais, Artiste et père de Pandora, Banni frère indigne d'Iphigénie, sage Voyageur dont s'éprend l'infortunée Nausikaa, jeune Héros oublieux de la mort prochaine, il a respecté l'intangible idole ou plutôt, tourmenté par le regret de la divine Grecque, il n'a pas eu la force de la posséder.

Maintenant il jette tous les masques, et dédaigne toutes les timi-

dités. Le château fort gothique, ténébreux et froid, où il vit enfermé, toute son Allemagne « cimmérienne », barbare, moyenâgeuse, il ose la transporter sur les rives de l'Eurotas, parmi les cygnes et les lauriers... Il ose ravir la fille de Lédä, l'olympienne Beauté menacée d'une mort prochaine; il ose la dire *sienne* et défendre sa conquête par les armes; il ose prendre place auprès d'elle sur le trône d'une Sparte nouvelle, dont elle ne refuse pas d'être la maîtresse et la Reine.

Le rapt d'Hélène symbolise, à n'en pas douter, la Renaissance grecque du xvi^e siècle : mais aussi la Renaissance hellénique de Faust, héros gœthéen. Jusque-là (le premier acte de la seconde tragédie viendra plus tard donner à cette évolution passée une forme allégorique), il avait entrevu le fantôme insaisissable de la Beauté grâce à la magie des Idées (filles de Platon, et filles de Spinoza!), des grands Schémas qui règlent le Devenir, des « Mères » cruellement raillées par Nietzsche.... Mais il ne lui avait pas suffi de *commettre* le Beau, il avait voulu animer Hélène du souffle de sa passion — et l'emporter dans ses bras : « Wer sie erkennt, der darf sie nicht entbehren ». Hélas! dès qu'il avait porté la main sur le fantôme, dès qu'il avait tenté de faire vivre l'Idée, Hélène avait échappé à son étreinte, les Esprits témérairement évoqués s'étaient évanouis en fumée, et Faust était tombé, mortellement frappé : avant de fuir vers Rome et vers la Grèce, Gœthe désespère une fois encore; le premier acte du second Faust — le premier acte du drame de Weimar! — s'achève dans « le tumulte et les ténèbres ».

Maintenant, Hélène est *vivante* : car Faust, renonçant à l'évoquer du monde souterrain des Idées-fantômes, va la conquérir sur les rives enchantées qui l'ont vue naître, vivre, aimer. Non pas une périlleuse et impuissante magie intellectuelle, mais sa *grandeur* d'homme — magie du cœur et de la volonté — lui donne le droit de posséder la fille de Zeus qu'aimèrent avant lui le héros Thésée, « wie Herakles stark, ein herrlich schön geformter Mann », Ménélas le hardi navigateur, Pâris le beau pâtre rival d'Apollon, et peut-être — en quelque rêve — Achille lui-même... Elle trône auprès de lui, dominatrice souveraine : et la majesté de Faust et d'Hélène ne s'interdit pas (impertinence tout olympienne!) d'échanger sous les yeux du peuple des caresses émerveillées. — Enfin le Temps

s'arrête, enfin le Désir s'éteint, enfin toute la souffrance du passé disparaît et s'apaise dans la félicité présente : « Maintenant l'esprit ne cherche plus en avant, ne regarde plus en arrière, — le présent seul », — et c'est la fille des Dieux, l'amante des Héros qui daigne achever pour son nouvel époux : « *fait notre bonheur* » !

Bonheur incomplet, si le Héros et la Belle restaient prisonniers de leur trône, de leur peuple, de leur faste... si la fille du Cygne-Dieu et de la Femme dépensait en vain son harmonieuse beauté pour la joie des princes, des guerriers et des pages — de la foule. Aussi l'amant de la Beauté suprême fuira-t-il, pour la mieux posséder, jusqu'à ses vassaux, jusqu'à ses amis : « *Indivisible* est la Beauté » — plus encore : *indicible* ; et celui qui l'a conquise ne l'aura toute à soi que s'il en cache le rayonnement. D'abord ravisseur et guerrier, royal Chevalier de la Dame qu'il présente magnifiquement à son peuple de Germains, Faust-Goëthe se transforme bien vite en adorateur jaloux : « Ne sois plus enclose en ce château ! — Pour nous chante encore dans son éternelle jeunesse, — nous invitant à un séjour, délicieux — l'Arcadie toute proche de Sparte. » La félicité de l'Artiste souverain prend toute l'indépendance, toute la délicate perfection du bonheur arcadien ; le Héros fatigué se réfugie dans l'extase de la Contemplation ; et le trône se transforme en bosquet.

Mais quoi ! du bois sacré où se cachent les amours silencieuses d'Hélène et de Faust vient de sortir un Génie, « de la race des faunes, mais sans bestialité », jeune, ardent et beau : c'est Euphorion, le poète — leur Fils.

Poésie, fille du Vouloir héroïque et de la divine Harmonie, scelleras-tu l'union fragile de l'audacieux Germain et de sa belle Amante grecque ?.. Hélas ! tu leur échappes, imprudente amoureuse d'Infini : tu veux escalader le ciel, tu veux braver l'immensité, et tes ailes se brisent — et tu nous laisses le regret de ton auréole enflammée ! — Hélas encore ! Celle qui t'a donné le jour est inséparable de ton éclat fugitif : avec la Poésie nous abandonnera la Beauté.

Ou plutôt, la métamorphose du Titan Prométhée en berger Pàris

1. On sait que l'épisode d'Euphorion, remanié en 1824 pour symboliser la destinée tragique du poète Byron, est contemporain, sous sa forme primitive, de la tragédie d'Hélène.

ne peut être absolue, ne peut survivre à l'instant rapide. L'apaisement de la Volonté dans le repos idyllique de la Contemplation, la douce mélodie d'Apollon charmant l'insatiable Titan et lui faisant oublier sa Force — oui, sans doute, l'adorable amour d'Hélène en un bosquet d'Arcadie apporte seul l'accomplissement rêvé : mais d'autant plus rare et d'autant plus bref qu'il est plus splendide, plus divin, plus inouï. Hors ces extases mystérieuses et uniques, la Beauté n'est plus qu'un voile — qu'une *forme* et qu'un *masque*.

Hélène rentrée dans l'Empire inaccessible, Faust n'a donc point tout perdu : il lui reste un souvenir, il lui reste aussi une forme de beauté, — ligne, couleur et rythme. Et ce « masque », cette fiction d'artiste, cette belle surface chatoyante du rêve apollinien, tout ce précieux legs de l'Amante grecque suffit à l'élever bien haut au-dessus de tout ce qui est vulgaire, au-dessus de tout ce qu'il a dépassé jadis ! « Le vêtement, ne l'abandonne pas !... Maintiens-le avec force ! Il n'est plus, certes, la déesse que tu as perdue : mais il est divin lui aussi. Profite de l'incalculable faveur : élève-toi ! Ce voile te portera par delà tout ce qui est commun — dans l'éther ! Et cela, aussi longtemps que tu vivras. »

Pourtant nous voici contraints de revenir en arrière. — Noble forme ou masque souriant, que recouvre donc ce voile de la Beauté hellénique ? Drapé dans cette haute fiction, soutenu par ce divin réconfort, où donc Faust s'est-il une fois de plus arrêté ? Le vouloir de Prométhée ne s'était-il pas, malgré les apparences, endormi dans la paresseuse jouissance du Beau ? Travaille-t-il, crée-t-il, agit-il encore ? — Non : au faite même de son « classicisme », Goethe n'est pas exclusivement captivé par l'illusion artistique, il ne s'abandonne pas sans réserves à un nonchalant « optimisme ». Il donne, dans son œuvre et dans sa vie, un contenu très moderne et très riche à cette Forme incomparable que lui ont révélée les Grecs.

*
* *

A son retour d'Italie, l'amour de Christiane Vulpius — beau corps sans âme et sans esprit — n'avait pu suffire au « disciple des Anciens » : il s'était passionnément adonné à la Science, et il n'avait pas redouté l'Action.

Avant 1786 déjà, l'esprit inlassable de Goethe questionne, nous le savons, la nature et la vie. A Naples et en Sicile, la botanique le distrait de la sculpture grecque. Il pénètre dans le jardin public de Palerme pour y voir s'esquisser la figure de Nausikaa, pour y retrouver les jardins merveilleux d'Alcinotts... mais l'idée de la métamorphose des plantes chasse de son esprit la belle enfant grecque : « le jardin d'Alcinoüs disparaît, c'est le jardin du monde qui s'ouvre devant lui ». A Rome même, la Junon colossale et les « Lianes romaines » partagent ses pensées avec — qui le croirait? — avec *Linné*!

Le grand naturaliste ne soulève d'ailleurs en lui qu'une contradiction passionnée : Goethe se refuse à voir dans la nature la fixité d'invariables et irréels schémas, il s'attache de plus en plus amoureusement à la *réalité vivante*. Ce réalisme est-il en contradiction avec la poursuite de la beauté idéale? Non sans doute : entre l'apparence radieuse, mais insaisissable, et la réalité concrète, n'existe pas un désaccord irréductible — tout au plus une rivalité pour la prééminence. Les esprits synthétiques et véritablement créateurs puisent leur force dans une « imagination sensuelle *exacte* » (exakte sinnliche Phantasie), c'est-à-dire dans le sentiment positif du réel étroitement uni à l'imagination artistique.

Ainsi, ne nous étonnons pas que, six ans après son retour d'Italie, en 1792, Goethe proclame devant ses amis de Düsseldorf un enthousiasme nouveau pour la peinture flamande, — bien plus, qu'il les scandalise en dépréciant Sophocle, en désavouant sa propre Iphigénie. Pour lui, Raphaël n'exclut pas Rubens : et l'amour du *réel*, même poussé jusqu'aux études botaniques et ostéologiques, n'efface pas plus à présent l'image splendide de la fille de Léda, que jadis la minéralogie n'avait fait tort à l'ivresse tragique.

Lorsqu'en 1792 il séjourne à Düsseldorf, Goethe vient de prendre contact avec la réalité sous une autre forme, beaucoup moins contemplative encore : il a fait la campagne de France aux côtés du grand-duc Charles-Auguste; plus âprement que dans ses fonctions officielles, et pourtant avec moins de déplaisir, il vient d'éprouver la valeur de l'action. Et si désormais il en redoute pour lui-même l'incessante tyrannie, s'il rétrécit avec vigilance le cercle de ses obligations pratiques, s'il écarte délibérément les hautes ambitions sociales

qui l'entraveraient dans sa mission d'artiste, du moins ne méconnaît-il pas la noblesse de ce qu'il craint.

C'est Napoléon qui devait lui révéler dans toute sa grandeur le réalisme de la volonté. Les sciences naturelles lui avaient appris à estimer le *concret*, la campagne de France et le petit gouvernement grand-ducal l'avaient soumis à la discipline de l'action sous sa forme la plus terne, celle du travail dans la subordination : Napoléon l'oblige à reconnaître un aspect plus éclatant de l'activité volontaire — la Création souveraine du Législateur et du Guerrier. Napoléon, ce « compendium du monde » (*Eckermann*, 16 février 1826), force l'admiration de l'artiste pour la *productivité des Actes* : « Napoléon est un des hommes les plus productifs qui aient jamais vécu... On n'est pas obligé, pour être productif, de faire des poésies et des pièces de théâtre : il y a aussi une productivité de l'action, et même, dans bien des cas, elle est sensiblement supérieure à l'autre. » (*Eckermann*, 12 mars 1828.) Après que l'Italie eut fait conquérir à Goethe le classicisme de la forme hellénique, Napoléon l'initia au classicisme de la Volonté de Puissance, au « grand style », au style romain.

Aussi, lorsqu'après trente années d'oubli Prométhée va renaître, comme le Titan de jadis sera transformé ! Comme il différera du Démonstrateur modèleur d'argile, ce forgeron et ce soldat, robuste, positif, insensible, père de l'ordre et de la légalité, ennemi des arts, des sciences et de l'amour : ce Prométhée-Napoléon !

..

A ce dualisme de l'activité réaliste et de l'idéalisme esthétique qui depuis longtemps se dessine dans l'œuvre de Goethe, le drame de *Pandora* donne pour la première fois une expression harmonieuse, une expression grecque.

Jadis, au moment où le conseiller de Charles-Auguste, obsédé par la politique et l'administration, n'apercevait point d'autre salut qu'un exil momentané : dans *Torquato Tasso*, où le conflit prenait une violence tragique, le Poète n'avait pu que succomber à l'attaque insidieuse du « Réaliste » ; sans être vaincu pourtant, car il dépasse son rival, même dans la ruine de son orgueilleuse ambition, de toute la hauteur de son Génie.

Depuis, dans la sérénité reconquise, le Ministre-Poète avait tenté, sans grand succès, la conciliation désormais possible, sous la forme allégorique (ou plutôt à demi mythologique) de ce *Conte* de 1793 que l'on pourrait intituler le « Roman du Lys ». Le héros — un jeune Roi, — en se vouant au culte passionné du Lys, a perdu toute énergie pour l'action. Séparé de la fleur virginale par un fleuve qu'il ne peut franchir, exilé dans le domaine du réalisme utilitaire, il se consume en un inutile désir. La Fleur cependant se désespère de son isolement, de sa stérile et malfaisante beauté : son aspect paralyse, et l'on ne peut l'effleurer sans mourir... A travers une série d'épisodes un peu trop confusément romantiques, le sacrifice du Serpent — de la Sagesse — fait enfin surgir le Pont rêvé : le roi vivra, il conquerra la Fleur de beauté, il unira l'éclat de l'Argent, de la Forme lumineuse, à l'Or de la Sagesse et à l'Airain de la Puissance.

Il y a plus : une œuvre de prose qui renie la belle forme antique d'*Iphigénie*, de *Tasso* et d'*Hélène*, ce roman de *Wilhelm Meister*, la plus « cimmérienne » sans doute des créations de Goëthe, dont la première partie s'achève en 1795-1796, proclame la faillite du rêve, la déchéance de la poésie, le triomphe nécessaire de la science et de l'action.

Mais enfin, grâce à la sagesse réaliste du poète quinquagénaire, grâce au culte parallèle de la Science et de l'Art apollinien, grâce à l'entrée en scène de Napoléon, l'ancien conflit se résout en une synthèse supérieure dans la dernière des grandes fictions helléniques modelées par Goëthe : le drame de *Pandora*, malheureusement inachevé.

En 1807, Prométhée a renoncé à l'attitude orgueilleuse de l'Artiste tragique. Il ne se révolte plus : il travaille ; il ne dresse pas sa volonté hautaine contre celle des Dieux : il organise, il légifère, il juge ; il ne montre plus dans la Mort la félicité suprême : il encourage et il assiste ; il ne se complait pas dans la souffrance tragique : il *veut*. Le Feu reste le signe de sa grandeur : mais il ne le dérobe plus pour en faire des âmes enivrées de douleur et de joie, — il le captive, il le dompte, et l'utilise pour son œuvre. Et cette œuvre, elle a cessé de respirer, de palpiter, d'aimer, de *vivre* : elle est d'airain, faite pour orner et pour chanter... parfois, plus

souvent pour labourer, — plus souvent encore pour tuer. Les artisans de Prométhée sont à la fois guerriers et forgerons : la guerre est une forme du labeur nécessaire. La destinée veut que l'un s'oppose à l'autre dans la haine jusqu'à ce que la Puissance de l'un s'affirme supérieure; mais elle veut aussi que l'un travaille pour l'autre dans la paix, que l'un agisse pour l'autre dans le péril. Pas de bons guerriers qui ne puissent être de robustes amis, — point de citoyens vigilants et secourables dont les forces ne soient prêtes pour la guerre, pas d'artisans qui ne soient soldats, pas de vigueur créatrice sans l'énergie de détruire.

Ainsi s'est faite « romaine » la *volonté* du Titan : son ivresse de Créateur et de Révolté survit, apaisée, dans le labeur régulier de l'Artisan, dans la force tranquille du Législateur et du Guerrier. — Mais qu'est devenu son amour de la Forme vivante, harmonieuse et parfaite, et cette tristesse qui, sans la magie du Beau, l'aurait penché vers la Mort et vers la Nuit?

Son rêve de beauté enchante maintenant son frère, — frère ennemi, frère étranger du moins. Tandis que Prométhée, joyeux ouvrier du matin, martèle le fer et commande les hommes, Epiméthée, mélancolique soupirant de la Nuit, rêve, se souvient et espère. La divine Beauté qu'il a possédée, Pandora (fille d'Ouranos, et non plus du Titan!), la sœur et l'égale de Zeus, il n'a même pas su la retenir auprès de lui : celui que nous retrouvons mollement étendu sur sa couche, enveloppé de fantômes incertains et de séductions irréelles, n'est-ce pas encore l'amant d'Hélène, n'est-ce pas Faust pleurant la perte de l'Olympienne, et gardant jalousement le voile magique, mais illusoire et vide, de la Beauté, dont il attend le retour dans l'inaction et dans les larmes?

Epiméthée semble incarner si complètement Faust amoureux idyllique et contemplatif, Faust « en Arcadie », et Pandora répète si exactement la Belle engendrée par le Cygne blanc, que l'on peut regretter de ne pas voir l'idée hardiment synthétique de *Pandora* incorporée au grand drame de Faust, où elle formerait la conclusion naturelle de l'épisode d'Hélène¹. Mais, outre que le mythe du Titan grec resta toujours cher au poète, presque au même titre que la

1. Chronologiquement d'ailleurs, *Pandora* (1807) continue la tragédie d'*Hélène* (1800), dont elle achève le développement logique.

légende du vieil Alchimiste allemand; outre que la flamme nouvelle de l'amour qui l'attachait à Minna Herzlieb lui faisait espérer un retour — bien difficile à concilier avec le thème de Faust, déjà surchargé, — de la parfaite beauté dans son existence assombrie; sans compter enfin cet heureux dédoublement d'une âme infiniment complexe, rendu possible par le mythe des deux Titans fraternels et dissemblables : outre tant de motifs intrinsèques, Goëthe venait d'être ramené par un hasard tout extérieur (la promesse de collaborer à une jeune revue esthétique portant le titre de *Prometheus*) au vieux drame titanesque abandonné depuis 1774.

Epiméthée, bien qu'inférieur à Faust par le courage et par l'effort (Faust a su, au moins un instant, défendre Hélène qu'il a ravie!), Epiméthée garde du bonheur passé plus qu'une apparence et plus qu'un regret : Pandora lui a donné deux filles.

L'une, Elporè, l'Espérance, ne lui appartient pas : déesse aimable et décevante, elle vient parfois le baiser au front, puis l'abandonne bien vite, le laissant riche d'illusions et de promesses, mais sans défense contre les réalités cruelles et contre les brusques désespoirs... L'autre, Epimeleia, est une Poésie plus gracieuse, plus harmonieuse, plus sereine, plus *femme* enfin qu'Euphorion, le malheureux enfant d'Hélène et de Faust. Pour Epiméthée comme pour Faust, la Beauté s'est évanouie en un fantôme irréel dès qu'elle a trouvé dans la Poésie son incomplète et passagère expression : l'œuvre d'art, une fois créée, tue le rêve divin. Mais cette œuvre de sa chair dont Faust reconnaît la vanité, Epiméthée la possède encore et l'aime comme sa fille, comme le legs suprême de la Déesse, comme le vivant souvenir de la Bien-Aimée : elle seule l'empêche de s'abandonner au grand repos de la Nuit.

Prométhée a jadis engendré lui aussi : Phileros, son fils, poursuit d'un amour impétueux (il porte le nom même de l'Amour) la fille de l'indolent rêveur. Ne nous étonnons pas que le Génie du Feu nous apparaisse comme le père d'un Eros violent, jaloux et meurtrier : Phileros, aveuglé par la rage d'un injuste soupçon, égorge un pâtre trop audacieux et blesse la Bien-Aimée. Il la blesse sous les yeux mêmes de son père Epiméthée, qui, fidèle à son paresseux génie, se montre incapable de la protéger, et ne sait qu'implorer l'aide du Justicier, du frère à la main plus puissante que la sienne.

C'est au prix d'un double sacrifice de leur être tout entier, au prix de l'héroïque Négation de soi-même à laquelle ne se sont élevés ni l'Artiste inactif, ni l'insensible Guerrier, qu'Epimeleia et que Phileros ramèneront sur la terre une aurore de Joie : le fils de la violence et du feu cherchera la mort dans les vagues marines; la fille du rêve et de la beauté, l'Anadyomène amoureuse, se précipitera dans les flammes d'un incendie destructeur. Et tous deux, au lieu de trouver la mort dans l'élément ennemi, lui devront l'expiation, ou plutôt la *purification* nécessaire.

Grâce à eux, grâce à leurs volontés contraires et pourtant harmonieuses, Eos attendue se lèvera : Pandora va redescendre sur la terre. Et cette fois ce n'est pas seulement le rare bonheur d'une contemplation artistique solitaire et toujours menacée, ou la courte illusion d'une espérance paresseuse, dont elle fera don à l'humanité nouvelle : elle lui laissera le trésor durable de l'Art et de la Science, fondements du Temple de l'avenir. Épiméthée rajeuni accompagnera la Déesse dans ces sphères idéales où s'accomplira l'amour mystique dont il n'a pu jouir ici-bas; Prométhée vaincu opposera vainement à la Déesse — symbolique trinité d'Athéné, d'Aphrodite et d'Héra — la défiance irréductible de l'artisan réaliste, et la volonté farouche du soldat : malgré lui, Hélios triomphant se lèvera sur les traces de l'Aurore.

Est-il besoin d'y insister? Si Prométhée, utilitariste sans beauté, ne l'emporte pas, ce n'est pas non plus Epiméthée, contemplatif larmoyant, impuissant quiétiste, qui triomphe dans ce poème. Et si l'homme se rapproche enfin du Divin, il le doit également à l'un *et* à l'autre : pour créer l'Art et la Science, la force agissante du héros de la volonté n'est pas moins nécessaire que le désir de beauté dont se berce l'ami des Charites et des Muses — le poète. Admirable synthèse, qui eût pu devenir la plus expressive création de la pensée philosophique et de l'idéal grec de Goethe! Préparée par le Héros et par le Poète, cette synthèse s'achève en l'union de l'Amour viril paré d'Harmonie, et de la Beauté vivifiée par le souffle ardent de la Passion. Les quatre éléments, la Terre des Titans et le Feu de Prométhée, générateurs de Force et de Volonté, l'Air habité par les Ouraniennes et par les Illusions d'espérance, et le Flot caressant, l'Eau, mère de la Beauté, affirment leur égale valeur et leur suprême Unité.

Le poète a bien senti qu'il atteignait cette fois un symbole fondamental et définitif. Il a compris que l'âme grecque embrassait toute l'ampleur de ce double, de ce quadruple Signe : Philéros, rendu à la vie par l'élément d'où naquit Aphrodite, apparaît aux vigneron humains comme *Dionysos* lui-même, comme le Dieu de la vie douloureuse, mais éternellement ardente, — et Pandora fait place à *Hélios Apollon*, Dieu du Vouloir harmonieux et pur, annonciateur du grand Midi...

III

Il faudrait souhaiter — si des souhaits étaient permis en face des très grands — que Goëthe eût donné au mythe de Prométhée, tel qu'il l'avait rêvé, la forme achevée qui en aurait fait le couronnement de toute son œuvre d'inspiration hellénique. Car la tragédie d'Hélène n'a point l'ampleur de *Pandora*, et, dans les vingt-cinq dernières années de sa vie, le Sage de Weimar, devenu l'écho de tout ce qui est humain, ne retrouvera ni la force créatrice, ni l'enthousiasme exclusif qu'il aurait dû posséder pour faire revivre et triompher une fois encore le Génie de la Grèce. Sans cesser de porter en lui tous les trésors de l'Hellade, Goëthe vieilli accorde une place de plus en plus grande aux préoccupations de l'âme moderne, poésie romantique, histoire, éducation et travail social — christianisme même : le crépuscule du Titan jette ses lueurs et ses ombres dans la métaphysique du *Faust* de 1824 et dans l'éthique de *Wilhelm Meister*.

Cependant, ce n'est point dans le Moyen Age occidental et dans la métaphysique chrétienne que le poète cherche d'abord un refuge contre les grands événements nationaux qui viennent menacer son équilibre et sa sérénité classiques ; ce n'est point non plus sous les traits de quelque déesse grecque qu'il se figure et qu'il chante l'amie nouvelle, Marianne von Willemer, jeune, gaie, spirituelle, Lili plus docile, plus modeste et plus tendre, dont il veut, à soixante ans passés, devenir l'adorateur et le poète : mais c'est encore bien près de l'Hellade et des Charites. Suivant le courant d'exotisme qui déjà entraîne vers l'Orient quelques âmes d'artistes, il s'enivre du pur soleil de la Perse et du parfum de ses fleurs. Mais il sait bien

qu'en se perdant dans les sentiers d'Hafis, du poète persan si semblable à lui-même que sans doute il en revit sur la terre d'Allemagne la vie ensoleillée, à peine s'écarte-t-il de la trace du divin Homère; il sait que « l'Orient a magnifiquement pénétré, par delà le Midi » méditerranéen, jusqu'en Germanie, non seulement parce que l'auteur du *Divan* vient d'évoquer la resplendissante patrie du chanteur de Schiras dans les « sombres campagnes du Nord », mais dès le jour où il s'enhardit à ravir Hélène sur les bords de l'Eurotas, pour la faire trôner dans la ténébreuse Allemagne; s'il « laisse au Grec son argile », et s'il s'abandonne voluptueusement au « flot de la chanson, léger, rapide », parfois « bouillonnant en vagues de feu », il sait bien qu'il a le droit de s'égaliser au Rossignol d'Orient, de chanter après lui la Rose, parce que « lui aussi a vécu dans le pays du clair soleil, lui aussi a aimé *là-bas*! » en lui aussi brûle le feu du Sud et chante le flot léger de la mer d'Orient. Quand il rêve du paradis des Houris, parfumé du souffle de l'Est et de la fumée de l'encens, — a-t-il renié l'Olympe? Quand il s'enivre du Vin mystique de l'Inde et de l'Iran, — a-t-il oublié Dionysos? Quand il caresse les cheveux de Suleika et prend sur ses lèvres de corail le Baiser promis par le langage des fleurs, — n'a-t-il pas reconquis Hélène dans les prés d'Arcadie? Le chant religieux des Parsi, l'hymne d'universelle purification diffèrait-il beaucoup dans l'histoire, diffèrait-il dans le cœur du poète de l'hymne sacré d'Apollon, du chant de la Katharsis grecque? La joie d'allumer la Flamme divine, « semence d'un Soleil terrestre », n'est-elle pas la joie sublime du ravisseur Prométhée? Et le nouveau chantre de Schiras, ce « cœur allemand » revivifié par la flamme éternelle d'Hafis, ne reconnaît-il pas lui-même dans le Soleil, symbole suprême du Prophète et du Poète persan, l'*Hélios des Grecs*, Apollon Héros et Aède?

*
**

Mais quoi! Hafis vivait au ^{xiii}e siècle, au moment où surgissaient dans l'Europe occidentale les ogives et les flèches des cathédrales gothiques... Et ceux qui, après 1815, pèlerinent vers l'Orient, ce sont ces mêmes Romantiques qui sombreront dans la réaction moyenâgeuse et dans le mysticisme catholique; les bords de l'E-

phrate sont plus proches de Sion que des rives de l'Eurotas; sur les lèvres d'Hafis, les versets du Coran se mêlent aux chansons d'amour, Allah rivalise avec Suleika... Non, Hafis n'est plus Homère!

C'est en 1814 et en 1815, sur les rives mêmes du Rhin où lui souriait Suleika, que le Maître, séduit par l'éloquence enthousiaste des frères Boisserée, se plonge dans l'étude de l'art chrétien, qui lui est resté, depuis les admirations juvéniles de la vingtième année, complètement étranger. D'abord défiant et rebelle, il se laisse envelopper par le charme nouveau : et les maîtres allemands lui paraissent à leur tour dignes d'admiration. A vrai dire, quelques jours se sont à peine écoulés que nous le rencontrons à Darmstadt, méditant devant un moulage des frises du Parthénon; et, de retour à Weimar, il s'écrie qu'« il a festoyé à la table d'Homère comme à celle des Nibelungen, mais qu'il n'a rien trouvé de plus convenable pour sa personne que la Nature toujours vivante, vaste et profonde — que les œuvres des poètes et des artistes grecs. »

Cependant la revue *Kunst und Alterthum*, dont le premier numéro paraît en 1816, nous permet de mesurer la distance parcourue depuis dix ans, depuis cet éloge de Winckelmann (*W. und sein Jahrhundert*), éclos entre le rapt d'Hélène et le retour de Pandora, qui constituait encore la profession de foi la plus étroitement hellénique et païenne. A présent, Goëthe ne se refuse plus à donner largement droit de cité aux tendances artistiques les plus diverses, les plus opposées : s'il garde au fond du cœur l'affection personnelle de la grande plastique grecque, il se résout à fonder la nouvelle culture esthétique sur les bases de l'éclectisme historique le plus tolérant et le plus large — il ouvre au Romantisme les portes du sanctuaire.

Ce n'est point seulement l'art de la Grèce qui perd pour Goëthe sa valeur exclusive : la morale chrétienne, bannie depuis le pèlerinage romain de son œuvre et de sa vie, menace, au moins en apparence, l'éthique païenne dont Hafis est encore le prophète. L'œuvre qui succède immédiatement à Pandora, les *Affinités électives*, est tout imprégnée déjà de la morale du renoncement et de l'expiation : Goëthe ambitionne, comme il nous l'indique lui-même, d'y clore avec autant de perfection que possible la Purification qui se poursuit depuis Iphigénie, et dont Pandora n'est qu'une étape — la Katharsis du cœur. Mais cette Katharsis « intérieure », est-ce encore le

rite éclatant d'Hélios? N'est-elle pas bien plutôt l'expiation chrétienne, le rachat par la souffrance et par la mort? — Oui : les *Affinités électives* sont plus proches des Souffrances et de la Mort de Werther que du triomphe de Philéros et de l'apothéose de Pandora!...

Et cependant Goethe devait s'éloigner davantage encore de l'Ethique apollinienne : son Wilhelm Meister, fils de sa chair, et l'une des formes essentielles de son Moi, Wilhelm Meister est le disciple de Pestalozzi et de Fichte! Il rêve d'une Communauté démocratique fondée sur la morale chrétienne : sur le travail, sur la patience, sur l'esprit de sacrifice et de renoncement. Il organise une Pédagogie sociale à l'usage du grand nombre, auquel le dilettantisme esthétique de Winckelmann ne peut suffire : la masse du peuple doit être formée, non pas au culte de la Beauté, privilège de quelques hautes exceptions, mais à l'activité pratique, à la docilité du bon artisan, aux sentiments de solidarité. — Travail, éducation, discipline sociale : n'est-ce pas aussi le dernier refuge de Faust?

Ainsi l'Olympien enfin entendait l'appel qu'un demi-siècle auparavant Pestalozzi avait tenté de faire monter jusqu'à lui : « Homme dans ta hauteur, dirige vers ce but l'emploi de tes forces : que tes forces supérieures s'emploient paternellement pour le troupeau humain, faible et informe. O prince dans ta hauteur, ô Goethe dans ta force! N'est-ce pas ton devoir, ô Goethe?... Epargner la faiblesse, aimer en père, se sacrifier en père, c'est la plus pure noblesse de l'humanité. O Goethe, Altesse, de mon abîme je lève les yeux vers Toi, je tremble, je me tais et je soupire! Ta Force est semblable à la puissance de grands princes qui sacrifient à l'éclat de leur empire les innombrables félicités de leurs peuples!... » Si Goethe avait cédé jadis aux suggestions de la pitié, si, comme Pestalozzi l'en suppliait, il était redescendu de l'Olympe pour conduire à la félicité, le « troupeau des hommes » : l'Europe perdrait un de ses plus sublimes Messies.

Est-il vrai d'ailleurs que Goethe ait jamais sacrifié sans retour son idéal de Culture hellénique à l'idéal de Rousseau et de Pestalozzi? Ou plutôt ne prévoyait-il pas, vieillard prophétique et mystérieux, l'approche de la grande Révolte contre laquelle se débattrait Nietzsche? La discipline pédagogique, l'étroite organisation du travail social,

la régénération des anciens métiers — constituent-elles la négation de l'Aristocratie hellénique, ou bien cachent-elles une première tentative pour organiser cette « servitude » tempérée de « bonheur », qui, tout en satisfaisant le peuple du Travail, donnerait à la haute Culture individuelle de l'avenir les larges fondations dont elle a besoin?... Le rêve de Wilhelm Meister, malgré ses apparences fantastiques, est-ce autre chose que l'« Économie sociale » tardivement entrevue par le philosophe de la Volonté de Puissance?

*
..

Goethe, pour achever la seconde partie de *Faust*, devait rencontrer une fois de plus le fantôme d'Hélène : ou plutôt il lui fallait en expliquer rétrospectivement la conquête par l'allié de Méphistophélès. S'il n'y réussit qu'à demi, nous devons du moins à cette tentative le dernier poème hellénique du vieux Maître.

Notre étonnement est grand à voir cet hommage suprême aux Dieux et aux Héros précédé du titre inattendu de « Nuit de Walpurgis classique ». Une pareille alliance du Brocken et de l'Olympe doit cacher quelque symbole mystérieux ou quelque grande méprise... Hélène fut jadis ravie pour le Nord barbare : n'est-ce pas maintenant la barbarie du Nord qui menace d'envahir les rives du Pénée? La beauté d'Hélène transfigura jadis la sombre patrie de Faust : n'est-ce point l'Esprit infernal de Méphisto qui s'apprête à enlaidir la claire patrie d'Apollon? Ou bien... ou bien Goethe a-t-il pénétré plus avant dans l'abîme du Génie hellénique?

Dans cette Nuit fantastique Hélène n'apparaît point. Sur les rives du Pénée, Faust aperçoit — rêve, ou souvenir? — une troupe de Nymphes au bain ; il s'abandonne un instant au charme des mouvements tumultueux, à la grâce agile des belles formes nues... Les Cygnes s'avancent, blancs et royaux : l'un d'eux, plus fier, plus hardi, pénètre dans le bois sacré... Mais la Reine demeure invisible. A l'Amant opiniâtre, Chiron, le Centaure, enseigne vainement que « Beauté féminine ne veut rien dire, que bien souvent elle n'est rien de plus qu'une figure rigide » — *ein starres Bild* — que la Grâce est supérieure à la Beauté, et qu'il est sage de s'en satisfaire : Faust ne renonce pas « à faire revivre l'unique Beauté par la puissance

d'un Désir *unique* ». — Hélas ! Hélène est depuis longtemps enfouie dans l'Empire de Perséphone ; et si la vieille Sibylle en ouvre l'accès à Faust et lui souhaite d'être plus heureux qu'Orphée, elle n'ignore pas qu'il désire l'Impossible « Den lieb'ich, der Unmögliche begehrt ».

Si la Reine de Beauté leur échappe, quelle est donc la *réalité* véritable que les trois modernes pèlerins découvrent dans l'Hellade antique ? C'est une série de hideux mystères — c'est le « merveilleux de la laideur ». Les Sirènes charmeresses dissimulent d'horribles serres de vautours dont elles assaillent et déchirent ceux qui les écoutent, et les oiseaux du lac Stymphe — bec de vautour et pattes d'oie — n'ont pas été détruits par Héraklès ; Méphistophélès en personne est saisi d'épouvante en apercevant le trio des Phorkyades, les abominables filles du Chaos... ses parentes, mais combien plus infernales que lui ! Méphistophélès lui-même se laisse duper par la beauté cynique des Lamies, femelles de Satyres — et recule d'horreur au moment où les sorcières laissent tomber leur masque. Et Setsmos, le frère typique des Titans, la force de la Terre profonde, ne se réveille-t-il pas, de peur que nous oublions que lui seul a élevé sur le pavois Jupiter et les Dieux, que lui seul soutient Apollon et le chœur des Muses — que la Laideur et la Force titanesques sont les *conditions* et les supports de la Beauté ?

Allusions contemporaines, dira-t-on ! Satires politiques et littéraires ! « Roman à clef ! » — Sans doute : personne ne conteste l'infinie complexité du second Faust, et nous venons d'effleurer à peine l'un des multiples aspects de la Walpurgis classique. Mais ce bizarre intermède reste *grec* par le décor, par les personnages, par *une partie* du symbolisme : ces monstres sont empruntés à la mythologie de l'Hellade, et, pour en peupler la région la plus lointaine, la plus obscure, la plus étrange, ils n'en sont pas moins réellement *grecs*, au même titre qu'Apollon et qu'Aphrodite. Non, ce n'est ni par une méprise de l'auteur d'*Iphigénie*, ni pour une simple caricature des erreurs contemporaines, que Méphisto, pensant ne trouver là que des inconnus, y rencontre de proches parents, qu'il y « feuillette un vieux livre : du Harz à l'Hellade — toujours cousins ! »

Peut-être éluciderons-nous ce mystère à la clarté de la pensée nietzschéenne. Contentons-nous de remarquer à présent que, malgré

ces perspectives nouvelles, — souterraines et troubles, — qui semblent transformer sur le tard l'idée que se fait Goethe de l'Hellénisme, malgré ce retour offensif des Géants et des Monstres (Titans dépouillés de leur puissance génératrice de Beauté), en dépit de ces ténèbres mystérieuses, la lumière apollinienne ne s'est pas éteinte, et la synthèse dont la déesse Pandora devait être le symbole ne s'est pas dissociée. Si Faust, aussi téméraire qu'Orphée, risque de s'égarer dans l'empire des ombres, Homunculus, — *des Wanderers Schatten*, — plus vite satisfait, découvre une aimable Reine : Galatée, fille de l'Océan, devenue la plus Belle depuis qu'Aphrodite abandonna son peuple. La Cypriote, évanouie pour toujours, a laissé sa fille, plus semblable à la compagne de l'homme mais assez divine, hélas ! pour que les pygmées, tel Homunculus, se brisent au pied de son trône. Grâce à elle, la Nuit de Walpurgis classique, cet inquiétant sabbat hellénique qui s'ouvrit aux bords du Pénée dans la blancheur d'argent des Cygnes et des Nymphes, se termine aussi dans la blanche splendeur d'Hélios et de l'Ecume marine. La flamme d'Eros s'allie à la grâce du flot méditerranéen ; l'Onde et le Feu, l'Air au doux bercement, les profondeurs mystérieuses de la Terre : comme dans le poème de *Pandora*, les quatre Eléments sont célébrés à la fois dans le *tutti* du grand Chœur hellénique.

* *

La vie de Goethe à son déclin, telle qu'elle se reflète magistralement dans les impérissables *Conversations avec Eckermann*, achève de nous convaincre que la Grèce tout entière ne cesse de palpiter en lui. Ce qui l'emporte dans cette récapitulation d'un universel génie, lui aussi « compendium du monde », ce ne sont point les idées de Wilhelm Meister et de Faust, les nouvelles tendances métaphysiques et sociales : et la patrie romantique des Titans et des Mystères y paraît moins que l'Hellade classique, l'Hellade d'Homère et d'Apollon.

Tantôt (15 février 1824) le Maître, recevant la visite d'un jeune poète, incertain, troublé, avide de direction, et lui montrant sa tête colossale de Junon, lui conseille de rester fidèle aux Grecs, qui lui donneront la sérénité, qui lui donneront et surtout la *concentration*

de soi dont un jeune Moderne a d'autant plus besoin qu'il est plus hautement doué. Tantôt (24 février 1824), une simple pierre gravée le conduit à exalter le naturel, la spontanéité, la grâce ravissante de l'antiquité : nous autres Modernes, nous avons bien le *sentiment* de la parfaite beauté, nous en avons la *notion*, nous avons la *technique* nécessaire pour la réaliser : mais nous sommes incapables de la *créer*, parce que nous nous laissons dominer par la froide raison. Ou bien, c'est une simple corbeille de jonc harmonieusement tressée qui éveille en lui l'image de la perfection grecque, parce que la forme en est à la fois la plus simple, la plus rationnelle et la plus agréable... — Son respect et son enthousiasme ne s'adressent pas seulement à la beauté quotidienne dont les Grecs savaient animer jusqu'aux plus infimes objets : il garde à leurs poètes une fidélité inébranlable. Il découvre l'affinité qui l'unit à Ménandre, et, malgré l'insuffisance des fragments que nous en possédons, les déclare « inestimables », à cause de leur pureté, de leur noblesse, de leur grandeur, de leur sérénité. La *grâce* de Ménandre surtout est sans égale, et le Maître déclare ne point connaître de poète auquel il porte la même affection, Sophocle excepté. Après avoir relu Daphnis et Chloe (20 mars 1831), il affirme que le poème tout entier marque un sommet de l'Art et de la Culture, et qu'il faudrait un livre pour en faire sentir les mérites. Homère ne cesse pas de représenter pour lui l'union la plus parfaite de la Réalité et du Rêve apollinien : le merveilleux y est « infiniment humain et délicat » ; l'action des Dieux ne fait que prolonger et idéaliser le réel (24 févr. 1830). Cette idéalisation dont les Anciens connaissaient le secret, cet enchantement dont s'enveloppe la réalité vivante, s'oppose violemment à notre moderne « fidélité au fait historique » : par là encore, par la liberté qu'ils accordent à leurs poètes vis-à-vis de l'histoire (le Philoctète des trois grands Tragiques en offre un exemple illustre), les Grecs s'élèvent au-dessus de nos scrupules mesquins, et se montrent véritablement *grands*.

Que l'Histoire s'attaque donc à tout ce qui n'est pas grec, et s'efforce d'en extraire pour nous ce qui peut être utilisable : mais respectons pieusement dans la seule Hellade un exemple de Culture accomplie, d'harmonieuse Félicité. « De la sombre époque germanique nous retiendrons aussi peu que nous avons tiré de la poésie

serbe ou d'autres poésies de peuples barbares : on peut les lire et s'y intéresser un temps, mais uniquement pour s'en défaire ensuite et les laisser dormir derrière soi » (3 oct. 1828). L'homme n'est-il pas assombri déjà par ses passions et par la Destinée? Pourquoi se plonger encore dans les ténèbres d'une antiquité barbare? Dans notre recherche des Modèles accomplis, ne recourons pas plus aux Nibelungen qu'à la Chine, à la Serbie, à Calderon : revenons sans cesse aux anciens Grecs, poètes de la Beauté humaine (31 janv. 1827). Car ce qu'il nous faut dans le drame obscur de cette vie, c'est un peu de *limpidité sereine* (« der Klarheit und der Aufheiterung ») : un peu de la clarté d'Hélios Apollon.

* *

Ainsi le mouvement romantique n'a pas entraîné l'auteur du second Faust à renier la Grèce olympienne au profit de cette grandeur farouche, de cette rudesse « barbare » dont il avait jadis trouvé la glorification dans la tragédie des Titans. Depuis le voyage d'Italie et jusqu'à la fin, toutes les forces chaotiques de la Terre et de la Nuit qui se sont dérobées à la domination victorieuse d'Apollon Pythique lui apparaissent monstrueuses et laides. Mais il n'ignore pas qu'elles aussi font partie intégrante du Génie grec, qu'elles ont préparé le règne splendide de l'Olympe et qu'elles le soutiennent de leur vigueur inaltérable. Dieux et Titans se réconcilient dans la grandeur : Géants et Olympiens, Eschyle et Homère, Tragédie dionysienne comme Epopée apollinienne, tout ce qui est hellénique est *grand*.

Et rien de ce qui est hellénique ne reste étranger au poète qui a ravi le génie grec pour en doter sa patrie. Si la force révoltée des Titans bouillonne dans le cœur juvénile, et si les Dieux trônent majestueusement dans l'existence de l'homme mûr, jamais l'Olympe n'est artificiellement opposé aux Forces de la terre : ne serait-ce pas renier l'unité de l'âme grecque? Le Voyageur du *Sturmlied* n'a pas besoin des faveurs royales de Phébus Apollon : mais il ne dédaigne pas la force victorieuse du Héros Pythique, sa légèreté, sa *grandeur*... et comment Pindare pourrait-il être séparé d'Apollon? — Pandora naissant des mains de Prométhée, c'est la première ébauche d'Hélène amoureuse et belle; et Minerve apporte au Titan

le doux écho — plus peut-être : le désir — de l'Olympe qu'il méconnaît encore. — Oreste est le rejeton des Titans, monstrueux et souffrant : mais il se laisse séduire par la pureté lumineuse de la Vierge d'Artemis. — Et d'autre part, Hélène, fille de l'Olympe, ne dédaigne pas de s'unir à Faust : mais Faust, même conquérant d'Hélène, c'est toujours Werther, c'est toujours Prométhée, c'est toujours Oreste, puisque c'est toujours *Gæthe*; bien plus, elle ne repousse point la protection de Phorkyas-Méphisto, frère hideux, mais tout-puissant, des Géants et des Monstres. Pandora, Epiméthée, — l'Ouranienne et le Contemplatif, — ne peuvent se compléter et se parfaire que grâce au réalisme farouche du Titan hostile à la Beauté, et grâce à la violence amoureuse de l'Eros dionysien. Enfin Galatée voisine avec les Monstres, l'Onde caresse éternellement la Terre — et la sombre grandeur des Nibelungen ou d'Eschyle ne cesse point d'être éclairée par le rêve chatoyant d'Homère.

Nommerons-nous alors « romantisme » esthétique et « pessimisme » philosophique l'effort tragique des Titans? Réserverons-nous au culte de la splendeur olympienne les épithètes d' « optimiste » et de « classique »? — Oui, si des formules rigides nous aident à suivre une évolution infiniment délicate, infiniment complexe, parce que toujours humaine et toujours *vivante*. Non, si l'on prétend y enfermer toute la diversité, toute l'amplitude, toutes les contradictions du Génie. Et peut-être leur préférerons-nous en tout cas, lorsque nous en aurons exactement pénétré le sens, les définitions nietzschéennes du Dionysisme et de l'Apollinisme, parce qu'elles sont vastes et synthétiques comme le Génie lui-même, et parce qu'elles sont profondément *grecques*.

Surtout, nous ne perdrons pas de vue l'unité fondamentale de l'effort gœthéen vers la Grandeur, la Sagesse, la Beauté. Nous verrons dans cette conquête de la perfection hellénique par la volonté d'un héros et d'un poète, le plus noble combat d'un génie d'abord incertain, trouble, chaotique, douloureux, *allemand* et *XVIII^e siècle*, dirait Frédéric Nietzsche. Nous y admirerons l'exemple le plus beau, le modèle accompli d'une haute *Katharsis* personnelle réalisée à force de volonté évocatrice et plastique : Purification tragique par la Création dans l'Amour et dans l'Art, Purification lustrale par la Vérité du cœur et de la raison, Purification apollinienne par la

Lumière et la Beauté; et toujours « Renaissance » d'un Passé sans égal dans le monde intérieur façonné par la Volonté.

Cette œuvre individuelle de Renaissance est en même temps la condition et le gage d'un Avenir nouveau. Dans l'antiquité grecque, école de *perfection humaine* (« das Menschlich Vollendete ») réside la vertu éducatrice : le culte de la *grandeur* antique (« die Grossheit antiker Gesinnung ») constitue, pour la médiocrité moderne, le seul espoir d'ennoblement et de guérison. Encore cet espoir est-il le privilège de quelques natures d'élite : « Les œuvres de l'art et de l'esprit ne sont point là pour la plèbe; et l'Hellénisme aristocratique auquel le Sage de Weimar reste fidèle jusqu'au bout n'exclut pas la Pédagogie démocratique de Wilhelm Meister. C'est aux seuls individus supérieurs que Goethe s'adresse lorsqu'il leur lègue (testament moral *für jeden und für Keinen!*) le secret de sa grandeur à lui : « Que chacun soit Grec à sa façon, mais qu'il le soit ». Les gueux et les vilains s'évertueraient sans profit : car, malgré le commerce des Grecs, *ein Lump bleibt immer ein Lump*.

HENRY BAUËR.

L'INTUITION PANTHÉISTE CHEZ LES ROMANTIQUES ANGLAIS

ESSAI D'INTERPRÉTATION POSITIVE

L'étude psychologique du mysticisme est aujourd'hui assez avancée. D'autre part, certaines recherches de la médecine et de la physiologie jettent un jour nouveau sur les rapports intimes entre notre organisme et l'univers physique. C'est en rapprochant quelques résultats obtenus sur ces voies éloignées, par lesquelles se fait sans intention commune un même progrès, que nous essayons d'éclaircir un ordre de phénomènes aussi obscurs qu'intéressants : les intuitions sur lesquelles se fonde le panthéisme naturaliste des poètes modernes. Autorisée par de nombreux précédents, et ne prétendant point innover dans sa méthode, notre tentative n'en est pas moins aventureuse et peut-être prématurée. Elle pénètre dans une région peu explorée encore, où les contours des faits sont vagues, et leurs relations mal définies. Elle trouvera du moins son excuse dans l'attrait puissant et la merveilleuse fortune littéraire du thème poétique dont elle voudrait approfondir la source intérieure.

Une telle recherche est en elle-même d'ordre philosophique. Mais elle touche trop directement à l'histoire des littératures modernes pour n'y point chercher son prétexte et son aliment. Nous avons choisi le groupe des romantiques anglais pour des raisons de commodité assez extérieures, mais aussi parce que le phénomène à étudier apparaît chez eux avec une netteté, une variété de nuances et une homogénéité de caractères, que l'on retrouverait difficilement ailleurs. Étudier l'intuition panthéiste chez Wordsworth, Shelley, Coleridge et Byron ¹, c'est creuser une veine qui court au plus profond de leur œuvre, et la nourrit tout entière; c'est essayer de

1. Nous laissons de côté Southey, moins significatif, et Keats, purement artiste, chez lequel le mysticisme de la nature a existé en germe, mais n'a pas dépassé le stade de la sensation. Voir pourtant *Endymion*, I, 780-842.

ramener à la clarté relative de réactions psycho-physiologiques un monde de sensations, de sentiments et d'images que la critique littéraire a mille fois décrit ou analysé, mais où elle a laissé subsister, réduite à ses seules forces, un élément de mystère en apparence irréductible¹.

Nous n'examinerons pas le phénomène sous toutes ses faces. Pour en donner une explication vraiment complète, il faudrait dépasser le cadre d'une étude particulière. Le fait de conscience qui nous intéresse se rattache d'une part à la personnalité tout entière des hommes qui l'ont éprouvé²; de l'autre, à l'histoire des idées européennes. Il dérive d'une profonde transformation morale, liée sans doute elle-même aux modifications intimes du système nerveux moyen, comme au rythme propre du développement intellectuel et aux conditions économiques et sociales. On est d'accord pour reconnaître qu'une des principales différences entre notre sensibilité et celle de nos aïeux est la perception beaucoup plus intense et délicate que nous avons de la nature; mais, rayonnant autour de cette perception, un « naturalisme » de jour en jour plus riche et plus large imprègne maintenant la pensée, l'art et la vie elle-même; en rapport étroit avec le progrès continu et souverain des sciences, il est à la fois effet et cause du recul des croyances supra-naturelles et anti-physiques. Un panthéisme vague circule aujourd'hui, comme une même sève, à travers la littérature, la musique et la peinture; inspire les théories philosophiques et morales, nourrit l'enthousiasme du savant; se retrouve, à peine modifié, dans les doctrines de solidarité humaine et de bonheur social; règle, de plus en plus impérieusement, les besoins de notre sensibilité et l'hygiène annuelle de nos sensations; colore enfin les émotions religieuses d'un grand nombre d'esprits, à l'intérieur ou en dehors des Églises; et son âme diffuse semble être non seulement une conception nouvelle, mais aussi une perception nouvelle de l'univers.

Et sans doute, l'intuition panthéiste est aussi vieille que la pensée

1. Il n'est pas certain que les ressources actuelles de la psychologie nous permettent d'aller plus loin que ne l'a fait M. Legouis dans son étude sur Wordsworth. Toute tentative pour traiter à nouveau le sujet que nous abordons doit commencer par un aveu de ce genre.

2. Nous supposons connus du lecteur les grands traits de cette personnalité; il serait impossible de les rappeler ici.

humaine. Mais le moyen âge paraissait l'avoir desséchée en Europe; la Renaissance la ranima; elle a refleurie, plus vigoureuse, depuis deux siècles. Nous savons comment, en peu d'années, le même vertige sembla gagner les consciences partout où Rousseau avait fait jaillir du sol une nouvelle ivresse; et comment en Allemagne, en Angleterre, en France, pour ne citer que les terres d'élection du romantisme, une génération entière puisa dans la nature les joies mystiques d'une véritable initiation. Depuis cette exaltation passionnée de la première heure, la sensibilité du vieux monde est restée attachée à la terre où elle cherche toujours un renouveau de force et de vie; et la succession des écoles, la lutte des idées, les retours offensifs des religions dogmatiques, l'usure inévitable des sentiments, la fatigue enfin et l'ironie, n'ont pu stériliser en nos veines les plus profondes le suc capiteux qui gonfle nos cœurs et nourrit nos cerveaux. La conquête la plus certaine de la conscience contemporaine sur l'inconscient, avec le sentiment fraternel de la solidarité sociale, c'est la sensation directe de la solidarité cosmique. Artistes ou bourgeois, chrétiens ou nietzschéens, jeunes et vieux, esprits cultivés ou intelligences frustes, appuient aujourd'hui une partie au moins de leur vie intérieure sur le contact rafraîchissant ou extatique de l'univers. Aussi la tendance panthéiste dépasse-t-elle le romantisme, et lui a-t-elle survécu; et en dehors même des poètes, qui y trouvent le plus fécond des thèmes, les hommes ne sont pas rares aujourd'hui chez qui les intuitions cosmiques forment le « foyer principal d'énergie personnelle ¹ ».

Le phénomène que nous étudions n'est donc isolé ni dans l'espace ni dans le temps; il faudrait faire une place, pour l'expliquer, aux influences générales. Si la sensibilité de ces quatre écrivains s'est trouvée en même temps montée au ton de l'univers, et a vibré à l'unisson de la nature, la raison en est sans doute que le rythme psychologique européen, lié au rythme social, et obscurément aussi à l'évolution nerveuse, les y avait également et irrésistiblement prédisposés. Mais nous ne pouvons écrire l'histoire de la sensibilité romantique, et des influences diverses qui l'ont orientée vers le sentiment de la nature. Prenant comme un fait donné cette orientation

1. Nous empruntons cette expression au livre de W. James (*L'Expérience religieuse*, traduction Abauzit), qu'il nous arrivera fréquemment de citer.

préalable, nous cherchons à comprendre pourquoi, chez certains esprits, qui nous ont laissé de leur existence intérieure de suggestives confessions poétiques, elle s'est accentuée jusqu'à déterminer, passagèrement ou de façon durable, la place du centre principal de la vie religieuse.

Mais pour connaître toutes ces raisons, il faudrait sortir de la sensibilité pure. L'intuition panthéiste s'épanouit en une affirmation de l'immanence divine : or cette affirmation relève de l'intelligence. Ardente et enthousiaste chez Shelley, hautaine et satanique chez Byron, extatique et mystique chez Coleridge, assagie et chrétienne chez Wordsworth, elle a reçu d'eux la forme que lui imprimait leur personnalité ; mais en elle-même elle leur est extérieure, elle appartient à l'histoire des idées. Il y aurait donc à rechercher les influences multiples qui ont pu prédisposer au même moment ces esprits inégaux et divers à trouver leur satisfaction dans le concept abstrait du monisme. Il faudrait voir ce qui revient à Spinoza, à Shaftesbury, à Swedenborg ; au déisme du XVIII^e siècle, aux formules de la théologie anglicane, à ce qui reste de néo-platonisme dans la métaphysique chrétienne ; à l'immatérialisme de Berkeley, à l'idéalisme allemand, au matérialisme de d'Holbach. Très délicate, cette recherche de sources ne nous importe pas directement ici. Car — nous espérons en apporter la preuve, et notre assertion, à vrai dire, ne sera guère discutée — l'affirmation intellectuelle de l'immanence n'est pas chez nos poètes primitive, mais dérivée. Leur intelligence a accepté les formules du panthéisme traditionnel, logique ou mystique, parce que leur sensibilité les avait préparés à les recevoir ; et c'est dans leur vie intérieure, dans leurs réactions au contact de l'univers, dans leurs intuitions en un mot, qu'il faut chercher l'origine principale et véritable de leur métaphysique moniste. Le « primat de la vie affective » peut ne point être une loi générale de la conscience ; mais on ne saurait s'étonner qu'il régit la genèse de la philosophie des poètes.

A l'atmosphère intellectuelle dans laquelle ont baigné les intelligences des romantiques anglais, demandons seulement cet élément très général et à peu près universel : le théisme. En fait, l'Angleterre chrétienne et protestante a semé dans leurs esprits les germes d'une métaphysique religieuse plus précise ; et ces germes, il serait aisé

d'en retrouver le développement, chez ceux-là même, comme Byron et Shelley, qui ont pu se croire complètement affranchis du Christianisme. Mais négligeons ces déterminations plus accentuées que le dogme chrétien apportait avec lui; contentons-nous de l'impulsion irrésistible qu'imprimait à toutes les consciences, dans leurs démarches les plus instinctives, la notion d'un principe unique et infini de l'univers. Le matérialisme de d'Holbach lui-même n'a pu influencer la pensée de Shelley dans une direction contraire : cette unification totale de l'univers était un stade préliminaire du processus qui conduisit son esprit avide d'idéalité à l'immatérialisme panthéiste¹.

L'orientation nécessaire de toutes les intelligences vers la notion d'une cause transcendante est le seul élément d'explication préalable que nous ayons besoin d'emprunter à l'histoire des idées; nous ne prétendons pas que cette histoire, interrogée à loisir, n'en pût apporter d'autres.

Rappelons enfin les principaux caractères du phénomène à expliquer. Les romantiques anglais éprouvent passionnément, comme beaucoup de leurs contemporains, l'amour de la nature. Mais leur passion est imprégnée d'un enthousiasme mystique. A l'origine de cet enthousiasme, on trouve un fait de conscience, le même chez tous, malgré les nuances variées qu'il peut revêtir : c'est un état relativement simple et homogène, l'intuition panthéiste. Toutefois, si on analyse les expressions imaginatives qu'en ont données nos poètes, on est amené à y reconnaître plusieurs éléments : une perception, celle de l'immanence; une émotion, l'extase; et, en certains cas, une affirmation explicite, l'acte de foi panthéiste. Nous énumérons ces éléments dans un ordre provisoire : l'ordre logique, qui n'est point nécessairement l'ordre psychologique.

1. Wordsworth a exprimé avec clarté la perception d'une existence immanente au sein de la nature : « J'ai senti une Présence...; j'ai eu la sensation sublime de quelque chose de profondément infus, dont l'habitation est la lumière des soleils couchants, et l'Océan arrondi, et l'air vivant, et le ciel bleu, et l'esprit de l'homme² ».

1. Nous ne comprenons donc point l'étonnement manifesté par le Prof. Dowden (*Life of Shelley*, I, 331) devant cette phase de l'enthousiasme philosophique chez le jeune poète.

2. *Tintern Abbey*, traduction de M. Legouis (*La Jeunesse de Wordsworth*, p. 470).

Byron, Shelley, Coleridge, nous ont fait des aveux analogues¹.

2. Bien plus nombreux sont les textes où s'accuse l'aspect affectif de l'intuition, — son contenu proprement subjectif. L'extase panthéiste est une émotion extraordinaire et inexplicable ressentie au contact de la nature. Le sentiment, le souvenir de cette joie révélatrice sont partout présents dans l'œuvre de nos poètes. Chez Wordsworth, son expression reste discrète, chaste si l'on peut dire, contenue par l'idéalisme puritain de la sensibilité : la Présence qu'il a sentie dans la nature le « trouble par la joie de pensées élevées² » ; il applique à cette volupté des épithètes que l'usage religieux a sanctifiées (*that serene and blessed mood*³). Chez Coleridge, l'extase est plus libre, plus aiguë⁴ ; elle est plus sensuelle chez Byron⁵ ; Shelley l'a éprouvée comme un transport, une révolution de tout l'être... « Je poussai un cri perçant et, dans mon extase, mes mains s'étreignirent⁶. »

1.
 - There is society where none intrudes,
 « By the deep Sea...
 • I love not man the less, but Nature more
 • From these our interviews... »
 (Byron, *Childe Harold*, iv, str. 178.)
 - • It seemed that from the remotest seat
 • Of the white mountain's waste,
 • To the bright flower beneath our feet,
 A magic circle traced.
 • A spirit interfused around,
 • A thinking silent life;
 • To momentary peace it bound
 • Our mortal nature's strife. »
 (Shelley, *The Pine Forest of the Cascine*.)
 - • Oh! What a goodly scene!...
 • Dim coasts, and cloud-like hills, and shoreless Ocean....
 • It seemed like Omnipresence!
 (Coleridge, *Reflections on having left a place of retirement*.)
 - Etc.

2. *Tintern Abbey*.

3. *Ibid.*

4.
 - No wish profaned my overwhelmed heart.
 • Blest hour! It was a luxury, to be! »
 (*Reflections on having left, etc.*)

Voir aussi : *On Revisiting the Sea-Shore; This Lime-Tree Bower my Prison, etc.*

5.
 - There is a pleasure in the pathless woods,
 • There is a rapture on the lonely shore....
 (*Childe Harold*, iv, str. 178.)

Voir aussi III, str. 71-76.

6.
 - Sudden thy shadow fell on me :
 • I shrieked and clasped my hands in ecstasy! »
 (*Hymn to Intellectual Beauty*.)

3. Le troisième élément résulte des deux premiers; à vrai dire, il ne leur ajoute rien d'essentiel. Le « quelque chose » dont la perception s'accompagne d'un bonheur extraordinaire, est reconnu comme étant la cause suprême, et déclaré tel. Ici interviennent les déterminations intellectuelles et les tendances diverses des esprits; les formules qu'ils emploient ont leur source dans la métaphysique diffuse où ils puisent leurs concepts et leurs symboles. Mais, si variées qu'elles soient, ces affirmations ont toutes un caractère religieux. La Présence dont il a eu l'intuition est pour Wordsworth « un mouvement, un souffle qui donne l'impulsion à tous les êtres pensants, à tous les objets de toute pensée, et qui roule à travers toute chose ¹ »; ou encore, une « puissance bienheureuse qui roule autour, au-dessous, au-dessus de nous ² ». Shelley emploie volontiers des expressions analogues ³. Exercé à la spéculation abstraite et nourri des systèmes philosophiques, Coleridge donne à l'affirmation panthéiste une forme beaucoup plus nette ⁴. Aussi timide dans la décision intellectuelle qu'il était impétueux dans la sensation, Byron, au contraire, se dérobe derrière des formules imprécises, où l'on peut voir tantôt un monisme idéaliste, tantôt un vague polythéisme ⁵.

De ces trois éléments, d'ailleurs fondus, et dont la distinction n'est

1. *Tintern Abbey*, traduction Legouis.

2. *To my Sister*.

3. (That Power)
 • Which wields the world with never-weariéd love,
 • Sustains it from beneath and kindlers it above. •
 — The One Spirit's plastic stress
 Sweeps through the dull dense world, compelling there
 All new successions to the forms they wear. •
 (*Adonais*, str. 42-3.)

4. « There is one Mind, one omnipresent Mind
 Omnific.
 But 'tis God,
 Diffused through all, that doth make all one whole....
 (*Religious Musings*.)

5. Pour la première tendance :

• Are not the mountains, waves and skies, a part
 Of me and of my soul, as I of them? •
 (C. H, III, 75.)

Pour la seconde :

• ... Shall I not
 • Feel all I see, less dazzling, but more warm?
 • The bodiless thought? The Spirit of each spot?
 • Of which even now, I share at times the immortal lot?
 (*Ibid.*, 74.)

point nette, lequel est vraiment primitif? Le troisième, nous l'avons dit, est une conclusion surajoutée, dont la présence ou l'absence ne modifie guère l'extase. Cette étude tout entière tend à prouver que le second — l'état affectif — est antérieur au premier — la perception de l'immanence. Pour nous, l'intuition panthéiste est une émotion qui s'objective — le cas n'est pas rare, on le sait — en une pseudo-perception, et s'achève par une affirmation intellectuelle. Rassemblant les éléments du phénomène en une seule formule, c'est bien dans cet ordre que Wordsworth les énumère : « L'état d'âme serein et béni dans lequel les affections nous guident doucement, jusqu'à ce que, le souffle de notre corps et le mouvement même du sang humain étant presque suspendus, nous nous endormions corporellement et devenions une âme vivante; alors, d'un œil pacifié par le pouvoir de l'harmonie et par le pouvoir profond de la joie, nous voyons jusqu'à la vie des choses ¹ ».

Dans cette définition mystique de l'extase, écrite par un poète sous l'impression même de son expérience, s'accuse nettement le lien profond entre l'intuition panthéiste et la vie intérieure du corps. Ce sont les « affections », c'est la « joie » qui nous font pénétrer au fond des choses; mais ces affections, cette joie s'accompagnent de phénomènes organiques : arrêt de la respiration, ralentissement de la circulation, etc. ². Ainsi l'idéalisme de Wordsworth nous autorise à chercher, comme nous allons le faire, le secret du mysticisme naturaliste dans le rapport du corps et de l'âme. La théorie que nous nous proposons de démontrer est la suivante : la perception du « divin » au contact de la nature par un Wordsworth ou un Coleridge est la réfraction à travers une conscience préalablement imprégnée de métaphysique religieuse, — dans laquelle, si l'on veut, une vie divine « véritable » avait introduit le sens de la causalité transcendante, — d'une exaltation vitale particulièrement intense, obscure et complexe, produite par l'action profonde des forces naturelles sur l'organisme. C'est de cette exaltation extraordinaire, et jusqu'ici mal expliquée, qu'il nous faut avant tout rendre compte. Si nous réussissons à l'éclairer; si nous faisons rentrer l'extase pan-

1. *Tintern Abbey*, traduction Legouis.

2. « Dans l'état que les théologiens nomment « raptus » ou ravissement, la respiration et la circulation sont si faibles qu'ils se sont demandé si l'âme n'était pas pour un temps séparée du corps. » (*James*, p. 350.)

théiste dans le sentiment de la nature, le reste du processus, — son objectivation, — n'offrira plus de difficulté insurmontable. Car nous serons alors dans le cadre normal de la vie psycho-physiologique et de l'expérience religieuse; et aux yeux du psychologue l'affirmation qui clôt cette expérience est, dans le cas d'un Wordsworth, aussi naturelle et aussi bien fondée que dans tous les autres. La projection d'un Dieu immanent — réel ou illusoire — au sein de l'univers physique, au contact duquel se produit l'extase panthéiste, suit extérieurement au moins la même marche et obéit aux mêmes lois que la projection d'un Dieu transcendant — illusoire ou réel — au sommet du monde céleste, dans la vision duquel s'alimente l'extase du mystique chrétien. Et l'état actuel des opinions religieuses dans les pays occidentaux, où le panthéisme est une simple tendance et non une religion dogmatique, nous permet d'analyser le premier phénomène sans encourir le reproche d'irrévérence et de matérialisme adressé d'ordinaire aux critiques du second.

Nous chercherons nos arguments dans les œuvres de nos poètes d'une part, dans leur biographie de l'autre; et dans certains travaux de psychologie et de médecine qui éclairent le mécanisme des émotions et l'influence du monde physique sur l'être humain.

II

Analysons une fois de plus le « sentiment de la nature », tel que l'ont éprouvé nos poètes. Qui dit sentiment dit émotion. Cette émotion particulière doit avoir, comme les autres, ses manifestations organiques, et être elle-même avant tout — sinon exclusivement — la conscience de certaines modifications physiologiques¹. Ainsi la psychologie nous prépare à chercher dans le corps, intermédiaire entre notre esprit et l'univers sensible, le secret des réactions obscures que cet univers produit en nous. Mais en élargissant le domaine de la conscience organique, et en reliant d'une foule de liens profonds et subtils notre existence intérieure au rythme des choses, la physiologie médicale a permis de pousser plus loin cette

1. Nous nous appuyons sur la théorie physiologique des émotions, avec les corrections qu'y a apportées M. G. Dumas (*La Tristesse et la Joie*, 1900).

recherche, et de mieux comprendre la force à la fois et le mystère des émotions que nous devons à la nature.

On sait que les médecins appellent « cénesthésie » le sentiment général que nous avons de notre corps ¹. Fait de mille impressions ou sensations d'ordinaire indistinctes, et dont nous ne pouvons localiser l'origine, ce sentiment spécial constitue sans doute la base même de notre personnalité. Les variations ont une influence qu'on ne saurait exagérer sur le cours de notre vie intérieure, et le jeu de nos excitations et de nos dépressions morales. En particulier, on donne le nom d'« euphorie » à l'état de bien-être organique soudainement perçu par la conscience, c'est-à-dire à la cénesthésie agréable. La psychologie et la médecine futures feront sans doute porter l'effort de leurs analyses et de leurs préceptes sur les oscillations de ce sens vital interne, et les conditions générales qui les régissent, dans la mesure où ces conditions sont soumises à la volonté humaine; et l'hygiène morale de l'avenir cherchera probablement le meilleur remède au pessimisme dans la culture méthodique de l'euphorie. Négligé, au contraire, parce qu'il est diffus et vague, et que le langage n'avait pas pour lui de nom, ce sentiment a été jusqu'ici ignoré par les analystes, et il faut un travail délicat d'interprétation souvent conjecturale pour en retrouver l'action à l'origine des états d'âme, des théories philosophiques, et des tempéraments artistiques. Wordsworth a été de ce point de vue un précurseur; il a eu l'intuition, presque l'intelligence, du rôle que joue le « ton vital » dans notre histoire psychologique ². La discipline à laquelle il a plié sa vie est une recherche énergique, systématique et heureuse, de la santé de l'âme par celle du corps. Nous estimons que sa religion de la nature traduit la reconnaissance de son organisme pour les agents physiques qui furent, plus profondément qu'il ne le pensait, les sources réelles de sa joie et de son équilibre intérieur; et que chez lui comme chez Coleridge, Byron et

1. Pour tout ceci, voir Beaunis, *Les Sensations internes*, p. 152 et suiv.

2. « Au centre est une multitude indécise (presque toutes nos émotions devant la nature sont du nombre) qui selon l'impulsion de la volonté directrice incline vers le bonheur ou incline vers la tristesse. De la façon dont ces sentiments neutres agissent, dépend le sort de l'âme. Attirer à la joie cette masse hésitante, c'est là pour Wordsworth le devoir de la volonté qui préside. » (Legouis, p. 402.) Peut-être la part faite à l'action directe de la volonté est-elle ici exagérée; Wordsworth a surtout agi sur la cénesthésie en la plaçant volontairement dans des conditions favorables.

Shelley, l'intuition panthéiste est l'envahissement plus ou moins brusque de la conscience par le flot de vitalité et de bonheur organique que font sourdre en tout l'être les mille excitations de l'univers sensible ¹.

Les œuvres de ces poètes nous offrent en quantité considérable les matériaux de notre démonstration. Le difficile n'est pas de les recueillir, mais de les utiliser et de les classer. Plaçons-nous dans la généralité de l'expérience, et rattachons les aveux poétiques des romantiques anglais aux impressions que nous éprouvons par nous-mêmes.

D'où vient le plaisir que nous donne une promenade en pleine campagne? Les éléments en sont très divers; examinons-les, en allant des régions les plus claires de la conscience aux plus obscures; du plus psychologique au plus physiologique. L'exaltation de notre personnalité, due à son libre développement dans un milieu indéfini, d'une passivité et si l'on veut d'une patience absolue, qui accepte non seulement nos démarches, mais toutes nos manières d'être, de vouloir et de sentir; l'heureux contraste de cette libre expansion avec la gêne que la ville, la vie sociale, le séjour dans les groupements humains, la limitation réciproque des égoïsmes, imposent à notre corps et à notre esprit : cet élément entre pour une part variable, mais parfois dominante, dans l'amour de la solitude en pleine nature; et les grands personnels, les grands orgueilleux meurtris par le contact des hommes — les Byron — ont aimé dans l'univers sensible avant tout le maternel accueil de l'espace, l'amitié des grandes forces qui respectent l'âme romantique puisqu'elles ne nient point le sentiment passionné qu'elle a d'elle-même, et dont les caresses invisibles n'ont pas la rudesse maladroite des gestes humains ². Quel champ plus vaste et plus libre, pour la persona-

1. Il va sans dire que nous ne croyons pas être le premier à émettre cette hypothèse. Nous essayons seulement d'en pousser un peu plus loin la vérification.

2. La nature n'est certes pas toujours passive; mais ses rigueurs et ses colères n'irritent point notre égoïsme psychique parce qu'elles ne sont pas attribuées à une volonté rivale. C'est un lieu commun chez les romantiques que la « fureur des éléments » vaut mieux que le contact des hommes. Et dans la lutte contre les éléments, notre moi trouve une source de plaisir que nous étudierons plus loin. Ces deux excitations de cause inverse ne se contredisent point, car la première est plutôt psychologique, la seconde plutôt physiologique; Byron les a recherchées l'une et l'autre, parfois ensemble (strophes à l'Océan). Toutefois, les hommes capables d'aimer la nature dans ses violences sont en général des éner-

lité exaspérée de Byron, que l'étendue infinie de la mer ou du désert?

Oh that the desert were my dwelling-place...

Roll on, thou deep and dark-blue Ocean, roll '...

Certes, ce plaisir n'est pas d'ordre purement psychologique. Du moment que l'activité du moi, l'expansion de la personne y sont intéressées, il est en relation étroite avec le « ton vital » lui-même; et dans la joie d'un Byron en face des flots bondissants qui l'appellent, on peut discerner une activité musculaire et nerveuse ébauchée et commencée, faite de souvenirs et d'espérances, où tout l'organisme participe. Mais ce n'est là qu'une action indirecte des agents physiques; leur influence ne s'exerce encore que par l'intermédiaire d'un fait de conscience — l'image de la liberté possible, le sentiment d'une expansion indéfinie du moi.

A ce plaisir dynamique en quelque sorte, il faudrait rattacher le plaisir négatif, si l'on peut dire, qui consiste en la cessation de la douleur. La nature est le grand narcotique de tous les sensuels dont la sensualité est trop fine ou trop forte pour chercher l'oubli dans les engourdissements vulgaires. Même en ce cas sans doute, elle agit positivement par les excitations agréables que nous analyserons plus loin; mais elle agit surtout par un ensemble d'excitations faibles, à peine perceptibles, et qui constituent une sorte d'influence neutre. Elle endort et apaise, elle éloigne la conscience des douleurs trop vives pour la diriger vers la multitude des impressions tranquilles dont le flot baigne l'âme et la berce en silence. A tout prendre, c'est bien à un accroissement de l'énergie vitale que cette action se ramène; effacer le déséquilibre grave, la déchirure des faisceaux de tendances dont souffrait l'âme, c'est rétablir avec l'organisation et l'ordre la santé dans la conscience. Toutes les forces

giques à personnalité forte et leur panthéisme a chance d'incliner au personnalisme. Nous verrons que tel est le cas pour Byron.

1. *Childe Harold*, iv, str. 177-179. Shelley et Coleridge n'ont certes pas ignoré ce sentiment. Par exemple :

- « I love all waste
 - « And solitary places; where we taste
 - « The pleasure of believing what we see
 - « Is boundless, as we wish our souls to be. »
- (Shelley, *Julian and Maddalo*.)

On a pu trouver chez Wordsworth lui-même, malgré son humanitarisme théorique, quelque « misanthropie ». (Voir *The Prelude*, II, 76-77.)

naturelles, toutes les qualités sensibles concourent à cette guérison. Mais avant tout c'est la possibilité permanente de sensations neutres ou à peine colorées d'une nuance agréable, que l'âme endolorie cherche en ce cas dans la nature; et c'est le mol abandon du fardeau des soucis et des peines, la renonciation à la pensée et à l'effort, qu'elle offre aux sensibilités froissées, et que nos poètes ont mille fois trouvés en elle.

Yet now despair itself is mild,
Even as the wind and waters are '... Etc.

De même, on peut sentir la nature avec son imagination, sa mémoire, son intelligence — en philosophe, en poète et en lettré. Si grande que soit la part de l'excitation extérieure et du plaisir sensuel qui en résulte immédiatement, l'esprit n'est point passif au contact de la nature; il réagit avec son activité propre, et met dans cette réaction toute sa richesse intérieure. L'ébranlement de nos facultés au spectacle de l'univers sensible est une source de jouissances très vives, d'autant plus abondantes que nos facultés sont plus fécondes, et à la production desquelles nous collaborons avec les choses. Sans doute, ici encore il faut faire au corps sa part. Cette excitation heureuse de l'esprit où se lèvent les idées et les images, où se déroulent les souvenirs, où bourdonnent les vers des poètes, c'est un plaisir, et elle a donc sa base organique et son aspect physiologique. Et, d'autre part, si notre intelligence est vivifiée, le rythme de notre mémoire accéléré, c'est par l'effet total des influences extérieures. Mais le rôle principal appartient ici à l'activité mentale; elle donne à la nature plus qu'elle n'en reçoit, et sur l'exaltation organique produite par les agents physiques se superpose une exaltation d'origine psychologique qui élève la con-

1. Shelley, *Stanzas* (décembre 1818). Ou encore :

- Then would I wander far away,
 - And, lingering on the wild brook's shore
 - To hear its unremitting roar,
 - Would lose in the ideal flow
 - All sense of overwhelming woe..
- (*The Retrospect*; cité par Dowden, *Life*, 1, 270.)

Etc. Ou cette forte expression de Coleridge :

- Oh! tis a quiet spirit-healing nook! •
- (*Fears in Solitude*.)

science à un sentiment plus fort et plus plein de ses énergies propres ¹.

Wordsworth a connu profondément cette action excitatrice de la nature sur l'esprit; et surtout l'influence qu'une telle action souvent répétée exerce sur le développement de nos facultés. En nous donnant l'occasion de sentir, de vivre et de penser, la nature est vraiment notre éducatrice; c'est à elle que l'âme de l'enfant doit ses progrès silencieux et sa croissance intérieure. Prétexte perpétuel d'émotions, de sensations infiniment variées, où tout le clavier de notre sensibilité physique et morale est mis en jeu, des notes les plus fortes aux plus délicates; excitant par le spectacle changeant des saisons, la vie incessante et multiple des champs et des bois, les scènes aussi de l'activité humaine qui s'y mêle, toutes les curiosités des sens et de la réflexion qui s'éveillent, le monde physique est bien l'artiste qui façonne dans la joie les jeunes esprits. Tel est le sens de ces expressions vives et frappantes où le poète du *Prélude* nous montre le charme, la grandeur, la paix, la noblesse de la nature s'insinuant dans l'âme de l'enfant et en imprégnant les fibres les plus secrètes ².

A vrai dire, cette théorie psychologique de la croissance de l'esprit au contact des choses est inséparable chez Wordsworth du mysticisme naturaliste tout entier. La fécondité, la vertu des leçons que donne la nature, elle les doit à la Présence ineffable dont le pressentiment fait palpiter dès ses jeunes années le cœur de son élève docile. Nous ne sortirons pas de l'interprétation légitime des textes en trouvant à chaque page du *Prélude* cette confession implicite mais claire : c'est par l'influence divine dont elle baigne à la fois le corps et l'âme, — par l'excitation générale et multiple du ton vital, dirons-nous, — que la nature « nourrit » l'esprit; ses leçons de force, de sagesse, de grâce, d'indépendance et de bonté,

1. Le point de vue où nous nous plaçons dans cette étude nous oblige à mettre au premier plan la base organique et émotionnelle des faits de conscience qui nous intéressent. Une analyse proprement littéraire du sentiment de la nature chez les romantiques anglais aurait au contraire à examiner en détail les répercussions d'ordre imaginatif et intellectuel par lesquelles l'ébranlement initial se prolonge dans les régions supérieures de la vie de l'esprit, et influence l'expression poétique elle-même. Mais cette seconde partie de la recherche a été souvent faite, alors que la première a été plutôt négligée.

2. Nous ne pouvons que renvoyer aux deux premiers livres du *Prélude*. Voir aussi Legouis, liv. I, chap. II.

n'empruntent leur efficacité qu'au bonheur inexplicable et persuasif dont elle accompagne et confirme au fond de nous-mêmes son autorité d'éducatrice. Et reprenant en sous-œuvre l'admirable psychologie de Wordsworth, une théorie plus scientifique de la vie de l'esprit en acceptera les conclusions, mais traduira en termes plus concrets, plus rapprochés du corps et de l'organisme, ses affirmations imprégnées du vieux spiritualisme. Entre les leçons de la nature et l'âme humaine qui les reçoit et s'en inspire, — entre les qualités sensibles de l'univers et l'homme qui les imite en lui, — elle rétablira l'intermédiaire constant et nécessaire : les sens, et pas seulement les sens externes, mais cette sensibilité interne qui enregistre le plus profondément le rythme des choses : le sens organique ¹.

Plus grande est déjà la part du corps, et plus directe l'élévation du ton vital, dans la sensation proprement affective de la nature ; que cette sensation se développe en plaisir artistique, ou reste brute. Dans le premier cas, — très fréquent chez les poètes, — la résonnance esthétique est en partie l'œuvre propre du sujet sentant, et l'émotion éprouvée se ramène donc aussi à l'activité de l'esprit. Mais quel que soit le caractère de cette émotion : âpreté sauvage et sublime, grandeur apaisée et beauté sereine, douceur et grâce riante, elle est d'abord une joie des sens, son élément premier est une perception sensitive. Cette analyse a été souvent faite ². On a dit avec raison que si l'œil est caressé par la courbe harmonieuse des collines ; si la masse de la montagne nous écrase et nous ravit ; si le vert éclatant des prairies, l'azur profond du ciel, nous charment d'une joie sensuelle ; si l'oreille est enchantée par le gazouillis du ruisseau ou la plainte du torrent ; si nous respirons l'odeur des forêts et le parfum des landes avec un plaisir où il y a de l'art et de la poésie, la cause en est avant tout dans la structure de nos organes, l'adaptation de notre système nerveux à l'univers, et le rapport de notre sensibilité aux vibrations multiples de l'éther. C'est le corps qui choisit, par

1. Wordsworth n'avait pas à faire œuvre scientifique. Mais, pour le psychologue comme pour l'artiste, le mérite incomparable de sa poésie est dans la sûreté avec laquelle les relations obscures de la conscience et de l'organisme sont transposées et exprimées en termes moraux.

2. Voir en particulier Sergi, *Les Emotions*, chap. xiv à xviii, et surtout p. 391-2 (traduction française, dans la Bibliothèque de Psychologie expérimentale).

ses déterminations propres, les qualités agréables du monde : quoi d'étonnant qu'il les enregistre sous forme d'exaltation vitale, en même temps qu'il les livre à la conscience sous forme de plaisir?

Et même si la sensation demeure brute, et ne s'épanouit point en une impression de beauté, nous savons aujourd'hui que les aspects sensibles de la nature ont par eux-mêmes une action bienfaisante sur notre disposition physique et morale. Ces couleurs éclatantes, cette lumière qui inonde l'âme de rayons et le corps d'effluves, ce vert des feuillages qui détend délicieusement les nerfs, cette chaleur du soleil qui ranime le sang en nos veines, cette grandiose symphonie des voix du torrent, de la mer et du vent, sont des excitations positives, et dans des limites très larges, pour l'organisme sain, des excitations utiles et agréables ¹.

Et nous comprenons ainsi que la simple perception de la nature ait eu chez nos poètes le caractère d'une vraie sensualité; sensualité excessive peut-être, et morbide en son excès comme toutes les passions; mais saine en son principe, et où parlait l'instinct profond du corps. La joie de tous les sens au contact du monde a été chez eux une exaltation psycho-physiologique, et a traduit le bonheur de l'organisme satisfait en ses susceptibilités les plus fines par la perception d'une harmonie secrète entre ses besoins spontanés et les qualités des choses.

Ici, il faudrait tout citer. Quel est d'ailleurs le poète, mystique ou non mystique, depuis les origines du romantisme jusqu'à nos jours, dont l'œuvre ne nous offre les traces de cette sensualité spéciale? La poésie moderne est faite avant tout de la perception et de l'expression vives des aspects du monde. Tout au plus pouvons-nous dire que les romantiques anglais ont eu au suprême degré ce don de perception et d'expression; sans oublier d'ajouter que, depuis, par la loi d'intensification progressive des effets artistiques, la poésie européenne l'a vu s'exagérer encore. Inégale d'ailleurs en délicatesse et en force de l'un à l'autre, plus riche et plus nuancée chez un Shelley que chez un Wordsworth, elle offre chez tous le même caractère d'intensité anormale. Et chez tous, les termes qui la traduisent

1. Roger, *Introduction à l'étude de la Médecine*, chap. III (les agents physiques). — Le Gendre, *les Maladies de la Nutrition* (dans *Charcot-Bouchard*, I, 376 et suiv.). — Sergi, *ouvrage cité*, p. 266-7.

laissent transparaître le retentissement profond de la perception sur la vie organique elle-même. Le cours du sang dans les artères, les pulsations du cœur, le rythme de la respiration, les mille phénomènes d'innervation et de contractilité musculaire dont se composent à tout moment l'activité et la conscience du corps, sont modifiés — ils le sentent, ils le disent, et cet aveu involontaire est un fait psychologique de la plus grande valeur — par la campagne humide de rosée, le murmure des flots au soleil, les parfums lourds de midi, la fraîcheur de la source, l'haleine tiède du printemps, et toutes les splendeurs et tous les charmes de la terre¹. La « Plante sensitive » de Shelley, on l'a dit mille fois, c'est le poète lui-même : comme elle, il se nourrit silencieusement, à toute heure, des bruits, des rayons, des parfums dont l'onde voluptueuse et tranquille berce la conscience obscure sans apparaître à la conscience claire ; le sang dans ses artères bat en un mystique unisson avec le rythme de la nature². L'intensité de la sensibilité se détruit elle-même ; une sensation forte — un parfum par exemple — est une volupté trop aiguë, une souffrance, une défaillance ; à tout instant, elle devient « évanouissante », disparaît aux limites de l'acuité perceptible³. Tout ceci est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister. Mais qui n'a remarqué, en lisant la *Vie de Shelley* du professeur Dowden, combien la sensualité de la nature était chez le poète profonde et diverse ? Nous le voyons, dans ses promenades, lécher la sève amère qui suinte des

1. Par exemple, Wordsworth :

• Sensations sweet
• Felt in the blood, and felt along the heart. •
(*Tintern Abbey.*)

2.

• The Poet's blood
• That ever beat in mystic sympathy
• With nature's ebb and flow... •
(*Alastor.*)

3. Les traces de cette hyperesthésie sont partout dans la poésie de Shelley. Citons seulement :

• Sounds over flow the listener's brain
• So sweet, that joy is almost pain.
(*Prometheus*, II, 11.)

On sait qu'il éprouvait des « sensations transposées » :

• Of music so delicate, soft and intense,
• It was felt like an odour within the sense.
(*Sensitive Plant.*)

Et des « sensations subjectives ». Écoutant avec intensité le silence de minuit, il y entend la pulsation du sang dans ses propres artères, « midnight's tingling silentness ». (*Alastor.*)

pins¹. Il passe de longs après-midi d'été, tel un être amphibie, parmi les rochers, dans le lit d'un torrent, recevant tour à tour la douche glacée de l'eau écumante, et, sur la pierre brûlante, la douche de feu du soleil². Il écrit son *Prométhée* dans les thermes de Caracalla, entouré d'un océan bruissant de vie végétale, de rumeurs d'abeilles et de parfums lourds³. A la grande chaleur de l'été, il flotte, engourdi en un rêve mystique, dans sa barque immobile, sur les eaux incendiées de soleil⁴. Comment s'étonner qu'il résume en ces termes, écrivant à une amie, l'histoire affective de sa vie : « Le vent, la lumière, l'air, l'odeur d'une fleur, me donnent des émotions violentes. Quant aux occasions de souffrir, il n'est pas besoin de les énumérer⁵. »

Shelley ne fait pas exception. Moins irrésistible peut-être, moins païenne et primitive, la même sensualité se retrouve chez Coleridge. Celui-ci perçoit la nature par tout son corps; il a la conscience aiguë de la sensibilité diffuse à travers tous nos membres, et qu'on appelle sens organique; et ses vers expriment clairement l'action du monde physique sur ce sens intérieur. Il aime à étendre ses membres « le long d'un ruisseau, dans un creux de forêt moussu, au soleil ou au clair de lune, abandonnant toute son âme vitale aux influences pénétrantes des formes et des sons, et des éléments changeants⁶ ». Il s'étend sur la fougère ou la bruyère flétrie, dans la solitude des collines; et de l'alouette qui chante, du soleil, de l'air agité, de « douces influences » descendent et « palpitent sur tout son corps⁷ ». D'un paysage de prés et de bois, il sent la verdure fortifiante (*healthful greenness*) se déverser sur l'âme⁸. Comme la harpe éolienne au souffle qui passe, il vibre tout entier aux mille ondes sensitives que lui envoie la nature, et que produit peut-être, sur les cordes de l'univers, « cette brise idéale qui serait à la fois l'âme de chaque être, et le Dieu du Tout⁹ ». Il serait facile de montrer des goûts analogues,

1. I, 372.

2. II, 214-15.

3. II, 261-3.

4. II, 505.

5. A Claire Clairmont, II, 389. Voir Chevrillon, *Études anglaises : La nature dans la poésie de Shelley*.

6. *The Nightingale*.

7. *Fears in Solitude*. Voir aussi : *On Observing a Blossom*, etc.

8. *To a young friend*, etc. (1796).

9. *The Eolian Harp*.

les mêmes habitudes de sensualité à la nature; de retrouver des expressions aussi fortes, aussi révélatrices, chez Byron et Wordsworth¹. Notre analyse ne gagnerait rien à ce complément de preuves; car ce chapitre de la psychologie poétique a été écrit bien des fois².

Dans la mesure où cette sensibilité exaltée aux qualités sensibles du monde se traduit par un plaisir, elle accroit, momentanément au moins, l'intensité de la vie organique, et stimule le ton vital plus que chez la moyenne des hommes. Peu nous importe qu'elle enferme un élément morbide; qu'à la longue elle détruise l'équilibre de l'âme et du corps, ou en tout cas se détruise elle-même; c'est ce qui est arrivé, nous le savons, chez Coleridge, et ce que Shelley éprouvait déjà quand la mort le prit. L'essentiel pour notre démonstration est de noter la susceptibilité particulière aux impressions physiques, sous l'influence de laquelle nos poètes ont éprouvé certaines des émotions les plus fortes de leur vie.

Mais nous n'avons parlé jusqu'ici que des excitations perceptibles aux sens. Celles dont l'organisme ressent les effets sans en reconnaître les causes, nous fournissent des éléments d'explication plus

1. Par exemple, Wordsworth :

- Our minds shall drink at every pore
- The spirit of the season. »

(*To my Sister.*)

Et Byron :

- I live not in myself, but I become
- Portion of that around me, and to me
- High mountains are a feeling », etc.

(*C. H.*, III, str. 72.)

2. En ce qui touche Wordsworth, on peut penser que M. Legouis a légèrement exagéré la qualité spirituelle de sa sensibilité (*ouvr. cité*, p. 473 et suiv.). Sans doute il avait l'odorat et le goût peu développés; et les impressions même de l'ouïe et de la vue conservent chez lui un certain caractère d'idéalité; mais Wordsworth, son œuvre entière en est un sûr témoignage, avait une de ces « consciences organiques », — de ces « cénesthésies », — très accentuées qui appartiennent souvent aux natures chastes, mais ardentes et concentrées. Il sentait très vivement son propre corps et les influences qu'exerçait la nature sur son état intérieur; ne craignant pas de s'abandonner à cette sensualité spéciale, parce qu'il faisait d'elle, nous le savons, un moyen mystique de connaissance et presque un devoir moral (*To my Sister, The Tables Turned*, etc.). C'est ce qu'a voulu dire De Quincey, clairvoyant quoique — peut-être parce que — sourdement hostile, quand il a déclaré que « Wordsworth's intellectual passions were fervent and strong; but they rested upon a basis of preternatural animal sensibility diffused through all the animal passions (or appetites) ». (*The Lake Poets, Will. Wordsworth*, éd. Masson, p. 246.) Par « all the animal passions », il entendait sans doute le centre général de la sensibilité organique, vers lequel confluent les sensibilités particulières.

importants encore. Les ondes les plus abondantes de ce flot de bonheur organique où nous croyons voir la réalité de l'intuition panthéiste, viennent des énergies cachées et longtemps ignorées de l'univers.

Et d'abord, ce n'est presque jamais au repos que nous percevons la nature. Le sentiment que nous avons d'elle est lié, dans notre expérience, à la conscience d'une activité dont elle est le théâtre et l'occasion. La marche, — pour parler seulement du sport aimé de Wordsworth, et que tous les Lakistes ont pratiqué avec passion, — n'a pas seulement pour effet d'accroître nos impressions et d'élargir notre contact avec le monde sensible; c'est un exercice musculaire qui intensifie en nous l'activité physiologique et retentit profondément sur tout l'organisme. Inutile d'insister sur ce point : notre démonstration ne gagnerait rien à reproduire un chapitre d'hygiène médicale. Et, sans doute, l'accroissement d'énergie vitale que développe en nous la marche n'est pas directement un effet des agents physiques; mais à l'exercice des muscles que notre volonté commande, et à l'accélération de la circulation que cet exercice développe, se joint l'influence capiteuse de l'air vivifiant et libre que respire le corps en mouvement. L'oxygène, l'ozone des grèves, des forêts et des landes, est la source principale de cette ivresse physique que nous verse la nature sauvage, et dont la griserie a déjà en elle quelque chose d'un vertige divin¹. On comprend ainsi les longues marches, les promenades quotidiennes de Wordsworth, assujetti toute sa vie à la chaîne d'un plaisir qui était pour son corps et son âme une nécessité; ses courses obstinées de solitaire, par tous les temps, jusqu'aux derniers jours, à travers les collines et les vallons où il cherchait, sans toujours le trouver, le pâle souvenir des extases de sa jeunesse². La poésie de Coleridge est tout animée de l'exaltation joyeuse que donne aux nerveux l'activité en pleine

1. Nous savons que « le protoxyde d'azote et l'éther, surtout le premier¹ suffisamment mélangés d'air, sont d'énergiques stimulants de la conscience mystique ». L'oxygène et l'ozone, à dose appropriée, ont la même vertu. (*James*, p. 329.)

2. « I calculate, upon good data, that... Wordsworth must have traversed a distance of 175.000 to 180.000 English miles — a mode of exertion which, to him, stood in the stead of alcohol and all other stimulants whatsoever to the animal spirits; to which, indeed, he was indebted for a life of unclouded happiness and we for much of what is most excellent in his writings. » (*De Quincey*, *L. P.*, p. 242.)

nature. Shelley, plus qu'à demi engagé dans le monde physique où ses sens de même que son esprit trouvaient leur aliment véritable, nous apparaît comme un faune toujours en mouvement, à travers bois, au bord des étangs, au fil des rivières, sur les vagues amies, jouant avec le vent et l'eau qui devaient le reprendre un jour. Au souvenir de Byron reste associée la prodigieuse dépense d'énergie de son organisme toujours tendu, toujours en lutte contre les éléments, et cherchant dans les exploits physiques une volupté inspiratrice¹.

S'exposer à l'air libre, se mettre largement en contact avec la nature, c'est se placer dans les conditions les meilleures pour subir l'action de ses forces les plus universelles et les plus puissantes. Que dirons-nous de ces synthèses d'influences, par qui la vie humaine participe le mieux à celle de la terre, et qu'on appelle les saisons? Leur action excitante ou dépressive sur le corps et l'âme de tous les hommes et des poètes est une vérité banale; contentons-nous de la rappeler. Mais notons-le, l'effet psychologique des saisons n'est point déterminé en lui-même; leur traduction affective dépend avant tout de notre disposition intérieure; qui n'a goûté dans le printemps de suprêmes mélancolies? Pour les organismes sains, débordant de force, en paix avec eux-mêmes, et qui peuvent supporter ses colères ou ses rigueurs, la nature est toujours une source de joie, toute saison accroît en eux le sentiment de la vie. L'hiver nous réchauffe de l'énergie que nous dépensons pour lutter avec lui; son air glacé est le plus salubre des toniques, et l'immensité morte gonfle nos poitrines du sentiment de notre vitalité intérieure. L'ivresse du printemps est le thème éternel de la vieille poésie humaine². L'été lourd écrase l'âme d'une langueur où vibre,

1. • Ye Elements! In whose ennobling stir
 • I feel myself exalted! •

(C. H., IV, str. 177.)

Tout le monde connaît les chevauchées, les prouesses nautiques et nataoires de Byron.

2. C'est ici qu'il faudrait faire intervenir l'influence obscure de la sexualité. On sait quel rôle certains psychologues ont cru devoir attribuer à cet élément dans la naissance de l'extase religieuse, et quelles protestations leurs théories ont soulevées. Nous n'avons pas ici à prendre parti. D'ailleurs l'intuition panthéiste ayant pour caractère distinctif de ne pas mettre notre moi en rapport ineffable avec une personne surnaturelle, mais bien avec une existence indéfinie et vague, l'excitation subconsciente des centres et des organes sexuels y jouerait

dans la sourde rumeur de midi, la pulsation même de l'être. Et l'automne, le deuil des champs, le linceul des brumes, font surgir au plus profond de nos consciences modernes une étrange et secrète volupté; l'odeur riche des feuilles pourrissantes, le souffle des marais où fermentent les brindilles tombées, livrent à nos nerfs le lien mystérieux par lequel, dans l'histoire des êtres comme dans le drame annuel des saisons, la mort et la vie s'unissent en une éternelle fécondité ¹. Il n'est point de saison, il n'est point d'heure qui n'ait fait sourdre chez nos poètes la sensation pleine et forte qui s'épanouit en inspiration ².

Quelle que soit la saison ou l'heure, l'état hygrométrique de l'atmosphère est pour tous les hommes un élément de bien-être ou de malaise physique, et entre pour une part importante, chez beaucoup, dans la trame même de la cénesthésie. Très diverse selon les climats, et surtout selon les individus, cette influence ne saurait être regardée comme toujours favorable, ni utilisée comme élément simple d'explication pour une théorie positive de l'intuition panthéiste. Mais les tempéraments adaptés aux pays humides puisent dans la tiédeur moite de l'atmosphère une molle douceur, parfois énervante, parfois apaisante et salutaire. Fait dès l'enfance au climat changeant mais doux, au ciel pluvieux de l'Angleterre, Wordsworth a trouvé dans cette ambiance à peu près constante, dans l'air saturé d'eau qui gonfle de sève les gazons lourds et éveille

de toute façon un rôle moindre que dans les autres formes du mysticisme. Mais étant donné le rapport spécial entre l'ivresse printanière et le désir, personne ne niera que le sentiment de la vie universelle ne s'accompagne et ne s'enrichisse au printemps d'un sourd émoi des facultés génésiques; et que l'amour de la nature ne soit ainsi, en certains cas, relié à l'amour humain par des affinités profondes.

1.
 - My very heart faints and my whole soul grieves
 - At the moist rich smell of the rotting leaves
(Tennyson, *Song*, II.)

• Et puis il y a autre chose encore, je ne sais quoi, dans les marais, au soleil couchant. J'y sens comme la révélation confuse d'un mystère inconnaissable, le souffle originel de la vie primitive qui était peut-être une bulle de gaz sortie d'un marécage à la tombée du jour. •

(Maupassant, *Sur l'Eau*, p. 163.)

Pour le sentiment de la fécondité de l'automne, voir Shelley, *Ode to the West Wind*; *The Sensitive Plant*, III.

2. Les journaux de Dorothee Wordsworth contiennent l'indication très nette des excitations sensibles que son frère et elle demandaient aux diverses saisons. — Chaque poète, selon son tempérament, n'en a pas moins eu ses saisons préférées.

en nos veines un sentiment de fécondité facile et saine, la possibilité de construire sa vie sur le contact avec une nature égale et jamais violente; et cette « Ode au vent d'Ouest » de Shelley, qu'est-elle, dans sa prodigieuse intuition des liens profonds entre les grandes forces physiques et la vie humaine, sinon un hymne au plus fidèle, au plus doux, au plus inlassable des génies qui façonnent le ciel, le climat et le sang même de l'Angleterre?

O wild West Wind, thou breath of Autumn's being...
Wild Spirit, which art moving everywhere;
Destroyer and preserver; hear, O hear!

Il n'est guère possible d'utiliser ici les notions encore très vagues que nous apportent la médecine et la physiologie en ce qui touche l'influence de l'électricité atmosphérique et du magnétisme sur l'organisme humain¹. Nous savons combien les nerveux — et tous les poètes sont des nerveux — ressentent les variations de l'état électrique; mais les impressions ainsi produites sont le plus souvent désagréables; et nous ne sommes pas fixés sur ce que notre cénesthésie normale peut devoir à cette influence.

Tel n'est pas le cas du dernier agent physique qu'il nous reste à examiner : la pression barométrique et ses variations. Mais comme l'effet heureux de ces variations, pour l'organisme humain, ne peut être éprouvé à coup sûr que grâce à un changement d'altitude, nous en rattacherons l'étude à celle de la montagne, envisagée comme facteur de notre vie physiologique et psychique. Aussi bien la montagne, ou l'humble colline, sont-elles intimement associées au sentiment moderne de la nature; et c'est dans les vertus secrètes de leur air plus pur et plus rare que nous trouverons l'élément principal peut-être de l'explication que nous cherchons².

Ce n'est point par hasard que la montagne, plus encore que la mer³, occupe le premier plan dans la poésie des romantiques

1. V. Roger, *ouvrage cité*, chap. III.

2. Pour la première floraison du « mysticisme de la montagne » en France et en Europe au XVIII^e siècle, voir D. Mornet, *Le Sentiment de la Nature en France*, etc. (1907), p. 269, 272. Les textes réunis par l'auteur nous prouvent une fois de plus combien peu innovaient les romantiques anglais. — Voir aussi les ouvrages bien connus de Ramond.

3. On sait quelle place tient la mer dans la vie et la poésie de Byron et Shelley. Coleridge et Wordsworth lui ont dû des inspirations mystiques (Coleridge, *On Revisiting the Sea-Shore*; Wordsworth), le sonnet « It is a beautiful

anglais. Mieux qu'un sort aveugle, le vœu profond de leurs tempéraments les a attirés vers elle; ils l'ont vue et revue parce qu'ils l'ont cherchée d'instinct, et ont senti en la voyant qu'elle était la patrie de leurs âmes¹. Byron, Shelley, ont connu les Alpes et les ont chantées avec extase; Wordsworth les a visitées aussi et les a aimées; Coleridge sur le Harz, sur l'Etna, a deviné la haute montagne; et tous quatre ont emporté de leur contact avec la sublimité des cimes et l'air glacé un souvenir inoubliable qui palpète dans les hymnes de leur adoration². Enthousiasme de l'intelligence philosophique, sans doute; de la sensibilité esthétique aussi, dans ce qu'elle a de plus indépendant et spontané; enthousiasme religieux, biblique, chez Coleridge et chez Wordsworth : mais nourri d'une exaltation physique où l'on sent vibrer le cri reconnaissant de la chair et des sens. Les massifs du pays de Galles, le Jura, l'Apennin, ont été aussi pour eux des sources vives d'émotions et de joie. Et si Wordsworth, plus capable de constance que son ami Coleridge, a fixé sa vie parmi les montagnes du « pays des lacs »; si de son enfance à sa mort les faces austères de ces géants ont hanté l'horizon de ses yeux comme celui de sa poésie; si le romantisme anglais reste associé à cette recherche de pureté sur les hauteurs qui fut l'âme commune des Lakistes, ne faut-il pas voir là plus qu'une affinité d'art et de sensibilité

evening, calm and free »....) — On sait, d'autre part, quelle synthèse riche et puissante d'excitations la mer apporte à l'organisme (salure, iode, oxygène, ozone, air frais et vif, etc.). Notons seulement un détail : l'horizon marin nous donne la sensation de l'infini, en permettant aux muscles de l'œil des mouvements d'adaptation illimités dans le sens horizontal.

1. Tout le monde connaît la page où Ruskin a fixé cette impression de « reconnaissance » mystique donnée par la sublimité de la montagne à l'attente confuse de l'enfant (*Præterita*). — Voir Chevrillon, *La Jeunesse de Ruskin*, *Revue germanique*, janvier 1905.

2. Par exemple : Byron, *Childe Harold*, III, str. 62 et 68-76; Manfred, acte I, scène II; acte II, scène II. — Shelley, *Mont Blanc*; *Triumph of Life*, début. — Wordsworth, *Descriptive Sketches*; *Prelude*, VI; XVI, début. — Coleridge, *Lines written in the Album at Elbingerode*, etc.; *Reflections on having left a place of retirement*, etc. — (Ces poèmes n'ont point tous été inspirés par les Alpes.) La montagne apparaît dans une infinité d'autres. Le fameux poème de Coleridge : *Hymn before sunrise in the vale of Chamouni*, si l'inspiration n'en est pas originale, — on sait que le thème est emprunté à l'Hymne au Mont Blanc de Frédérique Brun (voir Coleridge, *Poems*, édition Campbell, p. 629, note), — révèle pourtant chez le poète un enthousiasme significatif, dont il faut chercher l'origine dans ses impressions personnelles. S'il n'a jamais vu les Alpes et le Mont Blanc, il a connu les montagnes de l'Angleterre et des Galles, le Harz, etc., et ses voyages l'ont mis plusieurs fois en présence de sommets plus élevés (l'Etna, le Vésuve, etc.). Il a fait, au moins en partie, l'ascension de l'Etna. — Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Joseph Aynard.

morale, une préférence profonde où l'être tout entier s'exprime?

Certes, le séjour de Grasmere, de Rydal ou de Keswick n'a rien d'alpestre. Ces fonds de vallées où reposent les lacs anglais, où sont bâtis les villes et les hameaux, ne sont guère élevés en moyenne que de 100, 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais des études précises nous apprennent l'influence relativement considérable qu'exerce une altitude médiocre sur la richesse du sang et de la vie¹; la montagne, d'autre part, répand sur son voisinage immédiat sa fraîcheur salubre; et surtout, nous savons que Wordsworth, dans ses excursions d'enfant ou d'adulte, fréquentait chaque jour ces fiers sommets qui donnent l'illusion de la grande montagne et en ont la magie sans en avoir l'accès difficile². Une partie importante de sa vie — la plus riche d'impressions certainement et la plus féconde — a été vécue à une altitude de « cure d'air ». Moins fréquent dans l'existence de Byron, Shelley et Coleridge, le contact avec l'air des hauteurs a été avidement recherché par eux, et les nombreux moments qu'ils ont passés sur les cimes ont laissé dans leurs œuvres des traces mystiques³.

Or, nous savons maintenant combien profonde, intérieure et souveraine, est l'influence de l'altitude sur l'homme, en particulier sur les nerveux. Elle enrichit le sang d'une vitalité nouvelle; elle répand dans tout le corps des ondes bienfaisantes de force et de joie⁴. La

1. A Orthez (105 m. d'altitude), la pression moyenne est de 750 millimètres. (Roger, *ouv. cité*, p. 55.) — A l'altitude de la tour Eiffel (285 m.), M. Hénocque a observé une augmentation d'activité dans la réduction de l'oxyhémoglobine. • (Le Gendre, *ouv. cité*.)

2. Les sommets du « pays des lacs » s'étagent entre 500 et 1100 mètres. — La pression normale à Aigle-Bains (540 m.) est de 710 millimètres; à Chamonix (1050 m.), de 670 millimètres. (Roger, *ibid.*) On sait que la raréfaction de l'air, dans de certaines limites, active les échanges gazeux et par eux la vitalité générale.

3. Voir la lettre de Shelley citée par Dowden, *Life*, II, 28-9, etc. — La « Sorcière de l'Atlas » est le fruit d'une ascension au Monte San Pellegrino (Dowden, II, 340-1); une ascension sur l'Apennin a fourni au « *Triumph of Life* » son début magnifique, etc.

4. Le nombre des globules rouges dans le sang est beaucoup plus considérable sur la montagne que dans la plaine (proportion moyenne chez l'animal : 6 à 7 millions par 100 grammes de sang d'une part, 4 à 5 millions de l'autre). Voir Roger, p. 63, citant les expériences de Viault. — L'action psycho-physiologique de la montagne est très complexe; à la raréfaction de l'air, il faut joindre l'abaissement de la température (1 degré en moyenne par 160 m. d'altitude) :

• My joy was in the Wilderness, to breathe
• The difficult air of the iced mountain's top •.
(Byron, *Manfred*, II, 11.)

On sait que la proportion d'ozone augmente avec l'altitude. (Roger, p. 56.) —

vie que Wordsworth a instinctivement choisie est celle qu'un médecin d'aujourd'hui lui eût conseillée pour guérir cette fameuse « crise d'âme » où l'on reconnaît sans peine une dépression de l'énergie vitale, produite par un surmenage moral et des secousses trop fortes. Sa guérison cesse ainsi d'être mystérieuse; c'est à travers son corps que la Nature a parlé à son âme; et la paix des landes et le charme des eaux et le sourire des narcisses au bord du lac n'ont apporté l'apaisement dans son cœur que parce qu'ils appartenaient à un ensemble complexe et tout-puissant d'influences physiques, où les formes, les couleurs, les sons agissaient par eux-mêmes, mais surtout par la vertu d'énergies salutaires et cachées. Et s'il est vrai que la « neurasthénie » soit l'explication médicale du « mal du siècle », et la marque même du poète romantique, nous comprenons que Byron et Shelley aient senti sur les sommets s'alléger le poids de la vie, et la joie sourdre du fond d'eux-mêmes¹. Dans l'organisme instable de Coleridge, ravagé par l'usure nerveuse et l'opium, comment s'étonner que l'ivresse de la montagne ait atteint un degré morbide; et cette étrange confession qu'il écrivait à un ami ne nous paraît-elle pas maintenant claire?

«... Sérieusement et simplement, je ne me trouve jamais seul, enserré par les rocs et les collines, et voyageant sur une route alpestre, sans que mon esprit ne s'emporte à la dérive, et ne tourbillonne comme une feuille en automne. Une folle activité de pensées, d'imaginings, de sentiments et d'impulsions au mouvement se lève

La montagne est pour le touriste l'occasion d'un exercice très actif et vivifiant. Enfin, elle donne aux sens, en particulier à la vue, des impressions d'une intensité exceptionnelle. L'effort d'élargissement que réclame la perception de sa masse apporte à la conscience la sensation de la sublimité :

- Till the *dilating* Soul, enrapt, transfused,
- Into the mighty vision passing — there
- As in her natural form, *swelled* vast to Heaven! •

(Coleridge, *Hymn before sunrise*, etc.)

Ces trois vers sont entièrement de Coleridge.

1. Voir D' Maurice de Fleury, *Les grands symptômes neurasthéniques*, 3^e édition, 1905; en particulier, p. 272, 273. • Le neurasthénique sur la montagne sent son corps léger, souple et dispos, il meurt de faim, digère avec une aisance dont il n'était pas coutumier, dort neuf heures de suite, et dès les premiers jours voit se dissiper sa tristesse, en même temps qu'il cesse de ne penser qu'à lui. » — Nous avons vu que le nombre des globules rouges s'accroît avec l'altitude; or, M. G. Dumas trouve, en moyenne, de l'hyperglobulie dans la « joie » et de l'hypoglobulie dans la « tristesse » durables. (*La Tristesse et la Joie*, p. 270, 277.)

en moi, une sorte de tempête de fond, qui ne souffle vers aucun point de la boussole, vient je ne sais d'où, mais m'agite tout entier. Mon être entier est rempli de vagues qui roulent et s'écroulent l'une ici, l'autre là, comme les choses qui n'ont pas de maître commun »...

« Plus je monte au-dessus de la nature animée, des hommes, des troupeaux et des oiseaux familiers des bois et des champs, plus grandit en moi l'intensité du sentiment de la vie. La vie me semble alors un esprit universel qui n'a pas, et ne peut pas avoir de contraire. Dieu est partout, me suis-je écrié, il agit partout, et où trouver une place pour la mort? ... Je ne crois pas possible qu'aucune douleur physique puisse consumer l'amour de la joie, qui est une partie essentielle de moi-même, l'amour des collines, des rochers et des eaux. Et j'ai passé par quelque expérience¹. »

III

« Plus je monte au-dessus de la nature animée.... plus grandit en moi l'intensité du sentiment de la vie... La vie me semble alors un esprit universel.... Dieu est partout, me suis-je écrié, il agit partout... » Ces paroles dictées à Coleridge par la fièvre de la montagne nous font saisir tous les termes du processus psycho-physiologique d'où naît l'intuition panthéiste, et qu'il nous reste à examiner. Car nous n'avons fait qu'analyser les influences variées qui grossissent et enrichissent le sentiment de la nature. Notre analyse peut expliquer la force de ce sentiment chez certains êtres en qui la vie émotive et nerveuse tend à être dominante; elle aide à comprendre pourquoi le contact de la libre nature, et certaines formes en particulier de ce contact, ont été recherchées avec passion par les romantiques anglais. Mais elle n'établit que l'existence d'un état général de bonheur organique sous l'action des agents physiques. De cette exaltation agréable du ton vital, comment passer à la perception de l'immanence divine?

C'est ici le point le plus délicat de notre démonstration, celui où nous devons faire appel à l'hypothèse. Notre interprétation ne peut

1. A Wedgwood, 14 janvier 1803, dans Cottle, *Reminiscences*, p. 454-456. -- Texte cité et traduit par Joseph Aynard, *Coleridge*, 1967. p. 226-227.

être justifiée avec une rigueur absolue. Elle n'en repose pas moins sur des faits, des analogies, des probabilités, et des impressions enfin que beaucoup d'entre nous peuvent vérifier sur eux-mêmes.

La conclusion des travaux les plus récents de la psychologie religieuse est que le fondement de la religion personnelle, pour la grande majorité sinon la totalité des consciences, est la perception intérieure du divin; et que celle-ci est intimement associée à une élévation spéciale de l'énergie vitale. Du point de vue mystique, cette élévation est soumise à des lois propres, irréductibles selon toute apparence aux lois naturelles, et apporterait donc avec elle une marque indéfinissable de son origine supra-terrestre¹. On comprend aisément, au contraire, que l'analyse scientifique ait prétendu trouver dans ce phénomène, sinon une clarté parfaite, du moins tous les caractères d'une réaction psychique naturelle. Cet effort d'interprétation se heurte à la résistance passionnée des croyants; et comme il aboutit le plus souvent à des formules de pathologie mentale, la voix d'un philosophe a condamné récemment le « matérialisme médical » appliqué aux études religieuses². Quel que doive être le résultat de cette lutte, nous croyons que notre tentative n'en préjuge aucunement l'issue. Car l'intuition sur laquelle repose le panthéisme naturaliste est pour certains une expérience, mais pour personne un dogme intangible; nulle vie morale n'est liée entièrement à son origine transcendante. Essayer de l'expliquer par des réactions psychophysiologiques, c'est peut-être dépasser les limites actuelles de la prudence scientifique, ce n'est certes pas troubler gratuitement les consciences attachées à la foi, ni vouloir trancher d'un seul coup le problème essentiel de la psychologie religieuse. Le Dieu des romantiques anglais est assez hétérodoxe et assez vague pour ne pas craindre l'analyse.

Ceci posé, notons que la psychologie du mysticisme ne reconnaît pas seulement une valeur religieuse aux irruptions brusques de l'énergie vitale dans la conscience. Une infusion de force relative-

1. C'est une des thèses principales du livre de W. James.

2. James, chap. 1, *Névrose et Religion*. — L'argumentation du philosophe américain porte seulement contre la tendance à tirer de leurs origines physiologiques une preuve de la « non-valeur » des états mystiques. Il reste que la recherche de ces origines, dans un esprit scientifique, est légitime et même nécessaire. Voir E. Boutroux, Préface à la traduction française de l'*Expérience religieuse*, p. XVIII-XIX.

ment longue, répandue sur une certaine durée, peut offrir des caractères et produire des effets analogues¹; il y a des « ravissements » comme il y a des « extases ». Or, dans les conditions que nous avons définies, et où — leur biographie le prouve assez — les romantiques anglais se sont trouvés placés et ont cherché à l'être, nous avons pu comprendre la formation d'un état général de joie physique et de « cénesthésie » agréable. Il serait donc possible à la rigueur de ne pas chercher d'autre explication à l'association qui s'est établie dans leur esprit entre le sentiment du divin et le contact de la nature.

Mais nous pouvons, et nous devons à vrai dire, aller plus loin. L'influence continue et progressive des agents physiques peut expliquer l'orientation générale d'une personnalité dans le sens panthéiste; elle semble impuissante à rendre compte de l'intuition proprement dite; de cette extase bien caractérisée que Wordsworth a le plus clairement décrite, mais que n'ont pas ignorée ses rivaux². Est-il impossible de rattacher ces « illuminations soudaines » à l'action des forces naturelles?

Nous ne le pensons pas. Chacun sait que la conscience n'est point une quantité fixe, et que ses oscillations atteignent même une certaine amplitude. Que l'on admette ou non les théories contemporaines de la sub-conscience, il est certain que nous ne percevons presque jamais, à un moment donné, tout ce qui serait perceptible en nous-mêmes. Aussi sommes-nous fréquemment avertis d'une modification profonde de notre vie psychique — répondant à des excitations venues du dehors ou à un travail intérieur — avec une soudaineté brusque et en quelque sorte par une secousse mentale. Ces irruptions de la sub-conscience dans la conscience claire, ces révélations, ces réveils si l'on veut de la sensibilité et de la perception, sont une notion admise par la psychologie normale, mais invoquée surtout par la psychologie pathologique³. Elles ne sont nulle part plus fré-

1. Le sentiment qui caractérise la vie religieuse normale serait « une excitation joyeuse, une expansion dynamogénique, qui tonifie et ranime la puissance vitale ». (James, p. 421.)

2. W. James a réuni un grand nombre de cas du même genre, p. 335-338. — On peut s'étonner qu'il n'ait pas utilisé les documents psychologiques fournis par les romantiques anglais. — Il cite, il est vrai, l'exemple plus caractérisé de Walt Whitman (p. 336).

3. « Lorsque la conscience subliminale est fortement développée, il en résulte pour le sujet cette conséquence très importante, que certains éléments de cette

quentes que chez les êtres nerveux et instables, et dans la vie émotive et sensitive. Supposons un organisme soumis à toutes les excitations que nous avons énumérées, et qui tendent à produire au contact du monde sensible une élévation considérable du ton vital; cette poussée d'énergie, de bien-être et de joie pourra être brusque, surgir en quelque sorte sur l'horizon intérieur, inonder l'âme d'un sentiment inattendu d'harmonie bienheureuse avec l'univers; et ce flot montant de santé physique et morale aura alors tous les caractères, et pourra avoir tous les effets, de ces soudaines invasions d'énergie inexplicable où la psychologie reconnaît l'élément essentiel de la perception du divin¹.

Il en aura tous les caractères : brusquerie, vertu bienfaisante², et origine mystérieuse. Nous avons expliqué les deux premiers aspects du phénomène; il reste à justifier le troisième, qui n'est pas le moins important. — Ce qui donne son obscurité, comme sa toute-puissance, à la suggestion d'optimisme et de joie que la nature fait sourdre en nous, c'est qu'elle envahit à la fois tout notre être, et que nous ne pouvons en localiser l'origine. La cénesthésie, nous l'avons dit, est par définition un état non localisable. Montant des profondeurs subconscientes de l'organisme, l'exaltation du ton vital ne se traduit à la conscience claire que par ses effets psychologiques; et ceux-ci, ne pouvant être attribués à une cause définie, paraissent comme suspendus en l'air. Aussi les poètes nous parlent-ils de « joies sans causes »; mais ce ne sont que les bonheurs fugitifs, les impressions

conscience peuvent subitement faire irruption dans le champ de la conscience ordinaire. » (James, p. 198.)

1. Il va sans dire que cette explication n'est pas complète. Resterait à suivre la répercussion de la secousse psycho-physiologique à travers la conscience, et à en expliquer les effets émotionnels, imaginatifs, intellectuels. La lettre de Coleridge que nous avons citée décrit de façon très intéressante l'état de désorganisation à la fois et d'excitation psychique produit par une irruption de la subconscience, et les associations d'idées ou affirmations philosophiques auxquelles elle aboutit; on peut en rapprocher les textes cités par James, notamment les « intuitions cosmiques » du Dr Bucke (p. 337-338); l'analogie entre les expériences décrites par le médecin canadien et celle que raconte Coleridge est frappante. L'expression d'« orage nerveux » qu'emploie James convient bien au cas de Coleridge. — Mais les textes manquent chez nos poètes pour appuyer une étude de ce genre, et d'ailleurs elle ne serait possible qu'à un spécialiste.

2. Du moins si l'on donne à cette expression le sens de valeur affective agréable. S'il est question de bienfaisance morale, le problème se complique, et un germe de distinction entre le « faux » et le « vrai » mysticisme apparaît. Du point de vue auquel se place W. James, le mysticisme de la nature a été « vrai » toutes les fois qu'il a produit des fruits utiles.

superficielles, qu'ils qualifient ainsi; notre esprit répugne toujours à ne pas connaître la raison de ce qu'il éprouve; les élévations de l'énergie vitale soudaines et fortes, l'instinct humain depuis le lointain des âges les a rapportées à une cause extérieure et surnaturelle. C'est là justement ce qu'ont fait les poètes envahis par le bonheur que donne la nature¹. Seules, la culture scientifique, l'habitude de l'analyse, et la connaissance de certaines investigations récentes, eussent pu arrêter cette démarche spontanée de la pensée, et rattacher à l'émoi profond du corps des phénomènes où l'instinct voit une action mystique. Si Wordsworth et Coleridge, Shelley et Byron, avaient été des psycho-physiologistes, ils n'auraient pas écrit leurs plus beaux poèmes, car ils auraient pu encore trouver dans leurs extases de l'inexpliqué, ils n'eussent plus eu le droit d'y trouver de l'inexplicable.

Et sans doute, ces secousses mentales sont des phénomènes rares, et en quelque mesure des phénomènes morbides. — Mais leur rareté n'ôte rien à leur réalité, ni à leur importance; au contraire, elle ajoute à la valeur mystérieuse que leur prête notre sentiment. Réagissant sur l'ensemble de notre expérience parce qu'ils tranchent sur elle, ces rares moments diffusent à travers tout le vaste domaine de nos sensations le souvenir ou le pressentiment de l'extase mystique²; et c'est par là surtout que l'influence normale des agents physiques sur la conscience des poètes a servi de support et de confirmation quotidienne à leurs intuitions proprement dites. Il est rare que les circonstances nécessaires — intérieures ou extérieures — soient toutes réunies; le concours des forces naturelles que nous avons énumérées est exceptionnel; il doit encore coïncider, pour produire son plein effet, avec une disposition psycho-physiologique favorable. Dans la trame ordinaire de la vie sensitive, la nature n'a produit chez nos poètes que des joies normales encore et sans rien d'exta-

1. D'une façon générale, nous dit James, « les irrptions du subconscient dans la conscience claire ont pour caractère de s'objectiver et de donner au sujet l'impression qu'il est dominé par une force étrangère » (p. 427). Ainsi l'illusion de la transcendance est un fait normal. (E. Boutroux, *Preface citée*, page ix.)

2. Amiel dit de ses extases en présence de la nature : « Quelles heures! Quels souvenirs! Les vestiges qui nous en restent suffisent à nous remplir de respect et d'enthousiasme comme des visites du Saint-Esprit. » (*Journal*, 1883; I, 44, cité par James, p. 335.) — Comparer Wordsworth, *Intimations of Immortality*, etc.

tique, mais où leur mémoire reconnaissait la base indestructible et toujours vérifiable de leur religion mystique.

Le caractère « morbide » de ces phénomènes sera-t-il une objection plus sérieuse? Nous ne le croyons pas. L'épithète en elle-même n'est pas un argument¹. Rapportée à l'équilibre abstrait de la santé psychologique absolue, l'intuition panthéiste apparaît au neurologue comme une tare nerveuse. Il y a là certainement un symptôme d'instabilité, un trouble pathologique. Mais ces constatations ne sont pas faites pour nous étonner; car la santé n'est qu'un idéal; et surtout, nous savons assez que Shelley, Byron, Coleridge, Wordsworth lui-même, n'ont pas échappé au déséquilibre nerveux qui caractérise le romantisme européen. Il suffit de lire le récit de leur vie pour être édifié à ce sujet; nous ne développerons pas ce thème dont il est si facile d'abuser. Mais la verve d'un aliéniste trouverait dans la pathologie des romantiques anglais une ample matière à s'exercer. Rappelons seulement les paramnésies fréquentes, les hallucinations de Shelley²; l'instabilité mentale de Coleridge, et la funeste passion qui en fut à la fois effet et cause; l'hypertrophie du moi et l'hyperesthésie dont souffrait Byron; et chez Wordsworth, le plus normal des quatre, ne trouve-t-on pas des symptômes de névrose³; et sa « crise » est-elle autre chose qu'un état neurasthénique⁴? Et nous ne nous exagérons pas la portée de ces mots, ni leur valeur explicative et scientifique; mais il est possible et nécessaire de les appli-

1. James va jusqu'à écrire : S'il y a « un domaine supérieur d'où puisse découler l'inspiration religieuse, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'une des principales conditions pour la recevoir fût d'être névropathe » (p. 23).

2. Pour une hallucination typique, voir Dowden, II, 515-516. — La paramnésie ou « illusion de fausse reconnaissance » est classée par James au nombre des états déjà mystiques (p. 326). — Pour un cas singulier rapporté par Shelley, voir Dowden, I, 87-88. — On connaît les répercussions de ces diverses expériences dans sa poésie. Par exemple, à l'inspiration mystique du « *Triumph of Life* », Shelley associe instinctivement la sensation étrange du « déjà vu » :

« And I knew
• That I had felt the freshness of that dawn,
• Bathed in the same cold dew my brow and hair,
• And sate as thus upon that slope of lawn
• Under the selfsame bough »....

3. Malgré la recherche d'équilibre qui fut l'effort patient de Wordsworth, De Quincey le juge prématurément vieilli par « the secret fire of a temperament too fervid; the self-consuming energies of the brain, that gnaw at the heart and life-strings for ever ». (*Ouv. cité*, p. 248.)

4. On pourrait faire cette démonstration dans le détail; mais elle est trop facile.

quer à nos poètes, et c'est assez pour nous permettre de trouver en eux des états rares et semi-pathologiques, comme d'ailleurs en ont éprouvé de tout temps la grande majorité des artistes.

Le reste se conçoit facilement. L'instinct religieux de tous les peuples a nommé Dieu la puissance supposée extérieure qui se manifeste à nous par les exaltations obscures de notre vie intérieure; les poètes ne l'ont point nommée autrement. La conception théiste de l'univers, nous l'avons dit, était inhérente à leur pensée comme à celle de leurs contemporains; la métaphysique moniste, d'autre part, avait préparé leur intelligence — ou pouvait l'avoir préparée — à la notion de l'immanence; la somme de ces conditions et de ces facteurs est nécessairement le panthéisme. Si Dieu se révèle à nous par le contact de la nature, c'est qu'il est diffus dans la nature; et telle est bien l'affirmation par excellence de nos poètes, celle qu'ils répètent infatigablement, car elle traduit pour eux la véritable expérience religieuse.

Diront-ils que la Nature est Dieu? Oui, si les audaces de leur pensée ne sont arrêtées par aucun dogme, ou si le développement de leur esprit les amène à une disposition hostile envers les religions personnelles. La haine de Shelley, de Byron contre le Christianisme officiel s'explique par de multiples raisons psychologiques et sociales. Elle est en un sens l'effet de leurs intuitions panthéistes, car si l'âme religieuse de Shelley a pu se détacher de l'Église anglicane, c'est parce qu'il trouvait dans une expérience personnelle, en dehors de tout dogme, le véritable aliment de son enthousiasme intérieur; mais, d'autre part, cette disposition anti-chrétienne a réagi sur l'expression de ses tendances panthéistes, et les a poussées à la limite, à l'intransigeance combative d'un monisme idéaliste absolu. De même l'expression que donne Byron aux siennes est déterminée par la qualité particulière de son romantisme. Dressé en son attitude de génie coupable et maudit, il goûte au contact de la nature des joies secrètes, inexprimables, et qui ont la saveur du fruit défendu¹.

1.
 - I love not man the less, but Nature more,
 - From these our interviews, in which I steal
 - From all I may be, or have been before,
 - To mingle with the universe, and feel
 - What I can ne'er express, yet cannot all conceal. •
- (Ch. H., IV, str. 178.)

On sent facilement qu'un tel état d'âme est au fond tout près du christia-

Au contraire, que le tempérament de l'artiste soit ami des solutions prudentes, et qu'une réaction intérieure l'ait rejeté de l'intransigeance vers la sage mesure; qu'il soit trop imprégné par le christianisme pour pouvoir établir sa vie en dehors du dogme; qu'il ait enfin en lui, malgré sa susceptibilité nerveuse, un élément de stabilité et de santé, et que ses extases soient aussi peu morbides que possible : il pourra essayer, comme Wordsworth, une conciliation du panthéisme naturaliste et du protestantisme orthodoxe qui a été en somme heureuse, puisqu'elle a soutenu jusqu'au bout sa pensée et sa vie ¹. Et sans doute, comme sur ses rivaux plus ardents et plus instables — un Shelley, un Byron — la merveilleuse valeur poétique du thème panthéiste a pu exercer sur lui son attrait. Wordsworth a senti l'originalité, la fécondité, la beauté, de la source vive que son mysticisme faisait jaillir du sol ingrat du Cumberland; mais nul ne verra en lui un semeur d'illusions et d'artifices, l'exploiteur insincère d'une mine littéraire nouvelle et le théoricien de son propre talent. C'est par une rencontre heureuse et bien anglaise que son robuste équilibre et son énergique instinct du réel lui ont permis de réunir les audaces dangereuses du mysticisme romantique à la sage pondération de l'homme social, respectueux des croyances, des mœurs, de la tradition de ses ancêtres ².

Ainsi l'affirmation panthéiste, — exaltée ou prudente, patenne ou chrétienne, — a pu naître chez les romantiques anglais de la réaction normale de leurs tempéraments émotifs et nerveux, soumis à certaines influences physiques; et tout nous autorise à croire qu'elle

nisme. Nous avons dit combien la pensée religieuse de Byron est flottante; son panthéisme incline au personnalisme; on a pu trouver chez lui des tendances catholiques. « He » (Julian, c'est-à-dire Shelley) « is a complete infidel, and a scoffer at all things reputed holy; and Maddalo (Byron) takes a wicked pleasure in drawing out his taunts against religion. What Maddalo thinks on these matters is not exactly known. » (Shelley, Préface de *Julian and Maddalo*, 1819.)

1. Il y a eu plutôt succession que conciliation. A l'époque où Wordsworth écrit son « *Excursion* », et où sa pensée se fixe de plus en plus dans les cadres de l'Eglise anglicane, il a encore sa théorie de la vertu divine de la Nature, mais n'en a plus l'intuition directe; il ne vit plus son panthéisme.

2. L'évolution de Coleridge est assez analogue; voir Aynard, *ouv. cité*, chap. x et xi. — « *The Eolian Harp* » porte la trace curieuse du « remords » qu'inspirait au poète le panthéisme de sa jeune imagination.

- But thy more serious eye a mild reproof
- Darts, O beloved woman! nor such thoughts
- Dim and unhallowed dost thou not reject,
- And biddest me walk humbly with my God. •

Etc.

est en effet née ainsi ¹. Cette théorie, à vrai dire, a-t-elle de quoi nous surprendre? Pour beaucoup, elle n'apportera rien que la confirmation d'une attente, ou l'expression d'une certitude souvent éprouvée. Combien d'entre nous ne se souviennent pas de journées ou d'heures panthéistes? C'était pendant l'adolescence ou la jeunesse, alors que les sens ont toute leur fraîcheur et l'organisme toute son élasticité. Nous sommes partis un matin sur la montagne, et avons gravi les pentes inondées de lumière, parfumées d'odeurs subtiles, et d'où l'horizon se déploie et grandit comme une mer. Et à mesure que nous montions, dans l'air plus rare et plus riche qui nous brûlait, et que bourdonnait à nos tempes un flot de vie plus ardente et plus noble, nous avons senti que notre être atteignait à la joie complète qu'il avait souvent cherchée en vain, et qu'un irrésistible bonheur fondait les bornes comme les entraves de sa personnalité égoïste. Et si nous avions l'âme simple d'un berger ou l'âme curieuse d'un philosophe, nous nous sommes peut-être dit : Je sens Dieu ². Et l'adulte ne songe pas sans sourire à cette extase ni à cette formule; mais de telles heures n'en restent pas moins parmi les plus belles, souvent les plus fécondes que nous ayons vécues. Comment s'étonner que la sensibilité de grands poètes y ait puisé son ardeur inspiratrice, ou leur intelligence ses affirmations les plus hautes?

IV

A moins que le mysticisme des poètes n'ait raison, et qu'ils n'aient vraiment perçu Dieu dans la nature. Et même parmi les disciples des religions personnelles, il y aura peut-être des esprits assez

1. La démonstration que nous venons d'esquisser n'est point faite par W. James. Il dit seulement, en citant des cas très intéressants d'intuitions cosmiques : « Certains aspects de la nature paraissent avoir le pouvoir d'évoquer de tels états mystiques. Dans la plupart des cas que j'ai réunis l'extase eut lieu en plein air » (p. 334). Notre effort a consisté à chercher les éléments d'explication que peut représenter « le plein air » dans le cas des romantiques anglais. Il va sans dire que, dans la mesure où l'explication est valable, elle vaut pour les cas du même genre. Il est curieux que la montagne intervienne dans presque toutes les expériences rapportées par James (par exemple, p. 58-60).

2. Un berger pyrénéen disait à un de nos amis, vers 2500 mètres, au moment de la halte du soir : « Voyez-vous, Monsieur, quand je suis par ici, je sens Dieu. Vous ne pouvez pas comprendre cela, vous; mais je sens Dieu. »

larges ou assez inconséquents pour le dire; tant les nouvelles conceptions religieuses ont d'élasticité; et tant certaines doctrines récentes ont remis en honneur chez les croyants les données de l'intuition, quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent. Et nous ne refuserons pas, quant à nous, d'admettre cette interprétation; mais c'est dans un sens particulier, assez peu mystique et qu'il nous reste maintenant à préciser.

Quels sont les caractères de la solution que nous avons proposée? Elle est sans doute « subjectiviste ». Elle ne fait appel en dehors du sujet qu'à des excitations d'ordre physique; elle dérive le phénomène à étudier, — la religion de la nature et sa base intuitive, — de réactions psycho-physiologiques dont l'organisme est le siège et qui n'ont de réalité qu'en lui. Rien ne se produit, en un mot, qu'une transmission et une transformation d'énergie; mal connue en ses détails, mais claire en sa marche et sa progression. La « nature » agit sur la cénesthésie; celle-ci sur la conscience claire, et la conscience réagit dans son plan ordinaire en appliquant le principe de causalité. Si la cause du phénomène est extérieure, ses conditions principales sont intérieures; elles sont dans les qualités propres des organes qui reçoivent les excitations venues du dehors. Le point critique est le changement du physique en physiologique et en psychologique; et les modes variés du phénomène, ses degrés, ses effets divers, dépendront avant tout du milieu organique et psychique où il s'élabore.

Et c'est bien là ce que nous montre l'expérience. Notre perception du divin dans la nature est fonction de notre tempérament, de notre ton vital, de notre âge. L'influence des premiers facteurs est évidente; celle du troisième est plus décisive encore, car il résume les deux autres. Les poètes nous en apportent une confirmation éclatante. Les sens de l'homme jeune, nous le savons, sont capables d'une perception plus intense et plus vive; les ressources encore non épuisées de son énergie organique lui permettent des réactions plus fortes et des exaltations plus fréquentes. Aussi la jeunesse est-elle l'âge du panthéisme naturaliste, — du moins, du panthéisme vécu et vivant, — et c'est dans leur jeunesse que les romantiques anglais ont vraiment connu la joie mystique. Avec l'âge, ces états de l'âme sont devenus plus rares; ils ont perdu leur

richesse, leur éclat, et l'univers s'est décoloré, ne gardant plus que dans le souvenir son ancienne splendeur. Écoutons Wordsworth :

« Il y eut un temps où la prairie, le bois, le cours d'eau, la terre, et tous les spectacles familiers me paraissaient revêtus d'une céleste lumière, la splendeur et la fraîcheur d'un rêve. Il n'en est plus comme il en était jadis ; de quelque côté que je me tourne, la nuit ou le jour, les choses que j'ai vues, je ne puis plus les voir ¹. »

Mais l'analyse aiguë de Coleridge devait pénétrer plus avant dans le mystère de la subconscience organique ; et la tristesse des accablancements qui brisaient sa vie lamentable lui a livré le secret du « subjectivisme ». Il a compris, il a dit que nous créons la « joie » de notre propre substance ; que nous sentons Dieu dans la nature parce que nous l'y mettons :

« La joie manque à mon âme.... L'entreprise serait vaine, quand je contemplerais éternellement cette verte lumière qui s'attarde au couchant, je ne puis espérer trouver, dans ces apparences extérieures, la passion et la vie dont les sources sont en nous. »

« Oh ! William, tout ce que nous recevons, nous l'avons donné, et dans notre vie seulement la nature est vivante... »

« Nous trouvons la joie en nous-mêmes et d'elle se répand tout ce qui charme l'oreille ou la vue ; toute mélodie est l'écho de cette voix, et toute couleur une transparence de cette lumière ¹. »

Faut-il donc ne voir qu'illusion dans les vers admirables où Wordsworth, où Shelley ont si souvent affirmé que leurs intuitions leur livraient, comme le secret divin de la nature, celui de chaque être ?

We see into the life of things....

1. *Intimations of Immortality from Recollections of Early Childhood.*

2. *Dejection*, an Ode, traduit par J. Aynard, p. 220-221. — Dès 1797, Coleridge avait eu l'intuition du subjectivisme, comme le prouve cette expression frappante :

« Yes, while I stood and gazed, my temples bare,
And shot my being through earth, sea and air,
Possessing all things with intensest love... », etc.

(*France*, an Ode.)

On sait que Shelley, avant la fin de sa courte vie, avait perdu la première fraîcheur de ses impressions. « I see the mountains, the sky, and the trees from my windows, and recollect, as an old man does the mistress of his youth, the raptures of a more familiar intercourse »... (A Medwin ; Dowden, II, 332.) — Voir le petit poème : « *A Lament* ».

3. *Tintern Abbey.*

Que devient cette connaissance intuitive des choses, du point de vue où nous nous plaçons — si, comme l'a dit Coleridge en un jour de détresse, c'est dans notre vie seulement que vit la nature?

Sans doute, l'interprétation subjective que nous proposons ne peut s'accorder avec une prétention de ce genre; elle nous y fait démêler cette « *pathetic fallacy* » qui est l'éternel reproche des savants aux poètes. La vie que Wordsworth prête aux choses n'est qu'une émanation de la sienne. Le mécanisme de l'illusion est classique et normal. Que se passe-t-il réellement en ces minutes d'émotion silencieuse où le poète croit pénétrer la vie des choses? Les hautes collines, les rochers frustes, les arbres tranquilles, les animaux, les fleurs, tous les êtres que rencontre son regard, font partie de la « nature », d'un ensemble d'excitations puissant et complexe, qui détermine chez lui, — nous l'avons vu, — une exaltation générale du ton vital. Les propres images de ces êtres particuliers, sans doute, peuvent être un élément de cette exaltation, soit par leurs qualités sensibles, soit par les associations d'idées qu'elles réveillent¹; mais par elles-mêmes elles seraient impuissantes; elles empruntent l'essentiel de leur force à la vertu secrète de tout ce qui les entoure. C'est dans les moments d'extase où la respiration s'arrête, où le sang circule à peine, que les « choses » nous livrent leur secret². Ainsi exaltée en ses profondeurs, notre conscience communique nécessairement une énergie, une intensité nouvelle, à chacune des idées, des émotions et des images qui l'emplissent; et les narcisses qui tremblent au bord du lac, — ou plutôt leur réflexion dans l'esprit du poète, — s'animent d'un éclat, d'une jeunesse, d'une poésie incomparable³. Cette intensité nouvelle qui les transfigure, d'où leur vient-elle? Elle n'était point tout à l'heure, encore un moment et elle aura disparu. Notre regard aura beau les fixer, ils resteront pâles et indifférents. Nous n'avons pas changé; ne serait-ce point eux qui auraient changé? Ne serait-ce pas que cette magie

1. Le cas est très fréquent, en particulier chez Wordsworth et Coleridge; l'occasion précise de l'inspiration poétique est souvent chez eux un objet déterminé, dont la vue éveille des associations d'idées indéfiniment ouvertes. Mais si ces associations se dirigent comme par un secret instinct vers le thème mystique, c'est que l'objet est inséparable, dans l'expérience du poète, du sentiment général de la nature.

2. *Tintern Abbey*, texte cité.

3. *Daffodils*.

existe en eux, qu'elle vient d'eux; que leur âme, par miracle, s'est ouverte à la nôtre, et que pour un moment nous avons pénétré leur secret intérieur? Quelle induction plus naturelle et instinctive, — plus nécessaire?

Ainsi Wordsworth n'a pas senti la vie des choses, il n'a senti que sa propre vie à l'occasion des choses. Mais ne verrons-nous pas dans cette erreur l'obscur perception d'une vérité? S'il y a une vie dans la nature; une conscience diffuse dans le végétal, une aspiration sourde dans le minéral; si l'univers est homogène à notre conscience, la seule façon pour notre esprit de connaître ces existences fermées à nos sens n'est-elle pas justement d'animer leur image — tout ce qu'elles nous livrent — du trop-plein de notre propre vie? Dans un grand effort d'expansion sympathique, le poète élève imaginativement la matière jusqu'à l'esprit, et réalise en sa propre conscience un univers de vie et d'amour. Mais cet effort, œuvre de la conscience elle-même, intensifie chaque image dans la direction de ses qualités propres, et pour ainsi dire respecte la personnalité physique des choses en y infusant la personnalité psychologique. C'est en ce sens que l'illusion du poète est bien une divination : elle devine le genre de vie qu'aurait chaque partie de la nature, si la nature vivait vraiment d'une vie humaine. Cette magnifique hypothèse peut être écartée, elle ne saurait être méprisée par la philosophie, et c'est l'âme même de la poésie.

Et comme elle est subjectiviste, notre interprétation est « positive ». Elle prend parti contre la réalité de l'intuition panthéiste, au sens où l'esprit mystique conçoit ordinairement cette réalité. Elle ne dépasse pas, pour expliquer cet étrange phénomène, les bornes de la nature telle que nos sens et notre esprit peuvent la connaître.

Est-ce à dire que notre recherche soit animée d'un esprit négateur et cynique? En aucune façon. Nous ne croyons nullement rabaisser l'inspiration de grands poètes en y montrant l'influence de réactions psycho-physiologiques. Les temps ne sont plus où le corps et l'âme formaient deux royaumes distincts, l'un tout de gloire, l'autre tout de boue. Ces deux entités scolastiques ne sont plus pour nous qu'une réalité mouvante et complexe, qui va de la plus claire conscience à la plus obscure, et nous ne pouvons dire que c'est l'esprit qui est devenu matière, mais plutôt la matière qui

est devenue esprit. Tout ce que gagne, dans l'explication des faits de conscience, l'influence du corps, n'est pas gagné par le « matérialisme », mais par l'idéalisme; car les liens chaque jour plus étroits et plus nombreux qui rattachent notre pensée à l'univers sensible attirent l'univers à elle en même temps qu'ils la font rentrer en lui. Voir dans la religion naturaliste des poètes anglais la divination en même temps que la preuve de tout le retentissement organique et moral que la nature éveille en notre être, ce n'est rien ôter à la profondeur ni à la beauté de leur poésie, et c'est rétablir la vérité de leur mysticisme, après l'avoir ruiné, sur des assises plus solides que celles de l'intuition.

Que dit en effet notre conclusion? Que l'exaltation vitale où les romantiques anglais ont cru sentir au contact du monde sensible l'infusion d'une existence transcendante dans leur moi conscient, s'explique naturellement par l'action puissante mais cachée de forces physiques aujourd'hui un peu mieux connues sur les profondeurs de leur organisme. Elle semble nier ainsi la croyance à un Dieu immanent. Mais elle n'en a pas le droit, et, à vrai dire, elle ne le fait point. Elle pose seulement un intermédiaire « matériel » et connaissable entre l'action de l'univers infini et notre conscience où il se répercute. Elle ne préjuge en rien de cet univers, ni de ses énergies. Elle ne préjuge pas non plus de la réalité dernière et unique à laquelle se ramènent peut-être le physique et le psychologique, et en qui se résoudrait le dualisme apparent du corps et de la pensée. Elle constate que l'univers, à de certaines heures, en certaines conditions, nous envoie à travers notre organisme des vagues de force et de bonheur; elle ne conclut pas pour cela que l'univers est Dieu, ni qu'il est volonté et conscience, car le dernier terme auquel elle s'arrête est un système de vibrations de l'éther; mais le croyant pourra toujours dépasser cette réserve prudente, et affirmer que, par tous ces intermédiaires, c'est le divin qui nous parle.

En revanche, le philosophe qui se règle sur les principes posés par William James devra, s'il est conséquent, reconnaître dans le panthéisme naturaliste des romantiques anglais une forme avouable et possible de religion. En effet, cette façon de sentir a présenté tous les caractères requis: elle a été une « illumination intérieure », elle a donné à l'esprit une « satisfaction logique »; enfin, au moins

chez Wordsworth, elle a eu la « fécondité pratique ¹ ». Comment ne pas s'incliner, du point de vue pragmatiste, devant une foi qui assura au poète du *Prélude* la guérison et la santé de l'âme, et alimenta le noble effort de sa vie?

Et c'est ici que nos conclusions purement positives rejoindront peut-être les formes d'opinion qui leur sont le plus opposées. A tout prendre, l'une des révélations les plus certaines — pour beaucoup la plus certaine — du vœu de l'univers en ce qui touche l'homme, est l'ensemble des conditions matérielles et morales qui régissent l'équilibre de notre vie; l'équilibre large, complet, où le calme des pensées et la force heureuse des sentiments s'harmonisent avec l'épanouissement du corps. De ce point de vue, la santé parfaite — physique et morale — est le véritable état de grâce ².

1. « Illumination intérieure, satisfaction logique, fécondité pratique, voilà donc les seuls critères qui puissent nous servir » (p. 17). En ce qui touche le troisième, il est bon de noter que si Wordsworth y répond seul parmi les romantiques anglais, cela peut tenir à une circonstance accidentelle — le déséquilibre vraiment exceptionnel de Byron, Shelley et Coleridge; déséquilibre lié dans une certaine mesure à leur mysticisme, à la fois sa cause et son effet; mais dans une certaine mesure seulement. On sait que Walt Whitman a renouvelé plus heureusement encore l'expérience de Wordsworth. Les sujets cités par James pour leurs intuitions cosmiques (p. 56-62, 333-338) y ont en général trouvé une source d'énergie morale équivalente à celle que fournissent les autres mysticismes. De nos jours, nous l'avons dit, dans la diffusion universelle du « naturalisme », ce type de sensibilité, qui s'harmonise fort bien avec le positivisme scientifique, tend à être de moins en moins rare. — Voir Richard Jefferies, *The Story of my Heart*, et G.-M. Trevelyan, *The Poetry and Philosophy of George Meredith*, 1906, p. 113-114, 139-145.

2. Dans la mesure où la santé du corps et celle de l'âme forment vraiment un tout organique; ou du moins un ensemble dont les deux éléments, sans être inséparables, s'attirent et s'appellent par une sorte d'affinité. C'est sur ce point, on le sait, que divergent le type « optimiste » et le type « pessimiste » de la croyance, le premier admettant, le second niant cette liaison étroite. (James, chap. iv et v.) Notons seulement que la morale elle-même évolue aujourd'hui dans le sens du naturalisme; la difficulté de concilier ses exigences avec la vie selon la nature diminue ainsi; elle diminue également par la fixation croissante des habitudes sociales dans l'instinct. — On peut se représenter de cette façon l'évolution de l'esprit humain comme une courbe qui l'a éloigné de plus en plus de la nature et qui commence à l'y ramener de plus en plus, à mesure que les influences naturelles trouvent en lui un champ de réfraction mieux constitué et plus résistant. Ce progrès intérieur de la pensée et de la conscience, grâce auquel la nature ne produira plus un jour chez l'homme que des réactions harmoniques, a été rendu possible par les religions et les morales anti-naturelles, nées elles-mêmes de la volonté de vivre et de la volonté d'équilibre, et rentrant par conséquent dans la nature. On pourrait dire que l'humanité aura atteint son véritable niveau le jour où elle pourra, comme à ses origines, se soumettre aux rythmes profonds des choses, mais consciemment cette fois, et sans rien renier de l'idéal qu'elle portera en elle, — fruit précieux de sa longue erreur. Il semble que la marche lente de l'adaptation se fasse en ce sens.

Dans cet idéal rationnel, l'amour passionné de la nature trouvera sa place, pour autant qu'il est un élément de joie saine et ne rompt pas l'équilibre de l'âme. Ainsi la religion de Wordsworth sera pour nous une variété possible de la sagesse, si nous admettons cette formule acceptable au scepticisme, et que la foi semble vouloir adopter : « Dieu est une élévation moralisatrice du ton vital ».

L. CAZAMIAN.

NOTES ET DOCUMENTS

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 12 mars.

Président M. Robert GAUTHIOT, Professeur à l'Ecole des Hautes Études.

La parole est à M. Albert Lévy, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, pour traiter des données nouvelles du problème Stirner-Nietzsche d'après le livre de Karl Albrecht Bernoulli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche* (1^{er} volume); Iena, Diederichs, 1908.

Le livre, si intéressant à tant d'autres égards, de M. Bernoulli, apporte des données nouvelles au problème des rapports de Stirner et de Nietzsche.

M. Bernoulli a fait impartialement l'histoire de la question (cf. en particulier la longue note 29, p. 428). Quand, en 1892, on assista à la résurrection de Stirner (grâce surtout aux efforts de J.-H. Maekay et de Hans von Bülow), ce furent les nietzschéens qui s'émurent en voyant les ressemblances, frappantes en apparence, de l'*Unique* et du *Surhomme*. Ils se demandèrent si Nietzsche n'aurait pas été stirnerien comme Lessing avait été spinoziste, à l'insu de ses amis : et la correspondance commença d'abord cordiale entre Peter Gast et Overbeck comme jadis entre Mendelssohn et Jacobi. Dans une lettre du 17 février 1893, P. Gast écrit, en substance, à Overbeck : « Croyez-vous que Nietzsche ait connu Stirner ?... il n'y a aucune trace de cette influence dans l'œuvre — pourtant la ressemblance est frappante. » Overbeck répond, le 24 février 1893, que jamais Nietzsche ne lui en a dit mot.

Quand, en 1898, parut le livre de Mackay sur Stirner, P. Gast insiste. Overbeck répond encore (22 février 1899) que, personnellement, il ne croit pas à l'influence, il reconnaît que les arguments des nietzschéens contre cette influence ne manquent pas de gravité. Mais cette lettre est rédigée dans le style d'Overbeck, style un peu singulier, où s'exprimait le caractère de cet homme, qui, par souci d'impartialité, s'efforçait de faire tenir dans une seule période ses affirmations et ses réserves, ses jugements et ses précautions : les concessions qu'Overbeck y faisait à P. Gast, — pour n'exclure aucune hypothèse logiquement possible, — ont été soulignées dans la

Zukunft du 12 octobre 1907 par Mme Förster, mais, en 1899, P. Gast considérait l'incident comme clos, semble-t-il.

Pourtant, à la suite de l'intervention, dans le débat, d'Edouard von Hartmann et d'O. Ritschl, Overbeck se décide à de nouvelles recherches : il trouve alors à la Bibliothèque de Bâle ce que nous conviendrons d'appeler : le fait Baumgartner. M. Baumgartner, l'« Erzchüler » de Nietzsche, aujourd'hui professeur à l'Université de Bâle, a emprunté, en 1874, le livre de Stirner, sur le conseil de Nietzsche. Le fait, confirmé par le témoignage oral de M. Baumgartner, prouvait que Nietzsche n'a pas ignoré Stirner. Mais c'est tout ce qu'il était possible d'affirmer et, pour étudier le problème, il n'y avait d'autre ressource que de comparer les textes de Stirner et de Nietzsche. La comparaison des textes ne permettait nullement, semble-t-il, d'affirmer une influence décisive de Stirner sur Nietzsche ¹.

Le livre de M. Bernoulli apporte des faits nouveaux :

1° Il publie le témoignage de Mme Overbeck, dont il n'était pas permis jusqu'ici de faire état officiellement ². Pendant l'hiver de 1878 à 1879, Nietzsche aurait parlé de deux « originaux », Klinger et Stirner; il en aurait recommandé la lecture, bien qu'il se soit fait prier pour nommer Stirner. Quelques jours plus tard il aurait vu un exemplaire de Klinger sur la table des Overbeck, et il aurait dit : « Je me suis joliment trompé sur Klinger. C'était un philistin : non, avec celui-là je ne me sens pas parent : mais Stirner, ah, celui-là, c'est autre chose! (ja der!). »

2° Il donne l'opinion personnelle d'Overbeck sur la question. Overbeck ne croit pas à une influence (*Einfluss*), encore moins à un plagiat, mais à une impression (*Eindruck*) particulière, que Nietzsche aurait préférée garder pour lui. Overbeck en parle avec son impartialité ordinaire, en pesant ses termes, avec mesure et discrétion; l'expérience qu'il avait, comme ami et parfois comme confident, du caractère et de la psychologie de Nietzsche donne à son témoignage une valeur singulière.

Mais, d'autre part, cette impartialité et cette expérience ont habitué Overbeck à ne pas dire plus qu'il ne sait de science certaine, de sorte qu'il ne nous donne pas la clef du petit mystère. Car il y a là incontestablement un petit mystère. Comment se fait-il que Nietzsche ait eu comme honte de parler de Stirner (nur mit einer sichtlichen Scheu)? Comment se fait-il qu'Overbeck se soit rappelé ce mouvement de pudeur (p. 136), mais ait oublié le nom de Stirner : cela lui paraît étrange (seltsamerweise); ce souvenir partiel nous paraît encore plus étrange quand nous apprenons, par le témoignage de Mme Overbeck, que son mari n'était pas présent à

1. C'est la thèse soutenue par M. le professeur Karl Joël, dans ses *Philosophenwege*. Je l'ai soutenue également dans ma thèse complémentaire : *Stirner et Nietzsche*, Paris, 1904. Je remercie M. Bernoulli d'en avoir parlé avec une bienveillante impartialité.

2. Cf. à ce sujet ce que dit M. Joël dans son compte rendu du livre de M. Bernoulli.

l'entretien sur Stirner (p. 238). Nous ne voudrions pas trop insister sur ces petites difficultés, — nous pourrions en relever d'autres, — Il reste que la lecture de Stirner a produit sur Nietzsche une « impression » encore difficile à définir actuellement¹. Sur ce point comme sur les autres nous ne pouvons qu'être reconnaissants à M. Bernoulli des documents qu'il publie; nous ne pouvons que regretter la décision des tribunaux allemands qui ont cru devoir interdire la publication du 2^e volume. Tous ceux qui étudient Nietzsche, tous ceux qui mettent la connaissance de la vérité au-dessus des intérêts privés, des susceptibilités personnelles et des querelles de chapelle, attendent avec impatience la suite du beau livre de M. Bernoulli.

ALBERT LÉVY.

Séance du 26 avril. — M. Cazamian, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, fait une communication sur « l'Intuition panthéiste chez les Romantiques anglais », que nous donnons dans ce même fascicule.

1. Nous ne pouvons pas provisoirement discuter la question à fond : attendons la suite. Personnellement, nous souscrivons au jugement de M. le professeur Karl Joël, qui, sur cette question comme sur les autres, respecte l témoignage d'Overbeck sans admettre toutes les conclusions qu'en tire M. Bernoulli.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

ERNEST SEILLIÈRE. — *La Philosophie de l'Impérialisme. IV. Le Mal Romantique. Essai sur l'Impérialisme Irrationnel.* Paris, Plon, 1908.

Du vaste volume dont je me propose de rendre brièvement compte aux lecteurs de la *Revue germanique* il n'y a guère que l'Introduction (LXXVII pages) qui les intéresse d'une façon spéciale. L'ouvrage lui-même, subdivisé en deux parties : — le Romantisme des Pauvres et le Romantisme des Riches, — se compose de deux larges monographies, consacrées l'une à Fourier et l'autre à Stendhal, qui échappent à notre examen. Quand nous aurons dit combien il nous paraît étrange de voir associés, sous quelque point de vue que ce soit, ces deux hommes qui sont comme à l'opposite de la sensibilité, de la pensée et du rôle social; quand nous aurons fait observer que, pour Fourier, M. Sellière a insisté uniquement sur ce qu'il y a, dans son œuvre, d'évidemment morbide et de caduc et a passé délibérément sur ce qui y reste viable et fécond et que, de même, pour Stendhal, il a négligé de parti pris ce qui constitue l'intime et extraordinaire talent du grand analyste, ce qui en fait l'héritier, non pas de Rousseau, mais des idéologues du XVIII^e siècle, ce qui lui a valu l'admiration passionnée d'esprits aussi anti-romantiques qu'un Taine ou un Sarcey — nous pourrions passer outre. Ce n'est pas ici le lieu de réhabiliter ni le sociologue qui, en dépit de tous les enfantillages de pensée et de terminologie qu'il est si aisé de railler, a été l'un des premiers théoriciens de l'association et de la coopération, ni le puissant psychologue qui, en dépit de son égotisme romantique, a pénétré plus en avant dans les mobiles derniers des sentiments et des actions que tous les romanciers qui l'ont précédé et même qui l'ont suivi.

Il nous appartient en revanche d'exposer la thèse qui sert comme de soubassement aux monographies de M. Sellière. Elle est, cette thèse, en train de devenir à la mode, depuis surtout qu'elle a été reprise, outrée, exacerbée dans le virulent ouvrage de M. Pierre Lasserre, et qu'un parti politique s'en est emparé pour battre en brèche tous les *Credo* des démocraties modernes. La voici dans ses propositions maîtresses. A la fin du XVIII^e siècle une maladie mystérieuse s'est abattue sur l'Europe, maladie qui a sévi avec une égale virulence en France, en Allemagne et en Angleterre et dont, à l'orée du XX^e siècle, se font encore sentir les ravages meurtriers. C'est Jean-Jacques Rousseau qui a été atteint le premier et le plus

grièvement. Et, irrésistiblement, le mal a cheminé : en Allemagne d'abord : — et ce fut le *Sturm und Drang* et le Romantisme proprement dit, — en Angleterre ensuite, — avec Byron et ses compagnons de gloire, — en France enfin, avec le Cénacle. Puis, après une rémission plus apparente que réelle, le mal s'est réveillé, vers 1865, avec la résurrection de Schopenhauer et, depuis, il s'est incarné dans ce malade de choix qui a nom Frédéric Nietzsche. Comme prodrome de la diathèse romantique, M. Seillière indique l'affaiblissement des facultés supérieures, synthétiques de l'homme et le retour à l'automatisme, à l'instinct, au sentiment : le romantisme est essentiellement une « régression ». Ses symptômes sont cette mélancolie vague et profonde qu'on appelle le *mal du siècle*, l'*égotisme*, c'est-à-dire la prédominance de l'impulsion sentimentale sur le finalisme conscient, le *mysticisme*, qui hypostasie l'instinct et le sentiment en une force étrangère, extérieure et supérieure à l'individu, et enfin l'ingénieuse sophistique qui tente de fonder en raison les sursauts de l'instinct et les délires de la sensibilité. Les remèdes par lesquels on a tenté de combattre le fléau, sont : le remède *encyclopédique*, qui est efficace à la condition qu'on en élimine tout ce qui reste en lui de mystique et qu'on enrichisse la raison, que les encyclopédistes ont légitimement opposée au sentimentalisme de Rousseau, de l'inépuisable trésor de l'expérience humaine ; le remède *traditionaliste*, qui est pire que le mal qu'il est destiné à combattre, tant qu'il élève sur le pavois cet Inconscient par lequel le Romantisme remplace la raison consciente et qui ne vaut que si l'on joint à l'esprit censerveur, qui en est l'élément sain, un sage esprit de réforme dont le but est non de détruire l'édifice social, mais de le corriger et de l'adapter à la réalité ; enfin le remède *chrétien*, le plus efficace de tous, pourvu qu'on réserve au Christ la communion immédiate avec l'au-delà, qu'on adopte la dure mais salutaire psychologie du christianisme, — le péché originel, — et qu'on sache mettre subtilement les inspirations subconscientes du mysticisme au service des facultés conscientes et des vertus sociales. Il y a dans toute cette thérapeutique comme un ressouvenir des méthodes pasteurienues : on extrait du romantisme ses virus, on les cultive, on les atténue, après quoi on les inocule au malade. Mais le sérum véritable est l'Impérialisme rationnel. En partant de la double hypothèse de l'individu, cellule sociale, doué de la volonté de puissance, et d'un Dieu favorable aux destinées de l'homme et se révélant, dans l'âme de celui-ci, par un germe rationnel capable de se développer grâce à l'activité consciente et réfléchie de l'individu, il faut, au lieu de permettre à cette volonté de puissance de s'abandonner sans frein au hasard de ses impulsions désordonnées ou de recourir, dans l'impossibilité où elle est de se gouverner, à des interventions d'un mystique au-delà, « *subordonner raisonnablement sa puissance* » à la raison prévoyante et sagement utilitaire, « c'est-à-dire profiter, pour diriger dans le droit chemin le désir individuel du pouvoir, de toute l'expérience sociale accumulée par le passé de la race humaine, expérience subconsciente, qui se trahit par les

instincts, par les traditions, par les sentiments altruistes de pitié, de dévouement, de charité, mais surtout expérience personnelle et consciencie qui se résume dans les conclusions motivées de la raison ».

Voilà, résumée brièvement, mais, je crois, assez exactement, la thèse de M. Seillière. Je n'ai ni le loisir, ni la place de la discuter dans toute son ampleur. Ai-je d'ailleurs besoin de montrer au lecteur combien les vastes synthèses de ce genre, quelque ingénieuses qu'elles puissent être, sont dangereuses, combien les applications de la psychologie morbide à l'étude des phénomènes artistiques sont délicates, combien toute cette méthode, qui réunit sous le même chef les doctrines les plus divergentes et les physiologies les plus disparates, est contraire à la méthode historique, à la méthode psychologique et à la méthode esthétique? Sans doute, M. Seillière ne tombe pas dans les exagérations de M. Lasserre. Se rendant compte du point le plus faible de la théorie, M. Seillière prend soin de nous avertir « qu'en vue de semblables études, il sera bon toutefois de choisir d'abord des romantiques qui soient plus moralistes que poètes, car la faiblesse synthétique de ces esprits obnubilés ne fait nullement obstacle à leur séduction artistique, bien au contraire ». Et, sentant que cette restriction n'est pas suffisante, il ajoute en note : « Il est bien entendu, en effet, que nous ne combattons dans le romantisme que le mysticisme *dogmatique*, celui qui prétend fournir une règle de vie, car le mysticisme poétique ne saurait être prescrit sans pédantisme ». Cette précaution oratoire atténuée en effet, mais elle ne résout pas la maitresse difficulté de la thèse. M. Seillière l'a dit en toutes lettres : le romantisme est une régression et, partant, Byron, Shelley, le jeune Goethe, le jeune Schiller, Hugo, Lamartine, Musset, George Sand sont des dégénérés, et ces sources sacrées où l'humanité a étanché sa soif du meilleur, du plus pur, de l'idéal, sont des eaux empoisonnées. Avec moins d'exagération et moins de logique aussi que M. Lasserre, M. Seillière fait, au fond, le procès, non seulement de la poésie romantique, mais bien de toute la poésie lyrique, disons mieux, de toute poésie. Un poète est un homme chez lequel, en effet, la vie émotionnelle est plus intense que la vie logique, le jeu des images sentimentales plus puissant que le jeu des concepts, la vie passionnelle plus profonde et plus éloquente que la vie rationnelle, l'impulsion inconsciente plus riche et plus créatrice que la réflexion. Si c'est là une maladie, il n'est pas un grand poète qui en ait été exempt, pas plus Sophocle et Racine que Shakespeare et Byron. C'est là une vérité esthétique si élémentaire qu'il est inutile d'y insister.

Une autre question est de savoir si les conceptions morales, politiques et sociales que les poètes romantiques ont cristallisées dans leurs vers peuvent être transportées, sans danger, dans la réalité. Il y a là un problème intéressant, mais qu'il aurait fallu séparer nettement du problème esthétique. Pour le traiter scientifiquement, la première démarche était de définir avec précision ce qu'on entend par politique et par sociologie roman-

tiques. Les représentants les plus autorisés des politiques romantiques sont-ils de Maistre, Bonald, Adam Müller, Baader, le Frédéric Schlegel de Vienne, comme nous l'avons cru jusqu'ici, ou bien est-ce Jean-Jacques Rousseau? Puis, qu'est-ce qui est proprement romantique dans Rousseau, son individualisme lyrique ou le socialisme du Contrat? Victor Hugo fut-il politique romantique quand il a chanté la royauté ou quand il a célébré la République mondiale et la fraternité universelle? La sociologie romantique s'incarne-t-elle, comme nous le croyons et comme nous l'avons tenté de démontrer, dans l'anarchisme individualiste d'un Bakounine, d'un Stirner, d'un Nietzsche, ou dans le collectivisme de Marx et le sociétarisme d'un Fourier? M. Seillière n'a pas posé ces points d'interrogation et cette omission jette sur tout son livre, quelque intéressant qu'il soit et de quelque richesse de lecture qu'il témoigne, comme une buée d'incertitude et de confusion. De plus, M. Seillière n'a pas semblé voir que les conceptions morales, politiques et sociales des Romantiques sont bien plutôt des transpositions de la réalité que créatrices de réalité. Abusant du seul exemple de Jean-Jacques qui a été, en effet, poète lyrique et théoricien politique, il prête aux poètes romantiques une foi réelle et profonde en une mission moralisatrice et législatrice qu'ils n'ont jamais professée. La plupart d'entre eux se savent des solitaires, se proclament des exceptions, dépassant en bien et en mal la commune mesure de l'humanité. Et si la prétention à quelque mission prophétique se trouve affirmée chez quelques poètes, c'est là ce que M. Lasserre appellerait, avec raison, cette fois, de l'emphase lyrique. M. Seillière n'a pas paru se souvenir que chez de nombreux poètes romantiques se trouve préconisée la morale la plus haute et même la plus utilitaire. La morale d'Alfred de Vigny n'est-elle pas toute proche de cet idéal stoïcien que M. Seillière voudrait voir s'implanter dans les âmes contemporaines? Victor Hugo n'a-t-il pas chanté, avec la plus magnifique éloquence, toutes les vertus dites bourgeoises? Est-il possible d'imaginer une moralité plus immaculée et plus hautaine que celle qui éclate dans toute l'œuvre de Shelley? Nous répondra-t-on que Victor Hugo fut, au fond, un classique, et Vigny de même, et Shelley aussi, sans doute? Mais que l'on avoue alors que classicisme et romantisme ne répondent à aucun concept défini ni à aucun moment de l'histoire littéraire, et que l'on me permette, à mon tour, d'appeler Boileau, Pope et Nicolai des romantiques. Enfin et surtout, M. Seillière m'a paru exagérer infiniment l'influence qu'ont exercée et qu'exercent encore les théories romantiques sur la réalité. Quelques poètes ont eu beau se proclamer prophètes et législateurs : leurs lecteurs ne les ont pas crus et ne les croient pas. Après avoir lu leurs vers, — rarement, superficiellement et à dix-huit ans, — ils se remettent à la besogne quotidienne, entrent dans la mêlée sociale et n'y déploient que trop rudement cet impérialisme utilitaire, cette égoïste énergie individualiste qui, dans sa marche vers la richesse et le pouvoir, broie sans pitié tout ce qui est faible et délicat. Les révolutions politiques, et surtout les révolutions sociales

dont les premières dépendent, ont des causes infiniment plus profondes que les vaticinations les plus harmonieuses. Ce sont des causes économiques lointaines et inéluctables qui ont amené la Révolution française, et, sans elles, la Contrat Social serait resté sans action efficace. Dans les âpres batailles sociales, les poètes peuvent animer les combattants, parer la victoire ou consoler les vaincus : ce sont des chorèges et non des protagonistes. Au demeurant, la thèse de M. Seillière, qui ne tient pas compte de la réalité sociale, qui, parmi les innombrables actions et réactions dont le réseau enchevêtré explique les événements, ne retient que l'action littéraire et la grossit démesurément, est une thèse romantique.

VICTOR BASCH.

PIERRE LASSERRE. — **Le Romantisme français. Essai sur la Révolution dans les sentiments et dans les idées du XIX^e siècle.** Nouvelle édition, 1908, p. XXI, 547. *Mercur de France*, 3 fr. 50.

Une brève mention a déjà été faite de ce livre, dans une revue générale de littérature comparée (voir la *Revue germanique* de nov.-déc. 1907). Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'y revenir, les polémiques qu'il a soulevées lui ont donné la portée d'un manifeste, et son intérêt justifie, dans une large mesure le bruit fait autour de lui.

On connaît la thèse de M. Lasserre. Elle est simple, ce qui ne l'empêche point d'être assez forte. La publicité qui lui a été largement accordée nous permet de la résumer très brièvement. Ce n'est rien de moins qu'un acte d'accusation contre tout le mouvement moderne de la pensée française, où l'auteur reconnaît l'action d'une seule tendance profonde, le romantisme. La rupture d'équilibre moral, intellectuel, politique et social, qui se produit en France au XVIII^e siècle, dérive tout entière d'un événement psychologique capital : le renversement de la hiérarchie naturelle et juste entre les facultés de l'âme. L'ordre véritable, et d'ailleurs voulu par Dieu, est la subordination de la sensibilité à l'intelligence. Du jour où, par une « chute analogue à celle de nos premiers parents, les caprices du sentiment personnel se sont insurgés contre les décisions réfléchies et collectives de la raison, le romantisme français est né. Il a donc été infiniment plus vaste, plus divers que le mouvement littéraire ordinairement désigné par ce nom. Il a d'abord été, avec Rousseau, la désorganisation de l'âme individuelle, désormais malade; puis, avec la Révolution française, la destruction de l'ordre social, intimement lié à la lente sagesse de la tradition, et le début de la démocratie, c'est-à-dire de l'anarchie politique. « L'incapacité politique du nombre est une vérité aussi définitivement acquise à la science du gouvernement des sociétés que le peuvent être à la physique les lois de la pesanteur. » (Préf., p. XVI.) En même temps, le sentiment libéré de toute contrainte rationnelle se portait aux pires excès moraux et littéraires; l'âme romantique s'usait elle-même, comme chez Sénancour, dans la recherche

intérieure d'un impossible bonheur; ou, comme chez les théoriciens de la passion, les Benjamin Constant, divinisait le désordre barbare et la mortelle folie de « l'amour fatal ». Sur cette décomposition psychologique s'épanouissaient naturellement des fleurs de mort : l'esthétique romantique, recherche systématique du laid; le lyrisme romantique, hypertrophie du moi. Enfin, le second tiers du XIX^e siècle voyait se développer encore les conséquences de cette ruine morale : le panthéisme romantique, la religion du Progrès, le naturalisme religieux, l'égalitarisme mystique s'exprimaient chez Michelet, Quinet, Victor Hugo, Pierre Leroux, en théorie messianiques et puériles de l'homme, de la nature et de la société et l'influence germanique, déjà sensible depuis Rousseau, Mme de Staël, pénétrait largement par les plaies ouvertes dans la conscience française. Bientôt Hegel et Herder fournissaient aux clairs esprits de France une métaphysique fumeuse d'identité et de devenir; et, à travers l'œuvre de Taine et de Renan, nourris d'Allemagne, la corruption romantique aggravée de corruption allemande venait infester la fin du siècle et l'âge contemporain, où la rapide succession des états d'âme et des écoles littéraires masque mal l'action continue et de plus en plus dissolvante du même virus. Le livre de M. Lasserre se termine sur la désolante vision d'une France pourrie jusqu'aux moelles par le romantisme. Dans la mesure où il suggère l'espérance d'une guérison, il la présente ou semble la présenter comme un retour à l'ordre psychologique, moral, social dont a vécu l'ancienne France, celle de Bossuet, de Boileau et de Louis XIV. En un mot, ce livre passionné est un livre de parti : M. L. se réclame de la Contre-Révolution; sa thèse de doctorat est une collaboration à l'Action française.

Nous ne croyons pas avoir exagéré, dans les lignes qui précèdent, l'énergie d'accent du livre, la décision de ses formules, l'âpreté de ses dénonciations. C'est un pamphlet, on l'a dit; mais un pamphlet de talent. L'originalité, souvent heureuse, parfois un peu voulue et forcée, de l'expression, répond à la personnalité de la pensée. Nous n'avons point non plus affaire ici à une attaque juvénile et simpliste contre des faits historiques qui s'imposent avec une autorité souveraine. M. L. juge et discute; il est capable d'atténuations et de mesure, la violence de ses partis pris ne lui refuse pas toute perception des nuances. Peu de lecteurs, croyons-nous, fermeront son livre sans s'être amusés et sans s'être instruits; et l'irritation même qu'il provoque est un stimulant fécond. Nous n'en devons pas moins, du point de vue purement scientifique, apporter à la thèse soutenue par l'auteur des réserves assez graves pour en restreindre singulièrement la portée.

Ce qui fait la valeur du livre, et en a causé le retentissement, c'est qu'il développe avec une force outrancière mais suggestive une idée qui éclaire en effet mieux que toute autre l'histoire de la France moderne, et qui n'avait pas encore été présentée, à notre connaissance, avec autant d'ampleur ni de netteté. Comme tentative pour ramener à l'unité les expressions multiples du grand changement intérieur qui a transformé depuis deux

siècles la mentalité française, la thèse de M. L. apporte, croyons-nous, à notre psychologie collective, une contribution utile. Elle éclaire des oppositions obscures, précise des antinomies, rapproche des faits connexes, et nous donne mieux conscience du caractère exceptionnel qui distingue l'évolution de la pensée française entre celles de toutes les pensées européennes. Trop rapprochés des faits pour en avoir la juste perspective ; trop ignorants des littératures étrangères pour situer exactement entre leurs courbes diverses la courbe originale de notre littérature ; en esclaves des vues particulières, incapables de s'affranchir du détail, les historiens de notre esprit national n'avaient pas jusqu'ici, semble-t-il, accordé toute sa place à la déviation décisive, extraordinaire, qui a fait de la France contemporaine une transformation, non une suite, de la France classique. Si le timbre même de l'âme française est aujourd'hui changé ; si elle ne rend plus le même son au contact de la nature, ou des passions, ou des idées, ou des faits, c'est bien parce que sa constitution intime s'est profondément altérée ; et notre histoire depuis le milieu du XVIII^e siècle n'est que le développement de cette altération. Sur ce point capital, nous ne pouvons que donner raison à M. L. Nous dirons même qu'il apprécie assez justement la nature et le sens de cette transformation. A prendre les choses de très haut, on peut définir l'esprit français actuel en termes complexes, par une harmonie imparfaite et qui s'efforce d'être parfaite entre les vieilles puissances de clarté logique et de fine raison qu'il tenait de son passé, et les jeunes puissances de sensibilité, d'imagination, de mysticisme et de naturalisme qui ont fleuri en lui depuis deux siècles ; alors que l'esprit français classique se définissait en termes simples, par une recherche ordonnée de clarté dans l'équilibre. En ce sens, on peut dire, — si cruellement insuffisantes et vagues que soient ces épithètes, — que l'esprit français classique était « latin » et que l'esprit actuel, romantique, dit M. L., est « germanisé », — représente une approximation plus grande vers la pensée germanique, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi. Reste à s'entendre sur deux questions. Quelles sont les causes de cette transformation ; quelle en est la valeur, et faut-il l'accepter ou la déplorer ?

En premier lieu, faut-il faire à l'influence germanique la part aussi large ? Les principaux effets que M. L. lui attribue n'ont-ils point été appelés par un développement intérieur de la pensée française ? Sur ce point, il ne serait sans doute pas loin de nous donner raison : il ne fait point partir d'Allemagne la première « corruption » de notre esprit national ; mais bien vite, il nous montre le poison du panthéisme allemand nous pénétrant à la faveur du romantisme ; et, au total, dans le désordre actuel des faits sociaux, des sentiments et des idées, il voit l'œuvre néfaste du virus germanique autant que celle du virus romantique. On peut se demander si les influences extérieures réussissent jamais à acquérir une telle prise sur l'âme profonde d'un peuple ; et on en vient à mettre en doute la légitimité de ces classifications arbitraires qui font du « panthéisme » d'un Taine

comme de la « sensibilité » d'un Rousseau, une tendance étrangère à la nature propre du génie français. Sans entrer dans la complexe, l'insoluble question des races, sans prétendre refaire une fois de plus, en quelques lignes, notre psychologie collective, n'est-il pas juste de dire que nos origines nationales sont aussi bien « germaniques » que « latines » ; et de ce que certains caractères intellectuels plus ordinairement associés au germanisme se sont développés tard en France, après avoir été longtemps contenus par la domination d'autres caractères, faut-il conclure qu'ils ne représentent point un produit normal et spontané ? Notre *xvi^e* siècle ne contenait-il point plusieurs des germes qui se sont ranimés au *xix^e*, et l'équilibre éphémère atteint par les mœurs et les âmes du temps de Louis XIV représente-t-il tout l'esprit français ? Qui tracera une limite aux énergies, aux virtualités, à la puissance de renouvellement et de développement que contient l'âme d'un peuple ?

Et c'est bien là, croyons-nous, l'un des points faibles de la thèse que nous examinons. M. L. fixe la pensée française dans un des moments de son histoire ; et l'ayant cristallisée en ce qu'il croit être son plus bel équilibre, il l'identifie tout entière avec lui. Mais a-t-on le droit de soustraire la vie morale d'un peuple à la loi du devenir ? Peut-on négliger ce monument intérieur qui le fait toujours changer ? Replacée dans notre évolution nationale, la grande « déviation » en laquelle M. L. voit avec raison la caractéristique de notre histoire moderne se précise et s'éclaire ; restant exceptionnelle, elle cesse d'être inintelligible. Elle est un « moment » particulier, unique si l'on veut, d'un rythme qui la dépasse et qui la contient. Sans analogue peut-être dans l'histoire des peuples que nous connaissons, la rupture de la France moderne avec son passé n'est point une aberration sans cause, un miracle historique, une « chute » religieuse ; c'est un phénomène explicable, naturel même pour qui va au fond des choses ; c'est l'oscillation incomparablement forte de l'esprit français vers le pôle de la pensée et de l'action dont il s'était trop longtemps et trop systématiquement écarté ; c'est l'effet logique de la loi du renouvellement intérieur. Il y avait eu en France, avant l'équilibre intellectuel du *xvii^e* siècle, un épanouissement complet de toutes nos tendances ; la sensibilité, l'imagination, ne furent asservies à la raison que pour s'en affranchir avec plus de force et plus d'excès. Et dans ce *xix^e* siècle où M. L. ne veut voir que l'extension graduelle du mal romantique, ne pouvons-nous distinguer l'action persistante de notre rythme psychologique, dont chaque stade, tout en s'opposant au stade précédent, le contient et contient tout le passé ? Le moment « naturaliste-critique » de 1850-1880 n'est-il pas une recherche de logique et d'équilibre, un rationalisme conforme aux lois classiques, mais dont la substance est tout imprégnée, comme le dit justement M. L., de romantisme ?

Ainsi la grande chute de l'esprit français est simplement un aspect exceptionnellement accentué de son rythme intérieur ; et en la rattachant

par ce moyen à une loi générale, à une courbe, avant elle commencée et depuis continuée, nous lui ôtons quelque chose de ce caractère anormal, inexplicable, sur lequel M. L. insiste avec tant d'effet dramatique, et où volontiers il nous eût fait voir, comme une décadence nationale, un crime d'orgueil et de perversion. Mais, désormais, la noirceur de notre péché psychologique paraissant quelque peu atténuée, nous l'examinerons avec plus de liberté d'esprit, et le jugement de valeur que nous porterons sur lui y gagnera peut-être plus d'indulgence. Faut-il condamner en bloc toute la France nouvelle parce qu'elle diffère de l'ancienne, — parce que des principes nouveaux y posent, dans le désordre des réadaptations successives, les assises d'un équilibre futur et plus large? Tout l'effort de M. L. tend à montrer que cette recherche d'équilibre est un délire morbide. Discuter sa démonstration point par point nous entraînerait trop loin. Disons seulement qu'elle est tout entière faussée par le parti pris; et, ne pouvant le prouver ici, renvoyons à son livre tout lecteur de bonne foi scientifique. — La formule classique n'avait-elle pas porté tous ses fruits? L'ancien régime, politique et intellectuel, n'était-il pas condamné? La sève ne s'était-elle pas retirée de cette France de raison, de logique et d'ordre dont notre auteur eût voulu éterniser la durée? Un esprit national peut-il se répéter indéfiniment lui-même? Et tout le malaise, tout le désordre romantique, toutes les convulsions morales, politiques et sociales qu'abomine M. L. n'ont-ils pas enfanté depuis deux siècles une France agitée, inquiète sans doute, mais noble, et plus riche que l'ancienne? Et pour être « germanisés » — disons, moins étroitement « classiques », — un Michelet, un Taine, un Renan en sont-ils moins français? N'est-ce pas la destinée de notre peuple d'être éclectique, de changer et se renouveler sans cesse, et de nourrir, on l'a dit bien des fois, sa faculté de clarté et de finesse, avec le vague des intuitions, des élans, des sentiments, qu'il emprunte aux pensées étrangères? Et, en élargissant le cadre de sa pensée, l'a-t-il nécessairement brisé? Il faut être bien exclusif, bien violent, bien sectaire, pour supprimer d'un trait deux siècles de notre développement intellectuel, deux siècles qui ont laissé intacts, dans leur pureté désormais définitive et inviolée, les chefs-d'œuvre de notre âge classique, et qui, à côté d'eux, ont fait naître tant de chefs-d'œuvre nouveaux; qui n'ont point effacé la pure figure de notre ancienne France, mais ont dessiné à côté d'elle la physiologie plus émue, plus émouvante de notre France moderne?

On a dit avec raison que M. L. dénonce le romantisme en vrai romantique. La critique porte juste; elle fait toucher du doigt la vanité de ces condamnations historiques, de ces efforts pour remonter le cours du temps et ramener de force un pays vers son passé. Le romantisme fait aujourd'hui partie de notre substance; guérissons-nous de sa fièvre, mais n'essayons point de l'éliminer; car il se peut qu'il soit nécessaire à notre vie même. Et comment renoncer aux nuances, aux délicatesses, aux énergies, aux subtilités de sens et d'âme, dont il a grossi notre art, notre

littérature et notre société? Pourrions-nous, fanatiques de raison, détruire en nous les exigences de la sensibilité; le voudrions-nous? Nos goûts artistiques seraient-ils satisfaits, sauf un moment, et par caprice, de la finesse lucide et sobre d'une princesse de Clèves. A qui M. L. doit-il la couleur, la richesse de son style; sa perception vive des analogies sensibles, la forte expression concrète des haines de son intelligence, sinon à ce mal romantique, où notre esprit et notre langue ont puisé des ardeurs nouvelles, des moyens de vigueur et de beauté nouveaux? Et comment écrire contre le romantisme un livre aussi enflammé d'irritation, de sensibilité froissée, de sens individuel; et défendre la raison avec si peu de modération raisonnable?

Concluons en louant l'auteur d'avoir appelé l'attention sur les rapports intérieurs et profonds de l'ancienne France et de la nouvelle; nul sujet n'est plus digne de nous intéresser à cette époque où la formule romantique parait épuisée, et où nous semblons appelés à choisir la route de notre avenir. Mais la seule réflexion, et l'étude objective des faits, ne nous obligent pas d'accepter le geste impérieux par lequel M. L. nous trace cette route, et l'oriente vers le passé. Très suggestif, son livre n'est pas de ceux que l'on accepte; il frappe et laisse sa marque, mais ne persuade point. Regrettons qu'un violent parti pris politique et social y retire toute valeur scientifique à un sens aigu des âmes, servi par les élans passionnés d'une imagination forte et d'une belle éloquence.

L. CAZAMIAN.

PAUL MATTER. — **Bismarck et son temps.** T. II : *l'Action*; T. III : *Triomphe, splendeur et déclin*. 2 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*; Paris, Félix Alcan, éditeur.

La *Revue germanique* (t. I, 1905, p. 702 et suiv.) a rendu compte à son apparition du 1^{er} volume de *Bismarck et son temps* par M. Matter. L'ouvrage a été terminé avec célérité : le 2^e volume, intitulé *l'Action*, mène l'exposition de 1862 à 1870, et le 3^e volume, *Triomphe, splendeur et déclin* (1870-1898), vient de paraître (1908) : travail considérable et qui doit être classé parmi les plus importants de ceux qui ont été écrits en France sur l'Allemagne dans ces dernières années. On sait combien est copieuse la littérature bismarckienne : l'auteur s'en est rendu maître, il a suivi de près les publications les plus récentes, il y a joint quelques renseignements inédits et, sans se laisser jamais accabler par le poids énorme des matériaux, il a composé un récit clair, vivant, exact dans son ensemble, remarquable autant par la pénétrante compréhension des affaires et un sens psychologique très affiné, que par une rare impartialité de jugement. Peut-être regrettera-t-on certains néologismes téméraires, comme « rond-de-cuirisme », des imaginations audacieuses ou trop faciles : « reléguer (un ministre) au grenier des accessoires administratifs hors d'usage », « la cour de

Russie résolut d'agir vite et ferme, et de crever le ballon d'essai comme une vulgaire bulle de savon », « le pape et l'empereur, splendides et inébranlables, se regardaient — comparaison atroce (atroce, en effet, mais pour l'auteur) — comme deux chiens de faïence », des réflexions générales dont la profondeur n'est pas évidente : « il n'est point de répit pour les fondateurs d'empire », « comme les jeunes enfants, les jeunes Empires sont guettés par d'inévitables maladies », « les traités de paix renferment en eux-mêmes leur destin », « l'horizon politique continua à s'obscurcir lentement : il est des orages qui se forment avec une tranquille implacabilité », « les nations ne vivent point d'idéal seulement, il leur faut du pain », etc. (III, 341, 309, 385, 420, 262, 296, 348, 381, 458). Telle citation est répétée deux fois sans utilité, à quelques pages d'intervalle (III, 338 et 397, cf. 510 et 521), et il y aurait d'ailleurs bien des réserves à faire sur la manière dont les références sont « piquées » au texte. La composition est parfois hésitante. Par exemple, Falk est disgracié trois fois pour une (III, 399, 420, 469), Arnim subit son procès avant d'avoir été en ambassade à Paris (III, 345 et 369). L'index alphabétique est incomplet. Mais ce sont là des vétilles, et une remarque plus grave est nécessaire, qu'il a déjà fallu faire au sujet du tome I^{er}. En fait, M. Matter s'est proposé de traiter simultanément deux sujets distincts : « *Bismarck* » et « *son temps* ». Aussi longtemps que la personnalité de Bismarck est dirigeante, et que l'exposé des événements conserve assez d'ampleur pour que rien d'essentiel ne soit omis, la dualité du fond est sans inconvénient, et c'est ainsi que le tome II apparaît sans nul doute comme le mieux venu des trois. Il est consacré à une période de huit années seulement et ne comprend même pas les origines diplomatiques de la guerre de 1870. Mais l'extension chronologique du tome III est bien plus considérable et si le rôle personnel de Bismarck est minutieusement défini pour chacun des événements successifs de la politique européenne et allemande, il s'en faut que ces événements soient étudiés en eux-mêmes. De tous leurs tenants et aboutissants, l'auteur, conformément à son programme, ne retient que ceux qui sont proprement bismarckiens. De deux choses l'une : ou il s'agit d'un homme, et alors une biographie, au sens précis du mot, suffira, moins volumineuse peut-être, mais de relief plus visible en son raccourci ; ou il s'agit de la politique allemande en général, et alors il sera nécessaire de poser les questions dans toute leur complexité et non pas seulement par rapport à un seul homme, si décisive qu'ait été son action. Il semble que le *Bismarck* de M. Andler, ou la *Fondation de l'Empire allemand* de M. Denis correspondent mieux à la réalité historique que le *Bismarck et son temps* de M. Matter. C'est là une objection de méthode et non proprement une critique, encore moins une condamnation. Félicitons-nous plutôt que M. Matter ait suivi une autre voie que ses devanciers. Son œuvre est ainsi plus originale et personnelle, elle présente les choses d'un point de vue particulier et par là même elle aide à les mieux comprendre. A tous ceux qui en France voudront se faire une opinion réfléchie sur

Bismarck, la Prusse, l'Allemagne et l'Europe dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le beau livre de M. Matter sera désormais indispensable.

G. PARISSET.

CARL SPITTELER. — **Meine Beziehungen zu Nietzsche.** Süddeutsche Monatshefte. G. m. b. München, 1908, in-8°, 50 pp., 1 M.

Cette brochure a été provoquée, ainsi que nous le dit la Préface, par les lettres que M^{me} Förster-Nietzsche a fait paraître dans le journal *Morgen* sous le titre de *Nietzsche und die Kritik*. La publication de M^{me} Förster-Nietzsche jetant un jour peu favorable sur l'attitude de Spitteler vis-à-vis de Nietzsche, l'auteur du *Printemps olympien* a jugé nécessaire d'exposer en détail ses relations avec Nietzsche. Il l'a fait une première fois dans le journal viennois *Zeit*, puis oralement dans une conférence récente à Munich, et enfin d'une manière plus complète encore dans la brochure que nous signalons ici.

Il n'y est que fort peu question des rapports des deux écrivains au point de vue des idées. C'est essentiellement une œuvre de défense, par laquelle un auteur blessé dans sa susceptibilité répond aux jugements rendus subitement publics d'un homme dont il aurait attendu plus de bienveillance.

Spitteler déclare tout d'abord qu'il n'a jamais vu Nietzsche et que leurs relations directes se sont bornées à l'échange de 6 à 7 lettres. Il insiste de plus sur l'antipathie persistante que lui inspira la rigueur de Nietzsche à l'égard de Strauss. Cette antipathie resta si vive que, 10 ans plus tard, en 1880, quelques disciples de N. ayant admiré le Prométhée et ayant voulu le faire connaître au maître, S. s'y opposa formellement. Il ignore toutefois si l'on se conforma à sa volonté, et il lui paraît très improbable que N. n'ait pas eu connaissance d'un livre qui faisait sensation dans les milieux littéraires de la Suisse.

Durant les six années suivantes, Spitteler continue à écrire, sans trouver d'éditeur. En 1887, Nietzsche, qui a suivi les articles littéraires de S. dans le *Berner Bund*, manifeste un vif intérêt pour le critique suisse. Sur sa recommandation Avenarius invite S. à collaborer au *Kunstwart*. S. n'apprit que beaucoup plus tard à qui il devait cette aubaine.

Là se seraient probablement bornées les relations des deux hommes, si le rédacteur du *Berner Bund*, Widmann, ayant à faire le compte rendu de 10 volumes de Nietzsche, n'avait eu l'idée de passer ce travail considérable à son collègue S. L'insistance de Widmann eut raison des scrupules de S., qui ne se trouvait pas suffisamment compétent en matière de philosophie. L'étude parut dans le *Bund* au nouvel an 1888.

L'impression produite sur Nietzsche par cette critique sembla favorable tout d'abord; mais, bientôt, son mécontentement éclate dans une série de billets adressés à Widmann. Quelques semaines plus tard, cependant, N.

s'est radouci, et sa lettre à S., tout en protestant contre les jugements du critique, est conçue en termes amicaux.

Durant le printemps de 1888, N. s'entremet à plusieurs reprises, mais sans succès, pour procurer un éditeur à S.; et, de ces essais infructueux, S. semble garder autant d'énervement que de reconnaissance.

Le dernier incident qui marque les rapports de Nietzsche et de Spitteler fut amené par la lutte de Nietzsche contre Wagner. En automne 1888, S. reçoit le *Fall Wagner* avec prière d'en donner un compte rendu. Heureux de retrouver dans cet opuscule « sa propre opinion », il s'empresse d'en faire l'éloge dans le *Bund* et les *Basler Nachrichten*. Et, cette fois, Nietzsche se déclare satisfait. Bien plus, il demande à S. sa collaboration à un nouvel ouvrage qui doit être une attaque plus décisive contre la musique wagnérienne. S. repousse cette proposition, que Nietzsche retire d'ailleurs au même moment. S. est convaincu que son refus irrita néanmoins N. et voit dans cette irritation le point de départ de tous les jugements défavorables que N. a exprimés depuis à son égard.

Quelques mois plus tard, la folie de Nietzsche se déclarait.

De tout cet exposé il ressort :

- 1° Que Nietzsche vint à Spitteler, et non *vice versa* ;
- 2° Que Spitteler conserva toujours son indépendance vis-à-vis de Nietzsche, mais que
- 3° Il n'eut rien à se reprocher à son égard.

S. souligne d'ailleurs la délicatesse dont N. fit preuve envers lui.

Les dernières pages de la brochure se rapportent à la question des « influences », mais elles indiquent l'attitude de S. dans le débat plutôt qu'elles ne jettent un jour nouveau sur la question même. Le public ayant relevé les analogies de *Prometheus* u. *Epimetheus* et de *Zarathustra*, l'opinion générale conclut bientôt à une influence de Nietzsche sur Spitteler. Ce dernier rétablit les faits en faisant remarquer dans le *Kunstwart*, en 1902 ou 1903, que *Prometheus* avait paru deux ans plus tôt que *Zarathustra*.

Dès lors un revirement se fit et l'on en vint à supposer inversement que Spitteler (sous son pseudonyme : Félix Tandem) avait influencé Nietzsche.

L'auteur de *Prométhée* n'a jamais parlé lui-même d'influence ni même d'analogie. Il désire rester étranger au débat, et, dans cette intention, il s'est abstenu de relire le *Zarathustra* dont il avait seulement lu 2 pages (!) lors de son travail forcé sur Nietzsche. Des considérations psychologiques toutefois lui feraient plutôt écarter l'idée d'influence : « Comment un auteur, s'écrie-t-il, qui aurait emprunté quelque chose à un autre irait-il ensuite reprocher à celui-ci un manque d'originalité? » Mais Spitteler ne parle ici que d'influence consciente. Il laisse à d'autres le soin de résoudre le problème véritable, grâce à la comparaison attentive des textes.

M. HÜTTER.

Langue et Littérature anglaises.

WM. H. SCHOFIELD. — *English Literature from the Norman Conquest to Chaucer*, London, Macmillan, 1906, 7 s. 6 d.

Cet ouvrage fait partie d'une collection où figurent déjà les manuels de M. Stopford Brooke sur la période anglo-saxonne, et de MM. Saintsbury et Gosse sur le *xvii^e*, le *xviii^e* et le *xix^e* siècles. Il comble en partie un vide depuis longtemps existant, et il sera lui-même complété par un second volume qui, traitant de Chaucer et de ses successeurs, rejoindra l'étude de M. Saintsbury sur la littérature élisabéthaine.

Sans se préoccuper beaucoup de l'homogénéité de la série à laquelle il collabore, M. Schofield a résolument adopté une méthode toute différente de celle qu'avaient suivie ses devanciers. A leurs précis rapides et strictement chronologiques, il a substitué un vaste tableau composé du point de vue de la littérature comparée et de l'évolution des genres. Il a consacré plus de 450 pages à une époque qui, en Angleterre, ne produisit aucun chef-d'œuvre. C'est que, disciple de G. Paris plutôt que de Ten Brink, il a considéré les écrivains anglais moins en eux-mêmes que dans leurs rapports avec l'étranger, surtout avec la France. Convaincu que le moyen âge est en littérature, et peut-être en histoire, une période cosmopolite comme il n'y en eut jamais depuis, M. Schofield s'est fait Européen, et n'a pas voulu rester insulaire. Il s'est assuré une originalité certaine en traitant son sujet de façon nouvelle, et, par une conséquence heureuse, son exposé a intéressé les romanistes au moins autant que les anglicisants.

Ce mérite reconnu, nous ferons comme beaucoup d'autres : nous n'épargnerons pas les critiques. Nous ne parlerons ni du style que, dans un travail de ce genre, l'on voudrait plus entraînant, plus vigoureux et plus concis ¹, ni des nombreuses erreurs de détail que l'on a minutieusement relevées ², et qui pourront être corrigées sans peine. C'est à la méthode même que nous nous en prendrons, ou du moins à l'extension exagérée qui lui a été donnée en ce livre. Sans doute, à qui retrace l'histoire de la littérature anglaise de 1066 à 1350, certaines servitudes sont imposées par le sujet. On ne peut suivre de tout point l'ordre chronologique, puisque d'elles-mêmes les œuvres se classent en catégories distinctes, selon la langue dans laquelle elles ont été composées : latin, anglo-normand et anglais. Nous croyons avec M. Schofield qu'il est bon de consacrer un chapitre spécial à chacun de ces groupes, et nous préférons, sous ce rapport, son plan à celui qu'avait choisi Ten Brink. Nous savons bien aussi

1. Citons, entre autres négligences, la curieuse métaphore qui suit — il s'agit de recueils de vies des saints (p. 395) : « The *big* compilations had been squeezed almost completely dry of interest by the hydraulic press of didacticism ».

2. Cf. un article de G.-L. Hamilton dans *The American Journal of Philology*, n° 112, 1907, p. 460-466.

qu'il n'est pas possible d'étudier et d'apprécier les romans chevaleresques anglais sans les comparer à leurs modèles français, dont presque toujours ils ne sont que la traduction. Encore faut-il se borner, et ne pas aller trop loin même dans la bonne voie. S'il existe un *Sir Tristrem*, médiocre abrégement du *Tristan* de Thomas, ce n'est pas une raison de nous donner un résumé de toute la légende, depuis ses origines jusqu'à Gottfried de Strasbourg, en passant par Bérout et le même Thomas (p. 201-8). Que viennent faire en particulier les deux citations de Gottfried, traduit par Miss Weston? Tout cela ne ressemble-t-il pas à du remplissage, et quelques détails complémentaires sur le *Sir Tristrem*, quelques extraits du texte anglais n'eussent-ils pas mieux valu? L'habitude d'établir des rapprochements entre des œuvres fort diverses mène à des digressions regrettables. Ce n'est pas parce que l'on parle d'Enée et du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-More que l'on en peut tirer occasion de comparer l'*Il Filostrato* de Boccace et le *Troilus* de Chaucer; pourquoi s'exposer à se répéter au volume suivant? Autre conséquence de cet emploi excessif de la méthode comparée: les jugements littéraires, au lieu d'être éclairés, en sont comme faussés. Ce n'est plus à l'œuvre en elle-même que le critique s'intéresse, mais à ses origines et à sa filiation: il en apprécie, non pas la beauté, mais la curiosité et la rareté. « L'histoire des légendes, écrit M. Schofield (p. 396), bien que fort compliquée et touffue, mérite une étude attentive.... C'est une mine de mythes et de folklore jusqu'à présent assez mal exploitée. » Ou bien, à force de s'étendre, il perd de vue son sujet: « Le mérite essentiel de l'art médiéval, dit-il en concluant (p. 455), c'est la fraîcheur de son instinct créateur et sa généreuse étreinte de la beauté ». Passe pour l'architecture et la poésie de la France et de l'Allemagne, mais que sont « l'instinct créateur » et « la beauté » de la poésie anglaise entre 1066 et 1350? Assez médiocres, semble-t-il.

Moins de mentions rapides et de sèches analyses d'œuvres françaises, plus d'études approfondies d'œuvres proprement anglaises, voilà ce qu'on souhaiterait trouver dans ce livre qui ne devait pas devenir un manuel de littérature comparée. Or, si la critique de M. Schofield se distingue par son ampleur, elle manque de pénétration. Le long chapitre qu'il consacre à la littérature latine en Angleterre au moyen âge ne satisfait ni le spécialiste ni le lecteur ordinaire. Il fourmille d'inexactitudes, il est lourd, peu intéressant et mal composé¹. Il est fait de seconde main; on y sent rarement le contact immédiat de l'écrivain et du critique, d'où jaillirait la lumière. Rien ne saurait être moins instructif que cette liste de chroniqueurs dont les œuvres, si importantes, sont énumérées plutôt que caractérisées. Il eût fallu les classer d'après la date où, cessant d'être des com-

1. Ajoutons que la Bibliographie, généralement soignée, est, en ce qui concerne ce chapitre, tout à fait sacrifiée. C'est donner au lecteur une indication insuffisante que de le renvoyer pour plus de détails à l'ouvrage de Gröber, *Grundriss*, vol. II.

pilations, elles deviennent originales, et nous renseigner, toujours et très exactement, sur leur valeur historique et littéraire. L'étude d'un pur humaniste comme Richard de Bury et de son *Philobiblon* (1345) ¹ n'est guère plus attentive. Ce petit livre est bien, en effet, « l'un des plus intéressants que l'on ait jamais écrits à la louange des livres ». Mais d'où vient cet intérêt et comment s'exprime la passion de ce bibliophile? Quoi qu'en dise M. Schofield, quelques courtes citations ne suffisent pas à « illustrer les sentiments et le style de l'auteur ». Ce qui caractérise cet homme et cet ouvrage, c'est que Richard aime tant les livres qu'il finit par leur prêter sa vie, sa parole, son humour. Il nous les montre accusant réguliers et séculiers d'ingratitude, d'ignorance et de paresse, s'indignant de la présence envahissante au presbytère du monstre Mulier, de « cet animal bipède dont la cohabitation avec le clergé était interdite autrefois », et dont l'hostilité jalouse ne souffre aucun livre dans son voisinage. Fauter de sens historique, M. Schofield porte un grave préjudice à la renommée du très puissant et très érudit Richard, évêque de Durham. Il lui reproche de s'être procuré ses chers volumes par des moyens « quelquefois assez peu délicats ». On ne se douterait pas en lisant ces lignes que c'est à Richard lui-même que M. Schofield a emprunté le renseignement : « La renommée de notre passion s'étant bientôt répandue partout, nous dit le Bibliophile, il nous arrivait, en place de présents et de guerdons, de cadeaux et de bijoux, des traités souillés et des manuscrits abimés, qui nous réjouissaient à la fois les yeux et le cœur ». Qui n'admire ici le désintéressement du bon Richard, haut fonctionnaire ecclésiastique et ex-Chancelier d'Angleterre? Ce n'est pas de l'argent qu'il veut, comme tous ses collègues, mais des livres : c'est ainsi que l'on peut le plus aisément « gagner ses faveurs ». M. Schofield croit-il qu'au moyen âge la justice et les recommandations fussent déjà gratuites : a-t-il oublié l'histoire plus récente du Chancelier Bacon? Certains ouvrages anglais, d'ailleurs fort remarquables, ne sont pas plus favorisés que la plupart des écrits en latin. Nous n'en voulons pour exemple que le poème intitulé *The Owl and the Nightingale*, qui paraît dater de 1220 environ, et que, seul avant *Sir Gawayne*, on pourrait sans trop d'exagération qualifier de chef-d'œuvre. Est-ce assez de dire que cet « estrif » recèle peut-être un élément subjectif, que le poète a pu être tour à tour le Rossignol amoureux, ardent au plaisir, et plus tard le Hibou ascète et prêdicant? N'y a-t-il pas des qualités communes aux deux oiseaux, la verve, la finesse, le pittoresque qu'il conviendrait de mettre en pleine lumière, puisque évidemment rien n'annonce mieux, cent cinquante ans d'avance, le *Parlement des Oiseaux* de Chaucer que cet exquis *Owl and Nightingale*? Le seul renseignement précis que M. Schofield nous donne sur l'allure et la forme du poème est d'ordre tout à fait technique, et constitue, en outre, une erreur manifeste ².

1. Traduit par E. C. Thomas dans les *King's Classics*, 1903.

2. « There is no French element in his [the author's] vocabulary » (p. 71).

Aux défauts qui tiennent à l'abus de la méthode comparée s'ajoutent ceux qui proviennent d'un trop systématique groupement par genres. M. Schofield avait à retracer l'histoire de la littérature anglaise pendant les trois siècles qui ont suivi la conquête normande : il devait s'appliquer avant tout à marquer les phases de la renaissance de la nation anglaise et de ses moyens d'expression. Pendant plus de deux cents ans, savants, lettrés et gens du monde parlent et écrivent le latin et le français : il est donc rationnel de donner la première place à ces deux idiomes. Mais, dès le commencement du XIII^e siècle, l'anglais, auquel les masses et les curés n'avaient pas renoncé, réapparaît dans la littérature pieuse d'abord, dans les romans et dans la poésie pure ensuite. Au *Poema Morale*, qui remonte au XII^e siècle, succèdent entre 1200 et 1220 l'*Ormulum*, le *Brut* de Layamon et le *Hibou et le Rossignol*. Il convient d'insister sur ce renouveau et d'en suivre l'évolution. Dans le livre de M. Schofield, le *Sir Gawayne*, qui date de 1370 environ, est étudié (p. 215) avant le *Poema Morale* (p. 382), et l'*Ormulum* (p. 382) après le *Cursor Mundi* (p. 376), qui est du XIV^e siècle. C'est la négation même de la méthode historique dans un livre d'histoire. Combien préférable est, sur ce point essentiel, le plan de Ten Brink qui, loin de faire violence aux faits, se modèle sur eux et les explique en leur obéissant ! Aussi n'hésitons-nous pas à recommander ce dernier ouvrage plutôt que celui de M. Schofield, dont le manuel pourra d'ailleurs être utilement consulté sur toutes les questions de littérature comparée.

..

The Cambridge History of English Literature, edited by A. W. Ward and A. R. Waller, vol. I, From the Beginnings to the Cycles of Romance, Cambridge University Press, 1907, 9 s.

S'inspirant de l'exemple de Petit de Julleville et de ses collaborateurs, MM. Ward et Waller ont entrepris de raconter, en quatorze volumes, la longue histoire de la littérature anglaise. Œuvre collective de beaucoup d'érudits, elle semble devoir avancer rapidement : le tome I^{er} date de l'année dernière, le second vient de paraître, et le troisième nous est promis pour l'automne. Elle aura sans doute un public assez nombreux de lecteurs désintéressés et de spécialistes, auxquels on peut la recommander en toute sincérité.

Occupons-nous du premier volume, en attendant les autres. Il se compose de vingt chapitres, sept desquels sont consacrés à la littérature anglo-

C'est très exagéré. Nous avons compté une vingtaine de mots d'origine française, dont quelques-uns déjà anglicisés : *ipeint*, v. 76; *afoled*, v. 206; *spuse*, v. 1334; *pes*, v. 1730. La liste complète se trouve dans D. Behrens, *Beiträge zur Geschichte der französischen Sprache in England*, p. 10 et suiv. Puisqu'il s'agit ici de langue, ajoutons qu'à première vue l'un des vers cités, p. 437 : « Bring me to winne with self God », nous paraît plutôt signifier « Bring me to joy (bliss) with God himself » que « aid me to reach to God himself ».

saxonne, dix à la période moyen-anglaise jusqu'à Chaucer exclusivement, et trois à la prosodie et à la langue. Il va donc des origines à 1350 environ et correspond aux deux volumes de MM. Stopford Brooke et Schofield dans la série que publie Macmillan.

Il n'échappe pas aux défauts inhérents à tout travail collectif, à l'inégalité de collaborateurs plus ou moins compétents ou soigneux, au désordre qui provient d'une insuffisante unité de plan. La poésie anglo-saxonne, par exemple, aussi bien dans ses origines païennes que dans son développement chrétien, nous a paru sacrifiée, malgré les deux chapitres qui lui reviennent. Non pas qu'ils soient trop courts : c'est par la qualité qu'ils pèchent plutôt que par l'étendue. Nous avons eu ici même l'occasion de dire tout le bien que nous pensons de M. Chadwick comme historien des « Origines de la nation anglaise ». Ce ne sera pas être injuste envers lui que de constater que ses qualités de précision minutieuse, d'érudition méticuleuse lui sont au moins aussi nuisibles qu'utiles en critique littéraire. Elles brisent en lui tout élan, le retiennent toujours au ras du sol. Il étudie *Beowulf* en l'analysant pied à pied, en établissant des rapprochements ingénieux avec les sagas scandinaves, en discutant la proportion d'éléments païens et chrétiens qui entrent dans la composition de cette épopée. Et c'est tout. De l'impression que cette poésie vigoureuse produisait sur ses auditeurs primitifs, de l'impression qu'elle produit sur nous aujourd'hui encore, de sa valeur comme peinture des sentiments et des mœurs d'une époque déterminée, il n'est pas question un seul instant. S'absorber dans le détail et omettre l'essentiel, tel ne peut être le rôle de la critique littéraire, qui doit rechercher la vie dans des ouvrages où s'est peinte la vie. M^{me} Bentinck Smith, — nous le disons avec quelque regret, — n'est guère plus heureuse dans le chapitre qu'elle consacre à la poésie anglo-saxonne d'inspiration chrétienne. Elle avait, en parlant de Cynewulf, une belle occasion de rivaliser avec Stopford Brooke et de dépasser Ten Brink. Elle n'en a pas profité. Ses analyses sont insuffisantes, et ses appréciations manquent de fermeté et de justesse. Dans son étude du *Crist*, elle nous déclare (p. 53) que nous trouvons là, « pour la première fois dans la littérature anglaise, le produit d'un esprit original ». Mais l'auteur anonyme de *Beowulf* n'était donc pas un « esprit original » ? Écrire de la *Juliana* du même Cynewulf qu'elle est « insignifiante comme poésie » (p. 53), c'est bientôt fait. Il eût été plus instructif de la comparer à sa source, à la relation des *Acta S. Julianæ*, et de déduire de cette comparaison les mérites ou les défauts propres au poète. Alors Mme B. Smith n'aurait pas dit que *Juliana* « triomphe de toutes les petites tentations qu'elle doit affronter, entre autres d'une offre de mariage avec un païen », puisque précisément cette offre de mariage avec le tyran Heliseus, seul ressort de l'action, est la grande tentation à laquelle *Juliana* refuse de succomber. Et pourquoi se moquer si impitoyablement de sa lutte « avec le diable en personne », puisque, pour Cynewulf aussi bien que pour *Juliana* et même pour Bunyan, le diable était

le plus vivant et le plus redoutable de nos ennemis? On voudrait à M^{me} B. Smith une imagination plus romantique.

Si l'on considère le volume dans son ensemble, un manque apparaît, que la critique a déjà signalé et sur lequel il nous faut revenir : celui d'un chapitre spécialement consacré à la littérature anglo-normande. Il fait d'autant plus défaut que le sujet a été assez médiocrement traité par Ten Brink et par Schofield, et que de nombreuses allusions à cette littérature se présentent au cours de l'ouvrage. A la page 217, par exemple, il nous est dit que les Anglo-Normands « avaient élargi le domaine des aventuriers littéraires » ; plus loin des sermons kentiens nous sont donnés comme des « traductions de textes français », et l'on ne peut naturellement pas parler (p. 227) du *Bestiary* sans mentionner celui de Philippe de Thaun. Comment oublier, en outre, que Thomas, l'auteur de *Tristan*, et Marie de France elle-même ont écrit en Angleterre, et que des romans comme le *Beves of Hampton* ont été traduits de l'anglo-normand? N'est-il pas étonnant que dans un livre où trois chapitres sont consacrés au latin, langue savante des monastères, il n'y en ait pas un seul pour le français d'Angleterre, langue vivante de la cour et de la haute société? Est-ce un oubli, ou un parti pris peu scientifique?

Cette absence de coordination se manifeste plus clairement encore dans les trois chapitres (xii-xiv) qui traitent du roman. Excellents par endroits, ils restent cependant inférieurs dans l'ensemble à la section correspondante du livre de M. Schofield. Ils eussent gagné à être confiés à un seul et même collaborateur. On eût ainsi évité au lecteur des retours et des redites qui produisent la confusion et invitent à l'inattention. On s'intéresse moins à *Sir Gawayne* si l'on trouve son histoire en deux endroits éloignés de trente pages. On préférerait que M. Ker, quelque ingénieuses et piquantes que soient fréquemment ses remarques, eût laissé toute la prosodie (p. 289-92) à M. Saintsbury, dont c'est la spécialité (chap. xviii). Pourquoi analyser sèchement et sans renvoi (p. 312) l'*Ywain and Gawain* dont la source — le roman de Chrétien — a été indiquée trente pages plus haut? Un index, même très exact, ne suffit pas à remédier à ces incohérences. Si le lecteur curieux veut se renseigner sur le *William of Palerne*, il devra se transporter en quatre places : à la page 281, il apprendra que ce roman anglais, écrit en vers allitatifs, a été emprunté au français ; plus loin (p. 286), il verra qu'il s'agit là d'une histoire d'amour et d'un tissu de vieilles ficelles sentimentales ; plus loin encore, on lui rappellera que ce vers allitratif se conforme en général « aux principes de l'ancienne prosodie germanique » (p. 292) ; enfin, à la page 316, on le gratifiera d'une petite analyse énigmatique et agrémentée, semble-t-il, d'une faute d'orthographe sur le nom de l'héroïne ! Que l'on compare avec tout cela, non pas

1. Melchior, que Ten Brink (vol. I, p. 335) et Schofield (p. 312) écrivent Melior. Nous n'avons pas le texte original à notre disposition.

M. Schofield, médiocre sur ce point, mais Ten Brink, dont la page lumineuse met si bien en relief les incidents capitaux de l'intrigue et les mérites propres à l'écrivain anglais!

Mais, assez de critiques, puisque cet ouvrage, nous l'avons dit, a de sérieuses qualités. Mentionnons en passant la bibliographie, qui pourrait être mieux ordonnée, mais qui nous a paru intéressante et suffisamment complète. Insistons particulièrement sur les bons chapitres consacrés à la prose d'Alfred, aux chroniques latines méthodiquement classées et étudiées par M. Lewis Jones. A ce même érudit est due une étude des origines de la légende arthurienne qui, sans apporter rien de bien décisif ou de nouveau, donne une fort utile vue d'ensemble du sujet : on y joindra avec profit les remarques de M. Atkins sur les sources présumées du *Brut* de Layamon. Faisant siennes les conclusions d'un travail récent de M. Imelmann¹, M. Atkins voit dans l'œuvre de Layamon, non pas une adaptation directe du poème de Wace², mais une belle *inédite* modelée sur Wace additionné de Gaimar³. On sent combien cette hypothèse allemande importe à ceux qui se préoccupent des origines de la légende arthurienne : car s'il était prouvé que Layamon, habitant des marches galloises, ne doit rien à ses voisins celliques et tout à des trouvères normands ou anglo-normands, les Gallois seraient définitivement dépossédés au profit de Geoffroy de Monmouth et de ses deux traducteurs et amplificateurs, Wace et Gaimar, intermédiaires entre les Bretons⁴, d'une part, et les Anglo-Normands ou les Français, de l'autre. Le seul titre de gloire qui resterait au pays de Galles, dans l'histoire de l'épopée courtoise, serait celui d'avoir peut-être donné naissance à l'habile inventeur « Geoffrey Arthur », dit Geoffrey of Monmouth.

Non moins estimables sont les études de M. Gollancz sur l'auteur présumé de *Pearl* et de *Sir Gawayne*, de M^{me} Thomson sur Robert Mannyng of Brunne, et de M. Bradley sur l'évolution de la langue anglaise au moyen âge. Nous serions moins disposé que ce dernier à rejeter l'expression « anglo-saxon » et à adopter celle d'« ancien anglais » pour désigner la période de la langue antérieure à la conquête. Car il nous semble bien que de la fusion

1. Layamon, *Versuch über seine Quellen*, Berlin, Wiedmann, 1906.

2. *Le Roman de Brut* (1155), traduction de l'*Historia Brittonum* de Geoffrey of Monmouth.

3. Dont l'*Estorie des Bretons* (c. 1150), également traduite de Geoffrey, est perdue.

4. A la page 257, M. Lewis Jones, parlant de Geoffrey, écrit : « Whether he was by descent a Breton, or a Welshman, we know no more than we do whether the famous « British book », which he professes to have used, was derived from Wales or from Brittany. » Cependant le texte latin porte bien « ex Britannia », ce que M. Evans traduit (éd. Dent, *Temple Classics*, p. 326) : « That book in the British speech which Walter, Archdeacon of Oxford, did convey hither out of Brittany. » Sur l'importance de ces mots, cf. W. Förster, préface d'Érec, p. xxxvi, en note. Il est d'ailleurs possible que la seule « autorité » de Geoffrey ait été l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius, et que son imagination ait fait le reste.

des langues, l'anglais est sorti tellement transformé, au moins dans son vocabulaire, qu'aucun parallélisme ne peut plus, à partir de 1300, être établi entre lui et les autres idiomes germaniques. Distinguer l'ancien, le moyen et le nouvel anglais parce que J. Grimm l'a fait ainsi pour l'allemand, c'est obéir à une symétrie injustifiée en l'espèce, et qui risque de nous faire oublier l'originalité véritable de l'anglais, son caractère de langue composite, à la fois germanique et romane. Oui, l'anglais de 1300 est un idiome fort différent de l'anglais de l'an mil. Cynewulf n'aurait pas compris Chaucer sans grande difficulté. Voilà pourquoi l'on hésite, même en Allemagne, à remplacer systématiquement « anglo-saxon » par « ancien anglais ». Signalons, avant de conclure, deux passages remarquables de l'exposé de M. Bradley, l'un (p. 404) où il nous apprend que la fameuse division des dialectes attribuée à Trevisa en 1385 se trouve déjà dans les *Gesta Pontificum* de William of Malmesbury, ouvrage antérieur à 1125, l'autre où il insiste sur les pertes que fit le vocabulaire anglo-saxon au moment même où il s'enrichissait de tant d'éléments anglo-normands¹.

Nous voudrions que de cette appréciation, comme de notre lecture, se dégageât l'impression que cet ouvrage, malgré ses inégalités, est digne d'une étude attentive. Il complète Ten Brink, étant plus récent. Il corrige Schofield, s'étant plus constamment astreint à suivre la méthode historique.

• • •

Il nous reste à parler de quelques réimpressions utiles à qui étudie l'ancien et le moyen anglais.

D'abord celle-ci : *The Poems of William Dunbar*, with Introduction, notes and glossary by H. B. Baidon, Cambridge University Press, 1907. Ce livre et son auteur ont eu un destin tragique. Peu de temps après la publication, M. Schipper, lui-même auteur d'une élégante étude sur Dunbar² et d'une édition savante de ses œuvres³, faisait insérer dans la *Deutsche Literaturzeitung* un entrefilet où le maître ès arts de Cambridge, docteur de Fribourg et professeur à Saint-Andrews, était taxé de plagiat. Cet Écossais m'a purement et simplement pillé, déclarait l'éminent M. Schipper, avec une vigoureuse indignation. Quelques mois se passèrent sans que l'on vît apparaître aucune réponse de Cambridge ou de Saint-Andrews. Puis on apprenait, par l'intermédiaire de l'*Athenæum*, que l'infortuné M. Baidon avait été trouvé inanimé au fond d'une carrière. Une si mélodramatique coïncidence ne nous laissa pas indifférent.

1. P. 401-402. — Mais M. Bradley exagère lorsqu'il cite « *eahlawintre cild* » et « *efenealdum* » comme disparus de la langue moderne. On dit encore « a three-year old horse or child », et les simples qui forment ces composés se sont très bien conservés dans « eight, winter, even, old ».

2. *William Dunbar, sein Leben und seine Gedichte*, Berlin et Strasbourg, 1884.

3. *Poems*, edited with Introductions, various readings and notes (Akademie der Wissenschaften), Wien, Tempsky, 1891 et suiv.

Il faut avouer que la victime de ce triste accident avait ses ridicules et ses faiblesses. A un pédantisme appris peut-être en Allemagne, Baildon joignait une âpreté native. Il est amusant de le voir se pavaner de sa thèse de doctorat, — un grand œuvre de trente-sept pages sur les rimes de Dunbar, — de l'entendre nous dire et nous redire¹ que cette précieuse « dissertation » a été publiée à la fois à Londres, chez Williams and Norgate, et à Édimbourg, chez Grant and Sons. Ne mentionne-t-il pas², par surcroît, la page 664 de cet opuscule, qui n'en a que 37 ! Par contre, lorsqu'il cite les travaux de M. Schipper, auxquels il doit beaucoup, en effet, il commet les erreurs bibliographiques les plus évidentes. Il confond³ la biographie de 1884 et l'édition de 1891. Il emprunte, sans se gêner, l'ordre adopté par M. Schipper pour le classement des poèmes ; avec non moins de désinvolture il semble avoir textuellement recopié le glossaire, œuvre considérable du savant autrichien. Il est singulier, en effet, que, lorsque Baildon propose en note une interprétation nouvelle d'un mot, ce sens, et parfois ce mot, ne figurent pas au glossaire⁴.

Cette édition de Cambridge mériterait donc une réprobation absolue, n'était une considération d'autre sorte. M. Schipper, comme tous les philologues allemands, a le tort de vendre ses ouvrages assez cher. Son édition de Dunbar en particulier ne coûte pas moins de trente francs. C'est plus que ne peuvent payer beaucoup d'étudiants — et quelques universités — pour un simple poète écossais. Cambridge nous l'offre pour quatre fois moins d'argent : nous sommes heureux de cette aubaine, et nous engageons M. Schipper à rivaliser sur ce terrain avec ses entreprenants collègues d'outre-Manche.

Il a été déjà question, dans cette Revue⁵, des intéressantes publications auxquelles MM. Heath et C^{ie}, libraires à Boston et à Londres, ont donné le titre collectif de *The Belles Lettres Series*. Aux volumes précédemment signalés sont venus s'ajouter depuis, pour les sections anglo-saxonne et moyen-anglaise⁶ : *The Gospel of St. Luke*, 1906, ed. J. W. Bright ; *The West-Saxon Psalms*, 1907, ed. J. W. Bright et R. L. Ramsay, version en prose des cinquante premiers psaumes, d'après le manuscrit de Paris ; *Exodus and Daniel*, 1907, ed. F. A. Blackburn ; — *The Pearl*, a middle English poem,

1. Introduction, p. xv et xxix.

2. *Ibid.*, p. xxix.

3. *Ibid.*, p. xv.

4. Voir, entre autres cas, la note sur *fay* (p. 244, v. 383), « which I take to mean *charmed*, *bewitched* », nous dit M. Baildon. Mais au glossaire (p. 326), nous trouvons ce même mot enregistré avec le sens de *foe*. Nous regrettons de n'avoir pu consulter l'édition de M. Schipper.

5. Année 1905, n° 3, p. 365, article de M. J. Delcourt.

6. Auxquelles s'ajoutent ou s'ajouteront : une section dramatique (dirigée par M. G. P. Baker) qui contient déjà des pièces de Chapman (*Bussy d'Ambois*, ed. Boas), de Jonson (*Eastward Hoe*, and *The Alchemist*, ed. Schelling), de Webster (*White Devil* and *Duchess of Malfy*, ed. Sampson), de Rowe (*Fair Penitent*, and *Jane Shore*, ed. S.-Ch. Hart), etc. — une section de critique littéraire — deux de poésie — et une pour le roman.

1906, ed. C. G. Osgood; *The Owl and the Nightingale*, 1907, ed. J. E. Wells. Tous ces textes, sauf les deux premiers, contiennent d'abondantes introductions, notes et glossaires : on ne peut souhaiter rien de plus soigné et de plus méthodique comme travail, rien de plus digne de « la science américaine ». Ces petits volumes d'impression claire, légers et portatifs, savants sans pédantisme, et de prix très modéré, rendent le plus grand service à la littérature anglaise en facilitant l'accès des premières œuvres où s'est manifesté son génie. Espérons que le succès, en s'affirmant, permettra de multiplier ces publications : combien il serait désirable de posséder, par exemple, une édition aisément accessible de *l'Ancren Riwele* et d'amples extraits de Layamon !

Deux observations, cependant. Nous regrettons que l'éditeur se soit conformé à la détestable mode américaine et anglaise qui s'obstine à rejeter les notes explicatives après le texte, au lieu de les placer au bas de chaque page. Le lecteur, obligé de s'orienter dans les notes et dans le glossaire, oublie trop souvent le lien des idées avant de pouvoir revenir au texte, et s'irrite de ces recherches, inutilement prolongées. Il eût fallu, ou bien détacher complètement les notes et en faire un fascicule séparé, ou bien laisser à chaque page, texte et notes, son unité complète. De plus on ne saurait trop recommander aux collaborateurs à la section anglo-saxonne d'adopter une méthode et de s'y tenir. Nous remarquons que M. Bright — avec beaucoup de raison, pensons-nous, — fait au texte du manuscrit les corrections élémentaires, et ne se croit pas obligé de recopier les lapsus du scribe. M. Blackburn, au contraire, nous donne une « réimpression diplomatique » du manuscrit, et imprime sans hésiter *eht* au lieu de *heht* ¹. N'est-ce pas compliquer à plaisir la difficulté de la lecture, et ne vaut-il pas mieux corriger dans le texte des erreurs si évidentes, quitte à mettre en italiques les lettres restituées et à reproduire en note la leçon fautive du manuscrit ? Ainsi fait M. Bright, en professeur soucieux de la clarté, et cette méthode devrait être constamment suivie.

R. HUCHON.

BEN JONSON. *Discoveries*. A critical Edition with an Introduction, and Notes on the true Purport and Genesis of the Book. Thèse présentée devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris par Maurice Castelain. Paris, Hachette.

MAURICE CASTELAIN. *Ben Jonson*. L'homme et l'œuvre (1572-1637). Paris, Hachette, 1907.

Il y a quelque temps, je regrettais ici même que les critiques n'eussent pas accordé suffisamment de soins à l'œuvre jonsonnienne. Je ne savais pas alors que M. Castelain, pendant le loisir que lui laissaient ses devoirs

1. *Exodus*, p. 6, v. 63.

professoraux, élaborait patiemment deux importants et minutieux ouvrages qui devaient rendre mes regrets superflus. Ces ouvrages ont enfin paru, formant un total de onze cents pages; et ce seul chiffre dit assez l'importance du travail dont j'ai à rendre compte aujourd'hui. A vrai dire, c'est avec un sentiment d'admiration très sincère que j'assume mon rôle de *reviewer*, car M. Castelain a fait preuve d'une puissance de travail et d'une persévérance peu communes.

Je ne serais pas étonné si l'édition des *Discoveries* était appelée à faire quelque bruit. Jusqu'ici, il y avait eu tendance à user de l'épithète admira-tive pour juger cette œuvre si particulière. Sans doute, certains critiques, grands assoiffés de vérité et liseurs omnivores, avaient déjà donné l'alarme et fait remarquer que certains passages n'étaient pas de Jonson. Cependant, malgré leurs avertissements, l'idée était restée entière que les *Discoveries* étaient en somme un petit livre fort original et les enthousiasmes lyriques de Mr. Swinburne continuaient à sonner à toute volée dans le souvenir de nous tous : quiconque voulait connaître la véritable force de la pensée jonsonnienne devait savourer cet opuscule où le grand rival de Shakespeare semblait avoir concentré l'essence de sa sagesse et dont le style avait quelque chose de la pureté classique. Hélas! l'édition que vient de publier M. Castelain jettera un froid sur ces enthousiasmes inéclairés. Les réflexions profondes sur l'homme et sur la vie, sur les lettres et sur les arts, qui sont la précieuse matière des *Discoveries*, ne sont pas sorties du cerveau de Jonson! Elles ont été, pour la plupart, adaptées, traduites même de quelque écrivain antérieur ancien ou moderne, car celui qui les compila pillait aussi allègrement Vivès, Erasme ou Scaliger que Cicéron, Sénèque ou Pline. Cela M. Castelain l'a démontré par le plus scientifique et le plus convaincant des moyens, en donnant simplement au bas des pages les textes originaux traduits ou adaptés par Ben Jonson. Environ quatre cinquièmes du livre ont été ainsi identifiés et rendus à leur véritable père. Le reste serait-il, par hasard, original? C'est fort peu vraisemblable; et nul doute que les passages qui conservent encore dans l'édition de M. Castelain un fier isolement ne soient eux aussi restitués un jour ou l'autre aux œuvres d'où ils ont été extraits.

Cela est si vrai que, depuis la naissance du livre de M. Castelain, Mr. Percy Simpson a publié dans la *Modern Language Review* (Avril 1907) un article où il dévoile à son tour les sources de deux passages nouveaux¹, l'un sur l'envie (« *Envy is no new thing..... and become a meere phrency* ») qui est adapté d'un passage de la *Confutatio Stultissimæ Burdonum Fabulæ* de Scaliger, l'autre sur la peinture (« *Picture tooke her faining... all solids from breaking* ») qui est emprunté à la *Bibliotheca Selecta*, etc. du Jésuite Antonio Possevino. Sur un troisième point, Mr. Simpson nous permet de corriger un rapprochement fait par M. Castelain. Ce dernier, à la page 22,

1. M. Simpson s'est aussi rencontré avec M. Castelain sur plusieurs autres points pour lesquels M. C. a la priorité de publication.

cite un passage d'Erasme qui contient en effet certaines idées qui se retrouvent dans le n° 46 des *Discoveries*. Mr. Simpson, de son côté, renvoie aux *Commentaires* de Claude Mignault sur les *Emblemata* d'Alciat. Que ce soit Mr. Simpson qui ait raison, on n'en saurait douter quand on juxtapose les trois textes. Jonson a dit :

« Nor is that worthy speech of Zeno the philosopher to be past over, without the note of ignorance : who being invited to feast in *Athens*, where a great Princes Ambassadors were entertain'd, and was the onely person had said nothing at the table; one of them with courtesie asked him; what shall we returne from thee, Zeno, to the Prince our Master, if hee aske us of thee? Nothing, he replyed, more, but that you found an old man in *Athens*, that knew to be silent amongst his cups. It was nere a Miracle, to see an old man silent; since talking is the disease of Age : but amongst cups makes it fully a wonder.

It was wittily said upon one, that was taken for a great, and grave man, so long as hee held his peace : This man might have beene a counsellor of *State* till he spoke » (folio, p. 93).

Voici une partie du Commentaire de Mignault sur le onzième emblème d'Alciat :

« ... Non possum transilire absque piculo auream Zenonis vocem qui Athenis exceptus a quodam Principe una cum regis oratoribus... solus nihil dicebat. Itaque comiter a legatis appellatus : De te vero, Zeno (inquiunt illi), quidnam sumus nostro Principi renunciaturi? Nihil, inquit, aliud quam Athenis esse senem qui tacere sciat inter pocula. Quod non simpliciter dignum laude habitum est. Magnum enim est senem taciturnum esse, cum ea ætas sit admodum garrula; fortasse maius quod inter pocula. Itaque olim dictum est in nescio quem qui quamdiu siluit tamdiu magnus et gravis habitus est : Philosophus hic videri poterat, si tacuisset » (p. 91).

De son côté Erasme a dit dans *Lingua* :

« Scitum est et illud Zenonis, Athenis quidam regis oratores accepturus, quoniam sciebat eos eruditis sermonibus oblectari, quo jucundius esset convivium curavit et philosophos aliquot adhiberi, qui cum inter sese vicissim sermonibus colloquerentur, suum quoque veluti symbolum in medium conferente, Zeno solus omnium nihil dicebat. Quod admirantes legati, cum illum comiter appellassent, propinassentque : De te inquiunt, Zeno, quidnam renunciaturi sumus regi? Et ille : Nihil, inquit, aliud, quam Athenis esse senem, qui norit inter pocula silere. Tribus argumentis exaggeravit silentii pertinacis miraculum, quod senex, cum ætas ferme sit garrulitatis malo obnoxia : quod inter pocula, ubi vinum et exempla garrientium ad loquendum provocant; denique quod Athenis, etc. »

Il est évident que le passage de Ben Jonson n'a de commun avec le passage d'Erasme que le fond même de l'anecdote, tandis qu'il se superpose presque mot pour mot au commentaire de Mignault. Si j'insiste tant sur ce point, c'est que la comparaison de ces trois textes me paraît fournir une

double leçon. Elle nous montre, tout d'abord, que ces recherches de sources sont bien plus compliquées et bien plus délicates que l'on ne semble parfois le supposer; et l'une des difficultés — en bien des cas insurmontable — provient de ce que les gens de la Renaissance, avec leur superstition de l'imitation et leur soif d'érudition, avaient un stock d'idées ou d'anecdotes empruntées aux auteurs les plus divers et qui, indéfiniment ressassées, formaient comme un fonds commun où ils puisaient tous, en sorte qu'une ressemblance entre deux auteurs ne prouve pas toujours irréfutablement qu'il y ait eu imitation de l'un par l'autre. D'un autre côté, l'on est assez souvent tenté de croire que l'antiquité seule a fourni les modèles imités. C'est au contraire un trait des plus frappants chez les gens de cette époque que le manque de sens critique : les humanistes allaient indifféremment et avec un enthousiasme égal vers les pigmées de la littérature contemporaine et vers les grands noms de la littérature grecque ou de la latine. Peut-être même pourrait-on soutenir, sans être paradoxal, que beaucoup d'entre eux préféraient s'approvisionner d'idées chez les érudits de leur siècle et y cueillir l'antiquité de seconde main. Ben Jonson nous fournit ici une preuve de cette remarque. L'anecdote sur Zénon a été contée par un auteur que M. Castelain aurait pu citer tout aussi bien qu'Erasme, par Plutarque (*Περὶ ἀδολεσχίας*, § 4. Ed. Teubner). Au lieu de se reporter à ce texte (qui semble avoir été la source originale de l'anecdote), Jonson a mieux aimé se détourner vers un commentateur de troisième ordre comme Mignault. Et celui-ci, de son côté, n'avait pas puisé dans l'œuvre du moraliste grec; il avait copié Erasme, ainsi que le prouve la comparaison des textes donnés ci-dessus. C'est là un fait très curieux et très significatif. Il nous révèle tout au moins combien il serait nécessaire d'entreprendre un travail gigantesque, sans lequel toute étude de la Renaissance restera forcément incertaine, — je veux dire le dépouillement méthodique des érudits latinisants du XVI^e siècle, les Agrippa, Fracastorius, E. Muretus, Rhodiginus, Castelvetro, Giraldus, Ravisius, Textor, Sturmius, Polydorus Vergilius, Budæus, Sambucus, Melancthon, Justus Lipsius, et combien d'autres! en qui l'on doit voir les abeilles laborieuses qui ont distillé le miel antique pour les écrivains de leur époque.

C'est là peut-être un des défauts de cette édition des *Discoveries* : M. Castelain ne nous fait pas assez souvent éternuer sur les bouquins poudreux de ces vieux savants, aujourd'hui si oubliés et qui, du temps de Jonson, furent tant feuilletés. Mais ces lacunes n'enlèvent rien à la valeur de son travail. Il a eu le mérite de poser la question des *Discoveries* de telle façon qu'il ne sera plus possible de l'éluder. Et, ce qui est mieux, il l'a résolue aux trois quarts. Désormais, les *Discoveries* ne sauraient être considérées comme une œuvre originale et les enthousiastes en seront pour leurs hyperboles. Cet opuscule n'est pas autre chose qu'un livre de notes où Jonson avait recueilli au cours de ses lectures les passages qu'il songeait à incruster dans ses œuvres et dont quelques-uns, en effet, ont été

utilisés. M. Castelain peut savourer en toute sérénité le plaisir particulièrement profond d'avoir fait faire un grand pas aux études jonsonniennes.

∴

L'ouvrage qui a pour titre *Ben Jonson. L'Homme et l'Œuvre*, est très différent de celui que nous venons d'analyser. Dans son édition des *Discoveries*, M. Castelain a vaillamment travaillé pour la troupe austère des spécialistes; dans son *Ben Jonson*, il a voulu, avant tout, « faire connaître » l'auteur anglais à un public qu'il suppose ignorant des questions jonsonniennes et peut-être aussi de la langue anglaise. C'est là, assurément, une tâche des plus intéressantes et des plus méritoires, presque une bonne œuvre; mais une pareille conception de ce que doit être une monographie littéraire n'est pas sans avoir ses inconvénients. Car, pour combler le vide des esprits non initiés auxquels il s'adresse, M. Castelain a été obligé de faire porter le gros de son effort sur une étude analytique de l'œuvre; il s'est imposé de conter avec patience et par le menu tous les sujets des pièces, des masques et des poésies; il n'y a pas une intrigue ni une situation qu'il n'expose, pas un caractère qu'il ne décrive, pas un passage louable ou critiquable qu'il ne signale; il a même voulu être pour son lecteur un soutien à ce point complaisant qu'il a fait suivre chacune de ces analyses de copieuses traductions couvrant parfois un acte entier. Toute cette partie d'analyses et de morceaux choisis emplit plus de cinq cents pages (chapitres IV, V, VI, VIII, IX et X), c'est-à-dire plus de la moitié du livre. C'est beaucoup; et il est à craindre qu'elle ne soit pas accueillie par tout le monde avec reconnaissance. Les *scholars*, que M. Castelain avait si bien contentés dans son édition des *Discoveries*, éprouveront, j'imagine, quelque déception. Pour eux, en effet, cette façon de faire repasser devant les yeux tout le contenu du troisième in-folio ne peut avoir qu'un intérêt médiocre; et peut-être ressentiront-ils, en outre, une certaine impatience à retrouver contées, c'est-à-dire privées de toute allure dramatique, des choses familières et aimées qu'ils pouvaient voir jouées dans le profond de leur mémoire.

Ils regretteront d'autant plus que M. Castelain se soit asservi à un but aussi ingrat qu'ils seront obligés de reconnaître dans les nécessités de ce but la source de plusieurs défauts du livre. C'est probablement parce que l'auteur ne voulait pas imposer aux profanes des discussions peu divertissantes qu'il a condensé en une page rapide la querelle avec Dekker et Marston et rejeté dans les coins obscurs de presque honteux appendices des questions qui eussent dû avoir une place d'honneur dans la biographie, telles que l'emprisonnement de Jonson et de Marston, le rôle de Jonson dans la Conspiration des Poudres, les rapports de Jonson avec les Grands, etc. Et c'est sans doute par un sentiment d'indulgence pour la frivolité de ces mêmes lecteurs qu'il a aussi supprimé deux chapitres arides, mais nécessaires: l'un sur les sources, l'autre sur la langue et la versification.

On s'explique moins bien l'absence d'un chapitre sur la technique dramatique de Ben Jonson. Par là j'entends non pas de simples appréciations sur le plus ou moins de valeur de l'intrigue et des caractères, mais une étude complète au cours de laquelle auraient été classés et codifiés les procédés très réels selon lesquels Jonson a construit ses pièces. Il y a là une matière très riche et pouvant donner lieu à des découvertes intéressantes. Si M. Castelain avait fait cette étude, il aurait été moins sévère pour l'art dramatique de Jonson, et s'il avait reconnu que cet art a ses lois, peut-être aurait-il été ébranlé dans quelques-uns de ses principes de critique. Car il a appliqué la méthode esthétique dans ce qu'elle a de plus dogmatique. Il a un certain nombre de règles dont il s'est fait une sorte d'évangile littéraire et dont l'inobservance est pour lui un critérium de l'erreur. Ces règles sont surtout inspirées par une prédilection inconsciente pour les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique; et toutes les fois que Jonson diffère de ces modèles dramatiques, M. Castelain sent se refroidir sa sympathie. Il ne peut guère admettre, par exemple, que « tandis que les acteurs d'une pièce française se groupent, s'étagent, s'ordonnent naturellement autour d'un protagoniste, sur qui se concentre tout l'intérêt, l'attention dans la pièce anglaise se disperse, se répartisse également sur tous ». Il ne pardonne pas non plus à Jonson d'avoir adopté cette « sottise habitude » — règle fondamentale, pourtant, du théâtre anglais de la Renaissance — qui consiste à multiplier les intrigues. Mais pourquoi une pièce devrait-elle avoir un héros? Pourquoi n'admettrait-on pas des pièces où, comme dans la vie, les héros seraient perdus dans la foule? Pourquoi, en un mot, refuser aux Anglais le droit d'avoir des conceptions littéraires autres que celles des Français? M. Castelain n'a-t-il pas lui-même analysé avec finesse les différences essentielles qui séparent notre esprit de l'esprit anglais?

Ce n'est pas d'ailleurs sans éprouver quelques scrupules que je fais ces critiques au livre de M. Castelain. Je suis persuadé que Ben Jonson eût gagné à être étudié d'une manière plus objective; mais après tout il n'y a rien de plus injuste que de reprocher à un homme de n'avoir pas fait ce qu'il n'a pas voulu faire. Considéré à la lumière de cette vérité, le livre de M. Castelain reprend toute sa belle et sincère valeur. Etant donné le but poursuivi, M. Castelain l'a pleinement atteint. Ceux qui n'entendent pas l'anglais pourront trouver ici de quoi se documenter abondamment sur l'œuvre de Jonson et, grâce aux analyses et aux traductions, ils auront de ce colosse une idée presque aussi complète que celle qu'ils pourraient retirer d'une lecture du texte. La minutie avec laquelle M. Castelain a su se diriger au travers de ces analyses qui pouvaient facilement devenir fastidieuses est tout simplement admirable. Il a fait mieux encore. Toutes les fois qu'il a pu échapper à l'obligation qu'il s'était imposée de faire connaître l'œuvre, il a écrit des pages intéressantes et subtiles. Par exemple, l'étude du caractère de Jonson, bien que l'on puisse faire des réserves sur

les conclusions, est fouillée à l'extrême et la dextérité est ici d'autant plus grande que les renseignements que nous possédons sur la vie de Jonson sont, en somme, assez peu nombreux et des plus incertains. Le chapitre sur le « tour d'esprit de Jonson » est fort juste dans l'ensemble et celui sur « Ben Jonson, poète comique, » contient des observations pénétrantes. On peut discuter certains des jugements de M. Castelain, mais l'on ne saurait nier qu'il ne nous ait donné un Ben Jonson assez différent de celui qu'ont stéréotypé à double face les admirateurs ou les détracteurs du dramatisante. Le style est singulièrement égal et soutenu, surtout si l'on considère les dimensions de l'ouvrage. On y pourrait peut-être relever un abus d'épithètes banales telles que « délicieux », « exquis », « merveilleux », « parfait », « joli », « admirable », « amusant », « remarquable », « ennuyeux », « charmant », etc.; mais le moyen de les éviter dans un ouvrage où il fallait pendant plus de cinq cents pages qualifier des situations et des personnages forcément analogues?

Enfin, les erreurs sont étonnamment rares et généralement peu importantes; et si j'en relève quelques-unes, c'est plutôt par acquit de conscience que par nécessité véritable. Ce sont surtout les notes bibliographiques qui manquent d'exactitude. Par exemple, l'in-quarto de *Cynthia's Revels* ne porte pas le nom de Narcissus sur le titre, ainsi que le dit M. Castelain (p. 261, n. 1). Il est intitulé : « The Fountaine of Selfe-Loue. Or Cynthias Reuels. As it hath beene sundry times priuately acted in the Black-Friers, etc., 1601. » M. Castelain affirme (p. 326, n. 1) que la plus ancienne édition de *The Silent Woman* est de 1612. C'est ce que l'on répète en effet assez souvent; mais, à la vérité, depuis Gifford, qui prétendit en avoir eu un exemplaire entre les mains, personne n'a jamais vu ce problématique in-quarto. Les exemplaires connus aujourd'hui portent tous la date de 1620. Ce n'est pas le second in-folio qui a donné pour la première fois la date de représentation du Masque *The Lovers Made Men*, ainsi que le laisse entendre M. Castelain (p. 703, n. 2); l'in-quarto de 1617 portait déjà la mention : « Presented..... On Saterdag the 22. of February, 1617 ». Le Masque de *Pleasure Reconciled to Vertue* n'a pas été publié dans l'in-folio de 1616 (p. 710, n. 1), mais dans celui de 1640.

Plus importante pour l'histoire du théâtre et pour la biographie de Jonson est l'erreur commise à la page 56 au sujet de la survivance du « Mastership » of the Revels. M. Castelain affirme que le poète fut « frustré de cette succession éventuelle » parce que Sir John Astley « céda les fonctions et les émoluments » de cette charge à Sir Henry Herbert. Sir John Astley n'avait pas le droit de céder une charge dont la Couronne pouvait seule disposer. Et, en effet, il ne prit en la personne de Sir Henry Herbert que ce qu'en langage administratif on appelait un « deputy ». Ces fonctions de « deputy », bien qu'elles fussent prévues de par les termes des lettres patentes, n'avaient rien d'officiel et Sir Henry Herbert n'était en somme qu'une sorte de fondé de pouvoir. Cet arrangement entre Sir John Astley

et Sir Henry Herbert ne portait donc nullement atteint aux droits de Jonson. Cela est si vrai que lorsque Sir Henry Herbert obtint à son tour la survivance de cet office, le 12 août 1629 (il était « deputy » depuis 1623), les lettres patentes accordées à cette occasion spécifiaient qu'il ne pourrait succéder qu'après la mort de Sir John Astley et de Benjamin Jonson (Chalmers, *Apology for the Believers, etc.*, 500). Si Jonson ne devint jamais *Master of the Revels*, c'est tout simplement parce que Sir John Astley lui joua le mauvais tour de vivre plus longtemps que lui. A ce propos, M. Castelain eût pu mentionner et réfuter la curieuse hypothèse de Chalmers pour qui (*Op. cit.*, 492) le Ben Jonson du « reversionary grant » de 1621 n'était pas « old Ben, as it seemeth, who died in 1637, but young Ben who died in 1635 ».

La liste des ouvrages consultés aurait pu être plus complète. On est étonné de ne pas voir cité à côté de Greg, *A List of English Plays, A List of Masques, Pageants, etc.*, du même auteur. Cet ouvrage, indispensable à qui s'occupe du théâtre de la Renaissance, contient une bibliographie complète des masques de Ben Jonson. L. Hudson Holt a publié en 1905, dans *Modern Language Notes* (vol. xx), des recherches sur la date de composition et sur la dédicace du *Volpone*. Le même périodique contient une étude de W. H. Browne sur Captain Tucca et un article de A. Remy sur « Some Spanish Words in the Works of Ben Jonson ». W. Bang a fait dans les *Englische Studien* (xxxvi) d'intéressants rapprochements entre Ben Jonson et le *Cortegiano* de Castiglione. Peut-être George Sandys aurait-il pu être signalé comme étant un des premiers biographes de Jonson dans son *Anglorum Speculum* (1684), et Uellner, *A Critical examination of the poetic genius of Ben Jonson* (1857) n'aurait certainement pas dû être oublié. Enfin le Prof. Koeppl a publié dans le volume intitulé : *Ben Jonson's Wirkung auf zeitgenössische Dramatiker und andere Studien* une longue étude, très documentée, sur l'influence de Ben Jonson; mais il est juste de faire remarquer que ce dernier ouvrage a paru au début de 1906, c'est-à-dire à un moment où le livre de M. Castelain était peut-être déjà à l'impression.

ALBERT FEUILLERAT.

SAMUEL BUTLER. *Hudibras*. Written in the Time of the Late Wars. The text edited by A. R. Waller (Cambridge English Classics). Cambridge : at the University Press, 1905, pp. viii-336. 4/6 net.

ABRAHAM COWLEY. *Poems*. The text edited by A. R. Waller M. A. (Cambridge English Classics). Cambridge : at the University Press, 1905, vi-467.

ABRAHAM COWLEY. *Essays, Plays and Sundry Verses*. The text edited by A. R. Waller, M. A. (Cambridge English Classics). Cambridge : at the University Press, 1906, pp. viii-500. 4/6 net.

Mettre les principaux auteurs de la littérature anglaise à la portée de tout le monde en des éditions qui se recommanderaient à la fois par l'élégance

de l'impression, la modicité du prix et la pureté du texte — tel a été le but ambitieux et, semblait-il, irréalisable qu'ont poursuivi les Syndics de l'University Press de Cambridge en fondant la collection des *Cambridge English Classics*. Le succès qui a suivi la publication des premiers volumes prouve que, même en librairie, les tentatives intéressantes et audacieuses peuvent avoir leur récompense; et les trois volumes que j'ai à signaler aujourd'hui ne seront certainement qu'accentuer ce succès.

C'est avec raison que le *Hudibras* de Butler a été admis dans ce panthéon des classiques anglais. A première vue, ce poème peut paraître une bouffonnerie sans profondeur, ou n'avoir du moins qu'un intérêt historique. Pepys n'est pas le seul parmi les gens de goût littéraire qui se soit mépris sur la valeur de cette œuvre. Mais il n'en est pas moins certain que l'auteur fut un des esprits les plus singuliers de son temps. Il s'est révélé dans cette satire, écrite sans doute au trot de la plume, comme une sorte d'Homère du burlesque, et sous le trompeur laisser-aller de son octosyllabe quiconque a un peu d'oreille peut reconnaître l'allure d'un vrai poète, roi dans son domaine, inimitable dans les acrobatiques clowneries de ses rimes. C'est donc avec plaisir que l'on doit voir l'apparition de cette réimpression qui aidera sans doute à vulgariser un auteur trop peu lu de nos jours.

J'éprouve pour Cowley une tendresse moins enthousiaste et j'hésiterais à endosser tous les éloges que certains critiques lui ont décernés; car il a eu, à mon sens, la plus détestable des qualités : la facilité. Mais il fut de son vivant un auteur à succès; longtemps après sa mort il demeura une force agissante : à ce double titre il vaut bien qu'on le ressuscite. Et cette nouvelle édition sera d'autant mieux accueillie que Cowley était aujourd'hui à peu près inaccessible pour la majorité du public lisant. Chalmers, il est vrai, avait réimprimé la plupart des poèmes dans ses *English Poets* et Grosart avait consacré à l'auteur de *The Mistress* deux volumes de sa *Chertsey Worthies Library*. Mais, outre que ces deux éditions sont loin d'être sûres, on ne les trouve plus que d'occasion et fort rarement.

L'édition de M. Waller a d'ailleurs sur les précédentes l'avantage d'être complète. Le premier volume comprend tous les poèmes qui furent publiés dans l'in-folio de 1668, à savoir : *Miscellanies*, *The Mistress*, *Pindarique Odes*, *Davidéis* et *Verses on Several Occasions*; le second volume nous donne les poèmes non compris dans l'in-folio, les essais et les pièces dramatiques. C'est, à l'exception des poèmes latins, la totalité de l'œuvre de Cowley. Selon le plan déjà suivi dans les précédentes réimpressions de la collection, chaque volume contient un relevé complet des principales variantes. Cette édition est un excellent travail à l'actif de M. Waller qui n'en est plus, d'ailleurs, à compter les services qu'il rend à la cause des lettres anglaises.

A. F.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Langue et Littérature allemandes.

Bibliographie des ouvrages.

I. **Histoire de la civilisation et Histoire proprement dite.** — BRONNER, F. J. *Von deutscher Sitt' u. Art. Volkssitten und Volksbräuche in Bayern und den angrenzenden Gebieten.* München, Kellerer, 08. 4 m. — MEIER, ERNST VON. *Französische Einflüsse auf die Staats- und Rechtsentwicklung Preussens im 19. Jahrh.* 2. Bd. *Preussen und die französische Revolution.* Leipzig, Duncker, 08. 12 m. — MIELKE, R. *Das deutsche Dorf.* Leipzig, Teubner, 08. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 192*]. — Schnabel's, Fel., *Universitätsjahre oder Der deutsche Student. Ein Beitrag zur Sittengeschichte des 19. Jahrh.* Von A. v. S. *Neudruck, eingeleitet u. m. Bemerkgn aus dem « Burschicosen Wörterbuch » (Ragaz, 1846) versehen von OTTO JUL. BIERBAUM.* Berlin, Curtius, 07. 3 m. — LOMER, G. *Bismark im Lichte der Naturwissenschaft.* Halle, Marhold, 07. 3 m. — BLEIBTREU, K. *Friedrich der Grosse im Lichte seiner Werke. Ein Seelenbild.* Stuttgart, Lutz, 07. 2,50 m. [*Aus der Gedankenwelt grosser Geister, 8*]. — KOHUT, ADPH. *Friedrich der Grosse als Humorist.* Leipzig, Gracklauer, 08. 3,50 m. — NORMANN, E. *Friedrich der Grosse als Mensch und Philosoph.* Berlin, Seemann, 08. 1 m. [*Kulturträger, 14. Bd.*]. — VOLZ, G. B. *Aus der Zeit Friedrichs des Grossen.* Gotha, Perthes, 08. 4,50 m. — WIEGAND, W. *Das politische Testament Friedrichs des Grossen vom J. 1752. Rede.* Strassburg, Heitz, 08. 1,20 m.

II. **Langue allemande.** — GEBHARDT, A. *Grammatik der Nürnberger Mundart. Unter Mitwirkung von OTTO BREMER.* Leipzig, Breitkopf et Härtel, 07. 12 m. [*Sammlung kurzer Grammatiken deutscher Mundarten, 7. Bd.*]. — SCHWAGMEYER, F. *Der Lautstand der Ravensbergischen Mundart von Hiddenshausen.* Berlin, Trenkel, 08. 2 m. — SEUFFER, G. *Wesen und Entwicklungsgang des schwäbischen Dialekts u. der schwäbischen Mundartdichtung.* Bayreuth, Seligsberg, 08. — VIËTOR, W. *Kleine Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen.* 5. Aufl. Leipzig, Reisland, 07. 2,50 m. — WAAG, A. *Bedeutungsentwicklung unseres Wortschatzes, ein Blick in das Seelenleben der Wörter.* 2. verm. Aufl. Lahr, Schauenburg, 08. 3 m. — ZELTER, J. *Deutsche Sprache und deutsches Leben. Sprach- und kulturgeschichtliche Bilder.* Arnsberg, Stahl, 07, 2 m.

III. **Littérature allemande.** — *Traitéés généraux.* — *Périodes, écoles,*

contrées particulières. — ENGEL, ED. *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis in die Gegenwart*. 3. Aufl. Leipzig, Freytag, 2 vol., 08. 15 m. — WEITBRECHT, C. *Deutsche Literaturgeschichte des 19. Jahrh.* 2. durchgesch. u. ergänzte Aufl. 2 Tle. Leipzig, Göschen, 08. 1,60 m. [*Sammlung Göschen*, 134-135]. — GEIGER, L. *Das junge Deutschland. Studien und Mitteilungen*. Berlin, Schottländer's schles. Verlags-Anstalt, 07. 5 m. — BENZ, R. *Märchen-Dichtung der Romantiker. Mit einer Vorgeschichte*. Gotha, Perthes, 08. 5 m. — SCHMITT, C. *Der moderne Roman. Ein Beitrag zur Literaturgeschichte*. Osnabrück, Pilmeyer, 08. 4,20 m. — OTTO, A. *Volkschriftsteller und Hauspoeten. Ein Beitrag zur Geschichte der volkstümlichen deutschen Literatur des 19. Jahrhunderts*. H. 1-2. Soest, Ritter, 07-08. 3,20 m. — BINDER, R. J. *Johann Nepomuk Vogl und die österreichische Ballade*. Prag, Bellmann, 07. 2,40 m. [*Prager deutsche Studien*, 6]. — PFAFF, F. *Der Minnesang im Lande Baden*. Heidelberg, Winter, 08. 1,20 m. [*Neujahrsblätter der badischen historischen Kommission*, 11]. — KOPP, A. *Bremberger Gedichte. Ein Beitrag zur Brembergersage*. Wien, Ludwig, 08. 2 m. [*Quellen und Forschungen zur deutschen Volkskunde*, 2. Bd.]. — BURGER, AL. *Bibliographie der schönen Literatur Hessens*. 1. Tl: enth. die im Grossherzoglichen Hessen Geborenen belletristischen Schriftsteller. Nieder-Ingelheim, Selbstverlag, 07. 1,60 m. — WALZEL, O. *Die Wirklichkeitsfreude der neueren schweizer Dichtung*. Stuttgart, Cotta, 08. 1,20 m. — KOHL, F. *Heitere Volks- gesänge aus Tirol (Tisch- und Gesellschaftslieder)*. Wien, Ludwig, 08. 6 m. [*Quellen und Forschungen zur deutschen Volkskunde*, 1. Bd.]. — BARTELS, ADP. *Chronik des Weimarischen Hoftheaters, 1817-1907*. Weimar, Böhlau, 08. 4 m.

IV. Textes. — a. *Recueils.* — *Deutsche Privatbriefe des Mittelalters*. Hrsg. v. GEO. STEINHAUSEN. 2. Bd. Geistliche-Bürger, I. Berlin, Weidmann, 07. 8 m. [*Denkmäler der deutschen Kulturgeschichte*. I. Abtlg.]. — *Dokumente frühen deutschen Lebens*. 1. Reihe. *Das deutsche Lied, geistlich u. weltlich, bis zum 18. Jahrh.* Katalog III. Berlin, Breslauer, 08. 8 m. — *Deutsche Literaturdenkmäler des 17. u. 18. Jahrh. bis Klopstock*. I. Lyrik. Ausgewählt u. erläutert v. P. LEGRAND. Leipzig, Göschen, 08. 0,80 m. [*Sammlung Göschen*-364].

b. *Auteurs et ouvrages particuliers.* — *Alexander der Grosse, aus der Wernigeroder Handschrift hrsg. v. GUST. GUTH*. Berlin, Weidmann, 08. 4 m. [*Deutsche Texte des Mittelalters*, 13. Bd.].

Arndt, E. M. *Meine Wanderungen und Wandelungen mit dem Reichsfreiherrn H. K. F. v. Stein. Für die deutsche Jugend hrsg. v. KARL ALTENDORF*. Frankfurt a. M., Diesterweg, 08. 1,50 m.

Auerbach, B. WOLBE, C. *Berthold Auerbach. Ein Lebensbild*. Berlin, Neufeld et Henius, 07. 1,50 m.

Bechstein's, Ludwig. *Schriften zusammengestellt*. Meiningen, Brückner und Renner, 07. 4 m. [*Neue Beiträge zur Geschichte deutschen Altertums*, 21].

Brentano's Cl. *Frühlingskranz*. Aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie

er selbst schriftlich verlangte. Hrsg. v. HUGO KÖNIGSDORF. Königsberg, Aderjahn, 07. 9,50 m.

Chamisso's, Ad. v., sämtliche Werke in 4 Bdn. Mit. einer Anzahl bisher ungedruckter Gedichte. Hrsg. u. eingeleitet von L. GEIGER. Leipzig, Reclam, 07. 2 vol. 2 m. — CHAMISSO'S WERKE. HRSG. V. H. TARDEL. Kritisch. durchgeseh. u. erläuterte Ausg. In 3 Bdn. Bd 1-2. Leipzig, bibliograph. Institut, 07. 4 m. — CHAMISSO'S WERKE in 3 Tln. Neu hrsg., m. Einleitgn u. Anmerkgn versehen von M. SYDOW. Berlin, Bong, 08. 1,75 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Eichendorff's Werke in 4 Tln. Hrsg... v. L. KRÄHE. Berlin, Bong, 08. 2 vol. 3,50 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Fichte, J. G. Reden an die deutsche Nation. Hrsg. v. H. LESER. Leipzig, Einhorn-Verlag, 08. 1,75 m. [*Deutsche Taschenbibliothek*].

Freiligrath. — SCHROEDER, L. *Ferdinand Freiligrath. Sein Leben und Schaffen.* Leipzig, Hesse, 07. 1,50 m.

Goethe. — MEYER, FRDR. *Verzeichnis einer Gæthe-Bibliothek.* Leipzig, Dyk, 08, 25 m. — GOETHE'S WERKE. *Auf Grund der Hempelschen Ausgabe... neu hrsg. von C. ALT, R. RIEMANN u. E. SCHEIDEMANTEL.* Berlin, Bong, 08. 4 vol. 6 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*]. — BUECHNER, W. *Fauststudien.* Weimar, Böhlau, 08. 1,80 m. — WARNECKE, FRDR. *Gæthe, Spinoza u. Jacobi.* Weimar, Böhlau, 08. 1,20 m.

Gotthelf. — BARTELS, AD. *Jeremias Gotthelfs (Albert Bitzius) Leben und Schaffen.* Leipzig, Hesse, 08. 1,50 m.

Grün, A. — SCHLOSSAR, A. *Anastasius Grün. Sein Leben und Schaffen.* Leipzig, M. Hesse, 07. 1,50 m.

Günther. — HOFFMANN, AD. *Johann Christian Günthers Schulzeit und Liebesfrühling. Ein Beitrag zum Lebensbilde des Dichters.* Jauer, Hellmann, 08. 1 m. [*Aus : « Wanderer im Riesengebirge »*].

Hart, H. — *Gesammelte Werke, hrsg. v. J. HART. Bd 1-4.* Berlin, E. Fleischel, 08. 16 m.

Hauff's Werke in 6 Tln. Auf Grund der Hempelschen Ausg. neu hrsg... v. MAX DRESCHER. Berlin, Bong, 08. 3 vol. 7 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Hauptmann, G. — BYTKOWSKI, S. *Gerhart Hauptmanns Naturalismus und das Drama.* Hamburg, Voss, 08. 5,20 m. [*Beiträge zur Aesthetik, 11. Bd*].

Hebbel's Werke in 10 Tln. Hrsg.... v. T. POPPE, Berlin, Bong, 08. 5 vol. 7,50 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*]. — CONRADI, H. *Friedrich Hebbel in seinen Tagebüchern. Hrsg. u. eingeleitet von C. F. SCHULZ-EULER.* Frankfurt a. M., Schulz, 08. 1,50 m.

Heine's Werke in 15 Tln. Hrsg. v. H. FRIEDEMANN, H. HERRMANN, u. VEIT VALENTIN. Berlin, Bong, 08. 4 vol. 6 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Herder. — WENDEROTH, O. *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders « Ideen ».* Erlangen, Junge, 08. 2,80 m. [*Aus : « Romanische Forschungen »*].

Hofmannsthal, Hugo von. Kleine Dramen. Leipzig, Insel-Verlag, 07. 2 vol. 8 m.

Hoffmann, E. T. A. — **KLINKE, O. E. T. A.** *Hoffmanns Leben und Werke vom Standpunkte eines Irrenarztes.* 2. Aufl. Halle, Marhold, 08, 3 m.

Kleist's, H. v., *Werke in 6 Tln. Neu hrsg...* von H. GILOW, W. MANTHEY, W. WAETZOLDT. Berlin, Bong, 08. 2 vol. 3,50 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*]. — **SAUER, A.** *Kleists Todeslitanei.* Prag, Bellmann, 07. 1,20 m. [*Prager deutsche Studien*, 7].

Körner's Werke in 2 Tln. Neu hrsg... von A. STEINBERG. Berlin, Bong, 08 1,75 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Kompert, L. — **AMANN, P.** *Leopold Komperts literarische Anfänge.* Prag, Bellmann, 07. 2,80 m. [*Prager deutsche Studien*, 5].

L'Arronge, Adph. — *Gesamt-Ausgabe der dramatischen Werke.* Berlin, Stilke, 08. 10 m. 4 vol.

Laube's, H. — *Gesammelte Werke in 50 Bdn. Hrsg. von H. H. HOUBEN*, Bd. 1-6. Leipzig, M. Hesse, 08. 5 m.

Lenau's Werke in 2 Tln. Neu hrsg... v. C. A. v. BLOEDAU. Berlin, Bong, 08. 2 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Lessing. — **SCHMARSOW, A.** *Erläuterungen und Kommentar zu Lessings Laokoon.* Leipzig, Quelle und Meyer, 07. 1,60 m.

Ludwig's Werke in 2 Tln. Hrsg. u. m. Einleitg (u. m. einem Lebensbild) versehen von ARTHUR ELOESSER. Berlin, Bong, 08. 2 vol. 3,50 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Mörike. — *Eines Dichters Liebe. Eduard Mörikes Brautbriefe. Eingeleitet und hrsg. v. W. EGGERT-WINDEGG.* München, Beck, 08, 3,50 m. — **KRAUSS, R.** *Mörikes Leben und Schaffen, nebst einer Auswahl seiner Briefe.* Leipzig, Hesse, 08. 1,50 m.

Müller, Maler. — **LUNTOWSKI, A.** *Maler Müller.* Leipzig, Verlag, f. Literatur, Kunst, u. Musik, 08. 1,20 m. [*Beiträge zur Literaturgeschichte*, 49].

Neithart. — **BRILL, R.** *Die Schule Neitharts. Eine Stiluntersuchung.* Berlin, Mayer u. Müller, 08. 7,50 m. [*Palæstra*, 37. Bd.].

Platen. — **RICHTER, K.** *Bemerkungen zu Platens Reimen. H. 1.* Berlin, Mayer u. Müller, 07. 1,40 m.

Raimund's Werke in 3 Tln. Hrsg... v. R. FÜRST. Berlin, Bong, 08. 1,75 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Reuter. — **SEELMANN, W.** *Fritz Reuters Leben und Werke.* Leipzig, Bibliograph. Institut, 08. [*Meyer's Volksbücher*, 1495-1496].

Schiller's Werke. Auf Grund der Hempel'schen Ausgabe neu hrsg.... v. A. KUTSCHER u. H. H. ZISSELER. Berlin, Bong, 08. 4 vol. 6 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*]. — **ENGEL, B. C.** *Schiller als Denker. Prolegomena zu Schillers philosophischen Schriften.* Berlin, Weidmann, 08. 4 m.

Schleiermacher. — **BAUER, J.** *Schleiermacher als patriotischer Prediger. Ein Beitrag zur Geschichte der nationalen Erhebung vor 100 Jahren.* Giessen, Töpelmann, 08. 10 m. [*Studien zur Geschichte des neuen Protestantismus*, 4. H.].

Strauss. — **KOHUT, AD. D. F.** *Strauss als Denker und Erzieher.* Leipzig,

Kröner, 08. 3 m. — ZIEGLER, T. D. F. *Strauss. 1. Tl. 1808-1839*. Strassburg, Trübner, 08. 6 m.

~Uhland's Werke in 3 Tln. Hrsg... v. A. SILBERMANN. Berlin, Bong, 08. 2 vol. 3 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

L. MIs.

Langue et Littérature anglaises.

I. — Livres nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — T. L. *Bradford*, *Bibliographer's Manual of American History*, Philadelphie, Henkels, 5 vol. (dont 2 parus) à 3 dol. 50. — L. H. *Dawson*, *Nicknames and Pseudonyms*, Routledge, 1 s. — *Jahresbericht* über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie, 27^e année (1905), Leipzig, Reisland, 9 m.

LANGUE ET MÉTRIQUE. — a. EN GÉNÉRAL. — *Oxford English Dictionary*, ed. Bradley, vol. VI, Monopoly — Movement, Frowde, 5 s. — H. *Harrison*, *Surnames of the United Kingdom*, part. III, Eaton Press, 1 s. — S. S. *Peloubet*, *Students' Law Dictionary of words and phrases in law Latin, law French and Anglo-Saxon*, New-York, Peloubet, 1 dol. 50. — G. *Kartzke*, *Die Reimsprache des Mirror for Magistrates (1587)*, Diss., Berlin. — H. *Engel*, *Spensers Relativsatz*, Diss., Berlin. — J. M. *Grainger*, *Studies in the syntax of the King James version*, University of North Carolina.

b. ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS. — J. *Albers*, *Der syntaktische Gebrauch der Präposition to in der ae. Poesie*, Diss., Kiel. — G. *Oess*, *Untersuchungen zum ae. Arundelsalter*, Diss., Heidelberg. — T. O. *Hirst*, *The Phonology of the London Ms. of the earliest complete English prose psalter*, Diss., Bonn, 1907. — W. *Marufke*, *Der älteste englische Marienhymnus*, Leipzig, Quelle und Meyer, 3 m. — E. *Neufeld*, *Zur Sprache des Urkundenbuches von Westminster (Cotton Faustina, A III)*, Diss., Rostock, 1907. — H. *Smith*, *Syntax der Wycliffe-Purveyschen Uebersetzung und der authorised Version der 4 Evangelien*, Diss., Marburg.

LITTÉRATURE. — a. ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS. — A. S. *Cook and Ch. B. Tinker*, *Select translations of. O. E. prose*, Boston, Ginn, 1 dol. 25. — A. *Brandt*, *Geschichte der ae. Literatur (Pauls Grundriss)*, Strassbourg, Trübner, 4 m. 80. — *Cambridge History of English Literature*, ed. A. W. Ward and A. R. Waller, vol. II, *End of the Middle Ages*, Cambridge University Press, 9 s. — W. O. *Sypherd*, *Studien in Chaucers House of Fame*, London, Kegan Paul.

b. XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — H. *Ashton*, *Du Bartas en Angleterre*, Paris, Larose. — A. *Hofherr*, *Th. Rymers Dramatische Kritik*, I. Beaumont and Fletcher, Diss., Freiburg.

c. DRAME ET SHAKESPEARE. — W. *Baetke*, *Kindergestalten bei den Zeitgenossen und Nachfolgern Shakespeares*, Diss., Halle. — *Documents relating to*

the Office of the Revels in the Time of Queen Elizabeth, ed. Alb. Feuillerat, *Materialien zur Kunde...*, Leipzig, Harrassowitz, 48 m. — *F. J. Miller*, The Tragedies of Seneca translated, with an Essay by Prof. Manly on the influence of Seneca on the early English Drama, Chicago University Press. — *F. E. Schelling*, Elizabethan Drama, 2 vol., Constable, 31 s. 6. — *L. Winkler*, Ueber die Blutrache-Tragödien in der elisabethanischen Literatur, diss. Halle. — *H. Fischer*, Nathaniel Fields Komödie Amends for Ladies, eine Quellenstudie, Diss., Kiel, 1907. — *G. Heinemann*, Shadwell Studien, Diss., Kiel, 1907. — *P. Fitzgerald*, Shakespearean Representation, its laws and limits, E. Stock, 6 s. — *G. P. S. R. Gibson*, Shakespeare's use of the supernatural, Bell, 3 s. 6. — *A. Goll*, Verbrecher bei Shakespeare, Stuttgart, A. Juncker, 4 m. — *H. Maudsley*, Heredity, variation and genius, with an essay on Shakespeare, Bale, 5 s. — *H. H. Stewart*, The Supernatural in Shakespeare, Ouseley, 2 s.

d. XVIII^e SIÈCLE. — *M. P. Conant*, The Oriental Tale in England in the 18th century, Columbia University studies, New-York, Macmillan, 2 dol. — *Gr. Mac Donald*, the Sapity of Wm. Blake, Fifield, 1 s. — *C. E. Russell*, Th. Chatterton, New York, Moffat, 2 dol. 50. — *E. Bosdorf*, Entstehungsgechichte von Fieldings Joseph Andrews, Diss., Berlin.

e. XIX^e SIÈCLE. — *E. W. Bowen*, Makers of American literature, Washington, Neale, 2 dol. 50. — *St. Brooke*, A Study of Clough, Arnold, Rossetti and Morris (1822-52), 6 s. — *H. C. Goddard*, Studies in New England Transcendentalism, Columbia University studies, New-York, Macmillan, 1 dol. — *M. K. Jackson*, Outlines of the literary history of colonial Pennsylvania, Columbia Un., New-York, Macmillan, 1 dol. 25. — *L. D. Loshe*, The Early American novel, même éditeur, 1 dol. — *E. F. Oaten*, A Sketch of Anglo-Indian Literature (Sir Wm. Jones to Kipling), Kegan Paul, 3 s. 6. — *W. Morton Payne*, The greater poets of the 19th century, Bell, 5 s. — *M. A. de W. Howe*, Life and Letters of Geo. Bancroft, 2 vol., New-York, Scribner, 4 dol. — *W. Leonard*, Byron and Byronism in America, Columbia Univ., New-York, Macmillan, 1 dol. — *Carlyle*, Essais, trad. Barthélemy, Paris, Mercure de France, 3 fr. 50. — *Th. Schmidt*, Frauengestalten bei Dickens, Diss., Halle, 1907. — *A. Flehinger*, Hartley Coleridge, Diss., Freiburg. — *A. A. Helmholtz*, The Indebtedness of Sam. T. Coleridge to A. W. von Schlegel, Wisconsin University, 40 c. — *J. C. Thomson*, Ch. and Mary Lamb, Bibliography, Hull, Tutin, 5 s. — *M. Ball*, Sir W. Scott as a critic, Columbia Univ., New-York, Macmillan, 1 dol. — *L. H. Allen*, Die Persönlichkeit P. B. Shelleys, Diss., Leipzig, 1907. — *A. Ch. Swinburne*, The Duke of Gandia, Chatto and Windus, 5 s. — *R. Bauch*, Studien über Thackerays Sketches and Travels in London and Dickens' Sketches, Diss., Leipzig, 1907. — *L. Bazalgette*, W. Whitman, l'homme et son œuvre, Paris, Mercure de France, 7 fr. 50. — *B. Perry*, W. Whitman, his Life and Work, Boston, Houghton Mifflin, 1 dol. 50. — *A. J. Woodman*, Reminiscences of J. G. Whittier, Salem, Essex Institute, 1 dol.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — a. DES ORIGINES AU XVIII^e SIÈCLE. — W. Khump, *Handwerk und Gewerbe bei den Angelsachsen*, Diss., Heidelberg. — Sir W. Besant, *Early London, prehistoric to Norman*, Black, 30 s. — F. W. Maitland and G. J. Turner, *Year Books of Edward II*, vol. IV, Selden Society, Quaritch. — L. O. Pike, *Year Books of Edward III*, Year XX, 1st part, Wyman. — *Calendar of Close Rolls*, Edward III, vol. X, 1354-60, Wyman. — A. W. Tilby, *The English people overseas*, vol. I (1412-1821), Griffiths, 15 s. — W. Walther, *Heinrich VIII von England und Luther*, Leipzig, Deichert, 1 m. — J. Trésal, *Les origines du schisme anglican 1509-71*, Paris, Lecoffre, 3 fr. 50. — G. Christie, *The Influence of letters on the Scottish Reformation*, Blackwood, 6 s. — R. Granville, *The King's General in the West (Sir Richard Granville, 1600-59)*, Lane, 10 s. 6. — W. H. Hutton, *The Age of Revolution : the Church (1648-1815)*, Rivingtons, 4 s. 6. — A. W. Weston-Glynn, *John Law of Lauriston*, Edinburgh, Saunders, 10 s. 6. — H. G. Graham, *Literary and historical essays (on social life in Scotland in the 18th century)*, Black, 5 s.

b. XIX^e SIÈCLE. — HISTOIRE POLITIQUE. — *The Annual Register*, 1907, Longmans, 18 s. — A. J. Dasent, J. Th. Delane, editor of the Times, *Life and correspondence*, 2 vol. Murray, 32 s. — J. V. Morgan, *Welsh political and educational leaders in the Victorian era*, Nisbet, 16 s. — Sir Spencer Walpole, *The History of 25 years*, vol. III-IV, Longmans, 21 s. — HISTOIRE SOCIALE. — *The Victoria History, of the Counties of England*, ed. by Wm. Page : Derbyshire, vol. II; Leicestershire, vol. I, à 31 s. 6 — P. H. Ditchfield, *The Charm of the English village*, Batsford, 7 s. 6. — *Earl of Halsbury*, *The Laws of England*, vol. II, Butterworth. — Ch. Huard, *Londres comme je l'ai vu*, Paris, E. Rey, 3 fr. 50. — L. Melville, *The Beaux of the Regency*, Hutchinson, 2 vol., 24 s. — J. Schipper, *Beiträge zur englischen Kultur- und Literaturgeschichte*, Wien, C. W. Stern, 8 m. — C. W. Fagg and L. O. Glenister, *London laws and bye-laws (local government)*, Tarrant and Co, 7 s. 6. — HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. — P. Doncaster, *John Stephenson Rowntree (Quaker)*, Headley, 6 s. — D. Duncan, *Life and Letters of Herbert Spencer*, Methuen, 15 s. — IRLANDE, ÉCOSSE ET AMÉRIQUE. — A. ua Clerigh, *History of Ireland to Henry II*, vol I, Unwin, 10 s. 6. — S. H Turner, *History of local taxation in Scotland*, Blackwood, 5 s. — S. D. Fess, *History of political theory and party organization in the United States*, Dayton, World's Events Co, 4 dol. 50. — R. H. Fuller, *Government by the people (United States)*, Macmillan, 4 s. 6. — E. Mackendree Avery, *A History of the United States and its people in 15 vols.*, vol. IV, Cleveland, Burrows, 6 dol. 25.

II. — Réimpressions.

BIBLIOGRAPHIE. — *Dictionary of National Biography*, vol. II-III, Smith Elder à 15 s.

LANGUE. — R. Lloyd, *Northern English : phonetics, grammar and texts*, 2nd ed., Leipzig, Teubner, 3 m. 20.

LITTÉRATURE. — a. MOYEN-ANGLAIS. — Sawles Warde, ed. Wagner, Bonn, Hanstein, 5 m.

b. XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — F. A. Gasquet, *The Old English Bible*. 2nd ed., Bell, 6 s. — J. E. Spingarn, *A History of Literary Criticism in the Renaissance*, 2nd ed., Columbia Univ., New-York, Macmillan, 1 dol. 50. — *Critical Essays of the 17th century (1605-85)*, ed. J. L. Spingarn, 2 vol., Frowde, à 5 s. — J. Evelyn, *Diary*, Globe ed., Macmillan, 3 s. 6.

c. DRAME ET SHAKESPEARE. — *Tudor Facsimile Texts* (Nice Wanton, the Weather, Macro Plays III (Castle of Perseverance), à 17 s. 6; Macro Plays IV (Respublica), 35 s. — *Malone Society Collections*, ed. W. W. Greg, part. I (Love feigned and unfeigned; The Prodigal Son, c. 1530; the Elizabethan Lords Chamberlain, by E. K. Chambers; the City Clerk's Remembrancia, 1579-1664). — *The History of King Leir* (1605), ed. W. W. Greg, Malone Society Reprints. — T. Dekker, *Satiro-Mastix* (1602), ed. H. Scherer, *Materia-lien zur Kunde*, Leipzig, Harrassowitz, 8 m. — John Heywood, *Writings*, vol. III; Five anonymous plays, ed. J. S. Farmer, Early English Drama Society. — *The Shakespeare Apocrypha* (14 plays), ed. C. F. Tucker Brooke, Frowde, 5 s.; Hamlet and the Ur-Hamlet, Bankside-Restoration Shakespeare ed. A. Morgan and W. Vickery, Shakespeare Press, Westfield, New Jersey, 5 dol.; Henry V (1st and 3rd q^{as}, 1st Folio), ed., Roman dans les Shakespeare Reprints, ed Viëtor, Marburg, Elwert, 3 m.; Love's Labour's Lost, Merchant of Venice (1st folio), ed. Hudson, Elizabethan Shakespeare, Harrap, à 2 s. 6. — N. Udall, *Ralph Roister Doister*, ed. Farmer, Museum Dramatists Gibbings, 2 s.

d. XVIII^e SIÈCLE. — *The Oxford Treasury of English Literature*, vol. III : Jacobean to Victorian, ed. Hadow, Frowde, 3 s. 6.

e. XIX^e SIÈCLE. — S. Orr, *Life and Letters of Rob. Browning*, Smith Elder, 7 s. 6. — Coleridge's *Literary Criticism*, ed. J. W. Mackail, Frowde, 2 s. 6. — E. W. Henley, *Poems and Essays*, 4 vol., Nutt. — T. N. Talfourd, *Ch. Lamb's Life and Letters*, Sisley, 1 s. — A. Ch. Swinburne, *Chastelard and Mary Stuart*, Leipzig, Tauchnitz, 1 m. 60. — Tennyson, *Ballads and other Poems*, *Idylls of the King*, annotated ed., Macmillan, 2 vol. à 4 s. — Wordsworth, *Poems with notes*, ed. N. Ch. Smith, 3 vol., Methuen, 15 s.

f. SÉRIES. — *Everyman's Library*, Dent, 1 s. le vol. Giraldus Cambrensis, *Itinerary and description of Wales*; Hakluyt's *Voyages*, vol. 3 et 4; Marco Polo, *Travels*. — *The New Universal Library*, Routledge, 1 s. le vol. : Addison, *Spectator*, vol. VI; W. H. Ainsworth, *the Miser's Daughter*; J. St. Mill, *Aug. Comte and Positivism*.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — R. Cobden, *Speeches*, ed. J. Bright and Th. Rogers, 2 vol., Unwin, 7 s. — Wm. Law, *Liberal and mystical writings*, ed. Wm. Scott Palmer, Longmans, 2 s. 6. — D. R. Dewey, *Financial History of the United States*, Longmans, 2 dol.

Littérature comparée.

Livres et brochures.

ALBERTS, W., Hebbels Stellung zu Shakespeare (Forsch. zur neueren Literaturgeschichte, XXIII). Berlin, 1908. — ALLODOLI, E., Giovanni Milton e l'Italia. Prato, 1907. — ASHTON, H., Du Bartas en Angleterre. Thèse, Paris, 1908. — BOUCHARD, P. DE, Goethe et Le Tasse. Paris, 1907. — BREME, M. J., Christina Rossetti und der Einfluss der Bibel auf ihre Dichtung. Eine literarisch-stilistische Untersuchung. Münster i. W., 1907. — CHURTON COLLINS, Voltaire, Montesquieu and Rousseau in England. London, 1908. — CONANT, M. P., The oriental tale in England in the eighteenth century. New-York, 1908. — DANIELS, W. M., Saint-Evremond en Angleterre. Thèse, Paris, 1907. — FALKE, J., Die deutschen Bearbeitungen des « geretteten Venedig » von Otway. Diss., Rostock, 1908. — FERCHLANDT, H., Molières Misanthrop und seine englischen Nachahmungen. Diss., Halle, 1907. — GOODNIGHT, SCOTT H., German literature in American magazines prior to 1846 (Bull. of the Univ. of Wisconsin), Madison, 1907. — HELMHOLTZ, A. A. The indebtedness of S. T. Coleridge to A. W. Schlegel (Id.), Madison, 1907. — HASKELL, J., Bayard Taylors translation of Goethe's Faust. New-York, 1908. — HISSERICH, W., Die Prinzessin von Ahlden und Graf Koenigsmark in der erzählenden Dichtung. Diss., Rostock, 1908. — HOFFMANN, K., Corneille und Racine in England; Das deutsche Element in der modernen Literatur (dans : Zwölf Studien zur Literatur und Ideengeschichte. Charlottenburg, 1908). — KUHLENBECK, L., G. Brunos Einfluss auf Goethe und Schiller. Leipzig, 1907. — LEE, S., The beginning of French translation from the English (tirage à part des Transactions of the Bibliographical Society). London, 1907. — SÆNGER, S., Thomas Carlyle : Goethe. Carlyle's Goetheportræt. Berlin, 1907. — SERGEL, A., Oehlenschläger in seinen persönlichen Beziehungen zu Goethe, Tieck und Hebbel. Rostock, 1907. — SICHEL, J., Die englische Literatur im *Journal étranger*. Diss., Heidelberg, 1907. — WALTER, E., Adolph Friedrich Graf von Schack als Uebersetzer. Leipzig, 1908. — WILLIAMS, A. T., The concept of equality in the writings of Rousseau, Bentham and Kant. Diss., Columbia Univ., 1907.

Articles de Périodiques.

ANON., Dante in English literature. *Edinb. Rev.*, avril 1908. — BAKER, Th. S., Solomon Gessner and English literature [compte rendu de B. Reed]. *Mod. Lang. Notes*, février 1908. — BALDENSBERGER, F., Chateaubriand et l'Emigration française à Londres. *Rev. d'hist. litt.*, XIV, 4, 1907. — BAUMANN, F., Deutschland im Spiegel der französischen Literatur. *Post, Sonntags-Beil.* n° 15, 1908. — BERG, L., Fremdwörter und Sprache. *Lit. Echo*, 1-15 janv. 1908. — BERZEVICZY, A., Der Shakespeare-Cultus in Ungarn. *Pester Lloyd*, n° 15,

1908. — BONARDI, C., Heine e Carducci. *Rivista mensile di letteratura tedesca*, I, 5, 1907. — CALDANA, G., Giudizi di P. B. Shelley sui poeti italiani. *Nuova Antologia*, 16 juin 1907. — CIPOLLA, F., et FASOLA, C., Aleardi e Freiligrath. *Riv. mens. di lett. ted.*, I, 12, 1907. — CIPOLLA, F., Aleardi e Bürger. *Ibid.*, II, 1, 1908. — DICK, E., Le séjour de Chateaubriand en Suffolk. *Rev. d'hist. litt.*, XV, 1, 1908. — DUBOIS, L., Stendhal en Amérique [à propos d'un article de Hunecker dans *Scribner's Magazine*]. *Merc. de France*, 16 mars 1908. — DUPONT-WILDEN, L., Le théâtre et l'influence française à l'étranger. *Revue bleue*, 14 mars 1908. — ENGEL, ED., Französisch oder Englisch? [comparaison défavorable au français]. *Berliner Tageblatt*, 17 déc. 1907. — FARINELLI, A., Del pessimismo di Leopardi e di Lenau. *Riv. mensile di lett. ted.*, II, 2, 1908. — FOULET, L., Voltaire en Angleterre. *Rev. d'hist. litt.*, XV, 1, 1908. — GEBAUER, Quellenstudien zur Geschichte des neueren franz. Einflusses auf die deutsche Kultur. *Archiv für Kulturgeschichte*, V, 4, 1907. — GUTTMANN, R., David Friedrich Strauss [et Renan]. *Die Wage*, XI, 7, 1908. — HALBERT, A., Henrik Ibsen und Leo Tolstoi. *Die Lichtung*, n° 12, 1907. — HELLER, O., Charles Sealsfield und der Courier des Etats-Unis. *Euphorion*, XIV, 4, 1907. — HOWARD, W. G., Burke among the forerunners of Lessing. *Pub. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XXII, 4, 1907. — KASTNER, L. E., The Elizabethan sonneteers and the French poets. *Mod. Lang. Rev.*, avril 1908. — KEICHER, K., Byron in Frankreich [analyse de la thèse de E. Estève]. *Lit. Echo*, 1^{er} avril 1908. — KOEPPER, Ein Boccacio-Motiv in Abraham France's Victoria. *Anglia*, XVII, 12. — LÉVI, L., Robespierre dans le théâtre allemand [Büchner, Griepenkerl, Hamerling]. *Annales révolutionnaires*, n° 1, 1908. — LOCELLA, G., Dantes Francesca in der Weltliteratur und Kunst. *Verhandl. des 12. Deutschen Neuphilologentages in München* (i. J. 1908). — MADDALENA, E., La fortuna della « Locandiera » fuori d'Italia. *Riv. d'Italia*, nov. 1907. — MEHRING, S., Verbliehene Lyrik [la poésie de Bürger, *die Bitte*, est une traduction de Florian]. *Berliner Tageblatt*, n° 661, 1907. — MEREGAZZI, G., Un melodramma del Cimarosa tradotto dal Goethe. *Riv. mens. di lett. ted.*, II, 1, 1908. — MEYER, E., Deutschland im Spiegel der modernen französischen Dichtung. *Westermanns Mon.*, LII, 4, 1907. — MEYER, R. M., « Das Beste aus schlechten Büchern » [projet de publication de Lessing, sans doute inspiré par une idée de l'abbé Trublet]. *Euphorion*, XIV, 4, 1907. — PADEFORD, F. M., Sidney's indebtedness to Sibilet. *Journ. of Eng. and Germ. Philology*, VII, 1, 1908. — PITRÉ, A., Una parola sul soggiorno di Goethe in Messina. *Archivio storico messinese*, VIII, 1-2, 1908. — PRINSEN, J., Jean van Hout, l'initiateur de la Hollande aux principes de la Pléiade (1543-1609). *Rev. de la Renaissance*, juin-oct. 1907. — SCHOFIELD, W. H., Internationalism and nationalism in the literature of the Twelfth century. *Internat Wochenschrift für Wiss., Kunst und Technik*, I, n° 39, 1907. — STIEFEL, A. L., Die Nachahmung spanischer Komödien in England unter den ersten Stuarts, III [Shirley et Lope de Vega]. *Archiv*, CXIX, 3, 4, 1907. — TISSOT, E., Eine Enquête über die

intellektuelle Annäherung Frankreichs und Deutschlands. *Deutsche Revue*, janv. 1908. — ULLRICH, H., Zur Bibliographie der Robinsonaden. Nachträge und Ergänzungen zu meiner Robinson-Bibliographie. *Zs. für Bücherfreunde*, XI, 44, 1907. — Vos, B. J., Notes on Heine [I, adaptations d'Ossian, éd. Elster, III, 64]. *Mod. Lang. Notes*, janv. 1908. — WERNER, R. M., Hebbels Theaterbearbeitung von Shakespeare's « Julius Caesar ». *Zs. für die österr. Gymnasien*, LVIII, 5, 1907. — ZANIBONI, E., Riccardo Wagner e Francesco De Sanctis. *Fanf. della Dominica*, XXIX, 19, 1907.

F. B.

Revues allemandes.

Süddeutsche Monatshefte, 5^e année, n° 5, mai 1908.

J. V. Widmann : Das Haus der Klage (Nouvelle. — Irma Goeringer : Vergiftet. (Nouvelle). — Rudolf Alexander Schröder : Erzählungen (Poésies). — Ludwig Zoepf : Ueber Heiligenleben des zehnten Jahrhunderts. — Hans Prinzhorn : Gottfried Semper und die moderne Kunst (Dès 1851 Semper a prédit le développement de l'art allemand moderne et fixé ses principes). — Hermann Abert : Herzog Karl von Württemberg und die Musik (Eloge du duc). — Erich Petzet : Eltern-Vereinigungen (Des avantages que présenteraient des associations de parents, si elles étaient constituées dans l'intention de collaborer avec les maîtres des enfants). — Josef Hofmiller : Italienische Reise (Peu de touristes savent découvrir et goûter le charme de la véritable Italie. Le meilleur des guides est le livre de Goethe). — Siegmund Hellmann : Eine Bewegung der deutschen Hochschullehrer (Une association de professeurs d'Université s'est formée en 1906 pour combattre des tendances réactionnaires hostiles à l'enseignement supérieur). — I. Bonn. Ist Deutsch-Süd-West-Afrika ein Bauernland? — Arthur Eloesser : Münchener Theater.

N° 6, juin 1908.

RUDOLF BORCHARDT : Pindar (Traduction rythmée d'une ode pindarique). — EVA HUCH : Ebensee (Nouvelle). — Briefe von Albert Lortzing (Lettres inédites adressées entre 1835 et 1850 à différentes personnalités du monde musical, et accompagnées d'éclaircissements biographiques et historiques par G. R. KRUSE). — HERMANN SCHOOP : Montaigne's Reise in Deutschland (d'après le « Journal de voyage » de Montaigne, publié par M. Louis Lautrey). — PAUL BÜSCHING : Die soziale Bewegung der deutschen Orchestermusiker. — F. VON PILIS : Die Arbeiterfrage bei der Landwirtschaft und die deutsche Kleinsiedlung im Osten. — FELIX HECHT : Otto Beck, Oberbürgermeister von Mannheim. — FRIEDRICH NAUMANN : Der deutsche Machiavelli. (Article bref et incisif consacré au prince de Bülow et à ses principes politiques). — SPECTATOR NOVUS : Kirchenpolitische Briefe (Débuts d'une série d'articles consacrés à la crise du modernisme. Point de vue du catholicisme

libéral). — RUDOLF BORCHARDT : *Renegatenstreiche* (*Simplicissimus*, édition française). (Vive attaque contre Albert Langen, éditeur du *Simplicissimus*.)

Revue anglaises.

Modern Language Notes. Baltimore. Vol. XXIII. n° 1, January 1908.

Articles originaux : H. B. LATHROP : *Shakespeare's Dramatic Use of Songs*. — J. D. BRUNNER : *The Exciting Force in the Drama*. — O. HELLER : *A. Misinterpreted Passage in Gæthe's Hermann und Dorothea*. — P. H. CHURCHMAN : *Espronceda, Byron, and Ossian*. — O. L. HATCHER : *The sources and Authorship of the Thracian Wonder*. — E. P. HAMMONT : *On the Edit of Chaucer's Minor Poems*. — W. P. MUSTARD : *Siren-Mermaid*. — B. J. VOS : *Notes on Heine*.
Comptes rendus : C. A. SMITH : *Studies in English Syntax*.

N° 2, February 1908.

Articles originaux : J. M. BERDAN : *The migrations of a Sonnet*. — B. J. BOS : *Notes on Heine*. — W. D. BRIGGO : *Notes on the Sources of Jonson's Discoveries*. — A. A. KERN : *Chaucer's Sister*. — W. H. BROWNE : *Notes on Chaucer's Astrology*.

Comptes rendus : B. REED : *Salomon Gessner and English Literature*. — G. WITKOWSKI : *A new Stage Version of Gæthe's Faust*.

N° 3, March 1908.

Articles originaux : J. Q. ADAMS : *The Cyprian conqueror, or the Faithless Relict*. — H. MUTSCHMANN : *My Pronunciation of German r*. — C. STRONG : *Sir Thopas and Sir Guy*. I. — G. H. DANTON : *Anton Reiser und Asmus Semper*. — W. STRUNK : *The Ordeal of Hubert*. — W. KLOSS : *Herodias the wild Huntress*. I. — R. O. WILLIAMS : *Robinson Crusoe's Island*.

Comptes rendus : J. M. HART : *The Development of Standard English Speech in Outline*.

N° 4, April 1908.

Articles originaux : W. KLOSS : *Herodias, the Wild Huntress*. II. — C. STRONG : *Sir Thopas and sir Guy*. II. — H. Z. KIP : *Ein Unverständener A. H. D. Spot-vero*. — R.-H. FLETSCHER : *Browning's Dramatic Monologs*. — C. T. STEWART : *The Pronunciation of Modern German i + r + Dental*. — L. COOPER : *Notes on Byron and Shelley*. — A. E. RICHARDS : *L'enchanteur Faustus*. — J. F. ROYSTER : *On old Englisch Leod*.

Comptes rendus : M. KOCH : *R. Wagner*. — E. H. COLERIDGE : *Christabel*, by S. T. Coleridge.

N° 5, May 1908.

Articles originaux : W. Y. DURAND : *Some Errors concerning Richard Edwards*. — G. O. CURME : *The Use of the Subjunctive in german to indicate*

certainty on Fact. — E. A. GREENLAW : *A note on Chaucer's Prologue.* — W. T. HEWETT : *Hermann und Dorothea : A contested interpretation.* — F. A. WOOD : *Etymological Notes.*

Comptes rendus : G. O. CURME : *A grammar of the German Language.*

H. R.

Revue scandinaves.

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). Fasc. 2. 1908. — **Hans Hildebrand** : Konung Oscar II. (Son amour des antiquités nationales. Voulait la Suède à la tête du mouvement intellectuel). — **Sven Lange** : Pontius Pilatus (Nouvelle). — **Karl Warburg** : « Det gaar an » (Ses antécédents littéraires. Querelle au sujet de sa tendance). — **Agnes Branting** : En resande svensks anteckningar från Danmark 1659 (Journal d'un voyage en Danemark par un courtisan de la suite du roi Karl X Gustaf). — **Carl G. Laurin** : Från Stockholms teatrar (La saison théâtrale à Stockholm).

Fasc. 3. — **Axel Lindegren** : Kungliga dramatiska Teatern och dess konstnärliga Utsmyckning (Intéressant par sa disposition et sa décoration artistique). — **Ola Hansson** : Aforismer och Aperçuer (Curieuses pensées sur « la femme moderne », la littérature contemporaine, l'art et le style, etc.). — **Henny Franzén** : Min resa till Finland 1819. — **Ernst Lundquist** : Martino Lunghis markatta (Nouvelle).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug). Fasc. 1, 1908. — **Fridtjof Nansen** : Videnskab og moral (Différence entre les lois éthiques et religieuses. Celles-ci indifférentes à l'Etat. Influence de la science sur les premières). — **Alexander Kielland** : Breve (Lettres de 1881 à 1904). — **Moltke Moe** : Eventyrvandring og Eventyrforvandling (La primitivité des contes explique la facilité avec laquelle ils ont pu passer de peuple à peuple). — **Paul Fjeldgaard** : Den jyske bevægelse (Du mouvement réaliste jutlandais). — **Andreas M. Hansen** : Naturfølelse (De la passion de la chasse chez les Ariens; explique le véritable amour de la nature). — **A. Krogvig** : Revue des livres nouveaux.

Fasc. 2. — **Dr Einar Einarsen** : Fossespørgsmaalet (De l'importance économique des chutes d'eau. Monopole ou concessions?). — **Henrik Ibsen** : Breve (Entre autres lettres inédites une remarquable adressée à Bjørnson en date du 12 juillet 1879 à propos de la question du pavillon). — **Henrik Ibsen** : Abydos (Fragment de son voyage en Egypte). — **Bj. Eide** : De socialistiske partier i Frankrige (Constata que Jaurès a vainement tenté de grouper sous l'étendard d'Hervé les partis socialistes désemparés par l'abandon de Clémenceau). — **Edle Hartmann Schjædt** : Kristianiakauserier. — **Dr. Andr. M. Hansen** : Tidens tanker (Importance stratégique de la Norvège. Nécessité de son indépendance).

Fasc. 3. — Georges Fasting : Videnskap og moral (Réponse à la conférence de Fr. Nansen sur les rapports de la science et de la morale). — Hans E. Kinck : Ragnhild Jølsen (Quelques mots de souvenir). — Ludvig Meyer : Studentersamfundet og landets udvikling (Historique de l'Association des étudiants et son influence sur le pays). — Carl W. Schnitler : Erik Werenskiöld (Contribution à l'histoire de l'art en Norvège à propos de l'exposition rétrospective d'Erik Werenskiöld). — Edv. Bull : Pariserkommunen (La commune de Paris à propos de la question : Socialiste ou patriote d'abord?). — Dr. Andr. M. Hansen : Tidens tanker (La question des Iles Axland a détourné l'attention de la Suède de l'ouest vers l'est).

Fasc. 4. — Ioh. Ording : Det religiøse spørgsmaal (Besoin religieux de notre époque. Spiritisme et théosophie). — Gerhard Gran : To stadier i universitets liv (Des progrès de la liberté de pensée dans le haut enseignement). — Chr. Collin : Bj. Bjørnson : Den sidste halve menneskealder (Son activité littéraire et politique dans les quinze dernières années. Comme Tolstoï, Bjørnson a toujours combattu à la fois contre l'orthodoxie et contre la superstition). — Roar Tank : Fru Marie Grubbe i norsk tradition (L'héroïne du roman de Jacobsen en Norvège de 1664 à 1667). — Prof. K. B. Wiklund : Ett ord i lappespraagen (Que si sur la côte du Norrland et dans le district de Tromsø les Lapons paraissent, d'après les noms de lieux, n'être arrivés que plus tard, mais déjà il y a 1100 ans, ils ont précédé les Scandinaves sur les hauts plateaux, que ni Norvégiens, ni Suédois ne connaissaient encore au milieu du XVIII^e siècle). — Dr. Andr. M. Hansen : Tidens tanker (Malgré tous les traités garantissant le statu quo, le scandinavisme fera son chemin).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal). Mars 1908. — J. P. Jacobsen : Kr. Ersler som Universitetslærer (Son rôle dans le développement des études historiques à l'Université). — Karl Madsen : Et Museumsbesøg i Frankfurt. — Johannes Jørgensen : Monte Cassino (Saint Benoît de Nurcie). — C. E. Cold : Beskyttelse mod de Døde (Le syndicat des auteurs et les directeurs de théâtre qui ne jouent que de très anciennes pièces). — Ove Jørgensen : Lorenzo Lotto (Le plus moderne des artistes de la Renaissance). — J. Henningsen : Nutidens Kina I (Lutte entre les idées nouvelles de l'empereur et les idées conservatrices de la reine-mère). — Joh. V. Jensen : Bruno Liljefors (Le plus suédois des artistes contemporains).

Avril 1908. — Chr. Rimestad : Digte. — Kai Früs-Møller : Digte. — Joachim Skovgaard : Erindringer om P. C. Skovgaard (Son conseil aux jeunes artistes : Allez d'abord à Paris, en Italie ensuite). — Erik Givskor : Iordreformbevægelsen i England (Les radicaux et la petite propriété en Angleterre. Nécessité d'imposer la terre pour obliger les grands propriétaires à la cultiver). — Rudolph Bergh : Om Mode og Reklame, særlig i Kunst (Qu'une élite devrait s'unir pour défendre le public contre la mode et la réclame... payée). — Karl Madsen : Den engelske Udstilling (A propos

de l'exposition des peintres anglais à Copenhague en souhaite une nouvelle française). — Erik Henrichsen : Vilh. Lassen (Comme journaliste, orateur populaire et ministre). — R. Besthorn : Nunzio Nasi (Autoritaire et rancunier, manque de sens moral).

LÉON PINEAU.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

LA PEINTURE FLAMANDE CONTEMPORAINE

Depuis le plein moyen âge déjà, la France exerça sur la race flamande une influence permanente malgré les différences profondes de langue, de tempérament, de vie et d'idéal.

Toujours en Flandre une élite parla ou lut la langue française, toujours l'art français, littérature, peinture, musique et architecture gagna du sud vers le nord, mais toujours aussi lorsque le moment de domination fut passé, l'art latin de la France se développa en Flandre d'une manière autonome, comme une semence jetée dans un sol plus fécond et plus vigoureux. Et à ces moments, on vit apparaître dans cette Flandre à la vie abondante des individus d'apparence colossale, qui à leur tour rendirent à la semeuse par pleines poignées, les biens que leur race en avait reçus.

Ce furent d'abord les van Eyck qui opérèrent une véritable révolution dans la peinture et avec lesquels cet art atteignit les sommets de sa splendeur. Ensuite toute l'école des gothiques flamands, R. van der Weyden, H. van der Goes, Th. Bouts, Memling, puis, après une période de stagnation, Rubens et la pléiade de ses illustres élèves qui dominèrent l'art français jusqu'au XVIII^e siècle.

Après eux une nouvelle époque d'influence latine, qui ne perdit de son importance qu'avec la période tout à fait contemporaine.

Ce vaste mouvement d'oscillation a son origine dans les tempéraments des deux races : l'une, la race française, chevaleresque, aristocratique, délicate et raffinée, l'autre plus plébéienne, plus rustique et d'une culture moins développée en général, mais défiante d'elle-même et ayant vis-à-vis de sa voisine du sud un peu de la timidité du campagnard devant le citadin. Et celui-ci l'éblouit souvent et l'entraîne dans son orbite ; la lourde race des Flandres tente alors de s'affiner, de plagier l'art français et, il faut le reconnaître, avec un succès très relatif. Que d'artistes et de sculpteurs flamands ont

sacrifié le génie propre de leur race à une imitation servile de l'art délicat de la France, mais tous indistinctement, peut-on dire, l'ont fait avec lourdeur ou superficialité, même quand ils possédaient une technique étonnante : en littérature A. van Hasselt, Siret et d'autres ; en peinture Lens, Fl. Willems, Lamorinière, A. Stevens, van Beers ; en sculpture Godecharle, G. Geefs, Paul Dubois, P. Devigne, etc.

Mais à côté de ces artistes, que sans crainte on peut appeler des dévoyés, une école plus autochtone, plus vraie et plus sincère est apparue et triomphe pleinement depuis quelque trente ans.

Chose bizarre ce fut la France elle-même ou du moins des artistes français qui préparèrent cette émancipation. Pour rester dans le domaine des arts plastiques, ce fut surtout le séjour que Courbet fit en Belgique, qui fut cause de l'indépendance de l'art flamand, peut-être peut-on y ajouter l'influence moins directe de Millet.

Mais Courbet surtout avec sa large patte plébéienne et virile, par l'enthousiasme même qu'il ressentit pour le groupe de jeunes flamands qui recherchaient le tempérament de leur race, donna l'impulsion triomphante à l'école qui se formait. Courbet, français de pure race, leur donna la franchise et l'audace de rechercher dans leur propre fond ce qu'eux-mêmes depuis leur grande époque du *xvii^e* siècle avaient cherché à oublier et alors se révéla la robuste pléiade des peintres tels que Charles De Groux, Hippolyte Boulenger, Joseph Stevens, auxquels se joignirent un sculpteur tel que Constantin Meunier et un dessinateur comme Félicien Rops. Ce fut un groupe robuste et violent à côté duquel vécut la tradition plus sage et plus archaïsante de l'école anversoise (Leys, Henri de Brakeleer) ; l'art flamand subit un instant l'impulsion du maître français, mais n'oublions pas cependant que son influence fut bien plus émancipatrice que dominante et qu'il serait bien difficile de retrouver dans les maîtres dont nous allons parler une trace quelconque de l'art de Courbet.

Nous venons de citer quelques noms de peintres belges, mais ceux-là appartiennent déjà au passé et nous ne nous en occuperons qu'incidemment, bien que leur œuvre soit immense. Notre but sera de découvrir les tendances générales de l'école actuelle en quelques-uns des représentants les plus autorisés et les plus caractéristiques :

Frans Courtens, Alfred Verwée, Jacob Smits, Jan Stobbaerts, Albert Baertsoen, Théo Verstraete, Eugène Laermans, tout peintres ayant déjà atteint la maturité de l'âge et du talent. La mort de deux d'entre eux est toute récente encore. Comme nous le verrons, tous ont travaillé dans des domaines distincts et cependant nous croyons que leur race, car tous indistinctement sont flamands, leur a fait poursuivre un idéal commun, qui se caractérise assez nettement et dont presque tous n'eurent vraisemblablement pas conscience. Les pages suivantes justifieront, espérons-nous, le groupement que nous avons fait de ces artistes et l'exclusion d'un grand nombre d'autres, bien que nous soyons admirateurs du talent de certains d'entre eux et que, d'autre part, parmi les jeunes plusieurs appartiennent au même idéal d'art.

Quiconque a parcouru la plaine septentrionale de la Belgique, les deux Flandres, Anvers, le Brabant et le Limbourg doit, nous semble-t-il, conserver de cette région le souvenir d'un milieu à colorations robustes et saturées, baigné dans un air que l'humidité rend essentiellement transparent.

En cette plaine les horizons sont limités, rien de grandiose au sens romantique, mais par contre un mouvement intense de vie se communique au paysage par le jeu incessant de l'atmosphère et les perspectives y sont d'une délicatesse extrême.

Cette plaine se divise en deux régions de nature presque opposée, l'une, celle de l'ouest, d'une fécondité sans pareille où la terre est partout la mère largement nourricière des bêtes et des gens; l'autre, la Campine, où les champs pauvres se perdent dans d'immenses étendues sablonneuses, qui n'engendrent que la bruyère ou le sapin rabougri. Elles se complètent mutuellement, l'une ayant la vie ardente et l'âpre labeur, l'autre la paix, l'isolement et la quiétude mystique. Elles sont comme les deux pôles objectifs de l'âme flamande, active et vigoureuse jusqu'à la brutalité et aussi pleine de tendresse et de rêve jusqu'à la mysticité la plus délicate. Peut-être cette dernière région, que tous les peintres belges ont certes connue et aimée, a-t-elle servi à mettre plus pleinement en relief la fécondité de la Flandre proprement dite.

Courtens est certainement le poète le plus caractéristique de la fécondité, de l'aspiration à la vie robuste et pleinement épanouie chez les plantes, les bêtes et les hommes. Ses arbres puissants dont la ramure éclate sous la poussée de sève surabondante et se baigne dans une lumière ardente sont comme des colosses juvéniles, ses vergers aux floraisons luxueuses sont des hymnes à la fécondité, ses prairies elles-mêmes sont chaudes de vie. Jamais, croyons-nous, un peintre n'a atteint à un sentiment pareil de la splendeur de la vie végétale en ses nuances les plus diverses, nulle part, en quelque poème que ce soit, nous n'avons trouvé l'expression aussi vive et aussi claire de ce désir de vivre plus largement que révèle la nature entière.

Nous avons l'impression que le peintre a senti les vibrations ténues de ces êtres robustes et élémentaires, sous la caresse d'un rayon de soleil qui illuminait leur vert épanoui, il a compris aussi le frisson d'angoisse dont les secouait le vent d'automne. Faut-il rappeler sa *pluie d'or* où la forêt chante son hymne claironnant avant le sommeil hivernal, ses coins de bois engourdis sous le torride soleil de midi? Son art comprend le rythme complet de la vie de ses héros de force et de paix.

Et la multiplicité infinie de ses notes de lumière! jamais nous ne vîmes une gamme plus complète de lumière de plein air, soleil d'été tombant en larges plaques à travers les feuillages, soleils inquiétants d'automne, s'irradiant dans les brumes qui paresseusement se glissent le long des lisières on bien encore choyant en rayons d'un perlé exquis et délicat, lumières sèches d'hiver où la neige seule semble concentrer la clarté du paysage, lumière de printemps se jouant autour de la ramure en travail et se réfractant en nuances infiniment ténues.

Pour lui la lumière est l'âme du cosmos, elle exprime pour ainsi dire les sentiments du grand Tout. Il y a telles pages où le poète nous rend par un effet de lumière cendrée l'angoisse d'un orage qui s'approche (*le Moulin*), telles autres où la lumière de la brume matinale annonce la sérénité du jour qui arrive, telle autre encore où la clarté, diffuse et ternie dans le brouillard opaque, révèle cet état d'engourdissement et d'impuissance à l'effort. La lumière est le messie, l'intermédiaire entre les choses et l'intimité de notre âme, c'est l'élément de communion entre nous et l'univers.

C'est l'atmosphère lumineuse qui le plus souvent caractérise l'œuvre, qui lui donne son sens esthétique et le peintre lui-même dénomme ses toiles de préférence d'après l'influence de la lumière : *l'Eclaircie, Avant l'averse, Temps gris, Matin, Vers le soir, Derniers Rayons*, etc.

Mais, plus peut-être que la lumière elle-même, la couleur reflète l'âme des choses ; le sein vigoureux et puissant de la mère Flandre, nourricier opulent de végétation robuste, s'épanouit en tons d'une coloration saturée, les verts y ont une gamme immense, depuis les plus sombres jusqu'aux plus éthérés, les bruns sont d'une sonorité étonnante, les bleus du ciel se posent avec une force et une audace inouïes, les blancs eux-mêmes, une tache de linge, par exemple, éclatent sans dureté et avec une intensité que seul Rembrandt a dépassée.

Dans les belles œuvres de Courtens, la couleur est répandue partout, sur chaque parcelle de la toile naît une note de la symphonie large et virile. Jamais rien de discordant, pas de notes quelque rutilantes qu'elles soient, qui ne trouvent leur équilibre dans une complémentaire tout aussi vigoureuse et tout aussi chantante, pas de tons clairs qui soient crayeux ou cassants ni de notes sombres sans reflets, nulle part non plus de ces contours secs et métalliques, mais au contraire une pénétration mutuelle des couleurs comme des choses.

Les premières toiles de Courtens conçues dans un genre et réalisées par une technique assez différente de celle de ces quelque vingt dernières années dénotent déjà le coloriste splendide qui va s'affirmant par la suite.

Dans les spécimens assez rares et dispersés, que l'on peut retrouver de cette époque, il nous montre fréquemment des coins de canaux avec leur longue enfilade de bateaux amarrés, d'autres fois une crique et quelques barques de pêche sur lesquelles les beaux bruns goudronnés, les taches de vert traitées en tons mineurs chantent merveilleusement. Toutefois, malgré la beauté des sujets et l'émotion esthétique qui se dégage de ces œuvres, on ne peut s'empêcher de n'y voir qu'une étape vers un art plus large, plus puissant, plus rayonnant et plus sonore. Il semble à un moment donné avoir conquis le soleil, le créateur et l'âme de la vie universelle, puis il

l'a magnifié en toutes ses créatures et dans toutes ses révélations.

Courtens est avant tout peintre de paysages et pourtant nous ne pensons pas qu'il se soit jamais attaché aux landes stériles de la Campine et rarement aux horizons marins, bien qu'une de ses toiles récentes nous le montre mariniste consommé. Son rêve se porte généralement vers les bois et les champs. C'est la large vie végétale qui l'attire et l'homme ou l'animal qui y apparaissent n'y sont en général qu'à titre d'élément de l'ensemble.

Cependant il lui est arrivé de chanter pleinement la vie de l'homme dans cette nature ardente. Le musée de Bruxelles possède peut-être le chef-d'œuvre du peintre sous ce rapport : *la Vachère*, une femme qui trait une vache, voilà le sujet du tableau. Sujet simple s'il en fût et que dédaigneraient certainement tous les idéalistes par principe. Cependant que d'idéal dans cette scène si vraie, dans ce milieu si simplement naturel : idéal qui ne consiste pas en quelque scène légendaire, en quelque rébus ou logogriphe à déchiffrer péniblement ou en quelque être mystérieux ou fantastique, mais qui se retrouve précisément en cette union si intense entre les diverses manifestations de la vie, entre l'harmonie des couleurs que l'ensemble nous révèle et qui donne cette unité si profonde et si totale entre la femme et l'ambiance.

Tout artiste qui sait pénétrer ces choses d'une façon originale avec son esprit et son cœur idéalise la nature, car elle-même récite l'idéal; qui sait la voir avec assez de pénétration y trouvera tous les symboles que son âme recherche et les y trouvera en vérité. Car en apparence nul artiste ne fut aussi peu idéaliste que Courtens et en réalité bien peu atteignirent à un idéal aussi large, aussi profond et aussi vivant. C'est que le rêve qui se promène à côté de la vie est l'expression d'une faiblesse de la puissance d'idéalisation en même temps que d'une atrophie de la conception du réel.

Mais revenons-en aux œuvres de l'artiste; ces toiles de simplicité et de vérité rustiques sont nombreuses dans son œuvre : jeune fille portant des seaux et dont l'image se profile sur un verger fleuri; une femme gardant des chèvres, sous un fond de végétation aux reflets d'un violet ardent; un troupeau de moutons rentrant à l'étable et scintillant sous l'éclat étrange de la lune qui se lève. Jamais l'auteur n'aborde ces sujets de vie artificielle des bourgeois ou nobles de la

ville, toujours ce furent les robustes ouvriers de la glèbe, parfois des marins aux tons hâlés et au masque caractéristique, plus souvent encore la femme des champs où l'art viril du peintre trouva des accents de douceur et d'affectuosité. Ce qui le tente ce sont les êtres que le mensonge conventionnel n'a pas déformés, ceux qui posent le geste libre et vrai.

Parfois des coins de ville flamande, de Termonde sa patrie, furent rendus par son pinceau : perspectives de lumière, sur les eaux lourdes et glacées auxquelles répond la couleur plus vive sur les façades aux bigarrures, jeux de lumière; parfois aussi quelque coin de village où le clocher se profile sur un ciel d'azur, ça et là quelques chalands donnant leurs notes de beau brun ou de ce vert qui leur est particulier dans les Pays-Bas.

L'art d'Alfred Verwée est voisin de celui de Courtens. On y retrouve la virilité, l'amour de la lumière transparente de la plaine des Flandres, l'admiration pour la vie largement épanouie. Sa couleur est peut-être moins vibrante et moins saturée quand il peint la vie végétale, mais elle se retrouve ardente et solide dans ses chevaux et ses bœufs.

Ces derniers surtout ont été compris avec un sentiment profond, l'œuvre d'A. Verwée est le poème du bœuf, comme celle de Jos. Stevens est le poème du chien; tantôt plongés on ne sait dans quel rêve de mysticité et de quiétisme devant les horizons illimités de l'embouchure de l'Escaut, tantôt en leur béatitude de ruminants et leur repos si total se baignant dans la verdure opulente de leurs prairies, tantôt semblant se communiquer leurs pensées si paisibles et si lentes, tantôt interrogeant de leurs grands yeux placides ou anxieux l'horizon où notre propre regard ne trouve rien à recueillir, tantôt marchant paresseusement le long de la digue à la pâture abondante, tantôt enfin pensifs au milieu des moires du large fleuve aux lenteurs majestueuses.

Tous les événements de la vie tranquille de ces bêtes nous sont évoqués, la course joyeuse et gambadante d'un jeune taureau derrière une nappe d'eupatoires, la fuite craintive d'un autre taureau ou d'un groupe de bêtes devant l'orage qui s'annonce, le jeu de deux jeunes bêtes luttant ou se caressant, le retour calme vers l'étable à l'approche du crépuscule.

La puissante race des chevaux de Flandre a incarné pour Verwée au même titre que les bœufs la sève opulente du pays. Nulle contrée ne produit une race de chevaux à la musculature aussi puissante que celle des bords de l'Escaut. Il faut voir un marché à Bruxelles ou à Gand, où étalons et juments montrent une splendeur de développement incomparable. Et le mâle orgueilleux de sa force étale ses formes d'une harmonie grandiose à l'appel des juments. La race humaine idolâtrée par Rubens, ces gars puissants et ces gouges opulentes, trouve son parallèle dans la race chevaline, telle que nous la dépeint Verwée.

Il y a l'étalon *Mercure*; nous ne savons si autre part le sentiment de la virilité s'est jamais exprimé avant tant de force; le frisson d'orgueil vainqueur, le tressaillement voluptueux qui traverse la longue crinière elle-même, enfin cette bête majestueuse tout entière laisse à celui qui l'a vue un souvenir semblable à celui que donnent certains des plus beaux poèmes de Verhaeren.

Le thème se reprend sans monotonie et sans perdre de sa beauté, l'étalon est le héros, le vrai roi des animaux des Flandres. Le peintre nous le dépeint avec un véritable culte, là encore on le retrouve frissonnant voluptueusement et soufflant des naseaux à la vue de la jument convoitée, ailleurs angoissé et farouche sous la rafale qui s'approche.

En quelques toiles le cheval intervient dans des événements de la vie humaine et Verwée l'y a pris comme centre; la chose s'imposait évidemment, lorsque le sujet choisi était un marché aux chevaux et était naturelle lorsqu'il consistait dans le défilé à cheval d'une gilde ou encore un attelage flamand. Partout l'animal triomphe, il a pour Verwée plus de santé que l'homme et la manifeste plus intensément.

Jan Stobbaerts fut, encore plus que les deux précédents, un de ces peintres qui exprimèrent en toute sa pureté l'âme de sa race. Il la retrouva peut-être plus exclusivement encore que les deux artistes précédents, dans son propre fonds, car jamais il n'eut de maître et suivit moins encore une école. La peinture fut d'abord pour lui un métier de manœuvre, puis d'instinct il sentit le besoin de représenter les choses quelconques de son entourage, jusqu'au moment où, sûr de son métier, il aborda réellement l'œuvre d'art.

A l'encontre de Courtens et de Verwée, Stobbaerts est un peintre d'intérieur et malgré cela encore c'est l'animal qui est le sujet essentiel de ses œuvres. Quelquefois il a abordé des scènes de genre où chiens et chats jouaient un rôle prépondérant dans le milieu aristocratique, mais ces pages-là n'ont, à notre point de vue, qu'une importance très accessoire. L'artiste lui-même a compris bien vite que ceci n'était pas de son domaine, que sa nature demandait un milieu plus sincère et plus ardent.

Mais où Stobbaerts triomphe c'est lorsqu'il nous peint ses étables et ses écuries. Si nous n'hésitons pas à le proclamer grand peintre c'est à cause de ces sujets-là, car il y a réalisé des chefs-d'œuvre.

Bien peu de peintres de l'ancienne école hollandaise, croyons-nous, ont atteint une perfection égale à celle de Stobbaerts pour représenter le jeu de la lumière parcimonieusement distribuée.

Il est des rayons de lumière délicats s'étirant sur les bois brunis des plafonds ou sur les pavements des sols d'étable où un dégradé de lumière produit un véritable mouvement de mélodie, d'autres s'accrochant en mèches éparses à la paille d'une litière et y faisant chanter des jaunes merveilleux, d'autres enfin faisant resplendir le poil des bêtes en notes somptueuses. Et puis cette atmosphère d'ensemble, cette chaleur épandue partout procurant le doux bien-être aux animaux qui s'y baignent et aux rustres qui s'y engourdissent.

Et aussi ces notes de couleur ardente qui éclatent çà et là : il est des bleus saturés à la fois bruyants et veloutés que Verweer de Delft aurait volontiers adoptés, de ces rouges-brique rendus de pleine pâte et harmonisés par des décroissances de clarté délicieuses.

Pour Stobbaerts ces intérieurs sont de véritables révélations d'harmonies lumineuses, il y a trouvé lui-même des poèmes admirables. D'autre part quelle communion avec l'âme de ces animaux, comme il nous montre leur bonheur, leur quiétude dans leur chez eux, à l'abri des intempéries, des ennemis qu'ils redoutent, devant leur nourriture abondante et sur leur litière chaude ; c'est un hymne de volupté animale, de bien-être organique. Ce qu'il nous décrit, c'est en quelque sorte la vie familiale des bêtes, leurs joies discrètes, leur bien-être élémentaire. Il ne peint pas, comme le faisait Verwée, les harmonies larges entre l'animal et le pays, mais entre l'animal et son ambiance plus directe, plus personnelle en quelque

sorte. Nous avons maintes fois entendu dire aux adversaires de l'art de Stobbaerts que pour nous faire sympathiser avec l'animal il était inutile de nous montrer le fumier sur lequel il croupit; eh bien non, en conscience, nous croyons que Stobbaerts a raison contre ses détracteurs, toute l'étable, y compris le fumier, fait partie de l'animal; par ce milieu même que la bête affectionne, où elle se trouve heureuse, nous percevons, ou nous croyons percevoir, quelques-uns des sentiments simples qu'engendre l'âme des bêtes et notre propre âme s'étend à des vies nouvelles pour nous.

Stobbaerts a cependant rendu quelques scènes de la vie animale d'un autre genre, par exemple *le Déjeuner d'une Zoophile*, où la vieille servante partage son repas avec chats et chiens grouillant autour d'elle; *le Tondeur de chiens*, dont le titre indique le sujet, et aussi *la Boucherie*, trois toiles de la collection Lequime. La dernière toile mérite une mention spéciale, tant à cause des perfections de métier que du sujet lui-même. Le sujet : c'est un veau qu'on égorge, le boucher, d'un coup de couteau très effilé, coupe la carotide de la bête ligottée.

C'est brutal peut-être, surtout lorsqu'on résume le sujet en quelques mots, mais l'artiste a su présenter les choses avec un art si sûr, qu'il ne se dégage ni antipathie, ni répulsion à l'égard de la scène, ni aversion vis-à-vis des acteurs.

Pourtant la scène se présente au tout premier plan, mais il y a un tel charme qui se dégage du coloris, du jeu de la lumière, de l'harmonie de l'ensemble, que l'on ne vit plus, pour ainsi dire, que par l'œil seul et que le sujet n'a d'autre rôle que d'amener comme une teinte diffuse de vague mélancolie dans cette forte harmonie de couleurs puissantes. C'est à notre avis une des plus belles pages picturales du siècle.

N'oublions pas cependant ses poèmes rustiques de la ferme. Que de merveilles de couleur et de lumière il a su découvrir là et toujours dans le domaine de la vie la plus vraie : un paysan puisant de l'eau, d'autres chargeant de la paille, une ménagère lavant sa vaisselle, quelques porcs grouillant sur un fumier; quel long rêve cette vie simple éveille en notre âme, comme toute chose y apparaît comme un élément d'un ensemble harmonieux et chaoyant.

On se trouve ici en présence d'un art qui déroute un peu par sa

simplicité et sa sincérité; nulle recherche de symbole ou de conception littéraire : la couleur et la lumière seules nous racontent toute l'émotion diffuse qui auréole la vision pénétrante de l'artiste; leur harmonie nous parle comme un langage des yeux et maintes et maintes fois l'on découvre qu'il nous dit des choses si spéciales, si ténues que le langage ou la logique verbales ne pourrait les interpréter.

C'est de l'art pictural pur, sans empiétement dans un autre domaine, rappelant sous ce rapport certaines des plus belles œuvres de l'ancienne école hollandaise.

Que cet art de Stobbaerts est loin de ces productions académiques froides et éternellement ennuyeuses, qui, sous prétexte de noblesse et de beauté conventionnelle, éteignent tout intérêt et ne parviennent à captiver que quelques professionnels ou à être la paraphrase, sinon la réduction, d'une pensée littéraire plus complète.

Courtens, Verwée et Stobbaerts ont un art tout de virilité, de robustesse et de sérénité puissante; Théo Verstraete a plus de tendresse et souvent une teinte lourde de pessimisme envahit son œuvre, bien que l'ensemble de celle-ci soit solide et énergique. Elle apporte dans le groupe d'artistes qui nous occupe une vision nouvelle : c'est l'harmonie profonde entre l'homme et la nature, on pourrait presque dire leur unité, harmonie de gestes et de mouvements, unité essentielle dans l'équilibre des couleurs et plus encore dans le sentiment que l'ensemble dégage.

Les notations de couleur et de lumière sont extrêmement délicates, cependant ce ne fut qu'à de très rares exceptions que Verstraete peignit le plein soleil, mais il le fit avec splendeur dans son *Verger de Zélande*, où les vibrations de la lumière ardente sont chaudes et caressantes. Ses couleurs sont souvent éclatantes et saturées, la mer se décompose pour lui en tons magiques, le ciel souvent mouvementé se teint de luminosités vives qui empruntent successivement les tons les plus divers, les bruyères en fleurs de la Campine sont rutilantes sur les espaces illimités, la plaine neigeuse donne une gamme éblouissante de blanc, parfois les verts des feuillages, les roux des broussailles ou les rouges ardents des fleurs apparaissent en pleine lumière. Mais ce sont surtout les heures indécises de l'aube et du

crépuscule et parfois aussi de la nuit lunaire, qui attirèrent sa sentimentalité; ces heures où l'inconnu se montre plus immédiat sous les couleurs moins définies, où l'âme s'épand plus aisément dans son ambiance moins individualisée, où le rêve monte sans effort de notre cœur et domine plus aisément le milieu plus confus.

Cependant malgré la poésie de la lumière, le triomphe de Verstraete me semble être, d'une manière indiscutable, sa compréhension intime du geste humain et l'art profond avec lequel il l'a exprimé. C'est le geste d'une race qu'il exprime, ce geste qui s'est adapté progressivement de génération en génération à un milieu défini, ce geste qui devient un véritable symbole d'union entre l'homme et ce qui l'enveloppe.

Il est des œuvres de Verstraete, qui sont de véritables révélations, sous ce rapport. D'abord et avant tout ses *Pêcheuses de crevettes*, et plus encore le fusain, qui représente le même sujet; le pas rythmique et fort sonne sur la grève et répond à la musculature vigoureuse des trois commères flamandes, aux attaches solides et à l'ossature puissante, c'est l'expression d'une volonté collective et simple d'arriver quelles que soient les difficultés, enfin c'est le pas que les sables imposent. Il se retrouve à peu près semblable dans le *Départ pour la pêche*, où trois gaillards trapus marchent bras dessus, bras dessous, le long de la digue : ce pas désorienté des marins qui circulent sur une base trop solide, où ils conservent ce balancement qui leur est propre.

Et puis ces scènes de tristesse dans la Campine : *l'Enterrement et Au Cimetière*, où l'on croit sentir, à voir les gens, la lourdeur de cette plaine ingrate et stérile, où le geste d'une lenteur désespérée répond à la monotonie de ces immenses étendues. Quelle différence totale avec le geste vigoureux et hardi des habitants de la côte. Parfois, en ces notes matinales ou crépusculaires, Verstraete nous a découvert de ces gestes vaguement rêveurs de jeunes vachères au pas insonore et semblant presque glisser sur la bruyère humide puis par contraste l'effort épuisant et continu du haleur dont chaque pas si réduit doit mouvoir une masse gigantesque vers des lointains illimités.

Mais avec quelle poésie Verstraete s'est adonné à son amour pour la Campine, combien de tristesse il a su trouver dans ce monde de

mélancolie et combien aussi la mort lui a paru plus simple et plus naturelle dans cette ambiance primitive et sombre. Moins là qu'ailleurs la mort fait contraste avec la vie, on la sent sous-jacente partout, et la mort, la diffusion naturelle de l'être dans l'immensité des choses apparaît comme un des moments de la vie elle-même : l'homme suit l'enterrement d'un de ses semblables avec une tristesse voisine de celle qui le domine lorsqu'il traverse la lande déserte, ou suit les bords d'un canal peut-être plus monotone encore. Ni gaieté ni joie; un rire franc serait une dissonance dans cette ambiance de religiosité soumise et humble; le soleil, cette joie de la nature, n'y tombe pas en éclats, mais reste épandu sur les choses, sans ombre dans sa masse illimitée. Le soleil y est calme et dominant, enveloppe tout comme la brume et le brouillard; les eaux sombres et lourdes dorment dans les mares et les fossés, elles sont sans murmure et sans manifestation extérieure de vie.

Pas plus que la gaieté l'effort novateur ne s'y montre, l'homme y semble trop complètement adapté à ce milieu invariable depuis des siècles; l'optimisme vivifiant ne peut y naître, car l'effort à déployer serait trop immense pour les facultés humaines, aussi la race y est-elle conservatrice et archaïque, c'est pourquoi son geste est si profond et en harmonie si totale avec l'ambiance et c'est peut-être aussi la raison pour laquelle Verstraete se sentit si fortement attiré vers elle.

Jacob Smits¹ fut attiré vers la Campine tout autant que Verstraete, mais ce qu'il y découvrit fut d'une tout autre nature. Ce n'est pas la tristesse et la souffrance de l'être, qu'il nous peint; ce sont au contraire les naïves et simples fleurs que l'imagination de la race a su faire éclore en ce milieu ingrat. C'est le christianisme des âmes simples pour lesquelles le bon Dieu est un frère compatissant qui vient s'asseoir familièrement à la table rustique ou auprès de l'âtre, c'est le rayon de soleil intime, l'espérance délicate, qui malgré tout s'infiltré dans cette race sérieuse jusque dans ses dernières fibres, mais bonne cependant et hospitalière. De cette race primitive, qui

1. Nous n'hésitons pas à comprendre Jac. Smits dans notre étude, bien qu'il soit de naissance hollandaise. Si quelque hérédité de sa race est restée, il s'est tellement pénétré du milieu flamand, que celui-ci s'est presque exclusivement réalisé dans l'œuvre.

a conservé non altérés les cheveux d'un blond pâle et les yeux d'un bleu si doux, race germanique pure sur qui plane le froid de l'isolement. Ces yeux bleus ! combien Smits a su en pénétrer la profondeur sereine, douce et résignée, que ce soient ceux d'une jeune adolescente, ou d'un vieillard père d'un condamné.

Ces rêves d'hommes rustiques, J. Smits sut les peindre en tons admirablement appropriés. Couleurs simples du prisme avec des notations sommaires d'ombres et de décroissance de lumière tamisée et douce et cependant avec une connaissance énorme du métier, le dessin retourne vers ces vieilles estampes archaïques, qui ont élu domicile dans ces vieilles demeures campagnardes.

C'est une simplicité consciente d'elle-même mais cependant toute de sincérité et de foi ; à ce propos disons que, dans certains portraits, il nous montre un métier d'une complexité extrême, rappelant la manière de Rembrandt avec les larges touches profondément diffusées et sans notes criardes, le relief de la figure intense sur un fond peu défini et révélant les fibres les plus ténues de la mentalité.

Toutes les scènes de la vie prendront chez lui un caractère de légende, même les choses les plus simples, comme dans certains drames de M. Maeterlinck, ce sont comme des souvenirs lointains qui s'éveillent et nous chantent leur douce, mais quelque peu mélancolique poésie.

Une charrette qui passe derrière une allée d'arbres, sous un jour crépusculaire, un moulin de campagne élevant sa croix sur la plaine solitaire, une chaumière qui s'endort dans les bruyères dont la rutilance s'éteint sous le soir naissant, sont comme des visions enfantines engendrées par les contes.

Le réel le plus concret prend de ces pénombres de mystère : cette scène d'une simplicité étonnante : une femme épluchant des pommes de terre, est pleine d'âme. Toute la tristesse paisible de la Campine se montre dans cette figure au rêve diffus dans son âme naïve, semblable à la lumière qui l'éclaire s'épandant en large nappe sur le mur et se perdant doucement dans les ombres qui l'enveloppent.

Il sait, lui aussi, exprimer à merveille ce geste, si profondément symbolique dans sa naïveté et sa vérité, des âmes simples, non le geste de l'effort créateur, mais du mouvement de vie trop complète-

ment adapté pour être fécond. C'est le geste devenu l'expression complète de l'âme, parfois banal, à première vue, mais qui, dans sa simplicité, révèle à celui qui sait en percevoir le sens, l'extériorisation de toute l'âme et surtout de son rêve. L'artiste doué d'un splendide tempérament et d'une rare énergie, d'un instinct sûr et d'une incroyable faculté d'observation, nous montre le paysan campinois resté fidèle à sa terre natale, y consacrant ses forces et sa vie, opiniâtrément.

Tous ont tenté son pinceau, depuis les enfants candides et beaux jusqu'aux vieux cassés par le labeur éternel, il y apporte une sollicitude touchante, une sympathie fraternelle.

Leur fruste simplicité le séduit et il tente en quelque sorte de les magnifier par son œuvre. Lui aussi, parti sans doute avec des rêves clairs, a connu l'âpre angoisse de la lutte et pour lui aussi le destin fut dur. De là cette communion avec eux dans leur inquiétude et parfois dans leur paix.

Il faut, certes, pour comprendre l'âme rêveuse de Baertsoen, pour définir la grande mélancolie qui plane dans ses œuvres, même les plus belles, se reporter à ses débuts et l'on sera étonné de ce qui se passait à cette époque dans ce cerveau tumultueux, dans ces sens fougueux, ayant une soif aussi ardente d'air, de liberté et d'idéal, le tout mêlé un peu, nous semble-t-il, d'un désir de vie fruste et vagabonde. Toute l'âme du Flamand de Gand se caractérise dans la modalité de notre artiste de nature douce et rêveuse, mais combien énergique et tenace au fond, quand le réveil est nécessaire.

Son premier atelier fut un vieux chaland amarré à l'un des quais les plus suggestifs de sa ville natale, et son horizon, le canal gris avec sa multiplicité de visions aussi variées qu'étranges. Baertsoen se mit à l'œuvre avec une activité fiévreuse, peignant sous tous ses aspects ce site improvisé et extrêmement curieux. Ces essais déjà remarquables, mais où les belles tonalités que nous estimons tant chez Baertsoen ne sont point encore affranchies d'un certain empâtement et d'un caractère terne, passant du gris au noir sale, témoignent cependant d'un désir évident de rendre ses tons plus lumineux, plus vibrants, d'élargir aussi le champ de sa pensée par des interprétations révélatrices de son domaine d'observation.

L'amour des canaux, qui persiste chez notre artiste, se conçoit par ces premières passions érigées en idée maîtresse dans son œuvre et nous le retrouverons encore et toujours en une variété inépuisable d'impressions : qu'il nous suffise de rappeler *le Dégel à Gand* (au musée du Luxembourg) ou encore *les Chalands sous la neige* (au musée de Bruxelles), œuvres parmi les plus belles, où s'affirme déjà la maturité de son art, car nous y trouvons la symphonie de tons mineurs à la fois caressants et lumineux, se détachant superbement, soit sur les neiges plaquées çà et là ou sur le ciel brumeux et froid des jours de pluie, véritable mélodie procurant une émotion intense. Mais Baertsoen ne s'en tient pas là, il cherche des horizons plus vastes, plus majestueux, et le voici traduisant tour à tour des coins de Furnes, Nieuport ou encore du Bas Escaut. Son activité fébrile et sa recherche constante des effets se manifeste par des productions de tout premier ordre, impressions exquises baignées de lumière, soirs calmes, horizons infinis et troublants.

Nous ne saurions passer sous silence les béguinages si discrets et évocatifs, les vieilles places de village en Flandre qui surgirent sous son pinceau ; le calme profond, la vie toute simple, bonne et sans passions, y sont exprimés avec une sereine douceur.

L'on a maintes fois, et précisément à cause d'un certain mysticisme qui semble se manifester dans ses œuvres, comparé l'art de Baertsoen à l'art de Maeterlinck ou de Rodenbach ; mais, à bien voir, il n'y a chez notre artiste qu'un grand amour pour la simplicité, une simplicité peut-être parfois un peu mélancolique, mais sans pessimisme, et essentiellement animée d'un désir de vie à la fois simple et réelle, dénuée de tristesse et empreinte de sérénité.

Baertsoen est le poète de la vieille ville flamande et de sa simplicité mélancolique ; c'est une vision idéalisée qu'il nous peint, mais en aucun point, il ne quitte le réel ; en d'autres termes, l'image développe l'émotion profonde et pénétrante de ces vieux sites habités par des gens à l'esprit recroquevillé par une vieillesse prématurée : coins de béguinage aux tendresses illimitées, ces doux lieux de refuge pour les impuissants de la vie ardente, silhouettes de canaux glacés dont les quais sont endormis sous des plaques de neige, chalands qui eux aussi se sont immobilisés dans les eaux sombres et lourdes des canaux des Flandres.

Ces eaux ont un secret que Baertsoen a été seul à révéler croyons-nous; en elles semble se concentrer encore tout le rêve de paix profonde de nos aïeux mystiques; elles seules ont gardé, dans l'activité débordante de nos villes contemporaines, la grandeur sereine qu'aucune tempête ne troubla jamais. Elles seules aussi ont conservé intacte l'âme de la ville antique. Ne l'oublions pas : Baertsoen est né à Gand, la ville aux rivières et aux canaux sans nombre et où l'Escaut, la Lys et les canaux sont une part de la ville elle-même qui en reçoit son caractère particulier et son pittoresque local; en toute réalité le Gantois aime ses cours d'eau, non pas tout à fait comme des choses inanimées, mais comme des âmes élémentaires et mystérieuses douées de quelque vie et surtout de quelque sentiment. Baertsoen a exprimé un de ces vagues sentiments panthéistiques dont sa race est si abondamment pétrie.

Mais un jour ce Flamand transporta son chevalet vers le pays de la grande industrie et en rapporta des notations étonnantes; il suivit une voie semblable à celle de cet autre maître, Constantin Meunier, qui, après avoir cherché à féconder son art dans la paix des cloîtres, se révéla avec une puissance formidable au contact de l'effort tragique que l'humanité déploie dans les houillères et les usines colossales. Baertsoen tout récemment a exposé une toile représentant une vue du pays de Liège. Ce fut pour nous une vision nouvelle, mystérieuse, troublante et grandiose de ce pays si incompris de nos artistes classiques; nous eûmes l'impression que l'art du vieux Meunier revivait tout aussi ardent, tout aussi tragique, mais plus auréolé d'inquiétude et d'un lyrisme plus aigu.

L'œuvre de Baertsoen suscita en nous et en quelques autres un enthousiasme réel; l'âme flamande avait englobé dans son rêve l'activité contemporaine, sa mélancolie froide s'était transfigurée en une émotion pénétrante du labeur. Certes, Meunier avant lui avait peint et sculpté l'épopée du travail, et certaines pages sont et resteront des chefs-d'œuvre incontestés; beaucoup même ont pu croire que l'œuvre était complète et le sujet épuisé, idée que la plupart des imitateurs maladroits du maître ont pu confirmer. Et cependant la toile de Baertsoen nous montre qu'il n'en est rien, que l'art peut aller au delà encore et surtout nous révéler des aspects, innombrables peut-être, de ce que l'art de Meunier n'a vu que sous un angle personnel.

D'autres encore viendront, puis d'autres... qui chanteront le labeur, chacun suivant son âme, son époque et son milieu.

Mais revenons à l'interprétation de Baertsoen. Dans un paysage couvert de neige, de hautes cheminées d'usine envoient vers le ciel de nombreux panaches de fumée; quelques cabanes, quelques arbres épars. Rien de plus, pas un ouvrier, pas d'échafaudage, pas de machine, rien de ce qui évoque directement le travail. Et cependant on le pressent partout, c'est comme un de ces laboratoires mystérieux de la légende où les gnomes fécondent le sein de la terre, sans que l'œil humain ne les distingue, sinon par quelques manifestations indirectes. Le paysage lui-même révèle l'activité laborieuse, comme précédemment les canaux nous racontaient l'âme sereine de la ville : c'est qu'une énorme faculté d'animation est au service du poète, bien qu'elle soit d'une discrétion telle que la multitude regardera l'œuvre sans l'y découvrir.

Il ne nous reste plus qu'à examiner l'œuvre d'un seul des peintres de la liste que nous avons dressée. Son art si particulier, si différent de celui des autres, la place en quelque sorte aux confins du groupe auquel il appartient cependant, sans aucun doute, par la nature même de ses aspirations. Flamand, il l'est incontestablement dans sa race et dans son art, il semble même avoir atteint ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'art flamand et être revenu à l'étude de ces maîtres anciens, qui comme Breughel l'Ancien ou J. Bosch n'avaient guère subi l'influence italienne.

Ce qu'il nous peint, c'est l'état d'âme des plus pauvres d'entre les déshérités de la vie, de ceux pour qui le rayon de soleil est plus pâle et qui ne peuvent jamais ouvrir entièrement leur cœur à la joie du moment. C'est la race atrophiée par l'effort exterminateur, par le labeur qui épuise et qui tue. Vraiment l'œuvre de Laermans est le drame de la lassitude humaine. Voyez cet aveugle, qui, à pas démesurés, suit la longue route au bout de laquelle se profile sa cabane. Voyez aussi ces laboureurs qui, à pas rythmiques et lourds, rentrent au village (*le Chemin du repos*). Voyez encore ces émigrants lassés de longues marches, qui enfin arrivent au port; il y a encore cette femme et cet enfant minables, qui traînent si péniblement une brouettée de bois mort, et puis ces réprouvés que la haine chasse du

village sans même accorder l'abri d'un moment : c'est l'hallucination de cette fatigue, si totale que l'homme ne parvient plus à la vaincre, qui s'est incrustée dans l'âme et qui l'accable.

D'où ces gestes pour ainsi dire mécaniques et obstinés sans spontanéité et sans ampleur.

Mais sous cet aspect-là, précisément, ces gestes prennent ce caractère fondamentalement humain : ce sont des symboles, des schémas généraux, si l'on préfère, sans rien d'accidentel ou de superficiel.

Ils expriment plus complètement en leur sécheresse apparente la tendance dominante de l'âme, ils sont la large voie par laquelle nous communions avec ces déshérités, ceux qui nous semblent aller vers la mort.

Non seulement nous autres qui contemplons l'œuvre nous entrons en communion par ce geste, mais il est pour les acteurs du drame un élément de communion plus fort encore. En lui se révèle cet immense élément moral, la solidarité, que la vie industrielle contemporaine a engendrée, ce sentiment d'une force nouvelle et colossale, chez ceux qui semblaient les vaincus, qui leur a donné la vision d'un mode de vie plus harmonieux. Le geste simplifié et identique chez tous, les unit en quelque sorte en un organisme plus complexe et plus puissant. Les individus deviennent une masse gigantesque, qui obéit à la même volonté.

Cela se marque dans *le Retour des laboureurs* dont nous parlions tantôt, beaucoup plus dans *les Émigrants* et plus encore dans *la Grève*, où des individus serrés ainsi que les pavés de la route se meuvent, comme dominés par une volonté supérieure à eux tous. Laermans, comme C. Meunier, a compris qu'une vision nouvelle germait en ces âmes de réprouvés ; que, sous cette lassitude organique, fermentait un idéal vraiment religieux dominant l'individu et hallucinant sa volonté vers la conquête d'une vie plus adéquate.

Quelle est-elle ? il l'ignore ; le peintre lui aussi, bien que la sentant sous-jacente à la vie contemporaine, jamais ne tenta de l'exprimer. Le rêve est trop lointain peut-être...

Nous avons noté l'importance du geste chez Verstraete, Laermans lui a donné une valeur beaucoup plus grande encore.

Les rapports étroits entre l'homme et la nature ambiante sont

clairement exprimés, parfois même trop nettement, car l'intention semble souvent trop consciente et trop rationnelle. Le rayon de soleil qui éclaire l'endroit où l'être pose ou a posé son bonheur, quelle que soit la beauté du symbole, se répète avec trop de fréquence et trop d'insistance, le parallélisme des mouvements des flots humains et des lignes du paysage ou du ciel se retrouve maintes fois. Que ceci ne nuise pas à notre admiration pour l'œuvre du maître, car souvent il a évoqué par ces moyens des émotions profondes et sincères.

Nous ne connaissons rien de plus troublant que ce paysage dans lequel se meut cet aveugle allant vers son abri et combien ici cette vague clarté qui tombe sur la cabane apparaît comme un symbole d'une poésie immense. L'homme fait partie intégrante de l'ambiance ou, peut-être plus exactement, ils ne sont tous deux que des paraphrases de la même intuition.

Les remarques précédentes seraient par trop incomplètes si nous ne disions un mot de la couleur. Celle-ci n'a pas la luxuriance de celle d'un Courtens et d'un Verwée. Elle est mate, traitée en tons mineurs comme chez Verstraete ou les coins de ville de Baertsoen. Cependant il y a là quelque chose de si vigoureux, de si surabondant dans ces tonalités, qu'elles étonnent. Tel mur blanc (et le peintre les affectionne) se profile vers le lointain en d'admirables décroissances de tonalités, telle étoffe de pauvres gens, la culotte rouge d'un des personnages, du *Noyé* par exemple, sonne avec une ampleur comparable à celles de ces défroques du *Décurion* de Rembrandt, qui se trouve à la collection Wallace à Londres ou de la *Dévideuse* de van Ostade au musée de Bruxelles.

C'est que Laermans a compris cette âme de la plèbe plus peut-être qu'aucun sociologue ou littérateur démagogique. Il en a saisi à la fois les fibres intimes et l'expression extérieure. Or pour un œil de voyant, ces défroques du pauvre sont une partie de sa vie et en elles aussi il peut retrouver de la beauté et parfois même une vague note de joie discrète.

L'Allemagne et l'Angleterre ont exprimé leurs visions profondes de la vie surtout par la philosophie à laquelle la première a ajouté la musique qui a révélé les rêves plus délicats de son âme. Aucun

des deux pays ne fut une nation de peintres. Le Flamand, par contre, ne fut ni philosophe, ni musicien, mais nous montra son âme par la peinture à laquelle s'ajouta dans ces dernières années une puissante école de littérature. Ce dernier art semble d'ailleurs avoir une plus grande universalité. La France, seule de toutes les nations de l'Europe, paraît avoir cultivé tous les arts avec une égale facilité.

Mais le Flamand, qu'il soit peintre, littérateur ou sculpteur, est toujours coloriste et il n'est pas nécessaire de lire beaucoup de pages de Verhaeren, ou de regarder beaucoup d'œuvres de Meunier pour s'en rendre compte.

D'autre part le panthéisme est inhérent à la conception idéale de la vie que les Flamands se sont formée, vie sensuelle et plantureuse, surabondance de chair et de santé, s'équilibrant par un profond sentiment de communion avec la nature et de solidarité avec les hommes.

Nous avons retrouvé ces dernières notes exprimées sous leurs aspects multiples par l'école de peinture contemporaine. Courtenis étend notre âme vers les beautés luxuriantes de la végétation, Verwée de la puissante animalité domestique dans la large nature, Stobbaerts des animaux dans leur joie intime, Verstraete et Laermans pénètrent surtout l'âme des hommes souffrants et recherchent les grandes harmonies entre l'être humain et la nature. J. Smits comme Baertsoen nous révèlent la poésie profonde des régions plus spéciales et ils la montrent soit dans l'homme directement, mais soumis à l'impérieuse influence du milieu, soit dans le milieu lui-même, dont l'âme des habitants n'est qu'un élément.

Bien que la parenté entre l'école contemporaine et l'ancienne école flamande de Rubens, de Jordaens et de Teniers soit essentielle, on voit que ces derniers ont peint surtout les voluptés de la vie et sa joie exubérante, sans pour cela négliger le second élément du panthéisme : la communion intime et vivante avec la vie complète, l'époque contemporaine a surtout cherché la poésie que ce dernier élément pouvait susciter sous ses formes multiples, et n'a pu découvrir en son fonds intime la franche joie humaine, cette joie débridée et colossale qui emporte sous ses flots les tristesses de la vie.

Certes un artiste de grande valeur a abordé ce thème, c'est

Jef Lambeaux, mais il était sculpteur, il sort donc de notre cadre et nous n'essayerons pas ici d'en faire l'étude ni la critique. Nous ne le mentionnerons que pour mémoire, comme nous le faisons pour C. Meunier.

Cependant il nous est doux d'espérer qu'en un jour prochain, notre race trouvera encore à exprimer cette joie, qui dans nos musées réveille du froid académisme italien, de la dureté espagnole et de la sécheresse allemande.

P. HERMANT et CH. VANDERVAELE.

« THE CHURCH OF BROU » DE MATTHEW ARNOLD

Les poèmes de Matthew Arnold sont de ceux qui doivent s'expliquer eux-mêmes, dans l'absence presque complète d'éclaircissements sur leurs sources ou sur les circonstances qui les ont inspirés. La nature réservée du poète, le caractère de ses émotions, qui relevaient de la pensée plutôt que du sentiment, l'ont retenu de s'expliquer dans des préfaces comme un Wordsworth, ou de s'épancher dans ses lettres comme un Coleridge ou un Byron. La seule préface qu'il ait écrite pour ses œuvres poétiques (celle du volume de 1833) traite d'une haute question de doctrine littéraire, impersonnelle et générale; ses lettres, pour la plupart d'un caractère familial, ne livrent pas le secret de ses expériences artistiques, de ses hésitations littéraires, de cette « quête » de la vérité esthétique et philosophique dont les poèmes portent la trace; les notes qu'il a mises à quelques morceaux épiques, dont le sens resterait obscur s'ils n'étaient rattachés à la légende ou au mythe complet, sont trop parcimonieuses et trop rares. Toute information sur les sources des poèmes sera donc précieuse, dans le cas de Matthew Arnold, parce qu'elle suppléera dans une certaine mesure aux renseignements biographiques absents et nous éclairera sur le progrès de son esprit, sur ses lectures, sur ses relations intellectuelles avec le passé ou le présent, à l'époque où il cherchait sa voie et où il jetait les premières bases de sa future doctrine morale.

Un récent article de la *Nation* de Londres¹ établissait un intéressant parallèle littéraire entre *The Forsaken Merman* de Matthew Arnold et *The Deceived Merman* de Georges Borrow, dans les *Romantic Ballads Translated from the Danish* (Londres, 1826) de ce dernier. L'exécution est de beaucoup supérieure chez Matthew Arnold. Son prédécesseur (si c'est lui qui a été en effet l'intermédiaire) ne

1. Article de L. I. Guiney dans le n° du 14 décembre 1907.

fournit guère que les données de la légende : à Arnold appartiennent la construction des poèmes en strophes lyriques, l'émotion si pénétrante de la lamentation du dieu, la variété des rythmes, la sonorité et le choix délicat des termes. Il se peut qu'Arnold ait tiré directement le sujet d'une ballade allemande qui reproduit la situation et les incidents de la saga scandinave. Pourtant je doute qu'Arnold, qui, il est vrai, à cette époque (vers 1848), lisait Goethe et Heine, mais qui s'intéressait surtout et chez l'un et chez l'autre aux problèmes intellectuels et moraux et cherchait à pénétrer le secret de leur *Weltanschauung*, ait poussé ses lectures allemandes jusqu'au *folk-lore*. D'autre part, la correspondance des deux titres semble confirmer la conjecture d'un emprunt à Borrow ¹.

Je suis à même d'apporter aujourd'hui la preuve d'un autre emprunt (indéniable, cette fois) fait à la même date par Arnold à un écrivain français qu'il ne cite pas et dont le nom n'apparaît même pas une fois dans toute son œuvre. Matthew Arnold serait-il coutumier de pareilles omissions, et faudrait-il en tirer une conclusion défavorable à son caractère? Je ne le crois pas. Sa loyauté est au-dessus de tout soupçon. Aussi bien, les deux faits jettent un jour distinct sur l'état d'esprit dans lequel il a composé ceux de ses poèmes où domine le ton épique et objectif. Au moment où se formait en lui, sans qu'il en eût encore nettement conscience, la conception de la *culture*, par laquelle il allait bientôt enseigner à ses contemporains, par delà la révolte romantique ou la réaction traditionnelle, par delà le puritanisme intolérant ou le matérialisme satisfait, l'intelligence complète de la vie et la large sympathie avec les formes supérieures de la pensée à travers les âges, il se sentait attiré vers les sujets historiques ou mythiques et se proposait, en manière d'initiation à sa mission future, d'exprimer sous la forme colorée et condensée du vers les émotions des hommes d'autrefois. A côté des poèmes philosophiques où il exprimait ses incertitudes et ses doutes, ou des visions fugitives de la vérité lointaine, il composait des poèmes narratifs, sobres de décor mais riches de senti-

1. La ballade allemande s'appelle « *Die schöne Agnese* » (voir Prof. Child's *English and Scottish Popular Ballads*, Boston, 1882-1898, vol. I, p. 360; autorité citée dans un commentaire sur l'article de la *Nation* de Londres par la *Nation* de New-York, n° du 9 janvier 1908).

ment, qui disent les étapes de son pèlerinage intellectuel à travers les contes de l'Égypte ou de la Perse, la pré-histoire grecque, les eddas et les sagas scandinaves, la légende celtique, la mystique chrétienne. A quelque source qu'il puisât ses matériaux, il ne se croyait pas tenu de reconnaître une dette dont il ne se considérait comptable en fait qu'à l'humanité elle-même, et qu'il payait en renouant par ses œuvres les liens de son époque avec le passé. Il vivait à nouveau les espoirs et les illusions, les croyances et les erreurs du genre humain, soucieux seulement d'enrichir sa culture intellectuelle, comme Goethe avait traversé les expériences amoureuses, oublieux des personnalités féminines qui lui avaient servi un instant à pénétrer les secrets du cœur et à épuiser les joies aiguës ou apaisées du sentiment. Borrow n'avait été pour lui qu'un moyen d'atteindre les légendes du Nord, quand il avait écrit *The Forsaken Merman*. Quand il partagea un moment les émotions mystiques du moyen âge chrétien en écrivant *The Church of Brou*, Edgar Quinet ne fut de même pour lui qu'un intermédiaire auquel il se croyait moins obligé qu'aux générations mêmes qu'il avait fréquentées en sa compagne.

Des Arts de la Renaissance : l'Église de Brou, par E. Quinet (dans le volume de *Mélanges* de 1839) est un des opuscules les plus oubliés de cet auteur injustement négligé aujourd'hui. Dans un style trop fleuri, sans doute, avec une luxuriance de métaphores, d'allégories, de personnifications que le goût contemporain n'apprécie plus, Quinet avait tenté une de ces interprétations symboliques d'une période d'histoire, où son génie a si souvent excellé. L'église de Brou, — qu'il connaissait bien, puisqu'elle s'élève aux portes de Bourg-en-Bresse, dans sa province natale, — excitait son admiration par ses proportions harmonieuses et par l'admirable travail de sculpture qui orne ses ogives, ses rosaces, ses parois ajourées et les tombeaux qu'abritent ses voûtes. Mais surtout il avait été ému, en historien autant qu'en artiste, par les signes partout manifestes de la lutte que le génie du moyen âge, dans cette chapelle votive, soutint contre le génie menaçant, déjà envahissant, de la Renaissance. Et il s'était abandonné, avec une sympathie mêlée de regret résigné, au rêve de revivre en pensée, pour la dernière fois, les espérances des siècles mystiques, comme, pour la dernière fois, Marguerite

d'Autriche, épouse de Philibert de Savoie, avait honoré une foi déjà assaillie ou ébranlée par un monument digne de temps plus fervents. « L'art du moyen âge, délaissé et mourant, se recueillit dans un dernier effort et se construisit à lui-même son tombeau dans l'église de Brou... Ah! que les pleureuses de marbre qui entourent le tombeau de Marguerite n'essuient jamais leurs larmes! car ce n'est pas seulement la duchesse et le duc de Savoie qui dorment là dans ce cercueil, c'est un passé de mille ans; c'est l'ancienne foi; c'est l'ancien amour; c'est la poussière de toutes les croyances tombées... » Et, gagné de plus en plus par l'émotion que font naître chez lui la sympathie historique et la représentation imaginative du passé, Quinet esquisse à larges traits une vision poétique, touchante, digne des morceaux les plus délicats d'*Ahasvérus* ou de *Merlin l'Enchanteur*, qui traduit dans une scène « angélique » au milieu d'un riche décor de vitrail, les sentiments essentiellement médiévaux de félicité éternelle et d'amour vainqueur de la mort. Mais avant d'en arriver à ce passage capital, où se concentrent à la fois la force de pensée et la beauté poétique de la composition, et avant d'indiquer l'usage que Matthew Arnold en a fait, je voudrais noter les traits que le poète anglais a empruntés à l'historien français pour en composer les deux premiers panneaux du triptyque que forme son poème de *The Church of Brou*.

Quinet ne rappelle qu'en quelques lignes les événements qui déterminèrent la construction de l'église. « Deux ducs de Savoie meurent à la chasse dans les forêts des environs. La veuve du premier fait un vœu dont sa belle-fille hérite; et ces deux femmes n'auront plus qu'une seule pensée; elles ne vivront que pour se bâtir un grand tombeau qui redeviendra leur couche nuptiale. » Matthew Arnold, prenant ces quelques indications pour point de départ, construit une première partie de son poème à la manière des ballades populaires que Southey et Sir W. Scott avaient mises à la mode à la grande époque du romantisme. Il reconstruit en imagination, dans le décor romantique traditionnel, la scène de chasse où le duc de Savoie trouva la mort. Il ne le nomme pas par son nom, que Quinet ne donne pas : Philibert II reste pour lui *Savoy's Duke*. Par contre, le nom de la duchesse Marguerite d'Autriche lui suggère quelques strophes assez heureusement venues. Il en tire un

effet de contraste entre la vie brillante de Marguerite à la cour d'Autriche avant son mariage et la tristesse de son existence après la mort de son mari.

In Vienna, by the Danube,
Kings hold revel, gallants meet.
Gay of old amid the gayest
Was the Duchess Marguerite.

In Vienna, by the Danube,
Feast and dance her youth beguiled.
Till that hour she never sorrowed;
But from then the never smiled.

Il en tire encore un épisode assez heureux : des pèlerins autrichiens viennent demander l'hospitalité au château de la duchesse ; mais elle a quitté le château, et consacre toutes ses heures à hâter la construction du mausolée à la mémoire du défunt.

Sandalled palmers, faring homeward,
Austrian knights from Syria came.

From the gates the warders answered :
« Gone, O Knights, is she you knew !
Dead our duke and gone his duchess ;
Seek her at the church of Brou. »

Quinet avait écrit : « Les ouvriers arrivent de Toscane, de Nuremberg, d'Angleterre, de Suisse. Les Allemands apportent le génie du symbole et du mystère ; les Italiens, les ornements de la Renaissance ; les Flamands, le goût des intérieurs domestiques ; les Suisses des Alpes, l'industrie des détails et leurs rocs d'albâtre ciselés et brodés. » Arnold concentre :

On her palfrey white the duchess
Sate, and watched her working train. —
Flemish carvers, Lombard gilders,
German masons, smiths from Spain.

On trouve dans Quinet un détail caractéristique : « Elle conduit elle-même la main de son vieil architecte aveugle. » Arnold le rappelle :

Clad in black, on her white palfrey,
Her old architect beside.

Le poète anglais ne s'est pas reporté à d'autres sources. S'il l'avait fait, il n'aurait pas manqué de rappeler la lamentable destinée de Marguerite, qui avait dû épouser le dauphin de France (plus tard

Charles VIII) et qui, déjà installée à Amboise, avait été renvoyée chez son père Maximilien pour des motifs politiques; qui, fiancée ensuite au fils du roi d'Aragon, avait failli périr sur mer en se rendant à Burgos et, à peine mariée, était devenue veuve; qui enfin, épousant Philibert le Beau en 1501, le perdait en 1504 à la suite de l'accident de chasse rapporté plus haut. Il n'aurait pas non plus appelé du nom de *Duchess Maud* la mère de Philibert, laquelle était en réalité Marguerite de Bourbon.

Préoccupé de donner à sa composition l'agrément de la variété et d'exercer son talent dans les genres poétiques qui l'avaient le plus séduit chez ses devanciers, Matthew Arnold crut trouver chez Quinet des matériaux qui lui permettaient de tracer, dans la seconde partie de son poème, un paysage alpestre à la manière de Wordsworth, où la grandeur de la nature et la robuste simplicité des montagnards sont spiritualisées par la maison de prière, dont le clocher « montre du doigt les cieux ». Or il avait lu distraitemment, ou il s'est volontairement éloigné de la réalité et de la vérité pour satisfaire son penchant romantique. Quinet avait décrit assez exactement la campagne des environs de Bourg où s'élève l'église de Brou : la Dombe triste et malfaisante, avec ses forêts et ses étangs, sur lesquels plane le jour « une mélancolie infinie » et où s'allument la nuit de lugubres feux follets. Son imitateur anglais, prenant acte que Philibert était duc de Savoie et ignorant que les ducs de Savoie étaient aussi comtes de Bresse, a transporté le lieu que Marguerite choisit pour y ériger l'église dans une vallée des Alpes. L'emplacement du mausolée est une prairie verte arrosée d'un ruisseau de montagne (*an open hill-sward fresh and green*); des pins le dominant et, par delà les pins, les hauts sommets. Pas de village proche; mais, le dimanche, les paysans viennent pieusement écouter la messe autour de l'autel, près duquel se dressent les tombeaux des infortunés que la fatalité avait séparés dans la vie, mais que la mort a réunis.

On Sundays, at the matin-chime,
The Alpine peasants, two and three,
Climb up here to pray;
Burghers and dames, at summer's prime,
Ride out to church from Chambery,
Dight with mantles gay.

But else it is a lonely time
 Round the Church of Brou

 And after church, when mass is done,
 The people to the nave repair
 Round the tomb to stray;
 And marvel at the forms of stone,
 And praise the chiselled broideries rare —
 Then drop away.
 The princely pair are left alone.
 In the Church of Brou.

L'autorité de Quinet a été visiblement méconnue ou sacrifiée au plaisir artistique de rivaliser avec le poète qui a écrit *The White Doe of Rylstone*. Matthew Arnold montre d'ailleurs ici dès ce poème de jeunesse, un sens du rythme, de la mélodie verbale et de la construction des strophes qui introduit des qualités délicates et toutes personnelles dans cette imitation.

Pourtant, malgré d'heureux passages, les deux premières parties ne dépassent pas l'excellence moyenne d'œuvres de début composées d'après des modèles bien choisis et révélant de la souplesse et de la fertilité de talent. Mais la troisième partie a grande allure : par l'intensité du pathétique, par la puissance de l'imagination, par la pénétration sympathique de l'âme du passé, elle est digne des productions les mieux venues de la maturité du poète. La plastique, les touches de couleur, les termes imagés, l'émotion dramatique ou mystique, la plénitude de la mélodie et du rythme, tout ce qui décèle le vrai tempérament poétique, est trop riche dans ce morceau, pour que je craigne de diminuer l'originalité de Matthew Arnold en montrant qu'il en doit l'idée et les détails à E. Quinet.

En un paragraphe, d'une belle conception mais qu'on désirerait plus abondant, plus haut en couleur, quand on a lu la description achevée et touchante du poète anglais, Quinet esquisse les grandes lignes d'une vision, qui a surgi à sa pensée au chevet de ces morts « qui dorment leur sommeil de marbre » dans le silence de la nef déserte. « Qui pourrait raconter leurs songes plus blancs que l'albâtre des tombeaux ? Quand leurs froides paupières se soulèvent, ils voient les arceaux sur leurs têtes, la lumière transfigurée des vitraux, la Vierge et les saintes immobiles à leurs places ; et ils pensent en

eux-mêmes : c'est ici l'éternité. Et quand le vent fait gémir les portes ils murmurent entre eux : Qu'avez-vous, mon âme, pour soupirer si haut? et quand la pluie creuse le toit sur leurs têtes, ils se disent : Entendez-vous aussi sur votre dais la pluie de l'Éternel Amour? »

A ce dialogue des deux morts, un peu lourd et qui sent le romantisme inexpérimenté, Matthew Arnold substitue la forme plus naturelle, plus vigoureuse, de l'apostrophe lyrique adressée directement par le poète aux figures des tombeaux : *So rest, forever rest, O princely pair!* et plus, loin, avec une très heureuse répétition : *So sleep, forever sleep, O marble pair!* Dans un premier paragraphe, les circonstances du tragique accident qui a séparé les deux époux jusqu'à leur réunion dans ce dernier asile sont très habilement rappelées, donnant au poème une forte unité, faisant de cette troisième partie le point culminant de la composition et préludant par une émotion humaine à la conclusion mystique qui va suivre. Pour Marguerite et pour Philibert c'est la fin des joies, et des douleurs aussi, ce sommeil sur ces lits de marbre,

Where thou, young prince, shalt never more arise
From the fringed mattress where thy duchess lies...
To hunt the boar in the crisp woods till eve;
And thou, O princess, shalt no more receive,
Thou and thy ladies, in the hall of state,
The jaded hunters with their bloody freight ..

Puis la vision se dessine, dans un cadre de belles formes et de belles couleurs, qui rappelle la fameuse scène de *The Eve of Saint Agnes* de Keats, sans se confondre avec elle; la sobriété des lignes et des teintes s'accordant ici avec la gravité d'une situation où ce n'est pas l'amour humain mais l'amour mystique qui est le centre d'émotion.

Or, if ye wake, let it be then, when fair
On the carved western front a flood of light
Streams from the setting sun, and colours bright
Prophets, transfigured saints, and martyrs brave,
In the vast western window of the nave;
And on the pavement round the tomb there glints
A checker-work of glowing sapphire-tints,
And amethyst, and ruby...

Vient alors le mouvement directement suggéré par Quinet :

And from your brodered pillows lift your heads
And rise upon your cold white marble beds...
Say, « Wat is this? we are in bliss — forgiven —
« Behold the pavement of the courts of heaven! »

Et enfin, après une belle description d'une nuit d'automne, coupée d'averses et d'éclaircies de clair de lune, quand tour à tour les gouttes crépitent sur le toit de l'église et les rayons pâles traversent les vitraux blancs des bas-côtés, voici la dernière partie de la vision, très proche de l'original français, avec le même effet dans les derniers mots :

... « Hush, ye will say, it is eternity!
« This is the glimmering verge of heaven, and these
« The columns of the heavenly palaces. »
And in the sweeping of the wind your ear
The passage of the angels' wing will hear,
And on the lichen-crustled leads above
The rustle of the eternal rain of love.

Il m'a semblé intéressant de noter ce contact entre la pensée de Quinet et celle de Matthew Arnold; car il n'est pas improbable que le commerce intellectuel de ces deux esprits qui ont par certains côtés une proche parenté, soit devenu dans la suite plus constant et plus intime. Quinet n'est pas un des penseurs français auxquels l'écrivain anglais ait reconnu une dette, soit en lui accordant une place dans ses *Essais Critiques*, soit en le citant dans ses ouvrages en prose ou dans ses lettres. Mais nous ne savons pas davantage par les ouvrages d'Arnold que celui-ci a étudié Michelet¹. C'est son *Journal*, publié par sa fille², qui nous l'apprend, par la mention pour l'année 1868 : « A lire.... Michelet, vol. VI et *Précis de l'Histoire de France* ». Ce *Journal* lui-même est si pauvre en informations biographiques qu'il ne nous renseigne sur les lectures d'Arnold que pour trois années (1868-1883-1888) pour une période de trente-

1. Arnold ne cite Michelet qu'une fois dans un article sur G. Sand, pour rappeler que c'est de lui qu'il obtint une lettre d'introduction pour la romancière en 1859, lors de sa mission en France pour l'étude de notre système d'instruction publique.

2. *Matthew Arnold's Notebooks*, ed. Mrs Wodehouse, Smith, Elder et C., 1903.

six ans. On ne peut donc présumer, en arguant de l'absence du nom de Quinet dans les œuvres d'Arnold ou dans les documents biographiques, si rares, que l'écrivain anglais n'ait pas pénétré plus avant dans la pensée de l'auteur de *l'Église de Brou*.

En 1848-49, date approximative où Matthew Arnold a composé son poème et a lu les *Mélanges*, Quinet avait déjà publié les ouvrages qui contiennent toute sa doctrine historique, religieuse, politique et morale : *De l'Origine des Dieux* (1828), *Examen de la Vie de Jésus du Dr Strauss* (1838), *Allemagne et Italie* (1839), *L'Unité morale des Peuples modernes* (1839), *Le Génie des Religions* (1841), *Le Christianisme et la Révolution française* (1845). Les deux auteurs se rattachaient à des origines communes; ils avaient l'un et l'autre adopté la notion du développement progressif et continu de la civilisation établie par Herder, et la conception du comopolitisme littéraire établie par Goethe. Sans doute, il y avait de notables différences entre eux, comme il était inévitable, l'un se rattachant plus directement au mouvement romantique et l'autre au mouvement néo-hellénique, l'un adressant son enseignement à une nation catholique et l'autre à une nation protestante. Je n'insiste pas sur ces différences, mon dessein n'étant pas d'instituer un parallèle entre eux, mais d'indiquer la source possible de quelques-unes des idées d'Arnold. Or il y a dans l'œuvre morale de ce dernier trois points de vue, de grande importance à ses yeux, pour la formation intellectuelle et l'éducation sociale de ses compatriotes, qu'il n'a pas empruntés au milieu anglais, qui portent au contraire l'empreinte de l'influence française et qui, parmi les penseurs français de l'époque, sont assez nettement attribuables à Quinet.

L'un consiste à attribuer au sentiment religieux du moyen âge, à la puissance imaginative et émotive du catholicisme, une juste importance dans la formation de l'esprit moderne. Quinet, après avoir établi solidement ce point, s'est hâté de faire les restrictions nécessaires et de dénoncer les dangers du catholicisme pour une nation où il croyait que la prépondérance de l'esprit de Rome pouvait nuire au juste équilibre des forces morales. Matthew Arnold entreprend au contraire d'atténuer l'hostilité traditionnelle et tenace de ses compatriotes à l'égard d'une forme du christianisme dont ils ne veulent voir que les défaillances ou les excès. Se rappelant l'émotion qu'il a

partagée avec Quinet quand il écrivait la vision de l'*Église de Brou*, grâce aussi sans doute à l'intelligence historique qu'il a gagnée à son école en lisant *Le Christianisme et la Révolution française*, il expose à son tour ce que le catholicisme contient de beauté, de douceur, de consolation, dans *Pagan and Mediaeval Religious Sentiment* et *Irish Catholicism and British Liberalism*.

Une autre idée, à laquelle il semble bien que Quinet l'ait initié en partie, c'est celle qui représente la Révolution française comme l'héritière des traditions du christianisme primitif, comme l'événement capital des temps modernes qui a transposé les aspirations des hommes de l'au-delà aux choses d'ici-bas, en conservant au nouvel idéal la noblesse, l'élan généreux et la flamme spirituelle de l'ancienne foi. Cette conception idéaliste n'est pas indigène en Angleterre. Elle est en opposition frappante avec l'interprétation de Carlyle, qui voyait dans la Révolution française un fléau de Dieu déchaîné contre les puissants pour les rappeler à la vertu et au devoir social, mais destiné, son œuvre accomplie, à disparaître comme l'ouragan qui passe, sans entamer l'ordre aristocratique des sociétés. La doctrine idéaliste et libérale de Matthew Arnold, exposée une première fois sous une forme poétique dans *Obermann Once More*, développée ensuite dans ses essais sur la *Démocratie* et l'*Égalité*, confirmée enfin par maint passage de son œuvre me semble se rattacher à la pensée française, et plus directement à la force que cette pensée a prise chez Edgar Quinet.

Enfin, Edgar Quinet est l'écrivain français de cette époque qui a le plus nettement affirmé et dit avec le plus d'éloquence, que la France, malgré ses défaites, avait encore droit à une place éminente en Europe par la force d'idéal qui demeurerait en elle, et par l'exemple qu'elle donnait au monde des institutions politiques et sociales de l'avenir, des institutions démocratiques. C'est une idée que Matthew Arnold fera sienne¹ et qu'il répétera au risque de se faire honnir et d'encourir même une réprobation qui le suivra dans la tombe². Arnold, comme Quinet, voulait avant tout, sans doute, sau-

1. Par exemple, dans *Democracy (Mixed Essays)*, p. 14) : « The power of France in Europe is at this day mainly owing to the completeness with which she has organised democratic institutions » (écrit en 1890).

2. Voir la récente biographie de Matthew Arnold par le professeur G. Saintsbury (1902), p. 174.

ver les droits de la dignité morale, de la culture intellectuelle, de la beauté et de l'ordre, mais il disait résolument, avec une hardiesse rare chez un « University-man » et un « Church-man », que le temps était venu de faire sa place et sa part à la démocratie.

Il n'est pas jusqu'à la dextérité à concilier les contraires, religion et rationalisme, gouvernement démocratique et culture aristocratique, nationalité et cosmopolitisme, qui n'établisse des présomptions en faveur d'une influence possible de Quinet sur Matthew Arnold, au delà du premier emprunt de l'*Église de Brou*. Dans une étude des influences françaises qui se sont exercées sur le moraliste-poète anglais, il faudrait, il me semble, tenir compte d'Edgar Quinet à côté des écrivains que Matthew Arnold a cités : Mirabeau et Chateaubriand, Lamartine et Montalembert, Joubert et Amiel, G. Sand et Saint-Simon, Schérer et Vinet, Sainte-Beuve et Renan.

CHARLES CESTRE.

NOTES ET DOCUMENTS

LETTRES INÉDITES DE FREILIGRATH¹

Après s'être rendu en Belgique pour échapper aux poursuites que ne devait pas manquer de lui valoir la publication du « Glaubensbekenntniss », Freiligrath partit en mars 1845 pour la Suisse. « Dazu war freilich die Zeit nicht die günstigste; gerade damals war die Schweiz durch das Umsichgreifen der Jesuitenherrschaft aufs tiefste aufgewühlt », et après un court séjour à Bâle « Freiligrath dankte es nur einer freundlichen Duldung des Kantons Sanct-Gallen, dass er am sonnigen Ostufer des Züricher Sees, in dem anmutig gelegenen Landhause Meyenberg bei Rapperswyl, mit dem Blick auf das kleine Inselchen Ufnau, welches Huttens Asche birgt, eine Stätte der Ruhe fand »². Buchner ne nous dit pas à quelle intervention Freiligrath dut cette « aimable tolérance » qui d'ailleurs ne devait pas durer longtemps. Freiligrath lui-même n'est pas plus explicite. Il dit seulement dans une lettre à Karl Simrock : « Wackere und theilnehmende Männer, von der liberalen Partei natürlich, kamen mir, zum Theil sogar ohne mein Zuthun, warm und herzlich entgegen, meinen Ansiedelungsprojekten mit Rath und That die Hand bietend »³. Les lettres publiées ici pour la première fois résolvent ce problème. Elles sont adressées à Herrn Regierungsrath Esslinger, à Zurich, et c'est à son intervention que Freiligrath dut (au moins en grande partie) de pouvoir séjourner en Suisse.

Le nom d'Esslinger n'est mentionné qu'une fois et seulement en passant dans la correspondance de Freiligrath⁴. Il n'est pourtant pas un inconnu dans l'histoire de la littérature allemande : il fut un des premiers protecteurs et amis de Gottfried Keller, et Baechtold le mentionne à plusieurs reprises dans sa biographie. Né en 1803 il fit ses études à Paris, séjourna quelque temps en Normandie, puis retourna s'établir à Zurich. D'abord Erziehungsrath, il fut élu membre du Grosser Rath en 1834. D'opinions nettement radicales il évita pourtant la politique militante et se consacra surtout aux questions industrielles : il fut un de ceux qui firent triompher

1. Nous devons à l'extrême bienveillance de M. Esslinger, à Zurich, l'autorisation de publier ces lettres, adressées à son père. Ce nous est un agréable devoir de l'en remercier ici publiquement.

2. *Buchner Freiligrath*, II, 148.

3. *Ibid.*, II, 160.

4. *Ibid.*, II, 157.

la cause de la liberté commerciale à Zurich. Il se retira de la vie publique en 1848 et mourut en 1855¹. Très instruit et de goût éclairé, il s'intéressait beaucoup à la littérature et voyait la plupart des notabilités étrangères de passage à Zurich. Il rendit service à divers réfugiés politiques allemands. Freiligrath fit sa connaissance par l'intermédiaire de Wilhelm Schulz² (ce qui, soit dit en passant, prouve que F. fit la connaissance de Sch. avant et non pendant son séjour à Hottingen, à l'encontre de ce que dit Buchner³).

La correspondance de Freiligrath avec Esslinger s'étend du 12 avril 1845 au 23 septembre 1847 et comprend 9 lettres (plus un billet d'Ida Freiligrath). 6 sont datées de Meyenberg, une de Zurich et deux de Londres. Les faits qu'elle contient sont pour la plupart déjà connus et sont mentionnés sous diverses formes dans d'autres lettres de la même époque. On y retrouve la description de Meyenberg et de son brave homme de propriétaire, de la vie paisible que Freiligrath y menait, de ses lectures. Puis c'est, le 15 septembre, la joyeuse nouvelle de la naissance de Kätchen et en même temps l'annonce du projet de F. de passer l'hiver à Zurich, car, dans leur « aimable tolérance », les autorités du canton de Saint-Gallen n'attendaient que cette naissance pour expulser Freiligrath. La 3^e lettre contient un jugement nouveau et fort intéressant sur le cycle « Einundzwanzig Liebeslieder » de Gottfried Keller. On savait déjà que ce fut Esslinger qui envoya ces poésies au *Morgenblatt*, qui d'ailleurs refusa de publier le cycle entier⁴. Mais cette lettre montre qu'il communiqua auparavant le manuscrit à Freiligrath, dont l'opinion favorable dut évidemment être d'un grand poids.

Le séjour à Zurich interrompit naturellement la correspondance. La huitième lettre est datée du 15 octobre 1846 et décrit les débuts de Freiligrath à Londres. Elle contient un long échantillon de son style commercial. Mais Esslinger n'avait probablement pas pour le génie commercial de Freiligrath autant d'admiration que pour son génie poétique, car il ne se laissa pas persuader : et onze mois plus tard Freiligrath lui-même félicite son ami de n'avoir pas suivi ses conseils. Cette lettre du 23 septembre 1847, où F. dit l'année mouvementée qu'il vient de passer, la mort de sa fille, la naissance de son fils, les difficultés de sa situation d'exilé, est la dernière. Les événements de 1848 et les persécutions qu'il devait bientôt subir à nouveau firent perdre de vue à Freiligrath la famille Esslinger.

1. Ces renseignements biographiques nous ont été communiqués par M. Esslinger.

2. *Buchner*, II, 157.

3. *Ibid.*, II, 151. Sur W. Schulz, cf. *Baechtold*, G. K., I, 238 et *passim*. — *Buchner*, *passim*.

4. *Baechtold*, I, 242.

I

Verehrter Herr und Freund!

Schon seit zehn Tagen sind wir förmlich an dem Meyenberge eingezogen (grad'am Zistig¹, wie wir es vorher ausgemacht hatten) und noch immer ist kein Gruss von mir zum weissen Fräulein² hinübergeflogen! Wir fühlen uns eben bei dem andauernden kalten Wetter noch ein wenig unbehaglich in der sonst so trefflichen Behausung, und da ich Ihnen meinen ersten Meyenberger Brief gern unter dem vollen Eindruck des Frühlings und der Gegend geschrieben hätte, so verschob ich, in Erwartung milderer Lüfte und helleren Sonnenscheins, das Schreiben von einem Tage zum andern. Aber das Warten und Verschieben hilft nichts! Der See bleibt benebelt nach wie vor, und wenn ich nicht Uebel zu Uebel häufen will, so darf ich wahrlich nicht länger zaudern, Ihnen durch Dunst und Regen eine Briestaube zuflattern zu lassen. Möge sie Ihnen vor allen Dingen noch einmal meinen warmen und aufrichtigen Dank für die rastlose und keine Mühe scheuende Güte überbringen, die mich das trauliche Asyl finden und gewinnen liess, in dem ich jetzt, will's Gott, einen heiteren und arbeitsamen Sommer verleben werde!

Meine Frau und meine Schwägerin sind ebenfalls ganz entzückt von dem Quartier und seinen vielfachen Annehmlichkeiten. Und wir können wirklich auch zufrieden sein! Alles ist so hübsch und so passend, und dabei ist der gute Herr Helbling wirklich ein Prachtexemplar von Apotheker und Hauswirth, gefällig und zuvorkommend, wie ich bis jetzt wenig Hauswirthe gefunden habe. Noch täglich schickt er uns das eine und andere Stück Hausrath herauf, so dass, wenn erst meine Bücher und Kupferstiche sammt den Drawingroom's « Schnurpfeifereien » meiner Frau angekommen sind, wir in der That alles haben, was wir nur wünschen können. *Eins* aber fehlt dem Logis einstweilen noch : dass es nämlich der Besuch lieber Freunde eingeweiht und uns vollends werth gemacht hat! Möchten die verehrten Ehepaare Esslinger and Schulz sich das

1. Dienstag.

2. La maison d'Esslinger.

doch zu Herzen nehmen, und bei nächstem schönem Wetter eine Seefahrt gen Rapperswyl unternehmen! Wir bitten *recht, recht dringend und herzlich* darum!

Gearbeitet habe ich bis jetzt nur wenig, doch ist mindestens ein Anfang gemacht. Zwischendurch hab'ich einen Stoss Briefe nach Deutschland fortgeschickt (N.B. Meine noch nach Zürich gehenden Briefe kommen mir, dank Ihrer gütigen Bestellung, immer richtig hier zu), habe mit grösstem Interesse und zur nicht geringen Bereicherung meiner Kenntniss älterer und neuerer Schweizerzustände Zschokke's Selbstschau and Schulze's Jesuitenfrage gelesen, und freue mich eben jetzt an der Betrachtung eines so reinen und würdigen Lebens, wie das von Heinrich Schulthess. Den Zschokke, dessen Lectüre jetzt auch meine Frauenzimmer begonnen haben, darf ich doch noch eine kleine Weile hier behalten?

Cotta lässt mir auch schon mein Freiexemplar des Morgenblatts hierher zukommen, was eben jetzt, bei dem tristen Aprilwetter, doppelt angenehm ist. Im Märzheft hat mich ein Artikel über die Keltischen Gräber in der Schweiz besonders interessiert. Sie erinnern sich vielleicht, dass Sie den Gegenstand in einem unserer neulichen Gespräche berührten, und es freut mich, hier Ausführlicheres darüber lesen zu können.

Wie aber, verehrter Freund, hat es seither Ihnen und den lieben Ihrigen gegangen? Und wie dem Ehepaar Schulz? Es ist mir fast, wie eine halbe Ewigkeit, seit wir uns zuletzt gesehen haben, und mich und die Meinigen verlangt herzlich, wieder einmal etwas von Ihnen zu hören. Die grosse Güte und Freundlichkeit mit der ich land-und wildfremder Mensch von Ihnen Allen aufgenommen wurde, lässt Sie mir im Lichte längst Bekannter und Befreundeter erscheinen, und macht mein Verlangen somit wohl erklärlich und entschuldigenswerth. Hoffentlich steht alles wohl im Hause Esslinger wie im Hause Schulz, und Sie insonderheit fühlen sich in den Mühen des neu übernommenen beschwerlichen Amtes durch das Bewusstsein gehoben, zu einer Zeit, die der braven freisinnigen Männer mehr bedarf, als irgend eine, Ihre Ruhe und Ihre Musse gern dem allgemeinen Besten zum Opfer gebracht zu haben.

Ist es denn nur wahr, dass Herwegh's Schwiegervater gestorben ist? Meine Frau will es auf ihrer Reise gelesen oder gehört haben.

Ruge, der ja Herwegh erst kürzlich verlassen hat, müsste darum wissen. Beruht die Notiz auf einem Missverständniss, so ist sie keinenfalls so ergötzlich, wie die anliegende gedruckte über Herwegh's Descendenz. — N.B. Das Blatt, aus dem der Zettel herausgeschnitten wurde, ist von August 1844, also von einer Zeit, wo Herwegh ungefähr $1/2$ Jahr verheiratet war.

Heinze, der, seit er mich vor acht Tagen hier verliess, noch nichts von sich hat hören lassen, ist jetzt wohl mit seiner Familie wieder vereinigt. Hoffentlich steht seiner Niederlassung in Zürich jetzt nichts mehr im Wege.

Leben Sie wohl, verehrter Freund, und entschuldigen Sie mein endloses Geschreibsel! Ihrer verehrten Frau Gemahlin, wie Ihnen, die angelegentlichsten Empfehlungen von allen Meyenbergern! Ebenso den verehrten Schulzes!

Mit den herzlichsten Grüssen

treu ergeben

Ihr

Meyenberg, 17 April 1845.

F. FREILIGRATH.

II

Trotz des bedeckten Himmels, mein verehrter Freund, eilte ich vorigen Sonntag früh zu die Dampfschiffsbrücke, um bei dem Debarquement der Rapperschwyl Passagiere zu assistieren. Wie sehr ich aber auch spähte: das Ehepaar Esslinger war nicht zu entdecken, und der am Nachmittag in Strömen giessende Regen rechtfertigte sein Zuhausebleiben leider nur zu sehr! Es war wirklich besser, dass Sie *nicht* kamen; aber das Fehlschlagen unserer Hoffnung, Sie (und vielleicht auch Schulzes) einen frohen Tag hindurch bei uns zu sehen, war nichtsdestoniger in hohem Grade schmerzlich und betrübend für uns! Wir hatten uns zu sehr auf Ihren Besuch gefreut!

Und nun erst der Regen gestern und vorgestern! Alles grau in grau — die Wolken standen vor dem Gebirge, wie Bretter! Dazu der Sturm und die Kälte, bei der sich nicht einmal der Spargel aus der Erde wagte! Es war bei Gott zum Kapuzinerwerden!

Heute endlich ist es besser, und wenn nicht alle Zeichen trügen,

so wird Pfingsten wirklich « ein Fest der Freude » werden, « das da feiern Wald und Haide » Und dann, nicht wahr, können wir *fest* und *ohne fehl* darauf zählen, Sie mit dem Frühboot anlangen zu sehen und den Rest des Tages in Wald und Haus und Garten die Unsern zu nennen? Seien Sie noch einmal, in unser Aller Namen, freundlich und herzlich darum gebeten, und sagen Sie auch den verehrten Schulzes, dass jetzt « Alles grün ist! »

Meine Frau und meine Schwägerin vereinen ihre Bitten mit den meinigen, und tragen mir an Sie und Ihre geschätzte Mitregierende die besten und schönsten Grösse auf. Hoffentlich sind Sie Alle wohl auf. Uns geht es gut.

Also auf ein baldiges frohes Wiedersehen!

Von Herzen

der Ihrige

Meyenberg, Mittwoch, 7 Mai 45.

F. FREILIGRATH.

III

Den besten Dank, mein verehrter Freund, für die launige Beschreibung Ihrer Heimfahrt! Sie haben die Langeweile des Meyenberges, die noch dazu vom unheiligen Geiste des Rapperschwylers Pfingstphilisteriums überschwebt wurde, wahrlich theuer erkaufen müssen, und es tröstet mich nur, dass Sie wenigstens bis Meilen einen blüthenreichen, lohnenden Weg hatten! Vor allen Dingen auch einen trockenen! Denken Sie sich, *wir* sind Ihnen auf demselben noch nachgeschritten bis Stufa! Sie mochten eine Viertelstunde fort sein, als die Sonne wieder so warm und hell schien, dass wir uns entschlossen, doch noch unserem ersten Plan treu zu bleiben und im Sternen Mittag zu machen. Also geschah's — erst 4 Uhr Nachmittags trafen wir (im Einspänner des Sternenwirts, denn meine Frau war doch « ein wenig sehr » ermüdet) wieder zu Hause ein. Die Urperson verkündete gleich mit ursprünglichem Urgeschrei, es seien zwei Herren dagewesen, mich zu besuchen. Ein alter und ein jüngerer. Ersterer mit schneeweissem Haar; die Persönlichkeit des Letzteren wurde so confus beschrieben, dass ich gar nicht klug daraus werden konnte. Iener war nun, Ihrem Briefe nach, jedenfalls Schnyder von Wartensee, und ich brauche Sie und Ihn wohl nicht erst zu versi-

chern, wie unendlich leid es mir that, dass er mich verfehlte! So geht's wenn man allzusehr den Sternen traut! Der Stern war mein Unstern! Was mögen die H. drei Könige erst für liebe Besuche versäumt haben, als sie nach jahrelanger Fahrt vom Sternen zu Bethlehem zurückkehrten!

Auf alle Fälle bitte ich Sie, Herrn Schnyder bei Gelegenheit mein herzlichstes Bedauern über den leidigen Zufall auszusprechen, und ihm für seine freundliche Absicht bestens in meinem Namen zu danken. Hoffentlich bin ich ein ander Mal glücklicher! —

Die Keller'schen Gedichte folgen hierbei mit schönstem Dank für die gütige Mittheilung zurück. Ich habe mich an dem lieblichen Cyklus sehr erbaut, und ihn durchweg mit der Freude und dem Behagen gelesen, welche nur ächte, wirkliche Poesie zu erregen im Stande ist. Das Ganze ist ein wehmütiger kleiner Roman, so schlicht und so einfach, wie es eben nur dem wahren, selbst empfundenen Schmerze gegeben ist, sich auszudrücken. Da ist keinerlei Praetension und Ziererei, da ist nirgendwo Künstelei und Unnatur! Nur in Nr. 6 scheint mir die Form ein wenig zu gesucht! Die Leidenschaft, die zum Ghasel greift, ist sicher schon eine kühl gewordene, ist eigentlich nur Reminiscenz einer Leidenschaft. Da ich eben von Reminiscenzen rede, so will ich hier auch nur gleich aussprechen, dass mich Ton und Haltung von Nr. 14. etwas sehr an Heine erinnert hat. Sonst ist eben diese zweite tragische Hälfte, von der trefflich nuancierten Wendung in Nr. 13. an, wunderbar schön, und jedenfalls die Krone des ganzen. Aber auch die erste Abtheilung enthält ausgezeichnetes. Das Ständchen (Nr. 3.), der Traum (Nr. 8.), die schnarchende Kirche (Nr. 12.), vor Allem aber der Spaziergang mit dem lieben Gott (Nr. 9.) sind wahre Perlen. Auch die Widmung an die Freiheit ist männlich und würdig gedacht. Alles in Allem genommen, kommt es mir vor, als sei Keller'n mit diesen Liedern ein Wurf gelungen, zu dem ihm seine Freunde gratulieren können. Möchte sie das Morgenblatt recht bald in weiterem Kreise bekannt machen! Es wird mir eine wahre Freude sein, ihnen gedruckt wieder zu begegnen¹.

1. Le *Morgenblatt* ayant refusé de publier le cycle entier, Keller le lui retira et le fit paraître sous le titre *Einundzwanzig Liebeslieder*, dans le *Deutsches Taschenbuch*, II. Jahrg., Zürich, Fröbel, 1846, et le reprit dans la collection *Gedichte* de 1846 en modifiant l'ordre des poésies, avec quelques additions

Dürfte ich mir jetzt zum Schluss noch eine Bitte erlauben? die nämlich, mir gütigst von Humboldt's Reise in Südamerika (ich weiss leider den Titel nicht ganz genau anzugeben; das englische Werk, welches mich zum Nachschlagen veranlasst, sagt bloss : « De Humboldt's Travels ») diejenigen Bände, welche die *Reiseerzählung* enthalten (also keiner von denen, welche sich ausschliesslich mit Physik, Naturgeschichte u. s. w. befassen) *auf ganz kurze Zeit* verschaffen zu wollen? Auch die Revue des Deux Mondes vom 1. März würde ich bei der Gelegenheit gern mit empfangen. Entschuldigen Sie nur die Mühe, welche ich Ihnen mache! Ohne Ihre eigenen freundlichen Erbietungen würde ich sicher nicht so unbescheiden sein!

Und nun für heute das herzlichste Lebewohl! Die ganze Dreisiedelei grüsst Sie und Ihre liebe Frau aufs freundlichste! Grüssen Sie doch auch Keller.

Freunlichst

Ihr

Meyenberg, 18 Mai 1845.

F. FREILIGRATH.

III bis.

Billet sans date d'Ida Freiligrath, collé à la lettre du 18 mai 1845 dans la collection d'autographes de M. Esslinger.

Mittwoch Abend.

Liebe Frau Esslinger!

So eben erhält mein Mann ein Billet von Th. Mügge worin dieser bittet, statt morgen erst übermorgen am Freitag zum Essen kommen zu dürfen, da er für morgen eine kleine Reise vorhat. Man muss dem Fremden hierin etwas nachsehen, da er zum Sehen in der Schweiz ist¹. Wenn Ihnen und H. Esslinger diese Veränderung nur

(27 Liebeslieder). Les titres sont de Freiligrath et les numéros les mêmes que dans le *Taschenbuch*. Voici le début de chacun des numéros cités :

6. (Ghasel) O Leib meiner Dame...
14. Ein lustiger Mediziner...
13. Schon war die letzte Schwalbe fort...
5. Von heisser Lebenslust...
8. Hör' an, mein Kind, was ich dir kosend sage...
12. Wie ein Fischlein...
9. Ich ging am grünen Berge hin...
- Widmung : Die aus den Sternen strahlt...

1. Th. Mügge, voyageur et romancier, publia en 1847 un récit de voyage en Suisse (*Die Schweiz u. ihre Zustände*), encore de nos jours très estimé pour la

nicht unlieb ist, so bitten wir Sie, uns am Freitag Ihre freundliche Gegenwart zu schenken.

Herzlich ergeben

Ihre

Ida FREILIGRATH.

IV

Meyenberg, 15 Sept. 45.

Lieber Freund!

Durch Schulzes erfahre ich so eben, dass Sie mit Ihrer verehrten Gattin seit vorgestern Abend wieder zurück sind, und hole desshalb in aller Eile nach, was ich bisher versäumen musste. Die Nachricht nämlich, dass meine Frau vorigen Donnerstag, den 11. Sept., Nachmittags fünf Uhr von einem gesunden, wohlgestalteten (leider aber mit meiner s. v. Stumpfnase behafteten) Mädchen glücklich wenn auch sehr schwer und langsam (die Wehen fingen schon den 10ten Abends 6 Uhr, an) entbunden worden ist. Bis jetzt (heut ist der vierte Tag) befinden sich Mutter und Kind durchaus wohl. Der gestrige Tag, an welchem das Milchfieber seinen Culminationspunkt erreichte, ist glücklich vorübergegangen. Ida stillt nicht selbst; das Kind ist mit Kuhmilch vortrefflich zufrieden, und nährt sich auf's Beste. Hebamme und Wärterin könnten wir nicht besser wünschen. Wir sind *sehr, sehr* froh! Unser Glück ist unbeschreiblich, wird aber von einem so glücklichen Elternpaar, wie Sie und Ihre liebe Frau eins sind, gewiss verstanden und freundschaftlich mitempfunden werden.

Dass wir auf den Winter nach Zürich wollen, wird Ihnen Schulz schon gesagt haben. Es ist doch das beste, und ich wünsche nur, dass sich nicht noch unerwartete Hindernisse (in Betreff der Aufenthaltsbewilligung) in den Weg stellen.

Ihre Reise ist hoffentlich eine recht frohe und genussreiche gewesen. Ich freue mich auf Ihre Erzählungen davon. Waren Sie etwa schon zu Stuttgart, als auch ich dort sein sollte? Ich möchte gern wissen, wie das dumme Gerücht entstanden ist.

Sollten Sie Hn. Ost-Usteri sehen, so entschuldigen Sie mich doch

peinture fidèle qu'il y fait de l'état politique de la Suisse pendant son voyage et des causes qui l'avaient produit.

gütigst, dass ich seinen neulichen Brief noch immer nicht beantwortet habe. Es kam in dieser letzten Woche so mancherlei zusammen, dass ich oft kaum wusste, wo mir der Kopf stand. Ich schreib ihm sicher *nächstens*.

Den Humboldt bring'ich Ihnen noch im Lauf dieses Monats selbst zurück. Mit den herzlichsten Grüssen von uns Allen an Sie und die geschätzte Mitregentin.

Freunlichst

Ihr

F. FREILIGRATH.

Unser Kind soll Katharina heissen und Kätchen gerufen werden.

V

Den besten Dank, verehrter Freund, für Ihre gütige Theilnahme an unserem neuen Glücke wie für Ihren Rath rücksichtlich meiner Niederlassung. Ich werde denselben bei meiner demnächstigen Eingabe an die Regierung befolgen, und wenn Sie Ihrerseits durch die Versicherung, dass ich den mir zu gewährenden Schutz nach Ihrer Ueberzeugung nie missbrauchen werde und dgl., meinen Wünschen förderlich sein wollen, so versteht es sich wohl von selbst, dass ich eine solche Versicherung nie Lügen strafen würde.

Sealsfield ist sehr freundlich, und es wird mich, wie ich schon früher bemerkte, jederzeit von Herzen freuen, ihn kennen zu lernen. Nur kann ich eben jetzt, wo meine Frau in Wochen ist, wo eine noch hier zu beendigende Arbeit mir auf der Seele liegt und wo ein Umzug mir bevorsteht, mich weder für ein Rendez-vous noch für einen Besuch verbindlich machen. Bin ich einmal fest und comfortable in Zürich, so reden wir weiter von der Sache. Sagen Sie das bei Gelegenheit dem freundlichen Invitanten mit meinem Dank und mit meinen Grüssen ¹. — Auch H. Prof. Hottinger werde ich mich freuen durch Ihre gütige Vermittlung kennen zu lernen, obgleich es im

1. Freiligrath avait exprimé à E. le désir de faire la connaissance de Sealsfield. Celui-ci l'invita par l'intermédiaire d'E. à aller le voir à Brugg. — Nous devons à l'inépuisable bienveillance de M. Esslinger communication de cette lettre et de quelques autres de Sealsfield, qui seront publiées à une autre occasion.

Ganzen mein Vorsatz ist, den Winter in möglichster Einsamkeit and Zurückgezogenheit zu verleben, und nur sehr wenige neue Bekanntschaften zu entriren. Ich werde nur die allernötigsten Besuche machen, und meine Frau, die ja in ihrem Kinde den besten Grund hat, sich von der Gesellschaft entfernt zu halten, wahrscheinlich gar keine. Wir sind am glücklichsten für uns, und fallen überdies Niemandem gern zur Last.

Beiliegend erfolgt endlich der sechsbändige *Humboldt* mit verbindlichstem Dank zurück. Entschuldigen Sie nur das lange Behalten.

Und nun das freundlichste Lebewohl! Hoffentlich sind Sie mit Ihrer Frau Gemahlin und dem kleinen Max, frisch und wohlauf! Von uns — die beiden halben Patienten Gottlob miteingeschlossen — kann ich ein gleiches melden. Die herzlichsten Grüsse von Haus zu Haus.

Ihr
ergebener

M., 2 Oct. 1845.

F. FREILIGRATH.

VI

Sehr verehrter Freund!

Frau Schulz schreibt mir unter'm gestrigen Datum, sie sei von Ihnen beauftragt, mich an die Rücksendung des *Humboldt* zu erinnern. Nun hab'ich aber alle 6 Bände schon am 3^{ten} Okt. Vormittags zur hiesigen Post befördert, und meiner Berechnung nach mussten sie spätestens an 4^{ten} Vormittags in Ihren Händen sein. Ich erkundigte mich nun gleich heute noch, ob das Packet richtig abgegangen ist, und bitte Sie, wenn es wider Vermuthen immer noch nicht bei Ihnen wäre, doch auch bei der dortigen Post nachfragen zu lassen. Ich bedauere nur, dass Ihnen aus dieser Gefälligkeit fort und fort neue Mühe und Beunruhigung erwachsen muss. Hoffentlich ist das Päckchen nicht verloren gegangen, was mir unangenehm sein würde, da ich es ohne Bezeichnung des Werthes und ohne ein Recesse darüber zu nehmen abgehen liess.

Mit vielen Grüssen und in vieler Eile

Ihr
ergebener

M., 6 Oct. 45.

F. FREILIGRATH.

N. S. Ich wollte auch noch an Frau Schulz ein paar Worte beifügen, werde aber durch einen eben eintretenden Besuch daran verhindert. Da ich nun Kellers Gedichte, aus bekannten Gründen, möglichst rasch an Sie zurückzusenden wünsche, so lass'ich sie und meinen Brief an Sie einstweilen ohne Schreiben an Frau Schulz abgehen, behalte mir letzteres aber für die nächsten Tage vor. Haben Sie die Güte, dies gelegentlich, unter Ausrichtung unserer herzlichsten und freundlichsten Grüsse an Herrn und Frau Schulze, letztere wissen zu lassen.

F. FTH.

VII

Verehrter Freund!

Da ich Sie nach später Sitzung heute Abend persönlich nicht zu belästigen wage, so erlaube ich mir, die zur Einsicht gewünschte Niederlassungsbewilligung diesen Zeilen beizufügen. Dieselbe ist, wie Sie sich überzeugen werden, durchaus in Richtigkeit und auf 4 Jahre gültig; nicht bloss eine provisorische.

Uebrigens den herzlichsten Dank für Ihre freundliche Sorge und den allerbesten guten Abend.

Ihr

1. April 1846. [Zürich].

F. FTH.

VIII

London, 15 Oct. 1846.

Lieber, verehrter Freund!

Ich hätte Ihnen schon längst einmal schreiben sollen, aber das Vierteljahr, welches ich jetzt in wenigen Tagen von Zürich abwesend sein werde, ist mir so schnell und unter so mannigfaltigen Eindrücken verübergerauscht, dass ich nur selten Ruhe und Sammlung zu freundschaftlichem Briefwechsel fand, und desswegen wohl auf Ihre Nachsicht rechnen darf, wenn ich es bis jetzt ausstehen liess, Ihnen mein dankbares und freundliches Andenken durch ein herzliches Wort zu bestätigen. Sie wissen vielleicht durch die lieben Schulzes, dass sich meine erste Stelle zerschlug, dass ich ohne alle und jede feste Aussicht hierherkam, und mir die gewünschte Existenzbasis erst frisch suchen und schaffen musste. Gottlob habe ich mich nicht zu lange danach umsehen müssen. Grade zwei Monate nach meiner

Abreise von Zürich bin ich auf dem Comptoir des Herrn Fredk. Huth & Co., eines des ersten und bedeutendsten Häuser Londons nicht nur, sondern Englands und der commerciellen Welt überhaupt, eingetreten, unter allen Auspizien für eine angenehme und gesicherte Zukunft. Meine Beschäftigung ist einzig Correspondenz in deutscher Sprache — nicht allein nach Deutschland, sondern überhaupt « so weit die deutsche Zunge dringt » : nach Nord- und Südamerika, Mexico, Westindien, Guinea, Hinterasien. Das Geschäft des Herrn Huth ist wirklich von einer imposanten Ausdehnung und wohl geeignet, auch die poetische Seite, gleich wie die ethische Bedeutung des Handels zur Anschauung zu bringen. Schillers Wort :

« Euch, ihr Götter, gehört der Kaufmann! Güter zu suchen,
Geht er' doch an sein Schiff knüpft die Güte sich an. »

fällt mir in diesem Getriebe stündlich ein, und die Betrachtungen, die sich daran kúpfen, helfen mir über manches Kleinliche und Verdriessliche hinweg, was die *auri sacra fames* auf der anderen Seite denn doch auch mit sich bringt.

Am 21. Sept. also bin ich wieder ein Clerk geworden, und am 24. dess. Mts. Morgens 8 1/2 Uhr hat mir meine Frau leicht und glücklich unser zweites — *Mädchen* geboren. Verzeihen Sie mir, dass ich Ihnen ein so wichtiges Evénement nicht schon eher gemeldet habe, und lassen Sie mich hoffen, dass Sie meine Anzeige recht bald durch eine gleich frohe und glückliche erwidern können. Meine Frau erholt sich diesmal auffallend rasch, und die Kleine, die kohlschwarzes Haar und eine feierliche Nase hat, ist wieder ein so liebes, hellstimmiges Putzkätzchen. Käthchen, die unberufen kerngesund ist und mit jedem Tage herziger und gescheidter wird, hat ihre grosse Freude an dem Schwesterchen und küsst und liebkost es auf's Rührendste. Ihr Max, der hoffentlich stark und kräftig heranwächst, wird Ihnen auch in dieser Hinsicht neue Freude machen : es giebt kaum etwas Schöneres und Innigeres als diese Liebe der älteren zu den jüngeren Geschwistern.

Erlauben Sie mir nun, dass ich von der Familie aufs « Geschäft » komme, nach dem Freunde den Regierungsrath und Eisenbahndirektor Esslinger anrede. Veranlassung dazu gibt mir eine besondere Branche des Huth'schen Geschäfts : unsere enorme *Schienenlieferung*

nämlich an fast alle in Bau begriffenen deutschen Eisenbahnen: die Thüringische, die Berlin- und Anhaltsche, die Böhmisches-Sächsische, die Friedrich-Wilhelms Nordbahn und andere. Die kolossalen Umsätze, die wir mit diesen verschiedenen Gesellschaften machen, sichern uns bei den H. H. Gest & Co. zu Dowlais in Wales, bekanntlich der ersten Schienenfabrik in Grossbritannien, bei der wir einzig unsere Einkäufe machen, bedeutende Vortheile, und ich habe desswegen daran gedacht ob nicht vielleicht auch Ihre Schweizerische Nordbahn (falls sie, wie ich fast vermute, noch nicht ihren gesammten Schienenbedarf gedeckt hat) in ihrem eigenen wie in unserem Interesse davon profitieren könnte? In einer Unterhaltung, die ich mit einem der Chefs über den Gegenstand gepflogen habe, zeigt sich derselbe über die Aussicht einer möglichen Verbindung auch mit Ihrer Bahn sehr erfreut, und überliess es mir, Ihnen die Sache vorzutragen. Sollten Sie geneigt sein, einen Versuch durch uns zu machen, so wäre es wohl am zweckmässigsten, wenn sich die dortige Direction in directer Correspondenz an mein Haus wendete, wo dasselbe dann seine (mässigen) Bedingungen sammt sonst gewünschten Informationen sofort mittheilen würde.

Vorläufig erlaube ich mir nur folgende Andeutungen. Ist nämlich auch in diesem Jahr die Zeit zu *Verschiffungen* vorüber, so dürfte nichtsdestoweniger aber jetzt noch der vortheilhafte Augenblick für *Contractschlüsse* sein, was Ihnen vielleicht klar werden wird, wenn ich Sie mit den nachstehenden Details belästigen darf.

Das Parlament, wie Ihnen bekannt ist, hat in seiner jüngsten Sitzung neun Eisenbahnprojekte bis zu 4 300 engl. Meilen mit einem Capital von 150 Millionen Pfund St. genehmigt, und es ist wohl keinem Zweifel unterworfen, dass dieselben auch realisirt werden. Die Parlamentsbeschlüsse sind da, die Depositen sind längst bezahlt, und die ersten paar Einzahlungen dürften auch ohne grosse Schwierigkeiten bewirkt werden; und sind einmal 20 oder 30 Procent bezahlt, so folgt auch der Rest, mögen nun die ursprünglichen Actionnaires dabei ruinirt werden oder nicht. Gebaut wird also auf alle Fälle, trotz des Jammers und trotz der Hungersnoth in Irland und in den Fabrikstätten Englands. Vertheilen wir nun den Bau über 3 Jahre, so haben wir 1433 Meilen aufs Jahr. Die Meile zu 1760 yards erfordert bei 4 Gleisen à 56 lb pr. Yard 176 Tons Schienen, da

aber 56 lb sehr leichtes Gewicht ist, und auch Nebengleise erforderlich sind, so scheint selbst 200 Tons pro Meile noch sehr wenig, welcher Satz dann einen jährlichen Schienenbedarf von 286 600 Tons geben würde, wenn nämlich der Bedarf gleichmässig über drei Jahre vertheilt werden könnte und keine Rückstände von früheren Jahren nachzuholen wären.

Es ist aber zu berücksichtigen, dass manche und sogar viele der neuen Bahnen Neben- oder Verbindungsbahnen sind, die vermöge ihrer geringen Länge in einem oder höchstens zwei Jahren gebaut werden könnten, und dass ferner noch Schienen für die im vorigen Jahre concessionirten und noch im Bau begriffenen Bahnen zu produzieren sind.

Ich überschätze daher den Schienenbedarf pro 1847 wohl nicht, wenn ich denselben auf 400 000 Tons, während nach einer vor mir liegendem im Jahre 1845 aufgemachten Liste sämtliche Schienenwerke in England nur 6 700 Tons pro Woche oder 348 400 Tons pro Jahr producirten.

Dieselbe Liste nimmt an, dass die Produktion möglicherweise auf 11 200 Tons pro Woche oder 582 400 Tons pro Jahr gesteigert werden könnte, doch um dies zu Wege zu bringen, müssten viele Werke, die jetzt Stangeneisen walzen, sich auf Schienen einrichten. In diesem Falle würde natürlich Stangeneisen steigen, und man würde nur fortfahren, Schienen zu walzen, wenn diese im Verhältniss eben so gut vendirten, wie Stangen. — Sodann ist noch zu berücksichtigen, welchen Einfluss der Bau der neuen Bahnen auf Roheisen haben muss. Man nimmt an, dass für jede Meile an Schienen, Brücken, Locomotiven, Geräthen u. s. w. 400 Tons Eisen gebraucht werden, und glaubt nicht, dass dieser enorme Bedarf ohne eine ansehnliche Steigerung in den Preisen des rohen Materials befriedigt werden kann, da gleichzeitig die Eisenbahnen eine steigernde Tendenz auf den Arbeitslohn ausüben.

Alle diese Verhältnisse in's Auge fassend, sieht man wohl mit gutem Grunde einer baldigen Erhöhung der Schienenpreise entgegen, und kann nicht genug zu rascher Sicherung des nächstjährigen Bedarfes animiren. Gegenwärtig könnte das Haus Huth noch zu £ 10-pr. Ton (einfache T oder doppelköpfige) auf spätere Lieferung Contracte abschliessen, ein Preis, der vielleicht in ganz kurzer Frist nicht mehr zu bedingen sein wird.

Vergeben Sie mir diese lange Auseinandersetzung, lieber Freund! Vielleicht ist sie Ihnen, auch wenn sie kein Geschäft Ihrer Direction mit meinem Hause zur Folge hat, dennoch interessant, und gibt Ihnen Gelegenheit, meinen fürtrefflichen Geschäftstyl zu bewundern. Wie sehr ich inzwischen einen Auftrag von Zürich wünsche, bedarf keiner Frage, und sollten Sie wirklich noch für eine Bahnstrecke Schienen bedürfen (etwa von Baden an) so bitte ich Sie recht sehr, mein Anerbieten, das Sie als ein offizielles des Hauses betrachten dürfen, freundlich zu beherzigen. Es würde mir von vornherein ein bedeutendes Relief in den Augen meines Chefs geben, wenn ich etwas derart zu Stande brächte. Das Haus Huth, ich wiederhole es, ist *first rate*, ist im Waarengeschäft, was Rothschild im Wechsel-fach, und rangirt mit diesem (Rothschild) und Baring Brothers.

Meine Frau und ich wünschen von Herzen, dass es Ihnen, Ihrer vortrefflichen Lebensgefährtin und Ihrem Max recht wohl gehen möge! Hoffentlich, wie ich schon oben aussprach, sind Sie bald im Stande, uns etwas recht Erfreuliches mitzuthemen! Wir denken oft an Sie und die wenigen anderen Freunde, die uns den Abschied von Zürich schmerzlich machten! Auf dem Place de la Concorde (superb, und selbst vom hiesigen Trafalgarsquare mit Nelson's Statue nicht erreicht!) hab' ich Sie lebhaft an meine Seite gewünscht! Aber da tranken Sie Luft und Gesundheit an einem Ihrer herrlichen Seen.

Tausend und abertausend Grösse Ihnen und Ihrer lieben Frau von Ida und mir! Grüssen Sie auch Schulzes, die bald wieder einen Brief zu erwarten haben! Nicht weniger *Okens**, Keller, Follen and Alles was uns sonst lieb und werth und gut ist!

Gott mit Ihnen Immer treu von Herzen

Ihr

F. FREILIGRATH.

Den alten Herrn ganz besonders von mir!

Meine Adresse : F. F. Care of Messrs Fredk Huth & Co. *London*.

IX

10 Moorgate Street, 23 Sept. 1847.

Theurer, verehrter Freund,

Der Brief, mit welchem Sie mich seiner Zeit so sehr erfreuten,

trägt das Datum vom 20 Nov. 1846. Ueberdies meldete er mir die Geburt Ihrer kleinen Marie Amalia Cäcilia. Und doch beantworte ich ihn erst heute, habe scheinbar die Schuld des Vergessens oder doch der Theilnahmslosigkeit auf mich geladen, und werde vielleicht, in der Stille oder laut, nicht selten von Ihnen angeklagt worden sein. Nichtsdestoweniger müssen und können Sie mir vergeben. Unsere Freude über die glückliche Erweiterung Ihres schönen, stillen Familienkreises war gewiss eine ächte and grosse : doch wurde sie eben zur Zeit, als Ihr Brief eintraf, durch den frischen Verlust unseres zweiten Kindes, unserer nimmerzuvergessenden Marie, schmerzlich verdüstert. Mir, wie meiner armen Frau, blutete die eben geschlagene Wunde noch mit aller Heftigkeit des ersten Grames. Am selben Tage, als Ihre Frau Ihnen Ihr Töchterchen schenkte, liess ich das meine (in der bitteren Gewissheit, dass es eine Nothtaufe sei) taufen, und wie wir kurze Zeit nachher erfuhren, war an dem gleichen 27. Oktober unsern Geschwistern zu Goerlitz ihr ältestes Kind, unser fünfjähriges Pathchen Ida, entrissen worden. Es waren dunkle, trübe Tage, die wir in den Novembernebeln des vorigen Jahres verlebten, und Sie werden es entschuldigenswerth finden, wenn ich unter ihrem Drucke (der mich wohl gebeugt, aber doch nicht gebrochen hat, denn Muth und Hoffnung soll der Mann sich immer wahren, auch an den Gräbern) die Beantwortung Ihrer frohen Botschaft einstweilen hinausschob. Wie es denn aber mit dem Verschieben zu gehen pflegt! Nachher kam zwar hellere Stimmung, auch Zeit hätte sich wohl gefunden, an innerer Aufforderung fehlte es vor allen Dingen nicht- und *dennoch, dennoch!* Nun, ich bitte von ganzem Herzen um Verzeihung, und hoffe, das meine Bitte eine gute Statt finden wird. Auf alle Fälle fühle ich mich jetzt, nach abgelegter Beichte, wieder leicht und frei Ihnen gegenüber.

Und in diesem Gefühle will ich Ihnen vor allen Dingen mittheilen, dass mir meine Frau gestern vor 14 Tagen, Mittwoch den 8. Sept. leicht und glücklich (wenn auch etwas früher, als wir erwarteten) einen gesunden, hübschen, wohlgestalteten Knaben geboren hat, einen schwarzhaarigen, hochsternigen, stumpfnasigen Gesellen, das Miniaturebenbild unserer Käthe. Bis jetzt befinden sich Mutter und Kind so wohl, wie wir nur wünschen können, und wir bitten Gott, dass es so fort gehen möge. Aller menschlichen Voraussicht nach

haben wir auch Ursache, es zu erwarten. Ida hat es mit treuer, mütterlicher Ausdauer durchgesetzt, das Kind selbst zu nähren, wobei sich nicht nur letzteres, sondern wobei auch sie sich trefflich herausarbeitet. Die ersten Tage, voll von vergeblichen Versuchen und Anstrengungen, waren natürlich unruhvoll und schmerzbringend, dafür ist der Lohn jetzt aber um so süsser, und die Beruhigung durch nichts zu ersetzen. Eine *gute* Amme ist hier vielleicht noch schwieriger aufzutreiben, als irgendwo sonst in der Welt, und das Auffüttern der Kinder (to bring up by hand, sagt man hier) hat in dem feuchten, nordischen Klima weit weniger Wahrscheinlichkeit eines guten Erfolges, als bei Ihnen im Süden, wo man überhaupt mehr Methode in der Sache hat und besser darauf eingerichtet ist. Hätten wir das Alles nun schon im vorigen Jahr gewusst! Vielleicht lebte dann unsere Marie noch aber wer half und belehrte uns damals?! Nun ist fast schon ein Jahr mit Schnee und Blumen und falben Blättern über ihrem kleinen Hügel hingerauscht, ein einfaches Kreuz steht zu ihren Häupten, eine prächtige Ender (der Schmuck des schönen parkähnlichen Friedhofs) streckt wie segnend die breiten Aeste nach der Schlummerstätte des in fremder Erde ruhenden deutschen Kindes. Möge uns nur Kätchen, möge uns der Neugeborene erhalten bleiben! Dann soll es dem Grab des Schwesterchens gewiss nie an Kränzen und Blumen fehlen.

Das Jahr, das ich jetzt von Zürich fort bin, ist in aller Weise ein ernstes und inhaltreiches gewesen. Auch unsere gute vortreffliche Karoline Schulz! Die Nachricht von ihrem Tode hat uns tief, tief erschüttert, und wir können uns die Orte, wo wir sie in heiterem, liebevollem Wirken verliessen, selbst jetzt kaum ohne sie denken. Nun wird Schulz im nächsten Monat hierher kommen und sich mit Kitty Bodmer verbinden. Der neue Bund erscheint auf den ersten Blick vielleicht etwas rasch und hastig geschlossen: wie er aber von der Hingeschiedenen selbst angeordnet wurde, wie er, durch Kitty's Freundschaft zu Karolinen, auf's Innigste mit Schulzens schöner Vergangenheit zusammenhängt und aus dieser gleichsam von selbst hervorgegangen ist, wird er sich gewiss als ein würdiger und glückbringender erweisen, zu welchem wir dem guten Schulz, der ohne dies neue Verhältniss einem einsamen, freudelosen Alter

(noch dazu im Exil) entgegenschreiten würde, gewiss von Herzen gratuliren können. Schulz und seine Verlobte begegnen sich nicht nur in gegenseitiger Achtung und Zuneigung ihr Bund wurzelt auch in der gleichen Liebe zu Karolinen, ihre Ehe, denk'ich nur, wird ein steter, stiller Cultus der edlen Vorangegangenen sein. Und so freuen wir uns denn mit warmer Theilnahme des Entschlusses und sehen der bevorstehenden Ankunft unseres Freundes gern und erwartungsvoll entgegen.

Wie es Ihnen, Ihrer trefflichen Lebensgefährtin und Ihren lieben Kindern geht, wird Schulz uns erzählen, und wir hoffen und wünschen, dass Alles nur heiter und erfreulich sein möge. Glauben Sie, dass wir mit treuer Erinnerung Ihrer gedenken, und dass Sie und die wenigen anderen Züricher Freunde, mit welchen ein näherer Umgang uns vergönnt war, oft und dankbar und liebevoll von uns genannt werden. Unsere Herzen vergessen nicht, auch wenn meine Feder lange ruht! Zählen Sie auf die Gesinnung, und vergeben Sie die Schwäche!

Was mein Leben und Streben betrifft, so soll Schulz mit Allem, was darauf Bezug hat, belastet werden. Im ganzen bin ich, was meine Stellung angeht, bedeutend malkontent, lege das Ungenügende derselben aber keineswegs thöricht und ungerecht meinem Hause zur Last (wie es einzig deutsche Klatschblätter ohnlängst thun konnten), sondern vielmehr den hiesigen Verhältnissen. Alles will erobert sein, und wenn ich gesund bleibe, wird mir der Muth sobald nicht ausgehen, dem denn doch zuletzt der Erfolg, den jedes redliche Streben verdient, nicht ausbleiben kann.

Vielen Dank auch für Ihr Eingehen auf meine Anfrage über Schienen. Wahrscheinlich wird Hr. Gustav Schulze in Leipzig (unser Agent für diese Branche auf dem Continent) demnächst auch die Schweiz für unseren Zweck bereisen, und erlaube ich mir dann, ihm einen Empfehlungsbrief an Sie mitzugeben. Einstweilen war es gut, dass Sie vorigen Herbst *nicht* kauften. Aller Berechnung entgegen, *fielen* die Preise.

Und nun Adieu! Tausend freundliche Grösse, an Sie, Ihre liebe Frau und die Kleinen von mir und Ida! Gestatten Ihre Regierungsgeschäfte in den jetzigen Wirren Ihnen einmal ein Blättchen an

mich, so wissen Sie, dass Sie mir einen frohen Tag schaffen! Gott mit Ihnen.

Immer treu und von Herzen

Ihr

FREILIGRATH.

Wie unser Kätchen leiblich und geistig sich entwickelt hat, muss Schulz Ihnen erzählen. Schreiben kann man das nicht-es ist wirklich ganz erstaunlich. Gestünder, intelligenter und liebenswürdiger sind gewiss wenige Kinder. Alles unberufen!

Herzlichste Grüsse an alle Freunde und Theilnehmende, namentlich an die verehrlichen Okens, Dr Bach u. s. w. richten Sie bei Gelangenheit wohl gütigst aus.

In Herrn Killiab aus Chur, der wegen der durch Graubündten projektierten Eisenbahn hier war und Ihnen auch persönlich bekannt ist, habe ich einen wackeren, intelligenten und interessanten Mann kennen gelernt.

A. RAVIZÉ.

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES MODERNES.

Séance du 19 juillet 1908.

Présidence : M. Cazamian, maître de conférences à l'Université de Bordeaux.

M. Charles Andler, professeur à l'Université de Paris, a la parole tout d'abord pour compléter sa communication de février sur *l'État présent de la biographie de Nietzsche*. Mme Élisabeth Förster-Nietzsche, émue de quelques-uns des termes de cette communication, a demandé à M. Andler de vouloir bien soumettre à la Société des documents qu'elle ne distribuera confidentiellement qu'à un petit nombre d'amis sous le titre de *Mitteilungen aus dem Nietzsche-Archiv*. Weimar, Druck von Wagner Sohn, 1908.

M. Andler se croit juge impartial en la matière. Il n'est pas et ne veut pas être l'ennemi de Mme Förster. Il est reconnaissant à la sœur de Nietzsche de lui avoir fait, avec une extrême bonne grâce, les honneurs du *Nietzsche-Archiv*. Mais il est aussi l'ami de Carl Albrecht Bernoulli, sur le compte de qui Mme Förster s'exprime sans aménité dans le commentaire qui accompagne les documents; et il a été accueilli très courtoisement par Mme Overbeck, à qui il doit d'avoir pu consulter *in extenso* la correspondance d'Overbeck et de Nietzsche. Enfin il doit à une permission des héritiers de Mme Ida Kœgel d'avoir été admis à consulter les dossiers secrets laissés par Fritz Kœgel, ancien collaborateur de Mme Förster. Ces dossiers contiennent des documents copiés au *Nietzsche-Archiv* de Weimar. Il va sans dire qu'il faut les utiliser avec d'infinies précautions, non pas que Kœgel puisse être suspect de falsification voulue (cette hypothèse malveillante doit être écartée), mais parce qu'il peut avoir commis des erreurs de déchiffrement.

Les documents communiqués par Mme Förster consistent en 19 lettres ou brouillons de lettres, dont 12 adressées par Nietzsche à sa sœur; 1 à Mlle Lou Salomé; 1 à Mme Salomé mère; 2 à Mme Overbeck; 1 à Paul Rée, l'ami de Nietzsche; 1 à Georg Rée, frère du précédent; 1 à Malwida von Meysenbug. Les 12 lettres à Mme Förster sont nouvelles pour M. Andler; pareillement la lettre à Malwida (n° 16). M. Andler regrette qu'il se trouve dans le recueil des lettres de Nietzsche à Malwida publié par le *Nietzsche-Archiv* une lacune de cette importance entre les nos 69 et 70. Il craint que cette lacune ne soit pas la seule. Les deux lettres à Mme Overbeck (nos 8 et 13) ne sont que des brouillons : On les trouvera plus complètes, et dans la forme où elles ont été réellement expédiées à la destinataire, dans C.-A. Bernoulli, *Fr. Overbeck und Fr. Nietzsche*, 1908, t. I, p. 343 et 344. La lettre à Georg Rée (n° 9) est textuellement ce qu'elle est dans le dossier de

Kœgel. M. Andler regrette que la lettre à Paul Rée (n° 11) soit tronquée. Il croit pouvoir affirmer qu'après le mot « Freundschaft », Kœgel avait lu exactement : « Pfui, mein Herr : man wird sich vor Ihnen hüten müssen, und nicht einmal wie vor einem anständigen Bæsewicht, sondern wie vor einem unanständigen » ; et il avait lu plus bas : « Frl. S. ist nur das *sehr unsaubere* Mundstück Ihrer Gedanken über mich gewesen », où les mots soulignés ont été omis par Mme Fœrster. M. Andler estime que cette lecture est exacte¹. Le fragment, cité p. 12, d'une lettre à Lou Salomé, était déjà publié dans la biographie Nietzsche par Mme Fœrster (t. II, p. 413). Un fragment de la lettre n° 2 à la même personne était déjà reproduit dans la même biographie, t. II, p. 417. Pareillement la lettre à la mère de Lou (n° 15) est textuellement celle que Mme Fœrster avait publiée dans son livre, t. II, 404. La lettre à Georg Rée (n° 9) était textuellement copiée par Kœgel. M. Andler croit toutefois devoir regretter une phrase très énergique, omise discrètement par Mme Fœrster et qui jette un jour singulier sur certaines expressions où Nietzsches s'emportait aux jours de grande colère. La lettre n° 2, à Mlle Lou Salomé, n'est composée que de morceaux connus déjà à Fritz Kœgel. Mme Fœrster les assemble autrement. Il ne peut y avoir de litige que sur l'assemblage. A en juger par les pièces communiquées ici par Mme Fœrster, on ne peut accuser Kœgel d'aucun faux. Ses copies sont littéralement conformes aux textes publiées par Mme Fœrster elle-même. Quand un autre éditeur (tel que M. Scharlitt) comble les lacunes laissées intentionnellement par Mme Fœrster, les additions se trouvent conformes au texte de Kœgel. — Quant à savoir dans quelle intention Kœgel a pris une copie secrète de quelques documents auxquels il attachait une particulière importance, c'est un point qui ne regarde pas la présente discussion. Il paraît certain que Kœgel a eu des moments où il doutait de l'usage que Mme Fœrster ferait de ces documents ; et il a pris le parti dangereux de les mettre en lieu sûr. L'historien n'a pas à se demander s'il travaille sur des documents volés, mais seulement à s'assurer que ces documents sont authentiques. M. Andler considère que Mme Fœrster vient d'apporter un complément de preuves à celles qui existent déjà de l'authenticité du dossier Kœgel.

Mais que peut-on tirer des documents de Mme Fœrster ? Ils ne prouvent certainement pas ce qu'elle affirme, à savoir que « les exposés de M. C.-A. Bernoulli sont faux et mensongers » (p. 50). Aucune des affirmations du livre de Bernoulli ne se trouve affaiblie par les documents publiés ici. L'épisode de la vie de Nietzsche dont Mlle Lou Salomé a été l'héroïne ne peut pas être sans doute tiré entièrement au clair, tant que

1. Cette conjecture se trouve confirmée par la publication du même texte par M. Scharlitt, dans la revue *Morgen*, sept. 1908, où la lettre à Paul Rée reparait avec deux variantes. La première apporte en effet : « Pfui, mein Herr : mais sans achever la phrase ; la seconde accuse en effet Mlle Lou Salomé d'être « das sehr unsaubere Mundstück », Kœgel avait donc bien lu. (Note additionnelle.)

Mme Lou Andréas refusera de nous faire part de ses souvenirs et des documents qu'elle conserve. Mais les traits principaux de ce drame purement sentimental, où il y eut de part et d'autre quelques écarts de langage, apparaissent surtout dans le livre de Bernoulli. Les documents communiqués par Mme Færster soulignent et confirment les faits articulés par Bernoulli, mais auxquels Bernoulli, retenu par des lois rigoureuses de la propriété littéraire et de la discrétion, n'a pu toujours donner l'illustration documentaire, bien que les documents lui fussent connus.

Il y a une illusion grave dont le biographe doit se garder. Il ne doit jamais se figurer que le jugement définitif et durable de Nietzsche sur les personnes qui l'ont approché tiennent dans une formule unique. Le défaut certain de la biographie de Nietzsche par sa sœur est de simplifier Nietzsche. Il a été très complexe, ondoyant, extrême, et la rapidité de ses changements est foudroyante. Les lettres communiquées par Mme Færster sur Mlle Lou Salomé sont très sévères. Mme Færster oublie de nous montrer celles du même temps, ou plus tardives, où il se souvient de son amie avec nostalgie, et où il conjure sa sœur de se réconcilier avec elle. Les lettres de 1883-84 ne sont pas les dernières où il parle d'elle. Il y en a de 1885 où l'ancienne passion intellectuelle revit dans toute sa pureté. Les lettres de Nietzsche à Overbeck feront sur ce point une lumière complète.

Cette lumière commence à être faite par les extraits incontestablement authentiques que le *Literarisches Echo* a publié de ces lettres (X^e année, fasc. 16), et où Nietzsche déclare être très en désaccord avec sa sœur au sujet de l'appréciation qu'elle faisait de Paul Rée et de Mlle Lou Salomé.

Il est non moins inexact de laisser entendre que Nietzsche se serait toujours exprimé en termes désoblignants sur le compte de Mme Overbeck et de son rôle, d'ailleurs très effacé, dans l'idylle tout intellectuelle qui se joua dans l'âme de Nietzsche et dont Mlle Lou Salomé fut l'héroïne. Au passage cité par Mme Færster (lettre n° 12) et qui sera suivi sans doute de quelques publications du même genre, Mme Overbeck en pourra opposer d'autres et de nombreux, qui sont d'un sentiment contraire.

Enfin Mme Færster semble préoccupée de prouver que son frère n'a pas eu de haine contre elle. C'est pourtant Nietzsche lui-même qui parle de cette haine (« ein wahrer Hass gegen meine Schwester », Lettre à Overbeck, n° 125. *Litt. Echo*, X^e année, fasc. 16). Mais les adversaires eux-mêmes ne vont pas jusqu'à soutenir que cette haine ait été durable et foncière. Leur thèse, c'est que « malheureusement » cette haine n'a eu ni durée ni profondeur. Il est certain que Mlle Elisabeth Nietzsche n'avait qu'à se montrer pour que l'animosité de son frère contre elle s'évanouît. Voilà ce qu'il faut accorder sans difficulté.

Mais ce qu'il faut affirmer, et ce sans quoi la mentalité de Nietzsche est

1. Cette conjecture vient de recevoir une première confirmation par la publication des textes dans un article de Michaël Georg Conrad intitulé : *Das Overbeck-Geheimniss* (Münchener Allgemeine Zeitung, 20 sept. 1908). (Note additionnelle.)

inintelligible, c'est la brusquerie des sautes de son sentiment. Il n'est personne que ne soupçonne sa susceptibilité ombrageuse, personne qui ne froisse sa sensibilité délicate. Puis sa bonté profonde reprend le dessus, jusqu'à la prochaine crise et au prochain éclat. La grave lacune de la biographie de Mme Förster est d'avoir tu le plus grand nombre de ces revirements soudains. Aussi bien ne peut-on les étudier que dans une correspondance vraiment continue et dense. Et Nietzsche n'a entretenu une telle correspondance qu'avec Overbeck. Voilà ce qui donne à l'œuvre de Bernoulli, appuyée sur cette correspondance inédite, une solidité et une richesse incomparables, et ce qui lui permet une pénétration psychologique vraiment exceptionnelle. Mais Mme Förster elle-même vient au-devant de l'interprétation qu'a donnée Bernoulli de la vie de Nietzsche; et les documents communiqués par elle marquent chez elle une manière nouvelle, plus nuancée, moins disposée à simplifier. La mémoire de Nietzsche ne sort pas amoindrie, mais grandie des controverses récentes. Nous apprenons enfin tout ce qu'il a souffert. Dira-t-on que son instabilité sentimentale est une faiblesse? Elle est la rançon de son énorme travail; et sans cette hyperesthésie de ses nerfs, cette promptitude de l'imagination et cette mobilité violente du cœur, il n'aurait été probablement ni l'artiste ni le penseur qu'il a été. Il le savait bien, lui qui avait pris pour devise la pensée du vieux maître Eckard : « Das stärkste Tier, das uns trägt zur Vollkommenheit, ist Leiden. »

Après cette communication, dont on ne peut ici donner qu'un résumé, M. Andler expose, d'après les écrits de la première période de Nietzsche, et notamment d'après les fragments posthumes des t. IX et X, une systématisation de la première philosophie de Nietzsche ou *philosophie de l'illusion*. Cette étude formera un chapitre de son ouvrage sur *Nietzsche, sa vie et sa pensée*.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Langue et Littérature allemandes.

Toponymie et types d'établissements germaniques en Alsace et en Lorraine.

L'appellation des lieux est un épisode du peuplement ou de la colonisation, nulle part plus significatif que dans les territoires où des occupants de nationalités diverses se sont supplantés ou juxtaposés. La région du Rhin Moyen à la Moselle et à la Meuse est un de ces « contestés » que Romains et Germains se disputent encore. L'érudition patriotique des Allemands s'est inquiétée de rechercher à quelles tribus échet la haute mission de germaniser cette portion de la Gaule romaine qui encadra plus tard l'Alsace et la Lorraine ¹. L'historien dont la thèse a d'abord trouvé crédit, Arnold, a proclamé la vertu révélatrice de la toponymie qui supplée au défaut ou à l'obscurité des textes, qui « dissipe toutes les énigmes ² ». Les conclusions d'Arnold, qui paraissent caduques aujourd'hui, ont eu du moins le mérite de provoquer des investigations et des critiques. Nous essaierons de résumer les théories qui défraient cette controverse, sans souci d'un droit historique ou national fondé sur

1. Grober, *Alamannisch-fränkische Ansiedlungen in Deutsch-Lothringen* (VI-VII, Jahresber. Ver. Erdk. Metz, 1883-4, p. 411), termine ainsi son étude : « Est ist die Aufgabe der beiden grossen westlichen Stämme unseres Volkes, der Alamanen und Franken sich zur intellektuellen Wiedergewinnung des lothringischen Landes die Hände zu reichen. Möge ihnen das nationale Werk gelingen ! » — Schiber, *Die fränkischen und alemanischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen* (Strasbourg, Teubner, 1894, p. 6), insiste sur « l'indéniable intérêt national » du sujet. — Hans Witte, *Zur Geschichte des Deutschtums im Elsass und im Vogesengebiet* (Forsch. D. Landes- u. Volksw., X, 1897, p. 411) écrit que la mise en culture de l'Alsace par les Alsaciens a marqué la prise de possession définitive, irrévocable du pays pour le peuple allemand.

2. *Ansiedlungen und Wanderungen deutscher Stämme zumeist nach Hessischen Ortsnamen* (2^e éd., Marburg, 1881, p. 163). L'introduction porte le titre : *Die Ortsnamen als Geschichtsquelle*, avec indication des travaux antérieurs. Sur la littérature toponymique, voir *Geogr. Jahrbuch*, recensions d'EOL (vol. 9, 10, 12, 14, 16, 18) et de NAOL (vol. 27, 29).

la toponymie. La toponymie intéresse le géographe comme indicatrice du mode d'appropriation de la terre, du choix des emplacements, du type d'habitation.

En Alsace et dans la Lorraine allemande, les noms de lieux les plus caractéristiques se terminent par *heim*, *weiler* (*wihr*, *wir*), *ingen* (francisé en *ange*); en pays français jusque vers la Meuse règnent les suffixes *viller*, *villiers*, *ville*, *court*, *mesnil*; nous laissons hors de cause les désinences *y*, *dun*, etc., qui datent de la période pré-romaine.

Deux groupes de Germains envahirent ces provinces d'abord en pillards puis en garnisaires appelés par les Romains eux-mêmes, enfin en conquérants : les Alamans et les Francs ¹. Les Alamans se répandirent entre le Rhin et les Vosges et, après le départ des Burgondes du bassin de Mayence vers la vallée du Rhône (443), s'ébranlèrent vers le Nord où ils se heurtèrent aux Francs.

Ceux-ci avaient maîtrisé la ligne du Rhin des embouchures au confluent de la Moselle; dès le début du v^e siècle, ils l'ont franchie; tandis que les Saliens remontent l'Escaut et arrivent à la Somme, leurs congénères, les Ripuaires, s'étaient avancés, peut-être sous la poussée d'Attila, dans la florissante vallée mosellane, chantée par Ausone. On sait que les Francs, unis et organisés par Clovis, tinrent en échec les Alamans, mais ne les exterminèrent pas de tout leur domaine.

Ce domaine peut être délimité, selon Arnold, par des repères infailibles, les *weiler* ou *weil*, vocable dérivé du vieil haut allemand *wilari*, *wila*, qui correspond aux formes latines *villare*, *villa*. Les autres suffixes, *hofen*, *ingen*, *ach*, *brann*, *beuren*, *stätten*, etc., se rencontrent aussi chez les autres Germains. Vers le nord, les Alamans ont essaimé jusque sur le Brunswick et l'Eifel, où quelques *weiler* sont nichés; mais la route leur a été barrée par les Francs, les Chattes, selon Arnold ², débouchant des couloirs de la Lahn, de la

1. L'étymologie de ces noms a été fort discutée. O. Bremer, *Ethnographie der germanischen Stämme* (Grundriss der germ. Philologie hrsg. v. HERMANN PAUL, 3 Band, 2 Aufl., XV Abschn., p. 880, 933). L. Wilser, *Die Germanen*, Leipzig, 1903, III, Gesch. Teil. J. Franc's, *Der Name der Franken* (Westd. Ztschr. Jahrg.), XXVI, Heft II, 1907, p. 70-80. Sur les Francs spécialement, voir Lamprecht, *Deutsches Wirtschaftsleben in M. Melder*, I¹, chap. I et II.

2. Selon Bremer, p. 915, la dénomination de Chattes est éteinte à ce moment et absorbée dans le nom générique des Ripuaires.

Sieg et du Westaweld et dont l'itinéraire est jalonné par les lieux en *bach*, *dorf* ou *troff*, *feld*, *heim*, *hausen*, *scheid* ¹.

Ce sont là des termes relativement jeunes; car à mesure que les migrations s'éloignent de leur point de départ, l'idiome se renouvelle et s'enrichit, de sorte que vers l'W. des dénominations éclosent en chemin; celles d'avant la mobilisation ont quelque chose encore du balbutiement infantin, *aha*, *affa*, *mar*, *tar*, *loh*; du v^e au viii^e siècle s'y substituent des désignations géographiques plus précises: au lieu de l'eau, c'est le ruisseau ou la source; ce n'est plus le glte, c'est ou la maison ou l'agglomération (*heim*, *hausen*, *dorf*); enfin, du viii^e au xii^e siècle, les défrichements suscitèrent d'autres établissements, ermitages, monastères, églises, châteaux (*rode*, *zell*, *cappel*, *burg*).

Très judicieusement, Arnold a dressé une chronologie toponymique ², qui marque bien les étapes de l'occupation et de la mise en culture.

L'attribution par Arnold des *ingen* aux Alamans, des *heim* aux Francs, a soulevé des contradictions. En Lorraine où les *ingen* foisonnent, l'idiome est franc, tandis que dans la plaine d'Alsace, constellée de *heim*, le parler est alamannique. Mais ces différences dialectales se sont-elles accusées dès l'origine? Le phénomène qui les a renforcées, la *lautverschiebung*, ne se perçoit qu'à partir du viii^e siècle; et les transitions que les philologues ont notées de l'*oberdeutsch* au *mitteldeutsch* et au *niederdeutsch* n'ont rien de brusque; elles peuvent avoir été commandées par les relations géographiques plus que par les affinités ethniques: ainsi les Alamans de Lorraine ont communiqué plus aisément avec les Francs de la Moselle qu'avec leurs congénères d'Alsace dont ils étaient coupés par les Vosges ³. Le professeur Ernst Martin trace comme démarcation entre le dialecte alsacien et le lorrain celle du *p* et du *pf*, qui coïncide à peu près avec le faite de partage d'entre Rhin et

1. Pour Arnold le certificat d'origine franque est dénoncé par l'identité de toponymie en Lorraine et en Hesse, concordance « presque comique » (p. 205); le nom même de Metz aurait été imposé par les Challes en Divodurum des Médiomatriques (p. 207).

2. P. 233. Cf. Wimmer, *Geschichte des deutschen Bodens* (Halle, 1905, chap. II et III).

3. Wolfram, *Deutsche Literaturzeitung*, 1898, col. 714.

Moselle ¹. Le système d'Arnold se trouve démenti et renversé par la géographie linguistique. En réalité, ces vocables *ingen*, *heim*, dont il assignait le monopole à certaines tribus, sont du patrimoine commun de tous les Germains.

Si, souvent, les localités à suffixes variés s'entremêlent et voisinent, il est cependant des aires où un suffixe prédomine et paraît en quelque manière endémique : sur la carte d'Alsace et de Lorraine ressortent les zones des *heim*, des *weiler*, des *ingen*. Les *heim* se massent dans la plaine d'Alsace, du Rhin aux collines sous-vosgiennes, mais ne dépassent guère au N. la lisière de la forêt de Haguenau. Les *weiler* jalonnent le pied des hauteurs, le débouché des vallons vosgiens et s'avancent peu dans le plat pays. Quant aux *ingen*, ils se concentrent sur les paliers de la Lorraine allemande par le plateau de Briey, jusqu'à la bordure de la Woèvre ².

Cette localisation a suggéré à M. Hans Witte une curieuse explication historique. Devant l'irruption des Alamans, dont la sauvagerie était redoutée, les indigènes celto-romans se seraient enfuis, quelques-uns dans le labyrinthe des îles du Rhin, la plupart vers la montagne ³. Ils firent place nette et peut-être même la plaine d'Alsace était-elle déjà désertée, au point, qu'à part quelques localités ou lieux dits, Columbaria (Cobour, Colmar), Brocomagus (Brumat), Hiliaco (Illzach), tous les vestiges d'établissements plus anciens ont été noyés sous l'avalanche des *heim*.

Les Alamans, guerriers féroces, mais paysans avisés, se fixèrent sur l'excellent terroir qui suffit à les nourrir et d'où ils ne furent pas expropriés par les Francs. Quant à la population des Welsches, elle se bâtit sur les premières rampes des Vosges des villages nouveaux qui se distinguent par l'accolade *weiler* (*weier*, *wir*), elle s'y adonna à la culture de la vigne, à la plantation de vergers. Mais à mesure que les Allemands de la plaine se multiplièrent, ils éprou-

1. *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, I, p. 91. Voir dans Hermann Paul, *Grundriss der germ. Philologie*, I, p. 784, la carte des dialectes de Behagel.

2. La carte de Schiber (ouvr. cité), avec pointillés colorés en bleu, noir et rouge, a le défaut d'être à la fois confuse et muette. Witte a dressé (Forsch., X) une carte très claire à 1 : 300 000 des noms en *heim*. Des statistiques de cette nomenclature ont été établies par J.-V. Barbier (*Bullet. Soc. Géogr. de l'Est*, 1890, p. 512, avec un *Atlas de toponymie comparée de la Lorraine et de l'Alsace*, non publié).

3. Forsch., X, p. 319 suiv. Le *Ried* entre Colmar, vieille place gallo-romaine, et le Rhin, compte de nombreux *weiler*.

vèrent le besoin d'essaimer et immigrèrent dans les *weiler* dont ils finirent par germaniser les habitants.

Cette revendication du romanisme, dont M. Witte s'est constitué le champion ¹, a été ressentie presque comme une injure par les historiens allemands, qui en ont contesté le bien fondé. L'argument décisif qu'ils invoquent est la composition même des noms de lieux : si la désinence est dérivée du latin *villare*, ce qui est discutable ², le radical est formé le plus souvent d'un nom d'individu germanique. N'est-ce pas un indice signalétique de nationalité? Pourquoi les Gallo-Romains auraient-ils placé leurs établissements sous le vocable d'un Germain ³? Il est donc vraisemblable que le fondateur ou premier éponyme a été de race germanique. D'où une conséquence de plus ample et plus lointaine portée. Dans tout le nord de la France et jusqu'aux confins de la Bretagne, les suffixes en *ville*, *viller* ou *villiers*, *court*, flanquent un nom d'origine allemande : c'est l'œuvre colonisatrice des *fœderati* installés par Aétius, des conquérants maîtres du royaume de Syagrius, des seigneurs auxquels les rois francs distribuèrent des domaines. On peut admettre que les Gallo-Romains adoptèrent pour eux-mêmes des noms germaniques à la mode, comme ils avaient adopté les noms latins et chrétiens ⁴. Mais, même sous un propriétaire germain, le fond de la population, les colons et serviteurs restent gallo-romains. C'est sur ce compromis que s'accordent les contradicteurs : l'honneur allemand est sauf.

Ce qui subsiste de la querelle en dehors de la controverse philologique ⁵, c'est le groupement géographique des *weiler* sur des terrains accidentés montueux, en des parages peu recherchés des Germains qui aiment les espaces découverts, champs et pâturages. C'est une présomption de fondation tardive, sur des terres demeurées en friche jusqu'au jour où les contrées fertiles furent surpeu-

1. La thèse a été présentée d'abord dans *Deutsche und Keltio-Romanen in Lothringen nach der Völkerwanderung. Die Entstehung des deutschen Sprachgebietes*, Beil. z. Landes- u. Volkesk. von Elsass-Lothringen, 3 Band, Heft XV, 1894.

2. Wilser, p. 264.

3. Schiber, *ouvr. cité*, p. 46.

4. D'Arbois de Jubainville, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et les noms de lieux habités en France*.

5. Witte a montré, par exemple, que la formation des noms en *villare* ne s'opère pas selon la flexion génitive allemande, en *es* ou *s*, mais que le *Grundwort* se relie au suffixe généralement par *o* ou *e* à la romane, ou par l'i latin (exemples : *Deutsche und Keltio-Romanen*, p. 30). Ce qui est plus significatif, c'est le double nom Baronovillare-Bärendorf, etc.

plées, et comme les *weiler* sont contigus à des *scheid*, *kirch*, *münster*, on pourrait les considérer comme des créations des moines défricheurs. Cette vue de Grober est confirmée par Wolfram qui cite à l'appui Bischofsweiler, Mönchweiler, Nonnenweiler, Iohannessvillare, Bonifaciusvillare, Bernhardsweiler, ce dernier appartenant aux Cisterciens de Baumgarten et qui ne remonte pas au delà de 1125¹.

Quel type d'établissement représente ce terme de *weiler*? Witte l'identifie avec les mots français *ville*, *court*, *mesnil*. Wolfram repousse cette assimilation². Le *villare* est-il un succédané de la *villa rustica* gallo-romaine? Le sens à l'époque mérovingienne est difficile à déterminer; il semble synonyme de *villa*, *ager*, *prædium* qui désignent indifféremment un petit lot sur un grand domaine. A l'époque carolingienne, la définition est plus précise : *villa cum suis villaribus*, *villula cum suo villare*; c'est donc ici une dépendance, une annexe, un commun de la *villa*³.

Meitzen décrit le *weiler* avec une inquiétante précision : c'est un groupe de 3 à 10 corps de ferme, assez rapprochés les uns des autres mais irrégulièrement distribués : ces hameaux offrent le terme de transition entre l'habitation rustique isolée et l'agglomération villageoise : mais le ban y est plus irrégulièrement, plus arbitrairement partagé⁴.

Le *weiler* diffère donc par son ménagement, par son régime foncier, par son peuplement des *ingen* et des *hemi*.

L'aire des *ingen* déborde la Lorraine, couvre tout le Luxembourg et l'aile occidentale de l'Eifel jusqu'au chevet de l'Ource qu'on appelle encore le Gutland, elle franchit l'Alzette et la Moselle jusque vers Aumetz, et remonte l'Orne jusqu'aux terres fortes de la Woëvre. Ils sont semés sur les terre-pleins qui bordent la Moselle, la Nied, la Sarre et la Seille, et s'enfoncent même dans les vallons vosgiens où ces rivières se forment. Il ne semble pas qu'au v^e siècle ils aient gagné le cœur de la cité des Mediomatriques; les Germains ont laissé

1. Grober, p. 107, Wolfram, *art. cité*.

2. « *Weiler* hat mit *ville* und *court* nichts zu thun. »

3. Fustel de Coulanges, *Hist. des Inst. polit. de l'ancienne France. L'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne*, p. 212 suiv.

4. Meitzen, *Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen*, I, p. 416-7, 432 suiv. A la p. 432, croquis d'un *weiler*.

entre les Gallo-Romains et eux une marche forestière qui contour-
nait, à l'E. et au N.-E., le Pays Messin ¹.

Le suffixe *ingen* — quels que soient les éponymes — a-t-il un sens propre? On lui reconnaît une signification possessive ou collective, — ce serait le pluriel d'un nom gentilice ou patronymique, Agilolfingen, Karolingen... et un domaine ainsi désigné équivalant à la locution *chez les ...* c'est donc le nom d'un groupe, qui est le clan (*sippe*), transplanté par les immigrés qui ont conservé leurs cadres originels : centenies, *gaue*, peut-être sans l'organisation primitive ². Mais chez tous les Germains, *ingen* traduit le peuplement par un clan familial, une *Markgenossenschaft* — ce terme sera commenté plus loin — dénommée d'après un ancêtre ou un auteur commun ³.

En tout cas la densité des *ingen* témoigne d'un peuplement en masse et méthodique ⁴.

Les *heim* ont donné lieu aussi à des interprétations diverses. En Alsace, selon Schiber, ils raconteraient sinon l'éviction, du moins l'expropriation du clan alsacien par un maître unique, un seigneur franc; le *heim* est un manoir seigneurial, une *herrensiedlung* ⁵, par opposition à la *volkssiedlung*. A s'en tenir à la seule toponymie, l'explication est aventureuse. Mais il est admissible qu'au régime du clan se substitua celui de la propriété individuelle, et que les membres du clan furent réduits à la condition de colon ⁶.

Les noms en *weiler*, *heim*, *ingen* sur territoire gallo-romain, s'appliquent à des localités créées de toutes pièces. Il eût semblé naturel que les Germains se fussent installés de plain-pied dans les habitations abandonnées par les possesseurs indigènes, habitations dignes par leur belle ordonnance de tenter des barbares. Jusque dans cette partie

1. Schiber, *Die Ortsnamen des Metzger Landes und ihre geschichtliche und ethnographische Bedeutung* (Jahrb. f. lothr. Gesch., IX, 1897, p. 81.)

2. Weller, *Die Besiedlung des Almannenlandes* (Stuttgart, 1898, p. 32), pense qu'avec l'émigration en Alsace et en Suisse la centenie a cessé d'être l'unité agraire ou sociale.

3. Schiber, *Germanische Siedlungen in Lothringen und England* (Jahrb. f. lothr. Gesch., XII, 1900, p. 152), Weller, p. 11.

4. Grober, p. 102, en compte 320. Schiber (*ibid.*, p. 164-72) recense 105 cas d'identification entre *ingen* des régions mosellane et rhénane, et *ingas*, forme archaïque en Angleterre.

5. *Die fränkischen*, p. 20. Voir la critique de cette thèse par Witte (Ztschr. f. die Gesch. des Oberrheins, N. F., Bd IX, 1894, p. 327).

6. Schiber (*Germ. Siedlungen*, p. 183) montre comment en Angleterre les *ham* se superposent aux *ingas*, d'où une nomenclature en *ingham*, *inghton* (*ton* est l'équivalent de *court*, ce dernier vocable introduit par les Normands).

de la Gaule, les Romains avaient importé un plan de maison rurale, copié sur la villa latine, et que les paysans gaulois, une fois sortis de leurs mares ou mardelles, avaient reproduit avec une docilité ingénue, comme ils avaient adopté la langue et les mœurs des vainqueurs¹; la vallée de la Moselle, bordée de résidences luxueuses, avec ses coteaux enguirlandés de vignes, offrait un décor tout italien qui enchantait Ausone. Le long du *limes*, les colonies de vétérans germains étaient aménagées sur le modèle classique², et elles avaient pu se familiariser avec ce type.

Les Germains se contentèrent d'exploiter le terroir déjà travaillé, mais dédaignèrent les logis confortables et adaptés aux nécessités et pratiques culturelles. Ils détruisirent systématiquement fermes et bâtiments; les ruines montrent des traces d'incendie, mais aucun vestige de transformation au goût des propriétaires nouveaux³. C'est ce qui explique la rareté de la toponymie romaine en pays alsacien. Les Germains, épris de la liberté champêtre et des grands horizons, avaient l'horreur des villes « comme de tombeaux où l'on est prisonnier », trait de mœurs noté par Ammien Marcellin, au moment de leur entrée en Alsace⁴; ils ne se plaisaient pas davantage sous bois : or les forêts de la région des *Mediomatriques* étaient semées de villas où, selon l'observation de César, les Gaulois s'abritaient contre la chaleur⁵. Mais même dans les sites les plus heureux ils répugnèrent à s'établir sur les emplacements et dans les immeubles précédemment occupés.

C'est que leur conception de l'habitat différait foncièrement de celle des Welsches. Ceux-ci se dispersaient, s'isolaient volontiers. Au contraire le clan germain détient son domaine en commun, domaine qui reste « physiquement indivis », selon l'expression de Fustel de Coulanges⁶, le droit individuel ne portant que sur la pro-

1. A. Grenier, *Habitations gauloises et villas latines dans la Cité des Médiomatriques* (Bibl. Ec. Hautes Etudes, 157^e fasc., 1906).

2. Meitzen, *Atlas*, pl. 32.

3. Meitzen, I, p. 434. Grenier, p. 185. Il faut rappeler toutefois qu'en Westphalie les Germains s'établirent dans les demeures des Celtes (Meitzen, II, p. 96).

4. XVI, 2, 12 : *ipsa oppida ut circumdata retiis busta declinant*.

5. Ruines de villas rustiques dans les forêts de Cheminot (Grenier, p. 64), de Ponteny (p. 105), de Naives (p. 108), de Seingbouse, dans le bois près de Cappel (p. 110-1), etc. C'est une tradition qui remonte, semble-t-il, aux premiers défricheurs des *hochäcker* sur le versant lorrain des Vosges (Welter, *Die Mochäcker im Vogesengebirge zu gallo-römischer Zeit* (Jahrb. lothr. Gesch., 1903, p. 483-8).

6. *L'Alléu*, p. 250. Il n'y a pas lieu d'examiner ici le problème juridique, com-

priété, la jouissance et le revenu. Il arriva, par la suite, avec le relâchement des liens de famille, qu'un membre du clan put aliéner à un étranger sa *portio*, qui comprenait bâtiments, terres et serfs ¹. Le domaine, dénommé dans les chartes *villa* le plus souvent, formait donc un complexe, un ensemble de propriétés composées chacune de groupes de maisons, logis de maîtres, *halla* ou *sala*, et de dépendances; champs, pâturages et bois étaient surveillés, le tout entouré d'une palissade percée de quelques portes ².

C'est l'embryon du village, type d'habitat propre à la race allemande, qui contraste, professe Meitzen ³, avec l'éparpillement cher aux Celtes. Ceux-ci ne paraissent accessibles à l'esprit d'association ou de groupement qu'au contact et sous l'influence des Germains: les *vici* gaulois se rencontrent surtout « chez les populations à demi germanisées de la frontière belge ⁴ », dans cette zone mixte où les formes et transformations hybrides ne constituent pas une rareté ⁵. *Vicus* représenterait plutôt, selon M. Grenier, une sorte de communauté cultuelle. Le village allemand (encore que le terme de *vicus* ne soit mentionné ni dans la Loi Salique ni dans la Ripuaire) est un agrégat plus matériel, plus réel, et qui prend corps et figure.

Le finage en effet est, après un minutieux arpentage, divisé en parcelles par des raies de charrue (*gewanne*) ⁶ dont chaque copropriétaire possède un faisceau, les parcelles se touchent et se mêlent, n'étant point séparées par des chemins d'accès, d'où le nom de *gemengelage*; chaque part ou *portio* s'appelle *hufe* (de *haben*) ⁷. Ce canevas du *gewanndorf* a été transplanté dans le pays de colonisation. Il exige dans l'économie rurale une forte discipline et l'unité de direction: les labours, les récoltes, tous les travaux agricoles

munisme ou propriété individuelle, sur lequel les auteurs sont divisés. Au point de vue du peuplement, le résultat est le même.

1. Fustel de Coulanges, *ibid.*, p. 187, 203.

2. Lamprecht, p. 8.

3. Rappel à *gewanne*. Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, IV. Band, I. Abteil., III. Tab., p. 5320, n° 2).

4. I, p. 520. Voir Atlas, pl. 66 A, la carte d'ensemble où sont délimitées les régions à villages et celles à fermes isolées. Les villages, selon Meitzen, même dans le Berri, en Auvergne et dans le Sud-Ouest de la France, sont de création germanique (*loc. cit.*, cf. p. 55).

5. Grenier, p. 114.

6. Lamprecht, I, p. 80. Ademeit, *Beiträge zur Siedlungsgeographie des unteren Moselgebietes* (Forsch. D. Landes u. Volkskunde, XIV, 1903, p. 378).

7. Meitzen, I, p. 415 suiv., dans l'Atlas, les types de *gewanndörfer*.

doivent être effectués simultanément. Les terres gallo-romaines furent circonscrites selon ce nouveau cadastre, et c'est ainsi que les campagnes des provinces germanisées prirent la physionomie qu'elles ont gardée à travers les âges. Toutefois, avec l'accroissement de la population qui essaima et qui, pour gagner du sol, s'attaque à la forêt, avec l'éclosion des bourgades, des châteaux forts, des églises et couvents, s'ouvre une ère de peuplement plus intense et dont l'image traduit l'évolution du régime politique et des conditions sociales¹.

BERTRAND AUERBACH.

J. MINOR. *Goethes Mahomet*. Ein Vortrag. Eug. Diederichs Verlag., Iena, 1907. M. 2.

Ce livre sur le *Mahomet* de Goethe rappelle par l'abondance de sa documentation celui que Minor avait publié en 1904 sur un autre poème de Goethe, *Der ewige Jude* (Cotta, Stuttgart). Le commentaire de *Der ewige Jude* avait été pour Minor une occasion d'exposer le mouvement religieux en Allemagne vers 1770, et de même le *Mahomet* sert ici de centre à une étude de l'orientalisme au XVIII^e siècle.

Goethe toute sa vie prit grand intérêt à l'orientalisme; ses lectures de la Bible dans sa jeunesse, ses études de la langue hébraïque, ses conversations avec Mlle de Klettenberg, l'influence de Herder l'initièrent au monde moral et poétique de l'Orient. Il entreprit sur un texte latin une traduction du Coran; il fut séduit par la simplicité de la religion de l'Islam. *Mahomet* l'attira tout d'abord non moins que le *Faust*. Il lut l'*Histoire de Mahomet* de Turpin dont les deux premiers volumes parurent à Paris en 1773; il connaissait le *Mahomet* de Voltaire; il projeta un drame très différent, cela va sans dire, de celui du philosophe français. Depuis le *Mahomet* jusqu'au *Divan*, on peut retrouver dans beaucoup de ses œuvres lyriques ou dramatiques, dans ses maximes et réflexions, des emprunts de l'Islam. Mieux il connaît l'Orient, plus il y découvre la pure humanité, les éléments primitifs du sentiment religieux; il en aime la civilisation, le repos contemplatif et l'harmonie.

En 1773 Goethe ne publia, au lieu d'un drame sur *Mahomet*, qu'un fragment lyrique qui parut au *Göttinger Musen-Almanach*. Quarante ans plus tard, en écrivant *Dichtung und Wahrheit*, il donne le plan du drame

1. Cette image pourrait être figurée sur une de ces cartes historiques dont M. A. Hettner a proposé le plan, *Die wirtschaftlichen Typen der Ansiedlungen* (Geogr. Ztschr., VIII, 1902, p. 92 à 100). A signaler en ce genre pour l'Alsace l'essai de von JAN, *Das Elsass zur Karolingerzeit* (Westdeutsche Zeitschr., VII, 1892. Carte intercalée, page m 64 des Mitteil. der badischen hist. Kommission.

auquel il avait songé dans sa jeunesse. On a contesté, et Düntzer l'un des premiers (v. *Goethe Jahrbuch*, t. I), que le plan contenu dans *Dichtung und Wahrheit* réponde bien à celui que Goethe pouvait avoir autrefois esquissé. Minor fait à son tour la critique de *Dichtung und Wahrheit* et admet les conclusions de Düntzer. Tous les renseignements fournis par Goethe sur le *Mahomet* lui semblent d'ailleurs sujets à caution : Goethe s'est trompé dans ses souvenirs ; il n'a pu par exemple en composant le *Mahomets gesang* en 1773 avoir songé à Lavater et à Basedow, car il avait écrit et publié cette poésie avant de connaître Lavater et Basedow.

Tout l'ouvrage de Minor est solidement construit et riche de renseignements. Disons pour terminer qu'au milieu de cette documentation le *Mahomets Gesang* lui-même disparaît un peu. Le texte de la poésie est loin d'être étudié d'une façon aussi serrée que l'avait été le texte de *Der ewige Jude* dans l'ouvrage de Minor que nous avons cité. Mais sans doute la critique n'a pas trouvé qu'il était nécessaire de donner ici au commentaire philologique une importance aussi grande ; et de fait le *Mahomets Gesang* est, dans la forme tout au moins, beaucoup plus clair que *Der ewige Jude*.

J. DRESCH.

Der junge Goethe. *Goethes Gedichte in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, herausgegeben und erläutert von EUGEN WOLFF. Oldenburg und Leipzig, 1907.

Après les commentaires de Düntzer, Viehoff et Lœper sur le lyrisme de Goethe, après les études de texte de Bernays et de Suphan, il nous vient un livre nouveau et excellent sur le jeune Goethe (*Goethes Gedichte in ihrer geschichtlichen Entwicklung*).

Classer les poésies de Goethe, les donner dans leur ordre chronologique, prouver l'authenticité de quelques-unes d'entre elles, c'est un travail que la richesse et la variété des commentaires déjà publiés rendent singulièrement périlleux. Eugène Wolff l'a entrepris, et il a eu le mérite très grand d'avoir été dans un pareil ouvrage à la fois complet, précis et bref. Il a fait avec raison une étude plus scientifique que littéraire. Point de rhétorique pour expliquer le lyrisme goethéen, point de description soi-disant artistique ; mais un commentaire philologique de la langue et des vers, qui doit éclairer la pensée, servir de point de départ au jugement esthétique. Point non plus d'ailleurs de polémique agressive sous prétexte de science ; là où Wolff est en désaccord avec les précédents commentateurs il donne un avis bien fondé sans l'imposer avec une pédante acrimonie ; s'il prête à Goethe une poésie que d'autres lui ont refusée, il le fait sans imposer son choix avec trop d'autorité. On peut hésiter encore sur certaines poésies dites de Goethe ; Wolff hésite peut-être aussi ; mais, après critique faite, il vaut mieux admettre dans une édition complète une œuvre qui fut longtemps attribuée à Goethe et que l'on ne peut nettement écarter.

Livre donc de très bonne critique et de la plus grande utilité. Ce n'est encore qu'une première partie ; elle nous fait impatientement désirer l'apparition du deuxième volume, qui contiendra les poésies de Weimar et d'Italie.

Regrettons seulement que, dans une édition critique aussi soignée, il y ait quelques fautes d'impression.

Himmel au lieu de *Zimmel* dans le *Prometheus*, p. 174, a déjà été relevé. Dans la même poésie (p. 175) lire *mir* pour *wir*.

Ce sont là petites taches qu'il sera facile de faire disparaître dans une prochaine édition.

J. DRESCH.

Dramaturgische Probleme im Sturm und Drang, von Dr GUSTAV KECKEIS, Bern, 1907 (Verlag von A. Francke. Fr. 3.50 ; M. 2.80)

Ce petit livre fait partie des travaux publiés sous la direction du professeur Oskar F. Walzel (*Untersuchungen zur neuen Sprach- und Literaturgeschichte*). C'est à vrai dire une étude sur Lenz et plus particulièrement sur les idées dramaturgiques de Lenz contenues dans les *Anmerkungen übers Theater*. Keckeis cherche à dégager de cet ouvrage de Lenz non pas une dramaturgie, mais les problèmes dramaturgiques qui ont préoccupé le *Sturm und Drang*. Ces problèmes, il les groupe sous les rubriques suivantes : 1° Le « génie », particulièrement le génie dramatique dont Shakespeare à cette époque paraît la personnification. 2° Les trois unités. Ont-elles été rejetées totalement par les *Stürmer und Dränger* et particulièrement par Lenz ? 3° But de l'art. Se confond-il avec celui de la morale ? 4° Influence de Diderot. 5° Influence de Mercier. 6° Place des principes d'Aristote dans ces nouvelles tendances dramatiques. 7° Le caractère tragique. 8° Tragédie et comédie. Différences, rapports et fusion. 9° La langue.

Le groupement est ingénieusement fait et ces divers chapitres renferment bien les différentes idées du *Sturm und Drang* ; mais ne s'adresser qu'à Lenz pour les exposer, c'est risquer de les présenter d'une façon incomplète et peu claire. Ces mêmes questions ont été abordées par Gerstenberg, Herder et Goethe ; il serait bon, dans une étude dramaturgique du *Sturm und Drang*, de comparer leurs jugements ou leurs aspirations. On préciserait mieux par là ce qui appartient à Lenz et peut-être alors serait-on moins porté à exagérer son influence. Il est permis de douter que ce soient précisément les idées de Lenz qui aient agi sur Grabbe, Büchner, Hebbel et le naturalisme contemporain.

J. DRESCH.

Städte und Landschaften, hrsgb. von LEO GREINER ; Stuttgart, Carl Krabbe Verlag. Bd. I : *München*, von JOSEF RUDERER, 1908 ; 122 p. in-12 ; Bd. II : *Wien*, von HERMANN BAHR ; 1908 ; 124 p. in-12.

Rüderer nous avertit dès la première page que son livre n'est pas un succédané du Bädcker ou du Meyer et que nous n'y trouverons aucun rensei-

gnement sur les tramways, les music-halls, les consulats, les établissements de désinfection, les sage-femmes et les entrepreneurs de pompes funèbres. Mais dans cet ouvrage sur Munich il n'y aura pas non plus une ligne sur les peintres, les architectes et les sculpteurs, sur les Pinacothèques et sur la Bavaria; enfin il ne faudra pas nous fier sans réserve aux titres des chapitres et nous étonner que dans le second, par exemple, il ne soit pas tant question du « passé » de Munich que du « passé » de Rüderer lui-même et de ses expériences comme industriel ou comme écrivain. De quoi entendrons-nous donc parler? Du carnaval et du bourgeois de Munich, « M. Maier ou Meier, Huber ou Hueber, Müller ou Miller ou quel que soit son nom », du « Kunstverein » qui offre une si belle collection de « Kunstperl » et du paysage que nous masque un peu la large personnalité de Josef Rüderer, des théâtres depuis le comte Pocci jusqu'à l'intendant de Possart [avec une petite excursion à Berlin, à une représentation de *Florian Geyer* devant le public du « Tiergartenviertel » spécialement mobilisé], de la société munichoise et de ses idoles : depuis Lola Montès, Cléo de Mérode, Saharet et Isadora Duncan, Richard Strauss et le brahme Râm Mohan Roy, de la petite baronne que lorgne le lieutenant et de Franz Lenbach qui fut un si bel exemplaire de l'homme de la Renaissance. Vingt-cinq pages sur les poètes, c'est-à-dire sur leurs coteries, le Hofbrauhauskeller et le café Stefanie et les aventures de Rüderer de club en club; vingt pages sur les *Münchner Neueste Nachrichten*, cette quintessence de l'âme munichoise, et enfin le dernier chapitre, « la fin, l'avenir », entendez d'abord l'avenir de Rüderer et de son présent livre lorsque dans cinquante ans il sera vendu quinze pfennigs à l'Auer Dult par un bouquiniste qui prononcera l'oraison funèbre de l'auteur; nous la lisons en attendant composée par lui-même. Et de son livre nous apprenons qu'en l'écrivant il lui sembla parfois avoir saisi quelque chose de l'esprit qui anime la ville au bord de l'Isar et fixé ce qui se cache derrière des visages qu'il voit depuis quarante ans. Que d'ailleurs le livre reste subjectif, « un accord, une note en harmonie avec le tempérament de l'auteur », que nous voyons Munich vu par Rüderer, toutes les particularités de Munich et toutes les particularités de Rüderer en une synthèse indécomposable, c'est ce qu'il proclame. Ce livre n'est pas essentiellement différent des précédentes comédies, satires et nouvelles où Rüderer déversa les trésors accumulés par son observation et sa verve sur ses chers Munichois; c'est finalement un recueil d'esquisses multicolores pour un roman futur sur la capitale bavaroise. Pour écrire ce roman l'auteur va chercher l'inspiration dans la contemplation de Munich du haut d'une tour de la Frauenkirche. Le soleil se couche derrière Sendling; un immense incendie semble embraser le ciel occidental, les toits de la ville, les marais de Dachau et les plaines consumées de la Haute-Bavière; voilà l'impérissable. « La décadence de Munich en tant que centre artistique est déjà un fait ancien; les Prussiens conquerront tôt ou tard la ville, l'habitué du Hofbrauhaus parlera le jargon berli-

nois et le citoyen bavarois, pour aller au lac de Starnberg, prendra le chemin de fer d'Empire. Mais le cadre dans lequel se joue cette joyeuse comédie, ce cadre vaste et brillant restera. » Du sud un souffle passe sur la ville qui flamboie aux derniers rayons du soleil, un souffle frais, délicieux et indéfinissable, chargé du parfum des bruyères, des montagnes et des forêts. « Le gouvernement bavarois peut pousser la piété aussi loin qu'il voudra, le Landtag peut consacrer son dernier pfennig à acheter des fourches à foin et des chapelets, les artistes eux-mêmes peuvent commettre les plus grandes sottises, personne ne peut supprimer cette atmosphère. Et le polype aux énormes tentacules, dans le nord, ne peut pas la créer. »

Hermann Bahr s'attache plutôt à esquisser une psychologie du Viennois dont le trait essentiel lui paraît être l'incapacité totale de supporter le contact de la réalité. De leurs ancêtres les Celtes, établis au bord du Danube, ils ont gardé l'esprit vif, aimable et léger, la faculté de feindre et de s'adapter et, sous des dehors brillants et charmants, un manque absolu de personnalité. Ils eurent dans les Habsbourg, rêveurs couronnés, politiques aux projets immenses et chimériques, qui voulurent bouleverser l'évolution naturelle des peuples selon des idées pures, une dynastie selon leur cœur. A Vienne s'étala le baroque, le style le plus éloigné de la réalité qui soit; à Vienne fleurit un libéralisme de cabinets de lecture et de five o'clock. Ainsi se forma le caractère viennois : indéfinissable, capable de toutes les transformations, une cire molle qui reçoit les empreintes les plus différentes avec la même soumission mais ne garde chacune qu'un instant; des gens pour lesquels l'apparence est tout, la vie un rêve ou une comédie, qui ne cessent de jouer un rôle et reparaissent à tout moment avec un nouveau masque: des gens dont on ne sait jamais ce qu'ils sont et qui au fond ne sont rien. Ils ont l'horreur instinctive du grand homme qui est quelqu'un, qui pétrit la réalité; il ne tint pas à eux que Beethoven ne mourût pas de faim mais ils lui firent des funérailles magnifiques. Grillparzer, la plus haute puissance de l'esprit viennois, se consuma dans le rêve et la mélancolie, par peur malade d'écrire, d'aimer, d'agir et de vivre. Kürnberger, qui était un homme, non une marionnette ou une ombre, jeta la vérité à la tête de ses concitoyens : il les appela des Asiatiques, des Slaves, des métis, de faux Allemands, sans énergie, sans dévouement, sans idéal, qui produisent non des Luther, des Kant et des Goethe, mais des billets de confession, des clefs des songes et des manuels de cuisine. « Gemütlich nennt ihr das? Feig ist es, schlaff, schlotterig, waschlappig, schwachmütig, mattherzig, kraftlos, nervlos, energielos, widerstandlos, Mangel an Mut, Männlichkeit, Wehrhaftigkeit, Mangel an Kern, Härte, Festigkeit, an Prall und Gegenprall, alles Fladen, nichts Stahl und Stein. » Hermann Bahr n'a pas cette brutalité : avec sa virtuosité ordinaire il sourit aux Viennois et les égratigne, mélange le paradoxe et l'observation incisive, hache ses phrases et jongle avec ses épithètes. Il n'est si bon prophète qui ne garde l'empreinte de son pays : Kürnberger était Viennois au moins par

sa maëstria dans un passe-temps national : le « Schimpfen » et Hermann Bahr n'a pas respiré impunément pendant vingt ans l'air de Vienne : il prêche à ses concitoyens le retour à l'austère réalité mais ne s'est pas encore affranchi lui-même des séductions de la brillante apparence.

Trois autres volumes ont paru dans la collection éditée par Leo Greiner : *le Lac de Constance*, *le Harz* et *le Bas-Rhin*; les auteurs respectifs en sont trois écrivains déjà connus par ailleurs : W. von Scholz, qui habite Constance; P. Ernst, né à Elbingerode; W. Schäfer, qui à Gerresheim, près de Düsseldorf, édite le *Rheinland*. L'intention est donc de nous donner sur une série de contrées allemandes une série d'impressions notées par des gens habiles à manier la plume et familiers avec les villes ou les paysages, des « Stimmungsbilder » remarquables toujours par leur valeur artistique, souvent par leur valeur documentaire, que ces documents soient objectifs et s'appliquent à la contrée décrite, ou subjectifs et caractérisent l'auteur.

A. TIBAL.

W. ALBERTS : **Hebbels. Stellung zu Shakespeare** [Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, hrsg. von Dr. Fr. Muncker, XXXIII]. Berlin, Duncker, 1908; 78 p. in-8.

Alberts nous expose d'abord comment Hebbel a conçu Shakespeare, en réunissant les jugements épars dans ses écrits : sur Shakespeare en général, sur diverses de ses pièces et enfin sur le rôle que Hebbel assigne à Shakespeare dans le théâtre allemand. L'originalité de Shakespeare selon Hebbel consiste en ce que chez lui le protagoniste de la tragédie n'est plus le destin comme chez les Grecs, mais l'individu émancipé par la Renaissance; il admire Shakespeare en première ligne comme créateur de caractères; il trouve au contraire à redire à la structure de ses drames; les détails, les ornements d'une trop riche imagination altèrent la pureté de lignes de l'ensemble; la nudité grecque lui paraît préférable. Dans la seconde partie du travail d'Alberts nous passons à la pratique même des deux auteurs : en quoi les œuvres de Hebbel se rapprochent-elles et par quoi se distinguent-elles des œuvres de Shakespeare ? Après Shakespeare Göthe a, selon Hebbel, fait faire au drame un pas de plus : il a transporté la dialectique de l'individu dans l'idée, c'est-à-dire que, tandis que Shakespeare ne montrait le conflit tragique que dans l'individu [lutte entre les passions, etc.], Göthe a montré la contradiction, le dualisme inhérent à l'univers lui-même [crises des diverses formes sociales : Etats, religion, famille, etc.]. Göthe, il est vrai, a seulement ouvert la voie dans laquelle Hebbel prétend maintenant s'engager : étant donné le panthéisme de Hebbel et son déterminisme, l'individu considéré comme un produit de son temps et de son milieu et voué nécessairement à la « Masslosigkeit » n'apparaît plus comme une personnalité morale artisan de son destin, mais comme le représentant de son époque dont les idées, les passions, les souffrances

et le sort final ne sont plus individuels mais cosmiques; ceci est une des faces du problème. Mais si le « Wollen » recule de nouveau devant le « Sollen », nous ne retournons pas pourtant à la psychologie rudimentaire des Grecs; nous conservons l'héritage de Shakespeare : la connaissance de l'infinie variété de l'âme humaine. Car l'individu formé des mêmes innombrables éléments que ses contemporains ne cesse pas pour cela d'être un individu, c'est-à-dire une synthèse unique en son genre; c'est la forme qui constitue l'individualité, de même qu'elle constitue l'œuvre d'art; il faut montrer l'universel dans le particulier, sans supprimer le particulier; ceci est la seconde face du problème. Alberts appelle la tragédie de Hebbel une synthèse du drame grec et du drame shakespearien. Hebbel a-t-il réussi? A mesure qu'Alberts étudie dans la dernière partie de son travail les diverses pièces de Hebbel, il montre, après bien d'autres, combien à ces personnages dirigés par une nécessité immanente, coupables sans avoir commis de faute, préoccupés sans cesse de réfléchir sur leurs actes et aussi conscients que le poète lui-même de leur valeur symbolique, font défaut la spontanéité, la naïveté, la vigueur et, pour tout dire, la vie des héros de Shakespeare. Pour la même raison les comédies de Hebbel sont infiniment au-dessous de celles de son grand ancêtre. La conclusion serait à peu près que Hebbel a eu assez d'intelligence pour reconnaître les mérites de Shakespeare et pas assez de talent pour se les approprier. Le travail d'Alberts prouve chez son auteur une connaissance sérieuse de la personnalité et de l'esthétique de Hebbel, l'art de dégager des documents ce qu'ils contiennent d'important et de les grouper de façon à faire nettement ressortir pour le lecteur les idées essentielles.

A. TIBAL.

G. PFEFFER : *Die Psychologie der Charaktere in Hebbels Tragödie* Dissertation, Leipzig, 1907, 124 p. in-8.

La dissertation de Pfeffer pourrait servir d'illustration au travail d'Alberts dont je viens de parler. Nous y voyons en effet plus en détail combien tous ces personnages, soi-disant dramatiques, sont paralysés par l'abus de la réflexion. Ces infatigables dialecticiens analysent incomparablement l'univers et eux-mêmes; il est seulement regrettable qu'un destin perfide ne leur ait pas permis de s'asseoir avec Socrate dans les hautes herbes au bord de l'Illissus mais les ait condamnés à se démener sous le feu de la rampe et sur la scène poussiéreuse d'un théâtre. Scheunert avait d'ailleurs déjà remarqué qu'ils transforment ce théâtre en salle de tribunal où longuement chacun fait à l'adversaire et à l'univers son procès; la faute en est en première ligne aux femmes qui, amplement informées de leurs droits et décidées à ne pas en abandonner un pouce, plaident âprement leurs revendications; quant aux hommes ils sont vaniteux, entêtés, égoïstes, jaloux et sensuels, ont la déduction forte et l'action médiocre. Au reste tout ceci ne s'applique pleinement, dit Pfeffer, qu'aux drames de la pre-

mière période; il reste Agnes Bernauer et Gyges dans lesquels l'auteur a fait des progrès considérables. Quant aux *Nibelungen*, Hebbel, en s'inspirant de la vieille épopée, a volontairement renoncé à toute dialectique; Siegfried, Kriemhild et les autres sont, suivant l'expression de R.-M. Meyer, comparables aux esclaves de bronze qu'Héphaïstos avait forgés pour son usage. Pfeffer termine par quelques pages sur Hebbel et Ibsen. Il cite le mot déjà ancien de Leo Berg d'après lequel l'œuvre de Ibsen serait l'accomplissement, l'achèvement de l'œuvre de Hebbel¹ et estime pour sa part que le terme « spécialisation » serait plus juste. Ibsen, dit-il, n'a rien ajouté à Hebbel; celui-ci est aussi moderne que lui; il est absolument moderne. Pfeffer est, je crois, sans s'en douter, un de ces réactionnaires contre lesquels Berg polémique dans un récent article². Ces gens-là, dit Berg, rabaisent Ibsen pour élever Hebbel. « Mais opposer Hebbel à celui qui l'a réellement dépassé, à celui par la faute et le talent duquel Hebbel appartient maintenant à l'histoire, les opposer à un moment où Hebbel ne peut plus contribuer au progrès, mais seulement l'arrêter, où il n'entraîne plus en avant mais où son influence est et ne peut être que rétrograde, voir aujourd'hui, cinquante ans trop tard, dans Hebbel le salut de notre théâtre et de notre littérature... c'est un trait d'Abdéritain essentiellement allemand. » Et Berg expose comment Ibsen a dépassé Hebbel par la perfection de sa technique et de son dialogue dramatiques ou, ce qui revient au même, de sa psychologie. Ibsen a pénétré plus avant dans l'âme humaine, ses personnages sont plus vivants, plus individualisés que ceux de Hebbel, et comme, d'autre part, il a pris le meilleur de son prédécesseur, cela suffit pour reléguer celui-ci parmi les gloires défunctes qui ne sont plus qu'un objet d'étude historique. Il est difficile de ne pas donner raison à Leo Berg.

A. TIBAL.

ARNO SCHEUNERT : *Der junge Hebbel : Weltanschauung und früheste Jugendwerke unter Berücksichtigung des späteren Systems und der durchgehenden Ansichten* (Beiträge zur Ästhetik, hrsg. von Th. Lipps und R. M. Werner, XII), Hamburg und Leipzig, Voss, 1908, xvi-314 p. 8°.

Arno Scheunert avait, dans son premier ouvrage [*Der Pantragismus als System der Weltanschauung und Ästhetik Fr. Hebbels*], exposé l'esthétique de Hebbel telle qu'elle est restée sans changements importants depuis son retour à Hambourg [1839] jusqu'à sa mort.

Dans le présent livre il s'occupe de la conception que le jeune Hebbel s'est faite du monde [on peut encore à peine parler d'une esthétique] jusqu'à son départ de Wesselburen [1835]. S. dit lui-même qu'il pense que cette étude soulèvera moins de polémiques que la précédente car les idées

1. Leo Berg, *Zwischen zwei Jahrhunderten*, 1896.

2. *Das Blaubuch*, III, p. [1908].

de Hebbel dans sa jeunesse sont beaucoup plus claires et beaucoup plus simples que plus tard. On peut ajouter qu'elles ne sont même en grande partie ni très profondes, ni très originales et que seules ont de l'intérêt celles qui renferment les germes des théories ultérieures. Aussi S. a-t-il largement fait usage du droit de jeter des coups d'œil sur l'avenir; en bien des pages ce sont des poésies de l'âge mûr de Hebbel qui sont analysées et discutées et divers chapitres du livre sont plutôt des appendices au *Pantragismus*. La conception que Hebbel se fait du monde et de la vie est en somme celle que peut s'en faire un jeune homme qui a lu assidûment la Bible; Hebbel la savait en effet presque par cœur. L'homme est essentiellement mauvais; il y a en lui un héritage de la faute originelle, une tendance au péché qui forme le fond de son être. Cependant il possède son libre arbitre; la vertu consiste à lutter contre le mauvais penchant; la mort est une délivrance pour les bons; le Dieu qui trône au-dessus de l'univers entouré de séraphins leur distribue des palmes et ils entrent au paradis. Les enfants sont de petits anges; beaucoup tournent mal. Nous pouvons avoir un avant-goût du ciel sur la terre : dans l'amitié, dans l'amour pur et simple. Hebbel conçoit l'amour et l'amitié comme Schiller qu'il additionne de Matthisson et de Hölty : la fusion de deux âmes, des tendresses trempées de larmes, un attachement qui triomphe de la mort et se manifeste par des visites d'outre-tombe; ou bien l'amant ou l'ami meurt sur le tombeau de l'ami ou de l'amante.

S. passe ensuite à la conception que H. s'est formée de la nature et à l'usage qu'il en a fait dans ses poésies à toutes les époques. C'est une des plus intéressantes parties de l'ouvrage. Elle nous montre que Hebbel était assez rarement un poète lyrique et plus souvent un philosophe qui habillait de symboles des idées auxquelles ces vêtements allaient mal. Hebbel anime la nature, c'est-à-dire qu'il la conçoit comme vivant d'une vie à peu près semblable à la nôtre et manifestant des sentiments analogues aux sentiments humains par ses phénomènes et par les êtres qu'elle produit. Sans parler du froid, de la chaleur, du vent et des orages, le phénomène en apparence le plus innocent, un raisin mûr qui crève, une poire qui tombe, a une profonde signification morale. Les fleurs, les fruits, les parfums, le vin, les oiseaux, les papillons, les écureuils, toute la flore et toute la faune, l'organique et l'inorganique, c'est autant qu'il y a d'espace entre la terre et le ciel un fourmillement d'idées revêtues de formes sensibles. La nature, au moins dans une poésie de Hebbel, n'est souvent qu'une vaste série de rébus; S. en résout quelques-uns [*Liebeszauber*, *Haus im Walde*, *Bild aus Reichenau*, *Geheimnis der Schönheit*] non sans peine et sans longueurs; doit-on exiger d'un simple lecteur autant de patience? Hebbel n'était pas un homme pour lequel le monde extérieur existât; il a reconnu lui-même à diverses reprises qu'il avait peu d'intérêt pour la nature en elle-même; il lui fallait la peupler d'idées humaines.

Les pages où S. indique comment Hebbel attribuait aux êtres une valeur

morale absolue d'après des goûts purement personnels, sont une bonne contribution à sa psychologie. Le groupe des poésies pseudo-schellingiennes qu'avait déjà étudiées Neumann [*Aus Fr. Hebbels Werdezeit, Programm, Zittau, 1899*] marque une étape de la « Weltanschauung » de la jeunesse à la conception définitive.

La troisième partie de l'ouvrage de S. est consacrée à l'étude des essais de Hebbel dans le drame et la nouvelle; le plus important est le fragment de tragédie : *Mirandola*. S. y voit une reprise du thème des « Räuber » du point de vue de Hebbel qui a voulu introduire dans l'action un enchaînement rigoureux dont il regrettait l'absence chez Schiller. Hebbel a voulu montrer comment l'effort des trois principaux personnages vers un idéal d'amitié et d'amour devait nécessairement échouer, comment il y a là pour ainsi dire une loi de l'univers. Développant une indication de R. M. Werner, S. pense que si le fragment ne fut pas achevé c'est parce que l'influence d'Uhland, qui survient vers cette époque, fit sentir à Hebbel que, selon une remarque postérieure de son journal, il ne dégagait pas la métaphysique de la vie, mais bien la vie de la métaphysique. Il est certain que dans *Mirandola*, le *Vatermord* et les nouvelles, bien des traits, qui dans l'esprit de l'auteur ont une signification symbolique, paraissent au lecteur naïf des inventions bizarres, absurdes et burlesques, mais il est non moins certain que c'est là un mal dont Hebbel ne s'est jamais entièrement guéri. Le livre de S. a les mêmes qualités que le précédent ouvrage du même auteur : il atteste une exacte connaissance des œuvres de Hebbel dans tous leurs détails et une ingéniosité estimable dans les rapprochements. Il a aussi les mêmes défauts, mais à un moindre degré : il est plus clair, d'une lecture moins pesante, parfois trop minutieux ou trop subtil. On a aussi par endroits l'impression que l'auteur vide sa boîte de fiches. Mais il a quelque chose à dire et il sait pourquoi il écrit : pour cette qualité, même si son ouvrage était moins recommandable, il lui serait beaucoup pardonné.

A. TIBAL.

A. SERGEL. *Øhlenschläger in seinen persönlichen Beziehungen zu Göthe, Tieck und Hebbel*; Rostock, Volckmann, 1907, 144 p. in-8.

Le travail de Sergel est une mosaïque de citations tirées soit des documents eux-mêmes, soit d'ouvrages de seconde et de troisième main parus chez quatre ou cinq nations différentes; l'auteur aurait pu sans inconvénients en supprimer ou en résumer au moins la moitié, et il est à souhaiter qu'il ne suive pas la même méthode pour l'ouvrage d'ensemble qu'il annonce sur Øhlenschläger. Ce qui se dégage de plus intéressant de cette compilation est la figure du classique danois. Tous ceux qui l'ont connu signalent comme son trait dominant une vanité sans bornes qui se manifestait de la façon la plus naïve et parfois la plus comique. Lorsqu'il n'était encore qu'un débutant, il lassa la patience de Goethe, qui le tenait sans doute pour un bon

jeune homme et même pour un poète de quelque avenir mais qui ne voulut à aucun prix subir la lecture du *Corrége*; d'où fureur d'OEhlenschläger qui, devant Riemer, ne trouva pas de termes assez durs pour caractériser celui qui était encore quelques heures auparavant son idole, et adieux mélodramatiques à Gœthe dont il força la porte à onze heures du soir. Il entretint de meilleures relations avec Tieck, chez lequel il se couvrit pourtant un jour de ridicule; il y avait entre eux un petit commerce de traductions et de dédicaces, mais une critique de Tieck en 1827 faillit tout gâter. Il joua vis-à-vis de Hebbel le rôle qu'avait joué Gœthe vis-à-vis de lui : le poète arrivé et le débutant. Mais il se plaignait amèrement à Hebbel, dès la première visite de celui-ci, du silence total de la critique allemande sur ses œuvres; s'il n'avait tenu qu'à lui, on aurait couronné son front des lauriers qui paraient depuis trop longtemps celui de Shakespeare. Il se montra d'ailleurs très bon et très serviable pour le jeune poète, lui fit donner une bourse de voyage, le visita chaque jour pendant qu'il était malade (il s'asseyait au chevet de Hebbel et lui lisait ses propres œuvres durant deux heures d'horloge) et lui prodigua par la suite les meilleurs conseils. Mais l'amitié se refroidit lorsque Hebbel ne voulut pas comprendre ses insinuations, pourtant très transparentes, et ne put prendre sur lui de louer un talent poétique qu'il estimait beaucoup moins que l'intéressé. Vanité à part, OEhlenschläger était un excellent homme, aimable, intelligent, cultivé, très réceptif, d'esprit vif et enthousiaste et qui jouit dans le petit Panthéon danois d'une gloire solide et paisible. Il eut seulement le tort de croire que les brevets de génialité décernés en Danemark étaient valables en Allemagne; c'est l'histoire du grand homme de petite ville que ses concitoyens glorifient par le marbre ou le bronze et qui, dans la capitale, donne tout au plus son nom à une vague rue dans un quartier excentrique¹.

A. TIBAL.

F. W. J. von Schellings Werke, Auswahl in drei Bänden. Mit einem Geleitwort von Prof. A. DREWS und eingeleitet von OTTO WEISS, Leipzig, Fritz Eckardt, 1907.

Une nouvelle édition des œuvres de Schelling s'imposait, l'édition des œuvres complètes en 14 vol., Stuttgart 1856-58, étant depuis longtemps épuisée. L'éditeur F. Eckardt, Leipzig, a cru répondre à ce besoin en publiant une édition choisie, en trois volumes, soigneusement revue et annotée et d'un prix modéré. Il peut paraître oiseux d'en commencer le compte rendu par l'expression du regret de n'avoir pas à souhaiter la bienvenue à une édition complète : les éditeurs ont donné ce qu'ils jugeaient possible de donner, et il y aurait certes quelque mauvaise grâce à ne point les en remer-

1. Sergel a joint à son travail une utile bibliographie; — Behrens et R. M. Werner viennent de publier, dans l'*Oesterreichische Rundschau* [XV, 1], trois lettres de Hebbel à OEhlenschläger [1843-46].

cier. Néanmoins nous regrettons qu'une si belle entreprise, qui a dû demander de considérables sacrifices à ceux qui s'en sont chargés, ait abouti à une œuvre très consciencieusement mise au point, très élégamment présentée et cependant tronquée, partant incomplète. Si l'on peut concevoir à la rigueur que des productions poétiques, destinées autant au grand public qu'aux savants, soient publiées dans des éditions choisies, l'idée d'un démembrement de l'œuvre d'un philosophe nous paraît difficilement acceptable. Celui qui aborde l'étude de Schelling ne le fait point dans le but de se distraire. Il assume une tâche, celle d'approfondir une pensée, de pénétrer un système. Or, cette tâche lui impose le devoir de connaître l'œuvre dans son intégralité. Toute lacune constitue un chaînon rompu dans l'évolution de la pensée de l'auteur, à plus forte raison lorsque cet auteur s'appelle Schelling. Ni un commentaire, ni une introduction — si savants fussent-ils — ne peuvent le reconstituer. Mettre en tête d'une édition de Schelling le mémoire : « *Vom Ich als Princip der Philosophie* » nous paraît inadmissible parceque nous savons — et l'introduction de M. Weiss ne l'ignore pas — que toute étude consciencieuse de S. doit nécessairement commencer par son écrit de 1794 : *Über die Möglichkeit einer Form der Philosophie überhaupt* ». Car c'est à la lecture de ce petit mémoire que s'éclaireront les rapports de S. d'avec ses précurseurs.

Si M. Weiss estime dans son introduction, p. XCII, que les divergences qui existent dans ce premier écrit de S. entre sa pensée et celle de Fichte sont « peu importantes », que le mémoire ne contient que de « légères indications » sur les points de vue que S. développera dans ses travaux ultérieurs, cette assertion est pour le moins discutable. Et si la manière de procéder par sélection peut être admise — et encore sous bien des réserves — lorsqu'il s'agit de la publication de travaux accessoires ou corollaires d'un système fortement établi, elle nous paraît par contre fort précaire lorsqu'on l'applique à des premières œuvres qui servent précisément d'introduction à ce système, qui en sont, en quelque sorte, la préparation, qui — en un mot — représentent la première phase de la gestation d'une pensée.

Cette réserve formulée — et M. Weiss a prévu qu'on la formulerait — il nous paraît inutile de nous y arrêter davantage. Nous n'avons, d'ailleurs, en ce qui concerne l'édition elle-même, qu'à nous en louer. Elle contient une très intéressante introduction due à la plume de M. Otto Weiss. Les œuvres principales sont présentées par ordre chronologique, seule forme susceptible de donner un aperçu des transformations et évolutions de la philosophie schellingienne. Pour faciliter les recherches dans l'ancienne édition originale, l'éditeur donne la pagination originale à côté de la nouvelle. Partout où S. cite un auteur, les notes originales, qui souvent renvoient à des éditions devenues rares, sont remplacées par des renvois à de nouvelles éditions. Ainsi toutes les notes relatives à Kant ont été transcrites pour Reclam (Kehrbach) et, dans quelques cas, pour Hartenstein, 2^e édition. Il y a,

à la fin du tome III, à côté d'une table des matières très détaillée, un registre chronologique des œuvres complètes de Schelling qui permet au lecteur de se rendre compte très vite des ouvrages que l'éditeur n'a pas cru devoir comprendre dans l'édition choisie. Dans le registre des œuvres complètes nous retrouvons mentionnés les deux mémoires « *Über das Verhältniss der Naturphilosophie zur Philosophie überhaupt* » et « *Über die Construction in der Philosophie* », parus en 1804 dans le « *Kritisches Journal* » et attribués par d'aucuns à Hegel jusqu'au jour où le dépouillement des manuscrits de Hegel a permis à M. Nohl de fixer le point controversé et d'attribuer définitivement ces deux ouvrages à Schelling. Il en a été de même d'un troisième : « *Rückert und Weiss* », écrit par S. à la même époque et pour le même périodique. L'éditeur ne le fait point figurer dans sa liste. Est-ce un oubli, ou bien son édition était-elle sous presse au moment de l'apparition du volume des « *Jugendschriften* » de Hegel? [Tübingen, Mohr, 1907].

Nous ajoutons que la nouvelle édition est de fort belle apparence; que chacun de ses trois volumes de 800 pages est orné d'un portrait du philosophe. L'édition choisie sera certainement beaucoup achetée et rendra des services à plus d'un de nos lecteurs. Au fait, « le meilleur est l'ennemi du bon » et cette édition a beaucoup de bon, même d'excellent.

I. TALAYRACH.

W. Dilthey. — *Das Erlebniss und die Dichtung*, Lessing, Goethe, Novalis, Hölderlin. 2^{te} erweiterte Aufl., Leipzig u. Berlin, Teubner.

En rendant compte de la seconde édition du volume de M. Dilthey, la *Revue Germanique* cherche à réparer une grave omission dont elle est, d'ailleurs, parfaitement consciente. Aussi sait-elle gré à l'éditeur Teubner de lui avoir fourni l'occasion de parler d'un ouvrage que beaucoup de ses lecteurs connaissent déjà et que les autres trouveront un plaisir extrême à lire.

Le livre de M. Dilthey renferme quatre études, consacrées à Lessing, Goethe, Novalis et Hölderlin. La première — celle qui traite de Lessing — a paru en 1867 dans les « *Preussische Jahrbücher* », à l'époque où Treitschke et Wehrenpfennig rédigeaient ce périodique et que des hommes comme Aegidi, Erdmannsdörfer, Schmoller, Rössler y collaboraient. Elle fournit à Constantin Rössler le sujet d'une controverse dans un article intéressant, qu'on retrouve dans « *Constantin Rössler. Ausgewählte Aufsätze* ». Berlin, Stilke, 1902. La seconde, sur Goethe, parut dix ans plus tard. Elle fut écrite à propos du cours que Herman Grimm avait fait sur Goethe en 1874-75 — ce cours dont tout Berlin parla et que Grimm publia en 1876. Les articles « *Novalis* » et « *Hölderlin* » parurent, l'un en 1865 dans les « *Preussische Jahrbücher* », l'autre en 1867 dans « *Westermanns Monatshefte* ». Des quatre études, réunies aujourd'hui en un volume, trois ont été

remaniées par l'auteur qui y a apporté des modifications plus ou moins importantes.

Dans l'article « Lessing », un chapitre sur l'Esthétique de l'époque lessingienne, deux autres sur « Minna » et « Emilia » ont été ajoutés. « Holderlin » a été fortement élargi, la littérature sur H. s'étant, depuis 1867, considérablement enrichie par les travaux de Schwab et de Litzmann, ainsi que par les éditions des œuvres de H. entreprises par Cotta et Diederichs. L'étude sur « Goethe » a été réécrite, en ce sens que les allusions au cours de Herman Grimm ont été supprimées et que l'auteur présente, sous une forme concise, son premier essai de fonder les « Geisteswissenschaften », c'est-à-dire les sciences de l'esprit, sur une psychologie descriptive — idée qu'il a reprise six ans plus tard pour la développer magistralement, dans sa « Einleitung in die Geisteswissenschaften ». Seul l'article « Novalis » est conservé dans sa forme primitive. Il n'en est pas moins vrai que les quatre mémoires sont âgés d'environ quarante ans. Et le seul fait qu'une série d'articles de critique littéraire ont pu, après ce laps de temps, considérable à une époque comme la nôtre, où les ouvrages de ce genre vieillissent vite, conserver non seulement leur valeur scientifique, mais encore trouver parmi la jeune génération des lecteurs charmés, séduits, touchés, constitue une preuve de leur importance.

Quel est le secret du succès que le volume de M. D. eut dans la presse allemande, lors de son apparition en 1907? Voilà une question à laquelle nous croyons ne pouvoir mieux répondre que par une pensée gœthéenne qui se trouve en tête de l'article « Shakespeare und kein Ende ». « Le point extrême — dit Goethe — auquel l'homme peut atteindre est la conscience de ses propres convictions et pensées, — la *connaissance de soi* qui lui permet de pénétrer les états d'âme des autres. » Or, ce don de la « connaissance de soi », au sens gœthéen, M. Dilthey le possède à un degré éminent. Et, si nous avons besoin d'être convaincus, la lecture de son volume nous convaincra du fait que la plus belle, la plus rare forme de critique littéraire est celle qu'on a l'air de railler en l'appelant « subjective » et qu'on appellerait peut-être mieux « humaine ». Seul le critique qui possède le don de voir clair en soi peut la pratiquer parce que seul il réalise le type de l'homme cultivé, — cet adjectif pris dans le sens le plus élevé. Car, qu'est-ce que la culture, si ce n'est la faculté de comprendre, de « pénétrer »? Comprise ainsi la culture devient chose tout intérieure, indépendante de la somme plus ou moins grande de savoir. Elle apparaît comme un don, précieux entre tous, qui permet à celui à qui il échoit de l'estimer sous quelque forme qu'elle se manifeste : que ce soit sous la forme *pensée* ou sous la forme *sentiment*, que ce soit sous l'aspect de beauté morale, de vigueur intellectuelle ou de force sentimentale. Et M. Dilthey est ce critique éminemment cultivé, comme il est, d'autre part, un tempérament littéraire, doué d'une intuition artistique directe et sûre. De pareilles qualités, quand elles ont pour support une érudition très vaste, constituent l'ensemble voulu

pour former un historien de la littérature, un interprète de la pensée humaine qui saura nous faire comprendre les productions poétiques d'une époque par la réalité qui les engendra, la réalité d'une période historique par la pensée de ses poètes et de ses philosophes. Le chapitre « *Bildungsjahre* » dans l'article « *Lessing* », le chapitre « *die romantischen Freunde* » dans « *Novalis* », les passages intitulés « *Reife des Lebens* » dans « *Hölderlin* » sont des tableaux d'une vitalité chaude qui sera difficilement égalee.

Mais les études de M. Dilthey ne sont pas uniquement précieuses en tant que reconstitutions d'un temps passé, en tant qu'analyses délicates des mentalités humaines qui l'illustrèrent. Elles nous font aussi mieux comprendre notre propre époque, arrière-petite-fille de l'autre. Il y a dans l'article « *Lessing* », au chapitre « *Kampf mit der Theologie* », des passages d'un haut intérêt pour tous ceux qui ont étudié de près l'évolution de la pensée protestante, de Lessing au Nietzsche des « *Intempestives* » — en passant par Baur et Franz Overbeck. Il y a dans l'étude « *Novalis* » des pages très pénétrantes sur la « *Realpsychologie* », pages qui eussent pu être écrites aujourd'hui et qui nous font découvrir chez leur auteur un don de pronostic très sûr en matière philosophique. M. Dilthey y anticipe des points vus encore très incomplètement établis à l'époque où le mémoire fut écrit. Il y donne une forme concise à des courants de pensée qui ne se sont dessinés avec netteté que bien plus tard.

N'a-t-il pas fallu, en effet, une vraie finesse de pénétration pour envisager dès 1865 — c'est-à-dire à une époque où le matérialisme et, avec lui, les idées associationnistes dominaient encore en psychologie — le retour prochain vers cette psychologie introspective qui représente un des aspects de la psychologie contemporaine dont le développement marche parallèlement à celui de la psychologie physiologique. Au moment où M. Dilthey discernait dans les écrits de Novalis le premier essai, encore fragmentaire, de formuler une « *Realpsychologie* », c'est-à-dire une psychologie introspective, la seule psychologie pratiquée par l'Allemagne des années 50 et 60, si méfiante vis-à-vis de toute spéculation, était une science de faits, au même titre que les sciences naturelles. L'idée que le sujet et l'objet ne nous sont connus que dans leur corrélation était tout ce qu'on pouvait alors admettre. L'observation empirique, l'induction suffisaient comme moyens de connaissance. Le livre de F.-A. Lange, où se rencontre un essai de pratiquer un matérialisme du seul phénomène, n'avait pas encore paru. Il a fallu le réveil de l'esprit métaphysique en Allemagne pour rappeler ce que les grands philosophes du Romantisme — et avec eux Novalis — avaient pressenti : à savoir que la réflexion humaine démêle précisément par delà les phénomènes et les lois de l'âme un *moi*, volonté, tendance, ou imagination qui remplit les conditions *et* de la substance *et* de la cause.

Ce réveil de l'esprit spéculatif en Allemagne, M. Dilthey le prévoit; comme il prévoit, d'ailleurs, que la direction à prendre sera nouvelle, que les méthodes seront différentes. Il se contente d'indiquer très clairement leur

point de départ, de rappeler aux philosophes de l'avenir la nécessité qu'il y a à compter avec les travaux du passé, si insuffisants fussent-ils au point de vue de la méthode employée.

Nous croyons inutile, d'après les courtes indications que nous venons de donner, d'entrer plus en avant dans le volume de M. Dilthey. C'est un ouvrage très riche dont l'analyse détaillée demanderait de longs développements. Puis, nous craindrions de diminuer au lecteur le plaisir qu'il ne manquera de goûter à la lecture de ce livre, si particulièrement attrayant parce qu'il est à la fois l'œuvre d'un savant, d'un philosophe et d'un artiste.

I. TALAYRACH.

ARTHUR SAKHEIM. E. T. A. Hoffmann; Studien zu seiner Persönlichkeit und seinen Werken. Leipzig, 1908. H. Haessel, 291 p. 6 m.

Le livre de M. Sakheim est brillamment écrit; la pensée en est claire, l'expression, volontiers métaphorique, est aisée, rapide, parfois incisive; l'ouvrage se lit avec agrément. Mais on ne peut pas dire qu'il apporte une importante contribution à la connaissance des œuvres d'Hoffmann. Il est visible que M. Sakheim a pour Hoffmann une tendre prédilection, qu'il l'a, dès sa jeunesse, lu et relu, et qu'il en est tout nourri. Les essais contenus dans ce volume sont le témoignage littéraire d'une profonde sympathie naturelle; mais ils nous renseignent autant et plus sur les opinions et les goûts de M. Sakheim que sur l'œuvre d'Hoffmann; ils ne constituent pas, à proprement parler, une étude critique. Car, bien que M. Sakheim assure avoir procédé de la façon la plus « scientifique », son livre manque d'ordre et de méthode. Il se compose d'articles détachés qu'il eût été facile de classer et d'organiser, et qui, d'ailleurs, contiennent tous les éléments d'un travail d'ensemble, puisqu'ils traitent tour à tour du caractère et de la personnalité d'Hoffmann, de sa conception du conte, de son imagination créatrice, du caractère de sa satire, des sources de son œuvre, de son style, de sa place parmi les romantiques, de son influence internationale, etc. Mais toutes ces études de détail, où les répétitions ne manquent pas, sont rangées au hasard; on est même tenté de dire qu'elles sont rangées contrairement à la logique. M. Sakheim commence en effet par critiquer la plupart des jugements portés jusqu'à ce jour sur Hoffmann; il essaie ensuite de marquer quelle fut, en France, en Angleterre, en Russie, en Pologne, en Danemark, l'influence littéraire de son auteur, et ce n'est qu'après avoir étudié l'influence de l'œuvre et comparé le poète aux autres romantiques qu'il se décide enfin à examiner de près l'œuvre elle-même et le tempérament du poète.

Cette absence d'un plan général n'est pas, à vrai dire, un défaut très grave. Mais, même considérés isolément, les essais contenus dans ce volume ne peuvent pas être dits « scientifiques ». Ils ont toutes sortes de mérites qu'il serait injuste de ne pas vouloir reconnaître : ils sont vivants, pleins de verve, bourrés de rapprochements et de comparaisons. Mais on y chercherait

vainement ce scrupule de documentation exacte et d'impartialité que tout critique devrait avoir pour règle. M. Sakheim y porte, au nom de ses goûts personnels, un grand nombre de jugements sommaires, dont les raisons n'apparaissent pas clairement. Ses articles ne sont en beaucoup de cas qu'une mise au point de travaux antérieurs ou qu'une œuvre de polémique contre des critiques qu'il juge trop partiaux dans un sens contraire au sien. Hoffmann, dans ce livre, est surtout un thème à brillantes variations littéraires. Certains chapitres sont assez superficiels : c'est le cas de ceux qui traitent de l'influence d'Hoffmann à l'étranger, ou tout au moins de celui qui traite de cette influence en France. Ceux qui sont consacrés au conte romantique n'apportent pas de données nouvelles. Les meilleures pages du livre sont celles où, abandonnant les vastes comparaisons et les constructions systématiques, M. Sakheim entreprend l'analyse de quelques types hoffmannesques et de certains procédés de satire ou d'expression humoristique mis en œuvre par son auteur. Son intime connaissance d'Hoffmann lui inspire là d'ingénieuses observations.

S'il n'était présenté que comme un recueil de feuillets littéraires, d'une valeur un peu éphémère, ce livre ne mériterait que des éloges. Mais les prétentions de M. Sakheim paraissent un peu plus hautes ; or, le défaut d'une méthode d'examen est trop sensible dans tout l'ouvrage, et la personnalité de l'auteur y est trop souvent et trop complaisamment mise en avant, pour que l'on ne se croie pas fondé à conserver une certaine défiance à l'égard de ses jugements et de ses conclusions.

E. TONNELAT.

Théodor Storm, sein Leben und seine Dichtung, von P. SCHUTZ; zweite, verbesserte und vermehrte Auflage, hgg. von Ed. LANGE.

C'est une entreprise qui ne va pas sans quelque abnégation, celle qui consiste à rééditer un ouvrage dont on n'est pas l'auteur, et ce faisant, à combler les lacunes du livre original, ou même, comme dans le cas présent, à en élargir, sans le défigurer, le cadre et les proportions.

Cette tâche, M. Edmond Lange, bibliothécaire de l'Université de Greifswald, vient de l'assumer à l'égard de l'estimable volume consacré, en 1887, par Paul Schütz, à la vie et aux œuvres de Théodor Storm.

On sait combien avait été brève, combien prématurément brisée, la carrière de Schütz. Privat-docent à l'Université de Kiel, il avait fréquenté pendant trois années à Hademarschen, en hôte volontiers accueilli. Toutes les données sur lesquelles est établie sa biographie de St., on peut dire qu'il les tint du poète lui-même, où qu'il en vérifia auprès de lui l'exactitude. Tant que Gertrude Storm n'aura pas publié le récit détaillé de la vie de son père, — qu'elle a désormais promis, et qu'on attend d'elle, — le petit livre de Sch. demeurera le seul ouvrage auquel il y ait lieu de se référer, si l'on veut avoir un exposé suivi, et chronologiquement ordonné, de la carrière de Th. St.

St. a relaté, dans le fragment posthume de son autobiographie publié en 1888 par la *Deutsche Rundschau*, les circonstances dans lesquelles, le 14 septembre 1887, à l'occasion de la fête organisée par ses amis à Hademarschen au jour de son soixante-dixième anniversaire, le premier exemplaire du livre de P. Sch. lui fut offert. Et il a dit tout ce que, par une coïncidence cruelle, l'absence du jeune écrivain d'où lui venait ce précieux et durable hommage mêla de tristesse à l'austère et déjà mélancolique allégresse de son jubilé.

Th. St. n'ayant survécu que d'une année à son biographe, il se conçoit que les amis du poète, — les membres de cette confrérie très étroite que formaient alors ses admirateurs fervents, — n'eurent tout d'abord aucune peine à combler la lacune finale que présentait l'ouvrage. On n'ignorait pas, d'autre part, que, si Sch. n'avait pas assisté à la publication du *Schimmelreiter*, il en avait eu du moins connaissance durant les mois où St. — volontiers curieux de noter l'effet que produisaient sur un auditeur de choix les pages tout fraîchement sorties de sa plume — portait en son esprit et lentement élaborait cette création dernière de son talent.

Aux mérites intrinsèques du livre s'ajouta ainsi, pour consacrer la fortune qui lui était dévolue dans un cercle restreint, le prestige de l'approbation suprême que lui avait donnée le poète.

La constance de cette faveur spéciale explique que, — la première édition étant épuisée, — on ait jugé bon d'appliquer, à la réédition que nous avons sous les yeux, la méthode à laquelle M. L. s'est conformé.

Aucun changement, en effet, n'a été apporté à la physionomie originale de l'ouvrage; aucune coupure notable n'a été pratiquée dans son texte. Il ne s'agissait pas de l'amender ni de l'abréger, mais simplement d'y incorporer les éléments nouveaux d'information que Sch., par la fatalité de sa mort prématurée, avait nécessairement ignorés.

Ainsi, d'une part, la biographie de St. se trouve, dans la nouvelle édition, prolongée jusqu'à son terme. Et de même, l'analyse des deux dernières Nouvelles du poète (*Ein Bekenntnis* et *Der Schimmelreiter*) est jointe à celle des précédents ouvrages.

M. L. a en outre tenu compte, ainsi qu'il était indispensable, des volumes de *Correspondance* publiés depuis 1888, à l'exception toutefois du plus récent d'entre eux, qui a été, ici même, l'objet d'un compte rendu critique. Il a, par cette voie, fait pénétrer, dans plusieurs chapitres du livre, les lumières nouvelles qui nous viennent des confidences multiples insérées par St., dans ses lettres à Mörike, à Kuh, à G. Keller, sur son enfance, sur ses successifs états d'âme et sur la genèse de ses œuvres.

Mais la contribution vraiment personnelle de M. E. L. au nouveau volume consiste dans le dernier chapitre où il s'est attaché à caractériser, en critique avisé, l'ensemble de l'œuvre de Th. St.

Enfin il a voulu, par un appendice bibliographique minutieusement dressé, ainsi que par un index des personnes et des auteurs nommés dans le

livre, mettre aux mains des lecteurs de St. un instrument de travail d'une utilité non douteuse.

M. E. L. aurait, à notre avis, décidément atteint cet objectif, si, lors d'une réimpression prochaine, il prenait soin de situer, par des références précises au bas des pages, les citations très nombreuses et très heureusement choisies que renferme le délicat ouvrage auquel, par son consciencieux labeur, il vient d'assurer un regain de succès.

A. VULLIOD.

Langue et Littérature anglaises.

Coleridge's Literary Criticism, ed. J. W. Mackail, London, Frowde, 1908, XIX et 266 p., in-16.

Coleridge's Biographia Literaria, ed. J. Shawcross, 2 vol., *The Clarendon Press*, 1907, XCVII et 272, 334 p. (notes et index), in-12.

The Indebtedness of S. T. Coleridge to A. W. Schlegel, by Anna A. Helmholtz, n° 163 du *Bulletin of the Univ. of Wisconsin*, juin 1907, 90 p., in-8.

On ne connaîtra bien le romantisme anglais que lorsqu'on se sera mis résolument à l'étudier dans ses origines sociales et philosophiques, aussi bien que littéraires, dans ses rapports avec les courants littéraires de l'étranger, et surtout de l'Allemagne, et dans ses manifestations doctrinales, en particulier dans ses théories esthétiques et critiques. Les trois ouvrages que nous recensons ici apportent, à des titres divers et avec des mérites divers, les moyens de franchir une étape de cette enquête en ce qui concerne un des écrivains les plus suggestifs (malgré ses inégalités) de la période romantique anglaise, S. T. Coleridge.

Il est si difficile pour le lecteur, même doué de persévérance, de rassembler pour une étude d'ensemble les fragments critiques de Coleridge, dispersés non seulement dans ses ouvrages, hétérogènes et décousus, mais dans ses *Remains*, dans son *Table-Talk*, dans son journal (*Anima Poetæ*) et dans ses lettres, qu'on doit savoir gré à M. Mackail d'avoir réuni ces passages (tantôt définitions ou préceptes de quelques lignes, tantôt chapitres entiers ou succession de chapitres) dans un livre maniable, commode, qui fait pendant au *Wordsworth's Literary Criticism*. La classification, judicieuse, répartit les morceaux sous trois chefs : critique de la poésie en général, critique de Wordsworth, critique de Shakespeare et des Elizabéthains. La première partie ne fait malheureusement qu'une place insuffisante aux principes généraux d'où découlent directement ou indirectement la plupart des jugements particuliers, et qui seuls permettent de réduire la pensée de l'auteur à l'unité. Coleridge est un esprit trop profond et trop systématique, en dépit des défaillances qui l'ont empêché d'atteindre à l'expression organique et complète, pour que cette omission ne prive pas le recueil d'un de

ses éléments essentiels. L'Introduction décèle le même manque de pénétration dans les données fondamentales de la doctrine, le même manque d'universalité dans l'appréciation d'une pensée, parfois fuyante, mais toujours dépendante des mêmes principes directeurs. Le style de l'Introduction, à vrai dire, est vif, distingué, agréable; les idées, dans le champ qu'elles embrassent, se développent avec aisance; les jugements littéraires peuvent même satisfaire le lecteur pressé, qui aime à retrouver les jugements traditionnels sous une forme nouvelle, ou qui se contente d'impressionisme disert. Mais il est regrettable qu'un recueil des fragments critiques de Coleridge ne se présente pas précédé d'une esquisse rapide de sa philosophie, qui affleure à chaque ligne, et par une synthèse succincte de sa conception du romantisme. C'est une surprise désagréable de lire, après une citation sur le « poète idéal », extraite du chapitre XIV de *Biographia Literaria* : « *there is not much help here; it is rhetoric, not criticism* ». Et on est déçu, quand on arrive à cette conclusion, « que Coleridge est surtout bon juge de la poésie telle qu'il la pratiquait lui-même », de ne pas avoir été préparé à en saisir la portée par quelques éclaircissements sur les caractères de cette poésie.

C'est une tout autre idée de sa tâche que s'est faite M. Shawcross dans sa savante édition de *Biographia Literaria*, qui mérite à plus d'un titre d'être considérée comme l'édition définitive de cette œuvre philosophique et critique la plus achevée (quoique fragmentaire encore) de Coleridge. L'Introduction de 97 pages et les notes de 135 pages contiennent l'histoire la plus complète qui ait encore été tentée du développement de la pensée coleridgienne, la synthèse claire et convaincante des expressions éparses de la doctrine, et l'identification minutieuse et précise des allusions et des emprunts.

M. S. est allé droit à la source d'où sont issues toutes les manifestations de l'activité intellectuelle de Coleridge, quelque diverses qu'elles paraissent au premier abord et quelque imparfaites qu'elles demeurent trop souvent, depuis l'époque d'enthousiasme juvénile et de fécondité poétique, à travers les années de défaillance morale et de spéculation abstraite, jusqu'à la période de calme et d'équilibre relatifs occupée par les conférences, les œuvres critiques, philosophiques et théologiques, et par ces « conversations inspirées », si riches en aperçus profonds pour qui en tenait le fil conducteur. C'est la nature même de Coleridge, portée à la vision et au rêve, avide de ravissement mystique, impatiente du fait brutal et de la réalité vulgaire, prédestinée à la nostalgie de l'infini, qui établit le lien entre le poète et le penseur. M. S. suit pas à pas le progrès de son esprit, à travers ses poèmes, ses œuvres en prose, ses lettres, ses confidences autobiographiques, les bribes de ses entretiens, les souvenirs publiés par ses amis, et il fixe chemin faisant plus d'une date, il précise plus d'une phase intellectuelle, il éclaire plus d'une idée. Dès la période des *Religious Musings*, Coleridge avait fait l'expérience de la contemplation extatique qui l'élevait d'un seul élan vers

l'amour universel et la vision de l'infini; mais il confondait encore *imagination* et *fancy* (lettre à Thelwall, 1799). Le génie poétique de Wordsworth, en lui inspirant l'admiration chez un autre de ce qu'il sentait en lui-même, lui révéla l'existence d'une faculté d'intuition supérieure au sens plastique et à l'intelligence discursive, mais qu'il ne nomma pas encore. Le voyage en Allemagne, pendant lequel il se laissa vivre et ne fit guère que rassembler les matériaux de lectures futures, ne marqua pas un progrès sensible dans la formation de son système. C'est au retour qu'il en arriva par degrés à se séparer des « mécanistes ». Sous l'influence de Kant, il déplaça définitivement les bases de sa psychologie et se préoccupa de constituer une nouvelle métaphysique, qui, bien que suggérée par le criticisme allemand, lui fut en grande partie personnelle, en raison de ses sympathies anciennes pour le néo-platonisme et les mystiques, et en vertu de son expérience de poète. Il ne sépara pas dans sa pensée le problème de la connaissance de celui de l'inspiration poétique et de la conscience. Dès avant la lecture de Schelling, il avait conçu la notion nette de l'unité « dynamique » de l'esprit, qui par un seul et même acte pénètre le mystère de la substance spirituelle, perçoit le bien absolu, et comprend la valeur symbolique des êtres et des formes de la nature. Schelling lui fournit plus tard la phraséologie des chapitres philosophiques de *Biog. Lit.* et lui suggéra un enchaînement logique des idées, qu'il n'aurait peut-être pu atteindre lui-même, par incapacité de fixer son attention; mais l'essentiel de sa doctrine était formé et arrêté dans son esprit, quand il connut l'*Idéalisme Transcendantal*. La confirmation de ce point de vue se trouve dans le fait que Coleridge conserva son indépendance à l'égard du philosophe allemand et ne se laissa pas entraîner par lui hors de l'interprétation *chrétienne* de l'idéalisme objectif, hors du dessein qui dirigeait depuis longtemps sa spéculation, de concilier la philosophie et la religion. Tandis que pour Schelling l'intuition de la réalité transcendante n'est que l'intelligence purement intellectuelle d'une abstraction, pour Coleridge c'est une vision mystique et un acte de foi. Tandis que pour Schelling la nature et l'esprit ne sont que la thèse et l'antithèse, les deux termes d'un complexe logique, et que son système aboutit ainsi au panthéisme, Coleridge répudiait une conséquence de la doctrine qu'il considérait comme un empiètement du matérialisme, revendiquait pour l'esprit les attributs de la puissance créatrice et de l'amour, et maintenait la nature à son rang de symbole, qui participe de la réalité supérieure mais qui ne se confond pas avec elle. Son système perdait ainsi de sa cohérence; à vrai dire, ce n'était plus que l'apparence d'un système. Et c'est sans doute la raison, comme le fait remarquer M. S., pour laquelle l'exposé le plus ample que Coleridge ait tenté de sa doctrine s'arrête court, à la fin du chapitre XIII de *Biog. Lit.*, au moment où il allait entrer dans le vif du sujet.

Cette Introduction est aussi complète qu'on peut le désirer pour tout ce qui concerne la partie philosophique. Elle pousse beaucoup plus à fond

que les notes de Sara Coleridge, dans l'édition de 1847, l'étude comparée de Coleridge avec Kant, Fichte et Schelling, et apporte à l'appui des jugements des citations plus nombreuses et plus probantes. La doctrine métaphysique de Coleridge est définitivement assise sur ses bases et les projections et les saillies en sont solidement reliées au corps principal. Mais il nous reste un regret. *Biog. Lit.*, à en juger par les proportions des diverses parties, par le caractère qui lui est généralement reconnu, par son titre même, n'est-elle pas surtout une œuvre critique? Ne s'attendrait-on pas à trouver, dans une seconde partie de l'Introduction, une synthèse parallèle à la première, portant sur la doctrine critique de l'auteur? Les prémisses métaphysiques auraient servi de point de départ, et les tendances intellectuelles de Coleridge, si nettement dégagées dans la première partie, auraient jeté la lumière sur ce qu'il y a d'inachevé et d'obscur dans les jugements critiques et esthétiques. Il aurait été possible de faire ressortir la cohésion vraie, malgré les apparences, de ces jugements, et d'apporter ainsi une contribution importante à l'histoire du romantisme, en éclairant sa pratique par ses théories.

La conception de l'imagination aurait été le centre autour duquel toutes les affirmations de détail seraient venues se grouper. On aurait rapproché par exemple la citation du *Friend*, au chapitre iv de *Biog. Lit.*, du passage sur le « poète idéal » au chapitre xiv, et on aurait montré que la faculté de revêtir les objets familiers d'un merveilleux prestige de nouveauté, et la faculté d'introduire une mystérieuse unité dans les oppositions ou les contradictions apparentes du monde extérieur, ne sont que deux formes de la même énergie transcendante du génie poétique. On aurait montré comment, dans la fameuse controverse avec Wordsworth au sujet de la forme métrique, l'opinion de Coleridge lui était dictée, autant que par son sens poétique, par sa philosophie, qui ne pouvait s'accommoder, pour l'expression des vérités supérieures et des visions d'au delà, du langage approprié à l'expérience vulgaire, à l'activité purement animale de notre être. En rapprochant les *Conférences sur Shakespeare* de *Biographia Literaria*, on aurait embrassé l'ensemble des fonctions de l'imagination, qui tantôt projette les sentiments humains sur les objets extérieurs et introduit l'unité d'un état d'âme dans la variété d'un spectacle naturel, tantôt crée par un effort intérieur des passions plus vraies que la simple imitation des paroles et des gestes, tantôt transfigure l'amour en le faisant participer de l'infini, tantôt illumine les figures humaines d'une lueur supraterrestre, comme lorsque Shakespeare met au front de ses héroïnes la pure clarté de l'éternel féminin. On aurait fait les restrictions nécessaires. La théorie de Coleridge avait ses dangers : elle ne le préservait pas des exagérations qui sont le défaut du romantisme ; et aussi, pour vouloir trop expliquer, elle ne rendait qu'imparfaitement compte de certains faits et elle en dénaturait d'autres. Du moins sa valeur compréhensive et sa rigueur logique ont empêché Coleridge de tomber dans l'excès de réaction anti-classique,

où s'était laissé entraîner Wordsworth, et lui ont inspiré sa conception profonde de l'ordre, non plus dépendant de règles étroites ou d'une autorité factice, mais appuyé sur les nécessités internes du sujet traité et sur les lois éternelles de la nature humaine, modifiées selon les temps et les lieux. Il serait ainsi apparu que Coleridge, théoricien du premier romantisme anglais, revendiquait l'indépendance du génie, sans méconnaître les contraintes nécessaires, faisait place aux émotions profondes sans légitimer les écarts de la passion, libérait le moi, sans lui permettre de franchir les limites de la vérité concrète ou imaginative. En véritable Anglais, Coleridge ne se désintéressa jamais de la religion, ni de la morale, et ~~composait~~ une formule du romantisme qui comprenait à la fois la rénovation de la poésie, le ~~renouvellement~~ de la spéculation, et la transformation des principes de l'action individuelle et collective.

Si M. S. s'était préoccupé d'introduire dans son introduction une étude un peu poussée de la critique coleridgienne, il n'aurait sans doute pas commis l'erreur d'énoncer cette proposition : *If we would seek a true parallel to Coleridge among German contemporaries, we must not seek it in the Schlegels...* Si cette affirmation est vraie de Friedrich von Schlegel, elle ne l'est pas de August Wilhelm. Non seulement la ressemblance entre la doctrine critique de ce dernier et celle de Coleridge est frappante, mais Coleridge, dans ses *Conférences* (qui ont précédé la composition de *Biog. Lit.*), a fait des emprunts caractérisés à l'écrivain allemand. Le fait, déjà établi en gros par le Prof. Herford et M. J. L. Haney, est démontré avec une grande abondance de preuves dans le travail de Miss A. Helmholtz.

Cette substantielle brochure, présentée comme simple « mémoire » pour le baccalauréat de l'Université de Wisconsin, est supérieure à nombre de thèses de doctorat allemandes et fait honneur à l'institution qui la publie dans son *Bulletin*. Après un résumé des controverses qui se sont élevées au sujet des emprunts de Coleridge, le livre nous offre dans deux colonnes parallèles les passages originaux de Schlegel, et ceux de Coleridge qui, par coïncidence fortuite ou par imitation directe, en reproduisent le sens ou parfois même les termes. Il est avéré que Coleridge n'a eu entre les mains les *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur* qu'au milieu de la série des conférences de 1811-1812. Les ressemblances qu'on relève déjà dans les conférences de 1808 prouvent donc que le mouvement général de réaction contre le néo-classicisme et l'influence de Lessing avaient conduit indépendamment Schlegel et Coleridge dans la même voie.

La comparaison minutieuse des textes et les commentaires judicieux de Miss H., rapprochés de l'enquête de M. Shawcross sur les emprunts à Schelling, permettent de résoudre avec assez de certitude le problème de l'originalité philosophique et critique de l'auteur de *Biog. Lit.* Il faut reconnaître que la défense de Coleridge lui-même est ambiguë. Il mentionne les noms de Schelling et de Schlegel, mais déclare qu'il était en pleine possession de sa doctrine avant de connaître leurs œuvres : il y a coïncidence

générale, maintient-il, mais pas emprunt. Or, comment concilier cette affirmation avec le fait que des passages entiers du philosophe et du critique allemands sont traduits dans *Biog. Lit.* ou dans les *Conférences*? De Quincey et le Prof. Ferrier ont catégoriquement accusé l'écrivain anglais de plagiat, aggravé d'évasion. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de soupçonner Coleridge de rien de si grave. Il avait l'habitude de noter, sans référence précise, les passages de ses lectures qui le frappaient par leur correspondance avec ses propres idées et par la force de l'expression : à quelques années de distance, il lui était matériellement impossible de distinguer ces passages des réflexions personnelles qu'il avait consignées pêle-mêle sur les mêmes pages. Il lui fallait renoncer à toute citation exacte. D'autre part, étant donnée son indolence ordinaire, il faut reconnaître qu'il ne serait sans doute jamais arrivé à l'expression (relativement) explicite de sa propre pensée, sans le secours logique et verbal que lui ont apporté Schelling et Schlegel. Les idées lui sont personnelles ; elles dépassent souvent celles des deux penseurs allemands ou elles en diffèrent sur des points importants ; la forme dans un certain nombre de passages (peu nombreux) est directement empruntée, dans d'autres s'inspire de l'ordre et de la liaison des idées chez ses deux grands contemporains.

Il est à souhaiter que l'étude définitive de Coleridge critique et théoricien du romantisme soit entreprise un jour. Le chapitre (VIII, vol. III) du Prof. G. Saintsbury dans son *Histoire de la Critique* effleure le sujet d'une façon très insuffisante et M. J. Aynard, dans sa *Vie de Coleridge*, malgré la précision de ses informations et la justesse de ses jugements, ne pouvait donner à ce point l'ampleur qu'il mérite, sans rompre l'économie de son livre. A qui abordera cette étude, les livres de M. Shawcross et de Miss Helmholtz fourniront une direction précieuse et des documents indispensables.

C. CESTRE.

Dr MENTOR BOUNIATIAN. *Geschichte der Handelskrisen in England in Zusammenhang mit der Entwicklung des englischen Wirtschaftslebens (1640-1840)*. Studien zur Theorie und Geschichte der Wirtschaftskrisen, II, 312 p. in-8, Munich, Ernst Reinhardt, 1908.

Ce volume est le second d'une série, dont le titre indique nettement l'objet et l'esprit. L'auteur s'est donné pour tâche l'explication des crises économiques. C'est en économiste qu'il a posé le problème : son premier volume, intitulé *Wirtschaftskrisen und Ueberkapitalisation*, est un ouvrage de théorie. Celui qu'il vient de publier n'est en quelque sorte qu'un supplément historique, un recueil de faits, d'exemples et d'analyses. Mais M. Bouniatian n'a pas subordonné l'histoire à la théorie : il s'est fait vraiment historien, et son livre sera utile à tous ceux qui s'intéressent, à quelque titre que ce soit, à l'évolution générale de la vie anglaise depuis trois siècles. Il leur

apporte un répertoire clair et commode de faits très importants, trop souvent négligés ou mal connus.

La période étudiée, de 1640 à 1840, comprend une série d'événements capitaux, révolutions politiques du xviii^e siècle, expansion maritime et coloniale du xviii^e, guerres contre la France pour la domination des mers, naissance et développement de la grande industrie moderne. Chacune des crises que M. Bouniatian a entrepris de décrire et d'expliquer est liée à une phase de ces grands événements, et son étude jette un rayon de lumière sur l'histoire générale. Nous citerons comme particulièrement intéressant le long chapitre consacré à la crise monétaire de 1695-1696, qui aidera beaucoup à comprendre l'état de l'Angleterre au lendemain de la révolution de 1688. Macaulay, dans son *Histoire du règne de Guillaume III*, avait consacré à cette question quelques pages vivantes et lumineuses, et M. Bouniatian est le premier à reconnaître que son exposé était fondé sur des recherches approfondies, contrairement au préjugé récent qui condamne sans l'examiner tout historien dont le style décèle la condamnable ambition d'être lu. Mais cet exposé restait sommaire. M. Bouniatian l'a complété et renouvelé, et cette partie de son livre peut être considérée comme définitive. Le chapitre suivant est rempli presque tout entier par l'histoire de la fameuse Compagnie de la mer du Sud, contemporaine du système de Law; ce sujet, souvent traité dans des ouvrages généraux, sur lequel Cunningham, notamment, a écrit quelques pages excellentes, n'a pas encore fait l'objet d'une monographie sérieuse. La crise de 1793, étudiée avec soin au chapitre v, a déjà occupé les historiens de la grande industrie moderne, mais aucun d'eux n'a eu l'occasion de la décrire avec autant de détail.

Les conséquences de la guerre contre la Révolution française et la suspension des paiements en espèces à la banque d'Angleterre; les effets du blocus continental; la reprise du commerce en 1815 et la crise qui la suivit aussitôt, sont exposés plus brièvement mais avec beaucoup de précision et un sens très juste de tout ce qu'il faudrait savoir pour traiter complètement les questions abordées : quelques indications relatives au commerce de Hambourg pendant la période du blocus, à la contrebande, aux routes détournées suivies par les marchandises anglaises, marquent les points de jonction de cette étude partielle avec celles qui se poursuivent, en France et en Allemagne, sur la vie économique du continent pendant la même période. A partir de 1825, le livre de M. Tugan Baranowsky sur les *Crises commerciales en Angleterre*, écrit à peu près en même temps que celui-ci, donnera lieu à d'intéressantes comparaisons, qui ne seront pas désavantageuses pour notre auteur; on remarquera la finesse avec laquelle il s'est efforcé de marquer les analogies et les différences des trois crises de 1825, 1836 et 1839, causées par le développement de la spéculation financière et commerciale que provoquait l'essor des industries nouvelles à l'intérieur, à l'extérieur l'ouverture de marchés nouveaux dans les deux Amériques.

La détermination des causes, dont M. Bouniatian se montre constamment préoccupé peut donner et donnera lieu à des discussions. On lui accordera qu'il y a procédé avec beaucoup de prudence et de mesure, dans un esprit vraiment historique. Il ne s'est pas perdu en conclusions générales. On pourrait même lui reprocher de n'avoir donné à ce volume aucune conclusion : il se termine brusquement sur l'exposé de la crise de 1839. Le lecteur ne manquera pas cependant d'observer comment les événements discontinus qui font le sujet des différents chapitres s'ordonnent naturellement en une série logique, où l'étendue et la complexité des phénomènes vont en augmentant par degrés. Les crises du XVIII^e siècle sont relativement simples : leurs causes sont surtout financières et presque toujours liées à des mesures gouvernementales. Mais à mesure qu'on avance les intérêts se compliquent ; la crise de 1772 paraît être le premier exemple d'une crise internationale ; celle de 1793 est la première où le capital industriel et la surproduction jouent un rôle décisif ; dès le début du XIX^e siècle les intérêts en jeu sont si nombreux et enchevêtrés, que c'est déjà la vie économique du monde contemporain qui s'ébauche devant nous.

La documentation est sérieuse. L'auteur connaît bien les sources parlementaires ; il est au courant, pour le XVIII^e siècle, de la littérature touffue des brochures et des pamphlets ; il a consulté quelques manuscrits importants, notamment, pour le règne de Guillaume III, les dépêches de l'envoyé français De l'Hermitage, déjà utilisées par Macaulay. Il a su tirer parti d'ouvrages anciens, comme l'*History of commerce* d'Anderson et sa continuation par Macpherson, l'*History of prices* de Tooke, l'*Estimate of the Strength of great Britain* de Chalmers, qui contiennent beaucoup d'indications précieuses. Il est à regretter qu'il n'ait pas donné à la fin du volume, sinon une bibliographie, du moins une liste des documents parlementaires relatifs aux crises commerciales : cette liste, qui serait facile à dresser, rendrait des services.

Malgré l'usage très judicieux qu'il a su faire de la méthode historique, l'auteur est resté avant tout économiste : nous ne pouvons le lui reprocher, mais nous le regrettons. Car il n'a cru devoir envisager que le côté strictement économique des faits. Il ne nous a rien ou presque rien dit de leurs conséquences sociales. Quels sont les rapports entre la crise de 1810 et les émeutes luddites ? Entre la crise de 1815 et le mouvement ouvrier rendu fameux par le « massacre de Peterlow » ? Le livre de M. Bouniatian ne nous le dit pas. On pourrait même, en le lisant, oublier qu'il y a dans une nation des intérêts en conflit, que la prospérité d'une classe de producteurs peut coïncider avec la misère d'une autre classe. La hausse des prix, favorables à ceux qui vendent, pèse sur ceux qui achètent. Les « bonnes années » où le blé montait au-dessus de 100 shillings le quarter, ont été pour la masse du peuple anglais des années de misère. La période qui commence au moment même où s'arrête le livre de M. Bouniatian, celle de l'abrogation des lois sur les grains et de l'établissement du libre échange, serait

incompréhensible si l'on ne tenait pas compte de cet ordre de faits, qui mérite, dans un ouvrage d'histoire économique, de n'être pas oublié.

PAUL MANTOUX.

Littérature comparée.

(Revue des livres, juillet 1907 à juin 1908.)

In magnis et voluisse sat est. Le volume par lequel M. Saintsbury conclut la méritoire entreprise dont il a été l'initiateur et le directeur¹ offre en raccourci quelques-unes des qualités et la plupart des insuffisances dont témoignait l'ensemble de la collection. « L'eupéanisme » en général ramené à une juxtaposition pure et simple des littératures particulières; dans l'intérieur même de celles-ci, les différents écrivains logés dans leurs alvéoles séparées et jugés autant d'après leur apparente valeur esthétique (ou morale) que selon leur qualité représentative : ces erreurs de disposition matérielle et de méthode initiale se retrouvent dans ce livre comme dans les précédents². M. Saintsbury y ajoute la vivacité de ses prédilections et de ses antipathies : comme il n'aime pas la poésie philosophique, il donne à Vigny un aigre rappel et ne gratifie Sully Prudhomme que de deux pauvres lignes; il ne cache pas sa prédilection pour la *guitare* de Gastibelza, et il en cite deux fois — mais à faux — le refrain. Croira-t-on que dans un livre consacré à l'histoire de la littérature européenne de 1850 à 1900 environ, et même en admettant que les vivants n'aient à y figurer que dans la mesure où leur pays d'origine les éloigne de celui de l'historien, quatre pages à peine puissent suffire à traiter du théâtre en France et en Angleterre durant cette période? Et l'on se demande quel fut, en définitive, le critère qui décida de l'adoption ou de l'exclusion des écrivains cités dans un ouvrage qui admet Wilkie Collins et rejette Champfleury, Fromentin, Barbey d'Aurevilly, pour ne parler que de ceux-là? Le chapitre de l'Allemagne est manqué : il y a là un Keller, un Meyer, un Heyse parfaitement irrecevables, et où la pauvreté de l'information le dispute à la mauvaise humeur du jugement. Plus loin, c'est un *Ibsen* fort développé, mais beaucoup moins révélateur de la signification du grand Norvégien que de la défiance du professeur écossais à l'égard des jugements trop enthousiastes portés sur lui, et du désir manifeste de le réduire à la taille d'un auteur de « petite paroisse ». Et ce sont partout, chemin faisant, des synthèses contestables, des vues uniquement subjectives, d'in vraisemblables prédictions — comme celle qui annonce un retour de la popularité d'O. Feuillet, — des rapprochements de mauvais goût — comme celui qui signale, dans l'élargissement

1. *Periods of European literature*, vol. XII : G. Saintsbury, *The later nineteenth Century*. Edinburgh and London, Blackwood, 1907.

2. Cf. *Revue germanique*, nov.-déc. 1907.

de la poésie sous l'effort de Baudelaire et de Verlaine, « une nouvelle province, acquise par la France poétique, et qui pourrait presque la consoler de la perte de l'Alsace-Lorraine éprouvée par la France politique ». Le plaisir savoureux que l'humour et l'imprévu de M. Saintsbury, ici comme ailleurs, procurent à son lecteur, ne laisse pas d'être quelque peu contrarié par tant de discordances. Hâtons-nous de reconnaître que partout où des affinités de goût et de culture font de lui le juge sympathique d'un écrivain, il n'y a que plaisir et profit à le lire. Les pages qu'il consacre à Thackeray sont pénétrantes et cordiales. Les développements qu'il attribue, dès le premier chapitre, à Hugo et Tennyson, mis en vedette comme les représentants par excellence de la poésie de la seconde moitié du siècle dans leurs pays respectifs, contiennent de fines observations à côté d'un postulat contestable.

Quant aux résumés qui viennent conclure, d'abord le volume, puis la série tout entière des *Périodes de la littérature européenne*, ils offrent quelques-unes des suggestives remarques que la présentation simultanée de littératures concomitantes ne peut manquer de faire venir à l'esprit d'un critique un peu informé. C'est ainsi, pour ce qui est du caractère dominant de la littérature européenne après 1850, que M. Saintsbury démontre avec beaucoup de force que le Romantisme n'a nullement cessé d'y agir et d'y demeurer le principe actif, en dépit des phénomènes, contraires en apparence, qui prétendaient mettre les genres du roman et du drame dans la stricte dépendance des disciplines scientifiques : avoir une attitude scientifique devant les faits et les idées est, en effet, autre chose que transporter dans le domaine de la fiction quelques-uns des procédés de la science. Et, en ce qui concerne les généralités qui se dégagent de ces périodes synoptiquement réparties sur lesquelles M. Saintsbury jette un regard de récapitulation, le coup d'œil du maître sur la récolte en grange, on lira avec intérêt ces réflexions terminales : « Ceux qui étudient cette histoire avec la faculté d'y apprendre quelque chose n'en retireront ni la téméraire illusion qu'on appelle la foi dans le progrès, ni la désespérance glaçante selon laquelle tout irait de mal en pis. Bien qu'il y ait surtout là une question de goût et de tempérament personnels, ils en garderont probablement une défiance très profonde à l'égard de tout système commode de rattachement entre les particularités nationales et littéraires, entre les événements politiques et intellectuels, entre la critique et la création, entre une douzaine d'autres couples de causes et d'effets que l'écrivain qui se dit philosophe aime à faire marcher de front, quand même ces attelages tirent à hue et à dia. Ils arriveront sans doute à cette conclusion que beaucoup de calculs moyens sont possibles, que rien assurément n'est moins sage que d'aimer « bêtement » les choses de l'art, sans examiner les raisons du plaisir qu'on y goûte, mais que l'esprit souffle où il veut, et se moque de toutes les tentatives qu'on peut faire pour prévoir sa date et sa saison, pour découvrir les causes qui l'ont fait souffler... »

D'où vient donc l'incontestable insuffisance de cette publication des *Periods*? Elle réside principalement, semble-t-il, dans deux particularités. D'abord M. Saintsbury, bien qu'il reconnaisse que « pratiquement toute émotion humaine, et la plupart des phénomènes humains de nature non émotionnelle, fournissent la matière possible de la poésie », laisse entendre en plus d'un endroit son vrai critère : *the end of Art is delight*. Or il est certain qu'une telle conception de l'art, si supérieure qu'elle soit aux théories qui vouent l'art à des fins pédagogiques ou directement morales, risque d'être trop peu accueillante à bien des manifestations littéraires de l'Europe moderne, réalisme, poésie philosophique, etc. On voudrait, à tout le moins, être sûr que le *delight* préconisé par M. Saintsbury n'est pas trop éloigné de cette « jouissance supérieure des hommes libres » qui semblait à Aristote la vraie fin de l'art. D'autre part, nous ne saurions trop répéter combien le « cloisonnement » établi dès l'abord par l'initiateur des *Periods* entre les diverses littératures nationales de l'Europe semble avoir été préjudiciable à une présentation harmonieuse et organique de ces siècles intellectuels qu'on entendait nous offrir comme des phénomènes vraiment européens. Si véritablement la « république des lettres » devait nous apparaître dans son caractère fédératif, il fallait renoncer à suivre chaque littérature — ou, ce qui est pire, chaque genre et chaque grand écrivain dans chaque littérature — dans son histoire fragmentaire; il fallait mettre fortement en valeur les traits dominants et communs, les orientations générales, quitte à signaler par où des modulations nationales ou provinciales différencient les grands motifs conducteurs. Et, à cet égard, on regrettera peut être qu'une entreprise de cette importance ayant été menée à son terme, il soit douteux qu'on se hasarde de longtemps à la tenter à nouveau, — fût-ce pour essayer de faire mieux.

..

Les travaux qui ont pour objet d'examiner la fortune et les vicissitudes d'un même thème, d'un même personnage, d'une même situation dans diverses littératures¹ ont sans doute leur attrait et peuvent avoir leur piquant : faut-il répéter qu'ils ne servent guère qu'à brouiller et à desservir la notion de l'histoire comparée des littératures? Ils manquent le plus souvent, par leur matière elle-même, à une condition déjà formulée par Goethe lorsqu'il soumettait à la méthode comparative des phénomènes biologiques : ces diverses incarnations d'un sujet en apparence identique sont en réalité, le plus souvent, « incommensurables » et divergentes par suite d'un point de départ complètement différent : et c'est, dès lors, instituer de fausses séries que de les juxtaposer quand nulle dépendance n'existe entre elles. La destinée tragique de Marie Stuart, à laquelle M. Kipka con-

1. Voir à ce sujet les revues des années précédentes, et, pour les titres d'ouvrages récents de ce type, les dernières bibliographies de littérature comparée.

sacre un abondant ouvrage ¹, a l'avantage d'offrir, dans la suite des monuments littéraires qu'elle a inspirés durant trois siècles, une certaine continuité; les données essentielles sur lesquelles s'appuient les auteurs restent les mêmes, et seule l'interprétation varie, selon qu'à des points de vue différents apparaît le conflit des personnalités en lutte et, derrière celles-ci, l'antagonisme des religions et des politiques. Cependant — en dépit des raisons alléguées par M. Kipka — est-il vraiment d'une sûre méthode d'examiner dans le *drame* seulement l'utilisation littéraire de Marie Stuart, alors que des œuvres appartenant à d'autres genres peuvent très bien imprimer des directions et des impulsions nouvelles à la légende de l'infortunée reine d'Écosse, et rompre ainsi l'apparent développement qu'on croit voir se poursuivre d'un drame, ou d'un groupe de drames, à l'autre? W. Scott romancier, par exemple, est assurément aussi efficace, à cet égard, que tel ou tel dramatisse, et c'est supposer au « drame » une force évolutive contestable que de paraître ainsi faire croître et varier, dans l'intérieur d'un seul genre, toute une conception historique et psychologique.

M. Kipka a d'ailleurs eu soin de grouper selon des affinités internes, et non d'après la simple chronologie, l'extrême abondance de ces matériaux (ajouter *l'Enfance de Marie Stuart*, comédie historique de Duffand en 1834). Après une énumération des allusions éparses — quelques-unes douteuses — par lesquelles la littérature élizabéthaine préluda à une longue série d'œuvres, il montre la figure de Marie Stuart tendancieusement présentée, dans le théâtre des Jésuites et sur les scènes populaires, comme une entité représentative, victime de la Réforme, plutôt qu'en tant qu'individualité; de son côté, le théâtre néo-classique, issu de la Renaissance, adapte la tragique donnée des derniers jours de Marie Stuart à un schéma qui tente de mettre en valeur les suprêmes alternatives d'espoir et de découragement, l'acceptation résignée du martyre, une dialectique *in extremis* sur des points de droit et de foi. Ce n'est qu'assez tard que la notion de la culpabilité de la princesse d'une part, et d'autre part la curiosité du mystère individuel recélé par cette séductrice, introduisent un élément plus vivant et plus troublant dans les pièces qu'elle inspire. Schiller a le singulier mérite d'avoir compris à sa manière que la politique, selon le mot de Napoléon, devait prendre dans la tragédie moderne la place de l'antique fatalité : en dépit de ses faiblesses, son drame dépasse tous les essais antérieurs, non seulement par une tenue plus poétique, mais par la valeur qu'y prennent la « faute » et l'expiation de la reine. Il est légitime que cette *Marie Stuart* de 1800 reçoive ici la place principale, et que les affabulations qui la suivirent soient traitées avec un certain raccourci, ou même simplement énumérées dans une bibliographie chronologique fort complète.

1. Karl Kipka, *Maria Stuart im Drama der Weltliteratur, vornehmlich des 17. und 18. Jahrhunderts*. Ein Beitrag zur vergleichenden Literaturgeschichte. Leipzig, Max Hesse, 1907.

..

La renommée exotique de Du Bartas, comparée à son prompt discrédit dans sa patrie, est une curiosité bien connue de l'histoire littéraire, et M. Stapfer pouvait à bon droit, dans ses *Réputations littéraires*, consacrer à son cas une de ses méditations. Cependant M. Ashton, qui nous donne sur *Du Bartas en Angleterre*¹ une étude assez gauche de forme, mais consciencieuse dans la recherche, et qui ne manque pas de s'arrêter en trois chapitres à la paradoxale histoire de sa notoriété, ne croit pas que sa réputation directe, outre-Manche, ait été beaucoup plus durable qu'en France. En revanche, par l'intermédiaire de son traducteur Josuah Sylvester, la *Semaine* jouit, dans la première moitié du XVII^e siècle, d'une véritable popularité et fut, en matière de poésie religieuse et d'innovation verbale, une « valeur » dont la littérature anglaise éprouva l'efficacité. M. Ashton, qui n'entend pas reprendre sans contrôle quelques-unes des allégations de ses devanciers, résume avec prudence la part qui, chez le poète du *Paradis perdu*, peut revenir à Du Bartas : « Ses *Semaines* ont peut-être contribué, sinon à orienter Milton vers un idéal littéraire que ses tendances naturelles lui eussent fait infailliblement rechercher, du moins à lui faire nettement entrevoir toutes les beautés latentes, toutes les ressources qu'un écrivain de génie pouvait tirer de la poésie sacrée. » Mais c'est plutôt dans le *Pensieroso*, *Comus* et *Lycidas* que se trouvent des détails de description et de langue pour lesquels Sylvester a pu jouer un rôle d'informateur, sans que la Bible doive, comme pour le *Paradis perdu*, être considérée comme le vrai recours du poète. Plus particulièrement linguistique, et favorable à ces hardies compositions de mots qui furent le ridicule dont Du Bartas a été accablé, est l'influence exercée par la traduction Sylvester sur le poète pastoral W. Browne : c'est, de fait, une partie de la luxuriance verbale de notre Renaissance qui passe, par ces intermédiaires, dans une langue plus accueillante ou plus indulgente à des formations restées analogues à son génie. M. Ashton ne fait guère que mentionner les noms de Sidney, d'A. Fraunce et de Cowley, qui peuvent avoir été, pour leur vocabulaire poétique, les tributaires de Du Bartas-Sylvester : la question serait, au fond, presque uniquement lexicologique, et les tableaux comparatifs fournis par ce livre-ci y apportent assurément une curieuse contribution.

Tandis que le voyage de Du Bartas en Angleterre et en Écosse, en 1587, résultait de sa renommée plutôt qu'il ne la préparait, le séjour de Saint-Evremond en Angleterre, à partir de la fin de 1661, fut l'agent le plus efficace d'une influence que M. Daniels s'efforce de définir². Son livre

1. H. Ashton, *Du Bartas en Angleterre*, Thèse de l'Université de Paris. Paris, E. Larose, 1908.

2. Walter Melville Daniels, *Saint-Evremond en Angleterre*. Thèse de l'Université de Paris, Versailles, L. Luce, 1907.

n'est, dit-il, qu'un assemblage de matériaux pour un biographe futur, et il va ainsi au devant du principal reproche qu'on peut lui faire, celui d'une ordonnance assez lâche. Quoi qu'il en soit, le rôle « médiateur » du séduisant banni, lié en Hollande avec Spinoza, en Angleterre avec des hommes à la mode, mais aussi avec Temple, Waller, Hobbes, Buckingham, Mme de Mazarin, et plus tard avec des réfugiés, a son importance dans l'histoire des relations intellectuelles de la France et de l'Angleterre. Sauf en matière de théâtre sur quelques points, Saint-Evremond n'ajoute guère à la connaissance que notre XVII^e siècle a de la vieille rivale (et M. Daniels tente un rappel bien incomplet de l'information française du temps). En revanche, il exerce une influence directe et personnelle d'abord, puis, semble-t-il, indirecte et diffuse, sur un groupe anglais qui trouvera sa principale expression littéraire au début du XVIII^e siècle : ce détenteur par excellence des qualités de « délicatesse » et de « bon sens » agit sur le goût volontiers déréglé et sur la « manière forte » des prosateurs anglais. L'esthétique de Dryden lui devra quelque chose, de même que, chez Shaftesbury, la mise en honneur de la « modération » contre l'« enthousiasme » développera une de ses attitudes favorites. Trop peu insistantes sont les remarques de M. Daniels sur Addison et Steele, Chesterfield, Swift et Walpole pour qu'on en puisse faire état, mais il semble bien qu'il y ait eu là, exercée par un gentilhomme disert et sceptique, une action qu'on pourrait situer à mi-chemin de l'influence de la France « galante » et de celle que le Refuge exerça : action française par excellence, concordant au premier chef avec ce prestige de l'« honnête homme » par quoi j'ai moi-même tenté de ramener à une certaine unité les multiples explications données, au XVIII^e siècle, de l'universalité de la langue française et de l'hégémonie littéraire de notre pays. Dans la mesure où les belles-lettres, au lieu de ressortir aux seuls professionnels, semblaient de plus en plus justiciables d'une élite sociale, et où un type distingué paraissait digne d'imitation à l'Europe, il était assez naturel que l'idiome propre à l'« honnête homme » triomphât.

M. Spingarn, dans l'importante introduction qu'il a placée en tête de deux volumes d'essais critiques du XVII^e siècle anglais réédités avec des notes ¹, insiste justement sur le phénomène qui vers 1640 fait passer des savants aux beaux-esprits la juridiction des œuvres littéraires. Sans diminuer ce qui, à cet égard, provient du développement organique de l'esprit anglais, il indique chemin faisant la dette contractée par la littérature d'outre-Manche à l'égard de la France, où s'ébauchaient les caractères qui feront loi pendant un long siècle : la désintégration de l'esprit de la Renaissance anglaise, le « jugement » préféré à l'« esprit fantaisiste », la théorie des genres et celle de la traduction, la notion du « sens commun » et surtout celle du « bon goût », la défense du théâtre contre des objections morales

1. *Critical Essays of the seventeenth Century*, edited by J. E. Spingarn, vol. I, 1605-1650; vol. II, 1650-1685. Oxford, Clarendon Press, 1908 (un troisième volume suivra avec un index).

anciennes et toujours renaissantes : autant de points qui permettent de jalonner toute une époque, et où il est légitime de chercher, sinon des révélations, du moins des encouragements venus de notre classicisme qui s'organise et de notre société qui trouve quelque temps son équilibre. Les réimpressions données par M. Spingarn, qui excepte à dessein l'œuvre critique de Dryden, plus accessible et pourvue déjà d'une réédition moderne, vont de Bacon au comte de Roscommon, en passant par Ben Jonson, Chapman, Milton, Davenant et Rymer, pour ne citer que les plus notoires de ceux qui, dans ce domaine de la théorie critique, préparent et avoisinent Dryden. M. Spingarn est un si bon juge dans ce domaine qu'on regrette — mais peut-être le troisième volume de la série doit-il rendre ce regret inutile — qu'il n'ait pas synthétisé dans son introduction deux questions, complémentaires en quelque sorte de notre classicisme, et qui transparaissent en plusieurs endroits de ce *corpus criticum* lui-même : le rôle et l'autorité d'une Académie; la querelle des Anciens et des Modernes. Bien que celle-ci ne doive s'émouvoir qu'un peu plus tard, elle est déjà impliquée dans l'effort intellectuel de cet âge. Le recueil que nous offre M. Spingarn, bien loin d'être l'ouvrage *of Nobody on Nothing*, permet de déterminer commodément le degré d'originalité, de rareté ou de fréquence, des principales idées du XVII^e siècle en matière de création poétique; et l'on peut souhaiter de voir notre *Société des textes français modernes* entreprendre un jour une restitution analogue.

L'édifice du classicisme est déjà singulièrement lézardé dans toute l'Europe au moment où Johnson fait mine de ramasser la fêrule de Boileau. M. Klenker dresse l'inventaire des opinions, des citations caractéristiques, des utilisations les plus probables qui témoignent de la dépendance intellectuelle du farouche docteur à l'égard de la littérature française¹ : il y a là, chez un homme qui ne s'est jamais départi de ses préjugés de jingo pour notre pays lui-même, qui est loin d'adhérer aux desiderata essentiels de la doctrine classique, quelques contrastes bien savoureux. M. Klenker ne le remarque pas assez : en dépit de l'estime où il tient le XVII^e siècle français, Johnson se trouve au fond d'accord avec lui en matière de morale et de sociologie plutôt que d'esthétique, puisque son admiration pour Boileau ne l'empêche pas de différer avec lui sur le merveilleux chrétien, le mot noble, puisqu'il n'hésite pas à prendre parti pour son grand compatriote dans la lutte engagée autour des noms de Shakespeare et de Corneille. Et ainsi, l'on peut se demander si c'est bien la « littérature » proprement dite, en dépit de Rapin et de Bouhours, qui offre l'angle sous lequel il convient d'examiner les rapports de Johnson avec l'esprit français : l'hygiène morale de l'homme de lettres et sa place dans la société, la conception peu optimiste de la nature humaine, tout ce qui crée les véri-

1. Robert Klenker, *Dr. Samuel Johnsons Verhältnis zur französischen Literatur*. Diss. Strassburg, 1907.

tables affinités de Johnson avec Malherbe, Boileau, La Bruyère et le Voltaire de *Candide*, demanderait à être dégagé de l'amas des menues citations (c'est plutôt à La Fontaine qu'à Descartes que semble s'appliquer le rappel de la page 99; le *Spectacle de la Nature* de la page 163 est une sorte de compilation parue en 1734). Et l'intérêt de ce travail dénué de conclusions eût été de signaler les discordances les plus significatives qui éloignent l'auteur de *Rasselas*, non seulement de l'optimisme égalitaire de Rousseau et du scepticisme religieux de Voltaire, mais de plusieurs des données essentielles sur lesquelles se fondait la doctrine classique.

..

C'est tout au début de la curiosité intellectuelle que la France moderne a eue pour l'Angleterre que nous ramène M. Sidney Lee¹ : après nous avoir rappelé quelques particularités des relations franco-anglaises aux alentours de 1600, il étudie la traduction française des *Characters* de Hall en 1610, celle du *Pandosto* de Greene en 1615 (déjà signalée par M. Potez dans la *Revue d'histoire littéraire*) et les versions de Sidney et de Bacon : prémices lointaines d'un long commerce. Bien que les relations intellectuelles entre la France et l'Angleterre n'aient jamais été interrompues autant qu'on le croit communément, même en plein classicisme, il faut aller jusqu'au milieu du XVIII^e siècle pour rencontrer une durable entreprise vouée à les resserrer. Le *Journal étranger*, qui parut de 1754 à 1762, se proposait « d'unir les connaissances, les découvertes et les chefs-d'œuvre de tous les artistes, de tous les savants du monde en tout genre et dans toutes les langues vivantes ». Si étendu qu'il fût, ce programme ne pouvait manquer de laisser à l'Angleterre la plus grande place; et c'est de l'afflux de la pensée britannique dans cette revue que rend compte M. Sichel dans une thèse allemande² où l'on trouvera le relevé soigneux, de Chaucer à l'Ossian de Macpherson, de toutes les révélations procurées ou confirmées à la France par un périodique dont la diffusion fut grande (comme en témoigne une liste de souscripteurs que M. Sichel aurait bien dû signaler). D'ailleurs l'auteur de cette brochure s'en tient à cette nomenclature : ni sur les tendances générales du *Journal étranger*, ni sur la signification que prennent, au juste, Shakespeare ou Young, Gray ou Ossian dans l'esprit de ses collaborateurs, il ne pousse bien profond. Il remarque très justement que Pope reste le poète le plus goûté de tout ce groupe, et que les ouvrages du déisme anglais y sont assez fraîchement signalés, mais il tire de ces constatations des sujets d'étonnement plutôt que des occasions d'approfondissement. Surtout, il est

1. Sidney Lee, *The Beginning of French translation from the English* (reprinted by Blades, East and Blades from the *Bibliographical Society's Transactions*), London, 1907.

2. Julius Sichel, *Die englische Literatur im « Journal étranger »*. Diss. Heidelberg, 1907.

préoccupé de déterminer la valeur absolue et durable des jugements critiques du *Journal étranger* : souci assez vain, auquel l'histoire littéraire préférerait la recherche de leur signification relative, des germes de nouveauté qui s'y trouvaient malgré tout.

Mlle Joachimi-Dege nous offre, dans ses *Problèmes shakespeariens en Allemagne*¹, un très important fragment de ce « Shakespeare dans la littérature allemande » qu'elle-même appelle de ses vœux comme une contribution indispensable à l'histoire des idées littéraires. Elle se place moins d'ailleurs, pour son compte, au point de vue strictement historique qu'en face des questions esthétiques soulevées par l'initiation de l'Allemagne du XVIII^e siècle à l'œuvre du dramatique anglais. On ne s'étonnera point, M. Walzel ayant inspiré et guidé son travail, que Mlle Joachimi-Dege ait fait porter sur le romantisme le meilleur de son effort et, on peut l'ajouter, le plus efficace de sa sympathie : la conclusion de l'ouvrage est, de fait, un plaidoyer très insistant pour les théories shakespeariennes de Tieck et des Schlegel beaucoup plus qu'un rappel ou qu'une mise en relief des idées générales qui se dégagent du livre tout entier ; et l'on a l'impression que l'orientation des chapitres consacrés à Lessing et à Herder ne laisse pas d'être quelque peu sollicitée d'avance par le romantisme à venir. La disposition de l'ouvrage est claire, et ses grandes divisions correspondent à des réalités logiques fort admissibles. Après avoir cité les quelques indices de notoriété de Shakespeare en Allemagne au commencement du XVIII^e siècle (sans se préoccuper d'en établir l'origine ou le degré de retentissement), l'auteur rappelle le conflit entre les Suisses et Gottsched et l'hésitante initiation de Lessing à l'œuvre du grand poète : c'est la première période, dont l'exposé renferme des vues contestables sur le drame bourgeois anglais (présenté comme un retour au drame élizabéthain et shakespearien) et sur le concept du génie, mais rassemble les données essentielles de cet aspect initial du problème. Deuxième période : Shakespeare devient une « valeur » dans le combat livré par la dramaturgie allemande à la fois contre les règles du classicisme français et pour la constitution d'un théâtre national. Lessing comme critique à partir de 1759, Wieland comme traducteur et Schröder comme directeur de théâtre sont les trois principaux ouvriers de ce mouvement ; et c'est ici surtout qu'on voudrait voir une méthode plus documentaire vérifier quelques allégations qui restent discutables en dépit de leur vraisemblance rationnelle : la conciliation, chez Lessing, d'une esthétique demeurée aristotélicienne avec l'admiration du poète anglais, les services qu'ont pu rendre en réalité les compromis de Schröder, et surtout la prétendue notion du « germanisme », des affinités ethniques de Shakespeare, perçues au milieu du XVIII^e siècle... Troisième période : le *Sturm und Drang*, dans son culte shakespearien, exprime par

1. Marie Joachimi-Dege, *Deutsche Shakespeare-Probleme im XVIII. Jahrhundert und im Zeitalter der Romantik*, Leipzig, H. Haessel, 1907.

excellence sa ferveur pour un naturalisme génial, les forces incultes de l'inconscient opposées à l'élaboration artiste, la fougue de la libre originalité préférée à tout ce qui ressemble à une discipline : mais c'est là, l'auteur le remarque, un important épisode plutôt que le développement organique des germes déposés dans la conscience de l'Allemagne littéraire par l'effort d'approfondissement shakespearien des années soixante.

Aussi est-ce au romantisme allemand, le véritable exécuteur testamentaire de Lessing à cet égard, qu'est réservée, en une division indépendante, la partie la plus développée et la plus neuve de l'ouvrage. Une disposition ingénieuse détaille successivement l'apologie schlegelienne de Shakespeare contre les partisans de la « correction », à qui il faut faire admettre la régularité *sui generis* du drame shakespearien; contre les attardés du *Sturm und Drang*, qu'il s'agit de convaincre de la signification artistique supérieure — et non plus démoniaque et élémentaire — du poète; contre les néo-classiques (et cet aspect de la polémique n'est pas sans rejoindre sur quelques points le premier), que leur conception de l'idéal, de l'unité, leur distinction du naïf et du sentimental, écartent d'une adhésion intégrale à Shakespeare « romantique », c'est-à-dire conciliant, au gré des Schlegel, les antinomies posées par Kant, par Schiller esthéticien et dramatisse, par Goethe directeur de théâtre¹. Il arrive que le zèle de Mlle Joachimi-Dege se montre trop ingénieux : je ne vois pas (p. 145) que le compte rendu de la *Tempête* par A. W. Schlegel en 1791 renferme déjà l'idée et le mot d'« intention », et son appréciation de *Romeo* (p. 153) en 1796 semble bien admettre qu'« une main prudente » puisse corriger et ordonner la disposition de certaines pièces (*seine meisten übrigen Stücke*). D'autre part, on aperçoit bien la place où viendraient s'insérer des considérations attendues, mais absentes, sur la découverte des personnages humoristiques et des comédies de Shakespeare, sur la traduction Schlegel-Tieck, sur des amorces d'hypothèses concernant l'homme Shakespeare, mais on éprouve quelque déception à ne pas trouver mieux que cette invitation implicite. En tout cas, Shakespeare a trop reçu — en même temps qu'il lui donnait infiniment — du romantisme allemand² pour qu'on ne sache beaucoup de gré à l'auteur de ce livre d'avoir posé nettement la plupart de ces importants problèmes et de les avoir en partie résolus.

Passer, en cette matière, de Schlegel à Hebbel, c'est retrouver quelques-unes des objections que le romantisme allemand avait le plus ardemment

1. Cf. G. R. Hauschild, *Das Verhältnis von Goethes Romeo und Julia zu Shakespeares gleichnamiger Tragödie*. Frankfurt a. M. Gebr. Knauer, 1907.

2. Qu'il me soit permis de citer ici un témoignage inédit de l'estime où Coleridge tenait l'exégèse shakespearienne de W. Schlegel. La bibliothèque de Dresde renferme, parmi les lettres adressées à celui-ci, un message où son ancien élève Auguste-Louis de Staël lui écrit de Londres, 30 novembre 1813 : « J'ai entendu dire à M. Coleridge, poète anglais qui passe pour le meilleur connaisseur et commentateur de Shakespeare, qu'il se regardait sous ce rapport comme inférieur à vous... »

combattues; c'est rencontrer aussi plusieurs raisons d'inquiétude et de réserve à l'égard d'un Shakespeare « intégral ». Tandis qu'Otto Ludwig cherchait dans Shakespeare, le poète dramatique absolu, selon lui, le remède aux insuffisances de la poétique schillerienne, et n'aboutissait cependant à aucune réalisation, Hebbel, tempérament véritable de dramatisante, maintenait vis-à-vis de Shakespeare plusieurs des reproches dont l'ancienne esthétique l'avait accablé. Ce sont ces opinions éparses de l'auteur de *Judith* que M. Alberts a rassemblées avec soin¹; il y a ajouté un examen des affinités ou des emprunts de détail qu'on peut signaler lorsqu'on étudie sous ce jour les ouvrages de Hebbel. L'œuvre de Shakespeare reste assurément, pour ce dernier, « un monde en soi », et il y trouve cette rare beauté « d'un produit de l'art qui arrive à provoquer une impression de nature »; la « caractéristique » shakespearienne, d'autre part, le don génial d'individualiser et de rendre manifestes des caractères et des tempéraments, lui semblent absolument dignes d'imitation. En revanche, « une création qui veut être dramatique, doit être susceptible de représentation, parce que les choses que l'artiste ne peut représenter n'ont pas été dégagées, par le poète lui-même, de l'état embryonnaire ou schématique » : d'où une première et durable objection adressée au poète anglais par l'écrivain soucieux des réalisations scéniques. Le déterministe inquiet lui en fait une autre : la nécessité, la faible importance d'une volonté humaine ne lui semblent pas assez mises en valeur par Shakespeare, et le drame grec, à cet égard, lui donne des satisfactions croissantes qu'il demande de moins en moins au poète anglais. Une des applications les plus curieuses de ses théories est la recherche qu'il fait de la « faute » dans sa pièce préférée, le *Roi Lear*, et l'innocent relatement de Goneril et de Regan, qui ne pouvaient qu'être indifférentes, puis haineuses, pour un père violent et autoritaire. L'adhésion hésitante de Hebbel à Shakespeare rend un peu factice la partie de l'ouvrage où M. Alberts étudie le caractère des fautes, des expiations, des « nécessités » dans les œuvres dramatiques de Hebbel : puisque lui-même commençait par signaler divergence et désaccord entre deux dramaturgies, à quoi bon instituer de l'une à l'autre des confrontations qui ne seraient efficaces que si la seconde était vraiment fonction de la première?

Le livre consacré par M. Munro à une comparaison entre Dickens et Alphonse Daudet² offre des vices de méthode autrement graves; il rentre dans la fâcheuse catégorie des « parallèles », genre suranné et faux qui, banni des exercices scolaires, ne reparaitrait dans l'histoire littéraire, et dans la littérature comparée en particulier, qu'au grand dommage de ses résultats et de sa réputation. Il y a une question « Dickens-Daudet » : c'est celle qui concerne (sans nulle arrière-pensée de dénigrement) la possible

1. Wilhelm Alberts, *Hebbels Stellung zu Shakespeare* (Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, XXXIII). Berlin, A. Duncker, 1908.

2. W. A. Munro, *Charles Dickens et Alphonse Daudet romanciers de l'enfant et des humbles*. Thèse de l'Université de Toulouse, Ed. Privat, 1908.

influence subie, peut-être inconsciemment, par le romancier français. Mais relever, dans la vie et dans l'œuvre des deux écrivains, des similitudes isolées, comparer Dickens inalingre et Daudet myope, rapprocher *Pickwick* et *Tartarin* pour leur verve truculente, le *Petit Chose* et *David Copperfield* pour leur pathétique infantile, sans se préoccuper de déterminer la certitude ou la probabilité des contacts, il ne faut pas se lasser de répéter que c'est là une méthode tout à fait inopérante. J'avoue que les rapprochements de M. Munro, si ingénieux qu'ils soient souvent, si sincère que soit le double culte dont ils témoignent, me paraissent plus indifférents qu'un article (inconnu de M. Munro) où le *Punch* présentait en 1890 ou 1891, avec une bouffonnerie saisissante, quelques-unes des analogies les plus évidentes de ces deux historiens d'enfants martyrs. Ce qui, dans cet ouvrage-ci, est relégué au bas des pages et à la fin du chapitre III, devrait être le point de départ et le terrain initial : dans quelle mesure Daudet a-t-il connu Dickens, et cette action, même inconsciemment subie, a-t-elle eu un effet notable ? Les « similitudes » trouveraient sans doute ensuite leur place convenable ; sinon, ne vaut-il pas mieux négliger une bonne fois des raisons de « rapprochement » aussi puérils, par exemple, que l'anonymat respectif des premières publications de celui qui signait Boz et de celui qui se donnait le nom — ou le prénom emprunté à Balzac — de Gaston Marie ?

..

M. Mornet, étudiant avec une documentation merveilleuse et un scrupule singulier les diverses actions qui, autour de J.-J. Rousseau et dès avant lui, tendaient à procurer une expression littéraire au sentiment de la nature qui n'avait jamais disparu de la société française¹, n'est pas éloigné de fournir l'essentiel des toutes premières influences allemandes dans la littérature moderne. Ces influences, ce serait justice de les appeler plutôt « suisses », puisque Haller et Gessner y tiennent la première place, et que la substitution de l'idylle naïve ou attendrie à la bergerade fictive, la révélation des choses de nature dans la poésie, même lorsque les poètes pastoraux et descriptifs du centre ou du nord de l'Allemagne s'y emploieront, garderont longtemps quelque chose d'un peu helvétique au gré des lecteurs de l'Europe cultivée. Et qui sait si plus tard, quand l'histoire des idées aura appris à considérer et à démêler dans leurs luttes plutôt des types de civilisation que des entités ethnologiques ou des agglomérats nationaux, le rattachement de Rousseau à la mentalité qu'illustrent les idyllistes et les descriptifs d'outre-Jura et d'outre-Vosges ne semblera pas normal et légitime ? Quoi qu'il en soit, l'action de Jean-Jacques, si décisive que la patiente investigation de M. Mornet nous la présente, est loin d'être isolée, et ce n'est pas sans raison que Haller et Gessner, ce dernier surtout, tiennent une place dans ce

1. Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, 1907.

livre patient : avec du Kleist et du Gellert, on aurait le plus net des premières dettes contractées par la littérature française à l'égard de sa voisine, et même la grande influence werthérienne qui viendra plus tard gardera quelque chose de cet idyllisme du début.

C'est moins de « belles-lettres » que de philosophie, et spécialement d'esthétique, que s'occupent de préférence les *Archives littéraires de l'Europe*, une des rares revues qui, sous l'Empire, ait pu rendre quelques services au libre-échange intellectuel. L'auteur d'une brochure récente consacrée à ce périodique¹ marque assez bien que les plus actifs de ses collaborateurs avaient été initiés par l'émigration à un mouvement d'idées qui leur sembla propre à opposer de la résistance aux doctrines dominantes issues du XVIII^e siècle; l'amitié de Vanderbourg avec Stolberg et avec Jacobi, le kantisme de Villers et de Degérando, le souvenir qu'un Suard et un Quatremère de Quincy rapportaient de leur séjour forcé en Allemagne : autant de données qui font des *Archives littéraires*, par leurs tendances générales, un appoint aux plus spiritualistes des « idéologues », et le foyer d'idées dont l'Allemagne de Mme de Staël sera, pour une bonne part, la flamme visible. Le dénombrement des articles originaux et des traductions, tel que le donne M. Hinstorff, gagnerait à être rattaché au mouvement intellectuel de l'époque, à commencer par le fameux article de tête de Degérando, *Des communications littéraires et philosophiques entre les nations de l'Europe*, qui n'est pas une protestation contre le « réalisme » de Napoléon seul.

Est-ce, au fond, un degré plus avancé de la pensée allemande qui attire Coleridge, quand il se met à l'école de la philosophie et de la théologie germaniques? Cette question, au point de vue qui nous occupe ici, nous permet d'annexer la pénétrante « Vie d'un poète » de M. Aynard². D'ailleurs l'influence de l'Allemagne sur Coleridge semble plutôt ramenée par lui aux proportions d'un épisode que d'une crise, et « le secret de la vie de Coleridge doit être cherché dans sa psychologie plutôt que dans des influences étrangères ». On voit combien cette interprétation diffère de celles qu'ont données MM. Brandl et Haney, et qu'il faudrait renverser à ce sujet la vieille proposition selon laquelle les Allemands chercheraient au dedans, et les Français au dehors, l'explication principale d'une personnalité. En nous présentant un Coleridge peu accessible aux actions extérieures, et d'ailleurs de bonne heure « habitué à l'infini », M. Aynard dispose assurément son lecteur à admettre cette diminution de l'influence allemande et une sorte de mécompte et de méprise au sujet du séjour de 1798-99. Je suis moins sensible à l'argument tiré de « la connaissance et la compréhension imparfaites » que garda Coleridge de la littérature allemande : bien des

1. C. A. Hinstorff, *Die « Archives littéraires de l'Europe » und ihre Stellung zur deutschen Literatur*. Programm Frankfurt, E. Griesen, 1907.

2. Joseph Aynard, *La vie d'un poète : Coleridge*. Paris, Hachette, 1907.

actions fécondes, en ce domaine, sont produites par de véritables contre-sens, et l'on dirait qu'il faut en quelque sorte distinguer, dans cette embryologie intellectuelle comme dans l'autre, entre le « germen » et le « soma ». D'autre part, il n'est pas certain que le problème de la première influence allemande subie par Coleridge (bien avant que Schlegel lui serve de guide sur divers points qui ont été déterminés avec rigueur) ne doive pas être presque tout entier reporté à une date antérieure à son voyage, au temps où il était encore plus poète que philosophe, et où le « sublime allemand », comme disait Southey, déterminait dans les lettres anglaises une effervescence dont tous les éléments sont loin d'être bien connus. L'attrait de l'Allemagne, puis l'espèce de déception qui marque, de fait, divers incidents du voyage de Coleridge, seraient plutôt les conséquences que les données principales de l'affaire. D'une façon générale, d'ailleurs, la part qui revient à l'Allemagne dans le mouvement des idées anglaises à la fin du XVIII^e siècle n'a pas été étudiée d'une manière assurée. En dehors de la littérature « frénétique », des romans allemands de chevalerie et d'apparitions auxquels répondaient d'ailleurs des romans anglais d'apparitions et de chevalerie, en dehors des poésies à la *Lénore* et des drames issus du *Sturm und Drang*, il ne faut pas oublier que même le kantisme¹ avait eu très nettement son heure (mais selon quelle interprétation ?) dans une Grande-Bretagne intellectuelle, voire théologique, dont Edimbourg, Cambridge et un peu Londres semblent avoir été les pôles. Une étude prochaine sur Beresford nous renseignera sans doute sur quelques points de cet important chapitre, trop facilement limité au nom de W. Taylor, en attendant Coleridge, Crabbe Robinson et Carlyle ; une investigation qui porterait sur l'université de Cambridge jetterait vraisemblablement un certain jour sur d'autres aspects de la question. Le poète-philosophe dont M. Aynard scrute l'individualité avec tant d'attention ingénieuse avait peut-être en lui-même, en puissance, de quoi fournir toute sa carrière intellectuelle : mais il reste singulièrement instructif de connaître tout ce qui, en dehors de lui, pouvait « l'informer de son propre bien ».

M. Sängers ne prétend pas s'ajouter aux nombreux commentateurs du « cas » Goethe-Carlyle : le point de vue de l'histoire littéraire lui est, de son propre aveu, assez indifférent, et il estime infiniment plus utile de donner à ses compatriotes d'Allemagne une restitution aussi complète, mais aussi stylisée que possible, du portrait tracé par Carlyle du grand écrivain dont il accepta si joyeusement les leçons. Mais ce portrait est, dans l'œuvre de Carlyle, fragmentaire et disséminé : M. Sängers s'attache à en recueillir les morceaux épars, et, selon son expression, à « libérer de ses scories l'or des

1. Cf. par exemple les lettres de Londres du *Neuer deutscher Merkur* en 1796 et 1797, et le programme des conférences de Nitsch sur Kant dans le *Monthly Magazine* d'octobre 1796.

2. Thomas Carlyle, *Goethe : Carlyle's Goetheportrait nachgezeichnet von Samuel Sängers*. Berlin, Oesterheld, 1907.

pensées de Carlyle sur Goëthe. » Après un court chapitre sur les circonstances de son initiation, il donne quelques extraits de la correspondance qui, du 24 juin 1824 au 19 août 1831, s'échangea entre Weimar et Edimbourg ou Craigenputtock. Il traduit ensuite les principaux articles où apparaît Goëthe vu par Carlyle, et, s'autorisant du dessein particulier qu'il a proclamé, il ne s'interdit pas, dans ces traductions, divers remaniements de détail : la plus caractéristique de ces libertés, en dehors de la soudure qui réunit dans un même chapitre les critiques de 1828 et de 1832 sur *Wilhelm Meister*, est l'atténuation des particularités trop humoristiques par où le fougueux Écossais manifeste sa personnalité. Les deux chapitres terminaux ne laissent pas de rentrer dans le domaine de ces « recherches » dont l'auteur parlait avec quelque dédain, l'un signalant quelles incompatibilités séparent les préoccupations avant tout morales de Carlyle des soucis esthétiques de Goëthe, l'autre esquissant un maigre aperçu de la fortune ultérieure de Goëthe en Angleterre. Cette intrusion de l'histoire littéraire, qu'on semblait exorciser de prime abord, est-elle un hommage rendu à son utilité ? En ce cas, n'y aurait-il pas eu avantage (et, peut-être, déférence plus réelle à la notion de « culture » ?) à laisser au goëthisme de Carlyle son vrai caractère, ses contingences et ses particularités d'expression ? C'est à sa date, à sa place, avec ses traits épisodiques et ses singularités, que l'enseignement demandé au grand Weimarien par le trouble étudiant d'Edimbourg a sa valeur d'édification, et non comme une sorte de jugement absolu, ou qu'on pourrait rendre tel par quelques retouches, porté sur un grand homme par un autre grand homme.

Le travail de Mlle Baumann sur les traductions anglaises du *Faust* de Goëthe¹ offre beaucoup d'analogie avec celui que Mlle Langkavel a publié, il y a quelques années, sur les versions françaises du poëme : même indifférence aux circonstances extérieures (qui cependant ne laissent pas de conditionner dans une certaine mesure le caractère d'une traduction), même discrétion sur la personnalité des auteurs, même examen purement intrinsèque des diverses tentatives faites pour fournir à des lecteurs de langue anglaise un équivalent de *Faust*. Un court chapitre, parfaitement inutile et postiche, rappelle qu'avant Goëthe diverses utilisations du *Faustbuch* avaient pu entretenir en Angleterre la notoriété de la légende faustienne : médiocre préparation du terrain, puisque les premiers témoignages rassemblés par l'auteur (elle omet, entre autres, celui de Coleridge) sont en moyenne dédaigneux et inintelligents. Après avoir énuméré et brièvement apprécié trente-cinq traductions anglaises du *Premier Faust* (je n'y vois pas figurer deux numéros signalés par le catalogue du British Museum, une traduction Gurney et une traduction anonyme, toutes deux de 1842), Mlle Baumann passe à un examen plus détaillé de six versions anglaises

1. Lina Baumann, *Die englischen Uebersetzungen von Goethes Faust*. Halle, Niemeyer, 1907.

qu'elle considère comme typiques. Elle relève avec beaucoup de soin les inexactitudes et les contresens, signale les approximations rythmiques ou linguistiques qui lui semblent notables, omet de rechercher dans quelle mesure les traductions françaises des années *vingt* ont pu influer sur la floraison des *Faust* anglais de 1834-35, et insiste très délibérément sur les divergences métriques par où, malgré quelques affinités, l'anglais reste peu malléable à une traduction. Cependant il manque à son appréciation la garantie qu'offre seul chez les nationaux le sens d'une langue, de ses limites et de ses possibilités.

La monographie où Mlle J. Haskell reprend l'étude d'une de ces traductions¹, celle de l'Américain Bayard Taylor, confirme précisément cette remarque. Mlle Baumann terminait son examen de ce *Faust* anglo-saxon de 1870 par les louanges ordinaires que les critiques allemands lui prodiguent — tout comme à la traduction Sabatier chez nous. Mlle Haskell est d'accord avec son émule d'outre-mer sur un certain nombre de points, connaissance approfondie de l'original, effort méritoire d'exactitude. Mais elle s'inscrit en faux contre l'éloge courant qui célèbre ici un chef-d'œuvre parfait et absolu; et son jugement, qui s'étaie, non seulement sur l'impression fort légitime d'une lectrice de langue anglaise, mais sur une étude parfaitement documentée, minutieusement poursuivie, attentive aux divers alentours de la question controversée, emprunte à ces favorables circonstances une autorité incontestable. « Produire une traduction de *Faust* qui conserve ligne à ligne, mot à mot, le rythme et la rime de l'original, c'est là une entreprise qui a dépassé jusqu'ici les facultés humaines d'exécution. Et c'est demander l'impossible que d'exiger, d'une telle transposition, qu'elle soit encore poétique par surcroît » : Taylor, technicien habile et informé, a réalisé un « facsimilé » auquel manque la vie profonde. Tous les arguments et toutes les statistiques de Mlle Haskell n'offrent pas, à l'appui de cette opinion, des preuves d'égale valeur : c'est ainsi que le caractère de « journaliste » qu'elle attribue à Taylor dans ses autres tentatives de production poétique pourrait n'affecter en rien son activité de traducteur, ou que c'est moins l'origine latine que la signification trop abstraite d'une partie de son vocabulaire qui enlève au rôle de Marguerite, dans la version Taylor, beaucoup de sa simplicité et de son charme ingénu. La conclusion est, cependant, extrêmement affirmative : « En un certain sens, le *Faust* de Taylor n'est pas anglais. En un certain sens ce n'est plus Goethe. Taylor nous a donné un *Faust* dont la forme est souvent d'une fidélité photographique. Mais il a latinisé, sophistiqué, dilué, aminci et étiré toute la poésie de l'original au point d'enlever à sa traduction toute ressemblance vitale avec lui. »

L'intérêt et la valeur du beau livre de Mlle Dugard sur *Emerson*² sont

1. Juliana Haskell, *Bayard Taylor's translation of Goethe's Faust*, New-York The Columbia University Press, 1908.

2. M. Dugard, *Ralph. Waldo Emerson, sa vie et son œuvre*, Paris, Colin, 1907.

surtout dans la synthèse des idées générales du sage de Concord et, plus encore, de ses vues morales et de ses préceptes pratiques; c'est bien l'ouvrage qu'il fallait pour faire connaître en France, et goûter s'il est possible, une pensée qui, si elle échappe à une systématisation absolue, se prête cependant, sous une plume habile, à une transcription ordonnée: Mlle Dugard, qui pousse le souci jusqu'à traduire en vers, non sans bonheur, les fragments poétiques qu'elle a l'occasion de citer, refait à l'usage d'un public qui l'ignorait à peu près un Emerson dont elle ne dissimule pas les insuffisances philosophiques, mais qui peut très bien apporter en France aussi « de nouvelles raisons d'aimer la vie et de la rendre meilleure ». D'accord avec son objet essentiel, l'auteur ne rappelle qu'épisodiquement la dépendance où se trouve Emerson à l'égard des philosophies antérieures, et en particulier du transcendentalisme allemand: elle ne veut pas reprendre cette question au point où l'ont laissée MM. Calvin Thomas et Frothingham. Elle indique cependant, comme il convenait, qu'Emerson tient par le meilleur de son œuvre et de son activité au mouvement qui, vers 1840, révéla à la Nouvelle-Angleterre l'effort religieux et métaphysique de l'Allemagne: on peut même dire que, si le renouveau philosophique de la France de 1850 a été défini une rencontre de la métaphysique allemande au moment où elle aspirait à descendre dans les faits avec le positivisme à l'heure où il tendait à « lier » ses expériences, le Transcendentalisme américain se trouve à la jonction des doctrines germaniques de l'Unité et du Devenir avec l'esprit puritain latent et l'individualisme pratique. Il est curieux de noter en effet que le fameux discours d'Emerson, *The American Scholar*, qui fut accueilli autour de lui comme une « déclaration d'indépendance intellectuelle », fut en réalité le point de départ d'une ère de culture où le passé européen tenait la place principale: quoi de plus significatif à cet égard que les premiers volumes du *Dial*, où l'exégèse goethienne en particulier occupa tant d'espace? Il est curieux de noter aussi que le principal reproche adressé par ses adversaires au mouvement dont Emerson est aujourd'hui le survivant le plus notable ne fut pas, comme dans la France intellectuelle d'après 1850, de compromettre l'intégrité de l'individu par les tendances panthéistes venues d'outre-Rhin, mais bien d'exagérer la culture du moi et de risquer d'autoriser des « moi » gigantesques en faisant porter sur le développement de l'individu le principal effort de la pensée et de l'action. Plus encore que les objections faites par le calvinisme à une philosophie qui se refusait à attribuer au mal et au péché des valeurs réelles, ce reproche adressé par des contemporains et des compatriotes à sa morale nous aide à comprendre quelques-unes des contingences de la signification d'Emerson.

M. Merlant pose les termes d'un problème intéressant, presque irritant par la difficulté d'y trouver une solution plausible, lorsqu'il insiste, dans un livre fort attentif sur Sénancour — sinueux et un peu vététilieux comme son sujet même — sur les frappantes analogies qu'il relève entre certaines notations de l'état mystique dans *Oberman* et chez Novalis. Quelles que

soient les aptitudes de Sénancour à une sorte d' « idéalisme magique » en dehors de toute influence extérieure, ce n'est pas dans les *Réveries* que M. Merlant a trouvé les plus expressives de ces effusions — invocations à la nuit libératrice, tendance à traiter la vie comme un rêve — que Saint-Martin ne suffit pas à « situer » : c'est dans *Oberman*, paru près de six ans plus tard et après les *Hymnes à la nuit* du poète allemand. On voudrait trouver dans l'histoire littéraire les indices ou les présomptions d'un contact véritable entre ces deux idéalismes forcenés : peut-être faudrait-il chercher dans ce monde si mouvant de l'Emigration, du côté du comte de Narbonne, très lié avec le général Thielmann, le beau-frère *in spe* de Novalis, et resté en rapport avec les émigrés réfugiés, comme Sénancour, en Suisse. En tout cas, il me paraît bien probable que Jean-Paul, cité par M. Merlant, p. 117, à propos de visions apocalyptiques où la disparition du monde est entrevue, doit être mis au nombre des informateurs du singulier écrivain : dans la *Pauline de Sombreuil* que sa fille publiait en 1821, « les romans de Paul Richter » figurent au nombre des lectures où se peuvent puiser, à tout le moins, des « images romantiques », et le « Songe de Jean-Paul » a été un des rares fragments de l'humoriste allemand que nos littérateurs aient vraiment pratiqués.

∴

Avec Novalis et Sénancour, nous sommes assurément à ces confins de l'art où l' « état d'âme » tend à l'inexprimable et à l'incommunicable, et où la « forme » ne peut qu'être rejetée comme un vêtement importun. Il est à peine besoin de rappeler que parmi les influences subies par le groupe occidental des littératures, celle de l'Italie a presque toujours eu, à l'opposé, une tout autre efficacité, et que la « forme », souvent précisée jusqu'au formalisme, a été bien souvent révélée à un art plus septentrional par les réalisations italiennes. M. Spingarn publie une seconde édition du livre si net et si substantiel¹ où il a suivi, en Italie d'abord, puis d'Italie en France et de là en Angleterre, la progressive constitution de la doctrine issue de la Renaissance, enfermant peu à peu dans la gangue des règles et des préceptes ce qui n'était d'abord que des constatations ou des avis et l'approximation des lois qui président à la création de l'œuvre d'art : en dehors de rectifications de détail, cette réédition ne renferme d'ailleurs pas d'autre nouveauté qu'une conclusion où M. Spingarn reprend des idées exprimées en avrit 1904 dans un article de *Modern Philology*; elle n'offre pas un équivalent anglais de la réfection italienne de son livre qu'il publia il y a trois ans.

Le petit livre de M. de Bouchaud sur *Goethe et le Tasse*³ aurait tort de

1. Joachim Merlant, *Sénancour (1770-1846) poète, penseur religieux et publiciste*. Paris, Fischbacher, 1907.

2. J. E. Spingarn, *A history of literary Criticism in the Renaissance*, 2^e édition, New York, The Columbia University Press, 1908.

3. Pierre de Bouchaud, *Goethe et le Tasse*. Paris, Lemerre, 1907.

prétendre à la moindre nouveauté et à l'approfondissement d'une question qui a souvent occupé la critique : fondé d'une part sur les travaux de M. Solerti, de l'autre sur l'*Essai* de M. Rod, il rappelle non sans agrément, mais non sans des erreurs dont quelques-unes seulement sont des fautes d'impression, tout ce qu'il y a d'historiquement inexact et de psychologiquement werthérien dans le personnage du Tasse tel que le drame de Goethe l'a représenté.

Un des rares artistes littéraires véritables de l'Allemagne, C. F. Meyer, a dû au monde de la Renaissance italienne des incitations, des inspirations et des sujets dont la nature avait été souvent signalée, dont le détail avait été partiellement étudié par M. Blaser, mais dont un ouvrage plus approfondi vient d'établir le bilan d'une façon très documentée¹. M. Kalischer fait l'inventaire de tout ce qui, dès le début de la carrière d'écrivain de Meyer, mais surtout à partir de deux mois enthousiastes passés à Rome au printemps 1858, peut être rattaché à l'art, aux lettres, à la vie de la Renaissance italienne (comme les sources indirectes ont été seules à documenter le nouvelliste Zurichois, et que le français a été sa première langue intellectuelle, il est permis de s'étonner que Stendhal n'ait pas été pressenti à ce sujet; la *Badenfahrt* de D. Hless a vraisemblablement attiré l'attention de Meyer sur le Pogge). Le plan du livre déconcerte : après un examen des circonstances biographiques, l'auteur passe immédiatement à l'étude des sources des principaux récits italianisants de Meyer, et s'attarde à des rapprochements fort utiles pour l'intelligence de ces œuvres d'art si précieusement mosaïquées. Cependant des considérations plus générales sur l'amoralisme supérieur et la franchise d'allures de ce monde du xvi^e siècle, tel qu'il se révélait à Meyer en contradiction avec d'autres habitudes de pensée, des remarques (analogues à celles que renferme la dernière partie) sur le don de l'attitude, du geste, de la « figure » chez Meyer écrivain, auraient avantageusement précédé cette enquête de détail. Il y a eu là une éducation et une discipline, avouées par le styliste, et assez semblables à celles que cette demandait aux choses d'Italie ou à l'antiquité « naïve », une plasticité voulue et conquise au contact de l'art italien, en même temps qu'une objectivité maintenue par effort, dans une certaine mesure, pour faire contrepois à cette tendance à la subjectivité la plus douloureuse, que Meyer a lui-même confessée. Effort constant vers une représentation concrète des sentiments humains, vers une projection plastique des choses intérieures, information puisée surtout chez Burkhardt, Ranke et Gregorovius ; tels sont les bénéfices qu'a retirés de son éducation italienne — non sans une forte saveur d'alexandrinisme — l'auteur d'*Angela Borgia*.

Plus lointaine et moins directe encore est une influence subie par la fiction du xviii^e siècle, celle de l'Orient. M. Martino avait étudié la part qui

1. E. Kalischer, *Conrad Ferdinand Meyer in seinem Verhältnis zur italienischen Renaissance* (Palæstra, LXIV). Berlin, Mayer und Müller, 1907.

revient aux choses d'Asie dans l'élargissement de la pensée française et dans l'accroissement de ses moyens d'expression, des *Lettres persanes* à *Zadig* et des premières « turqueries » à *l'Orphelin de la Chine*. Mlle Conant limite une enquête analogue¹ au seul genre narratif du XVIII^e siècle anglais, et se prive ainsi volontairement de tout le parti qu'elle eût pu tirer de l'orientalisme comme école de relativité historique et de tolérance religieuse, la tradition judéo-chrétienne dépossédée, aux yeux des philosophes, de son rang exclusif, l'antique sagesse asiatique faisant apparaître la mesquinerie des petites agitations de l'homme occidental. Cependant il passe quelque chose de ces leçons dans les genres littéraires faits surtout pour l'amusement ou pour la satire éventuelle, sans arrière-pensée d'édification profonde; à plus forte raison les contes « moraux », cette plaie du XVIII^e siècle, ont-ils retenu, de cette « connaissance de l'Est », quelques enseignements que seule leur intention prédicante risquait de compromettre. Tandis que M. Martino répartissait ses matériaux selon les pays d'Orient que révélaient voyageurs et savants et qu'adoptaient les fictions des littérateurs, Mlle Conant divise son livre en quatre parties d'après la tendance dominante des œuvres littéraires « orientalistes » qu'elle examine : le plan le plus satisfaisant n'eût-il pas été une conciliation de ces deux points de vue, puisqu'il est visible que le XVIII^e siècle tendait à attribuer de préférence un caractère de passion sournoise à ses Turcs fictifs, l'observation subtile à ses Persans, la somptueuse imagination à ses Arabes, une sorte de pitié panthéiste à ses Hindous, enfin à ses Chinois et à ses Japonais une philosophie tolérante fondée sur une manière d'agnosticisme et d'immobilité d'esprit? Ainsi aurait pu se cristalliser, autour d'une interprétation fort simpliste assurément des mentalités orientales, le détail des apports relevés par l'auteur et répartis par elle dans ses quatre chapitres. Ceux-ci sont méthodiques à un autre point de vue, la nature de l'intention dominante des auteurs anglais qui cherchaient un canevas, un apologue, un déguisement dans ce vaste répertoire : les récits imaginatifs, dont le plus réussi est le *Vathek* de Beckford; les contes moraux, dont surent tirer parti Addison et Johnson pour leurs périodiques; les contes philosophiques avec *Rasselas* (nombre de fables y pourraient être rattachées); la satire des mœurs, particulièrement florissante au siècle des *Lettres persanes*. Mlle Conant a le grand mérite de tenir compte des intermédiaires, principalement français, qui formaient un degré entre l'Orient et la fiction anglaise; par le soin avec lequel elle a établi sa bibliographie et tâché de l'étendre, au delà de sa matière même, jusqu'au romantisme, elle a fait de son livre un instrument de travail des plus précieux. Sa conclusion, d'accord avec l'orientation même et les limites de son étude, se préoccupe exagérément de dresser le bilan de cet orientalisme littéraire du XVIII^e siècle au point de

1. Martha Pike Conant, *The oriental tale in England in the eighteenth century*, New-York, Columbia University Press, 1908.

vue de la forme seule et ne nous dit pas assez ce que « l'indifférence en matière de religion », la dépossession de la traditionnelle histoire judéo-chrétienne ont pu retirer de toutes ces révélations plus ou moins authentiques. Mais en ce qui concerne les vicissitudes du genre narratif, elle montre fort bien comment l'orientalisme, d'abord luxuriante fiction et jeu fantastique d'imagination, inclina peu à peu vers des fins surtout didactiques. L'élément de romantisme et d'art pour l'art qui s'y trouvait impliqué put aïe son chemin dans la mentalité anglaise sous le couvert des intentions philosophiques ou morales qui conféraient leur dignité et leur valeur les plus apparentes à tant de pastiches et d'apologues. Encore aimerait-on voir confronter l'analyse et l'appréciation de ces œuvres avec la citation des opinions contemporaines les plus caractéristiques : il y a là, si l'on entend faire l'histoire des idées aussi bien que l'histoire des livres, une précaution indispensable à observer.

FERNAND BALDENSPERGER.

Évolutionnisme et Platonisme. Mélanges d'histoire de la Philosophie et d'histoire des Sciences, par RENÉ BERTHELOT. Paris, Alcan, 1908.

Si des ouvrages de métaphysique pure ne rentrent pas dans le cadre de la *Revue Germanique*, il y a cependant exception pour les livres qui, tout en s'adressant aux philosophes, intéressent au même degré les germanisants et les anglicisants parce qu'ils apportent une contribution importante à l'histoire des idées.

Le livre de M. Berthelot est de ceux-là. Il se compose d'une dizaine d'études, parues soit sous forme d'articles de dictionnaires, soit dans les bulletins de Sociétés savantes. Ces études, d'aspect divers, présentent une réelle unité intérieure et se groupent très naturellement autour de deux idées directrices : l'idée dialectique et l'idée évolutionniste. Nous laissons de côté les chapitres ayant trait à la première de ces idées, c'est-à-dire au devoir du Philosophe de déterminer dans leurs relations mutuelles « certaines idées premières, constitutives de la pensée... et que la pensée affirme de tous les phénomènes temporels et spatiaux, de tous les objets, par cela seul qu'elle les pense (p. 278). » Nous retiendrons par contre les parties du volume consacrées à l'évolutionnisme.

L'évolutionnisme, selon M. Berthelot, se présente le plus souvent tantôt comme une doctrine mécaniste, applicable ou à la biologie seulement ou à l'ensemble des sciences ; tantôt comme une sorte de vitalisme généralisé qui voit dans la vie un principe de développement opposé au mécanisme. C'est sous la première forme que l'idée d'évolution apparaît chez Darwin et Spencer. C'est sous la seconde qu'elle est apparue dans le romantisme allemand et plus récemment chez Guyau, Nietzsche et Bergson. Or, il ressort de l'interprétation que M. Berthelot donne des doctrines spencériennes,

et qui remonte jusqu'à l'édition de 1851 de la *Statique sociale*, que l'œuvre de S. n'est pas aussi entièrement libre de tout élément romantique qu'on l'admet généralement. Dans un chapitre sur *l'origine de la philosophie de Spencer*, M. Berthelot nous montre en effet la doctrine spencérienne comme un effort pour amalgamer trois groupes d'idées d'origines diverses : la *philosophie romantique allemande*, propagée en Angleterre par Coleridge, le *benthamisme*, c'est-à-dire le libéralisme radical qui, se réclamant des philosophes intellectualistes du XVIII^e siècle, croyait possible de substituer la pensée réfléchie à l'instinct dans la direction des sociétés humaines ; enfin les *sciences biologiques et physiques*. Dans les *Premiers Principes*, comme dans les *Principes de Morale et de Sociologie*, l'influence du romantisme se fait sentir encore et les faiblesses et incohérences de la doctrine en trahissent la double origine.

M. Berthelot fait suivre son exposé de la discussion qu'il souleva dans la Société de Philosophie et à laquelle prenaient part MM. Lachelier, Tannery, E. Halévy. La question se trouve ainsi envisagée sous des aspects différents, et l'étude elle-même enrichie de vues diverses.

Dans un chapitre sur *l'histoire de l'idée de vie et sur les origines de la philosophie romantique* l'auteur étudie les origines des diverses conceptions de la vie, c'est-à-dire des théories mécanistes et physico-chimiques, vitalistes et animales. Il s'applique ensuite, dans un chapitre sur Guyau, Nietzsche et Bergson, à rattacher les doctrines de ces trois philosophes à un même type. Ce sont, selon lui, des philosophies de la vie¹.

Leurs auteurs « entendent par vie une spontanéité interne qui ne se confond pas avec la réflexion, qui est d'une part le principe du réel, d'autre part le but idéal de l'action ». Nous trouvons dans cette étude, une comparaison très instructive des théories de Nietzsche avec celles de Guyau et de Bergson, ainsi qu'une brève analyse des origines du Bergsonisme que nous recommandons à ceux de nos lecteurs qu'intéresse plus particulièrement la question des « influences ». Il y a chez Bergson — selon M. Berthelot — interpénétration, fusion — de la psychologie anglaise de Berkeley et Hume et de la métaphysique romantique allemande, plus spécialement de celle de Schelling. En recherchant l'origine du romantisme de Bergson, l'auteur la trouve dans l'influence très profonde de Ravaisson. « Ravaisson, dit-il, p. 134, est un continuateur de Schelling qu'il a connu à Munich ; ses conceptions fondamentales dérivent de la métaphysique de Schelling ; c'est à lui qu'il doit la doctrine suivant laquelle le principe de toutes choses est une activité spirituelle libre, qui est à la fois amour et activité esthétique, tandis que la matière et les idées logiques et mathématiques n'auraient qu'une réalité imparfaite. »

La question des influences est reprise par M. Berthelot dans un impor-

1. Voir à ce sujet du même auteur : *Sur le pragmatisme de Nietzsche*, *Revue de Métaphysique*, juillet 1908.

tant chapitre sur *Le sens de la philosophie de Hegel*. « En s'inspirant de l'esprit général de la philosophie hégélienne, dit-il, il est possible d'orienter sa pensée au milieu de doctrines contemporaines comme la psychologie de M. Bergson et la logique de M. Russel. » Les indications de M. B. aideront en effet quiconque veut aborder l'étude du Bergsonisme à en mieux différencier les divers éléments, sans pour cela faire méconnaître l'unité d'inspiration dont cette doctrine découle. On lira avec un intérêt particulier les passages, p. 193-199, relatifs à certaines pensées communes à Bergson et à Hegel : conception qualitative et dynamiste de l'esprit, négation du substantialisme et atomisme.

En étudiant le sens de l'hégélianisme, sa valeur historique et théorique, en nous montrant son intérêt actuel et vital, M. Berthelot nous fait faire en outre, selon le mot de M. Boutroux, « l'apprentissage philosophique le plus fructueux ». Rechercher ce qui survit d'une doctrine, n'est-ce pas en effet la meilleure manière d'en déterminer les parties essentielles, d'en découvrir la vertu vivante? Où le fameux mot hégélien de la rationalité du réel trouverait-il mieux son application que là où il s'agit de dégager, dans une doctrine, ce qui *est* de ce qui *n'est plus*? Car, déterminer dans un système les éléments durables et dont la survivance n'est pas un fait de contingence, n'est-ce point en déclarer l'efficacité nécessaire?

Le livre de M. Berthelot, en dehors des vues nouvelles qu'il apporte sur l'histoire des idées, aura le mérite d'avoir invité plus d'un lecteur à y aller voir, à reprendre, à son plus grand profit, la lecture de tel ou tel philosophe, à parfaire sa culture littéraire par la connaissance des métaphysiques qui représentent, en quelque sorte, la substructure des ouvrages de littérature dont il s'agira, pour lui, de pénétrer le sens plus profond et de saisir la portée véritable.

I. TALAYRACH.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Langue et Littérature anglaises.

I. — Livres nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — *W. J. Couper*, The Edinburgh periodical press to 1800, vol. I (1642-1700), Stirling Mackay, 5 s. — *A. Petri*, Uebersicht über die im Jahre 1902 auf dem Gebiete der englischen Philologie erschienenen Bücher und Aufsätze, Supplément Anglia 1904, Halle, Niemeyer, 4 m.

LANGUE. — *a. EN GÉNÉRAL.* — Oxford English Dictionary, ed. *W. A. Craigie*, vol. VIII, Reserve-Ribaldously, Frowde, 5 s. — *H. Harrison*, Surnames of the United Kingdom, parts IV-V, Eaton Press, 1 s.

LITTÉRATURE. — *a. ANGLO-SAXON ET MOYEN-ANGLAIS.* — *K. Jansen*, Die Cynwulf-Forschung von ihren Anfängen bis zur Gegenwart, Bonner Beiträge n° 24, Bonn, Hanstein, 4 m. — *G. C. Coulton*, Chaucer and his England, Methuen, 10 s. 6.

b. XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — *H. de Selincourt*, Great Raleigh, Methuen, 10 s. 6. — *A. Hofherr*, Thomas Rymers dramatische Kritik, Beiträge zur neueren Literaturgeschichte n° 1, Heidelberg, Winter, 4 m. 25. — *E. S. Lyttel*, Sir Wm. Temple, Simpkin, 2 s. 6. — *E. Marston*, Th. Ken and Izaak Walton, Longmans, 6 s.

c. DRAME ET SHAKESPEARE. — *Jahrbuch der deutschen Shakespeare-Gesellschaft*, ed. Aloïs Brandl und Max Förster, 44^e année, Berlin, Langenscheidt, 11 m. — *G. G. Greenwood*, The Shakespeare problem restated, Lane, 21 s. — *Sir Spenser St. John* ed., Essays on Shakespeare and his works, Smith Elder, 9 s. — *A. Ch. Swinburne*, The Age of Shakespeare, Chatto and Windus, 6 s. — *A. H. Thorndike*, Tragedy (in England in the XIXth century), Constable, 6 s. — *W. H. Pollock*, Impressions of H. Irving, Longman, 3 s. 6. — *Ellen Terry*, The story of my life, Hutchinson, 6 s.

d. XVIII^e SIÈCLE. — *James Beattie*, Some unpublished letters, ed. *A. Mackie*, Aberdeen, Daily Journal office, 1 s. — *Sir Spencer Walpole*, Essays political and biographical (Lord Halifax, Croker, Crabbe, Lord Granville, etc.), Unwin, 10 s. 6.

e. XIX^e SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — *H. D. Sedgwick*, The New American type and other essays, Constable, 6 s. — *C. Yriarte*, translated by *A. H. Mathew*, Francesca di Rimini in legend and in history, Nutt, 1 s. 6. — *B. Jacobi*, *Eliz. B. Browning als Uebersetzerin antiker Dichtungen*, Müns-

tersche Beiträge, Münster, Schöningh, 2 m. 60. — *R. S. Craig*, The making of Carlyle, Nash, 10 s. 6. — *G. K. Chesterton*, A Criticism, Alston Rivers, 5 s. — *J. Blyth*, Edw. Fitzgerald and « Posh », J. Long, 4 s. — *G. M. Gould*, Concerning Lafcadio Hearn, with bibliography, Unwin, 8 s. 6. — *John Morley*, Miscellanies, 4th series, Macmillan, 7 s. 6. — *A. Noyes*, Drake, an English epic, books VI-XII, Blackwood, 6 s.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — *a. DES ORIGINES AU XVIII^e SIÈCLE.* — *E. Dupont*, Recherches historiques et topographiques sur les compagnons de Guillaume le Conquérant, Saint-Servan, Haize, 5 fr. — *F. W. Maitland*, The Constitutional History of England, Cambridge University Press, 12 s. 6. — *F. J. C. Hearnshaw*, Leet Jurisdiction in England, Southampton, Cox and Sharland. — *R. Stewart Brown*, The Wapentake of Wirral, Liverpool, Young, 10 s. 6. — *H. Atton and H. H. Holland*, The King's Customs to 1800, Murray, 10 s. 6. — *W. Osler*, Thomas Linacre, Cambridge Univ. Press, 2 s. 6. — *A. Savine*, La cour galante de Charles II, Paris, L. Michaud 1 fr. 50. — *G. B. Hertz*, British Imperialism in the XVIIIth century, Constable, 6 s. — *P. H. Ditchfield*, The Old Time Parson, Methuen, 7 s. 6.

b. XIX^e SIÈCLE. — HISTOIRE POLITIQUE. — *J. B. Atlay*, The Victorian Chancellors, vol. II, Smith Elder, 14 s. — *T. H. S. Escott*, The Story of British Diplomacy, Unwin, 16 s. — *A. L. Lowell*, The Government of England, 2 vol. Macmillan, 17 s. — *G. Mac Call Theal*, History of South Africa since September 1795, vol I et V, Sonnenschein à 7 s. 6. — HISTOIRE SOCIALE. — *H. E. Barrault*, Le droit d'association en Angleterre, Paris, Larose et Tenin, 6 fr. — *J. Mc Cabe*, Life and letters of G. J. Holyoake, 2 vol. Watts, 16 s. — *B. W. Kelly*, A short history of the English Bar, Sonnenschein, 2 s. 6. — *Lloyd Sanders*, The Holland House Circle, Methuen, 12 s. 6.

— HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. — *L. de Beauriez*, Quelques pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre, Perrin, 2 fr. 50. — *A. W. Benn*, Modern England, a record of opinion and action, Watts, 7 s. 6. — *F. Harrison*, Realities and Ideals, Macmillan, 7 s. 6. — IRLANDE ET AMÉRIQUE. — *A. St. Green*, The making of Ireland and its undoing (1200-1600), Macmillan, 10 s. — *F. Sheehy-Skeffington*, Michael Davitt, Unwin, 7 s. 6. — *S. G. Fisher*, The Struggle for American Independence, 2 vol., Lippincott, 18 s. — *F. J. Stimson*, The Law of the Federal and State Constitutions of the United States, Boston Book Co. — *A. Tardieu*, Notes sur les États-Unis, C. Lévy, 3 fr. 50.

II. — Réimpressions.

LANGUE. — *S. Daines*, Orthoepia anglicana (1640), ed. Rösler et Brotanek, avec Introd., Halle, Niemeyer, 7 m.

LITTÉRATURE. — *a. ANGLO-SAXON.* — *Phoenix*, ed. O. Schlotterose, Bonner Beiträge n° 25, Bonn, Hanstein, 5 m.

b. XVI^e ET XVII^e SIÈCLES. — *Celestina*, With an Interlude of Calisto and Melebea, ed. H. W. Allen, Library of Early Novelists, Picaresque section,

vol. I, Routledge, 6 s. — *Giles and Phineas Fletcher*, Poetical Works, ed. Boas, vol. 1, Cambridge Univ. Press, 4 s. 6.

c. DRAME ET SHAKESPEARE. — *Henslowe's Diary*, part. II, ed. W. W. Greg, A. H. Bullen, 10 s. 6. — *John Heywood*, John, Tib and Sir John; Tom Tiler and his wife, by Anon., ed. J. S. Farmer, Museum Dramatists, Gibbings, 2 s. — *Ben Jonson*, Dramen, 2 vol., Materialien zur Kunde... Leipzig, Harrassowitz, 24 m.; *Cynthia's Revels* nach der Q^e 1601, même collection, 5 m. 60. — *W. C. Hazlitt*, Shakespeare, 3rd ed., Quaritch, 10 s. 6. — *Johnson on Shakespeare*, essays selected by W. Raleigh, Frowde, 2 s. 6. — *The Century Shakespeare*, with Introd. by F. J. Furnival, 40 vol. à 9 d., Cassell; *Julius Cæsar*, ed. W. H. Hudson. The Elizabethan Shakespeare, Harrap, 2 s. 6.

e. XIX^e SIÈCLE. — *Coleridge, Hartley*, Complete Poetical Works, Muses Library, Routledge, 1 s. — *Keats*, Poetical Works, ed. H. Buxton-Forman, Frowde, 2 s. 6. — *R. Kipling*, Poetical Works, 4 vol. Methuen à 5 s. — *David Masson*, Memories of London in the Forties, Blackwood, 3 s. 6. — *Shelley*, Prometheus Unbound, ed. Ackermann, Heidelberg, Winter, 2 m. 40. — *Tennyson*, Demeter, Queen Mary and Harold, annotated ed., 2 vol., Macmillan, à 4 s. — *W. M. Thackeray*, Works, vol. I-VI, Frowde, à 2 s. — *R. H. Sherard*, Oscar Wilde, Greening, 1 s.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — *Stow's Survey of London* (1603), ed. Ch. L. Kingsford, vol. I-II, Frowde, 30 s. — *L. Hutchinson*, Colonel Hutchinson, Roundhead, Library of Memoirs, Sisleys, 1 s. — *Earl Stanhope*, The Reign of Queen Anne (1601-1713), Murray, 55. — *Lady Charlotte Bury*, The Diary of a Lady-in-Waiting (under George IV), 2 vol., Lane, 21 s.

Revue allemandes.

März. — Halbmonatsschrift für deutsche Kultur. Verlag von A. Langen, München. Abonnement : 3 mois, 6 m.

« *Germinal* » serait la meilleure traduction de ce titre qu'un frontispice commente heureusement. La campagne en mars avec des chemins en fondrière et des plaques de neige aux talus. Pourtant, dans le ciel, passe un souffle nouveau : sur l'arbre, les bourgeons s'enflent. Les moutons se hasardent hors de la crèche pour tondre la première herbe. Ce sera bientôt le printemps, la floraison des idées nouvelles.

Dans *März* l'art et la littérature tiennent moins de place que la politique. Les événements y sont commentés en de courts articles frondeurs qui rappellent les railleries du *Simplicissimus*. Les deux journaux sont d'ailleurs un peu cousins. *März* n'est point l'organe d'un parti, mais ses collaborateurs Théodore Barth, Ludwig Thoma (le Peter Schlemihl du *Simplicissimus*), Jean Jaurès permettent de placer la revue dans la « gauche avancée ». S'il est vrai, ainsi que le croient quelques-uns, que le « bloc hottentot »,

la rupture dans le parti Freisinnig entre Naumann et Barth, les querelles mêmes des « Nordistes » et « Sudistes » au congrès socialiste de Nuremberg annoncent le réveil d'un nouveau libéralisme en Allemagne, *März* mérite son titre précurseur.

Signalons quelques articles parmi les derniers numéros : Repos russe d'Alexandre Ular (n° 14), l'ère nouvelle d'Ahmed Riza (n° 16), le Congrès international du libre échange par Lujo Brentano et des lettres inédites de Tolstoï à Obolenski (n° 17), des souvenirs fort curieux sur le prince Abdul-Medjid, le fils du sultan Abdul-Azis (n° 18).

Süddeutsche Monatshefte (Munich), fascicule de septembre.

Borchardt : Der Kaiser (Étude sur l'empereur Guillaume II). *M. Siebert* : « Contra Ellen Key ». *G. Th. Lichtenberg* : « Neue Briefe » communiquées par E. Ebstein. « *Spectator Novus* » : « Kirchenpolitische Briefe (suite). *Hofmiller* : « Neue österreichische Erzähler ». *P. Busching* : Harden.

Fascicule d'octobre : *F. v. Payer* : Die Mainlinie (Étude sur la situation des états de l'Allemagne du Sud vis-à-vis de la Prusse). *G. Pauli* : Die Kunst an deutschen Fürstenhöfen (Ludwig I, Ludwig II, de Bavière; Frédéric-Guillaume IV de Prusse et Guillaume II, mécène d'art). *Brahms und Joachim* : Briefe. *J. Hofmiller* : W. Busch (le pessimiste, l'émule de Schopenhauer dans ses lettres à Maria Anderson). *Spectator Novus* : Kirchenpolitische Briefe (suite).

Preussische Jahrbücher. Hgg. von H. Delbrück. Monatlich.

Juli 1908. — *G. W. Schiele* : Über Arbeiteransiedlung auf dem Lande. — *H. Romundt* : Max Stirner und die nachkantische Philosophie. — *Langer* : Kriminal Statistik und Strafrechtsreform. — *E. Daniels* : Oesterreich als deutscher Einheitsstaat unter der Reaktion. — *M. Wagner* : Ein Brief Lessings.

(La lettre inédite de Lessing datée de Wolfenbüttel 21 mai 1777 est adressée à Claudius. *M. Wagner* en a obtenu communication par le pasteur Schröder, d'Altona, qui possède les papiers de Claudius. Son intérêt est d'établir que Lessing entra en rapport avec Merck vers cette époque à la suite d'une lettre que Merck lui écrivit au sujet des procès d'Eva König.)

August. — *A. Mayer* : Goethe et Helmholtz. — *H. von Schoeler* : die Kunst und ihre Strömungen. — *J. Loserth* : Wie Steiermark, Kärnten und Krain wieder katholisch wurden. — *S. Schwarz* : Ideale der deutschen Real-schule. — *F. Hüpeden* : Die preussischen Städteordnungen und die städtischen Finanzen. — *Hugo Falkenheim* : Kuno Fischers Frühzeit, I.

Revues anglaises.

The Edinburgh Review, n° 423 : January. — The government of subject races. — Lady Marie Workley Montagu. — The origin and Prospects of gothic Architecture. — Bishop Gore and the Church of England. — The fallacies of Socialism. — Versailles. — Heinrich Heine : Emotion and Irony. — Religion in Literature. — The Agricultural Position of the United Kingdom. — The Second Hague Conference. — Queen Victoria and her Ministers.

N° 424 : April. — Fénelons Flock — The pastoral Industry of the United Kingdom — William Pitt, Earl of Chatham. — A Dutch Blue. — Stocking and Quaker of the Seventeenth Century. — The modern Angler. — Dante in English Literature from Chaucer to Cary. — Mr. Hardy's « Dynasts ». — On Ugliness in Fiction. — The Travels and Poems of Charles Montagu Doughty. — Parties and Politics.

N° 425 : July. — Port Royal. — Liverpool. — Hymnology, Classic and Romantic. — Fénelon at Cambrai. — Herbert Spencer. — Colonial Policy under the Earl of Elgin. — The « Three Colour » Process. — Lord Milner and Canadian Preference. — Women and the Franchise.

Publications of the Modern Language Association of America. Edited by Charles H. Grandgent, vol. XXIII, 2.

Elizabeth Barrett's Influence on Browning's Poetry, by John W. Cunliffe — English Doublets, by Edward A. Allen — The undergraduate curriculum in English Literature, by Frank G. Hubbard. — The date of Chaucer's *Troilus et Criseyde*, by John Livingston Lowes.

The North American Review, edited by George Harvey Monthly. — 94th year.

July 1908. — James Bryce : Queen Victoria's Letters. — Kogoro Takahira : Durham White Stevens. — W. R. Thayer : The Centennial of Lincoln and Darwin. — Francis M. Burdick : Swiftless of justice in England. — W. R. Rideing : Some Women of Pinero's. — Albert B. Hart : Outcome of the Southern Race Question. — Edward S. Martin : Too much Success. — H. Addington Bruce : What Quebec has meant to the United States. — T. B. Edgington : Repeal of the Fifteenth Amendment — Sydney Brooks : The New Ireland, V. — W. H. Allen : Need of Departments of School Hygiene. — Lawrence Gilman : The Alleged Passing of Wagner — G. Harvey (the editor) : Grover Cleveland.

August. — Henry L. Nelson : Grover Cleveland — Jean Jaurès : Socialism and International Arbitration. — Th. Gilman : The Aldrich-Vreeland Bill. — Elizabeth Bisland : Morals of the modern Heroine. — George V. L. Meyer : Postal Savings Banks. — W. D. Howels : Some unpalatable

Suggestions. — Sydney Brook : New Ireland. — Francis M. Burdick : Injunctions in Labor Disputes. Otto Simon. — Esperanto in Germany.

Revue scandinaues.

Tilskuereu (Copenhague, Gyldendal). 1908.

V. — Astrid Ehrencron-Kidde : Kvinde (nouvelle). — J. Henningsen : Nutidens Kina, II (Mouvement irrésistible qui, depuis la guerre avec le Japon, entraîne la Chine vers la civilisation européenne. Réformes administratives et militaires. Guerre à l'opium. Que sera la Chine de demain?). — Vilhelm Wanscher : Ordningen af den danske Malerisamling i Kunstmuseet (Nécessité de ranger les tableaux chronologiquement et par genres, tout en tenant compte de l'éclairage et de l'entourage). — Fr. Buhl : Om en ny oversættelse af det gamle Testamente (Nouvelle trad. de l'Ancien Testament entreprise en collaboration par les prof. Jacobsen et Michelet, de Kristiania, et le pasteur Martensen Larsen, sous la direction de Fr. Buhl, en toute indépendance scientifique). — Bj. Björnson : Hvor avgjøres Europas Fremtid for de første Hundreaar? (En Autriche, laisser les peuples parler leurs langues : la nécessité les obligera à apprendre l'allemand). — Arthur Christensen : Tusind og en Nats Bagdad (La résurrection de Bagdad sous l'influence allemande).

VI. — J. Heckscher : De svenske Nordlande (L'avenir économique du Nord-land suédois). — Andreas Haukland : I Malstrømmen (nouvelle). — Fred. Poulsen : Delos (Les fouilles de la mission française). — A. C. Larsen : Jesus och Kristus (Que Jésus de Nazareth s'est considéré comme un Messie politique, rêveur et manquant de sens pratique, tandis que le Christ personnifie l'idéal de l'humanité). — D. N. : En Jernbanesamtale (Du rôle du Danemark en cas de guerre anglo-franco-allemande). — K. A. Wieth. Knudsen : Johan Svendsen som Komponist (Le plus grand des compositeurs européens depuis la mort de Grieg). — Carl Hansen : De forenede Staters Politik, I (En Danemark la politique est de protéger les petits, en Amérique de se défendre contre les grands).

Samtiden (Kristiania, Ascheboug). 1908.

V. — Ludv. Meyer : Ny lovgivning om vandfald, bergverk og skog (L'avenir économique de la Norvège et la loi sur les chutes d'eau). — Björnson : Hvor avgjøres Europas fremtid for de første Hundreaar (même article que dans « Tilskuereu »). — Elisa Ulvig : Folkelivsbilleder fra Søndfjord (Un pays de la Norvège où l'on est obligé d'attendre la fonte des neiges pour enterrer les morts et baptiser les enfants nés pendant l'hiver). — Waldemar Dons : En moderne tænker (A propos du livre de Houston Stewart Chamberlain : Die Grundlagen des XIX^{ten} Jahrhunderts). — Axel Andersen : To

religioner (Qu'il y a dans le christianisme actuel deux religions opposées : l'orthodoxe et la moderne). — Prof. Ivar Bang (Lund) : Blodets baand (Les liens du sang entre le singe et l'homme sont une réalité chimique).

VI. — Henrik Wergeland og hans tid (Documents sur Wergeland et son temps : lettres, dessin, autographe). — Halvdan Koht : Studenterliv i Wergelandstiden (La vie d'étudiant au temps de Wergeland). — Sigrid Undset : Trois poésies. — Joh. Ording : Religionen (La religion une forme de la vie intellectuelle). — Elisa Ulvig : Foekelivsbilleder fra Søndfjord (Scènes de la vie populaire dans le Søndfjord aux environs de 1880).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). 1908.

IV. — Aug. Hahr : Ur en schlesisk Adelsmans Dagbok i Sverige paa 1590-talet (Journal d'Erik Lassota von Steblow pendant son voyage en Suède en 1590). — Carl G. Laurin : Wilh. Busch (Caractéristique de son talent : le pessimisme de Schopenhauer adouci par l'humour). — Sigfrid Siwertz : Trois poésies trad. du français de G. Rodenbach, II. de Régner et J. Moréas. — T. J. Arne : Hans Hildebrand som förhistoriker (Son rôle dans les études d'archéologie préhistorique). — Johnny Roosval : Hans Hildebrand och den svenska Medeltidskonsten (Son ouvrage « La Suède au moyen âge » constitue un véritable musée d'art). — A. Möller : Revue des livres.

V. — Mila Hallmann : Fru Anna Maria (Une maîtresse femme au XVII^e siècle). — L. M. Baath : Harald Gabriel Hjärne (Veut débarrasser l'histoire des herbes folles afin de mieux percevoir la vérité du passé). — Harald Kidde : Aften (nouvelle).

VI. — Carl Behrens : Joh. Hermann Wessel (L'auteur maintenant oublié de « Kærlighed uden Strømper » (1772), parodie la tragédie française et défend le naturel au théâtre). — Hanna Rönnerberg : Den Aaländska ögruppen (Les îles Aaland : description et histoire). — Ivar Conradson : En röst, en stjärna ur dödens djup (Poésie). — Gust. Ullman : Lifdrabanter (nouvelle). — Erik Hedén : Revue des poètes suédois. — C. G. Laurin : Le théâtre à Stockholm.

Samtiden (Kristiania, Aschehoug). Fasc. 7, 1908. — Dr G. Fasting : Den pædagogiske situation (L'école doit, en dehors de toute confession, développer le sentiment religieux de l'enfant). — Erik Givskov : Irland og home rule (La question irlandaise est surtout une question agraire). — Dr Halvdan Koht : Bondepolitikken (Lutte entre paysans et fonctionnaires : son développement en Norvège au cours du XIX^e siècle). — Prof. Moltke Moe : To eventyr (Illustre par des exemples les deux qualités fondamentales de tout conte : la ressemblance du thème essentiel et des principaux motifs à travers les peuples et les temps et leur éternelle transformation). — Dr Andr. M. Hansen : Tidens tanker (Que la culture européenne a eu ses principales racines en Asie Mineure d'où elle a pénétré dans les pays du nord par des voies qui ne seraient pas forcément celles d'Athènes et de Rome).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal). Juillet 1908. — Jens Thiis : Eugène Delacroix (Delacroix et son temps; D. et l'Orient; D. impressioniste; sa technique et sa façon de travailler; peinture et musique). — Dalhoff-Nielsen : Danskere paa Jernbane (Copenhague doit être fortifié du côté de la terre comme de la mer, ou pas du tout). — A. G. Chater : Det irske Teater (Du rôle du théâtre dans la renaissance celtique). — Edv. Brandes : Rigdagssamlingen 1907-1908. I (La politique au parlement danois). — Julius Schiøtt : Dyrefotografering i naturen (De l'intérêt et de la difficulté qu'il y a à photographier les animaux en liberté).

Août 1908. — Edv. Brandes : Rigdagssamlingen 1907-08 II. (De la composition et de la politique de l'assemblée parlementaire danoise). — Erik Lie : Af. Jonas Lie Livserindringer (Quelques souvenirs de la vie de Jonas Lie rapportés par Erik Lie). — Herman Bang : Jonas Lie (Portrait du poète). — J. Østrup : Islams Jaernbane (Importance du chemin de fer de La Mecque). — Niels Møller : George Borrow (Biographie et mérites de G. B.; ceux qui l'aiment, l'aiment bien).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström), fasc. 7, 1908. — A. M. Roos : Barnet som konstnär (Les dessins des enfants : leur importance au point de vue de la psychologie). — Sigurd Elmblad : Det tigande (Poésie). — Sigurd Curman : Stockholms nuvarande raadhus (L'hôtel de ville de Stockholm d'après les plans et projets conservés aux archives). — Gust. Hetsch : Det kgl. Theater i København. I. Operaen. II. Skuespil af Carl Behrens (Revue du théâtre danois). — Erik Hedén : Svensk vers (Revue des poètes suédois).

LÉON PINEAU.

TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES ORIGINAUX

Bauer (Henry). — La conception de l'hellénisme dans Goethe et dans Frédéric Nietzsche	365
Cazamian (Louis). — L'intuition panthéiste chez les romantiques anglais. Essai d'une interprétation positive	414
Cestre (Charles). — <i>The church of Brou</i> de Matthew Arnold	527
Chaffurin (L.). — L'évolution morale de Silas Marner	317
Hermant (Paul). — Le panthéisme dans la littérature flamande .	121
Hermant (Paul) et Ch. Vandervaele. — La peinture flamande contemporaine	505
Lirondelle (André). — Catherine II élève de Skakespeare	179
Pitollet (Camille). — Lettres inédites de Thomas Carlyle, John Murray et I. D. Aitken à N. H. Julius, avec une notice sur ce dernier . .	278
Ponchont (Angèle). — Rahel Varnhagen moraliste	147
Seillière (Ernest). — Un différend littéraire entre la France et l'Allemagne : Les scènes historiques de la Renaissance, par le comte de Gobineau	15
Talayrach (I.). — Un ami de Nietzsche : Franz Overbeck	1
Talayrach (I.). — Julius Bahnsen, l'homme et l'œuvre	257

II. — NOTES ET DOCUMENTS

Daniels (W. M.). — Des Maizeaux en Angleterre, d'après des manuscrits inédits du Musée britannique.	40
F. B. — Projet d'établissement d'un théâtre anglais à Paris, 1823 . .	333
Morize (André). — Th. Hobbes et Samuel Sorbière. — (Notes sur l'introduction de Hobbes en France)	193
Ravizé (A.). — Lettres inédites de Freiligrath	539

III. — SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES.	205, 335, 456, 559
--	--------------------

IV. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

<i>Ackermann.</i> — R. P. B. Shelley (Koszul)	100
<i>Alberts (W.).</i> — Hebbels Stellung zu Shakespeare (A. Tibal)	577
<i>Aufzeichnungen eines Kämpfers</i> (H. Lichtenberger)	207
<i>Bauer (M.).</i> — Die deutsche Frau in der Vergangenheit (F. Piquet)	78
<i>Bartels (R.).</i> — Zu Schiller's Ideal Und das Leben (V. Basch)	212
<i>Bastian (R.).</i> Balladenbibel (A. T.).	85
<i>Bastide (C.).</i> — John Locke (L. Cazamian).	235
<i>Becker (H. K.).</i> — Kleist und Hebbel (A. Tibal).	340
<i>Benoit (F.).</i> — W. Blake, le visionnaire (J. Aynard).	96
<i>Berger (P.).</i> — W. Blake. Mysticisme et Poésie (J. Aynard).	96
<i>Berger (P.).</i> — R. Browning (L. Cazamian).	238
<i>Berthelot (R.).</i> — Evolutionnisme et Platonisme (I. Talayrach).	618
<i>Bibliothèque d'histoire contemporaine</i> (B. Auerbach)	227
<i>Brandes (G.).</i> — Erinnerungen (H. Lichtenberger).	211
<i>Bouniatan (M.).</i> — Geschichte der Handelskrisen in England (P. Mantoux).	595
<i>Butler (L.).</i> — Hudibras (A. Feuillerat)	488
<i>Castelain (M.).</i> — Ben Jonson (A. Feuillerat)	481
<i>Castelain (M.).</i> — Ben Jonson. Discoveries (A. Feuillerat).	481
<i>Cambridge History of English Literature</i> (R. Huchon).	475
<i>Coleridge.</i> — Literary Criticism, ed. Mackail (C. Cestre).	590
<i>Coleridge.</i> — Biographia Literaria, ed. Shawcross (C. Cestre)	590
<i>Cowley (A.).</i> — Poems (A. Feuillerat).	488
<i>Cowley (A.).</i> — Essays, plays, etc. (A. Feuillerat).	488
<i>Denisot.</i> — Nicolas, du Mans (A. Barbeau).	103
<i>Dimnet (E.).</i> — La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine (L. Morel).	232
<i>Douady (J.).</i> — Liste chronologique des œuvres de W. Hazlitt (L. Cazamian)	102
<i>Dilthey (W.).</i> — Das Erlebniss und die Dichtung (I. Talayrach)	584
<i>Düringer (A.).</i> — Nietzsche's Philosophie und das heutige Christenthum (H. Lichtenberger).	210
<i>Eckelmann (E. O.).</i> — Schiller's Einfluss auf die Jugenddramen Hebbels (A. Tibal).	341
<i>Finnar Jönson.</i> — Den islandske Historie (L. Pineau).	241
<i>Frenkel (J.).</i> — Hebbel's Verhältnis zur Religion (A. Tibal)	341
<i>Geiger (L.).</i> — Das junge Deutschland (J. Dresch)	338
<i>Geiger (L.).</i> — Jean-Jacques Rousseau (J. Dresch).	340
<i>Glass (M.).</i> — Klassische und romantische Satire (I. Rouge).	94
<i>Golther (W.).</i> — Tristan und Isolde (F. Piquet)	79

<i>Greiner (L.)</i> . — Städte und Landschaften (A. Tibal)	574
<i>Guérin (L.)</i> . — Fr. Hebbel (A. Tibal)	341
<i>Halle (I.)</i> . — Antiquariat (A. Tibal)	341
<i>Hamann (I. G.)</i> . — Sibyllinische Bücher (J. Blum)	62
<i>Hegel (G. F. W.)</i> . — Theologische Jugendschriften (I. Talayrach) . . .	89
<i>Helmholtz (A.)</i> . — The indebtedness of Coleridge to A. W. Schlegel (C. Cestre)	590
<i>Horneffer (E.)</i> . — Hebbels' Verhältniss zur Religion (A. Tibal)	341
<i>Huchon (R.)</i> . — Mrs Montagu and her friends (C. Cestre)	349
<i>Jacoby (G.)</i> . — Herder's und Kant's Ästhetik (V. Basch)	214
<i>Jean Paul (F. Richter)</i> . — Ouvrages et Dissertations sur J. P. publiés dans les dix dernières années (J. Firmery)	50
<i>Kayka (E.)</i> . — Kleist und die Romantik (I. Rouge)	90
<i>Keckeis (G.)</i> . — Dramaturgische Probleme in Sturm und Drang (J. Dresch)	574
<i>Lasserre (P.)</i> . — Le Romantisme français (V. Basch)	463
<i>Lichtenberger (H.)</i> . — L'Allemagne moderne, son évolution (H. Bauer)	82
<i>Legouis (E.)</i> . — Dans les sentiers de la Renaissance anglaise (L. Caza- mian)	234
<i>Malone Society (E. Legouis)</i>	231
<i>Marold (K.)</i> . — Tristan des Gottfried von Strasburg (F. Piquet) . . .	77
<i>Martin (E.)</i> . — Der Versbau des Heliand (F. Piquet)	81
<i>Matter (P.)</i> . — Bismarck (G. Pariset)	468
<i>Matter (P.)</i> . — Quelques livres sur Bismarck	68
<i>Meillet (A.)</i> . — Introduction à l'étude comparative des langues indo- européennes (R. Gauthiot)	356
<i>Mengers (C.)</i> . — Der Kulturkampf in Vergangenheit und Gegenwart (H. Lichtenberger)	212
<i>Minor (J.)</i> . — Goethe's Mahomet (J. Dresch)	572
<i>Muth (R. von)</i> . — Einleitung in das Nibelungenlied (F. Piquet) . . .	223
<i>Nelle (W.)</i> . — P. Gehrhardt's geistliche Lieder (F. Piquet)	80
<i>Oxford English Dictionary</i> (Derocquigny)	353
<i>Petrich (H.)</i> . — Paul Gehrhardt, seine Lieder und seine Zeit (F. Piquet).	80
<i>Pfeffer (G.)</i> . — Die Psychologie der Charactere in Hebbel's Tragödien (A. Tibal)	578
<i>Piquet (F.)</i> . — Précis phonétique historique de l'allemand (L. Mis) .	86
<i>Poetzsch (A.)</i> . Studien zur frühromantischen Politik und Geschichts- auffassung (E. Tonnelat)	348
<i>Prehn (A.)</i> . — Agnes Bernauer in der deutschen Dichtung (A. Tibal) .	341
<i>Reimer (J.-L.)</i> . — Grundzüge deutscher Wiedergeburt (H. Lichten- berger)	207
<i>Rodenberg (J.)</i> . — Aus der Kindheit (I. Talayrach)	95
<i>Sakheim</i> . — A. E. T. A. Hoffmann (E. Tonnelat)	587
<i>Schatz (F. P.)</i> . — Altbairische Grammatik (F. Piquet)	224

<i>Schelling</i> (F. W. J. von). — Werke in Auswahl (I. Talayrach)	582
<i>Scheunert</i> (A.). — Der junge Hebbel (A. Tibal)	579
<i>Schmidt</i> (O. E.). — Fouqué, Apel, Miltz (E. Tonnelat).	348
<i>Scholz</i> (W. von). — Hebbel (A. Tibal).	341
<i>Scholz</i> (W. von). — Hebbel's Dramaturgie (A. Tibal)	341
<i>Schütz</i> (P.). — Th. Storm (A. Vulliod).	588
<i>Seiler</i> (F.). — Die Entwicklung der deutsche Cultur im Spiegel des deutschen Lehnworts (F. Piquet)	225
<i>Seillière</i> (E.). — La philosophie de l'Impérialisme (V. Basch)	459
<i>Sergel</i> (A.). — Oehlenschläger in seinen Beziehungen zu Goethe, Tieck, Hebbel (A. Tibal)	581
<i>Shoefeld</i> (W.). — English Literature from the Norman Conquest (R. Huchon).	472
<i>Solger</i> (R. W. F.). — Erwin (E. Tonnelat).	216
<i>Sonnenschein</i> (S.). — Five thousand words, etc. (J. Delcourt).	355
<i>Spitteler</i> (C.). — Meine Beziehungen zu Nietzsche (M. Hütter).	470
<i>Storm</i> (Th.). — Briefe in die Heimat (A. Vulliod).	220
<i>Stürmer</i> . — Griechische Lantlehre auf ethymologischer Grundlage (H. Weil).	96
<i>Taco de Beer</i> . — Living Authors (E. Legouis).	232
<i>Toponymie et types d'établissements germaniques en Alsace et en Lor- raine</i> (B. Auerbach)	563
<i>Unger</i> (R.). — Hamann's Sprachtheorie (J. Blum).	62
<i>Weber</i> (H.). — Neue Hamanniana (J. Blum)	62
<i>Weber</i> (H.). — Hamann und Kant (J. Blum)	62
<i>Wackernagel</i> . — P. Gehrhardt's geistliche Lieder (F. Piquet).	80
<i>Weigand</i> . — Deutsches Wörterbuch (F. Piquet).	226
<i>Wolff</i> (E.). — Der junge Gœthe (J. Dresch)	573
<i>Woltmann</i> (L.). — Die Germanen in Frankreich (H. Lichtenberger).	209
<i>Wordsworth et Coleridge</i> . — Lyrical ballads (A. Koszul)	352

V. — LITTÉRATURE COMPARÉE

<i>Alberts</i> (W.). — Hebbel's Stellung zu Shakespeare (Forschungen zur neueren Literaturgeschichte)	608
<i>Ashton</i> (H.). — De Bartas en Angleterre.	602
<i>Aynard</i> (J.). — La vie d'un poète. Coleridge	610
<i>Baumann</i> (S.). — Die englischen Uebersetzungen von Gœthe	612
<i>Bouchaud</i> (P. de). — Gœthe et le Tasse	615
<i>Conant Pike</i> . — The oriental tale in England in the eighteenth cen- tury	617
<i>Daniels</i> (W. M.). — Saint-Evremond en Angleterre	602
<i>Dugard</i> (M.). — Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre	613

<i>Haskell (J. B.).</i> — Taylor's translation of Gœthe's Faust	613
<i>Hauschild (C. R.).</i> — Das Verhältnis von Gœthe's Romeo und Julia zu Shakespeare's gleichnamiger Tragödie.	607
<i>Hinsdorf (C. A.).</i> — Die « Archives littéraires de l'Europe »	610
<i>Joachim-Dege.</i> — Deutsche Shakespeareprobleme im 18 ^{ten} Jahrhun- dert	606
<i>Kalischer (T.).</i> — Conrad Ferdinand Meyer in seinem Verhältnis zur italienischen Renaissance	616
<i>Kipka (K.).</i> — Maria Stuart im Drama der Weltliteratur.	601
<i>Klenker (R.).</i> — Samuel Johnson's Verhältnis zur französischen Lite- ratur.	604
<i>Lee Sidney.</i> — The Beginning of French translation from the English.	605
<i>Merlant (J.).</i> — Sénancourt.	615
<i>Mornet (D.).</i> — Le sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre	609
<i>Munro (W. A.).</i> — Charles Dickens et Alphonse Daudet, romanciers de l'enfant et des humbles	608
<i>Saintsbury.</i> — The later nineteenth century (Periods of European lite- rature)	598
<i>Sänger (S.).</i> — Carlyle's Gœtheportrait nachgezeichnet von.	614
<i>Sichel (J.).</i> — Die englische Literatur im « Journal étranger »	605
<i>Spingarn (J. E.).</i> — A history of literary Criticism in the Renaissance	615

VI. — BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Langue et littérature allemandes	105, 242, 490
Langue et littérature anglaises	108, 247, 359, 494, 621
Littérature comparée	498
Revues allemandes.	250, 362, 500, 623
Revues anglaises.	256, 501, 625
Revues scandinaves	118, 254, 502, 626

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

CALIF. HALL

8 Oct '60

REC'D LD

JUL 11 2009

SEP 24 1960

2 Jul '61 SP

MAY 25 1970 08

RETURNED TO

MAY 6 1970

LOAN DEPARTMENT

CALIF. HALL

LD 21A-50m-4, '60
(A9562s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YD 00746

287363

Revue germanique

v. 4.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

